



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Annex 20



~~Room 2~~
~~V. PER~~

Vet. Per.



MEMOIRES
DE LITTERATURE,
TIREZ DES REGISTRES
DE L'ACADEMIE ROYALE
DES INSCRIPTIONS
ET BELLES LETTRES,

Depuis l'année M. DCCXXXVIII. jusques & compris l'année M. DCCXL.

TOME QUINZIÈME.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCXLIII.





T A B L E

P O U R

LES MEMOIRES.

TOME QUINZIEME.

*D*ISSERTATION sur la prise de Rome par les
Gaulois. Par M. MELOT. Page 1

Recherches sur les Rois de Bithynie. Seconde Partie.
Par M. l'Abbé SEVIN. 21

*Du Souverain Pontificat des Empereurs Romains. Troi-
sième Partie.* Par M. le Baron DE LA BASTIE. 38

*Du Souverain Pontificat des Empereurs Romains. Qua-
trième Partie.* Par M. le Baron DE LA BASTIE. 75

*Septième Dissertation sur l'origine & les progrès de la
Rhétorique dans la Grece.* Par M. HARDION. 145

*Huitième Dissertation sur l'origine & les progrès de la
Rhétorique dans la Grece.* Par M. HARDION. 160

*Neuvième Dissertation sur l'origine & les progrès de la
Rhétorique dans la Grece.* Par M. HARDION. 176

De la Poësie naturelle, ou de la Langue Poëtique. Par
M. RACINE. 192
Mem. Tome XV. * ïïj

T A B L E.

<i>De la Poësie artificielle, ou de la Versification.</i> Par M. RACINE.	207
<i>Du Stile Poétique, ou du Langage figuré.</i> Par M. RACINE.	227
<i>Du respect que les Poëtes doivent à la Religion.</i> Par M. RACINE.	244
<i>Recherches sur l'origine & les progrès de la Tragédie.</i> Par M. l'Abbé VATRY.	255
<i>Dissertation sur l'ouvrage d'Evhémere intitulé Ἰστορίαι Ἀνατολικαί. Sur la Panchaïe dont il parloit, & sur la relation qu'il en avoit faite.</i> Par M. FOURMONT l'Aîné.	265
<i>Suite des Remarques sur le Dialogue de Plutarque touchant la Musique.</i> Par M. BURETTE.	293
<i>Remarques sur trois Inscriptions trouvées dans la Grece.</i> Par M. l'Abbé FOURMONT,	395
<i>Remarques sur quelques Inscriptions antiques.</i> Par M. le Baron DE LA BASTIE,	420
<i>Dissertation sur un Monument des Tribocs.</i> Par M. SCHEPFLIN.	456
<i>Réflexions sur une Médaille de Galerius Antoninus, fils de l'Empereur Antonin-Pie,</i> Par M. DE BOZE.	468
<i>Réflexions sur une Médaille d'Or de l'Empereur Maurice.</i> Par M. DE BOZE.	480
<i>Eclaircissemens sur le Mémoire lu au mois de Novembre</i>	

T A B L E.

- 1733. touchant l'antiquité & la certitude de la Chronologie Chinoise.* Par M. FRÉRET. 495
- Mémoire sur l'origine & les révolutions des Langues Celtique & François.* Par M. DUCLOS. 565
- Mémoire concernant les principaux monumens de l'Histoire de France, avec la Notice & l'Histoire des Chroniques de Saint-Denys.* Par M. DE LA CURNE. 580
- Mémoire sur les Epreuves par le Duel & par les Elemens, communément appellées JUGEMENS DE DIEU par nos anciens François.* Par M. DUCLOS. 617
- Mémoire sur l'état de l'Empire François lorsque les Normands y firent des incursions.* Par M. BONAMY. 639
- Recherches sur la célébrité de la ville de Paris avant les ravages des Normands.* Par M. BONAMY. 656
- Suite du Mémoire sur la célébrité & l'étendue de Paris avant les ravages des Normands.* Par M. BONAMY. 672.
- Dissertation sur la Vie de Saint Louis, écrite par le Sire de Joinville.* Par M. le Baron DE LA BASTIE. 692
- Addition à la Dissertation sur la Vie de Saint Louis, écrite par le Sire de Joinville.* Par M. le Baron DE LA BASTIE. 736
- Vie de Pétrarque, tirée de ses écrits & de ceux des Auteurs contemporains.* Par M. le Baron DE LA BASTIE. 746
- Mémoire sur quelques particularités de l'Histoire des*

T A B L E.

Ducs d'Orléans descendus de Charles V. & sur quelques Ecrits d'Auteurs François qui ont fleuri dans le XIV.^e siècle. Par M. l'Abbé SALLIER. 795

Eclaircissemens sur l'Histoire de Guillaume Postel. Par M. l'Abbé SALLIER. 809



MEMOIRES



MEMOIRES DE LITTERATURE,

*Tirez des Registres de l'Académie Royale des Inscriptions
& Belles-Lettres.*

DISSERTATION SUR LA PRISE DE ROME PAR LES GAULOIS.

Par M. MÉLOT.



ON croit assez communément, sur la foy de
Vite-Live, beaucoup de choses glorieuses aux
Romains & injurieuses aux autres Nations.
Mon dessein n'est pas aujourd'hui de rassembler
tous les traits d'infidélité que j'ai remarquez
dans cet Hittorien; l'ouvrage seroit long, & ne conviendrait
pas ici. J'entreprends seulement de défendre la gloire de la
Mem. Tome XV.

Assemblée
publique.
14. Novemb.
1738.

A

Nation Gauloise, attaquée par cet Ecrivain : je me suis borné à la prise de Rome, & je me flatte de prouver, contre le témoignage de Tite-Live & par des autorités respectables, que les Gaulois, après avoir pris & brûlé Rome, ont réduit la Citadelle à capituler, & qu'étant devenus les arbitres du sort des Romains, ils ont rendu la liberté & la Ville à ce Peuple fameux, qui dans la suite a soumis le reste du Monde.

Pour donner un ordre à mes idées, je releverai d'abord & en peu de mots l'injustice de Tite-Live dans le portrait qu'il nous a laissé des Gaulois ; je discuterai ensuite sa narration sur le fait dont il s'agit ; & enfin, ce qui est le but principal de ce Discours, j'établirai solidement & sur des autorités non suspectes, la proposition que j'ai avancée.

Tite-Live nous représente par-tout les Gaulois comme un Peuple barbare, féroce, furieux dans sa colère, dont les armées nombreuses, sans discipline, & plus propres à répandre de vaines terreurs qu'à donner des batailles, remplissoient tous les lieux d'alentour de leurs chants barbares, de leurs cris, & d'un bruit épouvantable. S'ils sont victorieux à la journée d'Allia, selon Tite-Live, ils ne doivent la victoire qu'à la colère des Dieux, qui répandent l'esprit de vertige sur les Généraux de Rome, & une terreur panique dans toute l'armée. « Que cette multitude, dit Camille aux Ardéates, ne vous étonne pas, ces grands corps n'ont que l'apparence, leur courage n'est qu'une fougue qui s'éteint en un instant ; au premier choc ils sont plus que des hommes, mais dans la mêlée ils sont moins que des femmes. Qu'ont-ils fait depuis la bataille & la prise de la ville qui leur a été abandonnée ? Ils ont voulu attaquer le Capitole qui se défendoit, & une poignée de soldats Romains les a repoussés & renversés jusqu'à deux fois : déjà même rebutés par la longueur du siège, ils s'éloignent & se répandent dans la campagne. Avides de viandes & de vin, dès qu'ils s'en sont remplis & que la nuit approche, ils se couchent par terre étendus comme des bêtes le long des ruisseaux, épars çà & là, sans retranchemens ; sans corps-de-gardes ni sentinelles. » Et pour achever ce portrait,

Tite-Live fait dire à Camille dans un autre endroit, « Que cette Nation lâche & insolente dans la prospérité, est encore, « d'une avarice insatiable, & qui ne respecte rien; les traités, « la foy jurée, les sermens solennels, tout cede, dit-il, au plus « vil intérêt. »

C'est ainsi que Tite-Live prépare le lecteur à recevoir avec confiance les changemens qu'il se propose de faire dans tout ce qui blesse la vanité Romaine. En effet, un Peuple barbare, féroce, sans discipline, & dont le courage n'a qu'une pointe aisée à émousser, peut bien dans un accès de fureur avoir une fois l'avantage sur les Romains abandonnez des Dieux, & conduits par des Généraux imprudens; mais lorsque la valeur & la discipline des Romains, tels que Tite-Live se plaît à les montrer, n'ayant plus à combattre & la colère des Dieux & l'imprudence de ses Généraux, n'auront en tête qu'une armée de Barbares, elles doivent l'écraser cette armée, quelque nombreuse qu'elle soit. On croira de même sans peine qu'une Nation insolente, & qui ne connoît d'autre vertu guerrière que la force du corps, aura défié les plus braves des Romains par la voix d'un simple soldat, dont la taille énorme lui promettoit la victoire, & que l'ayant vû tomber sous l'épée d'un homme d'une taille ordinaire, mais d'un courage Romain, elle aura pris la fuite & se sera dispersée. Je pourrois ajouter beaucoup d'autres faits que Tite-Live a altérez, & pour lesquels il ménage adroitement la croyance du lecteur; mais les bornes étroites que je me suis prescrites, m'arrêtent, & me défendent cette digression. Ainsi je passerai d'abord à la prise de Rome, après vous avoir rappelé en peu de mots l'idée que la plus saine Antiquité nous a laissée des Gaulois.

L'Histoire ancienne nous représente la Nation Gauloise comme une nation guerrière, dont la Noblesse, semblable à la Noblesse Françoisé, ne connoissoit que le métier de la guerre. Ce n'est pas qu'on ôtât les armes au Peuple, mais on le réservoit pour l'Infanterie, qui, bien que moins estimée que la Cavalerie composée de la seule Noblesse, étoit néanmoins excellente. Tous les Gaulois, dit Strabon, sont guerriers;

A ij

leur Cavalerie est cependant meilleure que leur Infanterie, & la meilleure Cavalerie des armées Romaines est tirée des Gaules. César qui a soumis la Gaule autant par les armes des Gaulois divisés que par sa valeur, se servit toujours dans la suite de la Cavalerie Gauloise, dont il fait l'éloge dans plus d'un endroit. Selon Plutarque & Appien, ç'en étoit fait des armées Romaines dans les plaines de Mésopotamie, Crassus, Marc-Antoine & les Légions demeuroient enfevelis sous les traits des Parthes, si la Cavalerie Gauloise n'eût ouvert un passage à la retraite. Chose incroyable, dit l'Auteur de la guerre d'Afrique, vingt-cinq ou trente chevaux Gaulois ont battu deux mille chevaux Maures, & les ont repoussés dans la ville. Ainsi se répandit dans le monde la bonne opinion des armes Gauloises. Les Princes de l'Orient, selon Justin, ne faisoient point la guerre sans avoir cette Nation à leur solde. La terreur de son nom, ou, pour mieux dire, la prospérité de ses armes invincibles étoit si grande, ajoute cet Historien, que ces Princes s'imaginoient qu'à sans le secours des Gaulois, ils ne pouvoient ni conserver leur couronne, ni la recouvrer après l'avoir perdue. Un Roy de Bithynie les appelle à son secours, & partage avec eux un royaume qu'il avoit conquis avec eux; il leur cède toute cette étendue de pays qui fut depuis nommée la Gallo-grece*.

Mais pour me rapprocher des tems voisins de l'expédition dont il s'agit dans ce Discours, je vois que dès lors les Gaulois toujours victorieux, avoient établi leurs colonies, leurs loix, leur religion & leurs Prêtres mêmes dans toute l'Europe. Je les trouve dès ces premiers tems en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, en Illyrie, &, comme tout le monde sçait, dans la meilleure partie de l'Italie. Les Vénitiens mêmes, quoi

* Je sçais que ce que dit ici Justin, principalement sur le lieu du premier établissement des Gaulois dans l'Asie, n'est pas sans difficulté; mais j'ai voulu éviter une longue discussion, qui peut-être ne dissiperoit pas tous les doutes, & qui certainement se trou-

veroit ici déplacée. J'ajoute que quelque parti que l'on prenne dans cette contestation, on sera forcé d'avouer que les Gaulois par leur valeur se sont fait un grand établissement dans l'Asie; qui est tout ce que j'ai voulu dire.

qu'ils disent, ne sont originairement, selon Strabon, qu'une peuplade de Gaulois. Je ne veux pas suivre les Gaulois dans toutes leurs expéditions, & je pense en avoir dit assez, pour ne plus craindre qu'on ne prenne dans la suite, sur la foy de Tite-Live, ce Peuple belliqueux & conquérant pour un Peuple barbare, sans discipline, sans connoissance de la guerre, & dont la valeur n'étoit qu'une impétuosité brutale qui se refroidissoit au premier choc. Je ne m'arrête pas au reproche d'avarice que cet Historien fait aux Gaulois; on sçait que l'entreprise du temple de Delphes en est l'unique fondement. Or le crime d'un seul n'est pas celui de la Nation. Ce reproche au reste, & pour le dire en passant, ce reproche m'étonne dans la bouche des Romains, dont l'avarice n'a pas fait moins de bruit que leurs conquêtes. Les Carthaginois, selon *Diodore de Sicile*, étoient les plus adroits de tous les hommes pour découvrir jusque dans les entrailles de la terre les richesses qu'elle renferme, & les Romains les plus hardis de tous les hommes pour les enlever aux Carthaginois & à tous les Peuples du monde. Je viens à la prise de Rome. *Biblioth. liv. 9.*

Selon Tite-Live, après la bataille d'Allia, qui, si on l'en croit, fut plutôt une déroute qu'une véritable défaite, le reste de l'armée Romaine s'enfuit à Véies ou se retira à Rome, & s'enferma dans le Capitole avec tout ce qu'il y eut alors de plus brave jeunesse. Les vieillards qui ne pouvoient plus combattre, ne voulurent plus vivre, & demeurèrent dans la ville, qui fut abandonnée. Cependant les Gaulois arrivent, entrent dans Rome, pillent par-tout, & bien-tôt la querelle d'un Romain & d'un Gaulois allume le feu, & fait couler le sang dans toute la ville. L'ennemi forme ensuite le siège du Capitole qu'il n'a pu prendre d'assaut, mais la disette des vivres l'oblige bien-tôt à partager ses troupes; une partie bat la campagne, & l'autre reste dans les lignes. Les fourrageurs s'étant approchez d'Ardée, Camille avec le secours des Ardéates, les surprend & les taille en pièces. Ce succès releva le courage des Romains dispersés, mais ils manquoient de Chef. Camille victorieux a pour lui tous les suffrages, mais

A. iij.

Camille exilé a contre lui les loix ; & la sévérité Romaine préféra même en cette extrémité, la rigueur du droit au salut de la patrie. Il fallut consulter le Sénat & le Peuple enfermez dans le Capitole ; mais comment pénétrer jusque-là au travers de l'armée ennemie ? Le jeune Pontius l'entreprend, l'exécute, & rapporte le décret du Peuple, qui rappelloit Camille & le nommoit Dictateur. Bien-tôt après les Gaulois escaladent le Capitole ; la nuit, le silence, la sécurité des Romains, tout les favorise : les oyes consacrées à Junon les découvrent, & sauvent en ce moment la République. Cependant la disette devient extrême dans la citadelle & dans le camp ; les assiégés dissimulent, mais enfin forcez par la nécessité, ils demandent à capituler. On convient de mille livres pesant d'or ; chose honteuse, dit Tite-Live, le Peuple qui devoit commander à toute la terre, fut apprécié à cette somme par les Gaulois, mais le vengeur étoit à la porte : Camille paroît, les Gaulois étonnez prennent les armes, se confondent & sont battus. Camille les poursuit, & dans un second combat il les défait, les taille en pièces, & le carnage fut si général, qu'il ne resta pas un seul Gaulois pour porter la nouvelle de leur défaite. Tel est le récit de Tite-Live sur la prise & sur la délivrance de Rome.

Quoique je ne me sois attaché qu'aux principales circonstances, sans me charger du détail & des réflexions malignes de l'Historien, je crois cependant que la partialité se fait déjà sentir, aussi-bien que le peu de vraisemblance de la narration.

Pour moi, je l'avoue, toutes les fois que je lis cet endroit de son Histoire, il me semble voir un Poète embarrassé dans le nœud d'une intrigue pénible & compliquée, d'où il ne peut sortir que par le secours de la machine : alors il fait descendre des Cieux quelque Divinité facile & secourable, qui le tire bien ou mal du labyrinthe où il s'est engagé. C'est ainsi, à mon avis, que Tite-Live ne sachant plus comment dénouer son sujet, va chercher dans le voisinage de Rome un citoyen exilé, le dépouille de la honte de l'exil, le pare du plus grand éclat, & l'amène à grand bruit sur la scène

comme un Dieu terrible, dont la présence & la majesté étonnent & foudroyent les ennemis du Peuple Romain.

Je passe à Tite-Live toutes les merveilles qu'il nous débite pendant le siège, le dévouement des vieux Consulaires, cet attachement opiniâtre à des loix qui empêchoient, ou du moins retardoient la délivrance des assiégés, l'intrépidité de Pontius, la victoire enfin de Camille & des Ardéates; mais que les Romains puissans, donnant la loy à leurs voisins, ayant toutes leurs forces & une belle armée sur pied, soient battus par les Gaulois, & que, pour ainsi dire, un moment après ces mêmes Romains battus, affoiblis, épouvantés, dispersez, chargent les Gaulois vainqueurs & les taillent en pièces jusqu'à n'en pas laisser échapper un seul, c'est ce qu'on ne croira jamais. Salluste nous assure que les Romains en petit nombre, ont souvent défait de grandes armées: Lucullus & Pompée avec une poignée de gens, ont battu Tigrane & Mithridate, qui traînoient après eux toutes les forces de l'Orient, je le veux croire; mais Lucullus ni Pompée ne furent jamais battus ni par Tigrane ni par Mithridate: ces deux Romains étoient alors dans le cours de leurs victoires, la terreur marchoit, pour ainsi dire, devant eux, & ce qui paroît décisif, ils n'avoient point en tête une armée de Gaulois. César étonné de la valeur de cette Nation, au milieu de ces grands dangers où il faut vaincre ou mourir, & qu'il rencontroit à chaque pas dans les Gaules, répéta souvent que Pompée étoit heureux d'avoir tourné ses armes contre les peuples de l'Asie, & d'avoir laissé en paix les Gaulois.

Si je continue la lecture de Tite-Live, la suite de son Histoire fournit de nouvelles preuves à ma critique. Il reconnoît qu'aussi-tôt après la retraite, ou, selon lui, la défaite entière des Gaulois, tous les Peuples voisins de Rome, amis & ennemis, prirent les armes, & que la haine & le mépris causèrent une révolution générale.

Les ennemis de Rome crurent sans doute alors toucher à leur heureux moment qui devoit les venger & réparer leurs pertes, & ses amis s'imaginèrent avoir trouvé l'occasion de

secouer le joug de l'alliance Romaine. Ce sentiment est naturel aux peuples opprimez , pendant la foiblesse de la main qui les opprime , & il devient téméraire , pour ne pas dire extravagant , dans l'Historien Latin , qui nous représente les Romains malheureux à la vérité , & qui venoient de recevoir un fâcheux échec , mais qui s'en relevent aussi-tôt avec tant de gloire , que l'on peut dire que cet échec a dû faire éclater la grandeur de leur courage , & les faire redouter davantage de leurs voisins ; ainsi cette révolte générale dans Tite-Live , n'est point liée avec les actions glorieuses qu'il fait précéder. Mais si les Romains n'ont dû leur salut qu'à la clémence de leur ennemi , comme je le prétends , cette révolte devient une suite naturelle & nécessaire de l'état méprisable où les Gaulois venoient de réduire cette impérieuse République.

Je trouve encore dans la suite de l'Histoire , que dans les tems de guerre avec les Gaulois , on croit toujours à Rome un Dictateur , dernière ressource dans les plus grandes allarmes , & qui ne fut constamment en usage que contre les Gaulois. Il y avoit même à Rome un trésor particulier appelé le Trésor Gaulois ou Sacré , qui étoit réservé pour ces tems malheureux ; on trouvoit alors le mot de *bellum* un nom trop foible pour exprimer le danger , on se servoit de celui de *tumultus* , comme si l'on eût voulu faire entendre que les autres Nations pouvoient faire la guerre aux Romains , & que les Gaulois seuls étoient capables de porter le trouble & l'effroi dans Rome , & de ruiner la République. Enfin , il est certain , quoique Tite-Live ne le dise pas en termes exprès , que toutes les fois que les Gaulois armoient & menaçoient Rome , les privilèges cessoient , tout âge , toute condition devoit prendre les armes pour la défense de la patrie , on en fit une loy inviolable. Cette loy sera une précaution sage , si les Romains , après avoir été battus par les Gaulois , après avoir abandonné la Ville & s'être enfermés dans le Capitole , ont enfin été forcez de se rendre & de capituler ; mais si les Romains , après avoir perdu leur Ville , l'ont reprise aussi-tôt sur le vainqueur , s'ils ont défait coup sur coup les prodigieuses armées sans en laisser échapper

échapper un seul homme, cette loy devient ridicule, c'est choisir les plus beaux jours de Rome pour élever un monument à sa honte & à la gloire de ses ennemis. Annibal a mis l'Italie en cendres, il a répandu le sang de trente Légions Romaines, & s'il n'a pas pris Rome, il ne l'a pas voulu; cependant quelque terrible qu'ait été ce grand homme pour les Romains, ils ne s'aviserent jamais d'une semblable loy à l'égard des Carthaginois. Tite-Live ne donnera point la raison d'une politique si différente, mais la raison en devient sensible, en disant, comme il est vrai, qu'Annibal fut enfin chassé d'Italie & vaincu par les Romains, & que les Gaulois, après une seule bataille, les avoient acculez dans leur fort, qu'ils les avoient réduits à capituler, & qu'enfin ils s'en étoient retournés dans leur pays triomphans, & chargez de l'or & des dépouilles des Romains.

Je n'ignore pas que le défaut de vraisemblance est un moyen trop foible pour détruire des faits accréditez; mais outre le défaut de vraisemblance que je viens de relever dans le récit de Tite-Live, on y trouve encore une fausseté historique, c'est ce qui me reste à prouver.

Polybe, l'Historien le plus voisin des tems dont il s'agit, & dont le témoignage doit être respecté de tous ceux qui connoissent cet Auteur & ses Ecrits, Polybe dit en termes formels au premier livre de son Histoire, que les Gaulois prirent d'assaut la ville de Rome, & qu'ils se rendirent maîtres de tout, à l'exception du Capitole; que les Romains enfermés dans cette citadelle, proposèrent enfin une capitulation, & que les conditions en ayant été acceptées par l'ennemi, ils recouvrèrent par un traité, & contre toute espérance, leur patrie qu'ils avoient perdue. Polybe passe ainsi légèrement sur ce fait, parce qu'il ne le donne ici que comme une époque, ou, pour me servir de ses termes, comme un fait connu auquel il remonte, d'où il part, & qu'il suffit d'indiquer; mais dans un autre endroit, il en développe un peu davantage les circonstances. Il dit au second livre de son Histoire, que les Gaulois ayant défait en bataille rangée les Romains & tous

Mem. Tome XV.

B

les Peuples qui avoient pris leur querelle, s'attachèrent à la poursuite des fuyards, & que trois jours après la bataille ils se rendirent maîtres de Rome, à l'exception de la Citadelle; qu'alors les Vénètes firent diversion & se jetterent sur les terres des Gaulois, & que ceux-ci pour secourir la patrie, qui est toujours plus chère que les conquêtes, écoutèrent les propositions des assiégés, accordèrent la paix aux Romains, & leur rendirent la Ville & la liberté. Dans le même livre, & plusieurs années après, les Gaulois alarmés des progrès des Romains, font une ligue; ils y invitent les Gésates, peuple voisin des bords du Rhône, & toujours prêt à suivre ceux qui vouloient payer leurs troupes. Pour engager ce peuple guerrier dans leur alliance, les Gaulois leur promettent de grandes sommes & les flatent des plus belles espérances. Ils leur représentent d'un côté la richesse du butin qui les attend, & de l'autre les exploits de leurs ancêtres. Ils ont battu les Romains, leur disent-ils, ils ont même pris Rome, ils en ont été les maîtres pendant sept mois, après lesquels ils l'ont rendue aux vaincus, & ils sont revenus avec l'or & les dépouilles des Romains, sans qu'on ait osé ni les poursuivre, ni les charger dans la retraite. C'est ainsi que Polybe a toujours parlé; mais ce qu'il est à propos de remarquer, c'est que Tite-Live fait dire aux Samnites presque les mêmes choses dans une occasion tout-à-fait semblable.

Ce seroit ici le lieu de faire le parallèle de ces deux Historiens que je fais entrer en lice, & je ne doute pas que l'autorité de Polybe n'en reçût un nouveau poids, & le sentiment que je défends une sorte de démonstration. Mais outre que cette comparaison me conduiroit trop loin, elle deviendroit ennuyeuse pour la Compagnie, dont le jugement n'est pas incertain, & qui d'ailleurs est beaucoup mieux instruite que moi, & des règles de l'Histoire, & du mérite des deux Historiens. Ainsi je me contenterai d'observer que jamais personne n'apporta plus de dispositions acquises & naturelles à la composition de l'Histoire, que Polybe, un grand sens, une expérience consommée dans les affaires du monde & dans

d'art de la guerre, un grand amour de la vérité, & des travaux infinis pour la découvrir. Ce n'est pas ici un Historien formé dans l'école & à l'ombre du Cabinet, c'est le fils de Lycortas, l'élève de Philopœmen, l'ami, le compagnon & le conseil de Scipion l'Africain. Il avoit vû de son tems un prodige de sagesse & de valeur : les Romains dans l'espace de cinquante-trois ans, avoient presque achevé d'assujettir le reste du monde, au grand étonnement des Grecs jaloux, qui attribuoient à une fortune aveugle la rapidité de cette conquête. Polybe recherche, examine, découvre enfin les ressorts de cette grande révolution ; & dans la pensée que ses réflexions pourront être une leçon utile à tous ceux qui sont appelés au gouvernement, il écrit l'Histoire. Nulle complaisance pour la Nation ; tout est en apparence pour la gloire de Rome, mais dans le fond tout est pour l'instruction de la postérité. La Grece lui a dressé des statues, parce qu'elle lui devoit son salut, n'ayant pas voulu lui devoir sa liberté, que lui seul étoit capable de conserver ; & son Histoire a toujours été le livre des Philosophes, des grands Capitaines & des Maîtres du Monde. Je reviens à mon sujet.

Polybe n'est pas le seul Historien dont l'autorité appuie mon sentiment, je trouve dans Rome même des témoins non suspects qui ont parlé comme lui. Je pourrois d'abord citer Trogue-Pompée, Auteur ancien & Citoyen Romain. Car quoique son Histoire ne soit pas venue jusqu'à nous, on peut néanmoins assurer que Paul Orose nous l'a conservée en partie. Ce dernier, qui avoit Tite-Live devant les yeux, & qui cependant avoit tout pris de Trogue-Pompée, parle ainsi de la prise de Rome au second livre de son Histoire. « Les Gaulois, après avoir pris la Ville, assiégèrent le Capitole, où toute la jeunesse Romaine s'étoit enfermée. Ces malheureux restes des Romains furent alors réduits à la dernière misère, la famine, la peste, le désespoir & tous les maux les accablèrent ; ils furent soumis, domptez, & même vendus par les Gaulois, puisqu'ils ne purent les écarter que par une rançon de mille livres pesant d'or. » Quoiqu'on puisse désapprouver

l'emportement de ces expressions, je ne pense pas toutesfois qu'il puisse donner atteinte à la vérité historique qu'elles renferment. Tout ce qu'on peut dire de plus raisonnable, c'est que le stile est d'Orose, & que le fait est de Trogue-Pompée; & je n'aurai rien à démêler avec celui qui condamnera le stile, que je n'estime point, & qui conviendra du fait, que je crois incontestable.

Rome me fournit encore un Historien qui dit la même chose qu'Orose, mais d'un ton plus modéré. Suétone, qui semble avoir réduit tout le mérite de l'Histoire à la fidélité, rapporte dans la vie de Tibère, comme une ancienne tradition, que Livius Drusus ayant été Pro-préteur dans la Gaule Cisalpine, environ un siècle après la prise de Rome dont nous parlons, en rapporta l'or que les Romains assiégés dans le Capitole, avoient donné aux Gaulois pour les engager à lever le siège, & que Camille ne reprit point cet or sur les vainqueurs, comme on le disoit de son tems, c'est-à-dire, du tems de Suétone postérieur à Tite-Live qu'on doit regarder comme l'auteur de ce bruit populaire. En effet, quand on considère que les Historiens qui ont précédé Tite-Live, & dont les Ecrits sont parvenus jusqu'à nous, ne s'accordent point avec lui sur ce fait, & que les plus exacts de ceux qui l'ont suivi, combattent sa narration & l'opinion populaire qui s'accorde avec elle, par une tradition plus ancienne, & par les Fastes de la famille Impériale, on se persuade aisément que Tite-Live est l'auteur de ces bruits, & qu'un peuple vain s'est plu à substituer un roman-agréable & flatteur à la vérité fâcheuse qui bleffoit sa vanité.

Je croirois manquer de jugement, si dans l'ardeur de rassembler des preuves, j'associois à Polybe & à Suétone un Héraclide de Pont, auteur à la vérité presque contemporain, mais fabuleux & décrié, & dont le témoignage pourroit, à la rigueur, souffrir une autre explication que celle que je lui donne. Cependant si l'on fait attention qu'un Auteur si voisin des tems, & si éloigné des lieux où l'action s'est passée, a néanmoins entendu parler, & qu'il a parlé lui-même de Rome :

ruinée par les Gaulois, on sera tenté de croire que cet événement a eu des suites plus funestes pour les Romains, que Tite-Live ne nous l'a dit.

Mais pour ne rien négliger de tout ce qui peut établir le sentiment que j'embrasse aujourd'hui, je finirai par deux passages tirez des harangues de Trogue-Pompée, que Justin nous a conservés dans son *Abbrégé*, qu'il dédia même, à ce qu'on prétend, à l'Empereur Antonin. Dans le premier de ces passages, qui n'est qu'un extrait de la réponse des Étoliens aux Ambassadeurs Romains, Trogue-Pompée assure que Rome dût alors son salut à son or, & non pas à la valeur de ses habitants. « Vous n'avez pu, disent les Étoliens à ces Ambassadeurs, vous n'avez pu défendre votre patrie contre les Gaulois, & désespérant de la reprendre par force sur le vainqueur, vous l'avez rachetée au poids de l'or. » Dans l'autre passage que Justin nous a conservé tout entier, Trogue-Pompée faisoit ainsi parler Mithridate à ses soldats : « Ne sçavez-vous pas, leur dit-il, que les Gaulois ont autrefois passé les Alpes, qu'ils se sont établis dans l'Italie, qu'ils ont battu les Romains, & qu'ils ont pris leur Ville; que ces mêmes Romains aujourd'hui si fiers, furent alors enfermés dans leur Citadelle, la seule place qui leur restoit, & que ne pouvant repousser l'ennemi par la force, ils ne trouvèrent de ressource que dans leur or & dans leur argent ? »

On me dira sans doute qu'on ne peut rien conclure de ces harangues, qui n'ayant souvent de réalité que dans l'imagination des Historiens, n'ont point assez de force pour renverser des faits aussi accrédités que ceux que Tite-Live nous a conservés dans son Histoire.

Quoiqu'il soit assez difficile de se persuader que des Historiens dont le bon sens & la fidélité sont reconnus, aient osé dans leurs harangues, heurter de front la tradition des peuples sur un fait fameux, pour y substituer des fables & fonder sur elles un pathétique froid & ridicule, en ce qu'il choqueroit les opinions reçues, j'avouerai néanmoins que je croirois moi-même tirer un foible avantage de ces discours, s'ils étoient

seuls &, pour ainsi dire, sans appui; mais lorsque Polybe, Suétone & Orose disent dans le cours de leur histoire ce que Trogue-Pompée & Justin disent dans leurs discours, alors je regarde ce concert des discours & de l'histoire, comme une preuve incontestable de la vérité; & celui qui me dit le contraire, quelque tour qu'il prenne pour me séduire, n'est plus pour moi dans ce moment qu'un Sophiste adroit & un conteur de fables. Mais voici une objection plus importante.

On m'oppose un monument ancien que l'on voit à Londres, & qui, dit-on, justifie la narration de Tite-Live. On ajoutera qu'un petit nombre de passages tirez de Polybe & des autres Historiens, même les plus estimez, ne peuvent balancer l'autorité de ces monumens, qui sont, à vrai dire, les seules preuves incontestables de l'ancienne Histoire des Grecs & des Romains. Mais pour mettre encore cette objection dans un plus grand jour, il est à propos de donner ici une description abrégée de ce monument.

A en juger par l'estampe que M. Woodward en a fait graver, ce monument est un bouclier d'une figure ronde, de quatorze à quinze pouces de diametre. L'ombilic est chargé d'une tête ou masque, & le contour est orné de bas-reliefs. On voit dans la partie supérieure de ces bas-reliefs, une Ville nouvellement ruinée par l'ennemi, & les restes en sont si grands & si beaux, qu'on ne peut douter que l'ouvrier n'ait eu dessein de représenter la ville de Rome que les Gaulois venoient de détruire. Dans la partie inférieure du contour, & dans un grand nombre de figures armées, on en remarque deux principales, l'une est à pied & tient une balance; on voit même dans un des plats de cette balance, une épée qui, par son nouveau poids, la fait pancher. L'autre figure est à cheval, & on prouve assez bien qu'elle représente le Dictateur Camille qui survient au moment de la capitulation, annulle le traité & chasse les Gaulois, comme Tite-Live nous l'a raconté. Une description plus détaillée seroit inutile.

M. Connyers, célèbre Antiquaire du dernier siècle, avoit trouvé ce bouchier dans la boutique d'un Serrurier de Londres,

& M. Woodward, sous le nom duquel ce bouclier est plus connu, l'acheta quelque tems après des héritiers de M. Connyers. Mais comment ce bouclier s'est-il rencontré, je ne dis pas dans la boutique d'un artisan, disgrâce assez ordinaire aux plus belles antiques, je dis à Londres, & même en Angleterre? C'est ce que personne n'a jamais scû, & ce que probablement on ne saura jamais; on ignore & le lieu & le tems où ce bouclier a été fait: on convient seulement qu'un aussi bel ouvrage ne fut jamais une production des siècles d'ignorance & de barbarie.

Je pourrois déjà tirer avantage de cette incertitude, puisque l'objection proposée n'est, à vrai dire, considérable qu'autant qu'il sera prouvé que ce bouclier a été fait à Rome dans un tems voisin de l'action qu'il représente, ou du moins dans un tems antérieur à Tite-Live, & c'est, j'ose le dire, ce qu'on ne prouvera jamais; il est au contraire démontré, à mon avis, que ce bouclier est d'un tems postérieur à cet Historien.

M. Cuper, qui a parlé de ce monument dans une de ses lettres à M. Woodward, a fort bien prouvé, & dans un grand détail, que l'ouvrier qui l'a fait, n'a vécu ni du tems de Camille, ni dans les tems voisins de Camille; il est inutile de détailler ici ses preuves, qui ne sont combattues de personne, & d'ailleurs l'inspection de la gravûre suffit seule pour nous convaincre de la vérité de ce sentiment. On y voit, en effet, les Gaulois habillez & armez comme les Romains, ce qui n'arriva, comme tout le monde scait, que plus de trois cens ans après Camille, lorsque les Gaulois ayant été faits Citoyens Romains par Jule-César, qui les ménageoit pour ses desseins, furent enrôlez dans les Légions. Il y a plus, si l'on considère les ruines que cette gravûre représente, ces restes de Portiques & d'Amphithéâtres d'une architecture régulière & Corinthienne, enfin tous les ornemens de Rome embellie par Auguste & ses successeurs, on ne reconnoît point les tems de Camille & de Fabrice.

Dodwel va plus loin, & dans la Dissertation qu'il a faite pour prouver l'antiquité de ce bouclier, après avoir adopté le

sentiment de M. Cuper sur les tems voisins de Camille, il prouve sans réplique, à mon avis, que l'époque de ce bouclier ne peut remonter plus haut que le tems de Néron & de Zénodore, cet habile Graveur que l'Empereur fit venir des Gaules à Rome, & qui porta la Gravûre à ce haut point de perfection qu'elle n'avoit point eu en Italie avant lui, & que, suivant le témoignage de Pline, elle ne conserva pas long-tems après lui.

Mais je dirai plus, je sçavois que M. Woodward, lorsqu'il fit la découverte de ce prétendu bouclier de Camille, avoit d'abord consulté Monsieur de Boze sur l'antiquité de ce monument, & qu'il lui en avoit même envoyé l'estampe de grandeur naturelle. J'ai donc aussi consulté Monsieur de Boze, & je vais transcrire ici la réponse qu'il a bien voulu me donner par écrit.

« Lorsque M. Woodward me fit l'honneur de m'envoyer
 » l'estampe qu'il avoit fait graver de son prétendu bouclier de
 » Camille, je me contentai d'observer en général, que ne pouvant
 » décider de l'antiquité de ce monument sur la simple gravûre, je n'osois lui proposer les doutes que me faisoit naître la
 » vûe de dix à douze boucliers de la même espece, que je sçavois
 » être constamment du tems de François I. & Henry II.
 » En effet, j'ai vû plusieurs boucliers de Tournois de ces
 » tems-là, précisément de la même forme & de la même grandeur,
 » qui représentoient divers sujets de l'Histoire Grecque & Romaine,
 » comme l'Enlèvement d'Hélène, le Sacrifice d'Iphigénie, la Prise & l'Embrasement de Troye, la Mort de
 » Lucrece & l'Expulsion des Tarquins, l'Action de Mutius Scévola
 » & la Levée du siège de Rome par Porcenna; enfin un tout semblable
 » à celui de M. Woodward: & ce qui me paroissoit plus décisif encore,
 » c'est que tous ces boucliers étoient aussi de fer, encore chargés plus ou moins d'un reste
 » de dorure, que ce métal soutient difficilement; de sorte que si celui
 » dont il s'agit eût été véritablement antique, je doute qu'il y fût
 » seulement resté des vestiges bien remarquables de la dorure, ni même
 » des figures. Cependant on conserve encore

encore au Garde-meuble du Roy l'armure entière de François I. où la plûpart de ces sujets sont représentez en différens cartouches; mais elle est de fin acier, elle n'a jamais été dorée, & on en a toujours eu un très-grand soin. Le dessein & le travail de ces cartouches sont infiniment au-dessus de celui de tous ces boucliers.

Comme on ne se défait pas aisément des préventions qui nous flatent, M. Woodward engagea divers Sçavans à faire valoir sa découverte. M. Héarne publia ce prétendu bouclier antique, dans son édition de Tite-Live, & il en fit, non un bouclier de combat, mais un bouclier votif. M. Cuper avoit paru être du même sentiment dans ses lettres à M. Woodward: celui-ci engagea M. Dodwel son Confrere au Collège d'Oxford, & son ami particulier, à faire une Dissertation en faveur de son monument; & quoique cet ouvrage ne fût pas encore absolument fini quand l'Auteur mourut, on ne laissa pas de le faire imprimer, & M. Héarne prit soin de l'impression. M. Dodwel étoit profond dans la connoissance de l'Histoire, & sur-tout de la Chronologie, mais il étoit peu versé dans ce qu'on appelle la connoissance manuelle des monumens antiques: aussi sa Dissertation sur le bouclier de M. Woodward, pour être infiniment sçavante & curieuse, n'en est pas plus solide, c'est-à-dire, plus probante, si on peut se servir de ce terme; & pour le faire sentir, il suffit de remarquer

1.^o Qu'aucun des plus zélez partisans de l'antiquité de ce bouclier, n'a osé le faire remonter jusqu'au tems de Camille, & qu'ils en fixent l'époque entre Auguste & Trajan, de sorte qu'elle ne sçauroit plus tirer à conséquence pour la fidélité de l'Histoire.

2.^o Qu'en déterminant ce bouclier à l'espece des boucliers votifs, & en l'attribuant à un des descendans de Camille qui vivoit sous l'Empereur Claude, on choque toute vraisemblance, & on va contre l'usage reçu, de consacrer les boucliers votifs de quelque action mémorable, dans le tems même,

Mem. Tome XV.

C

» ou fort près du tems où elle s'étoit passée, pour en rendre
 » graces aux Dieux, & non quatre ou cinq siècles après; sur-
 » tout lorsque l'idée de cette action, loin d'être effacée de la
 » mémoire des hommes, n'avoit fait qu'augmenter dans la
 » fastueuse opinion des peuples, par l'addition d'une infinité de
 » circonstances fabuleuses que l'amour propre avoit imaginées
 » ou adoptées; outre que les boucliers votifs étoient commu-
 » nément d'or ou d'argent, & que ce seroit peut-être ici le
 » premier exemple d'un bouclier votif antique de fer doré.

» 3.^o Qu'en quelque tems que l'on suppose que ce bouclier
 » ait été gravé, & à quelque usage qu'on le détermine, on ne
 » viendra jamais à bout d'y trouver Rome telle qu'elle a jamais
 » été.

» Observons d'abord que l'on n'y apperçoit rien qui désigne
 » le Capitole, qui étoit cependant le lieu de la scène & l'objet
 » principal: que l'on jette ensuite les yeux sur cet amas confus
 » de Cirques & d'Amphithéâtres ruinez qui se touchent, s'enve-
 » loppent & se croisent les uns les autres, & qu'on se demande
 » de bonne foy à quel siècle de Rome cet état & cette disposi-
 » tion ont pu convenir, on se trouvera embarrassé: ce n'est donc
 » ici qu'une production moderne, semblable à mille autres de
 » la même espece, & dont les Auteurs livrez à tout le feu de
 » leur imagination, n'ont cherché qu'à jeter du merveilleux
 » dans le fait qu'ils traitoient, avec si peu d'égard pour tout le
 » reste, qu'on ne sçauroit même les soupçonner d'en avoir
 » voulu imposer.

» Ces observations dispensent d'entrer dans aucun autre dé-
 » tail, comme sur l'habillement des Gaulois, sur les houffes en
 » broderie, sur la forme des étendards, &c.»

Ainsi, pour répondre à l'objection, il suffira de dire sim-
 plement que le Graveur étant venu après l'Historien, a repré-
 senté sur le métal la fable que Tite-Live avoit débitée dans
 son histoire.

On pourra m'opposer encore l'autorité de Plutarque, qui,
 dans la vie de Camille, a suivi de point en point la narration

de Tite-Live; on dira sans doute que cet Auteur judicieux, qui avoit lû, & qui estimoit infiniment Polybe, l'a néanmoins abandonné dans cette importante occasion, qui favorisoit le dessein que Plutarque avoit visiblement conçu, de donner toujours la préférence aux Grecs sur les Romains.

J'avoue que Plutarque est un Ecrivain judicieux, mais l'estime que j'ai pour ce Philosophe, ne ferme pas mes yeux sur les défauts de son ouvrage plus philosophique qu'historique; & sans m'engager dans la critique de ses paralleles, qui me conduiroit trop loin, je me contenterai de remarquer que Plutarque, dans le dessein même de donner l'avantage au Général Athénien, n'a pas dû chicaner avec les Romains sur les exploits de leur Camille, étant bien assuré que de Capitaine à Capitaine Thémistocle l'emporteroit, & que les victoires d'Arthémise * & de Salamine, dont le bruit s'est fait entendre aux deux bouts de la terre, ne souffriroient jamais de comparaison avec les exploits du Général Romain.

* C'est ici le nom d'un lieu sur la côte septentrionale de l'Isle d'Eubée, appelée aujourd'hui Négrepont.

Enfin, dira-t-on, à quoi sert de s'échauffer sur cette question? il n'en faut croire sur ces premiers tems, ni Tite-Live, ni Polybe, ni aucun autre. Tous ces Historiens ne nous ont débité que des fables, un nuage épais nous dérobe la connoissance de ces premiers siècles; & si quelque rayon de lumière en a percé l'obscurité, il a disparu lorsque les Gaulois ont pris la Ville.

Ce paradoxe sur les premiers tems de Rome, scavamment réfuté par M. l'Abbé Sallier, nuirait plus aux Romains qu'aux Gaulois que je défends: ceux-ci n'y perdroient que quelques jours d'une longue gloire, solidement établie sur des monumens incontestables, & ils seroient lavés de la honte que les flateurs de Rome ont voulu imprimer à leur nom; mais que deviendront les premiers, les véritables Héros de la République, & cette suite de Rois qui, si l'on en croit les Romains, furent placez avec art par la providence des Dieux uniquement occupez de la grandeur de Rome, & qui proportionnoient toutes choses au dessein qu'ils avoient formé, de rendre un jour cette Ville la maîtresse du Monde? Mais supposons

C ij

pour un moment que la ruine de Rome ait entraîné celle de tous les monumens ; je veux même que le désordre & la confusion aient régné long-tems après, je conçois aisément dans cette hypothèse, qu'un Auteur bel esprit osera substituer à la vérité obscurcie un roman agréable, & qui flate la vanité de sa Nation ; mais on ne me persuadera jamais qu'un Historien tel que Polybe, qui vivoit à Rome, où il étoit en considération, d'où il tiroit une protection particulière pour son pays, ait osé publier au milieu de Rome même, & dans un tems voisin de l'événement, une fable humiliante & injurieuse pour les Romains ; & cela dans la vûe de relever la gloire des Gaulois, qui, après avoir été l'effroi des Romains, étoient devenus la terreur des Grecs, & que Polybe assurément ne fera jamais soupçonné d'avoir voulu favoriser au préjudice des Romains, dont la gloire & les intérêts semblent avoir été les seuls motifs qui l'ont engagé à écrire l'Histoire.

Maintenant si quelque partisan de Tite-Live se retranche à dire qu'il y avoit sur la prise de Rome deux traditions également reçues, & s'il taxe de folie ceux qui, comme moi, oseront traiter Tite-Live de fabuleux & de flatteur en cet endroit de son Histoire, je n'en disputerai point avec lui, pourvu qu'il confesse que cette double tradition a été inconnue jusqu'au tems de Tite-Live ; que même après lui elle a été combattue par les Fastes de la famille Impériale ; & qu'enfin Polybe a manqué de jugement, lorsqu'entre deux opinions également appuyées, mais dont l'une alloit à la gloire de Rome, & l'autre la couvroit de honte, il s'est déclaré sans raison pour l'opinion qui étoit injurieuse aux Romains, dont néanmoins il ménageoit alors l'amitié pour lui-même, & la faveur pour sa Nation.

Telles sont les raisons principales qui m'ont engagé à combattre aujourd'hui la narration de Tite-Live sur la prise de Rome ; & j'ose me flater qu'il se trouvera peu de personnes assez prévenues en faveur de cet Ecrivain, pour se refuser à l'impression que fait naturellement sur les esprits, l'effort commun de tant de preuves rassemblées. Ainsi, quoique Tite-

Live ait assuré avec emphase, que les Dieux & les hommes se sont réunis pour empêcher la honteuse capitulation des Romains, j'ose dire plus simplement & avec plus de vérité, que les Dieux de Rome semblent l'avoir abandonnée en cette occasion, & que les hommes n'ont pu empêcher que la République Romaine n'ait dû son salut à son or & à la clémence des Gaulois.

R E C H E R C H E S

S U R

LES ROIS DE BITHYNIE.

Par M. l'Abbé SÉVIN.

SECONDE PARTIE.

Z I P Œ T È S.

BAS avoit regné avec beaucoup de gloire, & par un sur- 20. May
croît de bonheur dont les Maisons souveraines fournissent 1740.
rarement des exemples, il laissa en la personne de Zipoëtès
son fils, un successeur capable par son habileté & par sa valeur,
de conjurer l'orage qui sembloit prêt à fondre sur le royaume
de Bithynie. Alexandre, que les murmures des Macédoniens
avoient forcé d'interrompre le cours rapide de ses victoires,
étoit arrivé à Babylone. De tant de peuples autrefois soumis
à la domination des Perses, aucun ne pensoit à secouer le joug
du vainqueur, & il ne lui restoit plus à conquérir que ce petit
nombre de provinces qui, sous le foible gouvernement des
derniers Rois de Perse, avoient établi des souverainetés parti-
culières. La Bithynie étoit une des plus considérables, & la
première contre laquelle il y avoit lieu de croire qu'Alexandre
tourneroit ses armes victorieuses. Indépendamment de la dé-
faite de Calas, si injurieuse au nom Macédonien, un Prince

C iij

qui avoit rejeté fièrement la proposition que Darius lui avoit faite de partager avec lui l'Empire de l'Asie, en auroit-il abandonné une des belles portions à Zipocètès, dont les ancêtres avoient été long-tems tributaires de la Couronne de Perse? Voilà la situation où se trouvoit le fils de Bas lorsqu'il monta sur le throne; situation d'autant plus fâcheuse, qu'il alloit avoir en tête le Général le plus habile de son siècle, des troupes nombreuses, aguerries, & commandées par des Capitaines conforment la plupart dans le métier de la guerre. Mais la fortune, qui contribue tant à mettre le vrai mérite dans tout son jour, prit soin elle-même d'écarter les obstacles qui s'opposoient à la grandeur naissante de Zipocètès. Une mort imprévue le délivra du plus formidable de ses ennemis, je veux dire, d'Alexandre. Les Chefs de l'armée Macédonienne, moins occupez de la gloire de la Nation que de leurs intérêts personnels, se livrèrent de sanglantes batailles; & le nouveau Monarque, à la faveur de ces divisions intestines, eut le tems de s'affermir dans la possession de ses États. *Paus. p. 406.* Pausanias, fondé sur le nom, insinue que ce Prince étoit de Thrace. Si l'Auteur dont il s'agit a seulement prétendu par-là que Zipocètès rapportoit son origine aux anciens Rois de cette contrée, il n'a rien avancé qui ne soit conforme à plusieurs monumens historiques, autrement la méprise seroit inexcusable. Il est constant que Zipocètès étoit fils de Bas, & né par conséquent dans le sein de la Bithynie. Rien de plus précis que le témoignage de Memnon, & on ne sçauroit disconvenir que ce ne soit un excellent guide dans ce qui regarde l'Histoire du pays en question. Cependant le Roy de Bithynie voulant profiter de la division des Macédoniens, partagea son armée en deux corps, dont l'un eut ordre de former le siège de Chalcédoine, & l'autre celui d'Astacus. Nous avons remarqué dans les articles précédens, que la dernière de ces places étoit tombée au pouvoir de Dæfalcès, & que même ce Prince y faisoit sa résidence ordinaire. Ses successeurs ne la conservèrent pas long-tems, & il y a bien de l'apparence que les colonies Grecques établies dans le voisinage, alarmées de la perte de cette ville, réunirent

leurs forces pour enlever aux Barbares une conquête qui insensiblement les auroit rendu maîtres de tout le pays. Ceux de Chalcédoine, intéressés sur-tout à empêcher l'aggrandissement des Rois de Bithynie, étoient à la tête de la Ligue. J'en juge par la précaution que prit Zipocètès, d'assiéger en même tems les capitales de ces deux Républiques; précaution que lui suggéra sans doute le desir de se venger des Chalcédoniens, & de fermer la porte aux secours que ces villes n'auroient pas manqué de se donner mutuellement. Quelque bien concerté que fût ce projet, il ne réussit pas. Les successeurs d'Alexandre se faisoient une espece d'honneur de protéger les colonies Grecques répandues en différens cantons de l'Asie. Heureusement pour les assiégés, Ptolémée Général d'Antigonos, se trouvoit à portée de les secourir. Il se mit en marche; Zipocètès instruit de ses mouvemens, ne jugea pas à propos, dans l'incertitude du succès, de hazarder une action dont les suites pouvoient lui devenir extrêmement funestes. Antigonos étoit alors le plus puissant comme le plus ambitieux des Capitaines Macédoniens, & le Roy de Bithynie, qui comprit tout le danger qu'il y avoit à l'attirer dans ses propres Etats, aima mieux prendre la voye de la négociation. Il s'aboucha avec Ptolémée, & ils conclurent ensemble un traité peu honorable & peu avantageux à Zipocètès, qui s'engagea à retirer ses troupes, & à ne plus inquiéter désormais les Républiques d'Astacus & de Chalcédoine. Diodore de Sicile, le seul des Anciens qui nous a conservé la mémoire de cet événement, le place dans la seconde année de la c x v i. Olympiade. Il en fut de ce traité comme de tous ceux dont les parties ne sont pas également contentes. Les ligues qui se formèrent bien-tôt après contre Antigonos, ne lui permirent pas de veiller à la conservation des colonies Asiatiques. C'est ce que Zipocètès avoit bien prévu; il ne laissa pas échapper une si belle occasion de se venger des Chalcédoniens. Les troupes de ce Prince se répandirent dans les divers cantons qui dépendoient de la République, & y portèrent la désolation. Les Magistrats & le Peuple au désespoir, résolurent de pousser à bout un ennemi avec

Diod. p. 702.

Jequel ils n'avoient plus de ménagemens à garder. Dans cette vûe, ils levèrent en Thrace un grand nombre de soldats, & joignirent à ce corps tous ceux des leurs qui étoient en état de combattre. L'armée pénétra ensuite dans la Bithynie, qui éprouva à son tour toutes les horreurs de la guerre; mais le reste de la campagne ne répondit pas à de si heureux commencemens. Les Chalcédoniens, dont la haine & la fureur dirigeoient la marche, donnèrent imprudemment dans une embuscade que Zipoetès leur avoit dressée près d'un lieu que

Plut. tom. 2. pag. 802. Plutarque nomme Φάλιον. Je ne sçache aucun Auteur, si vous l'exceptez, qui en fasse mention; ce qui me feroit croire que le texte de cet Ecrivain a souffert de l'inadvertence des copistes, & que la véritable leçon est Ψάλιον, Fleuve que Marcien, Pline & Arrien placent entre Chalcédoine & le Port de Calpé, qui faisoit partie du royaume de Bithynie. Quoi qu'il en soit, les Chalcédoniens furent taillez en pièces, il en resta plus de huit mille sur le champ de bataille; & les femmes des morts, dans la juste crainte de devenir la proie du vainqueur, se virent dans la triste nécessité d'épouser des affranchis & des étrangers, qui se chargèrent du soin de défendre la place: il étoit néanmoins fort vraisemblable qu'elle auroit été emportée, si Zipoetès, à la sollicitation des Byzantins, n'eût pas renoncé à une conquête presque certaine. Ses intérêts, dans la conjoncture présente des affaires, l'obligeoient à cultiver l'amitié de cette République. Lysimaque déjà maître de la Thrace, songeoit depuis la mort d'Antigonus, à s'emparer des riches & fertiles provinces qui sont situées en deçà du Mont Taurus; il en vouloit sur-tout à la Bithynie. Des liaisons étroites avec ceux d'Héraclée, rendoient l'entreprise moins hazardeuse; & si les Byzantins se fussent déclarés en sa faveur, Zipoetès couroit risque de perdre ses États. Lysimaque les fit attaquer par un de ses Généraux, les Bithyniens le défirent, & il resta parmi les morts. Ses armes ne furent pas plus heureuses dans le cours de la seconde campagne. Celui qui commandoit ses troupes avoit déjà fait quelques progrès, lorsque le Roy de Bithynie vint à sa rencontre, & le força d'abandonner

*Memn. apud
Plut. p. 722.*

d'abandonner avec précipitation , un pays dont il se croyoit déjà le maître. Tant de disgraces ne rebutèrent point Lysimaque. Persuadé que sa présence releveroit le courage de ses soldats , il entra en Bithynie avec une nouvelle armée. Le détail de cette expédition ne se trouve point dans les extraits de Photius , qui s'est contenté de nous apprendre que Zipoetès avoit fait échouer tous les projets de l'ennemi. La diversion que firent pendant ce tems-là ceux d'Héraclée , manqua de causer leur ruine totale. Le Roy de Bithynie qui voyoit avec chagrin une partie de son royaume désolée par les actes d'hostilité qu'ils y avoient exercez , voulut avoir sa revanche ; les armées se rencontrèrent , & on se mêla de part & d'autre avec une égale furie. La valeur de ceux d'Héraclée balança long-tems la victoire. Les Bithyniens furent redevables de celle-ci à la conduite & à l'intrépidité de leur Monarque. Memnon l'accuse de n'avoir pas sçu profiter d'un avantage si considérable. Le siège de quelques forteresses , & le dégât que fit ce Prince dans les cantons dépendans d'Héraclée , donnèrent aux vaincus le loisir de respirer ; ils reçurent dans cet intervalle de puissans secours de la part de leurs alliez. Les Généraux , après la jonction des confédérez , se déterminèrent à tenter une seconde fois la fortune. Zipoetès dont les troupes avoient beaucoup souffert dans la première action & dans le cours de la campagne , n'osa les attendre. Les places conquises rentrèrent sous la domination de leurs anciens maîtres , & la retraite de ce Prince , qui avoit tout l'air d'une fuite , ternit un peu la gloire de ses exploits. Il différa la vengeance d'un affront si sanglant jusqu'à la mort de Lysimaque , qui fut tué dans une bataille que lui livra Séleucus Roy de Syrie. Ceux d'Héraclée s'empressèrent de féliciter le vainqueur , & de lui demander sa protection. Les Ambassadeurs en furent très-mal reçûs , ce Prince étoit prévenu contre la République ; il lui faisoit un crime de ses liaisons intimes avec Lysimaque , & peut-être couvroit-il du spécieux prétexte de l'en punir , le desir d'unir à ses autres États une ville peuplée , florissante , & maîtresse de plusieurs contrées extrêmement

*Memn. apud
Phot. p. 719.*

Mem. Tome XV.

D

fertiles. Zipoetès, dans l'espérance que la mauvaise réception faite aux Députés ralentiroit le zèle des alliés d'Héraclée, saisit avidement une occasion si favorable de réduire la place sous son obéissance, ou tout au moins de lui enlever la meilleure partie de son territoire. Ni l'un ni l'autre de ces projets ne réussit, & on lit dans les extraits de Memnon, que la guerre fut également funeste aux deux partis. L'arrivée de Patroclès suspendit les actes d'hostilité; Antiochus lui avoit confié le commandement des troupes destinées à faire la conquête des provinces de l'Asie situées en deçà du Mont Taurus. L'orage tomba d'abord sur Héraclée. Les habitans consternés lui envoyèrent des Ambassadeurs, qui sçurent l'engager, & à conclurre la paix, & à tourner ses armes contre le Roy de Bithynie. Ce Prince ne négligea aucune des précautions qui pouvoient lui assurer la victoire. Il occupa les passages, & par des ruses sagement concertées, il attira les Syriens dans une embuscade. Presque toute leur armée y périt, & avec elle Patroclès, qui se signala dans le combat par des actions de valeur dignes d'une éternelle mémoire. La bonne fortune de Zipoetès n'en demeura pas là, il remporta quelques avantages contre Antiochus lui-même. C'est le sens dont naturellement

Memn. apud Phot. p. 721. sont susceptibles les paroles de Memnon, telles que les a rapportées Photius; il se pourroit bien faire cependant qu'elles eussent rapport à la défaite de Patroclès. L'Historien que nous venons de citer, place immédiatement après cet événement la fondation de la ville de Zipoetium. Zipoetès la bâtit au pied du Mont Lyperus, & lui donna son nom. Elle ne fut jamais bien florissante, car, si vous en exceptez Memnon & Estienne de Byzance, les autres Ecrivains de l'Antiquité, dans l'énumération qu'ils nous ont laissée des villes de Bithynie, gardent un profond silence à l'égard de celle-ci. Il y a tout lieu de penser que Zipoetès ne mit point la dernière main à cet ouvrage, & que ses successeurs occupés de soins plus importants, ne songèrent point à le continuer. En effet, la mort de ce Prince suivit de près ses victoires contre les Syriens; il termina sa carrière à l'âge de soixante-seize ans, & il en regna

*Memn. apud
Phot. p. 721.*

Seph. p. 376.

quarante-sept. Une chose constante, c'est qu'il n'étoit plus en vie lorsque les Gaulois passèrent en Asie. On convient généralement qu'ils y furent transportez par Nicomède son fils, & cela dans la troisième année de la cxxv.^e Olympiade, au rapport de Pausanias. Peut-être que Zipocetès n'avoit cessé de vivre que quelques mois auparavant, auquel cas, le commencement de son regne ne sera guères antérieur à la mort d'Alexandre. Quelques succès peuvent être l'ouvrage du hazard, mais une suite continuelle de victoires suppose nécessairement de la conduite, de l'habileté, & une grande connoissance de l'art militaire. Zipocetès fit la guerre toute sa vie, & la fit heureusement. Des Capitaines renommés & des Princes beaucoup plus puissans que lui, attaquèrent ses Etats à diverses reprises, il rendit leurs efforts inutiles. Aucun de ses prédécesseurs ne l'avoit égalé, & de ses successeurs aucun ne le surpassa.

Paus. p. 857.

NICOMEDE PREMIER.

Zipocetès avoit eu plusieurs enfans. Nicomède qui étoit l'aîné, lui succéda. La jalousie du commandement, & peut-être des raisons d'Etat le déterminèrent à faire massacrer ses freres. Il craignoit avec quelque fondement, que ces Princes ne songeassent à démembrer la Monarchie, que les Puissances voisines ne courussent au secours des opprimez, & qu'à la faveur des divisions intestines, elles ne vinssent à bout de détruire un royaume dont la splendeur leur faisoit ombrage. Zybœas fut le seul qui trouva le secret de se dérober à sa barbare politique. Tel étoit son nom, comme semblent le prouver ces paroles de Tite-Live : *Coeunt deinde in unum rursus Galli, & auxilia Nicomedi dant adversus Zybœam, partem tenentem Bithyniam, gerenti bellum; atque eorum maxime operâ devictus Zybœa est, Bithyniaque omnis in ditionem Nicomedis concessit.* Le Zybœas dont il s'agit ici, est maître d'une portion de la Bithynie, il y commande en souverain, & les Bithyniens combattent sous ses étendards. La faveur des Peuples & le concours des Grands, ne laissent guères lieu de douter que

*Lib. lib. 38.
cap. 16.*

le chef de la révolte ne fût un fils de Zipoetès. Il est constant d'ailleurs que le massacre ne fut pas général, puisque les Bithyniens dans la suite des tems obligèrent Étazeta veuve de Nicomède, à épouser son beau-frère. Au reste, la guerre que se firent Zybœas & Nicomède, causa de violentes inquiétudes au dernier. Antiochus avoit des prétentions sur la Bithynie, & il étoit de son intérêt que les mécontents ne fussent point accablez. Les richesses de ce Monarque, la vaste étendue de ses États & le nombre prodigieux de ses troupes, engagèrent Nicomède à rechercher l'amitié de ceux d'Héracée, auxquels l'ambition des Syriens devenoit tous les jours plus suspecte. La vûe du danger étouffa dans le cœur des habitans le souvenir des malheurs qui devoient leur rendre la mémoire de Zipoetès infiniment odieuse. La ligue fut signée, & on y comprit les Républiques de Byzance, de Thios & de Chalcédoine. Le Roy de Bithynie, que ces alliances n'avoient pas encore rassuré, pensa sérieusement à mettre les Gaulois dans son parti. Il étoit dangereux, à la vérité, de traiter avec une Nation sur la bonne foy de laquelle on ne comptoit guères alors, mais il est des cas où il faut donner quelque chose au hazard. Le péril étoit présent, & Nicomède comprenoit bien que malgré les secours des confédérez, il lui seroit difficile de résister aux efforts des mécontents, appuyez de toutes les forces d'Antiochus; qu'au surplus la guerre traîneroit en longueur, & que la Bithynie en proie à l'ennemi, alloit être entièrement désolée. Ces réflexions dissipèrent une partie de ses ombrages, & il envoya des Ambassadeurs aux Gaulois, avec les instructions les plus propres à lui concilier l'affection des Chefs & des soldats. Quoique maîtres de Lyfimachie & de la Chersonèse de Thrace, pays très-abondant, ils souhaitoient ardemment de s'établir en Asie, dont les provinces leur paroissent encore plus fertiles que celles dont ils étoient déjà en possession. Le trajet devenoit impossible, faute de vaisseaux. Les cinq dont Lutarius s'étoit emparé par supercherie, avoient transporté le corps de troupes qui lui obéissoit. Cependant le gros de l'armée attendoit impatiemment une occasion favorable

de rejoindre ses compagnons. Ce fut dans ces circonstances qu'arrivèrent les Ambassadeurs de Bithynie. Ils offrirent aux Gaulois l'alliance de Nicomède, des vaisseaux pour les passer en Asie, & un établissement considérable en ce pays. Des propositions si avantageuses à la Nation, ne pouvoient manquer d'être reçues agréablement; la conclusion du traité ne souffrit aucune difficulté de part ni d'autre: en voici les articles, tels que les a rapportez Memnon. Ces peuples promettoient un attachement inviolable aux intérêts de Nicomède & de ses successeurs. Ils s'engageoient de plus à ne contracter aucune autre alliance que de concert avec lui, à n'avoir que les mêmes amis & les mêmes ennemis; enfin, de marcher au secours des habitans de Byzance, de Tios & de Ciéros, & de les défendre généralement contre tous ceux qui entreroient à main-armée dans les terres dépendantes de ces différentes Républiques. Les bruits qui s'étoient répandus des cruautés exercées par les Gaulois dans la Grece & ailleurs, les faisoient regarder comme des barbares qui violaient sans scrupule les traités les plus solennellement jurez, & on ne doutoit pas que Nicomède & ses alliez ne fussent les premières victimes de la férocité & de la perfidie de ces Étrangers. Cependant la suite montra que les vûes du Roy de Bithynie avoient été justes. Les Gaulois le servirent avec zèle & avec fidélité. Zybceas vaincu abandonna la Bithynie, & les provinces qui s'étoient soustraites à l'obéissance de leur Souverain légitime, rentrèrent dans le devoir. La valeur de ce Peuple guerrier ne procura pas de moindres avantages aux confédérés, & Memnon est obligé d'avouer lui-même que la République d'Héraclée & toutes les autres, furent redevables de la conservation de leur liberté à la bravoute d'une Nation dont l'arrivée paroissoit devoir changer la face de l'Asie. En effet, elles auroient infailliblement succombé sous les efforts d'Antiochus, qui se préparoit à les attaquer. Persuadé que Nicomède étoit le plus ferme appui de ces petits États, il avoit équipé une très-belle flotte, dans le dessein d'attaquer la Bithynie & par terre & par mer. Treize vaisseaux, que les

*Memn. apud
Phot. p. 720.*

habitans d'Héraclée joignirent à ceux de Nicomède, firent échouer les projets des Syriens. Les deux armées demeurèrent quelque tems en présence, & les Généraux, dont apparemment les forces étoient égales, ne jugèrent pas à propos de s'exposer aux caprices de la fortune. Je serois tenté de croire que les Gaulois étoient alors occupez à couvrir les frontières de la Bithynie. Memnon à la vérité ne les fait pas un moment paroître sur la scène dans tout le cours de cette guerre. La raison en est que nous ne connoissons son ouvrage que par les Extraits de Photius, & que ces Extraits ne sont que des sommaires très-abrégés des livres qui le composoient. Au reste, deux passages, l'un d'Appien & l'autre de Lucien, levent la difficulté. Ces Auteurs y disent en termes précis, que les Gaulois avoient été battus par Antiochus. Leur défaite cependant n'eut point de suites fâcheuses; ces peuples forcèrent enfin le Roy de Syrie à repasser le Mont Taurus, la chose ne sçauroit être contestée. On a vû ci-dessus que, selon le témoignage de Memnon, ç'en étoit fait de la liberté des villes Asiatiques, sans le secours des Gaulois. Antiochus qui les redoutoit, fit la paix avec Nicomède, & ce Prince ne s'occupa plus que du soin de travailler au bonheur de ses peuples, & de laisser à la postérité un monument durable de sa magnificence; je veux parler de Nicomédie, que des Auteurs célèbres, tels que Pausanias, Eusèbe & Ammien-Marcellin, prétendent s'être élevée sur les ruines d'Astacus: détruite en partie par Lyfimaque dans ses expéditions contre la Bithynie, elle étoit retournée sous l'obéissance de Zipocètes. D'autres au contraire soutiennent que la position de Nicomédie étoit différente de celle d'Astacus, & ce sentiment est appuyé sur deux témoignages, dont il ne doit pas être permis d'appeller dans le cas présent. Le premier est celui de Memnon. Voici ses paroles: *Nicomède parvenu au plus haut point de félicité, bâtit une ville à l'opposite d'Astacus, à laquelle il donna son nom.* On sçait que cet Ecrivain avoit publié les Antiquités d'Héraclée, & que là se trouvoient comprises les actions les plus remarquables des Rois de Bithynie; le plan de son

Appian. tom. I.

pag. 210.

Lucian. tom. I.

pp. 523. 633.

Memn. apud

Rhet. p. 722.

ouvrage l'obligeoit, & de recourir aux sources, & d'examiner avec la plus scrupuleuse attention, les divers monumens qui regardoient ce royaume. Il n'en est pas de même de Pausanias & d'Ammien-Marcellin. Ils ne parlent qu'en passant de la situation de Nicomédie, & par conséquent on ne doit pas les écouter au préjudice de Memnon, que naturellement on doit supposer mieux instruit que l'un & l'autre, d'une particularité sur laquelle il lui auroit été honteux de se tromper. Le second témoignage n'est ni moins formel ni moins précis, sur-tout lorsqu'on le rapproche de celui qui vient d'être rapporté. Libanius, en effet, employe presque les mêmes expressions. Il assure positivement que Nicomède, malgré le dessein qu'il avoit formé de construire sa capitale dans un endroit très-commode, préféra la colline opposée, & cela conformément à la volonté des Dieux, qui lui sembloient s'être déclarés par des signes évidens. Or dans une question de la nature de celle-ci, l'autorité de ce Sophiste doit être d'un grand poids. Il aimoit Nicomédie, il y avoit passé la meilleure partie de sa jeunesse; & comment se persuader qu'un homme curieux & attentif comme lui, eût négligé de s'instruire à fond de tout ce qui avoit rapport à une ville qu'il chérissoit à l'égal de sa patrie? Rien ne prouve mieux le contraire, que l'exactitude avec laquelle il entre dans le détail des circonstances qui précédèrent la fondation de cette capitale de la Bithynie. Il est le seul des Anciens, par exemple, dans les Ecrits duquel on lise aujourd'hui que la vûe de Nicomède en la bâtissant, étoit d'élever à sa gloire un monument qui la portât jusque dans les siècles les plus reculez. Rempli de ces grandes idées, il crut devoir commencer par se rendre les Dieux favorables. On rassembla des victimes de toutes parts, & il en fit immoler une prodigieuse quantité. Le sacrifice étoit à peine fini, qu'on vit paroître un aigle & un serpent d'une grosseur démesurée. L'augure étoit des plus heureux, & les Prêtres annoncèrent à Nicomède que la ville dont il alloit jeter les fondemens, ne le céderoit en splendeur à aucune des plus florissantes de l'Asie, & que la durée en seroit éternelle. De si belles

*Liban. tom. 2.
pag. 203.*

Strab. p. 563. **espérances lui inspirèrent une nouvelle ardeur, & l'ouvrage fut bien-tôt conduit à sa perfection. Strabon remarque que les habitans d'Astacus vinrent s'établir à Nicomédie; d'où il résulte encore que la situation de ces deux villes n'étoit point absolument la même. La première devint alors, & la capitale du royaume de Bithynie, & le séjour ordinaire du Monarque, dont le magnifique palais fut entièrement détruit par cet affreux tremblement de terre que décrit Libanius dans un de ses discours. La statue de Nicomède, qui, selon Pausanias, étoit d'ivoire, auroit été enveloppée dans la même disgrâce, si Trajan infiniment jaloux de la décoration de Rome, ne l'y eût transportée long-tems auparavant. Elle faisoit un des principaux ornemens de la place publique, &, à mon avis, cela prouve démonstrativement que les connoisseurs mettoient la statue dont il s'agit au nombre des morceaux les plus précieux de l'Antiquité. Parmi les ouvrages destinez à l'embellissement de Nicomédie, on ne doit pas oublier un canal creusé dans le dessein, ou de dessécher la campagne; ou de rendre le transport des denrées & des marchandises plus commode & de moindre dépense. Écoutons Pline là-dessus:**
 Plin. lib. 10. *Ego per eadem loca invenio fossam à Rege percussam; sed incertum*
 Epist. 50. *utrum ad colligendum humorem circumjacentium agrorum, an ad committendum flumini lacum, est enim imperfecta: hoc quoque dubium, intercepto Rege mortalitate, an desperato operis effectu. Sed hoc ipso (feres enim me ambitiosum) pro tua gloria incitor & accendor, ut cupiam peragi à te quæ tantum cæperant Reges.* Il y a bien de l'apparence que le Roy dont parle cet Auteur, est le même que Nicomède I. A sa mort le canal demeura imparfait, & on ignore aujourd'hui les raisons qui empêchèrent les successeurs de continuer un travail qui auroit procuré des avantages si considérables aux habitans de Nicomédie. Eusébe, & George Syncelle après lui, en rapportent la fondation à la troisième année de la CXXIX.^e Olympiade; & le premier sans doute avoit puisé cette particularité dans quelque un des monumens historiques qui subsistoient de son tems. La perte des Ecrits de Démosthène, d'Alexandre & d'Arrien, a dérobé à notre siècle

siècle la connoissance de plusieurs actions de Nicomède, qui auroient mérité de n'être point ensevelies dans les ténèbres de l'oubli. Des vûes d'ambition & des idées de gloire mal entendues, ne l'engagèrent jamais à prendre les armes. Uniquement attentif à écarter l'ennemi des frontières de la Bithynie, il ne songea point à envahir celles de ses voisins. Sa prudence & son courage déconcertèrent les projets d'Antiochus, & lorsque ce Prince eut repassé le Mont Taurus, Nicomède tourna tous ses soins à l'embellissement de ses États & au bonheur de ses peuples. Il avoit épousé en premières noces une Phrygienne que Pline nomme Cosingis, & Tzetzés Dizitelé. La manière dont elle périt, a quelque chose de bien singulier. Ce Prince avoit un chien qui lui étoit extrêmement attaché ; & un jour que la Reine badinoit avec son mari, cet animal devint furieux, se jeta sur elle & la mordit à l'épaule. Les remèdes que l'on y appliqua, furent inutiles, & Cosingis mourut peu de tems après. Si l'on en croit Tzetzés, Nicomède en avoit eu trois enfans, sçavoir, Prusias, Ziélas & Lyfandra, Mais il se trompe, Prusias, comme on le montrera dans l'article suivant, étoit fils d'Etazeta seconde femme du Roy de Bithynie. Ce Monarque qui l'aimoit éperduement, se livra sans scrupule à la passion qu'elle avoit de voir un jour ses propres enfans sur le throne. Ziélas en étoit l'héritier présomptif. Les injustes procédez de Nicomède à son égard, & les artifices d'Etazeta, le forcèrent à quitter la Cour & à se retirer en Arménie. Une fuite si précipitée fournit de nouveaux prétextes à la mauvaise volonté de la Reine. Elle & ses partisans ne manquèrent pas de publier que l'évasion du Prince cachoit des desseins également préjudiciables, & à la sûreté du Roy, & à la tranquillité de l'État. Les apparences étoient contre lui, & les insinuations de la Reine achevèrent de perdre Ziélas dans l'esprit de son pere. Le ressentiment & la haine, plus encore que les sollicitations d'Etazeta, le déterminèrent à faire un testament par lequel il dispoisoit de la Couronne en faveur de l'aîné de ses enfans du second lit. Les dernières volontés des Souverains ne sont pas toujours fidèlement

*Plin. lib. 8.
pag. 464.
Tzetz. chil. 3.
hist. 115.*

*Mem. apud
Phot. p. 724.*

Mem. Tome XV.

E

exécutées après leur mort, c'est une maxime que Nicomède ne pouvoit ignorer; & dans la juste crainte que les Bithyniens ne rappellassent l'héritier légitime, il engagea Antigonus-Gonatas, Ptolémée & avec eux les Républiques d'Héraclée & de Byzance, à maintenir son choix contre les entreprises de Ziélas, qui n'étoit point d'humeur à se voir enlever tranquillement une si belle succession. Il seroit difficile de marquer bien précisément en quelle année Nicomède cessa de vivre. J'aurois néanmoins beaucoup de penchant à croire que cet événement doit être rapporté, ou à la seconde, ou à la troisième année de la CXXXII.^e Olympiade; & cela fondé sur quelques endroits de Memnon, qui combinez ensemble, paroissent très-favorables à l'opinion que je propose. Photius raconte d'après cet Auteur, que Ziélas & ses freres se disputèrent la Couronne, que les deux partis en vinrent aux mains à plusieurs reprises différentes, que ces Princes las de la guerre, convinrent de partager le royaume, & qu'après la conclusion de la paix, Antiochus attaqua la République de Byzance, qui fut puissamment secourue par les habitans d'Héraclée & ses allies. Le Roy de Syrie dont il est question ici, ne sçauroit être différent de l'Antiochus que les Anciens décorent du surnom fastueux de Θεός, ou de Dieu. Il s'ensuit de-là premièrement, que les divers combats donnez entre les freres, que le traité de partage qui termina des querelles si funestes à la Bithynie, enfin que les actes d'hostilité exercez contre les Byzantins, demandent au moins un intervalle de quatre ans, & que cet intervalle a dû nécessairement précéder la mort d'Antiochus, arrivée la seconde année de la CXXXIII.^e Olympiade.

Z I E L A S.

Nicomède avoit à peine rendu les derniers soupirs, que les partisans de Ziélas le pressèrent de retourner en Bithynie. Ses droits sur la Couronne étoient incontestables, & il avoit tout lieu d'espérer que les peuples ne seconderoient pas les injustes projets de la Reine. Ce Prince se mit donc en marche, accompagné de quelques troupes Arméniennes qui voulurent bien

suivre sa fortune. On a déjà remarqué que le nom seul des Gaulois inspiroit la terreur aux Nations Asiatiques. Un des premiers soins de Ziélas fut de s'aboucher avec les Généraux des Tectosages. La négociation ne traîna point en longueur; les Gaulois étoient avides de butin, la Bithynie alloit devenir le théâtre de la guerre, & il n'y avoit point alors dans l'Asie en-deçà du Mont Taurus, de royaume qui fût plus opulent que celui-là. Cependant Etazeta travailloit efficacement à rendre inutiles les tentatives de l'ennemi. La mémoire du Roy défunt étoit en vénération, & presque toute la Nation paroissoit résolue à ne pas souffrir que l'on donnât la moindre atteinte aux clauses de son testament. Ceux des seigneurs qui entroient véritablement dans les intérêts de la Reine, lui conseillèrent d'épouser son beau-frere; il avoit conservé des amis; & ce mariage, en réunissant les factions, fortifioit le parti d'Etazeta. D'ailleurs, Zyboëas avoit de l'expérience, & personne n'étoit plus propre dans les circonstances présentes, à prendre le commandement de l'armée qui devoit veiller à la défense de l'Etat. Des représentations si judicieuses déterminèrent la Reine. Bien résolue à ne négliger aucune des mesures capables d'affermir la couronne sur la tête de son fils, elle avoit par avance sollicité les Princes & les Républiques nommées dans le testament de Nicomède, de ne point l'abandonner dans un danger si pressant. Les habitans d'Héraclée furent ceux de tous les allies qui la servirent avec le plus de zèle, & Memnon insinua que les belles actions des soldats de cette République, arrachèrent plus d'une fois la victoire des mains de Ziélas. Le même Ecrivain ajoute que les concurrens perdirent & gagnèrent des batailles. Cette alternative de bons & de mauvais succès, les força enfin les uns & les autres à terminer leurs querelles par un accommodement. On indiqua des conférences, & la fermeté des habitans d'Héraclée fit obtenir à la Reine des conditions plus avantageuses qu'elle n'auroit osé les espérer. Il est probable que le royaume de Bithynie fut alors partagé entre les freres. Ziélas que la fidélité de ceux d'Héraclée avoit obligé à se contenter de la portion qui lui étoit échue, anima secrètement

E ij

*Mem. apud
Phot. p. 724.*

Sirph. p. 592.

les Tectosages à se jeter sur les terres de la République, dont ils rapportèrent un butin très-considérable. Ils l'accompagnèrent dans son expédition contre les Cappadociens. C'est la conséquence qui doit se tirer d'un endroit d'Estienne de Byzance, où il est dit que Ziélas avoit jetté les fondemens de la ville de Zéla située dans la Cappadoce. Il est vrai que les anciens Géographes ne reconnoissent que deux villes de Zéla, l'une en Arménie & l'autre dans le Pont; mais parce qu'ils ont souvent compris le Pont dans la Cappadoce, on peut entendre ce passage d'Estienne de la ville de Zéla dans le Pont; auquel cas il faudra convenir que Plin & César ont eu raison de donner à cette ville le nom de Ziéla, puisque celui de son fondateur étoit Ziélas. C'est ainsi qu'il se trouvoit écrit dans l'Histoire de Bithynie d'Arrien, en quoi il a été suivi par Tzetzes & par Estienne de Byzance. Ce Prince rétablit aussi Myrlée, à ce que prétend l'Auteur du grand Etymologique: *Apamée*, dit-il, *ville de Bithynie, étoit connue avant ce tems sous le nom de Myrlée; Ziélas à qui Philippe fils de Démétrius en avoit fait présent, lui fit porter celui d'Apamée sa femme. Le fait est attesté par Hermippus, dans un ouvrage intitulé, des Personnes qui se sont distinguées dans les Sciences.* Pour moi, je ne doute presque pas que ce passage ne soit défectueux. Il est constant que Ziélas étoit mort plusieurs années avant que Philippe fils de Démétrius & pere de Persée montât sur le throne; & comment se persuader qu'Hermippus, écrivain de grande réputation, soit tombé dans un pareil anachronisme? Il n'y aura plus de difficulté, si à la place de ces mots *ὁ Ζιήλας*, on substitue *Πρυσίας ὁ Ζιήλου*; alors plus d'embarras du côté de la Chronologie. Philippe & Prusias ont vécu dans le même tems, & Strabon assure que le Roy de Bithynie tenoit la ville de Myrlée de la libéralité du Roy de Macédoine. Quoi qu'il en soit, Ziélas redevable à la valeur des Gaulois de son rétablissement sur le throne, ne conserva pas jusqu'à la fin le souvenir de cet important service. Peut-être aussi en avoient-ils corrompu le mérite, ou par des discours peu mesurez, ou par des intelligences secrètes avec les autres Puissances. Ziélas qui, plus d'une fois,

témoin de leur intrépidité dans les combats, craignoit de les attaquer à force ouverte, eut recours à des voyes qui flétriront à jamais sa mémoire. Ce Prince fit inviter les principaux Capitaines de la Nation à un festin, dans lequel on devoit les massacrer impitoyablement. La trahison retomba sur son auteur, & les Gaulois qui se défioient de Ziélas, le prévirent & l'immolèrent à leur juste vengeance. Athénée qui rapporte une aventure si extraordinaire, l'avoit puisée dans les Ecrits de Phylarque auteur contemporain. Il en étoit fait mention encore dans ceux de Trogue-Pompée, le prologue du vingt-septième livre imprimé à la fin de Justin, en fournit la preuve. Le nom de Ziélas à la vérité ne se trouve point dans les premières éditions, mais de sçavans Critiques ont solidement établi que l'ignorance seule des copistes l'avoit fait disparaître. Il resteroit maintenant à fixer d'une manière précise, la date de la fin tragique de ce Prince ; c'est ce qui, faute de monumens, devient impossible aujourd'hui. Je me contenterai donc d'observer que l'Auteur du prologue allégué ci-dessus, place le massacre de Ziélas entre la défaite de Séleucus par Antiochus Hiérax, & la mort du même Antiochus. Ne seroit-on pas en quelque façon autorisé à inférer de-là, que les Gaulois firent périr le Roy de Bithynie dans les dernières années de la cxxxy.^e Olympiade?



DU SOUVERAIN PONTIFICAT DES EMPEREURS ROMAINS.

Par M. le Baron DE LA BASTIE.

TROISIEME PARTIE.

18. Avril
1738.

CE que j'ai dit dans les deux premières parties de cette Dissertation sur le Souverain Pontificat des Empereurs, & ce qui me reste encore à dire, seroit sujet à bien des difficultés, & pourroit même paroître inutile, s'il étoit vrai, comme quelques Sçavans l'ont prétendu, que les Empereurs se sont contentez du titre de Souverains Pontifes, & qu'ils n'en ont pas exercé les fonctions. C'est l'idée que Jule-César Boulenger & Jacques de Gouthières s'étoient formée du Souverain Pontificat des Empereurs; Casaubon même ne s'en est guères éloigné dans ses Notes sur les Ecrivains de l'Histoire Auguste.

*J. C. Bouleng.
de Imperat. Rom.
lib. 1. cap. 13.*

*Guth. de Jur.
Pont. vet. Rom.
lib. 1. cap. 15.*

*Isaac. Casaub.
Not. ad Histor.
Aug. pag. 86.*

*Bos. Diff. 11.
de Pontif. Max.
Impp. c. 2. num.
1. 2.*

*Spanh. Diff.
XII. de Us. &
Præst. Num. tom.
II. pag. 422.*

Bosius & M. Spanheim ont montré au contraire par plusieurs exemples tirez des Auteurs Grecs & des Latins qui ont écrit l'Histoire des Empereurs, que ces Princes avoient non seulement joui de toute l'autorité attachée au Souverain Pontificat, mais encore qu'ils s'étoient fait un devoir d'en remplir les fonctions. Ce que ces deux habiles Antiquaires ont dit sur ce sujet m'auroit empêché de le traiter de nouveau, si je n'avois vû renaître de nos jours le système qu'ils ont combattu, & si ce système n'avoit pas été adopté par un Critique, sur lequel il ne paroît pas que leurs preuves ayent fait impression. Qu'il me soit donc permis, en me servant de quelques-unes de ces preuves, & en les fortifiant d'un grand nombre d'autres, d'essayer de dissiper tous les doutes qu'on pourroit encore former sur l'usage que les Empereurs firent du Souverain Pontificat.

Peut-on, en effet, soutenir que ces Princes se sont

contentez de porter le nom de Souverains Pontifes, & qu'ils ont joui des honneurs attachez à cette dignité sans en remplir les fonctions, quand on sçait qu'Auguste rétablit plusieurs des anciennes cérémonies religieuses, qu'il fit des réglemens sur la célébration des Lupercales, des Jeux séculaires & de la fête des Lares *Compitaux*, ou des Carrefours? Nous lisons aussi que l'Empereur Claude corrigea les abus qui s'étoient glissiez dans les cérémonies publiques, qu'il rétablit quelques-unes de celles qu'on avoit négligées, & qu'il en institua de nouvelles. Tacite nous apprend que Vitellius fit publier un édit sur ces mêmes cérémonies le xv. du mois d'Août, jour auquel il avoit pris possession du Souverain Pontificat.

Sueton. Aug. cap. 31.

Idem, Claud. cap. 22.

Tacit. Hist. II. 91.

Nerva pour éviter les frais immenses causez par les trop fréquentes célébrations des Jeux publics & par la multitude des sacrifices solennels, en supprima une partie. Spartien assure qu'Hadrien eut autant d'attachement pour les anciens cultes & les cérémonies reçues, qu'il eut de mépris pour les cultes étrangers. Il ajoûte que cet Empereur remplit exactement les devoirs d'un Souverain Pontife : *Sacra Romana diligentissimè curavit, peregrina contempsit, Pontificis Maximi officium peregit.*

Dio, LXXVIII. pag. 771.

Spart. Hadr. cap. 22.

N'est-ce pas à l'autorité que le Souverain Pontificat donnoit aux Empereurs, qu'il faut rapporter l'établissement des nouveaux cultes dont plusieurs d'entr'eux furent auteurs? Caracalla, suivant quelques-uns, introduisit à Rome le culte d'Isis; mais Lampride à qui nous devons cette particularité historique, témoigne en même tems la surprise où il est, qu'on ait pu dire que cet Empereur ait été le premier à introduire ce culte, puisqu'avant lui Commode avoit célébré les fêtes d'Isis : *Sacra Isidis Romam deportavit, & templa ubique magnifica eidem Deo fecit. Sacra etiam majore reverentiâ celebravit, quàm antea celebrabantur. In quo quidem mihi mirum videtur, quemadmodum Sacra Isidis primum per hunc Romam venisse dicantur, cum Antoninus Commodus ita ea celebraverit, ut & Anubim portaret, & pausas ederet, nisi fortè iste addidit celebritati, non eam primus invenit.* Mais quoique Caracalla eût augmenté la solennité des

Lamprid. Caracalli. cap. 9.

fêtes d'Isis, je ne crois pas que cela ait suffi pour faire dire qu'il les avoit établies à Rome le premier, & je crois appercevoir dans l'Histoire ce qui a donné lieu à cette méprise.

*Tertull. Apolo-
get. cap. 6.*

*Dio, lib. XL.
pag. 142.*

*Id. lib. XLII.
pag. 196.*

*Id. l. XLVII.
pag. 336.*

Depuis que le grand commerce des Romains avec l'Égypte leur eut fait connoître les mystères & les cérémonies religieuses des Egyptiens, le Peuple eut toujours beaucoup de penchant pour le culte d'Isis & de Sérapis; mais le Sénat ne se trouva pas disposé à autoriser la dévotion des particuliers, & en différens tems il fit des ordonnances, tantôt pour restreindre, & tantôt pour détruire ce culte. Tertullien rapporte que Pison & Gabinius, qui furent Consuls l'an de Rome 696. empêchèrent Isis, Sérapis & Harpocrate d'être reçus au Capitole, & qu'ils firent abattre tous leurs autels. Dion parlant des troubles arrivez à Rome pendant l'année 701. & des prodiges qui les avoient précédés, dit qu'il ne falloit pas regarder comme un des moindres présages, le Sénatusconsulte rendu sur la fin de l'année précédente, par lequel il avoit été ordonné qu'on détruiroit toutes les chapelles que différens particuliers avoient fait bâtir à Isis & à Sérapis. Dion ajoute que le Sénat ne paroissoit pas faire grand cas de ces Divinités étrangères, & que lors même qu'on eut enfin permis de leur rendre un culte public, on les plaça hors de l'enceinte de Rome, ἔξω τῷ περικλεισθῆναι ἱερῶν; & cette dernière remarque mérite qu'on y fasse attention. Il y a pourtant apparence qu'on obéit mal aux ordres du Sénat, car six ans après il est dit dans le même Auteur, que des abeilles étant venues se placer contre la statue d'Hercule dans le Capitole pendant qu'on célébroit les fêtes d'Isis, on consulta les Devins sur ce prodige, & ils répondirent qu'il falloit abattre tous les temples d'Isis & de Sérapis, ce qui fut exécuté. Cependant Auguste & Antoine dans le tems de la proscription, ordonnèrent qu'on bâtît un temple à Isis & à Sérapis; mais ce temple n'étoit pas dans la ville, car Auguste ayant envoyé Agrippa en 734. pour gouverner Rome pendant son absence, celui-ci qui trouva que les cérémonies Égyptiennes recommençoient à s'y glisser, fut obligé de les réprimer par un édit

un édit qui défendoit à tout le monde de les célébrer, même aux environs de Rome à cinq cens pas de l'enceinte. Le temple qu'Auguste & Antoine avoient fait bâtir ne fut pourtant pas détruit, & il ne cessa pas même d'être fréquenté, car Ovide en fait souvent mention, & c'est un des endroits où il conseille d'aller, à ceux qui cherchent à faire choix d'une maîtresse. La grande opposition que le culte d'Isis trouva à son établissement, venoit de ce que les gens sages craignoient que la célébration de ses mystères ne fournît des occasions aux mal-intentionnez de s'assembler pour former des brigues contre le gouvernement, ou tout au moins que ces fêtes ne devinssent une école de libertinage. Ce dernier soupçon paroît assez bien fondé par divers passages de Properce & d'Ovide. Tout le monde sçait l'aventure de Décius Mundus & de Pauline, elle obligea Tibère à faire mourir tous les Prêtres d'Isis, & à ordonner la démolition du temple de cette Déesse. Il faut qu'il ait été rebâti bien-tôt après, puisqu'il en est fait mention dans Lucain qui écrivoit du tems de Néron, & qu'on voit dans un passage de Dion, qu'il fut consumé par les flammes dans un incendie arrivé sous le même Prince. Je pense que ce fut Domitien qui prit soin de le faire rétablir, parce que je trouve dans Eutrope le temple d'Isis, *Isium*, au nombre des monumens publics que Domitien a fait ou bâtir ou relever. Juvenal en a parlé dans ces deux vers :

*A Meroe portabit aquas, ut spargat in ædem
Isidis, antiquo quæ proxima surgit ovili.*

*Joven. Sat. vi.
v. 528. 529.*

Sur quoi l'ancien Scholiaste a fait cette remarque : *in Martio Campo templum Isidis vetustum*, & elle est importante, en ce qu'elle nous apprend la situation du temple d'Isis. Le Champ de Mars où il étoit situé, quoiqu'il donnât son nom à un des quartiers de Rome, n'étoit pas compris dans l'enceinte de la Ville, *intrà Pomærium* ; ainsi le temple d'Isis, bien qu'il fût à la porte de Rome, & qu'il fût fréquenté par tout le Peuple Romain, n'étoit pas dans Rome même, & le culte de cette Divinité Egyptienne pouvoit être regardé comme un culte

Mem. Tome XV.

F

*Serv. ad Æneid.
l. VIII. v. 698.*

*Gruter. pag.
CXXXIII. &
CXXXVI.*

*Vide Sext. Ruf.
& P. Vict. Des-
cript. Urb. Rom.
ap. Onuphr. l. I.
Comm. Reipubl.
Rom.*

*Lampr. Elag.
cap. 3. § 7.*

*Vopisc. Aurel.
cap. 35.*

étranger. C'est pour cela que Servius a dit que du tems d'Auguste les Romains n'avoient pas encore reçu le culte d'Isis, *sub Augusto necdum Romani Ægyptia sacra susceperant*. Des anciens calendriers publiez par Gruter, l'un qui étoit fait pour la ville, ne parle d'aucune fête d'Isis; mais celui qui étoit pour les gens de la campagne, fait mention des fêtes d'Isis & de Sérapis dans les mois de Mars & d'Avril. Ceux donc qui assûroient que Caracalla avoit le premier fait entrer ce culte dans Rome, ne vouloient dire autre chose, si ce n'est qu'il étoit le premier qui eût fait élever publiquement des temples & des autels à Isis dans le sein de la Ville, *intra Pomærium*; & peut-être avoient-ils raison, car je ne trouve pas que les Auteurs qui ont écrit avant le regne de Caracalla, ayent fait mention d'un temple élevé par autorité publique, autre que celui dont je viens de parler; au lieu que dans les Écrivains plus récents on trouve divers temples d'Isis répandus dans tous les quartiers de cette grande Ville. La description de Rome qui porte le nom de Sextus Rufus, marque un temple & un autel d'Isis dans le premier quartier; le troisième quartier prit le nom d'Isis & de Sérapis, qui y avoient chacun une chapelle, *adiculam*: Isis en avoit deux autres dans le quatrième & dans le quatorzième, sans compter l'ancien temple qui subsista toujours, & plusieurs statues qu'on voyoit en différens endroits de la Ville. De tout cela il est aisé de conclurre que Lampride peut avoir eu raison de dire que Caracalla augmenta fort la célébrité des fêtes d'Isis, mais qu'il a eu tort d'être surpris qu'on eût dit que ce Prince avoit introduit le premier ce culte dans Rome, si les Auteurs qu'il avoit en vûe s'étoient contentez (comme il y a grande apparence) de remarquer que Caracalla avoit établi dans le sein de la Ville même, le culte qu'on n'avoit rendu jusqu'alors à Isis que dans les fauxbourgs.

Antonin Elagabale introduisit à Rome le culte du Dieu Syrien dont il avoit été Grand-Prêtre avant que d'être Empereur, & dont les Historiens lui ont donné le nom. Aurélien dont la mere avoit été Prêtresse du Soleil, établit à Rome le culte de cet Astre; il lui bâtit un temple, lui donna des

Prêtres, & c'est depuis Aurélien que le type du Soleil est beaucoup plus commun sur le revers des Médailles Impériales. Il y en a une de ce Prince où on trouve pour légende, SOL DOMINVS IMPERI ROMANI.

*Mediol. Num.
Imp. p. 406.*

On voit assez par ces exemples, que les Empereurs ont constamment exercé cette partie de l'autorité Pontificale qui consistoit à régler le culte public, & à ordonner les cérémonies sacrées. Il ne sera pas plus difficile de prouver qu'ils ont usé de cette autorité dans tous les autres chefs.

C'étoit au Souverain Pontife à réformer le Calendrier, à déterminer les jours qui étoient consacrez au repos en l'honneur de quelque Divinité, & ceux où il étoit permis de rendre la justice & de vaquer aux affaires civiles. Sans parler ici de la fameuse réformation faite par Jule-César Souverain Pontife, je remarquerai qu'un des premiers soins d'Auguste après qu'il eut pris possession du Souverain Pontificat, fut de corriger le nouveau Calendrier, dans lequel il étoit survenu du dérangement par la négligence des Pontifes.

*Sueton. August.
cap. 31.*

Marc-Aurèle voyant que le nombre des jours de fêtes s'étoit si fort multiplié, que la plus grande partie de l'année se passoit à remplir uniquement des devoirs de religion, retrancha plusieurs de ces jours de repos, & régla les Fêtes de manière qu'il y eut dans l'année deux cens trente jours utiles, pendant lesquels on jugeoit les procès & on travailloit aux affaires civiles : *Fastis dies judicarios addidit, ita ut ducentos triginta dies annuos, rebus agendis, litibusque disceptandis constitueret.* Avant Marc-Aurèle, Claude avoit fait un règlement à peu-près semblable; il avoit aboli plusieurs fêtes & plusieurs solennités, & il en avoit réduit d'autres à un moindre nombre de jours fériés.

*Capitol. Marc.
cap. 10.*

*Dio, lib. LX.
pag. 676.*

Le Souverain Pontife jugeoit de l'autorité des livres qui contenoient des oracles & des prédictions; il décidoit des circonstances où il étoit nécessaire de consulter ceux qu'il avoit jugés véritablement prophétiques. Auguste, dès qu'il fut Souverain Pontife, fit faire une recherche exacte de tous les livres d'oracles qui se trouvoient répandus dans le public; &

Suet. ubi supra.

après les avoir examinés, il fit brûler tous ceux dont les Auteurs étoient ou inconnus ou peu accrédités; mais on conserva par son ordre les livres Sybillins, & on les plaça dans deux cassettes dorées sous la base de la statue d'Apollon Palatin. Ce furent ces mêmes livres que l'Empereur Aurélien ordonna de consulter, dans le tems qu'il faisoit la guerre aux Peuples barbares voisins des terres de l'Empire, comme nous l'apprenons d'un Sénatusconsulte rapporté par Vopiscus.

Vopisc. Aur.
cap. 19.

Les Empereurs jugeoient, en qualité de Souverains Pontifes, les Prêtres & les Prêtresses; & c'est aussi en cette qualité qu'ils décernoient peine de mort contre les Vestales qui avoient manqué à la chasteté prescrite à leur état. Tibère après avoir examiné l'affaire de Servius Maluginensis Flamen de Jupiter, que les Pontifes lui avoient renvoyée, prononça la sentence au nom du Collège, *recitavitque decretum Pontificum*, dit Tacite. Domitien punit sévèrement les fautes des Vestales, quoique son pere & son frere eussent négligé de le faire. Sa sévérité à cet égard alla même toujours en augmentant, car ayant permis aux trois premières qui furent convaincues de s'être laissé corrompre, de choisir le genre de mort qu'elles voudroient, dans la suite il condamna Cornélia Maximilia accusée des mêmes crimes, à être enterrée toute vive, suivant l'ancien usage.

Tacit. Annal.
III. 59.

Sueton. Domit.
cap. 8.
Plin. lib. IV.
Epist. II.

Herodian. lib.
IV. cap. 6.
Dio. Excerpt.
Vales. p. 753.

Cet exemple fut renouvelé par Caracalla, il condamna au même supplice les Vestales Clodia Læta, Aurélia Sévera; Pomponia Rufina & Canutia Crescentina.

On doit encore rapporter à l'usage que les Empereurs firent de leur autorité pontificale, les dispenses qu'ils accordèrent quelquefois des règles prescrites par la Religion. Telle fut la permission donnée par Domitien au Flamen de Jupiter, de répudier sa femme; car ce fut une pure dispense, puisque Plutarque en rapportant le fait, observe que malgré cet exemple, il n'étoit pas plus permis qu'auparavant au Flamen de Jupiter de répudier sa femme.

Plutarc. Quæst.
Rom. 49.

Au reste, rien ne marque davantage combien les Empereurs étoient soigneux d'exercer tous les actes de l'autorité qui

leur venoit du Souverain Pontificat, que leur attention à connoître des plus petits différends qui s'élevoient en matière religieuse, & à châtier les moindres fautes qui intéressoient le respect dû aux Divinités adorées dans l'Empire. Du tems de Sévère Alexandre, des Chrétiens s'étoient mis en possession d'un terrain appartenant à la République, & s'y assembloient pour faire leurs prières. Des Cabaretiens entreprirent de les en chasser, & soutinrent que cet endroit devoit leur appartenir. Cette affaire, quoiqu'elle dût paroître peu importante, fut cependant portée devant l'Empereur, & il déclara par un rescrit, qu'il valoit mieux que Dieu fût honoré dans l'endroit contentieux, de quelque manière que ce pût être, que si cet endroit étoit occupé par des Cabaretiens: *Cum Christiani quendam locum, qui publicus fuerat, occupassent, contra Popinarii dicerent sibi eum deberi, rescripsit melius esse; ut quomodocumque illis Deus colatur, quam Popinariis dedatur.*

*Lamprid. Alex.
cap. 49.*

Domitien ayant été informé qu'un de ses affranchis avoit fait construire un tombeau à son fils, avec des pierres destinées au bâtiment du temple de Jupiter Capitolin, fit démolir ce tombeau par des soldats, & voulut qu'on jettât dans la mer les os & les cendres qui s'y trouvèrent.

*Sueton. Domit.
cap. 8.*

Si l'on joint à ces exemples ce que j'ai dit dans ma première partie, sur la différence remarquable entre le Souverain Pontificat uni à la suprême puissance, & cette même dignité possédée par des particuliers du tems de l'ancienne République, j'espère qu'on sera convaincu que les Empereurs ont toujours eu l'entier exercice de l'autorité pontificale. Je vais tâcher à présent de prouver qu'ils ont rempli toutes les fonctions du Souverain Pontificat.

Une des principales consistoit dans la réception des Vestales, ce qu'on appelloit *virginem Vestalem capere*, suivant Aulu-Gelle. La loi Papia ordonna que lorsqu'il viendrait à vaquer une place parmi les Vestales, le Souverain Pontife choisiroit vingt jeunes filles dans toutes les familles Romaines; qu'ensuite dans une assemblée publique on les feroit tirer au sort, & que celle qui le sort tomberoit, seroit consacrée à Vesta, & mise au

*Aul. Gell. Noct.
Attic. lib. 1. c.
12.*

F iiij.

nombre de ses Prêtresses par le Souverain Pontife. Aulu-Gelle ajoute que de son tems il n'étoit plus nécessaire de faire tirer au sort celles qui pouvoient être choisies Prêtresses de Vesta, parce qu'il suffisoit qu'un homme d'une naissance honnête vînt offrir sa fille au Souverain Pontife, & pour lors, s'il n'y avoit aucun empêchement du côté des usages religieux établis à ce sujet, le Sénat dispensoit de la loy Papia. Ce passage d'Aulu-Gelle montre clairement que depuis Auguste jusqu'à Hadrien, sous lequel cet auteur vivoit, les Empereurs avoient toujours été chargés du soin de recevoir les Vestales; car la loy Papia qui ordonnoit que le Souverain Pontife choisiroit vingt vierges pour tirer au sort, & qu'il recevroit au nombre des Vestales celle sur qui le sort seroit tombé, cette loy, dis-je, avoit été faite dans le tems qu'Auguste étoit Souverain Pontife; & l'usage qui s'établit ensuite, que les peres vinssent offrir eux-mêmes leurs filles au Souverain Pontife, fait bien voir que cette réception regardoit toujours les Empereurs, puisque depuis Auguste le Souverain Pontificat ne fut jamais séparé de l'Empire.

*Tacit. Annal.
lib. II. 86.*

Une autre preuve que le soin de remplacer celles des Vestales qui venoient à mourir, regardoit les Empereurs, & qu'ils ne négligeoient pas de s'en acquitter, c'est qu'on trouve dans Tacite que Tibère proposa au Sénat de remplir la place de la Vestale Occia, qui étoit morte après cinquante-sept ans de sacerdoce. Enfin, cette obligation où se trouvoient les Empereurs en qualité de Souverains Pontifes, établissoit entr'eux & les Vestales une sorte d'affinité, qui engageoit quelquefois des coupables à s'adresser à ces Vierges pour obtenir leur grace du Prince. C'est ainsi que Messaline pria, pour dernière ressource, Vibidia la plus ancienne des Vestales, d'implorer en sa faveur la clémence de Claude: *Et Vibidiâ virginum Vestalium vetustissimam oravit, Pontificis Maximi aures adire, clementiam expetere.*

*Idem, Annal.
lib. 11. 3.*

La consécration des Vestales n'étoit pas la seule cérémonie religieuse dont les Empereurs s'acquittaient par eux-mêmes. On a vu dans ma première partie, qu'ils dispoient de tout

les Sacerdotes, & je dois ajouter ici qu'ils ont souvent reçu & installé les Prêtres des différens Colléges, ce qu'on appelloit communément *cooptare*. Claude s'acquitta de ce devoir avec l'exactitude la plus scrupuleuse, & il commençoit toujours par prêter lui-même le serment, lorsqu'il étoit sur le point de recevoir ceux qui avoient été choisis pour remplir les places sacerdotales dans les différens Colléges: *In cooptandis per Collegia Sacerdotibus, neminem nisi juratus nominavit*. Ce même Prince avoit coutume d'ordonner des prières publiques toutes les fois qu'on avoit appercû, soit dans Rome, soit au Capitole, quelque oiseau de mauvais augure; & dans ces occasions, en qualité de Souverain Pontife, il récitait lui-même à haute voix, les prières que le Peuple devoit répéter en le suivant à voix basse: *Utque dira avi, in Urbe aut in Capitolio visa, obsecratio haberetur, eamque ipse jure Pontificis Maximi, commonito pro Rostris Populo praeiret*.

Sueton. Claud. cap. 22.

Ibidem.

Je ne m'arrêterai pas à faire le dénombrement de tous les temples que les Empereurs ont dédiés à Rome; je me contenterai de remarquer que Tibère, dans le tems qu'il étoit en chemin pour se rendre à l'Isle de Caprée, s'arrêta quelque tems dans la Campanie pour y faire la dédicace de certains temples: il falloit même s'adresser aux Empereurs pour obtenir la permission d'en bâtir, comme Falconieri l'a prouvé dans ses savantes observations sur les Inscriptions athlétiques.

Tacit. Ann. 17. 67.

Octav. Falcon. Not. ad Inscript. athlet. pag. 49. seqq.

De toutes les fonctions sacerdotales, il n'y en avoit point d'un usage si fréquent que le soin d'offrir des sacrifices. Les revers d'un grand nombre de Médailles nous représentent les Empereurs en habits pontificaux, sacrifiant ou faisant des libations sur un autel; & il se trouve dans les Historiens une foule de passages où il est fait mention des sacrifices que ces Princes ont offerts.

Mediob. Num. Inscript. pp. 137. 250.

Zosime dit qu'aux Jeux séculaires, la première nuit à deux heures, l'Empereur accompagné des Quindecemvirs, sacrifioit trois agneaux sur trois autels préparés au bord du Tybre.

Zosim. lib. 1. cap. 5.

Au rapport de Suétone, le sang d'un Phœnicoptère rejaillit sur Caligula dans le tems qu'il sacrifioit. Le même Auteur

Sueton. Calig. cap. 50.

*Sueton. Claud.
cap. 13.*

*Idem, Galb. c.
18.*

*Dio, Excerpt.
Vales. p. 721.*

*Herodian. l. 1.
cap. 10. & 16.*

*Lamprid. Com-
mod. cap. 5.*

*Capitolin. Per-
tinac. cap. 11.
Herodian. lib.
VIII. cap. 6.*

*Greg. Nyss. Or.
de S. Theodor.
Opp. tom. II. p.
1016.*

*Julian. Misop.
& in Epist. pass.
Liban. Paneg.
Julian. Cos. opp.
tom. II. p. 245.*

nous apprend qu'un de ceux qui avoient conspiré contre Claude, avoit choisi pour l'assassiner le tems où il devoit sacrifier dans le temple de Mars. On compte parmi les présages de la mort de Galba, la chute de la couronne de fleurs qu'il avoit sur la tête en sacrifiant le premier jour de l'année.

Dion observe que l'Empereur Marc-Aurèle sacrifioit si régulièrement, que même les jours malheureux il offroit des sacrifices particuliers dans son palais. Hérodien rapporte que Commode a sacrifié le jour de la fête de la Mere des Dieux, & le premier de l'an. Lampride ajoute que souvent on le voyoit lui-même immoler des victimes en habit de Victimaire. Pertinax avoit sacrifié & immolé des victimes, le jour qu'il fut tué par ses soldats. Hérodien fait mention des sacrifices qu'offrirent Pupien à Ravenne & Balbin à Rome, lorsqu'ils eurent appris la mort de Maximin & de son fils. Je ne finirois point, si je voulois rapporter tous les passages des Historiens où il est parlé des sacrifices offerts par les Empereurs en personne. Dans le Discours de S.^t Gregoire de Nyssé sur le Martyre de S.^t Théodore, le S.^t Martyr parle ainsi aux Magistrats : *Souvent ils (les Empereurs) s'approchent des autels, & semblent quitter le personnage de Princes pour prendre celui de Cuisiniers, immolant des oiseaux & fouillant dans les entrailles des animaux infortunés, en sorte que leurs habits y sont souillez de sang comme ceux des Bouchers.* C'étoient Dioclétien & Maximien qui regnoient alors.

La fureur que Julien, le dernier des Empereurs qui fit profession du Paganisme, eut pour les sacrifices, est connue de tout le monde. Il en fait gloire lui-même en plusieurs endroits de ses écrits; & le Sophiste Libanius, Payen comme lui, en a fait la matière de ses éloges, tandis que les Auteurs ecclésiastiques & les Peres de l'Eglise n'ont cessé de les lui reprocher amèrement. On peut voir ce qu'en disent Socrate, Sozoméne, Théodoret, Saint Gregoire de Nazianze, Saint Cyrille & plusieurs autres.

On peut encore mettre au nombre des fonctions sacerdotales, la présidence à certains Jeux publics; & les Empereurs s'acquittoient

s'acquittoient de ce devoir, lorsque pendant la célébration de ces Jeux, ils venoient prendre place parmi les Prêtres qui en avoient l'intendance. Ainsi nous lisons dans Dion, que Caligula assista avec les Prêtres Augustaux ses Collègues, aux Jeux qu'il fit célébrer pour la dédicace du temple élevé à Auguste par ses ordres. Dio, lib. LIX.
pp. 644. 645.

Hérodien dit de même, que lorsqu'on célébroit les Jeux en l'honneur de Jupiter Capitolin, il étoit d'usage que l'Empereur y assistât avec ceux d'entre les Prêtres dont le tour étoit venu d'y présider : *Ἰερὸν ἀγῶνα τελοῦσι Ῥωμαῖοι Διὶ Καπετωλίῳ θιατὴς δ' ἐκ ἀθλοθέτης σὺ τοῖς λοιποῖς ἱερεῦσιν, ὅς ἐκ περὶ ὁδῶν χρόνος ἢ τάξις κελεύει, ὁ βασιλεὺς γίνεται.* Ange Politien traduit ainsi ce passage : *Ludos Romani Jovi Capitolino faciunt spectare autem ac præsidere in theatro unà cum Sacerdotibus, quos ordo singulis annis postulat, etiam Imperator solitus; & je crois devoir dire en passant, que cette traduction n'est pas exacte, car il est évidemment faux que ces mots ἐκ περὶ ὁδῶν χρόνος, puissent en cet endroit signifier singulis annis.* Politien ne s'est pas souvenu que les Jeux en l'honneur de Jupiter Capitolin ne se célébroient pas tous les ans, mais tous les cinq ans, ou, pour mieux dire, qu'il y avoit quatre années complètes & révolues d'une célébration à l'autre. C'est ce que nous apprennent Suétone & Censorin, dont le dernier ajoute que Domitien établit ces Jeux l'année de son douzième Consulat, qui étoit celui où il eut pour Collègue Dolabella, la 839.^e de Rome, & la 87.^e de l'Ere Chrétienne. Stace qui écrivoit sous Domitien, compare les Jeux quinquennaux qu'on célébroit à Naples en l'honneur d'Auguste, aux Lustris Capitolins : Herodian. l. I.
cap. 9.
Sueton. Domit.
cap. 4.
Censor. de Die
nat. cap. 18.
Stat. Sylv. lib.
III. vers. 743.

Ex Capitolinis Quinquennia proxima Lustris.

Les Prêtres des quatre grands Collèges présidoient à tour de rôle à ces Jeux, ainsi le passage d'Hérodien devoit être rendu de cette manière : *Sacrum certamen Romani celebrant Jovi Capitolino huic autem interesse ac præesse solitus est Imperator, unà cum Sacerdotibus, quos, redeuntibus certo intervallo temporibus, series ad hoc munus vocat.*

Mem. Tome XV.

G

*Hist. Crit. de
la Républ. des
Lett. 10. III.
pag. 137.*

*Lib. III. Fast.
v. 419. 420.*

Tous ces faits, dont quelques-uns avoient déjà été cités par Bosius & Spanheim, n'ont cependant pas empêché un Critique moderne de traiter de novices dans la connoissance des Antiquités Romaines, ceux qui penseroient que le Souverain Pontificat des Empereurs étoit autre chose qu'un simple titre d'honneur sans fonction. Il est bon de rapporter ses propres termes, afin qu'on sente mieux la foiblesse des raisons qu'il ajoûte pour soutenir une assertion si hardie. « A la vérité, dit-il, Jule-César, Auguste & plusieurs autres furent ainsi nommez (Souverains Pontifes) comme tant de Médailles & d'Inscriptions l'attestent, sans parler d'une infinité d'Auteurs; mais il faudroit être bien novice dans la connoissance des Antiquités Romaines, pour ne pas sçavoir qu'on n'entendoit par-là que leur intendance & l'autorité suprême qu'ils prétendoient avoir sur les affaires qui regardoient la religion, & que ce n'étoit, pour ainsi dire, qu'un simple titre d'honneur, comme l'assûre positivement Ovide: »

*Cæsaris innumeris, quos maluit ille mereri,
Accessit titulis Pontificalis honos.*

Telle est l'unique preuve que notre Critique apporte de son sentiment. Mais Ovide, en disant qu'Auguste joignit l'honneur du Pontificat aux autres titres qu'il avoit mérités, assure-t-il positivement que le Souverain Pontificat étoit en la personne d'Auguste un simple titre d'honneur? De plus, il faut observer que Nicolas Heinsius a corrigé ces vers, d'après plusieurs anciens Manuscrits, en cette sorte:

*Cæsaris innumeris, quem maluit ille mereri
Accessit titulis, Pontificalis honos.*

*Ovid. Op. roma
III. pag. 189.*

Cette leçon, qui a été reçue dans le texte de la belle édition d'Ovide que nous devons aux soins de M. Burman, est sans doute préférable à celle des autres éditions. Or si Ovide dit qu'Auguste faisoit plus de cas du titre de Souverain Pontife que de tous les autres titres dont il avoit été honoré, comment peut-on imaginer que le Poète ait pensé que ce Prince

estimoit plus un titre sans fonction, que ceux dont les fonctions le rendoient maître de l'Empire ?

J'avouerai cependant que la plupart des Empereurs ayant passé une partie de leur regne, ou à la tête des armées, ou à parcourir les différentes provinces de l'Empire, il ne leur a pas été possible de faire aussi exactement la charge de Souverains Pontifes, que si elle avoit été leur unique occupation. Mais quand leur absence ou quelque autre raison les empêchoit de s'acquitter de leurs fonctions, ils subrogeoient l'un des Pontifes pour tenir leur place dans les sacrifices, les jeux & les autres cérémonies publiques. Cette subrogation ne prouve pas, comme Van-Dale l'a prétendu, que les Empereurs contens du titre de Souverains Pontifes, en abandonnassent à d'autres la réalité. Personne ne croira que les Pontifes du grand Collège ne fussent Pontifes que de nom, parce qu'il leur étoit permis de nommer un de leurs Collègues pour les remplacer lorsque leur tour de service étoit venu, & que leur absence les empêchoit de s'en acquitter par eux-mêmes. C'étoit un usage reçu dans le Collège Pontifical, & il suffit pour le prouver, de rapporter un passage d'une lettre de Sym-

Van-Dal. Diff.
Antiquar. 11. P.
196.

maque à Agorius Prætextatus : *Statueramus in externis adhuc morari, sed labantis patriæ nuncius destinata mutavit, cum mihi in communibus malis decolor videretur securitas mea. Ad hoc, sacri Pontificalis administratio curam de me, & officium statim mensis exigit; neque enim fert animus in tanta Sacerdotum negligentia, sufficere Collegam. Fuerit hæc olim simplex divinæ rei delegatio, nunc aris deesse Romanos, genus est ambiendi.*

Symmach. l. 1.
epist. 452.

Il est évident par ce passage, que ceux des Pontifes en charge qui ne pouvoient vaquer à leurs fonctions, avoient eu de tout tems la permission de subroger un de leurs Collègues en leur place, sans que pour cela on pût dire que le titre de Pontife ne fût qu'un vain nom. Par conséquent, quoique les fréquentes absences & les occupations importantes des Empereurs, les missent souvent dans la nécessité de charger quelqu'un des Pontifes de les représenter dans les cérémonies religieuses où ils ne pouvoient pas se trouver en personne, on

n'est pas en droit d'en conclurre que les Empereurs se sont contentez du nom seul de Souverains Pontifes, & n'en ont pas fait les fonctions.

*Van-Dal. ubi
suprà, p. 195.
seqq.*

*Capitol. Anto-
nin. Pio, c. 11.*

Le même Van-Dale a soutenu que les Empereurs avoient à Rome un Vicaire particulier, dont l'emploi étoit de faire en leur nom toutes les fonctions du Pontificat; & la preuve qu'il en donne, c'est que Capitolin a observé comme une chose singulière, qu'Antonin-Pie ne fit jamais faire de sacrifice par un Vicaire, à moins qu'il ne fût malade: *Nec ullum sacrificium per Vicarium fecit, nisi cum aeger fuit.* Mais il faut remarquer qu'on pouvoit dire de tout Pontife qui, n'étant pas en état de faire des sacrifices à son tour, chargeoit un autre de célébrer pour lui, *eum sacrificia per Vicarium fecisse.* C'est ce qui pouvoit arriver, & qui arrivoit même souvent à tous les Pontifes, & cependant il est faux que chaque Pontife ait eu un Vicaire particulier. Tout de même, quand l'absence, les infirmités ou les occupations empêchoient les Empereurs de faire, ou les sacrifices, ou les prières publiques & les autres choses à quoi ils étoient obligés en qualité de Souverains Pontifes, ils nommoient un des Pontifes pour les représenter; & dans ce cas, *sacra per Vicarium faciebant*, sans qu'ils eussent pour cela un Vicaire en titre d'office, dont l'unique emploi fût de remplir pour eux les fonctions du Souverain Pontificat.

*Van-Dal. ubi
suprà, p. 197.*

Si de semblables Vicaires eussent existé, on seroit surpris avec raison, de n'en trouver aucune mention dans les anciens Auteurs; & il seroit encore plus difficile de comprendre pourquoi dans le grand nombre de monumens consacrés à la mémoire des personnes considérables de l'Empire, on n'en voit pas le moindre vestige. Les Inscriptions que Van-Dale a citées, dans lesquelles on lit, PONT. SACRORVM; PONT. PRAEF. SACROR; PONTIF. MINOR. PVBLICORVM. P. R. SACRORVM; & PRAEF. SACROR. ces Inscriptions, dis-je, n'ont aucun rapport avec le prétendu Vicaire du Souverain Pontife. En effet, le Vicaire auroit été sans contredit un personnage considérable dans l'Etat, & il n'auroit dû avoir d'autre résidence que Rome.

Or ces quatre Inscriptions ne regardent que des Magistrats & des Prêtres municipaux; dans la première il est question d'un P. Ælius Fabianus Ædile & Duumvir d'une Colonie; dans la seconde il s'agit d'un Quinquennal de Terni où elle a été trouvée. T. Statulenus Juncus dont parle la troisième, étoit seulement Prêtre de la Colonie de Pise, comme on peut le voir par l'Inscription même d'où Van-Dale a tiré ce qu'il en rapporte; & pour la dernière, celui qu'elle regarde étant qualifié de **MONITOR AVGV RUM**, ne devoit pas être d'un rang assez distingué pour remplir une place aussi importante que celle de Vicaire du Souverain Pontife. Les Empereurs auroient-ils choisi pour un emploi si honorable des gens d'un état médiocre, tandis que les Pontifes ne pouvoient être représentés que par leurs Collègues? D'ailleurs, aucune de ces Inscriptions ne nous présente un *Vicarius Pontificis Maximi*, & c'est ce qu'il falloit trouver. On peut donc regarder ce prétendu Vicariat comme une chimère, puisque les monumens anciens & les Ecrivains contemporains n'en font aucune mention, & que d'ailleurs il ne doit pas nous être permis d'imaginer des dignités & des emplois, sans avoir quelque témoignage qui prouve leur existence.

Auguste, lorsqu'il fut élu Souverain Pontife, ne crut pas sans doute que ce dût être pour lui un simple titre d'honneur, puisqu'il voulut d'abord s'assujettir aux règles établies par rapport aux Souverains Pontifes. Ces Grands Prêtres des Romains étoient obligés d'habiter une maison qui appartenoit à la République; on donnoit à cette maison le titre de Maison Royale, parce que le Roy des sacrifices, *Rex sacrorum*, y avoit aussi son logement, comme nous l'apprenons de Servius: *Domus enim, dit-il, in qua Pontifex habitat, Regia dicitur, quod in ea Rex sacrificulus habitare consueffet.* Auguste à son avènement au Souverain Pontificat, ne voulant pas quitter sa maison pour prendre celle qui étoit destinée à loger les Souverains Pontifes, & voulant d'un autre côté se montrer religieux observateur des règles, prit le parti de donner une partie de la maison à l'Etat, Μέγας π τῆς οἰκίας ἐδύνασσε, pour pouvoir

Grut. CCCXIV.
CCCCXI. 3.

Cenotaph. Pif.
C. Caf. Fab-r.

Serv. ad Æneid.
l. VIII. v. 363.

Dio. lib. LIV.
pag. 542.

Dio, lib. LVII. pag. 556. avec bienſéance continuer de l'habiter. Quinze ans après l'ayant fait rebâtir, il la donna toute entière à la République, tant parce que le Peuple avoit contribué aux frais du bâtiment, que parce qu'il voulut pleinement ſatisfaire à l'uſage, qui exigeoit que le Souverain Pontife logeât dans une maïſon de l'Etat; & par cette conduite il trouva le ſecret d'accorder avec ſon devoir, le goût qu'il avoit pour ſa maïſon.

Idem, lib. LIV. pag. 541. Je ne ſçais ſi je dois rapporter comme une preuve des obligations auxquelles les Souverains Pontifes étoient aſſujettis, l'attention qu'eut Auguſte en prononçant l'Oraiſon funébre d'Agrippa, & Tibère en prononçant celle de ſon fils Drufus, de faire mettre devant les deux corps un voile qui les empêchât de les voir. Dion parlant de ce voile qui déroboit à Auguſte la vûe du corps d'Agrippa, avoue qu'il ne ſçait pas bien la raiſon qu'on eut d'en uſer ainſi; mais il dit que ceux-là ſe trompent, qui prétendent que cela vint de ce qu'Auguſte étoit Souverain Pontife & Cenſeur, & il aſſûre encore plus poſitivement, que la vûe des corps morts n'étoit interdite ni au Souverain Pontife, ni même au Cenſeur, à moins que ce dernier ne fût prêt à célébrer le ſacrifice ſolemnel par lequel il terminoit le *Luftré*.

V. J. Lipſ. ad Tacit. Annot. 1. 62. IV. 12. Buleng. de Imperat. Rom. l. 1. pag. 25. Kirchm. de Funer. Rom. lib. II. cap. 21. Noris, Cenot. Piſ. Diſſ. II. c. 2. pag. 98. Plutarch. Syll. pag. 474. Malgré un témoignage ſi précis, pluſieurs Critiques modernes ont ſoutenu que Dion s'étoit trompé, & qu'il étoit défendu au Souverain Pontife de voir des corps morts, tout comme au Flamen de Jupiter, aux Augures & aux autres Prêtres. C'eſt le ſentiment de Juſte-Lipſe, ſuivi par Boulenger, Kirchman & le Cardinal Noris; voici ce qu'ils alleguent pour le prouver. 1.^o Plutarque rapporte dans la vie de Sylla, que Metella ſa femme étant malade d'une maladie mortelle, non ſeulement les Pontifes ne lui permirent pas de la viſiter, mais encore, de crainte que ſa mort ne ſouillât la maïſon qu'il habitoit, ils le forcèrent de la répudier & de la faire transporter ailleurs avant qu'elle expirât. 2.^o Dion lui-même dit que Tibère eut beſoin d'une eſpece de pardon, pour avoir approché & accompagné le corps d'Auguſte. 3.^o Sénèque en parlant de la précaution que prit Tibère, de faire tirer un rideau

Dio, lib. LV. extr.

Senec. Conſol. ad Marc. c. 15.

devant le corps de son fils Drusus, dit que ce fut pour empêcher les yeux d'un Pontife d'être souillés par l'aspect d'un cadavre : *Stetitque in conspectu posito corpore, interjecto tantummodo velamento, quod Pontificis oculos à funere arceret.* 4.^o Germanicus ayant trouvé les ossemens des soldats Romains de ces trois Légions qu'Arminius avoit taillées en pièces, voulut les faire enterrer, & se mit le premier à porter le gazon nécessaire pour les couvrir. Tibère desapprouva cette action, en disant : *Neque Imperatorem Auguratu, & vetustissimis caeremoniis præditum, attrectare feralia debuisse.* 5.^o Enfin, Claude fit enlever une statue d'Auguste de l'endroit où se donnoient des combats de Gladiateurs, afin que cette statue ne courût pas risque d'être témoin des meurtres qui se faisoient dans ce lieu, ou du moins pour n'être pas obligé de la tenir toujours couverte d'un voile.

Tacit. Ann. l. 62.

Dio, lib. LX. pag. 673.

On peut ajouter à ces exemples l'autorité du Grammairien Servius, qui dit expressément qu'on avoit coûtume de mettre un rameau de cyprès à la porte des maisons où quelqu'un étoit mort, de peur que quelque Pontife n'y entrât par mégarde & n'en fût souillé : *Moris autem Romani fuerat, ramum cupressi ante domum funestam poni, ne quisquam Pontifex per ignorantiam pollueretur ingressus.* Servius dit dans un autre endroit, que les Prêtres devoient s'abstenir d'entrer dans une maison où il étoit mort quelqu'un, même cinq jours auparavant : *Cautum est ne Sacerdos ejus domum ingrediatur, in qua ante quintum diem funus fuerit.* Enfin, le seul cas où il permet aux Pontifes de voir des corps morts, c'est dans l'alternative d'en approcher, ou de les laisser priver de sépulture : *Cum Pontificibus nefas esset cadaver videre, tamen magis nefas visum fuerit, si insepultum relinqueret.*

Serv. ad Æneid. lib. III. v. 64.

Id. ad Æneid. lib. I. ex MS. Fuld.

Id. ad Æneid. lib. VI. v. 174.

Quoique ces autorités paroissent devoir l'emporter sur celle de Dion, j'ai cependant peine à me persuader que cet Historien, qui avoit passé une grande partie de sa vie à Rome, qui étoit depuis long tems Sénateur, & qui avoit exercé successivement toutes les charges de l'Etat, ait ignoré une règle du droit pontifical qui ne devoit être inconnue à personne, & qu'il ait été assez imprudent pour assurer si affirmativement qu'il étoit permis au Souverain Pontife de voir des morts,

*Bos. Dissert. 1.
de Pontif. Max.
Rom. vet. c. 6.
N.º 7.*

sans s'être instruit de l'usage établi à cet égard. Par ces mêmes considérations Bosius n'a pu se déterminer à rejeter totalement le témoignage de Dion ; & pour le concilier avec les autres Auteurs, il propose d'abord de dire qu'Auguste & Tibère firent tendre un voile devant les corps d'Agrippa & de Drusus, non pas à cause qu'ils étoient Souverains Pontifes, mais parce qu'ils étoient Augures. Ensuite il abandonne cette idée, entraîné par les passages de Sénèque & de Servius, où ces Auteurs nomment expressément les Pontifes, & il panche plutôt à croire qu'il n'y avoit aucune loy positive qui défendît aux Pontifes de voir des morts, mais que c'étoit une règle de bienséance : *Vide ergo*, dit-il, *an ita conciliari queant Dioni, si dicamus non lege aliqua vetitum, sed tamen non decuisse*. Mais puisque Bosius étoit si attaché à la lettre des Auteurs qu'il cite, il ne devoit pas penser que les expressions, *moris Romani fuit, cautum est, cum nefas esset*, ne signifioient qu'un simple devoir de bienséance ; & d'ailleurs aucune raison ne l'obligeoit de quitter sa première idée sur l'Augurat d'Auguste & de Tibère.

Pour moi, fondé sur l'autorité de Dion, qui parle du ton d'un homme bien instruit de la vérité de ce qu'il avance, je n'hésiterai pas à soutenir qu'il n'y a jamais eu de loy qui défendît expressément aux Pontifes de voir des corps morts ; & pour répondre à ce qu'on propose au contraire, il suffit d'observer qu'aucun des exemples qu'on cite de Plutarque, de Dion lui-même, de Sénèque & de Tacite, n'a de rapport nécessaire au Pontificat, puisque ceux qu'on dit s'être précautionnez pour éviter d'être souillés par la vûe des cadavres, étoient Augures, & que tout le monde convient que les Augures étoient soumis à cette règle. Sylla qui fut obligé d'éloigner de ses yeux & de sa maison sa femme prête à expirer, n'a jamais été Pontife. Ses Médailles prouvent au contraire qu'il étoit Augure ; il y en a deux dans les Recueils de Médailles Consulaires, au revers desquelles on voit le *Lituus* ou Bâton augural, marque ordinaire de ce Sacerdoce. Auguste & Tibère n'étoient pas seulement Souverains Pontifes, ils étoient outre cela Augures, comme Bosius lui-même l'a remarqué ; & si Sénèque parlant de ce

*Vaillant. Num.
fam. Rom. to. 1.
Tab. LII. num.
76. & 81.*

de ce que Tibère fit en prononçant l'oraison funébre de Drusus, s'est servi du mot *Pontificis*, c'est que ce Prince étant Pontife & Augure tout à la fois, il étoit assez indifférent de le désigner en cet endroit par l'une ou par l'autre de ces qualités. D'ailleurs, comme je l'ai déjà dit, ce n'est ni dans les Poësies ni dans les discours oratoires qu'on doit chercher cette précision qui rend exactement les titres de ceux dont il y est parlé. Sénèque dans sa consolation à Marcia, parle en Orateur Philosophe, & s'il avoit cherché à s'exprimer avec exactitude, il auroit dû dire *Pontificis Maximi*, parce que Tibère étoit Souverain Pontife quand il perdit son fils Drusus. A l'égard de Germanicus, il est évident par les termes mêmes de Tacite, que Tibère l'accusa seulement d'avoir contrevenu aux loix de l'Augurat; une Inscription trouvée à Rome nous apprend que ce Prince n'a été qu'Augure & Prêtre d'Auguste:

Gruter.
CCXXXVI. 4.

GERMANICO
CAISARI
Ti. AVGVSTI. F
DII. AVGVSTI. N
DII. IVLII. PRON
AVGVRI. FLAM. AVG
Q. COS. II. IMP. II

M. Vaillant rapporte encore une autre Inscription qu'il avoit copiée lui-même à Athenes, où l'on donne seulement à Germanicus le titre d'Augure:

*Vaillant. Num.
Colon. tom. I. p.
139.*

GERMANICO
CAESARI. TI. F. AVG. NEP.
Q. AVGVRI. COS. DESIGNAT.
D. D.

Ces deux Inscriptions me feroient douter de l'authenticité de celle qui lui donne le titre de Pontife, & qu'on dit trouvée à Brescia; car dans ce temps-là les Césars n'étoient pas reçus

*Gruter. Ibid.
N.º 2.*

Mem. Tome XV.

H

dans deux grands Colléges à la fois, & le premier pour qui on ait passé par-dessus l'usage, c'est Néron, comme je l'ai dit dans ma seconde partie.

Enfin, Claude ne fit pas enlever la statue d'Auguste de l'endroit où combattoient les Gladiateurs, à cause que ce Prince avoit été Souverain Pontife, mais parce qu'ayant été mis au rang des Dieux, ç'eût été commettre une sorte d'impiété, que d'égorger tous les jours des hommes en présence de son image; ainsi de tous ces faits il n'y en a pas un seul dont on puisse rien conclurre contre Dion.

*Serv. ad Æneid.
lib. IV. p. 506.*

Les passages de Servius que j'ai rapportez ci-dessus, ne sont pas aussi diamétralement opposés au témoignage de Dion qu'ils le paroissent au premier coup d'œil; ce Grammairien aide lui-même à l'expliquer par un autre passage, que je ne scaurois m'empêcher de citer tout entier: *Romani moris fuit propter caeremonias sacrorum, quibus Populus Romanus adstrictus erat, ut potissimum cupressus quæ excisa renasci non solet, in vestibulo poneretur, ne quis imprudens funestam domum rem divinam facturum introeat, ut quasi attaminatus, suscepta peragere non possit.* Il est clair que la précaution de mettre un cyprès dans le vestibule des maisons où quelqu'un étoit mort, n'avoit été établie que pour en interdire l'entrée à ceux qui devoient rendre des vœux, faire des sacrifices, ou remplir quelqueune des fonctions sacrées. Or cela ne contredit point ce que Dion a assuré en général, qu'il n'étoit pas défendu au Souverain Pontife de voir des morts; car assurément son intention n'a pas été de dire que le Souverain Pontife pouvoit en approcher dans les tems où il étoit obligé de faire quelqueune des cérémonies religieuses: & d'un autre côté, il est visible que Servius n'a pas prétendu que la vue des corps morts fût interdite aux Pontifes hors de ces tems-là. S'il avoit voulu dire quelque chose de plus, il auroit trouvé la condamnation dans Virgile même; car ce grand Poète représente Enée, non seulement comme un bon Prince, un Fondateur d'États, un grand Guerrier, mais encore comme un Souverain Pontife & un religieux observateur du droit pontifical; cependant il nous

le montre dans un endroit versant des larmes sur le corps de Misène, & dans un autre il le fait entrer au lieu où l'on avoit exposé le corps de Pallas qui venoit d'être tué par Turnus, pour y exprimer ses regrets sur le corps de son ami. Voici maintenant ce qui résulte de tout ce que je viens de dire. 1.^o Qu'il étoit défendu dans tous les tems au Flamen de Jupiter & aux Augures de voir des corps morts, & d'entrer dans les maisons où il étoit mort quelqu'un, même cinq jours auparavant; 2.^o Que la même défense avoit lieu à l'égard des Pontifes, lorsqu'ils avoient quelque sacrifice à faire; 3.^o Que hors ce tems-là il leur étoit permis d'approcher des morts & d'assister aux funérailles.

*Virg. Æneid.
lib. XI. vers. 36.*

La seule raison un peu spécieuse qu'on pût alléguer pour prouver que les Empereurs s'affranchirent des obligations attachées au Souverain Pontificat, c'est que la plupart d'entre eux ont eu plusieurs femmes, quoiqu'il ne fût pas permis au Souverain Pontife de se remarier, comme Tertullien l'assure en divers endroits: *Regem sæculi, Pontificem Maximum, rursus nubere nefas est*, dit-il dans le livre qu'il a adressé à sa femme.

*Tertull. lib. 1.
ad uxorem. cap. 7.*

Ailleurs: *Pontifex Maximus & Flaminica nubunt semel*; & dans son livre des Prescriptions contre les Hérétiques: *Quid quod & Summum Pontificem unius nuptiis statuit (Diabolus.)* Gouthières & quelques Commentateurs de Tertullien, comme Lacerda, Junius & Pamelius, voyant bien que ces passages contiendroient une fausseté manifeste s'ils étoient entendus à la lettre du Souverain Pontife, ont cru que le Flamen de Jupiter avoit aussi porté le nom de Souverain Pontife; & ils appuyent leur conjecture principalement sur cet autre passage de Tertullien, qui sert de commentaire aux précédens:

*De Monogam.
cap. 17.
De Prescript.
Hæret. c. 40.
Guther. de Jur.
Pont. vet. Rom.
lib. 1. cap. 32.*

Certe Flaminica non nisi univira est, quæ & Flaminis lex est, nam cum ipsi Pontifici Maximo iterare matrimonium non licet, utique Monogamiae gloria est. Bosius qui soutient avec raison que le Flamen de Jupiter n'a jamais porté le nom de Souverain Pontife, a aussi prétendu que dans ce dernier passage & dans les trois autres, Tertullien ne l'a pas appelé de ce nom. Il se fonde sur ce que Tertullien donne le titre de *Rex sæculi* à celui

*Tert. de exhort.
castit. cap. 11.*

*Bos. Diff. 1.
supra cit. c. 2.
nam. 2.*

qu'il nomme *Pontificem Maximum*, & que ce titre, qui ne sauroit convenir au Flamen de Jupiter, convient parfaitement au Souverain Pontife proprement dit; enfin, au lieu de ces mots, *nam cum Pontifici Maximo iterare matrimonium non licet*, Bofius propose de lire, *jam cum Pontifici Maximo, &c.* & il croit que Tertullien a donné dans ce seul endroit deux exemples de la défense de passer à de secondes noces, l'un en la personne du Flamen de Jupiter, & l'autre en la personne du Souverain Pontife.

Mais c'est contre toute sorte d'apparence que ce sçavant Critique attribue à Tertullien une ignorance si profonde des loix & des coutumes Romaines. Est-il vraisemblable que ce Pere ait sans cesse oublié que parmi les Empereurs Souverains Pontifes, le plus grand nombre avoit eu plusieurs femmes, & que plusieurs s'étoient remariées après être parvenus à l'Empire & au Pontificat? Ignoroit-il qu'Auguste en étoit à son quatrième mariage quand il fut élu Souverain Pontife? Dans le tems même de l'ancienne République, lorsque Jule-César briguoit le Souverain Pontificat, lui opposa-t-on qu'il avoit déjà eu trois femmes, & ne répudia-t-il pas Pompéia pour épouser Calpurnie, après qu'il fut parvenu à cette dignité? Il n'y a donc jamais eu de loy qui défendit au Souverain Pontife de passer à de secondes noces; & si de plus un grand nombre d'exemples prouvent manifestement le contraire, n'y auroit-il pas de l'injustice à croire que Tertullien ait imaginé cette loy de son chef, sur-tout lorsqu'il en existoit une qui défendoit expressément au Flamen de Jupiter de quitter sa femme pour en prendre une autre, & qui lui ordonnoit de se démettre de sa dignité quand il devenoit veuf? Il est donc plus raisonnable de croire que c'est de lui dont Tertullien a voulu parler dans ces endroits où il l'appelle *Pontificem Maximum*; expression peu exacte à la vérité, mais assez conforme à l'usage qui s'introduisit dans ces tems-là, de donner au nom de *Pontifex* une signification aussi étendue qu'à celui de *Sacerdos*, & d'appeller ainsi tous les Prêtres. C'est par cette raison que nous trouvons dans les monumens de ces tems-là *, PONTIFEX DEI

A. Gall. N. A.
§. X. cap. 1 §.

* *Gruter.*
cccxlvi. 3.
cccclix. 7.
cccxviii. 8.
ccclx. 4.
cccxcvii. 5.
& ccxxxv. 2.

SOLIS pour *Sacerdos Dei Solis*, PONTIFEX VOLCANI pour *Flamen Volcanalis*, PONTIFEX FLAVIALIS pour *Sodalis Flavialis*, PONTIFEX CAESARVM pour *Flamen Caesarum*, &c. 'Quant à l'épithète *Rex saeculi*, il faut l'entendre par analogie au Dieu dont ce Flamen étoit Prêtre, & que les Payens croyoient être le Roy des hommes & des Dieux.

M. Cuper dans une de ses Notes sur le Traité de Lactance de la mort des Persécuteurs, ne s'est point arrêté aux raisons de Bosius, & il panche à reconnoître avec Lacerda, Juste-Lipse & Junius, que dans les passages de Tertullien qui parlent de l'obligation où étoit le Souverain Pontife de ne point passer à de secondes noces, cet Auteur entendoit par le nom de Souverain Pontife, le Flamen de Jupiter; cependant il croit qu'on pourroit encore l'expliquer du Grand-Prêtre de Cybèle. Mais outre que dans tous ces endroits il est question de cultes purement Romains, de plus, dans ce grand nombre d'Inscriptions où il est fait mention des Prêtres de la Mere des Dieux, jamais on ne leur donne le nom de PONTIFEX, & moins encore celui de *Pontifex Maximus*. On se contente d'appeller les uns *Sacerdotes*, & le Chef *Sacerdos Maximus* ou *Summus Sacerdos*. Il est donc clair par tout ce que je viens d'exposer, que les Empereurs n'ont ni violé les loix du Souverain Pontificat, ni négligé d'en remplir les fonctions.

Cuper. Not. in
Lact. de morte
Pers. p. 223.

V. Apul. Me-
tam. lib. XI. &
Prudent. Hymn.
in S. Rom. vers.
1011.

Examinons à présent si lorsque le titre de Souverain Pontife fut communiqué à tous les Augustes qui regnoient ensemble, il n'y en eut pas toujours un qui conserva la prééminence sur ses Collègues. Je dois commencer par avouer que quelques recherches que j'aye pu faire dans les Auteurs qui ont écrit l'Histoire Auguste, je n'y ai rien trouvé qui décidât précisément cette question; & dans cette disette de preuves positives, j'ai cru qu'il m'étoit permis de juger du Souverain Pontificat, par analogie aux autres titres qui étoient communs à tous les Princes qui partageoient la suprême puissance. Depuis qu'Auguste eut fait de la République Romaine une Monarchie mêlée d'Aristocratie, le gouvernement de

l'Empire ne fut pas toujours uniforme ; peu d'Empereurs ont regné un certain nombre d'années sans se désigner un successeur, & même sans l'associer au gouvernement avec un pouvoir plus ou moins étendu. Auguste quelques années avant sa mort s'étoit associé Tibère, en lui faisant donner la Puissance Tribunitienne & ensuite le commandement Proconsulaire. Néron obtint à peu-près les mêmes honneurs sous Claude ; Titus du tems de Vespasien, & Trajan pendant la vie de Nerva, jouirent du même privilège. Mais tous ces successeurs désignez & Collègues des Empereurs en l'administration des affaires de l'Etat, n'eurent qu'un pouvoir subordonné, & toujours dépendant de celui de qui ils le tenoient ; le titre d'Auguste réservé à ce dernier, étoit la marque de son autorité sur les autres, qui portoient seulement le nom de Césars.

*Spart. Æl.
Ver. cap. 5.*

Cette façon de gouverner subsista jusqu'à la mort d'Antonin-Pie ; mais alors Marc-Aurèle voulant faire pour Lucius Vérus son frere adoptif quelque chose de plus, éleva ce Prince au titre d'Auguste, & lui donna une autorité égale à la sienne dans toutes les parties du gouvernement. Spartien le remarque en plus d'un endroit : *Ejus, dit-il en parlant d'Ælius Vérus adopté par Hadrien, filius est Antoninus Verus, qui adoptatus est à Marco, & cum eodem aequale gessit imperium, nam ipsi sunt qui primi duo Augusti appellati sunt.* Lucius Vérus étant mort, Commode fils de Marc-Aurèle, peu après qu'il eut atteint l'âge de puberté, fut déclaré Auguste par son pere ; Sévère éleva au même rang ses deux fils Caracalla & Géta, & rien ne fut plus ordinaire dans la suite, que de voir l'Empire gouverné par deux ou par trois Augustes. Cependant l'Empire ne laissoit pas d'être un, parce que l'autorité étoit une, que celle de chacun des Augustes s'étendoit sur toutes les parties de l'Empire également, & qu'il n'y avoit point de division qui donnât à gouverner à l'un une portion en préférence à l'autre. Rome étoit toujours considérée comme le centre & le véritable séjour de la puissance souveraine. S'il s'élevoit une guerre importante, les Empereurs, ou se plaçoient tous les deux à la tête de l'armée, ou l'un d'eux restoit à Rome pour avoir soin

des affaires du dedans, tandis que l'autre combattoit l'ennemi étranger. Mais les expéditions de l'un & les réglemens que l'autre pouvoit faire, étoient mis également sur le compte de tous les deux. S'il se présentoit une double guerre à soutenir, & que deux Augustes partageassent entre eux la gloire de vaincre les ennemis de l'Etat, le vainqueur des Germains acquéroit à son Collègue, tout comme à lui-même, le titre de Germanique; & il recevoit à son tour le titre de Parthique, lorsque son Collègue seul avoit vaincu les Parthes. De cette sorte l'Empire étoit parfaitement un, quoiqu'il fût gouverné par deux ou par trois Augustes.

Cette unité parfaite fut enfin détruite après l'abdication de Dioclétien & de Maximien Hercule. Constance Chlore & Galère Maximien qui leur succédèrent, partagèrent l'Empire entre eux, chacun se chargea d'en gouverner une partie; les provinces auxquelles ils devoient commander, furent déterminées, aussi-bien que les Légions qui devoient recevoir leurs ordres. L'Empire ne fut plus un que de nom; un Empereur ne pouvoit pas envoyer ses ordres dans les provinces qui étoient échûes en partage à son Collègue, & la seule marque d'unité qui fut conservée, c'est que chaque Empereur, en faisant publier des loix, continua de mettre à la tête le nom de ses Collègues avec le sien.

Le sçavant & judicieux P. Pagi, après avoir fait remarquer ces trois sortes de gouvernemens, dit avec raison que pendant tout le tems où l'Empire fut gouverné par un seul Auguste avec un ou plusieurs Césars, & même après que le titre d'Auguste eut été communiqué à plusieurs Princes à la fois, il n'y eut qu'un seul Souverain Pontife jusqu'à Balbin & Pupien. Les preuves que j'ai tâché de donner de cette vérité dans la seconde partie de cette Dissertation, me paroissent assez fortes pour dissiper tous les doutes qu'on a pu former sur ce sujet. Le même Critique dit encore qu'après Balbin & Pupien, le titre de Souverain Pontife fut donné à tous les Augustes qui regnoient ensemble; & il ajoûte qu'on ne peut sçavoir si le titre seul leur fut commun, tandis que l'autorité qui y étoit attachée,

*Pagi, Crit. ad
an. 161. n.º 6.*

continua de résider toute entière en la personne du plus ancien des Augustes ; ou si les jeunes Augustes participèrent à l'autorité aussi-bien qu'au titre de Souverains Pontifes : *An verò solum Pontificis Maximi nomen communicatum fuerit, & potestas penès unum remanserit, aut juniores Augusti tam in nominis quàm in potestatis consortium vocati fuerint, hæcenus in obscuro est.* Il assure ensuite que l'Empire ayant été divisé entre les Augustes, en sorte que chacun d'eux en gouvernoit une partie indépendamment de ses Collègues, tous les Augustes eurent non seulement le nom de Souverains Pontifes, mais de plus, tout le pouvoir attaché au Souverain Pontificat, ce qu'il répète encore en un autre endroit.

Pagi, Crit. ad an. 304. n.º 9.

Ensch. Histor. Eccles. l. VIII. cap. 14. lib. IX. cap. 4.

Ce dernier point me paroît aussi certain que le premier, car outre qu'il est hors de toute apparence que des Princes qui gouvernoient leurs départemens (s'il m'est permis de m'exprimer ainsi) avec une autorité absolue pour le civil & pour le militaire, fussent obligés de demander à leurs Collègues des ordres sur ce qui concernoit la religion, on sçait que Maximin Daza, quoiqu'il ne fût pas le premier Auguste, & qu'il n'ait jamais été le maître de Rome, d'où devoient venir les instructions sur le culte autorisé dans l'Empire, fit néanmoins dans les provinces qui lui étoient soumises, divers réglemens en matière de religion, & ces réglemens émanoient de l'autorité Pontificale. Tels étoient les ordres qu'il donna de bâtir de nouveaux temples dans toutes les villes de sa dépendance, & de rebâtir ceux qui menaçoient ruine ; il voulut que dans chaque ville, dans chaque bourg on établît des Prêtres pour le culte des Idoles, & que dans chaque province il y eût un Grand-Prêtre choisi dans le nombre de ceux qui avoient mérité l'approbation publique, en remplissant avec distinction les charges municipales.

La seule difficulté est donc de sçavoir si véritablement depuis Balbin & Pupien jusqu'à Constance Chlore & Galère Maximien, un seul Auguste a possédé l'autorité & rempli les fonctions du Souverain Pontificat, quoique ses Collègues prissent aussi le nom de Souverains Pontifes. J'avoue que
j'aurois

J'aurois peine à croire que, même dans les seconds & troisièmes Augustes, ce nom n'ait été qu'un vain titre dépouillé de toute fonction. A quoi leur auroit-il servi de s'en parer, si réellement il n'avoit rien ajouté à leur autorité? Je dis plus, leur condition auroit été moindre à cet égard que celle des simples Pontifes, car le plus ancien de ceux-ci avoit dans le Collège Pontifical & sur ses Collègues, à peu-près la même autorité que le Souverain Pontife, quand le premier Chef étoit absent ou que sa place étoit vacante. Il convoquoit comme lui les assemblées; Symmaque qui étoit le plus ancien comme le plus zélé des Pontifes, écrivant à son ami Agorius Prætextatus, après lui avoir rendu compte des sacrifices qu'on avoit faits inutilement à Jupiter & à la Fortune publique, lui mande que son dessein est de convoquer l'assemblée des Pontifes : *Quo loci sumus intelligis, nunc sententia est in cœtum vocare Collegas.* L'ancien Pontife pouvoit contraindre ses Collègues à faire leur devoir, & à se rendre aux assemblées qu'il convoquoit.

*Symmach. l. 1.
Epist. 43.*

Une autre lettre du même Symmaque ne nous permet pas d'en douter; il y dit que la cause du silence qui avoit régné quelque tems entre Prætextatus & lui, c'est qu'il étoit tout occupé des fonctions Pontificales, pendant que son ami se livroit à l'oisiveté qu'inspiroit le séjour de Baïes. Il invite Prætextatus à prendre la plume pour lui répondre; & pour l'y engager, il lui dit que sans cela il usera de l'autorité que lui donne le Pontificat, qu'il y a bien des choses à mettre en délibération dans l'assemblée du Collège: il le menace enfin de lui faire sentir les droits du Sacerdoce, s'il manque aux devoirs de l'amitié: *Quin arripis stylum, nostræque affectioni munus facis! nisi mavis auctoritatem Pontificis experiri; multa nobis in Collegio deliberanda sunt; quis tibi has inducias muneris publici dedit! senties jus Sacerdotis, nisi impleveris jus amici.*

Ibid. Epist. 45.

Ce seroit choquer la vraisemblance, que d'attribuer à des Empereurs qui portoient le nom de Souverains Pontifes, moins d'autorité dans le Collège Pontifical que n'en avoient les autres Prêtres du même Collège. J'espère qu'il paroîtra bien plus probable de dire que les seconds Augustes avoient

Mem. Tome XV.

I

un rang au-dessus des Pontifes particuliers, & immédiatement après le premier Auguste; qu'en l'absence de celui-ci ils convoquoient les assemblées Pontificales, qu'ils y présidoient, qu'ils en prononçoient les décrets, & que par-tout où ils se trouvoient sans leur Collègue, ils décidoient en Souverains Pontifes de tout ce qui appartenait à la religion & au culte public. En un mot, je pense qu'ils ont été véritablement Souverains Pontifes, & non pas seulement de nom, comme le P. Pagi étoit assez porté à le croire.

Mais quoique le titre & les fonctions du Souverain Pontificat appartenissent à tous les Augustes qui regnoient ensemble, il me paroît cependant que le premier ou le plus ancien d'entre eux conserva toujours la prééminence sur les autres. Quelque égalité que la communication du titre d'Auguste eût établie parmi les Princes qui gouvernoient l'Empire, il est certain que cette égalité ne fut jamais parfaite; car on ne voit pas que les Empereurs, à l'exemple des anciens Consuls, ayent eu un commandement alternatif, & dans tous les tems, même après que l'Empire fut divisé en différens départemens, on s'aperçoit que les noms des Empereurs ne sont pas mis indifféremment l'un devant l'autre à la tête des loix; l'ordre est constant à cet égard, le nom des Augustes suit le rang de leur élévation à l'Empire. Or les droits de la primauté n'étoient pas bornés à cette seule préséance, il y avoit encore une sorte de subordination du plus jeune au plus ancien, quoiqu'elle n'ait pas toujours été aussi marquée qu'elle le fut entre Lucius Vérus & Marc-Aurèle; car Vérus se comporta dans les commencemens moins en Collègue qu'en Lieutenant de son frere:

*Capitolin. Var.
cap. 4.*

Lucius quidem, dit Capitolin, Marco vicem reddens, suscepit (imperium) obsecutus ut Legatus Proconsuli, vel Praeses Imperatori; jam primum enim Marcus pro ambobus ad milites est locutus; & pro consensu imperio, graviter se & ad Marci mores egit. Ce fut seulement à son retour de la guerre contre les Parthes, que Vérus témoigna moins de soumission, & qu'il osa donner quelques ordres sans la participation de Marc-Aurèle.

*12. Marc. cap.
8.*

Lactance parlant de l'Edit que Dioclétien fit publier &

afficher à Nicomédie pour faire commencer la persécution, dit qu'il fut aussi-tôt après envoyé à Maximien Hercule & à Constance Chlore, dont on n'avoit pas attendu le consentement, & il se sert du terme *paruit*, pour marquer que Maximien fit exécuter cet Edit en Italie: *Et jam litteræ ad Maximianum & Constantium commeaverant, eorum sententia in tantis rebus expectata non erat. Et quidem senex Maximianus libenter paruit per Italiam, homo non adeo clemens.*

Lactant. M. p. cap. 15.

Les Augustes étoient égaux en dignité, les Césars l'étoient de même entre eux, mais les rangs des uns & des autres étoient réglés; c'est pour cela qu'Eusébe, quand il parle de Dioclétien, l'appelle Πρωτοστάτιω, Πρωτον, Πρεσβύτατον τῶν ἄλλων; & dans un autre endroit il dit de lui: Οὐ μὴν τε καὶ χρόνῳ τῶν προτέρων ἡξιομύδιος; il nomme au contraire le vieux Maximien, τὸν δεύτεριον τετιμημένον, ou τὸν τὰ δεύτερα φέροντα. Il déclare enfin que Galère Maximien ne tenoit que le quatrième rang avant l'abdication de Dioclétien & de Maximien Hercule; car lorsque Galère fut déclaré César avec Constance Chlore, celui-ci fut nommé le premier, &, par cette même raison, quand ils devinrent Augustes, Constance conserva encore la primauté: Μόνος δὲ λοιπὸν Κωνσταντῖος πρῶτος Αὐγούστου καὶ Σεβαστοῦ ἀναγορεύετο. C'étoit une primauté de rang & d'honneur, comme je l'ai déjà dit, & comme Eusébe s'en explique assez clairement; car dans un endroit où il parle de Constantin & de Licinius, il remarque que le premier l'emportoit sur l'autre, μὴ καὶ τάξει. Il ne faut donc pas être surpris si les Empereurs étoient fort jaloux de la primauté, & s'ils tâchoient de se devancer l'un l'autre. Le même Eusébe assure qu'une des principales raisons qui déterminèrent Constantin & Licinius à rompre avec Maximin Daza, c'est que ce dernier avoit commencé de s'attribuer la primauté: Πρωτον ἑαυτὸν πᾶσι τιμῇς ἀναγορεύειν. Lorsque Constantin eut été proclamé Empereur par l'armée après la mort de son père, il envoya à Maximien son portrait avec la couronne de laurier, afin d'en être reconnu pour Collègue. Maximien, après avoir hésité quelque temps s'il recevroit ce portrait, se détermina à conférer le titre

Euséb. Hist. Eccl. lib. VIII. c. 5. & 13. & Suppl. lib. VIII. pag. 317. edit. Valéf.

Idem, Vit. Constantin. lib. I. c. 18.

Hist. Eccles. l. IX. cap. 9.

Ibid. & 10.

d'Auguste à Sévère, qu'il avoit fait faire César par Dioclétien lorsqu'il abdiqua l'Empire; & à l'égard de Constantin, il ne le reconnut pas pour Auguste, mais il le déclara César, comme l'étoit déjà Maximin, afin qu'il n'eût que le quatrième rang, au lieu du second qu'il devoit avoir : *Illud excogitavit*, dit Lactance, *ut Severum qui erat ætate maturior Augustum nuncuparet, Constantinum verò non Imperatorem sicut erat factus, sed Casarem cum Maximino appellari juberet, ut eum de secundo loco rejiceret in quartum.*

Lact. M. P.
cap. 25.

Excerpt. Legat.
Ferr. Fabr. pag.
18. ed. Hoefch.

On peut juger de la considération où étoit la primauté parmi ces Empereurs, par ce qui est raconté dans les extraits de Pierre Fabrice, publiez par David Hoeschelius. Cet Auteur nous apprend que Magnence & Vetrician envoyèrent quatre Ambassadeurs à Constance fils de Constantin, pour tâcher de le détourner du dessein où il paroissoit être de leur faire la guerre; & la première des conditions qu'ils offroient pour obtenir la paix, étoit de lui céder la primauté: *Καὶ Πρωτίου ἔχειν ἐν τῇ βασιλείᾳ πρῶτον.*

Lact. M. P.
cap. 20.

La règle ordinaire étoit que celui des Empereurs qui avoit été déclaré Auguste le premier, devoit avoir la préséance sur les autres, & le premier des Césars devoit aussi être premier Auguste, lorsqu'ils étoient faits Augustes ensemble. Ainsi, suivant Lactance, après l'abdication de Dioclétien & de Maximien Hercule, Galère Maximien étoit obligé de souffrir que le nom de Constance Chlore précédât le sien : *Maximianus postquam senibus expulsis, quod voluit & fecit, se jam solum totius orbis dominum esse ferebat; nam CONSTANTIIUM QUAMVIS PRIOREM NOMINARI NECESSE ESSET, contemnebat quòd & natura mitis, & valetudine corporis impeditus.* Après la mort de Constance Chlore, il s'éleva des difficultés sur les rangs. Quoique Constantin lui eût succédé immédiatement au titre d'Auguste par la proclamation de l'armée, & que par-là il dût précéder Sévère & Maximin qui n'avoient pas encore ce titre, nous avons vu que Galère Maximien fit tout ce qui dépendoit de lui pour le mettre au nombre des Césars, & ne lui accorder que le quatrième rang. Dans la suite, après la mort de Sévère,

le même Maximien ayant élevé Licinius à la pourpre, & l'ayant déclaré Auguste, Maximin Daza ne put souffrir qu'on donnât rang sur lui à un homme qu'il avoit vû simple particulier pendant qu'il étoit César, quoique, suivant l'usage, les Césars dûssent parvenir au titre d'Augustes suivant l'ordre d'ancienneté; & il déclara qu'il ne vouloit plus se contenter, ni du nom de César, ni du troisième rang: *Nuncupato igitur Licinio Imperatore, Maximinus iratus nec Casarem se, nec tertio loco nominari volebat.* Il prétendit même après la mort de Gallère Maximien, contester la primauté à Constantin, mais elle fut solennellement assurée à celui-ci par un décret du Sénat, après la victoire qu'il remporta sur Maxence: *Confecto tandem acerbissimo bello, cum magna Senatus Populique Romani letitia susceptus, Imperator Constantinus, Maximini perfidiam cognoscit, litteras apprehendit, statuas & imagines invenit; Senatus Constantino, virtutis gratiâ, PRIMI NOMINIS TITULUM DECREVIT, QUEM SIBI MAXIMINUS VINDICABAT.*

Laet. M. p.

cap. 32.

Ibid. cap. 44.

Capitolin. Ver.

cap. 4.

Tous ces faits prouvent évidemment qu'un des Augustes avoit la prééminence sur ses Collègues; les titres des Loix nous font voir que cette prééminence avoit lieu dans le civil, & elle ne subsistoit pas moins à l'égard du militaire, puisque dans le passage de Capitolin que j'ai rapporté ci-dessus, on lit que Marc-Aurèle & Lucius Vérus étant ensemble, il n'y eut que le premier qui porta la parole aux soldats. N'est-il pas vraisemblable que la même prééminence étoit aussi établie par rapport aux choses qui appartenoint à la religion, & que de même qu'il y avoit un premier Empereur, un premier Auguste, on pouvoit dire aussi qu'il y avoit un premier Souverain Pontife, quoiqu'il y eût tout à la fois plusieurs Augustes qui étoient Souverains Pontifes & qui en faisoient les fonctions? On peut pousser encore plus loin cette comparaison: lorsque deux Empereurs se trouvoient ensemble à l'armée, & qu'il s'agissoit de haranguer les troupes, le premier Auguste portoit seul la parole; mais s'il venoit à s'absenter, ou qu'il fût retenu par quelque indisposition, son Collègue haranguoit également, & nous avons des allocutions militaires marquées sur les

*Hist. de l' Acad.
tom. I. p. 240.
& suiv.*

Médailles des seconds Augustes, comme sur celles de Vêrus, de Géta, &c. On peut voir ce fait établi dans l'extrait d'une Dissertation qui a été lûe autrefois à l'Académie. Tout de même, quand plusieurs Augustes se trouvoient à Rome dans le tems des fêtes, des jeux & des sacrifices où le ministère du Souverain Pontife étoit nécessaire, le premier des Augustes en faisoit seul les fonctions, il prenoit la première place dans les assemblées Pontificales, & dans les jeux auxquels les Prêtres avoient droit de présider; mais s'il étoit malade, ou si quelque autre raison l'empêchoit de s'y trouver, le second Auguste prenoit sa place sans avoir besoin de délégation, puisqu'il étoit également Souverain Pontife.

*Zosim. Hist. l.
IV. cap. 36.*

La prééminence du premier Auguste sur ses Collègues, même en qualité de Souverain Pontife, étoit peut-être encore plus marquée, en ce qu'il recevoit seul la robe sacrée destinée à celui qui parvenoit au Souverain Pontificat. Cela me paroît assez indiqué dans un endroit de Zosime, que je rapporterai tout entier dans ma quatrième partie. On y lit que tous les Empereurs depuis Auguste jusqu'à Gratien, sans en excepter même Constantin, Valentinien & Valens, quoiqu'ils eussent renoncé au Paganisme, avoient reçu la Robe sacerdotale des mains des Pontifes, en même tems qu'ils étoient parvenus à la suprême puissance; mais que les Pontifes étant venus présenter cette Robe à Gratien, il la refusa, en disant qu'il ne convenoit pas à un Chrétien de s'en revêtir, & il la leur fit rendre sur le champ. Ceci n'a dû arriver qu'après que Gratien eut été fait Auguste par son pere Valentinien, ou après qu'il fut devenu le premier Auguste par la mort de son oncle Valens; or Gratien fut déclaré Auguste à Amiens le 24. du mois d'Août, l'an de Jesus-Christ 367. Les uns le font naître le 18. d'Avril, les autres le 23. de Mai, & d'autres le 21. de Juillet 359. & par conséquent à peine avoit-il huit ans accomplis dans le tems qu'il fut fait Auguste. On ne croira pas aisément qu'à cet âge il fût en état de faire la réponse qu'on lui attribue, lorsque les Pontifes vinrent lui présenter la Robe pontificale. Mais en supposant même qu'il fût possible qu'un

*V. Pagi, Crit.
ad annum 367.
n.º 5. & Tillem.
Hist. des Emp.
tom. 5. p. 136.*

éloignement si marqué pour tout ce qui portoit le caractère du Paganisme, eût été déjà inspiré au jeune Gratien par les Chrétiens dont la Cour de Valentinien étoit remplie, Valentinien auroit-il souffert que son fils eût refusé cette Robe qu'il avoit acceptée lui-même? Ce fait est d'autant moins probable, que dans l'Inscription d'un Monument public élevé à Rome *Grat. CLX. 4* plus de deux ans après, on leur donne à tous deux en même tems le nom de Souverains Pontifes. Il faut d'ailleurs faire attention à la réponse que fit un des Pontifes qui étoient venus porter la Robe sacerdotale à Gratien : *Nisi Imperator Pontifex nuncupari velit, brevi fiet Pontifex Maximus*. Ce jeu de mots fait assez entendre que deslors Maxime Commandant des troupes Romaines dans la Grande Bretagne, étoit soupçonné d'aspirer à l'Empire, & que la révolution prochaine donnoit aux Payens quelque espérance du rétablissement de leur culte; mais pouvoient-ils concevoir cette espérance plusieurs années avant la mort de Valentinien, & environ seize ans avant que Maxime prît la pourpre, car ce fait n'arriva qu'en 383? On peut donc assurer que le vêtement pontifical ne fut présenté à Gratien qu'après qu'il fut devenu le premier Auguste; & puisqu'alors on ne fit rien à son égard qui n'eût été pratiqué à l'égard de ses prédécesseurs, il s'ensuit que la Robe particulièrement destinée au Souverain Pontife, n'étoit jamais donnée qu'au premier des Augustes, qui en portoient le titre.

Mais, dira-t-on, quelle différence y avoit-il entre cette Robe du Souverain Pontife & celle des autres Pontifes? Il n'est pas aisé de répondre à cette question; & ne trouvant rien dans les anciens Auteurs qui marque cette différence, je ferois fort tenté de croire qu'il n'y en avoit aucune que dans la destination, & peut-être dans la consécration de la Robe du Souverain Pontife, qui pouvoit être faite par quelque formule particulière qui n'est pas venue jusqu'à nous.

En général, on sçait que les Augures portoient des robes rayées de pourpre & de jaune, qu'on appelloit *Trabeæ*; on sçait encore que les Flamines avoient de ces especes de manteaux appelez *Lana*, teints en pourpre; & pour ce qui concerne

Tit. Liv. lib.
xxxiii. cap.
42.

L'habillement des Pontifes, on sçait aussi qu'il consistoit en une de ces robes blanches bordées de pourpre, qu'on appelloit *Prætextæ*, tout comme celles des Magistrats Curules. Cela se voit clairement dans un passage de Tite-Live, qui dit en parlant de l'établissement des Triumvirs *Epulons*, qu'on leur accorda le droit de porter la *Prætextæ*, de même que les Pontifes la portoient : *Romæ eo primùm anno Triumviri Epulones facti . . . his Triumviris item ut Pontificibus, lege datum Togæ Prætextæ habendæ jus.* Ce n'étoit point par-là que la Robe du Souverain Pontife différoit de celle de ses Collègues, la *Prætextæ* étoit aussi son habit de cérémonie, Lampride le dit expressément en parlant de Sévère Alexandre : *Accepit Prætextam etiam cum sacra faceret, sed loco Pontificis Maximi, non Imperatoris.* On se tromperoit, si on vouloit prendre à la lettre ce que Servius a dit sur un endroit de Virgile, où ce Poète parlant du dessein qu'il avoit formé de faire bâtir un temple à Auguste sur les bords du Mincio, ajoûte :

Virgil. Georg.
lib. iii. v. 17.

*Illi victor ego, & Tyrio conspectus in ostro,
Centum quadrijugos agitabo ad flumina currus.*

Tit. Liv. lib.
xxxiv. c. 7.

Sur quoi Servius a fait cette remarque : *Tyrio conspectus in ostro: in habitu Pontificis, cujus se officium dicit in templi consecratione sumpturum.* Il ne faut pas croire que si Virgile a voulu se représenter en habit pontifical, il ait voulu dire que sa robe seroit toute teinte en pourpre, il ne devoit y avoir que la bordure qui fût de cette couleur. La Robe pontificale ressembloit à celle des premiers Magistrats; & le Tribun L. Valérius, un de ceux qui vouloient faire abroger la loy Oppia, par laquelle l'usage de la pourpre étoit interdit aux femmes, dit dans Tite-Live : *Purpura viri utemur, Prætextati in Magistratibus, in Sacerdotiis.* Il y avoit cependant une petite différence, qui servoit à faire distinguer la Robe d'un Pontife de celle d'un Magistrat. Cette différence consistoit en ce que la pourpre dont la Robe des Pontifes étoit bordée, avoit une couleur plus foncée & plus obscure que celle qui bordoit la Robe des Magistrats, ce qui l'a fait appeller Πενθήρη καὶ σκοτεινὴ πορφύρεα par Saint Grégoire

Grégoire de Nyffe, duquel j'ai appris cette particularité. Ce Pere de l'Eglise Grecque fait parler ainsi le Martyr Théodore, lorsque les Magistrats l'exhortoient à obéir aux ordres des

Gregor. Nyss.
Orat. de S. Theo-
dor. Op. tom. II.
pag. 1015.

Empereurs, en sacrifiant aux faux Dieux : « J'ai pitié de ces Empereurs dont vous citez si souvent l'injuste loy ; car l'Empire seul leur donnant un assez grand pouvoir sur les autres hommes, ils ont cependant voulu y joindre le titre de Souverains Pontifes, & de-là leur vient cette pourpre lugubre & obscure dont ils se revêtent, à l'exemple de ces infortunés Pontifes, deshonorant par un vêtement triste la dignité la plus brillante : » Εἰ γὰρ καὶ τὰς Βασιλείας τὰς τῶν, ὧν τὸν αἶμον συνεχῶς ὑπαναγινώσκετε νομῶν, ἐλεῶ, ὅτι αὐτάρκες ἐν ἀνθρώποις ἀξιώματα τὸ κράτος τῆς βασιλείας ἔχοντες, τὴν τῷ Ἀρχιερέως ἰαυτοῖς περσοτηρίαν ἀνέδεισαν, καὶ τὴν πενθήρη καὶ σκοτεινὴν πεφόρειν ἐκείνην ἀμπόσχοντα, καὶ μίμησιν τῶν χαροδαμόνων Ἀρχιερέων, ἀξιώματα φαεινὰ σκυθερόν τε ἀειρέοντες ἔνδυμα.

Par ce passage nous pouvons entendre pourquoi Prudence a dit en parlant des Sénateurs de son tems qui se convertissoient au Christianisme, qu'ils prenoient une Robe plus blanche en se dépouillant des vêtemens pontificaux :

*Exultare Patres videas, pulcherrima mundi
Lumina ; consiliumque Senum gestire Catonum
Candidiore Toga, niveum pietatis amictum
Sumere, & exuvias deponere pontificales.*

Prudent. ad.
Symmach. lib. I.
vers. 546.

Car la Robe pontificale qu'ils quittoient entièrement, étoit toujours changée en une plus blanche ou plus claire, soit lorsqu'ils prenoient celle de Catéchumenes, soit quand ils se réduisoient à la Robe ou de Sénateurs ou de Magistrats, que le Baptême ne les empêchoit pas de porter.

La distinction des couleurs employées à teindre les Robes des Prêtres & des Magistrats, n'étoit pas bornée aux seuls habits pontificaux ; la couleur de pourpre plus foncée étoit pareillement en usage dans les habits des Augures, car nous savons qu'ils étoient teints deux fois en pourpre. Ainsi Cicéron écrivant à Atticus, & voulant lui marquer les brigues

Mem. Tome XV.

K

*Cic. ad Attic.
l. 11. Epist. 9.*

qu'on faisoit à Rome pour procurer l'Augurat à Vatinius, & désigné par la couleur du vêtement, le Sacerdoce auquel Vatinius aspirait : *Proinde licet isti faciant quos volent Consules, Tribunos Plebis, denique etiam Vatinius strumam Sacerdotii de qua vestiant.*

*J. Godefroy.
Epist. ad A. Rivin, pag. 38.*

On peut donc regarder comme certain, que la Robe des Pontifes différoit de celle des autres Prêtres, en ce qu'elle étoit blanche & bordée de pourpre comme celle des Magistrats Curules, & qu'elle différoit de celle des Magistrats Curules, en ce que la pourpre dont elle étoit bordée, étoit plus brune que celle dont on bordoit la Robe de ces Magistrats. Ainsi Godefroy s'est trompé, quand il a cru que la Robe pontificale étoit la même qu'Apulée a décrite dans le onzième livre de son *Asne d'or*; car il ne s'agit en cet endroit que des vêtemens du Grand-Prêtre d'Isis ou de Cérès, & point du tout de l'habit des Pontifes Romains. Mais, comme je l'ai déjà dit, on ne trouve pas la moindre trace de différence entre la Robe du Souverain Pontife & celle des autres Pontifes. Il paroît cependant par le passage de Zosime que j'ai cité, que c'étoit une Robe particulière, qu'elle étoit unique, & qu'elle a toujours appartenu en propre au premier des Augustes qui regnoient ensemble. Cette dernière raison, & la comparaison que j'ai faite du rang que les Augustes gardoient entre eux dans le gouvernement civil & militaire, avec celui qu'ils devoient tenir par rapport à la religion, me font croire que si je ne puis regarder comme une vérité constante qu'un des Augustes conserva la prééminence sur ses Collègues, même en qualité de Souverain Pontife, dans le tems qu'ils en portoient tous le nom, je suis du moins assez bien fondé à proposer ce sentiment comme très-vraisemblable.



DU SOUVERAIN PONTIFICAT DES EMPEREURS ROMAINS.

Par M. le Baron DE LA BASTIE.

QUATRIEME PARTIE.

DE toutes les questions qu'on peut former sur le Souverain Pontificat des Empereurs, la plus importante & qui a été le plus souvent agitée, consiste à déterminer le tems où ces Princes ont cessé de prendre ou de souffrir qu'on leur donnât le titre de Souverains Pontifes. Zosime est le seul des anciens Auteurs où l'on trouve quelque chose de précis sur ce sujet; il me paroît indispensable de rapporter ses paroles en entier, parce que la question s'y trouvant pleinement décidée, il ne s'agira plus que d'examiner si son témoignage mérite qu'on y ajoûte foy, comme la plupart des Sçavans le prétendent, ou s'il est indigne de croyance, comme quelques-uns l'ont soutenu.

Voici donc ce fameux passage, traduit le plus littéralement qu'il m'a été possible. « Les Romains, dit Zosime, donnèrent le nom de Pontifes aux Prêtres du premier des Colléges sacerdotaux établis parmi eux, & les Rois de Rome furent toujours mis au nombre des Pontifes, à cause de leur dignité. Numa Pompilius fut le premier auquel on déféra cet honneur : on en usa de même, non seulement pour ses successeurs, mais encore à l'égard d'Auguste & de tous les Princes qui gouvernèrent l'Empire après lui; car à mesure que chacun d'eux étoit élevé à la suprême puissance, les Pontifes venoient lui présenter la Robe pontificale, & on lui donnoit le titre de Souverain Pontife. Tous les Empereurs paroissent avoir reçu cet honneur avec empressement, & s'être toujours attribué ce titre, sans en excepter Constantin, quoiqu'il eût abandonné la religion de ses peres pour embrasser le Christianisme. On »

3. Jain
1738.

Zosim. Hist.
L. IV. c. 36.

K ij



» peut en dire de même de ceux qui lui succédèrent, & entr'autres de Valentinien & de Valens; cependant les Pontifes étant
 » allez, suivant l'usage, présenter la Robe pontificale à Gratien,
 » il la refusa absolument, ne croyant pas qu'il fût permis à un
 Chrétien de se revêtir de cet habillement. » Zosime ajoute
 qu'en conséquence du refus de Gratien, cette Robe ayant été
 rendue aux Pontifes, le Chef de la députation tint un discours
 dont on ne sçauroit aisément faire sentir l'équivoque en notre
 Langue, mais qui pouvoit également signifier que puisque
 l'Empereur refusoit le nom de Pontife, il seroit bien-tôt Sou-
 verain Pontife, ou qu'à son refus, Maxime deviendrait bien-
 tôt Pontife: Τοῖς τε ἱερεῦσι τὴ πολλῆς ἀπαδοδείας, φασὶ τὸ πρῶτον
 εἰ αὐτοῖς τεταγμένον εἶπεῖν; εἰ μὴ βέλεται Ποντίφιξ ὁ Βασιλεὺς
 ὀνομαζέσθαι, ἔρχεται ἡνέσεται Ποντίφιξ Μάξιμος: *Cumque Stola*
Pontificibus fuisset redacta, aiunt eum qui principem inter eos locum
obtinebat, dixisse: Si Imperator non vult appellari Pontifex, brevi
fiet Pontifex Maximus.

Baron. Not. in
Martyrol. Rom.
ad diem 21.
Aug.

Le Cardinal Baronius avoit eu d'abord de la peine à se per-
 suader qu'aucun Empereur Chrétien eût consenti à porter le
 titre d'une dignité qui avoit une liaison si intime avec le culte
 des faux Dieux; & dans ses Notes sur le Martyrologe Romain,
 il s'étoit déterminé à rejeter entièrement le témoignage de
 Zosime, & à soutenir que Constantin, après sa conversion,
 avoit cessé de prendre le nom de Souverain Pontife. Dans
 la suite, ce sçavant homme ayant mieux examiné ce point
 d'Histoire, revint à l'opinion la plus commune; & dans ses
 Annales Ecclésiastiques, il reconnoît que Gratien est le pre-
 mier des Empereurs qui ait refusé le titre de Souverain Pontife
 & la Robe pontificale. On trouvera dans l'ouvrage de Bosius,
 que j'ai cité si souvent, les noms d'un très-grand nombre d'Au-
 teurs qui ont suivi ce sentiment, pour lequel il s'est déclaré
 lui-même. Il a recueilli leurs raisons, & les a fortifiées de
 nouvelles preuves: je vais en donner le précis.

Bos. Diff. 11.
de Pontif. Max.
Imp. c. 3. n. 1.

Je commence par diviser ces preuves en trois classes. La
 première contiendra les raisons générales, la seconde le témoi-
 gnage des Auteurs contemporains, la troisième les exemples

tirez des monumens publics élevez en l'honneur de quelques-uns de ces Princes:

On remarque d'abord que si le zèle des premiers Empereurs Chrétiens les eût portez à se dépouiller d'une dignité liée par un rapport nécessaire au culte payen qu'ils avoient abandonné, les Ecrivains Ecclésiastiques n'auroient pas manqué de faire valoir le sacrifice que ces Princes auroient fait à la vraie Religion, & qu'Eusèbe sur-tout n'auroit pas passé sous silence un fait si propre à faire honneur au Christianisme de son Héros : on ajoute que de leur côté les Payens auroient sans doute été sensibles à cette marque de mépris pour leur culte, & qu'il n'est pas probable que leurs Ecrivains, & principalement Julien, n'eussent pas laissé échapper quelque plainte à ce sujet. Le silence des Chrétiens & des Payens sur un chef si important, peut donc être regardé comme une preuve que les premiers Empereurs Chrétiens n'ont rien changé à l'ancien usage, par rapport au titre de Souverain Pontife.

Les circonstances des tems, continue-t-on, la situation des affaires de l'Empire, & même la nature du Souverain Pontificat concourent à nous persuader que Constantin & ses successeurs n'ont pu avec prudence renoncer si-tôt à une dignité de laquelle ils tiroient une partie de leur autorité. En effet, lorsque Constantin se déclara en faveur des Chrétiens, presque tout le Sénat ne professoit encore que le Paganisme; toutes les charges civiles & militaires étoient entre les mains des Payens, ils peuploient la Cour, les villes & les armées; en un mot, le Paganisme étoit la religion dominante, & à peine les Chrétiens, dont la plupart vivoient inconnus & cachez, faisoient-ils la douzième, ou peut-être même la vingtième partie de l'Empire. Dans ces circonstances, l'Empereur auroit-il pu, sans un danger évident de révolte, se déclarer d'abord ennemi du culte reçu? Ses sujets n'auroient-ils pas craint qu'il voulût les forcer à changer de religion, & quels terribles effets cette crainte ne pouvoit-elle pas produire? Il est donc bien plus probable qu'en changeant lui-même de croyance, Constantin n'a rien négligé pour rassurer ses peuples

sur les conséquences qu'ils avoient lieu d'appréhender de ce changement, & que la même politique qui l'a engagé à souffrir qu'on rendît encore un culte public aux Idoles, qu'on célébrât les Jeux accoutumés, & qu'on s'acquittât des autres cérémonies religieuses du Paganisme, lui fit sentir qu'il étoit de la sagesse de ne pas tout-à-fait abandonner l'autorité dont ses prédécesseurs avoient joui sur les choses sacrées. D'ailleurs, cette autorité, s'il la conservoit, lui fournissoit un moyen non suspect de travailler insensiblement à la ruine du Paganisme; il retenoit le pouvoir de défendre sous différens prétextes, tantôt un culte, tantôt une pratique superstitieuse, jusqu'à ce que le tems fût venu de les abolir entièrement. Une vûe si avantageuse à la Religion Chrétienne, a paru suffisante au Cardinal Baronius & à ceux qui ont suivi son opinion, pour laver les Empereurs Chrétiens du crime qu'on auroit pu leur imputer, d'avoir gardé la suprême dignité, &, pour ainsi dire, la surintendance de la Religion payenne, après avoir fait publiquement profession de croire en Jesus-Christ. Ajoutons encore avec eux, que ces Princes pouvoient sans scrupule accepter la marque extérieure d'une dignité que sans doute ils n'auroient pu refuser sans exposer l'Etat à une révolution qui auroit tout au moins retardé les progrès du Christianisme.

*Serv. ad Virg.
Æneid. lib. III.
pag. 268.*

Quant au témoignage des Auteurs contemporains, on cite Servius, qui a fleuri sous les Empereurs Chrétiens, & qui paroît par plusieurs passages des Saturnales de Macrobe, avoir vécu jusqu'au regne de Théodose le Jeune. Ce Grammairien, dans le tems qu'il composoit son Commentaire sur l'Enéide, assure qu'on donnoit encore aux Empereurs le nom de Pontifes: *Sanè Majorum hæc erat consuetudo, ut Rex esset etiam Sacerdos vel Pontifex, unde hodieque Imperatores dicimus Pontifices.*

*Auson. Grat.
Action. n. 15.
818.*

A Servius on joint & Zosime dont je viens de rapporter le passage, & Ausone, qui nomme Gratien Pontife & Souverain Pontife, en deux endroits du discours qu'il prononça pour remercier cet Empereur de ce qu'il l'avoit honoré du Consulat.

Les monumens publics ne paroissent pas moins favorables au sentiment de Baronius & de Bosius. On prouve que

Constantin a porté le titre de Souverain Pontife, par l'Edit que Galère Maximien fit publier l'an 311. de l'Ere Chrétienne, à la tête duquel on trouve les noms de Maximien, de Constantin & de Licinius, appelez les trois Souverains Pontifes. Cet Edit est rapporté dans les Histoires Ecclésiastiques d'Eusèbe & de Nicéphore. Que Constantin ait continué dans la suite de prendre ce titre, cela est démontré par deux Inscriptions trouvées, l'une à Padoue & l'autre à Parme; elles sont datées de la XXIII.^e Puissance Tribunitienne, qui revient à l'an 328. de Jesus-Christ. A l'exemple de Constantin on joint celui de Valentinien & de Valens, & de Gratien même avant la mort de son pere & de son oncle. Une Inscription qui se voit encore à Rome au Pont de S. Barthelémy, appelé autrefois Pont Cestius, leur donne à tous le nom de Souverains Pontifes; elle est de la VII.^e Puissance Tribunitienne de Valentinien & de Valens, & de la III.^e de Gratien, ou de l'an de Jesus-Christ 369. Le même titre est donné à Valens dans une Inscription déterrée au pied du Mont Palatin, & à Gratien dans deux autres, dont on dit que la première fut trouvée à Rome, & la seconde à Mérida en Espagne.

Ces raisons qui sembloient ne pas souffrir de réplique, n'ont cependant pas paru convaincantes au célèbre Jurisconsulte Jacques Godefroy. Dans une lettre où il avoit caché son nom sous celui de *Julius Pacidius*, & qu'il adressoit à André Rivet, il entreprit de faire voir qu'il avoit toujours été défendu aux Chrétiens d'entretenir aucun commerce avec les Gentils, dans toutes les choses qui avoient rapport, même très-indirectement, au Paganisme; & en conséquence, il soutint que jamais les Empereurs Chrétiens n'avoient été Souverains Pontifes. Peu d'années après que la seconde édition de la lettre de Godefroy eut paru, Bossius écrivant sur le Souverain Pontificat, employa les trois derniers chapitres de sa seconde Dissertation à la réfuter. Pour suivre l'ordre que je me suis proposé, je vais donner le précis des argumens de Godefroy & des réponses de Bossius.

1.^o Lorsque Zosime raconte ce qui se passa quand les Pontifes

Euséb. Histor. Eccl. lib. VIII. cap. 18.

Niceph. Hist. Eccl. lib. VII. cap. 18.

Grut. CLIX. 6. & CCLXXX. 3.

Ibid. CLX. 4.

Ibidem, CCLXXXVI. 5. MLXXXII. 13. CLIX. 7.

Jul. Pac. epist. ad A. Rivet. de interdict. Christ. cum Gentil. commun. Genev. 1645. 4.^o

Secunda edit. int. opuscul. J. Gothofr. Genev. 1654. Bos. Diss. II. c. 6. 7. & 8.

Phot. Biblioth.
Cod. XCVIII.

apportèrent la Robe pontificale à Gratien, il ne mérite, suivant Godefroy, aucune croyance, parce qu'il ne cite pas son garant, & que d'ailleurs une marque qu'il tenoit ce fait uniquement d'un bruit vague, c'est qu'il en parle comme d'un conte, *ἱστορικὸν μῦθον* π. A cela Bosius répond que Zosime n'avoit pas besoin de citer des témoins pour un fait arrivé presque de son tems, car il écrivoit sous Théodose le Jeune, dont le regne commença dix-sept ans seulement après la mort de Gratien. De plus, Photius a remarqué que Zosime avoit tiré la partie de son histoire qui contenoit le regne de Gratien, des écrits d'Eunapius, Sophiste contemporain de ce Prince. Quant à l'expression *ἱστορικὸν μῦθον* π; Bosius par plusieurs exemples tirez des écrits de Plutarque, de Théophraste, de Lucien, de Génésius & de Zosime même, montre qu'elle ne signifie pas un conte en l'air, un bruit populaire, mais une narration véritable & conservée par tradition.

2.^o Zosime, continue Godefroy, est un ennemi déclaré des Chrétiens; il adopte & même il invente toutes sortes de calomnies contre eux, témoin ce qu'il raconte du prétendu attachement de Constantin à l'Haruspicine. Son autorité seule ne peut donc pas être regardée comme une preuve suffisante d'un fait où les Chrétiens sont intéressés. Mais Bosius soutient que la haine de cet Historien contre le Christianisme, n'est pas un motif assez fort pour nous faire rejeter sans preuve contraire, tous les faits défavantageux aux Princes Chrétiens, qui se trouvent rapportez dans son ouvrage. Pour montrer combien cette règle seroit injuste & fautive tout à la fois, Bosius se sert de l'exemple que son adversaire a cité; & opposant Godefroy à Godefroy même, il fait voir par le Commentaire de ce Jurisconsulte sur le titre du Code Théodosien, *de Paganis, Sacrificiis & Templis*, que Constantin avoit fait une loi, pour permettre de consulter les Haruspices: Zosime n'a donc pas eu tort de dire que cet Empereur avoit d'abord marqué quelque confiance dans les Devins.

3.^o Godefroy reproche à Zosime d'avoir été si mal instruit de tout ce qui regardoit Gratien, qu'il le fait mourir à

Singidunum

Singidunum dans la Moésie supérieure, quoique tous les autres Auteurs assurent qu'il fut tué à Lyon. Mais, répond Bosius, l'ignorance de Zosime sur le lieu de la mort de Gratien, suffit-elle pour prouver que cet Historien a erré dans tous les autres points, même dans ceux où l'on n'a aucune preuve de son erreur? Il est de plus aisé de concevoir comment il a pu se tromper en cet endroit; il avoit apparemment sous les yeux des mémoires où le copiste avoit écrit *Σινιδούρα* pour *Ασγιδούρα*, & cette méprise où il est facile de tomber, en aura imposé à Zosime.

Qu'il me soit permis d'interrompre la suite des objections & des réponses de Godefroy & de Bosius, pour faire quelques réflexions sur la prétendue faute de Zosime au sujet du lieu où Gratien fut tué. Je ne sçais si les défenseurs de Zosime ne sont pas convenus trop légèrement qu'il s'étoit trompé en cet endroit de son histoire. On lui fait dire communément que Gratien fuyant vers les Alpes, les trouva déjà occupées par les troupes de Maxime, ce qui lui fit prendre le chemin de la Rhétie, de la Pannonie & de la Moésie supérieure; mais que son adversaire ayant détaché à sa poursuite Andragathius Général de la Cavalerie, celui-ci l'atteignit & le tua comme il passoit le pont qui étoit à *Singidunum*. Un peu plus d'attention au récit de Zosime, auroit empêché qu'on ne lui fît dire des choses auxquelles je suis persuadé qu'il n'a pas pensé. Voici exactement ce qu'il dit : Maxime, d'abord après qu'il eut été élu Empereur par les troupes qui étoient dans la Grande Bretagne, passa la mer & vint aborder près des embouchûres du Rhin. Les armées de la Germanie & des provinces voisines se déclarèrent en la faveur : Gratien marcha pour le combattre, suivi des troupes qui lui étoient restées fidèles; mais lorsque les armées furent à portée l'une de l'autre, & que cinq jours se furent passez en escarmouches, Gratien voyant que la Cavalerie Maure s'étoit rendue à Maxime, & que le reste de ses soldats l'abandonnoit peu-à-peu, prit le parti de se sauver avec trois cens chevaux, & tira du côté des Alpes, où il ne trouva point de troupes qui pussent en garder

*Zosim. lib. iv,
cap. 35.*

Mem. Tome XV.

L

les passages. C'est ainsi que porte le texte de notre Auteur, *διὸν δὲ ταύτας ἀφωχέντο*; mais Sylburge propose de lire avec une négation, *οὐκ ἀφωχέντο*. Cependant cette correction ne me paroît pas nécessaire, car lorsque Gratien prit le chemin des Alpes, il est visible que c'étoit dans le dessein de se retirer en Italie, où il espiroit être en sûreté en faisant garder les passages des montagnes par des troupes, jusqu'à ce qu'il pût ramasser de nouvelles forces, & recevoir les secours qu'il avoit lieu de se promettre de la part de Théodose. Or dès qu'il eut vû que les troupes destinées à garder le passage des Alpes, avoient abandonné leur poste, *διὸν δὲ ταύτας ἀφωχέντο*, il est naturel qu'il ait changé de résolution, puisque alors il n'auroit pas été en sûreté en Italie. Il n'y a au contraire nulle apparence que Maxime eût déjà pu s'emparer de ces montagnes; Gratien venoit d'Italie, les Alpes étoient donc à lui, & si après qu'il se fut avancé, Maxime avoit détaché un corps de troupes pour aller couper à Gratien la retraite de ce côté-là, ce corps auroit été obligé de faire un circuit assez long, qui auroit donné à Gratien le tems de faire aussi un détachement pour empêcher qu'on ne gagnât ses derrières; s'il s'en étoit avisé trop tard, du moins il n'auroit pu ignorer que les troupes ennemies avoient déjà percé de ce côté-là, & par conséquent il ne lui seroit jamais venu en pensée de s'y retirer. Il est bien plus vraisemblable que ceux qu'il avoit laissez pour garder les Alpes, apprenant la défection de son armée, le crurent perdu sans ressource, & qu'ils abandonnèrent leur poste. Gratien sçachant donc que les Alpes n'étoient plus gardées, & n'ayant point de troupes pour y mettre à la place de celles qui venoient de les abandonner, fut forcé de changer de route, & il alloit vers la Rhétie, la Pannonie & la Moésie supérieure, lorsqu'il fut atteint par Andragathius. Je dis qu'il y alloit, & non pas qu'il y alla, car le texte de Zosime porte *ἔρχετο*, & non *ἔρχετο*. Cette petite différence de l'imparfait à l'aoriste, a induit en erreur presque tous les Auteurs modernes qui ont parlé de la mort de Gratien d'après Zosime, & leur erreur consiste à faire dire à cet Historien, que Gratien fit en

effet ce qu'il se dispoſoit à faire. Mais Zoſime étant bien entendu, on verra ſans peine qu'au lieu de ſuppoſer qu'il a été trompé par les copiſtes des mémoires qu'il avoit ſous les yeux; & qu'il auroit pu aiſément corriger ſur un fait public arrivé preſque de ſon tems, c'eſt uniquement à ceux qui ont tranſcrit dans la ſuite ſon ouvrage, qu'il faut imputer le changement de *Αγδύρας* en *Σιγιδύρας*. En effet, quoiqu'on puiſſe ſuppoſer ſans peine que Zoſime étoit peu inſtruit de la géographie des Gaules, & même de celle de l'Occident, cependant il n'eſt pas à préſumer qu'un homme comme lui, qui avoit été dans les charges de l'État, ignorât abſolument la ſituation des provinces qui faiſoient partie de l'Empire Oriental. Or pouvoit-il ſans une ignorance groſſière, écrire ſur la foy des copiſtes, que Gratien s'étant mis en chemin pour ſe retirer auprès de Théodoſe à Conſtantinople, fut maſſacré comme il paſſoit le pont de *Singidunum*! Cette ville, à la vérité, ſe trouvoit ſur la route qu'il falloit tenir pour aller des Gaules à Conſtantinople, en paſſant par la Rhétie, la Pannonie & la Moëſie; mais il ne falloit pas y paſſer de pont. Selon Théophylacte Simocatte, *Singidunum* étoit entouré par la Save & la Drave; mais de ces deux rivières, la ſeconde en étoit aſſez éloignée, & quoique la Save en fût plus voiſine, elle ſe jettoit cependant dans le Danube à *Taurinum*, diſtant de quatre milles de *Singidunum*, ſuivant l'Itineraire d'Antonin. Ainſi, quand même Gratien auroit paſſé la Save ſur un pont pour venir à *Singidunum*, ce pont eût été le pont de *Taurinum*, & Zoſime n'auroit pu l'appeller *πλὴν ἐν Σιγιδύρας γέφυραν*, puisqu'il eût été placé même au-deſſus de *Taurinum*; il ne pouvoit y avoir à *Singidunum* qu'un pont ſur le Danube, cette ville étant ſituée près de ce fleuve, ſuivant Ptolémée, & ſelon Luc d'Holſtein, étant la même qui ſe nomme aujourd'hui *Zenderin* dans la Serbie, à deux petites lieues de Belgrade, qu'on croit être l'ancien *Taurinum*. Gratien n'avoit pas beſoin de paſſer le Danube pour aller de *Singidunum* à Conſtantinople, & Zoſime ne pouvoit l'ignorer; il n'y a donc aucune apparence qu'il ait pu dire que Gratien avoit été tué en paſſant le pont de

Theophyl. Simocat. lib. VIIA cap. 11.

Itin. Antonin. p. 131. 132. edit. Vesseling.

Ptolm. Geogr. lib. III. cap. 9. L. Holst. Annot. in Ortel. p. 179.

Singidunum. Il est certain au contraire que Gratien périt à Lyon, comme il se dispoſoit à gagner la Rhétie, la Pannonie & la Moëſie; & pour aller de ce côté-là, il falloit commencer par paſſer le Rhône ſur le pont qui étoit à Lyon même, en ſorte que, ſuivant les apparences, Zoſime avoit écrit *πρὸς τὴν Ἀργιδύνω γέφυραν*, & il faudra attribuer aux copiſtes de ſon ouvrage, d'avoir écrit *Σινγιδύνω* pour *Ἀργιδύνω*, puifque cet Hiſtorien devoit avoir des connoiſſances que nous ne ſommes pas obligés de ſuppoſer à ſes copiſtes, & qui l'auroient empêché de tomber dans la faute groſſière qu'on lui impute. Je reviens à Godefroy & à ſon Antagoniſte.

4.^o Godefroy prétend qu'il n'eſt pas vraiſemblable que parmi pluſieurs Auteurs payens, Zoſime ſeul eût parlé du Souverain Pontificat des Empereurs Chrétiens, en cas que ces Princes; à l'imitation de leurs prédéceſſeurs, euſſent accepté cette dignité. Il n'eſt pas plus croyable, ajoute-t-il, que les Peres de l'Egliſe n'ayent pas travaillé à les détourner de cette démarche ſuſpecte, & que les Hérétiques n'en ayent pas fait un crime à ces Princes, qui ne ceſſoient de prononcer des loix rigoureuſes contre eux. Boſius répond d'abord que le ſilence des Auteurs payens ſur le Souverain Pontificat des Empereurs Chrétiens, n'eſt rien moins qu'une preuve que ces Princes n'ont pas poſſédé cette dignité, parce qu'il n'étoit pas néceſſaire de faire une mention particulière d'une choſe d'uſage, & qui ne diſtinguoit pas les bons Princes d'avec les Tyrans. Enſuite il rétorque l'argument, & il ſoutient que le ſilence de tous les Auteurs ſur le prétendu refus des premiers Empereurs Chrétiens, loin de prouver que ces Princes ne furent point revêtus du Souverain Pontificat, prouve bien plutôt qu'ils conſentirent à porter le titre de Souverains Pontifes; car on peut bien ſe taire ſur la continuation d'un uſage établi, mais on eſt ordinairement attentif à marquer les changemens qui arrivent à cet uſage. Neſt-ce pas beaucoup que dans le petit nombre d'Auteurs de ce tems-là, dont les écrits ſont venus juſqu'à nous, il ſ'en trouve trois qui donnent le titre de Souverains Pontifes à des Empereurs Chrétiens?

5.^o Ce titre, poursuit Godefroy, ne se trouve point à la tête des ordonnances de ces Empereurs, on ne le voit ni sur leurs Médailles, ni dans les Inscriptions qui n'ont pas été altérées. Mais Bosius montre que cet argument prouveroit trop, & par conséquent qu'il ne prouve rien; car le titre de Souverain Pontife ne paroît pas plus à la tête des édits de Maximin Daza & de Julien, que dans ceux de Constantin, de Constance & de Valentinien, & on ne s'avisera pas pour cela de dire que Maximin & Julien n'ont pas pris le nom de Souverains Pontifes. Depuis Claude le Gothique, on l'omettoit le plus souvent sur les Médailles, & on ne l'a pas encore vû sur celles d'Aurélien, de Carus, de Carin, de Numérien, de Galère Maximien, de Licinius, de Sévère & de Julien. On négligea également d'y marquer les Puissances Tribunitiennes; croira-t-on pour cela que les Empereurs s'étoient volontairement dépouillés d'une dignité dans laquelle consistoit une partie de la puissance suprême? Mais je ferai voir dans la suite qu'on a tort d'avancer si généralement, que le titre de Souverain Pontife ne se trouve ni sur les Médailles, ni dans les Inscriptions des Empereurs Chrétiens.

6.^o Quand on fait attention, dit encore Godefroy, à l'esprit dont les premiers Empereurs Chrétiens étoient animés, quand on considère qu'ils ne respiroient que la destruction du culte des faux Dieux, & qu'ils étoient sur-tout attentifs à empêcher que les Chrétiens leurs sujets ne participassent à rien de ce qui pouvoit avoir rapport au Paganisme, il n'est pas probable qu'ils s'en soient en quelque sorte rapprochés eux-mêmes; leur exemple auroit plus fait de mal que leurs ordres n'auroient fait de bien.

L'éloignement des Princes Chrétiens pour les pratiques superstitieuses du Paganisme, ne paroît pas à Bosius une raison bien forte contre son système. Il soutient avec Baronius, Sponde & plusieurs autres, que les Empereurs pouvoient permettre sans irreligion, qu'on les nommât Souverains Pontifes; & il ajoûte que quelque zèle qu'on leur attribue pour la destruction du Paganisme, ils en ont cependant toléré, &

*L. 1. Cod. Th.
de Pag. Sacrif.
& Templ.
Lib. III. Cod.
apodem.*

quelquefois même autorisé les pratiques par des constitutions & des rescrits. C'est ainsi que Constantin ordonna de consulter les Haruspices, toutes les fois que la foudre tomberoit sur le palais ou sur les édifices publics. Par une autre loy il défendit de faire le procès à ceux qui se serviroient de l'art magique pour la conservation de la santé des hommes ou pour leur guérison. Les jeux du Cirque & les combats de Gladiateurs, quoiqu'ils eussent été consacrés par la superstition payenne, furent encore en usage pendant long tems ; & on trouvera dans la Dissertation de Bosius une assez longue énumération des restes de Paganisme, qui se soutenoient encore près de deux siècles après la conversion de Constantin.

*Theodoret. lib.
III. cap. 1.
Sozomen. l. V.
cap. 1.*

7.^o Théodoret & Sozomène remarquent que Julien l'Apostat prit le titre de Souverain Pontife ; auroient-ils fait cette remarque, si ce Prince s'étoit conformé en cela à l'exemple de tous ses prédécesseurs, & ne doit-on pas en conclure que c'étoit un usage éteint qu'il voulut remettre en vigueur lorsqu'il se déclara publiquement Payen ? L'observation que quelques Ecrivains ecclésiastiques ont faite, répond Bosius, sur ce que Julien se nommoit lui-même *Ἀρχιεπὶς*, ne regarde pas le Souverain Pontificat proprement dit, mais plutôt la Grande-Prêtrise de quelque Divinité particulière, comme, par exemple, du Soleil, pour qui Julien avoit une dévotion singulière. Il n'étoit pas ordinaire que les Empereurs se chargeassent de ces Grandes-Prêtrises, & cela suffit pour que Théodoret & Sozomène ayent cru devoir le faire remarquer.

8.^o Enfin, Godefroy soutient que tout ce que dit Zosime sur le refus que Gratien fit d'accepter la Robe pontificale, est une histoire inventée à plaisir ; car si le fait étoit vrai, ajoutet-il, les Auteurs Chrétiens n'auroient pas oublié d'en parler & d'en faire honneur à ce Prince, comme il le méritoit. D'ailleurs, la Robe pontificale auroit dû lui être présentée à Rome, où s'assembloit le Collège Pontifical, & cependant on ne trouve nulle part que Gratien y soit jamais allé : enfin Zosime dans ce passage même, dit que Gratien déclara qu'un pareil vêtement ne convenoit pas à un Chrétien ; Zosime

avoue donc que, suivant le sentiment des Chrétiens de ce tems-là, il n'étoit pas permis à ceux qui faisoient profession de croire en Jésus-Christ, d'accepter la Robe pontificale, & cet aveu suffit pour détruire tout ce qu'il avoit dit auparavant sur le Souverain Pontificat des premiers Empereurs Chrétiens.

Bosius convient que le fait rapporté par Zosime, prouve que Gratien avoit la conscience plus délicate que ses prédécesseurs, mais il dit que c'est-là tout ce qu'on en peut conclurre. Seroit-il en effet raisonnable de révoquer ce fait en doute, par la seule raison que les Auteurs Chrétiens n'en parlent pas, tandis que nous avons perdu les ouvrages de la plupart de ceux qui avoient écrit l'histoire de ce même siècle? Au reste, c'est sans aucune raison que Godefroy a prétendu qu'on ne pouvoit donner la Robe pontificale aux Empereurs, que dans Rome, on ne peut citer aucun Auteur qui ait avancé un tel paradoxe; & ne sçait-on pas que plusieurs Empereurs, comme Macrin, Maximin, Gordien l'ancien, &c. ont été Souverains Pontifes, sans jamais avoir mis le pied à Rome depuis leur avènement à l'Empire? Connoît-on quelque loy qui défendit de députer des Pontifes pour aller porter la Robe pontificale à l'Empereur, dans le lieu où pour lors il se trouvoit?

Je passe sous silence ce que Godefroy oppose aux autorités qu'on a coutume d'alléguer pour prouver le sentiment contraire au sien. J'omets aussi à dessein les répliques de son adversaire; outre que cela me meneroit trop loin, j'aurai occasion d'en parler dans la suite de cette Dissertation.

Le P. Pagi s'est déclaré en faveur du sentiment de Godefroy, & il l'a appuyé des mêmes raisons, sans faire aucune mention des réponses de Bosius. M. de Tillemont a suivi son exemple, moins déterminé par des preuves convaincantes (car il n'ajoute rien à ce que le P. Pagi & Godefroy avoient dit) que par le penchant qu'il avoit à croire que des Princes auxquels le Christianisme est en partie redevable de son prompt accroissement, avoient rompu toute liaison avec le Paganisme, n'y en ayant aucune que M. de Tillemont ne regardât comme criminelle. D'un autre côté, le célèbre Spanheim* a embrassé

*Pagi, Crit. ad
ann. 312. num.*

17-24.

Tillem. Hist.

des Emp. t. IV.

*pag. 139. &
635.*

** Spanh. de Uff.
& Praest. Num.
Diff. XII. t. 1.
pag. 413.*

le parti de Bofius; il croit que Constantin & ses fuccelleurs craignant de rifquer leur Couronne, dans un tems où prefque tout le Sénat & le plus grand nombre de leurs fujets étoient encore plongez dans les ténèbres de l'Idolatrie, n'avoient qfé refufer ni le titre ni la Robe de Souverains Pontifes; non qu'ils vouluſſent participer aux facrifices des Gentils, mais parce qu'il leur importoit de conferver leur autorité fur l'Ordre Pontifical, & de ne point fe mettre en danger de caufier une révolte dans l'Empire. Van-Dale eſt allé encore plus loin; il a prétendu que non feulement les premiers Empereurs Chrétiens avoient été Souverains Pontifes, mais même que Gratien & ceux qui lui fuccédèrent, avoient continué de porter ce titre pendant pluſieurs ſiècles; que le Souverain Pontificat leur donnoit fur la Religion chrétienne le même pouvoir que les anciens Auguſtes avoient eu fur la payenne: & dans fon livre fur les Oracles, il cite une Infcription qui donne le titre de Souverain Pontife à Juſtin I.

*Van-Dal. Diff.
Antiquar. II. c.
1. & 2.*

*Id. de Oracul.
pag. 153.*

Telles font les différentes opinions fur le tems où le Souverain Pontificat a ceſſé d'être mis au nombre des dignités attachées à l'Empire. Je les ai fidèlement rapportées, avec les preuves que chacun allégué en fa faveur. Il ne me reſte plus qu'à me déterminer pour le ſentiment qui me paroît appuyé fur de plus fortes raifons; mais avant que d'expoſer celles qui m'obligent à embraffer le ſyſtème de Bofius & de Spanheim, je crois devoir faire remarquer qu'il y a trois chofes à confidérer dans le Souverain Pontificat; le titre ou la dignité, qui faifoit regarder comme ſacrée la perſonne de celui qui en étoit revêtu; l'autorité, qui lui ſoumettoit tous les Prêtres & toutes les Prêtrefſes, & ſans laquelle on ne pouvoit ni établir aucun nouveau culte, ni faire aucun changement dans le culte reçu; enfin les fonctions, qui conſiſtoient principalement à faire les cérémonies religieufes & à offrir des facrifices. Or quand on demande ſi les premiers Empereurs Chrétiens ont conſervé le Souverain Pontificat, on ſent bien qu'il ne s'agit pas de ſçavoir ſi ces Princes ont adreſſé des prières aux Dieux des Payens, ſ'ils leur ont immolé

immolé des victimes, s'ils ont encensé leurs autels, ou s'ils leur ont dédié des temples. Il est certain qu'ils n'ont jamais rien fait de semblable, & si cela leur étoit arrivé, on les auroit dès lors regardés comme des apostats. Ainsi la question se réduit à sçavoir si depuis la conversion de Constantin on a continué de donner à lui & à ses successeurs le titre de Souverains Pontifes sur des monumens publics élevez par leurs ordres, ou tout au moins avec leur permission; si Constantin & ses successeurs ont joui de l'autorité attachée au Souverain Pontificat, & en quel tems précisément, les Empereurs ayant déclaré que cette dignité étoit incompatible avec leur Religion, on cessa d'en mettre le titre au nombre de ceux qui accompagnoient ordinairement les noms de ces Princes. Je déclare aussi que je ne prétends pas entrer dans la question de droit, sçavoir, si les règles austères du Christianisme pouvoient permettre que des Princes qui en faisoient profession, prissent ou souffrissent qu'on leur donnât la qualité de Surintendans de la Religion payenne. C'est un point que je laisse à discuter aux Théologiens, je me borne à traiter la question de fait en Historien & en Critique.

On s'est apperçû sans doute par ce que j'ai exposé ci-dessus, que la seule raison qui a déterminé Godefroy, le P. Pagi & M. de Tillemont à nier que les premiers Empereurs Chrétiens eussent accepté le Souverain Pontificat, c'est qu'il ne leur paroissoit pas possible d'accorder l'exercice de cette dignité avec le zèle que les Auteurs Ecclésiastiques donnent à ces Princes pour le progrès du Christianisme, & avec les différentes loix qu'ils ont faites contre le culte des faux Dieux. Il faut donc examiner attentivement regne par regne, si la conduite que les Empereurs ont tenue à l'égard des Payens, est aussi incompatible qu'on le suppose, avec la qualité de Souverains Pontifes, & si nous n'avons pas assez de monumens incontestables qui leur donnent ce titre, pour être en droit de soutenir qu'ils ont bien voulu le porter.

Lorsque Constantin parvint à l'Empire, les Chrétiens, tant dans l'Orient que dans l'Occident, si l'on en excepte les

Mém. Tome XV.

M

*Ap. Euseb. Hist.
Ecc. lib. VIII.
cap. 17.*

provinces gouvernées par Constance Chlore, essayoient depuis quelques années la plus cruelle persécution. Ce furent ces mêmes provinces qui obéirent d'abord à Constantin, & ce Prince y maintint la même tranquillité dont elles avoient joui sous l'empire de son pere. Cependant comme il étoit encore Payen au tems de son éléction, c'est-à-dire, l'an de Jésus-Christ 306. il prit le titre de Souverain Pontife avec celui d'Empereur, & ce titre lui est donné dans l'édit que Galère Maximien fit publier en 311. pour faire cesser la persécution, ainsi que Bosius & les autres l'ont remarqué. L'année suivante 312. il le prend encore dans ses monnoyes, comme on peut en juger par la Médaille de petit bronze du Cabinet de M. l'Abbé de Rothelin, que j'ai citée dans ma seconde partie, & où on lit autour de la tête, CONSTANTINVS. P. F. AVG. au revers, P. M. TR. P. COS. II. PP. à l'exergue, P. L. N. Ce fut en l'une de ces deux années que Constantin ayant vu une Croix miraculeuse dans le Ciel, crut en J. C. & commença de faire profession du Christianisme. La victoire qu'il remporta sur Maxence, le mit bien-tôt après en état d'agir en faveur des Chrétiens, qui jusqu'alors n'avoient été que tolérez, même dans les pays soumis à Constance Chlore. Constantin changea cette tolérance en une permission expresse, qui autorisa l'exercice public de leur Religion; l'édit en fut publié à Milan en 313. tant en son nom qu'en celui de Licinius; Eusebe nous l'a conservé, & les deux Empereurs y déclarèrent que, toute persécution cessante, ils veulent qu'il soit libre à tous leurs sujets de suivre la Religion qu'il leur plaira, tant la Chrétienne que les autres.

Id. lib. X. c. 5.

Constantin ne fit rien de plus, tant qu'il eut en tête des compétiteurs; mais la défaite & la mort de Licinius l'ayant rendu seul maître de l'Empire, il profita de cette situation pour porter les premiers coups au Paganisme, & il fraya à ses successeurs le chemin qu'ils devoient tenir pour venir à bout de le détruire sans se mettre au hazard d'une révolte. Rome payenne avoit souvent pros crit les cultes qui pouvoient favoriser la débauche & le libertinage, & ceux qui étoient

visiblement fondez sur l'imposture, ne servoient qu'à décrier la Religion, quand la fourberie venoit à se découvrir. L'Empereur pouvoit donc sans rien risquer, défendre ces sortes de cultes, & détruire les lieux destinez à les pratiquer. Il y avoit un temple de Vénus dans un bois sacré près d'Aphaque ville de la Phénicie; ce temple étoit plutôt une école de libertinage, qu'un lieu propre à y remplir des devoirs de religion : à Héliopolis dans la même province, on voyoit un autre temple de la même Déesse, où les Payens permettoient à leurs femmes & à leurs filles de se prostituer impunément. Constantin ne se contenta pas de défendre ces abominations, il fit ruiner de fond en comble les temples où elles se commettoient; & à peu-près dans le même tems, il abolit à Alexandrie & dans l'Egypte ces Prêtres du Nil, qui servoient d'instrumens à des desordres que nous n'oserions nommer.

Euseb. vit. Constantin. lib. III. cap. 5 6.
Id. ibid. l. III. cap. 5 8.
Socrat. Hist. Eccl. lib. I. cap. 18.

Euseb. ubi supr. lib. IV. c. 25.

Par un motif différent, il fit encore abattre le temple d'Esculape à Æges dans la Cilicie. On croyoit que ce Dieu y opéroit des guérisons miraculeuses, & qu'il y rendoit des oracles en songe à ceux qui venoient y passer la nuit. Je suis persuadé que si Eusèbe étoit entré dans un plus grand détail, il nous auroit appris que Constantin, en détruisant ce temple, avoit rendu publique l'imposture dont les Prêtres d'Esculape se servoient pour abuser le peuple, & que la découverte de la fourberie avoit fourni à ce Prince un prétexte spécieux pour ordonner que ce temple fût démoli, sans que les Payens pussent regarder cet ordre comme un commencement de persécution contre leur Religion. Ce fait n'étoit pas encore arrivé quand Eusèbe composa la Préparation Évangélique, & voilà pourquoi il n'en a pas parlé dans l'endroit où voulant montrer qu'il n'y avoit que de la fraude dans les miracles & dans les prédictions attribuées aux Dieux des Payens, il cite l'exemple de ce qui s'étoit passé peu auparavant à Antioche & à Milet, & dont les informations étoient dans les registres publics.

Id. ibid. l. III. cap. 57.

Idem, Prepar. Evang. lib. III. cap. 1. & 2.

La magnificence des temples, la beauté des statues dont ils étoient ornez, la richesse des vases qui servoient aux sacrifices,

les présens sans nombre qu'on apportoit de toutes parts, & qu'on y conservoit précieusement, tout cela frappoit les yeux du peuple, & ne contribuoit pas peu à le tenir attaché à ses anciennes erreurs. Les Prêtres étoient les plus intéressés à l'y entretenir, tant par les honneurs que leur procuroit le Sacerdoce, que par le profit qui leur en revenoit; car ils avoient des appointemens considérables assignés sur le trésor public, & ils étoient administrateurs des deniers qui appartenoint aux temples qu'ils desservoient, soit que cet argent vînt des offrandes qu'on y apportoit journellement, soit qu'il vînt du revenu des fonds donnez à ces temples par des communautés ou par des particuliers. Constantin voulut affoiblir ces deux motifs de l'attachement des Prêtres & du peuple à l'idolatrie; le dessein qu'il avoit conçu de bâtir la ville à laquelle il donna son nom, lui en fournit une occasion favorable. Il falloit des sommes immenses pour bâtir une ville qu'il prétendoit égaler à Rome, les revenus ordinaires de l'Empire ne suffisoient pas, on eut recours à des moyens extraordinaires; & comme autrefois dans les besoins pressans de l'Etat on ne s'étoit pas abstenu de toucher aux deniers sacrez, Constantin se saisit des revenus des temples, pour les employer à la fondation de Constantinople.

*Liban. Or. pro
Templ. pag. 9.
& Orat. Apol.
xxv. p. 591.*

Ce n'étoit pas assez pour un Empereur que d'avoir bâti une grande ville, il falloit encore l'orner de tout ce qui pouvoit lui donner du relief; & rien ne pouvoit tant contribuer à son embellissement, que de mettre dans les places, dans les marchés, dans les édifices publics & sur des colonnes, des statues de la main des plus excellens maîtres. L'ancienne Rome s'étoit enrichie des dépouilles de la Grece & de l'Orient, tout y étoit plein de statues enlevées aux villes & aux temples des provinces qu'elle avoit soumises. Constantin jugea de même qu'il devoit faire enlever des temples de plusieurs villes de l'Empire, les statues qui en faisoient le principal ornement, pour les mettre dans les places & dans les autres édifices publics de la nouvelle Rome. C'est par-là qu'il faut expliquer ce que les Historiens Ecclésiastiques * ont dit des officiers

* *Confer. cum
Zosim. lib. 11.
cap. 31. Euseb.
vii. Const. l. 111.
cap. 54. Socrat.
Hist. Eccl. l. 1.
c. 16. & Sozom.
lib. 11. cap. 5.*

employez par l'Empereur à faire la perquisition des statues, pour les transporter à Constantinople. Ces officiers, disent-ils, forçoient les Prêtres à tirer leurs statues des endroits où ils les avoient cachées ; & souvent après les avoir fait dépouiller des lames d'or & d'argent dont elles étoient couvertes, & qu'ils faisoient convertir en monnoye, ils abandonnoient leur masse informe à ceux qui leur avoient rendu un culte religieux, pour leur laisser un monument de l'impuissance où étoient de se défendre eux-mêmes, ces Dieux dont ils imploroient le secours. Comme les officiers dont Constantin se servit en cette occasion, étoient Chrétiens, on peut bien croire qu'ils ne ménagèrent pas les Gentils, & que leur zèle les fit aller quelquefois plus loin que leurs instructions ne portoient ; car il faut bien se garder de prendre à la lettre ce que Théodoret assure en un endroit de son Histoire Ecclésiastique, que Constantin avoit ordonné en général de fermer les temples. Libanius parlant à Théodose en faveur de ces mêmes temples, après avoir avoué que Constantin s'étoit emparé de leurs revenus, ajoute qu'en tout le reste il les avoit laissés dans leur premier état : τῆς καὶ νομοῖς διαγραφείας ἐκίμησεν ὅδε ἐν, & cela est confirmé par l'Empereur Julien, quoiqu'il ait cherché par-tout à rendre son oncle odieux, en le représentant comme l'ennemi implacable du Paganisme. L'enlèvement des statues ne fut pas même général, il est certain qu'il n'eut pas lieu dans l'Occident ; l'Afrique & l'Egypte paroissent en avoir été exemptes, car il n'en est fait mention ni dans Saint Athanasé, ni dans Saint Augustin, ni dans aucun des Peres qui ont vécu dans ces deux parties de l'Empire. Le discours de Libanius montre assez qu'il n'en fut pas question à Antioche, & peut-être faudra-t-il réduire ce qu'Eusébe a dit là-dessus, à la Palestine, à la Phénicie & à quelques temples particuliers de l'Asie Mineure & de la Grece.

Theodor. Hist. Eccl. lib. V. c. 21.

Liban. Or. pro Templ. pag. 9. 10.

Julian. Orat. VII. p. 424.

Constantin auroit porté une atteinte bien plus vive au Paganisme, s'il étoit vrai, comme la plupart des Modernes l'ont cru, qu'il eût absolument défendu les sacrifices. Ils se fondent sur un endroit de sa vie écrite par Eusébe, & ils y

L. II. Cod. Th.
de Pag. Sacrif.
& Templ.

Theodor. Hist.
Eccl. l. V. c. 21.
Oros. lib. VII.
cap. 28.
Sozom. lib. III.
cap. 16.

Euseb. viii.
Comp. lib. II.
cap. 45.

joignent une loy des Empereurs Constance & Constantin, où il est dit : *Cesset superstitio, sacrificiorum aboleatur infania; nam quicumque contra legem divi Principis parentis nostri, & hanc nostram mansuetudinis, ausus fuerit sacrificia celebrare, competens in eum vindicta, & praeiens sententia exeratur.* Il paroît que les anciens Auteurs Ecclesiastiques ont été de ce même avis, car Théodoret, Orose & Sozomène disent aussi que Constantin défendit de sacrifier. Mais plus j'ai examiné les fondemens de cette opinion, & plus je me suis convaincu qu'elle étoit contraire à la vérité. Nous n'avons plus aujourd'hui la loy de Constantin sur les Sacrifices; & pour sçavoir ce qu'elle contenoit, nous devons nous en rapporter à Eusèbe, le seul des Historiens contemporains qui nous restent. Voici comme il en parle: « Dans la suite, dit-il, on publia deux loix en même tems; par la première on défendoit ce qu'il y avoit d'abominable dans le culte qu'on rendoit aux faux Dieux, soit à la ville, soit à la campagne, » *ὁ μὲν εἶργον τὰ μυστῆρα τῆς ἑστῆς πόλεως καὶ χείρας τὸ παλαιὸν σιωπελομενῆς εἰδωλολατρίας;* « en sorte, continue Eusèbe, que personne n'osât plus élever des statues aux fausses Divinités, ni s'adonner à la divination & aux autres superstitions, ni même faire des sacrifices, » *ὥς μήτε ἐγέρσεις ἑστίων ποιῆσαι πολυῶν, μήτε μαντείας ἢ τῆς ἄλλης περὶ τῆς ἑστίων χείρας, μήτε ἰδὲ θύειν καὶ θύλου μυστήρια.*

Pour bien entendre ce passage, il faut y distinguer avec soin deux choses différentes qu'il comprend; l'une le vrai sens de la loy de Constantin, l'autre les premiers effets que sa promulgation fit sur les esprits des Payens. La loy ne défendoit pas les sacrifices, mais seulement *τὰ μυστῆρα* & . . . *εἰδωλολατρίας*, ce qu'il y avoit de plus détestable dans l'idolatrie. Cependant les Payens intimidés par cette loy, la première qu'on eût faite contre leur culte, de peur d'être accusés de contravention aux ordres de l'Empereur, s'abstinrent au moment qu'elle fut publiée, d'élever de nouvelles statues à leurs Dieux, de pratiquer certaines superstitions qui avoient cours depuis très-long tems, & même d'offrir des sacrifices. Mais comme l'intention du Prince n'avoit pas été de les leur interdire

absolument, ils revinrent bien-tôt de leur crainte, & ils recommencèrent à sacrifier à l'ordinaire. Nous en avons une preuve dans le discours de Libanius, que j'ai déjà cité, où ce Sophiste assure que Constantin, après s'être fait du revenu des temples, ne changea rien au culte reçu & autorisé par les loix de l'Empire. Symmaque dans la lettre aux Empereurs sur l'autel de la Victoire, insinue la même chose en ces termes :

Certe numerantur Principes utriusque sectæ, utriusque sententiæ, proximis eorum caeremonias patrum coluit, rectior non removit. Si exemplum non facit religio veterum, faciat dissimulatio proximorum.

Liban. Orat. pro Templ. pag. 10.

Symmach. lib. 2. epist. 54.

J'ajoute qu'en cas que les Payens, dans la crainte de desobéir à l'Empereur, eussent continué à suspendre le culte des Idoles, rien n'étoit plus propre à les rassurer que la lettre adressée par Constantin aux habitans des provinces de l'Orient, peu de tems après la publication de la loy dont nous parlons. Quoi-

Euseb. vii. Constant. lib. 11. c. 48. & seqq.

qu'il eût écrit cette lettre pour exhorter ses sujets à embrasser le Christianisme, il y déclare cependant que son intention

Ibid. cap. 56.

étant d'assurer la tranquillité de tous ses sujets, il ne prétend pas troubler la paix de ceux qui faisoient profession du Paganisme, & qu'il veut qu'ils en jouissent tout comme les Chré-

tien ; puis il ajoute qu'il consent que chacun agisse suivant sa conscience, *ἕκαστος ὅπως ἢ ψυχῇ βέλτερον, ἢ τοῦ τοῦ κοινώτερον.*

Mais la fin de la lettre rend la vérité de mon explication plus sensible, car Constantin y déclare qu'une des raisons qui l'ont

Ibid. cap. 60.

porté à s'étendre plus qu'il n'avoit résolu, c'est qu'il lui étoit revenu que quelques-uns faisoient courir le bruit qu'il avoit

aboli toutes les cérémonies usitées dans les temples, & ce qu'il appelle la puissance des ténébres. Mais il insinue que l'attachement aux anciennes erreurs a trop de pouvoir sur l'esprit

de la multitude, pour qu'il puisse faire autre chose que d'exhorter ses peuples à se convertir. Enfin, dans le discours qu'il prononça dans l'Assemblée des Saints, c'est-à-dire, des Fidèles, qu'Eusebe a joint aux quatre livres de sa vie, ce Prince dit en adressant la parole aux Gentils : « Allez donc, Impies, puis-

Const. Const. ad SS. Gent. cap. 21.

qu'il vous est permis & que vous le pouvez impunément. « *(ἵνα μὴ εἰς ὑμῶν ἀπὸ τῆς ἀπειθείας ἀποβῇ)* allez égorger des «

» victimes, célébrer ces fêtes & ces banquets où vous faites
 » semblant de remplir des devoirs de religion, quoiqu'en effet
 vous vous y livriez à la débauche & à l'intempérance. »

*Vit. Constantin.
 lib. IV. c. 23.
 & 25.*

*H. Vales. Not.
 in Euseb. pag.
 244.*

Constantin n'a donc jamais fait de loy qui défendit en général aux Payens de sacrifier, quoiqu'Eusébe semble le dire en deux autres endroits ; & il s'est contenté d'interdire les sacrifices qui occasionnoient le plus affreux libertinage, ceux qui se faisoient ou chez des particuliers ou en cachette ; & qui pouvoient servir de prétexte à des assemblées suspectes, comme le sçavant Henry de Valois l'a très-bien fait remarquer. Soutenir qu'il a fait une défense générale, ce seroit aller contre ce qu'il dit lui-même dans ses lettres & dans ses discours, ce seroit fermer les yeux à l'évidence des faits, qui nous montre que l'exercice de l'idolatrie n'a pas cessé pendant son regne.

*L. II. Cod. Th.
 de Pag. Sacrif.
 & Templ.*

La connoissance de la conduite de Constantin envers les Payens, & l'explication de la loy qu'il fit sur les pratiques religieuses du Paganisme, nous découvrent le véritable sens des loix publiées par les Princes ses fils sur le même sujet. Celle que j'ai déjà rapportée, & qui est datée de l'an 341. de l'Ere Chrétienne, est un simple renouvellement de la loy de Constantin, on peut en juger par ses propres termes : *Quicumque contra legem divi Principis parentis nostri, & hanc nostre mansuetudinis, ausus fuerit sacrificia celebrare, competens in eum vindicta, & præsens sententia exeratur.* Constance & Constant ordonnent seulement qu'on tienne la main à l'exécution de la loy de Constantin. On ne doit donc pas donner à cette confirmation plus d'étendue qu'à l'ordonnance qu'elle refect en vigueur, & par conséquent les termes généraux qu'elle contient, doivent être restreints à une itérative défense des sacrifices abominables & des superstitions qui s'étoient glissées dans le culte des particuliers.

*Euseb. vit. So-
 phist. 7. 153.*

Il n'y eut rien de changé à ces dispositions pendant la vie de Constant, & Eunapius nous en donne une assez bonne preuve dans ce qu'il raconte d'Anatolius. Il dit que celui-ci, qui fut Préfet du Prétoire sous Constance & Constant, vint faire un voyage à Athènes, qu'il y offrit des sacrifices, & qu'il

qu'il y visita tous les temples que les usages religieux du Paganisme l'obligeoient de visiter. Un homme en place comme Anatolius, & dont l'exemple pouvoit être cité, n'auroit pas été assez imprudent pour violer les constitutions Impériales publiquement au milieu de la Grece, & dans une ville d'un aussi grand abord qu'étoit Athenes. Si donc il se conduisit de la sorte, ce fut parce que les sacrifices de tout genre n'avoient pas été défendus, ni tous les temples fermés par les ordres de Constantin & de ses fils.

Nous avons cependant dans le Code Théodosien, une loi de Constance, du 19. Février 356. par laquelle il condamne au dernier supplice ceux qui auront sacrifié ou rendu un culte religieux aux Idoles : *Pœná capitis subjugare præcipimus quos operam sacrificiis dare, vel colere simulachra consulerit.* Il y en a

Lex VI. Cod. Theod. de Pag. Sacr. & Templ. Lex IV. Cod. eodem.

une autre du même Empereur, qui ordonne de fermer incessamment tous les temples, qui défend d'accorder à qui que ce soit la permission d'y entrer, qui condamne à mort ceux qui oseroient sacrifier, & déclare leurs biens confisqués, & qui rend les Gouverneurs des provinces responsables sur leur tête, de l'exécution de tous ces points; mais la date de cette loi est manifestement corrompue, comme Godefroy & M. de Tillemont s'en sont apperçus, car on y lit : *Dat. Kal. Dec. Constantio IV. & Constante II. AA. Conf.* Le second Consulat de Constant est joint dans tous les Fastes au troisième, & non au quatrième Consulat de Constance; il faudroit donc lire, *Constantio III. & Constante II. AA. Conf.* ou bien, comme Godefroy l'a proposé, *Constantio A. VI. & Constantio Cæs. II. Conf.* parce que Constance fut Consul pour la sixième fois avec son cousin Constantius Gallus pour la seconde. Mais ces deux corrections sont également contraires à l'Histoire, car en suivant la première leçon, la loi seroit de l'an 342. de J. C. long-tems avant que Taurus à qui elle est adressée, fût devenu Préfet du Prétoire; & la conjecture de Godefroy ne remédie pas à cet inconvénient, puisqu'en l'admettant il faudroit dire que la loi est de l'an 353. quoique Taurus, qui, suivant Ammien-Marcellin, fut envoyé en Arménie avec

Tillem. Hist. des Emp. t. IV. pag. 474. & 678.

Amm. Marcell., l. XIV. c. 11.

Mem. Tome XV.

N

la simple qualité de Questeur l'an 354. ne puisse vraisemblablement avoir été Préfet du Prétoire, que depuis 357. jusqu'en 359.

S'il m'est permis d'exposer ce que je pense sur ces deux loix, je suis fort porté à croire qu'elles n'ont jamais été publiées du vivant de Constance, & que les dates y ont été suppléées au hazard, lorsque Théodose le Jeune les a fait insérer dans le recueil des ordonnances de ses prédécesseurs, sur les minutes qui en furent trouvées parmi les papiers de la Secrétairerie d'Etat, *in Scriniis memoria*. Ce qui me persuade que je ne me trompe pas dans ma conjecture, c'est 1.^o parce que la loy qu'on dit être de l'an 353. ne porte pas le nom du lieu où elle fut expédiée, & que dans celle de l'an 356. le nom du Magistrat auquel elle étoit adressée, est demeuré en blanc: ces deux omissions jointes à la difficulté de concilier les dates de l'inscription & de la souscription, doivent naturellement faire soupçonner que l'une & l'autre avoient été laissées en blanc, pour être remplies quand on jugeroit à propos de faire publier ces loix. 2.^o On sçavoit si peu où fixer l'époque de la publication de ces loix, que dans le Code Justinien on a mis à la tête de la seconde le nom de Constantin, en la faisant toujours adresser à Taurus, quoiqu'assurément celui-ci ne fût pas en charge du vivant de cet Empereur. Et quoique dans la date on ait marqué le quatrième Consulat de Constance, on a totalement omis le nombre des Consuls de Constantin. On n'auroit pas été exposé à toutes ces variations, si cette loy avoit été publiée, parce qu'on l'auroit trouvée dans les registres avec la vraie date. 3.^o La conduite de Constance pendant les années qui ont suivi l'époque prétendue de ces loix, est tout-à-fait contraire à leur disposition. Ce Prince vint à Rome au mois d'Avril 357. & non seulement il n'y fit pas fermer les temples ni cesser les sacrifices, mais il sembla même vouloir s'attirer l'amitié des Payens, par la manière dont il en usa à leur égard. Ammien-Marcellin rapporte qu'il prit plaisir à voir les somptueux édifices de cette capitale de l'Empire, & entre autres le temple de Jupiter-Capitolin,

*L. 1. Cod. Just.
de Pagan. Sacrif.
de Temp.*

*Amm. Marcell.
lib. XV, 6, 10.*

celui qui étoit dédié à la Ville même, & le Panthéon. La seule chose qui put déplaire aux Gentils, c'est qu'il fit ôter l'autel de la Victoire du lieu où le Sénat avoit coutume de s'assembler. Hors ce seul point, il ne porta pas la moindre atteinte à l'ancien culte. Voici ce que Symmaque en dit aux Empereurs Valentinien le Jeune, Théodose & Arcadius : *Accipiat aternitas vestra alia ejusdem Principis facta, quæ in usum dignius trahat. Nihil ille decerpfit sacrarum Virginum privilegiis, decrevit Nobilibus Sacerdotia, Romanis cæremoniis non negavit impensas; & per omnes vias æternæ urbis, latum secutus Senaturn, vidit placido ore delubra, legit inscripta fastigiis Deûm nomina, percontatus est templorum origines, miratus est conditores; cùmque alias religiones ipse sequeretur, has servavit Imperio.* Je laisse à penser si Symmaque, qui n'avoit d'autre vûe que d'adoucir l'esprit des Empereurs en faveur du culte qu'il professoit, auroit hazardé de proposer à ces Princes pour modèle, le seul de tous leurs prédécesseurs qui en auroit défendu l'exercice sous peine de la vie. 4.^o Je tire ma dernière preuve de l'inexécution de ces mêmes loix, dans le tems même où on suppose qu'elles ont été publiées. Si Constance avoit ordonné de fermer les temples en 353. nous ne trouverions pas sur un ancien Marbre, que *Memmius Vitrasius Orphitus*, qui fut deux fois Préfet de Rome depuis cette année-là même jusqu'en 359. avoit fait bâtir une chapelle à Apollon. S'il avoit été défendu de sacrifier, on n'auroit pas célébré si souvent les mystères de Mithra, ou du moins on n'auroit osé en marquer les différentes initiations sur des monumens publics. Cependant nous trouvons dans les anciennes Inscriptions, la célébration des *Leontica* sous le neuvième Consulat de Constance & le second de Julien, c'est-à-dire, l'an 357. de l'Ere Chrétienne; la célébration des *Patria* ou *Perfica* l'année suivante, en laquelle *Datianus* & *Cérealis* furent Consuls. Et l'on retrouve sur un autre Marbre, les *Leontica* célébrés pendant le Consulat d'Eusèbe & d'Hypatius, l'an 359. de l'Ere Chrétienne. Il faut donc que les deux loix dont il s'agit, n'aient jamais été promulguées du vivant de Constance, ou qu'elles aient été révoquées sur le champ.

N ij

*Symmach. l. x.
epist. 54.*

*Gruter.
xxxviii. 61*

*Ibid. ccciii.
1. 2.*

*Ibidem,
mlxxxvii.
4. 45.*

Si elles n'ont pas été publiées dans le tems, il est visible que les fils de Constantin ont imité la conduite de leur pere à l'égard des Payens, & qu'ils les ont laissé jouir du libre exercice de leur religion. Ce que les uns & les autres ont fait pour en supprimer certaines pratiques, n'est point du tout incompatible avec le titre de Souverains Pontifes que Zosime nous assure qu'ils avoient accepté. En effet, qu'est-ce que Constantin défendit aux Payens? C'est uniquement, comme nous l'avons vû, les désordres qui s'étoient glissés dans le culte, τὰ μυσταχὰ τῆς εἰδωλολατρίας, & les sacrifices qui se faisoient dans les maisons particulières, comme il s'en est expliqué lui-même dans la loy qu'il fit sur l'Haruspicine:

*L. i. Cod. Th.
ubi supra.*

Cæteris etiam, dit-il, usurpandæ hujus consuetudinis licentia tribuenda, dummodo sacrificiis domesticis abstineant, quæ specialiter prohibita sunt. Constant en 341. renouvelle les mêmes défenses, *Cesset superstitio*, dit-il. Qu'entendoit-on alors par superstition? un culte, des cérémonies, des sacrifices introduits par des particuliers, sans le sceau des loix de l'Empire, *sacrificiorum aboleatur insania*. Qu'étoit-ce encore que cette folie des sacrifices? des opérations magiques & théurgiques, une confiance insensée dans les Devins, qui, pour satisfaire la vaine curiosité de ceux qui les consultoient en secret, faisoient profession de prédire l'avenir en examinant les entrailles des animaux, & pouissoient quelquefois l'extravagance jusqu'à immoler des victimes humaines. C'étoit enfin des sacrifices nocturnes, qui ne pouvoient que favoriser le dérèglement. Le Tyran Magnence, pour attirer les Payens dans son parti, avoit de nouveau permis ces sacrifices; mais peu après sa mort, Constante fit publier une loy pour les abolir entièrement. Or toutes ces défenses, loin d'avoir rien d'incompatible avec le titre de Souverain Pontife, pouvoient au contraire être regardées comme des réglemens faits à l'imitation des Payens, puisqu'on trouve dans l'Histoire de l'ancienne Rome divers décrets contre les nouveaux cultes, contre les sacrifices nocturnes, & contre les Devins, les tireurs d'horoscope & les diseurs de bonne aventure. Aux exemples qu'on trouvera

*L. v. Cod. Th.
idem.*

*V. Tac. Annal.
lib. i. & xii. &
Sueton. Tib. cap.
36. Vitell. cap.
4. & 6.*

dans les Auteurs que je cite à la marge, il me suffira d'ajouter un passage remarquable du discours que le Consul Sp. Postumius Albinus prononça devant le Peuple, lorsqu'il voulut faire proscrire sous de grièves peines, les Bacchanales, qui avoient commencé de s'introduire dans Rome vers le milieu du 71.^e siècle après sa fondation. Dans ce discours, qui est rapporté tout entier par Tite-Live, le Consul parle ainsi au Peuple assemblé: *Quoties hoc patrum avorumque ætate, negotium est Magistratibus datum, ut sacra externa fieri vetarent, sacrificulos, vatesque Foro, Circo, Urbe prohiberent, vaticinos libros conquirerent comburerentque, omnem disciplinam sacrificandi præterquam more Romano abolerent! Judicabant enim prudentissimi viri onnis divini humanique juris, nihil æque dissolvendæ religionis esse, quàm ubi non patrio, sed externo ritu sacrificaretur.* Ce n'est donc pas dans les loix que Constantin & ses fils ont faites pour supprimer les abus qui s'étoient introduits dans le culte idolatre, qu'il faut chercher des preuves que ces Princes ont refusé le titre de Souverains Pontifes.

*Liv. l. XXXIX.
cap. 16.*

On ne seroit guères mieux fondé à soutenir que le Souverain Pontificat ne pouvoit pas s'accorder avec le Christianisme, tel que Constantin & ses fils le professioient. Ce n'est pas que je doute que Constantin ne fût bien convaincu de la vérité de la Religion Chrétienne; ce Prince faisoit hautement profession de croire en J. C. il lui bâtissoit des églises, il lui adressoit des prières; mais jusqu'à la fin de ses jours, ce n'est qu'improprement que l'Eglise a pu le compter au nombre de ses enfans, & que les Chrétiens l'ont compté parmi leurs freres, puisque trois mois avant que de mourir, il ne s'étoit pas encore fait recevoir au nombre des Catéchumènes. Quoique M. de Valois soit le premier qui ait avancé que Constantin n'a été fait Catéchumène qu'à Héliénople très-peu de tems avant sa mort, son sentiment n'en est pas moins vrai, & le passage d'Eusèbe dont il se sert pour prouver ce fait, ne sçauroit être plus décisif. Eusèbe dit que ce Prince étant venu à Héliénople, & sentant approcher sa fin, comprit qu'il falloit se hâter d'expier les pechés de sa vie passée, & de laver ses fautes dans

*H. Vales. Not.
in Euseb. pag.
251. & 252.*

les eaux salutaires du Baptême. Plein de ces saintes pensées, il se rendit à la Chapelle des Martyrs; là à genoux, il offrit à Dieu ses prières, en confessant les fautes dont il se sentoit coupable; & ce fut dans ce même endroit, ajoute l'Historien, qu'il reçut pour la première fois l'imposition des mains accompagnée de la bénédiction : *ἔδωκε δὲ καὶ ἁγιοῦ τοῦ ἁγίου πνεύματος ἐξέλιπον*. M. de Valois prouve ensuite fort au long dans ses Notes, que l'usage de l'Eglise en ces tems-là, étoit que ceux qui aspiraient à devenir Chrétiens, fussent mis d'abord au rang des Catéchumènes, par l'imposition des mains qu'ils recevoient des Evêques. M. de Tillemont a senti la force de cette preuve, & il a donné la solution de quelques difficultés qu'on pouvoit proposer contre le sentiment de M. de Valois. Cependant il avoue qu'il auroit bien souhaité de pouvoir se dispenser de le suivre; & en attendant que quelqu'un ait trouvé une autre explication du passage d'Eusèbe, il propose celle-ci, qu'il abandonne avec sa modestie ordinaire, au jugement des Lecteurs. « Je ne sais, dit-il, si les paroles d'Eusèbe ne pourroient pas signifier que Constantin ayant demandé le Baptême, on en commença la cérémonie » dans l'église même de Saint Lucien à Héliénople, où il étoit, » en lui imposant les mains, pour le mettre au nombre des » compétens, ou pour faire les exorcismes, &c. & qu'on fit ensuite le reste à Aquyron où il se fit transporter. » La manière dont ce judicieux Critique propose cette explication, fait assez juger qu'il n'en étoit pas satisfait. Quelle apparence, en effet, que Constantin ait commencé les cérémonies de son baptême dans un lieu, & qu'il se fût fait porter ailleurs avant qu'elles fussent achevées? Il ne se hâta de demander le Baptême, que quand il désespéra tout-à-fait de pouvoir aller recevoir ce Sacrement dans les eaux du Jourdain, & il ne devoit pas avoir perdu toute espérance de faire ce voyage, tant qu'il se sentit en état de se faire transporter d'un lieu en un autre. D'ailleurs, le terme *ἁγιοῦ* employé par Eusèbe, détruit entièrement l'explication de M. de Tillemont; car tout Catéchumène étant obligé de recevoir l'imposition des

Eusèb. vit. Constant. lib. IV. c. 61.

Tillem. Hist. des Emp. rom. IV. Not. pag. 658. 659.

main, Eusébe n'auroit pu dire que Constantin le reçut pour la première fois à Héliénople dans la Chapelle des Martyrs, s'il avoit été Catéchumène plusieurs années auparavant.

Quand même on pourroit prouver que Constantin a été Catéchumène beaucoup plutôt que je ne le suppose, il suffit qu'il n'eût pas reçu le Baptême, pour qu'on ne puisse pas dire qu'il étoit indispensablement obligé de rompre tout engagement, même purement extérieur, avec les Payens. Or il est certain que ce Prince ne se fit baptiser que peu de jours avant sa mort, & son fils Constance suivit son exemple en cela, comme en tout le reste, ainsi qu'on peut s'en assurer par le témoignage de S.^t Athanase, de Socrate, de Philostorge & de la Chronique d'Alexandrie. Le Christianisme de ces deux Princes n'est donc pas une raison convainquante que pendant le cours de leur vie, avant qu'ils eussent reçu le Sacrement qui constitue proprement le Chrétien, ils eussent renoncé au titre de Souverains Pontifes. Ce titre n'étoit pas, dans le fond, plus difficile à concilier avec leur croyance intérieure, que les expressions dont ils souffroient qu'on se servit en leur présence, & quand on parloit de leur personne ou de celle de leurs prédécesseurs. Ainsi Constantin souffrit sans indignation ces acclamations des soldats vétérans de son armée, *Auguste, Dii te servant*; & de plus, il a eu pouvoir les transmettre à la postérité dans une de ses loix. Tous les Empereurs Chrétiens, non seulement ont permis qu'on les traitât de Divinité, *Numen*, mais ils ont aussi continué d'adopter eux-mêmes, en parlant de ce qui émanoit de leur autorité, des expressions fastueuses qui devoient leur origine au Paganisme; leurs loix, leurs lettres, leurs rescrits sont traités de divins, de sacrez, de divins oracles. Ces épithètes leur paroissant propres à maintenir le respect qu'on leur devoit, ils s'en servoient sans aucun scrupule; enfin, ils ne trouvoient pas mauvais que les Payens continuassent de mettre au nombre de leurs Divinités, les Princes qui avoient vécu & qui étoient morts en professant le Christianisme: Le regne des fils de Constantin nous fournit un exemple remarquable de cette tolérance pour

*Athan. de Synod. pag. 917.
Socrat. lib. II.
cap. 47.
Philost. lib. VI.
cap. 6.
Chron. Alex.
pag. 684. edit. Rap.*

*L. I. Cod. Th.
de Verbor.*

les honneurs que les Payens rendoient à la mémoire des Empereurs décédez. Tout le monde sçait que depuis Jule-César & Auguste, aussi-tôt qu'un Empereur étoit mort, on le mettoit au rang des Dieux par décret du Sénat, & que son apothéose se célébroit avec beaucoup de pompe, pourvû que ses cruautés ne l'eussent pas rendu indigne de cet honneur. Constantin fut divinisé comme ses prédécesseurs, Eutrope le dit expressément en ces termes, *atque inter Divos meruit referri*, & le fait est constaté par un grand nombre de Médailles. Dans l'une on voit d'un côté la tête de Constantin couverte d'un voile qui descend jusque sur les épaules, & pour légende, D V CONSTANTINVS PT AVGG. c'est-à-dire, *Divus Constantinus Pater Augustorum*; au revers est un char qui s'élève en l'air, tiré par quatre chevaux qui semblent courir à bride abbatue, & dans le char est la figure de Constantin, qui avance la main droite vers une autre main qui lui est tendue du Ciel pour l'y enlever; dans l'exergue, les lettres SMANΘ marquent que la Médaille a été frappée à Antioche. Beger en rapporte une autre du Cabinet de l'Electeur de Brandebourg, où il a jû dans la légende à demi fruste du côté de la tête, DIVO CONST.... & au revers, AETERNA PIETAS: on y voit, dit-il, une figure militaire appuyée de la main droite sur une *haste*, & tenant de la gauche un globe auquel est attaché le monogramme de Christ. Le P. Banduri, qui a rapporté cette Médaille d'après Beger, en a conclu que l'apothéose de Constantin avoit dû être très-différente de celle des Empereurs précédens, parce qu'autrement il faudroit y reconnoître un mélange monstrueux de Christianisme & de Paganisme. J'ai vû une Médaille toute pareille dans le Cabinet de M. l'Abbé de Rothelin, où les lettres....TINO P, les seules qui soient bien conservées du côté de la tête, nous montrent que la légende entière est, DIVO CONSTANTINO Patri ou Pio; au revers, quoiqu'il soit très-bien conservé, on ne voit point le monogramme de Christ sur le globe que la figure militaire tient en sa main; mais dans une autre Médaille du même Cabinet, parfaitement semblable à celles dont je viens

*Eutrop. lib. x.
cap. 8.*

*Beg. Thesaur.
Brand. tom. II.
pag. 805.*

*Bandur. Num.
Imp. 190, 14. p.
267.*

viens de parler, ce monogramme se voit très-distinctement dans le champ à gauche, vis-à-vis de la tête de la figure militaire, un peu au-dessus du globe; & cela prouve seulement que les Monétaires payens n'ont pas fait difficulté de mettre sur les Médailles de l'apothéose de Constantin, le symbole de la Divinité qui étoit l'objet de son culte; ou que les Chrétiens & les Payens ont également concouru à placer cet Empereur dans le Ciel après sa mort, chacun à leur manière, puisque ce symbole se trouve sur quelques-unes de ces Médailles, & ne se trouve pas sur les autres.

Le Pere Banduri a encore rapporté une Médaille en petit bronze du Cabinet de M. Foucault, où il a lû autour de la tête, CONSTANTINVS PF AVG. au revers, IV... VBMMEM. La seule description marque assez que la Médaille étoit fruste; je l'ai trouvée bien conservée chez M. l'Abbé de Rothelin, & on y voit très-lisiblement autour de la tête de Constantin couverte d'un voile, DV CONSTANTINVS PT AVG G. Au revers il y a une figure debout, couverte de la tête aux pieds de la robe appelée *Stola*, tenant de la main droite une balance, & ayant sa gauche enveloppée de sa robe; pour légende, IVST. VEN. MEM. à l'exergue, SMANZ. Le sens des mots abrégés qu'on lit au revers, est parfaitement déterminé par une Médaille semblable du même Cabinet, où il y a, IVST. VENER. MEMOR. & à l'exergue, SMALB. Chacun voit sans peine qu'il faut les expliquer par IVSTa VENERandæ MEMORiæ, en sous-entendant *soluta*. Le mot *Iusta* étoit un terme consacré chez les Anciens, pour signifier les devoirs religieux qu'ils avoient coutume de rendre aux défunts. C'est en ce sens qu'il est souvent employé par Ovide, Lucain, Stace & plusieurs autres; sur quoi on peut voir les passages recueillis par N. Heinsius* en ses Notes sur Ovide, & par les derniers Éditeurs des Commentaires de César. Après la mort de Constantin, on lui rendit donc les honneurs accoutumés (car *Iusta* exprimoit la même chose que *ἱερὰ* chez les Grecs, suivant la remarque de Vossius) & c'est par les Médailles que nous apprenons la conformité

Mem. Tome XV.

O

Bandur. Num.
Imp. tom. II.
pag. 275.

* V. Not. Me.
Heins. ad Ovid.
Trist. l. IV. El.
10. vers. 80.
Davif. & Oudendorp. ad Cæs.
B. G. lib. VI.
cap. 19.
Voss. de Anal.
lib. I. cap. 44.
pag. 630.

qu'il y eût entre son apothéose & celle des Empereurs payens à qui on avoit décerné le même honneur. J'ai vû encore une autre Médaille qui a rapport à celles que je viens de citer: c'est le même type & la même légende du côté de la tête; au revers est une figure couverte de la tête aux pieds de la robe appelée *Stola*, & au lieu de légende on trouve dans le champ à droite ces deux lettres V N, & ces deux autres à gauche, M R; mais il n'est pas douteux qu'elles ne doivent s'expliquer comme ci-dessus, par *VeNeranda MemoRia*.

Après l'apothéose on instituait des fêtes en l'honneur du Prince déifié, & on établissait un collège ou une confrérie de Prêtres destinés à vaquer au culte de la nouvelle Divinité. Ces confréries avoient des calendriers à leur usage, sur lesquels on avoit soin de marquer les jours où l'on devoit faire la fête de la naissance, de l'avènement à l'Empire & des actions remarquables de ces Dieux de nouvelle création. Mais comme les confréries se feroient trop multipliées, si on avoit toujours laissé subsister séparément toutes celles qu'on avoit formées à la mort de chacun des Empereurs qui avoient mérité l'apothéose, il y a grande apparence que dans la suite on en joignit plusieurs ensemble, ou peut-être même qu'on les réunit toutes en une seule. Je crois pouvoir tirer cette conséquence d'un ancien Calendrier publié d'abord par Herwart, & ensuite par les PP. Pétavi & Buchérius, par Lambécus & par Gronovius; car on y a marqué exactement les jours où l'on célébroit la naissance de presque tous les Empereurs divinisés; & cela seul devoit suffire pour empêcher M. de Tillemont de soupçonner que l'Auteur étoit Chrétien. On trouve dans ce Calendrier toutes les fêtes établies en l'honneur de Constantin; sa naissance y est ainsi marquée au 27. de Février; *Natalis D. Constantini C. M.* (c'est-à-dire, *Circenses Massus*) XXIV. son avènement à l'Empire au 25. de Juillet, *Nat. Divi Constantini C. M. XXVIII.* sa victoire contre Maxence au 28. d'Octobre, *Evictio Tyranni*; sa première entrée à Rome le lendemain, *Adventus Divi*; son départ pour aller combattre Licinius au 27. de Septembre, *Profectio Divi*;

Petav. Uranol.
pag. 112. seqq.
Bucher. Doct.
Temp. p. 274.
seqq.
Lambec. BB.
Imp. tom. V. p.
276. seqq.
Tillem. Histoire
des Emp. t. IV.
pag. 482.

enfin la défaite de Licinius au 3. de Juillet, *Fugato Licinio*. On ne sçauroit douter que ce Calendrier n'ait été fait principalement pour déterminer les fêtes qu'on devoit célébrer en l'honneur de Constantin, & pour servir à l'usage des Prêtres particulièrement destinez à lui rendre cette espece de culte qu'exigeoit la coutume introduite sous Auguste, & continuée jusqu'alors sans interruption. Il ne peut pas être postérieur au tems de Constance, puisqu'en y faisant mention du jour de la naissance de ce Prince, on l'appelle seulement *Dominus*, au lieu qu'on l'eût nommé *Deus*, puisqu'il a été aussi mis au rang des Dieux après sa mort, comme Eutrope le rapporte. *Eutrop. lib. x. pag. 15.* Il faut donc que ni Constance ni ses freres n'aient pas jugé à propos de défendre qu'on rendît à leur pere des honneurs accompagnés d'un culte que le Christianisme regarde comme sacrilège; & de-là je conclus encore que la conduite de ces Princes à l'égard des Payens, ne nous oblige pas à croire qu'ils ont refusé un titre qui serroit à maintenir leur autorité, & à rendre leur personne sacrée pour le plus grand nombre de leurs sujets; d'autant mieux qu'en s'abstenant de faire les fonctions du Pontificat, ils retranchoient de cette dignité ce qu'elle avoit de plus opposé au Christianisme.

En voilà assez pour prouver qu'on n'a point de bonne raison pour rejeter le témoignage de Zosime, lorsqu'il assure que Constantin & ses successeurs immédiats acceptèrent le titre de Souverains Pontifes; la conviction sera parfaite, si nous y joignons l'autorité des monumens publics. On a déjà vu que les Médailles le donnent à Constantin l'année même de sa conversion; on continua dans la suite d'en frapper de semblables. Il y en a une d'or, frappée entre les années 315. & 320. où l'on voit d'un côté sa tête couronnée de lauriers, avec la légende ordinaire, CONSTANTINVS PF AVG. au revers il est représenté assis sur une Chaise Curule, tenant un globe de la main droite, & le sceptre de la gauche; on lit autour, PM TRIB P COS III PP. PROCOS. On connoît une autre Médaille frappée entre les années 320. & 326. qui est parfaitement semblable à la précédente pour

*Bandur. Mus.
Imp. tom. II.
pag. 246.*

*Id. ibid. pag.
247.*

Gruter.
CLIX. 6. &
CCCLXXXIII.
3.

la tête & pour le revers, mais où on lit d'un côté, IMP. CONSTANTINVS. MAX. AVG. & de l'autre, P. M. TRIB. P. COS. VI. PP. PROCOS. Les Inscriptions anciennes sont d'accord avec les Médailles; Bosius en a cité deux trouvées à Vérone & à Altino, où le nom de PONTifex MA Ximus est donné à Constantin pendant le cours de sa xxiij.^e Puissance Tribunitienne, c'est-à-dire, après le mois de Juillet de l'an 328. de l'Ere Chrétienne, trois ans après la célébration du Concile de Nicée. En voici une autre à peu près semblable à celles de Gruter, & qui paroît avoir été gravée sur une colonne milliaire. Elle est dans la Collection du Doni, imprimée à Florence il y a quelques années :

Doni, Inscript.
Antiq. Cl. 11.
201.

D N. IMP CAES
FL. CONSTANTINO
P. F. VICTORI. AVG.
PONT. MAX
TRIB. POT. XXIII
IMP. XXII. COS. VII
PP. PROCOS. CONS.
HVMANARVM. RERVM
DIVI CONSTANTII. FILIO
BONO R P. NATO
M. P. XV

On voit par-là combien Godefroy s'étoit trompé, lorsqu'il avoit avancé que le nom de Souverain Pontife ne se trouvoit ni sur les Médailles, ni sur les Inscriptions des Empereurs Chrétiens, à moins qu'elles n'eussent été altérées. Il seroit inutile de dire avec le même Auteur, que les Empereurs ne se donnoient pas ce titre eux-mêmes, & que les Payens le leur donnoient sans leur permission; car Bosius a très-bien observé qu'il faudroit pour cela supposer contre toute vraisemblance, que des sujets osassent appeler leur Souverain d'un nom pour lequel il auroit témoigné de l'éloignement; qu'on ne pouvoit pas graver d'inscription publique, & moins

encore battre monnoye, sans l'aveu des Magistrats chargés des ordres & instruits des intentions du Prince, & que si celui-ci eût marqué qu'il ne vouloit plus qu'on le traitât de Souverain Pontife, on ne lui auroit pas désobéi pendant tant d'années. Bosius auroit été bien confirmé dans son sentiment, s'il avoit connu les Médailles que j'ai décrites & l'Inscription que je viens de rapporter, & peut-être Godefroy auroit-il changé d'avis, car d'ailleurs il n'apporte pas la moindre preuve que les Empereurs Chrétiens ne se soient pas donné eux-mêmes le titre de Pontifes; il paroît au contraire par un discours que Constantin tenoit aux Evêques, qu'il se regardoit toujours comme le Grand-Prêtre de ses sujets Payens: Ἀλλ' ὑμεῖς, leur dit-il, τῶς εἰσὶ τῆς Ἐκκλησίας, ἐγὼ δὲ τῶς ἑκτὸς ὑπὸ Θεῷ καθισταμένος Ἐπίσκοπος αἱ εἰμὶ, c'est-à-dire, *Vos quidem eorum qui sunt intrā Ecclesiam Episcopi estis, ego verò eorum qui sunt extrā Ecclesiam Episcopus à Deo sum constitutus*; car il faut traduire ainsi, en sous-entendant ἀθεῶπων après les mots τῶς εἰσὶ & τῶς ἑκτὸς, comme Bosius l'a remarqué, & non pas θεαγμάτων, avec les Interprètes d'Eusèbe.

Eusèb. vita
Const. lib. IV.
cap. 24.

Bos. Diff. II.
cap. d. n.º 5.

Pourquoi seroit-on surpris que Constantin, Chrétien de croyance, eût conservé le titre de Souverain Pontife des Payens, quand on voit qu'après avoir introduit l'usage de mettre sur ses Monnoyes le monogramme de Christ, il n'a pas laissé de permettre qu'on ait continué d'en frapper où l'on trouvoit les Divinités du Paganisme au revers de sa tête? Rien n'est plus commun que les Médailles de ce Prince avec ces légendes: IOVI CONSERVATORI, IOVI CONSERVATORI AVG, MARTI CONSERVATORI, MARTI PATRI CONSERVATORI, MARTI PATRI PROPVGNATORI, MARTI SEMPER VICTORI, HERCVLI VICTORI, HERCVLI CONSERVATORI CAES, GENIO POP ROM, GENIO AVG, GENIO IMPERATORIS, SOLI INVICTO, SOLI INVICTO COMITI, SOLI COMITI AVG N. Ces Médailles s'accordent parfaitement avec celles où il est nommé Souverain Pontife, & forment:

Vide Bander.
Num. Imp. rom.
II. à pag. 248.
ad pag. 300.

une nouvelle démonstration de la vérité du récit de Zosime.

*Liban. Paneg.
Julian. Cos. Op.
tom. II. p. 295.*

Il faut cependant avouer que nous n'avons pas les mêmes preuves à l'égard de Constantin le Jeune, de Constance & de Constant ; mais nous devons moins l'attribuer au refus qu'on pourroit supposer qu'ils ont fait du titre de Souverains Pontifes, qu'à l'usage qui s'établit alors entièrement, de ne mettre plus sur les Monnoyes que les noms de *Dominus noster, Imperator, Caesar & Augustus*, sans y ajouter ceux de Pontife, de Tribun & de Consul. Cela est si vrai, qu'on n'a pas trouvé jusqu'à présent une seule Médaille où Julien soit nommé Souverain Pontife, quoique Libanius assure qu'il n'avoit pas moins de plaisir d'être appelé de ce nom que de celui d'Empereur : *ὅτι τότῳ χαίρει καὶ λούμδος ἱερὲς ὅχι ἡπὶ τοῖς βασιλεῦσι*. Le silence des Médailles & de deux ou trois Inscriptions qui nous restent des fils de Constantin, ne peuvent pas balancer le témoignage exprès de Zosime, ni prouver que ces Princes se sont écartez de l'exemple que leur pere leur avoit donné, puisqu'il est constant par tout ce que j'ai dit, qu'ils firent de cet exemple la règle de leur conduite envers les Payens. D'ailleurs, un fait établi par un Auteur presque contemporain, ne sçauroit être détruit par le silence des autres, il faudroit en trouver quelqu'un ou antérieur ou du même tems, qui dit précisément le contraire, & c'est ce qu'on ne trouve pas ici ; car je ne crois pas qu'on voulût m'objecter ce que Facundus d'Hermiane dit en parlant de l'Empereur Léon I. *Quod post adventum Domini, Gentiles tantum Principes Imperium simul Sacerdotiumque tenuerunt, judicavit non decere Principem Christianum, quod fuit aliquando Gentilium*. Il suffit de se représenter les circonstances où Facundus parloit ainsi, pour voir que ce passage n'a aucune application au Souverain Pontificat des Payens, que les Empereurs Chrétiens ont conservé pendant quelque tems. Justinien poursuivoit vivement la condamnation des trois Chapitres, & il employoit son autorité pour les faire condamner par tous les Evêques ; Facundus, partisan zélé des trois Chapitres, adressa à Justinien douze livres, qu'il composa pour leur défense. Il vouloit faire sentir

*Facund. Herm.
lib. XII, c. 3.*

à ce Prince qu'il avoit tort d'user de son autorité dans les choses qui concernoient la doctrine de l'Eglise; & il lui disoit que les Empereurs Payens étoient les seuls qui eussent porté la main à l'encensoir, & qui eussent voulu dominer sur la religion de leurs sujets. Cela, comme on le voit, est bien éloigné d'avoir quelque rapport au titre de Souverain Pontife, que les premiers Empereurs Chrétiens ne reçurent jamais que de la part de ceux de leurs sujets qui faisoient profession du Paganisme. Ajoutons à tout ce que j'ai dit, que Constantin & ses fils firent usage de l'autorité pontificale, telle que leurs prédécesseurs l'avoient exercée, après quoi je ne pense pas qu'on puisse raisonnablement douter qu'ils n'aient accepté le Souverain Pontificat.

J'ai montré dans ma troisième partie, que c'étoit au Souverain Pontife, non seulement à juger de l'authenticité des livres prophétiques, mais encore à décider sur toutes sortes de divinations, parce qu'elles faisoient partie de la Religion des Romains. Nous avons une loi de Constantin adressée à Maxime Préfet de Rome, l'an de J. C. 321. par laquelle il ordonne que si le palais ou quelqu'un des édifices publics vient à être endommagé par la foudre, on consulte les Haruspices pour sçavoir ce que cet accident présage, & qu'on en dresse un procès-verbal pour lui en faire le rapport : *Si quid de palatio nostro, aut ceteris operibus publicis, degustatum fulgure esse constiterit, retento more veteris observantiae, quid portendat ab Haruspibus requiratur, & diligentissime scriptura collecta, ad nostram scientiam referatur.*

*L. I. Cod. Th.
de Pag. Sacrifi-
& Templ.*

Constantin avoit retenu le droit de nommer ou de confirmer la nomination des Prêtres & des Flamines, puisque dans une loi de l'an 335. en déclarant qu'ils devoient être exempts de certaines fonctions qui ne convenoient qu'à des gens d'un ordre inférieur, il dit qu'on ne doit pas les assujettir à de semblables choses, pour ne pas faire tort au jugement avantageux qu'il en a porté : *Inbemus nullum praedictis honoribus splendorem, ad memoratum cogi obsequium, ne nostro fieri judicio injuria videatur.* Deux ans après il fit une autre ordonnance,

*L. XXI. Cod.
Th. de Decur.*

*L. II. quemadm.
muner. civitat.
indic. &c.*

*Symmach. l. X.
epist. 54.*

*L. XLVI. Cod.
Th. de Decur.*

*Auson. Profess.
Burdig. c. XVI.*

*V. T. Liv. l. I.
cap. 20.*

*Græc.
DCCCLXXXIII. 4.
DCLXXXII. 20.
DCCCLXXXV. 8.
DCLIII. 8.
DCCCLXXXVII. 6.
DCCCLXXXVI. 6.
&c.*

pour exempter ceux qui avoient rempli les Sacerdotes, de l'intendance des grains & de tous les autres bas emplois. J'ai déjà fait observer dans ma première partie, que Constance avoit de même continué à disposer des Sacerdotes des Gentils, & qu'il étoit loué par Symmaque, du soin qu'il avoit eu de les donner à des personnes d'une naissance distinguée. Il fit outre cela un règlement sur les élections sacerdotales de l'Afrique, par lequel il ordonna qu'à l'avenir les Prêtres de cette province seroient toujours pris du corps des Avocats.

Il n'étoit pas permis de transporter les morts d'un endroit à un autre, sans la permission du Collège Pontifical ou du Souverain Pontife. Ausone dans ses vers sur les Professeurs de Bourdeaux, dit qu'un de ses oncles nommé Æmilius Magnus Arborius, enseignant la Rhétorique à Toulouse, avoit gagné les bonnes grâces des freres de Constantin, qui y vivoient dans une espece d'exil; qu'ensuite sa réputation le fit appeler à Constantinople, où il eut l'honneur d'être Précepteur d'un des Césars; & qu'étant mort dans cette capitale avant son pere & sa mere, l'Empereur avoit permis qu'on rapportât son corps dans sa patrie, pour y être enseveli dans le tombeau de ses ancêtres:

*In patriam sed te sedem, ac monumenta tuorum
Principis Augusti restituit pietas.*

A parler en général, tout ce qui concernoit les tombeaux faisoit partie de l'ancien droit pontifical; les Pontifes décernoient des peines contre ceux qui en avoient violé la sainteté, & les amendes prononcées contre les coupables, tournoient ordinairement au profit du Trésor pontifical. De-là ces formules si souvent répétées dans les Inscriptions sépulcrales: *Si quis hoc monumentum, vel sepulchrum vendere, vel donare, vel alienum corpus inferre voluerit, dabit pœnæ nomine Arca Pontificum ff, &c.* On ne pouvoit y toucher, même pour les réparer, qu'autant qu'on y étoit autorisé par les Pontifes. Mais ces règles commençoient à n'être plus si exactement observées sous les Empereurs Chrétiens; plusieurs personnes s'avisent d'enlever

d'enlever les marbres & les colonnes qui servoient d'ornement aux tombeaux des Payens, quelques-uns même les vendoient à des ouvriers pour en faire de la chaux. L'Empereur Constantin se crut obligé d'arrêter ce désordre ; il rétablit les choses sur l'ancien pied, par une loy que nous avons dans le Code Théodosien, en condamnant à une grosse amende tous ceux qui oseroient enlever le marbre ou les colonnes des tombeaux des Payens, & les propriétaires qui vendroient à des faiseurs de chaux, les monumens qui se trouvoient construits dans leurs héritages. Il exempta seulement de cette amende les personnes qui auroient obtenu des Pontifes une permission par écrit, d'abattre les sépulcres à demi-ruinez pour les faire rétablir ; & il ordonna qu'à l'avenir les juges des lieux dans les provinces, & à Rome le Préfet conjointement avec les Pontifes, examineroient l'état de ces monumens, afin qu'en accordant la permission d'y travailler lorsqu'ils menaceroient ruine, on pût en même tems fixer un terme dans lequel le propriétaire fût tenu de faire finir les réparations : *Qui verò libellis datis, à Pontificibus impetrarunt ut reparationis gratiâ labentia sepulchra deponerent, si vera docuerunt, ab inlacione multæ separentur . . . hoc in posterum observando, ut in provinciis locorum judices, in urbe Roma cum Pontificibus tua celsitudo inspiciat si per sarturas succurrendum sit alicui monumento, ut ita demum datâ licentiâ, tempus etiam operi consummando statuatur.*

*L. 1. Cod. Th.
de Sepulchr. viol.*

Peut-être trouvera-t-on que je me suis trop étendu sur le Souverain Pontificat de Constantin & de ses enfans ; mais j'ai cru qu'il étoit nécessaire d'entrer dans le plus grand détail, pour donner une idée juste de la manière dont ces Princes se conduisirent envers les Payens, & pour montrer qu'ils ne se dépouillèrent jamais du titre & de l'autorité de Souverains Pontifes. Je passe à leurs successeurs.

Constance vivoit encore lorsque Julien fut reconnu Empereur par l'armée qu'il commandoit dans les Gaules, & bien-tôt après ce Prince se déclara hautement pour le Paganisme, qu'il professoit déjà en secret depuis quelques années. Par la mort de Constance il se vit seul maître de l'Empire, &

deslors il tourna toutes ses vûes du côté du rétablissement de l'Idolatrie. La guerre qu'il déclara aux Chrétiens fut d'autant plus dangereuse pour eux, qu'elle étoit exempte de ces cruautés & de ces violences qui avoient fait détester les anciens persécuteurs, même par les Payens modérez. Julien n'eut pas de plus grande joye que de pouvoir joindre au titre de Souverain Pontife, le fréquent exercice des fonctions du Pontificat; son zèle pour le culte des faux Dieux fut poussé jusqu'à la superstition la plus outrée: il réablit les sacrifices nocturnes, les opérations magiques & théurgiques, toutes sortes de divinations, & cela avec si peu de ménagement, qu'il en fut blâmé par tous les gens de bon sens. Ses Médailles sont remplies des marques de son attachement à l'Idolatrie; on y trouve sur les revers, APOLLINI SANCTO, DEO SERAPIDI, ISIS FARIA, &c. cependant il négligea de faire mettre sur ses Monnoyes le nom de *Pontifex Maximus*, suivant en cela l'exemple d'Aurélien, de Carus, de Numérien, de Galère Maximien & de Maximin Daza; on peut même remarquer que ce dernier l'a omis à la tête d'un de ses édits rapporté par Eusébe, & qu'il s'y nomme seulement *Imperator Caesar C. Valerius Maximinus Germanicus, Sarmaticus, Pius, Felix, Invictus Augustus*. Mais ce titre fut plus souvent conservé dans les Inscriptions, & on en connoît cinq de Julien, où il se trouve joint à ceux d'*Imperator* & de *Consul*. Gruter en a rapporté trois, Doni une quatrième, qu'il dit être à Suze; & j'en ai découvert une cinquième dans un Recueil MS. d'Inscriptions; fait par un Carme nommé Michel Ferrarini natif de Regio, qui vivoit vers la fin du x.v.^e siècle. Je vais la rapporter telle qu'il dit l'avoir copiée à Sermione sur une colonne:

*Bandur. Num.
Imp. t. II. à p.
427. ad 438.*

*Euséb. Histor.
Eccles. lib. IX.
cap. 10.*

*Gruter.
CCLXXXIV.
I. 2. 4.
Doni, Inscript.
Cl. III. 66.
Cod. MS. BB.
Reg. n.º 5998.*

IMP. CAES
D. N. FL. CL. IVLIANO
P. F. VICTORI. AC. TRIUMPH
SEMP. AVG. P. M. IMP
VII. COS. III. BONO. R. P.
NATO. PATRI. PATRIAE
PROCOS

Ceux qui soutiennent qu'aucun des Empereurs Chrétiens n'a accepté le Souverain Pontificat, non seulement demeurent d'accord que Julien se fit un devoir de l'exercer, mais ils prétendent même tirer avantage de la remarque qu'ont faite là-dessus les Historiens Ecclésiastiques; car, disent-ils, il auroit été ridicule à ces Historiens de faire observer que Julien s'attribua le titre de Souverain Pontife, καὶ αὐτὸν Ἀρχιερεῖα ἀνόμενον, si aucun de ses prédécesseurs n'y avoit renoncé. Le sçavant Reinesius consulté sur cette difficulté par son ami Bosius, lui répondit, comme je l'ai déjà remarqué, que le mot Ἀρχιερεῖα dont Socrate s'est servi, ne doit pas être rendu par *Souverain Pontife* proprement dit, & que l'intention de cet Auteur a été seulement de marquer que Julien se paroît du titre de Grand-Prêtre de quelque Divinité particulière; comme, par exemple, du Soleil, pour lequel il avoit une très-grande dévotion. Mais cette explication, quoique adoptée par Bosius, me paroît porter à faux. Julien ne s'est jamais appelé Grand-Prêtre d'aucune Divinité en particulier, dans les ouvrages que nous avons de lui, pas même dans l'hymne qui lui est attribué sur le Soleil; & quand il en seroit parlé dans cet hymne, cela ne prouveroit rien, car j'espère montrer ailleurs que Julien ne peut pas en être l'auteur. Toutes les fois qu'il emploie le mot Ἀρχιερεὺς en parlant de lui-même, c'est pour dire qu'il étoit Souverain Pontife proprement dit: on ne sçauroit donner un autre sens à cette expression, dans le fragment d'une lettre que Julien écrivoit à un Prêtre des faux Dieux, dans une lettre à Arsace Satrape Arménien, publiée il y a trente ans par M. Muratori, & réimprimée dans la Bibliothèque Grecque de Fabricius, où le titre d'Ἀρχιερεῖα se trouve joint à ceux de César & d'Auguste, & enfin dans un endroit du Misopogon. Dans une autre lettre, il distingue très-bien le Souverain Pontificat que les loix & l'usage lui avoient transmis, d'un Sacerdoce particulier qu'il avoit accepté: Βῆλα πόλιτι, dit-il, ἐπιδέημι εἰμὶ καὶ μὴ τὰ πάτρια μέγας Ἀρχιερεὺς, ἔλαχον δὲ νῦν ὃ ὁ Διουμήνιος προσήνευεν, &c.

Socrat. Histor. Eccles. lib. III. cap. 1.
Sozomen. l. v. cap. 1.

Reines. epist. ad Bos. LXXXIV. p. 424. seqq.

Jul. Op. part. I. pag. 546. & part. II. p. 972. edit. Petav.

Fabric. Bibl. Græc. tom. VII. pag. 86.

Ibid. part. I. pag. 2372.

Le Pere Pétau a traduit ainsi : *Ego itaque quoniam patrum sacrorum Maximus sum Pontifex, & Oraculi Didymæi præfectorum modò sum sortitus.* Mais ce sçavant homme n'a pas pris garde que τὸ πᾶν πατέρα ne peut pas être le régime de μέγας Ἀρχιερεὺς, & qu'il signifie à la lettre, *juxta patria instituta, more majorum*; il faut donc traduire : *Ego verò quandoquidem more majorum sum Pontifex Maximus, & nunc etiam Apollinis Didymæi Propheta sorte lectus sum.* Il me paroît constant que Socrate & Sozomène ont entendu le mot Ἀρχιερεὺς, en parlant de Julien, comme ce Prince l'entendoit lui-même, puisqu'ils disent, Ἀρχιερεὶα ἑαυτὸν ὀνόμαζεν & ce qui les a portez à faire cette remarque, c'est qu'ils n'avoient égard qu'à l'usage du tems où ils écrivoient, tems où les Empereurs avoient cessé de porter le titre de Souverains Pontifes, comme on le verra dans la suite; car je ne trouve pas que Julien ait rien affecté de particulier à ce sujet, puisque ce titre ne se voit ni sur ses monnoyes, ni à la tête de ses édits & de ses lettres. On peut en juger par l'Épître qu'il adresse au peuple d'Alexandrie, & qui commence par ces mots : *Αὐτοκρατορ Κάϊσαρ Ἰουλιανὸς Μέγας, Σεβαστός, Ἀλεξανδρείαν τῷ Δέμῳ.* c'est précisément la formule usitée sous Constantin & sous Constance.

*Julian. Op. part.
II. pag. 123.*

*Rufin. Hystor.
Eccles. l. II. c.
Socras. lib. III.
cap. 12.
Sozom. lib. VI.
cap. 3.
Theodoret. l. IV.
pag. 1.*

*Amm. Marcell.
lib. XXV. c. 6.*

Après la mort de Julien, l'armée élit Jovien pour lui succéder. Ce Prince étoit Chrétien, & zélé pour sa Religion; mais on nous le représente d'un caractère doux, & porté à entretenir la paix & la tranquillité parmi ses sujets. Si nous en voulons croire Rufin, Socrate, Sozomène & Théodoret, il n'accepta l'Empire qu'après avoir en quelque sorte obligé tous les soldats de l'armée à se déclarer Chrétiens; mais il doit y avoir de l'exagération dans leur récit, peut-être même est-il absolument faux : Ammien - Marcellin qui étoit à l'armée lorsque Julien fut tué, assure que peu de jours après l'élection de Jovien, on fit des sacrifices pour lui, & qu'en consultant les entrailles des victimes, on trouva que tout étoit perdu s'il s'obstinoit à rester dans les retranchemens, mais qu'il vaincroit l'ennemi, s'il décampoit : *Hoflius pro Joviano extisque inspectis,*

pronunciatum est, eum omnia perditurum, si intrà vallum remansisset, ut cogitabat, superiorem verò fore, profectum. Un fait pareil attesté par un Ecrivain sensé qui avoit été témoin de ce qu'il racontoit, & qui parloit dans un tems où il auroit pu être démenti par une infinité de gens de la Cour & de l'armée, s'il avoit altéré la vérité; ce fait, dis-je, suffit tout seul pour détruire ce que des Historiens postérieurs de plus de soixante ans, ont avancé sur la déclaration que Jovien exigea de l'armée avant que de consentir à son élection. Auroit-on sacrifié, auroit-on consulté les entrailles des animaux, immédiatement après que tous les soldats avoient protesté qu'ils étoient Chrétiens? L'Empereur l'eût-il souffert? eût-il pu même sans indignation, écouter le rapport de la réponse des Haruspices?

Les mêmes Auteurs ajoûtent qu'à l'avènement de Jovien, on commença à fermer les temples des Idoles, que les Prêtres se cachèrent, & que les Philosophes reprirent l'habit commun. Mais s'il y a quelque chose de vrai dans ce fait, il faut l'attribuer uniquement à la crainte que l'élection d'un Prince Chrétien imprima dans l'esprit des Prêtres & des Philosophes, qui sentant combien ils avoient abusé de leur crédit sous Julien, pour persécuter les Chrétiens, eurent peur que ceux-ci ne voulussent user de représailles, sous l'autorité d'un Souverain zélé pour leur Religion. Ce qu'il y a de certain, c'est que leurs alâmes dûrent bien-tôt cesser, car Jovien, à l'imitation de Constantin dans une circonstance à peu-près semblable, fit publier une déclaration, par laquelle il accordoit à tous ses sujets le libre exercice de leur Religion. Thémistius nous apprend encore que cette déclaration, en ouvrant la porte des temples, avoit fermé celle des lieux où l'on pratiquoit des enchantemens & des prestiges; qu'elle avoit conservé les sacrifices solennels autorisés par les loix, en même tems qu'elle avoit réprimé la licence des malefices, c'est-à-dire, des opérations magiques; & le témoignage de Thémistius ne peut être suspect en ce point, puisqu'il avance ce fait dans le Panégyrique même de Jovien, prononcé devant

*Theodoret. ubi
suprà, & lib. v.
cap. 21.*

*Themist. Orat.
v. p. 67. edit.
Hard.*

Ibid. pag. 70.

ce Prince, & qu'il seroit ridicule de dire que cet Orateur a été assez impudent pour le louer en face, d'avoir fait une loy qu'il n'auroit pas faite. On ne seroit pas même reçu à supposer que Jovien a fait dans la suite une seconde loy opposée à la première, car le discours de Thémistius fut prononcé à Dastane, très-peu de jours avant que Jovien mourût, comme on l'apprend de l'Historien Socrate.

*Socrat. lib. III.
cap. 21.*

Les dispositions où Jovien se trouvoit par rapport à la Religion payenne, n'indiquent donc pas qu'il eût refusé le Souverain Pontificat accepté par tous ses prédécesseurs; & nous sçavons encore par une de ses Médailles qui est dans le Cabinet de M. l'Abbé de Rothelin, & au revers de laquelle on voit la figure d'Isis dans un char attelé de deux mules, & pour légende VOTA PVBLICA, tout comme sur celles de Julien, qu'il n'avoit point donné d'ordre pour empêcher que les Divinités payennes ne fussent gravées sur les Monnoyes frappées à son coin. Ses successeurs voulurent même que les Payens le missent au rang des Dieux: *Et benignitate Principum qui ei successerunt, inter Divos relatus est*, dit Eutrope.

*Eutrop. lib. X.
cap. 18.*

Valentinien étoit Chrétien lorsqu'il fut fait Empereur, mais il crut que l'intérêt de l'Etat demandoit qu'il gardât une espece d'équilibre entre ses sujets, soit qu'ils fussent Chrétiens, ou Payens. Ammien-Marcellin qui vivoit de son tems, & qui paroît très-moderé, quoique Payen, après avoir rapporté sa mort, fait un portrait de ses bonnes & de ses mauvaises qualités, & exprime ainsi la façon dont il se conduisit pendant

*Amm. Marcell.
lib. XXX. c. 9.*

sa vie, en matière de Religion: *Hoc moderamine principatus inclauit, quod inter Religionum diversitates medius fletis, nec quemquam inquietavit; neque ut hoc coleretur imperavit, aut illud; nec interdictis minacibus subsectorum cervicem ad id quod ipse coluit, inclinabat, sed intemeratas reliquit has partes, ut reperit. Valentinien lui-même, dans une loy qu'il fit publier la huitième année de son regne, fait mention de celle qu'il avoit faite à son avènement à l'Empire, pour permettre à tous ses sujets de suivre librement leur Religion: *Haruspicinam*, dit-il, ego*

*Lea IX. Cod.
Th. de Malefic.
et Mathem.*

nulum cum malefactorum causis habere consortium judico, neque ipsam aut aliquam præterea concessam à majoribus Religionem, genus esse arbitror criminis. Testes sunt leges à me in exordio imperii mei datæ, quibus unicuique quod animo imbibisset colendi libera facultas tributa est. Ces loix furent communes à Valentinien & à son frere Valens, dont elles portent aussi le nom; & ce dernier est loué par Thémistius, dans un discours dont l'original s'est perdu depuis qu'André Dudith le traduisit en Latin, d'avoir commencé son empire par une déclaration qui permettoit à chacun le libre exeroice de sa Religion.

*Themist. orat.
XII. p. 155.*

Les Auteurs Chrétiens se plaignent de ce que Valens souffroit que les Gentils abusassent de la liberté qu'il leur avoit accordée. Ils disent que pendant tout le tems de son regne on vit les Payens faire fumer l'encens sur les autels de leurs Dieux, faire des libations & offrir des sacrifices; qu'ils célébroient des banquets solennels dans les places publiques, & que les initiez aux mystères de Bacchus, semblables à des furieux, couroient les rues en plein jour, couverts de peaux de chèvres, déchirant des chiens, & faisant tout ce qui pouvoit caractériser la solennité de la fête du Dieu auquel ils étoient consacrez. C'est ainsi qu'en ont parlé Théodoret & Paul Diacre, & Théodoret ajoute que ces désordres duroient encore lorsque Théodose fut élevé à l'Empire; mais je ne vois pas sur quel fondement il a avancé que la conduite de Valentinien avoit été toute différente de celle de son frere, & que ce Prince avoit suivi dans l'Occident l'exemple de Jovien, qu'il suppose avoir défendu les sacrifices. Je conçois encore moins pourquoi Libanius, dans son discours à Théodose sur les Temples, auroit dit que les sacrifices ayant continué quelque tems après la mort de Julien, des novateurs engagèrent ces deux freres à défendre de sacrifier, & à ne plus permettre que l'encens; ou pourquoi Godefroy a expliqué de Valentinien & de Valens, ce que Libanius a dit de ces deux freres, quoique cela puisse très-bien s'entendre de Gratien & de Valentinien le Jeune; car il est certain, comme nous l'avons

*Theodoret. l.V.
cap. 21.
Paul. Diac.
Hist. Misc. lib.
XII.*

*Liban. orat. pro
Templ. p. 10.*

vû par le passage d'Ammien-Marcellin, que Valentinien I. laissa à sa mort les choses au même état qu'il les avoit trouvées, *intemeratas reliquit has partes, ut reperit*, & que par conséquent il ne proscrivit pas les sacrifices pendant les dernières années de sa vie. A l'égard de Valens, Théodoret, Paul Diacre & les autres étant demeurez d'accord que Théodose trouva à son avènement qu'on célébroit les fêtes de Jupiter, de Cérès & de Bacchus avec les solemnités ordinaires, on ne peut pas dire que la fin du regne de Valens en ait démenti les commencemens, d'autant plus que Libanius dans le même discours, prétend que Valens avoit toujours épargné les temples, même des ennemis de l'Empire, & qu'il auroit combattu pour la défense de ceux qui étoient dans ses États.

*Liban. orat. pro
Templ. p. 25.*

Ce qui peut avoir fait prendre le change au sujet de Valens, c'est que ce Prince méfiant ayant été informé que plusieurs personnes mal-intentionnées avoient consulté les Devins, pour sçavoir le nom de celui qui devoit lui succéder, défendit sous peine de la vie, de faire aucun de ces sacrifices, dont l'objet étoit d'engager ou de forcer les Dieux à satisfaire la curiosité des mortels, en leur révélant l'avenir. Il poursuivit avec la dernière rigueur, tous ceux qui furent convaincus ou même soupçonnez d'avoir eu part à ces extravagantes superstitions; mais on a eu tort de prendre cette persécution contre les Devins & contre ceux qui les consultoient, pour une défense de faire les sacrifices publics autorisez par l'usage & par les loix.

*Zosim. lib. IV.
cap. 3.*

Théodoret s'est trompé de même à l'égard de Valentinien, & son erreur vient de ce que ce Prince avoit fait une loy pour défendre tous les sacrifices nocturnes; mais Zosime qui parle de cette loy, nous apprend en même tems que *Prætextatus*, qui étoit pour lors Proconsul d'Achaïe, ayant représenté les inconvéniens qui en pouvoient naître, si par-là on se trouvoit privé de la célébration des mystères, pour lesquels les dévots du Paganisme avoient tant d'attachement, Valentinien permit que nonobstant son ordonnance, on continuât de les

de les célébrer avec les cérémonies accoutumées. Les Payens étoient si contens de la manière dont il les avoit traitez, & il est si peu vrai qu'il ait travaillé à détruire les cultes reçus dans l'Empire, que Symmaque demande aux Empereurs à qui il adresse sa fameuse relation sur l'autel de la Victoire, qu'ils veuillent bien laisser les choses au même état où elles avoient été sous Valentinien : *Eum Religionum statum petimus, qui divo parenti culminis vestri servavit Imperium, qui fortunato Principi legitimos servavit hæredes; spectat senior ille divus ex arce sydereâ lacrymas Sacerdotum, & se culpatum putat more violato quem libenter ipse servavit.* *Symmach. lib. x. epist. 54.*

Le Code Théodosien fut rédigé par les ordres d'un Prince ennemi déclaré du Paganisme, & très-zélé pour la Religion Chrétienne: on eut grand soin d'y recueillir toutes les loix que les Empereurs avoient publiées pour éteindre ou pour affoiblir le culte idolatre; bien loin d'omettre aucune de celles qui tendoient à ce but, nous avons vû au contraire, qu'on y en avoit inséré qui vraisemblablement n'avoient pas été promulguées jusqu'alors, ou qui du moins avoient été sur le champ révoquées. Cependant il est à remarquer que parmi toutes ces loix, il n'y en a pas une seule contre les cultes Payens, depuis Constance jusqu'à Théodose le Grand; & cette remarque acheve de rendre incontestable ce que je viens de prouver par le témoignage des Historiens, c'est-à-dire, que Jovien, Valentinien & Valens semblèrent pendant tout le tems de leur regne, vouloir conserver une espece d'équilibre entre leurs sujets Chrétiens & ceux qui tenoient encore pour l'ancien culte.

Cette conduite prouveroit assez par elle-même que ces Empereurs n'ont pas dû refuser le titre de Souverains Pontifes, que les Payens avoient toujours déferé à leurs prédécesseurs; mais nous avons quelque chose de plus positif à l'égard de Valentinien & de Valens, c'est l'Inscription d'un pont qu'ils firent rétablir à Rome, où il subsiste encore aujourd'hui. Elle a été publiée par Baronius, Boissard, Gruter & plusieurs autres; mais quoique Bosius en ait déjà fait usage, je ne laisserai *Grut. cclx. 74.*

Mem. Tome XV.

Q

*Nardin. Rom.
Antiq. lib. VIII.
c. 3. p. 499.*

pas de la donner toute entière, telle que le P. Nardini l'avoit copiée sur l'original :

DOMINI NOSTRI IMPERATORES CAESARES FL VALENTINIANVS
PIVS FELIX MAX· VICTOR AC TRIVMF· SEMPER AVG
PONTIF· MAXIMVS GERMANIC· MAX· ALAMANN· MAX· FRANC
MAX· GOTH· MAX· TRIB· POT· VII· IMP· VI· COS· II· PPP· ET
FL· VALENS PIVS FELIX MAX· VICTOR AC TRIVMF
SEMPER AVG· PONTIF· MAX· GERMANIC· MAX· ALAMANN
MAX· FRANC· MAX· GOTHIC· MAX· TRIB· POT· VII· IMP· VI
COS· II· PPP· ET· FL· GRATIANVS PIVS FELIX MAX· VICTOR
AC TRIVMF· SEMPER AVG· PONTIF· MAX· GERMANIC
MAX· ALAMANN· MAX· FRANC· MAX· GOTHIC· MAX· TRIB·
POT· III· IMP· II· COS PRIMVM PPP· PONTEM FELICIS
NOMINIS GRATIANI IN VSVN SENATVS AC POPVLI
ROM· CONSTITVI DEDICARIQ· IVSSERVNT.

Ce monument public, élevé par les ordres des Empereurs mêmes, est une preuve démonstrative qu'ils avoient accepté le Souverain Pontificat, & nous met en droit de conclurre que les prédécesseurs de Valentinien & de Valens en avoient tous usé de même; car si cet usage avoit souffert quelque interruption, ces deux Princes se seroient bien plutôt réglés sur l'exemple des Empereurs Chrétiens, que sur celui des Empereurs Payens. On a encore trouvé à Rome une autre Inscription gravée trois ans avant celle que je viens de rapporter, où l'on donne aussi à Valens le nom de Souverain Pontife; en sorte qu'il y auroit, si j'ose le dire, de l'opiniâtreté à vouloir soutenir que les Empereurs ont cessé de le porter avant le regne de Gratien, puisqu'on le trouve souvent sur les monumens publics élevez en leur honneur, & qu'on ne voit rien dans leur conduite à l'égard des Payens, qui caractérise un éloignement si marqué pour les honneurs que cette partie de leurs sujets croyoit leur devoir rendre.

Par la mort de Valens, Gratien devint le premier Auguste, & sa piété le porta à renoncer entièrement au Souverain Pontificat, pour ne plus rien conserver qui eût rapport au Paganisme. Zosime, dont j'ai rapporté les propres termes au commencement de cette quatrième partie, dit que les Pontifes

*Gratien.
ccclxxxvi.
L*

*Zosim. lib. IV.
cap. 36.*

Étant venus, suivant l'usage, présenter à Gratien la Robe pontificale, il la refusa, en répondant que ce vêtement n'étoit pas convenable à un Chrétien. Le même Historien fait encore entendre clairement que Gratien est le premier des Empereurs, qui ait cessé de recevoir cette Robe & de prendre le titre de Souverain Pontife. Il faudroit pour détruire ce fait, prouver par des témoignages bien exprès, ou que quelqu'un des prédécesseurs de Gratien avoit déjà fait le même refus, ou que quelqu'un de ses successeurs n'a point imité sa conduite; mais j'ai montré, tant par les ménagemens que les prédécesseurs de Gratien gardèrent avec les Payens, que par les monumens publics érigés du tems de ces Princes, qu'on leur a donné à tous le titre de Souverains Pontifes; & si l'on parcourt toutes les Inscriptions gravées en l'honneur des successeurs de Gratien, comme celles des Théodoses, d'Arcadius, d'Honorius, de Valentinien III. &c. on verra que le titre de Souverain Pontife ne se lit plus dans aucune, outre qu'il n'en est plus fait mention par aucun Ecrivain, ni Payen, ni Chrétien. C'est donc à tort qu'on accuseroit Zosime, ou de s'être trompé, ou d'avoir voulu tromper les autres.

*Vide Gruter.
CCLXXXVI.
5. 6. 7. &c.*

C'est par conséquent sous l'Empereur Gratien que le Souverain Pontificat des Empereurs cessa entièrement; mais, comme je l'ai déjà remarqué en passant dans ma troisième partie, ce ne fut pas dans le tems que son pere le déclara Auguste, que Gratien refusa le titre de Souverain Pontife: il n'étoit pas alors en âge de discerner ce que ce titre pouvoit avoir d'odieux pour un Chrétien. D'ailleurs, l'Inscription du pont sur le Tybre, rapportée ci-dessus, lui donne encore ce nom, ainsi qu'à son pere & à son oncle, & cette Inscription est datée de la troisième année de la Puissance Tribunitienne de Gratien, c'est-à-dire, qu'elle est postérieure de plus de deux ans au tems où il fut fait Auguste. Ajoûtons qu'elle fut destinée à orner un monument public qui devoit porter le nom de Gratien, *pontem felicitis nominis Gratiani*; croira-t-on qu'on ait osé y insérer des choses qui fussent contraires aux volontés connues de Gratien? Concluons donc que ce Prince

Q ij

n'a déclaré pour la première fois qu'il ne vouloit plus être appelé Souverain Pontife, qu'après qu'il fut devenu le premier Auguste, & c'est le tems précis de cette déclaration qu'il me reste à examiner.

Les Payens s'apercevoient sans doute que les Empereurs Chrétiens n'avoient pas beaucoup d'empressement pour le Souverain Pontificat, & que s'ils l'acceptoient, la raison d'Etat les y engageoit bien plus que leur propre inclination. En conséquence, plus les Payens connoissoient à leur Prince d'attachement pour le Christianisme, moins ils se hâtoient d'aller lui présenter la Robe pontificale, & selon les apparences, ils attendoient pour cela une occasion favorable, telle que pouvoit être l'arrivée de l'Empereur à Rome, quelque circonstance où il ne fût pas occupé à la guerre, ou enfin la solennité des vœux quinquennaux ou décennaux, qui devoit au moins engager le Collège Pontifical à lui faire une députation.

*V. Tillem. Hist.
des Emp. t. IV.
pag. 125.*

Valens périt dans une bataille contre les Goths, donnée le 9. Août de l'an 378. de l'Ere Chrétienne. Gratien qui, par cette mort, devint le premier Auguste, s'avançoit à grandes journées pour venir au secours de son oncle; mais apprenant le mauvais succès de la bataille, il rebroussa chemin jusqu'à *Sirmium*, & s'étant ensuite remis en marche, il poussa jusqu'à Constantinople. Toute cette année 378. il la passa dans l'Illyrie & dans la Thrace, aussi bien que le commencement de l'année suivante, & pendant tout ce tems-là, il fit diverses expéditions contre les Goths & les Sarmates. Il étoit trop occupé pour que les Pontifes pussent penser à aller lui porter la Robe pontificale. Vers le milieu de l'an 379. il reprit le chemin des Gaules; il étoit à Aquilée au mois de Juillet, à Milan vers la fin du même mois. Il partit de cette dernière ville au commencement d'Août, & il étoit déjà arrivé à Trèves le 14. de Septembre. Une course si rapide ne donna pas le tems aux Pontifes de lui envoyer des Députés; & j'aurois d'autant plus de peine à placer dans cette année le fait rapporté par Zosime, qu'Anfône donna encore à Gratien le

*Vide Gothofred.
Chron. Cod. Th.
ad annum 379.*

titre de Souverain Pontife, dans le discours qu'il prononça vers la fin de cette même année, pour le remercier de l'honneur qu'il lui avoit fait de l'élever au Consulat. Il est vrai que pour éluder la force du témoignage d'Aufone, on a voulu soutenir qu'il n'avoit appelé Gratien Pontife & Souverain Pontife, que par rapport à sa piété & à sa chasteté; mais pour bien entendre la signification que ce nom avoit dans la bouche d'Aufone, je crois qu'il est nécessaire de déterminer au juste quelle étoit la Religion qu'il professoit, & j'espère qu'on voudra bien me permettre d'examiner ici ce point de critique, puisqu'il n'est pas absolument étranger à mon sujet.

*Aufon. Grat.
Act. cap. 15.
& 18.*

Les sentimens sont depuis long tems partagez sur la Religion d'Aufone, les uns le croient Payen, les autres Chrétien; il y en a même qui sont allez jusqu'à le faire Evêque de Bourdeaux. Les deux premières opinions citent également en leur faveur des Sçavans du premier ordre, & cette considération m'a engagé à rechercher avec soin dans ses ouvrages, tout ce qui peut nous servir à démêler de quelle Religion il étoit. Cet examen m'a fait connoître que parmi les ouvrages qui portent le nom d'Aufone, il y en avoit quelques-uns, en petit nombre, qui ne pouvoient être sortis que de la plume d'un Chrétien, mais que tous les autres portoient des marques non équivoques de Paganisme; & comme des croyances si opposées ne pouvoient pas se réunir dans un même homme, j'ai cru être en droit d'en conclurre que nécessairement les uns ou les autres lui étoient faussement attribuez.

Que le plus grand nombre des ouvrages qui portent le nom d'Aufone, paroissent visiblement composez par un Payen, c'est ce que je n'aurai pas beaucoup de peine à prouver. En effet, quelles sont les Divinités qu'il invoque dans la plupart de ses Poësies? celles que les Idolâtres honoroient d'un culte religieux; leur nom se retrouve presque à toutes les pages. Dès la première Epigramme, Aufone s'adresse à Apollon, à Minerve, à la Déesse de la Victoire, & il les invite à présenter des guirlandes de fleurs à Gratien, pour prix de la victoire qu'il avoit remportée sur les Huns & sur les Sarmates. Il y

Aufon. Epigr. 1.

parle ensuite de Mars & des Muses, & ne dit pas un mot du Dieu des Chrétiens, quoiqu'il sût bien que c'étoit le seul à qui Gratien attribuoit ses succès.

Anon. Epigr. 21. 29. 33. Dans ce même livre d'Epigrammes, on en trouve une pour la Déesse Némésis, une Grecque pour Bacchus, & une troisième, qui devoit être gravée sur la base de la statue de Vénus. Le *Myobarbum Liberi Patris* nous apprend qu'Aufone avoit à sa maison de campagne une figure Panthée du Dieu du vin. Tout cela auroit été bien peu édifiant pour un Chrétien, & sur-tout pour un Chrétien que sa place devoit engager à donner bon exemple.

Proff. 4. & 10. Il loue Attius Patera & Phoebicius de ce qu'ils étoient issus du sang des Druides, & le dernier, parce qu'il avoit été Sacristain d'Apollon *Belenus*. Il célèbre aussi Atticus Tiro Delphidius, qui avoit mérité d'être couronné dans les Jeux Capitolins, pour un Poème composé en l'honneur de Jupiter; & à tous ces différens éloges, Aufone ne joint aucun correctif qui puisse donner la moindre idée de son Christianisme prétendu.

Edyll. 5. Dans le Poème qu'il fit sur les Ides de Septembre, jour de la naissance de son petit-fils, il tire un bon augure pour cet enfant, de ce que les Ides se trouvoient consacrées par la naissance de plusieurs Divinités; celles d'Août par la naissance de Diane, & celles de Mai par la naissance de Mercure.

Edyll. 8. La prière que fait Aufone pour le premier jour de l'an, où il devoit prendre possession du Consulat, porte un caractère de Paganisme qu'on ne sauroit méconnoître. Un Chrétien auroit loué Dieu, & l'auroit remercié de ses faveurs. Aufone au contraire s'adresse d'abord à Janus, & ne fait ensuite mention que des fausses Divinités; on y trouve même cette formule si usitée parmi les Payens,

Bid. v. 40.

— *mitibus audi*
Auribus hac Nemesis.

Edyll. 4. v. 85. & c. dont il avoit employé l'équivalent en quelques autres endroits de ses Poésies.

S'il fait l'énumération des fêtes Romaines, il ne parle que de celles qu'on célébroit en l'honneur des Dieux du Paganisme. S'il donne des avis à son petit-fils, sur les livres dont la lecture doit être la plus utile à son éducation, Homère, Virgile, Ménandre, Térence & Horace sont ceux dans lesquels il lui conseille de s'instruire. Un Chrétien, en pareil cas, n'auroit pas oublié d'exhorter son petit-fils à prendre sur-tout quelque teinture des saintes Lettres; du moins après lui avoir enseigné l'utilité qu'il pouvoit retirer de la lecture des Poètes profanes, il n'eût pas manqué de le précautionner contre les dangers de cette lecture pour un Chrétien: enfin, il lui auroit parlé à peu-près comme S.^t Basile dans son excellent discours sur l'usage que les Chrétiens doivent faire des écrits des Payens, mais on ne trouve rien de semblable dans Aufone.

*Aufon. Eclog.
de Fer. Rom.
Edyll. 4.*

*S. Basl. Op.
tom. II. p. 172
sequent.*

Lorsqu'il fait le panégyrique de quelque ville, il a coutume de vanter sa situation, sa grandeur, son commerce, ses places, ses temples, ses portiques, les statues & les tableaux qu'on y admire; jamais il ne parle des églises consacrées à Jesus-Christ, quoiqu'il y en eût déjà de célèbres dans toutes les villes dont il a fait l'éloge.

*V. Catul. eleg.
urb.*

Ses vers à l'occasion de ses parens que la mort avoit enlevés, ne sont remplis que d'idées tirées de la Théologie payenne. Dans la préface en prose, il déclare qu'il va s'acquitter d'un devoir de Religion, & qu'il a intitulé ce livre *Parentalia*, du nom qu'on avoit donné depuis Numa, aux derniers devoirs qu'on rendoit à ses parens défunts: *Habet (opusculum) mæslam Religionem . . . titulus libelli est PARENTALIA, antiquæ appellationis hic dies, & jam inde ab Numa cognatorum inferiis institutus*. Il répète à peu-près la même chose dans la préface en vers, & il ajoute qu'appeller à haute voix les âmes des morts, c'est en quelque façon suppléer aux devoirs funébres:

*Præfat. in
Parental.*

Voce ciere animas, funeris instar habet.

Ce point de la Théologie payenne pouvoit-il être adopté par un Chrétien? D'ailleurs, tous ces éloges funébres ne parlent que des Manes, des Divinités infernales, de Lachésis,

*V. Parental. 2.
5. 16. 19. 21.
29. 31.*

Epitaph. Her.
33.
Profess. 3. 14.
16. 22,

d'Atropos, de l'Erébe, de l'Elysée, &c. A la vérité un de nos Poètes pourroit aujourd'hui employer tous ces noms dans ses ouvrages, sans que personne en fût scandalisé; on sçauroit bien qu'il ne les met en œuvre que pour présenter des images plus poétiques; mais cette manière de parler étoit-elle indifférente au siècle d'Aufone, dans un tems où la moitié de l'Empire encore imbue de ces fictions, les prenoit pour des réalités, & où les Chrétiens n'étoient occupez qu'à les combattre & à en montrer l'extravagance? Quels sont les Poètes Chrétiens des quatre premiers siècles de l'Eglise, qui aient osé se servir dans leurs ouvrages, des idées prises de la Mythologie? Quelqu'un d'eux a-t-il seulement nommé les Divinités des Payens, sans y ajouter des épithètes qui fissent voir combien il les méprisoit? A-t-il fait mention de leurs fables, autrement que pour en montrer le ridicule? Je parle des Poètes Chrétiens des quatre premiers siècles, parce que vers la fin du cinquième, le Paganisme étant presque détruit, & n'y ayant plus qu'un très-petit nombre de gens qui ajoûtassent foy à ses fables, les Poètes se donnèrent un peu plus de liberté, comme on peut le voir dans les ouvrages de Sidonius Apollinarius; mais si l'on pressoit cette objection, il me seroit facile de faire sentir l'extrême différence qui se trouve entre la façon dont Sidonius s'est servi de la fable, & celle dont Aufone a parlé sur les fausses Divinités.

Epigram. 9. Cette différence deviendra plus sensible, si l'on veut bien faire attention que la Philosophie d'Aufone étoit encore moins chrétienne que sa Poésie. Il avertit lui-même dans une de ses Epigrammes, qu'il parlera tantôt en Stoïcien & tantôt en Epicurien :

Stoicus has partes, has Epicurus habet.

Il semble cependant en plus d'un endroit pencher vers l'Epicurisme, & je ne pense pas qu'un Chrétien eût voulu faire l'Epigramme intitulée, *Epicuri opinio* :

*Quod est beatum, morte & aeternum carens,
Nec sibi facessit negotium, nec alteri.*

Quelle

Quelle apparence qu'un disciple de Jesus-Christ eût voulu renfermer dans un dytique aisé à retenir, le dogme impie qui nie la Providence? Les expressions d'Aufone sur l'état des âmes après la mort, ne sont pas moins opposées à la doctrine de l'Evangile. Il ne parle jamais qu'en doutant, de l'immortalité de l'âme & de la vie à venir; car il dit quelque part, *Divina habitat si portio Manes*, & dans un autre endroit, *Sensus si Manibus ullus*, & son doute est encore mieux marqué dans ces quatre vers :

*Et nunc sive aliquid post fata extrema supersit,
Vivis adhuc ævi quod perit meminens.
Sive nihil superest, nec habent longa otia sensus,
Tu tibi vixisti, nos tua fama juvat.*

*Aufon. Parent.
15. & 22.*

Professor. 233

Je demande s'il est vraisemblable qu'un homme qui auroit fait profession du Christianisme, se fût exprimé de la sorte sur un des points capitaux de notre Religion. Aufone étoit un homme en place, il avoit à se ménager auprès des Empereurs, qui étoient très-zélez pour le Christianisme; auroit-il voulu leur déplaire & se deshonorar publiquement, en glissant dans ses ouvrages, des doutes sur les articles fondamentaux de la Religion? Auroit-il été assez imprudent pour scandaliser l'Eglise entière, dans un tems où les Chrétiens avoient une attention extrême à montrer une foy vive & une morale pure? A tous ces traits je ne puis reconnoître qu'un Payen, à qui la Religion laissoit la liberté d'employer toutes les chimères de la Théologie poétique, & parmi les systemes philosophiques, celui dont la raison ou son inclination s'accommodoit le mieux.

Voyons à présent sur quoi se fondent ceux qui font Aufone Chrétien; ils citent ces deux vers d'une des réponses que S. Paulin fit aux lettres qu'Aufone lui avoit écrites :

*Inque tuo tantus nobis consensus amore est,
Quantus & in Christo connexâ mente colendo.*

*Paulin. Poëm.
XI. v. 17. 18.*

Mais si l'on veut bien examiner toute cette Epître, on

Mem. Tome XV.

R

*Aufon. epist.
xxiii. &
xxiv.*

découvrira facilement qu'il ne s'agit pas en cet endroit du christianisme d'Aufone. Paulin avoit quitté l'Aquitaine & s'étoit retiré en Espagne avec sa famille. Il y vivoit dans la retraite, uniquement occupé à méditer les vérités saintes que la Religion nous enseigne. Aufone dont il avoit été disciple, l'aimoit comme son fils, & Paulin aimoit & respectoit Aufone comme son pere. Pendant la retraite de Paulin, Aufone qui n'avoit point reçu de ses nouvelles depuis quelques années, prit le parti de lui faire des reproches sur son silence; après lui avoir marqué combien il y étoit sensible, il lui témoignoit la crainte où il étoit qu'il ne se fût refroidi à son égard, & que ce refroidissement ne lui fût inspiré par sa femme & par les personnes qui l'environnoient. Paulin répondit à ces reproches par deux lettres que nous avons encore. Il commence par se disculper du manque d'amitié dont Aufone se plaignoit; il justifie ensuite sa femme. Il ajoute qu'il a toujours eu pour lui l'attachement & le respect le plus sincère, puis il dit :

Hoc mea te domus exemplo coluitque, colitque;

Inque tuo tantus nobis consensus amore est,

Quantus & in Christo connexâ mente colendo.

Ce qui signifie à la lettre : « Toute ma maison vous a toujours » honoré & vous honore à mon exemple, & nous sommes » aussi unis dans les sentimens d'attachement que nous avons » pour vous, que nous le sommes dans le culte que nous rendons à Jesus-Christ. » Ces vers regardent donc uniquement l'accord parfait qui regnoit dans la maison de Paulin, pour chérir & respecter Aufone, comme pour rendre à J. C. le culte que lui rendoient les Chrétiens; mais ils ne disent point qu'Aufone & Paulin fussent unis dans la profession du Christianisme, ainsi que plusieurs Sçavans paroissent l'avoir pensé.

On cite encore pour le christianisme d'Aufone, le passage d'une de ses lettres à S.^t Paulin, où il semble mettre le voisinage d'une église au nombre des commodités dont il jouissoit à sa maison de campagne : *Celebrique frequens ecclesia vico*. Mais le mot *ecclesia* ne veut pas dire ici ce que nous entendons

*Epist. xxiv.
vers. 94.*

communément par une église, c'est-à-dire, un lieu où les Fidèles s'assembloient pour faire leurs prières en commun. Aufone prétend dire simplement que la maison de campagne est voisine d'un bourg très-fréquenté, & où l'on s'assemble souvent. Ce passage n'a pas été entendu autrement par Elie Vinet, & par l'Interprète Dauphin qui l'a paraphrasé ainsi, *Vinet. Comment. in Aufon. segm. 48 f. Julian. Florid. in Aufon. pag. 515.*

On pourroit aussi objecter qu'Aufone invitait un de ses amis nommé Paul, à venir le voir dans une maison de campagne auprès de Saintes, où il s'étoit rendu de Bourdeaux, l'exhorte de hâter son voyage, parce que, dit-il, la solennité de Pâques qui approche, me rappellera bien-tôt à la Ville: *Anson. epist. VIII.*

*Instantis revocant quia nos solemnia Paschæ,
Liberâ nec nobis est mora desidia.*

Cette objection n'est pas, à beaucoup près, aussi forte qu'on pourroit le croire; car soit qu'Aufone professât le Christianisme ou le Paganisme, il suffisoit qu'il fût dans les charges publiques, pour être également obligé de solenniser les grandes fêtes de l'Eglise, depuis que Constantin avoit adressé un édit à tous les Gouverneurs de Province, sans distinction de Chrétiens ni de Payens, pour leur enjoindre de célébrer avec toute la solennité convenable, les Dimanches, les Fêtes des Martyrs, & principalement les grandes Fêtes mobiles. *Esab. viâ Conf. l. IV. cap. 24.*

Mais, dira-t-on, Gratien n'adoroit que le vrai Dieu, & Aufone son précepteur paroît clairement avoir professé le même culte que son disciple, par la lettre que ce Prince lui adressa en lui apprenant qu'il l'avoit fait Consul, & qu'Aufone rapporte toute entière dans son remerciement. En voici les termes: *Aufon. Grat. Act. c. 18.*

Quum de Consulibus in annum creandis solus mecum volutarem, ut me nosti, atque ut facere debui, ut velle te feci, committam meum ad Deum retuli. Ejus auctoritati obsecutus, te Consulem designavi, & declaravi, & priorem nuncipavi. Ces paroles à la vérité nous apprennent qu'Aufone avoit conseillé à Gratien de consulter Dieu dans toutes ses affaires avant que de se déterminer; mais de ce conseil & de ce qu'Aufone n'ignoroit

pas que c'étoit le Dieu des Chrétiens que Gratien consulteroit, en doit-on nécessairement conclure qu'Aufone étoit Chrétien lui-même ? C'est ce que je ne crois pas. Le commun des Payens ajoutoit foy grossièrement au Polythéisme, le culte populaire l'autorisoit, & les Philosophes mêmes s'y prêtoient extérieurement, sauf à l'expliquer à leur façon. Mais ces Philosophes & les gens de Lettres pour la plupart, ramenoient tout à l'unité, & ils se servoient presque aussi souvent du nom de *Deus* au singulier, que de celui de *Di* au pluriel. Aufone a donc pu sans être Chrétien, exhorter Gratien à s'adresser à Dieu pour lui demander des lumières lorsqu'il se trouvoit embarrassé. Les Payens ne prétendoient pas exclure le Dieu des Chrétiens du nombre des Dieux, il s'en est même très-peu fallu qu'ils n'ayent fait l'apothéose de Jesus-Christ à leur manière. Si nous en croyons Tertullien, Tibère avoit proposé au Sénat de le mettre au rang des Dieux ; selon Lampride, Hadrien lui avoit fait bâtir divers temples, dont la mort l'empêcha de faire la dédicace. Le même Auteur dit qu'Alexandre Sévère avoit dans sa chapelle domestique les images de J. C. & d'Abraham, avec celle d'Orphée. De même, les premiers Hérétiques mêloient ensemble le culte de Jesus-Christ & des Saints, avec celui des grands hommes du Paganisme ; & nous lisons dans S.^t Augustin, qu'une femme nommée Marcelline, compagne de Carpocrate, avoit dans son *Laratre* les portraits d'Homère & de Pythagore avec ceux de Jesus-Christ & de Saint Paul. Ce qui éloignoit si fort les Payens des Chrétiens, n'étoit donc pas précisément la répugnance qu'ils auroient pu avoir de reconnoître la divinité de Jesus-Christ, ou même l'unité de Dieu ; c'étoit bien plutôt l'unité de culte, à laquelle ils ne pouvoient s'accoutumer. Leur disposition à rendre leurs hommages au Dieu des Chrétiens ainsi qu'aux autres, étoit parfaitement connue de Constantin, & c'est ce qui lui fit ordonner que tous les Payens qui servoient dans ses troupes, s'assemblassent les Dimanches dans les faubourgs des villes où ils étoient en garnison, pour y faire en commun leur prière au Dieu tout-puissant, Constantin avoit dicté lui-même

*Tertull. Apolog.
cap. 5.
Lamprid. Alex.
c. 29. & 43.*

*August. de Ha-
res. cap. 8.*

*Euseb. vit. Con-
stant. lib. IV. c.
20.*

la formule dont ils devoient se servir en faisant cette prière. Par-là on s'étoit accoutumé peu-à-peu à parler de Dieu au nombre singulier, & du tems d'Aufone, je suis persuadé que fort peu de gens en auroient fait difficulté. D'ailleurs, quand j'ai dit qu'Aufone étoit Payen, je n'ai pas prétendu pour cela qu'il fût un de ces dévots du Paganisme, qui croyoient toutes les fables grossières de cette Religion. J'ai voulu dire seulement qu'il n'avoit pas été baptisé, & qu'il faisoit au dehors profession de suivre l'ancien culte Romain, puisqu'il parle dans tous ses ouvrages conformément aux idées puisées dans la Théologie payenne. Mais pour être mieux au fait de ce qu'il entendoit, en souhaitant que Gratien consultât Dieu sur le choix qu'il avoit à faire, écoutons la paraphrase ou le commentaire dont il accompagne la lettre de ce Prince : *Consilium meum ad Deum retuli, non ut, credo, novum sumeres, sed ut sanctius fieret quod volebas; ejus auctoritati obsecutus scilicet, ut in consecrando patre, in ulciscendo patruo, in cooptando fratre fecisli.* Il est bien clair par ce passage, qu'Aufone se servoit du mot *Deus* pour marquer la Divinité en général, ce que les Philosophes Grecs exprimoient par τὸ Θεόν; car ce n'étoit assurément pas le Dieu des Chrétiens en particulier, qui avoit inspiré à Gratien de permettre que les Payens fissent encore l'apothéose de son pere. Convenons donc que la lettre de cet Empereur à Aufone, ne prouve rien pour le christianisme de celui-ci.

*Aufon. Grat.
Ad. cap. 19.
& 20.*

Quant à ce vers du Gryphe sur le nombre de trois,

*Ech. xi.
vers. 88.*

Tres numerus super omnia, ter Deus unus.

outre qu'il ne seroit pas impossible de l'expliquer par la doctrine de Platon, il fait voir seulement qu'Aufone a cherché indifféremment dans toutes les Religions, ce qui avoit quelque rapport au nombre ternaire. S'il avoit voulu faire sa profession de foy en finissant ce petit ouvrage, il ne l'auroit pas adressé à Symmaque.

Tout ce qu'on allégué de plus fort pour persuader qu'Aufone étoit Chrétien, c'est qu'on trouve parmi ses œuvres des pièces entières qui ne sçauroient être que d'un homme qui

R iij

faisoit hautement profession de suivre la lumière de l'Evangile. Telles sont la prière du matin, qui fait partie de l'Ephéméride dans toutes les éditions qui ont suivi celle qui fut faite à Lyon en 1558. & la pièce en vers sur le jour de Pâques; car il seroit inutile de parler ici des vers intitulez, *Oratio Consulis Ausonii versibus Rhopalicis*, puisque tout le monde aujourd'hui convient qu'ils ne sont pas d'Ausone, & que c'est apparemment cette raison qui les a fait retrancher de la dernière édition des œuvres de ce Poète.

*V. Edyll. xxx.
edit. Vinet. Bur.
dig. 1590. &
Scal. lect. Auson.
lib. II. cap. 3.*

Cet argument, je l'avoue, seroit sans réplique, s'il étoit bien certain que les deux Poèmes qu'on cite, fussent véritablement sortis de la plume d'Ausone; mais les raisons dont on appuie ce fait, ne me paroissent pas devoir l'emporter sur celles que je viens d'exposer pour prouver le paganisme d'Ausone. S'il y avoit quelque Manuscrit connu qui contînt un corps complet des œuvres d'Ausone, sans aucun mélange de pièces composées par d'autres Auteurs, je conviens que, suivant les règles ordinaires de la Critique, on ne pourroit pas se dispenser de reconnoître que tout ce qui seroit dans ce Manuscrit, doit lui être également attribué. Mais il s'en faut bien qu'on ait jamais vû de Manuscrit semblable; les ouvrages d'Ausone ont été trouvez dispersés dans différens Manuscrits, & les éditions ont grossi à mesure qu'on retrouvoit des pièces qui portoient son nom, ou qui étoient jointes à celles qui le portoient. La première édition, qui est de Venise 1472. fol.° ne contenoit qu'une petite partie de ses ouvrages joints à ceux de quelques autres Poètes; on peut en voir le titre dans les Annales typographiques de Maittaire. J'ai vû dans le Cabinet de M. de Boze, une autre édition de Venise de 1494. fol.° imprimée *per Magistrum Joannem de Cereto, alias Tacuinum de Tridino*. L'Editeur nommé Jule Æmyle Ferrari, dans l'Épître dédicatoire adressée à Ambroise Varisi Rosati premier Médecin de Louis Sforce Duc de Milan, dit qu'il a ajouté à son édition plusieurs Epigrammes sur les villes célèbres, Poësies qui avoient été nouvellement découvertes par Georges Merula, dans un M.S. de la Bibliothèque de Saint-Eustorge.

*Maittaire. An-
nal. Typogr. t. I.
pag. 98.*

Thadée Ugoleti à qui nous devons l'édition de Parme 1499. 4.^o (elle est dans la Bibliothèque du Roy) y joignit aussi quelques autres Epigrammes, la quatrième Epître à S. Paulin, les Sommaires de l'Iliade & de l'Odyssée, l'Idylle sur la Moselle, le Jeu des sept Sages & le Catalogue des villes considérables. Alde Manuce à Venise, & Josse Badius Ascensius à Paris, publièrent chacun de leur côté une nouvelle édition d'Aufone en 1517. & toujours avec quelques augmentations; mais la plus importante de ces augmentations se fit dans l'édition de Lyon 1558. 8.^o Simon Charpin Chanoine & Comte de Lyon, trouva dans la Bibliothèque de l'Abbaye de l'Isle-Barbe, un ancien Manuscrit où il y avoit différens ouvrages d'Aufone, dont la plupart n'avoient jamais été imprimés; il les joignit à ceux qu'on connoissoit déjà, & Antoine d'Albon alors Abbé de l'Isle-Barbe & de Savigny, fournit aux frais de l'impression, qui se fit chez Jean de Tournes. On eut soin d'imprimer séparément les pièces nouvellement découvertes, qui sont l'Ephéméride, les *Parentalia*, les Professeurs de Bourdeaux, les Epitaphes des Héros, quelques Epigrammes, l'Epître d'Aufone à son pere sur la naissance de son fils, & les deux suivantes, les trois dernières à Théon, & la seconde à Paul. Depuis ce tems-là on n'a pas connu de Manuscrit plus ample; Scaliger & Vinet n'ont consulté que celui de l'Isle-Barbe, Tollius n'en a vu aucun, & les deux qui sont à la Bibliothèque du Roy, ne renferment qu'une très-petite partie des œuvres d'Aufone.

Codic. Reg.
n.º 474 o. &
4902.

J'ai cru ce détail nécessaire, pour faire voir qu'aucun des Manuscrits dont on s'est servi pour donner tant de différentes éditions, ne contenoit tous les ouvrages qui passent pour être d'Aufone, & que ces ouvrages y étoient mêlez avec ceux de plusieurs autres Auteurs. Par exemple, la première édition de Venise, qui vraisemblablement représentoit le Manuscrit sur lequel elle a été faite, a joint aux vers d'Aufone ceux de quelques Poètes anciens & modernes. Thadée Ugoleti avoit trouvé dans son Manuscrit, la satire de *Suppina* parmi les œuvres d'Aufone, ce qui l'engagea à la faire imprimer après

V. edit. Parm.
1499. f.º 74
verso.

les éloges des villes célèbres. On ne sçait ce qu'est devenu le Manuscrit de l'Isle-Barbe, mais on s'apperçoit en lisant les Commentaires de Vinet & les Leçons Ausoniennes de Scalliger, que tous les ouvrages d'Aufone ne s'y trouvoient pas.

*V. edit. Vinet.
segm. 587.
592. 594.
&c.*

Outre cela, il y en avoit quelques-uns sous le nom de Cicéron, de Q. Cicéron son frere, de Cythérius Sidonius & de Sulpitius Lupercus; d'autres s'y voyoient sans nom d'Auteur: quelques-uns portoient le nom d'Aufone, quoiqu'il ne soit pas certain qu'il les ait composez, comme les vers sur les Signes célestes, sur les mois & sur les jours; d'autres enfin lui étoient faussement attribuez, tels que les vers Rhopaliques. Et de-là je conclus qu'on ne peut guères compter sur l'attribution que les copistes ont faite de certaines pièces à Aufone, pour peu qu'on ait d'ailleurs des raisons de douter qu'il en soit l'auteur.

*V. edit. ad us.
Delph. p. 424.*

Je l'ai dit & je le répète, des ouvrages attribuez à Aufone, les uns ne peuvent être que d'un Payen, & les autres ont été sûrement composez par un Chrétien. Ils ne sont donc pas du même Auteur, car alors on n'étoit pas accoûtumé à joindre les fictions de la Théologie payenne à la croyance des mystères de notre Religion, & personne n'auroit osé invoquer à son aide Apollon & les Muses, de la même bouche qui venoit d'adresser ses prières à Jésus-Christ. Il faut donc ou réduire les ouvrages d'Aufone à un bien petit nombre, ou avouer qu'il n'a jamais fait deux des pièces qui portent son nom. Et quel inconvénient peut-il y avoir à cet aveu? Quelle autorité si respectable nous force à reconnoître que la Prière du matin & les vers sur la fête de Pâques, sont de lui incontestablement? Ce n'est pas le témoignage des Ecrivains anciens, aucun ne les a citez. Il n'y a donc que l'autorité des copistes, mais ces mêmes copistes ont attribué à Aufone bien d'autres pièces dont il n'est pas l'auteur; & tout bien considéré, leur témoignage me seroit encore plus favorable qu'à ceux qui sont d'un sentiment opposé, puisque ce sont ces copistes qui nous ont appris qu'Aufone est l'auteur des pièces qui ne peuvent être l'ouvrage d'un Poète chrétien, & dont le nombre est cent fois plus grand que de celles dont on se sert pour prouver son christianisme.

christianisme. Il n'y en a que deux qui soient précisément dans ce cas-là; de ces deux pièces, l'une, qui est la Prière du matin, se trouve attribuée à Saint Paulin dans plusieurs Manuscrits; Marie-Ange Accurse assure qu'elle portoit son nom dans l'ancien Manuscrit en parchemin de la Bibliothèque de Jérôme Aleandre. Elle est parmi les œuvres de S.^t Paulin, dans l'édition des Écrivains orthodoxes de Jean-Jacques Grynæus, qui avoit été revue sur les Manuscrits; on la trouve de même dans les éditions des ouvrages de ce Pere de l'Eglise, publiées par Rosweyde & M. Brun des Marettes. Il n'y a donc aucune preuve certaine qu'elle appartienne plutôt à Ausone qu'à S.^t Paulin, & il faut avouer qu'à en juger par les autres écrits de ces deux Auteurs, elle convient bien mieux à ce dernier. Ausone n'aura donc plus fait de vers chrétiens que ceux de la fête de Pâques; mais a-t-on quelque preuve particulière qu'ils soient de lui? On ne peut citer que la petite préface en prose qui est à la tête de l'Idylle d'Ausone sur la mort de son pere, & qui commence ainsi: *Post Deum semper patrem colui, secundamque reverentiam genitori meo debui. Sequitur ergo hanc summi Dei venerationem, epicedion patris mei.* Pour donner plus de force à cette preuve, on ajoute que cette préface étoit dans le M.S. de l'Isle-Barbe; mais 1.^o est-il bien certain que le passage que je viens de citer, se rapporte nécessairement aux vers sur la fête de Pâques? 2.^o Cette préface a-t-elle tous les caractères d'authenticité qu'on peut désirer? Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'on ne la trouve ni dans l'édition de Venise 1494. ni dans celle de Parme 1499. ni dans celle de Paris 1517. ni dans celle d'Alde de la même année, en un mot, dans aucune des éditions qui ont précédé celle de Lyon chez de Tournes. Elle pourroit donc bien venir de la même main qui avoit inséré dans le Manuscrit de l'Isle-Barbe, les vers Rhopaliques & cette espece de préface générale qui commence par *Ausonius genitor nobis, &c.* quoique ces deux pièces soient supposées, de l'aveu de tout le monde. D'ailleurs, elle ne se rapporte point aux vers dont il est question, car jamais dans aucun Manuscrit, l'Idylle sur la mort du pere d'Ausone ne s'est

Edit. Basl.
1569. fol.^o

Antwerp.
1622. 8.^o
Paris. 1685.
4.^o

Auson. Edyll. 2.

V. in cap. edit.
Vinet. 1590.
et edit. ad usum
Delph. p. 593.
seqq.

trouvée à la suite de ces vers. Dans l'édition de Venise & dans celle de Parme, ils sont placez entre le livre des Epigrammes & celui des Epîtres. Dans l'édition d'Ascensius, on les a mis avant la Prière du matin. Vinet les fit imprimer à la tête des Idylles, dont l'*Epicedion* n'est que la trentième dans cette dernière édition. Cet *Epicedion* est précédé immédiatement par les vers Rhopaliques, & c'est à ces vers que la préface de l'*Epicedion* devoit se rapporter, suivant le Manuscrit même de l'Isle-Barbè, que Vinet avoit sous ses yeux. Or ces vers étant supposez, comme tous les bons Critiques en conviennent, on doit dire la même chose de la préface qui les unit à l'*Epicedion*. Le Poète Claudien étoit très-certainement Payen,

*S. Aug. de Civ.
Dei, l. V. c. 26.
Oros. lib. VII.
cap. 35.*

*Claudian. Op.
p. 260. 263.
264. 265. ed.
Heinf.*

comme nous l'apprennent Saint Augustin & Paul Orose ses contemporains; cependant parmi les Poësies qui portent son nom, comme dans celles qui sont attribuées à Ausone, on trouve plusieurs pièces qui ne peuvent avoir pour auteur qu'un homme qui faisoit profession du Christianisme. Telles sont l'Epigramme *ad Jacobum Magistrum Equitum*, *Carmen Paschale*, *Laus Christi*, *Miracula Christi*; & quoique tous ces vers aient été trouvez dans des Manuscrits avec les autres ouvrages de Claudien, tous les Critiques cependant, à l'exception de Lilio Giraldi, ont reconnu qu'ils n'étoient point de ce Poète. Convenons donc que les argumens qu'on a coutume de faire valoir pour mettre Ausone au nombre des Chrétiens, ne sçauroient balancer les preuves sans nombre qu'il nous fournit lui-même de son paganisme. J'en ai passé quelques-unes sous silence, pour ne pas trop allonger cette digression; & par la même raison, je me dispenserai de répondre à quelques légères objections de M. Bayle. Si Ausone avoit été un Poète plus chaste, ce Critique auroit eu moins d'empressement d'en faire un Chrétien.

*Bayl. Dict.
Hist. & Crit.
Art. Auson.
Rem. O.*

*Auson. Grat.
Act. cap. 15.
& 18.*

Puisqu'Ausone étoit Payen, comme je crois qu'on ne peut en douter, le sens dans lequel il a donné à Gratien le nom de Pontife & de Souverain Pontife, ne doit plus être équivoque; il a entendu par ce nom, ce que les Payens avoient coutume d'entendre, & je conclus des mêmes passages, que Gratien

n'avoit pas encore déclaré qu'il ne vouloit plus être appelé Souverain Pontife, dans le tems qu'Aufone prononça son remerciement; sans cela Aufone auroit été bien mauvais courtisan, de donner à ce Prince un nom qu'il avoit solennellement refusé. Aufone fit sa harangue comme il étoit prêt à sortir de charge: *Dein*, dit-il en parlant de Gratien, *quia interesse primordiis dignitatis per locorum intervalla non poterat, ad solemnitatem condendi honoris occurreret, beneficiis ne deesset officium*. Le refus de Gratien est donc postérieur à l'an 379. pendant lequel Aufone fut Consul. Gratien avoit cependant passé par l'Italie vers le milieu de cette même année; mais comme son passage fut assez rapide, apparemment les Pontifes n'eurent pas le tems de lui envoyer des Députés; peut-être même craignirent-ils de faire une fausse démarche, s'ils portoient à ce Prince la Robe pontificale, tandis qu'il étoit avec Saint Ambroise le plus grand ennemi du Paganisme; car ils devoient être bien persuadés que le saint Prélat emploieroit tout le crédit qu'il avoit sur l'esprit de l'Empereur, pour le détourner de suivre, en acceptant cette Robe, l'exemple de ses prédécesseurs.

*Aufon. Grat.
Act. cap. 20.*

Gratien passa encore en Italie une partie des trois années suivantes; on a de lui plusieurs loix de 380. 381 & 382. datées de Milan & d'Aquilée. Mais le séjour de ces deux villes étoit également contraire aux vûes des Payens; S.^t Ambroise étoit Evêque de la première, & Saint Valerion de la seconde. Ces deux Prélats partageoient la confiance de l'Empereur, & cette considération peut avoir engagé les Pontifes à ne pas s'exposer sans nécessité à un refus. Ils n'allèrent porter à Gratien la Robe pontificale, que dans le tems où l'on pouvoit avoir quelque indice de la révolte prochaine de Maxime, puisque le Chef de la députation dit: *Quandoquidem Imperator Pontifex dici non vult, brevi fiet Pontifex Maximus*. La révolte de Maxime n'éclata pas avant les commencemens de l'année 383. mais il pouvoit y avoir dès l'an 382. quelque fermentation dans les troupes de la Grande-Bretagne & des provinces des Gaules voisines de l'Océan; car il est bon de remarquer qu'une des

*Zosim. lib. 17.
cap. 36.*

Sij

principales causes de la perte de Gratien, fut le mécontentement des soldats Romains qui se plaignoient de la préférence qu'il donnoit aux étrangers. On conçoit sans peine que les officiers de ces troupes avoient des liaisons secrètes à Rome, & que le plus grand nombre étant encore idolatre, les Pontifes pouvoient sçavoir par leur moyen les dispositions où étoit l'armée; ainsi il est très-probable qu'en 382. un des principaux Pontifes avoit quelque connoissance de la conspiration qui se tramoit en faveur de Maxime, & pouvoit prévoir la prochaine révolution.

J. Ambr. epist.

11.

Symmach. l. x.

epist. 54.

Outre cela, il arriva en 382. un événement qui dû obli-
ger le Collège Pontifical à faire une députation à Gratien. A Rome, dans l'endroit où le Sénat s'assembloit ordinairement, on voyoit un autel de la Victoire, sur lequel on prêtoit serment & l'on offroit des sacrifices où les Sénateurs chrétiens étoient quelquefois forcez d'assister. Constance, lorsqu'il vint à Rome en 356. fit à la vérité enlever cet autel; mais Julien l'ayant fait remettre en place, il y étoit toujours resté depuis son regne. Gratien le fit ôter de nouveau, & non content de cela, il s'empara des revenus destinez à fournir aux frais des sacrifices ainsi qu'à l'entretien des Prêtres, & des fonds de terre dont la propriété appartenoit aux temples & aux chapelles des faux Dieux. Il abolit les privilèges & les exemptions dont les Prêtres & les Vestales avoient toujours joui, & il ordonna que le Fisc se fassit de tous les immeubles qui seroient à l'avenir donnez ou légués aux Prêtres & aux temples. Ces édits alarmèrent les Payens, & les Sénateurs idolatres résolurent d'envoyer des Députés au nom du Sénat, pour en demander la révocation. Mais les Sénateurs chrétiens donnèrent de leur côté une requête, par laquelle ils déclaroient qu'ils n'avoient point de part à la résolution prise par leurs Collègues payens, & que la députation ne devoit pas être regardée comme venant du Sénat en corps, puisque cette Compagnie étoit partagée de sentimens. Cette députation est antérieure de deux ans à la requête que Symmaque présenta pour le même sujet à Valentinien II. & celle-ci étant de l'an 384. la députation

à Gratien doit être de l'an 382. Dans une pareille occasion, les Pontifes ne pouvoient se dispenser d'envoyer aussi leurs Députez : ils étoient encore plus intéressés que les Sénateurs à faire révoquer les nouvelles ordonnances, & peut-être les mêmes personnes servirent de Députez pour le Sénat & pour le Collège Pontifical ; car en ce tems-là tous les Pontifes du Grand-Collège étoient Sénateurs, & Symmaque, un des principaux Députez, étoit sans contredit le plus zélé des Pontifes. Ce fut donc, si je ne me trompe, en 382. que les Députez du Collège des Pontifes allèrent porter à Gratien la Robe pontificale ; mais ce Prince refusa d'écouter les remontrances qu'on prétendoit lui faire, & déclara en même-tems qu'il ne vouloit ni la Robe ni le titre de Souverain Pontife. Symmaque étoit persuadé que cette résolution lui avoit été inspirée par des conseils étrangers, & c'est apparemment S.^t Ambroise qu'il avoit en vûe, quand il disoit au jeune Valentinien : *Præstate etiam divo fratri vestro alieni consilii correctionem, tegite factum quod Senatui displicuisse nescivit ; siquidem constat* *ideò exclusam legationem, ne ad eum judicium publicum perveniret.* Ainsi finit le Souverain Pontificat du Paganisme, après avoir subsisté plus de dix siècles ; on supprima jusqu'au nom de Souverain Pontife, qu'on n'a eu garde de donner aux Empereurs depuis que Gratien eut déclaré solennellement qu'il ne vouloit plus le porter.

*Symm. lib. 2.
epist. 54.*

Van-Dale qui prétend que l'autorité pontificale resta toujours unie à l'Empire, non seulement après Gratien, mais même après Justinien, & que les Empereurs continuèrent de l'exercer sur la Religion Chrétienne, comme ils avoient fait sur la Payenne ; Van-Dale, dis-je, soutient que Gratien s'est contenté de refuser la Robe pontificale, & qu'il n'a point défendu qu'on lui donnât le titre de Souverain Pontife. Mais son opinion est détruite par le passage de Zosime, auquel il n'a pas fait assez d'attention, quoiqu'il l'ait rapporté tout entier ; car le Chef des Pontifes y dit expressément que l'Empereur ne veut pas être appelé Pontife : *Εἰ μὴ βούλεται Ποντίφιξ ὁ βασιλεὺς ὀνομάζεσθαι, τίχιστα ἡνέσται Ποντίφιξ Μάξιμος.*

*Van-Dal Diss.
Antiq. II. c. 1.*

S iij

V. Jul. Pacid.
epist. ad A. Riv.

D'autres Critiques ont prétendu que ce titre avoit été renouveau quelquefois jusqu'au tems de Justinien ; ils ne citent cependant qu'un passage du Concile de Chalcedoine, où les Empereurs Valentinien III. & Marcien sont appelez *Pontifices*, & une Inscription qui semble donner à Justin I. le nom de *Pontifex Maximus*. Mais Godefroy a déjà remarqué que le titre de *Pontifices* donné à Valentinien & à Marcien, étoit une interpolation du Traducteur Latin, des Actes du Concile de Chalcedoine, & qu'il n'y a aucun mot équivalent dans le texte Grec. A l'égard de l'Inscription de Justin I. qu'on dit trouvée à Justinopolis, aujourd'hui *Capo d'Istria*, il suffit de la rapporter pour faire voir qu'elle est l'ouvrage d'un faussaire très-ignorant, qui a voulu fabriquer un monument propre à relever l'antiquité & l'origine de cette ville :

Græc. CLXIV.
S.

D N CAESAR IVSTINVS P. SAL. PIVS
FELIX VICTOR AC TRIUMPHATOR
SEMPER AVGVST. PONT. MAX. FRANC
MAX. GOTTH. MAX. VANDALIC. MAX
COS. III. TRIB. VIII. IMP. V.
CONSPICVAM HANC AEGIDIS INSVLAM
INTIMA ADRIATICI MARIS
COMMODISS. INTERIECTAM. VENERAN
DAE PALLADIS SACRARIVM QVONDAM
ET COLCHIDVM ARGONAVTARVM
PERSECVTORVM QVIETEM OB
GLORIAM PROPAGANDAM IMP.
S. C. IN VRBEM SVI NOMINIS EXCEL
LENTISS. NVNCVPANDAM HONESTISS
P. P. P. DESIGNAVIT. FVNDAVIT
C. R. P. Q. ET GENTE HONES
TISS REFERTAM

* Rein. epist. ad
Bos. LXXXIV.
pag. 324.

Reinesius * a très-bien jugé que cette Inscription étoit

absolument fausse, car sans parler ici du stile, qui ne ressemble en rien à celui des anciennes Inscriptions, il y est dit que l'Empereur Justin fonda lui-même & donna son nom à la ville de *Justinopolis*: or ce fait est évidemment faux, puisque Procope auteur contemporain & bien instruit, nous apprend que Justinien en a été le fondateur, & qu'il la fit bâtir pour honorer la mémoire de son oncle Justin, à qui il étoit redevable de l'Empire.

*Procop. de aedif.
Justin. lib. IV.*

Le passage de Procope que je viens d'indiquer, a échappé aux recherches du sçavant Auteur d'une Dissertation chorographique sur l'Italie du moyen âge; car s'il l'avoit connu, il auroit déterminé plus précisément duquel des deux Empereurs *Justins* la ville de *Justinopolis* tira son nom. D'ailleurs, cet Anonyme prouve très-bien la supposition de l'Inscription que j'examine, & il conjecture avec assez de vraisemblance, que ce monument est l'ouvrage de Pierre-Paul Vergerio l'ancien, natif de *Capo d'Istria*, qui vivoit dans le xv.^e siècle. Mais quand même on s'obstineroit à soutenir que cette Inscription est plus ancienne que Vergerio, je n'approuverois pas pour cela l'explication que Reinesius, Van-Dale & les autres donnent à ces mots abrégés PONT. MAX. quand ils prétendent leur faire signifier PONTicus MAXimus, en supposant que Justin auroit pris ce titre pour avoir vaincu quelqu'une des Nations qui habitoient le Pont, de même qu'il prenoit ceux de *Francicus Maximus*, *Gothicus Maximus*, &c. car 1.^o je ne trouve pas dans l'Histoire que cet Empereur ait jamais fait la guerre contre les nations *Pontiques*. 2.^o Les peuples du Pont n'étoient plus connus sous le nom de *Pontici*, on les appelloit *Lazi*; & si Justin les avoit vaincus, on l'auroit appelé *Lazicus Maximus*. Enfin, ni lui ni aucun de ses successeurs n'a jamais pris le nom de *Ponticus Maximus*. J'aime donc mieux croire que les titres donnez à Justin dans cette Inscription, ont été copiez par l'ignorant faussaire, d'après ceux que Justinien prenoit à la tête de ses édits & de ses constitutions. On voit parmi ces titres celui d'*Anticus Maximus*; l'imposteur qui ne sçavoit pas qu'il y eût un peuple nommé *Anta* qui

*V. Justinien.
Præfat. in Instit.
Dig. & Cod.*

*Procop. Bell.
Goth. lib. I. &
III.*

*Jornand. Rer.
Gothic. cap. 48.*

habitoit près de l'embouchûre du Danube, & dont il est souvent fait mention dans Procope, dans Jornandès & ailleurs, a cru devoir mettre à la place PONT. MAX. parce que dans les Inscriptions des anciens Empereurs il voyoit communément ces mots abrégés, qui marquoient que ces Princes étoient Souverains Pontifes; mais quelque signification qu'on veuille leur donner dans l'Inscription dont il s'agit, dès qu'il est certain que le monument est supposé, on ne peut plus s'en servir pour prouver que le titre de Souverain Pontife a été en usage jusqu'au tems de Justinien. Je crois donc avoir établi avec la plus grande vraisemblance, que Gratien est le premier Empereur qui ait défendu qu'on lui donnât le titre de Souverain Pontife, qu'il a fait cette défense environ l'an 382. de l'Ere Chrétienne, & que son exemple a servi de règle à tous ses successeurs.



SEPTIEME

SEPTIÈME DISSERTATION
SUR L'ORIGINE ET LES PROGRÈS
DE LA RHÉTORIQUE DANS LA GRECE.

Par M. HARDION.

LA mort de Socrate fut moins l'ouvrage d'Anytus, de Mélitus & de Lycon ses derniers accusateurs, que d'un grand nombre d'ennemis cachés qui depuis plus de trente ans travailloient sourdement à le perdre dans l'esprit des Athéniens. Environ vingt-quatre ans avant sa condamnation, Aristophane gagné par leurs artifices, avoit osé le représenter sur le Théâtre d'Athènes *, comme un impie & comme un corrupteur public. Si cette tentative n'eut pas deffors le succès qu'on avoit pu s'en promettre, elle laissa au moins dans l'ame des spectateurs, des doutes & des soupçons qu'on prit soin de fortifier, & les disposa à se prêter dans la suite aux calomnies dont on ne cessa point de le noircir.

7. Mars

1738.

Plat. dans l'Apolog. de Socr.

Ces anciens ennemis de Socrate étoient, comme il le fit entendre lui-même dans ses défenses, des hommes vains, ambitieux, violens, envieux, & capables d'éblouir par leur éloquence, ceux qui les écoutoient sans défiance & sans précaution. Les Juges qui condamnèrent Socrate étoient vieux, & l'on avoit travaillé à les séduire lorsqu'ils étoient encore dans un âge où l'on reçoit sans examen les impressions du bien & du mal.

Plat. *ibid.*

A ces traits on ne peut méconnoître ces Sophistes qui depuis long tems s'étoient mis en possession d'instruire toute la jeunesse d'Athènes, & dont Socrate avoit pris à tâche de décrier la doctrine & les mœurs. Il ne connoissoit point

* Les Nuées d'Aristophane furent représentées pour la première fois la seconde année de la LXXXIX.^e Olympiade. Socrate mourut la première année de l'Olympiade XCV.^e

d'autres ennemis, & tous avoient le plus grand intérêt à se défaire d'un homme dont les discours alloient infailliblement ruiner leur fortune & leur crédit.

On commençoit à ouvrir les yeux sur leurs fausses & dangereuses promesses, on s'appercevoit que leurs systèmes de Métaphysique tendoient à sapper les fondemens de la Religion & de la Morale; on considéroit d'un autre côté, que cet Art *Eristique* qui les rendoit si vains, n'étoit propre qu'à corrompre l'Eloquence, & à donner au mensonge des armes pour combattre la vérité.

Platon dans le Sophiste, dans le Protagoras, dans l'Euthydème, dans le Gorgias, dans la Rép. &c.

Socrate, plus éclairé que le reste des Athéniens, sur le danger qu'il y avoit de confier à de pareils maîtres l'éducation des jeunes gens, leur avoit porté les plus grands coups, & n'avoit point craint de les attaquer à force ouverte sur les chimères de leur Métaphysique, sur leurs vaines & frivoles subtilités & sur leur fausse éloquence.

Xénoph. Choses mémor. de Socr. liv. 1.

Quelle est leur folie, disoit-il, d'entreprendre la recherche des choses divines, sans avoir la connoissance des choses humaines! Ils négligent ce qui les touche de près, pour s'occuper de ce qui est au-dessus d'eux, & ne voyent pas que ces merveilles surpassent leur intelligence, puisque ceux même qui ont acquis sur ces matières le plus de réputation, ont tous des opinions contraires, & s'entre-déchirent comme des furieux. Les uns disent qu'il n'y a qu'un seul Être dans la nature, les autres que le nombre des Êtres est infini; les uns soutiennent que tout se meut, les autres qu'il n'y a point de mouvement; les uns que tout naît & périt continuellement, & les autres que rien ne s'engendre ni ne se détruit.

Xénophon ibid. Platon dans le Gorgias.

D'un autre côté, Socrate opposoit à l'Art *Eristique* les solides principes de la Dialectique, qui seule peut éclairer l'esprit, dissiper les ténèbres de l'ignorance, & sans laquelle il n'y a plus, selon lui, dans l'Eloquence, ni ordre, ni justice, ni clarté, ni force, ni précision. Il avoit au surplus un grand respect pour la Religion, & l'on n'apperçut jamais rien dans ses discours ni dans la conduite, qui eût l'ombre d'impiété.

Platon apologie de Socrate.

Cependant on l'accuse d'avoir des sentimens également

dangereux pour la religion & pour les mœurs. Il est visible que ses ennemis, en lui attribuant les vices & les erreurs qu'il leur reprochoit, cherchoient à faire tomber sur lui tout le poids de la haine dont ils alloient eux-mêmes être accablés ; car la déposition de ses accusateurs portoit en termes exprès, *Platon apologie de Socrate.* Que par une curiosité criminelle, Socrate s'appliquoit à rechercher ce qui se passe dans les Cieux & dans le sein de la terre, qu'il ne croyoit point de Dieux, & qu'il avoit trouvé des moyens pour donner à la mauvaise cause, des couleurs propres à la faire triompher de la justice & du bon droit.

Cette déposition n'est qu'un précis des calomnies qu'Aristophane avoit répandues dans la Comédie des Nuées. Voici, *Tout cet endroit est tiré de plusieurs scènes de la Comédie des Nuées.* dit un des personnages, en montrant le lieu où Socrate dormoit ses leçons, voici le magasin des rêveries de ces ames sçavantes qui prétendent que le Ciel est un four qui nous environne, & que nous en sommes les charbons. Les Nuées, ces respectables Déeses, prennent soin de les nourrir de subtiles chimères, & leur donnent l'intelligence des plus secrets mystères de la Nature. Ils ont appris d'elles à secouer le joug des anciens préjugés, à s'élever au-dessus des opinions vulgaires, & à mépriser la croyance & les pratiques religieuses du vieux tems. Si on les en croit, ce n'est plus Jupiter qui regne dans le Ciel, il a été déthroné par un nouveau Dieu qui s'appelle Tourbillon, *Δῖνος*. Les mêmes Nuées leur apprennent à bâtir sur la fumée de longs & de pompeux raisonnemens, à chercher des pensées neuves, des tours singuliers & des expressions éblouissantes. Ce n'est pas tout, fait-on dire à Socrate, avec le secours de ces puissantes Déeses, vous deviendrez invincibles dans les disputes, vous sçavez lancer contre vos adversaires les traits les plus perçans, & opposer à leurs opinions des raisonnemens d'une finesse imperceptible. Vous les contredirez sçavamment sur tout, & par la volubilité de vos paroles, vous les étourdirez de manière qu'ils ne sçauront où se tourner. Voulez-vous de plus être instruits dans les différentes mesures de vers, dans les divers genres de poésie & dans toutes les especes d'harmonie ? on vous apprendra tout cela pour votre

C'est la même chose que ce que Démocrite appelloit $\Delta\iota\lambda\omega$

argent. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est que lorsque vous connoîtrez les deux sortes de discours dont l'un soutient le bon droit, l'autre le mauvais, vous sçauvez par quels moyens on peut donner au dernier une force capable d'anéantir le premier, en sorte que ce qu'on estimoit honnête paroitra honteux, & que ce qu'on croyoit honteux prendra l'apparence de l'honnêteté; car l'Eloquence consiste à élever l'injustice sur les ruines de sa rivale, & à revêtir le mensonge des parures de la vérité.

Tous ces traits, dont on ne peut faire à Socrate aucune application, concourent merveilleusement à former le caractère des Sophistes ses ennemis, & l'on y reconnoît particulièrement celui de Protagoras le plus âgé de tous, le plus dangereux & le plus accrédité. Il étoit d'Abdere ville de Thrace, & florissoit vers la LXXXIV.^e Olympiade^a. Il vivoit encore dans la première année de l'Olympiade X.C.^b car ce fut dans cette année-là qu'il vint à Athenes pour la seconde fois, mais il n'y fit pas un long séjour; & comme il mourut assez peu de tems après qu'il en fut parti, on peut placer sa mort dans le courant de cette même Olympiade. S'il est vrai, comme on le voit dans Platon, qu'il n'ait vécu que soixante-dix ans, il devoit être né dans l'Olympiade LXXIII.^c & sur ce pied-là, il étoit encore enfant dans la quatrième année de la LXXIV.^e Olympiade, lorsque Xerxès fit son expédition dans la Grece. Cependant on prétend que Méandre pere de Protagoras, ayant logé & défraié Xerxès à son passage par la ville d'Abdere, ce Prince, pour lui marquer sa reconnoissance, avoit consenti que son fils fût instruit par les Mages qui étoient à sa suite, car ils ne pouvoient sans la permission du Roy, communiquer leurs sciences à d'autres qu'à des Persans naturels. Mais Protagoras ne pouvoit pas encore être en état de s'appliquer à ces sortes de connoissances, & l'opinion des Historiens qui rapportent cette aventure au pere de Démocrite, me paroît beaucoup mieux fondée. Démocrite devoit alors avoir aux environs de trente ans, & l'on sçait qu'il avoit formé en partie son système de Physique sur ce qu'il avoit appris des Mages,

Platon dans le Protagoras.

^a 444. ans avant l'Ere Chrétienne.

Platon ibidem.

^b 420. ans avant Jesus-Christ.

Platon dans le Ménon.

^c 488 ans avant J. C.

D'autres appellent son pere Artemon Voy. *Diog. Laërce vie de Protagoras, Philostr. vie des Sophistes.*

Diog. Laërce vie de Démocrite.

des Chaldéens & des Philosophes Indiens. Il est vrai que Protagoras paroïssoit avoir puisé sa doctrine dans les mêmes sources ; mais il n'est presque pas douteux qu'il la tenoit de Démocrite dont il avoit été le disciple, & qu'une aventure assez singulière avoit déterminé à se charger de son instruction.

L'extrême pauvreté avoit réduit Protagoras à faire dans sa jeunesse le métier de Porte-faix, *Φορμοφόρος*. Un jour qu'il apportoit de la campagne à la ville une charge de bois fort pesante, sans avoir l'air d'en être ni surchargé ni embarrassé, Démocrite qui le rencontra, vit avec étonnement qu'il en avoit lié les buches avec tant d'art, & leur avoit donné un équilibre si parfait, qu'une force médiocre lui suffisoit pour transporter aisément son fardeau. Il ne put croire qu'un homme de son âge & de sa profession, eût pu lui-même arranger ces buches si géométriquement. Pour s'assurer du fait, il le pria de délier la charge, & de lui redonner ensuite la même forme qu'auparavant. Protagoras le fit avec autant de promptitude que de facilité. Dès ce moment-là Démocrite conçut une telle opinion de ce jeune homme, qu'il résolut de le prendre chez lui, & de s'appliquer à former un génie si heureusement né pour les sciences.

Il se présente ici une difficulté qu'il me paroît à propos d'éclaircir avant que d'aller plus loin. D'anciens Auteurs ont écrit que Démocrite étoit né ou dans la LXXX.^e Olympiade, ou dans la troisième année de la LXXVII.^e auquel cas Protagoras auroit été plus âgé que lui d'environ trente ans, & par conséquent n'auroit pu être son disciple ; mais j'ai déjà remarqué ailleurs qu'on a souvent confondu le tems de la naissance de ces anciens Sçavans, avec celui où ils se sont fait connoître par leurs talens & par leurs écrits. C'est ainsi qu'on a dit que Protagoras & Socrate étoient de même âge, quoiqu'on voye en plus d'un endroit du Dialogue de Platon intitulé *Protagoras*, que ce Sophiste étoit beaucoup plus âgé que Socrate, & qu'il auroit pu être le pere de tout ce qu'il y avoit d'interlocuteurs dans le Dialogue. Nous avons vû que Démocrite étoit d'un âge mûr lorsque Xerxès passa dans la Grèce.

*Diog. Laërce
vie de Protagor.
Athen. liv. 8.
page 354.
Suidas au mot
Protagoras.*

*Diog. Laërce
vie de Démocrite.
Voyez Jonfus
Hist. Phil.
460. ans
avant J. C.
ou 470.*

*V. aussi Eusebe
de l'Auteur ano-
nyme des Olym-
piades.*

^a 404. ans
avant J. C.

^b 508. ans
avant J. C.

& Diodore de Sicile marque positivement qu'il étoit mort dans la XCIV.^e Olympiade.^a ; il avoit, selon quelques Ecrivains, vécu cent quatre ans, & selon d'autres, cent neuf. En nous arrêtant au premier nombre, il devoit être né vers l'Olympiade LXVIII.^b & cela posé, il n'y a plus de difficulté à croire ce que les Anciens ont presque unanimement établi sur les instructions qu'il avoit données à Protagoras.

*Diog. Laërce
vie de Protagor.
Philostate vie
des Sophistes.
Aulu-Gelle, &c.*

*Aristote Rhet.
liv. 3. c. 5.*

Le disciple profita si bien des leçons de son maître, qu'en peu de tems il fut en état de se passer de ses secours, soit pour subsister, soit pour continuer ses études. Il alla dans les villes & dans les bourgs des environs d'Abdere enseigner aux enfans la Grammaire, qui comprenoit la connoissance des Lettres, la Prosodie, la Musique & la lecture des Poètes. Ce fut vraisemblablement dans ce tems-là qu'il composa un traité sur la Grammaire, où il donnoit des règles sur la pureté du langage. Cependant il se fortifioit dans l'étude des choses naturelles, car c'étoit alors l'étude dominante, & il se rendit bien-tôt capable d'aller faire éclater, même dans la ville d'Athènes, son sçavoir & son éloquence.

*V. le Dialogue
de Platon intitulé
Protagoras.*

*Aristote dans sa
Poétique.
Platon dans le
Protagoras.*

^{*} environ cinq
mille livres.

*Platon dans le
Théétete & dans
le Ménon.*

Il avoit une imagination vive & féconde, une mémoire heureuse, & un talent singulier pour la parole. Il étoit vain, hardi, présomptueux. Il débitoit sa doctrine avec un air de hauteur & de confiance qui le faisoit admirer du commun des hommes. Il avoit avec cela beaucoup de souplesse dans l'esprit, & possédoit souverainement l'art de s'insinuer dans les cœurs, en s'accommodant aux mœurs, aux opinions & aux préjugés de ceux qui l'écoutoient. A l'étude de la Physique, dont il avoit fait son capital, il avoit joint celle de l'Art Eristique, dont on lui a attribué l'invention, aussi-bien qu'à Zénon d'Elée son contemporain celle de la Rhétorique, dont il avança considérablement les progrès; & enfin celle des Poètes, que souvent il entendoit fort mal, pour vouloir les entendre trop finement. Il fut le premier qui mit un prix à ses instructions, & il n'exigeoit pas moins de cent Mines^{*} de chacun de ceux qui venoient l'entendre. Il s'enrichit beaucoup par ce trafic, & Platon a remarqué qu'il avoit plus gagné lui seul,

que n'auroient pu faire Phidias & dix autres Statuaires aussi habiles que lui.

Avant Protagoras, les Sophistes & les Philosophes enseignoient gratuitement, & se contentoient des libéralités volontaires qu'on leur faisoit. Cette nouvelle manière de se produire, ne contribua pas médiocrement à le faire regarder comme un grand homme; & ceux qui le payoient pour l'entendre, s'attachoient à ses instructions plus fortement qu'ils n'auroient fait si elles eussent été gratuites.

Un autre moyen dont il se servit pour surprendre l'admiration de ses auditeurs, fut de proposer ses dogmes sous une forme obscure & énigmatique. Il avoit emprunté cette méthode de Démocrite son maître, d'Héraclite surnommé le Ténébreux, & des autres Philosophes de son tems, qui s'imaginoient qu'on feroit moins de cas de leur doctrine, s'ils l'exposaient d'une manière intelligible & qui fût à la portée de tout le monde.

*Platon dans le
Théétete.
Diog. Laërce
vie d'Héraclite
& ailleurs.*

Son système de Physique & de Métaphysique * avoit pour fondement principal, que la science ne consiste que dans le sentiment qu'on a de ce qu'on sçait; que rien n'existe hors de l'homme, & que les notions qui nous viennent par les sens, comme de la lumière, des couleurs, du froid & du chaud, ne sont que des modifications de notre ame. Il enveloppoit cette doctrine au commencement de son Traité de la Nature, sous cette espece d'énigme: L'HOMME EST LA MESURE DE TOUTES CHOSES, DE CELLES QUI SONT, EN TANT QU'ELLES SONT, ET DE CELLES QUI NE SONT PAS, EN TANT QU'ELLES NE SONT PAS. Πάντων χρημάτων μέτρον ἀνθρώπου, τὸν ἢ ὄντων, ὡς ὄντι, καὶ τὸ μὴ ὄντων, ὡς οὐκ ἔστι, c'est-à-dire, que chaque homme est pour lui-même cette règle d'évidence & de vérité que les Philosophes appellent κριτήριον; que les choses ne sont que ce qu'elles lui paroissent; qu'il n'a point d'autre juge à écouter sur ce qui est ou sur ce qui n'est pas, que l'opinion qu'il s'en

* L'exposition de ce système est tirée du Théétete de Platon, de Sextus Empyricus, *Hypotyp. Pyrrhon.* l. 1. c. 32. & *adversus Mathem.* p. 148.

forme sur le rapport de ses sens ; qu'il faut proscrire les mots d'être & d'existence, ou ne s'en servir que pour s'accommoder au langage ordinaire des hommes, parce qu'il n'y a point d'existence réelle & absolue ; que chaque chose se fait & existe pour chaque homme, & relativement à lui, dans l'instant où elle lui paroît exister, & périt dès qu'il cesse d'avoir le sentiment de son existence.

Pour prouver que rien n'existoit hors de nous, il faisoit ce raisonnement : Que deux hommes soient exposés à un même vent, l'un dit qu'il est froid, l'autre qu'il ne l'est pas, parce qu'il produit dans l'un la sensation du froid, & dans l'autre une sensation différente ; pensera-t-on, disoit-il, que ce vent est froid par lui-même ? Ne jugera-t-on pas au contraire qu'il n'est froid que pour celui qui le sent froid, & qu'il ne l'est pas pour celui qui ne le sent pas froid ? Il en est de même de tous les objets de nos sens. Chacun de ces objets naît pour moi personnellement tel que je le sens, pour l'instant où je le sens, & n'est plus rien au moment que ce sentiment n'est plus en moi. Il n'y a donc point d'existence absolue, & tous les objets que nos sens nous représentent comme existans, naissent dans le moment, par rapport à chacun de nous, tels que nous les appercevons. C'est sur ce fondement qu'il établissoit que le mouvement est le principe général des choses, & que tous les êtres que nous nous figurons, sont produits par les différentes déterminations de ce mouvement, & par leur mélange réciproque & continuuel : *Εκ τῆ δὲ φαιάς, καὶ κινήσεως, καὶ κράσεως ποιεῖς ἄλλα, γίνονται πάντα ἃ δὴ φαμέν εἶναι.*

Voilà donc ce Dieu Tourbillon appelé *Δῖνος*, qui, selon Aristophane, avoit déthroné Jupiter, & dont ce Poëte attribuoit à Socrate la ridicule découverte.

Protagoras supposoit deux sortes de mouvemens, l'un actif, l'autre passif, tous deux infinis en quantité, & qui produisoient à chaque instant, par leur choc & par leur rencontre, les sensations & les objets sensibles. Il alléguoit sur cela l'exemple de la vûe. La couleur n'est, disoit-il, ni dans les yeux, ni hors des yeux, mais elle se forme dans l'instant où l'œil se
meut

ment à l'occasion d'un mouvement qui vient le frapper. Du concours de ces deux mouvemens naît la couleur, qui ne peut être ni ce qui frappe, ni l'œil qui est frappé, mais quelque chose qui tient le milieu, & qui résulte des deux mouvemens opposés.

Les défenseurs du mouvement croyoient avoir un grand avantage sur ceux qui en nioient l'existence, en ce qu'au moins ils appuyoient leur système sur l'autorité d'Homère & d'Épicharme, qui avoient dit que les choses de ce monde n'ont aucune stabilité, & que semblables aux flots de la mer, elles sont dans une perpétuelle agitation.

Platon dans le Théétète.

Mais à quoi conduisoient des principes si dépourvus de raison & de solidité? A soutenir que toutes les opinions étoient vraies, que tous les hommes avoient également la science, & qu'il ne pouvoit y avoir en eux, ni erreur, ni mensonge, ni contradiction; que tout étoit arbitraire & soumis à l'empire de la fantaisie, les loix, les règles de conduite, les vertus, la distinction du vrai & du faux, de ce qui est juste ou injuste, honnête ou honteux; que par conséquent on pouvoit, sur quelque sujet que ce fût, soutenir le pour & le contre, & même, si l'on vouloit, contester la possibilité de disputer pour & contre. Voilà quelles étoient les matières ordinaires, ou des subtiles disputes, ou des longs discours de Protagoras & des Sophistes qui sortirent de son école. C'étoit-là le véritable objet des railleries d'Aristophane, & ce qui excita le zèle de Socrate, dont tous les entretiens tendoient à confondre ces extravagances, tantôt par une ingénieuse ironie, tantôt par une lumineuse dialectique.

Platon dans le Théétète.

Isocrate Panég. d'Hélène.

Sténique ép. 83.

Si la science, disoit-il, n'est autre chose que le sentiment, le plus vil animal, dès-là qu'il est capable de sentir, n'est pas inférieur en science au plus éclairé des Sophistes. Pourquoi donc avons-nous une si grande opinion du sçavoir de Protagoras? Pourquoi le considérons-nous comme un homme supérieur & comme le maître des autres? Quel besoin d'aller à lui, & d'acheter si cher des instructions qui nous sont inutiles, s'il est vrai que chacun de nous soit pour lui-même la

Dans le Théétète.

mesure de toutes choses, & que le sentiment nous fût pour
sçavoir tout?

Protagoras ne pouvoit s'empêcher de convenir, selon ses principes, qu'un homme n'étoit pas plus sçavant qu'un autre, que le malade qui trouve les viandes amères, n'est pas plus dans l'erreur que celui qui les juge agréables au goût, parce que leurs opinions sont également vraies, sans pouvoir jamais être fausses, car on n'a point d'opinions de ce qui n'est pas. Mais le sage, disoit-il, change la nature des choses, & fait en sorte que ce qui est & paroît mauvais, soit & devienne bon. Il est vrai que le malade à qui les viandes paroissent amères, n'est pas dans l'ignorance, non plus que celui qui est en santé, mais la disposition de l'un est meilleure que celle de l'autre; & comme le Médecin corrige par des remèdes la mauvaise habitude du corps, de même le Sophiste par ses instructions, fait passer l'ame d'une mauvaise habitude à une meilleure. Ce qui paroît juste & honnête à une République, est juste & honnête tant qu'elle a cette opinion, mais cette République peut être dans une mauvaise disposition. Quelle est donc la fonction du sage & de l'habile Orateur? Il change cette disposition, & fait en sorte que ce qui est bon & utile paroisse juste, au lieu de ce qui est mauvais & pernicieux. C'est pour cela, continuoit-il, que le Sophiste qui possède le mieux l'art de diriger ceux qui se mettent sous sa conduite, ne peut être trop payé de ses soins; car quoiqu'aucun Sophiste ne puisse avoir de fausses opinions, ce n'est pas à dire que l'un ne soit plus capable que l'autre de bien diriger les ames.

Il est certain que pour faire goûter, ou même que pour faire écouter patiemment de pareilles absurdités, il falloit avoir une grande force d'imagination & une éloquence bien séduisante. C'étoit aussi le principal mérite de Protagoras, & ce qui lui attiroit tant de sectateurs. Denys d'Halicarnasse a été lui-même si ébloui des charmes de son élocution, qu'il n'a pu pardonner à Platon les censures dont il l'a accablé. Il a mieux aimé les attribuer au sentiment d'une basse jalousie, qu'au desir de tromper les hommes & de les guérir de leur

*Platon dans le
Protag. & dans
le Phédrus.*

*Dans le caract.
de Thucydide &
dans l'Epique à
Rampé.*

solennément pour les rêveries des Sophistes; mais ce qui justifie Platon, c'est qu'il convient lui-même du mérite de l'élocution de Protagoras, & qu'il y reconnoît entre autres perfections, beaucoup de pureté & d'exactitude.

Dans le Phédrus.

Protagoras connoissoit tous ses avantages, & sçavoit en profiter. Falloit-il employer les subtiles chicanes de l'Art Eristique? Il n'y a pas moyen, disoit Socrate, de disputer contre ces gens qui attribuent tout au mouvement, tant leurs réponses sont obscures & entortillées. En vain tenteriez-vous d'avoir avec eux de ces conférences tranquilles où l'on cherche de sang froid la vérité. Si vous les interrogez, ils tirent de leurs carquois de petits mots énigmatiques qu'ils vous lancent comme des traits. Leur en demandez-vous l'explication, vous êtes tout-à-coup frappé d'un autre mot d'une trempe toute neuve, & vous ne finissez point avec eux. On peut bien dire qu'ils ne démentent point leurs principes, & leur plus grande attention est de n'avoir rien de stable, rien de solide, ni dans les discours ni dans l'esprit.

Platon dans le Théétète.

Mais lorsque Protagoras avoit la liberté de déployer toutes les richesses de son éloquence, il éblouissoit ses auditeurs par l'éclat d'un pompeux verbiage, & les inondoit d'une telle affluence de paroles, qu'il leur faisoit bien-tôt perdre de vue l'état de la question. Il ne craignoit rien tant que ces gens exacts & méthodiques qui suivent les matières pied à pied, & qui veulent des réponses claires & précises. Socrate ayant voulu l'amener à cette manière de dialoguer, Platon lui fait faire cette réponse: J'ai eu affaire en ma vie aux plus redoutables Sophistes, & mes disputes sont si célèbres qu'elles ne peuvent vous être inconnues; mais si j'avois fait ce que vous exigez de moi, & que je me fusse assujéti à discuter les matières au gré de mes antagonistes, je n'aurois pas cette supériorité où je suis parvenu; & le nom de Protagoras ne feroit pas le bruit qu'il fait dans la Grèce.

Platon dans le Protagoras.

Comme il n'avoit que des idées vagues & confuses, il ne pouvoit se soutenir que par l'éloquence des mots, & c'est par-là que souvent un discoureur téméraire l'emporte sur

l'homme modeste qui sçait se renfermer dans une judicieuse circonspection.

*Diog. Laërce
vie de Protagor.
Aristote dans sa
Rhétor. liv. 2. c.
24. Suid. Apul.
in Floridis.
Quintil. liv. 3.
chap. 4.
Diog. Laërce
ibid.
Quintil. liv. 3.
chap. 1.*

Il avoit composé plusieurs Traitez sur la Rhétorique, & il paroît qu'il s'étoit principalement attaché à ce qui regarde la mécanique du discours, c'est-à-dire, la disposition & l'élocution; il n'avoit pourtant pas entièrement négligé la partie de l'invention, car il passe pour le premier qui a travaillé à réduire en art ce qu'en termes de Rhétorique & de Logique on appelle les lieux communs par lesquels on entend certaines sources générales où l'on puise les preuves dont on a besoin dans toutes les matières qu'on traite. On a pensé diversement sur l'utilité ou sur l'inutilité de ces lieux, & j'aurai occasion d'en parler ailleurs. Cependant il faut bien distinguer la manière dont Protagoras les employoit, de l'usage qu'en doivent faire l'Orateur & le Dialecticien. Il ne s'étoit étudié qu'à se faire une ample provision de sophismes & d'enthymèmes trompeurs, & la doctrine qui n'avoit pour fondement qu'une fausse apparence, ne tendoît qu'à donner l'avantage à la mauvaise cause sur la bonne. * *C'est aussi, dit Aristote, ce qui le fit détester dans la Grece, car une pareille doctrine ne peut avoir lieu dans aucun Art, si ce n'est dans la Rhétorique ou dans l'Art Éristique.* On pourroit être surpris que par rapport aux faux raisonnemens, Aristote ait associé la Rhétorique & l'Art Éristique dans un ouvrage où il se propose de former l'Orateur, si l'on ne sçavoit que la plupart des anciens Philosophes pensoient que dans des affaires soumises au jugement d'une multitude ignorante ou passionnée, il devoit être permis de la tromper en lui déguisant la vérité, pour son bien ou pour celui des malheureux qu'on vouloit opprimer. C'est pour cela qu'Aristote dit ailleurs, que la Rhétorique ressemble d'une part à la Dialectique, & de l'autre part aux discours trompeurs des Sophistes. Quintilien lui-même, qui veut que l'exacte probité soit la première qualité de l'Orateur, lui accorde à cet égard

Liv. 1. ch. 4.

* Il passoit pour l'inventeur des deux discours contradictoires dont l'un étoit nommé *xpeitor* & l'autre *isor*. On lui attribue aussi l'invention des disputes Éristiques.

beaucoup trop de liberté. Il sent bien qu'elle est contraire aux principes qu'il a établis, aussi cherche-t-il à se mettre à couvert de tout reproche, en se fondant sur les décisions des plus sévères Philosophes de l'Antiquité.

*Quintil. l. 12
ch. 1.*

Protagoras étoit venu deux fois à Athenes, & Platon fait entendre dans le dialogue où il le fait disputer avec Socrate, qu'il y avoit eu entre les deux voyages un long intervalle de tems. On peut placer le premier vers la LXXXIV.^e Olympiade, car c'est de ce tems-là que les Anciens datent le commencement de sa grande réputation. En arrivant dans une ville, il s'annonçoit lui-même avec beaucoup de faste, comme un homme supérieur dans l'art de parler & de disputer sur toutes sortes de matières, & comme le maître le plus capable d'enseigner la politique & la vertu. Son premier soin, dit Platon, étoit de persuader les jeunes gens des premières maisons, de quitter leurs parens, leurs amis jeunes & vieux, & de s'attacher uniquement à lui, pour devenir par son secours, plus habiles & plus vertueux. Le grand avantage qu'on tire de mes leçons, disoit-il, c'est que dès le premier jour vous vous en retournez plus sçavant, le lendemain encore plus sçavant, & que vous vous appercevez à chaque leçon de la rapidité de vos progrès. On n'a point à craindre le danger qu'on court avec les autres Sophistes, qui gâtent l'esprit des jeunes gens en les appliquant malgré eux à des études dont ils ne se soucient pas; car avec moi, un jeune homme n'apprend que la science pour laquelle il m'est adressé, & cette science consiste premièrement à bien gouverner sa maison, ensuite à bien dire & à bien faire tout ce qui peut être utile au gouvernement de la République. Sur la foy de ces magnifiques promesses, on alloit en foule chez lui, car la politique & l'art de parler étoient ce qu'il y avoit de plus important à apprendre pour parvenir aux honneurs & aux dignités. Périclès fut curieux de connoître un homme si rare, & fut séduit, comme les autres, par la douceur de son éloquence & par la singularité de sa doctrine. Ils eurent ensemble de longues & de fréquentes conférences.

*Platon dans le
Protagoras.
Voy. la Préface
de M. Dacier
sur ce dialogue.*

*Platon dans le
Protagoras.*

*Platon apologie
de Socrate.
Plutarque vie
de Périclès.*

Xantippe, l'aîné des fils de Périclès, les tourmentoit volontiers en ridicule, & contoit que pendant la célébration des Jeux publics, un athlète ayant tué par mégarde d'un coup de javelot le cheval d'Épitimius de Pharfale, Périclès & Protagoras avoient passé une journée entière à chercher s'il falloit imputer cet accident, ou au javelot, ou à la main qui l'avoit lancé, ou aux ordonnateurs des Jeux. Cette plaisanterie ressemble assez à celle d'Aristophane, qui, pour se moquer des minuties & des petits détails de Physique dont les Philosophes de son tems s'occupaient trop sérieusement, fait dire d'un air mystérieux par un disciple de Socrate, que Chéréphon ayant mis en question combien une puce sautoit de ses propres semelles, Socrate, après y avoir long-tems rêvé, avoit enfin trouvé un moyen admirable pour le sçavoir exactement; qu'ayant marqué le point d'où elle étoit partie & celui où elle s'étoit arrêtée, il avoit fait fondre de la cire & y avoit trempé les pieds de la puce; que lorsque la cire se fut refroidie, il détacha cette espece de chaussure, & s'en servit pour compter le nombre des semelles qu'elle avoit sautées.

*Dans les Notes.
Scène II. du pre-
mier acte.*

Ce premier voyage de Protagoras lui procura tout à la fois de la gloire & des richesses. Il partit d'Athenes pour aller se faire connoître dans les principales villes de la Grece, & pour y continuer son trafic. Il passa ensuite dans la Sicile, où il demeura long-tems, & de-là dans la grande Grece, où il composa un corps de loix pour la petite République de Thurium. Ce ne fut pas son seul ouvrage en ce genre, car on en cite un de lui qui a pour titre *πεὶ Πολιτείας*, *Traité du Gouvernement*, & un autre intitulé *πεὶ Ἀναλογίαν*, *des Discours contradictoires*, d'où l'on a dit que Platon avoit tiré beaucoup de secours pour sa République. Il revint à Athenes dans la première année de l'Olympiade x c. * accompagné d'un grand nombre d'étrangers qui le suivoient de ville en ville, & qu'il attiroit après lui, comme un autre Orphée, par les charmes de son éloquence. Un jour qu'il lut, ou dans la maison d'Euripide, ou dans celle de Mégaclide, ou dans le Lycée, un

*Plat. Hippias
major, Diogène-
Laërce vie de
Protagoras.*

*Platon dans le
Protagoras.*

** 420. ans
avant J. C.*

*Diog. Laërce
vie de Protagor.
Philostr. vie des*

de ses ouvrages intitulé *Ἐὶ Ὀντος*, on le dénonça au Conseil des Cinq Cens *, pour avoir dit au commencement, qu'il ne pouvoit s'expliquer sur la nature des Dieux, parce qu'il ne sçavoit s'il y en avoit ou s'il n'y en avoit pas; que la matière étoit difficile & obscure, & que la vie de l'homme étoit trop courte, &c. Ce fut un nommé Pythodorus qui le traduisit devant les Juges, & le procès fut bien-tôt instruit. Les uns ont dit qu'il avoit été condamné à mort, d'autres qu'on l'avoit seulement banni d'Athenes & de son territoire, mais tous que ses livres avoient été brûlez publiquement, & qu'on avoit ordonné à ceux qui en avoient des copies, de les rapporter pour être livrées au feu. Il se sauva sur une barque, & erra pendant quelques jours d'isle en isle, cherchant à éviter la rencontre des galères d'Athenes; mais ayant été surpris par le mauvais tems, il fit naufrage, & périt à l'âge de soixante-dix ans, comme je l'ai remarqué au commencement de ce discours, après en avoir passé quarante, dit Platon, à faire le métier d'empoisonner les ames. Les Anciens nous ont conservé les titres d'une partie de ses ouvrages, & l'on peut en voir le recueil dans le premier volume de la Bibliothèque de Fabricius.

Sophistes, Sextus Empyric. Platon dans le Théétète, Suidas au mot Protagoras,

Dans le Métron.

* Diogène-Laërce marque que Protagoras fut dénoncé au Conseil des Quatre Cens, mais ce Conseil ne fut établi que dans la première année de l'Olympiade XCII. quatre cens douze ans avant Jesus-Christ, & ne subsista que jusqu'au commencement de la

seconde année de cette même Olympiade. Si le texte de Diogène-Laërce n'est pas corrompu, il faut reculer de plus de quatre ans la mort de Protagoras, & placer sa naissance vers la LXXIV.^e Olympiade.



HUITIÈME DISSERTATION

SUR L'ORIGINE ET LES PROGRÈS DE LA RHÉTORIQUE DANS LA GRECE.

Par M. H A R D I O N.

3. Mars
1739.

*Dans le Pané-
gyr. d'Hélène &
dans l'Oraison
contre les Soph.*

*Isocrat. ibidem.
Platon apologie
de Socrate.*

LES Sophistes, dit Isocrate, étoient bien contens d'eux-mêmes lorsqu'ils étoient parvenus à donner aux plus absurdes paradoxes de foibles lueurs de vraisemblance; c'étoit le principal objet de leurs travaux, & dans leurs discours oratoires, comme dans leurs disputes Éristiques, ils ne tendoient presque généralement qu'à répandre sur la vérité les nuages de l'incertitude & de l'opinion. Le grand nombre de leurs auditeurs, sur-tout les jeunes gens, pour qui l'extraordinaire & le singulier ont de si puissans attraits, admiroient en eux l'apparence d'un vaste & profond sçavoir, la subtilité du raisonnement, & ce nouveau genre d'élocution qui disputoit de parure & d'agrément avec la plus magnifique poésie. L'empressement qu'on eut à se livrer aux instructions des premiers Sophistes, donna un grand relief à leur profession, & la fit embrasser avec avidité par tous ceux qui se crurent capables de l'exercer avec quelque distinction. Mais pendant que les plus considérables d'entr'eux exigeoient pour leurs salaires jusqu'à cent Mines, les autres, qui n'étoient pas en petit nombre, se contentoient communément de quatre ou cinq Mines; & sans être moins vains que les premiers, ni moins fastueux dans leurs promesses, ils cherchoient à s'attirer des disciples par la modicité du prix qu'ils attachoient à leurs leçons.

Parmi ceux du premier rang, Gorgias se présente dans l'ordre des tems à la suite de Zénon d'Elée & de Protagoras. Il ne leur étoit pas inférieur dans l'art d'éblouir les esprits par les prestiges de la Métaphysique, mais il les laissa bien loin derrière

derrière lui dans la carrière de l'éloquence. Il étonna toute la Grece par le nombre & par la magnificence des ornemens dont il enrichit la prose, & on le regarda non seulement comme le plus grand Orateur, mais encore comme le meilleur maître de Rhétorique qui eût jamais paru.

Il étoit de la ville des Léontins dans la Sicile. Son pere s'appelloit Carmantide, & il avoit un frere Médecin nommé Hérodicus. On peut placer l'époque de sa naissance à peu-près dans le même tems que celle de Protagoras. Gorgias ne se fit connoître à Athenes que dans l'Olympiade LXXXVIII. mais on a remarqué qu'il étoit déjà vieux lorsqu'il y vint. Protagoras étoit venu pour la première fois à Athenes vers l'Olympiade LXXXIV. & devoit alors approcher de quarante-cinq ans; d'où je crois pouvoir conclurre qu'ils étoient tous deux nez aux environs de la LXXIII.^e Olympiade. Gorgias n'eut pas besoin d'aller hors de sa patrie chercher des secours pour cultiver ses dispositions naturelles pour les sciences, & surtout pour l'art de parler. Il suffit de dire qu'il avoit eu pour son principal maître Empedocle d'Agrigente. C'étoit un des plus grands Poètes & un des plus grands Philosophes de son tems. Il étoit d'ailleurs bon Orateur, & les Siciliens lui attribuoient l'invention de la Rhétorique, parce qu'il étoit le premier qui leur en eût donné des leçons.

On pourroit être étonné que dans la Sicile on eût commencé si tard à cultiver l'éloquence; c'est un point qu'il m'est nécessaire d'examiner, suivant le plan que je me suis fait au commencement de mon ouvrage, & cet examen me ramènera naturellement à la suite de l'histoire de Gorgias.

Tant que les Siciliens gémirent sous le joug de la tyrannie, ils n'eurent pas la liberté de s'appliquer à l'art oratoire. Leurs Tyrans pouvoient craindre qu'ils n'en fissent contre eux-mêmes un usage dangereux, d'autant plus qu'ils leur connoissoient, outre beaucoup de finesse & de pénétration, une humeur inquiète & un penchant naturel pour la chicane. On prétend même qu'Hiéron Tyran de Syracuse avoit porté la défiance & la précaution jusqu'à interdire à ses sujets tout

Mem. Tome XV.

X

Diod. de Sicile liv. 13.

Schol. d'Hermogene dans les Prolegomenes.

Pausanias in Eliacis.

Platon dans le Gorgias.

Suidas au mot Gorgias.

Aelianus var. histor. lib. 12.

cap. 32.

Diod. de Sicile liv. 13.

Philostr. de viis Sophistarum.

Diog. Laërce liv. 8.

Suidas au mot Gorgias.

Suidas au mot Zénon.

Quintil. liv. 3. chap. 1.

Diog. Laërce liv. 8.

Cicero de claris Orator. c. 22.

Schol. d'Herm. dans les Prolegomenes, pag. 5.

usage de la parole, en sorte qu'ils n'osoient se communiquer leurs pensées ni leurs besoins autrement que par des signes des yeux, des mains & des pieds.

La Poësie ne leur avoit pas causé le même ombrage, nous voyons au contraire qu'ils avoient attiré auprès d'eux par des libéralités, non seulement les bons Poëtes du pays, mais encore tous ceux de dehors qui avoient le plus de réputation, Simonide, Pindare, Bacchylide & plusieurs autres.

Je croirai volontiers avec Pindare, que leur propre goût les portoit à honorer les Muses, & à chercher dans leur commerce un utile délassement; mais on ne peut douter que la politique & la vanité n'eussent beaucoup de part à l'accueil qu'ils leur faisoient. L'encens que ces Poëtes bien payez leur distribuoiént à l'envi, les flatoit agréablement par sa douce odeur; & l'harmonie de leurs vers jointe aux accords de la lyre qui les accompagnoit, étoit bien capable de porter le calme dans le cœur des peuples, de suspendre le mouvement de leurs haines, de charmer leurs inquiétudes, & de les distraire du souvenir de leurs misères.

Cependant le principe du mal subsistoit, & en vain se fut-on flaté d'étouffer dans leurs ames l'amour de la liberté. Théron Roy d'Agrigente étant mort dans la seconde année de la LXXVII.^e Olympiade, laissa ses Etats à Thrasydée son fils, qu'il avoit déjà pourvû de son vivant du gouvernement de la ville d'Himère. Il n'eut ni la prudence de son pere, ni son habileté à ménager les esprits. Les rigueurs dont il usa envers ses sujets, loin de les contenir, leur firent prendre la résolution de briser leurs chaînes, & dans un instant la révolte éclata de toutes parts. Thrasydée se retira dans la ville de Mégare en Sicile; mais au lieu d'y trouver son salut, il y fut arrêté & condamné à un supplice honteux, dont il ne se garantit qu'en se donnant la mort.

Hiéron Tyran de Syracuse mourut trois ou quatre ans après dans la ville de Catane qu'il avoit fondée. Thrasibule son frere qui lui succéda, ne regna qu'onze mois. Les Syracusains l'ayant pros crit, il se sauva dans la ville de Locres.

*Diod. de Sicile
liv. 13.
Schol. d'Her-
mog. Prolégom.
pag. 5.*

où il passa le reste de ses jours dans une vie privée.

Ces exemples entraînérent toute la Sicile, les Tyrans furent exterminés de tous côtés, & chaque ville s'érigea en République particulière & démocratique; mais elles ne jouirent pas d'abord de la tranquillité qu'elles s'étoient promise en rompant leurs fers. Toutes ces Républiques devinrent tout-à-coup la proie d'une infinité de factions & de desordres. D'un côté les citoyens réclamèrent à l'envi dans les tribunaux, les biens qui depuis long tems avoient été usurpés par les Tyrans, ce qui fut une source intarissable de procès & de divisions intestines. D'un autre côté on fut inondé de délateurs & de cette espèce de harangueurs si connus sous le nom de *Demagogues*, qui ne subsistoient que dans le trouble, & qui furent toujours le plus redoutable fléau des Républiques.

Cicero in Bruto,
cap. 12.

Diod. Sic. lib.
13.

Diog. Laërce
liv. 8.

Empédocle qui voyoit avec douleur les maux dont la ville d'Agrigente étoit affligée, résolut d'employer pour y remédier, ce qu'il avoit de lumières & d'éloquence. Son exacte probité, son désintéressement & l'inclination qu'il avoit fait paroître pour le gouvernement populaire, lui avoient procuré un grand crédit parmi les concitoyens. Ils respectoient d'ailleurs son talent pour la Poésie, & la profonde connoissance qu'il avoit de toutes les parties de la Philosophie. Outre ce qu'il en avoit appris de Pythagore ou de Télauge son fils, il n'avoit pas négligé de s'instruire des différens systèmes de Parménide, de Xénophane & des autres Philosophes les plus distinguez.

Ce fond de science étoit accompagné d'une éloquence vive & brillante, son stile étoit parsemé de riches métaphores, & de ces autres figures poétiques si capables d'attirer & de fixer l'attention d'un auditoire, lorsqu'elles sont employées à propos & avec ménagement. Ses projets réussirent au-delà de ses espérances. Les Agrigentins se prêtèrent à tout ce qu'il leur proposa pour établir entr'eux l'égalité, pour détruire tout esprit de faction, & pour leur faire embrasser une forme de gouvernement qui les fist vivre en paix les uns avec les autres. Mais non content de leur avoir fait goûter de si heureux

Idem, ibidem.

fruits de son éloquence, il travailla encore à former des Orateurs, & ouvrit à ses citoyens les routes qui pouvoient les conduire à l'étude de la Rhétorique.

*Schol. d'Her-
mogene, Prolégo-
menes page 5.*

Presque dans le même tems les Syracusains s'adormèrent à l'art oratoire, & ce fut un nommé Corax qui le premier leur en fit connoître l'utilité. Il avoit été le favori & le principal Ministre d'abord de Gélon, & ensuite d'Hiéron son frere & son successeur. L'autorité presque sans bornes qu'il avoit acquise sur leur esprit, fut le fruit de sa souplesse, de sa dextérité & d'une éloquence pleine d'artifice. Que n'eut-il point à craindre au moment de la révolution, de l'envie & de la haine que son excessive faveur lui avoit attirées? Pour conjurer l'orage, il eut recours à cette même éloquence qui l'avoit si bien servi auprès des Tyrans. Il se présente avec confiance dans l'assemblée des Syracusains. Il sçavoit par une longue expérience, que la multitude n'a rien de stable, rien de suivi dans ses pensées, & que selon l'impulsion qu'on lui donne, elle passe rapidement de la haine à l'amour, de la fureur à la tranquillité. Il espéra que s'il pouvoit seulement apaiser les premières clameurs & parvenir à se faire entendre, il ne lui seroit pas difficile de tourner à son gré les esprits, & de les amener où il voudroit. Le caractère flatteur & insinuant de son exorde, calma en effet les murmures que sa présence avoit excitez, & disposa l'assemblée à l'écouter favorablement. Il entra ensuite en matière, exposa son sujet, l'appuya de raisonnemens spécieux qu'il entremêla de digressions amusantes pour soutenir l'attention; après quoi dans une courte récapitulation, il rappella tout ce qu'il avoit de forces pour entraîner ses auditeurs déjà ébranlez, & pour achever de se rendre maître de leurs volontés.

On voit ici le plan d'un discours régulièrement construit; quant à la disposition générale. Corax fut-il l'inventeur de cette disposition? Quand on supposeroit qu'il n'en avoit point trouvé d'exemples dans les Poètes, les seules lumières du bon sens auroient pu lui en découvrir l'artifice. Le principe en est dans la nature qui nous indique elle-même cette méthode;

lorsqu'un vif intérêt nous fait faire des efforts pour persuader ceux de qui nous avons à craindre ou à espérer. C'est le même principe qui nous guide dans l'invention & dans l'arrangement des preuves dont nous avons besoin ; l'imagination fortement occupée de son objet, devient féconde en moyens propres à convaincre ou à imposer, & n'est point embarrassée d'ailleurs à trouver les expressions & les figures les plus capables de remuer & d'échauffer ceux qui nous écoutent. Telle est la source où la Rhétorique doit puiser toutes ses richesses. Les préceptes qu'elle donne, n'ont d'autre but que de diriger ces opérations de la nature, de les aider quand elles sont lentes, & de les réprimer quand on les abandonne à une aveugle témérité. De-là cette maxime fondamentale de la Rhétorique, que l'art ne doit jamais se montrer que sous la ressemblance de la nature, & même qu'il cesse d'être art dès qu'il se laisse appercevoir.

Corax triompha par son éloquence de la mauvaise humeur de ses concitoyens, & pour mettre à profit un si heureux changement, il établit dans sa maison une école de Rhétorique. Il ne pouvoit rien faire de plus agréable aux Syracusains, dans un tems où ils étoient embarrassés de procès difficiles à démêler, & pour lesquels ils attendoient tout d'un art dont l'objet est de persuader.

Schol. d'Hermogene, Prolégomena, page 5.

Pour s'accommoder à leurs besoins, Corax tourna toute son application vers l'éloquence du Barreau, éloquence dangereuse, lorsque sans se soucier de la vérité, elle ne vise qu'à la victoire, & qu'en s'attachant uniquement aux subtilités de la chicane, elle ne présente aux Juges que des vraisemblances trompeuses & de captieuses probabilités. Corax y avoit rapporté tous les préceptes, c'étoit, dit Aristote, presque la seule chose qu'il avoit enseignée dans sa Rhétorique ; ce qui est précisément, ajoute-t-il, ce qu'on appelle donner l'avantage à la mauvaise cause sur la bonne. De-là vient le mépris qu'en a marqué Cicéron : « Ne cherchons point, dit-il, le véritable Orateur dans l'école de votre Corax, on n'en verra éclore que d'importuns crieurs dont le babil ne fera que nous étourdir. »

Rhetor.

De Orat. l. 3. cap. 214

*Schol. d'Herm.
Prolegom. p. 5.*

Idem, ibidem.

*Aristot. nei
σοφιστης
lib. 2. cap. ult.*

*Platon dans le
Phaedrus.*

Plat. ibidem.

Tisias le plus habile de ses disciples, le fit repentir des leçons de chicane qu'il lui avoit données, car il s'en servit contre lui-même, pour se défendre de payer les salaires qu'il lui devoit; ce qui fit dire par allusion au mot *Corax*, qui en Grec signifie *Corbeau*, que d'un aussi méchant oiseau que le Corbeau, il ne pouvoit sortir que de méchans œufs. Tisias lui succéda dans les fonctions d'enseigner la Rhétorique aux Syracusains; il publia aussi à son exemple & d'après les principes, un traité de l'art de parler, beaucoup plus ample & mieux digéré; mais il y a moins de gloire à marcher sur les pas d'un guide, qu'à se faire une nouvelle route. L'inventeur a vaincu les plus grandes difficultés, & quelque peu de chemin qu'il ait fait, les progrès de ceux qui sont venus après lui, ne lui font rien perdre de la gloire qui lui est dûe. Cette réflexion est commune pour tous les arts & pour toutes les sciences. Aristote l'applique en particulier à la Rhétorique de Tisias, qui n'avoit paru qu'après celle des premiers maîtres, c'est-à-dire, de Zénon d'Elée, de Protagoras, d'Empédocle & de Corax. Le disciple ne s'étoit écarté en aucun point de la doctrine de son maître. Il soutenoit, comme lui, que l'Orateur ayant la persuasion pour objet, ne doit point se soucier de connoître la vérité, mais s'attacher seulement à la vraisemblance; qu'il doit par la force de son discours, faire en sorte que les petites choses paroissent grandes, & que les grandes paroissent petites; que ce qui est nouveau prenne un air d'ancienneté, & ce qui est ancien un air de nouveauté; qu'en un mot, le fin de l'art consiste à sçavoir présenter des lueurs éblouissantes, sans égard pour ce qui est juste ou injuste, bon ou mauvais, & sans être obligé de s'en instruire. Qu'un homme fort & vigoureux, disoit Tisias, mais timide & poltron, accuse un homme foible de l'avoir battu, il faut que l'un & l'autre évitent avec soin de dire la vérité. Le premier doit soutenir que celui qui l'a battu, n'étoit pas fou; l'autre répondra qu'il n'y avoit personne avec lui, & fera voir en conséquence, qu'étant aussi foible qu'il l'est, il n'y a nulle vraisemblance qu'il eût osé l'attaquer. Le poltron, dans sa

réplique, se gardera bien d'avouer sa lâcheté, mais il aura recours à quelque mensonge adroit pour éluder les preuves de son adversaire.

Cette Rhétorique, qui, dans ses principes & dans sa méthode de raisonner, ne différoit presque point de l'Art Eristique, méritoit bien justement la censure de Platon. Nous verrons dans la suite avec quelle force & avec quelle adresse ce grand Philosophe en avoit démêlé & combattu la fausseté. Cependant Alexandre le Grand ayant voulu avoir pour son usage un traité de Rhétorique, l'un de ses maîtres à qui il le fit demander avec beaucoup d'instance (on croit communément que c'étoit Anaximène de Lampsaque) ne se contenta pas de lui en composer un de ce qu'il avoit pu recueillir de meilleur & de plus exact dans ceux qui avoient paru jusqu'alors, mais il lui envoya de plus l'ouvrage de Corax; ce qui sembleroit prouver, ou qu'on en faisoit cas, ou qu'Anaximène n'étoit pas ennemi de la fausse éloquence des Sophistes.

*Rhétorique de
Alexand. parmi
les ouvrages
d'Aristote.*

Corax & Tisias s'étoient renfermez, comme on vient de le voir, dans un cercle fort étroit. Gorgias qui parut après eux, embrassa la Rhétorique dans toute son étendue, & ne mit point de bornes à l'ambition qu'il eut de parler de tout sçavamment & éloquemment. Non content des instructions qu'il avoit reçues d'Empédocle sur la Physique, la Médecine, la Politique, la Poétique, &c. il vint à Syracuse pour achever de se former sous Tisias dans l'Art oratoire. A toutes ces études il joignit celle de l'Art Eristique, on lui en attribua même l'invention, sans doute parce qu'il le possédoit supérieurement; mais il put l'apprendre ou de Protagoras, pendant le long séjour qu'il fit en Sicile entre les Olympiades LXXXIV. & LXXXVIII. ou de Zénon d'Elée, qui le premier l'avoit introduit dans la grande Grece.

*Schol. d'Herm.
Prolégom. p. 5.*

*Plat. Hippias
major.*

Quoiqu'il se fût appliqué à toutes les sciences sans exception, le titre d'Orateur fut le seul qui flatât sa vanité; & pendant que les autres Sophistes faisoient profession d'enseigner la vertu, Gorgias ne s'annonça jamais que comme un maître d'Eloquence, également capable de bien parler & d'instruire des moyens de bien parler.

*Platon dans le
Ménon.*

*Schol. d'Herm.
Prolégom. p. 5.*

*Tesoro Britan.
tom. 2. p. 59.*

*Diod. de Sicile
liv. 13.*

*Platon dans
l'Hipp. major.
Pausanias dans
ses Éliques.*

Lorsqu'il eut, sous différens maîtres, assouvi en quelque sorte son avidité d'apprendre, il retourna dans sa patrie ; & soit par la multiplicité de ses connoissances, soit par le talent singulier de les faire valoir, il y devint bien-tôt un objet d'étonnement & d'admiration. Les Léontins furent extrêmement flatz d'avoir pour compatriote un si rare personnage ; & pour en éterniser la gloire, ils crurent devoir consacrer son nom sur leurs monnoyes. Le tems a épargné une de ces monnoyes, qui par la beauté de sa fabrique, peut faire présumer qu'elle a été frappée du vivant même de Gorgias. Elle a d'un côté la tête d'Apollon, que les Léontins honoroient d'un culte particulier, au revers un Cygne, symbole de l'Eloquence, & pour légende ces trois lettres, ΛΕΟ, c'est-à-dire, ΛΕΟΝΤΙΝΩΝ, monnoye des Léontins, avec le mot ΓΟΡΓΙΑΣ, en plus petits caractères, & posé dans un autre sens.

Ils devoient en effet cette marque de distinction aux services que Gorgias leur avoit rendus. Les Syracusains ayant entrepris de les assujettir, les attaquèrent avec toutes leurs forces dans la seconde année de la LXXXVIII.^e Olympiade ; ils n'étoient pas en état de se défendre, & ne voyoient aucune espérance de salut que du côté des Athéniens. Comme ils tiroient leur origine de la ville de Chalcis dans l'Eubée, qui avoit été fondée par une colonie d'Athenes, ils espérèrent que la considération de cette parenté pourroit engager les Athéniens à les secourir ; mais ils espérèrent encore plus de l'éloquence de Gorgias, sur qui ils avoient jetté les yeux pour cette importante ambassade. Il se rendit à Athenes, dit un ancien Ecrivain, avec le Rhéteur Tisias, ce qui, à mon avis, ne peut signifier qu'on lui eût donné Tisias pour collègue, à moins qu'on ne suppose qu'ayant été banni de Syracuse sa patrie, il s'étoit réfugié chez les Léontins ; mais il est plus vraisemblable que les Syracusains l'avoient dépêché de leur côté, comme le plus habile de leurs Orateurs, pour opposer son éloquence à celle de Gorgias, & qu'ils arrivèrent à Athenes tous deux en même tems. Ils furent admis dans l'assemblée du peuple, & l'on apperçut une extrême différence entre les discours

discours des deux Ambassadeurs. Celui de Gorgias parut si admirable & d'un goût si nouveau, que les Athéniens, tout accoutumés qu'ils étoient à ce qu'il y avoit de plus beau & de plus parfait en tout genre, crurent entendre, non un mortel, mais le Dieu de l'Éloquence. Gorgias obtint tout ce qu'il demandoit, on arma vingt galères, & les Léontins furent secourus. Il est vrai que dès ce tems-là les Athéniens avoient formé le projet de conquérir la Sicile, & qu'il ne leur falloit que le moindre prétexte pour y porter leurs armes; mais quand même ils n'auroient pas été occupés de cette idée, si l'on considère l'espèce d'ivresse où les jeta le discours de Gorgias, on pourra présumer qu'ils n'eussent pu se défendre d'accepter l'alliance qu'il leur proposoit.

*Philotr. de viis
Sophist.
Id. epist. 13. ad
Julian August.*

Ils l'engagèrent par les plus vives instances à s'établir parmi eux, & purent croire que l'acquisition d'un tel citoyen les dédommageroit avec usure des dépenses de leur armement; car quels avantages ne pouvoient-ils pas se promettre d'un homme qu'ils estimoient le plus capable de former des Orateurs? S'il est vrai, comme le remarque Diodore de Sicile, qu'il retourna dans sa patrie, il faut croire qu'il n'y resta que le tems qu'il lui fallut pour rendre compte de sa commission. Il revint à Athenes, & y fixa pour toujours sa demeure; c'étoit le seul théâtre où il crut pouvoir dignement produire ses talens, & il y envisageoit tout à la fois une source immense de gloire & de richesses. Les plus distingués d'entre les Athéniens coururent avec empressement prendre de ses leçons, & ne goûtèrent plus d'autre éloquence que la sienne. On renonça même aux études ordinaires, jusqu'à celle de la Philosophie, pour s'appliquer uniquement à l'art de parler, & ce fut, selon quelques-uns, le principal motif qui excita Platon à fronder la Rhétorique.

*Schol. d'Herm.
Diod. de Sicile
liv. 13.*

Gorgias dédaigna en homme supérieur la méthode commune d'enseigner, & au lieu de présenter à ses disciples une suite de préceptes sur les différentes parties de la Rhétorique, il leur composoit sur toutes sortes de matières, des discours qu'il leur donnoit à apprendre par cœur. Ils y trouvoient tout

*Schol. d'Herm.
ibid.*

*Aristot. de
soφισ. ἐλέγχων,
lib. 2. cap. ult.*

Mem. Tome XV.

Y

*Schol. d' Herm.
Prolegom. p. 5.*

ensemble, selon lui, & les règles les plus sûres, & la plus parfaite manière de les appliquer. Outre ces exercices particuliers, il avoit soin de réveiller assez souvent par des discours publics l'admiration des Athéniens. Il les indiquoit à certains jours, & c'étoient autant de jours de fête pendant lesquels tous les travaux cessoient. On appelloit ces discours λαμπάδας, *des flambeaux*, par allusion à ces brillantes fêtes d'Athènes où l'on couroit à cheval dans le quartier appelé Céranique, avec des flambeaux allumés. Mais il eut enfin l'occasion la plus désirable pour lui, d'étaler tous les trésors de son éloquence. On prononçoit tous les ans devant le peuple assemblé un discours funèbre, pour honorer les citoyens qui étoient morts pour le service de la patrie : le Conseil nommoit l'Orateur qu'il jugeoit le plus propre à remplir cette fonction. quoique, selon Socrate, il ne fût pas difficile de faire l'éloge des Athéniens en présence des Athéniens, & qu'on n'eût point à craindre que l'auditoire fût paresseux d'applaudir aux louanges qu'on lui donnoit ; cependant ces discours étoient regardés comme l'écueil des Orateurs, parce que celui que Périclès avoit prononcé quelques années auparavant, étoit comme une pièce de comparaison, contre laquelle la médiocrité n'eût pu se soutenir. On s'imaginera aisément que Gorgias n'eut pas assez de défiance de lui-même pour craindre le parallèle, & qu'il se présenta pour subir cette épreuve, avec une pleine certitude de triompher.

*Platon dans le
Ménexène.*

*Philosr. de vitis
Sophist.*

Son sujet lui fournit une occasion naturelle de traiter une matière importante, mais délicate, & qui demandoit beaucoup de circonspection. Tous les États de la Grèce étoient alors divisés pour la querelle des Athéniens & des Lacédémoniens, & leur acharnement à s'entre-détruire, préparoit au Roy de Perse une voye facile pour les subjuguier. Il étoit question de faire envisager aux Athéniens ces objets de crainte, de réveiller leur haine contre l'ennemi commun, & de leur rappeler le souvenir de ces triomphes où leurs ancêtres avoient eu tant de part, lorsque de concert avec toute la Grèce ils avoient combattu pour leur liberté ; mais on ne pouvoit sans

choquer leur orgueil, les inviter directement à une conciliation qui exigeoit pour fondement nécessaire le rétablissement d'un équilibre qu'ils ne vouloient plus souffrir. Les journées de Marathon, de Salamine & de Platée, le beau titre de libérateurs de la Grece que leurs Orateurs ne cessoient de leur mettre devant les yeux, les avoient tellement enyvrez qu'ils se croyoient en droit de faire la loy, & se fussent révoltés contre la simple proposition d'une entreprise où ils n'auroient pas eu le souverain commandement. Gorgias n'eut garde de heurter ouvertement leur vanité, mais par l'artifice de son discours, lors même qu'il paroïssoit se prêter à leur chimère, il travailloit à la détruire, & leur insinuoit, sans qu'ils s'en apperçussent, des sentimens contraires au langage qu'il leur tenoit. Il insista principalement sur la gloire qu'ils avoient acquise dans leurs victoires contre les Barbares, & les amena au point de sentir eux-mêmes que de pareilles victoires étoient suivies de réjouissances & de cantiques d'actions de grâces, mais qu'ils ne pouvoient triompher des Grecs que leurs lauriers ne fussent arrosés de larmes. Il n'avoit pas manqué d'assaisonner ces insinuations de tout ce que l'élocution pouvoit avoir de plus séduisant, car c'étoit sur cela qu'il avoit fondé les plus solides espérances du succès de son discours. Il y avoit entassé à dessein les plus magnifiques expressions, les plus brillantes métaphores, les antitheses les mieux compassées, & toutes ces autres figures dont la nouveauté & la singularité éblouirent & fascinérent tous les esprits. On en peut juger par un fragment assez considérable que j'ai tiré des Scholies d'Hermogène.

*Sur le neuvième
chap. du second
livre d'Hermog.
sur l'idée.*

Quoique je me propose d'examiner à part tout ce qui regarde l'élocution de Gorgias, j'ai cru qu'on ne seroit pas fâché d'en voir d'avance cet échantillon. J'ai conservé autant que je l'ai pu dans la traduction que j'en vais donner, les tours & les figures de l'original. On observera seulement que les rimes ou consonances qui quelquefois avoient bonne grace dans la prose Grecque & dans la Latine, font toujours un mauvais effet dans la nôtre, parce qu'elles sont un ornement nécessaire de notre versification.

Y ij

« Que ne vit-on point dans ces braves guerriers qu'on dût
» voir dans de braves guerriers, & qu'y vit-on qu'on n'y dût
» pas voir ? Fasse le Ciel qu'en disant ce que je veux, & ne
» voulant que ce que je dois, je puisse échapper aux regards de
» la divine Némésis, & me dérober aux traits de l'envie hu-
» maine ! Ils s'étoient élevés à la perfection de la vertu divine,
» & n'avoient conservé de l'homme que la vie mortelle. Ils
» aimèrent mieux jouir avec modestie des avantages présents,
» que de poursuivre avec orgueil les plus justes prétentions ; ils
» préférèrent à la rigueur du droit une équitable conciliation,
» persuadés qu'il n'y a pas de loi plus sainte ni plus utile, que
» de dire, que de taire, que de pratiquer ce qu'il faut quand il
» le faut. Deux principes dirigeoient toute leur conduite ; ils
» ne se déterminoient qu'après une mûre délibération, mais ils
» n'admettoient point de délais dans l'exécution. Aussi ardens
» à protéger ceux qui étoient injustement malheureux, que
» prompts à punir ceux qui étoient injustement heureux ; iné-
» branlables dans les choses de devoir, inflexibles dans les choses
» de bienfaisance, la *droiture* de leurs pensées fut un frein pour
» quiconque s'écartoit du chemin le plus *droit*. Superbes avec
» les superbes, modestes avec les modestes, intrépides envers
» les intrépides, redoutables dans les occasions redoutables, que
» de trophées rendent d'illustres témoignages à tant de vertus !
» trophées qui sont pour Jupiter de précieux ornemens, &
» pour ces Héros de glorieux monumens. Dans les travaux de
» Mars ils se livroient à leur ardeur naturelle, & ne se permet-
» toient qu'une ardeur légitime dans les plaisirs de l'amour ; &
» autant que les armes à la main ils se faisoient craindre dans la
» guerre, autant par la pratique des choses honnêtes ils se fai-
» soient aimer dans la paix. Ils signalèrent leur respect envers
» les Dieux par une exacte justice, leur piété envers les auteurs
» de leurs jours par des soins assidus, leur équité envers les
» citoyens par une égalité scrupuleuse, leur zèle pour leurs amis
» par une inviolable fidélité. Ils sont morts ces braves guerriers,
» mais le sentiment de leur perte n'est point mort avec eux ; il
» vit quoiqu'ils ne vivent plus, il est immortel, & n'abandonne

pas même dans le tombeau ces corps, tout dépouillez qu'ils « sont de leur forme corporelle. »

Les applaudissemens que reçut Gorgias, augmentèrent merveilleusement son audace & sa présomption. Comme dans ses conférences particulières il s'étoit fait une longue habitude de composer sur le champ pour ses disciples des discours en tout genre & sur tous les sujets qu'ils lui propofoient de traiter, il en étoit venu jusqu'à se vanter que depuis long tems on ne lui en avoit proposé aucun qui lui fût nouveau ; & pour mieux établir encore sa réputation d'homme supérieur & universel, il osa pendant la célébration des fêtes de Bacchus, monter sur le théâtre d'Athenes, & déclarer publiquement qu'il étoit prêt à parler sur quelque matière qu'on lui voulût indiquer. Cette démarche, dont un petit nombre de gens sensez connurent le ridicule, lui attira des acclamations générales. On s'imagina que des discours de cette espece demandoient les plus grands efforts de génie, & la prévention qu'on avoit pour Gorgias, contribua sans doute à les faire estimer au-dessus de leur valeur.

*Platon dans le Gorgias.
Philosfr. de vitis Sophist.
Cicer. de Orat. lib. 1. cap. 22.*

Après avoir joui dans Athenes pendant plusieurs années d'une admiration aussi constante qu'elle étoit universelle, Gorgias céda au desir que sa vanité lui avoit inspiré, d'aller aux Jeux Olympiques déployer aux yeux de toute la Grece assemblée ses rares talens & sa vaste érudition. Il y parut vêtu de pourpre, suivant son usage, & prononça de dessus les degrés du temple de Jupiter un discours dans le genre démonstratif, dont l'objet fut d'exciter les Grecs à se réunir entr'eux par une confédération générale pour faire la guerre aux Barbares. Il leur en fit directement la proposition, sans avoir besoin de recourir à ces détours qu'il avoit pris en traitant le même sujet devant les Athéniens. Il entra en matière par l'éloge des Instituteurs des Jeux, dont les vûes politiques en fondant cette espece de congrès général, avoient été de maintenir entre les différens Etats de la Grece l'esprit d'union & de concorde, d'où dépendoit leur salut commun. Aristote a cité ce débat pour exemple des exordes du genre démonstratif

*Philosfrat. ubi supra.
Aristot. Rhet. lib. 3. cap. 14.
Paus. in Eliac.*

Rhetor. lib. 3. cap. 14.

qui sont fondez sur la louange. Il fait aussi mention d'un discours dans le genre délibératif, que Gorgias prononça dans le même tems pour les habitans de la ville d'Elis; mais il le blâme de l'avoir commencé par une exclamation brusque & précipitée, au lieu d'amener par un exorde le sujet de la délibération.

*Platon dans le
Ménon.
Arist. Polit. lib.
3. cap. 1.
Philostr. de vitis
Sophist.*

Le voyage de Gorgias aux Jeux Olympiques lui donna occasion d'exercer, chemin faisant, dans la Thessalie sa profession de Sophiste, & d'y accroître son opulence. Les peuples de cette contrée n'avoient jusque-là montré aucune sorte d'inclination pour les sciences. Ils ne connoissoient d'autre exercice que celui de dresser des chevaux, ni d'autre talent que celui de s'enrichir. A peine eurent-ils entendu Gorgias, que tous à l'envi aspirèrent à la gloire de briller par les talens de l'esprit, sur-tout les habitans de Larisse, en qui les leçons de leur nouveau maître produisirent un changement pareil à celui que reçoit l'argille sous la main du Potier.

*Philostr. ep. 13.
ad Julianum Aug.
Idem, de vitis
Sophist.*

*Philostr. ibid.
Cicer. de Orat.
lib. 3. de Senect.
cap. ultimo.
Plin. lib. 33.
cap. 4.
Pausan. in Pho-
ciis.*

Il les accoutuma, dit Platon, à répondre avec une grande assurance & dans les termes les plus magnifiques, aux questions qu'on leur faisoit. Aussi le traitèrent-ils avec des distinctions proportionnées à la reconnoissance qu'ils lui devoient, & le nom de Gorgias devint pour eux le nom de l'Eloquence même. Il les quitta pour assister à la célébration des Jeux Pythiques, où il harangua une seconde fois la Grece assemblée. On ignore sur quoi roula son discours, mais on sçait qu'il en fut récompensé du plus grand honneur dont on pût flatter l'ambition d'un mortel. L'assemblée ordonna qu'on lui dresseroit dans le temple d'Apollon Pythien une statue, non pas simplement dorée, mais d'or massif. On a prétendu que par une vanité ridicule il s'étoit érigé à lui-même ce monument, mais l'autre opinion est plus généralement reçue, & l'enthousiasme où l'on s'étoit livré pour Gorgias, la rend en même-tems plus vraisemblable.

Il revint à Athenes pour y passer le reste de ses jours. Pendant son absence, Platon avoit composé contre lui ce fameux Dialogue où il le met aux prises avec Socrate. Si la

publication de cet ouvrage ne guérit pas tout d'un coup les Athéniens de leur excessive prévention en faveur de Gorgias, elle leur inspira au moins quelque défiance d'eux-mêmes, & l'illusion s'étant peu à peu dissipée, ils distinguèrent à la fin l'or véritable de ce qui n'étoit que du clinquant, & la haute réputation de Gorgias déchût au point, que ses partisans firent de vains efforts pour la relever. Comme il se croyoit lui-même hors des atteintes de la critique, lorsqu'on lui fit voir le Dialogue, il n'en parut point ému; il dit froidement qu'il ne se reconnoissoit point dans le discours qu'on lui faisoit tenir, mais qu'au surplus l'auteur s'entendoit fort bien à faire des satyres. Platon l'ayant rencontré quelques jours après son retour, lui dit à l'occasion de la statue qu'on lui avoit érigée à Delphes: Enfin le beau Gorgias est revenu tout brillant d'or. Il est vrai, répondit-il, & j'ai appris qu'en mon absence il nous étoit né un nouvel Archiloque tout-à-fait charmant.

Athen. lib. 1. 1.

La date du Dialogue de Platon doit être placée un peu avant la mort d'Archélaus Roy de Macédoine, qui fut tué après sept ans de regne, dans la première année de l'Olympiade xcv. Gorgias avoit alors plus de quatre-vingts ans, mais il ne sentoît encore aucune des incommodités de la vieillesse, & son esprit n'avoit rien perdu de sa vivacité ni de son agrément. Quelqu'un lui ayant demandé par quelle merveille il avoit encore à cet âge une santé si ferme & si vigoureuse, c'est, répondit-il, que je n'ai jamais rien fait pour le plaisir. Il eut jusqu'à cent ans le bonheur d'essuyer plusieurs fois la même question, & ses réponses furent tantôt que la complaisance pour les autres ne lui avoit jamais rien fait faire au préjudice de sa santé, tantôt qu'il avoit toujours soigneusement évité les grands repas. Il vécut, selon les uns, cent cinq ans, selon le plus grand nombre, cent huit ou cent neuf. Il s'enuya de la vie, & pour s'en délivrer, il prit le parti de s'abstenir de toute nourriture.

Voy. de Gorgias de Platon.

*Athen. lib. 1. 1.
Lucian, ~~de~~
Μακροβίων.
Val. Max. 1. 8.
c. 13. Plin. 1. 7.
c. 48. Pausan.
in Eliac. Quinsil.
Diog. Laërce,
&c.*

Je remets pour la première fois à parler de la doctrine de Gorgias. J'examinerai en même tems quel a été le véritable objet des censures de Platon dans son Dialogue contre ce célèbre Sophiste.

NEUVIEME DISSERTATION

SUR L'ORIGINE ET LES PROGRÈS

DE LA RHÉTORIQUE DANS LA GRECE.

Par M. H A R D I O N.

17. Novemb.
1739.

*Dion. Hal. ep.
ad Pompeium.
Aristid. Orat.
primâ Platonica.
Athen. lib. 13.
pp. 505. 506.
&c.*

LA censure que Platon avoit exercée sous le nom de Socrate contre les plus célèbres Sophistes, & les ridicules qu'il s'étoit appliqué à leur donner, lui ont attiré de la part de quelques anciens Écrivains de violens reproches de malignité, de présomption, d'injustice & de mauvaise foy. On lui a surtout fait un crime du Dialogue où il met Socrate aux mains avec Gorgias, & donne au Philosophe une trop facile victoire sur l'Orateur. On s'est persuadé que Platon n'avoit pas borné ses vûes à décréditer Gorgias & ses disciples, mais qu'il en vouloit à la Rhétorique en général, & qu'un même esprit de jalousie l'avoit armé tout à la fois contre les Poètes & contre les Orateurs. Cicéron n'a pu se défendre d'en avoir du soupçon, on voit que son amour propre en souffroit, & que son respect pour Platon a retenu ses plaintes; mais s'il avoue la défaite du défenseur de la Rhétorique, il ne l'impute au moins qu'à la supériorité de l'agresseur dans l'art même qu'il attaquoit. Cependant si l'on examine avec attention le Dialogue dont il s'agit, si l'on compare ce que Platon y laisse entrevoir de ses sentimens sur la Rhétorique, avec ce qu'il en expose dans le Phédrus & dans d'autres dialogues, on reconnoitra que Cicéron s'est alarmé sans sujet, & que l'intention de Platon n'étoit rien moins que d'inspirer du mépris & du dégoût pour l'art de parler. Il est d'abord très-certain que ce Philosophe n'attaque en aucun endroit de ses ouvrages cette partie de la Rhétorique qui traite de l'élocution; cependant si nous en croyons les plus grands maîtres, c'est en un sens la partie la plus importante, car c'est celle qui constitue essentiellement l'homme

l'homme éloquent; les deux autres, je veux dire l'invention & la disposition, ne sont pas, il est vrai, moins nécessaires, mais elles sont communes à toutes les sciences, & n'appartiennent pas plus proprement à l'Eloquence qu'à la Poësie & à la Philosophie. Platon n'avoit garde d'en parler avec mépris, puisqu'elles sont dans le Phédrus un des principaux objets de ses préceptes oratoires, & qu'il accuse Lysias & les autres Rhéteurs de les avoir trop négligées. Quel a donc été son dessein? Quel motif l'a porté à s'élever contre la réputation dont Gorgias jouissoit si pleinement & si paisiblement? Il a voulu combattre les fausses idées que ce Rhéteur & les autres Sophistes avoient de la Rhétorique, par rapport à la fin qu'elle doit se proposer; il a voulu faire connoître sur quels principes est fondée la vraie éloquence, par opposition aux minuties où les Rhéteurs réduisoient presque tous les préceptes de ce qu'ils appelloient la Rhétorique. Il faut se souvenir que depuis près d'un siècle l'étude des choses divines & humaines exerçoit dans la Grece tout ce qu'il y avoit de Sçavans & de beaux esprits, & avoit enfanté différens systèmes de Métaphysique. Ces systèmes, qui avoient successivement produit autant de branches qu'il y avoit eu de disciples jaloux de se distinguer par de nouvelles opinions, & d'enchérir sur la doctrine de leurs maîtres, se rapportoient tous, pour le fond, à deux principaux directement opposez l'un à l'autre. * Les sectateurs du premier considéroient l'univers comme un seul être, qu'ils supposoient immuable, plein, immobile, toujours semblable à lui-même, ce qui excluait toute idée de génération & de destruction. Les autres assûroient au contraire que le nombre

Voy. Quintilien
liv. 2. ch. 15.

* Τὸ πᾶν ἄπειρον ὁ ἀναλλοίωτον, ὁ αἰώνιον, ὃ ἐν ὅμοιον ἑαυτοῦ ὁ πλήρης· κίνησιν δὲ μὴ ἔχει, δοκῶν δὲ ἔχει. Diog. Laërt. lib. 9. seg. 24.

Vide Aristot. περὶ Χειρογράφου. Simplic. in Comm. l. 2. 1. Aristot. Phys. Hermiam. in Phil. gent. irrif. 57c.

Πωστὸν ὅτι πρὸς γένεσιν αἰσός, καὶ τὸ ἀνέκτιστον, περὶ κινήσεως· οἱ μὲν γὰρ φασὶ κίνησιν ἔχει, οἱ δὲ μὴ ἔχει, οἱ δὲ ὅτι μάλιστον
Mem. Tome XV.

ἔχει δὲ μὴ ἔχει. Καὶ ἔχει μὲν δὲ, ὅτι βίαις τῆς φαντασίαντος ἀποστέλλεται, καὶ οἱ κινήσεις αὐτῶν φυσικῶν, ὡς αὖτε οἱ περὶ Πυθαγόραν, ὁ Εὐκλείδης, καὶ Ἀριστοτέλῃ, ἀπὸ κινήσεως δὲ καὶ ἐπὶ αὐτοῦ· οἱ δὲ οἱ ἀπὸ τῆς ἀπειρίας, ἐπὶ δὲ οἱ ἀπὸ τῆς σπουδῆς συναπτάσμενα, καὶ ἄλλοι παμπληθεῖς. μὴ ἔχει δὲ, οἱ περὶ Παρμενίδην, καὶ Μελισσόν. Sextus Empyricus adversus Mathem. p. 387. Vide Xenoph. Σοκράτη. l. 1.

. Z

des êtres étoit infini, & que leur mouvement continuel & toujours varié, opéroit une perpétuelle vicissitude de générations & de destructions. Du milieu de ces contrariétés s'éleva une troisième espèce de Philosophes connus sous le nom de Sceptiques^a, qui rejetterent également l'unité & la pluralité, le mouvement & le repos, & anéantirent tout principe de certitude, en n'admettant d'autre existence que celle que chacun se figure à lui-même & pour lui-même sur le rapport de ses sens. On appercevoit dans les principes de l'unité immobile, les premières semences du Scepticisme; car cette immobilité ne pouvoit se soutenir que sur la supposition d'un mouvement apparent qui nous faisoit illusion, & sur l'incertitude du témoignage de nos sens. D'un autre côté, Protagoras qui attribuoit tout au mouvement, osa nier l'existence absolue de l'être, & avancer que l'homme étoit pour lui-même la règle & la mesure de toute vérité. Mais Gorgias alla encore plus loin, il soutint qu'il n'y avoit pas plus de raison d'admettre le mouvement que d'admettre le repos, & fut un des premiers qui répandit dans la Grece les épaisses ténèbres du Scepticisme. Il établit sa Métaphysique sur trois principales propositions^b; la première que rien n'existe, ou simplement qu'il n'y a rien; la seconde que si quelque chose existe, on ne peut le comprendre; & la troisième, qu'en supposant qu'on le puisse comprendre, on ne peut l'expliquer. Je n'entrerai point dans le détail des preuves qu'il employoit, soit pour attaquer les deux systèmes contradictoires, soit pour appuyer le sien. Le sommaire de sa doctrine étoit, qu'on ne peut affirmer qu'une chose soit absolument, que l'existence des êtres est purement relative à la manière dont nous les concevons; que comme chacun voit différemment les objets, ainsi

*Voy. la septième
Dissertation.*

*Aristote sur
Gorgias.*

^a καὶ πολλοὶ δὲ τῶν ἡμετέρων ἰσοκρατῶν οἱ Σκεπτικοί. Sextus Empyric. Pyrrh. hypotyp. lib. 3. cap. 7.

^b Οὐκ ἔστι φησὶν ἕδην· εἰ δ' ἔστιν, ἀγνώστου ἔστι· εἰ δὲ ἔστι καὶ γνωστὸν, ἀλλ' ἔστι δὲ ἀλλοτρίου. Aristote περὶ Γοργίου.

Voyez Isocrate Panégyr. d' Hélène, où il dit: πῶς γὰρ ἂν τις ὑπερβάλῃ τοῦ Γοργίου τὴν πολυήσυχον λέξαν, αἷς ἕδην ὅτι ὄντων ἔστι;

N.^e Bayle ne peut croire qu'il ait soutenu sérieusement ces propositions. Voy. son Diction. article de Zénon.

chacun conçoit différemment les choses, & que par conséquent on ne pourroit connoître ce qu'elles seroient véritablement en elles-mêmes ; mais quand on le connoîtroit, disoit-il, comment pourroit-on communiquer cette connoissance, comment expliquer ce qu'on auroit vu, & quelle idée celui qui écouterait sans voir, pourroit-il se former des objets visibles ? Car de même que la vûe n'apperçoit pas le son des paroles, ainsi l'ouïe n'entend pas la couleur des objets, & celui qui me parle, ne me représente pas le son des mots, ni la chose, ni la couleur. Mais en supposant qu'on pût se faire une idée de la couleur, elle seroit nécessairement différente dans celui qui parle & dans celui qui écoute, car une même idée ne peut être au même moment dans deux hommes différens & séparez l'un de l'autre, puisqu'alors l'unité cesseroit d'être unité ; il seroit impossible d'ailleurs que cette idée fût entièrement semblable dans deux personnes qui ne peuvent être entièrement semblables, puisque dans un même homme l'idée d'une chose n'est pas toujours la même, & qu'elle varie selon qu'il l'apperçoit par l'ouïe, par la vûe ou autrement. D'où il faut conclurre, selon Gorgias, que quand même on pourroit avoir la connoissance des choses, on ne pourroit la communiquer, parce que le discours ne peut les faire comprendre, & qu'il est impossible qu'un homme pense précisément ce que pense un autre homme.

Cette Métaphysique tendoit directement à renverser tous les principes des connoissances humaines, & , ce qu'il y a de plus important, tous les fondemens de la morale ; car dès-là qu'on avoit anéanti les essences des choses, & qu'on n'admettoit plus d'idées fixes & invariables du bien & du mal, de la justice & de l'injustice ; dès-là qu'on ne concevoit plus rien qui fût en lui-même & par sa nature vrai ou faux, honnête ou honteux, il falloit que tout fût arbitraire & dépendît de la volonté des hommes ; il falloit que la vertu & le vice fussent confondus, & que livrez aux caprices de l'opinion, nous n'eussions plus de règles certaines pour nous conduire, ni de moyens pour nous préserver des plus funestes égaremens.

C'est contre des erreurs si pernicieuses que Platon s'élève avec tant de force dans ses Dialogues; il n'en a composé le plus grand nombre que pour les détruire, & pour ramener les hommes à des idées saines, raisonnables & conformes aux sentimens de la nature qu'on s'efforçoit d'étouffer. Tel est en grande partie le but qu'il se propose dans son Dialogue contre Gorgias. Ce Sophiste, qui avoit l'ambition de paroître tout sçavoir, trouvoit dans la force & dans la fécondité de son imagination, des ressources toujours prêtes pour le seconder au besoin, soit qu'il fallût débiter sur le champ des harangues en forme sur tous les sujets qu'on lui présentoit, soit que dans ces exercices qu'on appelloit Eristiques, il fût question de se signaler par la promptitude & par la brièveté des attaques & des répliques; mais comme en vertu du Scepticisme dont on vient de voir qu'il faisoit profession, il n'admettoit point de distinction entre les vraies & les fausses idées, & que ses raisonnemens n'étoient soutenus d'aucun principe, tout ce grand sçavoir dont il faisoit parade, ne pouvoit produire d'un côté que des discours vagues & superficiels, où les fleurs répandues avec profusion, cachoient aux yeux de la multitude ce que dans le fond ils avoient de frivole & de défectueux; d'un autre côté que des disputes pointilleuses, dont le mérite se réduisoit à soutenir indistinctement toutes sortes de propositions, à donner aux opinions les plus folles & les plus bizarres un air de vraisemblance & de probabilité, en un mot, à embarrasser par des Sophismes, ceux qu'une sage défiance & une raison éclairée n'avoient pas munis contre les excès d'une imagination aussi séduisante que déréglée. La Dialectique pouvoit en un instant dissiper ces vains fantômes; c'est aussi avec son secours que Socrate entreprend de confondre les erreurs & la vanité de Gorgias. Il avoit, comme je l'ai dit ailleurs, adopté par préférence les titres d'orateur & de maître de Rhétorique; Socrate débute par lui demander ce que c'est que la Rhétorique, & quel est l'objet de l'Orateur. Polus l'un de ses disciples, jeune homme plein d'ardeur & de confiance, se presse de prendre la parole, sous le prétexte que Gorgias est

fatigué d'une longue séance qu'il vient d'avoir ; mais Socrate s'aperçoit d'abord qu'il est plus versé dans ce qu'on appelle *Rhétorique*^a, que dans l'art de discuter les matières par la voye de la Dialectique ; car au lieu de répondre à la question, il s'amuse à faire l'éloge de la Rhétorique^b, comme si quelqu'un la blâmoit. Socrate aime mieux avoir affaire au maître qu'au disciple, & Gorgias n'hésite pas à lui promettre les plus courtes réponses, car c'est encore un de ses grands talens. Personne, dit-il, ne sçait renfermer en moins de paroles le même sujet que j'aurai traité avec étendue. Socrate entre donc en matière, & après plusieurs questions sur la nature & sur la vertu de la Rhétorique, questions embarrassantes pour Gorgias, qui n'étoit pas accoutumé à examiner les choses en elles-mêmes, il l'amène par degrés à établir que les discours qu'emploie la Rhétorique, tendent à persuader, par rapport à ce qui est juste & injuste, les Magistrats dans un tribunal, les Sénateurs dans un conseil, les Peuples dans une assemblée, & que le fruit de cet art est non seulement de procurer à celui qui s'y distingue, la liberté & l'indépendance, mais de lui donner sur ses concitoyens un empire & une autorité sans bornes. Je vois, lui dit Socrate, par ce que vous m'exposez, que tous les efforts de la Rhétorique ont pour but d'opérer la persuasion ; mais il y a deux sortes de persuasion, l'une fondée sur la science, l'autre sur l'opinion. Est-ce en instruisant de ce qui est juste & injuste, que la Rhétorique prétend persuader, ou a-t-elle seulement pour objet d'établir sur ce point des opinions ?

Ce que j'ai rapporté de la doctrine de Gorgias, a dû préparer à ce qu'il répondroit. ^c Il avoue que la Rhétorique ne se propose pour objet que l'opinion, & nullement la science. C'est, poursuit-il, ce qui nous met en état de bien parler de tout ; & quel que soit le sujet d'une délibération, on a recours

^a ἄλλος γὰρ μοι Πῶλος ἢ ἐξ ὧν εἴπεται, ὅτι ἡ κεραιμυκὴ ῥητορικὴ πολλὸν μᾶλλον μᾶλλον ἢ ἀσχετὸν παρὰ τὴν ἀλήθειαν. pag. 306. edit. Marcil. Ficini.

^b ὡς αὖτε ἑνὸς ψήφου.

^c Ἡ ῥητορικὴ πειθοῦς δημιουργός ἐστι πειθυστικὴ ἀλλ' ὃ διδασκαλικὴ, ὅτι τὴν ἀλήθειαν ἢ τὴν ἀδύνατον. pag. 311.

à l'Orateur, parce que son art lui fournit seul & sans le secours de la science, les moyens nécessaires pour persuader. Ainsi donc, dit Socrate, l'Orateur est, selon vous, capable, dès-là qu'il a appris la Rhétorique, de traiter toutes sortes de matières, & de persuader sans instruire & sans être instruit. C'est ainsi que vous m'avez déjà fait entendre, ajoute-t-il, que sur ce qui regarde la santé, l'Orateur persuadera plus facilement que le Médecin. J'entends, dit Gorgias, qu'il persuadera la multitude. A la bonne heure, reprend Socrate, mais qui dit la multitude, dit des gens non instruits, & vous ne prétendez pas qu'il soit plus capable que le Médecin, de persuader ceux qui seroient instruits. Cela posé, l'ignorant sera plus capable que le sçavant de persuader les ignorans, & cette vertu que vous attribuez à la Rhétorique, vous l'étendez sans doute à tous les arts; en sorte qu'il n'est pas nécessaire que l'Orateur sçache le fond des choses dont il parle, il lui suffit d'avoir un certain instrument de persuasion, *μυχαλὴν τῶν πειθῶν*, au moyen duquel il paroîtra aux ignorans les mieux sçavoir que ceux qui les sçavent véritablement. Et n'est-il pas bien commode, reprend Gorgias, de pouvoir avec la seule Rhétorique & sans aucune connoissance des autres arts, en paroître aussi instruit que ceux qui en font profession? Mais voyons, poursuit Socrate, si l'Orateur est, à l'égard de ce qui est juste & injuste, honnête & honteux, bon & mauvais, ce que vous voulez qu'il soit par rapport à ce qui concerne la Médecine & les autres arts. Lui suffira-t-il d'avoir cet instrument de persuasion, pour paroître aux ignorans plus versé dans ces matières que ceux qui en ont fait leur étude? Est-il nécessaire qu'il les sçache, & faut-il que celui qui s'adresse à vous pour apprendre la Rhétorique, s'en soit instruit d'avance, puisque votre affaire n'est pas de les lui enseigner, & que vous vous proposez seulement de le mettre en état de persuader aux ignorans qu'il les sçait mieux que ceux qui les sçavent? Ne conviendrez-vous pas que s'il ne s'est pas muni de ces connoissances, il est impossible de lui enseigner la Rhétorique? Ne me déguisez point vos sentimens, & dites-moi de bonne foy quelle est la vertu de

Pag. 313.

la Rhétorique. Gorgias n'a pas la force de persister dans une opinion dont Socrate lui a fait voir sensiblement le ridicule. Un reste de pudeur l'oblige d'avouer que si ses disciples n'ont pas acquis avant que de venir à lui, la connoissance de ce qui est juste & injuste, bon & mauvais, honnête & honteux, il les en instruira pendant le cours de ses leçons de Rhétorique. Il convient de plus que l'Orateur doit être un homme juste, & ne faire usage de la Rhétorique que pour l'intérêt de la justice.

Polus n'est pas content d'un aveu si contraire à la doctrine de son maître; il sent que la honte seule le lui a arraché, & c'est ainsi, dit-il à Socrate, que dans le cours d'une dispute vous vous faites un plaisir d'amener ces sortes de questions pour embarrasser ceux que vous interrogez, & les faire tomber en contradiction avec eux-mêmes; car pensez-vous que quelqu'un de nous ira vous avouer qu'il n'a pas la science de ce qui est juste, bon & honnête, & qu'il n'en instruira pas les autres? Croyez-moi, le piège est trop grossier. Nous pouvons, répond Socrate, être Gorgias & moi dans l'erreur, & si vous êtes en état de nous redresser, il est juste que vous nous rendiez ce service. Je veux bien que pour cet effet, nous reprenions quelqueune des propositions sur lesquelles vous croyez que Gorgias s'est rendu mal-à-propos, mais à condition que vous vous contraindrez sur la demangeaison de faire de longs discours. Socrate lui ayant laissé de plus le choix d'interroger ou de répondre, Polus prend le parti d'interroger. Et puisqu'il vous a paru, lui dit-il, que Gorgias n'étoit pas bien au fait de ce que c'est que la Rhétorique, expliquez-nous vous-même ce que vous en pensez. Parlez-vous, dit Socrate, de la Rhétorique comme d'un art? En ce cas-là je vous répondrai qu'elle n'est point un art; & quoique dans un ouvrage de votre façon que je lus ces jours passés, vous prétendiez l'avoir réduite en art, je vous soutiens moi qu'elle n'est qu'une simple routine: elle demande à la vérité avec de la pénétration & de la vivacité, les qualités propres à faire briller dans la société; mais je ne puis donner le nom d'art à ce qui n'est appuyé sur

aucun principe, à ce qui marche en aveugle & ne peut rendre raison de ses opérations. Toutes les vûes de la Rhétorique, ajoute Socrate dans la suite de ses réponses, ne tendent qu'à plaire, & nullement à se rendre utile, si ce n'est peut-être pour protéger l'injustice dans les tribunaux, & pour soustraire les méchans aux peines qui leur sont dûes. Que d'un autre côté l'Orateur parle devant le peuple, il se gardera bien de le contrarier. Si ce qu'il lui propose, ne lui plaît pas, il change bien-tôt de langage, & sa principale attention est de se conformer en tout à ses goûts & à ses fantaisies. C'est en quoi la Rhétorique ressemble à l'adresse du Cuisinier, qui dans son travail n'a pour objet que de flater le goût, sans égard pour ce qui est salutaire ou nuisible à la santé. Ainsi, pour en donner une juste idée, elle fait partie de ce qu'on appelle flatterie, complaisance, adulation; elle est par conséquent mauvaise, honteuse, ignoble & digne de tout mépris. Et quoi, dit Polus, vous regardez la Rhétorique comme méprisable? Ignorez-vous donc quel est dans une République le pouvoir des Orateurs? Ne sçavez-vous pas qu'il s'étend, comme celui des Tyrans, jusqu'à faire mourir qui bon leur semble, à le profcrire, à lui enlever ses biens? Cette question que Socrate avoit fait naître à dessein, lui donne lieu d'attaquer les erreurs des Sophistes sur ce qui constitue le vrai bonheur de l'homme. Il conteste à Polus ce grand pouvoir des Orateurs *, parce que n'étant point éclairés par la raison, ni dirigés par l'art de la Rhétorique, mais par la flatterie & par l'adulation, ils n'ont véritablement de la puissance & de l'autorité que l'ombre & l'éclat extérieur. Les Orateurs, comme les Tyrans, ne font pas, continue Socrate, ce qu'ils veulent, mais ce qui leur semble le meilleur; & comment pourroient-ils connoître ce qui est le meilleur, quand ils ne voyent les choses qu'au travers du faux jour de l'opinion? Nous ne faisons rien, ajoute-t-il,

* Il faut, dit Socrate, pour me prouver le grand pouvoir des Orateurs, que vous montriez qu'ils prennent pour guide la raison & l'art de la Rhé-

torique, non la flatterie & l'adulation :
 ὡς ἐν ἀποδείξει τῆς πίστεως τοῦ ἔχοντος
 τὸ πᾶν τὴν ἰσχυρίαν, ἀλλὰ μὴ καλα-
 κίαν, καὶ ἐξελίξας. pag. 318.

que nous

que nous n'y soyons déterminés par la vûe d'un bien, & nous ne voulons ce que nous faisons qu'à cause de ce bien. Ainsi nous prenons les remèdes que nous présente le Médecin, non à cause des remèdes, car ce n'est pas ce que nous voulons, mais à cause de la santé qu'ils doivent nous procurer. Tout de même, lorsque nous faisons mourir quelqu'un, lorsque nous le condamnons à l'exil & à la perte de ses biens, nous ne voulons pas précisément ce que nous faisons, mais nous avons en vûe quelque chose qui nous paroît un bien; or ce bien que nous cherchons, ne peut être un bien pour nous sans la justice, & c'est au contraire un mal très-réel, quand l'action est mauvaise & injuste. Polus se recrie sur la singularité de cette doctrine, & quoiqu'il sente la force des preuves dont Socrate a pris soin de l'appuyer, il croit pourtant que même un enfant pourroit la réfuter. Il entreprend de le convaincre que l'injustice, bien-loin d'être incompatible avec le bonheur de l'homme, en est souvent le principe & le plus ferme appui. Il pourroit lui citer plusieurs Tyrans que le crime & l'injustice ont conduits au comble de la félicité, mais il se contente de l'exemple d'Archélaüs fils de Perdiccas, qui depuis peu s'étoit emparé du royaume de Macédoine contre toutes les loix de la justice & de l'humanité. Sa mere étoit esclave d'Alcétas frere de Perdiccas, & la loy vouloit qu'il n'eût d'autre état que celui d'esclave d'Alcétas. S'il eût été juste, il n'auroit point pensé à changer sa condition, & alors, si l'on vous en croit, dit Polus à Socrate, il eût mené une vie heureuse, au lieu qu'en commettant les plus grandes injustices, il s'est rendu extrêmement malheureux; car premièrement il a fait périr par une insigne perfidie, Alcétas son oncle & son maître, & avec lui Alexandre son fils; ne croyez pas qu'il en ait eu le moindre repentir, il ne s'est pas même douté qu'il fût devenu malheureux. Peu de tems après il s'est défait de son propre frere fils légitime de Perdiccas, jeune Prince âgé de dix-sept ans, à qui le royaume appartenoit de droit. Il ne s'est point soucié du bonheur qu'il pouvoit se procurer en élevant ce jeune frere, comme l'ordonnoit la justice, & en lui restituant

Mcm. Tome XV.

A a

le royaume qui lui étoit dû. C'est ainsi qu'en se souillant des plus noirs forfaits, il est devenu le plus malheureux homme de Macédoine, & peut-être y a-t-il quelques Athéniens, à commencer par vous, qui préféreroient à la condition d'Archélaus, celle du dernier des Macédoniens.

Ce discours ironique fait redire à Socrate que Polus s'est en effet très-bien exercé dans la Rhétorique, mais qu'il n'entend rien à la Dialectique. Il lui fait voir, non par des témoignages & par des exemples, qui étoient l'unique source où les Orateurs puisoient toutes leurs preuves, mais par des raisons sans réplique, que l'injustice est pour l'homme le plus grand des maux, & que la mesure de son malheur est celle de ses crimes & de sa méchanceté.

Après une longue suite de questions & de réponses, Polus est contraint de se rendre à l'évidence, & Socrate alloit goûter le plaisir d'une double victoire, lorsqu'il se présente un troisième adversaire plus redoutable que les deux autres, parce qu'il étoit moins susceptible de honte, & qu'il s'expliquoit sans crainte & sans ménagement sur les dogmes qu'il avoit puisés dans l'école de Gorgias. C'étoit un riche citoyen d'Athènes nommé Calliclès, grand admirateur des Sophistes, & fort entêté de leur Métaphysique. Il ne peut croire que Socrate parle sérieusement, lorsqu'il défend avec tant de vivacité les intérêts de la justice. Votre doctrine, lui dit-il, s'il falloit la suivre, produiroit dans la vie ordinaire des hommes un bouleversement total, & les assujettiroit à des règles diametralement opposées à celles que leur dicte la nature. Lorsque Gorgias vous a avoué qu'il enseigneroit à ses disciples ce que c'est que la justice & l'honnêteté, il ne l'a fait que par un sentiment de pudeur, & pour s'accommoder au préjugé commun. Vous avez mis Polus dans un pareil embarras, & il s'est vû forcé, contre son propre sentiment, de convenir qu'il est plus honteux de commettre l'injustice que de la souffrir. Ce sont-là de vos tours ordinaires, & sous prétexte de chercher la vérité, vous ne travaillez qu'à tromper & à faire prendre le change, en confondant ce qui est honnête suivant la loi, avec ce qui

est honnête suivant la nature ; mais apprenez que , généralement parlant , la nature & la loi sont contraires , que la première ne cesse de nous dire qu'il est plus honteux de souffrir l'injustice que de la commettre , pendant que la loi nous crie qu'il y a plus de honte à la commettre qu'à la souffrir. Mais l'homme libre & généreux ne sçait point endurer les injures & les mauvais traitemens , c'est à faire à un vil esclave moins digne de vivre que de mourir ; car que penser d'un homme qu'on pourroit insulter impunément , & qui ne seroit capable ni de se défendre ni de défendre les autres ? Si vous remontez , continue Calliclès , à l'origine des loix , vous verrez qu'elles sont l'ouvrage de la multitude , qui sentant sa foiblesse & son imbécillité , a cherché à se faire un asyle contre la violence d'un petit nombre d'hommes forts & puissans. Elle avoit grand intérêt à exalter ceux qui observeroient ces loix , & à décrier au contraire tous ceux qui n'en voudroient pas supporter le joug ; elle a trouvé le secret d'attacher de la honte à vouloir s'approprier le bien des autres , & de la gloire à sçavoir se contenter du sien & vivre dans l'égalité. C'est par ces maximes , c'est par ces trompeuses idées de justice & d'honnêteté , que dès l'enfance on amadoué , pour ainsi dire , les meilleurs naturels , qu'on engourdit comme par enchantement ces jeunes lions , qu'on endort leur courage ; mais si quelqu'un d'eux sort une fois de cet assoupissement , il rompt bien-tôt ses fers ; & foulant aux pieds ces décrets , ces belles maximes dont on l'avoit enforcé , & toutes ces loix qui font violence à la nature , il leve sa tête altière , & d'esclave qu'il étoit , devenant votre maître , il fait enfin éclater la justice naturelle , & vous apprend que le plus fort a droit de prendre ce qui appartient au plus foible , que celui qui vaut mieux doit avoir plus que celui qui vaut moins , & que c'est aux plus puissans à commander aux moins puissans.

Après avoir établi ces principes de justice & d'honnêteté naturelle , Calliclès prend soin d'en tirer lui-même les conséquences. Pour vivre heureusement , dit-il , il faut se livrer sans contrainte à tous ses desirs , leur donner un libre cours ,

A a ij

& les satisfaire aussi pleinement qu'il est possible. Ce qu'on appelle tempérance, empire sur soi-même & sur ses passions, n'est que sottise & pusillanimité. On n'a inventé ces grands termes que pour cacher sa lâcheté & son impuissance; mais le vrai bonheur ne peut compatir avec l'idée de l'esclavage, & ne se mesure qu'à la liberté & aux moyens de faire tout ce qu'on veut. Pour conclure en un mot, l'intempérance, la volupté, le luxe & la licence sont les seules vertus de l'homme, & les vraies sources de la parfaite félicité.

Socrate se trouve ici au plus fort du combat, ni la honte ni la crainte n'obligeront son ennemi à céder. Il faut donc que pour le vaincre, il emploie tout ce qu'il a de force & de dextérité, qu'il l'attaque de tous côtés & avec des armes de toute espèce. C'est ce qu'il fait admirablement, & je voudrois pouvoir le suivre dans cette carrière; mais outre que cela est inutile à mon dessein, j'aurois à craindre, sur-tout si je me réduisois à un simple extrait, d'affoiblir ses raisonnemens, sans pouvoir me flater de rendre l'élégance de son badinage, & cette ingénieuse ironie souvent plus propre que les raisonnemens mêmes, à confondre des erreurs aussi grossières que celles de Calliclès & du maître qui l'avoit instruit.

Après avoir démêlé ce qu'il y a d'équivoque dans les termes de *plus fort*, de *meilleur*, de *plus puissant*, & distingué les diverses espèces de plaisirs, tant de l'ame que du corps, Socrate conduit insensiblement Calliclès de démonstration en démonstration, & le transporte, malgré toute sa résistance, du sein des ténèbres qui l'environnoient, à la pure lumière de la raison & de la vérité. * Il ramène ensuite le Dialogue à la différence

* Les Orateurs d'Athènes & des autres Républiques, n'avoient, selon Socrate, d'autre objet que de flater leurs auditeurs, sans se mettre en peine de les rendre plus raisonnables & plus vertueux. Uniquement occupés de leur intérêt particulier, ils ne s'embarassoient en aucune façon du bien général. Calliclès lui ayant dit qu'il y en avoit d'un & d'autres, Socrate lui répond :

A la bonne heure, il y a donc aussi deux sortes de Rhétorique, l'une qu'on doit appeler une basse flatterie & un honteux babillage, l'autre qui sera honnête, en ce qu'elle travaillera à rendre meilleures les ames des citoyens, & qu'elle s'appliquera constamment à soutenir les intérêts de la vertu, soit que ce qu'elle dira doive plaire, soit qu'il doive déplaire à ceux qui écoutent.

page 343. Et plus bas, page 344.
 καὶ οὕτως ταῦτα βλέπων ὁ ῥήτωρ οἰκτι-
 ρὸς ὁ παγκράτης ἔχ' ἀγαθὸς, ἐπὶ τοὺς λόγους
 προσέειπεν ᾧ μυχαῖς, ὅς αἱ λέγει, ἐπὶ τοὺς
 φροῦξῆς ἀπαιτήσεις, Ἐδωρον εἰν' ἢ διδῶ,
 δυοῖς, Ἐ εἰν' ἢ ἀφαιρῶν, ἀφαιρήσει·
 τοὺς τῶτα αἰεὶ τ' ἔνιν ἔχον, ὅπως αἱ αὐτοῖς
 τοὺς πάλαιτες διχημοσύνη μὲν ᾧ μυχαῖς
 γήνη, ἀδελφία δ' ἀπαιτῶν, Ἐ σω-
 φροσύνη μὲν ἐγγίγηνη, ἀκολασία δ' ἀπαι-

*Voyez encore à la page 346. Ε πῆ
ρητοιμα ἐπὶ τῶν χρηστῶν· καὶ ἁ Πῶλον
αἰσῶνιν ὡς συλφωρεῖν, ἀλλὰ δὲ δὲρα λῶ,
τὸ εἶναι τὸ ἀδελφὸν τῷ ἀδελφῷ, ὅσοι
αἰσῶνιν, ποσῶντα κῆμον· ἢ τὸ μῆλλοιπα
ὅπως ρητοιμα ἐπὶ δὲ, δικαιοῦ δὲρα δὲρα
(1)· ἢ ἐπὶ τῶν κῆμον.*

car pour ne parler que de Périclès, j'entends dire qu'il a corrompu les mœurs des Athéniens, & qu'il les a rendu paresseux, poltrons, avarés & grands parleurs. On vantera, si l'on veut, ces ports, ces arsenaux, ces murs & autres inutilités dont ces Orateurs ont rempli la ville d'Athènes, je ne les blâme point dans cette partie de leur administration, je conviendrai même qu'ils étoient plus habiles que ne le sont ceux d'aujourd'hui, & plus capables de servir les Athéniens au gré de leurs desirs; mais ils n'ont point établi parmi eux ni la justice ni la tempérance, ils n'ont point pensé à réprimer, soit par la force, soit par la persuasion, leurs fantaisies & leurs folles passions. C'est pourtant là le devoir essentiel de tout bon citoyen, & sur cet article les anciens Orateurs n'ont aucun avantage sur ceux d'aujourd'hui. Mais quel a été le fruit de leurs soins & de leurs travaux? Ils ont encouru la haine & la disgrâce de leurs compatriotes, * ce qui prouve que s'ils étoient Orateurs, ils n'avoient ni la *vraie Rhétorique*, car elle les eût préservés de tomber, ni cette *Rhétorique* dont l'effet est de gagner les cœurs par la complaisance & par la flatterie.

Socrate suppose ici que la vraie Rhétorique, dont l'intention est de rendre les hommes meilleurs, produit toujours nécessairement son effet. Mais Aristide dont il oppose plus bas le caractère à ceux de Thémistocle, de Cimon, de Miltiade & de Périclès, & qu'il donne pour le modèle d'un bon citoyen, n'a-t-il pas été banni par ces Athéniens qu'il avoit travaillé à rendre meilleurs? Mais la Philosophie elle-même n'a-t-elle pas quelquefois enfanté des monstres, & n'eût-on pas pu objecter à Socrate Critias & Alcibiade, qu'il avoit pris tant de peine à élever dans l'amour de la vertu? Il faut avouer que dans cet endroit la Dialectique de Socrate n'a pas toute la justesse qu'on pourroit désirer, mais le fond de sa doctrine n'en souffre point; & voici la conclusion générale qu'il en tire en terminant le Dialogue. Il demeurera donc, dit-il, pour constant, qu'on doit plus craindre de commettre l'injustice que de la

* Ωςτι ει ὅτι μάλιστα ἦσαν, ὅτι τῇ ἀληθείᾳ ῥητορικῇ ἐχρῶντο, ὃ δὲ αὖ ἐξέπειν, ὅτι τῇ κολακίᾳ. pag. 352.

souffrir, qu'il faut s'appliquer à être vertueux plutôt qu'à le paroître, qu'on doit interdire avec soin tout accès à la flatterie, & n'en user ni pour soi ni pour autrui, * en un mot, que dans la Rhétorique, comme dans toutes les actions de la vie, la justice & la vérité doivent être la règle invariable de notre conduite. Telle est la route qui nous mène au genre de vie le plus parfait & le plus heureux ; elle nous indique les moyens de vivre & de mourir dans la pratique de toutes les vertus. Suivons-la donc, mon cher Calliclès, par préférence à celle où vous me proposiez d'entrer, car elle est mauvaise, & ne peut que nous égarer.

Cette analyse du Dialogue de Platon, dont j'ai tâché de prendre le véritable esprit, fait voir, ce me semble, assez clairement, que l'intention de ce Philosophe n'a point été de décrier la Rhétorique en général, mais celle qu'on enseignoit de son tems ; qu'il en vouloit principalement à l'abus que les Orateurs faisoient de leurs talens, aux fausses idées qu'ils avoient de l'Eloquence, à l'indigne fin qu'ils se proposoient dans leurs discours, & aux moyens bas & honteux qu'ils employoient pour y parvenir. Il ne dit point, comme le prétend le Rhéteur Aristide ^b, que la Rhétorique n'est point un art ^c ; il distingue au contraire celle qu'on peut appeller un art, de celle qui n'est que routine. Il s'en explique nettement, & oppose aux frivoles instructions qui forment la routine, les solides préceptes qui constituent l'art. Mais comme l'objet de ce Dialogue est moins d'instruire sur le fond de la Rhétorique, que de combattre les mœurs & la doctrine des Rhéteurs qui vivoient alors, on n'a point dû y chercher une suite d'enseignemens sur l'art oratoire ; Platon les avoit réservés pour un autre Dialogue, & je me propose d'en donner le précis dans ma dixième Dissertation, où je ferai entrer de plus ce que j'ai à dire sur le caractère de l'élocution de Gorgias.

* Καὶ τῇ ῥητορικῇ ὅτω χρησίον, ὅτι πῶς διπλοῦν ἀεί, ὅ τῇ ἄλλῃ παρὰ πρῶτον.

^b Dans son premier Discours contre le Gorgias de Platon.

^c On voit plus d'une fois dans le Dialogue, la Rhétorique avec l'épithète καλαὴ, ῥητορικὴ καλαὴ, en opposition avec τυχὴ ῥητορικὴ, ἀλυστὴ ῥητορικὴ, τυχερὴ ῥήτωρ.

DE LA POÉSIE NATURELLE,
OU
DE LA LANGUE POÉTIQUE

Par M. R A C I N E.

4. Septembre
1739.

Ceux qui apprennent une Langue étrangère, & qui y ont fait assez de progrès pour entendre les Historiens que cette Langue leur fournit, sont étonnez de n'entendre presque plus rien quand ils passent à la lecture des Poètes; transportez dans un pays inconnu, ils ont besoin de nouveaux guides pour y avancer. Lorsque celui qui lit la Genèse en Hébreu, arrive aux bénédictions de Jacob, il croit trouver une Langue nouvelle, parce qu'en effet il passe de la Prose à la Langue poétique. Après avoir lû sans peine Hérodote & Thucydide, on est arrêté souvent dans Homère, dans Pindare & dans les Poètes Grecs dramatiques. On éprouve la même différence entre la Prose & la Poésie Latine, entre la Prose & la Poésie Italienne; en sorte que dans toutes les Nations la Prose & la Poésie semblent avoir chacune leur domaine séparé.

Puisque les Poètes se vantent de parler le langage des Dieux, ils doivent parler en effet un langage différent du nôtre. Celui de la Terre n'est pas celui du Ciel; ce qui fait dire souvent à Homère quand il nomme quelque chose: *C'est ainsi que les hommes l'appellent, les Dieux l'appellent autrement.* Mais d'un autre côté, puisque les Poètes & les Historiens qui écrivent dans la même Langue, emploient les mêmes mots & suivent la même syntaxe, pourquoi leur stile est-il si différent, qu'ils semblent parler une Langue différente?

Dans un Discours sur l'Essence de la Poésie, que j'ai eu l'honneur de lire à cette Compagnie, & qu'elle a inséré dans ses Mémoires, j'ai tâché de faire voir que l'enthousiasme étoit l'essence de la Poésie dont le langage étoit celui des passions, tel que la nature l'inspire d'abord, & que l'art renferme ensuite dans

dans les règles de la versification ; en cela je n'ai rien avancé que de conforme à cette belle définition de la Poësie que nous donne M. de Meaux dans son Discours sur l'Histoire universelle : *Son stile, nous dit-il, hardi, extraordinaire, naturel toutes-fois, en ce qu'il est propre à représenter la nature dans ses transports, qui marche par cette raison par de vives & impétueuses saillies, affranchi des liaisons ordinaires que recherche le discours uni, renfermé d'ailleurs dans des cadences nombreuses qui en augmentent la force, surprend l'oreille, saisit l'imagination, émeut le cœur, & s'imprime plus aisément dans la mémoire.*

Un stile hardi, vif, concis & affranchi des liaisons ordinaires, est donc la Poësie naturelle, & cette Langue poétique dont j'ai à parler dans ce Discours.

Ce même stile renfermé dans une certaine mesure, suivant le goût de chaque Nation, est la Poësie artificielle, dont je parlerai dans un autre Discours.

Quoique la Poësie & la Prose parlent la même Langue & soient soumises à la même syntaxe, la vivacité de la première lui fait souvent risquer, non seulement des images & des figures plus hardies, mais même un ordre de mots que la Prose n'ose se permettre. Comme la hardiesse des images & des figures est sensible à tout le monde, je n'en parle point ici, je ne parle que de celle qui regne dans l'ordre des mots.

La Poësie qui parle toujours à l'imagination, a besoin sans cesse de nouveaux tours qui puissent rendre nouveaux les mêmes objets qu'elle présente plusieurs fois. C'est pour cela que tantôt elle rappelle de vieux mots qui n'ont de grace qu'employez par elle à propos, tantôt elle détourne les mots usitez de leur signification ordinaire ; quelquefois dans son enthousiasme, elle les affranchit des liens par lesquels la Prose a coutume de les unir, & elle se fait ainsi une Langue particulière, suivant le précepte de Pétrone, *sumenda voces à plebe summotæ.*

Jamais elle n'eut tant de privilèges que dans la Grece. Elle y pouvoit allonger & raccourcir les mots, de deux n'en faire qu'un, en inventer de nouveaux, changer la quantité des

syllabes & employer plusieurs dialectes. Ces libertés qu'on nomme licences poétiques, dégénérent souvent en libertinage d'imagination, sur-tout chez les Poètes dithyrambiques, qui mettoient le sublime dans l'enflure, & qui pour parler le langage des Dieux, parloient presque toujours le langage des fous. Aristophane disoit d'eux que les nuées étoient leur nourriture, parce qu'ils étoient toujours guindez dans les nuées.

Les Romains qui suivirent, comme dit Martial, des Muses plus sévères que celles des Grecs, *qui Musas calimus severiores*, ne permirent pas à leurs Poètes de changer la quantité des syllabes; mais Horace avoue qu'on ne peut leur refuser la liberté de faire des mots nouveaux, *pourvu qu'ils en usent sobrement, & que ces mots composés de Grec aient une origine connue.*

Nos Muses sont encore plus sévères que celles des Romains. Nos premiers Poètes qui ne les consultèrent pas, crurent pouvoir user des privilèges de celles des Grecs. Ronsard qui se donna la liberté d'allonger, d'accourcir les mots & d'en faire de nouveaux, passa quelque tems pour un homme merveilleux. Le Cardinal du Perron disoit que les autres Poètes étoient venus dans une Langue faite, mais que Ronsard étoit venu lorsque la Langue François étoit à faire, en sorte qu'il l'en regardoit comme le père. Il passa si bien pour l'être, qu'offenser la Langue François étoit alors offenser Ronsard, ce qui donna lieu au fameux proverbe. L'éclat de son stile plein d'une érudition ridicule, avoit ébloui les Sçavans de son siècle, mais cet éclat s'évanouit bien-tôt. Ceux qui par le même amour pour l'Antiquité, voulurent faire des vers François suivant la quantité des syllabes brèves ou longues, n'eurent pas un succès plus constant. Ils n'avoient pas fait attention, non plus que Ronsard, que les Muses Grecques & Latines ne sont point les nôtres, & que chaque Langue a son harmonie particulière qui ne convient qu'à elle.

Ce fut Malherbe qui sentit le premier, & qui nous fit sentir l'harmonie qui nous convenoit, nos oreilles n'en goûtèrent plus d'autre. Nous rejetâmes des graces étrangères & forcées, résolus de nous contenter des nôtres, qui, quoique moins

brillantes que celles des Grecs & des Romains, sont toujours aimables, si-tôt qu'elles sont naturelles & conformes au génie de notre Langue. Mais comme elles sont sages & même un peu timides, on demande si nous pouvons nous vanter d'avoir une Langue poétique.

Le Pere du Cerceau qui a soutenu que notre Poésie étoit principalement distinguée de la Prose par l'inversion, n'a point parlé de son art en homme qui le connût bien. L'inversion nous fait quelquefois plaisir, par la suspension dans laquelle elle nous tient, pourvû que cette suspension ne soit pas longue, telle que celle-ci dans Malherbe :

*Et tombent avec eux d'une chute commune
Tous ceux que leur fortune
Faisoit leurs serviteurs.*

Les deux premières de ces stances si fameuses n'ont aucune inversion, tous les mots y sont rangez dans leur ordre naturel, cependant les vers n'en sont pas moins poétiques. Le premier vers d'Athalie,

Ouy, je viens dans son temple adorer l'E'ternel,
n'est pas plus poétique que le seroit celui-ci,

Ouy, je viens adorer l'E'ternel dans son temple.

Et le second :

Je viens, selon l'usage antique & solennel,
ne l'est pas moins que le seroit celui-ci,

Je viens, selon l'antique & solennel usage.

L'inversion qui regne dans nos meilleurs vers, est rarement plus forte que celle que la Prose admet, parce que notre Langue à qui la clarté est si chère, rejette toute inversion si-tôt qu'elle peut causer la moindre obscurité.

Puisque nos Poètes, qui n'ont pas la liberté de faire des mots nouveaux, en ont même si peu pour déranger l'ordre

B b ij

naturel des mots usitez, en quoi donc consiste notre Poësie, dont le stile, comme nous l'avons déjà dit, doit être *hardi, & affranchi des liaisons ordinaires* !

A cela je réponds que dans une Langue sage les hardiesses doivent être sages. La gloire d'inventer des mots, gloire frivole & facile, n'est pas celle que recherchent les bons Ecrivains, ils n'ambitionnent que celle d'inventer des tours nouveaux. C'est à quoi nos grands Poètes se sont principalement attachés, & c'est par-là qu'ennoblissant notre stile poétique, ils ont en même-tems perfectionné notre Langue.

L'art de mettre les mots à leur place, qui est l'art de bien écrire, ne s'apprend point dans la Grammaire, c'est le génie qui le donne. Les médiocres Auteurs, faute de connoître la force des expressions, les unissent sans grace & sans justesse, & forment ce bizarre assemblage de mots qui sont, comme dit Rousseau, le clinquant du discours :

*Et qui par force & sans choix enrôlez,
Harlent d'effroi de se voir accouplez.*

Mais les grands génies qui pensent mieux que les autres, savent aussi mieux exprimer leurs pensées. Comme ils connoissent le pouvoir d'un mot mis à sa place, ils l'y mettent toujours, & souvent par une liaison fine & juste de mots déjà connus, ils inventent des tours & enrichissent la Langue, en lui donnant sa justesse, sa force & son harmonie. Horace qui a tant de peine à accorder aux Poètes la permission de faire des mots, n'avoit garde de leur donner ce mauvais exemple; il est cependant appelé par Quintilien, *verbis felicissimè audax*, & son stile paroît à Pétrone *curiosa felicitas*. Il n'a pu mériter ces éloges que par son talent à lier les mots entr'eux.

C'est par ce talent que les grands Poètes dans chaque Nation, se sont rendus maîtres de la Langue. Horace & Virgile perfectionnèrent la Langue Latine, qui devoit ses premiers agrémens à Lucrece, Plaute & Térence. La Langue Grecque qui reçut ses premiers charmes de la plume d'Homère, fut perfectionnée par Sophocle, Euripide, Aristophane, & la

Langue Italienne fut redevable de ses plus grands agrémens au Dante & à Pétrarque.

Quelqu'ancien que soit le Dante aujourd'hui, il est regardé par les Italiens éclairés, comme le modèle pour la force de l'expression : *Jamais Poète*, dit le Gravina, qui l'appelle le pere de la Langue Italienne, *ne s'exprima avec plus de vivacité & d'énergie, parce qu'il concevoit plus profondément qu'un autre, & que la force avec laquelle on s'exprime, vient de la force avec laquelle on conçoit. Dante s'innalzò al sommo dell' esprimere, è alla maggior vivezza* proche più largamente è più profondamente d'ogn' altro *della Ragione Poetica l. 2.* nella nostra lingua concepiva, essendo la locuzione imagine dell' intelligenza da cui il favellare trat la forza è il calore.

Le même Critique ajoute que non seulement la grandeur du génie du Dante lui inspiroit ses expressions, mais que la grandeur de son sujet les lui inspiroit aussi, au lieu qu'après lui Pétrarque & Bocace n'ayant traité dans cette même Langue que des sujets d'amour, l'un pour charmer Laure, l'autre pour plaire à la fille du Roy de Naples, plusieurs des termes du Dante furent oubliés & hors d'usage, *ce qui fut cause*, dit-il ; *que notre Langue perdit sa vigueur, & que ce divin Poème devint obscur.* Il répète la même plainte dans une lettre Latine adressée à M. Maffei : *Si l'usage*, dit-il, *n'a point, pour notre malheur, adopté tant de tours que le Dante nous avoit fournis, n'en accusons que la mollesse efféminée des Ecrivains qui l'ont suivi, propter muliebrem Scriptorum qui ei successere mollietatem.*

De même que les grands Poètes & les grands Orateurs portèrent les Langues anciennes à leur perfection, les grands hommes qui écrivirent, soit en prose, soit en vers, sous le regne de Louis XIV. achevèrent de perfectionner la Langue Française. Ce que le Gravina disoit du Dante, nous le pouvons dire de notre vieux Corneille. La force avec laquelle il concevoit les choses, lui inspiroit une force admirable pour les exprimer. Quoiqu'il paroisse moins occupé des grâces du stile que de la grandeur des pensées, il étonne par l'énergie de ses expressions, & par cette union de mots que lui seul pouvoit risquer. C'est en unissant *dévorer* avec *regne*, qu'il

qu'il dépeint l'avidité de trois favoris d'un Empereur accablé de vieillesse, à profiter de l'instant de leur crédit :

Othon. Je les ai vû tous trois se hâter sous un maître
Qui chargé d'un long âge a peu de tems à l'être,
Et tous trois à l'envi s'empresser ardemment
A qui dévoreroit ce regne d'un moment.

En unissant ces deux mots *aspirer* & *descendre*, qui ne semblent pas faits l'un pour l'autre, il exprime l'inconstance de l'homme dégoûté des mêmes grandeurs qu'il a tant désirées :

Cinna. Et monté sur le faite, il aspire à descendre.

Je ne crains pas que le reproche que fait le Gravina aux successeurs du Dante, d'avoir énervé la Langue Italienne en ne parlant que d'amour, soit jamais fait au successeur de Corneille. Voici le jugement qu'a porté de son stile M. de la Mothe, dans son discours sur la Tragédie : *Il s'étoit fait par une intelligence particulière, une Langue qui n'appartenoit qu'à lui seul. Combien d'alliances de mots, inusitées jusqu'à lui, dont on n'a presque pas apperçu l'audace ! Ce qu'il inventoit, sembloit plutôt manquer à la Langue que la violer.* Voici quelques exemples de ces heureuses & nouvelles alliances de mots.

Chatouiller & *foiblesse* :

Iphigénie. Ce nom de Roy des Rois & de Chef de la Grece
Chatouilloit de mon cœur l'orgueilleuse foiblesse.

Avertir la Cour :

Brutanicus. Souffrez quelques froideurs sans les faire éclater,
Et n'avertissez pas la Cour de vous quitter.

Soupirer de rage :

Andromaque. Soupirer à ses pieds moins d'amour que de rage.

Dictier un silence :

Brutanicus. Sa réponse est dictée, & même son silence.

Affliger la misère :

J'ai tantôt sans respect affligé sa misère.

Iphigénie.

On voit que dans ce vers il fait allusion au *res est sacra miser* de Sénèque; de même que l'*in me tota ruens Venus* d'Horace est rendu dans celui-ci :

Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée,

Phébe.

C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.

Trainer une enfance & être indigne de mourir :

L'imbécille Ibrahim, sans craindre sa naissance,

Bajazet.

Traine exempt de péril une éternelle enfance ;

Indigne également de vivre & de mourir,

On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.

Nous disons à la mort du dernier descendant d'un homme illustre, que sa Maison est éteinte, mais nous ne disons pas que le chef de cette maison soit éteint. Cependant lorsque le Grand-Prêtre nous fait espérer que Dieu va tirer Joas de l'oubli du tombeau,

Et de David éteint rallumer le flambeau,

Athalie.

ce mot qui accompagneroit mal tout autre nom, semble fait pour le nom de David la lumière d'Israël, d'où doit sortir la lumière des Nations.

L'expression *marcher son égal* ne conviendrait pas à deux rivaux communs ; mais pour deux Grands-Prêtres revêtus de leurs ornemens pontificaux, elle rend l'*incedo Regina* de Virgile :

Je ceignis la tiare & marchai son égal.

Une seule épithète dans ce vers,

Dans l'Orient desert quel devint mon ennui,

Bérénice.

exprime le vers entier de Tibulle :

—— *Et in solis tu mihi turba locis.*

Cette vivacité d'un discours *affranchi des liaisons ordinaires*, autorise l'usage fréquent de ces tours que nous nommons des Gallicismes. Le même Poëte m'en fourniroit plusieurs exemples, si j'avois le tems de les citer, & l'on y trouveroit toujours la clarté & la pureté du stile, malgré l'irrégularité apparente de la construction.

Ne contraignons pas les grands Ecrivains à suivre à pas timides une syntaxe scrupuleuse; soyons charmez au contraire qu'ils secouent quelquefois le joug & qu'ils écrivent en maîtres. Ce vers d'Hermione :

Andromaque. Je t'aimois inconstant, qu'aurois-je fait fidelle!

celui de Mithridate :

Et mes derniers regards ont vû fuir les Romains,

& celui de Malherbe, que Boileau répétoit souvent dans sa vieillesse :

Je suis vaincu du Temps, je cede à ses outrages,

seroient tous trois moins beaux s'ils étoient plus réguliers. Toutes les hardiesses qui, sans ôter à la phrase sa clarté, la rendent plus vive, sont favorables, sur-tout en Poësie, où l'on préfère la vivacité du discours à l'exactitude grammaticale.

Dans les endroits qui sont pleins de passion, quelque négligence dans l'ordre des mots devient une beauté. Si Oreste disoit pour parler plus exactement :

Le cœur est pour Pyrrhus, les vœux sont pour Oreste,

il plairoit moins que quand il dit :

Le cœur est pour Pyrrhus, & les vœux pour Oreste.

J'aime mieux entendre dire à Andromaque :

Sans espoir de pardon m'avez-vous condamnée!

que ce vers plus régulier :

Sans espoir de pardon me vois-je condamnée!

de même

de même qu'à Bérénice :

Et que m'importe, hélas ! de ces vains ornemens !

que si elle disoit plus correctement :

Que m'importent, hélas ! tous ces vains ornemens !

Quelques Puristes rigoureux condamnoient ces vers :

Je ne me picque point du scrupule insensé

Bajazet.

De bénir mon trépas quand ils l'ont prononcé,

parce qu'on ne dit point prononcer le trépas, mais l'arrêt du trépas.

Et celui-ci :

Et déjà quelques-uns connoient épouvantez

Jusque dans les vaisseaux qui les ont apportez,

parce que la Grammaire semble obliger à dire *qui les avoient apportez*. Boileau leur répondit qu'ils n'avoient point d'oreille pour la Poésie, & qu'ils n'entendoient pas la Langue des Poètes.

C'est ainsi que parloit ce grand Critique, qui a recommandé aux Poètes un si grand respect pour la Langue, & qui a dit avec tant de vérité :

Sans la Langue, en un mot, l'Auteur le plus divin

Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant Ecrivain.

Il étoit bien persuadé qu'on devoit obéir aux règles, mais il ne regardoit pas cette obéissance comme un esclavage. C'est souvent pour mieux faire qu'on s'écarte des règles, c'est pourquoi nous devons être très-réservés à reprendre des fautes dans ceux qui ont mieux possédé que les autres l'art d'écrire, parce que les libertés qu'ils semblent se donner, sont quelquefois des libertés qu'ils donnent à la Langue même, qui, tant qu'elle est soumise à l'usage, peut recevoir des exceptions à ses règles, & ne les peut mieux recevoir que des Auteurs qui se sont acquis sur elle une espèce d'autorité dont ils n'usent qu'à son avantage ; & lorsque nous voyons que ni la rime

Mem. Tome XV.

C c

ni la contrainte du vers n'ont obligé un excellent Poëte à se servir d'un tour qui nous paroît répréhensible, nous devons examiner si nous n'avons pas tort de le vouloir reprendre. Lorsqu'on examine, par exemple, ces deux vers d'Athalie,

*Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os & de chair meurtris & traînez dans la fange,*

on y croit trouver un desordre véritable. Si l'épithète *meurtris* se rapporte à *chair*, elle ne doit être, dit-on, ni au masculin ni au pluriel; si elle se rapporte à *os*, comment peut-on dire *des os meurtris*? Pour moi je ne la rapporterois à aucun de ces deux mots séparément, mais à tous deux à la fois, & je croirois que le Poëte a voulu par cette espece de confusion, peindre celle dont il parle.

Ce n'étoit pas assez que ce vers si fameux par les critiques qu'il a essuyées,

Le flot qui l'apporta, recule épouvanté,

eût déplû par la hardiesse de cette image, à ceux qui ne connoissent pas la Langue poëtique, il a encore été repris par les Grammairiens: *Apporta*, dit-on, *marque un tems éloigné; & cependant la chose vient d'arriver il n'y a qu'un moment.* Je l'avoue, mais ce moment paroît éloigné par les six vers qui précèdent. Le Poëte, après avoir fait la description du monstre, a représenté le Ciel & la Terre le regardant avec horreur, & l'air infecté par sa présence; il semble que la Nature l'ayant contemplé, il y ait déjà long-tems qu'il soit sur le rivage, & *l'apporte* m'offre, par la même raison qu'il marque un tems éloigné, une beauté que je ne trouverois plus, si par un scrupule grammatical le Poëte avoit mis:

Le flot qui l'a vomé, recule épouvanté.

Telle est, à mon avis, la manière dont nous devons examiner les ouvrages des fameux Poëtes. Quoiqu'ils ayent pu être coupables quelquefois de négligence ou même d'ignorance, comme nous ne devons pas les en soupçonner aisément,

nous devons plutôt chercher, quand ils s'écartent des règles, s'ils n'ont pas eu pour s'en écarter, des raisons supérieures aux règles, parce qu'écrire grammaticalement n'est pas écrire le plus parfaitement; & je crois qu'on pourroit faire cette réponse à plusieurs des critiques dont M. l'Abbé d'Olivet a honoré les ouvrages de mon pere.

Lorsqu'il donna au Public son ouvrage intitulé, *Notes grammaticales sur les Tragédies de Racine*, ouvrage qui a tant de rapport au sujet de ce discours, que je ne puis me dispenser d'en parler, les partisans du Poëte critiqué parurent alarmez. Les uns me représentèrent qu'il étoit de mon devoir de prendre la défense; les autres au contraire prétendirent que je devois garder le silence, parce qu'il s'agissoit d'un Auteur qu'il ne m'étoit permis, selon eux, ni de louer ni de reprendre.

J'avoue que cette liberté me seroit interdite, si ces ouvrages étoient nouveaux; comme le succès en seroit encore incertain, ce seroit à moi à l'attendre en silence, mais aujourd'hui le jugement est prononcé, le nom du rival de Corneille est connu de tout le monde, & lorsque les ouvrages d'esprit conservent leur réputation plus de soixante ans après leur naissance, on ne peut plus douter qu'ils ne soient du petit nombre de ceux que le tems a marquez du sceau de son approbation. Comme il ne s'agit donc plus d'examiner s'ils sont estimables ou non, puisque le tems, juge souverain, a fait cet examen, je puis, comme un autre, remarquer dans ceux-ci les beautés qui ont rendu leur succès constant, & leur ont acquis le suffrage de la Nation; & je puis aussi remarquer, puisqu'aucune production de l'esprit humain n'est parfaite en tout, ces négligences légères dont on peut accuser les grands hommes, sans rien diminuer de leur réputation. Loin que l'intention de M. l'Abbé d'Olivet ait été de diminuer celle de mon pere, l'exactitude rigoureuse avec laquelle il en a recherché les moindres fautes, prouve assez son estime, & bien loin de songer à le contredire, j'ai cru lui en devoir une sincère reconnoissance.

Le fils de Cicéron, qui n'est connu dans l'Histoire que

C c ij

Ce fait est rapporté dans Sénèque le Rhéteur.

pour avoir fait battre de verges un homme qui parloit mal de son pere, se laissa emporter par une colere d'autant plus condamnable, que les mauvais discours d'un ennemi méprisable ne pouvoient flétrir la gloire de Cicéron. Les jugemens dictés par la jalousie ou par l'ignorance, ne font aucun tort aux bons ouvrages, & ces ouvrages reçoivent un nouveau lustre des critiques les plus sévères, quand elles sont éclairées; ainsi je regarderai comme un monument précieux de la gloire du Poëte auquel je prends tant d'intérêt, l'examen de son *Athalie* que nous fait espérer l'Académie Française. J'y souffrirai sans peine, bien convaincu que si j'entreprendois de la contredire, on pourroit souvent m'appliquer ces paroles adressées à un fils qui court à la défense de son pere avec plus de zélé que de force: *Fallit te incautum pietas tua.*

Si nos célèbres Auteurs revenoient parmi nous, charmez d'apprendre que leurs écrits sont toujours l'objet de nos entretiens, quel plaisir auroient-ils de se voir citez encore au tribunal de la Critique! Ils se soumettroient avec joye à des censures où l'envie n'a plus de part, comme à la naissance de leurs ouvrages, & ils avoueroient ces négligences que peut-être ils n'osoient avouer pendant leur vie, quoiqu'en secret ils s'en fissent des reproches.

Les grands hommes sont ceux qui apperçoivent le mieux leurs fautes & qui se les pardonnent le moins. *Les critiques que je crains le plus*, disoit Boileau, *sont celles que je me fais à moi-même.* Celui qui approche le plus près de la perfection, voit mieux que les autres ce qu'il devoit faire encore pour y atteindre. Corneille dans les examens de ses Tragédies, ressemble souvent à ces peres qui justifient par tendresse ceux de leurs enfans dont ils sont le moins contens. Le Tasse corrigeoit sans cesse la Jérusalem; & emporté à la fin par un excès de sévérité contre lui-même, il défigura son Poëme en voulant le réformer tout entier. La mort empêcha l'Arioste d'exécuter le dessein qu'il avoit de corriger son Roland. Ovide se plaint de ce qu'on lui a enlevé ses Métamorphoses sans lui laisser le tems d'y mettre la dernière main, *emendaturus, si*

laissés, erram. Personne n'ignore que Virgile en mourant condamna au feu son *Énéide*. Il craignoit que cet ouvrage si admirable à nos yeux & si imparfait aux siens, ne fît tort à sa mémoire. Ce fut par une crainte toute contraire que mon pere brûla un exemplaire de ses Tragédies plein de changemens qui avoient pour objet la pureté de la Langue, & qu'il avoit écrits sur cet exemplaire lorsqu'il méditoit une édition plus correcte & plus conforme à ses intentions. Il crut devoir faite à la Religion le sacrifice d'un travail qui n'avoit eu pour but qu'une gloire dont il se sentit alors entièrement détaché. Les Notes grammaticales de M. l'Abbé d'Olivet seroient moins nombreuses si cet exemplaire eût été conservé.

Il ne fut point de ces Auteurs que l'amour propre aveugle sur leurs productions. Il retrancha de *Britannicus* une scene entière qui se passoit entre *Narcisse* & *Burrhus*, & qui commençoit par ces vers :

*Quoi ! Narcisse au palais assiégeant l'Empereur,
Laisse Britannicus en proie à sa fureur,
Narcisse qui devoit d'une amitié sincere,
Sacrifier au fils tout ce qu'il tient du pere.*

Quoique cette scene assez longue réponde au reste de la pièce par les sentimens & par la versification, il la sacrifia sans peine à la réflexion de Boileau, qui lui remontra qu'un entretien entre deux hommes d'un caractère si opposé, feroit souffrir le spectateur; qu'il ne convenoit pas à la dignité de *Burrhus* Gouverneur du Prince, ni à l'austérité de ses mœurs, de s'abaisser jusqu'à parler au plus méprisable de tous les affranchis, & de faire des reproches à un scélérat incapable d'y être sensible.

Cette attention continuelle que les Écrivains jaloux de leur réputation donnent aux différentes parties de leurs ouvrages, est cause quelquefois qu'occupez de choses plus importantes, ils laissent échapper quelques fautes de stile; & dans le même ouvrage où Boileau recommande un si grand respect pour la Langue, en déclarant que la pompe d'un vers n'excuse pas un

solécisme, il en laissa lui-même subsister un, dont pendant trente ans ni ses amis ni ses ennemis ne s'appercurent, & qui lui fut enfin découvert par un Professeur de Collège. Au lieu de ce vers,

Que votre ame & vos mœurs peintes dans vos ouvrages,

il avoit laissé dans toutes les éditions,

Que votre ame & vos mœurs peints dans tous vos ouvrages,

faisant rapporter un participe masculin à deux substantifs féminins.

Persuadé que nul Ecrivain n'est exempt de distraction, si j'eusse entrepris de répondre aux Notes de M. l'Abbé d'Olivet, loin d'oser les contredire toutes, j'eusse cru devoir souscrire à plusieurs, & mon zèle n'eût jamais été si loin que l'Auteur du *Racine vengé* a porté le sien. Il a peut-être justifié par trop d'indulgence, ce qui lui paroissoit repris par trop de sévérité, mais il est aisé de concilier ces deux illustres adversaires. Si la sévérité de l'un est fondée, l'indulgence de l'autre l'est aussi; ce qui est répréhensible grammaticalement & lorsqu'on ne fait attention qu'à la syntaxe, peut ne l'être plus lorsqu'on fait attention aux libertés de la Langue poétique. Sur ces vers, par exemple:

Ne vous informez pas ce que je deviendrai.

*Mais comme vous sçavez, malgré ma diligence,
Un long chemin sépare & le camp & Byzance.*

————— Cette jeune Eriphile

Que lui-même captive amena dans Lesbos,

& sur tant d'autres qu'il est inutile de rappeler, j'avouerois avec M. l'Abbé d'Olivet, des irrégularités condamnables en Prose; je reconnoitrois avec l'Auteur du *Racine vengé*, les licences de la Langue poétique, & je concludrois d'une pareille dispute, qu'heureux est l'ouvrage qui si long-tems après

la naissance, mérite un tel adversaire & un tel défenseur.

Après avoir montré dans ce Discours ce qui distingue la Poésie naturelle de la Prose, il me reste à parler de la Poésie artificielle : elle sera le sujet du Discours suivant.

DE LA POÉSIE ARTIFICIELLE, OU DE LA VERSIFICATION.

Par M. RACINE.

PUISQUE ce merveilleux qui élève si haut la Poésie au-
dessus de la Prose, & la fait appeller le langage des Dieux,
ne consiste pas seulement dans la grandeur des images, mais
dans un ordre de mots choisis que le Poète sait renfermer
dans l'étroite prison des vers, il me reste à chercher les raisons
qui ont engagé les hommes à captiver leurs pensées dans une
prison qui semble les contraindre, & pourquoi ils se sont
forgé à eux-mêmes des chaînes si fatigantes, qu'ils ont
cependant rendu si nécessaires, que la Poésie est inséparable
de la versification.

9. Décembre.
1738.

Quoique leur origine ne soit pas la même, que l'une soit
fille de la Nature, & que l'autre soit l'ouvrage de l'Art, leur
union n'en est pas moins indispensable, parce que l'Art ne fait
que suivre les intentions de la Nature, quand il en perfec-
tionne les ouvrages. La Musique fut d'abord sans règles, des
transports de joye inspirèrent les chants aux hommes ; pour
rendre ces chants plus harmonieux, l'art vint en fixer la
mesure & la cadence. Des transports pareils inspirèrent aux
hommes la Poésie naturelle, c'est-à-dire, un discours plein de
figures hardies & d'expressions fortes ; l'art vint de même en
fixer la mesure & la cadence, & par les mêmes raisons qu'il
avoit établi les loix de la Musique, il établit celles de la ver-
sification.

Ne nous imaginons pas que le caprice ait inventé ces règles, & qu'on ne les ait imposées aux Poètes que pour leur rendre leur travail plus pénible. Ce paradoxe a été avancé par des personnes qui ont prétendu que dans les loix de la versification l'on avoit moins consulté la beauté qui plaît, que la difficulté qui étonne ; en sorte que, suivant leur sentiment, nous n'admirons les vers que parce que nous admirons l'habileté du Poète, & tout notre plaisir ne consiste que dans la réflexion que nous faisons sur la difficulté vaincue.

La nature dément tous les jours cette opinion. Il est plus aisé de danser sur la terre que sur une corde tendue en l'air, cependant la grace d'un danseur ordinaire nous fait plus de plaisir que toute l'adresse d'un danseur de corde ; il nous étonne, mais nous ne le regardons pas long-tems, un pareil plaisir nous fatigue bien-tôt, & nous estimons médiocrement le mérite de celui qui nous le procure.

Si les vers ne nous faisoient plaisir que par la difficulté vaincue, en multipliant les difficultés de la versification, l'on auroit aussi multiplié les sujets d'admiration, cependant le contraire est arrivé ; on a toujours méprisé ces vers Techniques, enfans du mauvais goût, les Rhopalliques, Rétrogrades, Léonins, Numéraux, Sotadiques, Acrostiches, &c. ceux écrits en formes mystérieuses, pour lesquelles on les a nommez la Flûte, l'Autel, l'Œuf, les Ailes, la Hache, tous ouvrages frivoles que leur antiquité ne rend pas plus respectables.

Nous avons eu, aussi-bien que les Anciens, nos puérilités poétiques. Je suis fâché de voir Marot, digne d'un meilleur siècle, chercher des rimes artificielles, qu'apparemment on estimoit alors. Nos Bouts-rimez, depuis leur défaite chantée par Sarrafin, n'ont plus amusé que des esprits très-oisifs. Nos Lays, Virelays, Ballades, Rondeaux simples & redoublez, n'ont eu qu'une mode passagère. Les danses, qui donnèrent peut-être la naissance à ces petites pièces, furent cause de leurs refrains, mais ces refrains n'ont aucune grace en eux-mêmes. Si quelques Ballades ou quelques Rondeaux se sont sauvés du naufrage, ils doivent leur bonheur à un mérite véritable, plutôt

plûtôt qu'à la froide répétition d'un vers ou d'un mot.

Nos Poètes fameux n'ont point perdu leur tems à s'exercer dans ces jeux puériles ; il paroît même qu'ils ont fort négligé le Sonnet autrefois si estimé. S'il a mérité de l'être, ce n'est point

*Parce qu'en deux Quatrains de mesure pareille,
La rime avec deux sons frappe huit fois l'oreille,*

& que six vers sont partagez en deux tercets , mais parce que ce petit Poème fut consacré particulièrement à la noblesse des pensées & au choix des mots , jusque-là que le retour du même mot y fût défendu. Mais quelque éloge que Boileau fasse d'un excellent Sonnet, il donne l'épithète de bizarre au Dieu qui l'inventa :

*On dit à ce propos, qu'un jour ce Dieu bizarre
Voulant pousser à bout tous les Rimeurs François,
Inventa du Sonnet les rigoureuses loix.*

Un Rimeur pour qui ces loix n'étoient pas encore assez rigoureuses, adressa à Louis XIV. un Sonnet en acrostiche & en écho. C'est acheter bien cherement le mépris :

*Turpe est difficiles habere nugas,
Et stultus labor est ineptiarum.*

Tout ce qui ne sent que l'artifice , ne peut plaire , parce que rien n'est beau que ce qui est conforme à la nature , dans le sein de laquelle nos plaisirs prennent leur source ; les loix de la versification en sont sorties , & c'est dans cette source que je vais chercher la cause du plaisir qu'elles nous procurent.

Notre ame & notre corps sont si étroitement unis , que leurs plaisirs & leurs peines sont presque toujours inséparables. Les paroles frappent d'abord nos oreilles , qui sont chargées de les recevoir & de les faire arriver jusqu'à l'ame. Il faut donc que pour y arriver & en être bien reçues , elles soient agréables à celles qui sont chargées du soin de les introduire , & dès lors la nécessité de plaire aux oreilles est indispensable ; mais comme

Mem. Tome XV.

D d

elles sont difficiles, dédaigneuses & même inconstantes, que les mots qui leur ont plu pendant un tems, dans un autre quelquefois viennent à les choquer, ce sont ces caprices différens qu'étudient ceux qui veulent nous plaire, & l'étude qu'ils en ont faite, a donné lieu aux règles de la versification, qui ne tendent qu'à la perfection de l'harmonie.

Le bruit d'une eau qui tombe d'un rocher, fait un certain plaisir à notre oreille, par la mesure qu'elle observe dans sa chute, mais l'uniformité de cette mesure nous endort si nous l'écoutons trop long-tems. L'harmonie des sons consiste dans le rapport qu'ils ont entr'eux ; si ce rapport étoit toujours uniforme, il seroit ennuyeux, c'est leur variété qui en rend le plaisir plus vif & plus durable. Quand les sons expriment des pensées, ils doivent non seulement avoir entr'eux ce rapport juste & varié qui contente l'oreille, pour contenter encore notre ame ils doivent avoir un rapport avec les pensées qu'ils expriment.

L'harmonie du discours consiste donc en deux choses, dans l'arrangement mesuré des mots, ce que j'appellerai l'*Harmonie mécanique*, & dans le rapport de cet arrangement avec les pensées, ce que j'appellerai l'*Harmonie imitative*. L'unique but des règles de la versification dans toutes les Langues, a été la réunion de ces deux harmonies, pour contenter à la fois l'oreille & l'ame. C'est ce que je vais tâcher d'éclaircir.

De l'Harmonie mécanique.

Les loix de tous les arts dont le plaisir est l'objet, furent le fruit de nos observations sur la Nature, *notatio Natura*, dit Cicéron, *peperit artem*. . . . Les premiers Poètes chantoient leurs vers, & les mêmes observations qui firent régler la mesure des airs, firent aussi régler la mesure des paroles qui accompagnoient ces airs. Les règles de la Poésie & de la Musique sortant de la même source, eurent la même fin, mais ne furent pas les mêmes, à cause de la différence des Langues. On remarqua d'abord que pour rendre le discours harmonieux, il falloit lui donner une mesure, & rendre cette mesure

sensible à l'oreille. Le moyen de la lui rendre sensible, étoit d'établir des repos dans la prononciation, ce qui fit établir la césure, qui est commune à toutes les Langues. Il ne fut pas si aisé de fixer la mesure, il falloit la régler ou sur le nombre ou sur la valeur des syllabes. Les peuples qui la purent régler sur la valeur des syllabes, suivant la lenteur ou la promptitude avec laquelle ils les prononçoient, furent les peuples particulièrement favorisez des Muses. Les autres qui, dans leur prononciation, ne faisoient pas sentir si distinctement la valeur de toutes leurs syllabes, furent obligez de les compter. On fixa le nombre qu'on en donneroit à chaque qualité de vers, & on releva la simplicité de cette mécanique par l'ornement de la rime.

Si nous nous sommes soumis à ces loix, ce n'est qu'après avoir voulu tenter les premières. Plusieurs Poètes dans le xvi.^e siècle, aveuglez par une fausse érudition, entreprirent de donner à notre Poésie une mesure pareille à celle des Grecs & des Latins. Ils firent voir en François des vers Hexamètres, Pentamètres & Saphiques, mais leur travail ne servit qu'à faire connoître l'inutilité de l'art, quand il s'écarte de la Nature. On ne peut contraindre une Langue à recevoir une harmonie qui lui est contraire.

Cette obligation de régler les vers par le nombre des syllabes, nous força à n'avoir, pour ainsi dire, que deux sortes de vers, le grand vers, dont la césure partage les deux hémistiches, & le petit vers sans césure, destiné à la Poésie lyrique, qui étant pleine de feu & de saillies, demande des vers plus courts qui s'élancent comme des traits pour suivre sa vivacité. Les Grecs & les Romains plus riches que nous, outre l'Hexamètre majestueux, le Pentamètre destiné à la douleur, & l'Iambe au Poème dramatique, avoient encore différens vers pour la Poésie lyrique, l'Alcaïque plein de force, le Saphique plein de douceur, & le Phaléuque fait pour le badinage.

Mais sans nous arrêter inutilement à admirer les richesses que nous ne pouvons posséder, revenons aux nôtres, & considérons quel est l'ornement de notre Rime.

D d ij

De la Rime.

Malgré tous les plaisirs qu'elle nous cause, il faut avouer qu'elle a beaucoup d'ennemis, & que leur nombre augmente tous les jours. Quand les grands Poètes s'en plaignent, nous n'ajoutons pas foy à la sincérité de leurs plaintes; elles ressemblent à celles de ces amans qui, en accusant leurs maîtresses, ne leur sont que plus fidelles. En vain Boileau se plaignoit si amèrement de cette Rime qu'il appelloit *Quinteuse*, il pouvoit lui dire ce que Tibulle disoit à Délie :

Perfida, sed quamvis perfida, cara tamen.

Les accusations de ceux qui la décrient sans intérêt, peuvent faire plus d'impression sur nous. Peut-on, disent-ils, regarder comme un ornement un ennuyeux tintement de finales monotones? Froide & puérile invention des peuples du Nord, chez lesquels tout est aussi glacé que le climat. Le retour des mêmes sons que les Grecs & les Romains, maîtres de la délicatesse, évitoient avec soin, n'a jamais pu plaire qu'à des peuples grossiers. Si par respect pour l'antiquité de la loy, la Rime est malheureusement nécessaire à notre foible Poësie, osons du moins la rendre moins pénible. Ne sommes-nous pas déjà assez accablés de notre chaîne, pourquoi vouloir encore l'appesantir? Les Italiens & les Anglois se moquent de notre travail, lorsque dans des ouvrages sérieux ils trouvent des rimes trop recherchées. Cette affectation n'est permise chez eux que dans le stile burlesque.

Telles sont les déclamations contre la Rime, qu'on répète sans cesse, & il est fâcheux que l'illustre Auteur du Télémaque ait enhardi tant de beaux esprits à tenir ce langage. C'est ainsi qu'il en parle dans sa lettre sur les travaux de l'Académie: *Notre versification perd plus, si je ne me trompe, qu'elle ne gagne par les Rimes. Elle perd beaucoup de variété, de facilité & d'harmonie. . . . La Rime ne nous donne que l'uniformité des finales, qui est ennuyeuse & qu'on évite dans la Prose, tant elle est loin de flater l'oreille. . . . Je n'ai garde néanmoins de la vouloir abolir; sans elle notre versification tomberoit, mais je crois qu'il seroit à propos de mettre nos Poètes plus au large.*

Ils ne s'y mettent que trop depuis quelque tems; & leur exemple rendra d'autres encore plus hardis. Quand on commence à élargir sa chaîne, on va bien-tôt jusqu'à la briser tout-à-fait. Ceux qui secoueront le joug de la Rime, se diront autorisés par des Poètes Italiens & Anglois, dont les vers non rimez ont été bien reçus de leurs compatriotes; & si Apollon ne nous protege, notre Poésie déjà tant ébranlée, tombera entièrement. Il s'agit donc de répondre à ces accusations tant réitérées contre la Rime.

La première réponse qui les détruit entièrement, est l'exemple des grands Poètes de l'Italie & de la France. L'Arioste, le Tasse, Dante & Pétrarque ont subi l'esclavage sans paroître esclaves, & seront toujours les premiers Poètes de leur Nation. Il en est de même des grands Poètes de la France. Scrupuleux observateurs de la Rime, loin d'être gênés par elle, il semble au contraire que ce soit elle qui leur obéisse, & qui vienne se placer d'elle-même à la fin de leurs vers. Pourquoi leurs successeurs, s'il en est qui méritent ce nom, voudront-ils jouir d'un privilège dont leurs maîtres n'ont pas eu besoin? Voit-on que l'Auteur d'Athalie soit contraint par la Rime, quand il la trouve à tout moment si riche?

*Par moi Jérusalem goûte un calme profond,
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,
Ni l'altier Philistin par d'éternels ravages,
Comme au tems de ses Rois désoler ses rivages.
Le Tyrien me traite & de Reine & de sœur;
Enfin de ma maison le perfide oppresseur
Qui vouloit jusqu'à moi pousser sa barbarie,
Jehu, le fier Jehu, tremble dans Samarie, &c.*

L'oreille est satisfaite par la consonnance de ces syllabes, qui viennent terminer les vers si naturellement, qu'il ne paroît pas que le Poète les ait cherchées.

Si des Italiens & des Anglois ne sentent pas l'agrément de cette consonnance, leur insensibilité ne doit point décourager

nos Poètes, qui ne travaillent point pour leur plaisir. Des oreilles étrangères ne peuvent juger de notre harmonie, & pour le prouver, je suppose qu'au lieu de lire ces vers de Boileau comme il les a faits :

*Cérès s'enfuit éplorée
De voir en proie à Borée
Ses guérets d'épics chargés,
Et sous les urnes fangeuses
Des Hyades orageuses
Tous ses trésors submergez,*

on les lit de cette manière :

*Cérès s'enfuit consternée
De voir en proie à Borée
Ses guérets d'épics chargés,
Et sous les urnes fangeuses
Des Hyades pluvieuses
Tous ses trésors emportez.*

Ce changement de trois mots ne frappera pas une oreille étrangère, mais nos oreilles délicates ne retrouvant plus la même exactitude dans les Rimes, ne retrouveront plus la même harmonie.

Après avoir opposé aux ennemis de la Rime l'exemple de nos plus fameux Poètes, on peut encore leur opposer de solides raisons.

La Rime qui placée à la fin des vers, en rend la chute plus sensible & tient l'attention suspendue jusqu'au retour du même son, loin d'être un tintement ennuyeux, forme une consonnance qui a été en tout tems agréable à tous les peuples. Loin qu'elle ait été inventée par ceux du Nord, tous les Scavans conviennent aujourd'hui, & M. Fourmont l'a prouvé dans
Tome IV. une Dissertation insérée dans les Mémoires de cette Académie, que la Poésie des Hébreux est pleine de Rimes. Nous pouvons

à celle des anciens Hébreux joindre celle des Perses, des Chinois, des Tartares, des Arabes, des Africains & de plusieurs peuples de l'Amérique. Ce plaisir est donc commun à tous les hommes, puisque les peuples de l'Orient y sont aussi sensibles que ceux du Nord. Il est vrai que ceux-ci, dans des tems d'ignorance, recherchèrent la Rime jusqu'au ridicule excès de régler par elle leurs vers Latins, comme nous le remarquons dans nos anciennes Proses. Les Romains étoient trop riches de leur propre fond, pour avoir besoin de cet ornement, cependant ils l'aimèrent aussi quelquefois à la césure du vers, loin de l'éviter toujours, comme l'a cru Vossius, qui prétend que Virgile n'a fait l'épithète de *dama* masculine dans ce vers, *Cum canibus timidi venient ad pocula damae*, que pour éviter la Rime. L'a-t-il évitée dans ceux-ci ?

Qualis populea mærens philomela sub umbra.

—— *Et cæsa jungebant fœdera porca.*

Turnus ut infractos adverso Marte Latinos, &c.

Lucain eût-il commencé son Poëme par une Rime, si elle eût choqué les oreilles Latines ?

Bella per Emathios plus quàm civilia campos.

Enfin Tibulle, l'harmonieux Tibulle, la recherche souvent, sur-tout à la césure du vers Pentametre, pour lui donner plus de douceur. On compte jusqu'à vingt-cinq vers rimez dans sa troisième Elégie :

Ibitis Egeas, sine me, Messala, per undas.

Quin fletet, nostras respiceretque vias.

Tellus in longas est patefacta vias.

Ipsa Venus campos ducet in Elysios.

Floret odoratis terra benigna rosis, &c.

Des Rimes si fréquentes dans une petite pièce d'un aussi habile Versificateur, prouvent que les Romains mêmes ont aimé cette consonnance, quand elle a été sobrement ménagée.

Elle se doit être même dans notre versification ; elle déplaît quand elle se trouve à la césure des grands vers , & devient fatigante lorsque le vers est si court qu'il n'a plus de mesure sensible , comme dans ceux-ci :

*Cher Hilas
Je suis las
De l'escrime
De la Rime,
Tous ses traits
Sans attraits
M'évertuent
Et me tuent.
Ses appas
Sont-ils pas
Une amorce
Dont l'écorce
Te séduit
Jour & nuit, &c.*

Il est aisé de remarquer la raison qui nous rendroit fatigante une longue pièce en vers pareils. Comme ils sont trop courts pour avoir une cadence , la Rime qui ne sert qu'à les faire sautiller , n'est plus qu'un tintement puérile. C'est encore avec raison que nous méprisons le travail qui consiste à faire une pièce toujours sur les mêmes rimes. Chapelle & l'Abbé Chaulieu ont souvent affecté ce badinage , mais la Fontaine ni M. Rousseau n'ont point suivi leur exemple. Le retour continuél du même son fatigue l'oreille , & c'est pour cela que dans la Poésie lyrique , dont les vers plus courts que les autres , ramènent plus souvent la Rime , nous entrelaçons la masculine & la féminine , par un agréable mélange.

Reconnoissons donc que la loy qui rend la Rime nécessaire à notre Poésie , est , comme toutes les autres loix de la versification , prise dans le sein de la Nature. Soyons fidèles observateurs

observateurs de cette loy; pécher contre la Rime en vers François, est une faute égale à celle de pécher contre la quantité en vers Latins; mal rimer, c'est mal faire des vers & n'être point Poète.

On peut cependant rimer richement, & ne l'être point encore. La pratique des règles ne suffit pas; &, comme a dit fort bien un de nos Poètes modernes, si fameux par la richesse de ses rimes, en comparant l'art des vers au jeu des échecs :

*Sçavoir la marche est chose très-unie,
Sçavoir le jeu, c'est le fruit du génie.*

La science de ce jeu oblige de joindre à la structure mécanique des vers, l'Harmonie imitative dont je vais parler.

De l'Harmonie imitative.

Un seul demi-vers de Virgile fera comprendre la différence que je mets entre l'Harmonie mécanique & l'imitative. Si au lieu de *navem in conspectu nullam* nous lisons *nullam in conspectu navem*, notre oreille sera également satisfaite de l'arrangement régulier de ces mots; mais la manière dont Virgile les arrange, y ajoute une autre satisfaction. Lorsqu'après le mot *conspectu* nous arrêtons notre prononciation sur celui-ci, *nullam*, nous croyons être à la place d'un homme qui regarde au loin & ne découvre rien. Les bons vers rendent présent à nos yeux tout ce qu'ils peignent, lorsqu'au rapport mesuré que les mots ont entr'eux, se trouve joint le rapport que ces mots ont avec les idées qu'ils représentent.

C'est cette science si difficile de réunir les plaisirs de l'oreille & de l'ame, qui a rendu dans toutes les Nations les grands Poètes si rares. Homère & Virgile seront toujours à leur tête, parce que dans les plus petites choses, l'Harmonie de leurs vers imite toujours ce qu'ils veulent peindre. Lucain & Claudien sont harmonieux, si l'on n'entend par Harmonie qu'un arrangement mesuré de mots sonores; mais leur Harmonie nous fatigue, parce qu'elle n'imité jamais, & que ce n'est pas contenter notre ame, que de remplir seulement notre oreille.

Mem. Tome XV.

E 9

d'un son bruyant de grands mots. Le début de Lucain, *Bella per Emathios, &c.* & celui-ci de Claudien, *Inferni raptoris equos, afflataque curru Sidera Tanaro, caligantesque profunda*, déplaisent par cette pompe si contraire à la simplicité qu'un exorde doit avoir.

Pour rendre plus sensible la différence de l'Harmonie de Virgile à celle de Claudien, comparons un morceau de l'un & de l'autre, dont le sujet soit le même. Voici les vers pompeux dans lesquels Claudien décrit le supplice d'Encelade accablé du Mont Etna, & remarquons en passant que dans les deux premiers vers il n'a pas évité la rime :

*In medio scopulis se porrigit Ætna perustis,
Ætna gigantæos nunquam tacitura triumphos.
Enceladi bustum, qui saucia terga revinctus
Spirat inexhaustum flagranti pectore sulphur,
Et quoties detrectat omus cervice rebellî
In dextrum lævumque latus, tunc insula fundo
Vertitur, & dubiæ nutant cum mœnibus urbes.*

Nous trouverons dans Virgile moins d'emphase & plus d'imitation ; il semble d'abord imiter le tonnerre,

—— *Horrificis juxta tonat Ætna ruinis.*

Quand il vient au supplice d'Encelade :

*Fama est Enceladi senii-ustum fulmine corpus
Urgeri mole hac,*

L'éllision de ce monosyllabe, placée à la césure, exprime la pesanteur du fardeau qui accable le Géant.

*Et fessum quoties mutat latus, intremere omnem
Murmure Trinacriam,*

La prononciation arrêtée à *latus* & précipitée par les dactyles suivans, nous rend l'objet présent. La peine avec laquelle une personne mourante s'efforce à se lever sur son lit, & la

promptitude avec laquelle elle retombe, sont peintes dans ces vers :

*Ter sese attollens, cubitoque immixa levavit;
Ter revoluta toro est.*

Lorsqu'en disant

*Vox quoque per lucos vulgò exaudita silentes
Ingens,*

nous sommes obligés de ne nous reposer que sur l'*ingens* du second vers, nous croyons entendre cette voix qui perce si loin dans le silence des forêts.

Le choc même des syllabes rudes, loin d'offenser nos oreilles, les charme dans ces vers : *Tum ferri rigor, . . . Ergo aggrè rastrois terram rimantur*, parce que l'Harmonie consistant dans la justesse des rapports, les sons, quoique rudes, nous plaisent, lorsque l'ame qui juge de la cause de leur rudesse, y trouve la justesse des proportions.

Virgile, si grand imitateur, avoit puisé cette science dans Homère, qui sçait si bien imiter par l'harmonie de ses vers la rapidité d'une fleche, le mugissement des flots, le bruit des vents, & le cri de la voile d'un vaisseau, que le vent déchire.

Pour prouver le plaisir que nous cause la justesse des proportions entre les sons & les pensées, prenons des exemples de la Musique, & supposons que des bergers, pour s'animer à chanter, donnent à ces paroles,

*Chantons, chantons, ne nous lassons jamais,
Qu'à nos accens l'écho réponde,*

les mêmes tons que le Musicien de l'Europe galante a donnez à ces paroles du prologue,

*Frappons, frappons, ne nous lassons jamais,
Qu'à nos travaux l'écho réponde,*

le premier concert nous paroîtroit aussi bizarre que le second

E e ij

nous paroît naturel, parce que ces tons joints aux paroles *frappons*, qui s'adressent aux Cyclopes, nous font plaisir par le rapport qu'ils ont avec les sons d'un marteau qui tombe sur une enclume. Les tons qui accompagnent les fureurs de Roland, quoique très-contraires à ceux qui accompagnent les paroles de Logistille, sont également harmonieux, & l'on ne peut assez admirer avec quel art Lulli a sçu dans cette scene, imiter tous les mouvemens d'une ame agitée tour-à-tour de passions différentes. La fureur de Roland est amenée par degrés par le Musicien comme par le Poëte. Les premiers chants de ce fameux Monologue, *Ah ! j'attendrai long-tems*, expriment le contentement & la confiance ; ils sont tendres à ces paroles, *Beaux lieux, doux asyles* ; ils sont lents lorsque Roland répète avec réflexion les paroles qu'il trouve écrites sur les arbres ; ils sont emportez à ce vers, *Elle m'auroit flaté d'une vaine espérance !* & redeviennent gais lorsque Roland pour dissiper son inquiétude, va se prêter à la fête champêtre qui arrive. Quand il est convaincu par la vûe du bracelet, de la trahison d'Angelique, il lui échappe encore quelques sons tendres, mais de cette tendresse de reproche : *Je l'aimois d'un amour si tendre, &c.* & enfin il se livre à cette terrible fureur que calme l'arrivée de Logistille, dont l'harmonie est d'autant plus admirable ; qu'elle est douce sans être voluptueuse, ce qu'on peut remarquer en la comparant à celle d'Armide, destinée à charmer Renaud. L'une semble faite pour calmer les sens & entretenir l'ame dans une joye tranquille, l'autre semble faite pour inspirer la mollesse & plonger l'ame dans la volupté.

Les ennemis de Lulli disoient souvent qu'il devoit tout le succès de sa Musique à la Poësie de Quinaut. Ce reproche lui fut fait un jour par ses amis mêmes, qui lui dirent en plaisantant, qu'il n'étoit pas difficile de mettre en chant des vers tels que ceux de Quinaut. Lulli animé par ce reproche, & comme saisi de l'enthousiasme, courut à un clavessin, & après avoir un moment cherché ses accords, chanta tout-à-coup ces quatre vers d'Iphigénie :

*Un Prêtre environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle,
Déchirera son sein, & d'un œil curieux
Dans son cœur palpitant consultera les Dieux.*

J'ai entendu dire à un des auditeurs, qu'ils se crurent tous présents à cet affreux spectacle, & que les tons que Lulli ajoutoit aux paroles, leur faisoient dresser les cheveux à la tête. Quoique cette Musique inspirât l'horreur, elle les charmoit, & leur plaisir n'étoit causé que par la justesse de l'imitation, qui fait la véritable Harmonie. Une Musique, quoique très-sçavante suivant les principes de l'art, & parfaite pour les accords, si elle n'imité rien, comme celle de plusieurs Sonates, ne nous fera jamais le plaisir que nous cause celle de Lulli, l'Homère des Musiciens. La sienne, quoique simple & facile en apparence, est toujours agréable, parce qu'elle est toujours imitative, & que la véritable harmonie des sons consiste, comme celle des mots, dans l'imitation. A ceux qui pensent différemment, je crois pouvoir dire avec Cicéron, *quas aures habeant, aut quid in his hominis simile sit, nescio.*

Il est cependant plusieurs personnes de ce nombre, & qui même se vantent d'avoir du goût, mais qui voulant porter jusque dans les matières de goût & de sentiment leur esprit de pyrrhonisme, regardent comme très-douteux tout ce que je viens d'avancer sur l'Harmonie.

Ce n'est, disent-elles, que par habitude & par préjugé, qu'un certain arrangement de mots nous paroît plus harmonieux qu'un autre. Comment pouvons-nous juger de l'Harmonie des Grecs & des Latins, puisque nous ignorons la véritable prononciation de leurs Langues? Nous n'élevons Homère & Virgile au-dessus des autres Poètes, que parce qu'on nous a nourris dans cette opinion. Ceux de leurs vers que nous admirons le plus, ne nous paroissent plus beaux que par une suite du même préjugé. Mais en supposant que dans ces Langues riches en mots & en tours de phrase, il y eût une véritable Harmonie, pouvons-nous nous flater du même

E e iij

avantage, nous qui ne parlons qu'un jargon formé par la barbarie?

Je commence par répondre à la seconde partie de cette objection, parce qu'elle nous intéresse plus que la première. Il s'agit de la défense de notre bien.

J'avoue que dans les Langues où les vers ne sont mesurés que par le nombre des syllabes, l'Harmonie est très-inférieure à celle des autres Langues; & si les Romains se plaignoient en se comparant aux Grecs, à qui les Muses avoient, disoient-ils, accordé le don de parler *ore rotundo*, nous pouvons à plus forte raison nous plaindre, nous qui sommes encore plus éloignés du bonheur des Romains, que les Romains ne l'étoient de celui des Grecs. Je veux bien accorder que les Muses prodiguèrent leurs bienfaits à ces deux Nations, mais s'ensuit-il de-là qu'elles aient traité les autres avec rigueur? Ne songeons point à ce qu'elles nous ont refusé, mais songeons à ce qu'elles nous ont donné. Que dirions-nous d'un homme qui dans une fortune plus que suffisante pour se procurer les principaux agrémens de la vie, soutiendrait qu'il est pauvre, parce qu'il pourroit nommer deux hommes beaucoup plus riches que lui? Pourquoi, lui diroit-on, voulez-vous envier le sort de ces deux favoris de Plutus? regardez plutôt le grand nombre de ceux dont la fortune est moins brillante que la vôtre.

Nos plaintes contre notre Langue sont également injustes, & nous serions contents de notre sort, si au lieu de le comparer à celui des Grecs & des Romains, nous le comparions à celui des peuples du Nord, dont tous les mots sont hérissés de consonnes, tandis que notre Langue flate l'oreille par une douce abondance de voyelles. C'est par un heureux choix de mots pleins de voyelles, que Malherbe est si harmonieux; & quand l'imitation demande de la rudesse dans les sons, nos bons Poètes savent appeler les consonnes à leur secours, & dire pour dépeindre un monstre:

*Indomptable taureau, Dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux;*

ou faire entendre les serpens sur la tête des Euménides, en multipliant la consonne qui imite le sifflement :

Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur vos têtes !

En lisant ces deux vers de Boileau,

N'attendoit pas qu'un bœuf pressé de l'aiguillon,

Traçât à pas tardifs un pénible sillon,

on est contraint de les prononcer avec peine & lenteur, au lieu qu'on est emporté malgré soi dans une prononciation douce & rapide par celui-ci :

Le moment où je parle est déjà loin de moi.

Cet autre vers du même Poète,

Le chagrin monte en croupe & galope avec lui,

n'est-il pas plus rapide dans sa cadence, & plus expressif par la double image qu'il présente, que celui d'Horace, *Post equitem sedet atra cura* !

Chaque Langue a ses richesses & ses beautés, & dans chaque Langue un Ecrivain habile trouve l'art de les augmenter. Quoique la Langue Italienne ne semble faite que pour la douceur & la tendresse, le Dante sçait lui donner une force & une majesté propres aux plus grands sujets. On croit entendre le bruit de la trompette infernale dans ces vers du Tasse,

Chiama gli habitator' de l'ombre eterne

Il rauco suon' de la tartarea tromba,

Treman le spaciose atre caverne

E l'aer cicco ò quel rumor rimbonba,

& le bruit d'une tempête dans ceux-ci :

La pioggia, à i gridi, à i venti, à i tuoni s'accorda

d'Horribile armonia, ch' l mondo afforda.

Ne donnons point le nom de jargon barbare à des Langues

qui fournissent de pareils vers, & admirons-en les richesses, quoique très-inférieures à celles des Langues Grecque & Latine.

Je reviens à la première objection, & j'avoue à ceux qui la font, que nous ignorons la véritable prononciation des Langues mortes depuis plusieurs siècles; mais s'ensuit-il de cette ignorance, que nous ne jugeons que par préjugé de leur harmonie? Les vers de Lucrèce & d'Ennius flatent-ils notre oreille comme ceux de Virgile? L'estime que nous faisons de Properce pour l'Élégie, ne nous empêche pas de sentir dans sa versification une dureté que nous ne trouvons pas dans celle de Tibulle. Enfin, quoique chaque Nation prononce à peu-près le Latin comme elle prononce sa Langue propre, supposons qu'un Italien, un Anglois & un François prononcent ensemble ces deux vers:

Monstrum horrendum, informe, ingens

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum,

à la vérité ils les prononceront tous trois d'une façon si différente, que peut-être ils ne s'entendront pas; ils conviendront néanmoins qu'ils prononcent deux vers admirables par leur harmonie, quoique tous deux opposés par leur harmonie, & que le premier leur paroît aussi lent, que le second leur paroît rapide par la justesse de l'imitation. Ce n'est donc pas par préjugé qu'ils en jugent.

Après tout ce que j'ai avancé dans ce Discours, il est facile de décider deux questions qui ont été agitées dans ces derniers tems; l'une, s'il peut y avoir un Poème en Prose, & l'autre, si l'on peut juger du mérite d'un Poète sur une traduction en Prose.

Il est bien étonnant qu'à la tête des partisans de la Prose, se soit mis un homme qui avoit passé toute sa vie à faire des vers, & qui s'étoit voulu signaler dans tous les genres de Poésie. M. de la Mothe, en parlant du travail d'un Poète qui range des mots suivant la mesure & la rime, s'écrioit: *Qu'est-ce que ce prétendu mérite! le vain mérite de la difficulté.*

Extravagance

*Discours sur la
Tragédie.*

Extravagance de la part de ceux qui imposent ce joug, & de la part de ceux qui le reçoivent. Toutes les Nations ont imposé à leurs Poètes le joug de la versification ; elles ont donc toutes été extravagantes. Elles le seroient sans doute, si le mérite des vers ne consistoit que dans un frivole arrangement des mots ; mais j'ai fait voir dans ce Discours, que les loix de la versification prises dans la Nature même, avoient eu pour objet la réunion des plaisirs de l'ame avec ceux de l'oreille. C'est pour cela que jamais les Peuples n'ont donné le nom de Poètes à ceux qui n'avoient point fait de vers. Lucien & Apulée eussent mérité ce titre, s'il ne falloit pour le mériter qu'une imagination féconde en fictions, & un stile plein d'ornemens poétiques. L'histoire de Psyché eût été appelée Poème, & le Télémaque eût mis le nom de Fenelon au rang de nos noms les plus fameux par la Poésie, si l'on eût pu se persuader qu'il peut y avoir des Poèmes en Prose.

Puisque dans une même Langue l'harmonie de la Prose est très-inférieure à celle de la Poésie, comment dans une Langue comme la nôtre, beaucoup moins harmonieuse que les Langues Grecque & Latine, notre Prose pourroit-elle nous rendre Homère & Virgile ? Nous pouvons comparer toute traduction en Prose d'un grand Poète, à l'estampe d'un excellent tableau ; l'estampe nous fait connoître l'invention & le dessein du Peintre, mais son ouvrage est mort, parce que sans le coloris les objets sont froids & inanimés.

Pour montrer la vérité de cette comparaison, examinons la traduction d'un endroit d'Homère, & choisissons ce morceau fameux où le Poète dépeint la frayeur que cause à Pluton le coup de trident dont Neptune a frappé la terre. Je n'en rapporterai pas la traduction Latine, qui ne feroit qu'ennuyer ; elle doit cependant, puisqu'elle rend les vers mot pour mot, conserver les mêmes images, mais quelles images peuvent offrir des mots rangés sans art & sans aucune harmonie ? Ce morceau commence à reprendre son éclat dans la traduction de M.^{me} Dacier : *Le Roy des Enfers épouvanté au fond de son palais, s'élance de son throne & s'écrie de toute sa force, dans la*
Mem. Tome XV. F f

frayeur où il est que Neptune d'un coup de son trident n'entr'ouvre la terre qui couvre les Ombres, & que cet affreux séjour, demeure éternelle des ténèbres & de la mort, abhorré des hommes & craint même des Dieux, ne reçoive pour la première fois la lumière & ne paroisse à découvert. Cette Prose très-noble & très-harmonieuse seroit une Poësie, si la Poësie ne consistoit que dans la hardiesse des images & des figures; mais comme la versification lui est encore nécessaire, voici la vraie Poësie :

*L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie,
Pluton sort de son throne, il pâlit, il s'écrie,
Il a peur que ce Dieu dans cet affreux séjour
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx la rive désolée,
Ne découvre aux vivans cet Empire odieux
Abhorré des mortels & craint même des Dieux.*

La Poësie de Boileau, si fort au-dessus de la Prose de M.^{me} Dacier, n'égale cependant pas la vivacité de celle d'Homère. Un seul de ses vers renferme trois images, l'effroi qui saisit Pluton, la promptitude avec laquelle il s'élance de son throne, & le cri qu'il pousse. Le vers de Boileau renferme les trois mêmes images, mais en plus de mots, dans un ordre moins exact, puisque Pluton doit pâlir d'abord, & ensuite s'élancer de son throne; & d'ailleurs dans l'original la césure qui tombe au mot *ταχ*, exprime par cette cadence le cri de Pluton mieux que le vers François.

Nous devons conclurre de cet exemple, que la Prose ne doit jamais disputer de rang avec la Poësie, & que de même qu'un habile Dessinateur qui auroit crayonné l'ordonnance d'un tableau, quoiqu'il eût l'honneur de l'invention, ne seroit jamais compté parmi les Peintres, l'Ecrivain, quand même ce seroit l'Auteur du Télémaque, qui auroit dans une Prose aussi poétique crayonné l'ordonnance d'un Poëme, ne sera jamais mis au nombre des Poëtes.

DU STILE POËTIQUE,

OU

DU LANGAGE FIGURE.

Par M. RACINE.

L'EXPRESSION est l'ame de tous les ouvrages qui sont faits pour plaire à l'imagination. On n'exige de l'Historien que la vérité des faits, on ne demande au Philosophe que la justesse des raisonnemens; lorsqu'à ces qualités qui leur sont indispensables, ils ajoutent celles qui font l'agrément du stile, on les lit avec plus de plaisir, mais de quelque façon qu'ils aient écrit, l'envie de s'instruire engage à les lire. Il n'en est pas de même de l'Orateur & du Poëte, l'un veut nous persuader, l'autre veut nous amuser. Il faut que l'un & l'autre pour nous rendre attentifs, nous réveille continuellement par des impressions agréables, & remue notre cœur; c'est ce qu'ils ne peuvent faire sans les charmes de l'expression.

15. Novemb.
1740.

C'est d'elle en effet que dépend le succès de leurs ouvrages, & on peut même avancer qu'il en dépend encore plus que de la régularité du dessein & de la justesse des pensées. La réflexion peut apprendre à un esprit commun l'exakte ordonnance d'un sujet, & les pensées que la Nature dicte à tous les hommes dans certaines circonstances; mais la réflexion n'apprend point à les bien exprimer, c'est le don du génie, & l'expression distingue le grand génie du médiocre, l'excellent Orateur du froid harangueur, le vrai Poëte de celui qui ne l'est que par art.

Quoique M. Huet, qui avoit une tendresse particulière pour Chapelain, dont sa haine contre Boileau étoit peut-être la cause, ait voulu nous prouver que la Pucelle étoit un Poëme admirable pour l'ordonnance, dans lequel toutes les règles de l'Epopée étoient exactement observées, & ait témoigné des regrets sincères de ce qu'on ne donnoit point au Public la

F f ij

seconde partie de ce Poëme, le Public, loin de la demander, a cessé de lire la première, sans examiner si l'ordonnance étoit régulière ou non. M. Huet a plaidé seul la cause d'un Poëte abandonné, & tout Poëte le sera toujours lorsqu'il ne sçaura point s'attirer des auditeurs par les graces du stile.

L'expression consiste en deux choses, dans l'arrangement des mots & dans le choix des figures. J'ai parlé dans mes deux Discours précédens, de l'arrangement des mots dans la Poësie, & j'ai fait voir que quoiqu'il fût différent chez les différentes Nations, suivant le génie des Langues & les loix de la versification, toutes les Nations se réunissoient dans l'amour d'un arrangement de mots plein de vivacité & d'harmonie. Je parlerai dans celui-ci des figures, & je ferai voir de même, que quoiqu'elles soient plus abondantes & plus hardies chez quelques Nations que chez d'autres, suivant la nature différente des imaginations, toutes les Nations se réunissent dans l'amour d'un langage figuré, sans lequel il n'y a ni éloquence ni Poësie.

Quintilien prétendoit qu'il n'étoit pas possible de terminer la dispute qui regnoit entre les Grammairiens & les Philosophes, au sujet des figures, en décidant combien on en devoit compter de classes, & combien d'especes chaque classe devoit renfermer. Scaliger se vante dans sa Poëtique, d'avoir sçu le premier ranger les figures dans leurs classes, *ce que, dit-il, on n'avoit pu faire encore, faute de l'esprit philosophique*. Toute sa découverte consiste à faire cette réflexion sur les figures: « Ou elles disent le plus, comme l'Hyperbole, ou le moins, comme la Litote, ou le contraire, comme l'Antiphrase, ou une seule chose en plusieurs termes, comme la Périphrase, &c. » & suivant une pareille division, qui ne paroît pas demander un si grand effort de Philosophie, il range en différentes classes toutes les figures. Quand son travail termineroit la dispute dont parloit Quintilien, l'utilité n'en seroit pas fort grande. Que nous importe de nommer toutes les especes de figures, & de leur régler des classes? Cherchons seulement leur origine, & la cause du plaisir qu'elles nous procurent.

Aristote la trouve dans cette inclination qui nous porte à admirer tout ce qui est étranger. Les mots figurez n'ayant plus leur signification naturelle, nous plaisent, selon lui, par leur déguisement, & nous les admirons à cause de leur habillement étranger.

Presque tous les Rhéteurs définissent les tropes & les figures *des façons de parler éloignées des façons simples & communes*. M. Rollin répète, après Quintilien, qu'elles doivent leur origine à l'indigence des mots propres, & qu'elles ont dans la suite contribué à l'ornement du discours, de même que les habits qu'on n'a cherché d'abord que par la nécessité de se couvrir, ont ensuite servi de parure; & il ajoute que l'ingénieuse adresse qui fait chercher au loin des expressions étrangères à la place des naturelles qui sont sous la main, est la cause du plaisir que nous fait le stile figuré.

Mais pourquoi nous servons-nous presque malgré nous de termes figurez, en tant d'occasions où les termes naturels ne nous manquent pas? Ces expressions, *une maison triste, une campagne riante, le froid d'un discours, le feu des yeux*, sont dans la bouche de ceux qui cherchent le moins les métaphores, & y sont plutôt que les expressions naturelles.

Ce n'est pas non plus la hardiesse d'aller chercher au loin des expressions étrangères, que nous admirons, puisqu'elles cessent de plaire si-tôt qu'elles paroissent cherchées au loin; ainsi nous donnons le nom de *nuée* à cet amas de traits que deux armées lançoient autrefois l'une contre l'autre, & parce que l'air en étoit obscurci, l'image d'une nuée se présente naturellement; mais d'appeler avec Brébeuf, cet amas de traits

Un nuage homicide & des meurtres volans,

c'est une hardiesse qui, quoiqu'ingénieuse, déplaît, de même que celle du Cavalier Marin, lorsqu'il appelle le rossignol

Son volant, voix en plume, & plume harmonieuse,

ou quand il nomme la rose

L'œil du Printems, la fleur des fleurs les plus chéries,

Pruelle de l'amour, & pourpre des prairies.

F f iij

Nous condamnons ces images que l'esprit seul va chercher bien loin, & que la Nature ne présente pas.

Le sentiment d'Aristote sur les figures, a plus de vraisemblance, puisque certains mots doivent quelquefois toute leur grace à l'air étranger sous lequel on les déguise, & même cet air étranger en fait recevoir, qui n'oseroient se présenter heureusement sous leur air véritable. Le mot *entrailles*, qui, dans sa signification propre, ne peut entrer dans le stile noble où, quoiqu'on dise *percer le cœur*, *percer le sein*, on n'ose dire *percer les entrailles*, ce même mot plaît dans la signification métaphorique, & exprime la tendresse paternelle dans ces vers que Thésée prononce sur son fils :

*Je t'aimois, & je sens que malgré ton offense,
Mes entrailles pour toi se troublent par avance.*

Je ne puis croire cependant, ni avec Aristote, que les figures soient des expressions déguisées pour plaire par leur déguisement, ni avec Quintilien, qu'elles soient des expressions que l'indigence des mots propres a fait emprunter, quand je fais réflexion que nous parlons malgré nous un langage figuré, lorsque nous sommes animés d'une violente passion. C'est alors que les mots étrangers se présentent si naturellement, qu'il seroit même impossible de les rejeter & de ne parler qu'en mots simples. Pour s'en convaincre, il ne faut qu'écouter un moment une vive dispute entre des femmes de la plus vile condition. On ne les soupçonnera pas d'aller chercher bien loin leurs expressions, cependant quel amas de figures ! Elles prodiguent sans le sçavoir, la métaphore, l'hyperbole, la métonymie, la catachrèse & tous ces autres tours de phrase qui, quoique revêtus des noms pompeux que les Rhéteurs leur ont donnés, ne sont que des façons de parler très-communes.

Le langage figuré n'est donc que le langage ordinaire de la Nature, dans les circonstances où nous le devons parler ; elle ne nous l'inspire pas toujours, parce que nous n'en avons pas toujours besoin. Dans une conversation tranquille, & lorsqu'il

ne s'agit que de faire entendre aux autres ce que nous pensons, les mots simples nous suffisent ; mais quand il est de notre intérêt de persuader aux autres ce que nous pensons, & de faire sur eux une impression pareille à celle dont nous sommes frappés, la Nature nous dicte un langage qui y est propre : elle est attentive à nous fournir tous les secours qui nous sont nécessaires ; & de même que pour la conservation de notre corps elle nous fait faire dans les dangers de prompts mouvemens, que la réflexion n'auroit pas le tems de nous apprendre, elle fournit à notre ame un secours convenable à ses besoins, en lui inspirant un langage conforme à son état.

Dans le trouble d'une passion violente, il s'élève en nous un nuage qui nous fait paroître les objets, non tels qu'ils sont en effet, mais tels que nous les voulons voir, c'est-à-dire, ou plus grands & plus admirables, ou plus petits & plus méprissables, suivant que nous sommes emportés par l'amour ou par la haine. Quand l'amour nous anime, tout est merveille à nos yeux, & tout devient horreur quand la haine nous transporte. Nous voulons intéresser à notre cause tous les êtres éloignez, présens, sensibles ou inanimés ; nous les appelons, nous leur parlons, nous les comparons ensemble, par l'habitude où nous sommes de juger de tout par comparaison. A ces mouvemens divers qui se succèdent rapidement & sans ordre, répond un discours plein de ces tours qu'on nomme *Hyperboles*, *Comparaisons*, *Prosopopées*, *Hyperbates*, c'est-à-dire, plein de toutes les figures, soit de mots, soit de pensées. Ce langage nous est utile, parce qu'il est propre à persuader les autres, il est propre à les persuader parce qu'il leur plaît, & il leur plaît parce qu'il les échauffe & les remue, en ne leur présentant que des peintures vivantes, & leur donnant le plaisir de juger de la vérité des images ; ainsi ce n'est que dans la Nature qu'on doit chercher l'origine du stile figuré, & dans l'imitation, la source du plaisir qu'il nous cause. Ce langage est commun à toutes les Nations, puisque les passions sont communes à tous les hommes ; mais comme elles ne sont pas toujours également fortes, que leur vivacité dépend de l'âge,

du tempérament & du climat, leur stile n'a pas non plus toujours la même vivacité. La Nature uniforme dans le fond des choses, varie dans l'exécution. En Orient où elle est, pour ainsi dire, dans toute la vigueur de la jeunesse, le stile doit être plus abondant en figures, & les figures doivent y être plus hardies que dans les autres climats; & de-là vient que les mêmes images peuvent plaire à certains peuples & déplaire à d'autres: l'usage des figures n'est pas le même par-tout, quoique l'amour du stile figuré regne par-tout.

Les Philosophes mêmes sont forcez d'y avoir recours pour nous attacher à la lecture de leurs écrits, dans la crainte que les vérités les plus intéressantes ne deviennent ennuyeuses dans un stile trop simple. Je ne parle pas de Platon, qui a été nommé l'Homère des Philosophes, & dont le stile paroît à Cicéron de la Poësie plutôt que de la Prose; je parle d'un Philosophe plein de mépris pour l'art des vers, & du fameux ennemi de l'imagination, qui cependant pour plaire à la nôtre, s'abandonne souvent à la sienne. Non seulement pour nous élever à son système tout spirituel sur les idées, le P. Mallebranche recherche le secours du stile; non seulement pour gagner des disciples à son système sur la Grace, il l'expose sous des images sensibles, & parle quelquefois en Poète plus qu'en Théologien, mais même pour nous expliquer les mouvemens intérieurs du sang dans le trouble des passions, il développe ces secrets de la Nature avec autant de Poësie que de Physique: je n'en citerai que cet exemple.

Il arrive souvent que la pâleur d'un homme qui vient de recevoir une blessure mortelle, excite la compassion même dans le cœur de son meurtrier. C'est ce sentiment naturel si bien exprimé par Virgile:

*At verò ut vultum vidit morientis, & ora,
Ora modis Anchisiades pallentia miris,
Ingemuit, miserans graviter, dextramque tetendit.*

Cette compassion qui saisit l'ennemi, peut quelquefois sauver la vie à celui à qui il vouloit l'arracher; mais que la Nature ait ordonné

ordonné que quand le malheureux n'auroit pu obtenir la grace par ses gémissens, la mort se peindroit sur son visage, afin que cette image rendit immobile son ennemi, & qu'aussi-tôt le malheureux reprendroit l'air de suppliant pour frapper une seconde fois une ame plus capable de s'attendrir, c'est ce qui est difficile à comprendre, quoique le P. Mallebranche tâche de le rendre sensible par une belle description. Les premiers gémissens du suppliant ne font qu'augmenter, selon lui, la fureur de l'ennemi; & si le suppliant restoit toujours dans le même air & la même contenance, *sa perte seroit inévitable, mais la vue terrible & inopinée des traits de la mort, peints par la Nature sur le visage du misérable, arrête dans le persécuteur même le mouvement des esprits & du sang, qui le portoit à la vengeance; & dans ce moment de faveur & d'audience, la Nature retraçant sur le visage de ce misérable qui commence d'espérer, l'air pitoyable & de suppliant, les esprits animaux du persécuteur reçoivent la détermination dont ils n'étoient pas capables auparavant, & le font incliner aux raisons de la charité & de la miséricorde.* Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si ce moment d'audience est une fiction ou une vérité, il suffit à mon sujet que le P. Mallebranche l'ait décrit avec tant d'imagination.

Si les Philosophes qui nous exhortent à nous défier d'elle, ont eux-mêmes besoin de son stile, combien est-il nécessaire à ceux qui cherchent à nous plaire par elle, c'est-à-dire, aux Orateurs & aux Poètes! Mais il y a cette différence entre eux, que les Orateurs ayant à parler à la raison qu'ils veulent convaincre, ne doivent pas paroître emportez par la seule imagination, ce qui leur feroit perdre la confiance qu'ils doivent s'attirer. Aussi lorsqu'ils employent des figures hardies, ils en demandent la permission par ces phrales ordinaires, *pour ainsi dire, il semble, s'il est permis de parler ainsi;* mais les Poètes qui ne songent qu'à étonner & enchanter, ne demandent point de pareilles permissions, aussi leur stile est-il tout différent de celui des Orateurs.

Il semble même que pour se faire un langage particulier, ils dédaignent de parler comme les autres, & de nommer

chaque chose par son nom. *Non loin de ces lieux* est plus noble pour eux que *près de ces lieux*, ils aiment mieux compter par trente hivers que par trente ans; plutôt que de nommer le nombre qu'ils veulent désigner, ils nomment le suivant ou le précédent :

Plus de douze attroupez, craindre le nombre impair.

Boileau se sert de cette périphrase pour dire treize, & au lieu de nommer la satyre douzième, veut que cette satyre

Se vienne en nombre pair joindre à ses onze sœurs.

C'est ainsi que Virgile désigne la douzième année :

Alter ab undecimo jam tum mihi cæperat annus.

Et dans Ovide, le nombre qui suit le neuvième & précède le onzième, est celui qu'il veut nommer :

Posterior nono est, undecimoque prior.

Ce n'est pas que les Poètes méprisent les mots propres, qui ne sont à rejeter que quand ils sont bas ; mais pour éviter la répétition des mêmes mots, & présenter souvent les mêmes objets sous des faces nouvelles, ils cherchent d'autres tours. Le Poète qui, dans la tragédie de Britannicus, désigne Néron tantôt par son nom, tantôt par les titres d'Empereur & de César, lui sait trouver un nom qui sert à le rendre moins respectable, lorsqu'il fait dire à Agrippine :

D'un côté l'on verra le fils d'un Empereur

Redemandant la foy jurée à sa famille,

Et de Germanicus on entendra la fille;

De l'autre l'on verra le fils d'Enobarbus.

Ces deux noms fussent pour faire entendre que le sang de Germanicus est plus cher au soldat que celui d'Enobarbus, & l'on sent assez l'utilité de pareilles périphrases.

Mais je ne prétends pas ici nommer toutes les figures, leur nombre est infini; je ne prétends pas non plus en donner des

régles, c'est la Nature qui les donne: je vais faire seulement quelques réflexions sur la métaphore & la comparaison, parce que ces deux figures sont celles qui distinguent le plus la Poësie de la Prose.

C'est par le fréquent usage de la métaphore, que tout est vivant dans la Poësie. Moïse non content de donner des armes à Dieu, donne à ces armes du sentiment, lorsqu'il fait dire à Dieu prêt à punir ses ennemis:

*De leur sang criminel j'enivrerai mes traits;
Ils m'ont trop offensé. Vengeur de leurs forfaits,
Mon glaive n'épargnant ni le sexe ni l'âge,
Sera rassasié de meurtre & de carnage.*

C'est ainsi que dans la Poësie d'Homère, non seulement les fleches ont des ailes, elles respirent cette même ardeur de la vengeance:

*Et la fleche en furie, avide de son sang,
Part, vole à lui, l'atteint, & lui perce le flanc.*

Lorsqu'il représente tous les traits lancez contre Ajax, dont les uns percent son bouclier, les autres tombent en chemin, il dépeint ces derniers comme au désespoir de n'avoir pu l'atteindre:

*Et sur la terre épars, de leur rage frustrez,
Ils demandent le sang dont ils sont altérez.*

L'Euphrate paroît à Virgile couler moins rapidement après la victoire d'Auguste, & l'Araxe recevoir un pont comme un esclave reçoit des fers:

*L'Araxe mugissant sous un pont qui l'outrage,
De son antique orgueil reçoit le châtimement,
Et l'Euphrate soumis coule plus mollement.*

Ce stile hardi qui personnifie tout, n'est point assez connu de ceux qui critiquent ce vers:

Le flot qui l'apporta, recule épouvanté.

G g ij

La douleur, disent-ils, ne cherche pas des ornemens. Ce n'est pas non plus un ornement que cherche Théracène, il parle le langage de la douleur ; c'est la passion qui lui présente cette image, en lui faisant croire que toute la Nature a, comme lui, horreur du monde. Il n'est pas nécessaire pour le justifier, de recourir au système philosophique des Grecs sur l'Ame universelle répandue par-tout, c'est plutôt le système poétique de tous les tems & de toutes les Nations, & le vrai stile de la Poësie.

Il est vrai cependant que certaines images peuvent être agréables dans une Langue, & ne l'être point dans une autre. Nous n'oserions pas donner des pieds au tonnerre, & dire à Dieu, comme Pindare :

*Puissant Maître des Cieux, dont les mains redoutables
Font rouler le tonnerre aux pieds infatigables.*

Nous ne dirions pas avec l'Auteur du Pseaume xli. *Mes larmes sont mon pain* ; & ce vers d'Ovide qui rend la même métaphore,

Cura, dolorque animi, lacrymae alimenta fuere,
ne plairoit point dans notre Langue,

Mes chagrins & mes pleurs furent mes alimens.

Nous disons bien que la flamme de l'amour coule dans les veines,

Boileau. Je sens de veine en veine une subtile flamme.

Racine. Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée,

mais nous n'oserions faire couler cette flamme jusque dans la moëlle des os, quoique Virgile l'y introduise, *it flamma medullas*, & qu'on dise noblement en Latin, *totis amor afluans medullis*.

Telle image plaît à un peuple & déplaît à un autre, sans qu'on en puisse donner d'autre raison que le caprice des Langues ; quelquefois des opinions ou des coutumes particulières

à ces peuples, en font la cause. Lorsque nous lisons, par exemple, dans le Pseaume xvii. que Dieu étant en colère, la fumée monta à ses narines, ce que Buchanan a traduit :

*Flammeus afflatus de naribus æstus anhelo
Undabat,*

& que Marot a traduit :

*En ses nazeaux lui monta la fumée,
Feu aspre issoit de sa bouche allumée,
Si enflambé en son courage estoit,
Qu'ardens charbons de toutes parts jettoit;*

nous sommes choquez d'une image qui n'avoit rien de choquant pour les Hébreux, les Grecs & les Latins, parce qu'ils croyoient que le siège de la colère étoit dans le nez.

Quoique l'image métaphorique sous laquelle le Prophete représente Dieu qui fait boire la coupe de sa colère aux pécheurs, ait été heureusement rendue par l'Auteur d'Athalie,

*Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable,
Que tu présenteras au jour de ta fureur
A toute la race coupable,*

cette image cependant est moins naturelle aujourd'hui que dans les tems reculez, parce qu'elle faisoit alors allusion à ces rois des festins, qui forçoient les conviez à boire.

Comme la force des taureaux est dans les cornes, ces expressions *cornua peccatorum*, *cornua just*i, sont fréquentes dans les Pseaumes. Le vin, selon Horace, *addit cornua pauperi*. Cette même métaphore qui ne déplaît pas aux Italiens, puisqu'on la trouve dans Pétrarque & dans le Tasse, nous est interdite, & nous n'osons même en donner aux fleuves, quoiqu'ils en ayent de poétiques, & que Malherbe ait voulu les leur conserver :

*Qui n'a vû dans leurs combats
Le Pâ mettre les cornes bas !*

G g iij

Indépendamment des opinions particulières, il est certain que notre imagination moins vive que celle des Orientaux, trouve trop fortes pour elle des images qui pourroient leur plaire, comme lorsque l'Auteur du Pseaume c i v. exprime la famine par cette métaphore, *Dieu a brisé le bâton du pain*, ou lorsque Job dépeint l'Eclipse, en disant que *Dieu enferme le Soleil dans sa main*. Quoique cette image nous représente la facilité avec laquelle Dieu exécute les plus grandes choses, je ne sçais si elle plairait littéralement rendue en notre Langue :

*Ce Dieu tient dans sa main l'Astre de la lumière,
Il la ferme, & pour nous le Soleil est perdu,
Il la r'ouvre, & le jour à nos yeux est rendu.*

Nous ne pourrions jamais traduire en vers agréables, cette description d'un poisson monstrueux, qui se trouve dans Job: *Qui osera ouvrir les portes de sa gueule! La terreir habite autour de ses dents; les écailles qui couvrent son corps, sont semblables à des boucliers d'airain fondu. Lorsqu'il éternue, il jette des éclats de feu qui brillent comme la lumière du matin. Il vomit des lampes qui brûlent comme des torches ardentes. Ses narines jettent une fumée pareille à celle de l'eau qui bout sur un brasier. Son haleine allume les charbons, & la famine marche devant lui.* Si cette description fait connoître jusqu'où les Orientaux poussent l'hyperbole & la métaphore, elle fait connoître aussi combien ils aiment à multiplier les comparaisons.

Nous employons cette figure avec plus de ménagement que la métaphore, & un amas de comparaisons entassées les unes sur les autres, nous fatigueroit; aussi M. Rousseau, dans la belle imitation du Cantique d'Ezéchias, ne rend pas toutes celles de l'original, dont quelques-unes ne seroient plus de notre goût; celle-ci, par exemple, *Ma vie est roulée comme la tente que roule un berger pour l'emporter.*

Le même Poëte dans son imitation du Pseaume xviii. n'a pu rendre dans toute leur étendue les deux comparaisons qui peignent dans l'original le lever & la marche du Soleil: *Cet Astre passe la nuit dans la tente que Dieu a dressée pour lui à une*

extrémité du Ciel. Le matin il en sort, comme un époux brillant sort de sa couche ; ensuite il part d'une extrémité du Ciel pour arriver à l'autre, comme un athlète qui vient disputer le prix de la course & entre en lice. Quelque majestueuses que soient ces comparaisons, elles ne font plus la même impression sur nous, parce que ces deux images de l'époux & de l'athlète n'ont plus rien de conforme à nos mœurs.

Nous tirons ordinairement nos images des objets qui nous sont les plus familiers & les plus présens à nos yeux. C'est pour cette raison que dans la Poésie des Hébreux, les montagnes, les cédres, les veaux, les taureaux, les brebis, les tentes & tous les objets de la campagne sont si souvent employez.

La Poésie d'Homère est admirable par la variété des comparaisons. Il semble que ce Poète mette à contribution toute la Nature, pour lui fournir à tous momens de nouveaux objets, & tant d'objets si différens ne causent jamais de confusion, parce qu'il les dépeint avec des couleurs si naturelles qu'on les distingue tous sans peine ; en cela bien éloigné de Milton qu'on peut souvent accuser d'être obscur dans ses comparaisons, qu'il veut embellir par des périphrases que les Sçavans seuls peuvent entendre. Quand il compare la matière du Soleil à l'or potable, c'est-à-dire, un objet inconnu, mais qui existe, à un objet encore plus inconnu, puisqu'il n'existe pas, il appelle l'or potable *cette composition que les Philosophes recherchent vainement, quoiqu'ils aient poussé le grand art jusqu'à fixer le mercure volatile, & qu'ils fassent sortir de l'Océan sous des formes différentes, le vieux Protée desséché.*

L'obscurité dans les comparaisons est d'autant plus condamnable, qu'elles ne sont employées que pour ajouter de la clarté. Non seulement les objets comparez doivent être connus, leurs rapports le doivent être aussi, & l'on n'en trouve aucun dans cette comparaison que le Tasse va chercher si loin : *Qual Musico gentil, &c. De même, dit le Tasse, qu'un Musicien avant le concert, prélude à basse voix pour disposer les oreilles des auditeurs à l'harmonie, de même Armide avant que de parler à Renaud, prélude par des soupirs, pour le disposer à recevoir l'impression*

de ses reproches. Tout est faux dans cette comparaison, ce n'est point pour les auditeurs que le Musicien prélude, c'est pour lui-même; & lorsqu'une passion violente étouffe la voix en arrêtant le cours des esprits animaux, les soupirs sont comme les premiers efforts qu'ils font pour reprendre leur route. C'est ce qu'exprime l'Auteur d'Iphigénie, qui connoissoit mieux la Nature que le Tasse :

*Je sentis tout mon sang dans mon corps se glacer,
Je demurai sans voix, & n'en repris l'usage
Qu'après mille sanglots qui se firent passage.*

La justesse des rapports, toujours nécessaire dans les comparaisons, n'empêche pas que deux objets d'une nature toute différente ne puissent être comparez ensemble, lorsque l'habileté du Poëte y sçait trouver un rapport de fiction. Ces comparaisons allégoriques sont même plus agréables que les autres, parce qu'elles sont moins attendues. L'immobilité d'un homme qui, quoiqu'agité intérieurement à la vûe d'un grand danger, songe avec une tranquillité apparente au parti qu'il doit prendre, est ingénieusement comparée par Homère à ce calme qui regne sur la mer, malgré la noirceur qui se répand sur elle un moment avant l'orage :

*Nestor que tant de maux frappent d'étonnement,
Immobile & muet les contemple un moment.
Ainsi lorsque les vents méditant le ravage,
Pour forcer leur prison réunissent leur rage,
Et sont prêts à s'ouvrir un chemin dans les airs;
Quoique dans cet instant qui menace les mers,
Une épaisse noirceur couvre l'onde immobile,
Son Empire jamais ne parut plus tranquille :
Les vents partent, la mer se soulève en fureur,
Son Empire est celui du trouble & de l'horreur.*

Tout ce que je viens de dire sur les figures, montre assez
en quoi

en quoi consiste le stile poétique, & avec combien de raison Boileau donne ce précepte aux Poètes :

*De figures sans nombre égayez votre ouvrage,
Que tout y fasse aux yeux une riante image.*

Ce stile plein d'images doit regner dans les Poèmes de tout genre & même dans les Poèmes dogmatiques, comme je l'ai fait voir dans un autre Discours.

La Tragédie ne fait point usage des comparaisons, & malgré le goût bizarre des Anglois, qui les y admettent, sur-tout à la fin des actes, la raison nous dit qu'elles font dans le Dialogue des beautés déplacées & contraires à la nature. Mais les comparaisons abrégées, c'est-à-dire, les métaphores, qui n'ont rien que de naturel dans une conversation noble, doivent regner dans la Tragédie, qui languit malgré l'intérêt qu'on peut prendre au sujet, si son stile ne réveille par des images continuelles.

C'est au défaut de ce stile qu'on doit, à mon avis, attribuer la disgrâce étonnante de tant de Tragédies dont la naissance fut si heureuse. La nouveauté y fit courir d'abord, le sujet intéressa, la conduite fut approuvée, la représentation les soutint quelque tems ; mais elles tombèrent ensuite dans l'oubli, parce que l'expression ne les grava pas dans notre mémoire.

C'est ce que je prouverois aisément, si j'avois le tems de faire une comparaison suivie de l'Iphigénie de le Clerc avec l'autre Iphigénie. On y verroit deux Auteurs qui traitant le même sujet de la même manière, & pensant presque toujours de même, s'expriment toujours différemment. Voilà la cause de cette fortune si différente qu'ont eue leurs pièces ; l'une est du nombre de celles qu'on revoit long-tems avec plaisir, l'autre, quoique conduite également sur le plan d'Euripide, & même sans aucun personnage épisodique, n'est plus connue que par l'Epigramme faite sur sa chute.

Je pourrois faire la même comparaison entre nos deux Tragédies de Phédre, qui ont eu des destinées également contraires. L'Hyppolite qui dit à Aricie,

Mem. Tome XV.

H h



*Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune,
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune,
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix,*

parle bien autrement, quoiqu'il dise la même chose, que l'Hyppolite de Pradon :

*Depuis que je vous vois, j'abandonne la chasse,
Et quand j'y vais, ce n'est que pour penser à vous.*

Les Tragédies de Campistron méritent de justes éloges, surtout pour la conduite; mais lors même que Campistron pense le mieux, il languit presque toujours par l'expression. Irène forcée par son devoir de se séparer d'Andronic, lui ordonne de la quitter, en lui disant :

—— *Cependant, & je le puis sans crime,
Que vous aurez toujours ma plus parfaite estime,
Après cela partez, &c.*

Que dans la même circonstance, Monime en renvoyant Xi-pharès, peint autrement le combat qui se passe en elle !

*Je sçais qu'en vous voyant, un tendre souvenir
M'arrachera du cœur quelque indigne soupir,
Que je verrai mon ame en secret déchirée,
Revoler vers le bien dont elle est séparée;
Mais je sçais bien aussi que s'il dépend de vous
De me faire chérir un souvenir si doux,
Vous n'empêcherez pas que ma gloire offensée
N'en punisse aussi-tôt la coupable pensée;
Que ma main dans mon cœur ne vous aille chercher,
Pour y laver ma honte & vous en arracher;*

c'est en Poésie que s'exprime Monime, & c'est en Prose que parle Irène.

Ce n'est pas sans raison qu'on reproche la foiblesse du stile

à nos Opéra. Quinault lui-même, très-heureux souvent dans les pensées, l'est rarement dans l'expression ; je n'en choisis pas les vers les plus foibles, lorsque je choisis ceux-ci pour exemple :

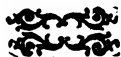
*C'est peut-être un peu tard vouloir plaire à vos yeux,
Je ne suis plus au tems de l'aimable jeunesse,
Mais je suis Roy, belle Princesse,
Et Roy victorieux ;
Faites grace à mon âge en faveur de ma gloire.*

Mithridate plein de la même idée, la rend par ces images toutes poétiques :

*Jusqu'ici la Fortune & la Victoire mêmes,
Cachotent mes cheveux blancs sous trente diademes ;
Mais ce tems-là n'est plus, je regnois & je suis,
Mes ans se sont accrûs, mes honneurs sont détruits,
Et mon front dépouillé d'un si noble avantage,
Du tems qui l'a flétri, laisse voir tout l'outrage.*

Ne croit-on pas voir tomber tant de couronnes de la tête de Mitridate vaincu, ses cheveux blancs, ses rides paroître, & ce Roy à qui sa disgrâce fait songer à sa vieillesse, honteux de parler d'amour ?

Après ce que j'ai dit dans cette Dissertation & dans les précédentes, sur l'harmonie des vers, sur l'arrangement des mots & sur le langage figuré, on ne doit pas s'étonner si un excellent Poëte est si rare, puisqu'il doit réunir tant de perfections différentes : celles-ci cependant ne suffisent point encore, & elles en supposent une autre plus importante, qui fera le sujet d'un autre Discours.



Du Respect que les Poètes doivent à la Religion.

Par M. R A C I N E.

14. Janvier
1738.

LE premier devoir de la Poësie est de respecter celle qui lui a donné la naissance, & le second de ses devoirs, qui est une suite du premier; est de porter toujours les hommes à la vertu. Les Poètes ont-ils été également fidèles à ces deux grandes obligations, & ont-ils toujours respecté la Religion aussi-bien que les mœurs?

Il faut avouer que presque tous, plus attentifs à plaire qu'à instruire, ont préféré notre amusement à notre utilité; mais il faut aussi leur rendre cette justice, qu'ils avoient été fidèles à leur premier devoir jusqu'à ces derniers tems, où nous en avons vu quelques-uns attaquer dans leurs vers la Religion, & la prendre pour l'objet de leurs railleries. Mon objet dans ce Discours, est de confondre les auteurs de ces détestables ouvrages, en leur montrant qu'ils doivent d'autant plus rougir de leur impiété, qu'ils sont les premiers Poètes qui en ayant donné l'exemple. Je n'examine point ce que les autres ont pensé intérieurement, je ne cherche point à sonder leurs cœurs; il me suffit de pouvoir avancer que du moins dans leurs ouvrages ils n'ont point fait soupçonner leur religion, & que même les Poètes payens, excepté le seul Lucrece, qui a écrit en Philosophe plutôt qu'en Poëte, ont respecté dans leurs vers celle de leur tems. Comment en effet eussent-ils osé insulter la Divinité, eux qui se vantoient d'entretenir commerce avec elle & d'en parler le langage, eux qui furent, pour ainsi dire, les premiers Théologiens?

Etranges Théologiens! dira-t-on, ce sont eux au contraire qui rendirent la Religion si méprisable par l'amas de toutes leurs fables, & par les crimes dont ils souillèrent leurs Dieux. Sans parler des affreux portraits qu'en ont faits Homère & Aristophane, ces Dieux sont-ils plus estimables chez les autres Poètes? Qui peut sans indignation entendre Vénus déclarer

dans le prologue de l'Hyppolite d'Euripide, que pour se venger d'un mortel qui préfère le culte de Diane au sien, elle va sacrifier une victime innocente? *Je sçais, dit-elle, que Phédre m'est fidelle, n'importe, il faut qu'elle périsse, sa vie ne m'est pas si chère que ma vengeance.* Virgile dépeint dans toute l'Enéide, la Reine du Ciel attachée comme une furie à persécuter un Héros fameux par la piété, *Insignem pietate virum*, pour un crime, si ç'en est un, qu'il n'a pas même commis; mais il est Troyen, & c'est un Troyen qui a offensé Junon par un jugement équitable, puisqu'il a donné le prix de la beauté à la Déesse de la beauté. Ne vaut-il pas mieux ne point parler de la Divinité aux hommes, que de la leur représenter sous des images si horribles & si dangereuses?

J'en reconnois l'horreur & le danger, mais je n'accuse point les Poètes du malheur de leur tems; les fables étoient plus anciennes qu'eux, ils respiroient en naissant l'air du mensonge, & il étoit impossible à la Poésie de ne pas se corrompre, lorsque sa source, c'est-à-dire, la Religion, étoit entièrement corrompue. La fureur des fables avoit gagné par-tout, & puisque les Philosophes mêmes, comme Socrate & Platon, s'en servoient quelquefois, il ne faut pas s'étonner que les Poètes se soient abandonnez au torrent. Les esprits grossiers prenoient ces fables à la lettre, mais les esprits éclairés en développoient le sens mystérieux, & celles qui nous paroissent aujourd'hui si extravagantes, ne l'étoient pas pour ceux qui sçavoient les entendre. Nous ne douterons pas qu'elles ne fussent allégoriques, si nous faisons attention au pays d'où elles vinrent en Grece. Le Chancelier Bacon les appelle le reste précieux d'un meilleur tems, & le souffle d'un air éloigné qui entra tout-à-coup dans les flûtes Grecques, *reliquiæ sacrae, & aerae tenues meliorum temporum, quæ in Græcorum fistulas inciderunt.* Ce climat d'où elles arrivoient, étoit celui de l'Egypte, où tout étoit mystère, énigme & parabole. Vouloir aujourd'hui pénétrer ces antiques obscurités, chercher avec Porphyre le système du Monde dans l'autre des Nymphes décrit par Homère dans son Odyssée, & suivre M.^{me} Dacier dans les

*De sapientia
Veterum.*

H h iij

explications mystiques de tant d'autres fables du même Poète, c'est s'exposer à s'égarer toujours. Regardons-les comme ces figures mystérieuses des Egyptiens, dans lesquelles les seuls Prêtres du Soleil & les Rois découvroient les secrets de la Politique, & qui pour tous les autres hommes étoient des caractères inexplicables. Virgile lui-même nous fait entendre que ses fictions ne doivent pas être prises à la lettre, lorsqu'il fait sortir Enée des Enfers par la porte d'yvoire du Sommeil, c'est-à-dire, par celle des songes faux, & qu'il place dans le vestibule des Enfers cet orme antique dont les branches épaisses sont la retraite des vains songes cachez sous toutes ses feuilles :

*In medio ramos, annosaque brachia pandit
Ulmus opaca, ingens, quam sedem somnia vulgò
Vana referre ferunt, foliisque sub omnibus hærent.*

*Dans l'Hyp-
polite.*

Virgile ne doutoit point, comme Philosophe, de l'immortalité de l'ame, mais il n'embellissoit que comme Poète cette vérité, par le détail des supplices du Tartare & des amusemens de l'Elysée. *Nous sommes persuadés, dit Cicéron, que l'ame subsiste après la séparation du corps; mais où elle va & ce qu'elle devient, l'ignorance où nous en sommes, a fait imaginer les Enfers: cujus ignorantia finxit Inferos.* Euripide avoit dit avant lui, *Que l'amour que nous avons pour une vie aussi remplie de misères que la nôtre, ne vient que de l'ignorance où nous sommes d'une autre vie que nous cache un voile ténébreux, & qui est cause que nous nous laissons emporter par des fables.* Le même Poète fait dire à son Iphigénie en Tauride obligée d'offrir aux Dieux des victimes humaines, qu'elle ne croit point qu'ils se plaisent à voir couler le sang des hommes: *Ce sont, dit-elle, les barbares habitans de ces climats, qui ont attribué à la Divinité leurs inclinations barbares; j'en justifie les Dieux, & je ne puis soupçonner du crime aucun d'eux.*

Les Poètes payens nous apprennent donc eux-mêmes que leurs fictions ne doivent point être entendues grossièrement; ils supposent tous les trois importantes vérités de la Religion

naturelle; l'immortalité de l'Ame, l'existence d'une Divinité, & la Providence; du reste, tous leurs vers, semblables aux feuilles de l'orme dépeint par Virgile, sont la retraite des songes: en les débitant, ils ne faisoient que se conformer au goût du-peuple & à l'esprit de la Religion de leur tems.

Je ne prétends pas non plus leur faire un grand mérite du respect qu'ils ont eu pour elle; pourquoi en auroient-ils manqué, puisqu'elle étoit si favorable à leur intérêt? Mais par cette même raison, on ne peut trop louer le respect que les Poètes chrétiens ont eu toujours pour la Religion, qui condamne si sévèrement le mensonge. On ne peut nommer aucun d'eux qui l'ait attaquée ouvertement; ils n'ont même rien hasardé qui pût y donner quelque atteinte, & Corneille nous fournit l'exemple d'un scrupule très-sage. Aux réflexions que fait Sévère dans Polyeucte, sur les mystères de Cérès & de la bonne Déesse, il avoit ajoûté celle-ci :

Peut-être qu'après tout ces croyances publiques

Ne sont qu'invention de sages Politiques,

Pour contenir un peuple ou bien pour l'émouvoir,

Et dessus sa foiblesse établir leur pouvoir.

Ces quatre vers étoient innocens, puisqu'ils ne regardoient que les mystères du Paganisme, cependant Corneille les retrancha, lorsqu'on lui eut fait remarquer la fausse application que les libertins en pourroient faire.

Non seulement le Virgile des Italiens & l'Homère des Anglois ont pris tous deux des sujets saints pour matière de leurs Poèmes épiques; non seulement le Poème dramatique doit sa naissance parmi nous à cette troupe de pèlerins dont nos ayeux admirèrent les informes Tragédies avec autant de simplicité que de dévotion, mais tous nos Poètes François, depuis Marot jusqu'à Racan, Malherbe, Corneille & même la Fontaine, ont fait des vers chrétiens. Il faut avouer que dans ceux-ci ils ont paru moins Poètes que dans leurs autres ouvrages. Est-ce leur faute, ou celle de la matière? Qu'il me

*Le Tasse &
Milton.*

soit permis, par une courte digression, d'examiner cette question, sur laquelle les sentimens sont partagés.

A ceux qui accusent la matière, & prétendent qu'elle n'est pas susceptible des agrémens de la Poésie, je demande pourquoi elle est susceptible de ceux de la Peinture, pourquoi un tableau de dévotion, quand il est d'un grand maître, charme les yeux de ceux qui ont le moins de dévotion, & pourquoi ce même sujet traité en vers, y deviendrait ennuyeux? La plume des Poètes ne peut-elle atteindre au sublime que le pinceau de Raphaël a su imiter? Pour admirer son S. Michel & son tableau de la Transfiguration, il n'est pas nécessaire d'être Chrétien, il suffit d'être homme.

La Peinture, me répondra-t-on, est le plaisir des yeux. Un tableau nous charme, non pas par l'objet qu'il représente, mais par la vérité dont il le représente; c'est la perfection de l'imitation que nous admirons. Tel est, je l'avoue, le plaisir de la Peinture, mais tel est aussi celui de la Poésie. Tout ce qu'elle imite bien, nous plaît; un objet agréable par lui-même, cesse de l'être dans une mauvaise imitation. Le lecteur le plus voluptueux s'ennuie dans le jardin de Vénus décrit par le Cavalier Marin, parce qu'il est fatigué d'une longue description où tout est forcé; & ce même lecteur sera enchanté par celle de Milton du Paradis terrestre & des amours innocens d'Adam & d'Eve, parce que la vérité de l'imitation le transporte dans ce lieu de plaisir & d'innocence. Héinsius a si bien imité les deux passions qui agitent en même-tems la Sainte Vierge à la vûe de son enfant, la joye & la surprise d'être mere, que Balzac avoit raison de dire que ni Raphaël ni Michel-Ange n'avoient peint une si belle Nativité, & que la peinture parlante avoit bien de l'avantage sur la muette; en effet, les vers d'Héinsius sont admirables:

*Oculosque nunc huc pavida, nunc illuc jacet,
Interque matrem virginemque hærent adhuc
Suspensa matris gaudia & trepidus pudor.
Videt micantes igne cælesti genas,*

Suisque

Suisque smiles Ille complexum petens

Et è pudico dulce subridens sinu

Matrem fatetur. Illa non nollet quidem,

Et esse sentit; casta sed pietas tenet,

Totiesque mentem sancta virginitas subit

Quoties amori vela permisit suo.

.

Virginea subitus ora perfundit rubor,

Laudemque matris, virginis crimen putat.

Ces exemples de beaux vers sur des sujets saints, sont rares, & il faut avouer que les Peintres les ont traités plus heureusement que les Poètes. La raison en est facile à trouver. Ceux-ci ne s'y sont ordinairement appliquez qu'à la fin de leur carrière, après avoir épuisé leur feu dans des sujets tout contraires. Ils ont fait des vers chrétiens, moins pour plaire aux hommes, que pour tâcher de réparer devant Dieu les vers de leur jeunesse; au lieu que les grands hommes qui ressuscitèrent la Peinture en Italie, étant obligés par les Papes dont ils attendoient leurs récompenses, à travailler aux décorations de leurs palais & des églises, consacrèrent à des sujets de piété tout le feu de leur génie.

Je reviens à mon sujet, que je terminerai par l'examen du reproche qu'on peut faire aux Poètes des siècles précédens, & sur-tout à ceux de l'Italie, d'avoir deshonoré la majesté de la Religion chrétienne par le mélange monstrueux de la fable avec elle. Ils employent les Divinités du Paganisme, même dans des sujets où l'on est aussi surpris de les voir, que de voir dans un tableau de Rubens, Mercure le caducée en main & les aîles aux pieds abordant les Cardinaux pour leur parler de Marie de Médicis.

Je ne prétends pas justifier entièrement les Poètes de ce reproche; quoique tout leur soit permis, comme aux Peintres, cette permission, suivant les paroles d'Horace, doit avoir des bornes, *sed non ut placidis coeant immitia*. Et quel mélange est moins pardonnable que celui du mensonge & de la vérité?

Mem. Tome XV.

I i

L'allégorie ne l'excuse point, & lorsque le Camoens conduit son Poëme par le ministère des Divinités fabuleuses, ses défenseurs ont beau nous dire que par Vénus qui protège les Portugais il faut entendre la Religion chrétienne, qui espere d'être rétablie par eux dans les Indes, & que par Bacchus leur ennemi déclaré il faut entendre le Démon, qui craint que son culte ne soit détruit par eux, le sérieux de l'explication ne couvre pas le ridicule de la fiction. Il est étonnant que Léon X. & son successeur ayent donné de si grands éloges à Sannazar sur son Poëme *de Partu Virginis*, jusqu'à dire dans leurs Brefs que la Providence avoit fait naître ce Poëte pour confondre les libertins. Quel effet peut produire sur les incrédules ; un ouvrage dans lequel la Sainte Vierge fait sa lecture du livre des Sybilles, où Protée annonce le mystère de l'Incarnation, où les noms de Pluton, de Typhisorie & du Cerbère sont dans la bouche de David, dont les chants suspendent le tourment de Syphispe ?

L'Arioste & le Tasse, moins hardis que Sannazar & le Camoens, n'ont point introduit dans leurs Poëmes les Divinités payennes ; ils ont eu recours aux enchantemens de la Magie, qu'ils ont poussés si loin, que ce merveilleux devient souvent absurde. Le lecteur qui, après avoir suivi Godefroy à la procession chantant les litanies avec Pierre l'Hermite, se trouve dans le palais d'Armide, y cherche en vain la gravité du sujet. Peut-il trouver celle de la Religion chrétienne dans l'Arioste, lorsque transporté avec Astolphe dans le Paradis terrestre, il voit la réception que lui font Enoch & Elie ? Ces Prophetes, pour faire honneur à un hôte de cette importance, commencent par donner à son hypogryfe d'excellente avoine, & donnent au maître des fruits si délicieux, que le bon Paladin trouve que nos premiers peres sont excusables d'avoir desobéi à Dieu pour en manger :

*Di tal sapor, ch' à suo giudicio senza
Scurza non sono i duo primi parenti
Se per quei fur' sì poco ubidienti.*

C'est dans le même goût que ce Poète compare l'Ange Gabriel qui par oubli n'a exécuté qu'à moitié les ordres du Père Éternel, à un bon valet qui a plus d'amour que de mémoire. L'Ange pour achever sa commission, va dans un Chapitre de Moines assemblez pour une élection ; la Discorde y préside, & les Moines se jettent leurs breviaires à la tête : l'Ange prend le bâton de la Croix, & le casse sur la tête de la Discorde.

Milton n'a point deshonoré son sujet par des fictions si extravagantes, mais souvent sans nécessité, & sur-tout dans ses comparaisons, il rappelle des noms consacrés à la Fable : *Le Paradis terrestre, où, selon lui, Pan danse avec les Graces & les Heures, est un séjour plus charmant que la campagne d'Enna, où Proserpine fut enlevée par le sombre Pluton.* Qui eût cru que le Cavalier Marin mériterait le même reproche en chantant les amours de Vénus & d'Adonis ? quel rapport entre ces amours & la Religion chrétienne ? Cependant lorsqu'il fait voyager Vénus dans l'Asie, il la fait pleurer à l'aspect de ces pays dont un jour le Turc s'emparera, pour établir le Croissant sur les ruines de la Croix. Auroit-on soupçonné qu'un pareil malheur prévu de si loin, eût coûté des larmes à Vénus ? Dans le jardin des plaisirs, consacré à la même Déesse, il se trouve une fleur que le Poète décrit en huit stances, parce qu'elle porte imprimé sur ses feuilles tous les instrumens de la Passion de J. C. Pouvoit-on s'attendre à trouver cette fleur dans le jardin de la Déesse des plaisirs ? Toutes ces bizarreries, dont je n'entreprends pas de disculper les Poètes, ne doivent pas cependant les faire soupçonner d'impiété, ils péchoient de bonne foy, & peut-être même par une dévotion ignorante fort commune de leur tems ; ils imitoient les Chevaliers des anciens Romans, qui accordant leurs passions avec la Religion, étoient tout à la fois très-dévots & très-galans. Parce que le Vendredi-Saint fut le premier jour où Pétrarque vit sa belle Laure, il croyoit pouvoir pieusement & poétiquement relever cette circonstance, en se plaignant de ce que l'Amour l'avoit attaqué lorsqu'il étoit sans défense & le jour où il alloit sans armes, dans la consternation de toute la Nature.

Chant XVII.

On excusera encore mieux les Poètes sur la liberté qu'ils se sont donnée d'employer les noms des Dieux de la Fable, si l'on se rappelle les premiers tems de la renaissance des Lettres en Europe. Les Ecrivains qui voulurent alors chercher le bon goût dans les Auteurs de l'Antiquité, crurent devoir, en écrivant leur Langue, conserver leurs mêmes termes; jusque-là que quand ils vouloient exprimer en Latin les cérémonies du Christianisme, pour n'employer que des mots de la belle Latinité, ils se servoient de ceux qui furent consacrés aux mystères du Paganisme. Par cette même raison, les noms de Bacchus & de Cérès leur paroissant plus élégans que ceux de pain & de vin, ils conservèrent les noms de ces Divinités; ce qui leur parut d'autant plus innocent, que les peuples ne regardant plus ces Divinités que comme des chimères, leurs noms n'offroient plus que des ornemens allégoriques.

Cette raison doit-elle maintenir encore aujourd'hui les Poètes dans le droit de se servir des mêmes noms, ou faut-il les leur interdire entièrement? Ce dernier sentiment est appuyé de deux autorités très-respectables.

Santeuil fut repris par M. Bossuet Evêque de Meaux, pour avoir nommé Pomone en parlant des jardins de Versailles, & par ces paroles qu'il rendit publiques, parut souscrire à la censure de ce Juge sévère, en s'avouant criminel devant lui, quoiqu'innocent devant les Muses: *Me pœpitate errasse in uno vocabulo Latino, si displicuisse videar in me insurgenti tanto Episcopo, etiam absolventibus Musis.*

M. Rollin dans son excellent Traité de la manière d'étudier les Belles-Lettres, s'avoue coupable du même crime, où l'exemple des autres l'entraîna dans sa jeunesse, & il en témoigne un sincère repentir, *parce que, dit-il, employer ainsi les noms des ennemis du Dieu véritable, qui lui ont disputé long-tems la divinité, c'est irriter le Dieu jaloux, c'est anéantir dans le langage le fruit de la victoire de Jesus-Christ.*

Accoûtumé depuis long tems à respecter l'autorité de M. Rollin, qui a bien voulu donner ses soins à mon éducation, je n'ose ici combattre le sentiment d'un maître à qui j'ai de si

grandes obligations ; je me contente de lui opposer le sentiment de Boileau :

*Ce n'est pas que j'approuve en un sujet chrétien,
Un Auteur à la fois idolatre & payen ;
Mais dans une riante & profane peinture,
De n'oser de la Fable employer la figure,
D'ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux, &c.
C'est vouloir à l'esprit plaire sans agrément.*

Boileau décide ce cas de conscience avec plus d'indulgence, & à sa décision on peut ajouter son exemple dans son Épître à M. de Lamoignon sur les plaisirs de la campagne ; au lieu de nommer le bled & le vin, il se sert de ces noms poétiques :

*Attendre que Cérès ait fait place à Pomone
Quand Bacchus comblera de ses nouveaux bienfaits ;*

mais dans son Épître à M. Arnaud, dont le sujet intéresse la Religion, il emploie les termes propres :

*Le bled pour se donner sans peine ouvrant la terre
La vigne offroit par-tout des grappes toutes pleines*

le nom de Cérès y seroit aussi déplacé que dans ce vers d'un Poète Italien sur l'Eucharistie :

*Deus aethere ab alto
Exiguum caelæ Cereris descendit in orbem.*

Le Lutrin n'est pas un Poème sacré, mais il suppose la Religion, puisque l'action se passe dans une église entre des Chanoines. Le Poète n'introduit pas non plus les Divinités fabuleuses, mais nos vices & nos vertus personnifiés, la Discorde, la Volupté, la Chicane, &c. & s'il personnifie l'Aurore, ce n'est plus celle de la Fable :

*L'Aurore cependant d'un juste effroi troublée,
Des Chanoines levez voit la troupe assemblée ;*

s'il eût dit, l'Aurore s'arrachant des bras du vieux Titon, il eût

copié la faute du Dante, qui commence ainsi le neuvième Chant du Purgatoire :

La concubina di Titon antico, &c.

L'Arioste encore moins sage, dépeint l'Aurore qui, au sortir des bras de son vieux époux dont elle n'est point encore lasse, malgré le nombre de ses années, apperçoit le Disciple bien-aimé de Jésus-Christ :

*Lasciando già l'Aurora il vecchio sposo,
Ch' ancor per lunga età mai non l'increbbe,
Se vede in contra n'el uscir del letto
Il discipolo di Dio tanto diletto.*

Ces images qui sont si ridicules quand elles sont si déplacées, peuvent paroître aussi innocentes qu'agréables dans les sujets qui n'ont aucun rapport à la Religion. C'est dans ces sujets que Santeuil dit qu'il s'en servira sans scrupule :

*Ignem Mulciberum, Cererem frumenta vocabo,
Et pluviam, in terras dum cadit unda, Jovem.
Si decora hæc tollas, sine vi, sine pondere carmen
Lectori fesso tædia mille feret.*

Interdire ces ornemens aux Poètes, c'est, je crois, pousser la rigueur trop loin. Que Santeuil dans ses inscriptions des fontaines, fasse parler leurs Nymphes; que le P. Rapin en chantant les jardins, cherche dans la Fable l'origine des fleurs; ou que M. Huet par des métamorphoses, explique en badinant quelques merveilles de la Nature, je ne crois pas que ces Divinités soient dangereuses aux Lecteurs, ni contraires à la gravité des Auteurs, quoique Prêtres & Evêques. Des fictions pareilles ne peuvent jamais être prises que pour des fictions, & les Poètes qui les employent, ne doivent point être accusés de manquer à ce respect pour la Religion, qui est le premier de leurs devoirs, & qui a fait le sujet de ce Discours.



R E C H E R C H E S

SUR L'ORIGINE ET LES PROGRÈS DE LA TRAGÉDIE.

Par M. l'Abbé V A T R Y.

Nous allons dire en peu de mots, ce que les Auteurs Grecs nous apprennent de l'origine & des premiers progrès de leur Tragédie; cette discussion nous conduira naturellement à découvrir aussi l'origine & les progrès de leurs autres especes de Poèmes dramatiques, qui étoient en très-grand nombre.

Assemblée
publique.
26. Avril
1740.

Dès le tems d'Aristote on ignoroit l'Auteur & le pays à qui l'on étoit redevable d'une aussi belle invention que celle de la Tragédie, on ne sçavoit pas même la véritable étymologie de ce mot; les uns le faisoient venir de Τεῦχος, un *Bouc*, & de ᾠδή, une *chanson*, prétendant que ce terme signifioit la chanson du Bouc, parce que le prix destiné à celui qui avoit le mieux chanté les louanges de Bacchus, étoit un Bouc, ou bien une peau de Bouc remplie de vin nouveau: d'autres vouloient que l'on prononçât Trugodie & non pas Tragédie, dérivant ce mot de τρυγξ, qui veut dire *de la lie*, parce que les premiers acteurs se barbouilloient le visage de lie. Quelques-uns croient cependant que ces deux mots *Tragédie* & *Trugodie* signifioient deux choses tout-à-fait différentes, prenant le premier pour la Tragédie proprement dite, & entendant par Trugodie, ces Poèmes grossiers que l'on chanta d'abord en l'honneur de Bacchus, & qui donnèrent ensuite naissance à la Tragédie & à la Comédie, & à toutes les autres especes de Poèmes dramatiques. D'autres enfin prétendoient que Tragédie n'étoit que l'abbrégé du mot Tétragodie, parce qu'anciennement les Poètes, pour disputer le prix aux fêtes de Bacchus, étoient obligés de faire représenter quatre Drames ou pièces de Théâtre.

Quelque différentes que soient toutes ces étymologies, elles conviennent cependant toutes en un point, qui est de rapporter l'origine de la Tragédie aux vers que l'on chantoit anciennement en l'honneur du Dieu du vin, & à nous apprendre que c'est à l'établissement du culte de Bacchus qu'il faut remonter pour avoir la véritable époque de la Tragédie, & même du Poëme dramatique en général.

Toutes les cérémonies de la religion payenne ressembloient fort à des représentations théatrales. Aux fêtes des Dieux & des demi-Dieux, une grande partie de la solennité consistoit à représenter les différentes aventures de ces personnages fabuleux, & à imiter leurs actions les plus célèbres par des danses & par des vers accompagnés de Musique. Ainsi, aux fêtes Eleusines on imitoit les inquiétudes & les courses de Cérès après l'enlèvement de Proserpine; aux fêtes d'Adonis on chantoit les regrets de Vénus à la mort de son amant, & sa joye lorsqu'il fut ressuscité. On jouoit de même les amours de Cybèle & d'Atys, & quoique nous ne sachions pas le secret des mystères, on a tout lieu de présumer qu'une bonne partie de la cérémonie n'étoit qu'un Drame religieux dans lequel on donnoit aux initiez quelques instructions, & où souvent on leur mettoit devant les yeux les actions les plus signalées de la Divinité à laquelle on les devoit, & il ne faut pas douter que ces spectacles consacrés par la religion, n'aient été la première origine de la pompe & des prestiges du Théâtre.

Mais de tous les Dieux, celui sans contredit dont le culte étoit le plus propre à faire inventer la Tragédie & la Comédie, étoit Bacchus. Les outrages qu'il avoit reçus, les vengeances éclatantes qu'il en avoit tirées, ses victoires, sa descente aux Enfers, les fureurs des Bacchantes, étoient très-propres à inspirer aux Poëtes le ton de la Tragédie. Ce cortège nombreux qui l'accompagnoit toujours, formoit un nombre d'acteurs suffisant pour remplir, pour décorer & pour animer un Théâtre. Les fidèles compagnons de ce Dieu, les Faunes, les Silènes, les Satyres, devoient inspirer la raillerie, la licence & tous

& tous les excès de l'ancienne Comédie ; & en effet, des hymnes chantez en l'honneur de Bacchus, se forma la Tragédie, ainsi que la Comédie dut sa naissance aux bouffonneries & aux obscénités des Satyres. C'est ce qu'Aristote nous dit expressément, & de quoi nous ne pouvons douter, lorsque nous voyons que de tout tems les Théâtres ont été sous la protection de Bacchus, qu'il n'y avoit de représentations théatrales que pendant les fêtes de ce Dieu, qu'on les nommoit combats Bacchiques, ἀγῶνες Διονυσιακοί, & que les acteurs, soit danseurs, soit musiciens ou déclamateurs, étoient tous appelez artisans de Bacchus, Διονυσιακοὶ τεχνῖται. Mais nous mettrons toutes ces choses dans un plus grand jour, lorsque nous traiterons de l'origine de la Comédie, en rappelant ce que nous sçavons des premiers sacrifices faits à Bacchus, & en faisant voir comment les chansons qui les accompagnoient, devinrent peu-à-peu des pièces dramatiques de toutes les especes : examinons seulement ici ce qui a rapport à la Tragédie.

Selon Aristote, les premiers Poètes ont d'abord été partagez en deux classes. Ceux qui avoient le génie le plus élevé, chantoient les actions des Dieux & des Héros, & ceux qui étoient moins portez au grand, prenoient pour les objets de leurs Poësies des hommes méprisables, dont ils faisoient des railleries picquantes. De ce partage naquirent deux especes de Poësie, l'Héroïque & l'Iambique ; les Poètes Héroïques se partagèrent en trois especes, les Épiques, les Sentencieux & les Lyriques.

Il paroîtroit assez naturel que les Poètes Épiques eussent produit les Poètes Dramatiques. L'Épopée elle-même est toute remplie de Dramatique, puisque le Poète y fait parler souvent les personnages avec autant de pathétique que le pourroit faire le Poète le plus Tragique. Homère, le seul Poète Épique qui nous soit resté de ces premiers tems, fournit, au jugement d'Aristote, d'excellens modèles pour le Tragique, soit dans son Iliade, soit dans son Odyssée ; d'où vient que Platon dans le Théétète, ne fait point difficulté d'appeller

Homère le premier des Poètes Tragiques. Cependant, soit qu'il y eût encore trop loin des scènes pathétiques qu'expose l'Epopée, à une action entière & telle que la demande le Poëme dramatique, soit qu'il soit plus dans la nature de l'esprit humain de parvenir aux découvertes comme par hazard, & par des chemins qui paroissent d'abord les moins propres à y conduire, il est certain que ce fut de la Poësie lyrique que se forma la Tragédie.

C'est Aristote qui nous en assure, en nous disant positivement que la Tragédie tire son origine des Dithyrambes que l'on chantoit en l'honneur de Bacchus. Toutes les étymologies que les Auteurs nous donnent de ce terme *Dithyrambe*, sont si forcées, que je croirois volontiers que ce mot n'est pas Grec, & que le nom & la chose furent apportez en même tems d'Egypte avec le culte de Bacchus; car les Grecs, qui ne s'accordent pas sur le nom de celui qui leur a fait connoître Bacchus, les uns voulant que ce soit Cécrops, d'autres Mélampus fils d'Amythaon, d'autres Orphée, conviennent tous que c'est de l'Egypte que leur est venu le culte de Bacchus.

Aussi n'y a-t-il aucune espece de Poësie qui l'emporte pour l'antiquité, sur la Poësie dithyrambique. Les Dithyrambes étoient une espece de Poëme que l'on supposoit avoir été composé dans l'ivresse & les transports qu'inspire le Dieu qu'il célébroit, il falloit que la fureur Bacchique s'y fît sentir par-tout; c'est pourquoi il y regnoit beaucoup de desordre & une grande hardiesse d'expression: ils étoient accompagnés de danses de même genre que les vers, & ceux qui exécutoient cette sorte de Musique, ressembloient fort à des furieux, aussi disoit-on communément, *plus fou qu'un Poëte dithyrambique*; & Dithyrambes & expressions remplies d'obscurités & d'enflure, étoient des synonymes.

Hérodote, & Suidas après lui, veulent qu'Arion ait été l'inventeur du Dithyrambe. C'est ce même Arion si connu par l'aventure du Dauphin qui lui sauva la vie. Il florissoit vers la XXXVIII.^e Olympiade, & eut beaucoup de part aux bonnes grâces de Périandre Tyran de Corinthe. D'autres

pendant attribuent l'invention du Dithyrambe à Terpandre, qui vivoit vers la xxxv.^e Olympiade, & d'autres enfin à Lasus d'Hermione. Pour moi je suis persuadé que cette espece de Poësie étoit aussi ancienne dans la Grece que le culte de Bacchus même, que la date de son origine étoit entièrement inconnue aux Grecs, & que les Poëtes qu'ils nomment comme les inventeurs du Dithyrambe, ont seulement excellé dans ce genre de Poësie, qu'ils y ont fait plusieurs changemens, & qu'ils l'ont beaucoup perfectionné. Beaucoup de raisons me déterminent à ce sentiment, mais sur-tout un passage de la Poétique d'Aristote, comparé avec quelques autres autorités. Ce Philosophe insinue que la principale différence qui est entre les Dithyrambes & les Nomes, consiste en ce que les premiers se chantent en l'honneur de Bacchus, & que les autres étoient consacrés à Apollon. Or il est prouvé par les Marbres d'Arondel, que plus de quinze cens ans avant Jesus-Christ, Hyagnis de Phrygie inventa des Nomes pour les fêtes de la Mere des Dieux, de Bacchus, de Pan, &c. . . . Donc voilà des Dithyrambes long-tems avant Terpandre & Arion, car des Nomes en l'honneur de Bacchus ne sont autre chose que des Dithyrambes.

Le même Aristote dit dans un autre endroit, que l'on inventa les Nomes pour conserver la mémoire des événemens remarquables, lorsque l'écriture étoit encore ignorée, & nous venons de voir que les Dithyrambes sont aussi anciens que les Nomes. Quoi qu'il en soit de leur antiquité plus ou moins grande, il est encore prouvé par Aristote, que ces deux Poëmes avoient à peu-près la même forme. Or le Nome que l'on joue sur la flûte, a cinq parties, dit Pollux, sçavoir, l'Epreuve, le Deffi, les Iambes, les Spondées & la Danse. Ces cinq parties représentent tout le combat d'Apollon contre le serpent Python. Dans l'Epreuve on prélude, dans le Deffi on appelle le Serpent, on combat dans les Iambes : ce qui comprend le bruit des trompettes qui anime le Dieu, s'accorde avec la vivacité de son action pendant qu'il est aux prises avec le Dragon, & exprime aussi les sifflemens de ce dernier lorsqu'il se

K k ij

sent percé. Dans les Spondées le Dieu reprend haleine ; le tout finit par une Danse en réjouissance de la victoire. Dans ce partage du Nome en cinq parties , & dans la manière dont la victoire d'Apollon y est traitée , on peut déjà voir un germe d'une pièce dramatique régulière. Il est vraisemblable que chaque Dithyrambe avoit de la sorte plusieurs parties , qui avoient chacune rapport à quelques-unes des circonstances de l'action de Bacchus que l'on vouloit célébrer , car Bacchus étoit toujours le héros du Dithyrambe. Bacchus n'alloit pas sans sa suite ; quelques-uns des personnages bouffons de son cortège , pour égayer les spectateurs , venoient de tems en tems mêler aux louanges du Dieu quelques couplets de médisance ou d'obscénité , & les accompagnoient de gestes , de grimaces & de danses proportionnées aux paroles & aux airs. Voilà quel fut pendant long tems le spectacle que l'on appella indifféremment du nom de Tragédie & de Comédie , & on voit en effet par ce que nous venons de dire , que ces deux dénominations pouvoient lui convenir également.

Il est si vrai qu'une espece de Poësie lyrique eut dans la première antiquité le nom de Tragédie , que nous voyons un grand nombre de Poëtes seulement lyriques , à qui l'on attribuoit l'invention de la Tragédie ou de quelques-unes de ses parties. Au même endroit où Suidas dit qu'Arion inventa le Dithyrambe , il ajoute qu'il trouva une manière de Tragédie. Le Scholiaste d'Aristophane compte des Tragédies parmi les ouvrages de Simonide , & attribue des Tragédies à Pindare , ce que l'on ne doit entendre assurément que d'une espece de Poësie lyrique faite pour être chantée aux fêtes de Bacchus , & pour y disputer le prix ordinaire , qui étoit un Bouc. Il est encore certain que cette sorte de combat , par les plaisanteries dont on l'accompagnoit , devenoit en quelque sorte une vraie farce ; aussi trouve-t-on le nom & de tragique & de comique donné assez indifféremment au même Poëte. Apollophane dans l'Anthologie , est appelé Poëte tragique , & par Suidas , ancien Poëte comique. Le même Suidas donne le nom de Poëte comique à Cantarus , & sur le champ dans le dénom-

liement de ses pièces, il cite une Médée, un Térée. Il est assez probable par ces titres, que c'étoient plutôt des Tragédies que des Comédies; je dis assez probable, car il faut avouer, que même dans des tems fort postérieurs à celui de Cantarus, les Poètes ont souvent fait des Comédies dont les titres étoient aussi tragiques que le peuvent être ceux de Térée & de Médée. On peut consulter sur ce point Casaubon dans ses notes sur Athénée.

Céphisodore, Phoronys, Ephippus, sont de même appeliez tantôt Poètes comiques & tantôt Poètes tragiques. On pourroit peut-être dire qu'ils ont eu ces deux dénominations, parce qu'ils avoient composé des Tragédies & des Comédies, & non parce que le nom de Tragédie & de Comédie convenoit également aux mêmes ouvrages de ces Poètes. Mais pourquoi ne se trouvent-ils jamais désignez, que par l'un de ces deux titres? pourquoi se contente-t-on de les nommer seulement ou Poètes comiques ou Poètes tragiques, de quelle nature que soient leurs pièces? d'où vient encore que cette confusion est particulière aux anciens Poètes, & que depuis que la Tragédie eut pris une forme régulière, les Poètes tragiques ont toujours été distinguez des Poètes comiques, si ce n'est pour la raison que nous avons dite, qui est que les Poèmes chantez en l'honneur de Bacchus s'appelloient également Tragédies & Comédies?

Cette observation peut nous servir 1.^o à expliquer la contradiction qui se trouve entre les anciens Auteurs, qui nous disent d'une part que Thespis fut l'inventeur de la Tragédie, & qui en même-tems supposent des Tragédies long-tems avant Thespis; elle nous apprend en second lieu, que c'est avec assez peu de fondement que quelques Critiques ont prétendu avec tant de chaleur, que tel Poète dramatique ancien étoit plutôt tragique que comique, ou comique plutôt que tragique: on peut dire qu'ils étoient également l'un & l'autre.

Epigène fit jouer le premier une Tragédie dont le sujet étoit entièrement étranger à Bacchus; les spectateurs étonnez de cette nouveauté, s'écrièrent: ἔδιν ὅς Διόνυσον, il n'y a

rien là qui regarde *Bacchus*; ce qui devint dans la suite un proverbe que l'on appliquoit à tous ceux qui ne traitoient pas la matière qu'ils devoient traiter.

Il y a dispute entre les Sçavans sur le tems auquel vivoit *Épigène*, les uns le faisant plus ancien, d'autres le faisant postérieur à *Thespis*. Ce dernier passe généralement pour avoir été le premier Auteur de la Tragédie proprement dite. Pour varier les chants continuels du chœur, & cette musique toute remplie d'enthousiasme, il introduisit un personnage qui paroissant de tems en tems, représenta seul une action tragique. Les récits que faisoit cet Histrion, se nommèrent *Épisodes*. Ce furent ces *Épisodes* qui bien-tôt après formèrent le corps de la Tragédie, & les chœurs n'en furent plus que les accompagnemens. A la manière dont *Horace* nous parle de ce *Thespis*, les spectacles que donnoit ce Poète devoient être bien grossiers :

*Ignotum Tragica genus invenisse Camenæ
Dicitur, & plaustris vexisse Poëmata Thespis
Quæ canerent, agerentque peruncti facibus ora.*

Suidas veut que *Thespis* ait d'abord barbouillé ses acteurs de céruse, qu'ensuite il leur ait fait porter de grandes feuilles de pourpier en guise de masque, & qu'enfin il imagina les masques mêmes, qui ne furent d'abord que de simple toile. Ce que dit *Suidas* de la feuille de pourpier, a rapport à ce qu'on lit dans *Dioscoride* sur l'herbe *Arcton*, qui est aussi appelée *Profopis* & *Profopion*, & par les Romains *Personacia*, parce que les premiers Comédiens se servoient pour se masquer des feuilles de cette plante, qui sont fort larges.

Quelqu'imparfaites que fussent les Tragédies de *Thespis*, soit par rapport à la constitution du Poëme, soit par rapport aux acteurs & à tout l'appareil du théâtre, il faut que cette invention ait été regardée par les Grecs comme un événement bien considérable, puisque tant d'Auteurs en font mention, & que le nom de *Thespis* se trouve dans une des dates de la Chronique de *Paros*.

Thespis étoit d'un bourg de l'Attique, & vivoit vers la LXXI.^e Olympiade, en même-tems que Solon. Ce Philosophe ayant entendu parler des nouvelles Tragédies de Thespis, eut la curiosité de les aller voir. Après la représentation il fit venir Thespis, & lui dit : N'as-tu pas de honte de mentir ainsi devant tant d'honnêtes gens ? Thespis lui répondit : Il est permis de mentir pour le divertissement des autres. Solon lui répliqua : Nous verrons si nos loix jugeront de pareils jeux dignes de récompenses & d'honneur. Diogène-Laërce ajoute que ce Législateur fit défendre à Thespis de jouer ses pièces à Athenes, & c'est pour cette raison apparemment qu'il couroit les bourgs avec sa troupe, & que pour éviter les frais & l'embaras, le même char qui les voiturait leur servoit aussi de théâtre. Les Tragédies de Thespis que l'on trouve citées, sont le combat de Pélidas ou Phorbas, les Prêtres, les jeunes Gens & Penthée.

Un Auteur célèbre, pour prouver que les lettres de Phalaris sont supposées, s'est servi de l'argument qu'il y étoit parlé de Tragédie, quoique la Tragédie soit une invention de Thespis, qui a vécu long-tems après Phalaris. Si ce que nous avons déjà dit ne suffisoit pas pour faire voir combien cet argument est frivole, il n'y auroit qu'à renvoyer à Platon, qui dit expressément dans le Dialogue intitulé Minos : *La Tragédie est très-ancienne à Athenes, & n'y a pas commencé, comme quelques-uns pensent, à Thespis ou à Phrynicus; mais si l'on veut approfondir la matière, on trouvera qu'il y a bien plus long-tems que cette découverte a été faite par nos ancêtres.*

Après Thespis parut Phrynicus son disciple, qui fit aussi de grands changemens dans la Tragédie. Il y introduisit le premier des personnages de femmes, & fut l'inventeur du Tétrametre. Hérodote & Strabon racontent que Phrynicus fut condamné par les Athéniens à une amende de mille dragmes, parce qu'il avoit représenté dans une de ses Tragédies la prise de Milet par Darius. Ils ajoutent qu'il fut défendu de jouer cette pièce; mais, selon Suidas, le Phrynicus condamné à l'amende par les Athéniens, est postérieur au premier, il

avoit composé les Tragédies intitulées *Andromède* & *Ergone*. Quant au Phrynicus disciple de Thespis, il est fait mention de neuf de ses Tragédies, qui sont *Pleuronia*, les *Egyptiens*, *Actéon*, *Alceste*, *Antée* ou les *Libyens*, les *Justes*, les *Perfes*, les *Assesseurs* & les *Danaïdes*.

Quelqu'un informe que fût dans ces premiers tems le spectacle que l'on nommoit Tragédie, on n'épargnoit pas la dépense pour lui donner de l'éclat. Il y avoit des juges établis pour examiner les pièces nouvelles, on les récitoit devant eux, & celles que l'on en jugeoit dignes, obtenoient le chœur. Pour entendre cette expression, il faut se souvenir que le peuple d'Athènes étoit partagé en dix tribus, dont chacune avoit un Magistrat que l'on nommoit *Chorégus*. C'étoit à lui à faire les frais des représentations tragiques pour sa tribu. A la vérité la tribu donnoit une somme, mais il en coûtoit toujours au *Chorégus*, qui ne pouvoit guères dans ces occasions, se dispenser de se picquer de magnificence. Lorsqu'il choisissoit une pièce, on disoit qu'il lui accordoit le chœur, c'est-à-dire, qu'il fournissoit au Poëte des acteurs, des danseurs, des habits, en un mot, tout ce qui étoit nécessaire pour faire jouer une pièce. Chaque *Chorégus* cherchoit à l'emporter sur ses émules, & la gloire qui lui en revenoit, réjaillissoit sur toute sa tribu. Il étoit aussi jaloux de cet honneur, que d'une victoire qu'il auroit remportée les armes à la main sur les ennemis de la République; ce qui paroît bien par ce que Plutarque raconte de *Thémistocle*: *Thémistocle*, dit-il, vainquit, faisant les fonctions de *Chorégus* pour les Tragédies, ces jeux étant alors dans leur plus grande célébrité, & fit dresser un monument de sa victoire avec cette inscription: *Thémistocle Phrœarien étoit Chorégus, Phrynicus faisoit représenter la pièce, Achmante présidoit*. Cette inscription est une nouvelle preuve de ce que j'ai déjà remarqué; que les changemens qu'avoient faits à la Tragédie *Thespis* & *Phrynicus*, en avoient extrêmement relevé l'éclat.

DISSERTATION

DISSERTATION
SUR L'OUVRAGE D'EVHEMERE
 INTITULE
 ἸΕΡΑ Ἀναγραφῆ.

*Sur la Panchaïe dont il parloit, & sur la relation
 qu'il en avoit faite.*

EN DEUX PARTIES.

*Dans la première, on examine si son Voyage doit passer
 pour un ouvrage de pure invention.*

*Dans la seconde, on prouve que les lieux dont il a parlé,
 ne sont point inconnus, & que les récits qu'il en faisoit,
 n'étoient pas sans fondement.*

Par M. FOURMONT l'Aîné.

AVANT-PROPOS.

EVHÉMERE, mis par quelques Auteurs au nombre des Historiens véridiques, par d'autres au rang des Auteurs fabuleux, a dû être fameux chez les anciens Payens, par le seul titre de son livre Ἰερὰ Ἀναγραφῆ : comme il s'y proposoit de faire connoître les Dieux des différentes Nations, qu'un homme qui avoit voyagé, étoit plus capable qu'un autre d'en dire son sentiment, & qu'il ne le pouvoit guères tenter sans être en butte à la contradiction des Grecs, dont les opinions étoient fixées de son tems, il n'est point du tout surprenant qu'un Poète dévot & à demi-fanatique, comme Callimaque (on en a des preuves dans ses Hymnes) qu'un Philosophe courtisan, dissimulé, asservi aux préjugés vulgaires, comme Plutarque (son traité d'Isis & d'Osiris nous l'atteste hautement) on ne doit pas s'étonner, dis-je, que

6. Septembre
1740.

Mem. Tome XV.

L.I

des Auteurs aussi prévenus & aussi pleins d'égards pour la Religion payenne, se soient élevez contre un homme dont les récits découvroient le ridicule des opinions reçues.

Écoutons Minutius Felix : *Evhemerus, eorum (Deorum) natales patrias, sepulchra dinumerat, & per provincias monstrat, Diœlai-Jovis, & Apollinis Delphici, & Phariæ Isidis, & Cereris Eleusina prædit, &c.* Cela étant, *ipso facto*, n'étoit-il pas condamnable à tous les Tribunaux & par tous les Écrivains du Paganisme ? Une différence même bien à remarquer entre les récits que Diodore fit quelques siècles après, des traditions payennes, c'est que celui-ci, rendu sans doute plus circonspect par les Prêtres payens qui s'étoient élevez contre Evhémère, donnoit par-tout les histoires des Dieux sans en discuter aucune, sans les réfuter, sans les contredire ; au lieu qu'Evhémère choqué de la contrariété des fables, résolu en quelque façon d'en montrer l'absurdité, les opposoit les unes aux autres, & par plusieurs conséquences en faisoit sentir le mensonge & l'impossibilité.

Les Auteurs dans lesquels on trouve encore quelque mention d'Evhémère, sont de deux sortes, Payens & Chrétiens ; *Payens*, on juge bien qu'ils n'ont pas dû lui être favorables. Qu'attendroit-on, par exemple, d'un Auteur comme Pausanias, qui est un dévot de profession ? Mais Strabon, qui l'avoit précédé, & Hérodote qui étoit avant eux tous, ne l'étoient guères moins : pour parler sans déguisement, il falloit quelque chose de plus qu'un Philosophe populaire, & Plutarque & Elien n'y étoient pas propres.

Chrétiens, défaits des folles opinions du Paganisme, ils en devoient juger plus sensément ; mais sans entrer dans certains détails du livre d'Evhémère, le général leur suffisoit, & les objections d'Eratosthène & des autres, en jettant quelque doute sur les noms d'un pays ou d'une ville, ne détruisoient pas des faits constataz & attestez par des Nations entières.

Est-ce que le démenti que donne le même Callimaque aux Crétois, sur le tombeau du grand Jupiter, étoit de quelque poids ? Celui d'un Jupiter de la Fable avoit véritablement été

chez eux ; & cet air avec lequel il les renvoye à l'éternité de ce Dieu, n'étoit-il pas une pure fanfaronnade ? D'un autre côté, de quel front Plutarque le cite-t-il, ce Poète qui, Prêtre des Dieux, ou n'avoit jamais réfléchi sur leurs histoires, quoiqu'il les décrivît fort élégamment, ou avoit grand intérêt d'en pallier toutes les infamies ?

Il y a long-tems que les lambeaux de ces anciens Auteurs perdus ont été recherchez & indiqués par les Critiques ; Vossius, de *Historicis Græcis*, nous les présente en partie ; M. l'Abbé Sévin dans une Dissertation sur le même Evhémère, (*Mémoires de l'Académie, tome VIII. page 112.*) y en ajoute plusieurs autres. Enfin, M. l'Abbé Bannier dans sa Mythologie, *lib. 5. pag. 420.* a mis en usage les mêmes matériaux. Vossius ne prend point de parti : selon M. Sévin, Eratosthène & les autres Anciens ont impugné Evhémère avec succès, M. l'Abbé Bannier le justifie sur l'objet de ses ouvrages, mais en même-tems se rendant à l'autorité de Plutarque, il le croit romanesque.

Je vais faire ici deux choses :

1.^o Rapporter & discuter tous les *passages*, il ne s'agit que d'une demi-douzaine.

2.^o Montrer, ce qui a fait la peine des Anciens, d'un côté, quelles étoient la *Panchata* dont Evhémère parloit, & la *Parade* sa capitale ; de l'autre, que le temple de Jupiter *Teupolais* n'est rien moins qu'une fable, & que les *inscriptions* de sa colonne, à peu d'articles près, ne contenoient que la vérité.

P R E M I E R E P A R T I E.

Les passages d'Evhémère citez par les Anciens, & les réflexions dont ils les accompagnent.

On ne fait point ici une vie d'Evhémère, ainsi sa patrie est une chose indifférente ; Agrigentin, Messénien, Messénien de Sicile, Messénien du Péloponnèse, Tégéate du même Péloponnèse, de l'île de Cos, lieu dont on fait naître un second

L i j.

Evhémère, variation extrême, & à présent interminable. On lira Vossius, la Dissertation de M. Sévin, Fabricius, &c. tout ce que l'on en peut conclurre, c'est que c'étoit un Philosophe isolé, peu curieux de se vanter de sa patrie, & presque Cosmopolite; mais Polybe, Eratosthène, Strabon, & surtout le dernier, l'appellent ordinairement le Messénien : ce nom même chez les Payens devint par la suite une espece de proverbe, & *parler comme le Messénien*, n'étoit autre chose que *conter des fables*; de sorte qu'Evhémère étoit attaqué de deux côtés, & très-vivement.

Du côté de la Religion, parce qu'il se moquoit des Dieux du Paganisme, qu'il montrait la nouveauté de leur culte, qu'il avoit déterré la naissance de la plûpart; que non content d'avoir démasqué les Dieux Indigetes & subalternes, il avoit poussé ses recherches jusqu'à l'origine des grands Dieux, c'étoit un homme à exterminer.

Du côté de la sincérité, Evhémère déterminé à dévoiler la superstition du Polythéisme, avoit sans doute souhaité une occasion de voyager avec aisance & autorisé, & il la trouva dans Cassander Roy de Macédoine, selon Diodore, & après lui Eusèbe. Pour ce Prince, & probablement pour le commerce de ses Etats, il fut envoyé en des regions lointaines. Ces voyages lui donnèrent lieu, en les parcourant, d'en connoître les Divinités, de s'informer par-tout du culte qui leur étoit rendu, d'approfondir l'origine de ce culte, par conséquent de sçavoir mieux que personne l'histoire de ces Dieux; or par-tout aussi il se confirma dans sa première pensée, que ces Dieux n'étoient rien moins que des *êtres* éternels, que c'étoient de purs hommes, ou illustres par leurs bienfaits, ou recommandables par l'invention de quelques arts utiles, ou fameux par des conquêtes & des guerres terminées avec honneur. M. Sévin & M. l'Abbé Bannier remarquent ici avec beaucoup d'esprit, que les Philosophes d'alors, en éloignant la grossièreté de ces origines des Dieux chantez par les Poëtes, avoient donné un nouveau tour à la Religion payenne. Songons donc au projet d'Evhémère; son dessein étoit d'en

découvrir les commencemens, de suivre les progrès de tant de cultes divers : ainsi, alarmez d'une telle audace, les Prêtres de tous les Dieux s'élevèrent sur le champ ; sur le champ ligue offensive & défensive contre ce Philosophie, entre ces mêmes Prêtres & tous les Philosophes Mystagogistes. Quiconque a lu ce qui nous reste d'Héraclide de Pont & de quelques Stoïques de ces tems-là, sentira que le Philosophe Messénien devoit être accablé ; joignez à cela les Politiques, qui, sans beaucoup de superstition, eux-mêmes s'en tiennent ordinairement aux opinions vulgaires : lâchement donc & sans se mettre en peine de protéger des découvertes qu'ils approuvoient (cela n'est que trop commun) & laissant-là l'infortuné Evhémère comme trop hardi, ils le livroient à son mauvais sort. Dans une cause juste, les respects humains devroient-ils être si préjudiciables à la vérité ? C'est la remarque que fait très-sagement Saint Clément d'Alexandrie, au sujet d'Evhémère même & de quelques autres grands hommes de l'Antiquité que l'on avoit comme lui accusés d'athéisme, uniquement pour s'être mis au-dessus des opinions populaires.

Εἰ δὲ χρεὶν, ὅ, ὃ ἑδωμένος ἀποκρυπτεῖν, θεωρεῖται ἐπειρή- Pag. 7.
μοι, ὅτι τὸ πρῶτον Εὐήμερον τῶν Ἀκραγαντινῶν, καὶ Νυχαιοῶν, καὶ
Κύπριον, καὶ Διαγόραν, καὶ Ἰππῶνα τὸν Μήλιον, τὸν τε Κυρηναῖον.
ὅτι τούτοις ὀνόματι, ὁ Θεόδωρος ὄνομα αὐτῶν, καὶ πῶς ἄλλης
συνγῆς, σιφεσίως βελωνότας, καὶ χαλαροκότας ὅξυτερον πο-
τὴν λοιπῶν ἀθεσίων τὴν ἀμφὶ Θεὸς τέρας πλάνην, ἀδύους
ὑπεκλήχον, εἰ καὶ τὴν ἀλήθειαν αὐτῶν μὴ νοιοῦσιν, ἀλλὰ
τὴν πλάνην καὶ ὑπεκλήχοντες ὅπερ ὁ σμικροὶ εἰς ἀληθείας
θεογονίας ἐμπνέον ἀναφύεται σπέρμα.

C'est pour toutes ces raisons (car il ne le faut plus cacher en aucune façon) que j'entre toujours dans l'étonnement, lorsque je vois traiter d'Athées Evhémère d'Agrigente, Nicanor de Chypre, Diagoras, Hippon de Mêle, ce Cyrénien qui portoit le nom de Théodore, & plusieurs autres Philosophes, gens qui vivoient sagement, & qui sur cette erreur touchant les Dieux, voyoient certainement plus clair que le reste des hommes : quoiqu'ils n'aient pas aperçu la vérité en entier, ils soupçonnoient à bon droit l'opinion

commune, d'erreur; ce qui n'est pas une petite semence de lumière pour faire naître dans un esprit la vérité. C'est-là qu'il ajoute ce bon mot d'un autre Philosophe à l'égard des Egyptiens: Si vous les croyez des Dieux, ne les pleurez pas, & ne vous battez pas la poitrine de la douleur de les voir morts; & si vous les pleurez comme morts, cessez donc de les prendre pour des Dieux. Au même endroit, il raconte que Diagoras voulant faire cuire quelque chose chez lui, & ayant trouvé un Hercule de bois, il dit à cette statue: Mon cher Hercule, tu rencontres ici un second Euristhée, & à tes durs travaux il faut ajouter le treizième, & comme bois, il le jetta au feu.

La conclusion de S. Clément, c'est qu'*ἀχρότητα ἀμαθίας*, les deux plus hauts degrés de l'ignorance, sont *ἀδύναμις καὶ δυνάμις*, l'athéisme & la superstition; & qu'ainsi la dernière ayant toujours été contrecarrée par le Philosophe Agrigentain, comme sage, il étoit très-éloigné du premier.

*Minut. Felix
pag. 28.*

Or c'est dans le même sens, qu'il faut entendre le passage de Minutius Felix, que l'on a vû, & celui de Lactance, que l'on verra dans la suite. Les Peres étoient persuadés, non pas qu'Evhémère avoit été un athée déclaré & à toutes sortes d'égards, mais un athée par rapport au Paganisme; ses Dieux le choquoient, & sachant que c'étoient seulement des hommes apothéozés, il étoit indigné de voir tous les peuples plongés dans la plus affreuse superstition: assez spirituel pour la leur faire toucher au doigt, & assez brave pour leur en fournir les preuves, comment de la part de tant de Prêtres intéressés à soutenir ces Dieux, les plus horribles qualifications, celle de scélérat, celle d'impie, celle d'athée, lui auroient-elles échappé? Pour Théophile d'Antioche, ses expressions tiennent encore des vieilles idées qu'il avoit puisées dans les livres des Payens; mais une petite réflexion, auroit-il ou lui-même le bonheur d'être Chrétien, si ses ancêtres, par un esprit supérieur, comme Evhémère, n'avoient secoué le joug du Paganisme?

Lib. 3.

Τὰ περὶ τῆς Εὐημέρου ἢ ἀθεϊστικῆς περὶ αὐτὸν ἡμῶν καὶ λέγει·
Quant à ce qui regarde Evhémère le plus athée de tous les hommes,

il nous est inutile d'en parler. Il faut en parler, quand ce ne seroit qu'en considération, que, comme les premiers Auteurs du Christianisme, il a eu la bravoure de résister au torrent, & de contrecarrer une superstition universelle: *πᾶσι γὰρ θεῶν πολὺν φόβον ἔχοντες, ἔχοντες καὶ τὸ ἐξόλου μὴ εἶναι θεοὺς, ἀλλὰ τὰ πάντα αὐτοματίᾳ διοικεῖν βύλεται.* Car ayant eu la hardiesse de dire plusieurs choses touchant les Dieux, à la fin il a décidé qu'il n'y en avoit point, mais que tout étoit conduit αὐτοματίᾳ, ou sans leurs secours.

Ces dernières paroles, il est vrai, seroient contre Evhémère, mais ce Patriarche en a-t-il cité une conclusion générale & absolue, par laquelle il fût décidé que les Dieux dont il avoit fait l'histoire ne pouvant passer pour les Maîtres de l'Univers, on n'en devoit reconnoître aucun? Cette conclusion est visiblement toute entière de Théophile, elle ne peut être un résultat des livres de ce Philosophe; il y attaquoit les Dieux d'alors, & non d'autres, non la Divinité en général, mais les Dieux particuliers de toute la terre, puisqu'il en montrait la naissance, la vie, l'apothéose, & que c'étoit le seul but de son livre.

Cicéron rapporte les sentimens de tous les Philosophes sur la nature des Dieux, il parle d'Evhémère; quel ménagement devoit-il garder pour lui, pendant qu'il cite, qu'il fait paroître devant son tribunal philosophique Epicure & tous les sectateurs, pendant que faisant lui-même profession ouverte de scepticisme & d'indifférence, il se croit en droit de faire valoir toutes les opinions, bonnes & mauvaises, les plus libres comme les plus modérées? *Quid, qui aut fortes aut claros aut potentes viros tradunt post mortem ad Deos pervenisse, eosque esse ipsos, quos nos colere, precari, venerarique soleamus!* Voilà la matière des livres d'Evhémère: *Quæ ratio maximè tractata ab Evhemero est, quem noster & interpretatus & secutus est prater ceteros Ennius, ab Evhemero autem & mortis & sepulturæ demonstrantur Deorum.*

Si le livre d'Evhémère avoit renfermé autre chose, s'il y avoit eu une négation formelle de toute Divinité, n'est-il pas

*De nat. Deor.
l. 1. p. 1221.*

certain, que c'étoit-là pour Cicéron l'endroit de la transcrire? Mais ceux qui rapportent ces sortes d'histoires sur les Dieux, qui nous en marquent & les morts & les tombeaux, *nonne expertes sunt religionum omnium! non, utrum igitur hic confirmasse religionem videtur, an penitus totam sustulisse!* Ni l'un ni l'autre, il y avoit à tout cela un milieu; & quand lui Cicéron n'y auroit point porté ses vûes, ce qu'il nous présente, est plus que suffisant pour la justification du Philosophe Messénien. On ne doit pas douter que Varron dans ses différens livres sur les Dieux, n'eût très-souvent cité Evhémère; car puisqu'ils contenoient des listes si énormes de tous les Jupiters, de toutes les Junons, de toutes les Vénus & ainsi des autres; d'où les auroit-il prises que d'Evhémère ou de quelques Auteurs semblables, qui avant Varron, par des voyages entrepris exprès, s'étoient fait un devoir d'en recueillir les listes? A présent dans les livres de *Re rustica*, qui sont les seuls qui nous restent de Varron, nous ne trouvons plus que, *l. 1. c. 48.* le nom de ce Philosophe. A l'occasion du mot de *gluma*, Varron cite la version d'Ennius, & c'est de cette version, avoue-t-il, qu'il tenoit le terme de *gluma*: *Itaque id (nomen gluma) apud Ennium solum scriptum esse in Evhemeri libris versis*; il se trouve encore dans Columelle de *Re rustica*, *l. 9. c. 9.* dans Athénée & ailleurs. Mais que dit de lui Sextus Empiricus, le plus incrédule de tous les Philosophes? Selon lui, *p. 552.* Evhémère étoit surnommé *ἀθιος*, & voici ce qu'il en suppose: *Ὅτ' ὡς ἀτακτος ἀθεσπίων βίος, οἱ θεοφρόνιοι τ' ἄλλων ἰσχύϊ τε καὶ σιωείῃ, ὥςτε πρὸς τὰ αὐτῶν κελευόμενα πάντα βίβιν, σπουδαζόντες μείζονος θαυμασμῷ καὶ σεμνότητος τυχεῖν, ἀπέπλασαν θεὶ αὐτὸς πῶς καὶ ὅθι δύναμιν, εἶδεν καὶ τοῖς πολλοῖς ἐρομένησαν θεοί.* Lorsque la vie des hommes étoit encore peu réglée (par les loix) ceux qui pouvoient se mettre au-dessus des autres, soit par leur force, soit par leur intelligence, de manière que les autres fussent contraints de vivre sous leurs ordres, ces gens-là, disoit, selon lui, Evhémère, cherchant à se faire admirer & à s'acquérir de plus en plus la vénération des peuples, avoient ensuite, par orgueil, supposé eux-mêmes une puissance supérieure à la nature humaine, & cela, dans

ces

ces siècles grossiers, les avoit fait passer pour des Dieux.

Or revenons. Jusq'ici dans ce qui est rapporté d'Evhémère, voit-on autre chose que ce qu'on lit dans Diodore même, que les grands Hommes de l'Antiquité, les Princes puissans, & cela chez toutes les Nations, avoient été mis au rang des Divinités? Evhémère vouloit donc prouver à toute la terre, qu'elle n'adoroit que des hommes, & il avoit raison; mais sa hardiesse lui avoit attiré la haine de tous les Payens véritablement religieux ou hypocrites, la querelle étoit commune en bien ou en mal, pour se défendre il falloit l'attaquer. Marquons à présent sur quoi on crut pouvoir le faire.

Dans la relation des voyages, qu'il n'avoit entrepris que par l'ordre de Cassander, il avoit parlé de ces trois choses, de l'Isle Panchée, Πανχαία, de la capitale de cette Isle appelée Παράρα, & d'un temple de Jupiter Triphylien, où il avoit vû une colonne érigée par Mercure lui-même. Panchaia ou Panchée est une Isle, dont on n'entendit jamais parler, disoient les Payens. Où est cette capitale Panara? & le temple de Jupiter Triphylien n'est pas moins chimérique. De-là contre Evhémère conviction de fausseté, par conséquent de mauvaise foy, par conséquent de fables; quelle autorité peut donc jamais avoir un Voyageur ou un Historien de ce caractère? Mais n'étoit-ce point encore prendre le change? L'Isle supposée une imagination, détruiroit-elle mille faits positifs & avérez? N'importe, comme on ne fait pas toujours ces sortes de distinctions, l'Auteur, dit-on, est fabuleux sur cet article, il peut bien l'être sur tous les autres.

Venons aux passages. Lactance pag. 62. *Antiquus Author Evhemerus, qui fuit ex civitate Messana, res gestas Jovis & cæterorum qui Dii putantur, collegit, historiamque contexuit ex titulis & inscriptionibus sacris, quæ in antiquissimis templis habebantur, maximèque in fano Jovis Triphylîi, ubi auream columnam positam esse ab ipso Jove titulus indicabat, in qua columna gesta sua perscripsit, ut monumentum esset posteris rerum suarum.* Ces paroles sont remarquables, *ex titulis & inscriptionibus sacris, quæ in*
Mem. Tome XV. M m

antiquissimis templis habebantur. Minutius Félix nous a déjà dit la même chose pour le fond ; mais comme ces Auteurs Latins pouvoient ne tenir leur citation que d'Ennius, comme Diodore avoit cité l'original, & que dans Eusèbe c'est ce même original qui est copié, il est bon de lire attentivement ce passage, sinon tout au long, au moins pour les articles essentiels.

Le départ d'Evhémère par l'ordre de Cassander Roy de Macédoine, son séjour dans l'Arabie heureuse pour les affaires dont il étoit chargé : sa navigation de-là vers le midi de la même Arabie & dans l'Isle de *Panchaïe* : son arrivée à la ville de Panara & à un temple de Jupiter le Triphylien, en Grec *Τριφυλιος* : les traditions de ce pays-là : une colonne de marbre qu'il y voit avec une inscription en lettres Panchéennes, qui étoient les anciennes lettres de l'Egypte ; inscription au reste, qui passoit pour avoir été mise-là par Mercure, & dans laquelle il y avoit des détails sur l'histoire d'Ouranos, de Saturne & de Jupiter.

Voilà un nombre d'événemens curieux : Evhémère disoit les avoir vûs, il désignoit le pays, le lieu, la colonne, l'écriture ; mais comment croire un homme qui attaquoit les préjugés vulgaires, & qui ne voyageoit que pour cela ?

Du tems d'Evhémère, Jupiter n'étoit plus qu'un Dieu éternel : les Philosophes, les princes du sens commun, avoient conclu, que dénué d'un tel attribut il ne seroit pas Dieu ; mais il l'étoit, & de plus, le Maître des Dieux, *possessio valet.*

Écoutez donc à présent Callimaque, Polybe, Strabon, & *Callimaque.* sur-tout Plutarque. Callimaque dans un passage que nous a conservé Plutarque, de *Placitis Philosophorum* (*Mihi* tome 2. en *François*, p. 265.) exhorte le peuple à se rendre à un temple de Jupiter, apparemment hors de la ville de Cyrène ; mais plein de rage contre Evhémère, il s'explique ainsi :

Vers tirez de
Plutarque,
qu'Amiot rend
par ces cinq.

*Allez vous-en tous en troupe à l'Eglise
Qui hors les murs de la ville est assise,
Où le Vieillard glorieux long-tems a*

Le Jupiter de bronze composa,

C'est où le traître écrit ses méchants livres.

Le sens est qu'Evhémère, non le Cyrénéen, comme il est lu dans Amyot, c'est une faute & une contradiction, puisqu'il a dit plus haut qu'il étoit d'Agrigente; le sens, dis-je, est qu'Evhémère étoit dans ce temple à voir un Jupiter de bronze, & les inscriptions qu'il trouvoit dans son temple, pour en tirer des preuves contre l'éternité de ce Dieu.

Il est fâcheux, que cette pièce de Callimaque se soit tout-à-fait perdue, sans doute que l'on y liroit quelques autres traits d'invectives. Au reste, ce passage de Callimaque est parallèle aux reproches qu'il fait aux Crétois dans l'hymne à Jupiter :

Πῶς καὶ νῦν Δικταῖον αἰετοῦ μὴ Λυκῶν;

Comment l'appellerons-nous, & de quel pays le ferons-nous! Sera-t-il de Dictée (montagne de Crète) ou Arcadien du Lycée (montagne d'Arcadie?) Mon esprit en est en doute, parce que l'on est en dispute sur ces deux endroits.

Εἰ δὲ μάλ' αὖ θυμὸς, ἐπεὶ ἥκως ἀμφηέρον.

Ζεῦ, σὶ μὲν Ἰδαίῳ σὶ ἔρσι φασὶ γενέσθαι,

Ζεῦ, σὶ δ' ἐν Ἀρχαδίῃ ποταγί, Πάτερ, ἐμύσαντο;

O Jupiter! les uns disent que vous êtes né sur les montagnes de l'Ida, les autres prétendent que vous avez pris naissance dans l'Arcadie; quels sont, ô Dieu, les menteurs! Κῆρτες αὖ ψῶσαι, c'est ici qu'a lieu le proverbe: Les Crétois sont toujours sujets au mensonge:

καὶ γὰρ τάφον, ὃ αἶα, σέϊο

Κῆρτες ἐταχθήναιτο, σὺ δ' ἔδανες, ἐσσι γὰρ αἰεὶ.

Car les Crétois vous ont bâti un tombeau, pendant que vous n'êtes point mort, puisque vous êtes éternel.

Ce Poète, petit génie s'il en fut jamais, comme on le voit dans toutes ses hymnes, ou en hypocrite très-asservi aux traditions du Paganisme, ne laisse pas de raconter toute l'histoire

M m ij

de la naissance de Jupiter : *Il est de Lycée, Rhéa l'envoie en Crète, on y craint toujours Saturne.* Il a pourtant la hardiesse de donner un démenti aux anciens Poètes : *Le partage prétendu de l'Empire du Monde est une de leurs fictions, Jupiter est né tout-puissant & le maître ; mais il a laissé à plusieurs Dieux subalternes certaines fonctions particulières, & il s'est réservé le gouvernement des Rois.* Des hymnes comme ceux de Callimaque, devoient bien faire rire Evhémère & les autres Philosophes de son tems, même les Ptolémées, qui sçavoient que depuis Pythagore & Thalès la superstition avoit été bannie de toutes les Ecoles. Quoi qu'il en soit, on doit sentir que Callimaque étoit fort ignorant, très-prévenu contre tout ce qui touchoit le moins du monde les idées communes, un homme enfin déchaîné contre le Messénien, & capable de tout entreprendre pour le perdre. Or de quel poids doit être le témoignage d'un tel adversaire ?

Plutarque. A Callimaque, puisque c'est Plutarque, qui nous donne ses vers contre Evhémère, je le joindrai lui-même, & nous prendrons d'abord ce qu'il dit d'Evhémère au même endroit : *Aucuns des Philosophes, comme Diagoras Mélien, Théodore Cyrénien, & Evhémère natif de Tégée, ont tenu résolument qu'il n'étoit point de Dieux ; & quant à Evhémerus Cyrénien, Callimachus le donne ouvertement à entendre en ses carnes iambiques, là où il dit, &c.* Je passe le *Evhémerus Cyrénien, Callimachus*, c'est une faute qu'Amyot devoit ne pas faire, après les deux lignes précédentes, ou il y auroit eu plusieurs Evhémeres du même sentiment, mais on sçait qu'ici l'épithète de *Cyrénien* doit tomber sur *Callimaque*.

Pour l'assertion de Plutarque, ce passage, on le voit clairement, est celui qu'attaque Saint Clément d'Alexandrie, & M. Sévin a parfaitement bien fait de le modifier. Ces Philosophes ne tenoient point résolument qu'il n'étoit point de Dieux, mais ils tenoient résolument, que ceux que l'on adoroit pour tels, ne pouvoient l'être ; & Plutarque, qui, dans la même page, range de leur parti Euripide, qui ajoute même là des propositions infiniment plus libres, & proprement des blasphèmes.

contre la toute-puissance de Dieu, n'a pas fort bonne grace à traiter les autres d'Athées, ils n'attaquoient que le Paganisme, & lui il paroît attaquer la Divinité & sa toute-puissance. Mais, disons-le net, Plutarque Philosophe de la Cour, s'accommodoit aux tems & aux lieux. Dans le traité d'Isis & d'Osiris, il va parler à une Prêtresse, &, je l'avoue, ç'auroit été une chose peu convenable que de la détourner du culte des Dieux qu'elle servoit, s'il n'avoit pas envie de lui en montrer le ridicule. Mais d'un autre côté, n'auroit-il pas été plus sçant à un Philosophe de garder le silence, que d'avancer une infinité de mystagogies qui n'ont ni pieds ni tête?

Ce traité est précieux pour nous, il nous présente sur les Dieux d'Égypte quantité de circonstances qu'on ne trouve point ailleurs, & nous sommes obligés à *Plutarque* de ces lambeaux, mais cela ne justifie pas le Philosophe. D'ailleurs, comment ces lambeaux sont-ils cousus? quelle méthode y observe-t-on, & de quelles réflexions les accompagne-t-il? Ce traité est si mal fait, que les Critiques ont douté qu'il fût entier. Mais pour ne point perdre de vûe *Évhémère*, c'est-là que pour appuyer la superstition Égyptienne, & par une hypocrisie ou une contradiction indigne d'un Philosophe, *Plutarque*, après avoir rejeté le pouvoir de ceux qui trouvoient dans les Dieux de l'Égypte & d'ailleurs, des *Héros* ou de *grands Hommes* apothéosés, il tombe sur *Évhémère* de toutes ses forces. Je rapporterai donc encore ses propres termes, de la traduction d'Amyot & du texte mis au bas de la page, je tirerai seulement les mots les plus nécessaires. *Plutarque* vient de parler de *Mercur* petit de corsage, de *Typhon le rousseau*, d'*Orus le blanc*, d'*Osiris le brun*, du *Canopus* mis dans le Ciel & au nombre des *Étoiles*, du *Navire céleste* que les Grecs appellent *Argo*, & que les *Égyptiens* disent être le vaisseau d'*Osiris*, situé assez près d'*Orion* & de la *Canicule*. Mais j'ai peur, continue-t-il, que cela ne soit remuer les choses saintes, auxquelles on ne doit toucher, pour ne point combattre, non seulement le long tems & l'antiquité, comme dit *Simonide*, ains la religion de plusieurs peuples, qui de longue main ont une dévotion imprimée

envers ces Dieux-là, en ne voulant pas endurer que ces grands noms-là transportent chose quelconque du Ciel en terre, & que ce ne soit encore vouloir arracher & renverser un honneur & une foy & créance qui est empreinte ès cœurs des hommes presque dès leur enfance, qui seroit ouvrir une grand'porte à la Tourbe des mesfréans athéistes, les quels séparent & éloignent les hommes de toute Divinité, & donner manifeste ouverture & grand'licence aux impostures d'Evhémérus le Messénien, lequel ayant luy-même entrouvé les Originaux des fables qui ne ont aucune veresimilitude ni aucun sujet, a répandu par le monde universel toute impiété, transmutant & changeant tous ceux que nous estimons Dieux, en noms d'Admiraux, grands Capitaines & de Roys qui auroient été le tems passé, ainisy qu'il a esté écrit en lettres d'or, en la ville de Panchon, que jamais homme Grec ne Barbare ne vid que luy, ayant navigué au païs des Panchoniens & Triphylins, qui ne sont en nulle partie de la terre habitable; néanmoins on célèbre assez chez les Assyriens les hauts faits de Semiramis, & de Sesostris en E'gypte: jusqu'au jour-d'huy les Phrygiens appellent les illustres & admirables entreprises & exploits d'armes, Maniques, d'autant qu'un de leurs Roys du tems jadis s'appelloit Manès, qui de son tems fut un très-sage & très-vaillant Prince, aucuns l'appellent autrement Mالدès. Cyrus mena les Perfes, Alexandre les Macédoniens toujours conquérans presque jusqu'au bout du monde; mais pour tout cela, ils n'ont renom que d'avoir été puissans & vaillans Princes & Roys, & s'il y en a eu quelques-uns, qui elevez par outrecuidance avec jeunesse & ignorance (comme dit Platon) ayant l'ame enflammée de vaine gloire & d'insolence, ayent receu le surnom des Dieux & des fondations des temples en leurs noms, celle gloire ne leur a guères longuement duré, & puis étant par la postérité condainnez de vanité & de superbe arrogance, outre l'imposture & l'impiété,

En peu de jours leur folle renommée
S'en est allée en vent & en fumée,

& maintenant comme cerfs fugitifs qu'il est loisible de reprendre par-tout où on les peut trouver, ils sont arrachez des temples & des autels, & ne leur est demeuré que leurs tombeaux & sépultures, &c.

J'ai été bien aise de mettre ici tout au long ce beau raisonnement de Plutarque, il marque la bassesse d'esprit d'un Philosophe courtisan & populaire d'alors; & fauteur de ces opinions, pouvoit-il l'être de la vérité? Aussi Amyot (& je lui aurois sçu mauvais gré s'il ne l'avoit fait) a-t-il soin d'accompagner son texte de notes qui atterrent Plutarque: *Pour conserver la superstition*, dit-il, *Plutarque rejette le témoignage des Historiens*. Et plus bas: *Evhémérus s'étant moqué des faux Dieux, a été appelé Athéiste, pour ce qu'il rejettoit ces Idoles-là*.

Mais S. Clément d'Alexandrie est un autre mortel, que de grandeur d'ame, que de force dans ses discours! & toute l'idolatrie pouvoit-elle tenir contre ce seul athlète? *Cherche*, dit-il, *ton Jupiter, mais ne monte pas, pour le trouver, dans le Ciel; tourne-toy vers la terre, le Crétois va t'en dire des nouvelles, il est mort chez lui*. Là il rapporte les vers de Callimaque, & il ajoute: *οὐκ ἔστιν ὁ Ζεὺς, μὴν δυστόπει, ὡς Ἀνδά, ὡς κύκνος, ὡς ἀετὶς*. *Ne te fâche pas, ton Jupiter est mort, comme Léda, comme le cygne, comme l'aigle, &c.* Tout ce qui suit, est de la même vivacité, & quoique Plutarque soit un grand Auteur, on le peut dire sans crainte d'être démenti, ces deux passages de S.^t Clément, & pour la force du raisonnement & pour l'érudition, en valent mille du Philosophe payen. Au reste, je ne les indique que parce qu'il y est parlé de Callimaque, & que c'est une occasion de sentir la petitesse de son génie, son zèle mal entendu, ou enfin le vil intérêt qui le guidait. Il n'y avoit qu'à gagner, soit pour les protecteurs de la croyance vulgaire, tels que Callimaque, soit pour ces nouveaux Mystagogistes, comme Plutarque; c'étoit donc, je le répète, ou par une bassesse d'ame, ou par une véritable ignorance des Historiens & des Poètes, ce qu'on ne dira pas, qu'ayant le front de nier que Jupiter & les autres Dieux eussent été des hommes, malgré tant de témoignages formels de l'Antiquité, par les principes d'une Philosophie nouvelle & très-absurde, ils avoient l'audace d'en faire des Génies. Selon Plutarque, c'étoit ce qu'avoient pensé Pythagore, Platon, Xénocrate & Chrysippe, *suivant en cela l'opinion des vieux & anciens Théologiens, qui tiennent, que ces*

Dieux ont été plus forts & plus robustes que les hommes, & qu'en puissance ils ont grandement surmonté notre nature ; mais ils n'ont pas eu la divinité pure & simple, ains ont été un supposit composé de nature corporelle & spirituelle : défaite ridicule & très-indigne de Plutarque , attribuée d'ailleurs fort mal-à-propos à ces anciens Philosophes ; il veut se disculper lui-même , mais un Philosophe plus sincere, tel qu'Evhémere, ou n'auroit jamais parlé, ou l'auroit fait plus sensément.

Après ces remarques, l'autorité de Plutarque ne blanchiroit-elle pas contre celle de notre Messénien, tout méprisé qu'il a été ? Mais sans doute Plutarque ne représente Evhémere que comme un conteur de fables, & ne lui reproche d'avoir forgé lui-même cette Isle de Panchaïe, cette ville de Panara, ce temple de Jupiter, que parce que les Géographes ne les avoient trouvez nulle part. Il est vrai que Strabon n'étoit pas favorable à Evhémere, que Bochart rejetant aussi son témoignage, dit nettement, que la Panchaïe est *merum Evhemeri figmentum*.

Réponse. 1.^o Ce dernier ne se fonde que sur Plutarque, qui, comme on l'a vû, n'a blâmé Evhémere que par prévention & sans raison. 2.^o On n'oubliera pas que Strabon étoit encore plus superstitieux, plus livré aux opinions populaires que Plutarque. Mais que dit enfin ce Géographe ? Il rapporte les doutes d'Eratosthene sur les voyages de Pythéas, les incrédu-lités de Polybe sur ces mêmes voyages, & le reproche qu'il fait à Eratosthene, de ce qu'il balançoit à le rejeter. Il étoit plus raisonnable, disoit Polybe contre Eratosthene, de croire le Messénien que Pythéas. Πολὺ δ', φησὶ, βέλποι τὰ Μεσσηνίῳ πιστεύειν ἢ τῷ Πυθίᾳ, ὁ μὲν γὰρ εἰς μίαν χώραν τὴν Παγχαίαν λέγει πλεῦσαι, ὁ δὲ μέχρι τῷ κόσμῳ περιήκων, χατοπευκέναι τὴν περὶ τὴν Εὐρώπην πᾶσαν, ἣν ἔδδ' τὸ Εὐρὺ μὴ πιστεύσαντο πρὸς λέγοντι. Εὐρατόδην δ' ἢ τὸ Εὐήμερον Βεργῶν καλῶν, Πυθίαν δὲ πιστεύειν, καὶ τὰτα δὲ, μήτε Διχαίρου πιστεύσαντος. En effet (ajoutoit Polybe) à Evhémere qu'Eratosthene ne vouloit pas croire, on ne reproche qu'une chose, son Isle de Panchaïe (qu'on ne connoît point.) Mais Pythéas nous dit, qu'il a été jusqu'au bout de la

Strab. lib. 2.
pag. 104.

de la terre, dans le Nord de l'Europe, ce qu'on ne croiroit point de Mercure même, quand ce Dieu le diroit. Il est donc surprenant (c'est toujours Polybe qui parle) qu'Eratosthene appelle E'vhémère Bergéen, c'est-à-dire, un conteur de fables, pendant qu'il croit Pythéas, & tout cela dans le tems que Dicéarque révoque en doute le voyage de ce dernier. Voilà, comme on le voit, les anciens Géographes embarrassés ; mais faisons d'abord cette réflexion, que souvent ils se trompent tous, & très-souvent même, sur de mauvaises raisons.

Premièrement, que Polybe n'ait pu se persuader que Pythéas eût été au fond de la Mer Baltique, sous ce prétexte qu'il étoit pauvre, & qu'il n'étoit qu'un particulier : *ιδίωτη ἀθροῦσι, ὃ πύρρι ποσάδτα ἀξισήματα πλωτά*, & qu'il n'est nullement probable qu'un particulier & un homme sans fortune, ait fait une si longue navigation, qui ne voit tout d'un coup, que l'argument est frivole ?

En second lieu, on oppose à Pythéas, que Dicéarque avoit révoqué en doute ses voyages ; libre à Dicéarque. N'est-ce pas, ce qui arrive tous les jours, & ce qui depuis deux cens ans est arrivé mille fois à l'égard de nos Voyageurs, lorsqu'ils ont rapporté des nouvelles de quelque lieu que l'on ne connoissoit point encore ?

Troisièmement, Strabon traite Polybe de ridicule, parce qu'il a cité Dicéarque, comme s'il convenoit, dit-il, de suivre pour règle un homme que l'on a repris presque par-tout. Polybe avoit trouvé Dicéarque très-fautif sur quantité d'endroits, il l'en avoit même maltraité : *καθ' ὃ πονύτες ἐλέγχουσιν αὐτὸς παρὰ φίλους*. Selon lui, Dicéarque avoit marqué beaucoup d'ignorance sur toutes les régions occidentales & septentrionales. Au reste, il veut pourtant que l'on pardonne ce peu d'exactitude à Dicéarque & à Eratosthene, parce que, n'y ayant pas été, ils ne les avoient jamais vûs.

Quatrièmement, comme il fait le procès à tous les Géographes & à presque tous les Historiens qui l'avoient précédé, il ne fait pas plus de quartier à Polybe. Comment lui pardonner, ajoute Strabon, toutes les remarques qu'il a faites

lui-même sur les distances de ces mêmes lieux ? Et après l'avoir critiqué assez aigrement, il conclut que, comme les autres, il n'a donné que les relations des autres, & des ouï-dire.

Il est donc clair que les anciens Géographes se sont souvent contredits les uns les autres, & que pour l'ordinaire, pour paroître ne rien assurer qui ne fût avéré, ce qui est arrivé à Strabon en cent endroits, ils ont nié mille choses constantes, par la seule raison, qu'elles n'étoient pas encore venues à leur connoissance.

Que si l'on considère à présent, & c'est une remarque qui n'est pas indifférente ici, que ces mêmes Géographes ont souvent pris des *Promontoires* pour des *Isles*; que Casaubon dans ses notes sur le troisième livre de Strabon, à l'occasion de *Méla* comparé à *Artémidore*, en fait une règle générale:

Casaubon in
Strab. not. l. 3.
pag. 57.

Ego autem sapius observavi Insulas & Promontoria apud Geographos confundi, ita ut, quod alius ἄκρα sive Promontorium esse dixerit, alius Insulam aut Peninsulam appellet; que là même il donne plusieurs exemples de ces méprises dans *Strabon*, dans *Ptolémée*, dans *Estienne de Byzance*, dans *Thucydide*, dans *Méla*, dans *Artémidore*; que si, dis-je, on pense à cette règle de Casaubon, ne sera-t-on pas surpris de ce que lui-même, in *Strab. lib. 1. pag. 30.* à l'occasion du *Βεργατος*, & parce que cette épithète donnée d'abord à *Antiphane* pour plusieurs mensonges prétendus, s'étoit tournée en proverbe, se mêle dans la troupe pour médire d'*Evhémere*; & parce qu'il avoit voulu montrer aux Payens les faits & les gestes de Jupiter, le compare à nos Légendaires qui ont écrit des vies de Saint Antoine, de Saint François, de Saint Bernard & de Jésus-Christ même, en les falsifiant à leur fantaisie?

Il n'est pourtant fondé que sur ce passage de Strabon, sur le passage de Plutarque que l'on a discuté, & sur celui de Théophile d'Alexandrie, qu'il y joint sans examen & très mal-à-propos.

Casaubon d'ailleurs plein de bon sens, s'échappe ici, & ne parle pas juste. Métaphraste & les autres Légendaires, que l'on est bien éloigné de revendiquer, ont débité à eux tous

moins de fables qu'il n'y en a dans le seul traité de Plutarque, où à l'occasion d'Isis & d'Osiris, il tâche d'étayer, quoique assez mal, le Paganisme tombant. Toutes ces considérations relient infiniment Evhémere, & au lieu de vouloir l'attacher sous des autorités que la prévention rendoit si légères, il étoit plus raisonnable d'examiner, si c'étoit avec quelque justice, que ces Anciens avoient prononcé sa condamnation ; mais je vas montrer qu'ils se trompoient, & qu'on se souvienne d'une chose, qu'Eratoſthene avoit souvent cité le Messénien avec honneur, & qu'on ne lui reprochoit que ce seul article, *sa Panchaïe.*

S E C O N D E P A R T I E,

Où l'on montre que l'Isle Panchaïe d'Evhémere n'étoit point une fable, non plus que le Temple de Jupiter Triphylien ou Τεῖον Τριφυλίας, sa Colonne de Mercure & son Inscription.

Que le Messénien fût dans une obligation très-étroite de ne dire que des choses vraies & au-dessus de toute atteinte, pour peu qu'on fasse réflexion sur la hardiesse qu'il avoit d'attaquer toute la terre & de choquer tous les préjugés reçus, on l'avouera tout d'un coup.

I.
La sincérité
d'Evhémere.

Ce n'est pas qu'il n'y ait eu des Voyageurs qui aient débité des mensonges, on le leur reproche même à la plûpart ; mais lorsqu'ils parlent de pays connus, il n'est pas difficile de les convaincre ; & lorsqu'en s'exprimant sur des lieux dont on n'a jamais entendu parler, ils ne disent rien qui ne soit très-possible, le moindre honneur que méritent leurs peines, c'est que jusqu'à nouvel ordre on suspende son jugement.

Avec quel dédain n'a-t-on pas regardé, ou Pline presque dans tous les tems, ou Marco-Polo pendant près de quatre siècles, ou nos premiers Navigateurs des Indes ou de l'Amérique pendant plus de cent ans ? cependant presque toutes leurs relations se sont vérifiées depuis par plusieurs autres, & à présent il ne seroit pas permis d'en douter.

Ces différentes formes ou couleurs d'hommes, ces hommes

N n ij

sauvages & presqu'incapables de discipline, ces mœurs si horribles, cette vie sans loix, sans prévoyance & à l'aventure, c'étoient autrefois des fables pour nous, & il y a cinq cens ans qu'on l'auroit nié avec la dernière confiance. S.^t Augustin ne nioit-il pas les Antipodes, & cela sur des raisons que nous ne sçaurions plus lire sans surprise? cependant tout cela existe, au vû & sçû de tous tant que nous sommes, & un homme qui viendrait aujourd'hui sur ces sortes de choses, donner un démenti à mille Voyageurs, nous paroîtroit plus sauvage qu'un Cannibale & qu'un Outaôuâk.

Or pour ces fautes géographiques, transportons-nous dans le siècle d'Evhemere, songeons qu'avant les conquêtes d'Alexandre, toute l'Inde étoit encore inconnue, que ses victoires ne donnèrent encore qu'une très-petite notion de tous les pays qui sont au-delà; que quoique sous les Ptolémées, & même du tems des anciens Rois d'Egypte, le commerce de la Mer rouge & de la Mer des Indes fût très-fréquent, on n'a connu la Chine proprement que depuis les conquêtes des Portugais; que du tems de Cassander les habitans de la Macédoine, &, bien plus, la plûpart des Grecs, au-delà de la Phœnicie confondoient tout, & qu'ainsi Evhemere même, quoique Philosophe, & peut-être plus instruit, voyageant du Golfe Persique par la Mer des Indes dans la Mer rouge, ne sçavoit encore où il étoit, & qu'ainsi il trouvoit par-tout des noms de régions étrangers à la Grece: toutes ces raisons, si l'on y prend garde, nous mettent en état de justifier Evhemere.

Mais n'est-il pas déjà justifié par les Géographes postérieurs à Strabon? & depuis Plutarque, Méla, Pline, Solin, ont-ils eu quelques égards à ses invectives? Ils ont sçû distinguer parmi les Anciens, ceux qui, sur les narrations d'Evhemere, avoient parlé avec un doute sage, comme Eratosthene, ceux qui sembloient s'en être rapportez à lui, comme Diodore de Sicile, ceux que la superstition & un zèle mal entendu avoient aveuglez, comme Callimaque & Plutarque. En un mot, pour-quoi après ces négations formelles, ont-ils remis la *Panachée*

d'Evhémere? est-ce qu'elles n'avoient pas dû occasionner un examen? C'est donc, examen fait, qu'elle a été remise par Pline & par Solin.

Ce qui a embarrassé les Critiques, c'est que l'histoire du Phoenix, la ville du Soleil, ou Héliopolis ville d'Egypte, & l'Isle Panchaïe, se trouvent mêlées ensemble dans les anciens Auteurs, & que l'histoire du Phoenix paroissant quelque chose de fabuleux, a sans doute laissé sur cette Isle qu'on ne trouvoit pas, une espece d'incrédulité; mais Héliopolis ou la ville du Soleil est-elle aussi une fable?

Une seconde difficulté, c'est le passage d'Evhémere même, tel qu'il est rapporté par Diodore, parce qu'il a semblé n'être pas assez clair, & que la Mer Erythrénne ou la Mer rouge, s'entendant également & de la Mer des Indes qui suit le golfe Persique & borde le fond de l'Arabie, & du *Sinus Arabicus* qui est la Mer rouge de Moïse, on s'est partagé sur la Panchaïe. Saumaïse la met donc *in Indico Oceano contra Arabiam felicem: Panchaïa, juxta Diodorum, una est ex Insulis illis, quæ in Indico Oceano contra Arabiam felicem sitæ sunt, thuris & myrrha, aliorumque odorum ferax: ex illis Insulis thus Indicum & myrrha Indica afferebantur.* Il prétend, que comme ces Isles produisoient aussi-bien que l'Arabie; & la myrrhe & l'encens, la Panchaïe qui en étoit une, avoit été confondue avec l'Arabie. *Nulla fuit Panchaïa regio in Arabia felice, sed quod in Panchaïa Insula ut in Arabia, thus nasceretur, inde Panchaïam partem vel gentem thurifera Arabia esse prodiderunt.*

Il ne laisse pas de former encore plusieurs doutes sur la Panchaïa de Solin, mais à la fin il est obligé d'y revenir, c'est selon lui la leçon véritable, & celle que Solin avoit trouvée dans Pline; ce n'est donc point l'existence de l'Isle qu'il nie, mais comme il ne la voyoit point dans l'Arabie, ni auprès d'Héliopolis, il auroit voulu trouver une ville du Soleil dans la Panchaïe, mais Mamilius l'avoit placée dans l'Arabie, Phylargirus & Servius, Pline & Solin l'y mettent sans hésiter.

La Panchaïe est donc & dans l'Arabie & sur la Mer rouge,

sur la Mer d'Edom & non loin d'Héliopolis, *nam Authores omnes Græci Latinique*, dit Saumaïse, *consentiunt urbem eam Solis Ægypti esse*, Herodotus, Tacitus, Mela, *Author incertus de Phænice*, Orus Apollo, & en particulier, *Philargyrus*, *Panchaiam regionem esse Arabiæ felicitis tradit, in qua templum Triphylis-Jovis*, ce qui regarde manifestement le passage d'Evhémère.

II.
Le Voyage
d'Evhémère
nous montre
la Phœnicie.

Mais il faut d'abord voir le sens & toute la suite de son passage. Si l'on se donne la peine de lire exactement les paroles de Diodore, nous y appercevrons tout d'un coup ces deux choses.

La première, que Diodore de Sicile aussi-bien que Saint Clément d'Alexandrie avoient regardé Evhémère comme un Voyageur véridique, on l'a suffisamment prouvé. La seconde, qu'Evhémère, par le chemin qu'il lui fait tenir, ne pouvoit être allé que vers la *Phœnicie*, ou dans des lieux circonvoisins de la *Phœnicie*; je dis dans des lieux circonvoisins, puisque les *Géographes* ont pris mille fois des *Promontaires*, ou des *Peninsules* pour des *Isles*: soit que nous trouvassions une Isle appelée *Παγχαία*, soit que nous n'eussions qu'une Peninsule qui portât le nom de *Πάγγων*, car Strabon l'appelle *Παγχαία*, & Plutarque *Πάγγων*, l'avantage seroit égal.

Evhémère est dans l'Arabie heureuse, de-là il s'avance dans l'Océan pendant plusieurs jours: *ἐκπλεύσαντα δὲ αὐτὸν ἐκ τῆς εὐδαίμονος Ἀραβίας, ποιήσαντος τὸν πλῆθ' δι' Ὠκεανῶ πλείους ἡμέρας*, & cela, *χρὶ τὴν μεσημβρίαν*, c'est-à-dire, qu'il quitte l'Arabie heureuse, & qu'étant parvenu au détroit de *Babel-Mandel*, il s'avance dans la Mer rouge, car c'est-là le Midi: *καὶ συνεχῆσθαι νήσοις πλαγίαις*, il y rencontre plusieurs Isles; on sçait que la Mer rouge a toujours été d'une navigation très-difficile à cause des Isles, on en compte neuf dans la Mer Erythréenne, & quatorze dans la Mer rouge ou d'Edom proprement dite.

Le Voyageur remarquoit qu'entre ces Isles, il s'en élevoit une plus renommée que les autres, appelée *Παγχαία*, *ὅτι μίαν ὑπερίκει τὴν ὀνομαζομένην Παγχαίαν* que cette Isle étoit consacrée aux Dieux, *ἕκαστ' Θεῶν*.

Que là étoit un temple de Jupiter révéé par trois Tribus, *Zeus Τετραγώνος*, temple au reste, dans lequel se trouvoit une Colonne dressée autrefois en l'honneur du Dieu, dont l'inscription étoit de Mercure lui-même, & de plus en lettres Panchéennes, c'est-à-dire, en ancien caractère Egyptien vulgaire; enfin que la capitale du pays s'appelloit *Panara*.

Voilà, ce me semble, bien des caractères distinctifs, il s'agit de les reconnoître, les a-t-on, ne les a-t-on pas? en a-t-on quelques-uns seulement, les a-t-on tous? & pour s'assurer de l'existence de l'Isle Panchaïe, a-t-on droit d'exiger tous ces accompagnemens? Il semble que non, & ce sera une surérogation si on les donne.

Voici donc nos Remarques.

1.^o Qu'Ev'hémere ait voulu parler d'un pays tout Egyptien, quel qu'il fût, & par conséquent ou voisin de l'Egypte, ou en relation avec l'Egypte, on le voit très-clairement; il s'agit de Dieux que l'on n'a connus que par les Egyptiens, il s'agit de Colonnes élevées par Mercure, dont les Inscriptions avoient été faites, ou passaient pour avoir été faites par le même Dieu.

2.^o L'Isle *Panchaïe*, puisque de la Mer Erythrée on tourne au Midi, & qu'en la suivant, on en passe plusieurs; cette Isle, dis-je, est manifestement de la Mer rouge, c'est-là aussi que Lucrece, que Virgile, que Tibulle, qu'Ovide, que Servius, que Mela, que Plin, que Solin placent la Panchaïe.

3.^o Par *Panchaïa*, en supposant qu'Ev'hémere auroit vu les deux Mers, & auroit pris tout le pays pour une Isle, comme cela est souvent arrivé aux Géographes, on pourroit croire que c'est la Phénicie entière.

Le nom de *Panchaïe* & celui de *Phénicie* sont les mêmes dans le fond & par leurs radicales, ce qui suffit; mais Ev'hémere parle d'une Isle proprement dite, il en a rencontré plusieurs, c'est une de celles-là, & celle qui s'appelloit, & que l'on devoit appeller *Παρχαία*.

Or la *Panchée* ou l'Isle de *Panck* est justement dans le Yam-Souph ou la Mer rouge, le *Sinus Arabicus*, & le *Panck*

ou à l'Arabesque, le *Phank* est aussi sur la Mer rouge.

Πανχία est-il autre chose que l'Isle du *Pank* ou du *Phanik*? on ne l'oseroit nier, & c'est un canton ou lieu illustre en deçà de *Medine*, vis-à-vis de l'Isle à laquelle il donne ce nom; c'est le même qu'est le *Φοινίκων*, le *Palmaris* des Géographes. Mais ce que l'on doit bien remarquer, tous, Bochart même, ont confondu le *Phank* ou *Pank*, nom du lieu, avec le *Φοινίκων*, ou la forêt qui l'entoure, & cela parce que le Palmier est un arbre commun dans l'Arabie & dans la Phœnicie. Il est donc vrai qu'il y a là une belle forêt de Palmiers, mais le *Pank* est le canton où elle se trouve.

Chez les Arabes, c'est *Phaniquon* ou prononcé à l'antique, *Panchon*; c'est précisément la dénomination que lui donne Plutarque, terme que sans doute il avoit lû dans Evhémère, pour ce canton, comme Diodore, Ennius & les autres y avoient lû *Panchaia* pour l'Isle; si l'on fait réflexion à présent qu'en Arabe & en Syrien même, *Phank* ou *Phanik* signifie délicieux, & *Phākeia* ou *Phankaia*, la délicieuse, sera-t-on surpris de ce que dit Evhémère, que c'étoit un canton délicieux & abondant?

Voilà donc aussi les *Panchaïtes* du Monument d'Adulis; au lieu de *Panchaïtes* que Vossius remettoit dans Méla, M. Sevin qui a cru les *Panchaïtes* perdus, voudroit qu'on substituât *Tancaïtes*, les *Tancaïtes* lui ont obligation, mais la substitution n'est plus nécessaire: d'ailleurs les *Tancaïtes* sont-ils plus connus que les *Panchaïtes*, & même où étoient-ils? Pour moi je vois les *Panchaïtes* d'Evhémère, précisément où le monument les met, *μέχρι τῆς Αἰγύπτου ὁρίων διχοδορίας*, habitants assez près de l'Égypte; les *Tancaïtes*, je ne les vois nulle part, & n'est-ce pas assez pour nous que les anciens Géographes les aient totalement oubliés?

Mais, dira-t-on encore, Eratosthène sçavoit parfaitement la Géographie, il en avoit même fait des Traitez de plus il avoit pu avoir avec tous les Voyageurs de son tems, les conversations les plus approfondies, par conséquent il avoit de grands secours pour démêler l'imposture.

Réponse

Réponse toute simple. Puisqu'il n'y en avoit point, tous ces secours devenoient inutiles.

Mais disons à notre tour, combien & dans Strabon & dans tous les Géographes d'avant 1500. ou même 1550. y a-t-il de raisonnemens ridicules sur l'Inde, sur l'Ethiopie, sur le tour de l'Afrique? A l'égard du tour de l'Afrique, *celui qui conte des navigations semblables*, dit Strabon, *m'étonne, mais je suis beaucoup plus étonné de ceux qui croient de telles sottises*. Tout lui paroît non seulement difficile, mais déraisonnable, mais impossible, & il employe quatre pages, non à étaler ses doutes, mais à réfuter très-aigrement tous les Géographes qui en ont parlé, jusqu'à les accuser d'avoir forgé eux-mêmes ces sortes de navigations; cependant il n'y avoit rien de plus vrai, toutes les vûes astronomiques devoient le porter à le croire, & l'expérience a convaincu ces derniers siècles, que Strabon & tous les autres étoient dans l'erreur.

La Géographie ne se perfectionne qu'à la longue, & par l'exemple d'Eratossthene & de Strabon lui-même, on sçait que les anciens Géographes ont cru souvent très-loin d'eux des pays qui en étoient assez près, témoin leur incrédulité sur les Monts Riphées, sur les Cimmériens, & vingt autres peuples, & c'est aussi précisément ce qui étoit arrivé aux Grecs de l'Egypte par rapport à la terre de Chanaan & à l'Arabie, elles étoient très-voisines d'eux, & ils ne les connoissoient presque point; Grecs de naissance & d'éducation, ils méprisoient jusqu'aux noms des villes barbares, & par-là sçavoient très-peu de chose même de leur voisinage.

4.^o Je viens à la capitale de cette Arabie, Παράγα, on *Diod. lib. 2.* sçait d'abord que dans les premiers tems, c'étoit Παράγ ou Φάραγ, & quoiqu'il faille ici une transposition entre le ρ & le φ, Παράγα pour Παράγα, qui ne sent que ce sont de ces noms qui échappent à tous les Auteurs ou à tous les copistes?

Je crois donc que la Παράγα est précisément la Παράγα: il s'agit ici du desert de Pharan; Pharan selon Estienne de Byzance, est une ville entre l'Egypte & l'Arabie, selon Ptolémée elle étoit de l'Arabie Pétrée, l'Ecriture la nomme

Mem. Tome XV.

O o

plusieurs fois, & il n'y a aucun Géographe qui n'en parle. Selon moi, l'un a été mis pour l'autre, & il y a mille exemples de ces transpositions des copistes dans tous les Livres imprimez & manuscrits, sur-tout pour les noms étrangers ou un peu rares. En veut-on voir de tout semblables? on n'a qu'à ouvrir les Dictionnaires des Géographes, on trouvera un *Baphuros* pour *Phaburos*, un *Gazaba* pour *Gabaza*, un *Minis* pour *Nimis*, un *Benis* pour *Nebis*, un *Merula* pour *Lenuris*, un *Merodipa* pour *Meropida*. Il y en a dix mille semblables dans l'ancienne Géographie, & ceux que je propose, sont absolument dans le même cas que *Panara* pour *Parana*.

Mais si cette transposition faisoit quelque peine, n'avons-nous pas *Pinara*, un peu au-dessus, dans la partie de la Syrie appelée *Pierie*? & qui sçait si alors cette ville de *Pinara*, un peu plus éloignée que *Paran*, n'étoit pas la capitale de la Syrie & de la partie de l'Arabie où étoient le canton de Phank & l'Isle dont nous parlons? Paris n'est-il pas la capitale de Marseille, c'est-à-dire, du royaume où se trouve Marseille?

5.^o Le temple de Jupiter Triphylien ne nous causera pas plus de peine.

On sçait que chez les Payens différentes Tribus contribuoient quelquefois à l'ornement & à la célébrité d'un temple, on en trouvera quantité d'exemples chez les Romains, chez les Grecs, chez les Phéniciens; des édifices semblables ne pouvoient être élevez qu'avec des dépenses considérables, il falloit donc la jonction de plusieurs Tribus pour en faire les frais, & c'étoient ordinairement des Tribus descendues d'ayeuls communs. A la Chine aujourd'hui comme en Grece autrefois, dans toute l'Inde comme à Rome, cela se pratique aussi pour toutes les chapelles des ancêtres. S'il y a donc quelque montagne, quelque isle, quelque forêt, on sçait que ce sont ces sortes de lieux que l'on choisit, parce que d'ordinaire ils sont plus ombragez, par conséquent plus frais, par conséquent plus agréables.

6.^o On demandera à présent : Mais quelles étoient ces trois

Tribus? des Tribus Arabes sans doute, & des Tribus voisines du Pank & de l'Isle de Pankée? mais si l'on m'en croit, considérées dans trois ayeuls,

Les Ismaélites & les Madianites dans Abraham, par Hagar 1.^{re} Tribu.
& par Cethura :

Les Moabites & les Ammonites dans Lot, par ses deux 2.^{de} Tribu.
filles :

Les Amalecites & les Amorhéens dans Esau, par Amalek 3.^e Tribu.
& par Omar :
voilà le *Tetragramme*.

Tous ces peuples étoient tombez dans une idolatrie affreuse, & ils se corrompoient l'un l'autre de plus en plus ; mais cela n'empêchoit pas qu'ils ne retinssent quelque chose des premières traditions, & qu'ils n'eussent quelques connoissances de leurs ancêtres qu'ils avoient apothéosés. Ils pouvoient donc parler plus sensément que les Grecs, d'*Oùganos*, de *Kegros*, de *Zeus*, d'*Epmus* & des autres ; & quand les Inscriptions n'auroient pas été de Mercure lui-même, il avoit eu sous *Kegros*, sous *Zeus*, sous *Osiris*, assez de réputation pour les lui faire attribuer.

7.^o L'Inscription de la colonne étoit écrite en caractères *Panchéens*, & ces caractères étoient ceux dont on se servoit anciennement chez les Egyptiens ; Diodore veut dire, pour les usages journaliers, & j'ai montré ailleurs, d'après lui, que c'étoient les caractères Ethiopiens.

Pourroit-il encore rester quelque scrupule? Voilà la mer où étoit l'Isle Panchaïe, c'étoit la Mer rouge ; voilà sa contrée, selon les Anciens c'étoit l'Arabie, & c'est la même Arabie. Cette Arabie étoit dans le voisinage d'Héliopolis, cela se trouve vrai, la Panchaïe, la Panchéenne ou l'Isle du Pank, c'est la même chose ; l'Isle est vis-à-vis le Pank, dans cette Isle étoit un temple, & ce que j'avois presque oublié, l'Isle pour cela même étoit appelée *Δαμόνων νηος*, l'Isle des Dieux. Le temple appartenoit à trois Tribus, & en voilà manifestement trois voisines, distinguées par trois chefs leurs ancêtres, & distinguées ainsi exprès, à cause des douze Tribus d'Israël,

O o ij

qui ayant une loy séparée & un culte différent, étoient regardées comme des Tribus ennemies, ce qui redoubloit même l'union entre les autres, descendantes d'Abraham & de Lot : je ne sçais si on trouveroit jamais rien de plus juste & de plus marqué.

Il n'est pas nécessaire d'ajouter rien ici, on doit seulement remarquer, que les traditions dont il est parlé dans cette colonne, s'éloignoient peu de celles des Phéniciens, & que quoiqu'il y eût déjà quelque mélange d'idées, néanmoins on sent qu'elles reviennent à un même fond ; c'est un article formel dans le Pentateuque, que le voisinage des Cananéens avoit corrompu toutes ces Tribus, & Moysè recommande par-tout aux Israélites, de ne pas les confondre avec les Cananéens.

La conclusion de tout ceci, est, qu'Evhémère n'avoit été menteur ni sur la Panchaïe ni sur ces traditions, & que les Grecs, Ératosthène, Callimaque, Strabon, Plutarque, n'en ont mal parlé, que par une prévention mal entendue ou une véritable ignorance.



SUITE DES REMARQUES
SUR
LE DIALOGUE DE PLUTARQUE
TOUCHANT LA MUSIQUE.

Par M. BURETTE.

AVERTISSEMENT.

ON a fait imprimer en entier le texte Grec de ce Dialogue, dans le dixième volume de ces Mémoires (page 111.) Ce texte y est accompagné d'une version Française, & suivi d'une partie des Remarques destinées à l'éclaircir.

On a publié dans le treizième volume de ces Mémoires (page 175.) la continuation de ces Remarques, jusqu'à la CLIX.^e inclusivement.

On donne ici la suite de ces Remarques, jusqu'à la CCXLIV.^e inclusivement, & c'est précisément ce qui en a été lû à l'Académie, pendant les années comprises dans ces trois volumes.

Ces Remarques sont du même genre que les précédentes. Il y en a d'historiques, de critiques & de dogmatiques.

Les premières contiennent des recherches curieuses, sur la vie & les ouvrages d'un grand nombre de Poètes-Musiciens, citez dans ce Dialogue; & sur les antiquités de la Musique en général.

O o iij

Les secondes roulent sur les corrections du texte, indiquées, soit par les variantes, que fournissent divers Manuscrits, soit par d'heureuses conjectures, fondées sur beaucoup de vraisemblance.

Dans les Remarques dogmatiques, on se propose d'expliquer à un lecteur intelligent, ce que la Musique moderne a de commun avec l'ancienne; quelle est la juste signification des termes de celle-ci, & en quoi différent les systèmes de l'une & de l'autre.

Toutes ces Remarques répondent très-exactement aux renvois du texte & de la version, marquez par des chiffres.

Celles qui restent encore à imprimer, & qui sont en petit nombre, paroîtront dans les volumes suivans.



CLX. *L* (Aristote) ajoute que le corps de l'Harmonie est un composé de parties dissemblables, qui s'accordent pour- 10. Janvier
1738.

tant les unes avec les autres : mais que les milieux de cette Harmonie s'accordent suivant la raison arithmétique, parce que le son le plus haut étant en raison double par rapport au plus bas, produit la consonnance de l'octave. Συνεξάγει δ' αὐτῆς τὸ σῶμα ἑλεῖν ἐν μεσῶν ἀομοίων, συμφωνούντων μᾶλλον πρὸς ἀλλήλους· ἀλλὰ μὴν καὶ ταῖς μεσότηταις αὐτῆς καὶ τῷ ἀριθμητικῷ λόγῳ συμφωνεῖν. Τὸν γὰρ νῆατον, πρὸς τὸ ὑπάτον ἐκ διπλασίου λόγου ἡρμοσμένον, πῶς ὅλα πασῶν συμφωνίαι ἔκπτεται.] Quand Aristote dit ici que les milieux de l'Harmonie s'accordent suivant la raison arithmétique; cet accord tombe sur les nombres qui expriment les rapports de ces milieux comparez entr'eux & avec leurs extrêmes. En effet, le premier milieu (8.) étant à l'extrême le plus grave (6.) en raison sesquiterce ou de 4. à 3. & l'extrême le plus aigu (12.) étant au premier milieu (8.) en raison sesquialtère ou de 3. à 2. d'un autre côté, le second milieu (9.) étant à l'extrême le plus grave (6.) en raison sesquialtère ou de 3. à 2. & l'extrême le plus aigu (12.) étant au second milieu (9.) en raison sesquiterce ou de 4. à 3. enfin, le second milieu (9.) étant au premier milieu (8.) en raison sesquioctave ou de 9. à 8. il est visible que dans tous ces rapports, les nombres qui les expriment, 4. & 3. 3. & 2. 9. & 8. forment autant de raisons arithmétiques égales. Il en sera de même des deux extrêmes (12. & 6.) comparez ensemble, qui sont entr'eux en raison double ou en raison des nombres 2. & 1. lesquels forment encore une raison arithmétique égale aux précédentes : ce qui constitue l'accord de l'octave.

CLXI. Car celle-ci (l'octave) comme nous l'avons dit plus haut, à la tête de douze unités; l'hypate, de six, & la paramète accordée avec l'hypate en raison sesquialtère, de neuf unités. Pour la mèse, nous avons déjà dit qu'elle en a huit. Or c'est de tout cela que résultent les principaux intervalles de la Musique; savoir, la quarte, qui est en raison sesquiterce; la quinte, qui est en raison sesquialtère; & l'octave, qui est en raison double. La raison

sesquioctave, qui est celle du ton, s'y conserve aussi. Εἴχει γὰρ (ὡς παρειπόρου) τὴν νέαν, δώδεκα μονάδων, τὴν δὲ ὑπάτον, ἑξήκω τὴν δὲ ὀκτώμεσιν συμφωνῶσαν πρὸς ὑπάτιον χαθ' ἡμιόλιον λόγον, ὡς ἑκατὸν μονάδων. Τῆς δὲ μέσης ὀκτὼ εἰς μονάδας ἐλέγμεν. Συγκρίσας δὲ δὴ τὰς τῆς Μουσικῆς τὰ κυριώτατα διαστηματα συμβαίνει, τὸ, τε δὴ πρὸς πρῶτον, ὃ ἐστὶ χτ' τὴν ὀκτώμεσιν λόγον, καὶ τὸ δὴ πέντε, ὃ ἐστὶ χτ' τὴν ἡμιόλιον λόγον, καὶ τὸ δὴ πασῶν, ὃ ἐστὶ χτ' τὸ διπλάσιον· ἀλλὰ γὰρ καὶ τὴν ἐπὶ γόγγυον σφύραται, ὃς ἐστὶ χτ' τὴν ὀκτώμεσιν λόγον.] Il y a ici une correction à faire dans le texte Grec. Au lieu d'y lire χτ' τὸ διπλάσιον, il faut corriger χτ' τὴν διπλάσιον (*suppl. λόγον*) comme on lit auparavant χτ' τὴν ἡμιόλιον λόγον, χτ' τὴν ὀκτώμεσιν λόγον, & ensuite χτ' τὴν ὀκτώμεσιν λόγον.

L'octave a la nète de douze unités (c'est-à-dire, le *mi* d'en haut ;) l'*hypate*, de six, ou le *mi* d'en bas : la *paramése* ou le *si*, (qui avec l'*hypate* ou le *mi* d'en bas, fait la quinte) de neuf unités : la *mése* ou le *la* de huit unités, qui est la quarte de l'*hypate* ou du *mi* d'en bas. Le ton dont parle ici Plutarque d'après Aristote, & qu'il dit être en raison *sesquioctave*, est celui que nous appellons *ton majeur*, qui est comme 9. à 8. c'est-à-dire, que de deux cordes tendues à un ton de différence, pincées en même tems & d'une égale force, la plus grave ne fera que huit vibrations, pendant que la plus aigue en fera neuf. Les raisons ou proportions des trois autres accords, (la quarte, la quinte & l'octave) qui sont la *sesquiforce*, (de 4. à 3.) la *sesquialtère* (de 3. à 2.) & la double (de 2. à 1.) doivent s'expliquer de la même manière ; comme on l'a vu plus haut.

CLXII. Il arrive de-là, que les différentes parties de l'Harmonie se surpassent & sont surpassées réciproquement des mêmes quantités ; qu'il en est ainsi des milieux, les uns par rapport aux autres, & le tout conformément à l'excès qui se trouve dans les nombres, & à la proportion géométrique. Τὰς αὐτὰς ὑπερβαίνει καὶ ὑπερβαίνεται τῆς ἀρμονίας τὰ μέρη ὑπὸ τῇ μέσῃ, καὶ ὑπὸ τῇ πρῶτῃ.

καὶ τὰς

ἡ τὰς μεσοτήτας ὑπὸ τῇ μεσοτήτων, κατὰ τι πλὴν ἐν ἀριθμοῖς ὑπορχήν, ἢ καὶ πλὴν γεωμετρικὴν δύναμιν συμβαίνει.] Il faut lire *συμβαίνει*, comme on le lit quelques lignes plus haut : *συγκείμενός ἐστι δὲ τέτων ... τὰ ... διαστήματα συμβαίνει*, & la même période continue jusqu'à ces mots *καὶ τὸ διπλάσιον*, après lesquels en commence une autre par ceux-ci : *ἀλλὰ γὰρ καὶ τῇ ἐπογδοὺν σάζεσθαι ... πῶς αὐταῖς ὑπορχαῖς ὑπορέχειν καὶ ὑπορέχεσθαι τῆς ἀρμονίας τὰ μέρη ... συμβαίνει*, & non pas *συμβαίνειν* : cela ne souffre point de difficulté.

Les différentes parties de l'Harmonie, dont il s'agit en cet endroit, sont la *nète* & l'*hypate* pour l'octave, la *paramèse* & l'*hypate* pour la quinte, la *mèse* & l'*hypate* pour la quarte, la *paramèse* & la *mèse* pour le ton. Or les nombres qui expriment les rapports de ces différentes parties, ont toujours entr'eux la même différence; car, comme on l'a déjà dit, la *nète* étant à l'*hypate* en raison de 2. à 1. la *paramèse* à l'*hypate* en raison de 3. à 2. la *mèse* à l'*hypate* en raison de 4. à 3. & la *paramèse* à la *mèse* en raison de 9. à 8. on voit que dans tous ces rapports, les nombres qui les expriment, 2. & 1. 3. & 2. 4. & 3. 9. & 8. ont toujours entr'eux la même différence, qui est l'unité. L'auteur ajoute, *le tout conformément à l'excès qui se trouve dans les nombres, & à la proportion géométrique* (καὶ κατὰ τὴν γεωμετρικὴν δύναμιν). c'est-à-dire, à la différence qui se trouve entre les nombres 2. & 1. 3. & 2. 4. & 3. 9. & 8. lesquels déterminent les différentes raisons géométriques, qui conviennent aux différentes parties de l'Harmonie.

Il s'est glissé ici une faute dans la version Françoisse de ce Dialogue, page 37. ligne 19. où l'on a imprimé *harmonique*. Il faut y lire *géométrique*.

CLXIII. *Aristote assure donc, que ces excès réciproques sont dans les proportions suivantes; que la nète surpasse la mèse d'une troisième partie, & que l'hypate est surpassée de la même quantité par la paramèse; en sorte que ces excès sont relatifs. Car les grandeurs surpassent & sont surpassées du même nombre de parties. Αποφαίνει γὰρ αὐτὰς Ἀριστοτέλης τὰς δυνάμεις ἔχουσας τοιαύτας, πλὴν*
Mem. Tome XV. Pp

ἢ νάτιον, τῆς μέσης καὶ τεύει μέρει καὶ αὐτῆς ὑπερέχουσι· πῶς δ' ὑπάτιον ὑπὸ τῆς ᾠδαμέσης ὑπερχομένην ὁμοίως ὡς γίνετο πρὸς ὑπεροχῆς τὴν πρὸς π. Τοῖς γὰρ αὐτοῖς μέρεσιν ὑπερέχουσι καὶ ὑπερέχονται.] Il faut toujours se ressouvenir que l'*hypate* (ou le *mi* d'en bas) équivalait au nombre 6. la *nète* (ou le *mi* d'en haut) à 12. la *mèse* (ou le *la*) à 8. & la *paramèse* (ou le *si*) à 9. Sur ce pied-là, Aristote a raison d'assurer, 1.^o que la *nète* (ou le *mi* d'en haut) surpassait la *mèse* (ou le *la*) d'une troisième partie; car c'est ainsi que 12. (qui répond à la *nète*) surpassait 8. (qui répond à la *mèse*;) & 2.^o que l'*hypate* (ou le *mi* d'en bas) est aussi surpassé d'une troisième partie par la *paramèse* (ou le *si*;) car c'est ainsi que 6. (qui répond à l'*hypate*) est surpassé par 9. (qui répond à la *paramèse*.) On pourroit ajouter que la *nète* (12.) surpassait la *paramèse* (9.) d'une quatrième partie, & que l'*hypate* (6.) est aussi surpassée d'une quatrième partie par la *mèse* (8.) Car c'est ainsi que le nombre 12. surpassait le nombre 9. & que le nombre 6. est surpassé par le nombre 8.

CLXIV. C'est ainsi que les raisons, suivant lesquelles les extrêmes de la *mèse* & de la *paramèse* surpassent & sont surpassés, se trouvent les mêmes; savoir, la raison sesquitière & la sesquialtère. Or cet excès est harmonique. Mais les excès de la *nète* & de la *mèse* sont du nombre de ceux qui consistent dans une égale partie, suivant la proportion arithmétique. Il en est de même de la *paramèse*, par rapport à l'*hypate*. Car la *paramèse* surpassait la *mèse* en raison sesquioctave. De plus, la *nète* est à l'*hypate* en raison double; la *paramèse* à l'*hypate*, en raison sesquialtère; & la *mèse* à l'*hypate*, en raison sesquitière. Τοῖς γὰρ αὐτοῖς λόγοις ἄλλοι τῆς μέσης καὶ ᾠδαμέσης ὑπερέχουσι καὶ ὑπερέχονται, ἐπιτετατοὶ καὶ ἡμιολίω. Τοιαύτη δὲ ὑπεροχὴ ὅσιν ἡ ἀρμονικὴ. Ἡ δ' τῆς νάτης ὑπεροχὴ καὶ τῆς μέσης καὶ ἀριθμητικοὶ λόγοι ἴσῳ μέρει τὰς ὑπεροχὰς ἐμφαίνουσιν· ὡσαύτως καὶ ἡ ᾠδαμέσι τῆς ὑπάτης. Τῆς γὰρ μέσης ἡ ᾠδαμέσι καὶ τὸν ἐπὶ γένεον λόγον ὑπερέχει. Πάλιν ἡ νάτη τῆς ὑπάτης διπλασία ὅσιν, ἡ δ' ᾠδαμέσι τῆς ὑπάτης ἡμιόλιος, ἡ δ' μέσι ἐπιτετατος πρὸς ὑπάτιον ἡρμωται.] Les extrêmes de la *mèse* & de la *paramèse* sont la *nète* & l'*hypate*. Or

la *nète* (12.) est à la *paramèse* (9.) comme 4. à 3. ou en raison sesquiterce; & la *mèse* (8.) est aussi à l'*hypate* (6.) comme 4. à 3. c'est-à-dire en raison sesquiterce. De même la *nète* (12.) est à la *mèse* (8.) comme 3. à 2. ou en raison sesquialtère, & la *paramèse* (9.) est aussi à l'*hypate* (6.) comme 3. à 2. ou en raison sesquialtère. Il est donc constant que la raison sesquiterce & la raison sesquialtère expriment toujours les rapports qui sont entre ces milieux de l'Harmonie & leurs extrêmes.

De plus, l'excès de la *nète* (12.) sur l'*hypate* (6.) étant 6. l'excès de la *nète* (12.) sur la *mèse* (8.) étant 4. l'excès de la *nète* (12.) sur la *paramèse* (9.) étant 3. l'excès de la *paramèse* (9.) sur l'*hypate* (6.) valant 3. l'excès de la *mèse* (8.) sur l'*hypate* (6.) valant 2. l'excès de la *paramèse* (9.) sur la *mèse* (8.) valant 1. il sera vrai de dire que l'excès 6. de la *nète* sur l'*hypate*, l'excès 3. de la *nète* sur la *paramèse*, ou de la *paramèse* sur l'*hypate*, & l'excès 2. de la *mèse* sur l'*hypate*, sont en proportion harmonique; & que l'excès 1. de la *paramèse* sur la *mèse*, l'excès 2. de la *mèse* sur l'*hypate*, l'excès 3. de la *paramèse* sur l'*hypate*, ou de la *nète* sur la *paramèse*, & l'excès 4. de la *nète* sur la *mèse*, sont en proportion ou progression arithmétique.

La version Latine de *Valgus* offre dans le passage précédent, & dans celui-ci, quelques diverses leçons. 1.^o Cette phrase Grecque, *τὴν μὲν νήτην τὴν μέσην τὴν ὑπάτην, μέσην τὴν αὐτὴν ὑπὲρ τοῦ ὑπάτου τὴν δὲ νήτην ὑπὲρ τῆς μέσης*, est rendue par cette phrase Latine, *Neten videlicet tertia parte sui mese præstantem, hypaten verò à mese similiter superatam*; où l'on voit la *mèse* en dernier lieu pour la *paramèse*. Si ce mot se lisoit ainsi dans son M.S. Grec, c'étoit une faute; car il est faux que l'*hypate* (6.) soit surpassée d'une troisième partie par la *mèse* (8.) Elle ne l'est de cette quantité que par la *paramèse* (9.)

2.^o Après ces mots (*ἀλλὰ καὶ τὴν ὑπάτην τὴν νήτην*) on lit dans cette version; *apparet & existit vis etiam geometrica, cum nete sit sesquialtera ipsius mesos, & paramese hypates sesquialtera, & ipsa eadem paramese præstat ipsi mese parte octava, &c.* c'est-à-dire: on y apperçoit aussi la proportion géométrique, puisque

la nète est à la mèse en raison sesquialtère, & que la paramèse est à l'hypate aussi en raison sesquialtère, & que la même paramèse est à la mèse en raison sesquioctave, &c. Ce qui est vrai; car la nète (12.) est à la mèse (8.) en raison de 3. à 2. & la paramèse (9.) est à l'hypate (6.) dans la même raison, &c.

CLXV. Et il la compose très-naturellement, elle & toutes ses parties, de l'infini, du fini & du pair-impair. En effet, si on la prend dans toute son étendue, elle tient du nombre pair, étant divisible en quatre parties, qui en sont les termes. Si l'on envisage ses parties & ses raisons ou proportions, on y trouve le pair, l'impair & le pair-impair, &c. Συμνήσοι ὁ φυσικώτατα ἐκ τε τῆς ἀπειρου, καὶ περαινύσης, καὶ ἐκ τῆς ἀποπερίως φύσεως, καὶ αὐτῶν, καὶ τὰ μέρη αὐτῆς πάντα. Αὐτὴ μὲν γὰρ ὅλη ἀρτία ὅτι, τετραμερὴς ὅσα τοῖς ὅροις· τὰ δὲ μέρη αὐτῆς, καὶ οἱ λόγιοι, ἀρτιοὶ, καὶ περιεσσοὶ, καὶ ἀποπερίεσσοι.] Je crois qu'il faut lire dans ce passage, ἐκ τε τῆς ἀρτίας (au lieu d'ἀπειρου) καὶ περιεσσοῦ (au lieu de περαινύσης) καὶ ἐκ τῆς ἀποπερίως φύσεως: à moins que les deux mots ἀπειρος & περαινύσι, l'infini & le fini, ne se prissent aussi dans la signification du pair & de l'impair; & c'est de quoi, jusqu'à présent, je n'ai point d'exemple. A la faveur de cette correction, le sens du passage est fort clair: & il la compose très-naturellement, elle & toutes ses parties, du pair, de l'impair & du pair-impair. Après quoi, pour spécifier davantage, Plutarque ajoute, que si l'on prend l'Harmonie dans toute son étendue, elle tient du nombre pair, étant divisible en quatre parties, qui en sont les termes: & c'est des trois accords consonnans & du ton, qu'il veut parler: & quant à ses parties & à ses raisons, on y trouve (continue-t-il) le pair, l'impair & le pair-impair: ce qu'il explique ensuite, en disant, que le pair se rencontre dans la nète, qui est de douze unités, & divisible en deux parties égales ou deux fois six: l'impair dans la paramèse, qui est de neuf unités, & divisible en deux parties inégales 5. & 4. le pair dans la mèse, qui est de huit unités, & divisible en deux parties égales ou deux fois quatre: le pair-impair dans l'hypate, qui est de six unités, & qui est divisible en deux parties égales ou deux

fois-trois . . . & comme ces deux parties sont deux nombres impairs (3. & 3.) on appelle ce nombre (6.) *pair-impair* ou *pairement impair* (ἀρπότεραςός.)

Sur l'Harmonie dans les sensations.

CLXVI. 1. *Les sensations dont nos corps sont douez, ne s'accomplissent pas sans quelque sorte d'Harmonie, sur-tout . . . la vûe & l'ouïe font appercevoir de l'Harmonie, par l'entremise du son & de la lumière.* Ἀλλὰ μὲν καὶ αἱ αἰσθητικαὶ αἱ τοῖς σωμασιν ἐκινούμεναι, ἀπὸ τινὸς ἁρμονίας . . . ὅπως τε καὶ ἀκοή, καὶ φωνή καὶ φωτὸς τινὲς ἁρμονίας ὁραταί. L'Harmonie, l'accord ou la consonnance de plusieurs sons (comme je l'ai remarqué plus haut) n'est dûe qu'à la rencontre des vibrations des corps sonores, lesquelles concourent ensemble plus ou moins fréquemment, suivant certaines proportions, & par l'entremise de l'air, ébranlé de la même manière; se communiquent aux fibres nerveuses, qui composent l'organe immédiat de l'ouïe, & y excitent une sensation plus ou moins agréable. Il en est de même des couleurs, par rapport à l'organe de la vûe, & il ne seroit pas impossible d'établir une sorte d'analogie entre les sons & les couleurs, de découvrir les justes proportions, suivant lesquelles celles-ci font leurs différentes impressions sur le fond de l'œil, & d'expliquer pourquoi, parmi ces couleurs, les unes flatent agréablement cet organe, & les autres le blessent. C'est de quoi l'on a déjà vu quelques essais, très-dignes de la curiosité & de l'attention du public, dans une dissertation lûe à l'Académie Royale des Sciences par M. de Mairan^b, & dans le claveffin coloré du P. Castel, dont les *Mémoires de Trévoux* ont rendu compte. Plutarque reconnoît encore dans les objets des autres sensations, de l'odorat, du goût & du toucher, une sorte d'Harmonie, beaucoup moins distincte, à la vérité, & dont il seroit difficile de bien déterminer les proportions.

2. *Il en est de même des autres sensations, qui suivent celles-là. Elles sont toutes réglées selon les loix de l'Harmonie . . . quoiqu'elles*

^a N.° 153.

^b Voyez les *Mémoires* de cette Aca-

démie, année 1737. pag. 1. & suivantes.

soient plus foibles que les premières, sans en être pourtant dépendantes. Καὶ ἄλλαι δ' αὖτως ἀκόλουθοι χεῖρ' ἀρμονίᾳ συνεστῶσι . . . ἐλάττω μὲν ἐκείνων ἔσαι, ὥς αὖ πο δ' ἐκείνων.] En suivant la ponctuation de ce passage, il faudroit traduire, *quoiqu'elles soient plus foibles que les premières, sans en être pourtant éloignées* (ὥς αὖ πο δ' ἐκείνων.) Mais je suis persuadé qu'il faut lire ὥς ὑπὸ δ' ἐκείνων, sans pourtant dépendre de celles-là.

Sur le Cantique de Castor.

CLXVII. *Le cantique de Castor.* Τὸ χαλάρυτον Καστέριον ἡνολέτο μέλος.] Il est parlé de ce cantique ou de cet air dans Pollux, comme d'un chant guerrier, en usage parmi les Lacédémoniens, & à la cadence duquel ils marchaient au combat: μέλος δ', Καστέριον μὲν, τὸ Λακωνικὸν ἐν μάχαις, ὑπὸ δ' ἐμβατήριον ῥυθμόν. L'épithète ἐμβατήριος appliquée ici au rythme ou à la cadence, & qui désigne une marche pour l'attaque ou pour le combat, se donnoit aux ^b airs chantez ou jouez en cette occasion, & même aux ^c flûtes ou aux autres instrumens employez en pareil cas. Ce cantique ou cette hymne portoit le nom de Castor, parce qu'on y invoquoit ce Héros Lacédémonien, & qu'on y célébroit ses exploits; ou peut-être parce qu'on lui attribuoit (selon ^d Eustathe) l'invention de cette marche militaire, qui étoit une sorte de danse. Mais ce n'étoit nullement à cause de l'animal connu sous cette dénomination, comme ^e Suidas l'a sottement avancé en ces termes: Καστέριον μέλος, τὸ ὅτι Κάστρος ὁ Ζεύς: *le chant castorien est celui de l'animal qui porte ce nom.*

Nous avons dans ^f Pindare un ancien témoignage touchant cet air de Castor; & voici comme ce Poète s'en explique:

— Τόδ' ἔ μ' ἔφ' φοίνισσαν ἑμπολὴν
Μέλος ὑπὲρ πολιᾶς ἀλὸς πέμπεται.
Τὸ Καστέριον
Δ' ἐν Αἰολίδεσσιν ἡρδᾶς

^a Lib. 4. c. 10. sect. 78. edit. Amst.

^b Id. ibid. c. 7. sect. 53.

^c Id. ibid. c. 10. sect. 82.

^d Iliad. 16. vers. 617. p. 1078.

lin. 23. edit. Rom.

^e Voc. Καστέριον.

^f Pythion. Od. 2. vers. 125.

Θέλων, ἄθροισιν χάριν ἐπακτύπου

Φόρμιχος ἀπὸ μύθος

C'est-à-dire: Je vous envoie cette ode par mer, comme une marchandise Phénicienne. Ne lui soyez pas moins favorable que vous l'avez été à mon cantique de Castor, composé sur le mode Eolien, & prêtez-vous à l'agrément qu'elle emprunte des sons de la lyre à sept cordes. Bindare, dans un autre endroit, parle encore d'hymnes Castoriennes (Καστορείων ὕμνων) dont il veut gratifier l'Athlète Hérodote, vainqueur à la course des chars. On peut consulter sur ces deux passages l'ancien Scholiaste, par rapport au cantique de Castor.

Plutarque s'étend encore davantage sur ce sujet dans la vie de Lycurgue, en parlant des Lacédémoniens: Lorsqu'ils étoient en bataille (dit-il) & à la vue de l'ennemi, le Roi immoloit une chèvre, commandoit à tous ses soldats de se couronner de fleurs, & aux joueurs de flûte de jouer l'air de Castor; puis il entonnoit le premier l'hymne du combat; & c'étoit un spectacle également sérieux & formidable, de les voir ainsi marcher en cadence au son des flûtes, sans jamais rompre leurs rangs, ni marquer aucune crainte, & aller tranquillement & gayement s'exposer aux plus grands périls. Valère-Maxime fait aussi mention de cette coutume des Lacédémoniens, de ne marcher au combat qu'au son des flûtes, afin qu'encouragés par la cadence anapestique de l'air que faisoit entendre cet instrument, ils attaquaient l'ennemi avec plus de bravoure; *Ejusdem civitatis (Spartanæ) exercitus non ante ad dimicandum descendere solebant, quam tibie concentu & anapesti pedis modulo cohortationis calorem animo traxissent, vegeto & crebro ictus sono strenue hostem invadere moniti.*

Thucydide en allègue une cause toute différente, comme le remarque Aulu-Gelle. Si les Lacédémoniens, ces guerriers si fameux, dit l'Historien Grec, n'employent dans les combats ni les trompettes, ni les cornets, & ne font usage que des flûtes; ce n'est par aucun acte de religion, ni pour s'exciter

¹ Isthm. Od. 1. vers. 21.

² Pag. 97. lin. 28. edit. Steph.

Græc.

³ Lib. 2. cap. 6. 2.

⁴ Lib. 5. sect. 20. edit. Lottin.

Lib. 1. cap. 11.

Lydiens s'animoient au combat par l'harmonie des chalumeaux, des flûtes & des lyres (*πικτίδων*.) *Halyattes autem* (dit l'auteur Latin) *Rex terræ Lydiae, more atque luxu barbarico præditus, cum bellum Milesiis faceret, ut Herodotus in historiis tradit, concinentes fistulatores & fidicines, atque feminas etiam tibicinas, in exercitu atque in procinctu habuit, lascivientium delicias conviviorum.* Il paroît par ce passage d'Aulu-Gelle, que le Roi de Lydie employoit dans son armée ces Musiciens à des fonctions bien différentes de celles qu'en exigeoient les Lacédémoniens & les Crétois. Elles étoient beaucoup plus capables d'énerver les gens de guerre, que de les encourager, puisqu'elles servoient principalement au plaisir de la table (*lascivientium delicias conviviorum.*) Mais c'est une réflexion d'Aulu-Gelle, & c'est de quoi Hérodote ne dit pas un mot; témoignant seulement que ce Roi faisoit marcher son armée sur les terres des Milésiens, au son de ces divers instrumens: *Ἐστρατιώτες δ' ὑπὸ σφετέρῃν τε καὶ πικτίδων, καὶ αὐλῶν γυναικῶν τε καὶ ἀνδρῶν.* Du reste les auteurs varient beaucoup entre eux, sur les espèces d'instrumens de Musique, employez dans les armées par les Crétois & les Lacédémoniens. Ces variations roulent sur la flûte, le chalumeau, la lyre, la cithare, la *pestûde*. C'est de quoi l'on trouvera des preuves dans le traité de *Meursius* touchant l'île de Crète.

CLXIX. *Les Argiens dans les jeux qu'ils appelloient Sthéniens, mettoient la flûte en œuvre pour animer les luteurs.* *Ἀργαῖοι δ' αὖτε τῶν τῶν Σθένειων τῶν χαλουμεδόνων παρ' αὐτοῖς πάλιν ἐχέοντο τῇ αὐλῇ.* L'antiquité nous apprend peu de choses touchant ces jeux *Sthéniens*. Ils furent instituez, comme l'assûre ici Plutarque, par les Argiens, ^a en l'honneur de l'Egyptien Danaüs, neuvième Roi d'Argos, puis rétablis en l'honneur de Jupiter surnommé Σθένιος, *le fort, le puissant*, d'où ils prirent le nom de *Sthéniens*. ^a Hésychius fait mention de ces jeux en ces termes: Σθένια, ἀγωνίς οἱ Ἀργεῖοι πο

Sur les Jeux
Sthéniens.

^a Cap. 12.

^a Kuhn. in Paus. l. 2. p. 188. not. 3.

Mem. Tome XV.

^a Voc. Σθένια.

μερορηρεύετο. *Meursius* dans sa ^b *Gracia feriatæ*, n'allègue sur ce point que le seul passage d'Hésychius, sans rien dire de celui de Plutarque, ni de celui de Pausanias, que je vais rapporter. Pierre *Castellan*, dans son traité de *festis Græcorum*, en dit encore moins que *Meursius*, & l'obmet totalement. ^c Pausanias témoigne que de son tems, on voyoit encore sur le chemin qui conduit de Trézène à Hermione, une roche ou une pierre, nommée originairement l'autel de Jupiter *Sihémien*, qu'on appelloit la roche de *Thésée*, depuis que ce Prince encore tout jeune la remua, pour tirer de dessous la chaussure & l'épée, qui devoient le faire connoître à *Égée* son père, & que celui-ci dans ce dessein y avoit cachées. Il ne faut point confondre ces jeux ou cette fête Argienne (Σθένια) avec une autre que les femmes Athéniennes célébroient sous le nom de Στήνια, & dans laquelle ces femmes se brocaroient & se disoient mille injures. Il en est parlé dans ^d Hésychius & dans ^e Suidas. De-là dériveroit le verbe Grec ζημιῶσαι, injurier. Voyez ci-après, n.^o 248.

CLXX. C'est une loi encore présentement, de jouer de la flûte, dans les combats du Pentathle. Οὐ μὲν ἀλλὰ, ἐπὶ καὶ νῦν, τοῖς πεντάθλοις νερόμυται ἀρσενικοῦσιν. [Le Pentathle étoit l'assemblage de cinq sortes d'exercices agonistiques, auxquels certains athlètes faisoient profession de réussir également, & y combattoient successivement dans les jeux publics de la Grèce, pour gagner un seul prix proposé; car pour le mériter, il falloit vaincre de suite dans ces cinq espèces de combats. Il faut consulter pour un plus ample éclaircissement sur ce point, ma *Dissertation touchant le Pentathle*, imprimée dans nos *Mémoires de Littérature*, Tome III. page 318.

Sur la courante de Hiérax.

CLXXI. On n'y joue rien . . . qui ressemble à ces airs que l'usage avoit consacré chez nos ancêtres, tel que celui qui avoit composé Hiérax . . . & qu'on nommoit Endromé. Οὐδὲν μὲν . . .

^b Pag. 253.

^c Lib. 2. cc. 32. § 34. pp. 188. & 192.

^d Voc. Στήνια.

^e Voc. Στήνια.

ἀρχαῖον.... ὡς περ τὸ ὑπὸ Γέρακος πεποιημένον..... ὁ ἐκαλεῖτο
 ἐσθρομή.] Le Musicien dont il est ici question, étoit (selon
 * Pollux) le domestique, le disciple & le favori du fameux
 Olympe, dont j'ai parlé ^b ci-dessus. Οὐλύμπου δ' ἑὺ οἰκίτης,
 καὶ μαθητὴς, καὶ ἐσθρόμος. Il mourut jeune, au rapport du
 même ^c auteur; (νέος μὲν ἐπλεύτα.) Il composa un *Nome* ou
 cantique appelé de son nom ^d ἱεράκιος. C'est apparemment
 celui que Plutarque désigne ici par le surnom d'ἐσθρομή
 (courante.) On l'exécutoit sur ^e flûte; & on le jouoit, pour
 animer les athlètes, qui dispuoient le prix du Pentathle. Voilà
 tout ce que l'on sait, sur l'article de ce Hiérax.

CLXXII. Si l'on remonte encore à des tems plus reculez, on
 trouvera que les Grecs n'avoient alors aucune connoissance de la Mu-
 sique du Théâtre. Εἰ μὲντοι ἢ ἐπὶ ἀρχαιοτέροις, ἔδδ' εἰδέναι φασι
 τὰς Ἑλλήνας πλὴν Θεατρικὴν μῦσιν.] Le terme Μῦσαι se doit
 prendre ici, non seulement pour la Musique, mais encore
 pour la Poësie, pour la Danse & pour tout ce qui formoit les
 spectacles du théâtre. Après l'établissement de ces sortes de
 lieux consacrez au divertissement du public, la Musique, la
 Poësie & la Danse prirent un caractère tout nouveau, & fort
 différent de celui qu'elles avoient gardé jusqu'alors; & c'est-là
 que Plutarque fixe l'époque de la corruption & du dépérisse-
 ment de la Musique.

CLXXIII. 1. Il paroît même assez probable, que ce mot
 Théâtre, qui est d'un usage plus récent, & celui de Theorein, qui
 est beaucoup plus ancien, & qui veut dire être spectateur, pour-
 roient bien l'un & l'autre tirer leur origine du mot Theos, qui
 signifie Dieu. Εἰκὸς ὅτι εἶναι, ὅτι τὰ Θεάβον ὕστερον, καὶ τὰ Θεωρῆν
 πολὺ παλαιότερον, ἀπὸ τοῦ Θεῦ πλὴν παρομοιολογίας ἔλαβεν.] Comme
 les sacrifices & les autres cérémonies religieuses fournissoient
 aux peuples les principaux spectacles, avant que les théâtres
 fussent établis; & que ces spectacles n'avoient alors que la

* Lib. 4. c. 10. sect. 79. edit. Amst. | ^c Idem, ibidem.

^b N.º 30. | ^d Idem, ibidem.

Divinité pour objet : Plutarque s'imagine que le verbe Grec *θεωρεῖν* & le substantif *θεωρετής* viennent originairement du mot *θεός*; & que dans la suite on s'est servi de ces deux termes pour désigner des spectacles d'un genre tout différent, c'est-à-dire ceux du théâtre. Mais comme avant qu'il y eût des représentations théâtrales, les spectacles ne se bornoient pas au seul culte des Dieux, & que l'univers entier en offroit aux yeux une variété infinie; il y a grande apparence, que le verbe *θεῶν*, *θεῶντα*, *regarder*, *contempler*, *être spectateur*, d'où dérivent *θεωρεῖν* & *θεωρετής*, est d'une origine pour le moins aussi ancienne que le mot *θεός*, & que ces deux termes n'ont rien de commun, ni pour l'étymologie, ni pour la signification. Les Grecs ont sans doute pris des Orientaux leur verbe *θεῶν*, *θεῶν*, *θεῶν*; & en Hébreu *Thaha* *תהא* signifie *regarder*, *admirer*.

2. *La Musique y est si différente de ce qu'elle étoit autrefois, qu'on y a perdu la pratique & même le souvenir de celle qui servoit à régler les mœurs.* Τοσοῦτον ἑπιδέδωκε τὸ τῆς ἀλγορεῖας εἶδος, ὥστε τῷ μὴ παιδευτικῷ τρόπῳ μὴδὲ μυσικῇ μὴδὲ ἀντίληψιν εἶναι.] Suivant l'idée qu'avoit Plutarque, sur l'extrême corruption qui s'étoit successivement glissée dans la Musique de son tems, il pourroit fort bien avoir écrit ici *ἀλγορεῖας*, dont les copistes dans la suite auront fait par inattention *ἀλφορεῖας*, qui est une expression beaucoup plus foible. En ce cas-là, il faudroit traduire la phrase en ces termes : *Quant à notre tems, la Musique est parvenue à un tel excès de corruption, &c.*

1.^{er} Juillet
1738.

CLXXIV. *Mais (dira quelqu'un) est-il vraisemblable, &c.* Εἰποί τις, ὅτι τῶν, ἔδεν οὐδ', &c.] Dans tous les imprimés ces mots, *εἰποί τις*, *ὅτι τῶν*, terminent la période précédente, & dépendent de la particule *ὥστε*, en sorte que l'on diroit, *mon ami, que, &c.* Les traducteurs ont suivi une autre ponctuation, & ont fait de ces mêmes mots le commencement de la période suivante : *Quelqu'un diroit, quelqu'un pourroit dire : Mon ami, les anciens n'ont donc rien trouvé de nouveau, &c.* J'ai suivi cette dernière ponctuation comme la meilleure : c'est-à-dire que

J'ai mis un point après *μοδων*, au lieu d'une virgule, & une virgule après *ὁ ταν*, au lieu d'un point.

CLXXV. *Attribuent à Terpandre l'usage de la nète Dorienne, que les Musiciens, avant lui, n'admettoient point dans le chant.* *Τερπάνδρῳ μὲν πρῶτον τὸ Δωρίον νήτιν προσέτιθεσαν, ὃ χρῆσασθαι αὐτῇ τῷ ἑμπαρῶν καὶ τὸ μέλος.]* La cithare de Terpandre n'avoit que sept cordes, ou, ce qui revient au même, étoit composée de deux tétracordes conjoints. Ces sept cordes étoient 1.^o l'*hypate*, (*mi*) 2.^o la *parhypate*, (*fa*) 3.^o le *lichanos*, (*sol*) 4.^o la *mèse*, (*la*) 5.^o la *trite*, (*si b*) 6.^o la *paranète*, (*ut*) 7.^o la *nète*, (*ré*.) Des trois modes usitez alors, savoir le Dorien, le Phrygien & le Lydien, le premier étoit le plus grave, & sa plus basse note étoit l'*hypate*, ou le *mi*. Les Musiciens n'en pouffoient point la modulation jusqu'à la *nète* ou au *ré* avant Terpandre; en sorte que le mode Dorien étoit chez eux renfermé dans les six premiers sons de l'heptacorde, ou dans l'étendue de la fixte. Mais Terpandre mit en œuvre la septième corde, ou la *nète* (*ré*) pour ce mode; & par-là il en égarâ un peu la gravité.

Sur l'usage de la *nète* Dorienne, attribué à Terpandre.

CLXXVI. *On dit aussi, que le mode Mixolydien a été entièrement trouvé après les autres.* *Καὶ τὸ μίξολύδιον ὃ τόνον ὄλον προσεξευρήσθαι λέγεται.]* Les trois modes les plus anciens, le Dorien, le Phrygien & le Lydien, étoient distans l'un de l'autre d'un ton à l'aigu; en sorte que si le Dorien répondoit à notre *mi*, le Phrygien répondoit à notre *fa dièse*, & le Lydien à notre *sol dièse*. Dans la suite, on partagea en deux demi-tons chacun des deux tons, que comprenoient ces trois premiers modes; ce qui donna place à deux modes nouveaux; à l'Ionien, entre le Dorien & le Phrygien; & à l'Eolien, entre le Phrygien & le Lydien: d'où il paroît que l'Ionien répondoit à notre *fa*, & l'Eolien à notre *sol*. Enfin on y joignit le Mixolydien (autrement dit l'*Hyperdorien*) que l'on plaça un demi-ton plus haut que le Lydien, c'est-à-dire sur notre *la*: & lorsqu'on jouoit sur ce mode Mixolydien, la cithare heptacorde

Sur le mode Mixolydien, postérieur aux autres modes.

devoit être montée de deux tons & demi plus haut, que celle sur laquelle on jouoit dans le mode Dorien.

Sur la mélodie orthienne.

CLXXVII. *De même que celui de la mélodie orthienne, composée selon ces deux rythmes, l'orthien & le trochée-sémantique.* Καὶ τὸν τῆς ὀρθίης μελωδίας τέστιν τὸν χτ' τὰς ὀρθίης, πρὸς τ' ὀρθιον σηματὸν προχαῖον.] Meziriac juge que ce passage est corrompu; mais il ne tente rien pour le corriger. Il croit seulement qu'Aniyot a lû σηματὸρα au lieu de σηματὸν; ce qu'il infère de la manière dont ce traducteur a rendu ce passage en François; le cantique qui se nomme orthien, par le trochée pour sonner à l'arme, & resveiller les courages. J'ai parlé^a ailleurs assez au long des airs orthiens. Ce passage, tel qu'on le lit aujourd'hui dans les imprimés, ne fait aucun sens raisonnable: mais je crois qu'on peut le rétablir à très-peu de frais. Je n'y change que deux lettres, lisant ῥυθμοὺς au lieu d'ὀρθίης: j'efface la préposition πρὸς, & j'insère la conjonction καὶ entre ὀρθιον & σηματὸν. Voici donc comme je lis tout le passage: καὶ τῆς ὀρθίης μελωδίας τέστιν, καὶ χτ' τὰς ῥυθμοὺς, τὸν ὀρθιον, καὶ τὸν σηματὸν προχαῖον, en sous-entendant ἔχειν λέγειν, qui est dans la phrase précédente: & voici comme je le traduis: *de même que celui (le mode) de la mélodie orthienne, composée selon ces deux rythmes, l'orthien & le trochée-sémantique.*

Il faut maintenant expliquer en particulier quelques-uns de ces termes, qui ne sont pas d'un usage ordinaire. La *mélodie orthienne* est ici la même chose que le *Nome* ou le *cantique orthien*, dont j'ai parlé^a plus haut. Ce *Nome* (selon^b Pollux) tiroit son nom du rythme *orthien*, composé de douze tems ou de six longues; deux pour le *levé*, & quatre pour le *frappé*. Il y avoit un second rythme, qui étoit le contraire de l'*orthien*, étant formé de six longues, comme celui-là, mais dont les quatre premières étoient pour le *frappé*, & les deux autres pour le *levé*. On l'appelloit προχαῖος σηματὸς. C'étoit un rythme du genre double, dont la marche (----|--) imitoit

^a N.^o 49.

^a Ibidem.

^b Lib. 4. cap. 9. sect. 63. 73. edit. Anstet.

celle du trochée (-v) de même que la marche de l'*orthien* (---|---) imitoit celle de l'*iambe* (v-.) ^cAristide-Quintilien en fait mention, & dit qu'on l'avoit surnommé *σημαντός*, parce qu'ayant beaucoup de lenteur dans ses tems, les Artistes employoient au commencement de l'air certains signes ou certaines marques (*σημασίας*) pour indiquer la mesure ou la marche de ce rythme, qui doubloit tous les *frappés*: *σημαντός δὲ, ὅτι βραδύς ὢν τοῖς χρόνοις ὅτε τεχνιταῖς ῥῆται σημασίας, ὡς ἀκολουθήσεως ὥστε διπλασιάξων τὰς διόσεις.*

CLXXVIII. *Que si, comme l'affûre Pindare, Terpande a été l'inventeur des chants scoliens.* Εἰ δὲ, καὶ ὁ Πίνδαρος φησι, καὶ τῶν σκολίων μελῶν Τέρπανδρος ἀρετὴς ἦν.] Ce témoignage de Pindare ne se trouve point dans les ouvrages qui nous restent de lui; & il faut en croire Plutarque sur sa parole. Les airs *scoliens* (*σκολιὰ μέλη*) écrits par un *ῥάπτα*, chez tous les auteurs Grecs qui en ont parlé, & jamais par un *ῥι*, tiroient cette dénomination de l'adjectif *σκολιός*, *oblique*, *tortu* ou *tortueux*, *difficile*. Or ces auteurs Grecs, sans compter Plutarque, sont ^aPlaton, ^bAristophane & son scholiaste, ^cClément Alexandrin, ^dAthénée, ^ePollux, ^fHésychius, ^gSuidas, ^hEustathe, ⁱProclus dans sa *Chrestomathie*, &c. Tous conviennent que ces airs assaisontoient les plaisirs de la table, d'où ils les qualifient de *παράσια*; quoiqu'il s'en fallût bien qu'ils fussent tous ce que nous appellons des *chansons à boire*, puisqu'ils rouloient, la plupart, sur des sujets tout différens, tels que l'amour, les louanges des Dieux & des grands-hommes, certains proverbes, des sentences & des maximes pour la règle des mœurs, des traits de raillerie; &c.

Recherches
sur les chants
Scoliens.

^a Lib. 1. pp. 37. & 38. ed. Meib.

^b In Gorgia, pag. 283. A. edit. Læmar.

^c In Raris, v. 1337. In Acharn. v. 531. In Vesp. v. 1217. 1231. & 1232.

^d Pædag. lib. 2. cap. 4. p. 165. D. edit. Paris.

^e Lib. 15. c. 14. p. 693. F. 694.

cap. 15. p. 695. c. 16. p. 696. B.

^f Lib. 4. cap. 7. sect. 53. lib. 6. c. 19. sect. 108.

^g Voc. Σκολιὰ.

^h Voc. Σκολιὰ & Σκολιόν.

ⁱ In Odys. lib. 7. p. 1574. l. 11. edit. Rom.

^j Pag. 10. edit. Wechel. in-4.

Mais d'où venoit leur dénomination de *scoliens*? En quoi consistoit cette *obliquité*, cette *tortuosité*, cette *difficulté*, qui les caractérisoit, & leur avoit fait imposer un tel nom? C'est sur quoi les Grammairiens sont peu d'accord entre eux.

Ce n'étoit point (dit ^k Hésychius) dans le tour particulier de la modulation de ces airs, quoiqu'il s'y rencontrât quelque sorte d'*obliquité* ou de *travers*. Mais c'étoit dans la difficulté de les chanter, que tout le monde n'étoit pas capable de vaincre, & qui demandoit une intelligence particulière. Σκολιά, πλὴν παρ' ὅτιον ὡδὴν ἔπος ἔλεγον, ὃ δὲ τὴν μελοποιίαν πρόπον, ὅτι σκολιὸς ὤν· ἀλλ' ὅτι ἔχ' ἅπαντες ἤδον αὐτὰ, ἀλλὰ μόνοι οἱ σιωπετοί. Cette raison d'Hésychius pourroit être de quelque poids. Mais celles que d'autres allèguent (au rapport de Jule-César ¹ Scaliger) & qu'ils empruntent, soit du pied poétique, nommé *amphibraque*, ou *scolios* (oblique) lequel ils supposent gratuitement avoir été admis par préférence dans les airs *scoliens*; soit des flûtes *obliques*, sur lesquelles ils prétendent, sans aucun fondement, qu'on avoit coutume de les jouer: ces raisons (dis-je) ne méritent aucune attention, non plus que l'*antiphrase* des Grammairiens, à laquelle quelques-uns ont recours.

^m Eustathe, sur cet article, pense différemment d'Hésychius. Il croit que les airs *scoliens* s'appellent ainsi, non pas en prenant le terme σκολιὸς en mauvaise part, quant à la matière de ces airs; mais parce que leur modulation, loin d'être simple & unie, avoit quelque chose de *détourné*, de *varié*, & qui s'écartoit de la route ordinaire. Σκολιά δ'... λέγεται (dit-il).... ἔχ' ὅτι σκολιά εἰσι λόγων φόβου, ἀλλὰ κατὰ πῖνα μελοποιίας νόμον· ὅς, οἷα εἰκός, ὃ πρὸς εὐθὺ ἐμύπετο ἀπλοϊκάτερον, ἀλλὰ ποικίλως ἐσκολιῖτο. Il ajoute que σκολιὸν pris dans la signification d'un *air* ou *cantique*, doit avoir l'accent aigu sur l'antépénultième; au lieu qu'il l'a sur la dernière dans la signification d'*oblique*. Mais c'est une minutie d'orthographe, sur laquelle ses confrères les Grammairiens ne font pas tous de son avis.

^k Ibidem.

¹ Poët. lib. 1. cap. 44.

^m Ibidem.

▪ Suidas (qui, sur cet article, se contente de copier presque mot pour mot ce qu'on lit dans le ° scholiaste d'Aristophane) assure, d'après Dicéarque, qu'il y avoit trois sortes d'airs, qui se chantoient à table : les premiers par tous les convives, qui faisoient un chœur de Musique : les seconds, par chacun des convives, selon son rang : les troisièmes, par les plus habiles de la compagnie, suivant la place que chacun d'eux occupoit. Et comme ceux-ci n'étoient pas rangez de suite, & se trouvoient entremêlez avec les autres, selon que le hazard les avoit placez ; de cette espèce d'obliquité d'arrangement, ces derniers airs prirent le nom de *scoliens*, (σκολιά.) Voici le texte de Suidas ou du scholiaste, dans lequel il y a une correction à faire, que feu M. Kuster commentateur de l'un & de l'autre, n'a point faite, & de la nécessité de laquelle il ne paroît pas même s'être apperçû : τρία γένη τῶν ᾠδῶν (suppl. παρρηϊῶν) τὸ μὲν ὑπὸ πάντων ἀδόμενον καθ' ἑα ἑξῆς· τὸ δὲ ὑπὸ τῶν συνεπιτάτων, ὡς ἔτυχεν τῇ τάξει· ὃ δὲ καλεῖται, διὰ τὴν τάξιν, σκολιόν : où l'on voit qu'il annonce trois sortes d'airs, & n'en spécifie que deux. Il faut donc nécessairement lire & ponctuer ainsi le passage : τὸ μὲν ὑπὸ πάντων ἀδόμενον· τὸ δὲ καθ' ἑα ἑξῆς· τὸ δὲ ὑπὸ τῶν συνεπιτάτων, &c. Suidas (ou le scholiaste) ajoute, qu'au sentiment d'Aristoxène & de Phyllis le Musicien, le chant *scolien* tiroit son nom de ce que, dans les noces, les convives étant placez sur plusieurs lits, rangez autour d'une table, & tenant chacun à la main une branche de myrte ou de laurier, chantoient l'un après l'autre des airs sentencieux & des chansons amoureuses sur un ton élevé (συνήτονα) & que comme cette espèce de ronde étoit oblique (σκολιός) à cause de l'arrangement des lits, ces airs en avoient eu le surnom de *scoliens*.

Le scholiaste d'Aristophane dit Pailleurs, qu'anciennement dans les festins on chantoit les Poésies de Simonide & de Stélichore en cette manière. Celui qui commençoit le chant, tenant à la main une branche de laurier ou de myrte, chantoit

▪ Ibidem.

• Ibidem.

| ▪ In Vesp. vers. 1217.

de ces Poësies ce qu'il jugeoit à propos ; après quoi présentant la branche à celui de la compagnie qu'il lui plaisoit de choisir, sans égard à l'ordre des places, celui-ci reprenoit le chant des Poësies où l'autre l'avoit discontinué ; puis après l'avoir conduit jusqu'au point qu'il souhaitoit, il donnoit la branche à un troisième, & ainsi des autres. Or comme ces convives chantoient tous sans avoir prévu quel air devoit leur échoir, ce qui n'étoit pas facile à exécuter, on nommoit ces chants *scoliens* (σκολια) à cause de cette difficulté (ὅτι τὴν δυσκολίαν :) où le scholiaste, comme on voit, donne dans une étymologie ridicule ; car σκολιὸς & δύσκολος n'ont rien de commun.

Proclus (autre compilateur Grammairien, dans sa *Chrestomathie*) produit sur cela une opinion différente de celles que j'ai rapportées jusqu'ici. Il dit que l'air *scolien* a quelque chose de lâche dans sa composition, & d'extrêmement simple : (αἰετὸν δὲ ὅτι τῇ χατασκευῇ, καὶ ἀπλῆστατον μάλιστα.) qu'on appelloit ainsi cet air, parce que dans les repas, lorsque les convives avoient déjà tous les sens appesantis & relâchez par les vapeurs du vin, on leur apportoit une *cithare*, dont ils ne pouvoient faire usage pour accompagner leur voix, qu'en se courbant & se laissant presque tomber d'yvresse sur l'instrument ; & qu'alors on attribuoit au cantique, quoique très-simple, le *travers* (σκολιὸν) qu'on ne devoit imputer qu'aux chantres, qui avoient trop bû. Ἀλλὰ ὅτι, παρῃατελημενδύων ἥδη τῇ αἰσθητικῇ, καὶ παρῃμύων οἶνω ἢ ἀκρατῶν, τιμωχέοντα εἰσφέρουσιν τὸ βάριτον εἰς τὰ συμπόσια· καὶ διονυσίζοντα ἔχουσιν ἀκροσφαλῶς, συνκύπτοντες, καὶ τὴν παρφορὰν τῆς ᾠδῆς ὅπερ ἐν ἑπαχον αὐτοὶ ὅτι τὴν μέθην, τὸτο βέλαιτες εἰς τὸ μέλος, σκολιὸν ἐκάλουν τὸ ἀπλῆστατον.

Plutarque, dans ses *Symposiaques*, parle des airs *scoliens*, comme étant faits, non pour demeurer dans l'obscurité, mais pour être chantez dans les festins en l'honneur de Bacchus par toute la compagnie, d'une commune voix ; puis par chacun des convives à tour de rôle, avec une branche de myrte, qui

¹ Ibidem.

² Lib. 1. quæst. 1. pag. 1092. edit. Steph. Græc.

passoit de main en main; enfin pour être chantez & accompagnés des sons de la lyre, par ceux qui savoient jouer de cet instrument, que l'on présentoit à chacun des convives, & que refusoient ceux qui ignoroient l'art de le marier avec la voix. De-là, selon quelques-uns (continue Plutarque) ces airs qui n'étoient pas d'une exécution facile à tout le monde, s'étoient nommez *scoliens* : quoique d'autres prétendent (ce qui paroît plus vraisemblable) que la branche de myrte ne faisoit point la ronde de la table, mais qu'elle alloit de lit en lit; c'est-à-dire, que le premier convive du premier lit l'envoyoit au premier convive du second lit; celui-ci au premier du troisième; puis le second convive du premier lit envoyoit la branche au second du second lit, & ainsi des autres : & de l'obliquité ou du *travers* de cette révolution, ces airs de table s'appelloient *scoliens*. [†] Athénée qui s'est fort étendu sur le caractère & le dénombrement de ces airs, s'accorde assez avec Plutarque, touchant l'origine de cette dénomination : excepté qu'il ne fait mention, ni de la branche de myrte, ni de la lyre; & qu'il fait sur la nature de ces airs la même observation que j'ai rapportée plus haut d'après Hésychius, où elle est tronquée notablement, à la vérité, mais mot à mot comme dans Athénée.

Plusieurs écrivains Grecs se sont exercez dans ce genre de Poësie. De ce nombre sont Alcée, Anacréon, Carcinus, Hybrias de Crète, Aristote, citez par [†] Athénée; Simonide, Stésichore, Périclès, Praxilla, Timocréon, Mélitus, Poète tragique, accusateur de Socrate, allégué par ^u Aristophane & son scholiaste; Terpandre, qui fait le sujet de cet article, &c. De tous les airs *scoliens* composez par tant d'auteurs, il ne nous reste guères que ceux que nous a conservez ^x Athénée dans ses riches collections. On y trouve celui de Pallas, celui de Cérès & de Proserpine; celui de Latone, d'Apollon & de Diane; celui de Pan, celui d'Admète, celui d'Ajax le Télamonien, celui de Harmodius & d'Aristogiton; celui de la ville

[†] *Ibidem.*

^{*} *Ibidem.*

^u *Ibidem.*

^x *Ibidem.*

de Lipfydrie, allégué aussi par γ Eustathe; & plusieurs autres, la plupart brouillez & défigurez par la négligence des copistes. On y lit encore le Poëme d'Aristote en l'honneur d'Hermias son disciple; Poëme pris mal-à-propos pour un Péan, & qu'Athénée met dans la classe des airs *scoliens*. Celui de Timocréon, sur le mépris des richesses, est dans les ^{aa} scholies d'Aristophane.

Au reste, j'avois composé cette remarque, à laquelle m'engageoit indispensablement l'explication du texte de mon auteur, lorsque M. de la Nauze mon Confrère lut dans l'Académie une savante & curieuse dissertation sur *les chansons de l'ancienne Grèce*, où il traitoit avec beaucoup d'étendue & d'érudition l'article des *airs scolien*s. Quoique sur ce point nous n'ayons pas toujours suivi la même route, nous n'avons pas laissé de nous rencontrer plus d'une fois; ce qui n'est pas surprenant, puisque nous cherchions tous deux à puiser dans les mêmes sources. Comme je n'ai fait, pour ainsi dire, qu'effleurer un pareil sujet, & que je ne m'y suis arrêté qu'autant que le pouvoit comporter une simple note; je renvoie les lecteurs, pour un plus ample éclaircissement, au Mémoire du savant Académicien, imprimé dans le neuvième volume de l'*Histoire de l'Académie des Belles-Lettres*, page 330. & dans lequel ils trouveront cette matière très-exactement & très-doctement approfondie.

CLXXIX. Archiloque l'a été aussi du rythme des trimètres.

Ἀλλὰ μὲν ἔχ' Ἀρχίλοχος τὴν τ' ὁ τριμέτρων ῥυθμοποιῶν ποιεῖν.] Voyez la remarque XXVIII. n.^o 1.

CLXXX. Et a de plus enseigné le premier la manière de chanter, en passant d'un rythme dans un autre de différent genre. Καὶ πρῶτον εἰς τοὺς ἑχ' ὁμογενεῖς ῥυθμούς ἐΐσαται.] Voyez la même remarque, n.^o 2.

CLXXXI. La paracataloge, ou le dérangement des sons.

γ In Iliad. lib. 4. pag. 461.

• Ibidem.

| ^{aa} In Ranis, vers. 1337.

Καὶ τὴν ὀρχήσασθαι λέγεται.] Voyez la même remarque, n.º 3.

CLXXXII. *La manière d'accommoder à tout cela le jeu des instrumens à cordes.* Καὶ τὴν αὐτὰ κρῖσιν.] Voyez la même remarque, n.º 4.

CLXXXIII. *On lui attribue encore les E'podes.* Πεσόπο, ὃ αὐτὰ τὰ τε ἐπύδα.] Voyez la même remarque, n.º 5.

CLXXXIV. *Les tétramètres.* Καὶ τὰ τετράμετρα.] Voyez la même remarque, n.º 6.

CLXXXV. *Le Crétique.* Καὶ τὸ κρητικόν.] Voyez la même remarque, n.º 7.

CLXXXVI. *Le Profodiaque.* Καὶ τὸ προσωδιακόν ὑπόνοτον.] Voyez la même remarque, n.º 8.

CLXXXVII. *L'augmentation du premier.* Καὶ ἡ ἔσπερα αὐξήσις.] Voyez la même remarque, n.º 9.

CLXXXVIII. *Suivant quelques-uns, l'Elégie.* Ὑπὸ ὁμίῳ δὲ, καὶ τὸ ἐλεγίον.] Voyez la même remarque, n.º 10.

CLXXXIX. *Par dessus tout cela, l'extension de l'Iambique jusqu'au péon épibate.* Πεὺς δὲ τέτοις, ἡ τε ἔιαμβεία πρὸς τὸ ἐπιβάτον πύωνα ὀντασις.] Voyez la même remarque, n.º 11.

CXC. *Et celle de l'héroïque augmenté jusqu'au profodiaque & au Crétique.* Καὶ ἡ ἔημιχόμος ἡρώς, εἰς τε τὸ προσωδιακόν καὶ τὸ κρητικόν.] Voyez la même remarque, n.º 12.

CXCI. *On prétend aussi que l'exécution musicale des vers iambiques, dont les uns ne font que se prononcer, pendant le jeu des instrumens, au lieu que les autres se chantent, est due au même Archiloque.* Ἐπὶ δὲ τῇ ἱαμβείῳ, τὸ τὰ μὲν λέγειν καὶ τὴν κρῖσιν, τὰ δὲ ἀδεῖσθαι, Ἀρχιλόχον φασὶ καταδειξάει.] Voyez la même remarque, n.º 13.

CXCII. *Et que Créxus l'ayant adoptée, l'introduisit dans les Dithyrambes.* Κρέξον δὲ λαβόντα εἰς διθύραμβον χηῖσασθαι ἀγαγόν.] Voyez la remarque LXXXVII.

R r iij.

Sur le mode
Hypolydien,
inventé par
Polymneste.

CXCIII. 1. On donne à Polymneste l'invention du mode Hypolydien : & l'on assure qu'il y augmenta de beaucoup le relâchement & la tension des cordes. Πολυμνήστῳ δὲ τόνῳ ὑπολύδιον νῦν ὀνομαζόμενοι τόνον ἀναπιδέασιν, καὶ τὴν ἐκλυσιν καὶ τὴν ἐκβολὴν πολὺ μείζω πεποιημένα φασὶν αὐτόν.]

On peut voir ce que j'ai recueilli sur Polymneste dans ma *XXII.^e remarque*. J'ajouterai ici, que ce Poète-Musicien fut le premier qui fit usage du mode Hypolydien (comme le témoigne Plutarque) & qui par conséquent donna plus d'étendue au grave à l'ancien système des modes, ainsi que lui en avoient déjà donné à l'aigu les inventeurs du mode Mixolydien, dont j'ai parlé plus haut. J'y ai observé qu'en mettant sur notre *mi* le ton ou mode Dorien, le plus grave des cinq les plus anciens; leur système entier alloit en montant du *mi* au *sol-dièse*; ce qui faisoit l'étendue de la tierce majeure, ou de deux tons. On y joignit dans la suite à l'aigu le Mixolydien, d'un demi-ton plus haut que le Lydien, ou qui répondoit à notre *la*; ce qui, avec le *mi* du Dorien, formoit l'étendue de la quarte. Polymneste, depuis, y ajouta au grave un nouveau mode, qu'il nomma Hypolydien, d'un demi-ton plus bas que le Dorien (*mi*) & qui répondoit (comme l'on voit) à notre *mi bé-mol*: comprenant avec le *la* du Mixolydien, l'étendue des trois tons ou du *triton*. Ainsi pour jouer de la *cithare* heptacorde sur le mode Hypolydien, il falloit baisser d'un demi-ton le système entier de l'instrument.

Sur l'ἐκλυσιν
& l'ἐκβολή.

2. Quant à ce que Plutarque dit ici de l'ἐκλυσιν & de l'ἐκβολή, du relâchement & de la tension des sons ou des cordes; j'ai déjà expliqué en partie ces deux termes dans ma *LXXIV.^e remarque*, mais il faut essayer d'en donner ici une idée plus distincte. L'un & l'autre n'avoient lieu que dans le genre enharmonique, au rapport du vieux ^bBacchius, qui les définit ainsi: On appelle ἐκλυσιν le relâchement de trois dièses enharmoniques, ou de trois quarts de ton, qui se fait d'une corde ou d'un son à un autre; comme il arrive en passant de la *trite*

^a N.^o 176.

| ^b Page 9. d' J. J. éd. Maitton.

du double tétracorde disjoint, marquée par ces notes (E LI) à la *paranète* du double tétracorde conjoint, désignée par celles-ci (H >); c'est-à-dire, en descendant du *si dièse enharmonique* au *si bé-mol*, ce qui fait l'intervalle de trois quarts de ton: & l'on nomme $\epsilon\kappa\epsilon\omicron\lambda\eta$ la tension ou l'élévation de cinq dièses ou quarts de ton, qui se fait d'une corde ou d'un son à un autre, comme il arrive en passant de la *trite* du double tétracorde disjoint, marquée par ces notes (E LI) à la *nète* du double tétracorde conjoint, désignée par celles-ci (IIZ) c'est-à-dire, en montant du *si dièse enharmonique* au *ré*.

Pour tâcher maintenant de découvrir & de faire concevoir en quoi pouvoit consister l'augmentation introduite par Polymneste dans l' $\epsilon\kappa\lambda\upsilon\sigma\iota\varsigma$ & l' $\epsilon\kappa\epsilon\omicron\lambda\eta$, il faut continuer à mettre en parallèle (comme je viens de le faire sur les traces de Bacchius) le double tétracorde disjoint avec le conjoint; en comparant la *trite* du premier avec la *paranète* du second, pour l' $\epsilon\kappa\lambda\upsilon\sigma\iota\varsigma$; & avec la *nète* du second, pour l' $\epsilon\kappa\epsilon\omicron\lambda\eta$. Je conjecture donc que Polymneste accordoit de manière son double tétracorde conjoint, que la *paranète*, au lieu de répondre au *fa*, répondoit au *mi dièse enharmonique*, d'un quart de ton plus bas que le *fa*; & en conséquence, que la *mèse*, au lieu de répondre au *mi*, répondoit au *mi bé-mol dièse enharmonique*, d'un quart de ton plus bas que le *mi*. Au contraire, la *nète* de son double tétracorde conjoint, au lieu de répondre au *la*, répondoit au *la dièse enharmonique*, d'un quart de ton plus haut que le *la*. D'où il suit que l' $\epsilon\kappa\lambda\upsilon\sigma\iota\varsigma$, le relâchement ou l'abaissement de l'harmonie, en ce cas-là, étoit de quatre dièses enharmoniques, ou d'un ton, en comptant depuis la *trite* ou le *fa dièse enharmonique* du double tétracorde disjoint, jusqu'à la *paranète* ou au *mi* du conjoint; & que d'un autre côté, l' $\epsilon\kappa\epsilon\omicron\lambda\eta$ ou l'élévation de l'harmonie étoit de six dièses enharmoniques, ou d'un ton & demi, en comptant depuis la *trite* du double tétracorde disjoint, jusqu'à la *nète* ou au *la dièse enharmonique* du conjoint. Cette manière d'accorder le double tétracorde conjoint, devoit produire une Musique assez fausse, & qui le deviendroit encore davantage, si l'on supposoit

ἱκλυσις & ἰκβολὴ augmentées encore chacune d'un quart de ton, l'un au grave & l'autre à l'aigu, comme le texte de Plutarque sembleroit y déterminer, en disant que Polymnesté avoit fait l'une & l'autre beaucoup plus grande qu'à l'ordinaire (πολύ μείζω.)

Quoi qu'il en soit, il y a grande apparence que cette Musique discordante, loin de blesser l'oreille des Grecs, la flatoit; & j'ai déjà fait ^c ci-dessus quelques observations, d'où l'on pourroit tirer assez naturellement une pareille conséquence. Du reste (remarque ^d Aristide-Quintilien) ἱκλυσις, ἰκβολὴ & le *spondiasme* s'appelloient *passions* ou *accidens* des intervalles, parce que l'usage en étoit rare: *ἅδτα δὲ καὶ πάντι τῆς ἀλφειμίας, ἀφ' ὅ τοι σπάνιον τῆς χρήσεως περισηρύνετο.* A l'égard du rapport que j'établis dans cette remarque, entre les divers sons du double tétracorde & les nôtres, en supposant que l'*hypate* répond à notre *si*, au lieu que dans d'autres endroits je la fais répondre à notre *mi*, cela n'est d'aucune importance dans le cas dont il s'agit; & il est fort indifférent auquel de ces deux sons on la compare, pourvû qu'on observe toujours le même ordre & la même proportion dans l'arrangement de ceux qui suivent ces deux premiers.

CXCIV. On assure de plus, que cet Olympe, que l'on regarde comme l'inventeur ou le maître de cette Poésie musicale appelée *nomique* chez les Grecs, &c. *Καὶ αὐτὸν δὲ τὸν Ὀλυμπον ἐκρήνοι, καὶ δὴ πλεὺς ἀρχὴν τῆς Ἑλληνικῆς τε καὶ νομικῆς μουσικῆς ἀποδίδουσι,* &c.] On peut voir ce que j'ai dit sur l'ancien Olympe dans ma XXX.^e remarque; & sur les airs ou cantiques appelez *Nomes*, dans ma XIX.^e Plutarque le fait ici l'inventeur de la Musique & de la Poésie *nomiques*. Il répète ce qu'il a dit plus haut, que ce Musicien avoit trouvé le genre enharmonique: sur quoi il faut consulter ma LXVI.^e remarque & les suivantes jusqu'à la LXXXIII.^e inclusivement. Plutarque le fait encore ici auteur du rythme *profodiaque*, sur la nature duquel il faut recourir à ma XXVIII.^e remarque, n.^o 8. & observer,

^c N.^o 74.

| ^d Lib. 1. pag. 28.

que

que quelques lignes plus haut, Plutarque attribue l'invention de ce rythme au Poète-Musicien Archiloque, postérieur à Olympe, & qui peut en avoir seulement perfectionné ou renouvelé l'usage.

CXCV. 1. *Le rythme prosodique, suivant lequel se chante le Nome ou cantique de Mars; le rythme choréique, dont on faisoit grand usage dans le culte de la mère des Dieux; & selon le sentiment de quelques-uns, le rythme Bacchique.* Καὶ τὸ ῥυθμῶν τὸν τε προσοδιακόν, ἐν ᾧ ὁ Ἑρμῆος νόμος, καὶ τὸ χορδόν, ᾧ πολλὰ καὶ χεῖνται ἐν τοῖς μινυαῖς. οἷοι δὲ καὶ τὸ Βακχεῖον Ὀλυμποῖονται ὀρνεύειν.] On trouve l'explication de ces trois sortes de rythmes dans ^a Aristide-Quintilien. ^b J'ai déjà fait connoître le *prosodique* d'après lui.

2. ^c Il qualifie le *choréique* d'irrational (*ἄλογον*) parce qu'il commence par le *levé* (dit ^d Meibom) pour finir par le *frappé*; & il en fait deux espèces, l'*iamboïde* & le *trochoïde* (*ἰαμβοειδὴς καὶ τροχαιοειδὴς*.) Le *choréique-iamboïde* est composé d'une longue pour le *levé*, & de deux brèves pour le *frappé* (-v y.) Il est semblable au *dactyle*, quant au *rythme* (dit ^e Aristide) & à l'*iambe*, quant au *nombre des syllabes*: καὶ τὸ μὲν ῥυθμῶν, ὅστις δακτύλῳ· τὰ δὲ τῆς λέξεως μέρη καὶ τὸ ἀριθμῶν, ἰαμβῶ. Sur quoi le savant ^f Meibom fait cette judicieuse remarque: *Ita autem hæc sunt explicanda: pædis temporibus, iamboïdes respondet dactylo, sed rhythmō, iambo. Quemadmodum enim hic incipit ab elatione, sic & iamboïdes: c'est-à-dire: Cela doit s'expliquer en cette manière: quant au tems des pieds, l'iamboïde répond au dactyle: mais quant au rythme, il répond à l'iambe. Car comme le rythme iambique commence par le levé; de même l'iamboïde commence aussi par le levé.* Suivant cette explication de Meibom, il y a donc faute dans le texte d'Aristide (ce que l'interprète n'a point remarqué) & il faut y lire *ἰαμβῶ* au lieu de *δακτύλῳ*, & *δακτύλῳ* au lieu d'*ἰαμβῶ*, en cette manière: καὶ τὸν μὲν

Sur le rythme choréique.

^a Lib. 1. pag. 39. edit. Meibom.

^b N. 28. 8.

^c Ibidem.

^d In Aristid. pag. 268. vers. 29.

^e Ibidem.

^f Ibid. vers. 28.

ρυθμὸν, ὅμοιον ἰάμβῳ· τὰ δὲ τῆς λέξεως μέρη καὶ τὸν ἀριθμὸν, δακτύλῳ· c'est-à-dire : il est semblable à l'iambe, quant au rythme ; & au dactyle, quant au nombre des syllabes. Il paroît que cette faute ou cette méprise est très-ancienne dans le texte d'Aristide, puisqu'elle se trouve dans ⁸ Martien Capelle, qui en parlant de ces rythmes d'après Aristide, qu'il n'a fait que traduire en Latin, s'explique en ces termes : *Sunt sanè (rhythmi) qui etiam irrationabiles esse dicuntur, quos analogos vocitamus, quos etiam chorios appellare consuevimus. Sunt autem numero duo : quorum alter diambi figuram respicit, & constat ex elatione, quæ longa est, & duabus positionibus ; & numero quidem est ad dactylicum similes ; partibus verò ad numerum ionicum jungitur & iambicum.* Au travers des fautes d'un texte Latin si corrompu, on ne laisse pas de reconnoître distinctement celui d'Aristide, tel qu'on le lit aujourd'hui dans l'édition de Meiboni, & sur lequel celui-ci rétablit le texte de Capelle, sans s'apercevoir de la transposition des deux mots *dactylo* & *iambo*.

La seconde espèce de rythme *choréïque* étoit le *trochoïde*, composé de deux brèves pour le *levé*, d'une longue pour le *frappé*, & qui n'étoit que l'inverse du précédent. Du reste, le rythme *choréïque* tiroit ce nom de l'emploi qu'on en faisoit dans plusieurs airs destinez aux danses.

Sur le rythme
Bachique.

3. Le rythme Bachique (*Βακχικός*) étoit du genre double ou iambique, c'est-à-dire qu'il se battoit à deux tems inégaux, ou à trois tems égaux. Ce genre iambique se partageoit en plusieurs espèces : il y avoit les rythmes iambiques simples & les composez. Le rythme Bachique étoit du nombre des derniers, & il y en avoit d'abord de deux sortes ; le Bachique par l'iambe, formé d'un iambe & d'un trochée v-i-v : & le Bachique par le trochée, formé d'un trochée & d'un iambe -v-i-v-. Il y en avoit encore quelques autres plus composez, qui renfermoient jusqu'à douze tems syllabiques ou douze syllabes brèves, & que l'on peut voir dans ^h Aristide, où ils sont expliquez en détail. On donnoit à ce rythme le nom

⁸ Lib. 9. pag. 334. edit. Grot. | ^h Ibid. pag. 37. & seq.

de *Bacchique*, parce qu'il entroit dans les cantiques destinez au culte de Bacchus.

Plutarque parle ici du *Nome* ou cantique de Mars (*Ἀφροίμοις*.) Il parle aussi des cantiques de la mère des Dieux ou de Cybèle (*ἐν τοῖς ματρώοις* (suppl. *νόμοις* ou *ᾠδαῖσι*.) Il paroît que du tems de Plutarque ces anciens *Nomes* étoient encore suffisamment connus. *Voy. les remarques CXXVI. CXXXIV.*

CXCVI. Il est donc manifeste, que tels sont les changemens 16. Janvier.
arrivez dans l'ancienne Musique, par rapport à chacun de ces airs. 1739.
Δηλον δ' ἔχουσιν τὰ ἀρχαίων μελῶν ὅτι πάντα ἕκαστος ἔχει.] Cette leçon, dans ce passage, est autorisée par la manière dont *Valgulio* l'a traduit : *Sic autem antiquos vocum modos se habere constat.* Il paroît aussi par la version de *Xylander*, que cet interprète a lû ce passage, comme il est imprimé dans toutes les éditions : *Hac ita esse, quo-vis antiquo carmine ostendi potest.* Mais la traduction d'*Amyot* fait juger qu'il a lû différemment : *Or est-il certain que nul des anciens cantiques ne les a : c'est-à-dire, ces rythmes, ces modes, & ces autres inventions dont on vient de parler, introduites par les anciens comme des nouveautés dans leur Musique.* Ce qui semble prouver, qu'on lisoit dans l'exemplaire Grec, sur lequel a traduit *Amyot*; *Δηλον δ' ἔχουσιν τὰ ἀρχαίων μελῶν ὅτι πάντα ἕκαστος ἔχει. Ταῦτα* (suppl. *ἰξουρήματα*) ces nouvelles inventions. *Méziriac* ne s'est point aperçû de cette différente leçon, indiquée par la version d'*Amyot*, & qui me paroît mériter la préférence. En effet, Plutarque se propose de montrer, que les anciens ont fait des additions à leur Musique, qu'ils y ont introduit plusieurs nouveautés, tel mode, tel rythme, &c. & après en avoir fait le dénombrement, il ajoute : une preuve que ces modes, ces rythmes, &c. ont été introduits de nouveau dans l'ancienne Musique, c'est qu'on voit manifestement qu'il n'y a nul vestige de ces nouveautés dans les airs ou les *Nomes* plus anciens que les auteurs de ces innovations. Or ces airs ou *Nomes* étoient des pièces de Poésie-musicale, qui existoient encore du tems de Plutarque, comme je l'ai observé plus haut, & qui par
Sij

conséquent pouvoient servir de pièces de comparaison. Si l'on aime mieux conserver la leçon vulgaire, il faut en faire ainsi la construction : Δῆλον δ' ὅτι ἔχουσιν τ' ἀρχαίαν μελῶν ἔπος ἔχει (χρ') ἱεῖτα (πρωτοεξουρήματα) c'est-à-dire, *il est clair, que chacun de ces anciens airs est tel que je l'ai dit, par rapport à ces nouveautés qu'on y a introduites.*

Recherches
sur la vie & les
ouvrages de
Lafus.

CXCVII. *Mais Lafus, natif d'Hermione . . . causa . . . un grand changement dans l'ancienne Musique.* Λάσος δὲ ὁ Ἑρμιονεύς . . . εἰς μετάθεσιν πλὴν πρωτοεξουρήσαν ἦγαγε Μουσικὴν.] Lafus ou Lassus, & non pas Tassus, comme on voit ce nom estropié dans ^a Stobée, naquit à Hermione, ville de l'Achaïe, comme le dit ^{a2} Suidas, ou, pour parler plus précisément, ville du Peloponnèse, au royaume d'Argos. Son père s'appelloit Charmantide, Symbrinus, Sifymbrinus, ou Chabrinus, selon ^b Diogène-Laërce, qui pour garant de ce dernier nom, cite Aristoxène. ^c Suidas & le ^d scholiaste d'Aristophane le nomment Charbinus. ^e *Erasme*, dans sa version Latine d'un traité de Plutarque, & ^f *Laurent Valle*, dans celle d'Hérodote, ont fait Lafus fils d'Hermion, prenant par distraction le nom de son pays (Ἑρμιονεύς) pour le nom de son père. Isaac Tzetzès, dans ses ^g scholies sur Lycophron, a fait bien pis. Il a trouvé dans ces trois mots Grecs, Λάσος Χαλβίνος Ἑρμιονεύς, qui signifient *Lafus, fils de Chabrinus, natif d'Hermione*, il y a, dis-je, trouvé trois Poètes différens, qu'il nomme *Lassus, Labrinès, & Hermionéus*, en défigurant la seconde dénomination. André Schott, dans ses ^h notes sur la *Chrestomathie* de Proclus, a fait la même bévûe en deux endroits, où il allègue les trois Poètes *Lassus, Labrinès & Hermionéus*, dont les deux derniers, comme on voit, sont purement imaginaires.

Lafus florissoit dans la LVIII.^e Olympiade, selon ⁱ l'Anonyme à qui nous devons le catalogue des Olympioniques, &

^a Serm. 29. p. 201. lin. 31. edit. Genev.

^{a2} Voc. Λάσος.

^b Lib. 1. scil. 42. edit. Amstel.

^c Ibidem.

^d In Vesp. vers. 1401.

^e De vitios. verec. pag. 165. edit. Steph. Lat. tom. 2.

^f Lib. 7. p. 168. edit. Steph. Lat.

^g Prolegom.

^h Pp. 35. & 58. ed. Hanov. in-4.*

ⁱ P. 317. Chron. Euseb. ed. Amst.

qui place ce Musicien-Poète sous l'Archontat d'Erxiclides. Suidas est d'accord avec l'Anonyme & avec le ¹ scholiaste d'Aristophane, sur l'Olympiade; car il est visible qu'il y a faute dans le texte du lexicographe, où, comme l'ont remarqué divers critiques, il faut lire LVIII. & non VIIII. (vñ, & non ñ,) sans qu'il soit besoin d'y substituer un ó (LXX.) comme l'a cru ^m Bonillaud. Suidas ajoute, avec le ^o scholiaste, que Lasus étoit contemporain de Darius fils d'Hystaspe, Roi de Perse, que la ^p chronique d'Eusèbe range dans la LXIV.^e Olympiade; & ce synchronisme se justifie par ^q Hérodote. On ne fait sur l'autorité de qui le ^r Gyraldi place Lasus dans la LXXX.^e Olympiade.

^f L'Anonyme & les ^t deux Grammairiens déjà citez, conviennent encore que Lasus mérita d'être mis au nombre des sept Sages, parmi lesquels on lui faisoit occuper la place de Périandre; ce qui est confirmé par ^u Diogène-Laërce. De plus, ils témoignent unanimement qu'il fut le premier qui écrivit sur la Musique, c'est-à-dire, qui en traita dogmatiquement. Il ne s'en tint pas à la seule théorie, & il se rendit excellent dans la pratique de cet art, qui embrassoit alors la Poésie & toutes ses dépendances. Il fut donc grand Poète dithyrambique, s'il ne fut pas l'inventeur du Dithyrambe, comme le dit ^x Clément d'Alexandrie; & il introduisit des premiers cette sorte de Poème dans les jeux publics, où l'on décerna des prix pour ceux qui primeroient en ce genre. Il établit aussi ^x des conférences ou des disputes (εισιφοις λόγους) qui se faisoient publiquement sans doute, sur des sujets scientifiques, tels que la Philosophie, la Poésie, les Mathématiques, & sur-tout la Musique, tant spéculative que pratique. S'il ne fut pas le premier auteur des chœurs ou danses en rond

^x *Ibidem.*

¹ *Ibidem.*

^m *In Theon. p. 260.*

ⁿ *Ibidem.*

^o *Ibidem.*

^p *Pag. 164. ejusdem edit.*

^q *Lib. 7. sect. 6. edit. Gronov.*

^r *Dial. de Poët. 9. col. 446. edit. Lugd. Batav.*

^s *Ibidem.*

^t *Ibidem.*

^u *Ibidem.*

^x *Strom. l. 1. p. 308. C. edit. Par.*

^y *Suid. ibidem.*

(ἐκκυκλίων χορῶν) dont on fait Arion l'inventeur; du moins les perfectionna-t-il beaucoup, au rapport du γ scholiaste d'Aristophane, qui produit ses garans. On appelloit ceux qui composoient la Poësie & la Musique pour ces sortes de danses, κυκλιοδιδασκάλους, que le même γ scholiaste explique par le mot Διθυραμβοποιῆς, *Poëtes dithyrambiques*, car telles étoient la Poësie & la Musique, qui entroient dans ces sortes de danses.

Quant aux autres événemens qui ont pu intéresser Lasus, pendant le cours d'une vie assez longue, on n'en fait que peu de circonstances. On lit dans ^{aa} Hérodote, qu'il fit chasser d'Athènes, par Hipparque fils de Pisistratte, le Poëte Onomacrite, qui se mêloit de trouver dans les vers de Musée des prédictions ou des oracles, pour ceux qui étoient curieux de l'avenir. Lasus ayant découvert la fourberie de ce prétendu devin, qui avoit inséré dans le texte de Musée un oracle, suivant lequel toutes les îles voisines de Lemnos devoient être submergées, en avertit Hipparque, qui exila l'imposteur, auquel il avoit ci-devant donné sa confiance. ^{bb} Lasus interrogé sur ce qu'il y avoit de plus capable de rendre sage dans la vie, répondit que c'étoit l'expérience. ^{cc} Plutarque nous apprend d'un autre côté, que Lasus invitant un jour le Philosophe Xénophane à jouer aux dez, celui-ci s'en défendit; sur quoi le premier le taxant de poltronnerie, vous avez raison, dit Xénophane, je suis infiniment poltron sur tout ce qui peut blesser l'honneur & la bienséance. Cette circonstance ne fait pas à Lasus le même honneur que les deux précédentes; & ^{dd} Bouillaud la trouve peu digne d'un des sept Sages de la Grèce.

La bonne opinion que Lasus avoit de son propre mérite en fait de Musique & de Poësie, lui faisoit peu craindre celui des antagonistes les plus redoutables, en l'un & l'autre genre. C'est ce que l'on peut inférer d'un passage, dans lequel

^γ In Avib. vers. 1403.

^α Ibidem.

^{αα} Ibidem.

^{bb} Stob. ibidem.

^{cc} Ibidem.

^{dd} Ibidem.

•• Aristophane allègue un mot de ce Poète, comme ayant passé en proverbe; & ce mot étoit ὀλίγον μοι μέλει, *peu m'importe, je m'en soucie peu*; expression qu'il avoit employée, lorsqu'il s'étoit trouvé en concurrence avec Simonide, pour quelque prix proposé dans les jeux publics. Voici le passage d'Aristophane: Λάσος ποτ' ἀντιδίδασκε ὃ Σιμωνίδης· Εἴ περ ὁ Λάσος εἶπεν, ὀλίγον μοι μέλει. Ce mot revient à celui d'Hippoclides, ^{ff} qui après avoir manqué par sa faute le mariage d'Agariste fille de Clithène, tâcha de s'en consoler, en disant, ὃ φρονίς Ἰπποκλείδης, *Hippoclides ne s'en soucie pas*; mot qui, dans la suite, devint proverbial.

gg Athénée a recueilli quelques faits singuliers concernant Lasus: & tel est le tour que joua ce Poète à des pêcheurs. Leur ayant dérobé subtilement un poisson, il le donna en garde à quelqu'un de la compagnie; puis il affirma par serment aux pêcheurs, qui lui redemandoient leur poisson, qu'il ne l'avoit point, & qu'il ne connoissoit personne autre qui l'eût pris. Les pêcheurs s'étant adresses ensuite au receleur du larcin, celui-ci instruit d'avance par Lasus, jura qu'il n'avoit point dérobé le poisson, & qu'il ne connoissoit personne autre qui l'eût entre ses mains. ^{hh} Le même auteur lui attribue encore, par rapport au poisson, un jeu de mots qui ne peut se rendre en François, & qui n'est qu'une équivoque assez plate. Il soutenoit que le poisson crud (ὠμόν) étoit roti (ὀπιόν) & voici comme il le prouvoit. Ce que l'on peut ouïr est intelligible (ἀκουστόν:) ce que l'on peut concevoir est concevable (νοητόν:) donc ce que l'on peut voir est visible (ὀπίον:) & tel est un poisson crud: ce qui roule, comme on voit, sur l'équivoque du mot ὀπίον, qui signifie *roti* & *visible*.

Je n'ai plus maintenant qu'à rendre compte de ce qu'a produit Lasus, tant en Poésie qu'en Musique. Ses ouvrages du premier genre sont presque entièrement perdus, à la réserve d'un très-petit nombre de fragmens. ⁱⁱ Athénée parle d'une

•• In Vesp. vers. 1401.

ff Herodot. l. 6. f. 129. ejusd. edit.

gg L. 8. c. 4. p. 338. C. edit. Lugd.

hh Ibid. B.

ii Lib. 10. cap. 21. pag. 455. D.

lib. 14. cap. 5. pag. 624. E.

hymne de ce Poëte, dont la lettre *σῖγμα* (l'*S*) étoit absolument exclue. Cette hymne étoit consacrée à la Cérès honorée d'un culte particulier dans la ville d'Hermione: & en voici les premiers vers, conservez par Athénée & corrigez par ^{kk} Casaubon: *Δάματρε μέλπε κόρα·ν τε Κλυμένην ἄλοχον*
Μελίβοιαν, ἀνάγων Ἀϊολίδ' ἀνὰ βαρυέροισι ἀρμονίαν. c'est-à-dire, *Je chante Cérès & sa fille Mélibée (c'est Proserpine) épouse de Pluton; accommodant mes vers au mode E'olien rempli de gravité.* Le même ^{ll} Athénée fait encore mention d'une Ode de Lasus, intitulée *les Centaures*, & remarquable par la même omission de la consonne (*S*.) Quant à ses Diithyrambes, qui étoient l'espèce de Poësie où il excelloit, il ne nous en reste qu'un seul vers, qui se trouve dans ^{mm} Elie (Histoire des animaux) & que voici:

Σκύμνος εἰρημόνιον τὸ βρέφος τὸ τῆς λυγῆος.

le petit du Lynx s'appelle en Grec *σκύμνος*. Lasus, selon le même ⁿⁿ auteur, est le premier qui ait donné à Niobe quatorze enfans, sept fils & sept filles. Suivant Homère, cette Princesse n'en eut que douze; & deux de moins, selon Alcman. Hésiode lui en donne dix-neuf; Minnerme & Pindare, jusqu'à une vingtaine.

A l'égard de ce que l'ancienne Musique devoit à Lasus, tant pour la théorie que pour la pratique; ce que nous en savons se réduit à ces trois différens chefs.

1.° ^{oo} Aristoxène lui attribue au sujet de la nature du son, un sentiment qui lui étoit commun avec quelques-uns des disciples d'Érigone, qui faisoient une secte particulière de Musiciens. Ce sentiment consistoit à croire, que le son avoit naturellement quelque latitude (*πλάτος*) c'est-à-dire, qu'un son quelconque étant continué, s'écartoit, quoique presque imperceptiblement, de la rectitude ou de l'uniformité, qu'on y supposoit comme essentielle; au lieu que les autres Musiciens

^{kk} In Athen. col. 768.

^{ll} Lib. 10. cap. 21. p. 455. C.

^{mm} Lib. 7. cap. 47.

ⁿⁿ Var. hist. lib. 12. cap. 26.

^{oo} Lib. 1. p. 3. edit. Meibom.

comparoient

comparoient le son à la ligne droite, invariable dans son progrès; & ne lui donnoient, non plus qu'à celle-ci, aucune latitude; ayant grand soin, dans les définitions qu'ils en produisoient, d'y spécifier toujours cette condition par le terme ἀπλατῆς.

2.^o PP Théon de Smyrne témoigne que Lasus, de même que le Pythagoricien Hippasé de Métapont, pour calculer au juste les proportions des consonnances entr'elles, & pour découvrir les différens degrés de vitesse ou de lenteur dans les vibrations des corps sonores, s'étoient servis de deux vases de même figure, de même capacité, en un mot totalement semblables, résonnans, & qui frappés en même-tems faisoient l'unisson; que laissant vuide l'un des deux, & remplissant l'autre de liqueur jusqu'à la moitié, la percussion de l'un & de l'autre avoit fait entendre la consonnance de l'octave; que remplissant ensuite le second jusqu'au quart, puis jusqu'au tiers, la percussion des deux avoit produit la consonnance de la quarte, puis celle de la quinte; d'où résultoient les proportions de ces trois consonnances contenues dans les nombres 1. 2. 3. 4.

3.^o Lasus, comme le dit ici Plutarque, introduisit les rythmes dans la Poésie & dans la Musique dithyrambiques; c'est-à-dire, qu'il fut le premier, qui dans l'exécution de cette Poésie musicale, fit battre la mesure. Car il ne faut pas s'imaginer qu'avant lui, lorsqu'on chantoit des Dithyrambes, quelque irrégulière qu'en fût la Poésie, pour la nature & l'arrangement des pieds, on ne fist entendre assez exactement la quantité des syllabes longues ou brèves. Mais c'étoit sans s'assujettir trop scrupuleusement à la cadence d'une mesure battue par le maître de Musique ou le Poète: négligence dont notre Musique moderne fournit des exemples, dans le chant de certains airs passionnez & de certains récits, que l'on exécute assez indépendamment d'une mesure déterminée. Lasus outre cela, continue Plutarque, multiplia les sons de la

PP Cap. 12. pag. 91.

Mem. Tome XV.

T t

flûte; ce qui rendit plus susceptible de variétés le jeu de cet instrument. Telles furent donc les innovations que ce Poète-Musicien fit dans l'ancienne Musique.

Il y a dans le texte Grec *εἰς μετάδοσιν τὴν αἰσθητικὴν ἡγάγε μουσικὴν*. Il paroît par la version de *Valgilio* & par celle d'*Amyot*, qu'on lisoit autrement ce passage dans leurs exemplaires Grecs. Voici la première: *Ad inflexiones mutationesque quæ prius non fuerant, Musicam perduxit*. Voici la seconde: *Introduisit une grande mutation en la Musique, qui n'étoit pas auparavant*. Il est visible qu'ils ont lû dans le Grec l'un & l'autre, *εἰς μετάδοσιν μὴ* (au lieu de *τῇ*) *αἰσθητικὴν ἡγάγε μουσικὴν*. Mais la suite justifie l'autre leçon.

Du reste, on peut consulter sur l'article de *Lafus*, outre 99 *Paul Léopard*, 11 *G. J. Vossius*, 11 *Taneguy le Fevre*, 11 *Meursius*, 11 *Meibom* & 11 *Grotius* (indiquez par *M. Fabricius* dans sa 11 *Bibliothèque Grèque*, & auxquels il renvoye les lecteurs:), 22 *Ménage*, dans son commentaire sur *Diogène-Laërce*; 222 *Bouillaud*, dans ses notes sur *Théon de Smyrne*; 222 *Cajaubon*, sur *Athénée*; 222 *le Gyraldi*, dans ses dialogues sur les Poètes; 222 *Florent Chrétien*, dans ses notes sur les *Guêpes* d'*Aristophane*, & quelques autres. Ce sont les sources où j'ai puisé tous les faits que j'avance dans cette remarque.

J'observerai, en finissant, qu'il y a eu un autre *Lafus*, qui étoit *Magnésien*, & qui avoit écrit sur les *Phénomènes* astronomiques, comme l'assûre l'auteur de la vie du Poète *Aratus*, publiée par 222 *Petr. Victorius*.

Recherches
sur la vie & les
ouvrages de
Phérécrate.

CXCVIII. Et de-là vient que le Poète comique *Phérécrate*,

99 *Emend. l. 2. c. 23. (et non 13.)*

11 *Poët. lib. 3. pag. 87.*

Item, de Poët. Græc. pag. 23.

Item, de scient. Mathem. p. 343.

11 *Epist. lib. 1. pag. 69.*

11 *Not. in Aristox. pag. 141.*

11 *Not. in Aristox. pag. 78.*

11 *In M. Capell. pag. 317.*

11 *Tom. 1. pag. 102.*

11 *Pag. 24. edit. Amstel.*

11 *Pag. 260.*

11 *Col. 768. et 897.*

11 *Ibidem.*

11 *Vers. 1402.*

11 *In edit. Græc. comment. Hipparch. et Achill. Stat. in Arat. et Eudox. Florent. apud Junt. 1567. in-fol. pag. 108.*

ὅτι ὁ Φερεκράτης ἦ κομικὸς, &c.] On fait très-peu de choses touchant Phérecrate. Il étoit d'Athènes, contemporain de ^a Platon, qui en parle dans son *Protagore*, & ^b d'Aristophane, qui le cite dans sa *Lyssistrate*, à l'occasion d'un proverbe. Il fit quelques campagnes sous Alexandre, s'il en faut croire ^c Suidas. Mais ce qui est beaucoup plus certain, c'est qu'il s'acquit une grande réputation dans la Poésie comique. *Hertelius*, dans sa ^d *Bibliothèque des anciens comiques Grecs*, dont il nous reste quelques fragmens, lui fait remporter le prix en ce genre; ajoutant que ce Poète n'étant encore que simple acteur ou comédien, se rendit imitateur & rival de Cratès. Mais *Hertelius* n'allègue sur ces faits aucun garant. Il les a pris, ainsi que le ^e *Gyraldi*, dans l'anonyme Grec, imprimé à la tête des Comédies d'Aristophane.

Phérecrate, comme celui-ci & les autres comiques du même tems, travailla dans le goût de la vieille Comédie, qui mettoit sur le théâtre, non des personnages feints & imaginaires, mais des personnages actuellement vivans, que leurs noms & leurs malices faisoient connoître aux spectateurs, & que l'on tournoit en ridicule. Malgré la licence qui régnoit alors sur la scène, Phérecrate s'étoit fait une loi, dit l'anonyme, de n'injurier & de ne diffamer personne. Mais il excelloit dans cette raillerie fine & délicate, qu'on appelloit *urbanité Attique*; parlant d'ailleurs très-purement sa langue: ce qui lui a valu la qualification de *ἀναισθητός*, que lui ont donnée ^f Eutienne de Byzance & ^g Athénée. Il méritoit de plus les suffrages du public, observe encore l'anonyme, par sa fécondité à imaginer de nouveaux sujets de Comédies. Il fut auteur d'une sorte de vers, appelé de son nom *Phérecratien*, dont parlent Héphestion & les autres Grammairiens, & composé des trois derniers pieds du vers hexamètre, avec cette condition, que le premier de ces trois pieds doit toujours

^a Pag. 200. D. edit. Lamar.

^b Vers. 158.

^c Voc. Φερεκράτης.

^d Pag. 340.

^e Dial. de Poët. col. 393. F. edit. Lugd. Batav.

^f Voc. Αἰσθητός.

^g Lib. 6. cap. 19. pag. 268. E.

être un spondée. ^h Héphestion en allègue l'exemple suivant, tiré de la *Corianno*, Comédie de Phérécrate même :

Ἀνδρες, ἀκούετε τὸ νόον

Ἐξυρήματα χυνῶ,

Συμπύκτοις ἀναπύκτοις

c'est-à-dire, *Messieurs, écoutez attentivement une nouvelle invention poétique, ce sont des anapestes compliquées*. Dans ⁱ Horace, *Quamvis Pontica pinus* est un vers Phérécratien.

^k Suidas attribue à Phérécrate dix-sept Comédies, & l'anonyme Grec y en ajoute une, qui fait la dix-huitième. En voici les noms, tels que nous les ont conservés les divers auteurs, qui en citent quelques passages. 1. *Les Braves*, 2. *les Sauvages*, 3. *les Transfuges*, 4. *les Vieilles*, 5. *les Peintres*, 6. *le Maître-Valet*, 7. *l'Oublieux ou la Mer*, 8. *le Four ou la Veillée*, 9. *la Voile*, 10. *Corianno*, 11. *les Crapatalles*, sorte de monnoye de petite valeur; 12. *la Sorcière*, 13. *les Naïseries*, 14. *les Mineurs ou chercheurs de métaux*, 15. *les Fourmis-hommes*, 16. *les Perses*, 17. *la Rhétorique*, 18. *Triptolème*, 19. *la Tyramie*, 20. *Chiron*, 21. *le faux Hercule*. Au lieu de dix-huit pièces en voilà vingt & une, dont ^l Meursius & ^m M. Fabricius ont recueilli les noms avec soin, & sur lesquelles on peut les consulter, pour plus grand éclaircissement. Les fragmens qui nous en restent, & qui sont épars çà & là, ont été ramassés par ⁿ Hertelius, dont je viens de parler, & par ^o Grotius, chez qui on en lit une partie avec tout l'agrément qu'il y a à joindre, par l'élégance de sa traduction en beaux vers Latins. ^p Athénée nous a conservé des fragmens de presque toutes ces pièces.

Un des plus considérables de ces fragmens est certainement celui que nous devons à Plutarque, touchant la Musique.

^k Pagg. 33. & 57. edit. Turneb.

^l *Carm. lib. 1. od. 14. vers. 11.*

^m *Ibidem.*

ⁿ *In Ni omach. pag. 170.*

^o *Bibl. Græc. tom. 1. pag. 778.*

ⁿ *Ibidem.*

^o *Excerpt. è comæd. pag. 510.*

^p *Vid. catalog. scriptor. ab Athen. laudatorum, in edit. Lugdun.*

Il est tiré du *Chiron* de Phérécrate, comme nous l'apprend Nicomaque le Géraſénien, dans son *Manuel harmonique*: si toutesſois cette Comédie eſt véritablement de Phérécrate, d'autres l'attribuant à un Nicomaque ſurnommé le *Rhythmique*. J'examinerai plus bas ce fragment en détail. Lorsque Platon (comme je l'ai remarqué ci-deſſus) parle de Phérécrate, dans le *Protagore*, c'eſt à l'occaſion de la pièce qui avoit pour titre *les Sauvages* (ἀγριοί) & qui fut représentée, dit le Philoſophe, l'année dernière (c'eſt-à-dire, la quatrième de la LXXXIX.^e Olympiade, ſous l'Archontat d'Ariſtion.) Cette Comédie fut jouée dans le *Lénaïon* (Ἰναιῶν) lieu hors de la ville d'Athènes, lequel avoit, ſelon Héſychius, un cloſ ſpatieux, avec un temple dédié à Bacchus *Lénaïen* (Ἰναιῶν Διονύσου) c'eſt-à-dire, au Dieu des preſſoirs, d'où ce lieu prenoit ſa dénomination: & c'étoit-là que les Athéniens célébroient leurs jeux publics, avant qu'ils euſſent conſtruit un théâtre dans la ville: ſur quoi l'on peut voir *Meurfius*.

Quant aux autres fragmens de Phérécrate, ceux qui paroiſſent les plus dignes de remarque, ſont 1.^o celui où il dit, parlant d'Alcibiade, que cet Athénién, qui ſembloit à peine être un homme, étoit pourtant le mari de toutes les femmes: 2.^o & celui où il déplore la condition des vieillards, qui ne commencent à poſſéder la ſageſſe que lorsqu'ils ne ſont plus bons à rien: 3.^o celui où il rappelle le ſouvenir de cette vie laborieuſe que menoient les hommes, avant qu'ils euſſent des eſclaves ou des valets: 4.^o celui où il introduit les Dieux, ſe plaignans des maigres ſacrifices que leur font les mortels, qui ne leur offrent preſque autre choſe que les offemens des viſtmes, après les avoir bien couverts de farine ſalée, pour mieux cacher leur turpitude: 5.^o celui où il

¹ Lib. 2. pag. 35. edit. Meibom.

² Athen. lib. 8. c. 17. p. 364. A.

Idem, lib. 9. cap. 1. pag. 368. A.

Ibid. cap. 10. pag. 388. F.

Idem, lib. 14. cap. 19. p. 653. F.

³ Anonym. catal. Olympionic. pag.

322. Chron. Euseb. edit. Amstel.

⁴ Voc. Ἰναιῶν, pag. 359. col. 2.

⁵ De Popul. Attic. pag. 70.

⁶ Hertel. Biblioth. Comic. Græcor.

pag. 342.

⁷ Item, ibid.

⁸ Idem, ibid.

⁹ Idem, pag. 344.

¹⁰ Idem, pag. 348.

reproche aux femmes Athéniennes, qu'au lieu que les hommes ne se servent que de coupes très-peu profondes & presque sans rebords, elles, au contraire, n'emploient que des gobelets très-larges & très-creux : & que lorsqu'on les accuse d'intempérance dans l'usage du vin, elles allèguent pour se justifier, qu'elles n'en boivent jamais qu'un seul coup, mais ce coup en vaut mille de ceux qu'en boivent les hommes : 6.^o ^{cc} le fragment où le Poète assure que chez les Athéniens on n'a jamais vu ni cuisinière, ni poissonnière : ajoutant que les arts doivent être distribués à chaque sexe d'une manière convenable : (on pense à présent chez nous bien différemment, sur ce point de convenance) : 7.^o ^{dd} celui où il décrit la vie délicieuse des hommes du bon vieux tems. & qu'il peint sous l'image de celle qu'on passeroit dans ce qui s'appelle aujourd'hui le pays de *Cocagne*, où les alouettes, comme l'on dit, tombent du ciel toutes roties, & prient les hommes de les recevoir dans leur bouche, pour y être mangées, &c. Cette description remplit quarante deux vers, & se lit dans ^{cc} Athénée, qui l'a tirée en partie de la Comédie des *Mineurs*, & en partie de celle des *Perfes*.

CXCIX. Phérécrate fait paroître sur la scène la *Musique en habit de femme*, & le corps déchiré de coups. ὧς ἡ Φερεκράτης.... εἰσαγαγὼν τὴν Μουσικὴν ὅς τινα κείῳ χήματι, ὅλιω κατηχισμένῳ τὸ σῶμα.] Ici, comme dans les trois phrases précédentes, le mot Μουσική est restreint à sa signification particulière d'Ἀρμονική, de *Musique harmonique*, telle que l'entendent les modernes : Ἀλλὰ γὰρ καὶ αὐλητικὴ ἀπὸ ἀπλυστέρως εἰς ποικιλωτέρως, μεταβέβηκε μουσικὴν. Et plus haut : ὁμοίως δ' ἡ Μηχανική οὗ μελοποιὸς ἐπιγνώμενος, οὐκ ἐπέμεινε τῇ παρῶπαρχούσῃ μουσικῇ. Et cette phrase prouve que dans la précédente il faut lire, non comme l'ont fait Valgulio & Amyot, μὴ παρῶπαρχουσαν, en rapportant ce mot à μετάδοσις ; mais comme on lit dans tous les imprimés, εἰς μετάδοσιν τὴν παρῶπαρχουσαν ἥγαγε μουσικὴν.

^{cc} Idem, pag. 350.

^{dd} Idem, ibidem.

^{cc} Lib. 6. cap. 19. pag. 268. E.

CC. *La Justice l'interroge (la Musique) sur la cause de ce mauvais traitement, & la Musique lui répond en ces termes.* Φερεκράτης.... εἰσαγαγεῖν τὴν Μουσικὴν.... ποῖς δὲ τὴν Διχμοσύνην Διχαποδομήνῃ τὴν αἰτίαν τῆς λώβης, καὶ τὴν Ποίησιν λέγουσαν.] *Xylander & Annot ont traduit ce passage, comme il se lit dans toutes les éditions Grèques: le premier, ut Pherecrates.... Musicam introduxerit.... facitque Justitiam querentem.... & Poësin sic respondentem: & le second, Phérécrates introduisit la Musique.... & la Justice, qui lui demande pourquoi.... & la Poësie lui répond ainsi. Valgulo a traduit différemment: & ipsam (Musicam) Pherecrates introduxerit in scenam.... sciscitantemque Justitiam causam cladis, ac Musicam sic loquentem; soit qu'il ait ainsi lû dans son exemplaire Grec manuscrit, soit qu'il ait corrigé le texte, dans sa version, en substituant le mot μουσικὴν au mot ποίησιν. Quoi qu'il en puisse être, on doit lire ce passage comme l'indique la traduction de cet interprète. Car bien que le terme de μουσικὴ, Musique, dans sa signification la plus étendue, embrasse aussi la Poësie (ποίησιν), il ne s'ensuit pas que la Poësie, qui est une partie de la Musique, se puisse prendre pour une autre partie: s'agissant ici, non de la Musique en général, mais seulement de l'Harmonique & de ses dépendances; & il seroit ridicule à Plutarque, après avoir désigné cette partie par le nom de Musique (μουσικὴ) de l'appeller Poësie (ποίησιν). Il faut donc nécessairement corriger le texte Grec, & y lire καὶ τὴν Μουσικὴν λέγουσαν, au lieu de καὶ τὴν Ποίησιν λέγουσαν. C'est visiblement une distraction du copiste, qui venant d'écrire quelques lignes plus haut, les mots ποιητὴν, ποιητῶν, ποιήσεως, & à la ligne précédente ποῖς δὲ τὴν Διχμοσύνην, & préoccupé de ces mots, placez si près les uns des autres, aura écrit τὴν Ποίησιν λέγουσαν, pour τὴν Μουσικὴν λέγουσαν.*

CCI. *Celui que je regarde comme la première source de tous mes maux, est Mélanippide.* Εἰ μὲν γὰρ ἦρξε τῶν κακῶν Μελα-
νιπίδης.] On peut voir ce que j'ai dit ^a plus haut, sur l'article

3. Juillet

1739.

de Mélanippide. La Musique attribue ici la cause de la corruption & de la décadence aux innovations faites successivement en cet art, par quatre Musiciens-Poètes, qui se sont suivis d'assez près, pour être regardez en quelque sorte comme contemporains. Ce sont Mélanippide le jeune, petit-fils de l'ancien; Cinéas, Phrynis & Timothée. En effet, ce Mélanippide florissoit à la Cour de Perdiccas second du nom, Roi de Macédoine, dans la LXXX.^e Olympiade. Ce fut dans cette même Olympiade que ^b Phrynis gagna le prix aux jeux des Panathénées; & ^c Timothée le vainquit dans une autre occasion. Pour Cinéas, il vivoit aussi dans ce même tems, comme nous l'allons voir.

Sur la Musique, énermée & relâchée par les douze cordes de la cithare de Mélanippide.

CCII. *Mélanippide a commencé à m'énervier, & par le moyen de ses douze cordes, m'a rendue beaucoup plus lâche.* Μελανιππίδης . . . ὅς ῥαβδῶν ἀνῆκε με, χαλαροτέρην τ' ἐποίησε χορδῶν δώδεκα.] On ne sait point au vrai à qui sont dûes les augmentations faites dans le système de l'ancienne Musique. C'est sur quoi les auteurs ne sont guères d'accord entr'eux. ^a Pline témoigne qu'Amphion inventa la cithare; que, selon d'autres, ce fut Orphée ou Linus: que Terpandre joua le premier de la cithare à sept cordes, en ayant ajouté trois aux quatre anciennes: que Simonide y en joignit une huitième, & Timothée une neuvième: *Citharam Amphion; ut alii, Orpheus; ut alii, Linus: septem chordis primum cecinit, tribus ad quatuor primas additis, Terpander: octavam Simonides; nonam Timotheus.* ^b Nicomaque le Géraésien ne convient point avec Pline, sur l'auteur de cette neuvième corde, l'attribuant à Théophraste de Piérie; puis une dixième à Histée de Colophon, une onzième à Timothée de Milet, & les suivantes à d'autres Musiciens: Θεόφρατος ὁ Πιερίτης τὴν ἐνάτην χορδὴν θεωφράστῃ, καὶ Ἰστῆος τὴν δεκάτην ὁ Κολοφώνιος, Τιμόθεος ὁ Μιλήσιος τὴν ἑνδεκάτην, καὶ ἑφεξῆς ἄλλοι.

^c Pausanias prétend que les Lacédémoniens suspendirent

^a N.^o 37.

^b Ibidem.

^c Lib. 7. cap. 56.

^b Lib. 2. pag. 35. edit. Meiborn.

^c Lib. 3. cap. 12. pag. 237. edit. Kuhn.

à la voute d'un édifice nommé *Skias*, la *cithare* de Timothée, pour le punir de ce qu'aux sept cordes de l'ancienne *cithare* il en avoit ajouté quatre autres : *καταγνώρις*, ὅτι χορδαὶς ἐπὶ αὐτῆς ἀρχαίαις ἐφύετο ἐν τῇ κρηναίᾳ πέντε αἰσας χορδαίς. ^d Plutarque, ainsi que je l'ai remarqué ^e plus haut, rapporte que Phrynis se présenta pour quelques jeux publics à Lacédémone, avec la *cithare* à neuf cordes ; mais sans nous apprendre qu'il avoit ajouté à cet instrument la huitième & la neuvième.

Phérécrate donne ici douze cordes à la *cithare* de Mélanippide, & autant à celle de Timothée : & le témoignage de ce Poète comique, contemporain de ces deux Poètes-Musiciens, sur un fait qu'il avoit, pour ainsi dire, sous les yeux, me paroît préférable à tous les autres. Il ne donne à la *cithare* de Phrynis que cinq cordes ; mais celui-ci en tiroit *douze harmonies*, comme nous le verrons ^f incontinent : & j'expliquerai de quelle manière cela se doit entendre. Quant à la *cithare* de Cinésias, dont il n'est rien dit dans le passage en question, il y a grande apparence qu'elle ne rendoit pas moins de sons différens que celles des trois autres, puisqu'ils étoient tous quatre à peu-près du même tems.

Il s'agit présentement de découvrir comment la *cithare* à douze cordes du Poète-Musicien Mélanippide a pu *énervier* la Musique (*ἀρτίε με*) & la rendre plus lâche (*χαλαροτέρα*). Cet accroissement, qui de la *cithare heptacorde* (ou du double tétracorde conjoint) en fit une à douze cordes (ou un *dodécacorde*) n'a pu s'accomplir que par l'addition d'un troisième tétracorde aux deux premiers : & cette jonction n'a pu se faire que de l'une de ces trois manières ; ou en mettant le nouveau tétracorde au grave des deux anciens, ou le plaçant à l'aigu de ceux-là, ou l'insérant entre deux. En le mettant au grave, on rendoit le système de la Musique plus lâche en quelque façon ; à ne considérer que le degré de tension, qui étoit moindre dans ce nouveau tétracorde, dont les cordes étoient

^d In Agid. pag. 1466. lin. 28.

Idem, de prof. in virt. pag. 145.

lin. 6. edit. Steph. Græc.

^e N.º 37.

^f N.º 206.

moins tendues, puisqu'elles rendoient un son plus grave. En le plaçant à l'aigu, il produisoit un effet tout contraire. En l'insérant entre deux, le changement étoit moins sensible, & le système musical gagnoit également au grave & à l'aigu, c'est-à-dire, deux nouveaux sons de part & d'autre.

Il seroit assez vraisemblable que l'addition se fût faite de cette troisième manière : ce qui forma l'*hendécacorde* ou la cithare à onze cordes, auxquelles on en joignit bien-tôt une douzième au grave, laquelle on appella *proslambanoméne*, & qui remplit le *dodécacorde*, dont voici la progression dans le genre diatonique : *la : si, ut, ré, mi; mi, fa, sol, la : si, ut, ré, mi*. Mais dans cette supposition, eu égard aux différens degrés de la tension des cordes, on ne voit rien qui rende le système musical, pris dans toute son étendue, beaucoup plus lâche (*χαλαρότερον*) qu'il n'étoit auparavant, dans l'*heptacorde*, puisque si la tension étoit moindre dans les trois cordes les plus basses, en récompense elle étoit plus forte dans les deux cordes les plus hautes. Il faut donc ici avoir recours à une autre sorte de relâchement, conçue sous une idée toute différente, & supposer en même-tems que la jonction du nouveau tétracorde aux deux anciens s'est faite à l'aigu.

J'observe en premier lieu, que le mot *χαλαρός, χαλαρότερος* signifie, non seulement lâche, relâché, mais encore foible, affoibli, mou, efféminé, délié, séparé, desuni, allongé (*χαλαρόναι ἐν μῦκῳ*, être allongé ou prolongé.) Il faut remarquer en second lieu, que les sons graves ont quelque chose de plus mâle, de plus ferme, de plus vigoureux ; & les sons aigus, quelque chose de plus foible, de plus mou, de plus efféminé. Aussi sont-ils presque toujours le partage des femmes & des enfans, dont les voix font entendre ces sons plus aigus & plus foibles, tandis que celles des hommes expriment les plus graves, les plus pleins, les plus sonores, les plus harmonieux.

Or dans le système de l'*heptacorde* & dans celui de l'*octacorde* ou de l'octave, chez les anciens, les sons se trouvoient dans la situation la plus favorable à une harmonie mâle, pleine de noblesse & de dignité, étant également éloignés du trop

grave, qui les rend sourds, & du trop aigu qui les rend glapissans, plus foibles, & moins perceptibles à l'oreille. Au lieu qu'en multipliant ces sons à l'aigu, dans l'*hendécacorde*, ou la *onzième*, & dans le *dodécacorde*, ou la *douzième*, on rendoit le système harmonique plus *mou*, plus *efféminé*, plus *foible*, plus *desuni*, plus *allongé* (*αλλοτριον* :) & c'est de quoi la Musique accule Mélanippide dans le passage que j'explique. Sans compter que le caractère de la Poésie dithyrambique, chantée sur les sons & sur les modes les plus aigus, tels que le Lydien & le Mixolydien, s'accordoit merveilleusement avec cette nouvelle Musique, & concouroit avec elle à décréditer & à faire mépriser l'ancienne.

Au reste, *Amyot*, ainsi que l'observe *Méziriac*, a mal traduit ce passage par ces vers :

——— *Un Mélanippides,*
Qui avec douze escourgées battue,
M'a fait si lâche, & si molle rendue.

Méziriac corrige fort bien ces vers par ceux-ci :

Qui m'a premier sur douze nerfs tendue,
Et m'a si lâche & si molle rendue.

CCIII. Cependant cet homme ne suffisoit point encore pour me réduire à l'état malheureux que j'éprouve maintenant. Αλλ' οὐδ' ὁμοῦς ὄντα μὲν τῷ ἀπὸ ἑαυτοῦ Εἰμὶ καὶ τοῦς τὰ νῦν κακὰ.] *Xylander* a lu αλλ' οὐδ' οὐ, pour αλλ' οὐ, & a traduit sur ce pied-là, *ad calamitates ille non tamen meas suffecit unus haec* : c'est-à-dire ; mais cet homme ne suffisoit pas, pour me rendre aussi malheureuse que je le suis. *Vulgatio* se conformant plus au sens qu'aux mots, a traduit : *nec tamen meis finis aerumnis* : mais ce n'étoit point encore la fin de tous mes maux. C'est en suivant la leçon vulgaire, qu'*Amyot* a rendu ainsi ces deux vers :

Mais il étoit encore supportable,
Au prix du mal qui maintenant m'accable.

La négative οὐ au lieu d'οὐ, me paroît faire un sens plus

juste & plus naturel : mais cet homme ne suffisoit pas encore, pour me rendre tout-à-fait malheureuse ; il en falloit un autre plus entreprenant & plus audacieux que lui. Xylander croit qu'il manque quelques mots à la fin du septième vers & au commencement du huitième, parce que ce ne sont point, dit-il, des iambes trimètres, comme le sont tous les autres. Mais ces deux vers, tels qu'ils sont, font un sens complet, & auquel rien ne paroît manquer. Le septième vers n'est, à la vérité, qu'un iambe dimètre, au lieu d'un trimètre. Mais cela n'est pas sans exemple chez les comiques Grecs. Pour le huitième vers, Κινσίας δ' ὁ χατέρετος Ἀθικός, c'est certainement un iambe trimètre, composé d'un spondée, d'un iambe, d'un tribrake (δ' ὁ χα-) d'un spondée & de deux iambes.

Recherches
sur la vie & les
ouvrages de
Cinéſias.

CCIV. Mais Cinéſias, ce maudit Athénien. Κινσίας δ' ὁ χατέρετος Ἀθικός.] Cinéſias, que Plutarque, ou, pour parler plus juste, Phérécrate fait ici Athénien, étoit fils ^a d'Évagore. Selon quelques ^b autres, il étoit de Thèbes, & fils de ^c Mélès ennuyeux joueur de *cithare*. Peut-être sont-ce deux hommes différens ; & c'est le sentiment d'Aristote, dans ses *Didascalies*, au rapport du ^d scholiaste d'Aristophane. Le Cinéſias dont il s'agit, est appelé *μελοποιός*, Poète lyrique, par ^e Plutarque, qui le qualifie ^f ailleurs de Poète dithyrambique : sur quoi sont d'accord avec lui ^g Harpocraton, ^h Suidas & ⁱ Aristophane, qui appelle Cinéſias *κυκλιοδιδάσκαλον* ; dénomination dont j'ai expliqué ⁱ plus haut l'origine, par rapport aux Poètes de cette espèce. Les talens pour ces deux sortes de Poésies, étoient alors très-compatibles dans un même sujet ; mais ils étoient devenus très-méprisables en la personne de Cinéſias, comme en font foi les épithètes ^k d'αῖγᾶλός (*dur*) ^l d'αἰεὶς

^a Plat. comic.

^b Suid. voc. Πύρριχας.

^c Plato in Gorg. pag. 501. edit. Steph.

^d In Avib. vers. 1379.

^e De superstit. pag. 295. lin. 24. edit. Steph. Græc.

^f Utr. Athen. bell. p. 620. lin. 9.

^g Voc. Κινσίας.

^h Ibidem.

ⁱ In Avib. vers. 1403.

^j N. 97.

^k Plut. utr. bell. p. 620. lin. 9.

^l Idem, ibid. lin. 10.

(méfeste) de ^m χείματος (très-mauvais) que lui donnent quelques-uns des écrivains que je viens d'alléguer. ⁿ Aristophane fait jouer à ce Poète dithyrambique un rôle de ce genre, & des plus outrez, dans sa comédie des *Oiseaux*, où il l'introduit ailé sur la scène, & le tourne en ridicule. ^o On prétend que Cinésias mit en vogue une *Pyrrhique* ou danse militaire de sa façon.

La nature ne lui avoit pas été favorable, & l'avoit produit maléficié de corps & d'esprit. Il étoit ^p boiteux, d'une taille si haute, mais si foible, ^q si mince & si exténuée, que pour la soutenir & l'empêcher de plier & de rompre, il portoit une espèce de cuirasse faite de bois de tilleul réduit en lames; ce qui lui avoit attiré le sobriquet de Poète ^r *Philyrin* (Φιλύρινος) du mot Grec φιλύρα, qui est le nom de cet arbre. On jugeoit ce Poète si léger à sa figure, que dans les ^s *Grenouilles*, comédie d'Aristophane, un acteur dit qu'il suffira d'attacher au dos de Cléocrite, homme très-pesant, le Poète Cinésias; que celui-ci lui servira d'ailes, & que le vent les emportera tous deux dans la mer. Le même Poète comique dans sa pièce des ^t *Oiseaux*, fait apostropher par Pisthétaire, Cinésias sous le nom de *Léotrophide*, qui pour son excessive maigreur, avoit passé en proverbe, ainsi que *Thoumantis*; comme il paroît par le scholiaste & par ^u Athénée. M. Boivin, qui a si agréablement traduit en François cette comédie, est en peine de savoir pourquoi Aristophane appelle Cinésias *Léotrophide*. Il demande dans une note, « si c'est parce que Cinésias étoit fils d'un nommé *Léotrophus*, ou parce qu'étant gagé par le public « pour faire la Musique du théâtre d'Athènes, on l'avoit nommé « par dérision *Léotrophidès*, qui signifie *nourri par le Peuple!* » Ce n'est ni l'un ni l'autre; c'est parce que Cinésias étoit aussi maigre, ou plus maigre que *Léotrophide*. Si M. Boivin avoit

ⁿ Schol. Aristoph. in Ran. v. 153.

^o Ibid. vers. 1372. & seq.

^p Aristoph. in Ran. ibid.

^q Aristoph. in Avib. vers. 1379.

^r *Ælian. var. hist. lib. 10. cap. 6.*

Athen. lib. 12. c. 13. p. 551. D.
edit. Lugd.

^s Aristoph. in Avib. vers. 1378.

^t Vers. 1485.

^u Vers. 1406.

^v Ibid. pag. 551. A.

consulté l'ancien scholiaste, sur cet endroit, il y eût trouvé le dénouement de cette difficulté.

Aristophane, dans sa comédie intitulée *Gérytades*, que nous n'avons plus, & que cite * Athénée, mettoit le Poète *Cinésias* au nombre des gens maigres de cette profession, qu'on avoit choisis pour les envoyer aux enfers en ambassade vers leurs confrères. † Strattis, autre Poète comique, avoit composé une pièce nommée *Cinésias*, où l'extrême maigreur & la mine étique de celui-ci n'étoient pas oubliées, & où l'auteur l'appelloit par moquerie Achille le *Phthiote*, équivoquant sur le mot *Phthia*, ville de Grèce, patrie d'Achille, & sur le verbe φθίω, φθίσαι, *maigrir, devenir phthisique*. Il étoit fort valétudinaire, & le Poète comique ‡ Platon le dépeint relevant d'une pleurésie comme un squelette qui n'a plus de pus à cracher, tant il est desséché, ayant les jambes comme des roseaux, le corps tout couvert de cautères, en un mot, annonçant par son extérieur une phthisie complète. Ce portrait pourroit bien être chargé outre mesure, ainsi que tous ceux qui partoient de la main des Poètes comiques ses ennemis, ingénieux à le déchirer en toute occasion.

Il ne le méritoit que trop, par les qualités de l'esprit & du cœur, qui l'avoient mis en fort mauvaise réputation parmi ses compatriotes. Les innovations que lui reproche ici Phécrate en fait de Musique, n'étoient pas ce qu'il y avoit de plus blâmable dans sa conduite. Il passoit pour un impie, pour un homme sans religion & sans probité; ce que marque suffisamment l'épithète de κατ'εργατος, *maudit, exécration*, que lui donne ici le Poète comique. L'orateur ** Lysias composa contre Cinésias deux harangues, où il le traitoit sans quartier, l'accusant hautement d'athéisme, de profaner & de jouer dans ses Comédies ce que la religion & les loix avoient de plus respectable & de plus sacré; de n'être en liaison qu'avec des

* Ibid. B.

† Idem, ibid. D.

Harpocr. ibidem.

‡ Apud Galen. in Aphor. Hippoc.

lib. 7. Aph. 44. tom. 9. pag. 316.
edit. Charter.

** Harpocrat. ibidem.

impies & des scélérats comme lui; ajoutant qu'en punition de tant de forfaits, les Poètes comiques ses confrères ne cessioient de le persécuter dans leurs pièces, & les Dieux de l'accabler d'indispositions & de maladies; en sorte qu'il étoit réduit à ne pouvoir ni vivre, ni mourir. Il faut lire dans ^{b b} Athénée, le morceau qu'il nous a conservé de l'une de ces harangues, que nous n'avons plus, & par lequel il paroît, comme on voit, que Cinésias se mêloit aussi de faire des Comédies.

Peut-être ce Poète-Musicien étoit-il moins impie & moins athée, qu'ennemi trop déclaré des superstitions payennes: & ^{c c} Plutarque lui-même rapporte un fait, qui sembleroit favoriser cette conjecture. Timothée, dit-il, chantant publiquement dans une fête d'Athènes, les louanges de Diane, & lui prodiguant toutes les épithètes que les dévots à cette Déesse avoient coutume de lui donner, l'appellant θυάδα, φοιβάδα, μεγαάδα, λυσάδα, c'est-à-dire, suivant la version d'Amyot, furieuse, forcenée, transportée, enragée: Cinésias se levant au milieu des spectateurs, *Puisse le Ciel, s'écria-t-il, te faire naître une telle fille!*

CCV. Cinésias m'a tellement perdue & défigurée, en introduisant dans les strophes de ses Dithyrambes des inflexions de voix, dépourvues de toute harmonie, que ce qui est à gauche paroît être à droite, comme dans l'usage des boucliers. *Κινησίας δ'* Εξαμωνίους χαμπὰς ποιῶν ἐν τῆς στροφῆς, Ἀπολωλέχε μ' ἔπος, ὥστε τῆς ποιήσεως τῶν διθυραμβῶν, χαδάπερ ἐν τῆς ἀπείσι, Ἀεὶ τὲρ αὐτὴ φαίνεται τὰ δεξιὰ.] Voici comme Valgulio a rendu ces cinq vers:

Sur les Dithyrambes de Cinésias.

————— Atticus Cinesias

Execrabilis, hexarmonios strophis

Anfractus insertans me malè perdidit:

Nam dithyrambos condens, bifores nifu

Ancipiti, chypeorum ritu, dextris

Similibus laevis mentem irritam fallit.

^{a a} Ibid. pag. 551. E.

| ^{c c} De superst. ibid.

L'interprète, comme on le voit, a substitué de son mieux des mots Latins aux mots Grecs. Mais je doute fort qu'il ait entendu le Grec de son original, ni même son propre Latin. Voyons comme s'en est tiré *Xylander*:

— *Nam Cinesias*

Atheniensis ille detestabilis,

Contra harmoniam dum flexus intulit strophis,

Pessum-dedit me sic, ut jam Poëseos

Dithyrambica, perinde sicut aspidis,

Quæ dextra sunt, sinistra quivis deputet.

Il prend ici apparemment *aspis aspidis* pour un bouclier en Latin, contre l'usage ordinaire. Enfin, voici comme *Anyot* a traduit en vers François ce passage :

Car un certain Cinésias d'Attique,

Maudit des Dieux avecques sa pratique,

De tourdions rompus hors d'harmonie,

A achevé de rudoyer ma vie ;

Son Dithyrambe à gauche semble droit,

Comme un bouclier à l'un & l'autre endroit.

Comme on ne connoît aujourd'hui que très-imparfaitement la Poësie dithyrambique des Grecs, non plus que la manière dont on la mettoit en Musique, & dont on la chantoit sur les théâtres ; il est très-difficile, pour ne pas dire presque impossible, de faire entendre bien distinctement sur quoi roule ici la plainte de la Musique contre Cinésias. Elle l'accuse d'avoir fait entrer dans les strophes, ou stances diverses, qui composoient ses dithyrambes, des inflexions de voix, des chûtes ou des cadences de chant tout-à-fait discordantes & contraires aux loix, aux règles de l'harmonie commune ; car c'est ainsi qu'il faut expliquer le terme *ἁρμονίως*, & non pas comme l'a rendu *Valgulio*, qui a lû ce mot avec l'esprit âpre, *ἑκαμνίως*, comme s'il s'agissoit ici de six différentes harmonies.

La

La Musique accuse donc Cinéas de l'avoir tellement défigurée, tellement estropiée dans le chant de ses Poésies dithyrambiques, que toute l'harmonie, toute la modulation y est prise à gauche, y est tournée à contre-sens. Car l'expression Grèque ἀριστερὰ φαίνεται τὰ δεξιά, paroît être un mot trivial ou proverbial, employé pour signifier un renversement, une confusion, qui met les choses *sans-dessus-dessous, sans-devant-derrière*, pour rendre le Grec en François par quelque sorte d'équivalent.

Quant à la comparaison faite ici de cette Musique *désorientée* (si l'on peut s'exprimer ainsi) avec des *boucliers*, je croirois que ce rapport consisteroit en ce que comme un bouclier simple & sans ornemens, exactement rond ou ovale, n'a, pour ainsi dire, ni haut ni bas, ni côté droit ni côté gauche bien déterminez, en sorte qu'on peut l'embrasser indifféremment & sans égard à un certain sens; de même l'harmonie, la modulation dans les dithyrambes de Cinéas, n'avoit plus rien de régulier ni de conforme aux sages loix de l'ancienne mélodie. Un savant de mes amis, que j'ai consulté sur ce passage, conjecture que cette expression (ἀριστερὰ φαίνεται τὰ δεξιά) pourroit convenir à l'usage des boucliers, en ce que, dans les combats, on faisoit passer du côté gauche au côté droit cette arme défensive, pour parer les coups: & c'étoit une adresse dont les guerriers tiroient vanité, comme on le voit par cet endroit d'Homère, où Hector, sur le point de combattre à outrance contre Ajax fils de Télamon, lui dit:

Οἶδ' ὅτι δεξιά, οἶδ' ἐπ' ἀριστερὰ τομῆσσι βῶν
Ἀζαλέω.

c'est-à-dire: *Je fais mouvoir à droite mon bouclier, je fais le mouvoir à gauche; ou, comme l'a traduit M.^{de} Dacier, Je fais me servir à toutes mains de mon bouclier.* On peut voir, par rapport au mot χαμπᾶς mis ici en œuvre par Phérécrate, ce que j'ai dit sur les mots δυσκολόχαμπος & ἱππόχαμπος, dans l'article de *Phrynis*.

N.^o 37.

Mém. Tome XV.

X x

Sur la manière
dont Phrynis
trouvoit dou-
ze harmonies
différentes
dans le nom-
bre de sept
cordes.

CCVI. 1. Vous ne l'auriez jamais dit; il n'étoit pourtant cruel à tel point. Ἀλλ' ὅτε αὖ ἐπειὶς ὅπως, ἢ ὅμως ὅμως.] Il faut mettre la virgule après ἐπειὶς, & non après ὅπως: Ἀλλ' ὅτε αὖ ἐπειὶς, mais vous ne l'auriez jamais dit, ou vous ne l'eussiez jamais cru. Au lieu de ces mots ὅπως ἢ ὅμως ὅμως, il faut corriger ὅπως δ' ἢ ὅπως ὅμως: il m'étoit pourtant cruel à tel point.

2. Mais Phrynis, par l'abus de je ne sais quels roulemens qui lui sont particuliers, me faisant fléchir & pirouetter à son gré, & voulant trouver dans le nombre de sept cordes douze harmonies différentes, m'a totalement corrompue. Φρύνης δ' ἰδίῳ στροβίλῳ ἐμβάλων τινα, κάμπτων με καὶ σπέρφων, ὅλῳ διέφθορον, ἐν πέντε χορδαῖς δωδεκα ἁρμονίας ἔχων.] Ce passage n'est pas moins épiqueux que le précédent. Valgulio l'a traduit ainsi:

*Sed neque miseris hic modus fuit
Meis: Phrynis injecto strobilo quodam
Non ante cognito, irrequietis me
Flexibus atque reflexibus versando,
Totam collabefecit, quinque nervis
Duodenas obstripendo harmonias.*

Xylander l'a rendu comme il suit:

*Neque hoc tamen satis est miseriæ creditum.
Phrynis peculiarem immittens turbinem,
Flectendo me, & versando totam perdidit,
In quinque chordis bis sex harmonias habens.*

Voici maintenant la version d'Anyot:

*Encore m'a celui-là moins traitée
Cruellement, & non pas tant gâtée,
Comme Phrynis, lequel en me jettant
Son tourbillon, & me pirouettant,
Tournant, virant, trouva douze harmonies,
Selon sa mode, en cinq chordes garnies.*

Il y a d'abord quelques corrections à faire dans le texte de ces trois vers. Il faut lire *Φύρις*, & non pas *Φύρας*. Il faut ôter le point interrogant, qui dans les éditions de *Henri Estienne* & de *Francfort*, est à la fin du quatrième vers.

Στροβίλος signifie un tourbillon de vent, une tempête ou un *fabot*, que les enfans font piroquetter à coups de fouet; une sorte de danse lascive, selon *Pollux*; ou de piroquetterie: & c'est en cette dernière signification que l'on doit prendre ici ce terme, en se transportant de la danse dithyrambique de *Phrynis* à l'espèce de Musique dont il se servoit pour animer ses danseurs, & dont la modulation imitoit le mouvement & l'impétuosité d'un tourbillon, répondant parfaitement au caractère de la Poésie & de la danse. On pourroit se former une idée de cette Musique sur plusieurs airs de *Lulli*, composés pour exprimer des tourbillons de vent, des tempêtes, des vols de Démon, & autres semblables sujets. Mais dans ce parallèle, il faudroit toujours mettre, fort au-dessous de ces airs de *Lulli*, ceux de *Phrynis*, de *Cinésas*, de *Timonée* & des autres novateurs dans cette ancienne Musique, dont le système borné n'auroit pas à beaucoup près un champ si vaste à leur génie. A l'égard de ces deux termes *ἰσχυρὰ καὶ ἰσχυρὰ*, *me courbant, me pliant, me tordant* ou *me faisant tourner & piroquetter*, ils viennent, comme on voit, à l'appui du mot *σπῆλαια*. Le simple système de l'*heptacorde* & de l'*octacorde* ou de l'*éclat*, dans la gente diatonique, offroit une carrière trop bornée pour une Musique si turbulente. Il lui en falloit une où elle pût s'étendre avec plus de liberté. Aussi voyons-nous que *Phrynis*, de même que *Mélanippide* avant lui, & *Timonée* après lui, mettoient en œuvre le triple tétracorde ou le dodécacorde (l'autourisme). Mais il se présente ici une très-grande difficulté. Il est question de découvrir ce qu'entend *Phérodote*, en disant que *Phrynis*, dans l'étendue de cinq cordes, trouvoit jusqu'à douze harmonies. La chose ne seroit pas merveilleuse dans un instrument à table & à manche, sur quoi seroient

L. 4. v. 24. γὰρ τὸν σπῆλαιον ἰσχυρὰ καὶ ἰσχυρὰ T. II V 00

tendues les cordes; & les quatre de nos violons multiplient les sons fort au-delà de douze. Mais il s'agit ici de la *cithare* ou de la lyre, dont les cordes étoient tendues à vuide. Comment les cinq cordes qui formoient le *pentacorde* ou la *quinte*, pouvoient-elles fournir jusqu'à douze sons différens? Il est vrai qu'une corde tendue à vuide, pressée du doigt contre le chevillier, puis pincée d'un autre doigt, rend un son différent de celui qu'elle rendoit en vertu de la simple tension. Mais en supposant une pareille manœuvre de la part du joueur de *cithare* (manœuvre dont l'usage est d'ailleurs très-douteux par rapport à l'ancienne Musique, & dont il n'est parlé, que je sache, en nul endroit;) on ne pouvoit en ce cas-là tirer des cinq cordes de la *cithare* que dix harmonies différentes, & Phrynis en tiroit douze.

Si l'on change d'hypothèse, & que l'on suppose qu'entre les cinq cordes du *pentacorde* monté *diatoniquement*, Phrynis inséroit les cordes particulières aux deux autres genres (*chromatique* & *enharmonique*) cela ne feroit en tout que neuf sons ou neuf harmonies, favoir, *mi*, *mi demi-dièse*, *fa*, *fa dièse*, *sol*, *la*, *la demi-dièse*, *si b.*, *si*; & il en falloit douze. C'est pourtant le seul dénouement de la difficulté. Mais pour le rendre complet, il faut, dans le texte de Phérécrate, au lieu de *ἐν ἑπτὰ χορδαῖς*, lire *ἐν ἑπτὰ χορδαῖς*; ou plutôt *ἐν ἑπτὰ χορδαῖς* tout en un mot, dans l'étendue de sept cordes ou dans l'*heptacorde*; & alors en insérant chacune en son lieu, les deux cordes du genre enharmonique & les deux du chromatique, & mettant au grave de l'*hypate* un *proslanibanomène*, on aura transformé l'*heptacorde* en un *dodécacorde*, dont voici la progression: *ré*, *mi*, *mi demi-dièse*, *fa*, *fa dièse*, *sol*, *la*, *la demi-dièse*, *si b.*, *si*, *ut*, *ré*. La *cithare*, en apparence, n'aura que la largeur ou l'étendue de l'*heptacorde*; & néanmoins ce sera réellement, non un triple *tétracorde*, mais un *dodécacorde*, réduit à l'étroit & d'un genre singulier, puisqu'il se trouve renfermé dans l'octave.

CCVII. Toutesfois ce n'étoit point encore assez qu'un *ut*

homme, pour achever ma ruine; car s'il lui échappoit quelques fautes, du moins savoit-il les réparer. Αλλ' ἐν ἱμασιν χ' ἔδει λῦναι γὰρ αὐτόν. Εἰ γὰρ τι καὶ ἑνὶ ἡμέρῃ, αὐδὸς ἀνέλεον.] Valgulin a fort mal traduit ces deux vers par ceux-ci :

*Neque adeo eum pœnitebat sceleris;
Quin repetebat ultro, si quid liquisset.*

Xylander s'en est mieux acquitté par ces deux-ci :

*Sed iste vir potuit adhuc tolerarier;
Peccata namque correxit rursus sua.*

Amyot n'a traduit que le second vers :

*Mais toutesfois celui-là s'il faillait
En un côté, d'autre il le r'habilloit.*

Le premier de ces deux vers n'est, comme on voit, que le sixième de tout le passage, répété presque mot pour mot. Ainsi je n'ajouterais rien à ce que j'en ai dit ci-dessus. Quant au second, Εἰ γὰρ τι καὶ ἑνὶ ἡμέρῃ, il signifie *s'il faisoit quelque échappée en Musique, s'il prenoit quelquefois trop de licence, αὐδὸς ἀνέλεον, d'un autre côté, il savoit s'en corriger & rentrer dans le droit chemin : c'est-à-dire, qu'il faisoit taire, quand il lui plaisoit, les cordes furnuméraires de sa cithare, & ne faisoit entendre que les sept de l'heptacorde ou du double tétracorde.*

CCVIII. 1. *Mais il falloit un Timothée, ma très-chère; pour me mettre au tombeau, après m'avoir honteusement déchirée.* Sur les innovations faites dans la Musique par Timothée.
LA JUSTICE. *Quel est donc ce Timothée!* LA MUSIQUE. *C'est ce rousseau, c'est ce Milésien, qui par mille outrages nouveaux, & sur-tout par ses fredons extravagans, a surpassé tous ceux dont je me plains. S'il lui arrivoit de me rencontrer en quelque lieu marchant seule, il me relâchoit aussi-tôt, il me démontrait & me partageoit en douze cordes. Οὐδὲ Τιμόθεός μ', ὧ φιλάτη, κατασφύρι, καὶ δεκάκις αἰχίσσῃ ποῖος ἔστι Τιμόθεος; Μιλήσιός τις πυρρίαις*

N. 1203.

X x iij

Καχά μοι παρέχεν, ὅτ' ἅπαντας ἔς λέγω, Παρελήλυθ' ἄγων
 ὅν τε ἀπέλθοις μυρμηκίας. Κ' αἶν' ἐντύχη ποδ' μοι βαδίζῃσιν μόνῃ,
 Ἀπέλυσε, κατέλυσε χορδαῖς δώδεκα.] Valgilio a bien pris le
 sens de ces sept vers :

*Jam verò Timotheus, ô mihi carissima,
 Perfodit me, & sædissimè laceravit.
 Quis iste Timotheus ! Milesius quidam
 Pyrrhias : hic mihi innumera invexit mala,
 Vicit & omnes in ferendis cladibus
 Quos memoravi : vicit (inquam) mollesque
 Ac formicarios vehens modos, meque,
 Sicubi sit naclus gradientem solam,
 Solvit, dispecit in duodenos nervos.*

Xylander a traduit ce dernier vers à contre-sens, & a sauté l'antépénultième :

*Asi Timotheus me confodit, carissima,
 Turpissimèque vulneribus me conscidit.
 Quis Timotheus ! Milesius ille Pyrrhias.
 Majora mi mala, quàm reliqui omnes, intulit.
 Is solam ubi ambulanti me naclus fuit,
 Bis sex me nervis illico vinculam illigat.*

Anyot s'y est mépris aussi :

*Timotheus après, ma bonne Dame,
 M'a déchirée à outrance plus qu'ame :
 J'entends celui, qui natif de la ville
 De Milet, m'a fait des maux mill' & mille;
 Et a passé à me gréver tous ceux,
 Qui m'ont été jamais plus outrageux,
 En amenant sa fade fourmilrière
 De ses fredons mal-plaisante manière.*

*Si par chemin seule il me rencontrait,
De mes habits il me desatouffroit,
En me liant avecques douze cordes.*

Pour bien entendre ce passage, il faut faire en sorte de déterminer la véritable signification de plusieurs termes difficiles à expliquer, & sur lesquels les interprètes ont pris le change. *Kαταπορεύε* ne signifie ici *me desodit*, *sepelivit*, *terré obruit*: *m'a enseveli*, *m'a mise en terre*, *m'a totalement détruite*; & non pas *me perfoit* ou *me confodit*, comme ont traduit Valgus & Xylander. Amyot a passé par-dessus ce mot, & n'a rendu que le suivant, *Ἀφ' ἑκατάχ' αἰχῆα*, *m'a honteusement déchirée*.

2. Dans le troisième vers, *Hertelius* & *Xylander* croient que pour le remplir il faut avant *Μιλίστος* ajouter le verbe *ἔσθ'.* Mais l'iambe trimètre se trouve sans cette addition, & *Τιμόδιος* en fait les deux premiers pieds, un trochée & un iambe. *Πυρρίας* signifie *rousseau*. Les deux traducteurs Latins en ont fait un nom propre ou un surnom de Timothée. Il paroît qu'*Amyot* a lu en cet endroit, dans son exemplaire Grec, *μύρια*, dix mille, au lieu de *πυρρίας*, puisqu'il a traduit *m'a fait des maux mill' & mille*; & cette leçon seroit peut-être préférable à l'autre.

3. *Μυρμυρία* se prend en plusieurs significations. C'est une *fourmillière*, un nid de fourmis; c'est une espèce de *verrue*, un *cor* au pied: *μύρμηξ* & *μυρμυρία* est une sorte de *ceste*, dont les athlètes se servoient dans le pugilat. Mais que pourroit-ce être que *μυρμυρία* en termes de Musique? Celui-ci ne sauroit être emprunté des fourmis, qu'à raison du bruit, du petit bourdonnement ou frémissement que font ces insectes dans leurs fourmillières. On trouve *μυρμυκες*, *bombites*, dans les anciennes gloses. *Μυρμυρία* feront donc ici *des traits*, *des tremblemens*, *des frémissemens* de cordes, des *fredons*, comme l'a traduit *Amyot*: *ἑσπεύοντες μυρμυρία*, *formicationes insolita*, *atouffrois*; *des fredons inouis*, *outrés*, *extravagans*.

4. *Xylander* regarde le mot *βαδίζον*, comme *superflu*;

mais il se trompe. La Musique marchant seule (*μόνη βαδίζουσα*) est ici la symphonie des instrumens, qui se fait entendre seule, & sans servir d'accompagnement à la Poésie chantante.

5. C'étoit-là principalement que Timothée se donnoit carrière : ἀπέλυσε (dit la Musique) *il me délioit*, c'est-à-dire, il démontoit ou relâchoit mes cordes, pour leur donner des tons différens de ceux qu'elles avoient coutume de rendre : καὶ αἰείλυσε χορδὰς δώδεκα : *et il me partageoit, me disséquoit, me résolvoit en douze cordes* : soit en enlérant, comme je l'ai déjà ^a dit, cinq nouvelles cordes entre les sept de l'*heptacorde*; ce qui étoit moins visible : soit en ajoutant quatre de ces nouvelles cordes à l'aigu de l'*heptacorde*, & la cinquième au grave; & faisant alors paroître aux yeux des spectateurs, non un *heptacorde*, mais un *dodécacorde*, & par conséquent une *cithare* plus large & plus remplie. Car il faut observer que Timothée, dans les innovations en fait d'harmonie instrumentale, avoit usé de la même politique, dont il s'étoit bien trouvé, en innovant dans la Poésie chantante; où d'abord, comme on l'a vu ^b plus haut, *il avoit mêlé l'épique avec le dithyrambique, afin qu'il ne parût pas vouloir enfreindre tout d'un coup les loix de l'ancienne Musique*; & par-là indisposer contre lui les Magistrats, attentifs à proscrire les nouveautés capables de préjudicier au bon ordre du gouvernement. Il y a donc grande apparence que Timothée, en premier lieu, se contenta, comme Phrynis, de mêler ensemble les trois genres de Musique dans l'étendue de l'*heptacorde*; mais que le succès de ce mélange, auquel on prenoit goût, l'ayant rendu plus hardi, il poussa plus loin son entreprise, & leva, pour ainsi dire, le masque, mettant au jour le triple tétracorde ou le *dodécacorde*, qui augmentoit réellement le système total de la Musique, en le portant de la simple octave à la douzième.

Sur quelques
méprises de
Bouillaud, en
fait d'ancienne
Musique.

Ismaël Bouillaud, dans sa dernière note sur Théon de Smyrne, s'est fort trompé, en voulant déterminer quelles furent les quatre cordes que Timothée ajouta à son *heptacorde*.

^a N.º 206.

| ^b N.º 25.

pour

(pour en faire l'hendécacorde. Ce Mathématicien prétend que ces quatre cordes furent celles du genre chromatique, deux dans chacun des deux tétracordes, dont l'union formoit l'heptacorde; qu'il ajoûta au tétracorde le plus bas la *parhypate* des *hypates* & le *lichanos* des *hypates* du genre chromatique, & au second tétracorde, la *parhypate* des moyennes & le *lichanos* des moyennes du même genre chromatique, & que ces quatre cordes jointes aux sept de l'heptacorde, faisoient les onze de l'hendécacorde.

Mais *Bouillaud* n'a pas pris garde que la *parhypate* des *hypates* du genre chromatique ne fait qu'une même corde avec la *parhypate* des *hypates* du genre diatonique; & que la *parhypate* des moyennes du genre chromatique n'en fait encore qu'une seule avec la *parhypate* des moyennes du même genre diatonique; d'où il suit que Timothée n'auroit ajoûté que deux cordes au lieu de quatre, & n'auroit fait qu'un *ennéacorde* ou une *neuvième*. Car en supposant pour la progression de l'heptacorde dans le genre diatonique, ces sept sons, *mi, fa, sol, la; la, si b, ut, ré;* & dans le chromatique ces sept autres, *mi, fa, fa dièse, la; la, si b, si, ré:* il est visible que dans le premier tétracorde, la *parhypate* des deux genres est la même corde (*fa*) & que dans le second la *parhypate* des deux genres est encore une même corde (*si b*). Timothée, comme je l'ai déjà dit, outre ces deux cordes du genre chromatique, avoit donc ajoûté les deux de l'enharmonique; ce qui en faisoit quatre.

Le même *Bouillaud*, dans cette dernière note, avance une autre proposition aussi peu vraie, savoir, que dans le genre diatonique, la voix ne pouvoit entonner la sixte mineure; comme si de l'*hypate* (*mi*) du premier tétracorde à la *paranète* (*ut*) du second, il n'y avoit pas une sixte mineure; & de la *parhypate* (*fa*) du premier à la *nète* (*ré*) du second, une sixte majeure. Mais à ce triple tétracorde de Timothée, on ne tarda guères à en joindre un quatrième, comme nous l'allons voir, qui fut celui des *excellentes* ou des *aigues*, *excellentium*, ὑπεροχίων, & qui rendit complet le système total de l'ancienne Musique, compris dans l'étendue de la double octave (δὲς ἀπὸ πέντε.)

Mem. Tome XV.

Y y

29. Janvier
1740.

Sur Philoxène.

CCIX. Aristophane fait aussi mention de Philoxène, & assure que ce Musicien avoit fait entrer l'usage des chansons dans les danses qui se font en rond. Καὶ Ἀριστοφάνης . . . μνημονεύει Φιλοξένου, καὶ φησὶν ὅτι εἰς τὰς κυκλίους χοροὺς μέλη εἰσπνέειν αὐτόν.] Dans les * Comédies qui nous restent d'Aristophane, il est parlé d'un Philoxène en trois endroits ; mais c'est d'un Athénien de ce nom, décrié pour sa mollesse & pour sa lâcheté : ce n'est nullement du Poëte Philoxène. Sans doute il étoit question de celui-ci dans quelque une des pièces d'Aristophane, qui ne sont point venues jusqu'à nous. Ce Poëte comique y témoignoit que Philoxène étoit un de ceux qui, dans les chœurs ou danses en rond, célébrées en l'honneur de Bacchus, avoient fait entrer des cantiques en vers lyriques & dithyrambiques (μέλη) & par conséquent d'un genre de Poësie & de Musique différent de celui qu'on y employoit anciennement, & qui étoit le genre *nomique*. Ce qui revient à ce que Plutarque dit ^b ci-dessus, en parlant de Timothée contemporain de Philoxène, savoir, que le premier, dans ses airs, avoit fait un mélange de la Poësie épique ou *nomique* avec la dithyrambique.

Sur le mot
πίλαρος.

CCX. C'est lui qui me rendant plus lâche, plus molle & plus flexible qu'un chou, m'a entièrement remplie de fredons discordans, trop aigus, & qui n'ont rien que de profane & de licencieux. Εἴχαρ μοῖοις, ὑπερβολαίοις τε αἰουσίους καὶ νυγλαίοις, ὥσπερ τε πὰς ῥαφάνοις ὅλῳ κάμπῳ με κατεμέτωσι.] La plainte que la Musique fait contre Philoxène, dans ce passage d'Aristophane cité par Plutarque, se réduit à deux chefs. 1.° Ce Poëte l'a rendue plus molle & plus flexible qu'un chou (κάμπῳ με ὅλῳ ὥσπερ πὰς ῥαφάνοις.) J'ai expliqué * plus haut en quoi consistoit cette mollesse, cette lâcheté, cette flexibilité. Πάφαρος chez les Athéniens, dont il s'agit ici, est un chou, & non pas une rave, comme l'a mal traduit Annyot. Εὔπὶ τῆς ῥαφάνου (dit ^a Aristote) καὶ χαλροδοῖ πινε καμάβῳ.

* Nub. vers. 686.

Ran. vers. 965.

Vesp. vers. 84.

^b N.° 25.

^c N.° 202.

^a De hist. animal. lib. 5.

2.^e Philoxène a rempli la Musique d'ornemens, de traits étrangers, qu'elle nomme *νιγλάεσις*. Ce terme (*νιγλάεσις*) dans les ^b *Acharniens* comédie d'Aristophane; se trouve mêlé avec d'autres expressions concernant le jeu de la flûte & du chalumeau: *αὐλῶν, κελευτῶν, νιγλάεσι, σειρήματων*: sur quoi le scholiaste s'explique ainsi: *ὁ νιγλάεσις περὶ τὰ χεῖρ μέλος μουσικὸν τῷ ἑαυτοῦ κελευτῶν: νιγλάεσις est un chant musical, propre à encourager*. Dans ^c Pollux, *νιγλάεσις* est une petite flûte Egyptienne; *μικρὸς τις αὐλίσκος Αἰγύπτιος*: & parmi les termes qui appartiennent au jeu de la flûte (^d *μέλη δ' αὐλημάτων*) sont *κρήματα, σεῖγματα, περὶσμοί, περὶσματα, νιγλάεσι*. Suidas sur ce mot, copie fidèlement le scholiaste d'Aristophane, excepté qu'au lieu de *περὶμα* il a lû *κρήμα*. C'est ainsi qu'il faut lire, & qu'on lit dans l'édition de Genève; & il est étonnant que M. Kuffer, dans celle qu'il nous a donnée d'Aristophane, ait laissé *περὶμα*, (qui ne signifie rien dans le passage du scholiaste) & ne se soit pas ressouvenu de la leçon qu'a suivie Suidas, qu'il reconnoît lui-même n'être en cet endroit que le copiste de ce scholiaste. Hésychius justifie cette leçon par ces mots: *νιγλάεσι, περὶσματα, περὶεργα κρήματα: νιγλάεσι signifie des fredons, des ornemens superflus dans le jeu des instrumens: νιγλαρεύων, περὶτίζων: νιγλαρεύων signifie qui fredonne*. Il résulte de tout cela, que dans le passage d'Aristophane que j'éclaircis, *νιγλάεσι* est un substantif, auquel se rapportent les trois adjectifs qui le précèdent, savoir, *ἑξαμόνιοι, ὑπερβολαῖοι & αἰόσιοι*. J'ai expliqué ^e plus haut le premier (*ἑξαμόνιος*). Le second semble indiquer l'addition du quatrième tétracorde nommé *ὑπερβολαίων, excellentium, des exorbitantes, des extravagantes*, & qui rendit complet le système de l'ancienne Musique, renfermé dans l'étendue de quatre tétracordes ou de deux octaves.

Tout considéré, le passage d'Aristophane me paroît avoir besoin de correction en plus d'un endroit, où la construction

^b Vers. 553.

^c Lib. 4. cap. 10. sect. 81. edit. Amstel.

^d Idem, ibid. sect. 82.

^e N.º 205.

est irrégulière & vicieuse. Je lirois donc, *Ἐαρμονίαν, ὡς ὁμοίων τε καὶ ἀνοσίων νιγλάειν . . . με κατεμέτρεσε* il m'a toute remplie de fredons hors d'harmonie, trop aigus, contraires à la piété & à la décence, &c.

CCXI. Les autres Poètes comiques ont fait voir manifestement, combien est absurde l'entreprise de ceux qui dans la suite en disséquant la Musique, pour ainsi parler, l'ont réduite en traits & en diminutions. Καὶ ἄλλοι δὲ κωμικοὶ ποιοῖ ἐδείξαν τιμὴν ἀπορίας τῆς μὲν ἁδῶτα τιμὴν μουσικὴν κατεκερματισμένων.] Κέρματα signifie de la petite monnoye; & en conséquence, *κερματίζειν* & *κατεκερματίζειν* se prennent pour diviser, couper, disséquer en petites parties, en petits fragmens : entrer sur quelque sujet dans des détails qui vont jusqu'aux minuties; & ici, réduire la Musique en notes de très-petite valeur, en croches, en doubles croches, &c. partager le système musical en très-petits intervalles; en multiplier les sons & les cordes outre mesure; le remplir de traits, de roulemens, de diminutions, de doubles, &c. Telle est aujourd'hui notre Musique profane, comparée avec l'ecclésiastique ou le plainchant; & pour se renfermer dans le premier genre, telle est la Musique Italienne, comparée avec l'ancienne Musique Françoisé, & même avec celle de Lulli.

CCXII. Or que la première éducation & les premiers préceptes contribuent beaucoup à régler ou à dépraver les mœurs & le goût pour les arts. Ὅτι δὲ καὶ τὰς ἀγωγὰς καὶ τὰς μαθήσεις διόρθωσις ἢ ἀλγεσπορὴ γίνεται.] Amyot a fort mal rendu le sens de ce passage, sur lequel cependant il a échappé à la sévère critique de Méziriac. Voici la traduction Françoisé: *Mais qu'elle (la Musique) ait pouvoir & efficace grande, soit à dresser, soit à tordre & dépraver les mœurs & les institutions, Aristoxène l'a bien montré.* Il ne s'agit point ici du pouvoir de la Musique, par rapport à l'éducation; & cet art n'entre pour rien dans la construction de ce passage, dont voici l'explication mot à mot: *Or qu'il y ait* (qu'il se rencontre) *de la droiture ou de la dépravation dans les premières éducations & dans les premiers enseignemens; Aristoxène, &c.* Ma version développe le vrai

sens de cette proposition, & la met dans tout son jour.

CCXIII. 1. *Téléfias de Thèbes.*] Cette histoire de Téléfias ne se trouve que dans ce Dialogue. Ce nom paroît dans ^{Sur Téléfias} de Thèbes. ^a Pollux, dans ^b Hétychius & dans ^c Athénée, lesquels parlent d'un Téléfias qui fut l'inventeur d'une danse appelée *Téléfias* ou *Téléfias*, comme lui. C'étoit une sorte de Pyrrhique ou de danse militaire, que les acteurs exécutoient tout armez. J. C. Scaliger, qui en fait mention dans sa ^d Poétique, assure en avoir dansé une de ce genre plusieurs fois dans sa jeunesse, en présence de l'Empereur Maximilien I. au grand étonnement de toute l'Allemagne & de ce Prince, qui disoit : *Il faut que ce jeune garçon, en venant au monde, ait eu une cuirasse pour peau ou pour berceau.* Mais ce Téléfias le danseur n'est point le nôtre, qui étoit de Thèbes, au lieu que celui-là étoit Crétois, comme le témoigne ^e Pollux en ces termes : Εὐνόπιοι ὀρχήσας, πυρρίχην τε, ἔ τελεσίαν, ἐπώνυμοι δὲ Κρητῶν ὀρχηστῶν Πυρρίχου τε καὶ Τελεσίαν· c'est-à-dire, parmi les danses militaires sont la Pyrrhique & la Téléfienne, qui doivent leurs noms aux deux danseurs Crétois, Pyrrhichus & Téléfias; car c'est ainsi qu'il faut lire ce passage, conformément aux Manuscrits, qui portent Κρητῶν au lieu de χριτῶν, qu'on lit dans les imprimez (suivant la remarque de Jungerman.) C'est ce que n'a pas su Meursius, lorsque dans son ^f Orchestra, il cite ce passage de Pollux, ainsi que l'offrent les premières éditions.

2. *Les airs ou les cantiques de Pindare.* Καὶ δὴ ἡ τὰ Πινδαρεῶν.] Pindare naquit à Thèbes, capitale de la Béotie, ou ^a peut-être dans un bourg voisin nommé Cynocéphale. C'est ^b lui-même qui nous en assure, appelant cette ville sa mère, & déclarant aussi ^b que par la beauté de ses vers, il feroit bien voir que ses compatriotes n'étoient plus de ces pourceaux de

Recherches
sur la vie &
les ouvrages
de Pindare.

^a Lib. 4. cap. 14. sect. 99. edit. Amstel.

^b Voc. Τελεσίαν.

^c Lib. 14. cap. 7. pag. 629. D. & 630. A.

^d Lib. 1. cap. 18.

^e Ibidem.

^f Pag. 86.

^a Steph. Byz. voc. Κνωὶς Κισσαῖα.

^b Olymp. Od. 6. vers. 143.

Isthm. Od. 1. vers. 1.

^b Olymp. ibid. vers. 151.

Béotie, tels que le vieux proverbe les qualifioit autrefois, à cause de leur grossièreté. Ses parens peu distinguez par leur fortune, ^c tiroient cependant leur origine des *Ægides*, tribu considérable à Sparte, & d'où sortoit la famille d'*Arcésilas*, Roi des *Cyrénéens*, à laquelle *Pindare* prétendoit être allié. Les auteurs varient sur le tems de sa naissance. Mais l'opinion de ^d ceux qui la placent dans la *LXV.^e* Olympiade, l'an 520. avant *Jésus-Christ*, est la mieux fondée; puisque *Pindare*, comme le témoignent ^e divers écrivains, avoit quarante ans, lorsque les Grecs défirent la flotte de *Xerxès* à la bataille de *Salamine*, qui tombe dans la *LXXV.^e* Olympiade, l'an 480. avant l'*Ère vulgaire*. ^f *Plutarque* observe que cette naissance concourut avec la célébration des jeux *Pythiques*; ajoutant que cette rencontre fut comme un présage de la gloire que *Pindare* devoit acquérir par ses *Hymnes* en l'honneur d'*Apolon*, à qui cette fête étoit consacrée.

Le père de notre Poète n'est bien décidé, ni pour le nom, ni pour la profession. ^g Les uns l'appellent *Daïphante*, & ^h le disent homme de guerre. ⁱ Les autres le nomment *Pagonide* ou *Scopélin*, & ^k le font joueur de flûte. Il pouvoit être l'un & l'autre. La première dénomination paroît la plus vraisemblable, soit par le plus grand nombre de ceux qui la lui donnent, soit parce qu'il y avoit alors ^l un autre *Pindare* de *Thèbes*, aussi Poète lyrique, cousin du premier, & qui avoit pour père un *Scopélin*; ce qui aura causé une équivoque. Peut-être la mère de notre *Pindare* épousa-t-elle en secondes noces un joueur de flûte de ce nom, & qui par ce mariage devint le beau-père de notre Poète. On n'a pas plus de certitude sur le vrai nom de la mère de *Pindare*, ^m les uns l'appellant

^a *Pyth. Od. 5. vers. 99.*

^d *Suid. voc. Πίνδαρος.*

^e *Diod. Sic. lib. 11. pag. 22. D. edit. Rhod.*

Suid. ibid.

Thom. Magist.

Pindar. gen. vers. heroic.

^f *Symphos. lib. 8. Quæst. 1.*

^g *Suid. ibid.*

Thom. Magist.

Gen. Pind. vers. heroic.

^h *Gen. Pind. vers. heroic.*

ⁱ *Suid. ibid.*

Thom. Magist.

^k *Thom. Magist.*

^l *Suid. ibid.*

^m *Gen. Pind. vers. heroic.*

Clidice, ^u les autres Myrto. Mais il y a grande apparence qu'on a confondu sa mère avec la Myrtis qui lui enseigna l'art poétique. Il eut un frère nommé ^o Erotion ou ^p Eritime, dont l'histoire ne nous apprend autre chose, sinon qu'il étoit ^u bon chasseur & bon athlète au pugilat & à la lutte.

^r On raconte que Pindare encore au berceau, ayant été exposé pendant quelque tems hors de la maison paternelle, les abeilles vinrent l'y nourrir de leur miel, au lieu de lait. ^s Pausanias rapporte différemment cette aventure; car ce pourroit bien être la même, dont on en auroit fait deux. Selon lui, « ce Poète étant encore dans sa première jeunesse, un jour d'été qu'il alloit à Thespies, il se trouva si fatigué de « la chaleur, qu'il se coucha à terre près du grand chemin, & « s'endormit. Durant son sommeil, des abeilles vinrent se re- « poser sur ses lèvres, & y laissèrent un rayon de miel; ce qui « fut comme un augure de ce que l'on devoit un jour attendre « de lui. »

Son père ou son beau-père, ^r après l'avoir instruit d'abord dans l'art de jouer de la flûte, qui étoit sa profession, ^u le donna pour écolier à Myrtis, femme que distinguoit alors son talent pour la Poésie lyrique. Ce fut dans cette école ^x qu'il fit connoissance avec Corinne, & qu'il mit à profit les bons avis de cette fille, par rapport à l'art poétique, comme nous l'avons racomé ^y ailleurs plus au long. ^z Il devint ensuite disciple de Lasus, qui excelloit dans ce même genre de Poésie: & peut-être ce Lasus est-il ^a l'Agathocle dont il est parlé dans le petit Poème Grec en vers héroïques sur la vie de Pindare. ^b Celui-ci prit aussi des leçons du célèbre Simonide, déjà vieux. Mais il surpassa bien-tôt tous ces maîtres, & il florissoit

^u Thom. Magist.

^o Suid. *ibid.*

^p Gen. Pind.

^q *Ibidem.*

^r Antipat. Anthol. lib. 4. cap. 27.

Ep. 14.

^s *Ælian. var. hist. lib. 12. cap. 45.*

Gen. Pind.

^t Philostr. Icon. lib. 2. cap. 12.

^s Lib. 9. c. 23. p. 754. ed. Kuhn.

^r Thom. Magist.

^u Suid. *ibid.*

^x *Ibid. voc. Κέρυρα.*

Gen. Pind.

^y N.° 100.

^z Thom. Magist.

^a Gen. Pind.

^b Thom. Magist.

au même tems que le ^c Poète Eschyle se signaloit dans le Poème dramatique, chez les Athéniens.

La haute réputation de Pindare pour le lyrique, le fit chérir de plusieurs Princes ses contemporains, & sur-tout des Athlètes du premier ordre, qui se faisoient grand honneur de l'avoir pour panégyriste, dans leurs victoires agonistiques.

^d Alexandre fils d'Amyntas Roi de Macédoine, renommé pour ses grandes richesses, étoit doué d'un goût naturel pour tous les beaux arts, & principalement pour la Poésie & pour la Musique. Il prenoit à tâche d'attirer chez lui par ses bienfaits, ceux qui brilloient en l'un ou l'autre genre, & il fut un des admirateurs de Pindare, qu'il honora de ses libéralités.

^e Ce Poète n'eut pas moins de crédit à la Cour de Gélon & d'Hiéron Tyrans de Syracuse; & de concert avec le Poète Simonide, il contribua beaucoup à cultiver & orner l'esprit de ce dernier Prince, à qui son application continuelle au métier de la guerre, avoit fait négliger totalement l'étude des belles-lettres; ce qui l'avoit rendu rustique & d'un commerce peu gracieux.

Pindare fut joindre aux agrémens de la Poésie, les préceptes les plus sublimes de la Philosophie, ayant embrassé celle de Pythagore, comme l'assure ^f Clément Alexandrin, qui ajoute que ce Poète avoit eu connoissance de l'Ecriture Sainte, & en particulier du 8 livre des Proverbes, dont il avoit emprunté quelques sentences. ^h Ce même Père le donne encore pour l'inventeur de ces danses, qui dans les cérémonies religieuses accompagnoient les chœurs de Musique, & qu'on appelloit *Hyporchèmes*, dont j'ai parlé ⁱ ailleurs.

Sa piété envers les Dieux éclate dans tous les ouvrages qui nous restent de lui. ^k Il rendoit sur-tout un culte spécial à Cybèle, à Jupiter, à Pan & à Apollon. Ce n'étoit pas seulement en cantiques & en sacrifices qu'il faisoit consister ce

^c *Thom. Magist.*

^d *Solin. cap. 15.*

^e *Ælian. ibid. lib. 4. cap. 15.*

^f *Strom. l. 5. p. 598. B. ed. Paris.*

^g *Pædag. lib. 3. pag. 252. B.*

^h *Strom. lib. 1. pag. 308. C.*

ⁱ *N.º 61: 2.*

^k *Thom. Magist.*

culte;

culte; il vouloit en perpétuer le souvenir par les monumens les plus durables. ¹ Il fit ériger à Thèbes, proche le temple de Diane, deux statues, l'une à Apollon, l'autre à Mercure. ² Il fit construire pour la Mère des Dieux & pour le Dieu Pan, au-delà du fleuve Dircé, une chapelle où l'on voyoit la statue de la Déesse, faite de la main d'Aristomède & de celle de Socrate, habiles Sculpteurs Thébains. ³ La maison de Pindare étoit tout auprès, & l'on en voyoit encore les ruines du tems de Pausanias.

° Le scholiaste Grec, d'après Aristodème, auteur d'une vie de Pindare, laquelle nous n'avons plus, accompagne ce fait de quelques autres particularités. Il dit donc que Pindare & Olympique, l'un de ses disciples pour la flûte, s'étant retirez un jour sur une montagne voisine, pour y être plus tranquilles, furent fort étonnez d'entendre d'abord un grand bruit, puis de voir des flammes s'élancer, du milieu desquelles sortoit une statue de pierre, qui représentoit la Déesse Cybèle, & qui s'avançoit vers eux: Que Pindare frappé vivement de ce prodige, fit poser devant sa maison la statue de la Déesse; après quoi ayant député à Delphes, pour s'informer de ce qu'il y avoit à faire en pareille occasion, l'Oracle répondit qu'il falloit bâtir un temple à la Mère des Dieux, ce qui fut accompli par Pindare; & Que depuis on rendit à Cybèle un culte public dans cet édifice sacré. P Notre Poète non content d'avoir envoyé à l'oracle de Jupiter-Ammon des Hymnes qu'il avoit composées en l'honneur de ce Dieu, lui consacra, non une chapelle (comme l'avance un ⁴ écrivain moderne) mais seulement une statue, qui fut l'ouvrage du fameux sculpteur Calamis, & que Pindare dédia dans le temple que Jupiter-Ammon avoit chez les Thébains.

Tant de marques de piété de la part de notre Poète, ne lui furent point infructueuses. Les Dieux ou leurs Ministres

¹ Pausan. lib. 9. cap. 17. p. 743.
² *ejusdem* edit.

³ *Id.* *ibid.* cap. 25. pag. 758.

⁴ *Idem*, *ibidem*.

Thom. Magist.

Mem. Tome XV.

° Pyth. Od. 3. vers. 137.

¹ Pausan. lib. 9. c. 16. pag. 741.

ejusdem edit.

² Blond. compar. de Pindare & d'Hor. pag. 442. edit. d'Amst.

Z z

eurent soin de l'en récompenser, par tout ce qu'ils exécutèrent dans la suite en sa faveur. Le bruit s'étant répandu que le Dieu Pan aimoit fort les Cantiques de Pindare, que sur les montagnes voisines il en chantoit quelques-uns & les dançoit en cadence, ce Poëte voulut en être témoin lui-même; & ayant cru entendre ce Dieu les chanter, il en ressentit une extrême joye. « Mais ce qui mit le comble à sa gloire, dit » Pausanias, ce fut cette fameuse déclaration de la Pythie, qui » enjoignoit aux habitans de Delphes de donner à Pindare la moitié de toutes les prémices qu'on offroit à Apollon; » & en conséquence, » lorsque le Poëte assistoit aux sacrifices, le Prêtre lui crioit à haute voix de venir prendre sa part au banquet du Dieu. C'étoit sans doute en reconnoissance de tous les Péans & de toutes les autres Poësies que sa Muse lui avoit dictées à la louange d'Apollon, & » qu'il venoit chanter lui-même dans le temple de Delphes, assis sur une chaise de fer, qu'on y montrait encore du tems de Pausanias, comme un reste précieux d'antiquité.

Quant aux mœurs de Pindare, relativement aux autres devoirs de la société civile, on peut dire que la sublimité de ses idées & l'enthousiasme de sa Poësie, ne le rendoient pas d'un commerce plus épineux. Plein d'humanité, de candeur & de politesse, il se faisoit également aimer de ses citoyens & des étrangers. Ses ouvrages sont remplis des préceptes de la plus pure morale. On ne trouve point qu'il ait jamais dit du mal de personne, non pas même de ses ennemis; se consolant de leur malignité par cette maxime, *Qu'il vaut mieux faire envie que pitié*: « *καὶ ὅτι οὐκ ἐστιν ὀδύνη ὅτι φθόνος*. » Il les menaçoit quelquefois de leur rendre la pareille, mais on ne voit nulle trace de sa vengeance.

Plut. Numa. pag. 113. lin. 20.
 edit. Steph. Græc.
 Philostr. ibidem.
 Gen. Pind.
 Plut. contrà Colot. pag. 2022.
 lin. 28. ejusdem edit.
 Lib. 9. cap. 23. pag. 755.

Gen. Pind.
 Thom. Magist.
 Pausan. lib. 10. c. 24. p. 358.
 Plut. de Isocratâ, pag. 1892.
 lin. 9. ejusdem edit.
 Pyth. Qd. 1. vers. 184.
 Ibid. Od. 2. vers. 154.

La femme, connue seulement par le nom de ^b Timoxène, lui donna deux filles, ^c Eumétis ou ^d Polymétis, & ^e Proto-maque, & un fils, que ^f Suidas appelle Diophante, & que tous les autres nomment Daïphante, comme son ayeul. C'est de ces deux filles (si l'on en croit ^g les scholiastes) que Pindare veut parler, lorsqu'il dit en quelque endroit, que des vierges alloient souvent pendant la nuit dans le temple de Cybèle, pour y chanter les louanges de cette Déesse & celles du Dieu Pan : & en effet, notre Poète avoit sa maison tout auprès, comme je l'ai déjà remarqué.

On le taxoit d'aimer un peu trop l'argent, ce qu'il avoit de commun avec son vieux maître Simonide. ^h Il ne s'en défend pas, ne parlant de l'or & des richesses qu'avec admiration, & déclarant en propres termes, que la Muse étoit vénale, comme l'étoit celle de tous les Poètes de son tems. Cela fait dire à ⁱ l'ancien scholiaste, Que tout le monde savoit la passion que Pindare avoit pour l'or ; Qu'il découvroit son caractère intéressé, non seulement en faisant par-tout l'éloge des richesses, mais en insinuant à ses Héros que c'est au poids de l'or qu'on doit payer ses cantiques. ^k Il n'étoit pas moins avide de louanges, & ne se les épargnoit pas lui-même, dans toutes les occasions : en quoi il a suivi l'exemple de presque tous ses confrères, qui ne se sont point picquez de modestie sur cet article, & qui ont été fidèlement imitez par leurs successeurs.

L'attachement aux richesses ne le dominoit pas tellement, qu'il lui eût ôté le goût pour d'autres objets naturellement plus aimables ; c'est-à-dire ^l qu'il étoit d'une complexion très-amoureuse, & ^m sa physionomie l'annonçoit. Parmi ses

^b Gen. Pind.

^c Suid. *ibid.*

Gen. Pind.

^d Thom. Magist.

^e Suid. *ibid.*

Gen. Pind.

Thom. Magist.

^f *Ibidem.*

^g Pyth. Od. 3. vers. 138.

^h Olymp. Od. 1. vers. 2.

Ibid. Od. 2. vers. 101.

Ibid. Od. 3. vers. 75.

Pyth. Od. 11. vers. 63.

Isthm. Od. 2. vers. 9.

ⁱ Isthm. Od. 5. vers. 2.

^k Plut. de laud. sui, p. 957. lin. 2.

^l Athen. lib. 13. cap. 8. p. 601. C. edit. Lugd.

^m Vid. Pind. effig. in tom. 2. Antig.

Græc. Gron. Tab. 64. ex Edib. Just.

disciples, ^a il y en avoit un qu'il affectionnoit plus que tous les autres, & qui avoit nom ^o Théoxène. ^p Il étoit de l'île de Ténédos, & ^q Pindare fit pour lui des vers, bien différens de ceux que nous lisons aujourd'hui dans ses Odes. On trouve quelques échantillons de ses Poësies amoureuses dans les ^r collections d'Athénée. Ils doivent nous faire regretter la perte de tout ce que Pindare avoit composé en ce genre; ce qui pouvoit le mettre en parallèle avec Anacréon & Sapho.

Un Poëte du mérite & de la réputation de Pindare, ne pouvoit manquer d'avoir ses jaloux & ses rivaux, ^t comme avant lui Homère & Hésiode avoient eu les leurs. Il eut donc pour censeur déclaré de ses Poësies, un Amphiménès de l'île de Cos, dont parle ^v Diogène-Laërce. ^u Il se vit en concurrence avec Bacchylide ^x neveu de Simonide, pour les Odes, où ils chantoient l'un & l'autre les victoires remportées aux jeux publics de la Grèce, par Hiéron Roi de Syracuse: & il crut avoir lieu de se plaindre du peu d'égard qu'avoit pour lui un pareil coneurant. ^y Myrtis, cette femme qui lui avoit enseigné les premiers élémens de la Poësie lyrique, voulut entrer en lice contre lui, dans ces mêmes solemnités. Mais il lui fit sentir toute la supériorité qu'il avoit sur elle, & demeura victorieux. Il est vrai que ^z Corinne, sortie de la même école, fut plus heureuse, & qu'ayant disputé les prix contre Pindare, elle le vainquit jusqu'à cinq fois, comme je l'ai raconté ^a plus haut. Il eut encore le chagrin de voir ses Dithyrambes décriez, & tournez en ridicule par les Poëtes comiques de son tems. ^b Athénée remarque de plus qu'il s'attira la jalousie, & peut-

^a Suid. *ibidem*.

^t Athen. *ibidem*. D.

^o Suid. *ibidem*.

^p Athen. *ibidem*.

^q Idem, *ibidem*.

^r Ibid. C.

^v Diog. Laërt. lib. 2. sect. 46. p.

208. edit. Amstel.

^u Ibidem.

^x Schol. Pind. Pyth. Ode. 2. v. 97.

^y 131.

^z Suid. voc. Βακχυλιδ.

Steph. Byzant. voc. Τηνίς.

^t Apollon. Alexandrin. lib. de pronom. MS. ex Biblioth. Reg. Paris. n.º 3243. laud. à Fabric. Biblioth. Græc. tom. 1. pag. 578.

^u Ælian. var. hist. lib. 13. c. 25.

Suid. voc. Κόρινθ.

^a N.º 100.

^b Lib. 16. cap. 16. pag. 448. C. & cap. 21. pag. 455. C.

Casaub. not. in Athen. *ibidem*.

être le mépris de ses confrères les lyriques, pour avoir composé une Ode qu'on appelloit ἀσχυροποιήσιον, parce que la lettre σχυμα (ς) ne s'y trouvoit en nul endroit; soit qu'il leur fût impossible d'en faire autant, soit qu'ils n'eussent aucune estime pour cette espèce de Poësie.

Il reçut de la part de ses citoyens une autre mortification, qui ne lui fut pas moins sensible. Les Thébains alors ennemis déclarez des Athéniens, le condamnèrent à une amende de mille drachmes, pour avoir appelé ces derniers dans une pièce de Poësie, *le plus ferme appui de la Grèce*, Ἐλπίδος ἔρεισμα Ἀῤῥαυ: & en conséquence, il lui fallut essuyer les brocards & les railleries d'un peuple irrité. Mais il en fut bien dédommagé par les Athéniens mêmes, qui pour lui marquer combien ils étoient reconnoissans de ses éloges, non seulement ^d lui rendirent le double de la somme qu'il avoit payée, mais lui firent ériger une statue d'airain dans Athènes, devant le portique royal, auprès du temple de Mars; (^e honneur que ses compatriotes n'ont pas daigné lui accorder), & cette statue ^f le représentoit vêtu, assis, la lyre à la main, la tête ceinte d'un diadème, & portant sur ses genoux un petit livre déroulé. On la voyoit encore dans Athènes du tems de ^g Pausanias.

^h Cet Historien nous apprend que « Pindare, sur la fin de ses jours, eut une vision en songe. Proserpine s'apparut à lui, « se plaignant d'être la seule Divinité qu'il n'eût pas célébrée « dans ses vers. Mais, ajouta-t-elle, j'aurai mon tour. Quand « je vous tiendrai, il faudra bien que vous fassiez aussi un can- « tique en mon honneur. Pindare ne vécut pas dix jours après « ce songe. Il y avoit à Thèbes une femme vénérable, parente « du Poëte, & qui chantoit fort bien ses Odes. Une nuit qu'elle « dormoit, elle vit en songe Pindare, qui lui chanta un can- « tique qu'il avoit fait pour Proserpine. Cette femme, à son « réveil, se rappella le cantique, & le mit par écrit. Le Poëte «

^a Thom. Magist.

^b Tzet. in Hesiod. p. 104. b. edit.

Heins.

^c Æschin. Epist. 4.

^d Æschin. ibid.

Pausan. lib. 1. cap. 8. pag. 20.

^e Athen. lib. 1. cap. 16. p. 19. B.

^f Æschin. ibid.

^g Ibidem.

^h Lib. 9. cap. 23. pag. 755.

« y donnoit plusieurs surnoms à Pluton , mais entr'autres celui de *Chrysenius*, » qui sans doute doit s'entendre de l'enlèvement de Proserpine , dans un char dont les chevaux avoient des *resnes d'or*.

ⁱ Plutarque raconte que quelque tems avant la mort de Pindare , les Thébains , à sa sollicitation , envoyèrent consulter l'Oracle de Delphes , sur ce qu'il y avoit de plus avantageux à l'homme. La Pythie répondit aux députés , Que celui qui les avoit envoyés ne devoit pas l'ignorer , s'il étoit vrai que l'histoire d'Agamède & de Trophonius fût de lui : mais que si non content de cela , il vouloit encore l'éprouver lui-même , la chose lui seroit bien-tôt manifestée. Or cette histoire portoit , Qu'après que Trophonius & Agamède eurent construit à Delphes le temple d'Apollon , ils lui demandèrent leur payement ; Que le Dieu les remit à la huitaine , & leur ordonna de se bien réjouir en attendant , ce qu'ils ne manquèrent pas d'exécuter ; & Que s'étant endormis la septième nuit , le lendemain matin on les trouva morts dans leur lit. Pindare ayant reçu cette réponse , se mit à penser sérieusement à la mort , & mourut en effet peu de tems après , dans ^k le Gymnase ou dans ^l le Théâtre de Thèbes. Sa mort fut des plus subites & des plus douces , selon ses souhaits. Durant le spectacle , il s'étoit appuyé la tête sur les genoux de Théoxène son élève , comme pour s'endormir ; & l'on ne s'aperçut qu'il étoit mort , que par ^m les efforts inutiles que l'on fit pour l'éveiller , avant que de fermer les portes.

Les auteurs ne sont point d'accord entr'eux sur l'année de cette mort. ⁿ Suidas ne fait vivre Pindare que cinquante-cinq ans. ^o Thomas Magister ne lui donne d'abord que soixante-six ans de vie , puis , selon ^p d'autres écrivains , il le fait aller jusqu'à la quatre-vingtième année , ^q qu'il place dans la LXXXVI. ^r

ⁱ *Consolat. ad Apollon. pag. 189. lin. 12.*

^j *Suid. ibidem.*

^k *Valer. Maxim. lib. 9. cap. 12. Ext. 7.*

^l *Suid. ibidem.*

^m *Valer. Max. ibidem.*

ⁿ *Ibidem.*

^o *Ibidem.*

^p *Gen. Pind.*

^q *Ibidem.*

Olympiade, & qu'il fait concourir avec l'Archontat d'Abion chez les Athéniens. Mais Thomas Magister s'est trompé; car on ne trouve dans ^r Diodore, pour les Archontes des quatre années de cette LXXXVI.^e Olympiade, que Nausimaque, Antilochide, Charès & Apseudès; & l'Archontat de Bion, qui sans doute est l'Abion de Thomas Magister, remplit la troisième année de la LXXX.^e Olympiade, selon le même ^r Diodore.

^r M. Fabricius prétend que ce Poète mourut plus que nonagénaire, & voici ses preuves. 1.^o Pindare, dans sa sixième Ode Olympique, chante les louanges d'Agésias de Syracuse, qui fut vainqueur dans la LXXXV.^e Olympiade. 2.^o De plus, dans sa septième Ode Pythique, il fait l'éloge de Mégacles, Athénien, qui remporta le prix dans la XL.^e Pythiade, c'est-à-dire, la troisième année de la LXXXVII.^e ou LXXXVIII.^e Olympiade. 3.^o Enfin, dans sa septième Ode Isthmique, il déplore la mort de Strepfiade, qui fut tué dans la guerre du Péloponnèse, commencée la première année de la LXXXVII.^e Olympiade. Il seroit à souhaiter que le savant Bibliothécaire fût entré sur ces preuves dans une discussion plus particulière, en les appuyant d'autorités capables de les rendre plus certaines.

On éleva un tombeau à Pindare dans l'Hippodrome de Thèbes, & ce monument s'y voyoit encore du tems de ^r Pausanias. On trouve dans l'Anthologie Grèque six Epigrammes à la louange de Pindare, dont il y en a ^r deux qui peuvent passer pour des Epitaphes, & dont ^r les quatre autres ont été faites pour servir d'inscriptions à différentes statues de ce Poète.

Sa renommée se soutint après sa mort, jusqu'au point de mériter à sa postérité les distinctions les plus mémorables. Lorsqu'Alexandre le Grand saccagea la ville de Thèbes,

^r Lib. 12. pag. 92. & seq.

^r Lib. 11. pag. 60. B.

^r Biblioth. Græc. tom. 1. p. 552.

^r Lib. 9. cap. 23. pag. 754.

^r Antipat. & Leonid. pag. 393. edit. Brod.

^r Joann. Grammat. p. 494. Antipat. & Cyri. p. 506. p. 533.

^a il ordonna expressement qu'on épargnât la maison du Poète, & qu'on ne fît aucun tort à sa famille. Les Lacédémoniens, long-tems auparavant, ayant ravagé la Béotie, & mis le feu à cette capitale, ^a en avoient usé de même, avertis par cette inscription qu'ils virent sur la porte du logis : *C'est ici la maison de Pindare, ne la brûlez point.* La considération pour ce Poète fut de si longue durée, que ses descendans, du tems de ^b Plutarque, dans les ^c fêtes Théoxéniennes, jouissoient encore du privilège de recevoir la meilleure portion de la victime sacrifiée.

Quant aux ouvrages de Pindare, il en avoit composé un grand nombre en divers genres de Poësie. 1.^o Le plus considérable de tous, celui auquel il est principalement redevable de sa grande réputation, & le seul qui nous reste aujourd'hui, est le recueil de ses Odes, destinées à chanter les louanges des athlètes vainqueurs dans les quatre grands jeux de la Grèce, les Olympiques, les Pythiques, les Néméens & les Isthmiques. Elles sont toutes écrites dans le dialecte Dorique & l'Eolique. Celles de ses Poësies que nous n'avons plus, & dont il ne nous reste que des fragmens, étoient 2.^o l'Ode dont j'ai parlé ci-dessus, où la consonne *sigma* ne se trouvoit en aucun vers ; 3.^o ^d des Poësies *Bachiques*, 4.^o ^e d'autres qui se chantoient dans la fête des *Porte-lauriers* (*Δαφνοφόροι*) ; 5.^o ^f plusieurs livres de *Dithyrambes*, 6.^o ^g dix-sept *Tragédies*, 7.^o ^h des *Eloges* (*ἐγκώμια*) 8.^o des ⁱ *Epigrammes* en vers héroïques, 9.^o ^k des *Lamentations* (*Θᾶνοι*) 10.^o ^l des *Parthénies*,

^a Thom. Magist.

Gen. Pind.

Plut. Alex. pag. 1230. lin. 16.

Plin. lib. 7. cap. 29. sect. 30.

Ælian. var. hist. lib. 13. cap. 7.

Liban. tom. 2. pag. 218. B.

Dio Chrysost. de Regn. 2. p. 25. C.

^a Thom. Magist.

^b De ser. num. vind. p. 989. lin. 24.

^c Vide Castellan. de Festis Græcor.

pag. 165.

Meurs. Græc. Feriat. pag. 150.

^d Suid. ibidem.

^e Idem, ibidem.

Vide n.^o 123.

^f Idem, ibidem.

Vide n.^o 64.

^g Idem, ibidem.

^h Idem, ibidem.

ⁱ Idem, ibidem.

^k Idem, ibidem.

^l Idem, ibidem.

Gen. Pind.

Vide n.^o 123.

1.° des *Péans* ou cantiques à la louange des hommes & des Dieux, sur-tout d'*Apollon*, 12.° des *Profodies*, 13.° des chants *Scoliens*, 14.° des *Hymnes*, 15.° des *Hyporchèmes*, 16.° des Poësies faites pour la cérémonie de monter sur le *Throne* (ὑποβασίς) &c. J'ai expliqué ailleurs en quoi consistoient, pour la plupart, ces sortes de Poësies; il faut consulter sur tout cela M. *Fabricius* dans sa *Bibliothèque Grèque*.

Presque tous les anciens auteurs, soit Grecs, soit Latins, qui ont fait mention de *Pindare*, n'en ont parlé qu'avec de grands éloges. Tels sont ¹ *Platon*, ² *Eschine*, ³ *Arcésilas* (chez *Diogène-Laërce*) ⁴ *Denys d'Halicarnasse*, ⁵ *Longin*, ⁶ *Pausanias*, ⁷ *Plutarque*, ⁸ *Athénée*, ⁹ *Horace*, ¹⁰ *Pline*, ¹¹ *Quintilien*, ¹² *Macrobe*, &c.

Parmi ceux qui ont écrit en particulier la vie de *Pindare*, on peut compter *Suidas*, *Thomas Magister*, l'auteur anonyme d'un petit Poëme Grec en vers héroïques sur ce même sujet: le *Gyraldi*, *Ger. J. Vossius*, *Jean Benoist*, dans son édition de *Pindare* à Saumur; *Érasme Schmidt*, dans la sienne de *Wittemberg*; les deux éditeurs du beau *Pindare* d'*Oxford in-fol.* *Taneguy le Fèvre*, dans son abrégé des vies des Poètes Grecs; *François Blondel*, de l'Académie Royale des Sciences, dans sa comparaison de *Pindare* & d'*Horace*, & M. *Fabricius*, dans sa *Bibliothèque Grèque*. Ce sont-là les sources où j'ai puisé tous les faits rassemblez dans cet article; & tous ceux que

¹ *Idem, ibidem.*
Gen. Pind. vide n.° 60.
² *Suid. ibidem.*
Vide n.° 21 : 2.
³ *Suid. ibidem.*
Vide n.° 178.
⁴ *Idem, ibidem.*
Gen. Pind. vide n.° 9 : 2.
⁵ *Suid. ibidem.*
Gen. Pind. vide n.° 61 : 2.
⁶ *Suid. ibidem.*
⁷ *De Legib. lib. 3. pag. 590. F.*
edit. Lamar.
Id. Menon. pag. 16. G.
⁸ *Epist. 4.*
Mem. Tome XV.

⁹ *Lib. 4. sect. 31. pag. 246. edit. Amstel.*
¹⁰ *Ton. 2. pag. 68. lin. 44. edit. Wechel.*
¹¹ *De sublimit. sect. 33.*
¹² *Loc. supra citat.*
¹³ *Loc. supra citat.*
¹⁴ *Μεταφυσικῶς, lib. 13. cap. 2. pag. 564. D.*
¹⁵ *Carm. lib. 4. Od. 2.*
¹⁶ *Lib. 2. cap. 12. sect. 9.*
¹⁷ *Instit. Orat. lib. 8. c. 6. p. 631.*
¹⁸ *Lib. 10. c. 1. p. 740. edit. Hack.*
¹⁹ *Lib. 5. cap. 17. pp. 50. & 51. edit. Lugd. Batav.*

j'emprunte de Pausanias, je les cite d'après l'élégante version Française de M. l'Abbé Gédoyen.

Sur Denys
le Thébain.

CCXIV. *De Denys le Thébain.*] L'antiquité nous apprend très-peu de choses touchant ce Poëte-Musicien, quoiqu'associé, comme on voit, aux lyriques les plus célèbres (λυραῖων ποιηταῖς ἀγαθοῖς) à Pindare, à Lamprus, à Pratinas. Nous savons seulement qu'il étoit de Thèbes, & qu'il fut le maître de Musique d'Epaminondas. C'est * Cornélius-Népos qui nous l'apprend en ces termes, dans la vie de ce grand homme : *Nam & citharizare, & cantare ad chordarum sonum doctus est à Dionysio, qui non minore fuit in Musiciis gloria, quam Damon aut Lamprus, quorum pervulgata sunt nomina*; c'est-à-dire, *il apprit de Denys à jouer de la cithare & à chanter au son de cet instrument; & ce Denys n'avoit pas acquis en Musique moins de réputation que Damon ou Lamprus, dont les noms sont si connus.* Celui de Denys le Thébain, malgré des témoignages si avantageux, s'est presque entièrement éclipsé : mais (observe ^b M. Fabricius) il est étonnant que Meursius l'ait omis dans la notice qu'il a publiée de tous ceux qui ont illustré ce nom par quelques talens.

Sur Lamprus.

CCXV. *De Lamprus.*] Ce Poëte-Musicien est un peu plus connu que le précédent. Plutarque, ainsi que * Cornélius-Népos, le met en si bonne compagnie, qu'on a lieu de présumer qu'il excelloit dans son art. Cependant on rabattroit quelque chose de cette bonne opinion, à s'en tenir au jugement de ^b Platon dans son Ménexène, où il met Lamprus, en fait de Musique, au-dessous de Konnos, qui avoit été maître de Socrate en ce genre. Lamprus le fut du Poëte Sophocle, & pour la Musique & pour la danse, au rapport ^c d'Athénée & de l'anonyme Grec auteur d'une vie du Poëte tragique, où, comme le remarque fort bien ^d M. Fabricius, il faut lire Δάμπερος, au lieu de δάμπιος que porte le texte.

* Cap. 2.

^b Bibl. Græc. tom. 1. pag. 580.

^c Ibidem.

^b Pag. 403. F. edit. Læmar.

^c Lib. 1. cap. 17. pag. 20. F.

^d Ibid. pag. 584.

C'est apparemment de ce Musicien que parle encore * Athénée dans l'article des bûveurs d'eau, où il lui donne cette qualité, d'après Phrynique, dont il allègue ces vers: Λάμπρος ἐναπόθησκον αἰθέρος ὕδατοπότας, μυρεὺς ὑποσοφιστῆς, μουσῶν σκαλετὸς, ἀνδρόνων ἡπάλος, ὕμνος ἄδου· c'est-à-dire: *Lamprus est mort, ce grand bûveur d'eau, cet excellent artiste de chants plaintifs, ce squelette des Muses, qui donnoit le frisson aux rossignols, ce digne chanfre de Pluton: à quoi Phrynique ajoute, que les mannes (oiseaux aquatiques) en ont gémi de douleur* (λαέρις θρηῖς).

A ces divers témoignages concernant Lamprus † Muret ajoute celui d'Aristote. Il en a fait la découverte dans le septième livre des 8 *Politiques* de ce Philosophe, où personne avant ce critique ne s'étoit apperçu qu'il fût question de ce Musicien. Aristote, pour mieux faire sentir l'erreur de ceux qui font consister la félicité, non dans la vertu, mais dans les biens & les richesses, dit qu'ils raisonnent aussi ridiculement que celui qui entendant bien jouer de la cithare, attribuerait cet effet, non à l'artiste, mais à l'instrument; ce que l'auteur exprime ainsi en Grec: Ὡςπερ εἰς τὸ κισαεῖεν λαμπρὸν καλῶς ἀπιδότω τῷ λυγρῷ μᾶλλον τῆς τέχνης. Muret lit ce passage comme il suit: Ὡςπερ εἰς τὸ κισαεῖεν λαμπρὸν καλῶς, ἀπιδότω τῷ λυγρῷ, &c. c'est-à-dire, *ils raisonnent aussi ridiculement que celui qui entendant Lamprus bien jouer de la cithare, attribuerait cet effet, &c.* ainsi voilà un nouveau témoignage en faveur de notre Poète-Musicien.

‡ Suidas parle d'un Lamprus d'Erythrée, qu'il assure avoir été maître de Musique d'Aristoxène, mais que § M. Fabricius juge fort postérieur à celui qui fait le sujet de cet article, & dont il croit aussi qu'il faut distinguer un Grammairien de ce nom, qu'allègue Aristote dans ses *grandes Morales*.

CCXVI. Mais voulant ensuite composer lui-même, & ayant essayé de le faire dans le goût de Pindare & dans celui de Philoxène,

* Lib. 2. cap. 6. pag. 44. D.

† Var. leç. lib. 9. cap. 5.

‡ Cap. 13.

§ Voc. Α'εσθῆτος.

¶ Ibidem.

il ne put jamais réussir dans ce dernier. Ορμήσαντά τε ὅτι τὸ ποιῆν μέλη, καὶ ἀφαιρέσθαι μὴ ἀμφοτέρων τῶν τρόπων, τῶ τε Πινδαρείῳ καὶ Φιλοξενείῳ, μὴ δύνασθαι χαρτοδοῖν ἐν τῇ Φιλοξενείῳ ᾠδῇ.] Nous avons vu quelques-uns de nos Musiciens François, élever & nourris jusqu'à un âge assez avancé, dans le goût de notre Musique, éprouver le même sort que Téléphas. Charmez des bigarrures, des écarts & des hardiesses de la Musique Italienne, ils ont essayé de composer dans ce caractère; mais c'est à quoi ils ont assez mal réussi, retombant toujours, & comme malgré eux, dans le caractère & dans le génie François.

CCXVII. *En effet, comme il y a trois genres, suivant lesquels toute la Musique se divise en général, savoir le diatonique, le chromatique & l'enharmonique.* Τελὼν γὰρ ὄντων μερῶν, εἰς α' διίρηται πλὴν χαρδίου ἀφαιρέσειν ἢ πᾶσα Μουσικὴ, ἀφαιρόντων, ἡρώματος, ἁρμονίας.] Je suis persuadé qu'il faut lire ici τελὼν γὰρ ὄντων ᾠδῶν, au lieu de μερῶν, & j'ai traduit sur ce pied-là. On retrouve la même phrase ^a plus bas: Τελὼν δ' ὄντων ᾠδῶν, εἰς α' ἀφαιρέσθαι τὸ ἡρμωμένον, &c. Quant à la division générale dont parle ici Plutarque (πλὴν χαρδίου ἀφαιρέσειν) il insinue par ces mots qu'il y a une subdivision de quelques-uns de ces genres (c'est-à-dire, du diatonique & du chromatique) en plusieurs espèces, comme on le verra ^b plus bas. Du reste, j'ai expliqué ^c ci-dessus en quoi consistoient ces trois genres de l'ancienne Musique.

CCXVIII. 1. *Celui qui s'adonne à cet art, doit non seulement connoître quelle espèce de Poësie met en œuvre chacun de ces genres, mais encore avoir acquis la facilité d'exprimer sur le papier ses compositions.* Εὔπρεστον καὶ εἶναι τῆς τῶτοις ἡρωμάτων ποιήσεως πὸν μουσικῇ προσείοντα, καὶ τῆς ἑρμηνείας τῆς τὰ πεποιημένα κατὰ διδούσης ἐπιόλον.] Toute Poësie ne se mettoit point en Musique indifféremment dans quelqu'un des trois genres. Il y avoit là-dessus un choix à faire, qui dépendoit du juste discernement du Musicien. De même dans notre Musique,

^a N.º 236.

^b N.º 238.

| ^c N.º 44.

il n'est point indifférent de chanter les paroles de toutes sortes d'airs par *bé-mol* ou par *bé-quarre*; deux modulations qui reviennent en quelque façon aux genres de la Musique Grèque. Il y a des paroles auxquelles convient tellement la modulation par *bé-mol*, qu'il seroit ridicule de les chanter par *bé-quarre*; & réciproquement. Il en étoit de même de la Poësie Grèque, par rapport aux trois genres de Musique.

2. Il ne suffisoit pas au Musicien de savoir quelle Poësie devoit être chantée dans tel ou tel genre. Il falloit outre cela qu'il fût instruit de la manière de noter la Musique composée en chacun des trois genres; car chaque genre avoit ses caractères ou ses notes particulières, tant pour la voix que pour les instrumens. C'est précisément cette *tablature* que Plutarque appelle ici ἐρμηνεία (*interprétation*) parce qu'elle étoit proprement l'*interprète*, qui expliquoit aux autres sur le papier, l'air que le Musicien avoit composé sur telle ou telle Poësie. Car c'est ce que Plutarque entend ici par ce mot πεποιημένα, c'est-à-dire, ᾠσματα πεποιημένα, *des chants composés sur la Poësie*, en quelque genre que ce pût être.

Sur la tablature des Grecs appelée ἑρμηνεία.

CCXIX. Cependant ceux qui se picquent de prudence, n'approuvent nullement cette conduite. Οἱ δὲ σωετοὶ τὸ ἐκ τῆς Σοφοδοξίας.] C'est-à-dire, *rejetten ce qui se fait au hazard, témérairement, sans discernement & sans choix.* Amyot a sauté cette phrase.

CCXX. Témoin les Lacédémoniens autrefois, les Mantinéens & les Pelléniens. Ὡς αὖτε Λακεδαιμόνιοι τὸ παλαιόν, ἡ Μαντινέης, ἡ Πελλήνης.] Mantinée est le nom d'une ville du Péloponnèse, située dans l'Arcadie, & auprès de laquelle se donna cette fameuse bataille où fut tué Épaminondas Général des Thébains, Pellène ou Peline est encore une ville du Péloponnèse, située dans l'Achaye. Elle étoit célèbre par la fabrique de certaines robes (χλαῖνων, *lænarum*) si chaudes, que Pindare les appelle un doux remède contre les vents froids, ψυχρῶν ὀδυνῶν φάρμακον αὔρειν. Les laines de cette dernière ville étoient si

* Olymp. Od. 9. vers. 146.

| Nemeon. Od. 10. vers. 82.

estimées. (dit Pollux) qu'on en faisoit des robes, * que l'on proposoit pour prix dans divers jeux publics. Au surplus, si les Lacédémoniens (comme on l'a vu ^d ci-devant) étoient ennemis de la multiplicité des cordes, ils ne l'étoient pas moins de la multiplicité des modes musicaux, comme on le voit par ce passage.

Sur ce qui fait l'objet de la science harmonique.

CCXXI. Il est manifeste . . . que la science harmonique se propose pour objet les divers genres d'harmonies, les intervalles, les systèmes, les sons, les tons ou modes, & les nuances ou changemens systématiques; & qu'il ne lui est pas possible de porter ses vues plus loin. Δηλον γὰρ ὅτι ἡ τῆς ἁρμονικῆς, ἥντων τε τῶν τῆς ἡρμοσμένης, καὶ ἀσυστημάτων, καὶ συστηματικῶν, καὶ φθόγων, καὶ τόνων, καὶ μεταβολῶν συστηματικῶν ἐστὶ γνωστικὴ παρρησιάζο ὁ Γάλακτις αὐτῇ ἀρεστέων ὡς τῆς.] Plutarque oublie dans ce dénombrement une septième partie de l'Harmonique, & c'est la Mélodie, à laquelle aboutissent, pour ainsi dire, & se rapportent les six autres. J'ai expliqué assez au long ce qui concerne ces sept parties de l'Harmonique, dans une * dissertation sur la Mélodie. Du reste, comme l'observe M^{me} de Mirville, Amyot a fort mal traduit ce passage en ces termes : Car il est certain que le genre harmonique est celui qui concerne & qui donne connoissance des intervalles, &c. au lieu de traduire, car il est certain que la science Harmonique est celle qui donne connoissance des genres, des intervalles, &c. Δηλον γὰρ ὅτι ἁρμονικὴ ἐστὶ γνωστικὴ ἥντων τε . . . καὶ ἀσυστημάτων, &c.

Sur ce qui n'est point du ressort de la science harmonique.

CCXXII. 1. En sorte qu'on ne doit point en exiger, qu'elle puisse discerner si le Poète en a usé d'une manière convenable en fait de Musique, lorsqu'il a pris le mode Hypodorien pour le commencement, le Mixolydien & le Dorien pour la fin, l'Hypophrygien & le Phrygien pour le milieu de sa pièce. Car l'Harmonique ne s'étend pas jusque-là, & elle a besoin du secours de plusieurs autres connoissances. Ὡς τ' ἐδὲ ζῆται ὁ Διόφαντος τὸ ἀσχετὸν δύνασθαι;

* Lib. 7. sect. 67. edit. Amstel.

* Pindar. Nemean. Od. 10. 7. 82. & ejus schol.

* N. 18. & 26.

* Mémoires de Littérat. Tome V. page 169.

πόπρον οἰκείως ἔλκεται ὁ ποιητής, ὅμοιον εἰπεῖν ὡς μουσικοῖς, ἢ Ἰπποδώρειον τόνον ὅτι τὴν ἀρχὴν, ἢ τὸν Μιξολυδίον τε καὶ Δωρίον ὅτι τὴν ἑκβάσιν, ἢ ἢ Ἰπποφρύγιον τε καὶ Φρύγιον ὅτι τὴν μέσσην : ὃ γὰρ ἀνατείνεται τῇ ἀρμονικῇ παραγραμματικῇ τῶς αὐτῶς ποικίλται, παροδῶνται ὃ πολλὰν ἐτέραν.] Je crois qu'il y a faute au Grec dans ce passage, & qu'au lieu de ces mots ὅμοιον εἰπεῖν ὡς μουσικοῖς, il faut lire οἷον εἰπεῖν ὡς μουσικοῖς, pour parler comme les Musiciens, pour parler en termes de Musique. On trouve αἶν τε εἰπεῖν, si fas est dicere, dans Lucien, & cette correction semble être autorisée par la manière dont *Valgulus* a rendu cet endroit dans la version Latine; *quale in Musicis diceremus*. *Xylander* n'y a rien compris, non plus qu'*Amyot*. Il s'agit ici des modes & des *muances*, ou changemens, qui sont également du ressort de l'Harmonique. Le Musicien sait que le mode Hypodorien est le plus grave de tous les modes; que le Mixolydien est un des plus aigus; que le Dorien est plus grave de deux tons & demi que le Mixolydien; que l'Hypophrygien est plus grave d'un ton & demi que le Dorien; & le Phrygien, plus aigu de deux tons & demi que l'Hypophrygien. Il doit savoir encore en quoi consistent les *muances* ou changemens, & la manière de passer d'un mode à un autre; de l'Hypodorien, par exemple, au Mixolydien, de celui-ci au Dorien; du Dorien à l'Hypophrygien, & de celui-ci au Phrygien. Toutes ces connoissances sont à la portée du Musicien considéré comme tel.

2. Mais ce n'est point à lui à décider si le Poète qui a composé les paroles d'un air pour être mises en chant, a eu raison ou non, de vouloir que le commencement de cet air se chantât sur le mode Hypodorien, la fin sur le Mixolydien & sur le Dorien; le milieu sur l'Hypophrygien & sur le Phrygien: cela n'est plus de la compétence du Musicien, comme tel. C'est au Poète à juger si les changemens de mode sont convenables à l'expression des différens caractères qui règnent dans les diverses parties de la Poésie chantante, dont il est auteur. Du reste, en mettant le mode Hypodorien sur le *la* de l'octave la plus grave de nos clavessins, le Mixolydien répondra au *sol*

Sur l'usage des Modes musicaux & leur application.

de la seconde octave, le Dorien au *ré* de la même octave, l'Hypophrygien au *si* de la première, & le Phrygien au *mi* de la seconde; c'est-à-dire, que le Mixolydien sera à la septième mineure à l'aigu de l'Hypodorien, le Dorien à la quarte au grave du Mixolydien, l'Hypophrygien à la tierce mineure au grave du Dorien, & le Phrygien à la quarte à l'aigu de l'Hypophrygien.

Au surplus, la construction me paroît vicieuse dans la dernière phrase, où on lit, ὃ δὲ δέχεται τῇ ἀρμονικῇ θεωματία πρὸς τὰ τοιαῦτα : & je suis persuadé qu'il faut lire, ὃ δὲ δέχεται ἢ ἀρμονικῇ θεωματία πρὸς τὰ τοιαῦτα, ou bien ὃ δὲ δέχεται τῇ ἀρμονικῇ θεωματία τὰ τοιαῦτα. On trouve dans Diogène-Laërce ὃ δέχεται ἀρμονία, non *spectat ad harmoniam*.

Amyot est tombé ici dans la même faute, relevée plus haut par Méziriac. Car (traduit-il) *cela n'appartient point à la matière du genre harmonique* : où il confond, comme on voit, le genre enharmonique avec la science harmonique, qui est la Musique proprement appelée.

Sur l'insuffisance de la science harmonique, par rapport à la convenance ou propriété des chants.

CCXXIII. Elle ignore en effet ce qui constitue la force & la vertu de la convenance ou propriété. Τὴν δὲ τῆς οἰκειότητος δύναμιν, ἀγνοεῖ.] Il appartient à l'Harmonique, ou à celui qui en fait profession, de chanter & de jouer des airs composés dans tous les genres, sur tous les modes, & suivant toutes les règles de la Mélodie. Mais il ne lui appartient pas d'approprier chaque genre, chaque mode, chaque tour de chant à telle ou telle sorte de Poésie chantante, parce qu'il ignore ce qui convient, ce qui est propre aux différens caractères de cette Poésie, & que ses lumières ne s'étendent point jusque-là. C'est au goût & au génie du Poète-Musicien à en décider; & il possède ou doit posséder toutes les parties nécessaires à cette décision.

Sur l'insuffisance des genres musicaux, à cet égard.

CCXXIV. Et ni le genre chromatique, ni l'enharmonique ne porteront jamais avec eux cette force de la convenance dans toute sa perfection, & telle qu'elle puisse faire sentir le véritable caractère du chant. Mais cela dépend de l'industrie de l'ouvrier. Οὐτα δὲ τὸ

χρωματικόν

ῥεσματικὸν ἦχος, ἔπε τὸ ὁναρμόνιον ἥξει ποτὲ ἔχει τιτὼ τῆς
 οἰκειότητος δυναμὶν τελείαν, καὶ κατ' ἢν τὸ ἔ πεποιημένον μέλος
 ἥθος ὁπιφάνεται· ἀλλὰ τὸτο ἔ τεχνίτη ἔργον.] *Amyot* n'a point
 entendu ce passage & l'a fort mal traduit, comme l'a remar-
 qué *Méziriac*. Je crois qu'il faut d'abord y corriger un mot,
 & lire μέλους au genitif, pour μέλος; ce qui débarrasse la
 construction, & rend le sens beaucoup plus net. Celui qui
 borne toutes ses connoissances à la seule Harmonique, pourra
 chanter & jouer des airs composez dans le genre chromatique
 & dans l'enharmonique, & cela conformément aux règles
 prescrites dans l'un & l'autre genre. Mais cette facilité d'exé-
 cution ne lui donnera point celle de composer en ces mêmes
 genres, des chants qui ayent le tour & la modulation conve-
 nables au caractère des paroles ou de la Poësie faite pour être
 chantée, & pour exciter dans l'auditeur les différentes passions
 qu'elle exprime. Il faut pour cela des talens supérieurs à celui
 d'exécuter simplement un air dans le genre chromatique &
 dans l'enharmonique. Ces talens doivent se rassembler dans
 le Poëte-Musicien; & une composition bien caractérisée dans
 toutes ses parties, est proprement le chef-d'œuvre d'un tel
 artiste.

CCXXV. *Il est clair de plus, que l'intonation d'un système est différente d'un chant composé dans ce système, & que la considération de celui-ci n'est point du ressort de l'Harmonique.* Φανερόν
 δὲ ὅτι ἐπέα τῶ συστήματος ἢ φωνὴ τῆς ἐν τῷ συστηματι κατα-
 σκευασμένης μελοποιίας, καὶ ἥς ὁκ' ἐστὶ θεωρεῖσθαι τῆς ἀρμονικῆς
 θεωρηματίας. La version d'*Amyot* n'est ici qu'un pur galimatias,
 tel qu'on doit l'attendre d'un traducteur qui n'est point au fait
 de la matière traitée dans son original. En effet, que signifient
 ces paroles? Car il est manifeste que autre est la voix du composé,
 & autre celle du chant qui est dressé en ce composé-là. Il s'agit ici
 du système harmonique, lequel n'est autre chose que l'assem-
 blage de plusieurs intervalles; τὸ ἐκ πλείονων ἢ ἐνὸς διαστημάτων
 συγκείμενον (dit * Euclide) & c'est ce que nous appelons un

Sur la diffé-
 rence entre
 l'intonation
 d'un système
 musical, & la
 composition
 d'un chant
 dans ce systé-
 me.

* *Introd. Harm. pag. 1. edit. Meibom.*
Mem. Tome XV.

accord. Φωνὴ est ici le *son*, le *ton* ou l'*intonation*. Plutarque dit donc qu'il y a grande différence entre le *son*, le *ton* ou l'*intonation* d'un accord (ou système) de la quarte, par exemple, de la quinte, de l'octave, du triple tétracorde, de la double octave, &c. & la *mélodie*, la modulation, le chant composé dans quelque système que ce puisse être ; dans l'étendue de l'octave, par exemple, du triple tétracorde, de la double octave, &c. Le premier appartient au Musicien purement harmonique ; le second n'est pas de son ressort, mais c'est l'affaire du Poète-Musicien.

Sur l'insuffisance de la science rythmique, relativement à la convenance ou propriété.

CCXXVI. *Il faut dire la même chose des rythmes ; car il n'y en a aucun, qui porte avec soi la force de la parfaite convenance.* Ο' αὐτὸς δ' λόγος ἐν αἰετῇ τῇ ῥυθμῶν· ὅθεν καὶ ῥυθμὸς πρὸς τῆς τελείας ὁικείωσις δύναμις ἥξει ἔχον ἐν αὐτῷ.] Plutarque a parcouru jusqu'ici les principaux objets de l'Harmonique, tels que les modes, les *muances*, les genres & les systèmes ou accords, pour faire voir que nulle de ces parties de l'Harmonique, n'a par elle-même le pouvoir de bien faire sentir le caractère propre de quelque Poésie chantante que ce soit. Il passe donc maintenant de l'Harmonique, première partie de la Musique prise en général, à une seconde, qui est la rythmique ; & il prétend que celle-ci n'est pas moins bornée que l'autre, puisque nul rythme n'est capable de faire sentir cette propriété de caractère, dont il est question. En effet, quelque connoissance qu'ait le Musicien rythmique, de la nature & des différences des rythmes, de la manière de passer de l'un à l'autre, & de tout ce qui concerne cet objet en particulier, cette connoissance ne le mettra point en état de prescrire au Poète-Musicien, l'usage de tel ou tel rythme, par rapport à une pièce de Poésie chantante qu'il doit composer dans un certain caractère. Il n'y aura que le goût & le génie de celui-ci, qui puissent le conduire à prendre là-dessus le bon parti.

Sur la convenance ou propriété, en

CCXXVII. *Quand nous parlons de convenance ou de propriété, c'est toujours par rapport au caractère ; et nous disons que*

ce caractère résulte, ou de la composition, ou du mélange, ou de tous ^{égard au caractère musical, & sur ce qui forme celui-ci.} les deux. Το γὰρ οἰκείως αὐτὸ λεγόμενον, πρὸς ἡδὸς τι βλέποντες λέγομεν· τὸν δὲ φαιδὸν αἰτιαὶ συνθεσὶν πῶς, ἢ μίξιν, ἢ ἀμφοτέρω.] Ce que Plutarque appelle ici *composition* (συνθεσιν) est l'union, l'assortiment convenable de plusieurs des parties qui sont du ressort de l'Harmonique; de certain genre, par exemple, avec certain mode: & ce qu'il nomme *mélange* (μίξιν) est ce que le compositeur emprunte d'une faculté différente de l'Harmonique, mais toujours subordonnée à la Musique; & telle est la rythmique, laquelle lui fournit un rythme propre au chant qu'il médite & qu'il prétend mettre au jour: & c'est l'assemblage de ces différentes parties, choisies avec discernement, qui fait sentir le caractère de la pièce musicale; ce que l'auteur éclaircit par l'exemple suivant.

CCXXVIII. *Olympe a composé dans le genre enharmonique sur le mode Phrygien, en y mêlant le péon-épibate: & c'est ce qui a produit le caractère qui se fait sentir au commencement du Nome ou cantique de Minerve.* Οἷον Ο'λύμπια, τὸ ἐναρμόνιον ἦμος ἔστι Φρυγίᾳ τόνον πεδὸν, πρῶτον ἑπτατόνῳ μεχθέν· τὸτο γὰρ τῆς ἀρχῆς τὸ ἦθος ἐγγίνησεν ἑπὶ τῷ τῆς Ἀθηναίων νόμῳ.] J'ai à remarquer en premier lieu sur ce passage, que du tems de Plutarque quelques Musiques d'Olympe, qui vivoit au plus tard sous le règne de Midas, existoient encore; témoin le cantique ou *Nome* de Minerve, qui s'étoit perpétué, non seulement quant à la Poésie, mais aussi quant à la Musique, comme le passage que j'explique en fait foi. Le commencement de ce *Nome* étoit composé dans le genre enharmonique, lequel, du tems d'Olympe qui en fut l'inventeur (comme on l'a vu * plus haut) ne faisoit entendre que cinq sons différens dans l'heptacorde, savoir, *mi, fa, la; la, si b, ré*: car ce ne fut que dans la suite qu'on y ajouta les deux dièses enharmoniques, entre le *mi* & le *fa*, & entre le *la* & le *si b*. Ce commencement de cantique se chantoit sur le mode Phrygien, d'un ton plus haut que le Dorien, & d'un ton plus bas que le Lydien; c'est-à-dire,

Sur le cantique de Minerve, composé par Olympe.

qu'en mettant le Dorien sur le *mi*, le Phrygien répondoit à notre *fa dièse*, & le Lydien à notre *sol dièse*. Ainsi l'heptacorde qui donnoit le ton à la voix, étoit monté sur le *fa dièse*; & la flûte étoit percée en conformité. Olympe avoit choisi pour le rythme ou la mesure de ce *Nome*, le *péon-épibate* -|-|-|-| dont j'ai ^b ci-dessus expliqué la nature. De l'union de ces trois circonstances, 1.^o du genre enharmonique, 2.^o du mode Phrygien, qui appartiennent l'un & l'autre à la science harmonique, 3.^o & du *péon-épibate*, emprunté de la science rythmique, résulta donc le caractère propre au commencement du cantique de Minerve, dont j'ai déjà parlé ^c ailleurs.

CCXXIX. Car Olympe continuant d'y employer la mélodie & la rythmique, avec la seule différence de changer artistement le rythme, & de mettre un trochée à la place d'un péon. Περσοληφθείσης ὅδ' μελοποιίας καὶ ῥυθμοποιίας, τεχνικῶς τε μεταληφθείσας ὃν ῥυθμὸν μόνον αὐτὴν, καὶ ἁρμοδίῳ προχαίει ἀπὸ πάγωνος.] L'usage qu'Olympe fit de la *mélodie* dans la composition de ce *Nome*, consistoit en une modulation ou un tour de chant convenable aux paroles de la Poésie *Nomique*, mais toujours renfermé dans l'étendue de l'heptacorde, & dans les cinq sons qu'en pouvoit tirer le genre enharmonique, c'est-à-dire, dans les cinq cordes *mi*, *fa*, *la*, *si b*, *ré*. L'emploi qu'il fit de l'art rythmique pour cette même pièce, se réduisoit à mettre d'abord en œuvre le rythme *péonien-épibate* -|-|-|-| pour passer ensuite à propos au rythme trochaïque -v. Or il y avoit deux sortes de rythmes qui portoient ce nom; le trochaïque simple, composé d'une longue pour le *frappé*, & d'une brève pour le *levé* -|v|, & le trochaïque *semantus*, dont Plutarque a parlé ^a plus haut, composé de quatre longues pour le *frappé* & de deux longues pour le *levé* - - -|-|-|. Mais je crois que le trochaïque dont il s'agit ici, est ce dernier, comme ayant plus de rapport & d'analogie au *péon-épibate*, dont il prenoit la place. Du reste, ces deux rythmes étoient d'un genre tout

^b N.^o 28: 11.
^c N.^o 126.

| ^a N.^o 177.

différent; le premier du genre double, l'autre du sesquialtère, de 3. à 2. Au surplus, ce changement de rythme n'en apportoit aucun au genre enharmonique, lequel régnoit dans toute l'étendue de ce *Nome*.

CCXXX. En sorte que le genre enharmonique & le mode Phrygien demeurassent invariables, aussi-bien que le système entier de l'Harmonie : le caractère n'a pas laissé de recevoir un changement considérable. Ἀλλὰ τίς ἐστι ἑναρμονίᾳ ἦμος, καὶ ἔφρυγίς τόνῃ ἀναμνήσκων, καὶ ὡς τέτοις ἔσσηματος παντός, μεγάλῃ ἀλλοίωσιν ἔχῃκε τὸ ἦθος.] *Olympe en composant le Nome ou cantique de Minerve, ne fit nul changement, ni dans le genre, qui fut toujours l'enharmonique, ni dans le mode, qui fut toujours le Phrygien, ni dans le système, qui fut toujours celui de l'heptacorde, ou peut-être tout au plus celui de l'octave (supposé qu'il fût connu de son tems;) mais le seul changement qu'il fit dans le rythme, la mesure ou la cadence, fut suffisant pour donner à la suite de ce Nome un caractère fort différent de celui que faisoit sentir le commencement de cette pièce de Poésie-musicale.*

5. Juillet
1740.

CCXXXI. En effet, dans ce cantique de Minerve, ce qui s'appelle le corps de la pièce, est fort différent du prélude, quant au caractère. Ἡ γὰρ χαλουμενὴ ἁρμονία, ἐν τῇ τῆς Ἀθηνᾶς νόμῳ, πολὺ διάσκηκε τὸ ἦθος τῆς ἀνὰ πείρας.] *Aucun des interprètes n'a entendu ce passage, faute d'être instruit de ce que signifient en cet endroit ces deux mots, ἁρμονία & ἀνὰ πείρας. Ἀρμονία n'est point ici le genre enharmonique, c'est toute autre chose, comme nous l'allons voir. Ἀνὰ πείρας se prend en différentes significations, telles que expérience, essai, examen, tentative, exercice, usage commun; c'est de plus le nom d'un rythme ou d'un air de flûte, dans Hésychius: ἀνὰ πείρας, ῥυθμὸς αὐλητικός. C'est encore le nom de la seconde partie du Nome pythique ou de l'air de flûte, composé pour célébrer la victoire remportée par Apollon sur le serpent Python.*

* Strabon qui parle de ce *Nome*, comme de l'ouvrage de

Sur le *Nome*
Pythique.

* Lib. 9. pag. 421. C. edit. Paris

B b b iij

Timosthène, Amiral de la flotte d'Égypte sous Ptolomée-Philadelphe, assure qu'il contenoit cinq parties, savoir, 1.^o ἀνάκρουσις, qui étoit comme le *prélude* de la pièce: 2.^o ἀμπειρα (le même qu'ἀνάπειρα) qui étoit le premier *essai* du combat ou comme l'*escarmouche*: 3.^o χατακλεισμός, le *combat* dans toute la force: 4.^o ἱάμβοι καὶ δάκτυλοι, ou les *chants de victoire* après la défaite du monstre: 5.^o σύριγες, les *sifflemens* du serpent qui expire.

^b Pollux, qui fait mention du même *Nome pythique*, varie dans le dénombrement de ces cinq parties, qui sont chez lui, 1.^o πειρα (le même qu'ἀνάπειρα) l'*examen*, pour savoir si l'endroit est propre au combat: 2.^o χατακλεισμός, le *défi*, qui appelle le serpent au combat: 3.^o ἱάμβικόν, les *iambes*, pour l'action même, dans laquelle sont compris σαλπιγχεύματα, les *fanfares de trompettes*, & ὀδοντισμός, les *grincemens de dents* du serpent blessé: 4.^o σπονδαῖον, les *spondées*, qui signalent la victoire du Dieu: 5.^o χαταχόρευσις, la *danse*, par laquelle il se réjouit de cette victoire. Ce *Nome pythique*, pour le dire en passant, ressembloit assez, comme on voit, à ces pièces de Musique vocale & instrumentale, qui nous viennent originairement d'Italie, & que nous appelons *Cantates*.

Sur les mots
ἀρμονία & ἀνά-
πειρα.

Mais pour revenir aux deux mots Grecs du passage de Plutarque, ἀρμονία & ἀνάπειρα, je suis persuadé que le premier se doit prendre ici pour le corps de la pièce ou du cantique, ainsi nommé, ou du genre enharmonique dans lequel il étoit composé, ou de l'assemblage de toutes les parties, qui ne faisoient qu'un tout, ἐν ἁρμοσόν (probat compactum & coagmentatum;) & que le second terme n'est que comme le prélude, le commencement du cantique (ἀρχὴ τοῦ νόμου) ainsi que Plutarque le qualifie quelques lignes plus haut. C'est donc sur ce pied-là que j'ai traduit ce passage. Or, comme on l'a vû, cette différence qui caractérisoit ces deux parties, venoit uniquement de la diversité du rythme, qui étoit le *péon-épibate* dans le prélude, & le *trochaïque* dans le reste du *Nome*. Au surplus, je me fais bon gré de m'être rencontré sur ce point

^b Lib. 4. cap. 10. sect. 84. edit. Amstel.

avec *Mézriac*, dont je n'ai trouvé la note dans son Manuscrit, qu'après avoir écrit la mienne. Voici les termes : *Nisi (quod rectius puto)* dit-il, ἀνάκειρα pars fuerit τῆ τῆς Ἀδριας νομον, ὅ αἷα pars ἁρμονία.

CCXXXII. Car celui qui connoît le mode Dorien, sans être en état de discerner la convenance ou la propriété de l'usage qu'on en peut faire. Ο' γὰρ εἰδὼς τὸ Δωρεῖν αἶεν τῶ κρίνειν ὅπισταδται τῶ τῆς κρίσεως αὐτῶ δικαιοσύνητα.] Il faut lire ici τῆς κρίσεως au lieu de τῆς κρίσεως, qui ne fait aucun sens. Il paroît par la version Latine de *Valgulo*, qu'il a lû ainsi dans son MS. Grec.

CCXXXIII. Cela est d'autant plus vrai, qu'au sujet de la mélodie Dorienne, on doute si la notion en appartient à l'Harmonique (comme quelques-uns le prétendent) ou si elle ne lui appartient pas. Ε'πὶ τῷ αὐτῶν τῷ Δωρεῖν μελοποιῶν ἀπορῶται πότερον ὅτι ἀφ' ἁρμονικῆς ἢ ἀρμονικῆς θεωρηματία (καθ' ὅτι πινὲς αἰονταί τῶ Δωρεῖν) ἢ ὅ.] Ce passage a besoin de correction. Il faut d'abord ajouter τῶν après θεωρηματία, comme on le voit six lignes plus bas, au sujet des rythmes péoniens, dans une phrase toute pareille à celle-ci. Il faut, en second lieu, déplacer la parenthèse, & la mettre après αἰονταί.

Sur la mélodie Dorienne, par rapport à la science harmonique.

Il n'est pas facile de deviner sur quoi étoit fondé le sentiment de ceux qui doutoient que la connoissance de la *mélodie* Dorienne appartînt à l'Harmonique. Pourquoi cette *mélodie* n'auroit-elle point été du ressort de cet art? Peut-être en étoit-il de même de toutes les autres *mélodies*, de la Phrygienne, de la Lydienne, &c. Peut-être l'Harmonique ne traitoit-elle que de la *mélodie* en général, sans descendre dans le détail de ce qui en caractérisoit chaque espèce; & suivant cette supposition, toutes les espèces de *mélodies* auroient eu le même sort que la Dorienne, que Plutarque donne ici pour exemple: en sorte que la connoissance détaillée de chacune auroit appartenu à une faculté particulière, qu'on auroit pu nommer *mélodique* Dorienne, Phrygienne, Lydienne, &c. Car il y avoit grande différence entre les tons ou modes, & les harmonies, *mélodies* ou modulations.

Sur la différence entre les tons ou modes & les harmonies ou *mélodies*.

Les modes, tels que le Dorien, le Phrygien, le Lydien, &c. n'étoient que les différens degrés d'élévation de divers systèmes harmoniques; de l'octave, par exemple, du triple tétracorde, de la double octave, &c. & cette connoissance appartenoit tellement à l'Harmonique, que parmi les Musiciens de l'antiquité, qui sont venus jusqu'à nous, il ne s'en trouve aucun qui ait oublié l'article des tons ou modes. Il n'en est pas de même des diverses harmonies, *mélodées* ou modulations, de la Dorienne, de la Phrygienne, de la Lydienne, &c. qui consistoient non seulement à être chacune sur le ton ou mode dont elles recevoient la dénomination, mais encore dans le tour du chant propre à chacune, soit par rapport aux sons employez préféablement dans ce chant, soit relativement à ceux par lesquels il commençoit, marquoit ses différentes chûtes ou cadences, & finissoit. Ces divers tours de chant, de *mélodée* ou de modulation, qui portoient chacun le caractère propre de la nation d'où ils tiroient leur origine, n'étoient plus du ressort de l'Harmonique; (les auteurs aussi n'en disent-ils rien, ou n'en parlent-ils que très-superficiellement :) & la connoissance n'en étoit due qu'à une sorte de tradition ou d'usage transmis parmi les Musiciens qui en faisoient une profession particulière. Nous sommes témoins de ces variations & de ces singularités dans la Musique des différens peuples de l'Europe. Ils employent tous les mêmes sons, les mêmes modes, les mêmes accords ou systèmes en général. Cependant, quelle différence ne remarque-t-on pas dans la modulation ou le tour de chant, entre une pièce de Musique Françoisé & une de Musique Italienne, entre un air Espagnol & un air Anglois, &c?

CCXXXIV. Parce que toute sa science se réduit à cette espèce de rythme (péonien.) Διὰ τὸ αὐτὸν μέγεθος εἶναι τῷ τῷ παλαιῷ ἑνώσιον.] *ἑνώσιον* Attiquement pour *συνέσιον*, est un mot qui ne se trouve point ailleurs (que je sache) ni dans aucun lexique. Mais on trouve dans Pollux *συνέσιον*,

* Lib. 5. cap. 30. sect. 136. edit. Amstel.

συνέσιον,

συμφέρον, conduçible, & de-là *συνόρισ* ou *ζυώοις*, *utilité, usage*.

CCXXXV. On doute même si la *rhythmique* embrasse la *théorie des rythmes péoniens* (comme l'assurent quelques-uns) ou si elle ne s'étend pas jusque-là. Εὔπει καὶ ὧς αὐτῶν τῶν παιωνικῶν ῥυθμοποιῶν ὁποῖται πότερον ἔστι δῆλον ὅτι καὶ ῥυθμικὴ θεωρηματεία τῶν (καθὰ περ τινὲς φασιν) ὃ δῆλόν ἐστι μέλει τῶν.

Sur le rythme péonien, par rapport à la science rhythmique.

Ce passage est visiblement corrompu, & il est étonnant que *Xylander* l'ait rendu en Latin tel qu'il est, sans s'appercevoir des fautes qui s'y sont glissées, & qui se trouvent dans presque toutes les éditions. Rien n'étoit cependant plus facile que cette correction, & la phrase toute pareille qu'on lit six lignes plus haut, en offroit le moyen. Il faut donc lire ici : Εὔπει καὶ ὧς αὐτῶν τῶν παιωνικῶν ῥυθμοποιῶν ὁποῖται, πότερον ἔστι δῆλον ὅτι καὶ ῥυθμικὴ θεωρηματεία τῶν (....) ἢ ὃ δῆλόν ἐστι μέλει τῶν· comme on lit six lignes plus haut : Εὔπει καὶ ὧς αὐτῶν τῶν Δαρίων μελοποιῶν ὁποῖται, πότερον ἔστι δῆλον ὅτι καὶ ἁρμονικὴ θεωρηματεία (....) ἢ ὃ. Du tems de *Plutarque* apparemment, la *rhythmique* ne traitoit guères que des rythmes les plus communs, les plus naturels & les moins compliquez, tels que le *rhythme égal* ou le *dactylique*, & le *rhythme double* ou l'*iambique*, sans se mettre en peine du *péonien* ou *sesquialtère* (de 3. à 2.) ni de l'*épitrite* (de 4. à 3.) Cependant *Aristide-Quintilien* a donné une notice assez exacte de toutes les espèces de rythmes, & n'a point été par conséquent de l'avis de ceux qui, selon *Plutarque*, ne croyoient pas que la connoissance du *rhythme péonien* appartînt à l'art ou à la science *rhythmique*.

CCXXXVI. Quoique l'*Harmonie* se divise en trois genres égaux, quant à l'étendue des systèmes & à la puissance des sons ainsi que des *tétracordes*. Τριῶν δ' ὄντων γένων εἰς ἃ διαίρεται τὸ ἁρμολογούμενον, ἴσων τοῖς τε τῶν συστηματικῶν μεγέθεσι, καὶ τῆς τῶν φθόγων δυνάμεσι, ὁμοίως ὃ καὶ τῆς τῶν τετραχόρδων.] *Amyot* s'est trompé lourdement dans la version de ce passage, qu'il a rendu en ces termes : Comme ainsi soit doncques, que le *Hermosmémon*, comme qui diroit le bienféant, se divise en trois genres égaux, les grandeurs des composez, les puissances des sons, & les puissances

Mem. Tome XV.

Ccc

aussi des tétracordes. Cela prouve qu'*Amyot* n'avoit aucune teinture de l'ancienne Musique, & qu'il en traduisoit les termes à l'aventure & sans en sentir la force.

Sur les sons stables & les sons variables. Du reste, ce que dit ici *Plutarque*, au sujet de l'égalité des trois genres de Musique, pêche un peu contre l'exactitude scrupuleuse. Cette égalité se rencontre, par rapport à l'étendue des systèmes, à l'étendue & au nombre des tétracordes; mais elle ne se trouve, par rapport à la puissance des sons, que dans ceux qui sont stables & invariables pour les trois genres, & non dans ceux qui caractérisent chaque genre, le diatonique, le chromatique & l'enharmonique. Ces sons stables (ἐῤῥῶτες) étoient au nombre de huit dans le système de la double octave, savoir, 1.° le *proslambanomenè*, (la) 2.° l'*hypate des hypates*, (si) 3.° l'*hypate des mèses*, (mi) 4.° la *mèse*, (la) 5.° la *paramèse*, (si) 6.° la *nète des conjointes*, (ré) 7.° la *nète des disjointes*, (mi) 8.° la *nète des excellentes* (la) : ce qui forme ces différens intervalles ou accords, la, si, mi, la; si, ré, mi, la; du grave à l'aigu.

Sur le genre enharmonique, cultivé par les anciens préférablement aux deux autres.

CCXXXVII. *Les anciens n'ont cependant traité que d'un seul de ces genres. En effet, nos ancêtres n'ont porté leurs vûes ni sur le chromatique ni sur le diatonique; mais ils ont uniquement considéré l'enharmonique, & cela dans le seul système de l'octave.* Περὶ ἐνὸς μόνου οἱ παλαιοὶ ἐωραγματεύσαντο· ἐπειδὴ περ ὅτι αὐτῶν ἡρώματος, ὅτι αὐτῶν δ'ἁτόνων οἱ αὐτοὶ ἡμιῶν ἐπεσκόπουσαν, ἀλλὰ αὐτῶν μόνου τῷ ἐναρμονίῳ, καὶ αὐτῶν τῶν αὐτῶν αὐτῶν ἐν τῇ μέγιστος συστήματος, τοῦ χαλουμενίου ἀλλὰ πάντων.] Comment accorder ce passage avec ce que *Plutarque* a dit * plus haut, Que les genres diatonique & chromatique sont les plus anciens, & que les Musiciens les ont mis en œuvre avant l'enharmonique, & avant qu'*Olympe* eût fait la découverte de celui-ci? Ces deux propositions, en effet, semblent se détruire l'une l'autre. Voici comme on peut les concilier. Les genres diatonique & chromatique sont les plus anciens, quant à la pratique, c'est-à-dire, que les premiers chants, les premiers airs ont été composés dans l'un ou l'autre de ces deux genres. Ce qui n'empêche pas

que les anciens maîtres n'ayent par préférence cultivé l'enharmonique, relativement à la théorie musicale; l'octacorde monté *enharmoniquement* faisant entendre les plus petits intervalles & toutes les consonnances, savoir, le quart de ton, le demi-ton, le ton, la quarte, la quinte & l'octave, & cela suivant la proportion la plus juste & la mieux démontrée, comme on l'a vû ^b plus haut. Ils ne trouvoient pas dans les deux autres genres le même avantage, pour démontrer arithmétiquement la nature de chaque consonnance, & sa proportion avec les autres, parce que, comme ^b Plutarque le dit ensuite, ils n'étoient point d'accord entr'eux sur ce qui constituoit le genre diatonique & le chromatique, dont ils faisoient différentes espèces; au lieu qu'ils convenoient unanimement qu'il n'y avoit qu'un seul genre enharmonique. Voilà pourquoi ils en faisoient beaucoup plus de compte que des deux autres, & le regardoient comme le principal fondement de leur théorie harmonique & musicale.

Du reste, ce que dit ici Plutarque est conforme au témoignage ^c d'Aristoxène, qui assure qu'avant lui les Musiciens (dogmatiques s'entend) ne s'étoient attachez qu'au genre enharmonique, & négligeoient la théorie de tous les autres: (αὐτῆς γὰρ τῆς ἁρμονίας ἠπλοῦτο μόνον, ἢ δ' ἄλλων ἡρῶν ἑδεμίαν πᾶποτε εἶχον.) Ce qui est si vrai, continue-t-il, qu'ils n'avoient dressé des échelles, ou des *gammes*, que pour les seuls systèmes, ou accords, enharmoniques; & qu'on ne voyoit point de ces échelles pour les systèmes diatoniques ou chromatiques: (σημεῖον δὲ τὰ γὰρ διαγράμματα αὐτοῖς τῇ ἁρμονίᾳ ἔκχεται μόνον συστημάτων· διατονικῶν δὲ, ἢ χρωματικῶν ἑδῶς πᾶποτε εἰσέρχεται.) Or dans ces échelles (poursuit-il) qui mettoient sous les yeux l'ordre entier de la modulation, il n'étoit parlé que du système de l'octave, montée suivant le genre enharmonique: (χαῖτοι τὰ διαγράμματα γὰρ αὐτῶν ἐδήλου τῆς πᾶσαι τῆς μελωδίας τάξιν· ἐν οἷς καὶ συστημάτων ὅκτα χόρδων ἁρμονίᾳ μόνον ἐλέγχον, &c.)

^b N.° 44.

^c N.° 238.

^c Lib. 1. pag. 2. edit. Meibom.

Ce passage d'Aristoxène (comme l'observe ^d *Meibom*) a subi la censure de ^e Proclus, qui s'inscrit en faux contre cette proposition de ce Musicien, *Que de son tems on ne voyoit point d'échelles pour les systèmes diatoniques ou chromatiques*; ce qui est si contraire à la vérité (dit-il) que Platon & Timée lui-même avoient dressé de ces échelles pour le genre diatonique; mais (continue Proclus) il ne faut pas s'étonner qu'un fait de cette nature soit avancé par Aristoxène, à qui Adraste reproche de n'être Musicien qu'à demi, & de donner volontiers dans le paradoxe. On peut voir de quelle manière *Meibom* justifie sur ce point Aristoxène; ce qu'il fait cependant sans alléguer la conformité du sentiment de celui-ci avec ce que dit Plutarque dans le passage que j'explique. Plutarque l'auroit-il pris (ce sentiment) d'Aristoxène sans le nommer, lui qui le cite ^f en plusieurs endroits de ce Dialogue? il n'y a guères d'apparence. Mais toujours cela fait-il voir que de son tems on pensoit encore sur cet article comme avoit pensé Aristoxène. D'ailleurs, celui-ci ne nie point que quelques-uns de ses contemporains n'aient dressé des échelles pour les genres chromatiques & diatoniques. Il n'impute cette négligence qu'aux Musiciens fort antérieurs au tems où il florissoit (*τοὺς ἐμμεγέθυς*), en sorte qu'il peut fort bien n'avoir pas compris parmi eux, ni Platon, ni Timée, avec lesquels il avoit presque vécu. Au surplus, quelqu'estime que les anciens eussent faite du genre enharmonique, & Aristoxène reconnoît que de son tems, très-peu de gens savoient en faire usage, comme l'a fort bien remarqué ^h *Wallis*, qui ajoûte que du tems de ⁱ Gaudentius on n'employoit presque uniquement que le diatonique, & du tems de ^k Ptolomée, seulement les deux diatoniques & le chromatique dur.

Il faut observer que la remarque faite ici par l'auteur sur les trois genres de l'ancienne Musique, paroît tout-à-fait hors

^d *In Aristoxen. pag. 76. vers. 9.*

^e *Lib. 3. in Timæum Plat. p. 192. edit. Basil. Græc. 1534. in-fol.*

^f *N.º 65. 110. 212.*

^g *P. 23. & in eum Meibom. p. 92.*

^h *Append. in Ptolem. Harmon. p. 300.*

ⁱ *Pag. 6. edit. Meibom.*

^k *Harmon. lib. 1. cap. 16.*

d'œuvre, & n'a nulle liaison avec ce qui précède ni avec ce qui suit. Voici la phrase qui précède : *C'en est assez pour faire voir que ni l'Harmonique, ni la rythmique, ni quelque autre partie que ce puisse être de la Musique, ne suffit point par elle-même, pour bien démêler le caractère convenable, & pour juger sainement de tout le reste.* Voici présentement la phrase qui suit : *Celui-là ne possédera donc jamais parfaitement l'art Harmonique, qui voudra se borner à cette seule connoissance. Il doit pénétrer non seulement dans les autres parties de la Musique, mais aussi dans le corps entier de cette science, pour examiner le mélange & la composition de ces parties. Car celui qui n'entend que l'Harmonique, se trouve circonscrit dans ce seul genre de théorie.* Ces deux phrases, comme on le voit, se lient assez naturellement ensemble, & font un sens assez suivi, mais qu'interrompt fort mal-à-propos la réflexion sur les trois genres. Pour moi je pencherois fort à croire que cette observation, qui est ici très-déplacée, s'y trouve comme transplantée d'ailleurs, & que son vrai lieu pourroit être immédiatement avant ce qui regarde Pythagore, deux pages plus bas, ou peut-être en quelque autre endroit.

CCXXXVIII. *Car ils dispuoient entr'eux sur ce qui constituoit le chromatique, au lieu qu'ils disoient presque tout d'une voix, qu'il n'y avoit qu'un seul genre enharmonique.* Περὶ μὲν τῆς χροῦας διεφεροτο, περὶ δὲ τοῦ μίαν εἶναι αὐτῇ τὴν ἁρμονίαν, χροὸν πάντες συνεφώνουν.] *Xeça n'est point ici le genre chromatique, comme l'ont cru les interprètes, à l'exception de Xylander, qui a lû ou corrigé ridiculement χροῦας pour χροῦας, & a traduit conformément à cette leçon. Xeça n'est autre chose que la division d'un genre musical en ses différentes espèces : χροῦα δὲ ἑστὶ χροῦας εἰδικὴ διαίρεσις, selon ^a Euclide. Il seroit donc plus exact de traduire le passage en ces termes : Car ils dispuoient entr'eux sur la division des autres genres, &c. Il y avoit en effet trois espèces de chromatique, savoir, le mol (μαλαχόν) le sesquialtère (ἡμιόλιον) & le tonique (τονιαῖον.) Dans le chromatique mol ou foible, les intervalles étoient 1.^o de l'hypate à*

Sur la signification du mot χροῦα, & sur les différentes espèces du genre chromatique & du diatonique.

la *parhypate*, un tiers de ton ou un dièse chromatique; 2.^o de la *parhypate* au *lichanos*, un autre tiers de ton; 3.^o du *lichanos* à la *nète*, un ton & demi & un tiers, par *indivis* ou *non divisé*. Dans le chromatique *sesquialtère*, les intervalles étoient 1.^o de l'*hypate* à la *parhypate*, un tiers & demi de ton, ou un dièse & demi chromatique; 2.^o de la *parhypate* au *lichanos*, encore un tiers & demi de ton; 3.^o du *lichanos* à la *nète*, sept dièses enharmoniques ou quarts de ton, ou un ton & demi & un quart par *indivis*. Dans le chromatique *tonique* ou *dur*, les intervalles étoient 1.^o de l'*hypate* à la *parhypate*, un demi-ton; 2.^o de la *parhypate* au *lichanos*, encore un demi-ton; 3.^o du *lichanos* à la *nète*, un ton & demi par *indivis*, c'est-à-dire, *mi, fa, fa dièse, la*. A l'égard du genre diatonique, on en faisoit deux espèces, le *mol* & le *dur*. Dans le diatonique *mol*, la modulation ou l'intonation procédoit 1.^o par un demi-ton de l'*hypate* à la *parhypate*; 2.^o trois dièses enharmoniques ou quarts de ton par *indivis*, de la *parhypate* au *lichanos*; 3.^o cinq dièses ou quarts de ton par *indivis*, du *lichanos* à la *nète*. Dans le diatonique *dur* ou ordinaire, la progression, comme on fait, est 1.^o d'un demi-ton de l'*hypate* à la *parhypate*; 2.^o d'un ton de la *parhypate* au *lichanos*; 3.^o d'un autre ton du *lichanos* à la *nète*, c'est-à-dire, *mi, fa, sol, la*. Telle est la doctrine ^b d'Aristoxène au sujet des genres musicaux & de leurs espèces; telle est celle ^c d'Euclide & de ^d Gaudentius, & Ptolomée l'expose de la même manière dans ses ^e *Harmoniques*. Ils reconnoissent tous trois genres, mais ils admettent en même-tems six couleurs (*χρόας*) ou six espèces comprises sous ces genres.

Sur le concours du sentiment & de la raison, nécessaire pour bien juger des différentes parties de la Musique.

CCXXXIX. Il faut donc . . . que le sentiment & la raison concourent dans le jugement que l'on porte sur les différentes parties de la Musique; en sorte que le sentiment ne prévienne point la connoissance . . . & qu'il ne vienne point aussi trop tard au secours de celle-ci . . . Ο μὲν οὖν δὲ τὴν τε ἀφροδίτην καὶ τὴν ἀγροικίαν οὐ τῇ χρίσει τῆς μουσικῆς μετῶν, καὶ μὴτε πρῶτον . . . μὴτε

^b Lib. 1. pag. 19. & seq.
^c Pag. 9. & seq.

^d Pag. 5. edit. Meibom.
^e Lib. 1. cap. 12. & seq.

ἡμεῖς [Pythagore & ses sectateurs, en fait de théorie musicale, donnoient tout à la raison & ne donnoient rien au sentiment, persuadez qu'il falloit se défier du jugement de l'oreille dans l'établissement des proportions entre les diverses consonnances. D'un autre côté, Aristoxène déféroit trop au sentiment, & lui donnoit, en matière de Musique, la préférence sur la raison. Plutarque prend ici sagement, comme on voit, un milieu entre ces deux extrémités, & veut que l'on concilie ensemble la raison & le sentiment. Mais ce n'est pas seulement par rapport à la théorie des consonnances & des dissonances; c'est aussi par rapport aux jugemens que l'on fait des pièces de Musique, tant vocale qu'instrumentale, relativement aux mœurs & aux caractères (*ἦθος*.) Un air frappe agréablement & vivement l'oreille de l'auditeur, & enlève son suffrage, que celui-ci ne lui eût pas accordé, s'il eût fait taire en partie le sentiment pour consulter la raison, qui lui eût fait voir combien la Musique de cet air étoit peu convenable au caractère de la Poësie. D'autre part, un air mal exécuté, quoique bien caractérisé, fait une impression languissante & peu agréable sur l'auditeur, qui seroit très-disposé à le condamner, si au secours de sa raison prévenue par le premier sentiment, il n'en appelloit un second, en faisant exécuter l'air dans son véritable caractère, par un acteur plus habile.

CCXL. *Il arrive quelquefois que l'un & l'autre vice, c'est-à-dire, la lenteur & la précipitation, se rencontrent dans certaines sensations, & cela par une inégalité naturelle. Γίνεται δὲ ποτὶ ἑκὶ πινῶν αἰσθημάτων καὶ τὸ συγκείμενον ἐκ τοῦ σπασμοειδέος, καὶ ὑπερβολῆς αἱ αὐταί, καὶ ὑποπερβολῆς, ἀπὸ τινος φυσικῆς ἀνωμαλίας.* Il ne s'agit ici que des diverses sensations de l'ouïe, considérées dans un même sujet, où elles sont quelquefois trop vives & quelquefois trop languissantes, par une bizarrerie de tempérament.

CCXLI. *Or il est nécessaire que trois choses au moins frappent en même-tems l'ouïe, savoir, le son, le tems ou la mesure, & la syllabe ou la lettre. Il arrivera donc que le progrès ou la suite des*

Sur le son, la mesure, & la syllabe, qui doivent frapper l'ouïe en même-tems.

sons fera connoître la modulation harmonieuse, que celui des tems fera sentir le rythme, & que celui de la lettre ou des syllabes fera entendre les paroles ou le discours. Αὐτὸ γὰρ ἀγαγεῖν τεῖα ἐλάττω εἶναι τὰ πλεονεκτήματα εἰς τὴν ἀκρίβειαν, φθόγῳ τε καὶ χρόνῳ, καὶ συλλαβῇ ἢ γράμματι συμβήσεται ὅ ἐκ τῆς μὲν γὰρ τῆς φθόγου πορείας τὸ ἡρμοσμένον γνωρίζεται, ἐκ δὲ τῆς γὰρ χρόνον, τὸν ῥυθμὸν, ἐκ δὲ τῆς γὰρ γράμματι ἢ συλλαβῇ, τὸ λεγόμενον.] Il paroît par la manière dont Amyot a traduit ce passage, qu'il a lû dans son exemplaire Grec ἡθος après τὸ λεγόμενον. Voici sa version : *Et adviendra que du chemin selon le son, se connoitra le harmonisé, le bien proportionné; du chemin selon le tems, le rythme; & du chemin selon la lettre ou la syllabe, ce qui s'appelle les mœurs : ce qui fait un sens ridicule.*

CCXLII. Comme ces divers progrès se font conjointement, il faut de nécessité que le sentiment les accompagne. Aussi est-il visible que le sentiment ne pouvant appercevoir séparément chacune de ces trois choses, il ne lui est guères possible de les suivre en particulier, & de discerner ce qu'elles ont ou n'ont pas de vicieux. Αὐτὰ μὲν καὶ κείνο φανερόν, ὅτι οὐκ ὀρθότατα μὴ δυναμένης τῆς ἀκοῆς πρὸς χωρίζειν ἕκαστον τῶν εἰρημένων, ἀλλὰ συγκολλητικῶν τε δύναται τοῖς καθ' ἕκαστα, καὶ συνορεῖν τὸ θ' ἀμειψανόμενον εἰ ἕκαστον αὐτῶν, καὶ τὸ μὴ.] Quoique dans un air actuellement exécuté, le progrès ou la marche de ces trois choses, du chant, de la mesure & des paroles, se fasse appercevoir en même-tems à l'ouïe qui doit en juger, cela n'empêche pas que l'habile Musicien ne puisse discerner si l'intonation du chant est juste ou non, si la mesure y est bien ou mal observée, si les paroles sont prononcées ou non avec toute l'exactitude requise : cela n'est pas douteux. Ainsi quand Plutarque avance qu'il n'est guères possible au sentiment de suivre ces trois choses en particulier, & de discerner ce qu'elles ont de vicieux, il faut aider à la lettre, & sous-entendre qu'il n'est guères possible de discerner dans l'exécution, en suivant ces trois choses séparément, ce qu'elles ont de défectueux ; car il est très-possible de faire ce discernement, en suivant conjointement ces trois choses,

choses, ou ces trois marches, comme l'expérience journalière en fait foi. La proposition de Plutarque seroit donc absurde, si l'on s'attachoit au premier sens qu'elle présente, comme a fait *Anyot*.

CCXLIII. *En effet, le bon & le mauvais ne consistent pas en certains sons, en certains tems, en certaines lettres, ou certains mots considérez séparément, mais dans la suite ou continuité de ces trois choses; puisque ce bon & ce mauvais ne résultent que du mélange que l'on fait, pour certain usage, de différentes parties regardées comme exemptes de composition.* Τὸ γὰρ εἶναι τὸ ἀσυνθέτον οὐκ ἐν ἀφαιρεσιμένοις τοῖς δὲ πρὶν γίνεσθαι φθόγγοις, ἢ ῥυθμοῖς, ἢ ῥαύμασιν, ἀλλ' ἐν συνθέσει, ἐπειδὴ μίξις τις ᾗ ᾧ ἅ τ' ἑαυτῶν ῥυθμοὶ ἀσυνθέτων μεσθῶν. *Anyot* a pris cette dernière phrase à contre-sens, en la traduisant ainsi: *d'autant que c'est une mixtion de parties qui ne peuvent être conjointes en usage*². Le mot Grec ἀσυνθέτος signifie en général *incomposé, exempt de composition*, & par conséquent *indivisible, inséparable*, soit qu'il qualifie quelque substantif ou quelque sujet qui soit tel effectivement & de sa nature, soit que ce substantif ou ce sujet ne soit tel qu'à certains égards, & seulement par rapport à l'usage qu'on en fait actuellement. Ainsi le double ton (*ditonon*) qui, dans le genre enharmonique, fait l'intervalle du *lichanos* à la *nète*, est regardé comme *incomposé* (ἀσυνθέτον) & comme *indivisible*, par rapport à l'usage qu'on en fait dans ce genre, quoique réellement & de sa nature il puisse en tout autre cas être partagé en deux tons, en quatre demi-tons, en huit dièses ou quarts de ton. De même ici, où il s'agit de l'exécution d'un air, l'union ou le mélange du chant, de la mesure & des paroles, est regardé comme un tout *incomposé*, (ἀσυνθέτον) *indivisible, inséparable*, par l'usage qu'on en fait alors, & qui ne permet pas qu'on sépare ces trois choses, pour les considérer chacune en particulier, quoiqu'elles puissent naturellement subsister indépendamment l'une de l'autre, puisqu'on peut chanter un air sans dire les paroles, réciter les paroles sans

Sur ce qui constitue le bon & le mauvais en Musique, & sur la signification du terme ἀσυνθέτος, *incomposé*.

² Voyez n.º 80.

les chanter, & battre telle ou telle mesure sans chanter ni réciter.

Sur l'insuffisance de l'habileté en Musique, pour en bien juger.

CCXLIV. Il faut observer outre cela, que l'habileté en Musique ne suffit pas pour en bien juger; car il n'est pas possible qu'on devienne parfait Musicien & excellent juge, par l'assemblage de toutes les connoissances qui semblent faire partie de la Musique. Τὸ δὲ μὲν τοῦτο ὁπισκεπτόν, ὅτι οἱ Μουσικῆς ὁπιστήμονες πρὸς πλεονῶν χρητικὴν πραγματείαν ὅσον εἰσὶν αὐτάρχεις· ὃ γὰρ αἰὼν τε τέλειον ἡμεῖσθα μουσικὸν τε καὶ χρητικόν, ὃς αὐτῶν τ' δοκούστων εἶναι μερῶν τῆς ὅλης Μουσικῆς.] Quelle sera donc la faculté, quelle sera la science qui formera un excellent juge en Musique, puisque tout ce qui est du ressort de cet art n'y sauroit suffire? Ce sera sans doute la Philosophie, la science des mœurs & des caractères (ἠθῶν) comme * Plutarque l'a déjà dit plus haut en ces termes: *Quiconque voudra s'appliquer à la Musique avec un juste discernement . . . doit se remplir en même-temps des autres connoissances nécessaires, & prendre sur-tout la Philosophie pour guide. Car elle seule est capable de décider quelle sorte de Poësie peut convenir à la Musique & lui être de quelque usage.* L'auteur, pour mettre dans un plus grand jour la vérité de cette proposition, que l'assemblage de toutes les connoissances qui semblent faire partie de la Musique, est insuffisant pour former un bon critique, un bon juge en cet art, fait passer en revue les différentes parties ou facultés, d'où résulte le corps entier de ce même art, & il en compte jusqu'à sept, comme on le verra dans la suite.

* N.º 216.



REMARQUES

Sur trois Inscriptions trouvées dans la Grece.

Par M. l'Abbé FOURMONT.

DANS le voyage que nous avons fait en Grece par l'ordre du Roy, notre plus grand soin fut toujours de retrouver les différentes villes dans lesquelles, selon Pausanias & les autres Auteurs, il y avoit eu plus de temples & d'autres bâtimens publics; persuadé que nous étions que ce seroit aussi plus là qu'ailleurs que nous trouverions plus abondamment de quoi remplir un des objets de notre mission. Etant donc dans la *Messénie*, après avoir retrouvé *Andania*, la résidence de quelques anciens Rois *Messéniens*, & Messene même (endroit où nous avons fait une récolte d'Inscriptions assez ample) nous cherchâmes d'autres villes de ce pays, dans les débris desquelles nous nous imaginions bien qu'il n'étoit guères possible que nous ne trouvassions en fouillant, plusieurs monumens de leur antiquité. *Phara*, après *Messene* ou *Ithomé*, se présenteoit la première, non en suivant notre chemin, mais pour sa dignité. *Pharis* * fils de *Mercur*e & de *Philodamée* fille de *Danaüs*, en est le fondateur; & après l'annonce de noms semblables, il ne nous étoit pas possible de douter un moment que cette ville n'ait été anciennement le siège ou la résidence des Rois naturels de ce pays; que depuis des conquérans de ce même pays n'y aient demeuré, & conséquemment que nous pourrions y trouver d'anciens monumens. Nous la cherchâmes donc, & nous la trouvâmes sous un autre nom que celui de *Phara*; on l'appelle aujourd'hui *τὰ Λουτρεα*, les *Bains*, à cause des débris de bains superbes qui s'y voient; ce qui d'abord revient assez à l'idée que nous nous en étions formée sur notre *Pausanias*. De l'antiquité dont il parle, il n'y

Assemblée
publique du
15. Novemb.
1740.

* Τὸν δὲ οἰκιστὴν Φάριον Ἐρμού π' ἢ Φιλοδαμίας λέγουσι (1) τῆς Δαναΐ. *Pausan.*
in *Messenicis*.

a plus dans ce lieu que des restes. Dans le bas âge, cette ville a été assez peuplée, & aujourd'hui il y reste un certain nombre d'habitans, & l'on peut dire que c'est avec raison. Une campagne labourable, & encore à présent parfaitement bien cultivée, est devant cette ville à l'orient, au midi & à l'occident. Le Mont *Lycée* (car ce n'est plus le Mont *Taïgete*) la borne au septentrion, & de ce Mont *Lycée* descendent des torrens que l'on détourne pour arroser le territoire de *Pharæ*, & que l'on détournait sans doute autrefois, pour fournir de l'eau à ces bains. Je voudrais avoir le tems de décrire ici ces bains, mais celui destiné à nos lectures ne me le permet pas; en général, ils étoient superbes pour leur structure, & commodes pour leurs appartemens. Je ne sçais si les eaux du *Lycée* n'étoient point anciennement vantées par les Médecins de la Messénie; il y a au moins apparence que ces eaux-là étoient regardées autrefois comme fort salubres, puisqu'on y avoit construit des bains si amples, & qu'aujourd'hui encore les gens du pays se baignent dans ces eaux lorsque des maladies les prennent, & que les Médecins n'ont aucun remède assez efficace pour les guérir. A un quart de lieue de cette ville, sur le chemin qui conduit à *Calamata*, sont des eaux salées*, & sur la fontaine qui les produit, on voit les débris d'un temple d'Esculape; ce qui prouve que c'étoit anciennement un endroit où les malades alloient chercher du soulagement à leurs maux. C'est là effectivement le *Pharæ* dont a parlé *Pausanias*. C'est dans les décombres de cette ville, & assez proche de ces bains, que l'on apperçoit des fondemens de maisons superbes, de palais spacieux & de temples magnifiques. C'est en fouillant dans ces fondemens, que nous avons trouvé, entr'autres Inscriptions, une de celles dont je me propose aujourd'hui de parler.

C'est un fragment duquel d'abord je ne m'imaginois point que l'on pourroit tirer quelque connoissance nouvelle. Les Inscriptions, disois-je, toutes précieuses qu'elles soient, parce qu'elles sont des témoins du tems, lorsque pourtant il n'y

* Καὶ ὅπου καὶ τὰς ἑστὶν ἄλμυρος. *Pausan. in Messeniacis.*

1857

1857

1857

1857

1857

Fragment d'INSCRIPTION trouvée à PHARÆ

ΟΝΤΕΣ

ΑΡΟΥ

ΙΕΟ

ΒΑΣΙΛΕΕΣ

ΗΙΟΡΟΜΠΟΙΜΙΚΑΒΟΥ
ΠΟΛΥΔΟΟΡΟΤΑΛΚΑΜΕΝΟ

ΠΥΛΙΟΙ

ΜΙΚΑΔΗΡΗΙΟΡΟΠΟΥ
ΔΟΡΙΣΣΟΤΑΛΚΑΜΕΝΟ
ΛΑΒΟΟΤΑΔΑΜΑΡΙΟΥ
ΑΛΚΑΜΕΝΗΣΛΑΜΑΧΟΥ

ΚΕΙΔΙΑΙΟΙ

ΔΑΜΟΦΙΛΟΣΔΑΜΟΝΑΚΟΥ
ΛΥΚΟΜΑΧΟΣΔΑΜΑΡΙΟΥ
ΑΛΚΙΡΡΟΣΛΥΣΑΒΟΥ
ΡΙΣΤΟΔΑΜΟΣΜΑΧΑΝΙΔΟΥ
ΦΙΛΟΚΛΗΣΑΛΚΑΜΒΟΥ

ΔΜΟΣΤΕΡΕΣ

ΔΑΜΑΡΙΟΣΛΕΟΝΙΔΟΥ
ΔΑΜΑΡΙΟΣΑΛΚΙΡΡΟΥ
ΝΙΚΟΚΛΗΣΑΛΚΑΒΟΥ
ΛΕΟΝΙΔΑΣΝΙΚΑΒΟΥ
ΛΥΚΟΜΑΧΟΣΡΙΣΤΙΡΡΟΥ
ΛΥΣΑΔΗΡΡΙΣΤΟΜΑΧΟΥ
ΔΑΜΑΡΙΟΣΑΛΚΙΡΡΟΥ
ΔΑΜΑΡΙΟΣΑΛΚΙΑΜΟΥ
ΛΥΚΟΜΑΧΟΣΑΝΔΟΜΑΧΟΥ
ΝΙΚΟΔΑΜΟΣΑΛΚΙΑΜΟΥ

ΔΜΟΣΥΜΟΙ

ΛΕΟΡΙΣΤΙΡΡΟΥ
ΛΕΟΛΑΜΑΧΟΥ
ΝΙΚΟΜΑΧΟΣΔΑΜΑΡΙΟΥ
ΔΑΜΟΦΙΛΟΣΛΕΟΝΟΣ
ΛΥΚΟΜΑΧΟΣΛΥΚΕΥΓΟΥ
ΛΥΚΕΥΓΟΣΦΙΛΟΔΑΜΟΥ
ΡΙΣΤΟΜΕΜΗΣΚΙΡΡΟΥ
ΔΑΜΑΡΙΟΣΡΙΣΤΑΒΟΥ
ΛΥΚΕΥΓΟΣΠΟΛΕΜΑΧΟΥ
ΦΙΛΟΚΛΗΣΔΟΡΙΣΣΟΥ

ΜΟΜΟΦΙΛΑΚΕΣ

ΛΕΟΝΙΔΑΣΔΑΜΑΡΙΟΥ
ΛΥΚΟΣΤΑΤΗΣΛΥΚΟΜΑΧΟΥ

ΓΡΑΜΜΑΤΕΥΣ

ΑΝΙΟΚΡΑΤΗΡ

ΜΑΧΑΜΙΔΑΣΗΙΟΡΟΜΠΟΥ

ΛΟΧΑΓΟΙ

ΦΙΑΔΗΡΧΡΙΣΤΑΟΥ
ΑΡΙΣΤΟΒΟΥΛΟΣΛΑΜΑΧΟΥ
ΔΑΜΑΡΙΟΣΑΛΚΑΝΒΟΥ
ΔΑΜΟΝΑΚΟΣΙΑΜΟΥ
ΔΑΜΟΦΙΛΟΣΧΡΙΑΜΟΥ
ΡΙΣΤΑΝΔΗΡ...ΧΟΥ

ΜΟΟΡΑΓΟΙ

ΡΙΣΤΙΡΡΟΣΔΑΜΡΙΟΥ
ΛΥΚΟΜΑΧΟΣΑΛΚΑΒΟΥ
ΠΟΛΕΜΑΧΟΣΓΛΑΤΟΟΝΟΣ
ΔΑΜΑΡΙΟΣΜΑΧΑΝΙΔΟΥ
ΛΕΟΑΛΚΑΝΒΟΥ
ΛΕΟΔΑΜΑΣΙΡΡΟΥ

ΙΓΓΑΡΡΕΤΑΙ

ΛΥΚΟΜΑΧΟΣΑΝΔΟΜΑΧΟΥ
ΦΙΛΟΔΑΜΟΣΔΑΜΑΡΙΟΥ

ΠΛΑΤΟΝΟΑΛΚΙΡΡΟΥ

INSCRIPTION trouvée à AMYCLÉE.

ΛΕΡΟΝΤΕΣ

ΑΡΙΣΤΟΜΑΧΟΣ ΔΑΜΑΤΡΙΟΥ
ΠΟΛΥΔΩΡΟΣ ΘΕΟΦΟΜΟΥ
ΓΛΕΙΣΤΑΡΧΟΣ ΑΡΙΣΤΟ...

ΔΑΜΤΡΙΟΣ ΛΑΜΧΟΥ

ΚΛΕΟΔΑΜΟΣ ΔΑΜΤΡΙΟΥ

ΑΡΙΣΤΟΔΑΜΟΣ ΚΕΟΜΕΝΕΩ

ΠΛΕΙΣΤΑΡΧΟΣ ΚΕΟΜΕΝΕΩ

ΜΑΧΑΝΙΔΑΣ ΛΑΜΧΟΥ

ΕΩ ΔΑΜΤΡΙΟΥ

ΠΟΛΥΔΑΡΟΣ ΑΡΙΣΤΟΜΑΧΟΥ

ΠΟΛΥΔΩΡΟΣ ΚΕΟΔΑΟΥ

ΜΑΧΑΝΙΔΑΣ ΔΑΜΑΤΡΙΟΥ

ΘΕΟΦΟΜΟΣ ΔΑΜΑΤΡΙΟΥ

ΒΡΑΣΙΔΑΣ ΚΕΟΛΑΟΥ

ΧΑΡΙΛΑΟΣ ΚΕΟΔΑΜΟΥ

ΚΕΟΔΑΜΟΣ ΑΡΙΣΤΟΜΑΧΟΥ

ΛΥΚΕΟΡΓΟΣ ΔΑΜΑΣΙΓΓΟΥ

ΦΙΛΟΜΑΧΟΣ ΔΥΚΕΟΡΓΟΥ

ΔΑΜΑΣΙΓΓΟΣ ΧΑΡΙΛΑΟΥ

ΓΛΑΤΩ ΕΥΔΑΜΙΔΟΥ

ΛΥΚΕΟΡΓΟΣ ΚΕΟΛΑΟΥ

ΧΑΡΙΛΑΟΣ ΔΥΚΕΟΡΓΟΥ

ΔΑΜΑΣΙΓΓΟΣ ΛΑΜΑΣΙΓΓΟΥ

ΛΥΚΕΟΡΓΟΣ ΔΑΜΑΣΙΓΓΟΥ

ΚΛΕΟΔΑΜΟΣ ΔΥΚΕΟΡΓΟΥ

ΚΛΕΟΛΕΜΗΣ ΜΑΧΑΝΙΔΟΥ

ΚΛΕΟΔΑΜΟΣ ΔΑΜΑΤΡΙΟΥ

ΛΥΚΕΟΡΙΟΣ ΛΑΜΑΧΟΥ

ΑΡΙΣΤΟΔΑΜΟΣ ΔΥΚΕΟΡΓΟΥ

ΕΦΟΡΟΙ

ΒΡΑΣΙΔΑΣ ΔΥΚΕΟΡΓΟΥ

ΔΑΜΟΦΙΛΟΣ ΔΑΜΟΦΙΛΟΥ

ΛΥΚΕΟΡΓΟΣ ΚΕΟΜΕΝΕΩ

ΔΑΜΑΣΙΓΓΟΣ ΔΑΜΟΦΙΛΟΥ

ΜΝΕΜΩΝ ΔΑΜΑΣΙΓΓΟΥ

ΒΑΣΙΛΕΣ

ΒΕΟΡΓΟΣ

ΝΙΚΑΝΔΡΟΥ

ΑΛΚΑΜΕΝΗΣ

ΤΑΓΚΛΟΥ

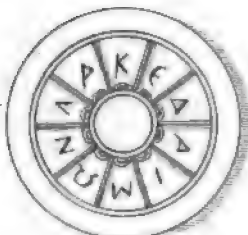
ΓΥΘΙΟΙ

ΑΛΚΑΜΗΡ ΔΑΜΟΦΙΛΟΥ

ΑΛΚΑΜΗΡ ΔΑΜΑΤΡΙΟΥ

ΤΑΓΚΛΟΣ ΑΡΙΣΤΙΓΓΟΥ

ΠΟΛΥΔΩΡΟΣ ΤΑΓΚΛΟΥ



ΑΝΙΟΚΑΡΤΗΡ

ΝΙΚΑΝΔΗΡ ΝΙΚΑΝΔΡΟΥ

ΛΟΧΑΓΟΙ

ΑΡΙΣΤΟΜΑΧΟΣ ΚΕΟΔΑΜΟΥ

ΓΛΑΤΩ ΧΑΡΙΛΑΟΥ

ΑΡΙΣΤΟΔΑΜΟΣ ΛΑΜΑΧΟΥ

ΧΑΡΙΛΑΟΣ ΓΛΑΤΩΝΟΣ

ΔΑΜΟΦΙΛΟΣ ΑΛΚΑΝΔΡΟΥ

ΔΑΜΑΤΡΙΟΣ ΚΕΟΛΑΟΥ

ΜΩΡΑΓΟΙ

ΤΑΓΚΛΟΣ ΓΛΑΤΩΝΟΣ

ΔΑΜΑΤΡΙΟΣ ΑΡΙΣΤΙΓΓΟΥ

ΛΥΚΕΟΡΓΟΣ ΑΡΙΣΤΙΓΓΟΥ

ΒΡΑΣΙΔΑΣ ΧΑΡΙΛΑΟΥ

ΧΑΡΙΛΑΟΣ ΕΥΔΑΜΕΝΟΥ

ΕΥΦΡΩΝ ΛΕΩΝΙΔΟΥ

ΒΕΙΔΙΑΙΟΙ

ΔΑΜΑΤΡΙΟΣ ΑΡΙΣΤΑΝΔΡΟΥ

ΚΕΟΒΟΥΛΟΣ ΛΑΜΑΧΟΥ

ΕΦΡΩΝ ΑΡΙΣΤΟΔΑΜΟΥ

ΕΥΒΟΥΛΟΣ ΔΑΜΤΡΙΟΥ

ΑΡΜΟCΤΗΡΕC

ΚΑΛΛΙΚΑΝΗΣ ΛΥΚΕΟΡΓΟΥ

ΔΑΜΤΡΙΟΣ ΒCΟΦΙΛΟΥ

ΛΕΟΤΥΧΗΣ ΛΥCΑΝΔΡΟΥ

ΛΥΚΕΟΡΓΟΣ ΚΑΛΛΙΚΕΩ

ΑΡΙΣΤΟΔΑΜΟΣ ΚΕΟΛΑΟΥ

ΚΕΟΔΑΜΟΣ ΑΡΙΣΤΑΝΔΡΟΥ

ΑΡΜΟCΥΝΟΙ

ΑΛΚΑΝΔΗΡ ΑΡΙΣΤΙΓΓΟΥ

ΑΡΙΣΤΟΔΑΜΟΣ ΚΕΟΔΑΜΟΥ

ΔΑΜΟΝΑΚΟΣ ΔΑΜΟΝΑΚΟΥ

ΔΑΜΑΤΡΙΟΣ ΔΑΜΟΝΑΚΟΥ

ΦΙΛΑΝΔΗΡ ΔΑΜΟΦΙΛΟΥ

ΕΜΓΕΛΟΟΡΟΙ

ΔΑΜΑΤΡΙΟΣ ΑΡΙΣΤΑΝΔΡΟΥ

ΔΑΜΑΣΙΓΓΟΣ ΚΕΟΔΑΜΟΥ

ΚΕΟΛΑΟΣ ΔΑΜΑΤΡΙΟΥ

ΑΡΙΣΤΙΓΓΟΣ ΑΛΚΑΝΔΡΟΥ

ΕΥΒΟΥΛΟΣ ΛΑΜΧΟΥ

ΒΟΥΑΓΟΡ

ΦΙΛΟΔΑΜΟΣ ΦΙΛΟΔΑΜΟΥ

ΓΡΑΜΜΑΤΕΥC

ΕΥΦΡΩΝ ΛΕΩΝΙΔΟΥ

Digitized by Google

INSCRIPTIONS ANTIQUES COPIÉES PAR M. L'ABBÉ FOURMONT,
Dans son voyage de Grece).

INSCRIPTION trouvée à CALAMA.

ΛΕΡΟΝΤΕΣ

ΒΡΑΣΙΔΑΣΚΕΟΛΟΥ
ΧΑΡΙΑΟΣΚΕΟΔΜΟΥ
ΚΕΟΔΑΜΟΣΑΡΙΣΤΟΜΧΟΥ
ΛΥΚΕΟΡΓΟΣΔΑΜΑΣΙΡΡΟΥ
ΦΙΛΟΛΑΧΟΣΛΥΚΕΟΡΓΟΥ
ΔΑΜΑΣΙΡΡΟΣΧΑΡΙΛΑΟΥ
ΔΑΓΛΑΤΩΝΕΥΑΜΙΔΟΥ
ΛΥΚΕΟΡΓΟΣΚΕΟΔΟΥ
ΔΑΜΑΣΙΡΡΟΣΔΑΜΑΣΙΡΡΟΥ
ΛΥΚΕΟΡΓΟΣΔΑΜΑΣΙΡΡΟΥ
ΚΕΟΜΕΝΗΣΜΑΧΑΝΙΔΟΥ
ΛΥΚΕΟΡΓΟΣΑΜΑΧΟΥ
ΑΡΙΣΤΟΔΑΜΟΣΛΥΚΕΟΡΓΟΥ
ΦΙΑΝΔΗΡΑΜΟΦΙΛΟΥ
ΚΕΟΔΑΜΟΣΑΛΚΑΝΔΡΟΥ
ΛΑΜΑΧΟΣΛΑΜΑΧΟΥ
ΦΙΛΟΛΑΟΣΑΡΙΣΤΙΡΡΟΥ
ΚΕΟΛΑΟΣΑΛΚΑΝΔΡΟΥ
ΛΑΜΑΧΟΣΑΛΚΑΝΔΡΟΥ
ΦΙΔΟΔΑΜΟΣΦΙΛΟΔΑΜΟΥ
ΦΙΔΟΔΑΜΟΣΚΕΟΜΕΝΟΣ
ΛΥΚΕΟΡΓΟΣΚΕΟΜΕΝΟΣ
ΑΡΙΣΤΑΜΔΗΡΑΜΑΧΟΥ
ΑΡΙΣΤΑΜΔΗΡΑΜΑΧΟΥ
ΔΑΜΤΡΙΟΣΑΡΙΣΤΙΡΡΟΥ
ΚΕΟΛΑΟΣΔΑΜΤΡΙΟΣ
ΛΥΚΕΟΡΓΟΣΚΕΟΜΕΝΟΣ
ΔΑΜΤΡΙΟΣΔΑΜΤΡΙΟΥ

ΕΦΟΡΟΙ

ΜΛΕΜΟΝΑΜΤΡΙΟΥ
ΑΡΙΣΤΙΡΡΟΣΚΕΟ
ΑΛΚΑΝΔΗΡΑΜΤΡΙΟΥ
ΦΙΛΑΝΔΗΡΚΕΟΔΟΥ
ΔΑΜΤΡΙΟΣΚΕΟΜΕΝΟΣ

ΒΑΣΙΛΕΕΣ

ΣΕΟΡΟΜΠΡΟΣ
ΝΙΚΑΝΒΟΥ
ΑΛΚΑΜΕΝΗΣ
ΤΑΕΚΛΟΥ

ΠΥΣΙΟΙ

ΑΛΚΑΜΔΗΡ
ΔΑΜΑΣΙΡΡΟΥ
ΑΛΚΑΜΔΗΡ
ΔΑΜΤΡΙΟΥ
ΤΑΕΚΛΟΣ
ΤΑΕΚΛΟΥ
ΕΟΤΥΧΗΣ
ΛΥΣΑΝΔΑΟΥ



ΑΜΙΟΚΑΡΑΤΗΡ
ΝΙΚΑΝΔΗΡΜΙΚΑΝΔΡΟΥ

ΛΟΧΑΓΟΙ

ΚΕΟΔΑΜΟΣΑΡΙΣΤΙΡΡΟΥ
ΚΕΟΔΟΣΔΑΜΤΡΙΟΥ
ΣΙΟΡΟΜΠΡΟΣΔΑΜΤΡΙΟΥ
ΑΛΚΑΝΔΗΡΑΜΤΡΙΟΥ
ΚΕΟΦΙΛΟΣΑΜΑΧΟΥ
ΔΑΜΟΝΑΚΟΣΦΙΛΟΔΑΜΟΥ

ΜΟΟΡΑΓΟΙ

ΛΜΟΦΙΛΟΣΔΑΜΟΦΙΛΟΥ
ΑΡΙΣΤΑΜΔΗΡΑΡΙΣΤΙΡΡΟΥ
ΚΕΟΔΑΜΟΣΑΛΚΑΝΒΟΥ
ΔΑΜΟΝΑΚΟΣΛΑΜΑΧΟΥ
ΚΕΟΔΑΜΟΣΑΛΚΙΡΡΟΥ
ΔΑΜΤΡΙΟΣΑΛΚΑΝΔΡΟΥ

ΒΕΙΔΙΑΙΟΙ

ΔΑΜΤΡΙΟΣΚΕΟΒΟΥΛΟΥ
ΕΥΒΟΥΛΟΣΕΥΦΡΟΝΟΣ
ΚΕΑΡΧΟΣΚΕΟΒΟΥΛΟΥ
ΚΕΑΝΣΗΣΚΙΝΥΡΟΥ
ΒΑΤΤΟΣΚΕΟΔΑΜΟΥ

ΑΜΟΣΤΗΡΕΣ

ΚΕΟΔΑΜΟΣΚΕΟΔΑΜΟΥ
ΛΥΚΕΟΡΓΟΣΚΕΟΔΟΥ
ΑΡΙΣΤΟΜΑΧΟΣΑΡΙΣΤΙΡΡΟΥ
ΑΡΙΣΤΙΡΡΟΣΛΑΜΑΧΟΥ
ΔΑΜΤΡΙΟΣΑΡΙΣΤΑΝΔΡΟΥ

ΑΜΟΣΥΜΟΙ

ΕΟΤΥΧΗΣΛΥΣΑΝΔΡΟΥ
ΔΑΜΤΡΙΟΣΑΡΙΣΤΟΔΑΜΟΥ
ΛΑΜΑΧΟΣΔΑΜΤΡΙΟΥ
ΡΑΥΣΑΜΙΑΣΑΡΙΣΤΟΒΟΥΛΟΥ
ΛΥΚΟΜΑΧΟΣΜΑΧΑΝΙΔΟΥ

ΕΜΠΕΛΟΡΟΙ

ΛΥΚΕΟΡΓΟΣΑΡΙΣΤΙΡΡΟΥ
ΚΕΟΔΟΣΔΑΜΤΡΙΟΥ
ΚΕΟΜΕΝΗΣΚΕΟΜΕΝΟΣ
ΚΕΟΜΕΝΗΣΛΥΚΕΟΡΓΟΥ
ΔΑΜΑΣΙΡΡΟΣΚΕΟΔΟΥ

ΒΟΥΔΑΓΟΑ

ΔΑΜΟΜΙΚΟΣΔΑΜΤΡΙΟΥ
ΓΑΜΜΑΤΕΥΣ

ΝΑΒΙΣΑΜΤΡΙΟΥ

paroit rien de déterminant, deviennent par-là seul des monumens muets, par conséquent inutiles. Que sert-il, disois-je encore, qu'on lise ici les noms de *Theopompus* & de *Polydore*, qui n'ont été Rois que de la *Laconie* ! On en concluera seulement qu'ils ont été contemporains, que tels & tels officiers vivoient de leur tems. Nous sommes ici au milieu de la *Messénie*, & il n'y a guères d'apparence qu'on ait apporté des blocs semblables de la *Laconie* en ce pays-ci. Quelle énigme à expliquer ! Je regardois donc ce fragment-là comme de nulle valeur, mais je me trompois, & la Compagnie en jugera dans un moment.

* De *Pharæ* à *Calamata* il y a, selon notre estime, environ deux heures & demie de chemin. *Pausanias* y comptoit soixante-dix stades. ^b *Calamata* située dans l'enfoncement du Golfe *Messénien*, est une ville composée de trois, d'une forteresse d'abord, que les Anciens appelloient *Thyré*^c, *Thyria* ou *Thyrea*, qui peut être le *Thyros* d'*Homère*; ensuite d'une ville nommée *Thalamæ*^d, & enfin d'un fauxbourg que l'on connoissoit sous le nom de *Calamæ*^e, sans doute à cause des roseaux qui y croissent, & où étoit le port; c'est ce dernier nom qui lui est resté, quoiqu'il n'y ait plus aujourd'hui de port à *Calamata*. Une ville semblable devoit avoir été considérable dans les anciens tems, elle pouvoit être une habitation pour des Rois de ce tems-là. Nous espérons donc aussi y trouver bien des Inscriptions, & nous n'avons point été trompez; c'est là que nous avons trouvé ces Inscriptions précieuses, ces Epitaphes des Rois & des Reines de *Messénie* des premiers tems, que nous avons annoncées ici dans notre relation, & c'est là aussi que nous avons trouvé un des Marbres dont nous allons parler; Marbre qui a rapport au fragment de *ἡ Λαοῖρα*, &

* *Θαγγὶ ὃ ἀφίσταται Ἀλίας εὐθείας ἑδμυμωτα. Pausan. in Messen.*

^b *Ἐστὶ δὲ ἐν τῇ μεσσηνίᾳ κείμεν Καλάμαι ὃ Λίμνη καλεῖται. Paus. in Messen.*

^c *Thyré, Thyria ou Thyrea est le même que Thor, qui vient de ἄρος Thor, petra, rocher escarpé.*

^d *Thalamæ, la ville cachée sous la forteresse, sous le rocher, de תלם thelem, umbra, ou תלמא tulmat, idem, l'obscurcie par la forteresse, la cachée par le rocher.*

^e *Calamæ, de קלם Calamus.*

qui me rassûra sur l'inutilité dont je croyois qu'il pourroit être. C'est une pierre dure du pays, de trois pieds & demi de long sur deux & un quart de large, presque toute couverte de caractères. Il y a dessus trois colonnes d'écriture; & en comparant le fragment de *τὰ Λοδῖα* avec ce Marbre de *Calamata*, nous vîmes qu'ils étoient de la même forme, & même qu'il y avoit peu de différence dans le caractère; ce qui démontre à des personnes qui ont vû un grand nombre d'Inscriptions des différens âges, une contemporanéité contre laquelle il est difficile de faire aucune objection valable: par-là encore nous avons des preuves que l'un & l'autre Marbre n'ont été gravez que du vivant de *Theopompus* Roy des Lacédémoniens.

Dans le fragment de *τὰ Λοδῖα*, *Theopompus* est nommé, & on lui donne pour collègue dans la royauté de Lacédémone, *Polydore* fils d'*Alcamène*; dans celui de *Calamata*, le même *Theopompus* a pour collègue *Alcamène* même, qui est le pere de *Polydore*: cette contemporanéité est par conséquent des mieux constatée.

De-là, en conséquence, l'un & l'autre de ces Marbres a un rapport essentiel à *Theopompus* & à ce qu'il a fait; ce que nous verrons, après avoir donné l'idée générale de ces Marbres.

1.° Le fragment de *τὰ Λοδῖα* n'a que deux colonnes entières, car il ne reste de la première colonne que la moitié d'un titre, *ΑΝΤΕΣ* sans doute pour *ΣΕΝΑΝΤΕΣ* *Senatores*: au haut de celle du milieu on lit *ΒΑΣΙΛΕΕΣ*, & au-dessous de

Le Σ étant
pour le Θ, &
l'ι pour l'Ε.

ce titre *ΣΙΟΝΟΜΠΟΣ ΝΙΚΑΝΔΡΟΥ*. *Theopompus Nicandri filius*, &c. *ΠΟΛΥΔΟΡΟΣ ΑΛΚΑΜΕΝΕ* un A dans le M, *Polydorus Alcamenis filius*.

2.° C'est à peu-près la même chose dans le Marbre entier de *Calamata*; il y a dans la première colonne

ΣΕΝΑΝΤΕΣ *Senatores*, & on lit ensuite les noms de vingt-huit Sénateurs. Suivent sur la même colonne

ceux des Magistrats de Sparte que l'on appelloit *Ἐφεορί*, les *Ephores*, au nombre de cinq. Les Rois qui sont à la tête de la 2.^{de} colonne qui occupe le milieu, comme dans le fragment, sont **ΘΕΟΠΟΜΠΟΥ ΝΙΚΑΝΔΡΟΥ**

Theopompus Nicandri filius, le même Prince qui se trouve pour l'I de l'autre Marbre.

ΑΛΚΑΜΕΝΗΤΑ ΤΑΛΕΚΛΟΥ *Alcámenes Talecli (pro Telecli) filius*, & voilà la seule différence des deux Marbres, pour les principaux personnages.

3.^o Dans l'un, au-dessous de ces Rois, on lit en titre **ΠΥΘΙΩΝ** pour **ΠΥΘΙΟΙ**, *Pythii*, les *Pythiens*. Ils sont quatre qui possèdent cette qualité; le premier, *Nicander* fils de *Théopompe*, apparemment le fils de *Théopompe*, Roy dénommé dans l'Inscription; le second, *Dorissus* fils d'*Alcámenes*, qui pourroit être un des freres de *Polydore*, Roy dénommé dans l'Inscription. Suivent *Labotas* fils de *Damatius*, & *Alcámenes* fils de *Lamachus*, dont nous n'avons rien à soupçonner touchant l'extraction.

4.^o Dans l'autre, les *Pythii* ne sont pas les mêmes; *Alcander* fils de *Damasippus*, est le premier dans ce rang, le second est un autre *Alcander* fils de *Damatius*. Le troisième pourroit tenir à la famille royale, on le nomme *Taleclus* fils de *Taleclus*, & par conséquent il pouvoit être frere d'*Alcámenes*, Roy nommé dans l'Inscription. Le quatrième, *Leotiches* fils de *Lyfander*, ne mérite aucune remarque.

5.^o Dans l'un & dans l'autre Marbre, au-dessous de ces quatre noms, est un rond en relief, partagé en dix parties égales, dans chacune desquelles parties est une lettre, & toutes ces lettres réunies, forment le nom **ΛΑΚΕΔΑΙΜΟΝ** sans doute pour **ΛΑΚΕΔΑΙΜΟΝΕΣ** ou

ΛΑΚΕΔΑΙΜΟΝΩΝ, abbréviation que l'on voit sur les Monnoies des Lacédémoniens, & que l'on peut soupçonner, sans trop craindre de se tromper, n'être ici que l'Inscription du sceau de la Nation. Il est certain que ce rond & cette Inscription se trouvent par-tout où ces *Pythii*

sont nommez, & ne se trouvent nulle part ailleurs; d'où l'on a tout lieu d'inférer encore, que ces personnages étoient les *Chanceliers* des Rois, & que ce sceau n'étoit apposé qu'aux grandes délibérations du Conseil d'Etat.

En effet, cette marque se trouvant dans un grand nombre d'Inscriptions, avec les noms des Rois, des *Pythii* & des Officiers des tribunaux que l'on voit sur ces deux Marbres-ci, pour ordonner les *hécatombes* aux Prêtres, pour une *naturalisation* ou lettres de *naturalité*, pour admettre le culte d'un Dieu, en un mot pour des affaires de conséquence, & jamais ailleurs, on a droit d'en conclure que dans ce fragment & dans le Marbre de *Calamata*, elle désigne un ordre important & de conséquence, un ordre de faire la guerre, & voici sur quoi j'appuie ce soupçon. Il ne faut pas multiplier les exemples qui servent dans ce genre de discussion, de preuves formelles & incontestables; un de plusieurs, dans un seul genre, déterminera.

Du tems de *Sous* & d'*Echestratus* (c'est d'assez haut) j'ai des Inscriptions en *Boustrophedon*, où ces Rois, où ces *Pythii* sont nommez avec les Officiers des tribunaux d'alors; un rond est au-dessous des noms des *Pythii*, & sur ce rond sont ces lettres **IKTEOKAAT** abbréviation de

IETEOKAATEEZ ou de

IKTEOKAATOON; mais au-dessous on lit

Le Π pour
le Φ.

ΠΟΙΜΕΙΤΟΑΕΖ que l'on doit interpréter *Φήμοι*, d'où *Εὐφήμοι*, ces Prêtres qui prioient pour tout le peuple dans les sacrifices qu'il offroit aux Dieux; interprétation que l'on peut d'autant moins rejeter, qui est d'autant plus appuyée, que l'un de ces **ΠΟΙΜΕΙΤΟΑΕΖ** est dit l'être de *Jupiter*, l'autre de *Junon*, l'autre de *Mars*, l'autre d'*Onga*, l'autre de *Cleta*, l'autre de *Mercur*e, &c. tous Dieux révérez par les anciens habitans de la Laconie. A des gens tels que devoient être ces **ΠΟΙΜΕΙΤΟΑΕΖ**, ces *Εὐφήμοι*, que devoit-on ordonner que des sacrifices? Et
comme

comme ils sont plusieurs, & pour tous les Dieux, quelle occasion peut-on donner à ces Marbres, sinon qu'ils n'ont été gravez que pour marquer que sous ces Princes un ordre a été donné à ces Prêtres, à ces *Εὐφύμοι*, de faire des sacrifices, de présenter leurs prières aux Dieux de la part & des Rois & du peuple? Or comme dans les Marbres dont il est question à présent, au-dessous de ces *Pythii* on ne lit que les noms d'officiers de guerre, de l'*Aniokarater*, par exemple, qui commandoit toujours la gauche dans les combats, & d'autres officiers des différentes troupes, il faut conclurre que ces deux Marbres n'ont été gravez que pour ordonner une guerre, que pour en perpétuer la mémoire: nous ne serions pas obligez de soupçonner seulement si les *Lacons* avoient exprimé sur leurs Marbres les raisons qui les leur faisoient graver; mais qui ne sçait pas leur taciturnité, leur profond silence dans des affaires bien moins importantes que celles d'une guerre? Une remarque à faire encore, & qui est une preuve à laquelle il est difficile de se refuser, c'est que pour des jeux, pour la solemnité d'une fête, pour des combats de jeunes gens, pour des prix de Musique, même pour des vœux de toutes les femmes *Spartiates* & *Lacédémoniennes* (toutes choses qui ne se faisoient que sous l'autorité publique, mais pourtant d'une moindre importance) le scribe qui soucrit l'arrêt qui les ordonnoit, s'inscrit de suite, & presque en concurrence avec les officiers supérieurs; mais que dans ce fragment & dans ce Marbre de *Calamata*, il n'a pas cette hardiesse, il signe du bas en haut, pour marquer le respect qu'il porte à des maîtres: d'où l'on doit inférer que dans ces deux Marbres il s'agissoit d'affaires importantes, de résolution prise par les Rois & les Grands de la Nation. L'une & l'autre Inscription a donc été gravée pour perpétuer la mémoire de quelque affaire de conséquence, arrivée du tems de *Theopompus*, d'*Alcámenes* & de *Polydore* Rois de *Lacédémone*, & plus probablement, pour laisser à la postérité une marque éternelle d'une résolution prise dans le Conseil général de la nation *Lacone*, de faire la guerre.

Mem. Tome XV.

E e e

Ce sont là les idées qui me vinrent, lorsqu'à *Sparte* nous trouvions tous les jours des Inscriptions où les Rois étoient marquez, où les *Pythii* & leur sceau étoient gravez, & où tous les officiers des divers tribunaux de *Sparte* se trouvoient nommez. La vûe de la multitude d'Inscriptions que nous y avons déterrées, est seule capable de donner des idées semblables, qui ne viendroient jamais à l'esprit sans cette vûe, car personne n'est obligé de deviner; mais je fus de plus en plus confirmé dans ces idées, lorsque j'allai à *Schabochori*, l'ancienne *Amyclæ*, & que j'y eus découvert dans le temple d'*Apollon-Amycléen*, & dans beaucoup d'autres qui étoient dans ce lieu célèbre, un bien plus grand nombre d'Inscriptions de tous les âges & de toutes les especes. Dans ce lieu, après avoir fait fouiller aux environs de la *Mosquée des Mahométans*, après avoir renversé les fondemens du temple d'*Apollon*, & avoir trouvé dans cet endroit, je l'ose dire, des trésors pour la Littérature, un des ouvriers m'avertit qu'à cinq cens pas du temple d'*Apollon*, où nous étions encore à fouiller, il y avoit dans le milieu des oliviers & des meuriers, un hallier presque impénétrable, à cause de la quantité de ronces dont il étoit formé; qu'ayant monté sur un des meuriers, il avoit apperçû que ces ronces cachoient une église entourée de murailles. Nous y allâmes tous, & les ronces coupées, j'apperçus, non une église, mais comme une grotte d'environ seize pieds de long sur dix de large en dedans, mais dont le pavé n'étoit que d'une pierre. Quatre autres pierres faisoient le devant, le derrière & les deux côtés de ce bâtiment; il n'étoit aussi couvert que d'une pierre, au-dessus de laquelle il y en avoit deux autres l'une sur l'autre en talus, comme pour faire le toit, & toutes ces pierres étoient brutes & de couleur noire. La porte étroite & qui n'excédoit pas quatre pieds en hauteur, étoit ménagée dans celle qui faisoit tout le frontispice; l'on y montoit par trois degrés d'une seule pierre dans toute l'étendue du bâtiment, en sorte que ces trois pierres étoient proprement les fondemens de tout cet édifice. Ces blocs qui servoient ainsi de fondemens, avoient un pied quatre pouces de haut; mais

ceux qui formoient le corps du bâtiment, & qui le couvroient, avoient cinq pieds d'épaisseur.

A la vûe d'un semblable édifice, nous nous rappellâmes ce que nous avions vû à la *Laryssa* d'*Argos*, à l'*Asly* d'*Athenes*, à *Hermioné*, à l'ancienne *Asina* de l'*Argolide*, à *Tyrins*, à *Mycéna* & à beaucoup d'autres endroits de la *Grece*, où nous avons trouvé de ces bâties que *Pausanias* attribue à des Géants, tant elles sont énormes & d'une symmétrie extraordinaire; mais toute bizarre qu'elle est, elle s'est néanmoins soutenue jusqu'à nos jours. Nous crûmes donc que cette prétendue église n'étoit qu'un temple (car à quel autre usage un semblable édifice auroit-il pu servir?) Nous examinâmes donc par-tout, pour découvrir si enfin nous ne trouverions point quelque Inscription qui nous dénotât ce que ç'avoit effectivement été: or comme sur le frontispice & par-tout, étoit une mouffe épaisse, nous l'arrachâmes; elle nous cachoit des caractères sur le frontispice, mais des caractères très-difficiles à lire. Par la copie que j'en ai faite, on apprend que ce temple a été consacré à *Onga*, ΔΩΑΙ *Ogai*, par *Eurotas*, qui prend, non la qualité de Roy des *Lacons*, mais celle de Roy des ΙΚΕΤΕΡΚΕΑΤΕΕΣ, qui est un nom qu'*Héfy chius* donne aux *Lacons*, sans doute des anciens tems, mais peu en usage pour les désigner, depuis *Lacedamon* gendre & successeur d'*Eurotas*, Prince fameux dans cette Nation, & dont elle s'est fait honneur de porter le nom assez constamment, quelque changement de Dynastie qui soit arrivé.

Γηνοπατῆς,
Λακώνης.

Ce temple est donc d'une antiquité très-vénérable. *Minerve*, qui est l'*Onga* des *Lacédémoniens*, étoit donc deslors réverée chez les *Lacons*, & il ne faut plus s'étonner qu'elle eût un des premiers rangs parmi les Dieux de cette nation. C'est autour de ce temple qu'en fouillant nous avons trouvé un troisième Marbre tout semblable à celui de *Calamata* & à celui de *γα Αδῆρα*, sur lequel *Théopompe* & *Alcamene* sont dénommez, sur lequel les *Pythii* se trouvent avec leur sceau, sur lequel, au-

E e ij

dessous de ce sceau, l'on trouve aussi le Commandant des troupes & les autres officiers de guerre, sur lequel enfin les officiers des tribunaux d'alors sont dans le même arrangement qu'on les voit sur les autres Marbres; par-là il entre dans l'esprit, & très-naturellement, que ces trois Inscriptions n'ont été faites que pour une action suivie & la même, que pour quelque chose de grand dans cette Nation, que pour la guerre, selon nos premières idées, desquelles je ne puis me départir après tant de preuves, que pour une guerre, il faut le dire enfin, portée dans la *Messénie*.

Mais quel est de ces trois Marbres le plus ancien? A l'inspection que l'on en fera, l'on apprendra aisément le tems, ou à peu-près le tems dans lequel ils ont été gravez: celui, par exemple, trouvé à *Σηλαβοχώριον*, à *Amyclæ*, ne devra-t-il pas toujours paroître, ne sera-t-il pas effectivement le plus ancien? Qu'est-ce que des Rois *Lacons* alloient faire en *Messénie*? qui leur donnoit droit d'y élever des monumens, & des monumens de cette nature? Ceux de ces Marbres trouvez en *Messénie*, sont-ils autre chose qu'une suite de celui trouvé à *Amyclæ*, & la preuve en est-elle difficile à donner?

Dans celui d'*Amyclæ*, comme dans celui de *Calamata*, les *Gérontes* ou *Sénateurs* sont nommez. Ces *Gérontes*, comme nous l'apprennent les Auteurs, conservoient leurs charges pendant toute leur vie; les vieillards d'entr'eux devoient donc naturellement mourir les premiers: or dans celui de *Calamata*, *Brasidas* fils de *Cléolaüs* est le premier de ces Sénateurs, pendant qu'il n'étoit que le quatorzième dans celui d'*Amyclæ*. Celui qui le suit dans l'un & l'autre Marbre, nommé *Charilaüs* fils de *Cléodeme*, & tous les autres, à l'exception d'un ou de deux, sont absolument les mêmes; d'où il faut conclurre que le Marbre de *Calamata* est plus nouveau que celui d'*Amyclæ*. Je ne parle pas des autres officiers qui se trouvent changez, car outre qu'il étoit possible qu'ils le fussent à volonté, cela n'est pas, & ne pourroit être aussi frappant.

Celui de *τῶ Λοδῆα* est aussi postérieur à celui de *Calamata*; il est facile de s'en convaincre, non par ces Sénateurs, puisque

la colonne où on les met, se trouve effacée par le tems, mais par de certains officiers d'armée qui s'y trouvent nommez, & qui ne sont point sur les autres Marbres, ce sont ceux que l'on nommoit *Hyppagrètes* chez les Lacédémoniens; c'étoient des Capitaines de la garde des Rois, lorsqu'ils alloient au combat. Cette charge n'étoit peut-être pas créée lors des Inscriptions & d'*Amyclæ* & de *Calamata*; réflexion qu'il est bon de placer ici, mais qu'il conviendra de mettre en usage dans la suite.

Voyons à présent si, en suivant nos idées, nous trouverons à peu-près le tems dans lequel l'Inscription d'*Amyclæ* a pu être gravée.

Le siècle dans lequel on doit croire que cette Inscription d'*Amyclæ* a dû être gravée, n'est pas fort difficile à indiquer, puisque celui des Rois qui y sont nommez, est connu.

Le premier qui y est inscrit, est *Theopompus* fils de *Nicander*, fils de *Charilaüs*, fils de *Polydesles*, fils d'*Eunomus*, fils de *Pritanis*, fils d'*Eurytion*, fils de *Sous*, fils adoptif de *Procles* premier Roy de la seconde branche des *Héracrides* à *Sparte*, par conséquent le neuvième de cette branche.

Le second est *Alcámenes* fils de *Teleclus* nommé ici *Taleclus*, fils d'*Archélaüs*, fils d'*Agésilaüs*, fils de *Doryssus*, fils de *Labotas*, fils d'*Echestratus*, fils d'*Agis*, fils d'*Euristenes* premier Roy de la première branche des *Héracrides* à *Sparte*, & par conséquent aussi le neuvième de cette branche.

Ces deux Princes, *Théopompe* & *Alcámenes*, étoient donc contemporains, ou n'avoient que peu d'années l'un plus que l'autre; ils est probable que *Théopompe* étoit l'aîné dans la royauté, car il est le premier nommé dans l'Inscription: il avoit donc été le collègue de *Teleclus* pere d'*Alcámenes*, en sorte qu'il y a apparence qu'il a vécu & régné de longues années.

Les Chronologistes ne les ont pas marquées ces années de *Théopompe*, nous ne pourrions donc pas nous en servir pour déterminer à peu-près le tems de l'Inscription d'*Amyclæ*; mais si *Théopompe* en ceci nous est inutile, nous pouvons y suppléer par *Alcámenes* son collègue dans l'Inscription.

* Les Chronologistes assûrent qu'*Alcámenes* a regné trente-sept ans, & ce doit être dans l'intervalle de ces trente-sept années que cette Inscription aura été gravée, au plus tard trois cens vingt-cinq ans après la prise de *Sparte* par *Euristenes* & *Proclès*. Qui la mettroit plus haut ou plus bas, démentiroit le monument, & un monument a son autorité, & une autorité déterminée, celui-ci même un peu plus qu'un autre.

Prouvé déjà plus ancien que celui de *Calamata*, où *Alcámenes* est nommé, il faut dans les trente-sept années de son regne, trouver un espace dans lequel douze ou quinze personnes du Sénat de *Sparte* meurent & soient remplacées par les jeunes gens de leur corps. Ce n'est donc pas d'abord trop s'avancer, si l'on assûre que c'est dans les premières années du regne d'*Alcámenes* que l'Inscription d'*Amyclæ* a été gravée.

Mais l'occasion & l'année précise de l'érection de ce monument démontrées, feroient sans doute beaucoup de plaisir. Il n'est pas fort difficile de les marquer.

Par tout ce que j'ai dit plus haut, on a vû que ces trois Marbres ne peuvent guères avoir été gravez, l'un que pour déclarer une guerre, & les deux autres que pour la continuer; car comment pourra-t-on s'imaginer que des Rois *Lacons* ayent eu l'autorité de faire ériger des monumens dans un pays étranger? & d'où *Théopompe* & *Alcámenes* auroient-ils tiré ce pouvoir pour celui de *Calamata*? Par quel droit le même *Théopompe*, & *Polydore* qui succéda à *Alcámenes* son pere, en érigèrent-ils un à *Pharæ*, le *τὰ Λοδτρεα* d'aujourd'hui? Il y a là quelque chose de caché, mais qu'il faut découvrir, pour découvrir aussi l'année précise de l'Inscription d'*Amyclæ*.

Que l'on jette les yeux sur l'histoire de ces anciens Rois, on trouvera *Alcámenes*^b occupé à envoyer des colonies au

* *Λακεδαιμονίων ἐκασίλυσιν ἔτατος Ἀλκαμένης, ἐπὶ λζ'. Euseb. & apud Hieronymum legitur, Lacedæmoniorum nonus Alcámenes, annis triginta septem.*

^b C'est du tems de ce Prince, & pro-

bablement par ses ordres, que *Char-midas* fut envoyé en Grèce; on sçait que les Lacédémoniens ont eu des colonies dans cette Isle. *Vide Pausan. in Laconicis.*

dehors du *Péloponnese*, mais *Théopompe* ^a son collègue à la tête des armées, qu'il mene en *Messénie* pour en faire la conquête.

Cette guerre, selon *Pausanias*, avoit plusieurs causes. Cet Auteur dit dans son Voyage de *Laconie*, « Qu'un temple de Diane-*Limnatide*, ou de l'*Eslang*, situé sur les confins du territoire des *Messéniens* & des *Lacédémoniens*, étoit commun aux deux nations; que de jeunes filles *Lacédémoniennes* y étant allées pour faire leurs devoirs de religion, avec une escorte commandée par *Teleclus*, des *Messéniens* vinrent en foule, firent violence à ces filles, & tuèrent *Teleclus* qui les défendoit. *Pausanias* ajoute que tel étoit le sujet que les *Lacédémoniens* donnoient à la guerre qu'ils firent aux *Messéniens*; mais selon ces derniers, ajoute-t-il encore, elle eut une autre cause. Ils disoient que les *Lacédémoniens* les avoient voulu égorger dans le temple, y ayant fait entrer de jeunes hommes armés, déguisez sous l'habit de filles; qu'attroupez pour se venger, ils avoient tué ces assassins, & que *Teleclus* s'étoit trouvé du nombre des morts. » Chacune de ces Nations se donnoit bon droit; mais quelle qu'ait été la cause d'une aussi cruelle guerre, il est constant par l'aveu des deux Nations, que *Teleclus* fut tué par les *Messéniens* dans le temple de Diane-*Limnatide* ^b.

Or après cela, doit-on douter un moment que les *Lacédémoniens*, guerriers, vindicatifs, qui envioient le bien d'autrui, n'ayent pris l'occasion qui se présentoit, de porter le fer & le feu dans la *Messénie*, d'en envahir toutes les terres?

Or à *Teleclus* tué par les *Messéniens*, succéda *Alcamenès*, Prince nommé dans l'Inscription. Ne devoit-il pas naturellement venger la mort de son pere, & *Théopompe*, le collègue

^a Τερόπον ὃ ἐν τῇ παρόντι μνησθέντα αὐτῷ. Τὰ πολλὰ ἡγήσατο Λακεδαιμονίοις ἐν τῇ ποσειδίῳ πρὸς Μεσσηνίαν πάλιν Θεόπομπον ὃ Νικάνδρου βασιλεὺς ὄντα τῆς ἐπείρας οἰκίας. Hoc interim non omittamus, primum Messeniacum bellum, ex parte maxima, Theopompi Nicandri filii ex altera gente Regis

ductu gestum. Pausan. in Laconicis.

^b Ce temple, selon *Pausanias*, paroît avoir été dans la ville connue aujourd'hui sous le nom de *Calamata*; comme elle étoit située assez avant dans la *Messénie*, les filles *Lacédémoniennes* qui y alloient, avoient besoin d'être escortées.

de l'un & de l'autre dans la royauté, & leur parent, ne devoit-il pas entrer dans les mêmes vûes ? En effet, un an après cette mort, selon Pausanias *, la guerre fut déclarée aux *Messéniens* par *Alcámenes* & *Theopompus*, les deux Rois nommez dans l'Inscription.

Il est donc à présent aisé de conclurre, en suivant cet Auteur, que cette Inscription d'*Annyclæ* est de la première ou de la seconde année d'*Alcámenes*, qu'elle n'a été faite que pour perpétuer la mémoire de la résolution prise par le Conseil général de la nation *Lacone*, de faire la guerre à outrance aux *Messéniens*, pour venger la mort de *Teleclus*.

A l'égard de celles que nous avons trouvées sous le nom de *Theopompus* & d'*Alcámenes* à *Calamata*, & sous le nom du même *Theopompus* & de *Polydore* fils d'*Alcámenes* à *ἡ Λοδῖα* ou *Phara*, elles sont invinciblement des monumens certains des expéditions des *Lacons* dans la Messénie, sous les Princes qui y sont nommez ; elles indiquent, à proprement parler, l'endroit de la Messénie où ces Rois tenoient leur Cour pendant la guerre dans ce pays-là. Outre cela, celle de *Calamata* doit nous faire soupçonner qu'il y a eu une suspension d'armes entre les deux Nations pendant quelque tems, car à quoi auroit servi ce nouvel ordre de faire la guerre en Messénie ? Mais celle de *ἡ Λοδῖα* nous fait appercevoir que lorsqu'elle a été gravée, ces deux Nations étoient plus animées que jamais l'une contre l'autre. Les *Empelori*, officiers préposés pour les vivres, n'y sont point nommez ; c'est qu'apparemment les *Lacons* avoient pris alors la plus grande partie du territoire de Messénie (territoire des meilleurs qui soient dans le monde) & d'où les vivres venoient en si grande abondance à l'armée *Lacone*, qu'elle n'avoit plus besoin de ces *Empelori* pour

* Cet Auteur, après avoir dit ce que nous en avons rapporté ci-dessus, ajoûte, & de suite, sans intermédiation de quoi que ce soit, *ἦν δὲ ὅτε ὁ βασιλεύς ἐν Λακωνίᾳ Ἀλκαμένης τῷ Τηλέκλῳ, τῆς δὲ οἰκίας τῆς ἐπὶ τῆς Θεοπόμπου τῷ Νικάνδρῳ, &c.*

Λακωνικῶν καὶ Μεσσηνίων ἐξήρθη τὸ ἐς ἀλλήλους μῦθος, id est, post hæc, exacta fermè ætate una, Alcamenæ Telecli filio Spartæ imperante, ex altera verò regia familia Theopompo Nicandræ filio, &c. utriusque populi simultas in apertum bellum erupit.

pourvoir

pourvoir à la subsistance ; en conséquence, les Messéniens étoient privez de l'extrême nécessaire, ce qui devoit bien les exciter à tout entreprendre pour se délivrer d'ennemis aussi irréconciliables que les *Lacons*. Il y a aussi plus d'Intendants ou exacteurs de tributs dans cette Inscription que dans les autres ; il n'y en a que six dans les premières, au lieu que dans celle-ci il y en a dix ; ce qui est une preuve certaine que les Lacons regardoient comme à eux la partie de la Messénie qu'ils occupoient, puisqu'ils mettoient de pareils officiers dans les cantons. Les Messéniens réduits donc au désespoir, pour se délivrer d'une oppression semblable, ne pensèrent qu'à se saisir de la personne de Theopompus ; & Theopompus, qui avoit régné du tems de Teleclus pere d'Alcamenes, qui avoit été le collègue d'Alcamenes pendant trente-sept ans, & qui d'étoit dans ce tems-là de Polydore fils d'Alcamenes, devoit être âgé, devoit être cassé & fort affoibli par les fatigues d'une guerre qu'il avoit conduite presque seul. Sûrs que les Lacédémoniens étoient de la résolution des Messéniens, ils ne pensèrent qu'à bien garder Théopompe ; Polydore se présenta pour l'aider à combattre les Messéniens. On donna à Theopompus des gardes, ces *Hyppagrétes* dont nous avons parlé plus haut (qui sont probablement les premiers gardes créés chez les Lacédémoniens.) Mais malgré une précaution si sage, Theopompus fut pris par son ennemi.

* *Euphaës* Roy de Messénie n'observa envers Theopompus

* On croit que c'est *Euphaës* qui a fait mourir *Theopompus* ; si on lit le discours que ce Roy de Messénie fit à ses soldats, discours qui est dans Pausanias, on pourra s'en convaincre. *Theopompus* fut vivement poursuivi par *Euphaës* ; on ne parle plus de *Theopompus* que comme d'un Prince sacrifié à la vengeance des Messéniens. Clément d'Alexandrie veut que Théopompe ait été immolé aux Dieux par Aristomene, Myron de Priene l'assure aussi ; mais on croit qu'ils se sont trompez tous les deux sur le nom du

Prince. Aristomene a été un des plus violens, un des plus furieux, un des plus braves Princes, & l'on raconte de lui des choses surprenantes. Ces auteurs lui ont attribué une chose que l'on ne croit pas qu'il ait faite, on lui attribuoit tout ce qui étoit de son humeur ; mais *Euphaës*, à l'entendre parler lui-même, le valoit bien. Ce que dit Tyrtée de Théopompe, que c'est ce Prince qui a pris toute la Messénie, n'est pas selon l'exacte vérité ; en Poète, il a amplifié.

aucuns égards; l'on vit alors un Héraclide sacrifier un autre Héraclide à sa vengeance. Ce Roy de Messénie crut n'avoir pas à présenter aux Dieux une victime plus noble, qui leur fût plus agréable, & par laquelle il leur marquât une reconnaissance entière de sa victoire, qu'un Prince son parent, & le plus brave des Princes d'alors.

Il résulte de tout ceci, que ces trois Inscriptions n'ont été gravées, n'ont été déposées à *Amycla*, à *Calamata* & à *Phara*, que pour perpétuer la mémoire des résolutions prises par le Conseil général de la nation Lacone, de venger la mort de Teleclus Roy de Lacédémone; que celui d'*Amycla* est le premier monument qui nous indique cette résolution, qu'il est le premier qu'il faut consulter, sur lequel il faut s'appuyer pour l'histoire de la guerre de *Messene*, puisqu'il n'a été fait que pour cette guerre, la première ou la seconde année du règne d'Alcamenes fils de Teleclus, années dans lesquelles, selon Pausanias, cette guerre fut commencée; que ceux de *Calamata* & de *Phara* sont une preuve que cette résolution n'a pas été vaine, qu'elle a eu au contraire tout l'effet, toutes les suites qu'on en devoit naturellement attendre.

Des Officiers nommez dans ces Inscriptions.

Mais ces Inscriptions contiennent un si grand nombre de tribunaux qui formoient le Conseil général de la nation Lacone, qu'il est bon de désigner les offices auxquels ils étoient appliquez, d'autant plus que ce n'est guères qu'en les connaissant que l'on pourra avoir une idée, sinon entière, du moins passable, du gouvernement de ce peuple singulier. Je dirai donc que les premiers qui sont nommez dans les Marbres de *Sclavochori* & de *Calamata*, mais qui ne sont qu'indiqués dans celui de *σὰ Ἀοῖα* par les dernières lettres de leur nom, étoient les **Π Α Ο Ν Τ Ε Σ**, *Senatores*; que c'étoit donc le Sénat de la Nation. On sait par les Auteurs, que plus anciennement leur tribunal étoit appelé *πᾶν*, & nous avons des Inscriptions en *Boustrophodon*, dans lesquelles ils sont

nommez *πλειῶσι* ou *πλεῖσι* : de dire ce que ce nom signifie, ce seroit entrer dans des discussions grammaticales, dans des examens étymologiques qui ne peuvent se faire que dans nos lectures particulières. Je puis seulement dire que ce nom *πλειῶσι* pour ce tribunal, ne signifie pas la fin, le bout des procès, comme quelques Auteurs l'ont interprété, mais qu'il vient d'un mot Phœnicien qui signifie le haut, le suprême tribunal ; & cela est d'autant plus vraisemblable, qu'il n'y avoit point à Sparte de tribunal & plus ancien & plus puissant, avant les changemens de gouvernemens arrivez à l'occasion des *Ephores*, desquels changemens nous aurons occasion de parler dans la suite.

Du tems de *Theopompus* & d'*Alcámenes*, ce tribunal étoit composé de vingt-huit personnes ; s'il s'en trouve vingt-neuf dans l'Inscription d'*Anyclæ*, c'est qu'il y avoit alors un vétéran ou un honoraire, mais en général il y en avoit vingt-huit, puisque dans celle de *Calamata* & dans toutes les autres que nous avons, il n'y en a jamais que ce nombre.

Ce nombre avoit été fixé par Lycurgue, si nous en croyons Plutarque, auteur très-habile sur les affaires des Lacédémoniens. Précédemment à Lycurgue, la Nation encore sans un corps de loix, éparse si l'on veut, les Rois qui la gouvernoient, n'avoient aucun Conseil particulier (au moins n'en trouve-t-on aucune trace) & cette Nation n'étoit gouvernée que par les chefs des Tribus qui la composoient, & qui formoient avec le Roy, ou les Rois, le Conseil suprême ; car l'on voit, & nous avons des preuves que du tems des premiers Rois Lacons, du tems des premiers Rois Héraclides, & jusqu'à la législation de Lycurgue, six personnes seulement formoient ce tribunal souverain.

Ce nombre de six Conseillers dans les premiers tems, ne venoit que de ce que chaque Tribu, qui avoit son terrain particulier, avoit aussi son Conseil particulier, pour aviser à ses propres affaires ; d'où sans doute dans des cas urgens, dans des cas où il s'agissoit des intérêts généraux de la Nation, elle députoit une personne, pour former avec le Roy le Conseil

général, le tribunal suprême de la Nation. Car il y avoit six Tribus bien désignées dans les Inscriptions; l'*Ægide*, dont étoient les chèvres & les autres bergers; la *Limnatide*, composée des pêcheurs & des gens qui habitoient le long de l'*Himerus* ou *Eurotas*, dans les marais, à *Baa*, qui signifie le Port, à *Sydé*, qui signifie la Pêcherie, & ailleurs, pour leur métier; la *Cycosuraïde*, gens qui s'occupoient à la chasse; ils habitoient cet espace qui est à l'orient de l'*Eurotas* jusqu'à *Thyréa*; c'est un pays montagneux très-propre à leur occupation, où étoient éleveés, & d'où sortoient ces bons chiens de chasse que les Auteurs anciens nous font connoître sous le nom de *Chiens Lacons*, *Λακωνες*; on y en nourrit encore de l'espèce, qui sont bons, mais transportez ailleurs ils dégénèrent; la *Messoaïde*, on ne sçait pas à quoi s'occupoient particulièrement les gens qui la composoient; je soupçonne que ce ne pouvoit être qu'aux métiers utiles, sur-tout à la boulangerie, peut-être encore à la maçonnerie, &c. Leur habitation principale n'étoit pas loin de *Sparte*. *Messoa* ou *Missoa* sont le même, c'est le *Misitra* d'aujourd'hui; il y a toujours eu de l'eau pour les moulins, toujours eu de l'argille pour les tuiles & la brique. Ce lieu n'est qu'à une lieue & demie de *Sparte*; ses habitans étoient donc très à portée, & même plus à portée que personne, de lui être utiles par ces arts. *Sparte* détruite par les Turcs, *Missoa*, *Messoa* ou *Misitra* est devenue la capitale de la Laconie; c'étoit la patrie du Poète *Alcman*. La sixième Tribu étoit appelée *Pitanaïde*; *Pitanica*, lieu subsistant encore au milieu de la plaine qui s'étend de *Sparte* à *Therapné*, en étoit la capitale, & lui donnoit son nom; de-là on a tout lieu de soupçonner que ceux de cette Tribu étoient les laboureurs de cette plaine, & ne composoient pas la plus petite Tribu de ce peuple, leur occupation étant la plus nécessaire aux hommes.

Ce tribunal resta dans cette forme jusqu'à *Lycorgue*; il le composa, comme nous venons de dire, des vingt-huit Vieillards & des deux Rois. On a tout lieu de croire qu'il voulut réunir en un tous ces Conseils dispersés; que chacun des

Conseils Tribunaux ou de chaque Tribu, étoit composé de cinq personnes, puisque six fois cinq font trente; que de-là encore il devient très-probable que par la disposition, chacun des deux Rois représentoit le Chef, le Président de deux Tribus, de la *Pitanaïde*, par exemple, pour l'un des Rois, & de quelqu'autre pour l'autre; d'où même il semble encore que l'on doit soupçonner, car nous n'avons point de preuves formelles & déterminantes, que chaque Roy eut dans le partage des terres, le terrain d'une Tribu pour son domaine, d'où devoit naître une indisposition du peuple contr'eux. En effet, on sçait que depuis cette fixation de vingt-huit personnes de la Nation & des deux Rois pour le Conseil général, pour le tribunal suprême de la nation Lacone, il y eut toujours des disputes entre le Sénat & les deux Rois; & à quoi pourroit-on en attribuer la cause? N'est-il pas naturel de croire qu'un partage semblable déplut fort au peuple, à ce Sénat qui le représentoit dans toutes ses parties? (car ces Rois n'étoient pas Monarques absolus, n'étoient pas despotiques; on en a des preuves, & des preuves trop humiliantes pour leur dignité, dignité respectable chez tous les peuples plus dociles, moins farouches, sentant plus que les *Lacons* les bien-séances, les droits mêmes des chefs d'une Nation.) Le terrain d'*Amyclæ* pouvoit être encore en dispute, les Rois pouvoient se l'être attribué depuis que l'on eut chassé les anciens *Amycléens* hors du pays. Quoiqu'il en soit des raisons, des disputes & des Rois & du Sénat des Lacédémoniens, il est constant qu'il y en a eu de fortes qui les divisoient extrêmement, & qui ont obligé *Theopompus*, Roy dénommé dans les trois Inscriptions qui donnent lieu à ces remarques, de disposer les choses autrement. C'étoit un Prince vigoureux, capable de tout entreprendre pour tirer de pair & lui & ses collègues; pour y parvenir plus aisément, il créa un nouveau tribunal, lui attribua la connoissance de bien des choses, pour balancer, pour affoiblir, pour anéantir, s'il eût pu, l'autorité de ces Sénateurs inquiets & turbulens. Mais *Theopompus*, en formant ce second tribunal; rappella la forme ancienne du tribunal de la nation Lacone; il voulut qu'il ne fût

composé que de cinq personnes du peuple & des deux Rois, comme celui-là l'avoit été des six députés du peuple & du Roy; il les appella *Ephores*, & ne les choisit, comme nous l'apprennent Platon & Aristote, que du peuple, pensant sans doute par-là pouvoir abbaissier l'orgueil du Sénat & rehausser sa dignité; la rendre plus ferme, moins sujette à des contradictions, plus absolue; on sent ses idées, par cela seul qu'il ordonna que les charges de ces nouveaux Ephores ne seroient qu'annuelles & point à vie, comme l'étoient celles des Sénateurs, mais cette précaution devint dans la suite bien inutile.

Les cinq Ephores en charge du tems de l'érection de ce monument d'*Anycla*, sont nommez; ce sont probablement les seconds de la création de *Theopompus*, puisque par tout ce que nous avons dit plus haut, cette Inscription est de la première ou de la seconde année d'*Alcámenes* fils de *Teleclus*; que Théopompe n'auroit pas été regardé comme ayant érigé le tribunal des Ephores, si leur érection s'étoit faite du vivant de *Teleclus*, car *Teleclus* étoit son aîné dans la royauté, & l'on n'attribue à l'un de ces Princes collègues plutôt qu'à l'autre les grandes choses, que parce qu'il étoit plus ancien dans la dignité royale. C'est en suivant cette idée, que je n'ai pas ici le tems de développer, qu'on aura à peu-près le tems précis des regnes des deux races des Rois Héraclides dans le pays des Lacédémoniens*.

Ces Ephores tiennent le second rang dans l'Inscription, puisqu'ils sont immédiatement au-dessous des Sénateurs, mais ils le quittèrent bien-tôt après, comme on le voit par un grand nombre d'Inscriptions postérieures à celle-ci. Ces hommes qui tirez tous les ans du peuple, qui par cela même ne devoient pas se croire capables de soutenir tout le poids des attributions à leurs charges, remplis néanmoins d'une confiance téméraire & d'une ambition effrénée qu'ils colorèrent du nom précieux du bien du peuple, envahirent ce qui

* On n'a point ici le dessein de renverser la chronologie connue de l'*Ephorat*; celle de ces Princes a ses difficultés, & en suivant cette idée, on pourra peut-être en ôter quelques-unes.

resloit d'autorité au Sénat, & les Rois mêmes furent contraints de recevoir leurs ordres, soit pour la guerre, soit pour la paix. Enfin (pour ne pas être trop long) ils portèrent si haut leur autorité & leur impudence, que *Cléomenes* fils de *Léonidas* les fit massacrer.

Depuis ce tems-là le tribunal des *Ephores* n'a plus eu le même pouvoir, ceux qui l'ont occupé, n'ont plus été qu'une ombre de leurs prédécesseurs; & bien que depuis *Antigonus* qui les rétablit, jusque très-bas sous les Romains, le nom d'*Ephores* se trouve sur des Marbres beaucoup plus polis que n'étoient les anciens, il ne faut plus le considérer que comme un vain nom sans effet & de nulle considération, s'il n'est accompagné de quelques dates ou de quelques circonstances qui touchent à l'Histoire, & qui peuvent aider à en éclaircir les difficultés.

Je me suis peut-être un peu trop étendu sur ces deux tribunaux, leurs attributions sont assez connues, mais j'y ai été en quelque façon forcé; l'un a été abaissé, l'autre a été créé par *Theopompus*, désigné dans les Marbres dont il est question: il ne m'étoit donc guères possible de n'en pas donner une idée un peu développée, sans pourtant entrer dans un détail qui n'auroit même été qu'une chose superflue, absolument inutile pour la Compagnie.

A l'égard des *Beidiai*, qui tiennent dans ces Inscriptions le troisième rang, c'étoient les officiers d'un tribunal plus ancien chez les Spartiates & les Lacédémoniens, que les *Ephores*.

Lycurgue avoit ordonné dans une de ses loix, que les jeunes hommes se battissent à coups de poings & de pieds; ces *Beidiai* avoient été dellors établis pour présider aux combats de ces jeunes gens, sans doute pour indiquer & régler ces jeux, pour juger des coups qui s'y donnoient, & rien, ce semble, n'étoit mieux institué; car qui auroit laissé cette jeunesse bouillante se battre à sa fantaisie (d'autres passions que celle de vaincre pouvant très-aisément les exciter les uns contre les autres) auroit fait de ce jeu déjà assez cruel, une boucherie des meilleurs sujets de l'Etat.

Pausanias décrit ces jeux fort au long dans son Voyage de Laconie, mais je ne veux pas l'être trop, en rapportant tout ce qu'il en dit. On voit dans Cicéron en peu de mots, quels étoient ces jeux : *Adolescentium greges Lacedaemone vidimus ipsi*, dit-il dans le cinquième livre des Tusculanes, *incredibile contentione certantes, pugnis, calcibus, unguibus, morsu denique, ut exanimarentur prius quam se victos faterentur.* 11

Ce nom *Beidiai* peut avoir un rapport à l'inspection attribuée à ces officiers, mais ce n'est pas ici le lieu d'en rechercher l'étymologie ; je puis seulement dire que l'on aura toujours de la peine à le trouver dans ce qui nous reste de Grec.

Nous apprenons par des Inscriptions, que les Rois étoient eux-mêmes *Beidiai* ; cela ne doit pas étonner, tous les tribunaux, excepté le Sénat, étoient formés sur le plan de l'ancien gouvernement, du gouvernement d'avant les Héraclides, où six députés des Tribus avec le Roy, formoient le Conseil général de la Nation. Lorsque depuis les Héraclides, il y eut deux Rois à Sparte, chacun de ces Rois voulant se conserver le droit de séance dans les différens tribunaux, il n'y eut plus que cinq personnes du peuple dans tous ces tribunaux avec les deux Rois ; c'est pour cela que les *Beidiai* de ces Inscriptions ne sont que cinq.

Pausanias semble vouloir confondre les *Beidiai* avec les *Platanista*. Ce n'est pas ici le lieu de dire ce qu'étoient ces *Platanista* chez les Lacédémoniens ; mais on a preuve, & preuve incontestable, qu'il ne faut pas les confondre. Les *Platanista* avoient un tribunal particulier, qui avoit ses attributions toutes différentes de celles des *Beidiai*, & leur tribunal a existé séparé, singulier, absolument sans mélange jusqu'à la fin de la République de Lacédémone, & totalement indépendant de celui des *Beidiai*. Il est étonnant que Pausanias se soit ainsi trompé ; nous le suivrions, si nous n'avions des preuves du contraire.

Les *Beidiai* n'ordonnoient pas seulement les combats des jeunes Spartiates & Lacédémoniens, ils avoient encore un emploi du moins aussi honorable ; eux seuls, avant la création
des

des Ephores, jugeoient de la capacité des Médecins & des *Empefantes* ou Chirurgiens ; mais depuis les Ephores, les *Beidiai* n'ont plus été les seuls juges, il a fallu partager ce droit avec les *Ephores* : nous apprenons ceci d'un grand nombre d'Inscriptions.

Dans la troisième colonne des trois Inscriptions, après les *Beidiai* suivent les *Harmosteres* ; ces officiers étoient une espece d'Intendans. Il y en avoit six dans l'Etat de Lacédémone, la Laconie proprement dite, apparemment un pour chaque Tribu, comme nous en avons un dans chaque province. Des Inscriptions nous apprennent qu'au tems de celle d'*Amyclæ* il y en avoit un septième à *Thyrea*, c'est qu'alors *Thyrea* étoit aux *Lacédémoniens*, ce qu'il faut bien remarquer, pour suivre & sçavoir parfaitement les progrès des conquêtes des *Lacons* sur les *Argiens* ; car huit ou neuf ans après la déclaration de guerre aux *Messéniens*, on nous parle d'une entreprise des *Lacédémoniens* sur les *Argiens*, à l'occasion de *Thyrea* ; si l'Inscription de *Calamata* ne nous en indique pas un plus grand nombre, c'est qu'alors la Laconie ne s'étendoit pas au-delà de ses bornes ; mais si celui de *τὰ Λαδῆνα* en marque davantage, c'est que, comme nous l'avons dit plus haut, les *Lacons* avoient mis de ces Intendans dans les cantons qu'ils avoient conquis sur les *Messéniens*, car les *Lacédémoniens* avoient de ces sortes d'Intendans en plus ou en moindre nombre, selon le besoin ou l'étendue de leurs conquêtes : n'en ont-ils pas eu à *Athenes*, à *Byzance* & dans d'autres villes ?

Sur la même colonne, après ces *Harmosteres*, on lit *Harmosynoi* ; c'est le nom d'officiers instituez à Sparte après *Lycurgue*, pour la raison que nous allons dire.

Lycurgue, selon *Aristote*, avoit eu grand soin d'ordonner tout ce qui pouvoit rendre les hommes vigoureux, capables de supporter avec patience & beaucoup de courage les plus grands travaux, mais il avoit extrêmement négligé ce qui regardoit les femmes ; il ne leur avoit imposé de loi que celle de porter un voile quand elles iroient dans les rues, pour les distinguer des filles, qui avoient la liberté d'aller à visage découvert.

Quelque facile à observer que fût cette loy, les femmes ne la gardèrent que fort imparfaitement, en sorte qu'il fallut, peu de tems après Lycurgue, commettre des personnes pour la faire observer. Nous voyons ces officiers nommez dans des Inscriptions de soixante ou quatre-vingts ans après le Législateur.

Ceux que l'on appelle *Empelori* dans les Inscriptions de *Σκλαβοῦραι* & de *Calamata*, n'étoient que des *Agoranomi*, selon *Hétychius*, gens préposez sur les marchés, qui écou-toient & jugeoient les débats des marchands, & qui procu-roient l'abondance des denrées. Ici, en suivant toujours nos idées sur ces Marbres, il faut les prendre pour des Munition-naires; il ne s'en trouve point dans celui de *τῶν Λοδῖα*, parce que, selon que nous l'avons remarqué plus haut, au tems de l'érection de ce monument, les Lacédémoniens étoient les maîtres de la plus grande partie de la Messénie, d'où il leur venoit des vivres en abondance, sans l'intermission de ces *Empelori*.

L'officier qui suit, est le *Bsagor*. Son nom qui paroît extraordinaire, signifie *classium Juventutis Moderator*. Cette place devoit donc emporter avec elle une grande considé-ration dans cette République, vû la constitution. Ce *Bsagor* donnoit les principes & aux grands & aux petits, & il n'est point du tout étonnant qu'il paroisse ici dans les Conseils. Il se trouve sur le Marbre de *Sclavochori*, parce que le Conseil, la délibération s'est tenue dans le pays, à deux lieues de la capitale; cela ne le détournoit point de son occupation ordi-naire. Il se trouve aussi dans celui de *Calamata*, parce que cette ville n'étoit que peu avancée dans la Messénie. Mais il n'est pas sur le Marbre de *τῶν Λοδῖα*, parce que *Phara*, le *τῶν Λοδῖα* d'aujourd'hui, est plus avant dans la Messénie, & que son office le demandoit à *Sparte*. Cette charge a subsisté à Sparte autant de tems que les loix de Lycurgue y ont été en vigueur; nous en avons des preuves dans un très-grand nombre d'Inscriptions.

L'*Aniokarater* qui est dans les trois Marbres immédiatement au-dessous du sceau qu'imposoient les *Pythii* à tous les arrêts,

à toutes les résolutions de conséquence (on en a des preuves par plus de soixante Inscriptions dans divers genres, comme on l'a dit plus haut) étoit le premier Officier de l'armée; c'étoit lui qui commandoit la gauche dans les combats, lorsqu'il n'y avoit qu'un des Rois, mais lorsqu'ils y étoient tous les deux, il commandoit le corps de bataille. C'est à cause de son pouvoir, à cause de sa charge qui ne connoissoit point de supérieur dans son métier de la guerre que les Rois, que l'ordre de la faire aux Messéniens lui est adressé immédiatement, & par lui aux officiers des différentes troupes. Originellement il étoit le commandant des troupes auxiliaires, comme je l'ai montré ailleurs. Ceux auxquels cet ordre de faire la guerre est notifié médiatement par cet *Aniokratēr*, sont les Chefs des *Moragi* & des *Lochagi*. Ces *Lochagi*, je l'ai montré ailleurs, étoient cette troupe Lacédémonienne si vantée par les Anciens, qui se ferroit si fort en allant au combat, qu'il étoit impossible à l'ennemi de l'enfoncer; les *Moragi*, c'est-à-dire les Picquiers, dont l'hérillement & la marche fière seule déconcertoient l'ennemi, & c'étoient là les deux especes de troupes qu'eussent les Lacédémoniens, lors de l'érection des monumens & d'*Amyclæ* & de *Calamata*. Mais comme dans le fragment de *σὰ Λοῦσα* on trouve des *Hyppagretes* que l'on ne voit point dans les autres, j'ai droit d'en conclure qu'alors cette troupe étoit nouvellement créée, qu'elle ne l'a été que pour être la garde de *Theopompus*, qui étoit fort cassé & affoibli par les fatigues d'une guerre si longue & si animée*.

* Les choses que nous avons dites ici, ne sont que des vûes qui nous sont venues dans le tems que nous avons déterré ces Marbres; nous les exposons, sans vouloir que personne les suive & se contraigne.



REMARQUES SUR QUELQUES INSCRIPTIONS ANTIQUES.

Par M. le Baron DE LA BASTIE.

21. Juillet
1739.

DEPUIS la renaissance des Lettres, les Scavans les plus distinguez se sont attachez à recueillir avec soin toutes les anciennes Inscriptions. Les divers secours qu'ils en ont tirez, sont une preuve infailible de l'utilité de ces Monumens, pour la connoissance parfaite de l'Histoire, de la Chronologie, des Loix & de la Religion des Anciens. Je n'entreprendrai point d'en faire l'éloge devant une Compagnie qui en connoît parfaitement le prix; je me contenterai de lui faire part de quelques Inscriptions qui m'ont été communiquées, & dont la plupart m'ont paru mériter une attention particulière.

I.

ΟΥΚ ΕΘΑΝΕC ΠΡΩΤΗ ΜΕΤΕΒΗC Δ ΕC ΑΜΙΝΟΝΑ ΧΩΡΟΝ
ΚΑΙ ΝΑΙΕΙC ΜΑΚΑΡΩΝ ΝΗCΟΥC ΘΑΛΙΗ ΕΝΙ ΠΟΛΛΗ
ΕΝΘΑ ΚΑΤ' ΗΥCΙΩΝ ΠΕΔΩΝ ΕΚΙΡΤΩCΑ ΓΕΓΗΘΑC
ΑΝΘΕCΙΝ ΕΝ ΜΑΛΑΚΟΥCΙ ΚΑΚΩΝ ΕΚΤΟCΘΕΝ ΑΠΑΝΤΩΝ
ΟΥ ΧΡΙΜΩΝ ΑΥΤΕΙ C ΟΥ ΚΑΥΜ ΟΥ ΝΟΥCΘC ΕΝΟΧΑΞΙ
ΟΥ ΠΙΝΗC ΟΥ ΔΙΥΟC ΕΧΕΙC ΑΛΛ ΟΥΔ ΠΟΘΕΙΝΟC
ΑΝΘΡΩΠΩΝ ΕΤΙ CΟΙ ΒΡΟΤΟC ΖΩΒΙC ΙΑΡ ΑΜΕΜΠΤΟC
ΑΥΤΑΙC ΕΝ ΚΑΘΑΡΑΙCΙΝ ΟΛΥΜΠΟΥ ΠΑΝCΙΩΝ ΟΝΤΩC
Η ΑΙΑ ΑΒΑCΚΑΝΤΟC ΑΙΔΙΑ ΠΡΩΤΗ ΘΥΓΑΤΡ
ΕΖΗCΕΝ ΕΤΗ Ζ ΜΗΝΑC ΙΑ ΗΜΕΡΑC ΚΖ.

Non mortua es, Prote, sed transisti in meliorem locum;

Et incolis Fortunatprum Insulas. in multa jucunditate.

Ibi in Campis Ehyssis exultas,

Inter dulces flores, expers malorum omnium.

Nec frigus, nec calor tibi molesta sunt, neque morbo tentaris.

Non esurio, non siti laboras, neque tibi adhuc exoptabilis

Humana vita, vivis enim sine agitudine.

In pura luce, verè propè Olympum.

P. Ælius Abascantus Ælia Protæ filia.

Vixit annos 7. menses 11. dies 27.

« Proté, vous n'êtes point morte, mais vous avez passé en des lieux plus agréables, & vous êtes au sein des plaisirs dans les Isles Fortunées. Exempte de tous les maux, vous vous livrez à la joye sur ces tendres fleurs que les Champs Elysées ne cessent de produire. Vous n'avez à craindre ni la chaleur de l'été, ni le froid de l'hiver : votre santé ne scauroit être altérée : vous n'êtes sujette ni à la faim, ni à la soif : la vie humaine n'a plus rien de desirable pour vous, puisque vous vivez sans chagrin & sans inquiétude dans une lumière toujours pure & voisine de l'Olympe. »

Publius Ælius Abascantus a fait faire ce Tombeau pour Ælia Proté sa fille, qui a vécu sept ans onze mois & vingt-sept jours. »

Cette Inscription fut déterrée à Rome en 1590. dans la vigne de Laurent Di-Bliuli, & Gruter la publia dans son grand recueil, sur une copie trouvée parmi les papiers de Fulvio Ursini : elle est aujourd'hui conservée dans la Bibliothèque publique de l'Eglise Cathédrale de Tournay. Le R. P. Dom Jacques Martin m'a communiqué la copie qu'il en fit il y a trois ans sur l'original, elle est plus exacte que celle de Gruter, comme j'aurai soin de le faire remarquer dans la suite.

Nous avons vu paroître dans le siècle passé, sous le titre de *Musa Lapidaria*, un recueil de vers gravez sur les anciens Marbres, mais cet ouvrage ne peut être considéré que comme une ébauche très-imparfaite. Emilio Ferréti qui en est l'auteur, d'un côté n'a pas recueilli toutes les Inscriptions en vers déjà connues de son tems, de l'autre il a ou défiguré, ou mal expliqué un assez grand nombre de celles qu'il rapporte. D'ailleurs il s'est uniquement borné aux Inscriptions Latines.

*Musa Lapidaria.
Emil. Ferréti.
Bonon. 1.67.24.
fol.*

en sorte qu'on n'en trouve pas une seule Grecque dans toute la Collection.

Si jamais quelque Scavant entreprenoit de former une Anthologie lapidaire Grecque, en rassemblant en un corps tous les vers Grecs gravez sur le marbre ou sur le bronze, l'épithaphe que je viens de rapporter, mériteroit bien d'y trouver place. L'auteur & la date de cette Inscription nous sont également inconnus; mais le lieu où elle a été trouvée, le nom de la jeune personne pour qui elle a été faite, & celui de son pere, prouvent assez que cet ouvrage est de quelqu'un des siècles qui suivirent la conquête de la Grece par les Romains. Il faut cependant convenir qu'il est antérieur à la décadence totale de la Langue & de la Poësie Grecques; car le stile en est assez pur, quoique les règles de la Prosodie n'y soient pas toujours exactement observées, & le Poëte s'est servi avec art des expressions & des idées des Auteurs qui avoient écrit dans les meilleurs siècles. On s'en appercevra mieux en examinant l'Inscription en détail.

ΟΥΚ ΕΓΑΝΕC ΤΙΠΩΤΗ ΜΕΤΕΒΗC Δ ΕC ΑΜΙΝΟΝΑ ΧΟΡΟΝ. *Non mortua es. Proce, sed transisti in meliorum locum.*

Anthol. l. III. cap. 1.

Ibid. cap. 1. 5.

Les Anciens ont souvent assuré que la mort des hommes vertueux n'étoit pas une mort, mais un passage à une meilleure vie. C'est dans cette idée que Callimaque a écrit dans l'épithaphe de Saon : *θνήσκεις ὃ λείπεις τὸς ἀγαθούς*, & que l'auteur d'une autre épithaphe rapportée dans l'Anthologie, a dit :

Ἀνδρεία οὐ ζῶεις ὃ γέτθεις.

Cic. Tusc. lib. 1. 2. 41.

Senec. Ep. 65.

de Provid. c. 6.

Hierocl. in Carm. Aur.

Pyth. p. m. 86.

Æschin. Dial.

III. cap. 22.

V. Orig. contra Cels. lib. II. p. 223.

Val. Max. lib. 1. cap. 6. 8.

Le passage de cette vie à une autre est appelé par Cicéron,

Adigratio & Commutatio loci; & par Sénèque, *Transitus*,

Translatio. Les Grecs le nommoient *μετέβηαι*, *μετεβήσθαι*,

& ils donnoient à cette vie mortelle le nom de *θάνατος*, *morta*

Le lieu destiné à recevoir les ames vertueuses est appelé

par Æschine le Socraticien, *ἀμείνων οἶκος*, & par d'autres,

λύκος, *μυεῖς χριστός*, ce qui revient à l'expression employée

par l'auteur de l'épithaphe dont il s'agit. Valère-Maxime

assigne le même endroit par *melior sedis inferna pars*, & Val. Flac. Arg. l. 1. v. 793.
Valerius Flaccus par *placida sedes*.

ΚΑΙ ΝΑΙΕΙΣ ΜΑΚΑΡΩΝ ΝΗCOTC, & *incolis Fortunatorum Insulas*.] Personne n'ignore que la plupart des Anciens s'accordoient à placer les ames des Héros & des hommes vertueux dans les Isles Fortunées, quoiqu'ils ne fussent pas d'accord entr'eux sur la situation de ces Isles. C'est dans ce même lieu que l'auteur des vers gravez sur la base de la statue de *Regilla*, femme d'*Herodes Atticus*, plaçoit aussi son Héroïne, *Inscr. Regill. vers. 8. 9.*

Αὐτὴ δὲ μετ' ἡρώωνι νέεσται
Εἰ μαχέρον νήσοις, ἵνα Κρόνος ἐμβασιλεύει
*Ipsa locum sed habet veteres Heroidas inter
Insula ubi florent Saturnio rege beatæ.*

ΘΑΛΙΗ ΕΝΙ ΠΙΟΛΛΗ, *in multa jucunditate*.] Cet hémistiche est emprunté d'un vers d'Homère, que ce Poète fait dire à Agamemnon, lorsqu'il envoie des Ambassadeurs à Achille pour le porter à se réconcilier avec lui, *Homer. Iliad. IX. vers. 142.*

Τίσι δὲ μὴ τοῖσι Ὀρέσῃ
Ὅς μοι πολέγετος ἴσεται θαλίῃ ἐνὶ πολλῇ.

Θαλία signifioit l'abondance, la bonne chere, les fêtes, les plaisirs, l'allégresse; c'est ainsi que ce mot est expliqué par Hélychius, θαλία, εὐθρία, εὐχρία, πανήγεις, περίε, εὐφροσύνη. Il étoit donc très-propre à exprimer l'état des personnes qui habitoient les Isles Fortunées. *Hesych. pag. 434. edit. Schrevel.*

ΕΝΘΑ ΚΑΤ' ΗΥΑΤΙΩΝ.] Dans Gruter, on n'a fait qu'un seul mot de ΚΑΘ' ΗΥΑΤΙΩΝ, ce qui est une faute visible.

ΑΝΘΕCΙΝ ΕΝ ΜΑΛΛΑΚΟΙCΙ. *inter dulces flores*.] Stace voulant consoler un autre *Abascantus*, qui vivoit du tems de Domitien, de la mort de sa femme *Priscilla*, a feint dans ses vers, que Proserpine envoyoit les anciennes Héroïnes au devant des femmes vertueuses qui arrivoient dans l'Elysée, *Stat. Syb. lib. V. s. v. 253. seqq.*

pour leur présenter des bouquets, & répandre des fleurs sur leur chemin :

*Præterea si quando pio laudata marito
Umbra venit, jubet ire faces Proserpina latas,
Egressasque sacris veteres Heroidas antris
Lumine purpureo tristes aperire tenebras,
Sæpiusq. & Elysios animæ prosternere flores.*

ΟΥ ΧΕΙΜΩΝ ΑΥΤΙΕΙ Ο ΟΥ ΚΑΥΜΑ. *Nec frigus, nec calor tibi molesta sunt.*] Suivant les Poëtes, l'Elysée jouissoit d'un printems éternel ; tous les jours y étoient également

Val. Flac. l. 1. sereins, & par cette raison Valérius Flaccus l'appelle

vers. 839.

*Campos ubi Sol, totumque per annum
Durat aprica dies.*

Dans la copie de Gruter on lit ici ΑΥΚΕΙΟ, ce qui ne peut former aucun sens. Ce vers paroît imité de celui-ci d'Homère,

*Homer. Odyss.
l. IV. v. 566.*

Οὐ νικητὸς, ὅτ' ἄρ' χαμῶν πολὺν, ὅτ' ἀπ' Ὀμήρου.

ΟΥ ΠΙΝΗC. *Non esuris.*] C'est ainsi qu'on lit sur le Marbre même, & l'on peut remarquer que dans ce mot, tout comme dans ἀμύμονα qui est au premier vers, le simple Ι tient lieu de la diphtongue υς, d'où l'on est en droit de conclure qu'au tems où cette Inscription fut gravée, on commençoit à prononcer cette diphtongue comme l'Ι des Latins. Πεύς en dialecte Ionique est la même chose que Πεύς suivant le dialecte commun.

ΖΩΕΙΟ ΓΑΡ ΑΜΕΜΠΤΩC. *Vivis enim sine agnitudine.*] ἀμύμονως n'est pas employé ici pour marquer qu'Alceste étoit une vie innocente & sans reproche, mais plutôt une vie exempte de peines & de chagrins, Homère l'appelle πείρα βιοτή, & Pindare ἀπνεύστερος βίωτος, ou ἀδαχρὴς αἰών.

Homer. ubi sup.

vers. 565.

Pind. Olymp.

Od. 11. v. 112.

220.

ΑΤΤΑΙC ΕΝ ΚΑΘΑΡΑΙCΙΝ ΟΔΥΜΠΟΙΣ ΦΛΑΓΙΟΝ
ΟΝΤΩC.

ONTOC. *In pura luce, verè propè Olympum.*] Dans Gruter, on lit séparément ΚΑΘΑΡΑΙC EN, c'est une faute visible du copiste. L'auteur de l'építaphe, en assùrant que Proté étoit dans un lieu voisin de l'Olympe, semble suivre l'opinion des Platoniciens, qui plaçoient les ames des gens vertueux dans la plus haute région de l'air. *Apud Platonem*, dit Tertullien, *in aetherem sublimantur animæ sapientes*, *apud Arium in aërem*, *apud Stoicos sub lunam*. Les Pythagoriciens appelloient cette région, αἰθέρα ἐλεύθερον, comme nous l'apprend Hiéroclès.

Tertull. de Anim. c. 54.

Hierocl. in Car. aur. p. m. 313.

Π. ΑΙΛΙΟC ΑΒΑΚΑΝΤΟC ΑΙΛΙΑ ΠΡΩΤΗ ΘΥΓΑΤΡΙ. *Publius Ælius Abascantus Æliæ Protæ filia.*] Il y a encore ici une faute dans Gruter, qui a lû ΑΙΜΑ pour ΑΙΛΙΑ, mais elle est très-aisée à corriger. Le surnom *Abascantus*, qui est purement Grec, joint au nom de famille *Ælius*, & au prénom *Publius*, qui sont Romains, semble prouver assez clairement que celui qui fit faire cette építaphe, étoit ou un Affranchi de la famille *Ælia*, ou un Grec qui avoit obtenu le droit de bourgeoisie à Rome par le crédit de quelqu'un de cette famille; car dans l'un & dans l'autre de ces cas, il étoit d'usage que l'Affranchi & le Client prissent le nom & le surnom de leur patron, & qu'ils conservassent leur ancien nom pour leur servir de surnom. Il est fait mention de ce P. Ælius Abascantus dans une Inscription Latine que Pighius avoit copiée à Naples. Elle nous apprend qu'Ælius Abascantus eut un fils nommé Ælius Rufinus; que ce fils servit sur la flotte de Misène, & qu'il eut un procès à soutenir pour des biens que son pere avoit achetés des héritiers de Patulcius Dioclès. La sentence rendue par *Alfenius Senecio* Commandant en second de la flotte de Misène (SVBPRAEF. CLASS. PR. MIS.) est gravée toute entière sur le Marbre conservé à Naples; & ce monument mérite d'être examiné par ceux qui veulent connoître à fond la Jurisprudence Romaine, & la forme que suivoient les Juges lorsqu'ils prononçoient en matière civile.

Grut. p. 208.

I I.

H E R M I A

S P. A. D. X V. K. D E C

Q. F V F. P. V A T.

Thomafin. de
Tesser. c. 16.

L'Inscription qu'on vient de lire, est gravée sur une petite tablette d'os, de la forme d'un cube prolongé par les deux côtés opposés, ou d'un prisme quadrilatère, & elle est parfaitement semblable à plusieurs de celles que Thomafini a fait graver dans son *Traité De Tesseris Hospitalitatis*.

Parmi les différentes especes de *Tessères*, dont cet Antiquaire a parlé dans son ouvrage, il n'a pas négligé de faire mention des *Tessères* qu'on avoit coutume de distribuer dans les Jeux solennels, & en particulier de celles qu'on donnoit aux Gladiateurs comme une sorte de certificat qu'ils avoient combattu en public un tel jour. C'est même de cette especes de *Tessères* qu'on trouve un plus grand nombre aujourd'hui. Il y en a quelques-unes de rapportées dans le second Dialogue d'Antoine Augustin sur les Médailles, dans les recueils de Gruter & de Reinesius; mais on peut en voir une collection beaucoup plus ample dans l'ouvrage de Fabretti.

V. Ant. Aug.
Dial. de Num.
II.

Gruter.
CCCXXXIV.
5. 6. 7. 8. 9.

Reines. cl. V.
24. 25. 28.
60. 61. 62.

Fabret. Inscr.
pp. 38. & 39.

La figure de toutes ces *Tessères* est la même, elles sont toutes ou d'os ou d'yvoire; les Inscriptions qu'on y lit, sont ordinairement distribuées en quatre lignes, qui occupent les quatre faces du prisme, & quelquefois en trois lignes seulement, comme la nôtre. Ces Inscriptions ne contiennent que le nom du Gladiateur, le jour où il avoit paru en public, & les noms des Consuls de cette année; rarement y est-il fait mention de l'armée dont le Gladiateur s'étoit servi: j'en connois cependant une sur laquelle est gravé un trident, pour marquer que *Philomusus* étoit du nombre de ces Gladiateurs nommez Rétiaires, qui combattoient avec un filet dans une main & un trident dans l'autre. La *Tessère* d'*Hermia*, qui est conservée aujourd'hui dans le Cabinet de M. le Président de Mazanges, n'est chargée d'aucun symbole, ainsi il n'est pas

Fabret. p. 38.
mus. 188.

possible de décider dans quelle espece de combat ce Gladiateur s'étoit distingué. L'Inscription doit être lûe ainsi : HERMIA SPectatus Ante Diem XV. Kalendas DECembres Q. FVFio P. VATinio Consulibus.

La plus ancienne de ces *Tessères* qui nous soit connue, est datée du Consulat de *M. Terentius* & de *C. Cassius*, c'est-à dire, de l'an de Rome 681. la seconde est de l'an 684. la troisième de l'an 694. la quatrième de l'an 696. la cinquième de l'an 701. celle de *M. de Mazanges* est la sixième dans l'ordre des tems, puisqu'elle est de l'an 707.

Pompée ayant été vaincu à Pharfale au mois d'Août de l'an 706. & César se trouvant éloigné de l'Italie au commencement de l'année 707. on ne procéda point à Rome à l'élection des Consuls, qui devoient entrer en charge le premier de Janvier. L'année commença donc sans qu'il y eût d'autre Magistrat que César, Dictateur pour la seconde fois, & Marc-Antoine Général de la Cavalerie. La guerre où César se trouva engagé à Alexandrie, suivie de son expédition contre Pharnace, ne lui permit pas de penser à la nomination des Consuls ; mais étant de retour à Rome après la défaite de Pharnace, & voulant récompenser les services de deux de ses Lieutenans, il les fit nommer Consuls pour le reste de l'année, dont la fin approchoit déjà ; c'est ce que Dion assure expressément : l'un se nommoit *Q. Fufius Calenus*. (mal appelé par quelques-uns *Q. Fufius*) & l'autre *P. Vatinius* ; ce sont les deux Consuls désignez par les premières syllabes de leurs noms sur la *Tessère* que j'examine.

La promotion de Vatinius déplut à un grand nombre de bons citoyens, & le Poëte Catulle son ennemi personnel, fit à cette occasion la petite Epigramme que voici :

*Quid est, Catulle, quid moraris emori!
Sella in Curuli struma Nonius sedet,
Per Consulatum pejerat Vatinius:
Quid est, Catulle, quid moraris emori!*

H h h ij

Reines. cl. v.

24. Gruter. CCCXXXIV.

V. Reines. cl. v. 60. & 62. & Fabrett. pag. 39. num. 195. 196. 198.

Dio, l. XLII.

pag. 211.

Onaphr. Comm.

in Fast. lib. II.

pag. 167.

Catull. pag.

117. edit. Voss.

Catulle vivoit donc encore lorsque Vatinius fut élevé au Consulat, & par conséquent S. Jérôme s'est trompé, lorsque dans son édition Latine de la Chronique d'Eusébe, il a placé la mort de Catulle à l'année 1690. d'Abraham, qui revient à l'an de Rome 698. *Catullus*, dit-il, *trigesimo aetatis suae anno Romæ moritur*; c'est au moins dix ans trop tôt. Cependant S.^t Jérôme a été suivi par Gérard-Jean Vossius. Mais Giraldi fait une autre faute, en disant que selon S.^t Jérôme, Catulle étoit né vers la C L X X.^e Olympiade, puisque par le calcul même de ce Pere, la naissance de Catulle est de la troisième année de l'Olympiade C L X X I I I. Au reste, l'erreur de Saint Jérôme vient peut-être de ce que l'Auteur qu'il consultoit ayant joint ensemble la date de la naissance de Catulle & celle de la durée de sa vie, le copiste avoit omis un des chiffres qui marquoient l'âge de ce Poète, & le faisoit vivre trente ans au lieu de quarante. De-là, comme Catulle étoit né l'an de Rome 668. ainsi que Saint Jérôme le marque, *C. Valerius Catullus Scriptor lyricus Veronæ nascitur*, il étoit naturel de conclurre qu'il devoit être mort en 698. Quoi qu'il en soit, puisque Catulle a vû le Consulat de Vatinius, il est démontré qu'il a vécu au moins jusqu'aux derniers mois de l'année 707. je serois même porté à croire avec Scaliger, qu'il n'est pas mort avant l'an 709. puisque dans des vers contre Mamurra, Catulle semble parler des dépouilles que César rapporta d'Espagne après la défaite du fils de Pompée :

*Paterna primum lancinata sunt bona,
Secunda præda Pontica, inde tertia
Hibera, quam scit amnis aurifer Tagus.*

Voss. ad Catull. Isaac Vossius croyoit que par *præda Pontica* on devoit entendre les sommes que César avoit rapportées de Bithynie, où il avoit passé quelque tems à la Cour de Nicomède; & que par *præda Hibera*, Catulle avoit voulu désigner les dépouilles de la Lusitanie, que César gouverna en qualité de Pro-préteur l'an 693. Scaliger au contraire, & tous les autres Interprètes

Chron. Euseb.
pag. 144. edit.
Pont.
Voss. de Poët.
Lat. pag. 17.
Giraldi. de Poët.
Dial. X. to. II.
pag. 507.

Chron. Euseb.
pag. 142. mm.
1930.

Scal. ad Catull.
pag. 29.

Catull. p. 70.
edit. Voss.

Voss. ad Catull.
pp. 71. 72.

de Catulle, pensent unanimement que le Poëte, par *prada Pontica*, a fait allusion à la défaite de Pharnace, & par *prada Hibera*, à la dernière victoire de César en Espagne.

Cette dernière explication me paroît beaucoup mieux fondée que celle de Vossius, car 1.^o ni les profits que César put retirer de la maison, *ex contubernio*, de *M. Thermus*, avec qui il étoit venu en Asie à l'âge de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, ni les présens qu'il reçut du Roy Nicomède, lorsqu'en suite il passa à la Cour de Bithynie, n'ont dû être assez considérables pour avoir suffi à enrichir Mamurra; & à l'égard des sommes qu'il rapporta de la Lusitanie, outre qu'il est certain par l'Histoire qu'une grande partie de cet argent entra dans le trésor public, César étoit dans ce tems-là si accablé de dettes, que ce qu'il auroit pu en détourner à son profit, eût satisfait à peine le grand nombre de ses créanciers. D'ailleurs, il n'employoit alors ses richesses qu'à gagner les personnes dont la protection pouvoit faire réussir ses projets; Mamurra n'avoit ni rang ni crédit dans la République, dans quelle vûe César lui auroit-il prodigué ses trésors? étoit-il même en état de lui faire une fortune bien considérable? 2.^o Rien ne prouve que Mamurra ait été attaché à César, avant que celui-ci eût obtenu le commandement des Gaules; car tout ce que l'Histoire nous apprend sur ce sujet, c'est que Mamurra avoit été Commandant des compagnies d'ouvriers qui servoient dans l'armée de César, *Præfectus fabrûm C. Caesaris in Gallia*, dit Pline. Comment ce Chevalier Romain se seroit-il déterminé quinze ans avant la guerre des Gaules, à suivre César en Asie & en Bithynie, puisque dans ce tems-là César faisoit sa première campagne, & qu'il étoit lui-même attaché à Thermus? César n'a donc pu faire la fortune de Mamurra qu'après ses victoires, ainsi l'explication d'Isaac Vossius est insoutenable.

Je ne sçaurois cependant me persuader avec Scaliger, que Catulle ait vécu jusqu'en l'an de Rome 737. les Historiens & les Poëtes du siècle d'Auguste, avec qui sans doute il auroit été en liaison, n'ont jamais fait mention de lui; on ne trouve

*Plin. lib.
XXVI. c. 6.*

*Scal. anim. in
Chron. Euseb.
p. 154. seqq.*

dans ses Poësies aucun trait qui puisse se rapporter à des évènements postérieurs à la mort de Jule-César. Est-il vraisemblable qu'après cette époque il eût entièrement cessé de faire des vers? Le docte Scaliger a été trompé par le titre que les copistes ont donné dans les Manuscrits à l'hymne de Catulle en l'honneur de Diane; ils l'intitulent *Carmen saculare in Dianam*, mais cette pièce n'a aucune des marques qui caractérisent les hymnes destinez à être chantés pendant la célébration des Jeux séculaires. Nous avons un de ces hymnes parmi les Poësies d'Horace; tous les vers dont il est composé, ont un rapport marqué à la célébration de ces Jeux; les vœux & les prières des jeunes garçons & des jeunes filles s'adressent également à Apollon & à Diane, & toutes les autres Divinités tutélaires des Romains y sont également célébrées; au lieu que l'hymne de Catulle ne parle point de la révolution du siècle, & n'est adressé qu'à Diane seule: il avoit donc été composé pour quelque fête particulière de cette Déesse, peut-être même pour celle qu'on célébroit tous les ans le 13. d'Août sur le Mont Aventin, & qui est ainsi désignée dans un Calendrier antique, EIDVS DIANAË IN AVENTINO.

*Catull. p. 80.
ed. Voss.*

*Horat. Epod.
18.*

*Gruter.
cxxxiv. col.
1.*

*Voss. ad Catull.
pp. 82. 83.*

Vossius, toujours porté à avancer des paradoxes, a prétendu que l'hymne de Catulle avoit été chanté pendant les Jeux séculaires qui furent célébrés l'an de Rome 700. ou 705. & que ce Poëte étoit mort avant la guerre civile de César & de Pompée. Mais de ces deux assertions, la seconde est déjà détruite par l'observation que j'ai faite sur l'épigramme où Catulle parle du Consulat de Vatinius; & pour réfuter la première, il suffit de remarquer qu'aucun des Auteurs qui ont vécu sur la fin du septième & au commencement du huitième siècle de Rome, n'a parlé de Jeux séculaires célébrés en 700. ou en 705. Nous lisons dans Dion-Cassius l'histoire de ce qui s'est passé pendant ces deux années; il ne parle point de ces Jeux, quoiqu'il n'ait pas négligé de faire mention de ceux qu'on célébra sous Auguste, sous Claude;

sous Domitien & sous Sévère. Enfin, Censorin qui a soigneusement recueilli & dans les Historiens & dans les registres des *Quindecimvirs*, toutes les célébrations des Jeux séculaires, depuis leur institution jusqu'à son tems, n'en a trouvé aucune entre les années 628. & 737. de Rome. Celle que Vossius a imaginée pendant la vie de Catulle, est donc une pure chimère, & je crois qu'on doit effacer du titre de l'hymne à Diane le mot *seculare*, pour n'y plus laisser que ceux-ci, *Carmen ad Dianam*.

Pour revenir à notre Inscription, ce qui la rend plus précieuse, c'est qu'elle est le seul monument antique qui porte les noms des Consuls *Q. Fufius* & *P. Vatinius*. Elle nous découvre de plus une méprise de Macrobe, dans l'endroit où il raconte les bons mots de Cicéron sur la brièveté du Consulat de *Vatinius*: *In Consulatu Vatirii*, dit-il, *quem paucis diebus gessit, notabilis Ciceronis urbanitas circumferebatur: Magnum ostentum, inquit, anno Vatirii factum est, quod illo Consule nec bruma, nec ver, nec æstas, nec autumnus fuit. Querenti deinde Vatinio, quod gravatus esset domum ad se infirmatum venire, respondit: Volui in Consulatu tuo venire, sed nox me comprehendit.* Macrobe s'est assurément trompé, en disant que *Vatinius* n'avoit été Consul que peu de jours; notre *Tessère* nous apprend qu'il étoit déjà entré en charge le 17. de Novembre de l'an 707. De-là jusqu'au premier de Janvier suivant il y avoit environ six semaines, & c'étoit dans cet intervalle que se rencontroit le solstice d'hiver, *bruma*. Comment donc Cicéron auroit-il pu dire qu'il n'y avoit eu *nec bruma, nec ver, &c.* pendant le Consulat de *Vatinius*? Comment se seroit-il excusé de ne l'être pas venu voir, sur ce que la nuit l'avoit surpris? Ces plaisanteries étoient bien placées à l'égard de *Caninius Rebilus*, qui ne fut Consul que pendant le dernier jour de l'année 709. mais elles ne sçauroient convenir à *Vatinius*, dont le Consulat dura près de deux mois. Macrobe a donc manqué de mémoire, ou, pour mettre plus de variété dans sa narration, il a partagé à dessein entre *Vatinius* & *Caninius*, les railleries que Cicéron avoit faites sur le peu de durée du seul Consulat de ce dernier.

*Censor. de Din
nat. cap. 17.*

*Macrobi. Sat.
lib. 11. cap. 3.*

I I I.

Teg. 1. Q. OPPI VERECVNDI DOL DL DOM LVCILL
APRON ET PETINO
COS

I V.

Teg. 2. OPVS DOL DE PRAED AVGG N N EX
FIEL VET CAECIL AMANDA
DELIC

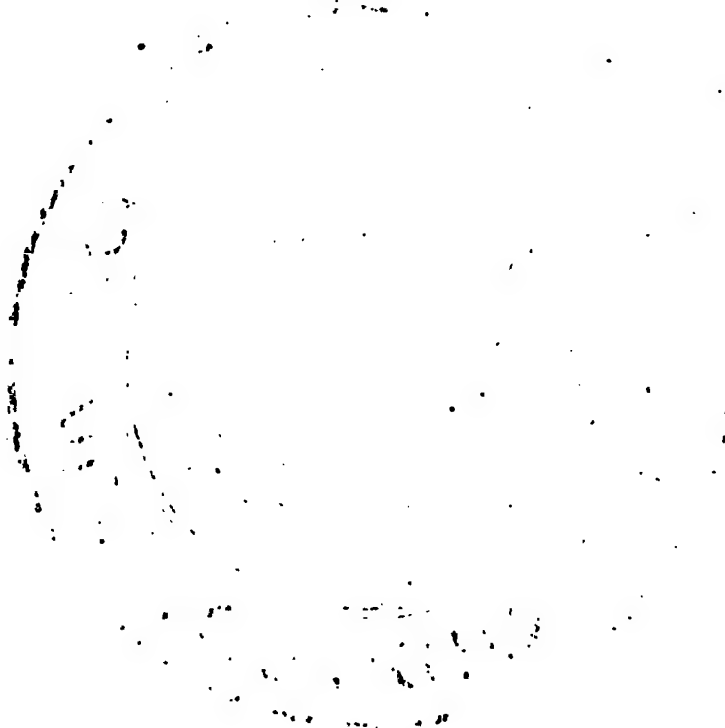
V.

Teg. 3. OPVS DOLIARE PRIMITIV. DOM
LVCILLAE

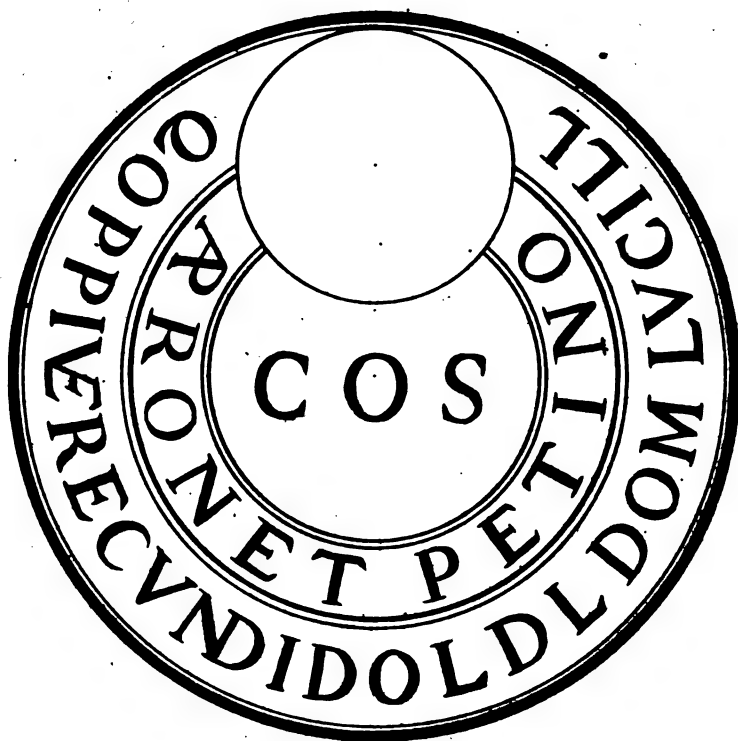
Quand on s'applique à l'étude de l'Antiquité, on ne doit négliger aucun des monumens que le tems a épargnez, parce qu'il n'y en a point qui ne puisse donner quelque satisfaction à notre curiosité, & qui ne serve utilement au progrès de nos connoissances. C'est par ce motif que les Sçavans de ces derniers siècles, non contents d'avoir recherché tout ce que le bronze & le marbre peuvent fournir à l'érudition, se sont encore attachés à ramasser soigneusement toutes les Briques antiques qu'on a déterrées, sur-tout lorsqu'elles étoient ornées de quelqu'Inscription, ce qui est assez ordinaire à celles d'une certaine espece.

Gruter.
CLXXXVIII.
CLXXXIV.
passim.
Ursat. Monum.
Patav. pp. 175.
et 210.
Fabrett. Inscr.
c. 7. à p. 496.
ad 521.

Gruter a publié les Inscriptions de huit de ces anciennes Briques. Sertorio Ursati en a fait graver deux dans ses *Monumenta Patavina*. On en trouve quelques autres dans l'ouvrage de Lambécus sur la Bibliothèque Impériale, & dans celui de Ciampini sur les Edifices sacrez bâtis par les ordres du grand Constantin. Mais le célèbre Raphaël Fabretti sembloit avoir épuisé ce sujet dans l'ample collection de pièces de poterie antique, qui compose un chapitre tout entier de son Recueil d'Inscriptions. Cependant on en trouve plusieurs qui



*Dessin d'une BRIQUE ANTIQUE chargée d'une
Inscription*



Du cabinet de M. le Præsident de MAZAUGUES

qui lui avoient échappé, parmi les Inscriptions recueillies par Gudius, & publiées en Hollande il y a huit ou neuf ans, *Gud. Inscr. p. 76. 77. 78.* Et comme la terre, quand on la fouille, nous fournit tous les jours de nouvelles richesses en ce genre, on découvre encore très-fréquemment à Rome & dans les environs, plusieurs de ces *Briques inscrites*, s'il m'est permis de me servir de cette expression. M. de Mazangues sçachant qu'elles étoient très-rares en France, en acquit quelques-unes pendant son voyage d'Italie, & j'ai cru faire plaisir à la Compagnie de lui communiquer le dessein d'une de ces Briques, avec les Inscriptions de deux autres que M. de Mazangues avoit eu la bonté de m'envoyer.

Les Briques antiques ont pour la plûpart, la forme d'un quarré long, les unes sont plates, les autres avec des rebords, telles que les deux qu'Urfati a fait graver, & celles du Cabinet de Smétius. Il y en a de parfaitement rondes, mais en beaucoup plus petit nombre. Au milieu de ces Briques, on trouve une empreinte orbiculaire qui ressemble à un cachet, & dans laquelle est gravée l'Inscription. On y trouve souvent une échancrûre vers un endroit de la circonférence. A l'idée qu'on peut en prendre sur l'empreinte dont je donne ici le dessein, il faut joindre les exemples de celles qui sont gravées à la tête de la Lettre d'Ottavio Falconiéri à Carlo Dati, dans l'Ouvrage de Ciampini que j'ai déjà cité, & dans deux autres Ouvrages de Fabretti que j'indique ici à la marge. L'Inscription suit la forme de cette espece de cachet, elle est gravée en rond, & forme tantôt deux lignes, & tantôt trois. Je n'en ai jamais vû qui en eût davantage. Il y a des Briques où l'Inscription est gravée simplement de la droite à la gauche, & d'autres où elle est en ligne diagonale. Fabretti en a vû plusieurs de ce dernier genre; les deux d'Urfati sont de même: cette façon de graver l'Inscription est fort ordinaire dans les Briques ou grandes Tuiles plates qui portent le nom de quelque Légion, telles que sont les trois de Lambecius, plusieurs de celles de Gruter, les Tuiles trouvées à Kloten en Suisse, au mois de Juin 1724. & celles

*Smét. Antiq.
Neomag. p. 88.*

*Falcon. Ep. ad
calc. Rom. An-
tiq. Nardin.
Ciampin. de
sacr. adif. const.
pag. 30.
Fabrett. Col.
Trajan. cap. 7.
pp. 197. 198.
& Inscr. au. c.
7. pag. 505.
508. 518.*

*Lambec. Bild.
Imp. tom. 11. p.
1001.
Gruter. pag.
183. 514.
515.
Amanit. Lit.
to. VII. p. 36.*

Mém. de l'Acad. tom. X. p. 457.

qui furent découvertes à Strasbourg, dont M. Schepflin communiqua à l'Académie les desseins accompagnés de ses observations.

On peut remarquer en général que sur les Briques ou Tuiles antiques, on gravoit le nom qu'on avoit coutume de donner à cette sorte d'ouvrage, *Opus Figlinum*, *Opus Dollare Tegula*. On y ajoutoit le nom du propriétaire de la Poterie, ou de l'héritage dans lequel la Poterie étoit établie, *Ex praediis Augusti nostri*, *Ex praediis Anni Veri*, &c. On y distinguoit même quelquefois jusqu'aux différentes Manufactures qui se trouvoient dans les mêmes héritages, *Ex Figulina vetere*, *Ex Officina tertia*, *Ex Figulina quinta*, &c. Souvent les Manufactures étoient désignées par le nom de ceux qui les faisoient valoir, soit qu'ils les eussent prises à ferme, soit qu'ils en fussent simples régisseurs. On lit aussi sur ces Briques le nom des ouvriers, & très-souvent le nom des Consuls sous lesquels elles ont été fabriquées. Quand je dis que tout cela peut se remarquer sur les Briques antiques, je ne prétends pas avancer qu'on le rencontre en même tems sur toutes, mais seulement sur différentes Briques, & quelquefois sur une seule. Avec le secours de ces remarques, la plupart des Inscriptions des Briques antiques sont aisées à expliquer, & pour revenir à celles que nous avons sous les yeux, il n'y a qu'un seul point qui puisse souffrir quelque difficulté, c'est le sens qu'il faut donner aux lettres DL, qui sont placées entre DOL & DOM sur la première Brique, & au mot abrégé DELIC. qui termine la seconde. Je ne puis proposer sur cela que des conjectures, que j'abandonnerai sans peine, si l'on veut bien m'en indiquer de plus probables.

Fabretti. pag. 500.

Les ouvriers en Poterie ont quelquefois marqué dans l'Inscription la grandeur ou la qualité de la Brique, comme par exemple, dans celle-ci qui est rapportée par Fabretti,

C. AQVILI APRILIS EX PRAEDI
CAES BIPEDALE DOLIA

& dans une autre :

*Fabretti. pag.
519.*FVNDVS CRIS
PINIANI BIPEDA

Parmi les Briques de différente qualité qu'on employoit à couvrir les maisons, il y en avoit qui étoient particulièrement destinées à servir pour les gouttières, & on les appelloit *Tegulae Deliciares*, comme nous l'apprenons de Festus : *Delicia est tignum quod à culmine ad tegulas angulares infimas, versus fastigium collocatur, unde tectum Deliciatum & tegulae Deliciares.* Je serois tenté de croire que dans l'Inscription de la seconde Brique, par le mot DELIC on a voulu indiquer qu'elle étoit de l'espece de ces tuiles qu'on employoit pour les gouttières, & je lirois OPUS DOLIARE DE PRAEDIIS AVGVSTORVM NOSTRORVM EX FIGLINA VETERE CAECILIA AMANDAe DELICIARIS, en sous-entendant *Tegula*. Cette Cæcilia Amanda faisoit valoir la vieille tuilerie dont le fonds étoit du domaine de la Maison Impériale, comme on peut en juger par cette Inscription, & par une autre du recueil de Fabretti.

*Fest. de verb.
signif. lib. 1 v.
pag. 116.*

Il ne me paroît pas douteux que les lettres DL de la première Brique ne désignent à peu-près la même chose que le mot DELIC de la seconde, car on a trouvé il y a peu d'années auprès de Tivoli, une autre Brique où on lit :

*Fabretti. ubi
supra, p. 501.*Q. OPPIVS TOP DOL DELIC DOM
PETINO ET APRONIANO
COS*V. Diss. dell'
Acad. Etrusc.
t. 11. p. 186.*

Onuphre Panvini en avoit vû une parfaitement semblable dans le xvi.^e siècle, & en avoit rapporté l'Inscription dans ses Commentaires sur les Fastes. On pourroit donc lire sur la nôtre, Q. OPPI VERECVNDI DOLIARI DELICIARI DOMITIAE LVCILLAE APRONIANO ET PETINO CONSULIBUS. De *Dolum* on avoit fait *Doliarius* & *Dolearius*, nom générique qui se donnoit à tout ouvrier qui travailloit

*Onuphre. Com-
ment. in Fast.
l. 11. p. 220.*

I i i j

Gruter.
DLXXIII. 1.

en poterie; on le trouvera tout au long dans Gruter: en suivant l'analogie, on a pu de *Delicia* former le nom *Deliciarius*, pour désigner plus particulièrement celui qui travailloit à fabriquer des tuiles à gouttières. DOMITIA LVCILLA à qui appartenoient les fonds sur lesquels étoit la poterie de *Q. Oppius Verecundus*, étoit femme de *M. Annius Verus*, & mere de l'Empereur Marc-Aurèle. Il est vrai que Capitolin l'appelle dans un endroit *Domitia Calvilla*, mais dans un autre passage il la nomme *Lucilla*, & Spartien lui donne le même nom. Fabretti qui avoit fait cette observation avant moi, rapporte un très-grand nombre de Briques qui avoient été fabriquées dans les héritages de *Domitia Lucilla*; ces héritages sont nommez *Prædia Lucilliana* dans un ancien monument, qui nous apprend qu'après la mort de *Lucilla* ils furent réunis au Domaine Impérial.

Capitol. Marc.
cap. 1. § 6.

Spart. Did.
Julian. cap. 1.

Fabrett. Inscr.
pp. 512. 513.
514.

Gruter.
DXCIV. 1.

Des deux Consuls dont on lit les surnoms sur cette tuile, le premier se nommoit *C. Ventidius Apronianus*, & le second *Q. Arrius Patinus*. Leur Consulat est de l'an de Rome 876. & de Jesus-Christ 123.

L'Inscription de la troisième Brique est très-facile à expliquer, il n'y a personne qui n'y lise OPVS DOLIARE PRIMITIV; DOMITIA LVCILLAE, en sous-entendant *Servi*.

V I.

P. RVBRIVS. TROPHIMVS. ET
RVBRIVS. AGATHOS. C. L. ATRIVM
REFECERVNT. ET. VERMICVLVM
STRAVERVNT. ITEM. PAVIMENTVM
SPICAM. STRAVER. ET. SEDILIA
CIRCVM. ITEM. REFECERVNT. INPENS. SVA.
L. NONIO. TORQVATO. ASPRENATE
T. SEXTIO. MAGIO. LATERANO. COS

Il s'agit dans cette Inscription, des réparations & des embellissemens que *Publius Rubrius Trophimus* & *Rubrius Agathos*

Affranchis de Caius, avoient fait faire à quelque édifice public dont le nom n'est pas exprimé. La raison de cette omission est fort simple : la plupart des Inscriptions destinées à conserver la mémoire des personnes qui faisoient élever, réparer ou embellir des édifices publics, étoient toujours placées sur quelque une des faces de l'édifice même ; ainsi quand on les lisoit, on ne pouvoit jamais être en doute de quel monument il s'agissoit. Dans la suite des tems ces édifices ayant été détruits, & les matériaux dispersés ou transportés ailleurs, on ne peut aujourd'hui décider à quel édifice appartenoient les Inscriptions, lorsqu'elles ne le disent pas expressément. Je ne sçaurois donc déterminer si la libéralité des deux Rubrius regardoit ou un temple, ou une chapelle, ou un gymnase, ou telle autre sorte d'édifice public, & je me contenterai de tâcher d'expliquer en quoi consistoient les réparations & les embellissemens qu'ils y firent.

ATRIVM REFECERVNT.] Les deux Rubrius firent refaire le vestibule, car, suivant M. Perrault, l'*Atrium* des Anciens répondoit à cette partie de nos édifices modernes que nous appellons *Vestibule*, & qui se trouve immédiatement après la porte d'entrée. On peut voir ce que dit là-dessus cet habile Architecte dans ses remarques sur Vitruve.

ET VERMICVLVM STRAVERVNT.] *Vermiculum sternere* est la même chose que *crustis marmorum vermiculare*, expression qui se trouve dans un passage de Pline que je vais rapporter : *Primumque dicemus de pictura, arte quondam nobili, tunc cum appeteretur à Regibus, & illos nobilitante quos esset dignata posteris tradere; nunc verò in totum marmoribus pulsa, jam quidem & auro: nec tantum ut parietes toti operiantur, verum & interraso marmore, vermiculatisque ad effigies rerum & animalium crustis.* Pline oppose à la peinture à fresque, dont on s'étoit servi pendant long tems pour orner les murailles des appartemens, cette sorte d'incrustation, qui se faisoit avec le marbre dont les pièces rapportées formoient des représentations de différentes choses, & même d'animaux, *vermiculatisque ad effigies rerum & animalium crustis*; mais cela ne nous donne pas

Plin. Hist. nat.
l. XXXV. c. 12.

une idée bien nette de ces ouvrages de pièces rapportées, que les Anciens nommoient *opera vermiculata*.

Non. Marcell.
p. m. 188.

Nonius Marcellus explique le mot *vermiculatum* par celui *minutum*, & il cite deux vers de Lucilius, qui sont aussi rapportez par Cicéron dans l'endroit de son traité de l'Orateur, où il donne des règles pour l'arrangement des mots dans un discours. Cicéron s'exprime ainsi : *Collocationis est componere & struere verba sic, ut ne-ve asper eorum concursus, ne-ve huius sit, sed quodammodo coagmentatus & lævis; in quo lepidè foci mei personâ lusit is, qui elegantissimè facere potuit Lucilius :*

Cicér. de Orat.
lib. III. c. 43.

*Quam lepidè lexeis composta ! ut tessellæ omnes
Arte pavimento atque emblemate vermiculato.*

Scal. anim. in
Manil. p. 411.

Deux de nos plus grands Critiques ont expliqué diversement les vers de Lucilius ; Scaliger a voulu corriger ainsi le dernier :

Arte pavimenti atque emblemate vermiculata ;

car il pense que le Poëte a eu intention de désigner par ces mots une espece d'ouvrage de rapport, qui par l'assemblage de plusieurs marbres de diverses couleurs, représentoit différentes figures d'animaux, *quæ crustis marmorum diversicolorum, vermiculatas animalium effigies referret*. Mais outre que cette explication est trop vague, il faut encore faire attention qu'en suivant la correction de Scaliger, l'adjectif *vermiculata* deviendrait l'épithete de *tesserula*, & qu'alors *opus vermiculatum* ne différeroit en rien d'*opus tessellatum*, quoiqu'il ne soit pas permis de les confondre. Saumaise ne change rien au texte de Lucilius, mais il soutient qu'on doit corriger celui de Nonius Marcellus, & y lire *vermiculatum minutum* au lieu de *vermiculatum minutum*. Il ajoute qu'il ne sçauoit comprendre comment *vermiculatum* pourroit être la même chose que *minutum*, parce que les *Tessera*, c'est-à-dire ces morceaux de marbre dont les pavés de marqueterie étoient composez, ne pouvoient pas avoir la forme de vermicilleaux, leur nom même suffisant pour nous apprendre qu'ils étoient quarrez en tout sens. Dans un

Salm. in Solin.
no. II. p. 854.

autre endroit, le même Saumaïse assure que l'*emblema vermiculatum* de Lucilius n'étoit qu'une pièce de rapport teinte en écarlate, & qu'on ne peut l'expliquer autrement sans se tromper : *emblema vermiculatum coccineo colore tinctum, nam tessellæ illæ quibus pavimenta variabant, diversis coloribus erant tinctæ; falluntur qui aliter exponunt.* Suivant Ciampini dans son livre sur les ouvrages de Mosaïque, *opus vermiculatum* est une mosaïque formée de pierres si petites, que de près on pourroit les prendre pour ces vermicilleux dont le dos est marqué de petites taches qui semblent être autant de points. Mais on doit être sur ses gardes en lisant l'ouvrage de ce sçavant Italien, parce qu'il y a toujours confondu l'*opus musivum* des Anciens avec les ouvrages de pièces de marbre rapportées, que l'on distinguoit par les noms de *lithostrota*, *tessellata*, *reticulata*, *sectilia*, *vermiculata*. On appelloit en général *lithostrota*, tous les ouvrages incrustez de marbre, c'étoit le terme générique. Les principales especes étoient nommées, l'une *tessellata*, lorsque l'on n'employoit que des pièces carrées de grandeur égale; une autre *reticulata*, quand les pièces de marbre étoient en losange; la troisième *sectilia*, parce que les pièces étoient de figure différente & de grandeur inégale, les unes rondes, les autres ovales, les autres hexagones, &c. Mais *opus musivum* chez les Anciens, n'étoit qu'un ouvrage fait au pinceau, imitant l'ouvrage de rapport; cette sorte de peinture ne se plaçoit qu'aux voutes & aux plafonds, & le *lithostroton* au contraire ne servoit que pour les pavés ou les murailles. Enfin, quel qu'étendue que nous ayons donnée en notre Langue au terme de *mosaïque* formé de *musivum*, il est certain que les Anciens ne se sont servis de celui de *musivum* qu'en parlant d'un ouvrage de peinture; & de même qu'ils n'ont jamais appelé *lithostroton* un ouvrage peint à la mosaïque, ils n'ont jamais dit non plus *musivum* en parlant de l'ouvrage simplement composé de pièces de rapport. Si l'on est curieux de voir les méprises où sont tombez plusieurs Sçavans, au sujet des ouvrages de rapport & des peintures à la mosaïque des Anciens, on peut consulter une Dissertation de M. Bretinger

*Salm. in Solim.
tom. 1. p. 192.*

*Ciampin. vet.
Mon. part. 1.
cap. 10. p. 82.*

*Vide Comm. in
antiq. Mon. Ti-
gur. 5. 6. 7. 8.
9. 10. amant.
Litter. to. VII.*

sur des monumens antiques découverts au village de Kloten en Suisse, à deux milles de Zurich, pendant les mois de Juin & de Juillet 1724.

Saumaïse me paroît s'être encore plus écarté de la vérité que tous les autres, en soutenant que *vermiculatum* signifie seulement *teint en écarlate*; car il suit de cette explication, que la différence entre *opus vermiculatum* & *opus tessellatum*, consistoit uniquement dans la couleur, & non dans la figure des pièces rapportées. Tous les pavés incrustez de petits morceaux quarrez teints en écarlate, devoient donc être appelez *pavimenta vermiculata*; mais alors tout auroit été de la même couleur, & jamais on n'auroit pu avec des morceaux de marbre dont la forme auroit été pareille & la couleur semblable, former des représentations d'hommes & d'animaux: & étoit cependant le véritable usage des *crustæ vermiculatae*, comme nous l'avons vû dans le passage de Pline que j'ai rapporté.

Pour achever de démontrer que les *opera vermiculata* différoient des autres ouvrages de rapport, par la figure des pièces qu'on y employoit, & non par leur couleur, il suffit de citer un passage de Quintilien, où ce Rhéteur après avoir établi plusieurs règles sur l'arrangement des mots dans le Discours, & après avoir averti les Orateurs de ne pas donner une attention trop scrupuleuse à mesurer des pieds, & à épilucher des syllabes, termine ainsi les avis qu'il leur adresse:

Quintil. Instit. lib. IX. cap. 4. Neque enim qui se totum in hac cura consumpserit, potioribus vacabit: si quidem relicto rerum pondere, ac nitore contempto, tessellulas, ut ait Lucilius, struet, & vermiculatè inter se lexes committet. Si *vermiculus* n'étoit qu'une couleur, si *vermiculatum opus* n'étoit qu'un ouvrage composé de pièces teintes en écarlate, Quintilien n'auroit pu se servir de l'adverbe *vermiculatè*; car assurément on ne diroit pas *crustas coccineas committere* pour *crustas coccineas committere*, ni *marmora miniatè committere* pour *marmora miniata committere*. Il faut donc nécessairement que l'*opus vermiculatum* fût ainsi nommé à cause de la figure des parties dont il étoit composé, & non de la couleur dont on les peignoit.

Quant

Quant à moi, je suis persuadé que cette sorte d'ouvrage se faisoit avec des morceaux de marbre de différentes couleurs, que leur petitesse rendoit assez semblables à des vermicelles, & qui étoient liez & rapportez avec tant d'art, qu'ils représentoient les mêmes figures qu'on auroit pu tracer avec le pinceau; en un mot, c'étoit en marqueterie ce que nous appellons en d'autres genres des ouvrages frisez. Mon explication a du moins cet avantage qu'elle est conforme à celle de Nonius Marcellus, auteur qui vivoit dans un siècle où les *opera vermiculata* étoient encore à la mode. D'ailleurs quoique Saumaïse, du Cange, Ménage & Caseneuve dérivent le mot françois *vermeil* du latin *vermiculus*, & que cette étymologie soit très-certaine, on ne trouvera cependant aucun auteur antérieur au quatrième siècle de l'Ere Chrétienne, qui ait employé *vermiculus* pour signifier couleur d'écarlate; & même si ce mot avoit été susceptible de cette interprétation, on n'auroit pu dire *vermiculum sternere*; car a-t-on jamais dit *rubrum* ou *viridem sternere*! Je crois donc par toutes ces raisons que dans l'Inscription que j'examine, il s'agit d'une incrustation en marbre, composée de petites pièces de différentes couleurs & de différente forme, qui, suivant l'arrangement qu'on leur donnoit, représentoient sur le pavé ou sur les murs d'un vestibule, des figures assez semblables à celles que nous voyons sur les Tapisséries de Flandre.

ITEM PAVIMENTVM SPICAM STRAVERunt.]

On a dit ici *pavimentum spicam* pour *pavimentum spicatum*, de même qu'on trouve dans Capitolin, *columna symnales* pour *columna symnadica*. Les bons Auteurs sont remplis de façons de parler semblables, & on en peut lire une foule d'exemples citez par Nic. Heinsius dans ses Notes sur Claudien. Pline, après avoir expliqué la manière dont on faisoit les pavés des terrasses, ajoute ces mots: *Similiter fiunt spicata testacea*. Vitruve nous apprend quelque chose de plus, il parle d'abord des premières couches des pavés, & ensuite il dit: *cum ergo fuerit hoc ita perstratum, supra nucleus inducatur, & virgis cadendo subigatur; supra autem sive ex Tessera grandi, sive ex spica testacea*

Mem. Tome XV.

K k k

Cang. Gloss.
LIII. p. 1284.
Menag. Dict.
Etym. p. 714.
Caseneuve Orig.
Franc. p. 100.

Capitol Gord.
cap. 32.

N. Heins. not.
in Claudian. pp.
73. 74.
Plin. l. XXV.
cap. 25.
Vitruv. lib. 7.
cap. 1.

*Vitr. de la
Trad. de Per-
rault, pages
235. 236.*

struantur fastigiis quibus est supra scriptum ; & cum sic erunt facta, non cito vitiabuntur. Voici comment M. Perrault a traduit ce passage : « Sur ces grands carreaux ainsi joints, on fera le noyau, sur lequel, après qu'il aura été bien battu, on pavera comme il a été dit, soit avec de grandes pierres, soit avec » de petits carreaux de Tivoli en forme d'épi, observant de » tenir le pavé un peu élevé par le milieu, & l'on peut être assuré que cette besogne durera long-tems sans se gâter. » Mais il me paroît bien singulier que cet habile Architecte ait rendu *spica testacea* par *carreaux de Tivoli*, puisque les carreaux de Tivoli étoient de marbre, & que ceux dont il s'agit ici étoient de brique, comme le mot *testacea* le fait assez entendre. Au reste, Plin & Vitruve n'en disent point assez sur les *pavimenta spicata*, pour nous en donner une idée bien claire. Philandrier, l'un des Commentateurs de Vitruve, qui avoit vû & examiné en Italie plusieurs restes de pavés antiques, prétend que ceux qu'on nommoit *testacea spicata*, étoient faits avec des briques rangées en pointe, & posées sur le côté, de façon qu'elles avoient par leur arrangement, assez de ressemblance avec les épis ; c'est ce qu'on appelle aujourd'hui un *carrelage en arête de poisson*. Cette manière de carreler avec des briques est encore aujourd'hui d'un grand usage à Rome. Le dessus de l'Eglise de S.^t Pierre est presque tout carrelé de cette façon. En Hollande la plupart des maisons sont carrelées dans le même goût. Philandrier ajoute qu'il a vû dans les masures des maisons de campagne d'Hadrien & de Manlius Vopiscus à Tivoli, des restes de cette espèce de pavés, & que parmi les briques que l'on posoit ainsi, les unes avoient un doigt d'épaisseur, trois de largeur, six de longueur, & les autres étoient longues de quatre doigts seulement, quoiqu'elles eussent aussi trois doigts de largeur & un doigt d'épaisseur. Ceux qui voudront être plus parfaitement instruits sur les *pavimenta spicata*, pourront consulter le *Lexicon Vitruvianum* de Baldus.

*Bald. Lex. Vitruv.
pag. 115.*

Le reste de l'Inscription ne contient rien qui ne soit aisé à entendre, mais quoiqu'on y lise les noms des Consuls sous

lesquels elle a été gravée, **L. NONIO TORQVATO ASPRENATE. T. SEXTIO MAGIO LATERANO COS.** il seroit cependant bien difficile d'en déterminer exactement la date, parce que ces deux Consuls ne furent pas Consuls ordinaires, mais seulement Consuls subrogez. Le surnom de *Torquatus* étoit devenu héréditaire dans la famille des *Nonii Asprenates*, depuis un événement arrivé sous Auguste à un *Nonius Asprenas*, & qui est raconté par Suétone. Sueton. Aug. cap. 43. En consultant les Fastes ou Catalogues des Consuls, on trouve *P. Nonius Asprenas* Consul avec *M. Aquilius Julianus*, l'an 39. de l'Ere Chrétienne; *L. Nonius Asprenas* Collègue de *M. Arricidius Clemens*, l'an 94. de la même Ere; *L. Nonius Asprenas* Consul avec *M. Annius Libo*, l'an 128. D'autre part, je trouve bien *T. Sextius Lateranus* Consul avec *L. Verus*, appelé alors *L. Aurelius Commodus*, l'an de Jesus-Christ 154. mais on ne rencontre dans aucun Catalogue Consulaire, *Nonius Asprenas* & *Sextius Lateranus* Consuls en même-temps; ainsi l'on ne sçauroit douter qu'ils n'aient été du nombre de ces Consuls qui ne donnoient pas leur nom à l'année Romaine.

L. Nonius Torquatus Asprenas, qui est nommé le premier dans notre Inscription, est sans contredit le même qui fut dans la suite Consul ordinaire avec *M. Annius Libo*, l'an de Rome 881. de Jesus-Christ 128. car dans l'épithaphe d'un Conducteur de Char célèbre dans les Jeux du Cirque, nommé *Dioclès*, le Consulat ordinaire de *Torquatus Asprenas* est accompagné de la note numérale qui marque qu'il étoit alors Consul pour la seconde fois: **PRIMUM AGITAVIT IN FACTIONE PRASINA TORQVATO ASPRENATE II & ANNIO LIBONE COS.** On lit de même sur une Brique antique rapportée par Fabretti, **TORQ. II. ET LIBON. COS.** Je ne doute pas non plus que ce ne soit le même *Torquatus* qui fut Consul une troisième fois avec *Julianus*, l'an de Rome 900. de Jesus-Christ 148. car quoiqu'on ne trouve point la marque de la répétition des Consulats sur une autre Brique qui porte les noms des Consuls *Torquatus* & *Julianus*, cette omission, qui ne forme

Gruter.
CCCXXXVII.
lib. 5.

Fabretti, Inscr.
cap. 7. p. 510.

Ubi supra.
num. 151.

K k k ij

qu'une preuve négative, ne sauroit balancer l'autorité ex-
Gnd. XIV. s. presse d'une ancienne Inscription du Recueil de Gudius,
 où on lit :

IIII NON FEBR.

L. TORQVATO. III. ET. C. IVLIA

NO. VETERE. COS

*Victor. apud
 Buch. Doct.
 Temp. p. 27.
 In Appendic.
 Fast. Reland.
 pag. 800.*

On peut encore ajouter que ces mêmes Consuls sont ainsi désignés dans la Chronique de Prosper & dans Victorius, *Torquato III. & Juliano*; & dans celle de Cassiodore, aussi bien que dans les Fastes Latins d'Oxford, *Torquatus III. & Julianus*. Si la Chronique Paschale ne semble donner ce Consulat que pour le second de *Torquatus*, *Τορκουάτης τὸ β' Ἰουλιάνης*, cela vient uniquement de ce que les Compilateurs des Fastes n'ont pas toujours tenu compte aux Consuls ordinaires, des Consulats subrogez qu'ils avoient obtenus auparavant. Or puisque *Torquatus*, qui fut Consul pour la troisième fois l'an 148. de Jesus-Christ, portoit le prénom de *Lucius*, ce ne peut être que *L. Nonius Torquatus Asprenas*, qui vingt ans auparavant avoit été Consul pour la seconde fois; car les deux autres *Torquatus*, dont les Consulats se rencontrent à peu-près dans les mêmes tems, l'un sous Hadrien l'an 124. & l'autre sous Antonin-Pie l'an 143. se nommoient tous les deux *C. Bellicius Torquatus*, & non pas *Lucius*.

Ainsi l'Inscription de Gruter nous a instruits du nom de famille du Collègue de *L. Nonius Torquatus Asprenas* dans son second Consulat; celle de Gudius nous a fourni la preuve que *L. Nonius Torquatus Asprenas* avoit été Consul une troisième fois; & nous devons au Marbre conservé dans le Cabinet de Kircher, la connoissance du nom de celui qui fut son Collègue dans son premier Consulat. Suivant l'usage, ce Consulat, qui ne fut que subrogé, doit avoir précédé au moins de quelques années le Consulat ordinaire, & par conséquent on peut, sans craindre de s'écarter beaucoup de la vérité, placer au nombre des Consuls subrogez pendant les premières années de l'empire d'Hadrien, *L. Nonius Torquatus Asprenas*.

& *T. Sextius Magius Lateranus*. Ce dernier ne doit pas être confondu avec *T. Sextius Lateranus* qui fut Consul ordinaire l'an de J. C. 154. car si c'étoit le même homme, ou *Lateranus* seroit dit Consul pour la seconde fois dans quelqu'un des Catalogues Consulaires ou dans les Inscriptions datées de son Consulat, au cas que son Consulat subrogé eût précédé son Consulat ordinaire, ou nous trouverions la note numérale II. dans notre Inscription, si son Consulat ordinaire avoit été antérieur au Consulat subrogé. Il est donc plus vraisemblable de supposer que *T. Sextius Magius Lateranus* Consul subrogé avec *L. Nonius Torquatus Asprenas*, étoit pere de *T. Sextius Lateranus* Collègue de *Lucius Verus*. *Conf. Reland. Fast. pp. 19. 20. 21.*

• VII.

D M
PHOEBVS

QVI ET TORMOGVS

HISPANVS

NATVS SEGISAMO

NE III K MARTIAS

C. BELLICIO TORQVA

TO. TI. CLAVDIO

ATTICO HERODE COS

DEFVNCTVS. IIII

NONAS AVGVSTAS

Q. MVSTIO PRISCO

M. PONTIO LAELIANO

COS

PHOEBION ET PRIMI

GENIA FILIO KARISSI

MO FILIO DVLCISSI

MO FECERVNT

Cette Inscription est gravée sur un Marbre long d'un pied

K k k iij

*Mém. de Trév.
Juillet 1728.
page 1551.*

dix pouces, & large de dix pouces, qui fut déterrée auprès de Rome en 1728. lorsque M. le Cardinal de Polignac y faisoit creuser autour du *Columbarium* de Livie; il est aujourd'hui conservé dans la magnifique collection de statues, bustes & bas-reliefs antiques que S. E. a apportez de Rome. D'abord que ce monument eut été découvert, on le publia dans les *Journaux de Trévoux*, avec quelques observations. J'ai cru qu'il méritoit aussi d'avoir place dans les *Mémoires de l'Académie*, & la copie que j'en donne, a été prise très-exactement sur l'original.

*Gruter. Ind.
Grammat.
Fabrett. c. 3.
pag. 145. seqq.
Malv. Marm.
Fels. p. 438.
Gud. CXXXV.
5. CLIII. 7.
CCCXLIV. 13.
Gruter.
DCXXIX. 8.
DCCLXXIV. 3.
CMXLVIII.
2.*

*Fabrett. pag.
146. n. 174.*

PHOEBVS QVI ET TORMOGVS.] Le jeune homme sur le tombeau duquel *Phæbion* son pere & *Primigenia* sa mere avoient fait mettre cette Inscription, portoit deux surnoms, *Phæbus* & *Tormogus*. Cet usage de donner deux surnoms à la même personne, étoit devenu assez commun à Rome sous les Empereurs, & on en trouvera un très-grand nombre d'exemples dans les recueils de Gruter, de Fabretti, de Malvasia & de Gudijs. On reconnoît ce double surnom par les mots QVI ET, QVAE ET, ou SIVE, qu'on trouve entre deux dans les Inscriptions Latines, & par ο καὶ & ἢ καὶ dans les Grecques; car il est à propos de remarquer qu'il étoit aussi en usage parmi les Grecs de porter deux surnoms différens, on en trouve trois exemples dans Gruter. L'un des deux surnoms étoit ce que nous appellons un *sobriquet*, & cependant il paroît qu'on donnoit quelquefois ce second surnom à des enfans dès qu'ils étoient nez, comme on peut en juger par le commencement d'une Inscription du Recueil de Fabretti:

NOME. VISIT. ANNO. ET MENŒIBVS. VIII. DIEBVS. XII.

H. S. E. S. T. T. E

NOME. FVIT. NOMEN. NAESIT. NASCENTI. CVSVCCIA
VTRAQVE. HOG. TITVBO. NOMINA SIGNIFICO.

Le nom de TORMOGVS doit être Espagnol, mais je doute fort qu'on eût ainsi appelé le jeune *Phæbus*, parce qu'il étoit

de la Nation que Pline nomme *Turmodigi*; car il étoit très-rare que des personnes de condition libre portassent le nom de leur pays, cela étoit réservé aux Esclaves, qui sont souvent nommez *Davus*, *Geta*, *Syrus*, &c. Les *Turmodigi* de Pline peuvent être les mêmes peuples que Ptolémée a appellez *Mourmodigi*, & qu'il place au-dessous des *Cantabres* & des *Palendones*. Mais je ne crois pas qu'il faille réformer le texte de Ptolémée sur celui de Pline; & s'il étoit nécessaire de corriger le texte d'un de ces deux Ecrivains, je serois plus porté à changer *Turmodigi* en *Murbogi*, dans le dernier; car M. Vesseling dans ses excellentes notes sur l'Itinéraire d'Antonin, a observé que le nom de *Murbogi* étoit le seul qui remplit exactement la mesure d'un vers de Gratius, que tous les Critiques ont cru altéré :

Ptol. Geogr.
lib. II. c. 6.

Vesseling. Not.
in Itiner. Anton.
pag. 449.

Grat. Cyneget.
vers. 5 & 6.

*At tibi contra
Callæcis lustratur equis scruposa Pyrene;
Non tamen Hispano Martem tentare minacem
Ausim, Murcibii vix ora tenacia ferro
Concedunt.*

Le nom des *Murcibii* ne se trouve ni dans les Géographes, ni dans les Historiens, & s'il faut le changer en un autre nom plus connu, on ne peut lui substituer ni *Myrcini*, comme quelques Sçavans l'ont proposé, ni *Martubii* avec quelques autres, puisque dans ce passage il s'agit uniquement de chevaux d'Espagne. *Murbogi* convient parfaitement & pour le sens & pour la mesure du vers; ainsi je crois que la leçon de Ptolémée est préférable à celle de Pline.

HISPANVS NATVS SEGISAMONE.] Ségisamone étoit une des quatre villes des peuples appellez *Turmodigi* ou *Murbogi*, qui s'assembloient à *Clunia* dans l'Espagne citérieure: *In conventum Cluniensem*, dit Pline, *Varduli ducunt populos XIV. ex quibus Albanenses tantum nominare libeat; Turmodigi quatuor, in quibus Segisamonenses & Segisamejulenses.* Les quatre villes des *Murbogi* étoient, suivant Ptolémée, *Braium* ou *Brauhum*, *Siboraca*, *Deobrigula*, *Seisfacum*. Ce Géographe a mis *Segisama-*

Plin. lib. III.
cap. 3.

*Itiner. Anton.
pag. 449. edit.
Vesseling.*

Ibid. p. 454.

Ibid. p. 394.

Julia au nombre des villes des Vaccéens; mais comme il ne nomme en aucun endroit *Ségisamon*, je souscrirois volontiers à l'avis de Jérôme Surita, qui fit dans le texte de Ptolémée, Σεγασάμων, au lieu de Σεπασάμων, nom inconnu à tous les anciens Géographes. L'Itinéraire d'Antonin fait mention de Ségisamone en trois endroits; dans l'un il la place entre *Dessobriga* & *Deobrigula*, à quinze milles de chacune de ces deux villes; dans l'autre il l'avoit située entre *Deobrigula* & *Lacobriga*, à une égale distance de l'une & de l'autre, & cette position peut causer quelque embarras, car dans un troisième passage il compte trente milles de *Lacobriga* à Ségisamone. Mais si l'on fait attention que lorsqu'un auteur semble avancer dans un endroit le contraire de ce qu'il a dit dans d'autres passages, c'est cet endroit unique qui doit être réformé sur ce qui est établi ailleurs, on s'apercevra que l'endroit où l'Itinéraire compte trente milles de *Lacobriga* à Ségisamone, étant conforme à celui où il compte quinze milles de *Lacobriga* à *Dessobriga*, & autant de *Dessobriga* à Ségisamone, il est vraisemblable que dans le passage où l'on ne trouve plus que quinze milles entre *Lacobriga* & Ségisamone, le copiste a oublié le nom de *Dessobriga*, & a omis de même les quinze milles qu'il y avoit de cette ville à *Lacobriga*.

*Onuphre. Comm.
in Fast. lib. II.
pag. 226.*

*Gruter. CCCI.
MCCCXVI. 1.
Rin. cl. XVII.
169.*

III K MARTIÆ. C. BELLICIO TORQUATO. TI. CLAUDIO ATTICO HERODE COS.] Il n'y a point de difficulté sur l'année du Consulat de *Bellicius Torquatus* & d'*Atticus Herodes*, car ils furent Consuls ordinaires, & leurs noms se trouvent dans tous les Fastes à l'an 896. de Rome, 143. de l'Ere Chrétienne. Onuphre est le premier qui a découvert les noms de famille de ces deux Consuls sur une ancienne Inscription. Plusieurs autres Inscriptions sont datées du même Consulat, on les trouvera dans les Collections de Gruter & de Reinesius. *C. Bellicius Torquatus* étoit fils d'un autre personnage de même nom qui avoit été Consul avec *M. Acilius Glabrio*, l'an de Rome 877. de Jesus-Christ 124. Le second de nos Consuls étoit le célèbre Orateur

Orateur *Herodes*, né à Athenes, dont Philostrate a écrit la vie, & qui avoit donné des leçons d'éloquence & de rhétorique aux Empereurs Marc-Aurèle & *Lucius Verus*. Outre tout ce qu'on trouve sur son sujet dans les Ecrivains du second siècle de l'Ere Chrétienne, il en est souvent fait mention dans les Monumens antiques. Les deux colonnes qu'on voyoit à Rome dans le Palais Farnése, & dont les inscriptions étoient en anciens caractères Ioniques, avoient été placées par l'ordre d'*Atticus Herodes* dans une campagne à trois milles de Rome, près du grand chemin appelé *Via Appia*. Au commencement du siècle passé on déterra encore auprès de Rome deux Inscriptions en vers Grecs, gravées sur les bases des statues d'*Herodes* & de sa femme *Regilla*. Ces Inscriptions ont été sçavamment expliquées par Casaubon & par Saumaïse. M.^{rs} Spon & Whéler virent en divers endroits de la Grece des Monumens élevez en l'honneur du même *Herodes*, & ils les ont publiez dans la relation de leur voyage.

DEFUNCTVS IIII NONAS. AVGVSTAS. Q.
MVSTIO PRISCO M. PONTIO. LAELIANO. COS.]

Les noms de ces deux Consuls ne se trouvent point dans les Fastes; ils ont donc été Consuls subrogez, & dès-lors on sent combien il est difficile de former des conjectures sur l'année où ils ont exercé pendant quelques mois la première Magistrature de Rome. Il est très-singulier que dans cette Inscription on n'ait pas marqué suivant l'usage le plus commun, combien le jeune *Phæbus* avoit vécu d'années, de mois & de jours, & qu'on se soit contenté de marquer le jour de sa naissance & celui de sa mort, en y joignant les noms des Consuls qui étoient en charge lorsqu'il naquit & lorsqu'il mourut. Cette singularité avoit d'abord fait penser aux sçavans Auteurs des Mémoires de Trévoux, que ce jeune enfant étoit mort dans l'année même de sa naissance, & que par la double date des Consuls ordinaires & des Consuls subrogez, il devoit être aisé à ceux qui lisoient l'Inscription, de

Mem. Tome XV.

LII

*Philostr. vit.
Soph. lib. 11. 2
pag. 145. ad
566.
Capitol. Marc.
cap. 2. & Var.
cap. 2.*

Græc. XVII. 1.

*V. Cl. Salm.
not. in Inscript.
Herod. & Regil.
Paris. 1618.*

*4.
Whell. Voyag.
to. 11. pp. 444.*

*445.
Spon. Voyag.
tom. III. pag.
220. 221.*

*Mém. de Trev.
Juillet 1728.
pp. 1553.
1554.*

comprendre que *Phœbus* avoit vécu cinq mois & deux jours. Mais en proposant cette conjecture, les Journalistes observent avec raison, que le mot *Hispanus* y forme une difficulté qu'on ne sçauroit lever; car il n'est point vraisemblable que les parens de cet enfant l'eussent fait porter de Ségisamone à Rome dans un âge si tendre. Il faut donc tenter quelque autre moyen de découvrir à peu-près l'année du Consulat subrogé de *Q. Muslius Priscus* & de *M. Pontius Lælianus*. Je dis à peu-près, parce qu'à moins de recouvrer des Fastes où tous les Consulats soient marquez sans exception, on ne pourra jamais réussir à fixer précisément les années des Consuls subrogez, dont il est souvent fait mention dans les anciens Monumens.

*Cicer. lib. 1. in
Verr. num. 51.
52. 53.*

*Gruter.
CCCCXL. 4.
Spart Sever.
cap. 13.*

Je ne trouve point ailleurs le nom de *Q. Muslius Priscus*, le premier de nos deux Consuls subrogez. La famille *Muslia* n'avoit pas été illustrée dans le tems de la République, & le seul personnage de cette famille dont il soit parlé dans les anciens Auteurs, est *C. Muslius* Chevalier Romain & Publicain, ou Fermier des droits que la République levoit dans la Sicile du tems de Cicéron, qui nomme ce *C. Muslius* dans un de ses Discours contre Verrès. Je ne sçais si le premier de cette famille qui est entré dans le Sénat, ne feroit point *T. Muslius Hostilius Fabricius Medulla Augurinus*, à qui l'Empereur Trajan accorda le même rang qu'à ceux qui avoient été Tribuns, & qui devint dans la suite Préteur & Pontife. Nous apprenons ces particularités d'une Inscription rapportée par Gruter. Spartien met au nombre des personnages considérables que Sévère fit mourir lorsqu'il revint à Rome après la défaite d'Albin, un *Muslius Fabianus*, qui pourroit bien être fils du *Q. Muslius Priscus* de l'Inscription que j'examine.

A l'égard de *M. Pontius Lælianus* le second de nos Consuls subrogez, quoique les Historiens qui nous restent ne nous aient rien appris de lui, une belle Inscription déterrée à Rome en 1555. supplée à leur silence. Malgré sa longueur,

je ne laisserai pas de la rapporter toute entière, parce qu'elle nous fournit un détail des différens emplois par lesquels *Pontius Lælianus* avoit passé, & qu'on peut la considérer comme un abrégé de sa vie :

Gruter.
CCCLVII. 2.

M. PONTIO. M. F. PVP

L. AETIANO. LARCIO. SABINO. COS. PONTIFICI SODALI. ANTONINIANO. VERIANO FETIALL. LEG. AVG. PR. PR. PROV. SYRIAE. LEG. AVG. PR. PR. PROV. PANNON. SVPER. LEG. AVG. PR. PR. PANNON. INFER. COMITI. DIVI. VERI. AVG. DONATO. DONIS MILITARIB. BELLO. ARMENIACO. ET. PARTHICO AB. IMP. ANTONINO. AVG. ET. A. DIVO. VERO. AVG. NIVI. ICA AVR ANTONINI. AVG. ET. M. VERI. BELLO GERMANIC. ITEM. COMITI. IMP. ANTONINI. AVG. GERMANICI SARMATICI. LEG. LEG. I. MINER. CVRATORI. CIVIT. ARAVS PROV. GALLIAE. NARB. PRAETORI. TRIB. PLEB. CANDIDATO IMP. DIVI HADRIANI. AB. ACT. SENAT. QVAESTOR PROV. NARB. TRIB. MIL. LEG. VI. VICT. CVM. QVA. EX. GERM. IN BRIT. TRANSIT. IIII VIR. VIAR. CVRANDAR HVIC. SENATVS. AVCTORE. M. AVRELIO. ANTONINO AVG. ARMENIAC. MEDIC. PARTHIC. MAXIMO GERM. SARMAT. STATVAM. PONI. HABITV. CIVILI. IN. FORO. DIVI. TRAIANI PECVNIA PVBLICA. CENSUIT

Dans la copie que Gruter a suivie, & que j'ai représentée fidèlement, il y a une faute dès le premier mot de la seconde ligne, où il faut lire LAELIANO au lieu de L. AETIANO. A la dixième ligne on doit aussi changer M. VERI en DIVI VERI; car *Lucius Verus* n'a jamais porté le prénom de *Marcus* dans aucun tems, & il avoit déjà été mis au nombre des Dieux quand cette Inscription fut gravée.

Au reste, quoique ce Monument nous instruisse assez de ce qui concerne *M. Pontius Lælianus*, nous ne sçaurions en tirer des lumières suffisantes pour déterminer l'année de son

Lilij

V. Tillem. Hist.
des Emp. to. II.
pag. 427. &
p. 632. suiv.

Consulat. Tout ce que nous pouvons dire, c'est 1.^o que ce Consulat est antérieur à l'an 180. de l'Ere Chrétienne, puisque *Lelianus* est appelé Consul du vivant de Marc-Aurèle, qui mourut le 17. Mars de la même année. 2.^o qu'il est très-probable que ce Consulat a même précédé l'an 177. parce qu'avant le mois d'Août de cette année, Marc-Aurèle avoit donné le titre d'Auguste à son fils Commode. Or la statue élevée à *Lelianus* déjà Consul, lui fut décernée par l'autorité de Marc-Aurèle seul, d'où l'on doit conclure que ce Prince ne s'étoit pas encore choisi son fils pour Collègue. Il n'y a même aucune apparence que *Lelianus* ne soit parvenu au Consulat qu'en quelques-unes des années précédentes, car il avoit été fait Tribun du Peuple sous Hadrien, & il n'est pas vraisemblable qu'il n'eut été nommé Consul qu'après un intervalle d'environ quarante ans. D'ailleurs le *Phœbus* de l'Inscription conservée chez M. le Cardinal de Polignac, étant né l'an 143. & étant mort sous le Consulat de *Lelianus*, il auroit été homme fait, & auroit depuis long-temps embrassé quelque état, ou suivi quelque profession, si ce Consulat avoit été postérieur à l'an 170. Mais outre que dans son épitaphe on ne dit rien sur le parti qu'il avoit pris dans le monde, on voit bien par les épithètes affectueuses dont se servent ses parens, qu'il est mort très-jeune. Voici donc ce que je puis conjecturer de plus plausible sur les Consuls subrogés de notre Inscription. *Lelianus* fut un des Généraux qui accompagnèrent *Lucius Verus* dans la guerre contre les Parthes l'an 161. ces Généraux avoient été choisis parmi ceux qui avoient été honorez auparavant du Consulat, comme on peut en juger par l'exemple d'*Avidius Cassius*, de *Statius Priscus* & de *Martius Verus*. On peut donc croire que *Lelianus* leur Collègue, a été Consul subrogé pendant quelque-une des dernières années d'Antonin Pie, & par-là le Consulat de *Q. Muslius Priscus* & de *M. Pontius Lelianus* devra être placé entre les années 143. & 161. de l'Ere Chrétienne.

VIII.

REVECAE INNOCENTI QVAE VIXIT
ANNVM VNVM MENSEM VNVM
DIES XVII BENE MERENTI IN PACE
DEPOSITA VIII. KAL. SEPTEMBRES
FLAVIO CAESARIO ET NONIO
ATTICO VV CC CONSS
PARENTES BENE MERENTI FECERVNT

Cette Inscription a été copiée à Rome en 1737. par M. le Président de Mazangues : quand même les mots *in pace deposita* ne nous indiqueroient pas que c'est l'építaphe d'une petite fille Chrétienne, son nom seul ne nous permettroit pas d'en douter. REVECAE est la même chose que REBECAE ; car dans les Inscriptions des 4.^e & 5.^e siècles de Jesus-Christ, l'V consonne est très-fréquemment employé pour le B ; les Tables Grammaticales de Gruter & de Reinesius en fournissent une infinité d'exemples.

Grut. & Reines.
Inscr. Inscc.
c. 19.

Les noms pris de l'ancien Testament étoient assez rares parmi les Chrétiens Occidentaux pendant les premiers siècles de l'Eglise, & dans ce grand nombre d'Inscriptions Chrétiennes recueillies par Gruter, Aringhi & Fabretti, je trouve seulement un homme nommé *Elie*, & quatre femmes appelées *Suzanne*.

Grut. MLIII.
4.
Reines. ex Rom.
Subr. cl. XX.
196. 197.

Le tems de la mort de la jeune *Rebecca* est déterminé par la date des Consuls nommez dans l'Inscription. Tous les Fastes s'accordent à placer le Consulat de *Casarius* & d'*Atticus* en l'an de Rome 1149. de Jesus-Christ 397. mais jusqu'à présent on n'étoit pas assuré du nom de famille de ces deux Consuls.

424.
Fabretti. c. 8.
pag. 591.

Onuphre Panvini, le restaurateur des Fastes Consulaires & le pere de l'Histoire Romaine, comme l'appelle Scaliger, donnoit au premier le nom de *Flavius Casarius*, sans citer ni

Onuphr. Fast.
MLII. p. 60. &
Comm. in Fast.
pag. 302.

LII ij

*Ricciol. Chron.
Ref. tom. III.
pag. 55.*

*Reines. Ep. ad
Rupert. LXIX.
& Inscr. cl. 1.
39.*

*Reland. Fast.
Conf. p. 524.*

*Lib. XII. Cod.
Th. de Lustral.
Conlat.*

*Sozom. Hist.
Eccl. lib. IX.
cap. 2.*

Écrivain, ni monument antique, d'où il eût appris que *Cæsarius* étoit de la famille *Flavia*. Il nommoit le second Consul *Pontius Atticus*, uniquement parce qu'il étoit fait mention d'un homme qui portoit ce nom, dans une Inscription gravée du tems de Valentinien & de Valens. Les PP. Pétai & Riccioli ont suivi Onuphre à la lettre, mais le Pere Buchérius appelle le second de nos Consuls *Nonius Atticus*. Je ne sçais sur quel fondement Reinesius ayant vu la copie d'une Inscription où il est fait mention d'un *CLODIVS HERMOGENIANVS CAESARIVS*, a soutenu, & dans une de ses lettres à Ruperr, & dans son grand ouvrage sur les Inscriptions, qu'Onuphre s'étoit trompé en donnant à *Cæsarius* Consul l'an 397. le nom de *Flavius*, & qu'il falloit l'appeller *Clodius Hermogenianus Cæsarius*. Le sentiment de Reinesius a été adopté par Reland; mais pour prouver qu'Onuphre étoit dans l'erreur, il auroit fallu que ses deux sçavans Adversaires eussent montré l'identité du *Cæsarius* de l'Inscription avec le *Cæsarius* qui a été Consul: or bien loin qu'ils pussent en rapporter des preuves, rien au contraire n'est plus facile que de montrer que c'étoient deux hommes différens. Tout le monde sçait qu'après que l'Empire eut été, pour ainsi dire, partagé entre Rome & Constantinople, l'un des deux Consuls étoit toujours choisi en Orient & l'autre en Occident; ainsi, des Consuls de l'an 397. l'un a été, pour ainsi parler, Oriental, & l'autre Occidental. Or il est prouvé, d'un côté, par une Loy de l'an 384. donnée à Milan par Valentinien II. & adressée à Atticus, qui pour lors étoit Préfet du Prétoire, que ce même Atticus étoit Occidental; & d'autre part, plusieurs Loix données à Constantinople*, & adressées à *Cæsarius*, nous apprennent qu'il fut Préfet du Prétoire en Orient pendant les années 397. 398. 399. 400. & 401. & nous voyons par un trait de sa vie rapporté par Sozomène,

* Leg. 27. Cod. Theod. de Hæret. L. un. de Greg. Dam. L. 150. de Decur. L. 14. de bon. profen. L. 1. de superexact. L. 32. de Episc. &

Cler. Leg. 1. de Affesser. Dom. & Cancell. Leg. 62. de Curs. public. L. 14. de Pag. sac. & templ. &c.

qu'il étoit établi à Constantinople : comment donc ce *Casarius* auroit-il pu être le même que *Clodius Hermogenianus Casarius*, qui dans le monument rapporté par Reinesius, n'est dit ni Préfet du Prétoire, ni Consul, & qu'on pourroit prouver par ce monument même, avoir été établi en Occident ? car il faut remarquer que l'Inscription a été trouvée à Rome, que la famille *Clodia* a toujours vécu dans l'Occident, & que *Clodius Hermogenianus Casarius* y est dit *XV VIR Sacris Faciundis*, Sacerdote qui n'a jamais été connu dans l'Orient. Mais quand toutes ces raisons ne suffiroient pas pour détruire la conjecture de Reinesius, notre Inscription doit dissiper jusqu'au moindre doute ; & sur son témoignage, on doit à l'avenir placer dans les Fastes à l'an 397. de l'Ere Chrétienne, *Flavius Casarius* & *Nonius Atticus*, puisque ce monument nous apprend avec certitude le nom de famille de ces deux Consuls ; il assure même l'authenticité d'une autre Inscription qu'on lit dans l'ouvrage de Jacques Bosius sur la Croix de Jesus-Christ, ouvrage que les Compilateurs modernes des Fastes Consulaires auroient dû consulter. Voici l'Inscription qui y est rapportée :

*Jac. Bos. Cruc.
Triumph. l. VI.
c. 13. p. 710.*

DVLGIS ET INNOCENS HIC DORMIT SEVERIANVS P
IN SOMNO
PACIS QVI VIXIT ANNIS * P. M. L. CVIUS SPIRITVS IN LVCE * *Plus Mimes*
DOMINI SVSCEPTVS EST DIE P VIII. X. KL. MAR. DD NN 50.
FLAVIO CAESARIO ET NONIO ATTICO VV'CC
QVEM LOCVM
EMIT VERECVND A VXOR PASCASIO EPC P



D I S S E R T A T I O N SUR UN MONUMENT DES TRIBOCS.

● Par M. SCHEFFLIN. ●

21. Février
1738.

LES ruines de l'ancien *Brocomagus*, aujourd'hui *Brumt*, bourg situé à trois lieues de Strasbourg, m'ont fourni depuis peu un monument intéressant pour l'histoire de l'Alsace, & qui ne me paroît pas tout-à-fait indigne de l'attention du Public. J'y ai découvert une colonne antique de pierre rouge, qui a six pieds de haut sur un pied de diamètre, avec une Inscription bien conservée, gravée en lettres onciales de quatre pouces, dont les traits sont tels qu'on les tiroit dans le siècle où elle fut dressée. Voici ce qu'elle porte :

IMP. CAES. PVB
LIO. LICINIO
VALERIANO. PIO
FELICI. INVICTO
AVGVSTO. CIV.
TRIBOCORVM

Cela veut dire que la Communauté des Tribocs a érigé ce monument en l'honneur de l'Empereur Valérien, dont on a ajouté les éloges ordinaires de Pieux, d'Heureux & d'Invincible.

Cette découverte fait revivre un monument précieux de l'ancienne Alsace, érigé par un vœu général & solennel de toute la Nation, à l'honneur de son Souverain, dans une des principales villes, & même dans le cœur de sa patrie. Elle fixe l'habitation d'un ancien peuple belliqueux & conquérant, qui a élevé ses trophées sur les ruines d'une des plus respectables & des plus puissantes nations des Gaules, les Médiomatriciens.

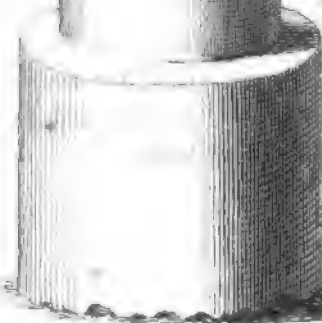
Le titre

*Inscription
de Pierre rouge,
Bourg de
trois lieues de*

*d'une Colonne
trouvée dans le
Brunt, à
Strasbourg*

P. CAES.
IO. LICIN.
ALERIAN.
ELICI. H.
GVSTO.
BOCOR.

Echelle de quatre pieds



Le titre & les noms de Valérien n'ont rien de singulier dans cette Inscription. Il y est appelé *Publius Licinius*, comme sur les Médailles & sur les Marbres. Onuphre cite une Inscription où il y a *P. Aurelius Licinius Valerius Valerianus*.

Les éloges qui suivent son nom, sont les mêmes dont on s'est servi dans les monumens publics; ainsi nous ne nous arrêterons qu'aux deux derniers mots, qui fourniront matière à plusieurs réflexions.

Les lettres CIV ne sçauroient être expliquées que par *Civitas*; or *Civitas Tribocorum* était la même chose que *Cives Triboci*, il y faut suppléer par le verbe *posuit*, *dicavit* ou *dedicavit*.

Les deux derniers mots de cette Inscription, malgré leur clarté apparente, ne laissent pas d'être susceptibles de deux sens, l'un relatif à toute la nation des Tribocs, l'autre en particulier aux habitans de l'ancien *Brocomagus*, ville des Tribocs, qui pouvoit avoir eu, outre ce nom ordinaire, celui de *Civitas Tribocorum*. Nous trouvons en effet le mot *Civitas* dans l'une & dans l'autre signification.

Si toute la nation Helvétique a été appelée par Jules-César^a, *Helvetia Civitas*, tout le corps des Tribocs a pu également avoir le nom de *Civitas Tribocorum*.

Les Marbres fournissent un grand nombre d'expressions, comme *Civitas Bojorum*, *Menapiorum*, *superioris Provinciae Illyrici*, &c.^b qui ont sûrement marqué les nations entières des Boiens, des Ménapiens, de l'Illyrie supérieure. D'un autre côté, l'on ne sçauroit contester non plus que la ville d'Autun en particulier ne soit aussi appelée par le même César, *Æduorum Civitas*, dont le nom ordinaire étoit *Augustodunum*^c.

Celle de Besançon, nommée communément *Vesontio*, fut

^a De Bell. Gall. lib. 1. cap. 12. où il dit: *Omnis civitas Helvetia in quatuor pagos divisa est*. César se sert encore en d'autres endroits du mot *Civitas* dans ce sens, de même que Saluste.

^b Voy. Grut. Inscript. pag. 496. 2.

Mem. Tome XV.

pag. 1096. 4. pag. 396. 1.

^c Notitia provinciarum Galliae, in Lugdunensi prima civitas Æduorum, hoc est Augustodunum. Voy. Chiffletii Vesontio, p. 1. pag. 29. Menetrier Hist. de la ville de Lyon, pag. 74.

dénotée par le même Auteur & par les Inscriptions, sous le nom de *Civitas Sequanorum*.

Aventicum étoit aussi connu par celui de *Civitas Helvetiorum*, & *Noviomagus* par celui de *Civitas Nemetum*. Il convient néanmoins de remarquer que ce n'étoit régulièrement que les Capitales qui avec leur nom propre, portoient celui de la nation dont elles étoient le chef-lieu; remarque qui nous fait prendre notre parti. L'histoire ancienne ne nous ayant laissé aucun vestige, que les Tribocs aient eu une Capitale, ou que *Brocomagus* l'étoit, nous pouvons croire que *Civitas Tribocorum* ne désigne pas ici en particulier l'ancienne ville de *Brumt*, mais toute la Communauté des Tribocs, & par conséquent que c'est elle qui a fait dresser à l'honneur de l'Empereur le monument en question.

En effet, si une ville de cette nation devoit être décorée de l'épithète de *Civitas Tribocorum*, c'étoit l'ancien *Argentoratus*, qui pourroit plutôt en avoir été le chef-lieu.

Pag. 60. 115.
8145.

C'est là où l'Itinéraire d'Antonin fait aboutir deux grands chemins, & trois autres*; c'est aussi là où les Romains avoient placé un Comte, sous les ordres du Duc de Mayence. Ils y avoient établi la principale fabrique des Gaules, pour les armes offensives & défensives de toutes les especes, au rapport de la Notice de l'Empire; & peu après, lorsque le Christianisme y eut pris le dessus, elle devint le siège épiscopal de la basse Alsace, ou des anciens Tribocs.

Une partie de cette nation Germanique ayant passé le Rhin en compagnie des Harudes, Marcomans, Vangions, Némètes, Séduisens & des Suèves, sous le commandement du fameux Arioviste, appelé au secours des Séquanois contre les E'duens, fut chassée de la Gaule par César; cependant nous trouvons les mêmes Tribocs revenus, mais l'on ne sçait à quelle occasion. Quoi qu'il en soit, on les voit peu après fixer leur demeure parmi les Médiomatriciens, qui s'étendoient alors depuis Metz jusqu'au rivage du Rhin.

* Ce qui a fait naître ensuite le nom de Strasbourg, ville des grands chemins: Grégoire de Tours est le premier qui l'appelle ainsi.

Les Tribocs s'y étoient sûrement fixez du tems de César; ses termes sont décisifs, lorsqu'il dit que le Rhin prend sa source dans le pays des Lépointiens, & porte ses eaux jusqu'à la Mer, en frisant les terres des Nantuatiens, Helvétiens, Séquanois, Médiomatriciens, Tribocs, & des Trévériens:

*Liv. 4. c. 10.
de la guerre des
Gaulois.*

Strabon, auteur du tems d'Auguste, parle de ces mêmes Tribocs comme d'un peuple déjà établi dans le territoire des Médiomatriciens. La bataille d'Arioviste ayant été donnée la 58.^e année avant l'Ere Chrétienne, sous le Consulat de *Calpurnius Piso* & de *Gabinus*, l'époque du retour des Tribocs & de leur fixation en-deçà du Rhin, doit commencer peu après.

*Geogr. liv. 4.
P. 193. & suiv.*

Ce que nous venons d'alléguer de César, nous conduit à établir les limites de ce peuple. Sa première habitation en-deçà du Rhin étoit enclavée dans le pays des Médiomatriciens; peu à peu il recula ses bornes avec tant de succès, que du tems de Plin & de Tacite il renvoya les Médiomatriciens au-delà des Vôges, aidé dans cette conquête par ses voisins & alliez les Némètes & les Vangions.

Depuis cette époque jusqu'à l'extinction de l'Empire d'Occident, nous trouvons les Tribocs placez entre les Séquanois, les Némètes, le Rhin & les Vôges; ce qui comprend toute l'étendue depuis Marckelsheim jusqu'à Guermersheim, par conséquent vingt-six lieues le long du Rhin. César lui-même donne aux Tribocs pour limites les Séquanois au midi, le Rhin au levant. Les Vôges les ont bornez vers l'occident, ils n'ont jamais pu pousser leur domination au-delà de ces montagnes.

A l'égard des limites du nord, il faut remarquer que *Norionagus* ou la ville de Spire, ayant toujours été regardée comme la Capitale des Némètes, voisins septentrionaux des Tribocs, on pourroit hasarder de les fixer à *Vicus-Julius*, qui paroît être *Guermersheim*, de façon que les Tribocs auroient à peu-près occupé ce que l'on appelle aujourd'hui la basse Alsace.

Ils renfermoient dans l'enceinte de leur domination,

M m m ij

plusieurs villes & bourgs considérables. Ptolémée, l'Itinéraire d'Antonin, la Table Théodosienne, Ammien-Marcellin & la Notice de l'Empire, nous fournissent les suivantes, dont quelques-unes sont sur le Rhin, d'autres au pied des Vôges, ou dans l'intérieur du pays.

ELCEBUS, aujourd'hui Selestad.

HELELLUS, à présent El.

ARGENTORATUS, Strasbourg. Ptolémée n'est pas bien d'accord avec lui-même, lorsqu'il le met dans les Vangions, tandis qu'il compte *Breucomagus* & *Elcebus* dans les Tribocs. *Argentoratus* étant au milieu de ces deux places, il doit avoir fait partie de la même nation.

CONCORDIA, Drulenheim. Il y a lieu d'être étonné que Beatus Rhenanus, Simler & Cellarius cherchent les restes de ce nom dans les ruines du château de *Kochersberg*, qui est éloigné de cinq lieues du Rhin. Les circonstances de la bataille de Julien contre les Allemans, rapportées par Marcellin, nous font assez connoître que *Concordia* étoit sur le Rhin. Je ne sçais par quelle raison Cluvier l'a mis dans les Némètes.

*Anna. Marcel.
liv. 16. ch. 12.*

TRIBUNI, endroit aujourd'hui inconnu; c'étoit cependant une forteresse Romaine, comme les deux précédentes.

SALETIO, Seltz, où nous trouvons le *Præfectus militum Pacensium*, sous le commandement du Duc de Mayence.

TABERNÆ, Rheinzabern, gardé par la légion des Ménapiens. Ceux-ci, de même que les *Pacenses*, étoient une partie des trente-deux légions appelées *Comitatenses*, subrogées aux *Prætoriennes*.

*Not. Imp. Oc-
cid. p. 146.*

VICUS-JULIUS, Guermersheim, où l'on marque la légion des *Andéréciens*. La Notice de l'Empire, qui nous fait connoître toutes ces garnisons, représente dans ses figures les trois dernières places comme bien fortifiées avec des tours hautes & quarrées.

Dans l'intérieur du pays il y a *TRES-TABERNÆ*, Saverne, à l'entrée des Vôges. Cette ville pouvoit avoir pris ce nom de trois retranchemens qui y étoient apparemment alors, &

formoient trois différentes cités ou quartiers, dont on voit encore aujourd'hui les séparations.

L'ancienne tour qui y subsiste, doit être rapportée au tems de l'Empereur Julien, qui avoit fortifié de nouveau cette place, détruite peu auparavant par les Allemans. L'Italie & l'Epire avoient des villes de ce même nom de *Tres-taberna*.

BRUCOMAGUS, Brumt.

Une ancienne Inscription dont il sera fait mention ci-dessous, nous engage d'ajouter aux villes & forteresses précédentes *LUCUS AUGUSTI*, dont il n'y a point de vestige dans l'Histoire.

Enfin il faut y placer aussi nécessairement un troisième *TABERNÆ* appelé *Bergzabern*, parce que son nom, commun avec les deux autres, dénote son origine Romaine. Cette forteresse assûroit pareillement une des principales gorges de la montagne des Vôges; c'est à celle-ci qu'Adrien de Valois rapporte le *Tabernæ* d'Aufone. C'est ainsi que les Romains appelloient quelques places frontières, à cause des tavernes qui s'y établirent pour la commodité des troupes. *Notitia Gall. pag. 542.*

Si l'on pouvoit compter sur le rapport d'un anonyme du XIII.^e siècle, il faudroit encore joindre *Novientum* & *Altisona*. C'est au premier de ces endroits que Jule-César a sacrifié à Mercure après sa victoire sur les Germains, suivant cet Auteur; & selon lui, l'Abbaye d'Ebersheimmunster a été bâtie ensuite à la même place, comme celle de Saint-Odile a succédé au château d'*Altisona*. Mais l'autorité de cet anonyme est trop foible pour pouvoir servir de preuve dans des tems aussi reculez.

Plusieurs Modernes* donnent à la ville de *Wissembourg* en basse Alsace, le nom de *Sebusium*. L'on avance qu'un peuple nommé *Sebusii* ou *Sebusiani*, avoit demeuré dans ce canton avec les *Tarbelli*; mais cette hypothèse n'est fondée que sur un endroit corrompu d'Ammien-Marcellin, où, au lieu de *Tabernas* & *Salsianem*, comme les meilleurs MSS. portent, *Liv. 16. ch. 2.*

* *Beatus Rhenanus Rer. Germ. lib. 3. pag. 324. Hertzog dans la Chronique d'Alsace, liv. X. ch. 1. Munster dans sa Cosmogr. liv. 3. ch. 150.*

on avoit lû *Tarbellos* & *Sebusianos*, ce qui avoit donné naissance à ces deux peuples imaginaires.

Noit. Gall. p. 42. Nous devons porter le même jugement sur les *Caracates*, malgré Adrien de Valois qui les a cru réels, si bien qu'il y a placé l'*Argentoratus*.

Liv. 4. Hist. chap. 70. Tous les Géographes & Critiques conviennent que Tacite, où on les veut trouver, est aussi corrompu dans cet endroit, & qu'il faut substituer un autre nom au lieu de *Caracates*, ignorez de toute l'Antiquité.

Clavier y substitue celui de *Nemetes*. Les conjectures des autres varient. *Argentoratus* ayant été dans les Tribocs, comme on l'a prouvé ci-dessus, & ce que notre monument confirme aussi, comment pouvoit-il être dans les *Caracates*?

Geogr. antiq. to. 1. p. 303. Cellarius avoit grande envie de placer aussi dans les Tribocs les villes d'*Argentuarina* & de *Rufiana*, ensuite il a pris le bon parti, & donné la première aux Séquanois; mais je ne sçais comment il a pu mettre le *Rufiana* dans les Tribocs, lui qui prend cet endroit pour *Rufac*, ville plus avancée vers l'intérieur de la Séquanie, que l'*Argentuarina* même, qui est aujourd'hui *Harbourg* près de Colmar. Il ne devoit pas même prendre *Rufac* pour *Rufiniana*, puisque Ptolémée le range dans les *Nemetes*.

Les Tribocs n'ont fondé aucune des places dont nous venons de parler. Le goût des Peuples Teutoniques n'étoit pas porté à bâtir des villes, soit par aversion pour tout ce qui relâche le courage, soit par un penchant naturel pour la liberté, & parce qu'ils sçavoient que les mêmes remparts qui défendent contre les ennemis, asservissent quelquefois sous des maîtres; d'ailleurs ils se plaisoient à changer de lieu. Ils évitoient les villes, à ce que dit Ammien, de même que si c'eût été des filets & des prisons; c'est pourquoi les Allemans, lors de leur irruption dans les Gaules, y en avoient abbattu ou ruiné plus de quarante-cinq, sans compter les forts & les petits châteaux. C'est de-là que toute l'ancienne Germanie ne nous fournit pas une seule ville du tems de Tacite. Les noms même de celles que nous venons de marquer, les ma-

Gaulois, les autres, & même la plupart, Latins, font connaître que toutes avoient pour fondateurs les Gaulois ou les Romains. D'un autre côté, à peine les Tribocs eurent-ils chassé les Médiomatriciens Ripuaires de leur pays, qu'eux-mêmes furent subjugués à leur tour par les Romains; & ceux-ci qui en demeurèrent les maîtres pendant plus de cinq siècles, regardoient toujours ce pays comme un boulevard contre les nations barbares, qui ont tant de fois entrepris de pénétrer par-là dans l'intérieur des Gaules, & qui y ont même réussi par la suite. C'est de-là que nous trouvons dans l'ancienne Alsace, le long de la grande route du Rhin, ces fréquentes garnisons de la VIII.^e XIX.^e & de la XXII.^e Légion ^a, & dans le bas Empire, ces *Audéréciens* & *Ménapiens*. C'est de-là que viennent ces forts & ces villes fortifiées, ces camps, ces murs épais bâtis dans les gorges & sur les hauteurs des montagnes des Vôges, dont il reste encore aujourd'hui de grands & magnifiques vestiges dans les Comtés de Dabo & d'Ochsenstein, à Saint-Odile, à Niderbronn, à Framont & ailleurs. Après le dénombrement des villes que nous venons de faire ci-dessus, il y a lieu de s'étonner qu'il se trouve des Auteurs modernes ^b qui s'efforcent de placer cette Nation entre les Némètes & les Vangions. Pour établir ce paradoxe, on se fonde sur l'ordre que Pline & Tacite ont observé en nommant conjointement ces trois peuples. L'un & l'autre mettent les Tribocs au milieu, & c'est de-là qu'on veut tirer une preuve pour leur véritable position ^c, tandis qu'il est évident que ces Historiens vouloient uniquement faire connaître au lecteur que ces Peuples Germaniques avoient passé dans la Gaule Ripuaire, & qu'ils y avoient fixé leur demeure, sans faire attention à l'ordre de leur habitation. Comment les auteurs de ce sentiment ont-ils pu resserrer cette puissante Nation entre les Némètes & les Vangions, dont les capitales,

^a Tache dit qu'il y avoit huit Légions Romaines le long du Rhin, *liv. 4. chap. 5. des Annales*.

^b L'Auteur de la Notice de l'ancienne Alsace, qui est à la tête de

l'Histoire de cette province, *pag. 4.*

^c *Ipsam Rheni ripam haud dubie Germanorum populi colunt, Vangiones, Triboci, Nemetes. Tacit. Germ. cap. 28.*

*Ptolém. Geogr.
liv. 2. ch. 9.
Pag. 80.*

Noviomagus, Borbitomagus, Spire & Worms, ne sont éloignées l'une de l'autre que de fix lieues? Les Tribocs n'auroient eu, à ce compte, que deux ou trois lieues de pays. En adoptant ce système, où placer les villes d'*Elcebus* & de *Breukomagus*, situées dans le canton de ce peuple? Comment arranger l'Itinéraire d'Antonin, qui commence par *Elcebus*, continue par *Argentoratus, Saletio, Tabernæ*, & fait tomber enfin son Voyageur à *Noviomagus*? La Table Théodosienne de Peutinger s'accorde là-dessus avec l'Itinéraire & avec Ptolémée. Enfin, notre colonne trouvée dans le cœur des Tribocs, dédiée par toute la Nation à son Souverain, érigée dans le centre du pays, semble fournir un nouveau moyen contre un sentiment si légèrement fondé. Nous pouvons donc prendre pour vrai & constaté, que les Tribocs étoient, par rapport à l'ordre de leur situation, le premier Peuple Germanique de tous ceux qui habitoient dans les Gaules le long du Rhin, & par conséquent que c'étoit la basse Alsace, où commençoit la *Germanie supérieure*, qui a toujours fait partie de la Gaule Belgique, tandis que les Séquanois, qui occupoient la haute Alsace, étoient de la Celtique, à cause de leur origine Gauloise; par la suite du tems ils ont été rangés aussi dans la Belgique.

Nous venons de dire que notre monument étoit placé dans le cœur de la nation. La position de *Brunn* se fait assez connoître, c'est incontestablement l'ancien *Brocomagus*. Ptolémée est le premier Auteur qui en parle, il l'appelle *Βροκόμαγος*. L'Itinéraire d'Antonin, Ammien-Marcellin & la Table Théodosienne en font mention, avec quelque différence des Manuscrits, dont les uns marquent *Brocomagnus*, les autres *Brocomatus* ou *Brotomagus*, les meilleurs *Brocomagus*, nom composé de deux mots Celtiques. *Mag* dénotoit une habitation, & se trouve à la fin du nom de beaucoup de villes de l'ancienne Gaule. Telles étoient *Viro-magus, Juliomagus, Augustomagus, Caesaromagus, Tornomagus, Montalomagus, Cisomagus, Mosomagus, Romomagus, Argoviomagus, Vindomagus, Rigomagus, Vinomagus*, plusieurs *Noviomagus*, dont l'un est dans le voisinage d'Alsace, de même que

que *Borbetomagus*. Les Romains y ont toujours ajouté leur terminaison.

Bruoch, autre mot Celtique, signifie un endroit marécageux*, ainsi *Bruochmag*, dont les Romains ont composé leur *Brocomagus*, veut dire une habitation près des marais; une partie de la contrée de ce bourg est encore aujourd'hui marécageuse. Les vestiges de l'ancienne ville font connoître qu'elle étoit très-étendue.

La figure de notre colonne ne nous fait pas connoître à quel usage elle peut avoir été posée. Si le moindre vestige de quelques nombres y paroïssoit, je l'aurois d'abord prise pour une colonne milliaire. Au défaut de cela, nous pouvons conjecturer que c'est un pilier qui a fait partie d'un autel, temple, porté, ou d'un autre édifice public, fait à l'honneur de Valérien.

Les débris d'une pareille colonne de la même grosseur, que j'ai trouvée dans le même endroit, m'ont confirmé dans ce sentiment. Valérien ayant régné depuis l'an 253. de l'Ère Chrétienne, jusqu'en 260. où il fut fait prisonnier par les Perses, nous chercherons l'époque de ce monument dans l'intervalle de ces sept ans. Pollion, Victor, Eutrope, Zosime & Zonare nous apprennent que Valérien avoit de rudes guerres à soutenir contre les Germains, qui cherchoient à passer le Rhin & à faire une grande irruption dans les Gaules. Ils furent défaits par les troupes que commandoit son fils Gallien, qui en prit le titre de *Germanicus Maximus*. Ces Germains pouvoient bien être les Francs qui habitoient alors le bord de l'autre côté du Rhin, & on marque que Gallien leur fit la guerre. Aussi est-ce sous lui que nous en trouvons la première mention, vers l'an 263. dans Trebellius Pollio, ce qui fait croire que leur confédération n'est que du deuxième siècle, au moins ne s'est-elle manifestée qu'après le milieu du troisième. La victoire de Valérien & de Gallien, arrivée en 256. est confirmée par des Médailles de ces

*Mezzabarb.
Numm. Imp.*

* Un des quartiers de la ville de Strasbourg, qui est marécageux, porte encore aujourd'hui le nom de *Bruoch*. pag. 367.

Princes, qui portent *Victoria Germanica*, où la figure oblongue des boucliers fait même connoître que cela regardoit les Germains. Elle est conforme à celle que nous trouvons sur l'arc d'Orange, monument de la défaite des Teutons.

L'année de ce grand & heureux événement de Valérien ne pourroit-elle pas fixer l'époque de notre monument?

La manière d'exprimer le nom des Tribocs n'est pas uniforme dans les anciens Auteurs, Strabon écrit *Τεβόχοι*, Ptolémée *Τεβόχοι*, Jule-César *Tribocci*, Pline *Tribochi*, Tacite *Triboci*. L'orthographe de ce dernier est celle que notre Inscription exprime aussi, & par conséquent c'est la bonne, appuyée de deux autres Inscriptions dont nous parlerons ci-après.

Lib. 3. p. 315.

Beatus Rhenanus a été dans la fausse persuasion, qu'ils furent aussi nommez *Triboni*.

Enfin, l'étymologie du mot Tribocs a embarrassé plusieurs Sçavans modernes, qui l'ont cherchée avec plus de curiosité que de succès. Les Historiens du moyen âge ont publié sans fondement, que les Trévériens & les Tribocs tiroient leur origine commune * de Trebeta, fils de Ninus & de Sémiramis, & qu'ils tenoient leur nom de ce fondateur. Un siècle éclairé comme le nôtre, ne défère pas beaucoup à l'autorité des Ecrivains peu clairvoyans, souvent fabuleux dans les matières de leur tems, & à plus forte raison dans celles qui sont beaucoup antérieures.

Sur rapport
d'Obrecht,
*Prod om. rer.
Alsac. p. 3.*

D'autres tirent cette étymologie de trois mots Germaniques combinez, *Die Rhin. Wohner*, par contraction, *D'riwohner*, accolée *ad Rhenum*, tandis qu'il n'est pas encore constaté qu'ils aient habité sur le Rhin, avant qu'ils l'eussent passé.

Enfin le sentiment le plus reçu dérive ce nom des mots Germaniques, *Drey Buchen*, trois hêtres, à cause du culte qu'on prétend que cette Nation rendoit à ces arbres, & à l'ombre desquels elle avoit coutume de tenir ses assemblées

* *Marianus, Sigebertus, Otto Frising. Conradus Usperg. Albert. Stad. Godofred. Viterb. Aeneas Sybicus, Nauclerus, Crantzius, Kyriander, Franc. Irenicus Exeg. Germ. lib. 11. pag. 369.*

de Religion & d'Etat. Cluvier avance cette conjecture, après Conrad Celtes, Rhenanus, Glaveanus, Willichius, Schadaeus, Coccius, suivis par plusieurs Sçavans plus modernes.

Ger. antiq.
liv. 2. ch. 11.
pag. 38.
Antiq. Germa.
prima Bebelin.
pag. 15.

Pour la fortifier, on prétend qu'il y a encore aujourd'hui en Alsace un endroit de ce nom, mais ce qu'il y a de certain, c'est que cet-endroit n'y existe point. Supposé son existence, on n'en sçauroit induire que les anciens habitans en eussent tiré leur nom. Il faut même observer que le hêtre n'a pas été un objet de religion des peuples Celtiques, comme le chêne.

Les Tribocs se sont trouvez enveloppez dans la conquête des Gaules faite par les Francs; & depuis ce tems-là ce nom s'est perdu pour faire place à celui d'*Alesaciones*, dont nous trouvons la première mention dans Frédégaire, & qui dénote les habitans sur la rivière d'*Ill*. *Elfaff* marque *sedes Elli*, le siège ou le cours de l'*Ill*.

La signification du mot *Alsace* a été plus étendue, ayant aussi compris le pays que les Séquanois avoient occupé sur le Rhin, & qui compose aujourd'hui la haute Alsace. Il n'est même resté dans la province aucun vestige du nom des Tribocs.

Les voisins en ont conservé quelque chose. A Belfort le *pays de Trébay* en langue vulgaire dénote la basse Alsace, & à Metz on appelle le chanvre d'Alsace, *chanvre de Tréboc*. Le monument que je viens de découvrir, est le premier trouvé dans le pays, où il soit parlé de ce peuple. La vérité est qu'il existe deux Inscriptions où on lit le mot *Triboc*, l'une dans Gruet, qui contient ces mots: *Mattonius Restitutus Civis Tribocus negotiator artis macellariae*, & l'autre dans Spon, qui rapporte un *T. Nigrius similis Tribocus ex Germania superiore Luco Augusti*; mais ces Inscriptions trouvées ailleurs, ne faisant mention que de deux citoyens morts hors de leur pays, l'on peut dire que la nôtre est la première trouvée dans la province même, & dressée par un vœu commun de la Nation, à l'honneur de son Souverain, par conséquent elle est jusqu'à présent unique dans son espece.

Inscript. to. 8.
p. 647 n. 5.

Miscell. erudita.
antq. p. 188.



R E F L E X I O N S

*Sur une Médaille de GALERIUS ANTONINUS,
fils de l'Empereur ANTONIN-PIE.*

Par M. DE BOZE.

Mon. Tom. XV.

Pag. 468.



Assemblée
publique du
7. Avril
1739.

LES Historiens qui ont écrit la vie des Empereurs Romains, se sont fort étendus sur le caractère de douceur & de bonté, sur les vertus & les grandes qualités d'Antonin-Pie; mais ils nous apprennent peu de chose de l'état & de l'origine de sa famille. A peine donnent-ils à entendre qu'il y avoit de la parenté ou quelques alliances entre lui & les Empereurs Trajan & Hadrien ses prédécesseurs; & s'ils parlent de ses enfans, ils se contentent de dire qu'il en eut quatre, deux garçons & deux filles. Faustine, la cadette de ces deux filles, celle qui fut depuis mariée à son cousin-germain Marc-Aurèle, successeur d'Antonin-Pie, est la seule dont ils fassent une mention particulière. Non seulement ils ont négligé de nous transmettre le nom que portoient ses deux fils, qui devoient naturellement être l'objet de l'attention publique,

& l'espérance d'un Pere maître de l'Univers, ils n'ont pas même daigné nous apprendre s'ils étoient nez, s'ils étoient morts avant ou après que leur pere fut parvenu à l'Empire.

Les Marbres & les Médailles antiques, qui ont plus heureusement échappé à l'injure des tems, que n'ont fait les ouvrages manuscrits, nous dédommagent en partie du silence ou de la perte des Historiens; car il est à présumer, par exemple, que Dion, qui dans le peu qui nous reste des LXXX. livres de son ouvrage, est infiniment plus exact qu'aucun des autres Ecrivains de l'histoire Auguste, n'avoit pas omis un détail si nécessaire & si intéressant.

Il y a dans le seul Recueil de Reinesius, trois Inscriptions trouvées en différens tems, l'une à Aufbourg, l'autre à Capoue, & la troisième à Torre-di-Bagni, ville de la Campanie, qui ont été faites à l'honneur d'une Matidie, tante maternelle de l'Empereur Antonin, Tœur de Sabine, femme d'Hadrien, fille d'une autre Matidie nièce de Trajan, & petite fille de Marciane sœur de ce Prince. Voici la plus ample de ces Inscriptions:

Elles sont aussi rapportées par Velferus, dans ses Antiquités d'Aufbourg.

MATIDIA

DIVAE MATIDIAE AVG. F.
DIVAE MARCIANAE AVG. NEPTIS
DIVI TRAJANI AVG. PRONEPTIS
DIVAE SABINAE AVG. SOROR.
IMP. ANTONINI PII AVG.
P. P. MATERTERA.

Si ces monumens ne nous déterminent pas à croire avec un des plus hardis Critiques de ce siècle, que Trajan étoit véritablement, & non par simple adoption, fils de Nerva, pere d'Hadrien, & ayeul d'Antonin-Pie, ils nous forcent du moins d'avouer que les Auteurs de l'histoire Auguste ont eu d'autant plus de tort de ne rien dire du degré d'affinité de ces Empereurs, que cette parenté & ces alliances avoient

Le P. Hardouin.

été le principal motif de leur adoption & de leur élévation à l'Empire.

*Grut. Boissard.
etc.*

Trois autres Inscriptions rapportées par différens Auteurs, font mention d'ARRIA FADILLA^a mere d'Antonin, de JULIA FADILLA^b sa sœur, peut-être sœur utérine seulement, car la mere d'Antonin avoit été mariée deux fois, & d'AVRELIA FADILLA^c sa fille, l'aînée sans doute, de Faustine, & qui ayant épousé Lamia Silanus, mourut dans le tems qu'Antonin son pere alloit gouverner l'Asie en qualité de Proconsul.

Mais venons à ses deux fils que l'histoire auroit dû particulièrement nous faire connoître, & dont cependant elle ne nous dit rien.

Le docte Panvini a cru, & quelques Auteurs adoptant trop légèrement sa conjecture, ont assuré après lui, que l'aîné de ces enfans s'appelloit T. AVRELIVS FVLVIVS ANTONINVS, & le cadet T. AVRELIVS ANTONINVS, mais comme ils n'en rapportent aucune preuve, & que d'ailleurs ils sont contredits, du moins à l'égard de l'un des deux, par les monumens qui en ont été découverts, il faut s'en tenir pour celui-là au témoignage irréprochable des Médailles antiques, qui nous représentent ce jeune Prince au revers de Faustine sa mere, avec une Inscription qui le nomme M. GALERIVS, & quelquefois M. ANNIVS GALERIVS ANTONINVS. Il ne fit que joindre, suivant l'usage commun, au nom de son pere ANTONIN, ceux de Faustine sa mere, qui s'appelloit ANNIA GALERIA.

Tristan est le premier de nos Antiquaires qui a connu & publié une de ces Médailles, il semble même en avoit vû deux, l'une en grand, l'autre en moyen bronze, mais il ne dit pas quelle est celle qu'il a fait graver dans ses

• IMP. ANTONINI PII AVG. MATER.

• IMP. ANTONINI PII AVG. SOROR.

• IMP. ANTONINI PII AVG. FILIA.

Commentaires ; & il est d'autant plus aisé de s'y méprendre, Tom. I. pag. 614.
que souvent dans les Médailles de cet âge-là, le grand bronze
diffère plus du moyen par l'épaisseur que par l'étendue.

On y voit d'un côté la tête voilée de Faustine femme
d'Antonin, déjà morte & déifiée, comme l'indique d'abord
le voile, & ensuite la légende : ΘΕΑ ΦΑΥΣΤΕΙΝΑ, *DIVA
FAVSTINA.*

Au revers est gravée la tête d'un jeune enfant, je n'ose
dire d'un jeune homme, car il ne paroît âgé que de sept
à huit ans au plus, & on lit autour ces mots : Μ. ΓΑΛΕΡΙΟΥ
ΑΝΤΩΝΙΝΟΥ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΑΝΤΩΝΙΝΟΥ
ΥΙΟΥ. *Marcus Galerius Antoninus Imperatoris Antonini Filius.*

Je dois encore observer que Tristan n'avoit pas aperçu
l'M, abrégé du prénom *Μαρκος*, par où commence la lé-
gende, ni le mot entier ΥΙΟΥ, qui la termine, & qui y
est essentiel. Il a seulement laissé un peu de blanc, & mis
quelques points au commencement de cette légende, parce
que la Médaille étoit, dit-il, usée & mangée de rouille en
cet endroit ; preuve qu'il n'en avoit vu qu'une seule, car
s'il en avoit vu deux, & de différentes grandeurs, comme
il l'avoit d'abord insinué, il auroit été fort extraordinaire
qu'elles se fussent trouvées mangées de rouille précisément
sur les mêmes lettres, & il se seroit plaint d'une fatalité si
singulière. Elles sont toutes deux au Cabinet du Roy, &
assez bien conservées pour ne faire aucune difficulté dans la
lecture de l'Inscription que nous venons de rapporter.

Les Antiquaires ou Médaillistes qui sont venus depuis
Tristan, comme Patin, Vaillant, Mezzabarba & M. Spanheim,
n'ont pas manqué d'orner leurs Recueils de la Médaille de
Galerius Antoninus, d'en exalter la rareté, & d'ajouter que
le silence des Historiens rendoit ce monument très-précieux :
du reste, ils renvoyent à ce qu'en avoit déjà dit Tristan.

Or, ce que Tristan en a dit de plus, se réduit à traiter Tom. I. pag. 615.
superficiellement la question, sçavoir si ce Galerius Antoninus
étoit mort avant qu'Antonin son pere fût parvenu à l'Em-
pire, ou du moins avant que Faustine sa mere mourût. Il

hésite à prononcer contre le sentiment commun, qui étoit alors, que les deux fils étoient morts avant que leur pere Antonin eût été adopté par Hadrien, sentiment fondé uniquement sur ce qu'il n'étoit pas vraisemblable qu'en adoptant Antonin, Hadrien l'eût obligé d'adopter Marc-Aurèle & Lucius Verus au préjudice de ses propres enfans, s'il en avoit eu de vivans. Cependant il croit qu'on peut répondre qu'Hadrien avoit exigé ces adoptions dans la crainte que si Antonin, qui avoit déjà plus de cinquante ans, mourroit bien-tôt après lui, l'Empire ne se trouvât divisé, & comme anéanti, en tombant entre les mains de deux enfans tout-à-fait incapables de le gouverner. Mais il conclut, avec trop de restriction, que si un de ces enfans étoit mort avant qu'Antonin son pere eût été adopté par Hadrien, l'autre, le *GALERIUS ANTONINUS* dont il s'agit, y avoit survécu, & n'étoit mort que peu de tems avant ou après Faustine sa mere, qui mourut à la fin de la troisième, ou au commencement de la quatrième année de l'empire de son mari, ce qui avoit, dit-il, engagé les peuples à célébrer leur mémoire par un monument commun.

Cette conclusion de Tristan me paroît également destituée de preuves & de vraisemblance.

Et premièrement, il est bien plus naturel de croire que l'on mit au revers de Faustine morte & déifiée, le portrait de son fils vivant, comme un objet de consolation pour l'Empereur Antonin, que de penser qu'après les avoir perdus l'un & l'autre, on affecta de les réunir ainsi dans un même monument, pour lui présenter tout à la fois le double sujet de la plus juste douleur qu'il pût jamais ressentir.

En second lieu, si Galerius Antoninus eût été mort quand on le représenta au revers de sa mere ΘΕΑ ΦΑΥΣΤΕΙΝΑ, on l'auroit de même annoncé dans l'Inscription par quelque terme d'usage en ces occasions, comme ΘΕΟΣ, ΗΡΟΣ, ou autre semblable; & si on avoit eu des raisons particulières pour n'y employer aucun de ces termes, on les auroit au moins suppléés dans le type par quelque symbole, comme
par un

par un Aigle au-dessous de son buste, ou par un Astre au-dessus. Le siècle même d'Antonin nous offre des exemples bien marquez de cet usage. Quand Domitien eut perdu son fils unique, âgé de huit à neuf ans, on grava son portrait sur les Médailles, tantôt au revers de son pere Domitien, tantôt au revers de Domitia sa mere, & on l'y représenta déjà élevé au-dessus du globe de la terre, la tête environnée d'étoiles, avec cette Inscription autour : DIVVS CAESAR DOMITIANI *Filius*.

Ce qui prouve bien mieux encore, non seulement que Galerius Antoninus n'étoit pas mort quand on le représenta au revers de Faustine sa mere, mais qu'il lui a survécu huit à dix ans au moins, c'est une Médaille que j'ai découverte depuis peu, & qui le représente âgé de dix-sept à dix-huit ans, ayant au revers les symboles de l'Espérance, de la Joye & de la Félicité publique, un Char conduit par la Victoire, & précédé dans sa marche par une femme tenant une palme à la main, telle qu'on la trouve sur la plupart des Médailles de ce tems-là, où on lit : LAETITIA, FELICITAS & HILARITAS TEMPORVM.

La Médaille est d'un moyen bronze, fort approchant du grand par son étendue : elle est de fabrique Égyptienne, mais d'un travail bien plus fini que ne le sont ordinairement les Médailles frappées en Égypte : elle a sans doute été frappée à Alexandrie même, & comme elle n'a pas encore été vûe, je l'ai fait exactement dessiner & graver sur l'original, pour la communiquer plus aisément, & sur-tout pour apprendre de vous, Messieurs, de quelle manière on doit expliquer la dernière lettre de l'Inscription mise autour de la tête de ce jeune Prince. Il n'y a que cette dernière lettre qui puisse arrêter, & à cela près, on lit naturellement Μαρος ANNIOΣ ΓΑΛερίος ANTωνέϊνος ΥΙός. La lettre P qui vient ensuite, ne présente pas aussi aisément le mot, le génitif dont elle doit être l'abrégé. Je l'explique par ΡΩΜΗΣ ou ΡΩΜΑΙΩΝ, & je vais vous exposer ce qui me détermine à lui donner cette signification, prêt à l'abandonner si vous ne l'approuvez

Mem. Tome XV.

O o o

pas, & à y préférer celles qui vous paroîtront plus naturelles & plus sûres.

On sçait que rien n'étoit si commun chez les Grecs & chez les Romains, que de voir des particuliers adopter & prendre pour leurs enfans, des jeunes gens d'un certain mérite, qui souvent ne leur étoient rien d'ailleurs, ni par la nature, ni par les liaisons du sang. Mais ce qu'on a peut-être trop négligé d'observer, c'est que des villes mêmes, des villes entières, usoient d'une sorte d'adoption, & donnoient le nom de *Fils de la Ville* à de jeunes citoyens qui promettoient beaucoup, & qui se faisoient généralement aimer & estimer.

*Metamorph.
lib. IV.*

Apulée le marque bien précifément dans le langage qu'il fait tenir à une jeune personne que des voleurs avoient enlevée, comme elle étoit sur le point de se marier à un de ses parens, jeune homme aimable & distingué, à qui la ville entière avoit, dit-elle, publiquement accordé le nom de son fils: *Speciosus adolescens, inter suos principalis, quem FILIVM PVBLICVM OMNIS SIBI CIVITAS COOPTAVIT.* Le mot COOPTARE est une espece de formule, qui dans les Orateurs comme dans les Historiens, dans le Droit surtout, ne signifie pas seulement *nommer, admettre*, mais encore *choisir* sur plusieurs, entre les semblables & les meilleurs. On lit sur une Médaille de Néron lorsqu'il n'étoit encore que César, SACERDOS COOPTatus IN OMNE CONLegium SVpra NVMERVM EX *Senatus Consulto.*

Cette sorte d'adoption publique étoit si honorable, que ceux qui l'avoient une fois méritée, s'en glorifioient toute leur vie, & prenoient dans l'âge le plus avancé le nom de fils de leur ville, *ΥΙΟΣ ΠΟΛΕΩΣ*, lors même qu'ils y exerçoient les premières Magistratures, & qu'ils y avoient acquis une grande supériorité sur le reste des citoyens: c'est ainsi que dans une Inscription Grecque que M. l'Abbé Fourmont a copiée dans la Laconie, & qu'il m'avoit communiquée pour nos Mémoires, on trouve entre les principaux Magistrats de Sparte, un Caius Pomponius Alcastus, qui joint aux titres de grand Pontife, d'Ami de César &

DE LITTÉRATURE.

475

de la Patrie, celui de *Fils de la Ville*, ΥΙΟΣ ΠΟΛΕΩΣ, & qui y avoit reçu, ajoute l'Inscription, tous les honneurs, que la loy accordoit au citoyen qui avoit bien mérité de la République. Voici son article en entier :

ΓΑ ΠΟΜΠΟΝΙΟΣ ΑΛΚΑΣΤΟΣ
ΑΡΧΙΕΡΕΥΣ ΔΙΑ ΒΙΟΥ ΤΩΝ ΣΕΒΑΣΤΩΝ
ΦΙΛΟΚΑΙΣΑΡ ΦΙΛΟΠΑΤΡΙΣ ΥΙΟΣ ΠΟΛΕΩΣ
ΕΙΛΗΦΩΣ ΤΑΣ ΤΗΣ ΑΡΙΣΤΟΠΟΛΙΤΕΙΑΣ ΤΙΜΑΣ
ΚΑΤΑ ΤΟΝ ΝΟΜΟΝ.

Le P. de Montfaucon dans sa Palæographie, & M. Muratori dans son dernier Recueil d'Inscriptions, en rapportent une qui prouve que ces sortes d'adoptions avoient aussi lieu à l'égard des femmes célèbres. C'est l'Épithaphe d'une Caracyllæa, qui tiroit son origine des anciens Rois du pays, qui étoit Grande-Prêtresse, & qui avoit été adoptée par la Ville d'Ancyre, Métropole de Galatie, où elle exerçoit ses fonctions sacerdotales :

*Marb. Ancy.
pag. 160.
CLXIII. r.*

ΚΑΡΑΚΥΛΑΙΑΝ
ΑΡΧΙΕΡΕΙΑΝ
ΑΠΟΓΟΝΟΝ
ΒΑΣΙΛΕΩΝ
ΘΥΓΑΤΕΡΑ
ΤΗΣ ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ

L'usage de conférer ainsi le titre de Fils de la Ville, n'étoit pas borné à la Grece proprement dite, & les Inscriptions des Marbres antiques ne sont pas non plus les seules qui en fournissent des exemples ; on en trouve un plus grand nombre encore sur les Médailles. Haym, dans son *Tesoro Britannico*, en rapporte une frappée à Cotiaum ville de Phrygie, qui a d'un côté la tête de Néron, couronnée de lauriers, avec cette Inscription autour : ΝΕΡΩΝΑ ΚΑΙΣΑΡΑ ΚΟΤΙΑΕΙΣ, & au revers un Jupiter nud, autour duquel on lit ΕΠΙ

*Tom. II. pag.
184.*

O o o ij

Tom. II. pag.
288.

Nam. Gract
pp. 13. 15.

ΟΥΑΡΟΥ ΤΙΟΥ ΠΟΛΕΩΣ, *sub Varo Filio Urbis*. Il en rapporte une semblable, frappée sous le même Magistrat, en l'honneur d'Agrippine, & il ne faut pas croire qu'ΥΙΟΣ ΠΟΛΕΩΣ ne signifie dans l'une & dans l'autre que ce que nous appellons *Enfant de la Ville*, c'est-à-dire, qui y étoit né; ce n'auroit pas été une grande merveille à célébrer, cette qualité se trouveroit par-tout, y ayant eu très-peu de Magistrats dans les villes Grecques, qui n'en fussent originaires. Mais ce qui achève de lever à cet égard jusqu'au moindre doute, c'est qu'outre ces Médailles, nous en avons deux au Cabinet du Roy, qui ont été déjà publiées par M. Vaillant, & où ce même Varus, qui se qualifioit dans les Médailles précédentes ΥΙΟΣ ΠΟΛΕΩΣ, *Filius Urbis*, est appelé ΥΙΟΣ ΚΟΤΙΑΕΩΝ; *Filius Cotiansum*, de même qu'un autre Archonte de la même ville, dans une Médaille frappée à l'honneur de l'Empereur Claude, ΕΠΙ ΙΟΥΔΑΙΟΥ ΤΙΟΥ ΚΟΤΙΑΕΩΝ, *sub Julio Filio Cotiansum*. Enfin, nous lisons sur une autre Médaille du Cabinet du Duc de Devonshire, pareillement rapportée dans le *Tesoro Britannico*, & frappée en l'honneur d'Auguste à Aphrodisée ville de la Carie, ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΣ ΑΦΡΟΔΙΣΙΕΩΝ ΤΙΟΣ, *Apollonius Aphrodisiensum Filius*.

Le type autour duquel on lit ces mots, mérite encore une observation particulière. On y voit la statue de Diane *Polymamme*, placée entre le Soleil & la Lune. C'étoient les trois principales Divinités qu'adoroient les peuples de la Carie; & il n'est pas douteux que l'Apollonius par les soins & sous l'autorité de qui la Médaille a été frappée, ne soit le célèbre Apollonius d'Aphrodisée, qui, au rapport de Suidas, étoit Grand-Prêtre de la Carie, Historien de son propre pays, & auteur de divers autres ouvrages importants:

Ἀπολλώνιος Ἀφροδισιεύς, ἀρχιερεὺς καὶ ἱστορικός. Γέγραφε Καρυά. Περὶ Τεγμέων. Περὶ Ὀρφέως, καὶ τῶν πελεποῦ ἀνθ.

Apollonius Aphrodisiensis, Summus Sacerdos & Historicus. Scripsit historiam Caricam. De Trallibus. De Orpheo & ipsius sacris.

Mais comme Suidas ne dit point le tems auquel il a vécu, & que Meursius, ni Vossius, ni M. Fabricius n'ont pu le

deviner, nous devons uniquement à cette Médaille la preuve qu'il vivoit sous Auguste, comme nous devons à l'Histoire le détail des talens qui lui avoient mérité le titre de Fils des Aphrodisiens.

On seroit tenté de croire que sous l'Empereur Maxence les Romains firent encore quelque chose de semblable pour son fils Romulus, que nous ne connoissons de même que par les Médailles. On lit sur celles qu'ils frappèrent après la mort, DIVO ROMVLO *Nostræ Urbis* FILIO, & le mot FILIO y est quelquefois écrit tout du long, & quelquefois abrégé par la seule initiale F. Ne semble-t-il pas que ce titre de *Fils de la Ville*, que Rome accorde au jeune Romulus, tire une nouvelle force de celui de *Pere de la Ville*, qu'on y donnoit unanimement à son fondateur, ROMVLE PATER ou VRBIS GENITOR, comme l'appelle Ovide?

Quoi qu'il en soit, il suffiroit peut-être de suivre avec quelqu'attention ces sortes de monumens, & de lire dans le même esprit un certain nombre d'Auteurs anciens dont les passages ont été négligés, faute d'être bien entendus, pour y trouver la matière d'un ample Traité de ces adoptions publiques, tout inconnues qu'elles paroissent à nos Jurisconsultes & aux plus sçavans Commentateurs. Voyons présentement l'application qu'on en peut faire à GALERIVS ANTONINVS, supposé qu'on ne puisse mieux expliquer l'inscription abrégée de la Médaille, que par *Υἱὸς Ρωμαίων, Filius Romanorum.*

J'ai déjà observé, & c'est le point le mieux établi dans l'Histoire, que quand Hadrien désigna pour son successeur à l'Empire, Antonin, qui mérita depuis le surnom de Pieux & de Pere de la Patrie, ce fut sous la condition expresse qu'il adopteroit à son tour le jeune Marc-Aurèle neveu d'Hadrien, & L. Verus son petit-fils, plus jeune encore; & que ces adoptions exigées & promises, furent consommées immédiatement après, avec les plus grandes solennités.

Soit donc qu'Antonin eût alors des enfans, soit qu'il n'en eût point encore, telle fut la loy qu'on lui imposa; & toujours plus retenu par la propre vertu que par la force des sermens,

O o o iij

on ne voit pas qu'il ait jamais songé à y donner atteinte. Les Ecrivains, qui prêtent si volontiers un air de réalité à de simples bruits populaires, à de légers soupçons, n'en ont laissé aucune trace.

Dans cette situation, un fils d'Antonin, privé en quelque sorte de son état, mettoit toute son espérance dans Rome elle-même; elle devoit lui tenir lieu de mère, elle devoit se charger du soin de sa gloire & de sa fortune, il étoit véritablement le Fils des Romains, $\Upsilon \text{Ι} \text{Ο} \Sigma \text{ Ρ} \text{Ω} \text{Μ} \text{Α} \text{Ι} \text{Ω} \text{Ν}$; & selon toutes les apparences, c'est ainsi qu'on en parloit sans cesse à l'Empereur son pere; discours flatteur, langage de pure adulation, si l'on veut, mais cependant langage ordinaire, & plus familier aux Grecs & aux Egyptiens qu'à aucun des autres sujets de l'Empire, quelque aimé, quelque respecté qu'Antonin fût par-tout.

Son avènement à l'Empire avoit, dit-on, été annoncé à l'Egypte par les plus heureux présages, & il les avoit justifiés par ses bienfaits. De très-habiles Chronologistes prétendent que le commencement de son regne s'étant trouvé concourir avec un renouvellement de Cycle chez les Egyptiens; ils en formèrent une Epoque qui fut appelée l'Ere Antonine; Dodwel, M. de Tillemont & quelques autres, croient aussi que c'est à cette même époque que commence ce que nous avons des Fastes attribuez à Théon d'Alexandrie; mais ce qui a peut-être un rapport plus particulier à la Médaille qu'on y frappa pour Gaius Antoninus, & au titre qu'on lui donne d' $\Upsilon \text{Ι} \text{Ο} \Sigma \text{ Ρ} \text{Ω} \text{Μ} \text{Α} \text{Ι} \text{Ω} \text{Ν}$, c'est que la grande passion des Alexandrins étoit de passer eux-mêmes pour Romains, & d'en prendre le nom. Marc-Antoine le leur avoit accordé comme une faveur singulière, & ils s'en décorèrent aussi-tôt sur les monumens qu'ils érigèrent en son honneur, entr'autres sur une Médaille de petit bronze qui étoit au Cabinet de M. Foucault, & que M. Vaillant a publiée dans son Recueil des Villes Grecques. Marc-Antoine y est représenté avec les attributs d'Hercule, & il y a au revers pour toute Inscription, $\text{L. A. Ρ} \text{Ω} \text{Μ} \text{Η} \Sigma$, *Romæ Anno Primo*. Quoique le Sénat n'eût pas

Aux. Carnes.

ratifié cette concession d'Antoine, & que l'usage qu'en faisoient les Alexandrins, ne servît qu'à jeter sur eux une espece de ridicule, ils le continuèrent dans les Médailles qu'ils firent frapper ensuite sous l'Empereur Claude, avec cette légende au revers, ΔΗΜΟΣ ΡΩΜΑΙΩΝ. Nous en avons au Cabinet du Roy une troisième en moyen bronze, frappée sous Néron, où ils se qualifient de même; & M. Vaillant, après les avoir décrites, ne manque pas d'observer que ces Médailles, si reconnoissables par leur fabrique, ont été frappées en Egypte & à Alexandrie, dont les habitans affectoient de donner à leur ville le nom de Rome, & de prendre eux-mêmes celui de Romains.

Il se pourroit donc bien faire que dans la Médaille qu'ils ont frappée pour Galerius Antoninus, ils aient voulu flater doublement l'Empereur son pere, & lui dire que si la vénération qu'on avoit pour lui, assûroit à ce jeune Prince le titre de *Fils des Romains*, dans Rome la capitale de l'Empire, il ne lui étoit pas moins acquis dans Alexandrie capitale de l'Egypte, qui étoit une seconde Rome, aussi soumise & aussi dévouée que la première.

Telles sont, Messieurs, les raisons qui m'ont paru autoriser l'explication que je propose; j'attends que vous y joigniez votre suffrage, ou que vous me suggériez quelque chose de mieux, pour l'insérer dans la Description des Médailles du Cabinet du Roy, où je compte que celle-ci tiendra bientôt une place honorable.



R E F L E X I O N S

Sur une Médaille d'Or de l'Empereur MAURICE.

Par M. DE BOZE.

11. Mars
1738.

DEPUIS près de deux siècles que de grands Hommes se sont appliquez à l'étude des Médailles, & s'en sont heureusement servis en matière d'Histoire & de Critique, cette connoissance est devenue une espece de science à part, qui a des règles, une méthode & des principes particuliers, dont il est bon de ne se point écarter, si on veut en recueillir autant de fruit que ceux qui nous ont précédé.

Cependant, comme il y a peu de règles qui ne souffrent quelques exceptions, il seroit également dangereux de n'en vouloir jamais admettre aucune. Observons seulement qu'elles soient toujours fondées en nécessité ou en raison, & qu'elles fassent plier la règle à leur objet, sans la détruire sur les autres points où elle peut avoir son application.

C'est, par exemple, une maxime généralement adoptée par les Antiquaires, que ce que nous appelons *Médailles*, les Romaines sur-tout, étoient originairement la monnoye courante, & ils en donnent une bonne preuve. On trouve tous les jours, disent-ils, une prodigieuse quantité de ces Médailles cachées dans la terre, comme autant de trésors particuliers que l'on vouloit mettre à couvert de l'incursion & de l'avidité des Barbares, & loin que ces petits trésors forment jamais des suites de Médailles plus ou moins complètes, ou qu'ils soient tous composez de différens revers, ils ne consistent communément que dans un petit nombre d'Empereurs qui ont, ou régné ensemble, ou qui se sont immédiatement succédé, & le même revers s'y trouve quelquefois par milliers; ce qui seul porte avec soi un caractère si marqué de monnoye courante, qu'il est comme impossible de se refuser à l'évidence d'un pareil témoignage.

On ne

On ne laisse pas d'en excepter les Médaillons, du moins ceux qui par leur relief, leur étendue & leur poids, auroient été fort à charge dans le commerce, ceux sur-tout qui composent de plusieurs cercles de différentes especes de cuivre, semblent nous dire encore qu'ils ont uniquement été faits pour le plaisir & l'ostentation, & nullement pour l'usage & la commodité.

Peut-être en viendra-t-on aussi à faire une classe séparée de plusieurs autres sortes de Médailles qui, quoiqu'au même titre & uniformes entr'elles par le poids & le volume, offrent des objets tout-à-fait étrangers, pour ne pas dire contraires à l'idée d'une monnoye courante : telles sont entr'autres, ces Médailles qui paroissent n'avoir été imaginées que pour honorer après leur mort, des Princes & des Princesses dont le portrait n'avoit jamais été gravé de leur vivant, des gendres, des sœurs, des nièces d'Empereurs, des enfans morts au berceau, ou dans la plus tendre jeunesse ; telles encore celles où après une assez longue succession d'Empereurs, on a renouvelé l'image & le souvenir de quelques illustres Romains des premiers tems de la République.

Non toutesfois que ces mêmes Médailles n'aient pu être reçues & même recherchées dans le commerce, parce qu'elles étoient de la même forme & de la même valeur intrinsèque, parce que travaillées avec autant & plus de soin, on y trouvoit aussi des choses plus singulières & plus intéressantes ; enfin, parce que frappées sans doute en moindre quantité qu'on ne frappoit des revers de la monnoye ordinaire, elles étoient dans le tems même, à proportion aussi rares qu'elles le sont encore aujourd'hui.

Une autre maxime en fait de Médailles, c'est que lorsqu'au revers d'un Empereur Romain on trouve le nom d'une Ville, d'un Peuple, d'un Pays, ce Pays, ce Peuple, cette Ville, doivent avoir été de la domination Romaine ; ou s'ils ne lui ont pas été immédiatement soumis, ils reconnoissent du moins son autorité suprême par quelque hommage, par quelque tribut, ou autre condition équivalente stipulée dans des traités. Il en faut cependant excepter ces Médailles

Mem. Tome XV.

P p p

où l'on voit d'un côté la tête d'un Empereur, & de l'autre celle d'un Prince voisin allié de l'Empire, qui s'honoroit bien du titre d'ami du Peuple & des Empereurs Romains, ΦΙΛΟΡΩΜΑΙΟΣ, ΦΙΛΟΚΛΑΥΔΙΟΣ, &c. mais dont l'alliance utile étoit quelquefois achetée par de gros subsides, que la vanité Romaine qualifioit de gratifications.

A combien plus forte raison n'en devoit-on pas excepter encore les Médailles où l'on trouveroit d'un côté la tête d'un Empereur Romain, & de l'autre le nom & les symboles d'une ville qui, loin d'avoir jamais été sous sa domination, se trouveroit appartenir depuis long tems à un autre Prince puissant, qui n'avoit rien à démêler avec l'Empire, rien à espérer de son alliance, rien à craindre de ses entreprises? Sans cela, quelle absurde conséquence ne tireroit-on pas un jour de la Médaille du Czar Pierre le Grand, frappée en 1718. avec le nom de la Ville de Paris à l'exergue, *LUTETIÆ PARISIORUM*, & de vingt autres semblables, si ceux qui joindront la connoissance de l'Histoire à celle des Médailles, n'étoient pas à portée d'expliquer ces énigmes d'or & d'argent, comme le Poëte Prudence les appelloit déjà de son tems?

C'est avec le même secours que je me propose de résoudre la difficulté que présente une Médaille singulière de l'Empereur Maurice, dont voici l'empreinte & la description.

D'un côté la tête de cet Empereur ornée d'un diadème à double rang de perles, & cette Inscription autour :

DN. MAVRISCIVS PP AV.

J'ai prononcé MAURISCIVS, pour faire sentir qu'on a mis surabondamment dans le nom de Maurice, une S entre l'I & le C, & on observera que cette S est posée horizontalement en forme de couronne sur la tête du Prince, où elle remplit un assez grand espace.

Au revers on voit le Monogramme de Christ, ✠, posé sur un globe, & cantonné d'un A & d'un Ω, avec cette légende terminée par une petite Croix :

VIENNA DE OFFICINA LAVRENTI ✠.

*MÉDAILLE de l'Empereur MAURICE
Frappée à Vienne en Dauphiné*



*MONNOYES des Archevêques de
Vienne au coin de S.^t MAURICE*





Bouteroue est le premier qui a publié cette Médaille. De son tems elle appartenoit à M. Seguin Doyen de S.^t Germain l'Auxerrois, qui l'avoit eue de M. Vachon de la Roche Conseiller au Parlement de Grenoble. Après la mort de M. Seguin, elle passa avec tout son Cabinet, dans celui du Roy ; & je la regardois comme une Médaille unique, quand sur la fin du mois de Décembre dernier, M. le Marquis de Caumont m'en envoya une semblable qui venoit d'être trouvée dans ses terres près d'Avignon.

J'y donnai une nouvelle attention, j'examinai avec soin tout ce qu'on en avoit dit, & je vais l'exposer sommairement, afin que l'on juge en premier lieu, si on a jusqu'ici bien déterminé la nature & l'objet de ce monument, & ensuite si j'ai été plus heureux dans l'explication que j'en propose.

Bouteroue parlant de cette Médaille, n'hésite pas à la mettre au rang des monnoyes courantes, il la nomme même *Tiers de Sol d'or*, & il veut qu'elle ait été frappée à Vienne en Autriche, parce que, selon lui, elle n'a pu l'être à Vienne en Dauphiné, qui étoit la capitale des Etats de Gontran Roy de Bourgogne.

M. du Cange que Bouteroue avoit consulté, peut-être plus par honneur que par déférence, ne fut pas de son sentiment, & ne l'en fit point changer. Il lui opposa inutilement que la ville de Vienne en Autriche n'existoit pas, du moins sous ce nom-là, du tems de l'Empereur Maurice; qu'elle ne commença à le porter que dans le XII.^e siècle, & que soit que ce fût le même lieu qu'on appelloit auparavant *Flaviana* ou *Vindobona*, il étoit alors de la domination du Cagan ou Chef des Abares, *Abarum Dux*, Prince fier & puissant, qui prenoit le titre de Despote des sept Nations, & de Seigneur des sept climats du Monde; qui faisoit des ravages continuels dans les terres de l'Empire; qui en tiroit un tribut annuel de quatre-vingt mille sols d'or dès le tems de Tibère-Constantin prédécesseur de Maurice; qui avoit obligé ce dernier de l'augmenter de moitié, & d'acheter de lui la paix par deux fois à des conditions honteuses; qu'ainsi il ne tomboit pas sous le sens que

es Prince barbare, toujours vainqueur, & plus ennemi encore de la Religion chrétienne que du nom Romain, eût jamais fait frapper sa monnoye au coin des Empereurs, avec les symboles les plus marquez du Christianisme, & dans une langue que l'on ne parloit point dans ses Etats.

M. du Cange observoit qu'il n'en étoit pas de même de Vienne en Dauphiné, qui existoit dès le tems de Jule-César, qu'on y parloit Latin, qu'on y battoit monnoye, & que soit que cette ville appartint à Gontran Roy de Bourgogne, ou à Childébert II. son neveu, à qui il avoit assuré ses Etats longtemps avant sa mort, & qu'ils fussent des Souverains très-indépendans, il y avoit eu entr'eux & l'Empereur Maurice diverses alliances qui avoient pu les porter à lui rendre cette sorte d'hommage, que la plupart des Rois étrangers accorderoient encore volontiers à la majesté de l'Empire. Il ajoûtoit que le terme d'*Officina*, pour exprimer le lieu où se fabriquoit la monnoye, devoit être d'un grand usage dans cette partie des Gaules, puisque l'on avoit une Médaille de Julien l'Apostat, frappée à Lyon, qui n'est éloigné de Vienne que de cinq lieues, avec ces mots abrégés à l'exergue, *OFFICINA LVGDUNENSIS*.

M. Bochart que Bouteroue consulta après M. du Cange, se servit des raisons de l'un pour détruire le sentiment de l'autre, & ne suivit aucun des deux. Il alla chercher dans Estienne de Byzance une ancienne ville de Crète, qui portoit le nom de *Vienne* ou *Bienné*, Βιέννος πόλις Κρήτης, celle-là même où l'on dit qu'Otus & Ephialtès fils de Neptune, ayant enchaîné le Dieu Mars, l'avoient tenu treize mois enfermé dans un tonneau d'airain; il insiste particulièrement sur l'endroit où ce Géographe dit que la Vienne des Gaules devoit son origine à celle de Crète; mais plus curieux d'étaler de l'érudition que d'expliquer une Médaille, il avoue enfin qu'il s'y connoît peu, & ne laisse pas de conclurre que celle dont il s'agit, est infiniment suspecte: foible ressource contre une difficulté qui est aussi sérieuse, que le monument qui la forme, est incontestable.

DE L'ÉCRITURE.

48

Deux ans après cette première discussion M. du Cange publia l'Histoire de S.^t Louis par le Sire de Joinville, accompagnée de notes & de sçavantes dissertations sur divers points de notre Histoire. Trois de ces dissertations roulent sur différentes sortes d'adoptions d'honneur qui étoient en usage entre les Princes septentrionaux, & qu'il croit s'être introduites dès le i.^{er} & le iv.^{er} siècles entre ces mêmes Princes & les Empereurs Grecs. Il y pose d'abord pour principe, *que comme dans les Adoptions véritables il se contractoit une affinité, non seulement entre le Pere adoptif & les Enfants adoptez, ainsi dans les Adoptions d'honneur, quoiqu'elles ne donnassent aucun droit aux successions réciproques, l'alliance s'étendoit également à toutes les branches des deux familles.* Il remarque ensuite que la qualité de Pere que Théodébert I. & Childebert II. Rois d'Austrasie, donnent dans la plupart de leurs lettres, l'un à l'Empereur Justinien, l'autre à l'Empereur Maurice, étoit probablement la suite de quelqu'une de ces adoptions d'honneur dont l'Histoire ne nous a pas conservé le souvenir; & de conséquence en conséquence il prétend que c'étoit pour ces Princes un engagement à battre monnoye au coin des Empereurs, & ne fait aucune difficulté d'y rapporter celle de Maurice, dont il avoit été question entre M. Bouteroue & lui. Il ajoute à ce qu'il avoit dit pour prouver qu'elle avoit été frappée à Vienne en Dauphiné, que l'S couchée, cette lettre surnuméraire que nous avons déjà remarqué avoir été mise au milieu du nom de Maurice, M A V R I C I V S, immédiatement au-dessus de la tête du Prince, se trouvoit ainsi formée dans plusieurs de nos monnoyes de ce tems-là, & jamais dans celles d'aucun autre pays voisin ou éloigné: Qu'il étoit encore de l'usage particulier de nos monnoyes, d'y mettre le nom du Monétaire, & souvent par préférence au nom même du Prince qui lui en avoit confié la direction, comme le justifient celles de Clovis, qui ont pour légende DOCCIO MONetarius, celles de Dagobert ELIGIVS MONetarius, qui étoit S.^t Eloy, & quantité d'autres: Que le nom de *Laurentius* qui se trouve sur la monnoye en question, étoit un nom

P p p iij

commun dans la Gaule Viennoise, & qu'Avitus Archevêque de Vienne, qui vivoit en 500. près d'un siècle avant l'Empereur Maurice, parle en plusieurs endroits de ses lettres, d'un *Laurentius* originaire de Vienne, & qu'il appelle *Vir illustris*.

Depuis ces dernières observations de M. du Cange, imprimées en 1668. le seul Antiquaire qui ait ajouté quelque chose à la simple description de cette Médaille, c'est le Pere Hardouin dans ses *Opera varia posthuma*, imprimez en l'année 1733. Il la rapporte comme une monnoye courante de l'Empire; il ne doute pas qu'elle n'ait été frappée à Vienne en Dauphiné, mais il ne doute pas non plus que cette ville ne fût sous la domination de Maurice, & il en infere que tout ce royaume de Bourgogne dont parlent nos Historiens, est une pure chimère: *Quæ urbs, si Mauricio Augusto paruit, Burgundionum prius regnum nullum fuit.*

Les vérités connues & démontrées étouffent la critique, un pyrrhonisme outré ne l'excite point; ainsi la question est encore entière à beaucoup d'égards, & on peut la réduire à trois points principaux, sçavoir, *en quel lieu la Médaille a été frappée, de l'autorité de qui elle l'a été, & à quelle occasion.*

La question de lieu n'est pas la plus difficile à résoudre. M. du Cange a fort bien prouvé contre Bouteroue, que ce ne pouvoit être Vienne en Autriche, puisqu'elle n'existoit pas encore sous ce nom-là du tems de l'Empereur Maurice; & indépendamment du silence général des anciens Géographes, nous avons des textes formels qui en fixent l'origine vers le XII.^e siècle, entr'autres la Charte de fondation de l'Abbaye des Ecoissois, faite en 1158. par Henry I. Duc d'Autriche, & dans laquelle il s'exprime ainsi: *Abbatiam in prædio nostro fundavimus, in territorio scilicet Fabiane, quæ à Modernis Vienna nuncupatur.*

Ce ne peut pas être non plus la Vienne de Crète rappelée par Bochart, il y avoit long-tems qu'elle n'existoit plus, même au siècle d'Auguste; & supposé qu'elle eût encore existé du tems de l'Empereur Maurice, elle auroit toujours parlé Grec & non Latin.

Reste donc la seule ville de Vienne en Dauphiné, déjà célèbre du tems de Jule-César, connue de Strabon, de Pomponius-Méla, de Ptolémée, de Velléius-Paterculus, de Pline & de presque tous les Historiens. On prétend que Tibère y envoya une colonie nombreuse, que l'Empereur Claude y établit une espèce de Sénat, qui étoit apparemment le Prétoire du Vicaire des Gaules, d'où elle prit le nom de *Sénatorienne* que lui donnent quelques Auteurs. On sçait que sous Dioclétien elle devint la Métropole de cette partie des Gaules qui de son nom fut appelée *Gaule Viennoise*; on y voit encore aujourd'hui plusieurs monumens de la magnificence des Romains: ils y avoient vraisemblablement une Officine ou Hôtel des Monnoyes; & s'il en faut croire Goltzius, on trouve une Médaille de Néron avec cette Inscription au revers, COLONIA VIENNA LEG. VII. CLAUDIA PIA. Quoi qu'il en soit, une ville si voisine de l'Italie, si favorisée des Empereurs, a dû, même après avoir passé sous une domination étrangère, rester encore long-tems attachée aux usages & à la gloire du nom Romain. Elle n'est sur cela en concurrence avec aucune autre ville du même nom, & c'est dans l'étendue de son territoire qu'ont été trouvées les deux Médailles dont il s'agit, les deux seules que l'on connoisse, celle qui est au Cabinet du Roy depuis plus de soixante ans, & celle que m'a envoyée en dernier lieu M. le Marquis de Caumont. Voyons présentement par l'autorité de qui elles peuvent y avoir été frappées.

Je me suis fait un plaisir de suivre le sentiment de M. du Cange sur le lieu, & je le confirmerai par de nouvelles preuves; mais je ne sçaurois souscrire à son idée sur la personne. Il avoit d'abord pensé que c'étoit, ou Gontran comme Roy de Bourgogne & seul maître de Vienne, ou Childebert son neveu, à qui il avoit assuré ses Etats long-tems avant sa mort, & il s'étoit contenté du motif de quelques traités d'alliance qu'il pouvoit y avoir eu entr'eux & Maurice, traités dont l'Histoire ne nous avoit à la vérité point laissé de détail, mais dont il soupçonnoit que les avantages & les conditions

avoient engagé ces Princes à frapper de la monnoye d'or au coin de l'Empereur leur allié. Il donnoit cette alternative, parce qu'il sçavoit bien que Gontran Roy de Bourgogne n'avoit jamais fait avec Maurice de traité, dont il restât le moindre vestige; mais il devoit bien sçavoir aussi que dans ceux que Maurice avoit faits avec Childebert, ce dernier s'étoit fait valoir au point d'en exiger en une seule fois cinquante mille sols d'or, pour le secourir dans la guerre contre les Lombards, à qui cependant, sans aucune participation de l'Empereur, il avoit de son chef accordé la paix, dès qu'il l'avoit jugé convenable à ses intérêts; ainsi, quelle apparence que celui qui recevoit le tribut, se fût engagé à faire battre monnoye au coin de celui qui le payoit? D'ailleurs, si Childebert avoit été capable d'une complaisance aussi extraordinaire & aussi déplacée que celle-là, il l'auroit fait sans doute dans ses propres Etats, & non dans ceux de son oncle qu'il devoit ménager, & qu'en effet il ménageoit tellement qu'on ne voit pas qu'il y ait exercé aucune juridiction pendant sa vie. Sur quoi il faut encore observer que ce n'a pu être après la mort de Gontran, parce qu'elle n'a précédé celle de Maurice que de trois ans, & qu'il y en avoit plus de quatre que Childebert & Maurice avoient rompu tout commerce.

Ces raisons dérangoient trop sensiblement le premier système de M. du Cange, pour qu'il y demeurât long-tems attaché. Il y substitua celui des adoptions d'honneur dont j'ai déjà rendu compte; & quoiqu'en général on puisse assurer que ces sortes d'adoptions entre les Princes souverains, n'étoient qu'un terme vague qui n'ajoutoit rien aux alliances ordinaires, & qui avoit plus de cours dans les livres de Chevalerie que de fondement dans l'Histoire, M. du Cange en fait un titre si respectable, qu'il est bon d'examiner la preuve qu'il en rapporte, & les conséquences qu'il en tire.

Théodebert I. & Childebert II. Rois d'Austrasie, donnent, dit-il, dans plusieurs de leurs lettres, la qualité de Pere, l'un à Justinien, l'autre à Maurice; *donc ils avoient été adoptez l'un & l'autre, donc ils ont fait & ont dû faire frapper de la monnoye d'or*

d'or au coin de ces Empereurs. Mais ne seroit-il pas plus naturel de penser que cette qualité de Pere, *Præcellentiſſimo Domino & Patri Juſtiniano, Mauricio, &c.* n'étoit qu'une expreſſion flatueuſe, que dans des tems de bonne intelligence les Rois accorderoient d'autant plus volontiers à la dignité Impériale, que deſſors ils donnoient auſſi le titre de Freres aux autres Rois, ſans prétendre y attacher plus de prérogatives qu'on ne fait encore aujourd'hui? Non, dit M. du Cange, il y avoit du perſonnel pour l'Empereur Maurice; car en parlant de l'Impératrice Conſtantine-Anaſtaſie ſa femme, Childebert ne la traite que de Sœur, *Sororem noſtram*: il pouvoit ajoûter qu'écrivant à Paul pere de Maurice, il ne le qualifie auſſi que de *Vir glorioſus*, & c'eſt précifément ce qui détruit le principe qu'il avoit établi ſur ces adoptions d'honneur, qui ſemblables, ſelon lui, aux adoptions véritables, n'ont la ſeule différence qu'elles ne donnoient point de droit aux ſucceſſions réciproques, opérant une ſeule affinité entre le Pere adoptif & les Enſans adoptez, qu'elle ſ'étendoit également aux branches des deux familles: ce ſont ſes propres termes. Pourquoi donc Childebert ne donne-t-il pas le nom d'Ayeul à Paul pere de Maurice, & celui de Mere à l'Impératrice ſa femme?

Mais admettons un inſtant ces adoptions d'honneur ſi vantées, que M. du Cange fait remonter juſqu'à Clovis, ſans qu'aucun monnoiment les atteste ou les indique, & demandons lui pourquoi, à l'exemple des Cotys, des Rhémétalcès, des Hérodes, des Abgares & de tous les autres Princes dont il cite les Médailles, nous n'en trouvons point de nos Rois où leur tête ſoit de même gravée au revers de celle des Empereurs leurs contemporains: il répond que ce n'étoit plus le goût du tems, & il hazarde quelque choſe de bien plus fort; il croit que tous les revers de nos Monnoyes Françoises, qui ſont ſemblables à ceux des Monnoyes Romaines, ceux ſur-tout où l'on voit des Victoires ailées avec cette Inſcription autour, *VICTORIA AVGVSTA, VICTORIA AVGG.* & les lettres *CONOB* ou *COMOB* à l'exergue, ſont autant de Monnoyes frappées par nos Rois au coin des Empereurs Romains;

Mem. Tome XV.

Q q q

comme si d'un côté l'émulation, & de l'autre la facilité du commerce, n'avoient pas d'autant plus naturellement introduit une sorte de conformité dans le titre, dans le poids, le volume & le type des Monnoyes du même tems, que l'usage de la Livre Romaine & de toutes ses divisions a subsisté en France, du moins par rapport aux Monnoyes, jusque sous Charlemagne.

Cependant M. du Cange ne se borne pas là, il va jusqu'à croire que des Monnoyes particulières de Théodebert, qui représentent un jeune Prince armé à la Romaine, avec cette Inscription, DN THEODEBERTVS VICTOR DN THEODEBERTVS AVGVSTVS, ne nous offrent pas le portrait de Théodebert, mais celui de Justinien. En vain le monument dit : *Voilà, c'est ici le Souverain Théodebert vainqueur, Théodebert Auguste* ; ne le croyez pas, il n'y a que l'inscription qui lui appartienne, le portrait est celui de Justinien pour qui la Médaille a été frappée. Mais il ne lui ressemble point, Justinien mort à l'âge de quatre-vingt-trois ans, en avoit alors plus de soixante-quinze, & Théodebert environ trente ; n'importe. Mais Théodebert, célèbre par ses conquêtes, l'est sur-tout par les victoires qu'il a remportées sur Justinien même ; n'importe encore, dit M. du Cange, ils s'étoient sans doute bien réconciliés ; & puisque dans une de ses lettres il donne à Justinien le titre de Pere, *Præcellensissimo Davino & Patri Justiniano*, il falloit qu'une de ces adoptions d'honneur eût mis le sceau à leur accommodement, il falloit que Théodebert fût frapper de la monnoye d'or au coin de l'Empereur, & nous n'en avons pas d'autres.

Deux autorités formelles achevent de détruire ce principe & ses conséquences.

La première de ces autorités est celle de Procope, dont le témoignage ne doit pas être suspect, puisque c'étoit un Grec très-instruit, qui vivoit du tems même de Théodebert, & qui attaché à la Cour de Justinien, se montre par-tout Ecrivain passionné pour la gloire de l'Empire. Dans son troisième livre de la guerre des Goths, chapitre 23. il dit précisément

en parlant des François, que c'étoit la seule de toutes les Nations barbares dont les Rois fussent frapper de la monnoye d'or à leur effigie & non à celle des Empereurs : Νόμισμα δὲ χρυσοῦν ἐν τοῖς ἐν Γαλλοῖς μεταλλῶν πεποισμένον, ὃ τὸ Παλαιόν Αυτοκράτορος (ἢ παρ' ἡμῶν) χαρρακτῆρα ἐνδέχεται τῷ φαίνεσθαι τοῦτο, ἀλλὰ τὴν σφέτερον αὐτοῦ ἐκδόνα.



La seconde résulte de l'inspection même des Chartes de nos Rois, qui voulant, suivant la remarque du P. Mabillon, marquer en tout leur indépendance, ne datoient ni par Indictions, ni par Consulats, ni par les années des Empereurs, comme faisoient toutes les autres Nations, mais par les années de leur propre regne.

Il ne nous est donc pas permis d'admettre gratuitement, à l'ombre d'un nouveau système, quel qu'il puisse être, que Clovis ni aucun de ses successeurs aient jamais marqué leur monnoye au coin des Empereurs; & s'il s'en présentait encore quelqu'une qui fût capable de nous faire illusion au premier aspect, ne désespérons pas de la dissiper par nos recherches.

Observons d'abord que la pièce dont il s'agit, n'est point un tiers de fol, comme le dit Bouteroue, elle pèse quelques grains de plus, & elle ne se rapporte à aucune des divisions de la monnoye de ce tems-là. Observons ensuite qu'elle est infiniment plus travaillée, c'est-à-dire, mieux gravée, & frappée avec plus de soin qu'aucune des monnoyes que nous connoissons de l'Empereur Maurice. Observons encore que quand on y trouve le nom du lieu où elles ont été frappées, ce nom est communément au datif, en abrégé dans le champ ou à l'exergue; que dans celle-ci au contraire le mot VIENNA commence la légende, qu'il y est au nominatif, & qu'il y amène naturellement après lui les verbes CVDIT ou OFFERT, qui sont sous-entendus. Toutes ces circonstances nous déterminent insensiblement à ne plus regarder la pièce en question comme une monnoye courante, mais comme une véritable Médaille frappée à Vienne en l'honneur de l'Empereur Maurice, soit pendant son regne, qui commença vers la fin du v. i.º siècle en 582. soit après la

mort, qui arriva au commencement du VII.^e en 602.

Il est vrai, comme on l'a remarqué, que la ville de Vienne étoit alors, d'abord sous la domination de Gontran, & ensuite sous celle de Childebert son neveu. Mais il faut distinguer à cet égard deux sortes de Puissances; d'un côté celle du Prince, qui, outre la jouissance de la plus grande partie du domaine utile, renfermoit éminemment l'administration civile, politique & militaire; de l'autre la Puissance de l'Eglise de Vienne, qui étant la première, la plus célèbre & la plus étendue de toutes les Eglises des Gaules, avoit fait nommer par excellence la ville de Vienne, *Vienne la Sainte*, & conserve encore aujourd'hui à ses Evêques le titre de *Primat des Primats*. Cette seconde Puissance, quoique très-subordonnée à la première, étoit cependant encore fort considérable, même pour le temporel, parce que la piété de nos premiers Rois les avoit portez à décorer l'Eglise de Vienne d'une partie de leur souveraineté même, à lui accorder la plupart des droits régaliens, & entr'autres celui de battre monnoye. Je ferai voir dans un traité particulier, qu'elle en a joui pendant plus de sept cens ans, & que ce fut sur l'exemple d'une prérogative si singulière, que la plupart des grandes Eglises du royaume l'usurpèrent ou l'obtinrent dans les siècles suivans.

Le rapport de quelques-unes de ces anciennes monnoyes de l'Eglise de Vienne avec la Médaille de Maurice, demande présentement une attention particulière. On y voit d'un côté une tête d'homme, qui ne diffère presque de celle de Maurice que par les ornemens Impériaux que j'ai décrits; elles ont aussi au revers le Monogramme de Christ, . L'Eglise de Vienne y parle de même au nominatif, & sous le titre général de VIENNA ou d'VRBS VIENNA. La légende est de même terminée par une petite Croix; enfin on y trouve cette S couchée, , qui dans la Médaille de l'Empereur Maurice, paroît hors d'œuvre & tout-à-fait inutile, mais qui peut-être y signifie la même chose, & marque plus qu'aucune autre le motif qui l'a fait frapper: c'est ce que je vais examiner.

Personne n'ignore que S.^t Maurice est le Patron de l'Eglise de Vienne; & il l'étoit long-tems avant qu'un Prince du même nom parvînt à l'Empire: car sans recourir à la tradition & aux légendes, qui assûrent que du lieu d'Agaune, où il fut martyrisé vers l'an 286. sa tête posée sur son bouclier fut miraculeusement portée par les eaux du Rhône au pied des murs de Vienne, où elle fut d'abord annoncée & reconnue par d'éclatans prodiges, il nous suffit de trouver dans tous les Auteurs du IV.^e du V.^e & du VI.^e siècles, qui parlent ou de Vienne ou de S.^t Maurice, que son culte y étoit dans la plus grande splendeur. Aussi c'est cette tête même que nous représentent les monnoyes de l'Eglise de Vienne, & les deux premières lettres de l'Inscription qui est autour, S. M. VIENNA. ou S. M. VRBS VIENNA, sont l'abrégé de *Sanctus Mauricius*, & non celui de *Sancta Metropolis*, comme l'ont cru Bouteroue, M. du Cange & le P. de Sainte-Marthe. Je ne sçais comment ils ont pu s'y méprendre; car premièrement, si les Inscriptions doivent répondre aux types qu'elles accompagnent, quel rapport trouvoient-ils entre une tête d'homme & les mots *Sancta Metropolis*? En second lieu, ils devoient bien sentir que le mot *Metropolis* emportant souverainement celui d'*Urbs*, ce dernier ne pouvoit y être joint. Enfin, s'ils avoient bien connu, s'ils avoient bien recherché ces sortes de monnoyes, ils en auroient trouvé avec l'Inscription de S. *Mauricius* tout au long, & ils ne se seroient pas trompez dans l'explication de l'abrégé.

On conçoit aisément que l'Eglise de Vienne dût voir avec grand plaisir sur le premier throne de l'Univers, un Prince qui portoit le nom de Maurice, & qui après s'être distingué comme lui à la tête des Légions Romaines, soutenoit de toute l'autorité Impériale cette même Religion pour laquelle le saint guerrier avoit souffert le martyre. Ce motif seul ne suffisoit-il pas pour faire frapper une Médaille en l'honneur de l'Empereur Maurice, par ceux qui marquoient leur monnoye ordinaire au coin de Saint Maurice? Combien s'en frappe-t-il encore tous les jours en divers endroits de l'Europe

sur de moindres fondemens, & sans qu'on s'imagine qu'elles puissent jamais tirer à conséquence?

Mais si cette Médaille n'a été, comme je le présume, frappée qu'après la mort du Prince, un rapport encore plus sensible en justifie l'explication.

Saint Maurice souffrit pour la Foy sous Maximien-Hercule, & fut martyrisé avec un grand nombre de généreux Chrétiens, qui par leur union & leur zèle ressembloient plutôt à une seule & même famille qu'à une légion de soldats. L'Empereur Maurice déthroné par Phocas, fut inhumainement égorgé sur le corps de cinq de ses fils qu'on avoit massacrez en sa présence, sans qu'il proferât d'autres paroles que celles du Prophete Roy : *Vous êtes juste, Seigneur, & vos jugemens sont équitables*; de sorte que si Rome & Constantinople, qui donnoient le ton à toutes les Eglises de la Chrétienté, ne s'étoient pas trouvées alors sous la puissance du Tyran, Maurice auroit été publiquement reconnu pour Martyr, comme il l'étoit en secret de la plupart des Fidèles.

Dans ce point de vûe, la Médaille de Vienne reçoit un nouveau jour, à la faveur duquel on explique heureusement cette S couchée, cette lettre si remarquable que Bouteroue & M. du Cange n'ont traitée d'inutile & de surabondante, que parce qu'ils n'en pénétoient pas le sens: elle y sera, comme dans les autres monnoyes de Vienne, l'abrégé de *Sanctus*, en formant par sa position sur la tête de l'Empereur, une espece de double couronne qui ne pouvoit plus lui être enlevée; on lira tout de suite D N MAVRICIVS PP AV, *Dominus Noster MAVRICIVS Sanctus Perpetuus Augustus*.



ECLAIRCISSEMENTS

Sur le Mémoire lu au mois de Novembre 1733. touchant l'antiquité & la certitude de la Chronologie Chinoise. Vol. x. pag. 277.

Par M. FRÉRET.

LORSQUE je lus ce Mémoire à la Compagnie, j'eus soin d'avertir que je ne le regardois moi-même que comme une ébauche de ce que l'on pouvoit faire sur ce sujet ; car malgré les soins que je m'étois donnez depuis plusieurs années pour rassembler des matériaux, je sentoie combien il me manquoit encore de connoissances absolument nécessaires ; mais comme ce n'étoit pas en Europe que l'on pouvoit espérer de les trouver, je crus que s'il étoit possible d'engager les habiles Missionnaires qui se trouvent aujourd'hui en Chine, à nous donner les éclaircissémens qui nous manquent, c'étoit, comme je le dis alors, en commençant par faire usage des connoissances incomplètes que nous avons. J'avoueraie même ici que pour exciter le zèle de ces sçavans Missionnaires, j'affectai de proposer différentes objections, soit contre la certitude des anciens monumens historiques de la nation Chinoise, soit contre la vérité de quelques époques astronomiques. Je sçavois que ces objections étoient employées par les partisans d'un système singulier, qui prétend faire regarder les *King* ; c'est-à-dire, les anciens livres de cette Nation, soit comme des prophéties laissées par les Patriarches d'avant le Déluge, & conservées par ceux des descendans de Noë qui allèrent peupler la Chine, soit comme une histoire défigurée des anciens Patriarches Juifs & des descendans d'Abraham. Ainsi je ne doutois point que des Missionnaires aussi habiles & aussi sensés que ceux qui sont actuellement à *Pé-king*, dont l'éloignement pour ce système m'étoit connu, ne se fissent un devoir de combattre des principes qui étoient employez à l'établir.

20. Février

1739.

Missionnaire
de la Compagnie de Jésus à
Peking.

On verra dans la suite de ce Mémoire, que cet innocent artifice m'a réussi au-delà de ce que je pouvois espérer. Le R. P. Gaubil, dont le mérite & l'habileté sont connus en Europe, non content des longues & sçavantes lettres qu'il m'a écrites toutes les années, soit pour me communiquer ses remarques sur ma Dissertation, soit pour éclaircir quelques points sur lesquels je m'éloignois un peu de son sentiment, m'a envoyé quelques-uns de ses ouvrages manuscrits, & m'a fait communiquer ceux qui étoient ici à Paris entre les mains du R. P. Estienne Souciet. C'est encore à lui que je dois les éclaircissements qui m'ont été envoyez par les PP. Parennin & de Mailla, & l'excellent ouvrage manuscrit du P. Régis, contenant une histoire critique des *King* ou livres authentiques des Chinois. Je ne détaille point ici les différens Mémoires qui m'ont été communiquez, j'en parlerai dans la suite, car j'aurai souvent occasion de faire usage des connoissances que j'en ai tirées.

Dans ma Dissertation sur la Chronologie Chinoise, j'avois soupçonné que l'on pouvoit diminuer de cent cinquante ans environ, l'antiquité que les Annales Chinoises donnent à l'Empereur *Yao*; c'étoit là ce que je m'étois proposé d'établir dans la Dissertation, & tous les éclaircissements que j'ai reçus de la Chine, n'ont servi qu'à me fournir de nouveaux moyens de confirmer mon premier sentiment, quoique sur cet article tout ce que j'ai pu obtenir du sçavant P. Gaubil, ait été l'aveu que mon sentiment pouvoit aussi-bien se soutenir que celui qui a été adopté par les Auteurs de l'Abbrégé authentique des Annales, lesquels donnent cent cinquante ans de plus que je ne fais à l'époque de *Yao*, & deux cens quarante-sept de plus à celle de *Hoang-ti*.

J'avois aussi extrêmement appuyé sur l'autorité de l'ancienne Chronique connue sous le nom de *Tsou-chou* ou *Tsou-chu*, mais je ne la connoissois que sur des extraits publiez par le P. Gaubil, & qu'il avoit tirez des Ecrivains Chinois, car il n'avoit pas encore pu trouver cette Chronique, qui est rare à la Chine; mais aujourd'hui elle m'est beaucoup mieux connue,

connue, comme on le verra dans la suite, & l'examen attentif que j'en ai fait, m'a convaincu qu'elle méritoit toute la confiance que j'avois eue d'abord pour son témoignage.

Je ne parle pas ici de quelques méprises peu importantes dans lesquelles j'étois tombé sur la foy des Écrivains Européens que j'avois consultez, & qui, soit faute d'attention, soit à cause des vûes qu'ils avoient en écrivant, ne s'étoient pas toujours exprimés avec assez d'exactitude. Si ces méprises étoient de quelque conséquence pour la Chronologie Chinoise, j'en rendrois compte ici au lecteur; mais ce Mémoire sera nécessairement d'une telle étendue, que je dois éviter ce qui ne seroit propre qu'à en augmenter inutilement la longueur. Je le partagerai en différens articles, sous lesquels je rangerai tout ce qui me paroîtra propre, non seulement à rendre les preuves de mon système plus sensibles, mais encore à faire mieux connoître la certitude de l'Histoire Chinoise & les fondemens de sa Chronologie. Je n'aurai par cette raison aucun égard à l'ordre que j'avois suivi dans mon premier Mémoire.

ARTICLE PREMIER.

Des Historiens publics, & des Histoires authentiques publiées en différens tems à la Chine.

Comme je serai obligé dans le cours de cet article de parler des différentes Familles royales ou Dynasties qui ont successivement occupé le throne à la Chine, je commence par donner une idée générale des principales révolutions arrivées dans ce pays.

La Chine se poliça d'abord dans la partie septentrionale & au nord de la Rivière jaune ou du *Hoang-ho*. Il est sûr par le témoignage de Confucius * & d'un autre Écrivain du même tems, que ce pays a eu au moins six Rois avant *Yao*, mais on ne connoît guères que le nom de ces Princes, & le peu que l'on sçait du détail de leur Histoire, est absolument défiguré par les fables dont il est rempli; c'est proprement au regne

Mem. Tome XV.

R r r

* Conf. *Hi-se*
ou Comment.
sur le *Y-king*.
Tjo-chi dans le
Tjo-ichouene ou
Comment. du
Tchune-istéon,
sur la vingt-
cinquième an-
née de *Hi-cong*,
six cens trente-
cinquième
avant J. C.

d'*Yao* que l'Histoire de la Chine commence à être connue avec certitude, puisque la connoissance en étoit fondée sur des écrits & sur des monumens que les plus anciens & les plus habiles Ecrivains Chinois se sont toujours accordez à regarder comme étant du tems même de *Yao* & de ses successeurs.

La Rivière
jaune.
Chou-king, liv.
1. c. Yu-cong.

Le pays soumis à *Yao*, à *Chune* & à *Yu*, qui regnèrent après lui, s'étendoit au nord & au sud du fleuve *Hoang*. On voit encore dans le *Chou-king* compilé par Confucius sur les anciennes Annales authentiques, une relation des travaux entrepris & exécutés du tems même de *Yao*, soit pour dessécher les pays inondés par les débordemens de ce fleuve & par ceux du *Kiang*, soit pour prévenir de pareils débordemens à l'avenir. Cette relation contient un détail géographique du cours de ces fleuves & de celui des rivières dont ils reçoivent les eaux, de la situation des montagnes & de la direction des canaux creusés dans ces montagnes, soit pour changer le cours de ces rivières, soit pour donner de l'écoulement à leurs eaux lors des débordemens. On y voit aussi une description assez exacte des limites des neuf provinces ou gouvernemens dans lesquels étoit partagé l'Empire d'*Yao*. Le chapitre du *Chou-king* où cette relation se trouve, a toujours passé pour être du tems même de *Yu* conducteur de tous ces ouvrages, c'est-à-dire, pour avoir été écrit vers l'an 2000. avant l'Ère Chrétienne, & le détail qu'il rapporte, est circonstancié de façon, qu'il a été facile au R. P. de Mailla de reconnoître tous les lieux qui ont changé de nom aujourd'hui, & d'en dresser une Carte que l'on verra dans sa traduction des Annales de l'Histoire Chinoise, qui est actuellement à Paris. Il assure que dans les voyages qu'il a faits dans ces mêmes endroits, en travaillant à la Carte générale de la Chine, il s'est souvent arrêté à admirer la hardiesse & la solidité de ces anciens ouvrages qui subsistent encore depuis près de quatre mille ans. Ce même chapitre du *Chou-king* contient aussi un détail des différens tributs que payoient les neuf provinces à l'Empereur *Yao*, & ce détail ne nous permet pas de douter que les arts ne fussent dès lors portés à un grand point de perfection. On voit parmi

J'ai une copie
de cette Carte.

ces tributs payez en espèces, des étoffes de soye teintes, rayées ou brochées, des peaux passées, des fourrures de tout genre, des pierres dures taillées, des jaspes, des agathes, des marbres précieux, &c.

Les provinces situées au midi du *Kiang* (c'est le fleuve qui coulant de l'ouest à l'est, sépare la Chine en deux parties, & va se jeter dans la mer au-dessous de *Nane-king*) reçurent peu à peu les loix & les mœurs Chinoises, & l'Empire de la Chine acquit bien-tôt l'étendue qu'il a encore aujourd'hui. *Chune* associé à l'Empire par *Yao*, lui succéda, & à son exemple, préférant *Yu* à ses propres enfans, il l'associa à la souveraine puissance & lui laissa aussi l'Empire.

Après la mort de *Yu*, la Couronne devint héréditaire dans sa famille. Elle subsista pendant quatre cens trente ans sous dix-sept Empereurs, qui ne font cependant que quatorze générations, à cause des successions collatérales. Cette famille porte le nom de *Hia*. Les derniers Empereurs de *Hia* ayant aliéné les peuples par leur gouvernement injuste & violent, les provinces se révoltèrent & mirent sur le throne *Tching-tang* Roy tributaire de *Chang*, & descendu d'*Hoang-ti*.

Cette seconde Dynastie porta d'abord le nom de *Chang*, & ensuite celui de *Ine*; elle subsista pendant plus de cinq cens ans sous trente Empereurs, qui ne font que dix-sept générations. Les mêmes raisons qui avoient fait élever cette famille sur le throne, servirent à l'en faire descendre; les provinces irritées par la tyrannie de *Tchéou* ou *Ti-sine* (car on lui donne ces deux noms) se révoltèrent, mirent à leur tête *Ouene-ouang* Roy tributaire de *Tchéou* dans le *Chene-si*, & descendu d'un des prédécesseurs d'*Yao*. Son fils *Ou-ouang* ayant totalement détruit le parti des *Chang*, prit le titre d'Empereur, & fonda une nouvelle famille qui porta le nom de *Tchéou*, titre du royaume particulier des ancêtres de *Ou-ouang*. Cette famille subsista plus long-tems que les précédentes, & ayant commencé de regner vers l'an 1110. avant l'Ere Chrétienne, elle ne cessa que l'an 255. avant la même Ere.

De *Tico* par *Heou-tsi*, qui fut élevé à la royauté de *Tai*, pays dans le *Chene-si*, par *Yao*, environ mille ans avant *Vene-vang*.

La facilité que *Ou-ouang* avoit eue d'ériger des royaumes

R r r ij

tributaires*, ayant été imitée par les successeurs, ces royaumes se multiplièrent tellement, que les Empereurs dépouillez de leurs domaines, se trouvèrent hors d'état de se faire obéir par des Vassaux qui étoient devenus beaucoup plus puissans qu'eux. Ils conservèrent cependant le titre & quelques-unes des prérogatives de la dignité Impériale, tant que l'égalité se maintint entre les Rois tributaires; mais lorsque les Princes du pays de *Tsine* dans la partie occidentale du *Chenesi*, eurent détruit ou soumis la plus grande partie des autres royaumes, ils prirent le titre d'Empereurs, auquel *Tcheou-kiong*, le dernier des descendans de *Ou-ouang*, renonça volontairement l'an 255. avant Jesus-Christ.

La nouvelle Dynastie des *Tsine* ne subsista pas long-tems, *Chi-hoang-ti* qui la fonda, regna trente-sept ans. Il éteignit tous les royaumes tributaires, & laissa un monument de sa puissance, qui étonne encore tous ceux qui le voyent, c'est cette fameuse Muraille qui sépare la Chine de tous les peuples qui l'entourent. Mais ce Prince est peut-être encore plus connu à la Chine par sa haine contre les Lettres & contre tous les anciens livres d'Histoire, de Morale & de Jurisprudence, qu'il vint à bout de supprimer presque entièrement; c'est un événement dont j'aurai lieu de parler plus au long dans la suite. Six ans après sa mort la Dynastie fut éteinte, après avoir subsisté pendant quarante-neuf ans.

Liéou-pang soldat de fortune, qui s'étoit mis à la tête des révoltés, monta sur le throne l'an 206. avant Jesus-Christ, & ayant pris le nom de *Cao-tsou*, il établit la Dynastie de *Hane*, qui subsista pendant quatre cens soixante-dix ans sous trois branches différentes.

Les *Tsine*, dont le nom s'écrit & se prononce différemment de celui des premiers *Tsine*, succédèrent aux *Hane* en 265.

* Ces Rois tributaires étoient divisez en cinq ordres; nos Européens ont rendu ainsi leurs titres: *Cong* Duc, *Heou* Prince, *Pé* Comte, *Tsou* Marquis, *Nane* Baron. Nos Ecrivains les nomment en général *Regulos*. Ces

cinq ordres étoient différens en dignité & en prérogatives. Voyez *Mengtze*, lib. 2. cap. 4. num. 10. pag. 384. Confucius en parle souvent dans ses ouvrages, trad. du P. Couplet & du P. Noël.

de J. C. & occupèrent le throne pendant cent cinquante-cinq ans, mais ils ne furent d'abord maîtres que d'une partie de l'Empire. La Chine se trouvoit alors partagée entre trois Souverains, ceux de *Tsine*, ceux de *Ouey* dans les provinces septentrionales, & ceux de *Ou* au sud du *Hoang-ho*. Ces *Ouey* étoient Tartares d'origine, leurs Rois prenoient le titre d'Empereurs, mais ils n'ont jamais été reconnus pour tels dans le reste de l'Empire. Aux *Tsine* succédèrent les *Soung* pendant cinquante-neuf ans, les *Tsi* pendant vingt-trois ans, les *Leang* pendant cinquante-cinq ans, les *Tchine* pendant trente-trois ans, & enfin les *Soui*, qui furent maîtres de toute la Chine pendant vingt-neuf ans, mais après avoir déjà régné pendant long tems sur les provinces du nord; ils avoient même pris d'abord le titre d'Empereurs, quoiqu'il y eût dans les provinces du midi des Princes reconnus pour tels par le reste de la Chine. La Dynastie des *Soui* finit l'an 617. de J. C. les *Tang* leur succédèrent, & regnèrent pendant deux cens quatre-vingt-neuf ans. Après eux, cinq Dynasties différentes occupèrent successivement le throne Impérial pendant cinquante-trois ans, ou depuis l'an 907. de J. C. jusqu'à l'an 960. Aux cinq petites Dynasties succédèrent les *Soung*, qui regnèrent pendant trois cens dix-neuf ans; ils furent dépouillés en 1282. par les Tartares *Mogols* ou *Mongou*, descendus de *Genghiscan*, qui prirent le nom de *Yvene*. Après cent six ans de regne ces *Mogols* furent chassés, & une famille Chinoise monta sur le throne; cette Dynastie qui porta le nom de *Tai-ming*, a duré pendant deux cens cinquante-six ans, jusqu'à l'année 1644. dans laquelle les Tartares *Mantchou* se rendirent les maîtres de la Chine; ils y regnent aujourd'hui sous le titre de *Tai-tsing* qu'ils ont donné à leur Dynastie. Ce sont là les vingt-deux familles ou Dynasties qui ont successivement occupé le throne Impérial de la Chine, & dont l'Histoire compose les Annales publiées en différens tems par les soins d'un Tribunal établi exprès, & avec une approbation authentique de l'Empereur.

Leur nom est le même que celui des anciens *Soung*.

Dès les premiers tems il y avoit à la Chine un Historien.

B r r iij,

on titre, chargé du soin de transmettre à la postérité, non seulement les événemens généraux qui pouvoient intéresser la Nation entière, mais encore les actions particulières, & même les discours des Princes, lorsque l'Historien jugeoit que l'on pouvoit en retirer quelque utilité.

* Le *Chou-king*, ou le livre historique dont nous avons encore une partie, n'est autre chose qu'un extrait de cette ancienne Histoire, fait où revû par Confucius, & qui contient principalement une compilation des Loix, des Ordonnances, & même des discours des anciens Empereurs, à commencer à *Yao*. Confucius & Mengtzé citent très-souvent ce Recueil, & le citent comme un ouvrage ancien, dont l'autorité est reconnue de tout le monde. Je n'indique point les endroits où ces deux Auteurs en parlent, ces endroits sont en trop grand nombre; & comme leurs ouvrages sont traduits en Latin, il est facile de les consulter. Le *Chou-king* lui-même nous fournit la preuve de ce que j'avance au sujet de cet Historien Impérial & de l'existence de ces Annales: on y voit qu'à la mort de *Tching-ouang*, arrivée en 1068. avant Jésus-Christ, l'Historien Impérial fut chargé de mettre par écrit & d'insérer dans les archives les derniers discours de ce Prince mourant^b; on y voit aussi qu'on lui ordonna de chercher dans les archives ce qui s'étoit pratiqué anciennement aux funérailles des Empereurs, & au couronnement de leurs successeurs, afin d'en dresser un mémorial qui servit de règle dans l'occasion présente. *Tching-ouang* étoit fils de *Ou-ouang* fondateur des *Tchéou*, & on vouloit constater le cérémonial qui s'observeroit dans la suite sous la famille régnante.

Chou-king,
part. IV. chap.
Cou-ming ou
24.

Chou-king,
part. IV. c. 18.
King-ché.

On doit encore conclurre d'un discours de *Tchéou-cong*, oncle de *Tching-ouang*, rapporté dans le *Chou-king*, que l'on avoit alors une Histoire détaillée de la Dynastie de *Chang*, car sans cela il n'auroit pu être instruit de la durée de différens

* Presque tout ce que je dis ici est tiré de l'excellent ouvrage manuscrit du R. Pere Régis, qui contient une

Histoire critique des *King*.

^b Ces discours se trouvent tout au long dans le chapitre *Cou-ming*.

regnes des Princes de cette famille, non plus que de plusieurs de leurs actions particulières qu'il rapporte.

Outre la grande Collection tirée des Annales de l'Historien Impérial, il y avoit encore des Histoires écrites par des particuliers. Confucius^a cite avec éloge celle de *Tchéou-gine*, qu'il appelle un ancien Écrivain; & dans un autre endroit il assure qu'il n'a pu encore trouver d'Historien capable de suspendre son jugement dans les choses douteuses: d'où il faut conclurre qu'il y avoit plusieurs Histoires écrites par différens Historiens.

Lune-yu, art.
XV. n.º 27.

Mengtzé qui vivoit un peu plus d'un siècle après Confucius, cite une ancienne Histoire authentique du règne de *Chune* successeur d'*Yao*, & joint son témoignage à celui du *Chou-king*, pour combattre les traditions fabuleuses des Historiens du petit royaume de *Tsi*, au sujet de ce même *Chune*. A cette occasion il établit de très-bonnes règles de Critique pour l'interprétation du *Chou-king* ou du livre d'Histoire, du *Chi-king* ou du livre de Poésie, & pour celle des autres anciens livres.

Mengtzé l. 2.
cap. 3. n.º 13.

Les Empereurs n'étoient pas les seuls qui eussent des Historiens publics, les royaumes tributaires avoient aussi leurs Annales ou leurs *Ki*. Confucius en parle dans le *Tchong-yong*^b, & *Mengtzé* qui l'assure en termes formels de tous les royaumes tributaires, nous apprend quel étoit en particulier le titre des Annales publiques de ceux de *Tsine*, de *Tsou*, & de *Lou*. Un fait rapporté par *Tso-chi* ou *Tso-kien-ming*^c, contemporain de Confucius, & qui étoit lui-même Historien public du Royaume de *Tsou* dans le *Hou-couang*, nous donnera un exemple des précautions que l'on prenoit dès-lors pour conserver ces Annales particulières. Ce fait se trouve dans le *Tso-tchoué* ou Commentaire de *Tso-chi* sur le *Tchane-tsiéou* de Confucius, ouvrage dont je parlerai dans la suite.

^a Confuc. Lune-yu, lib. *Sententiarum*, page 117. de la version du P. Couplet, p. 174. de celle du P. Noël, art. 16. n.º 2.

^b *Tchong-yong*, §. 127. pag. 68.

vers. P. Noël, *Mengtzé* lib. 2. cap. 2. n.º 32. pag. 350.

^c *Hiong-sie-li* dans le *Hio-tong*, lib. 34. art. 1. cité par le P. Rég. Differt. manusc. pag. 115.

*Préf. de la trad.
des Annales du
Tong-kiene-
cang-mou, par
le P. de Maille.*

Voici le fait rapporté par *Tso-chi*. La vingt-quatrième année de l'Empereur *Ling-vang*, vingt-troisième des *Tchéou* (c'est l'an 518. avant Jésus-Christ) *Tchouang-cong* Roi tributaire de *Tsi*, ayant enlevé la femme de *Tsouï-chou* Général de ses troupes, le Général outré de cet affront fit assassiner le Roy, & mit sur le throne un autre Prince de la même famille. Aussi-tôt le Tribunal d'Histoire dressa une relation détaillée de cet événement, & la mit dans les archives. Voici quel est l'usage suivi dans ce Tribunal, & c'est une tradition constante à la Chine, que cet usage étoit établi dès les premiers tems. Le Tribunal d'Histoire est partagé en deux classes, la première est chargée d'écrire ce qui se passe *au-dehors* du Palais, c'est-à-dire, tout ce qui concerne les affaires générales ou du Royaume ou de l'Empire; la seconde écrit tout ce qui se passe, & même tout ce qui se dit *au-dedans* du Palais, les actions & les discours du Prince, de ses Ministres & de ses Officiers, du moins ceux dont ils jugent que la connoissance doit passer à la postérité. Chacun de ceux qui composent la classe, écrit sur une feuille ou sur une tablette la relation de ce qu'il a appris, il la signe, & sans la communiquer aux autres, il la jette dans une espece de coffre ou de grand tronc fermé & placé au milieu de la salle où s'assemble le Tribunal: ce coffre ne s'ouvre que lorsqu'il s'agit de mettre ces Mémoires en ordre pour travailler à l'histoire, soit d'un regne particulier, soit même d'une Dynastie entière; car depuis les *Hane*, c'est-à-dire, depuis l'an 200. avant Jésus-Christ, on ne publie l'histoire d'une Dynastie que lorsqu'elle n'est plus sur le throne, ou du moins lorsque le sceptre ayant passé dans une autre branche, les Historiens peuvent avoir une entière liberté de publier les vérités les moins favorables à ceux dont ils écrivent l'histoire. Ce détail étoit déjà connu, au moins en partie; mais il est nécessaire de le rappeler ici, pour faire mieux comprendre le fait rapporté dans le *Tso-tchouene*.

Dès que le Général *Tsouï-chou* eut été informé par ceux du Tribunal qui étoient attachez, de ce qui venoit de se passer,

passer, il destitua le Président, le fit mettre à mort, s'empara des différens Mémoires dressés par les Membres du Tribunal, & mit un nouveau Président à la place de l'ancien. Le Général *Tsouï-chou* avoit toute l'autorité sous *King-kong*, qu'il avoit fait Roy de *Tsi*. A peine le nouveau Président du Tribunal fut-il en place, qu'il fit dresser de nouvelles relations pour remplacer celles qui avoient été supprimées, & y fit ajouter le détail de ce qui étoit arrivé à son prédécesseur. *Tsouï* instruit de cette démarche, cassa le Tribunal, & fit mettre à mort presque tous ceux dont il étoit composé. Aussi-tôt, dit le *Tso-tchouene*, on vit paroître de toutes parts dans le Royaume de *Tsi*, des écrits qui se trouvoient affichés dans les lieux publics, & où la conduite du Général étoit dépeinte avec les couleurs les plus noires; ainsi il jugea qu'il y avoit moins de danger à rétablir le Tribunal, & à lui laisser la liberté de transmettre à la postérité la connoissance de sa honte & de la vengeance qu'il en avoit tirée, que de s'exposer aux effets que pouvoient produire ces écrits publics sur l'esprit des peuples.

Les Annales authentiques de la Dynastie des *Tang* nous apprennent un autre fait qui, quoique d'un tems postérieur & du VII.^e siècle de l'Ere Chrétienne, nous fait connoître quels sont les principes par lesquels se conduit ce Tribunal. *Tai-tsang* deuxième Empereur des *Tang*, demanda un jour à *Tchou-souï-leang* Président du Tribunal, qu'il lui fît voir les Mémoires destinés pour l'histoire de son regne: « Seigneur, lui répondit le Président, le Tribunal écrit le bien & le mal avec une égale liberté; aucun Empereur n'a vû ce que l'on disoit de son gouvernement, si on le lui montrait, on ne pourroit plus écrire que des éloges. La liberté avec laquelle le Tribunal écrit tout ce qui se passe, est un frein capable de retenir en plusieurs occasions les Princes & les Ministres; ceux d'entr'eux qui ne sont pas encore tout-à-fait corrompus, & auxquels il reste quelque pudeur, redoutent les jugemens que la postérité portera de leur conduite. Eh! quoi, dit l'Empereur, vous qui me devez ce que vous êtes, vous qui

Préface du P.
de Mailla.

Le *Tong-kiene*
traduit par le P.
de Mailla, rap-
porte ce fait à
« l'an 626. de
« J. C. *Tong-*
« *kiene*, tom. V.
« lib. 2.

Mem. Tome XV.

SSS

» m'êtes si attaché, voudriez-vous instruire l'avenir de mes
 » fautes, si j'en commettois? il ne seroit pas le maître de les
 » lui cacher, reprit un des Membres du Tribunal, ce seroit
 » avec douleur que nous les écrivions, mais tel est le devoir
 » de notre emploi, il nous oblige même d'instruire la postérité
 » de la conversation que vous avez aujourd'hui avec nous. »

L'ouvrage de Mengtzé ne nous permet pas de douter que l'étude de l'ancienne Histoire ne fût cultivée de son tems avec soin. « L'homme sage, dit-il au chapitre 4. de son second livre, n.º 47. ne se contente pas de converser avec ceux de ses contemporains qui pratiquent la vertu, il veut encore connoître les Sages des siècles passés, il lit soigneusement celles des instructions qu'ils avoient données à leurs contemporains, qui sont conservées, soit dans le *Chou-king*, soit dans le *Chi-king*; mais comme cette étude ne lui donne qu'une connoissance imparfaite de ces grands Hommes, il cherche à s'instruire par l'histoire particulière de leurs actions, de la manière dont ils ont pratiqué eux-mêmes les vertus qu'ils enseignoient aux autres; il examine avec soin l'histoire des tems où ils ont vécu, il veut connoître les moindres événemens de leur vie, & par-là il converse, pour ainsi dire, avec ces grands Hommes, comme s'ils étoient encore vivans : » *Singula sæcula in quibus illi vixerunt, & diversa eorum gesta diligenter discutit, & quasi adhuc forent superstites, cum illis familiariter versatur.*

Je parlerai de cette persécution dans un article séparé.

La violente persécution excitée par *Chi-hoang-ti* fondateur des premiers *Tsue*, contre les Lettres, fit périr la plus grande partie de ces anciennes Histoires, soit générales, soit particulières; & quoique la persécution n'eût duré que quelques années, les effets en furent tels, que lorsqu'on voulut sous les *Hane* successeurs des *Tsue*, travailler à réparer les pertes que l'on avoit faites, & rassembler les fragmens des anciens Livres historiques échappés à l'incendie, on ne put remonter avec une pleine certitude au-delà de l'an 841. avant l'Ère Chrétienne, c'est-à-dire, au-delà du tems de la fondation du Royaume tributaire de *Tsine*, érigé en faveur des ancêtres

de *Chi-hoang-ti*, lequel avoit fait épargner l'histoire particulière de sa famille. Le *Tchune-tchéou* de Confucius, contenant une partie de l'histoire des Rois de *Lou*, ne remontoit même que jusqu'à l'an 722. avant Jesus-Christ; ainsi *Ssé-ma-tsiene*, qui par l'ordre de l'Empereur *Vou-ti* * écrivit vers l'an 97. avant Jesus-Christ la première Histoire publiée depuis la persécution, avec le sceau de l'autorité publique, ne fit remonter sa Chronologie que jusqu'à l'an 841. avant Jesus-Christ, & jusqu'au regne de *Li-vang* dixième Empereur des *Tchéou*. Pour les tems antérieurs, il se contenta de donner la suite des Empereurs telle qu'il la trouva dans le *Chi-pene*, c'est un livre dont l'Auteur ni le tems n'étoient point connus, mais qui contenoit une liste des regnes, à laquelle on ne voit pas que l'on ait rien trouvé à changer depuis.

Ssé-ma-tsiene ajouta des conjectures sur la durée totale de la Monarchie depuis *Yao*, conjectures fondées sur quelques fragmens des anciens Livres, & qui ne donnoient tout au plus qu'un à-peu-près; aussi paroît-il que *Ssé-ma-tsiene* laissoit là-dessus une entière liberté à ses lecteurs. Son ouvrage intitulé *Ssé-ki* ou *Ché-ki*, est distribué en cinq différentes parties, sçavoir, *Ou-ti-pene-ki*, histoire des cinq Empereurs, *Hoang-ti*, *Tchouene-hio*, *Tico*, *Yao* & *Chune*: la seconde partie est nommée *Hia-pene-ki*, l'histoire de la Dynastie *Hia*: la troisième est dite *Ine-pene-ki*, histoire de la Dynastie *Ine*, autrement *Chang*: la quatrième, nommée *Tchéou-pene-ki*, contient l'histoire des *Tchéou*; enfin la dernière partie contenoit sous le titre de *Tsine-pene-ki*, l'histoire des *Tsine* & celle de l'établissement des *Hane*. Le *Ssé-ki* de *Ssé-ma-tsiene* passe pour un des Livres les mieux écrits en Chinois. Sous les premiers *Song*, *Pe-yne* donna un Commentaire sur cet ouvrage, & sous les *Tang*, *Ssé-ma-tchine* ou *Siao-sse-ma*, l'un des descendants de *Ssé-ma-tsiene*, en publia un autre conjointement.

Notit. Lingue
Sinic. P. de Pré-
marre MS. Nor.
MS. P. Gambil.

* *Vou-ty* commença en l'an 140. & mourut l'an 87. avant J. C. L'ouvrage de *Ssé-ma-tsiene* est de l'an 97. *P. Gollet, Concord. chronolog. Sinenlis, MS. pag. 21. & lettre de l'an 1735.*

avec *Tchang-tchéou-tsie*. Sous la Dynastie des *Ming*, deux Lettrés donnèrent sous le titre de *Ssé-li-ping-lin*, une édition de ces deux Commentaires, avec des notes.

Pendant que *Ssé-ma-tsiene* travailloit à son histoire, *Kia-y* publia celle de *Chi-hoang-ti* & de la Dynastie *Tfine*, mais cette histoire ne fut pas revêtue de l'autorité Impériale par l'examen & par l'approbation du Tribunal. Sous le regne de l'Empereur *Ming-ti*, qui commença en 58. de Jesus-Christ, & mourut en 76. *Pane-piao*, & après lui son fils *Pane-cou*, eurent ordre de travailler à l'Histoire des *Hane Occidentaux*. Le sceptre avoit passé dans une seconde branche de cette famille, qui ayant transporté le siège de l'Empire, de *Tchang-ngane* ville du *Chene-si*, à *Lo-yang* dans le *Ho-nane*, formoit comme une nouvelle Dynastie qui prenoit peu d'intérêts à ceux de la branche précédente, & laissoit aux Ecrivains la liberté de parler des Empereurs qui l'avoient composée. L'ouvrage de *Pane-cou* ne fut achevé qu'après la mort de *Ming-ti*, mais comme il mourut lui-même avant que d'y avoir mis la dernière main, ce fut sa sœur *Tsao-ta-cou*, femme célèbre parmi les Lettrés Chinois, qui fut chargée de la révision & de l'édition, l'ouvrage ne parut que sous le regne de *Ho-ti*, après l'examen d'un Tribunal établi exprès; il porte le titre de *Si-hane-chu*, Histoire des *Hane* d'Occident. Outre cette histoire, *Pane-cou* avoit composé un ouvrage sur l'ancienne Chronologie, il porte le titre de *Lu-li-tchi*, & se trouve joint avec le *Si-hane-chu*.

Le P. de Maill.
Préf. de l'Hist.
Chin. M.S.

Gambil. Notit.
M.S. Chronol.

Ouene-hiene-
tong-cau, tom.
LXX. c. 191.
fol. 15. & 29.
Lettre du Pere
Gollet, 30. Nov.
1733.

Lettre du P. de
Mailla, ibid.

Ma-touane-lin dans son *Ouene-hiene-tong-cau*, Histoire de la Littérature Chinoise, publiée en 1315. & très-estimée à la Chine, porte un jugement assez peu avantageux de *Pane-cou*, il le nomme un Ecrivain sans érudition & sans critique, qui recevoit sans choix & sans examen tout ce que la tradition rapportoit. Ce jugement est sans doute un peu trop rigoureux, mais il peut n'être pas tout-à-fait faux, sur-tout pour la Chronologie établie par *Pane-cou* dans son *Lu-li-tchi*.

Les difficultés que l'on avoit trouvées dans la compilation & dans l'arrangement des Mémoires de l'histoire des *Hane*

Occidentaux, portèrent l'Empereur *Chune-ti*, qui monta sur le throne l'an 126. de Jesus-Christ, à ordonner que le Tribunal commençât dès-lors à mettre en ordre les Mémoires de la Dynastie régnante, ou de celle des *Hane* Orientaux, mais avec défense d'en laisser rien transpirer au-dehors; & en effet, l'Histoire des *Hane* Orientaux ne parut que sous la Dynastie suivante, ou sous celle des seconds *Tsine*, qui commença l'an 259. de Jesus-Christ: elle avoit le titre de *Hane-ki*, mais on la trouva si défectueuse & si mal écrite, que l'on chargea *Tchine-cheou* de la revoir, & d'y faire tous les changemens nécessaires. Lorsqu'on vint à examiner l'ouvrage de *Tchine-cheou*, on en fut si mécontent, qu'on le dégrada de son titre d'Historien Impérial, pour avoir donné le titre d'Empereurs aux Princes de *Ouéy*, & pour avoir traité de rebelles, non seulement les Princes de *Ou*, mais encore les *Heou-hane*, ou ceux de la troisième branche des *Hane*. Les *Ouéy** venoient des Tartares *To-pa*, établis dans les plaines situées au nord & au nord-est de *Pé-king*, entre le 44.^e & le 49.^e degrés de latitude. La Chine avoit été partagée quelque tems entre ces *Ouéy*, les *Ou* & les derniers *Hane*; mais ceux-ci étant de la famille Impériale, étoient regardez comme les seuls Empereurs légitimes, & les *Tsine*, quoique sortis du pays des *Ouéy*, n'osèrent s'écarter de ce principe.

Les guerres civiles qui troublèrent l'Empire sous les *Tsine*, retardèrent l'exécution des ordres donnez pour travailler à une troisième Histoire des *Hane* Orientaux, ainsi elle ne parut que sous les *Souï*, qui commencèrent en 421. à regner sur une partie de la Chine; il fallut même encore y retoucher avant que de la publier avec l'approbation du Tribunal: elle porte le titre de *Heou-hane-chu*, histoire des seconds *Hane*, & on y joignit, sous le titre de *Sane-coué-chi*, celle des trois royaumes.

Sous le regne de *Ou-ti* premier Empereur des *Leang*, *Chine-yo* Historien de l'Empire, publia en 502. sous le titre

* Le P. Couplet les nomme *Civèi*. Le nom de *To-pa* signifioit dans leur langue Souverain, *terre dominus*; ils le changèrent pour le nom Chinois *Yvene*, que les *Mongous* donnèrent dans la suite à leur Dynastie.

de *Tfing-fong-tsi-ekou*, une Histoire des Dynasties *Tfing*, *Song* & *Tsi*, à laquelle il avoit eu ordre de travailler sous les regnes précédens, mais la division de l'Empire entre plusieurs Princes différens, l'avoit privé de beaucoup de Mémoires; ainsi l'Empereur *Tai-tsong* le second des *Tang*, qui commença en 627. & qui ayant soumis tous les royaumes particuliers, avoit donné ordre d'apporter à sa Cour les Mémoires historiques qui étoient conservez dans les archives de ces royaumes, nomma dix-huit Commissaires, soit pour revoir & pour réformer l'ouvrage de *Chine-yo*, soit même pour écrire de nouveau l'Histoire des Dynasties précédentes, s'ils jugeoient que cela fût nécessaire. Ces Commissaires se partagèrent en trois bureaux différens, le premier chargé de rassembler & de mettre en ordre les matières, le second d'examiner les dates & de discuter ce qui auroit rapport à la Chronologie ou à l'Astronomie, & le troisième d'abrégér les diverses relations & d'en former un seul corps d'Histoire. Cet ouvrage intitulé *Ou-tai-sse-tchi*, Mémoires historiques des cinq Dynasties, parut en six cens sept livres. Il contenoit aussi l'Histoire des Tartares *Ouéy*, sous le titre de *Pé-sse*, Histoire septentrionale, & celle des Princes du royaume particulier de *Tchéou*, sous le titre de *Tchéou-chu*.

Après la Dynastie des *Tang*, qui finit l'an 907. la Chine se trouva successivement occupée par les cinq petites Dynasties, qui ne durèrent toutes ensemble que quarante-trois ans. Les *Song* qui leur succédèrent en 950. songèrent en 977. à faire continuer l'Histoire authentique de l'Empire. Celle des *Tang* parut d'abord sous le titre de *Tang-chu*, comprenant en deux cens vingt-cinq livres ce qui étoit arrivé pendant les deux cens quatre-vingt-neuf ans qu'avoit duré la Dynastie. On donna ensuite sous le titre de *Ou-tai-sse* l'Histoire des cinq petites Dynasties, divisée en cent cinquante livres.

La Collection de toutes les Histoires authentiques étoit composée d'un si grand nombre de volumes, qu'elle étoit devenue d'un prix excessif, & que son étendue en rendoit l'étude très-difficile, ainsi on pensa à en faire un abrégé méthodique

sur le modèle du *Tchune-tsiéou* de Confucius, & du commentaire composé par *Tso-kieou-ming* sur ces Annales. *Ssé-ma-couang* fut celui qui eut le plus de part à cet ouvrage, mais il ne voulut commencer son Abrégé qu'à l'an 425. avant J. C. c'est-à-dire, au regne de *Hoei-he-ouang* vingt-huitième Empereur des *Tchéou*, parce que c'étoit à ce regne que finissoit le *Coué-yu*, espece de continuation ou de supplément du *Tchune-tsiéou*. L'Abrégé de *Ssé-ma-couang* divisé en deux cens quatre-vingt-quatorze livres, parut sous le titre de *Tsé-tchi-tong-kiene*, vrai miroir du Gouvernement. *Liéou-jou* qui avoit travaillé à cet Abrégé avec *Ssé-ma-couang*, pensa que l'ouvrage, pour être complet, devoit remonter jusqu'au commencement de la Monarchie, & donner une suite continue de tous les Empereurs. Le *Chou-king* ne commençant qu'au regne d'*Yao*, & ne donnant pas même le nom de tous les Empereurs, laissoit ignorer une partie de l'Histoire. Pour remédier à ce défaut, *Liéou-jou* publia sous le titre de *Tsé-tchi-tong-kiene-ouay-ki*, une introduction au *Tong-kiene* de *Ssé-ma-couang*, divisée en dix livres. Il ajouta les mots *Ouay-ki*, Histoire du dehors, dans le même sens à peu-près que l'on a employé le titre d'*Extravagantes* que portent les Décrétales ajoutées à la première collection. *Liéou-jou* par les mots *Ouay-ki*, vouloit marquer que cet ouvrage avoit été ajouté au *Tong-kiene* de *Ssé-ma-couang*.

La réputation de ce *Tong-kiene* s'est maintenue jusqu'à présent, & cet ouvrage augmenté dans la suite des Abrégés qui furent faits sous les yeux du Tribunal, à mesure que l'on publia de nouvelles Histoires authentiques, est encore aujourd'hui le seul Abrégé d'Histoire qui ait quelque autorité. Tout le changement que l'on y a fait, s'est borné à y ajouter une espece de texte sommaire, duquel les récits historiques sont censés la glose. On donna à ce texte le titre de *Cang-mou*, la mere ou la source de la narration, & c'est de-là que vient le titre de *Tong-kiene-cang-mou* que porte aujourd'hui tout l'ouvrage.

Lorsque l'Histoire des *Song* eut été publiée avec l'approbation du Tribunal, sous *King-tseng* quatrième Empereur des

Il commença
de regner en
1312.

Yvene ou *Mogols* issus de *Genghiscan*, on en joignit l'Abrégé au *Tong-kiene*. Comme sous les *Ming* on jugea cette Histoire des *Song* défectueuse, *Tching-tsou* troisième Empereur des *Ming* en fit composer une autre, de laquelle on fit aussi un Abrégé pour joindre au *Tong-kiene*; mais à la place du *Oucy-ki* de *Liéou-jou*, on mit à la tête du *Tong-kiene* de *Ssé-ma-couang* le *Tsiene-piene*, ou les Annales antérieures de *Kiue-lu-siang*, divisées en vingt livres. Cet Ecrivain n'ayant conservé qu'une partie du *Oucy-ki*, composa son ouvrage de lambeaux du *Chou-king* & des autres livres anciens, dont *Liéou-jou* s'étoit fait une religion de ne rien détacher. Ces lambeaux sont joints les uns aux autres par des supplémens qui en remplissent les vuides. Le *Tsiene-piene* fait aujourd'hui la première partie du *Tong-kiene*, & le *Oucy-ki* de *Liéou-jou* est devenu si rare, que le R. Pere Gaubil n'a pu le trouver à *Pé-king*, ni par conséquent vérifier quelques citations de ce livre qui se trouvent dans le *Tsiene-piene*; vérification qui seroit cependant importante, pour s'assurer du degré de croyance que méritent certains détails chronologiques & même astronomiques tirés de ce *Oucy-ki*.

Lorsque les *Ming* eurent fait publier l'Histoire authentique des *Yvene* ou *Mogols*, on en joignit l'Abrégé avec celui des Histoires de *Song*, & ces deux Abrégés forment le *Su-piene* ou la troisième partie du *Tong-kiene-cang-mou*; on n'a point encore publié d'Histoire authentique de la Dynastie de *Ming*, & les Annales approuvées ne vont point au-delà de la fin des *Yvene* ou des Tartares *Mogols*. La Chronologie suivie dans le *Tong-kiene*, est celle de *Chao-yong*, pour les tems qui ont précédé l'an 841. avant J. C. depuis cette année on suit la Chronologie de *Ssé-mat-siene*, de laquelle on ne s'est jamais écarté.

En 1563. le Lettré *Ssé* publia sous le titre de *Kiatze-hoay-ki*, un Abrégé chronologique de l'Histoire Chinoise qui va jusqu'à cette année, & qui est très-estimé à la Chine. La disposition méthodique de cet ouvrage le rend d'une extrême commodité, & j'ai eu lieu de m'en convaincre par la facilité avec laquelle, quelque peu de connoissance que j'aye des caractères,

caractères; j'ai pu vérifier plusieurs dates dont je n'étois pas assez certain. Cet ouvrage est divisé en quatre tomes qui contiennent cinq parties.

Vers l'an 1660. sous l'Empereur *Hoai-tsong*, on publia sous le titre de *Niene-yssé* une Collection des différentes Histoires authentiques des seize Dynasties. Ce recueil qui forme plus de deux cens volumes, contient les Histoires originales dont le *Tong-kiene* est seulement l'abrégé; mais on a ajouté à ces Histoires la vie des hommes célèbres, & plusieurs dissertations sur la Géographie, l'Astronomie, les Rites, la Musique, &c. en sorte que ce recueil forme lui seul une bibliothèque presque complète, soit par le nombre des volumes, soit par la variété de ce qu'il renferme.

Malgré toutes les précautions prises pour assurer la certitude & la sincérité de l'Histoire Chinoise, comme ce sont des hommes qui l'ont écrite & qui ont été chargez de l'examiner, on conçoit qu'elle n'est pas exempte de défauts: la prévention, l'animosité des Ecrivains dans l'Histoire moderne, la crainte de choquer les opinions reçues, & le défaut de critique dans l'Histoire ancienne, ont dû sans doute les jeter dans plusieurs erreurs; mais avec tout cela cette Histoire considérée en général, doit passer pour la plus parfaite de toutes celles qui nous sont connues.

Le détail que j'ai donné sur la publication des différentes parties des Annales Chinoises, est presque tout tiré de la préface que le R. P. de Mailla a mise au-devant de sa traduction du *Tong-kiene-cang-mou*, & dont il a bien voulu me faire prêter le Manuscrit; j'y ai joint diverses circonstances tirées, soit de ses lettres, soit de la notice manuscrite des Chronologistes Chinois du Pere Gaubil, laquelle m'a aussi été communiquée. J'aurois pu entrer dans un détail encore plus circonstancié, mais j'ai tant de choses différentes à traiter dans ce Mémoire, que j'ai cru devoir me borner à ce dont il étoit nécessaire que les lecteurs fussent instruits pour avoir une idée générale de l'Histoire dont j'examine l'ancienne Chronologie.

Mém. Tome XV.

T t t

A R T I C L E I I.

Histoire critique de l'Ecriture Chinoise & des Livres antérieurs aux Hane, qui ont servi à établir la Chronologie de l'ancienne Histoire.

Ce que j'ai dit dans l'article précédent de la destruction des anciens livres Chinois au tems de *Chi-hoang-ti*, & l'usage que je ferai dans la suite de quelques passages des livres échappés en entier ou par fragmens à cette destruction, m'obligent de donner ici une histoire du rétablissement de la Littérature Chinoise sous les *Hane*, & même d'y joindre une histoire abrégée de l'Ecriture Chinoise en général, de son invention, de ses progrès, & des changemens qui y ont été faits. Je tire cette histoire d'une lettre du Pere de Mailla au Pere Estienne Souciet, qui m'a été communiquée par l'ordre de celui qui l'a écrite, & dont il m'a été permis de faire usage, ainsi que de tous les autres Mémoires qui m'ont été communiqués.

Lettre du P.
de Mailla, du
premier Juin
1735.

La tradition ancienne & constante des Lettrés de la Chine, est que dans les premiers tems l'écriture étoit un art inconnu aux Chinois, & que pour y suppléer en quelque sorte, ils employoient des cordelettes chargées d'un certain nombre de nœuds, qui par leur distance & leurs divers assemblages, servoient non seulement à rappeler à leur esprit des idées dont ils vouloient conserver le souvenir, mais encore à communiquer ces mêmes idées aux autres hommes instruits des règles de cette espece d'écriture. Les *Quipos* des Péruviens, décrits par l'*Inca Garcilasso*, & qui sont encore en usage parmi quelques Nations Indiennes du Chili, nous montrent que cette espece d'écriture a été long-tems en usage au Pérou. Le P. de Mailla assure dans sa lettre, que Confucius parle de ces cordelettes, mais il n'indique point dans quel ouvrage il en fait mention *.

* C'est dans le *Hsi-se* ou supplément au Commentaire sur le livre *Y-king*, que Confucius le dit en termes précis, chap. XIII. art. 13. de la traduction

manuscrite du Pere de Mailla : *Antiquiores chordarum nodis.... utebantur ad danda mandata: qui successore... his litteras substituerunt.*

DE LITTERATURE.

515

Les Chinois regardent les *Coua* qui composent l'*Y-king* de *Fo-hi*, c'est-à-dire, ces assemblages de lignes entières & de lignes brisées auxquels on donne le nom de *Coua*, comme une imitation de cette ancienne écriture, imitation dans laquelle on n'avoit fait que tracer sur des tablettes de *Bambou* la représentation de ces cordelettes. Dans la Dissertation sur l'origine de l'Écriture, lûe en 1716, à l'Académie des Inscriptions, j'avois proposé cette idée comme une simple conjecture, & j'ai appris depuis que cette opinion étoit celle des plus habiles Critiques Chinois, & qu'elle étoit ancienne parmi eux.

L'usage des cordelettes fut établi, selon le P. de Mailla, par *Souï-ginè-chi* antérieur à *Fou-hi* ou *Fo-hi*, & celui des *Coua* inventé par *Fo-hi*, subsista jusqu'au regne de *Hoang-ti*. Ces *Coua* n'étant composez que de deux traits différens, d'une ligne continue & d'une ligne brisée en deux, il étoit nécessaire de multiplier le nombre de ces traits, pour en former de nouveaux assemblages qui donnoient des caractères où le même trait se trouvoit répété plusieurs fois, & dès lors il étoit très-difficile de distinguer ces caractères les uns des autres. Les *Coua* de l'*Y-king*, qui contiennent chacun six traits répétez, ne vont qu'à soixante-quatre, quoique l'on ait épuisé toutes les différentes combinaisons de ces six traits.

Pour remédier à cet inconvénient, *Hoang-ti* ordonna à son Ministre *Tsang-kie* de chercher quelques autres figures, qui, sans être trop différentes entr'elles & trop difficiles à former régulièrement, fussent cependant assez variées pour que leurs assemblages & leurs combinaisons faciles à distinguer les unes des autres, pussent fournir autant de caractères différens qu'il seroit nécessaire d'en avoir pour exprimer toutes les idées primitives. Le hasard, disent les Chinois, fit remarquer à *Tsang-kie* occupé à cette recherche, les traces qu'avoient imprimées sur un sable ferme & uni des oiseaux de différentes especes, & ces traces lui parurent propres à servir de modèle pour les caractères de la nouvelle écriture. Les Chinois nomment encore les anciens caractères *Niao-tsi-ouene*, caractères imitant les traces des oiseaux; & quand on examine la

T t i j

plus grande partie de ceux qui nous restent, soit sur les Inscriptions, soit dans les premiers Dictionnaires, dont je parlerai ci-après, il est difficile de ne pas y appercevoir une grande ressemblance avec ce premier modèle. Dans la Dissertation déjà citée, j'avois avancé que l'écriture des Chinois n'avoit point été dans son origine, semblable à celle des Egyptiens & des Mexicains, dont les caractères étoient moins les signes des choses que la représentation & la peinture grossière de ces mêmes choses. Je regardois les caractères Chinois comme des signes établis arbitrairement pour désigner les choses avec lesquelles ils n'avoient qu'un rapport d'institution. La tradition des Critiques Chinois est conforme à ce sentiment, c'est un point dont je me suis informé avec soin; & parmi les anciens caractères tirez des monumens & envoyez en Europe, dont j'ai vu les copies & les ectypes, il y en a bien peu dans lesquels on puisse découvrir une ressemblance, même très-éloignée, avec la figure des choses qu'ils représentent.

Par le R. P.
de Maille.

Tsang-kie ne porta pas le nombre de les nouveaux caractères au-delà de cinq cens quarante. Dans un tems où les mœurs étoient simples & les connoissances très-bornées, ce nombre de caractères devoit paroître suffisant pour exprimer toutes les idées. Il le fut en effet jusqu'au regne de *Chune*, qui monta sur le trône environ trois siècles après *Hoang-ti*.

Le commerce que les hommes avoient eu entre eux, l'agrandissement de l'Empire, la culture que les esprits avoient reçue, la perfection que les arts avoient acquise, tout cela avoit étendu les connoissances & augmenté le nombre des idées; les cinq cens quarante caractères de *Tsang-kie* n'étoient plus suffisans pour exprimer toutes les idées, *Chune* ordonna que l'on travaillât à en augmenter le nombre; mais soit qu'il eût pris de fausses mesures, soit que ses ordres eussent été mal observés, on ne suivit point dans la formation des nouveaux caractères les règles établies par *Tsang-kie*, chacun se donna même la liberté d'en imaginer à mesure qu'il en eut besoin; & comme les inventeurs travailloient séparément & sans se concerter, il arriva que plusieurs caractères très-différens

FIN

furent destinés à exprimer la même chose, & que l'écriture se chargeant tous les jours de synonymes inutiles & souvent bizarres, devenoit par-là une espece de chiffre d'autant plus difficile à déchiffrer, que les règles de l'analogie n'y étant pas observées, l'intelligence d'un caractère ne pouvoit conduire à celle d'un autre.

Sous la Dynastie des *Tchéou* l'Empire se trouvant partagé entre un très-grand nombre de petits Souverains qui tenoient tous à l'indépendance, chacun de ces Princes, pour se distinguer des autres, non seulement refusa d'adopter les caractères imaginez dans les autres royaumes, mais voulut encore faire aux caractères communs des changemens qui les rendissent propres à son royaume. On voit encore, dit le P. de Mailla, sur la Montagne célèbre de *Tai-chane* dans le *Chane-tong*, les restes de soixante-douze Inscriptions gravées sur autant de tables de marbre, par l'ordre de soixante-douze Souverains d'autant de petits États tributaires dans lesquels la Chine étoit alors divisée. Plusieurs de ces caractères sont si différens entr'eux, que qui connoitroit seulement ceux d'une des soixante-douze Inscriptions, auroit peine à les reconnoître dans les soixante-onze autres, s'il ne sçavoit que c'étoit une seule & même Inscription répétée sur toutes les tables, il s'en trouve même quelques-uns qui sont aujourd'hui inintelligibles. Le P. de Mailla a envoyé en Europe un *Specimen* de ces variétés sur quarante caractères de l'usage le plus fréquent, & ce *Specimen* m'a été communiqué par son ordre.

Suene-ouang onzième Empereur des *Tchéou*, qui monta sur le throne l'an 827. avant Jesus-Christ, & qui voulut rétablir la subordination dans l'Empire, entreprit d'apporter quelque remède au desordre de l'écriture; il fit travailler à un caractère auquel il donna le nom de *Ta-tchuene*, & ordonna qu'il seroit seul employé dans tout l'Empire, mais ses ordres ne furent point exécutés, & les Rois tributaires crurent qu'il y alloit de leur dignité de conserver l'écriture particulière à leur pays; ainsi l'Empereur, pour laisser du moins à la postérité un monument de son *Ta-tchuene*, l'employa pour faire graver sur

dix gros cylindres ou tympanes de marbre, des vers qu'il avoit composez lui-même. Ces dix tympanes ont été considérez de tout tems comme un des symboles de la dignité Impériale, & les fondateurs des différentes Dynasties les ont fait successivement transporter dans le lieu où ils établirent leur Cour; un seul s'est perdu ou brisé dans ces transports, & les neuf autres sont encore aujourd'hui à *Pé-king* dans le *Coué-tzé-kiéne* ou Collège Impérial. Plusieurs de ces caractères sont effacez, mais il en reste encore un grand nombre d'entiers. Le P. de Mailla en a envoyé à Paris, non seulement une copie figurée, avec la traduction en caractères communs, mais encore des ectypes ou empreintes tirées sur les originaux mêmes, & le tout m'a aussi été communiqué. Le Pere de Mailla assure que Confucius se plaint dans le *Lune-yu* de la confusion de l'écriture & des altérations faites aux anciens caractères, qu'il dit ne plus subsister de son tems. Le P. de Mailla n'indique point l'endroit

Celle du Pere
Couplet, pu-
bliée en 1687.
fol. celle du P.
Noël, en 1711.

4.
Lune-yu, art.
1. n.º 9. Noël,
pag. 84.

Couplet, p. 4.
Le P. Couplet,
Sc. Simi. lib. 2.
pp. 80. & 81.
fol. 25. pag. 2.
S. 3. fol. 26.
pag. 1. S. 1.
Le Pere Noël,
p. 68. n.º 124.
& 125.

du *Lune-yu*, & dans les deux traductions Latines que nous avons de ce livre, je n'ai pu rien appercevoir de semblable; j'y ai seulement vû que Confucius recommande l'étude des caractères, comme une partie importante de l'éducation des jeunes gens: on lit même dans le *Tchong-yong* de ce Philosophe, un passage de *Tsou-sou* son petit-fils, qui semble formellement opposé à ce qu'avance le Pere de Mailla. *Tsou-sou* dit en cet endroit, que l'écriture & la forme des caractères sont les mêmes sous les *Tchéou* que sous les anciens Empereurs, & que c'est à l'Empereur seul qu'il appartient de faire des changemens à cette écriture; mais sans doute cela ne se doit entendre que de l'écriture usitée à la Cour des *Tchéou*, & non de celle qui s'employoit dans les royaumes tributaires, car il est visible que *Tsou-sou* parle en cet endroit, non de ce qui se pratiquoit, mais de ce qui devoit s'observer pour que l'Empire fût bien administré & que les choses se passassent dans l'ordre.

Lorsque l'Empereur *Chi-hoang-ti* fondateur des *Tsine*, eut détruit tous les petits royaumes & réuni toutes les provinces sous la même autorité, il pensa qu'il étoit à propos d'abolir

toutes ces diverses especes d'écriture, & d'établir l'usage d'un caractère commun à toutes les provinces, en sorte que l'on ne fût plus obligé de multiplier les traductions d'un même Edit, pour le rendre intelligible à tous ceux qui le devoient observer. Il chargea de ce travail également difficile & important, son Ministre *Ly-ssé*, lui ordonnant de se régler sur le *Ta-tchuene* de l'Empereur *Suene-ouang*. *Ly-ssé* associa à son travail *Tchao-cao* & *Hou-mou-king*, deux Lettrés habiles, & ils commencèrent par choisir dans le *Ta-tchuene* cinq cens quarante caractères fondamentaux, qu'ils supposèrent semblables, au moins quant à la signification, aux cinq cens quarante caractères primitifs établis par *Tsang-kié* l'inventeur de l'écriture. Ils jugèrent que ces cinq cens quarante caractères combinez & répétez, pouvoient fournir tous les caractères dérivez dont on avoit besoin pour exprimer toutes les idées exprimables; ce fut de-là qu'ils partirent dans l'exécution de leur Dictionnaire, dont les caractères se trouvèrent monter en tout à neuf mille trois cens cinquante-trois, y compris les cinq cens quarante fondamentaux.

Ly-ssé fit traduire, ou (si l'on veut) copier dans son nouveau caractère, les livres de Médecine, de Divination & d'Agriculture, & ceux de l'histoire particulière du royaume de *Tsine*, c'est-à-dire, de celle des ancêtres de la famille regnante. Il obtint ensuite une défense d'employer aucune autre espece d'écriture, & enfin un ordre de supprimer tous les anciens livres d'Histoire & de Morale, ainsi que les Recueils concernant les anciennes Loix & les anciens Rites; la comparaison que ces livres mettoient les peuples en état de faire entre le nouveau gouvernement & celui des anciens Empereurs, n'étant propre, selon lui, qu'à entretenir les esprits dans une disposition prochaine à la rébellion.

L'Histoire authentique des *Tsine* rapporte la requête de *Ly-ssé* en entier, & date l'ordonnance de *Chi-hoang* pour la proscription des anciens livres, de la trente-quatrième année de son regne, deux cens treize ans avant Jesus-Christ. Cette ordonnance ne fut révoquée en forme que la quatrième année

*P. Régis, Dif.
MS. pag. 84.*

de l'empire de *Ouene-ti*, l'an 175. & elle subsista pendant trente-huit ans, quoiqu'il ne paroisse pas que sous les *Hans*, qui commencèrent l'an 206. & qui dans la suite favorisèrent les Lettres, elle ait dû être observée bien exactement. L'Histoire des *Tsine* écrite par *Ssé-ma-tsiene* sur les Mémoires authentiques de la Dynastie, fut publiée l'an 97. avant J. C. cent seize ans après la proscription des livres, & soixante-dix-huit ans après la révocation de l'édit de *Chi-hoang*, ainsi on ne voit pas que son témoignage puisse être révoqué en doute. Mais c'est là un point auquel je reviendrai dans la suite, je continue l'histoire des changemens arrivez à l'écriture. Tandis que le Ministre *Ly-ssé* travailloit à son nouveau caractère, *Mong-tiene* Général des troupes de l'Empire, étoit occupé à chercher quelque matière plus commode que les tablettes ou planches minces de *Bambou*, sur lesquelles on avoit tracé jusqu'alors les caractères avec un bâton trempé dans le vernis. Ces caractères formant une certaine épaisseur sur la tablette*, avoient quelque ressemblance avec des insectes aquatiques nommez *Co-teou-tchong*; cette ressemblance avoit fait donner aux caractères tracez avec le vernis, le nom de *Co-teou-ouene*, & ce nom s'emploie encore aujourd'hui pour désigner d'une manière générale toutes les différentes especes de l'ancienne écriture usitée sous les trois premières familles.

Les tentatives de *Mong-tiene* ne furent pas infructueuses, après plusieurs essais il vint enfin à bout de faire une espece de papier assez grossier dans son origine, mais que l'on porta par la suite à ce point de perfection que nous admirons dans les papiers de la Chine. Aux bâtons & au vernis, qui ne pouvoient plus servir avec ce papier, *Mong-tiene* substitua les pinceaux, & un mélange de noir de fumée & de gomme qui compose cette espece d'encre qui nous vient de la Chine, & dont l'usage est maintenant si commun en Europe parmi les Dessinateurs.

La découverte de *Mong-tiene* fut reçue avec applaudissement,

* Les caractères tracez avec le vernis sur la plupart des boîtes qui nous viennent de la Chine, peuvent donner une idée de ces anciennes tablettes.

& pour

& pour se délivrer dans les bureaux de l'Empire, de l'embarras de conserver les anciens registres qui, étant composez de tablettes de *Bambou*, occupoient une très-grande place, on les fit recopier sur du papier, dans le nouveau caractère que l'on nommoit *Tsine-chuene* ou *Siao-tchuene*, écriture de *Tsine*, & petite écriture, pour la distinguer de l'ancien *Ta-tchuene*. Les caractères du *Tsine-tchuene*, composez de lignes courbes & de figures circulaires, ne se traçoient pas aussi facilement avec le pinceau qu'avec les anciens bâtons; pour y remédier, *Tsine-miao*, l'un de ceux qu'avoit employez *Ly-ssé*, imagina de donner à ces caractères une figure quarrée, en conservant cependant le nombre des traits, & en leur donnant, autant qu'il étoit possible, la même disposition. Ce nouveau caractère fut nommé *Ly-chu*, & on permit de l'employer, mais seulement dans les bureaux, & avec défenses d'y faire ni changement ni addition.

Les guerres qui suivirent la mort de *Chi-hoang-ti*, & la révolution qui plaça les *Hane* sur le throne, empêchèrent de tenir la main à cette ordonnance; les gens des bureaux donnèrent au *Ly-chu* une nouvelle forme qui leur parut plus facile à tracer avec le pinceau, c'est celle que l'on nomme *Kiaï-chu*, & qui est encore actuellement en usage, soit pour les bureaux, soit pour l'impression des livres. Malgré la défense de *Chi-hoang-ti*, on avoit abandonné l'usage du *Tsine-tchuene* pour prendre celui du *Ly-chu* & ensuite celui du *Kiaï-chu*, à cause de leur commodité: le *Tchuene* couroit risque d'être bien-tôt entièrement oublié, quoiqu'il fût le modèle de la nouvelle écriture, & que l'analogie des caractères composez y fût beaucoup plus régulière & beaucoup plus sensible que dans le *Ly-chu*. Au commencement des *Hane*, *Hiu-chine*, après avoir inutilement tenté de ramener l'usage du *Tchuene*, voulut du moins empêcher que la connoissance de ce caractère ne pérît tout-à-fait; dans ce dessein il publia sous le titre de *Choué-ouene*, une édition du Dictionnaire de *Ly-ssé*, dans lequel il joignit aux neuf mille trois cents cinquante-trois caractères *Tsine-chuene*, leur traduction dans les caractères *Ly-chu* & *Kiaï-chu*. Son

dessein réussit, dit le P. de Mailla, & le Dictionnaire *Chou-ouene* est encore aujourd'hui la règle qui sert à décider les contestations au sujet de la formation des caractères & de leur analogie, mais le *Tchuene* n'est plus en usage que pour les cachets & pour quelques titres de livres.

Vers l'an 80. de Jesus-Christ, quelques Lettrés s'aviserent de faire au caractère *Kiaï-chu* un nouveau changement qui, sous prétexte d'en rendre la formation plus facile & plus coulante, en confondoit tous les traits, & faisoit disparaître les principes de leur analogie : heureusement pour l'intelligence de l'écriture Chinoise, qui seroit devenue par-là une énigme impénétrable, ce caractère nommé *Tsao-chu* n'a jamais fait une grande fortune, & ne s'emploie plus que dans les signatures des lettres particulières, ou dans les minutes que l'on veut écrire plus rapidement ; on s'en sert encore quelquefois pour les préfaces ou pour les notes que les Éditeurs ajoutent à d'anciens livres, & j'en ai vu des exemples.

On peut observer en passant, que ce caractère est d'un usage beaucoup plus commun au Japon, & que les Essais de l'écriture Japonnoise publiez par *Kempfer*, sont dans le caractère *Tsao-chu*.

L'Empereur *Ling-hoang-ti* vingt-quatrième des *Hane*, voulant laisser à la postérité un monument de toutes ces variétés de l'écriture Chinoise, fit graver la huitième année de son regne, 175. de Jesus-Christ, les *King* ou livres authentiques sur quarante-six tables de Marbre dans toutes les sortes d'écritures connues & employées à la Chine, c'est-à-dire, en caractères *Ta-tchuene*, *Siao-tchuene*, *Li-chu*, *Kiaï-chu*, & même *Co-teou-ouene*. Pour ce dernier caractère on choisit parmi les soixante-douze especes du *Co-teou-ouene* ; celle dont il restoit le plus de caractères. Ces quarante-six tables furent placées au-devant du Collège Impérial à *Loyang*, ville du *Honane*, où étoit la résidence de *Ling-hoang-ti*, mais on ne sçait plus aujourd'hui ce qu'elles sont devenues.

Ce détail montre, selon le P. de Mailla, que le nombre des caractères, ancien & suffisant pour l'usage, ne va pas au-

delà de neuf mille trois cens cinquante-trois, ou tout au plus de dix mille cinq cens seize, en comprenant les additions anciennes faites aux caractères du *Choué-ouene*. Ce nombre, continue-t-il, renferme tous ceux des anciens livres & ceux dont on peut avoir besoin pour écrire sur toutes sortes de matières; aussi les plus habiles Lettrés ne connoissent-ils guères plus de huit ou dix mille caractères. Si le nombre en a été si prodigieusement augmenté dans la suite, ç'a été presque toujours le caprice & l'envie de se singulariser, beaucoup plus que le besoin, qui en ont fait inventer de nouveaux.

Dans le tems des premiers *Hane*, un seul Lettré glissa dans ses ouvrages qui avoient beaucoup de célébrité, plus de cinq cens caractères absolument nouveaux, uniquement pour avoir le plaisir d'être consulté sur leur signification; son exemple a été suivi par d'autres Lettrés, & c'est là une des causes de ce grand nombre de caractères synonymes qui sont dans l'écriture Chinoise. La différence des Sectes religieuses en a été une autre source encore plus abondante. Les *Tao-tzé* ou disciples de *Lao-kiune*, ayant des idées différentes de celles des Lettrés de la Secte de Confucius, crurent ne devoir point employer les caractères dont ils se servoient; ainsi ils en inventèrent de nouveaux, & firent à ceux qu'ils conservèrent, des changemens souvent très-considérables. Le *Fou-kou-piene* & le *Yu-piene-kiai-y*, anciens livres des *Tao-ssé*, sont écrits dans ces caractères particuliers à leur secte.

nommé *Yang-yong*; il rassembla dans la suite tous ces caractères en un seul volume.

nommée *lu-kiao*.

Les *Ho-chang* ou Bonzes adorateurs de *Foé* ou *Fo*, introduisirent encore un plus grand nombre de nouveaux caractères; & dans le *Cong-cane-cheou-kine*, ouvrage publié en 910. de Jesus-Christ, avec l'approbation de *Tchi-couang* Supérieur général des Bonzes ou *Ho-chang*, on assure que l'écriture Chinoise est redevable à leur secte de vingt-six mille quatre cens trente caractères, & ce nombre s'est encore bien augmenté depuis ce tems-là.

Le commerce avec les Etrangers du *Si-yu* ou de la Tartarie occidentale & du Thibet, procurant de nouvelles connoissances & de nouvelles idées aux Chinois, ils eurent besoin

V u u ij

Mer occi-
dentale.

d'imaginer de nouveaux caractères pour les exprimer, & dès le tems de *Ho-ti* quatrième Empereur de la Dynastie des *Hane* Orientaux, *Pane-chao* frere de *Pane-cou*, ayant porté les armes Chirtoises jusque sur les bords du *Si-hai* ou de la Mer Caspienne, le nombre de ces nouveaux caractères se trouva tel, que l'on en forma un volume intitulé *Lune-li-chu*.

Les acquisitions que faisoit tous les jours l'écriture Chinoise, étoient rarement de cette espece; ainsi loin de l'enrichir, elles ne servoient qu'à l'embarrasser par une multiplication infructueuse du nombre des caractères synonymes, & qu'à en rendre l'étude presqu'impraticable. Pour y remédier, l'Empereur *Gine-tsong* ordonna de faire un examen de ces nouveaux caractères, & de les assujettir du moins à l'analogie du *Choué-ouene*; l'ouvrage ne fut achevé que quarante ans après. *Sse-ma-couang* qui y avoit mis la dernière main, présenta à l'Empereur un Dictionnaire composé de cinquante-trois mille cent soixante-cinq mots ou caractères, tous formez régulièrement sur le modèle du *Choué-ouene*; mais dans ce nombre il y en avoit vingt-un mille huit cens quarante-six qui n'étoient que des synonymes de quelques-uns des trente-un mille trois cens dix-neuf autres caractères. « Aussi, ajoute le P. de Mailla, le *Tse-oue-pou*, Dictionnaire composé sous la Dynastie précédente, ne contient-il que trente-trois mille trois cens quatre-vingt-quinze caractères, & après avoir vû ce détail, il sera facile de concilier les différens témoignages sur le nombre des caractères Chinois: ceux qui n'en comptent que trente à quarante mille, parlent des caractères formez régulièrement & reçus de tout le monde; & ceux qui en comptent jusqu'à quatre-vingt mille, comprennent dans ce nombre tous les différens caractères qui se trouvent dans les livres des Ecrivains de toutes les sectes, & même les caractères hazardez qui n'ont point été adoptez dans l'usage général. »

Cette histoire de l'écriture Chinoise m'a paru nécessaire pour faciliter l'intelligence de ce que j'ai à dire dans la suite de cet article; elle contient d'ailleurs des détails tellement

circonstancier sur un point de Littérature qui n'a point été encore assez éclairci, que j'ai cru qu'on la verroit avec plaisir, quand même elle n'auroit aucun rapport avec mon objet principal. J'avouerai même que l'ayant jugée propre à confirmer le sentiment que j'avois proposé autrefois sur l'origine de cette écriture, en même tems qu'elle servoit à corriger beaucoup d'erreurs de détail dans lesquelles j'étois tombé faute de Mémoires suffisans, j'ai pensé qu'il me seroit permis de profiter de l'occasion qui se présentoit, pour corriger moi-même mes propres méprises.

Je vais passer à l'histoire critique des *King* & des anciens livres Chinois qui ont servi aux Historiens; mais on me pardonnera si je m'arrête encore un moment pour parler d'un Dictionnaire Chinois d'une espece particulière, qui devoit, ce me semble, être plus connu qu'il ne l'est en Europe, c'est le *Si-ii-ell-mo-tse*, Dictionnaire Chinois fait par les premiers Missionnaires, dans lequel on a ajouté aux caractères Chinois la prononciation en caractères Européens, & qui est tellement estimé des Chinois mêmes, que l'on cite son autorité dans quelques-uns des Dictionnaires où l'on marque la prononciation suivant la méthode bizarre & embarrassée des Grammairiens Chinois.

Les *King*, c'est-à-dire, les livres authentiques des Chinois, ceux qui sont en même tems la règle des opinions sur les mœurs, & le fondement de toutes les traditions historiques, sont ceux dont j'entreprends de donner une histoire critique très-abrégée, d'après les sçavantes Dissertations manuscrites du Pere Régis Missionnaire de la Compagnie de Jesus en Chine. Ces dissertations sont un ouvrage rempli d'une infinité de choses curieuses & importantes, soit par rapport à la Littérature, soit par rapport à la Philosophie Chinoise; & quoique je n'en aye encore vû qu'une partie, je crois pouvoir assurer qu'il est peu d'ouvrages où l'on trouve autant d'érudition, d'exactitude & de saine critique jointes ensemble.

Le nom de *King* donné à ces livres peut se traduire, selon

V u u iij

*Dissert. MS. du
P. de Prémare.*

le P. Régis, par celui d'*immuable* ou de *fixe*, & désigne que ces livres sont le fondement & la règle invariable de la Doctrine. Le caractère Chinois que l'on prononce *King*, signifie à la lettre, selon le P. de Prémare, la chaîne d'un Tisserand, & pris figurément il a le sens que lui donne le Pere Régis après les Chinois. Par une semblable figure le caractère *Oue-y*, qui signifie la *trame* d'une étoffe, s'emploie pour signifier une *glose*. Ce nom de *King* ne convient à la rigueur qu'aux quatre ouvrages suivans, sçavoir 1.° au livre *Y-king*, c'est-à-dire, au texte des *Coua* regardé comme un ouvrage de *Fo-hi*, & aux Commentaires de *Ouene-ouang*, de *Tchéou-cong* & de Confucius sur cet ancien monument; 2.° au *Chi-king* ou Recueil d'anciennes Poësies publiées par Confucius; 3.° au *Chou-king* ou à l'Extrait de l'Histoire ancienne, fait par le même Ecrivain; 4.° enfin au *Li-ki* ou livre des Rites, qui n'étant plus qu'une compilation de divers fragmens de l'ancien livre des Rites & de plusieurs Traités de Morale beaucoup moins anciens, n'a pas la même autorité dans toutes ses parties. On compte néanmoins jusqu'à treize ouvrages qui portent le nom de *King*, ils composent le Recueil authentique des *King* publié en 641. sous le titre de *Che-sane-king*, les treize *King*, par le Tribunal du *Che-ling-co* ou Collège Impérial, sous la direction de *Cong-me-ta* descendant de Confucius, par les ordres & avec l'approbation de l'Empereur *Tai-tsong*.

Le premier de ces treize *King* est le *Tchéou-y*, c'est-à-dire, le fragment de *Fo-hi*, avec tous les anciens Commentaires publiez sous cette Table énigmatique, sçavoir 1.° celui de *Ouene-ouang*, 2.° celui du Prince *Tchéou-cong* son fils, 3.° les deux Commentaires publiez par Confucius sous les titres de *Touene* & de *Siang*, ce sont des interprétations des deux précédens; 4.° enfin cinq petits Traités du même Confucius, mais qui semblent n'être que des Recueils qu'avoient faits ses disciples, de plusieurs choses qu'ils lui avoient ouï dire. C'est dans le *Hi-ssé*. dans un de ces Traités que Confucius parle des Rois antérieurs à *Hoang-ti*.

Le second *King* est le livre historique, le *Chou-king* compilé par Confucius dans son Recueil ; on lui donne le titre de *Chou-king*, par la raison que l'on verra dans la suite, car je reviendrai plus d'une fois à cet ouvrage. Le *Chou-king* divisé en quatre livres, comprend plusieurs ordonnances & plusieurs instructions des Empereurs Chinois depuis Yao jusqu'à Ping-sang treizième de la Dynastie Tchou, qui mourut l'an 714. avant Jésus-Christ.

Le troisième *King* est le livre des vers, on le nomme *Mao-chi*, les vers de *Mao*, du nom de celui qui en publia le Manuscrit authentique retrouvé après la persécution. Ce Recueil contient trois cens cinquante cantiques ou pièces de vers, distribués en quatre parties & en dix livres ou sections. Il y a fort peu de ces cantiques qui soient certainement antérieurs aux Tchou, c'est-à-dire, au XII.^e siècle avant J. C. mais tous sont antérieurs au VI.^e siècle avant cette Ère.

Le quatrième des treize *King* est le *Li-ki* ou livre des Rites, qui contient plusieurs traités différens ; quelques-uns en ont été séparés pour faire ce que l'on nomme les cinq Livres, dont le P. Noël Jésuite a donné une traduction complète, car celle du Pere Couplet n'en contient que trois. Ces livres sont le *Ta-hio* & le *Tchong-yong* de Confucius, auxquels on a joint le *Lune-yu* de Tjou-sou son petit-fils ; le *Hiao-king* de Tjong-tse disciple de Confucius, & l'ouvrage de Meng-tse disciple de Tjou-sou.

Les différens traités qui forment la Collection appelée *Li-ki*, montent au nombre de quarante-neuf.

Le *Tchune-tseou* de Confucius forme le cinquième des treize *King*. J'ai déjà parlé de ce livre, & j'en parlerai encore souvent.

Le *Y-ki* & le *Tchéou-ki*, deux traités séparés sur les Rites, mais qui ont assez peu d'autorité, forment le sixième & le septième *King*. Le huitième est le Commentaire historique de Tso-tchi contemporain de Confucius, sur le *Tchune-tseou*. Les Commentaires de Cong-ouang & de Con-keang sur le même livre, forment le neuvième & le dixième *King*, le onzième

est le *Hiao-keng*, *filialis observantia*, de *Tfeng-tzé*; le douzième est le *Lune-yu* des disciples de Confucius, avec l'ouvrage de *Mengtzé*; enfin le treizième *King* est le *Eull-ya*, fragment d'une espèce de Vocabulaire ou d'*Indiculus universalis* antérieur aux *Hane*, & au moins du tems des *Tfine*.

Tous ces livres avoient été compris dans la proscription du tems de *Chi-hoang-ti*, à l'exception seulement du texte de l'*Y-king*, qui servant à l'usage d'une espèce de divination, avoit été épargné. Les exemplaires de ces livres pros crits périrent presque tous, il ne se sauva que des fragmens ou des copies mutilées en grande partie. Le *Chi-king*, l'ouvrage de *Tfo-chi* ou *Tfo-kieou-ming*, & celui de *Mengtzé*, sont presque les seuls qui soient venus jusqu'à nous tout entiers.

Je suppose, comme on le voit, avec les Chinois, non seulement la réalité de la persécution excitée contre les anciens livres au tems de *Chi-hoang-ti*, mais encore que cette persécution a eu pour les Lettres des suites aussi fâcheuses que le disent ces mêmes Chinois. Je sçais qu'en Europe on a voulu révoquer ce fait en doute il y a quelques années, on du moins soutenir que les suites n'en ont pas été si considérables. On peut parler ainsi en Europe, où presque personne n'est instruit de ces détails; mais à la Chine une telle opinion seroit assez mal reçue: nier la certitude de ce fait dans ce pays-là, ce seroit nier en France celle de nos Croisades; ou même celle de nos guerres de la Ligue & du massacre de la S. Barthelemi, sur le seul prétexte que ces choses ne paroissent pas vraisemblables. Le fait de la destruction des livres est rapporté tout au long par *Ssé-ma-tsiene* dans son Histoire des *Tfine*, composée sur les Mémoires authentiques de la Dynastie, & publiée cent seize ans après l'édit de proscription, dans un tems où tout l'Empire ressentait & déplorait les pertes que la Littérature avoit faites alors, & où l'on étoit occupé par les ordres de l'Empereur, à rechercher de toutes parts les lambeaux & les fragmens des anciens livres échappés à la rigueur de la persécution. *Ssé-ma-tsiene* rapporte l'ordonnance de *Hoang-ti*, & le mémorial présenté pour l'obtenir. L'Histoire authentique des *Hane* nous apprend qu'il

qu'il fut nécessaire de révoquer cette ordonnance par un édit conforme, & elle nous apprend la date de cet édit, qui fut donné par l'Empereur *Vene-ti* la quatrième année de son regne, l'an 175. avant Jesus Christ, & quatre-vingts ans au plus avant la publication de l'Histoire de *Ssé-ma-tsiene*.

J'avouerai qu'à considérer l'état où sont actuellement les Lettres à la Chine depuis l'invention du papier & de l'imprimerie, cette destruction des anciens livres peut paroître une chose incroyable, mais il faut convenir qu'au tems de *Chi-hoang-ti* la Littérature Chinoise devoit être dans un état bien différent; l'Empire étoit divisé depuis plusieurs siècles entre un grand nombre de petits Souverains occupez uniquement à s'entre-détruire, ce tems n'a point d'autre nom dans l'Histoire Chinoise que celui de *Guerres civiles, Tchène-coué* *. On conçoit aisément qu'au milieu de ces guerres qui désoloient toutes les provinces de l'Empire, les Lettres étoient assez peu cultivées: la diversité des caractères, qui n'étoient plus les mêmes dès que l'on passoit d'un royaume à l'autre, empêchoit les exemplaires d'un même livre de se répandre, chaque exemplaire ne pouvoit être lû que dans une petite étendue de pays; ainsi pour multiplier les copies d'un même livre, il falloit que ces copies devinssent des traductions différentes: d'ailleurs, les MSS. composés de tablettes de *Bambou*, ne pouvoient se multiplier qu'avec de grands frais, ils devoient être d'un volume très-embarrassant à transporter & encore plus à cacher, depuis la défense de *Chi-hoang-ti*; chaque feuillet d'un livre étant une planche, on conçoit quelle place occupoit alors le plus petit volume d'à présent. Au reste, dans un fait constaté par le témoignage unanime de tous les Ecrivains Chinois, il n'est pas question de raisonner sur le plus ou sur le moins de possibilité par rapport à notre façon de penser, mais seulement sur la validité du témoignage des Ecrivains Chinois, & j'espère qu'après avoir vû ce que je vais rapporter d'après le R. P. Régis, sur l'Histoire critique des anciens livres Chinois, sur-tout de ceux qui ont servi à l'Histoire des trois premières Dynasties, on n'aura plus de scrupules sur cet article.

* à la lettre,
bellantia regna

Mem. Tome XV.

X x x

Histoire critique du CHOU-KING.

Le *Chou-king* de Confucius étoit un des anciens livres que le Ministre de *Chi-hoang-ti* avoit le plus à cœur de supprimer, parce qu'il étoit rempli de discours & d'instructions des anciens Princes, où l'on établissoit des règles de gouvernement absolument opposées au despotisme absolu que *Chi-hoang-ti* vouloit introduire. *Ssé-ma-tsiene* nous apprend que l'ouvrage de Confucius étoit divisé en cent chapitres ou articles, extraits d'une Collection immense distribuée en trois mille trois cents trente traités ou chapitres, & que l'on nommoit *Chang-chen*, l'ancienne *Histoire*, pour le distinguer du *Chou-king* de Confucius. Ce Philosophe avoit choisi dans cet immense Recueil ce qu'il avoit jugé de plus propre à instruire les Princes & les peuples de leurs devoirs réciproques, les changemens qu'il y fit se bornèrent à en corriger ou à en retrancher quelques mots; de-là vient qu'on y apperçoit encore, au jugement des Critiques Chinois, toute la variété de style qui doit se trouver entre des pièces écrites par différentes personnes & dans des siècles différens; les maximes & les principes de morale répandus dans cet ouvrage sont cependant les mêmes par-tout, & concourent à former le même système, c'est à cela qu'étoit sur-tout attaché Confucius dans le choix qu'il avoit fait de ces cent pièces. L'autorité de ce livre devoit être très-grande à la Chine dès le tems de ce Philosophe, car dans ses ouvrages & dans ceux de ses disciples, c'est avoir établi un principe de morale ou de politique, que de l'avoir appuyé sur un passage du *Chou-king*.

Dès le commencement des *Hane*, ou du moins aussi-tôt qu'ils se trouvèrent un peu tranquilles, on s'attacha à réparer les pertes que la Littérature avoit faites pendant la persécution, & on rappella les Lettrés qui avoient échappé aux édits portés contre eux. Le *Chou-king* fut un des livres que l'on fit chercher avec le plus de soin, mais les ordres de *Chi-hoang-ti* avoient été trop bien exécutés, on ne put en découvrir d'abord aucune copie; on apprit cependant au bout de quelques années, &

Ssé-ma-tsiene
au ch. 61. fol.
3. du *Ssé-ki*,
Diff. MS. du P.
Gillet, p. 13.

Régis Dissert.

sous le regne de *Venc-ti*, celui-là même qui révoqua l'ordonnance de *Chi-hoang-ti*, que dans une ville qui est maintenant la capitale du *Chan-tong*, un vieux Lettré appelé *Fou-seng* récitait de mémoire & expliquoit vingt-huit chapitres du *Chou-king* de Confucius, qu'il avoit appris par cœur dans sa jeunesse.

L'Empereur pensa à le faire venir à la Cour *, mais l'âge & les infirmités de *Fou-seng* le mettant hors d'état de faire le voyage, on députa vers lui deux Membres du Tribunal des Rites, nommé alors *Tai-tchang*, & maintenant *Li-pou*; ils écrivirent sous la dictée les vingt-huit chapitres qu'il avoit retenus. Il ne parloit que le jargon de sa province, & il articuloit même assez mal, ainsi il y avoit plusieurs termes dont les Députés ne pouvoient s'assurer d'avoir compris le vrai sens; on reconnut même dans la suite qu'il avoit mal divisé les chapitres, & que de sept il n'en avoit fait que trois *.

A ces vingt-huit chapitres on en ajouta un vingt-neuvième ^b, qu'une jeune fille du *Ho-nam* récitait par cœur, l'ayant appris d'un vieillard pendant son enfance. Ce dernier fait étoit arrivé sous *Vou-ti*; & soixante-treize ans au moins après l'édit de *Chi-hoang-ti*, on rassembla encore les fragmens de dix à douze chapitres du *Chou-king*, retrouvez de la même manière, & la Collection divisée en quarante-un chapitres, fut déclarée authentique par le Collège Impérial ou par le *Che-king-co*, établi vers l'an 140. avant J. C. par l'Empereur *Vou-ti*, après quoi on s'occupa dans ce Tribunal à en publier des explications. Les disciples de *Fou-seng* en faisoient autant dans le *Chan-tong*, & ils fondèrent trois Ecoles qui subsistèrent pendant près de cinq cens ans. On connoît la suite de ceux qui présidèrent à ces Ecoles.

Le hazard fit enfin découvrir un ancien Manuscrit de

* Rég. Differt. pag. 87. *Fou-seng* avoit confondu le premier & le second de la première partie, les neuvième, dixième & onzième de la troisième, & il avoit mal-à-propos joint en un seul le onzième & le vingt-quatrième chapitres de la quatrième partie.

^b Ce chapitre est le vingt-neuvième de la quatrième partie. Ce fait se trouve dans la préface du Commentaire de *Cong-ngane-coué*, duquel je parlerai ci-après. Differt. Manusc. du Père Régis, p. 85.

Chou-king, dans le tems que l'on n'espéroit plus d'en trouver. Le détail de cet événement se trouve rapporté avec les mêmes circonstances essentielles, dans l'Histoire authentique des *Hane* & dans les Ecrivains de l'Histoire littéraire, car cette Histoire littéraire a été traitée avec beaucoup de soin & de méthode par les Chinois. On le trouve aussi indiqué dans une requête que *Cong-yene* descendu de Confucius & petit-fils de *Cong-ngane-coué* qui eut part à la découverte, présenta à l'Empereur *Tching-ty*, qui regna depuis l'an 31. jusqu'à l'an 6. avant Jesus-Christ. Voici ce détail.

Le Vice-Roy du pays de *Lou* dans le *Chane-tong*, ayant donné ordre de réparer l'ancienne maison de Confucius, dont le nom & la mémoire étoient deslors très-respectez, on trouva dans l'épaisseur d'un vieux mur plusieurs livres qui y avoient été cachez au tems de la persécution, & entr'autres un exemplaire complet du *Chou-king*. Ces livres avoient été extrêmement maltraitez, soit par l'humidité du lieu, soit par les insectes, qui, comme on le sçait, percent à la Chine & aux Indes les bois les plus durs; ils étoient d'ailleurs écrits dans le caractère *Kiao-téou* ou *tortu*, la plus difficile à déchiffrer de toutes les anciennes écritures Chinoises.

Heureusement il se trouva dans la famille même de Confucius un homme capable de surmonter ces difficultés, ce fut *Cong-ngane-coué* onzième descendant de ce Philosophe; il étoit fils de *Cong-tchong* homme considérable dans la province, & qui par son mérite avoit obtenu le titre de *Péou-tching-héou*, *Perfectus Comes*, titre qui dans la suite a été affecté au Chef des descendans de Confucius, dont la famille subsiste encoire aujourd'hui, & prouve une Noblesse de plus de deux mille deux cens ans *. *Cong-ngane-coué* s'étoit appliqué de bonne

* La famille de Confucius étoit descendue de *Ti-ye* vingt-septième Empereur de la Dynastie des *Chang*, & elle remontoit par une suite de quarante-cinq générations, jusqu'à *Hoang-ti*, selon la tradition des Chinois; à quoi si l'on ajoute soixante-sept autres généra-

tions depuis Confucius jusqu'à celui de ses descendans qui jouissoit en 1683. des droits honorifiques accordez à la famille de ce Philosophe, on aura un exemple singulier & peut-être unique, d'une noblesse continuée pendant plus de quatre mille ans sans interruption.

heure à l'étude des anciens caractères & de ce qui restoit de fragmens des anciens livres ; il avoit été prendre des leçons de *Fou-seng*, & avoit une copie de ses vingt-huit chapitres du *Chou-king* ; de-là il avoit été sous *Chine-cong* étudier le *Lou-chi*, Recueil des anciens cantiques du royaume de *Lou*, rassemblez par *Léou-kiéou-pé*, pour tenir lieu du *Chi-king* cité si souvent & avec tant d'éloges par Confucius, car ce *Chi-king* n'étoit pas encore retrouvé.

Malgré tous les obstacles que *Cong-ngane-coué* rencontra dans l'exécution de son dessein, il vint à bout de déchiffrer & de transcrire cinquante-huit chapitres de ce Manuscrit du *Chou-king*, ainsi que le *Lune-hiu* & le *Hiao-king* qui s'étoient trouvez au même endroit. Ces cinquante-huit chapitres que copia *Cong-ngane-coué*, étoient ceux sur lesquels il n'avoit aucune difficulté, car il ne voulut point se hasarder à traduire ceux qui étoient trop corrompus, ou desquels il n'étoit pas absolument sûr d'avoir pris le sens. Parmi ces cinquante-huit chapitres il n'y en avoit, à proprement parler, que seize de nouveaux ; les vingt-huit chapitres de *Fou-seng* en formoient trente-trois, au moyen de leur véritable division rétablie par le Manuscrit. La conformité des quarante-deux chapitres du Manuscrit avec ceux que l'on avoit déjà, garantissoit la fidélité de la traduction des seize nouveaux. *Cong-ngane-coué* ayant présenté sa Traduction au Collège Impérial, eut ordre d'y ajouter une Préface générale, & de mettre de courts argumens à la tête de chaque chapitre.

Dans sa Préface, après avoir dit que Confucius avoit consulté avec soin le *Fene-tiene* ou les anciens registres des Empereurs depuis le commencement de la Monarchie, il assure que les ayant trouvez mal digérez & remplis de choses inutiles, il les avoit réduits à cent chapitres contenant ce qu'il y avoit de meilleur & de plus propre à instruire les Rois & les sujets de leurs devoirs réciproques. Confucius étoit, dit-il, si persuadé de l'utilité de cet ouvrage, qu'il n'y avoit aucun de ses trois mille disciples auquel il ne l'eût fait connoître. « Mais hélas, continue *Cong-ngane-coué*, la

X x x iij

» famille de *Tsin* monta sur le trône, & l'Empereur *Chi-hoang-ti* voulant abolir les loix & les maximes des trois Dynasties précédentes, fit brûler les livres & fermer les Ecoles, dispersa les Lettrés, en fit périr un grand nombre, détruisit les monumens de l'ancienne doctrine, & voulut empêcher que la connoissance ne s'en perpétuât par la tradition; ce fut alors que quelques-uns de nos ancêtres, pour prévenir la perte totale de cette Doctrine, cachèrent dans le creux d'une muraille les livres qu'ils tenoient de leurs peres, & parmi ces livres étoit le *Chang-chou* que je publie maintenant. » (*Cong-ngane-coué* le nomme *Chang-chou*, l'ancien *Chou-king*, sans doute pour le distinguer de celui de *Fou-feng*).

Vene-hien-tong-cao, lib. 177.

Le travail de *Cong-ngane-coué* fut récompensé par le gouvernement de *Ling-kiai* dans le *Kiang-nan*, il s'en démit au bout de six ans, & mourut âgé de soixante ans pendant le règne de *Ou-ti*, qui dura jusqu'à l'an 86. avant Jésus-Christ. Malgré les éloges donnés à l'habileté de *Cong-ngane-coué*, on ne déclara point son édition authentique, on s'en tint à celle de *Fou-feng*, nous verrons dans la requête de *Cong-yen* petit-fils de *Cong-ngane-coué*, quelle fut la raison de cette conduite. Il paroît même que les copies du *Chane-cou* se multiplièrent peu, car *Matouane-lin* observe que ni *Sse-mat-siane*, ni les anciens Commentateurs du *Chou-king* du tems des *Hane*, ne paroissent point avoir vu de copie entière du *Chang-chou*, & le même fait est confirmé par la Préface de *Cong-yen-ta* sur le *Chou-king* dans l'édition authentique de *Che-fang-king*, publiée en 641. de Jésus-Christ.

L'Empereur *Tching-ti*, qui commença l'an 32. avant Jésus-Christ, donna ordre à *Leou-kiang* Préfident du *Che-ling-co* ou Collège Impérial, de faire avec son Tribunal une sévère critique de tous les livres retrouvés depuis le commencement des *Hane*, de rejeter tous ceux qui seroient supposés, de marquer ceux dont l'antiquité pourroit être douteuse, & de publier un Catalogue des livres dont l'authenticité seroit indubitable. L'ardeur avec laquelle on s'étoit porté à la

recherche des anciens livres, en avoit fait recevoir plusieurs qui étoient ou des ouvrages supposés par des faussaires, ou du moins des Ecrits remplis de fables & de maximes dangereuses, composés pour des ignorans, & par des hommes peu instruits, auxquels par conséquent leur ancienneté ne devoit donner aucune autorité. Parmi ces livres, il y avoit deux *Chou-king*; celui de *Tchang-pa* contenant deux cens quarante chapitres distribués en seize volumes, étoit donné comme un fragment de l'ancien *Chou-king* abrégé par Confucius: le second *Chou-king*, publié par *Leou*, sous le titre de *Ou-king-tchuene*, étoit une édition de celui de *Fou-seng*, mais extrêmement amplifié, & auquel on avoit ajouté beaucoup de rêveries touchant les cinq élémens Chinois & leurs propriétés.

Le *Chang-chou* de *Cong-ngane-coué* & les autres Ecrits tirés du manuscrit, furent placés par *Leou-kiang* dans la seconde classe du Catalogue, au rang des ouvrages dont l'authenticité pouvoit être encore révoquée en doute, quoiqu'on ne pût refuser de les recevoir pour des ouvrages véritablement anciens & d'une bonne doctrine. *Cong-yene* petit-fils de *Cong-ngane-coué*, blessé de la décision de *Leou-kiang*, présenta une requête à l'Empereur pour lui demander que la décision fut réformée: après avoir répété dans son mémorial une partie des faits rapportés dans la Préface de son *Ayeul*, qu'il assure avoir vécu sous l'Empire de *Ou-ti*, & après avoir rendu compte du travail que demanda le déchaiffement du manuscrit écrit en caractères *Kiao-tou**, il passe à la raison qui empêcha son édition du *Chou-king* d'être déclarée l'édition authentique de ce livre, c'est, dit-il, qu'il regnoit alors une doctrine superstitieuse, de laquelle on préféroit les livres à ceux des anciens, & dont les principes étoient détruits par la doctrine du *Chou-king*: *Dominabantur male artes earumque libri...* *invaluerant à tempore TSINE-TCHAO* * *prava secta & magica ac superstitiosae artes.*

Ce sont les principes des *Tao-ffé* & de la secte de *Lao-kiune*, que *Cong-yene* a ici en vûe, de cette secte que nos

* Il leur donne ce nom.

Régis Dissert.
M.S. pag. 91.
adde p. 88. en
Hio-tong &
Ouene-tong-
cao.

* Dynastie
Tsin.

Lib. Sentent. Domestici ser-
mones.

Missionnaires appellent celle des *Sorciers*. Ils avoient beaucoup de crédit sous l'Empereur *Vou-ti*, & l'Histoire nous apprend les extravagances auxquelles ils engagèrent ce Prince, d'ailleurs très-sage & très-habile, par l'espérance qu'ils lui donnoient de trouver le breuvage de l'immortalité, & par la promesse qu'ils lui firent de rappeler à la vie la plus chérie de ses femmes que la mort lui avoit enlevée. La secte de Confucius ou le *Lu-kiao*, & celle de *Lao-kiune*, sont extrêmement opposées entr'elles. *Cong-yene* remontre encore dans cette requête, que *Tai-ching* l'Editeur du *Li-ki*, ayant ajouté à ce livre, pour en grossir le volume, plusieurs ouvrages de Confucius & de ses disciples, qui n'en faisoient point partie, comme le *Lune-yu* & le *Kia-yu*, les Ecrits de *Tsu-su*, ceux de *Mong-co* ou *Meng-tzé*, & ceux de *Sune-tsing*, *Leou-kiang* avoit ordonné qu'ils seroient retranchez du *Li-ki*, mais que n'ayant rien statué de plus, il arrivoit de-là que le *Kia-yu* qui étoit le fondement de la doctrine de Confucius, se trouvoit exclus du nombre des livres authentiques (encore aujourd'hui le *Kia-yu* n'a pas la même autorité que les autres Ecrits de Confucius).

La requête fut admise par l'Empereur, & *Leou-kiang* eut ordre d'y avoir égard dans l'édition authentique des livres vraiment canoniques que l'on préparoit. La mort de l'Empereur *Tching-ti* arrivée la septième année avant l'Ere Chrétienne, & celle de *Leou-kiang* qui la suivit de près, dérangèrent l'exécution du projet, & les troubles qui s'élevèrent bientôt après dans l'Empire, le firent absolument perdre de vûe. Cependant la requête de *Cong-yene* ayant fait faire attention au mérite de l'édition de *Cong-ngane-coué*, les copies & les extraits s'en multiplièrent peu après, & sous les *Tsine*, l'an 292. de J. C. on en fit placer un exemplaire dans la Bibliothèque Impériale. Deux siècles après, en 484. l'Empereur *Kiene-vou-ti*, de la Dynastie des *Tsi*, ordonna que cette édition du *Chou-king* seroit expliquée dans le Collège Impérial & dans les autres Ecoles, comme la seule authentique, & depuis ce tems-là l'édition de *Fou-seng* a été absolument abandonnée.

Ce détail

La seconde
an. de Hwei-ti.

Ce détail m'a paru propre à donner une idée générale de la conduite qu'ont tenue les Chinois dans l'examen des anciens livres qui furent retrouvés après la persécution. Il prouve d'ailleurs la réalité des effets de cette persécution ; & la préface de *Cong-ngane-coué*, ainsi que la requête de *Cong-yene*, toutes deux présentées à l'Empereur dans un tems peu éloigné de la persécution, ne nous permettent pas de croire que l'on en eût alors une autre idée que celle qui nous est donnée par les Historiens des *Tsine* & des *Hane*. On voit encore par-là combien les Lettrés du Collège Impérial étoient en garde contre les livres que l'on publioit comme ayant été retrouvés depuis peu, & avec quel scrupule ils les examinoient. Malgré tous les caractères d'authenticité dont le Manuscrit de *Cong-ngane-coué* paroissoit revêtu, il ne fut placé que dans la seconde classe, parce que l'interprétation des anciens caractères dans lesquels il étoit écrit, pouvoit, à la rigueur, être regardée comme conjecturale. Pour s'assurer de l'authenticité d'un Manuscrit, les Lettrés vouloient deux choses, 1.^o que l'on connût par une tradition constante ceux par les mains desquels il étoit parvenu jusqu'à leur tems ; 2.^o que ceux qui avoient conservé le M. S. eussent été aussi en état d'en transmettre l'intelligence à ceux qui le recevoient d'eux. Les Dissertations du Pere Régis fournissent les preuves de ce que j'avance, & j'en rapporterai encore quelques exemples au sujet des autres livres. Après cela on sera moins surpris de voir que lors de la découverte du *Tsou-chu*, de cette Chronique antérieure aux *Tsine*, déterrée vers l'an 265. de Jesus-Christ *, le Tribunal d'Histoire, quoique persuadé en général de l'ancienneté du Manuscrit, refusa d'en adopter la chronologie. A la rigueur & absolument parlant, ce Manuscrit inconnu jusqu'au tems de sa découverte, pouvoit avoir été fabriqué par quelque faussaire ; d'ailleurs le caractère dans lequel il étoit écrit, n'étant plus usité alors, l'interprétation que l'on en avoit faite, pouvoit n'être fondée que sur des conjectures. Ces scrupules, qui

* J'en ai parlé dans ma première Dissertation, & j'en ferai un grand usage dans cet Ecrit.

n'étoient pas assez forts pour les porter à rejeter absolument le *Tchou-chu*, devoient suffire dans leurs principes, pour les empêcher d'en adopter la chronologie.

LE CHI-KING.

Le *Chi-king* ou le livre des *Odes*, étoit avec le *Chou-king*, un des ouvrages dont Confucius faisoit le plus de cas. Dans les livres qui nous restent de lui & de ses disciples, on le cite souvent, & toujours avec de très-grands éloges. On donne ce nom de *Chi-king* à un Recueil de trois cens cinquante *Odes* ou *Cantiques* qui se chantoient dans les sacrifices & dans les assemblées publiques, soit à la Cour des Empereurs, soit dans les provinces. *Lu-ssé* Colao ou premier Ministre sous les *Tchéou*, avoit publié une ample Compilation de ces *Cantiques*, parmi lesquels Confucius en choisit trois cens cinquante, qu'il crut les plus propres à porter les hommes à la vertu & à les instruire de leurs devoirs. Ce Recueil est de quelque importance pour la Chronologie, en ce qu'il nous a conservé la date précise d'une Éclipse de Soleil que le calcul astronomique confirme pleinement, mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler.

Le 5. Sept. de
l'an 776. sous
le regne de *You-
vang*.

Ce livre fut enveloppé dans l'incendie général sous *Chi-hoang-ti*; on le crut totalement perdu au commencement des *Hane*, & pour y suppléer on forma différens recueils des *Cantiques* conservés dans les provinces. J'ai déjà parlé du *Lou-chi* ou Recueil des *Cantiques* du royaume de *Lou*, publié par *Kiéou-léou-pé*, & commenté par *Chine-cong*. Le Recueil des *Cantiques* du royaume de *Tsi* fut publié par *Yene-cou-seng*, & celui du royaume de *Yene* le fut par *Hane-yu*.

Cependant il s'étoit conservé un exemplaire de l'ancien *Chi-king*, celui de *Se-hia* disciple de Confucius. La tradition nous a transmis les noms de ceux par les mains desquels il avoit passé avant que de tomber dans celles de *Mao-kane* son septième possesseur, qui y ajouta des notes. Il y avoit déjà une préface, qui étoit l'ouvrage de *Se-hia* lui-même. *Mao-tchang* petit-fils de *Mao-kane*, & célèbre par son talent pour la versification, revit avec soin toutes les *Odes*, & mit un

court argument à la tête de chacune, pour en indiquer le sujet.

L'exemplaire de *Mao-tchang* fut présenté à l'Empereur *You-ti* la onzième année de son regne, l'an 130. avant l'Ere Chrétienne. C'est sur cet exemplaire qu'ont été faites les copies du *Chi-king*, & c'est par cette raison que dans l'édition authentique du *Che-sane-king*, il porte le titre de *Mao-chi*, les Odes de *Mao*; ce *Chi-king* fit bien-tôt oublier le *Lou-chi*, le *Tsi-chi* & le *Yene-chi*. On m'a écrit de *Pé-king*, qu'un Missionnaire avoit fait une traduction du *Chi-king*, qu'il comptoit publier avec des notes, & qu'il étoit actuellement occupé à la retoucher, ne voulant la laisser paroître que lorsqu'il lui auroit donné toute la perfection dont il se croyoit capable.

LE LI-KI.

Le *Li-ki* ou l'ancien livre des Rites, qui régloit non seulement le cérémonial, mais encore les devoirs réciproques des différentes conditions, ne subsiste plus aujourd'hui, & dès le tems de Confucius on se plaignoit d'en avoir perdu la meilleure partie. Les Critiques du tems des premiers *Hane* disent que l'ancien *Li-ki* étoit distribué en trois cens articles, sur chacun desquels étoit une Glose* divisée en dix articles. Chacune des trois premières familles Impériales avoit fait des changemens dans les Rites, & avoit introduit de nouveaux usages. Les Rois tributaires avoient tâché d'abolir tous ceux qui rappelloient le souvenir de leur ancienne subordination & de leur ancienne dépendance de la dignité Impériale, Confucius & Mengtzé s'en plaignent à tout moment dans leurs ouvrages; mais les plus grandes altérations venoient du projet qu'avoit formé *Chi-hoang-ti*, de changer tous les anciens Rites, & d'établir une administration & un cérémonial qui servissent de modèle à la postérité; c'est pour cela qu'il avoit pris, selon *Li-tcho-ou*, le nom de *Chi-hoang-ti*.

L'ouvrage qui porte aujourd'hui le nom de *Li-ki*, est, comme je l'ai déjà dit, un ramas de plusieurs fragmens de l'ancien *Li-ki*, auquel on a joint divers traités de Morale de Confucius & de ses disciples, & même quelques morceaux

R. P. Régis,
Dissert. M. S. p.
108.

* Ouy-jou

Chi, initiale,
orig. ; *Hoang*,
Imperator, Do-
minus, Monar-
cha P de Pré-
marc, lettre de
l'an 1733.

Y y y ij

dont l'authenticité est fort douteuse. Le P. Régis fait l'histoire des quarante-neuf titres ou traités qui composent le *Li-ki*; mais comme je ne vois pas que ce livre ait jamais été d'un grand usage pour la Chronologie, je n'entrerai dans aucun détail à son sujet: je me contenterai d'observer que le premier qui travailla à la Collection du *Li-ki*, fut *Cao-tang-song*, fameux Lettré du pays de *Lou* au commencement des *Hane*, & que celui par qui elle fut présentée à l'examen du Collège Impérial sous *Suene-ti*, l'an 73. avant Jésus-Christ, fut le Prince *Hiene-vang*, Seigneur de la ville de *Ho-kien-fou*. Celui qui fut chargé de cet examen, fut *Tai-té* ou *Ta-tai*, célèbre pour l'étude singulière qu'il avoit faite des Rites. Il réduisit ce Recueil à quatre-vingt-cinq chapitres, en retranchant seulement les répétitions; son petit-fils *Tai-ching*, autrement *Siao-tai*, ayant rejeté dans un nouvel examen un plus grand nombre de morceaux, réduisit la Collection à quarante-six chapitres. Sur la fin des *Hane*, *Ma-yong* en ajouta trois autres nouveaux, & ce Recueil divisé en quarante-neuf chapitres, est celui que l'on a imprimé dans le *Che-fane-king*.

LE TCHUNE-TSIÉOU.

Le *Tchune-tsiéou* composé par Confucius dans sa vieillesse, contient une histoire très-abrégée du royaume tributaire de *Lou* pendant l'espace de deux cens quarante-deux ans, depuis l'an 722. avant Jésus-Christ, ou depuis la première année de *Ing-cong* jusqu'à la quatorzième de *Ngai-cong*, ou jusqu'à l'an 480. Nous apprenons de Mengtzé, que cet ouvrage étoit tiré des Annales authentiques du royaume de *Lou*, lesquelles portoient ce titre de *Tchune-tsiéou*, le Printems & l'Automne, à cause, dit Mengtzé, que l'on y marquoit le mois & le jour des événemens, les deux Equinoxes servant à distinguer l'année en deux parties. Les Annales de quelques royaumes voisins avoient des titres encore plus bizarres; celles de *Tsi* portoient le nom de *Tching*, c'est-à-dire, le Charriot de guerre, & celles de *Tsine*, dites *Tao-vo*, avoient pris ce titre du nom d'une bête féroce.

Mengtzé lib. 1.

cap. 6. n.º 32.

p. 323. lib. 11.

cap. 2. n.º 32.

33. 34. pag.

351.

Idem, p. 351.

La date des événemens est exactement marquée dans le *Tchune-tchéou* de Confucius, il en désigne l'année, le mois, & souvent même le jour ; mais ce qui rend cet ouvrage plus digne de considération pour nous aujourd'hui, ce sont trente-six Eclipses de Soleil rapportées exactement, avec la date de l'année & du mois, & avec la note cyclique du jour. On verra dans la suite ce que c'est que ces notes.

De ces trente-six Eclipses que Confucius avoit tirées des Annales mêmes du royaume de *Lou*, il y en a trente-une qui sont parfaitement conformes au calcul astronomique de nos Tables modernes ; les cinq autres sont sans doute semblables aux fausses Eclipses que l'on trouve quelquefois marquées dans les Annales authentiques des tems postérieurs les plus connus. Voici de quelle manière cela arrivoit.

Le calcul de l'Eclipse prédite par les Astronomes, étoit mis au commencement de l'année dans les Archives du Tribunal d'Histoire ; & lorsque les Commissaires chargez de rédiger les Mémoires, n'étoient pas amis de ceux du Tribunal d'Astronomie, si l'on marquoit dans les Mémoires historiques que l'Eclipse prédite n'avoit pas été vûe, ils avoient grand soin d'observer que l'Eclipse avoit été mal calculée ; si elle avoit été vûe seulement dans les provinces, ils en faisoient mention : lorsque les Astronomes étoient joints au Tribunal d'Histoire, ce qui arrivoit quelquefois, on supprimoit le Calcul ; quelquefois même, lorsque l'Eclipse ne paroissoit point, si elle avoit été annoncée peu considérable, & que le tems se trouvât heureusement couvert alors, on s'en prenoit aux nuages qui l'avoient cachée. Lorsque l'Empereur étoit un Prince crédule & superstitieux, c'étoit, disoit-on, par une faveur particulière du Ciel que l'Eclipse prédite n'avoit point paru ; s'il arrivoit une Eclipse non prédite, c'étoit au contraire une marque du courroux du Ciel : la croyance aux présages, très-répendue à la Chine, étoit d'un grand secours pour les mauvais Astronomes. Le P. Gaubil qui nous instruit de ces détails dans son Histoire imprimée de l'Astronomie Chinoise, en rapporte plusieurs exemples dans son Catalogue des Eclipses Chinoises.

Y y y iij

Hia-chou,
part. 2 chap.
Iac-tching.

On ne peut douter que l'usage établi dès les premiers tems de la Monarchie, d'avoir des Astronomes chargez de calculer & de prédire les Eclipses, usage constaté par le *Chou-king*, ne continuât sous les *Tchéou* & dans quelques-uns des royaumes tributaires. Ces Calculs étoient alors remis au Tribunal d'Histoire, & on les employoit dans les Annales; on marquoit seulement si l'Eclipse avoit été vûe, & si l'on avoit fait les cérémonies prescrites par la religion; c'est là aussi ce qui est remarqué dans le *Tchune-tsiéou*, à l'occasion de la plupart des trente-une Eclipses confirmées par le Calcul. Il seroit inutile de s'arrêter à prouver que ces cinq Eclipses fausses ne peuvent détruire la vérité des trente-une véritables, ou faire croire qu'elles se trouvent conformes au Calcul par un hazard heureux qui, sur trente-six Eclipses calculées pendant un espace de deux cens quarante ans, se sera répété trente-une fois; pour peu que l'on sçache d'Astronomie, il est sûr que l'on n'oseroit proposer une semblable objection.

Lune-yu, vers.
du Pere Couplet,
part. 3. fol. 9.
pag. 25. Vers.
du P. Noël, art.
5. n.° 33. pag.
110.

L'ouvrage de Confucius n'étant que de simples Annales où les événemens étoient plutôt indiqués que rapportés, & semblable à plusieurs de nos Chroniques du moyen âge; *Tso-chi*, surnommé *Tso-kiéou-ming*, originaire du *Chane-tong*, mais second Président du Tribunal d'Histoire dans le royaume de *Tsou* (aujourd'hui le *Hou-couang*) résolut d'y joindre un Commentaire. Plusieurs Critiques Chinois confondent ce *Tso-kiéou-ming* avec un homme de même nom, auquel Confucius donne de grands éloges; mais il semble que les termes mêmes de Confucius montrent qu'il parle dans cet endroit d'un homme plus âgé que lui, ou même déjà mort au tems où il tenoit ce discours, & il est sûr que *Tso-chi* lui a survécu long-tems. *Tso-chi* attaché aux principes de Confucius, craignit que cette Chronologie, où les actions bonnes & mauvaises des Princes & de leurs Ministres, étoient ordinairement rapportées sans y ajouter aucune qualification, ne servît à des gens peu instruits des maximes de ce Philosophe, pour établir une fausse doctrine; dans cette vûe il examina avec soin les Annales des différens Etats, pour en tirer les détails

propres à donner aux lecteurs une idée juste des faits rapportez par Confucius, & c'est pour cela qu'à l'occasion de l'Histoire du *Tchune-tsiéou*, il rapporte plusieurs autres évènements, & qu'il parle même quelquefois de plusieurs faits de l'Histoire des premiers tems.

L'ouvrage de *Tso-chi*, connu maintenant sous le nom de *Tso-chouene*, demeura caché pendant plusieurs années; il n'avoit pas encore été publié au tems de *Ssé-ma-tsiene*, & c'est pour cela qu'il a ignoré, suivant la remarque de *Ssé-ma-tching*, l'un de ses descendans & de ses Commentateurs, certains détails de l'ancienne Histoire, rapportez dans le *Tso-tchuene*. L'ouvrage de *Ssé-ma-tsiene* parut l'an 37. avant J. C. & le *Tso-tchuene* ne fut présenté au Collège Impérial que sous l'Empereur *Ngai-ti*, qui commença la vi.^e année avant l'Ere Chrétienne; il ne fut même déclaré authentique que sous *Ping-ti*, qui commença la première année de cette même Ere: on examina avec soin comment ce Manuscrit avoit été conservé jusqu'alors, & par quelles mains il avoit passé.

Le P. Collet, *Diff. MS. pag. 14.* rapporte le passage de *Ssé-ma-tching* en original.

Le texte du *Tchune-tsiéou* de Confucius avoit paru beaucoup plutôt, puisque sous le règne de *Hoei-ti*, qui commença l'an 194. avant Jesus-Christ, vingt ans au plus après l'édit de *Chi-hoang-ti*, on publia quatre différens Commentaires sur ce texte, sçavoir, ceux de *Kia-hi* & de *Tseou-chi*, & ceux de *Cong-yang* & de *Cou-leang*; ces deux derniers subsistent encore aujourd'hui.

On attribue au même *Tso-chi* un autre ouvrage historique, qui est une espece de supplément au *Tchune-tsiéou*, sous le titre de *Coué-yu* ou de *Tchene-coué*, histoire des guerres entre les petits royaumes; mais n'ayant pas encore vu de notice détaillée de ce livre, je ne puis dire où cette histoire commence & où elle finit, je sçais seulement qu'elle ne remonte pas plus haut que le *Tchune-tsiéou*, & qu'elle n'a jamais été regardée que comme un ouvrage purement historique, qui n'a d'autorité que par rapport aux faits & aux dates.

Le *Tso-tchuene* ou Commentaire du *Tchune-tsiéou* a été de tout tems extrêmement estimé, soit par son stile, soit par

* sous les Song. sa doctrine, & son Auteur a été associé * aux honneurs décernés à la mémoire de Confucius. On a publié en différens tems un prodigieux nombre de Commentaires sur ce *Tschuene*, & dès le x.^e siècle de Jesus-Christ, la Collection de ces Commentaires formoit cent soixante-quatorze volumes contenant deux mille deux cens soixante-onze traités de cent vingt-neuf Ecrivains différens.

Les partisans du système figuriste Chinois, qui veulent que le *Tschune-tchéou* de Confucius soit, non l'Histoire du royaume de *Lou*, mais celle des Patriarches d'avant le déluge, ou même les restes d'un ancien livre prophétique d'Enoch, défiguré par Confucius, déclament beaucoup contre le Commentaire de *Tsché-chi*; mais je doute fort que s'ils vouloient nous développer leur système, & nous instruire des motifs qui les portent à rejeter l'autorité de *Tsché-chi* & de quelques autres anciens Ecrivains Chinois, ils donnaient un grand crédit à leur opinion. J'en parle avec connoissance, & j'ai en main les preuves de ce que j'avance, mais je crois devoir laisser aux défenseurs de ce système le soin de publier eux-mêmes des opinions que l'on me soupçonneroit peut-être de n'avoir pas exposées avec assez d'équité. Les partisans de ce figurisme prétendent que le texte du *Tschune-tchéou* se trouve défiguré & différemment rapporté dans les trois Commentaires qui nous en restent, mais le R. P. Régis qui a examiné la chose avec soin, & qui n'a aucun système ni à soutenir ni à combattre, nous assure formellement que ce texte se trouve rapporté dans les trois Commentaires sans aucune variété qui puisse être regardée comme de quelque importance, & son témoignage sera certainement d'un grand poids pour quiconque aura lû ses Ecrits.

P. Rég. Differt.
pag. 75. Il cite
de plus la Pré-
face du *Che-
sane-king*, par
Cong-ine-ta.

MENG TZE.

Praga, 1711.
in-quarto.

L'ouvrage de *Mengtze* * a été publié en latin par le P. Noël Missionnaire françois, de la Compagnie de Jesus, avec les

* Le P. Martin, *Hist. p.* 352. dit que *Mengtze* fut publié par l'Empereur *You-ti* vers l'an 140. mais son ouvrage est peu exact sur les détails.

cinq

cinq autres livres auxquels les Européens donnent le nom de *Classiques* ; comme le P. Régis n'a pas eu occasion d'en parler dans ses Dissertations, je suis moins instruit sur l'histoire critique de cet ouvrage, je ne sçais ni par qui il fut conservé, ni comment il fut trouvé ; je sçais seulement par la Préface de *Tchu-hi*, mise à la tête de la traduction Latine du Pere Noël, que, suivant *Ssé-ma-tsiene*, *Mengtzé* étoit d'une famille considérable alliée à celle des Rois de *Lou*, qu'il étoit né dans le pays de *Tsiou* (du *Chang-tong*) & qu'il avoit étudié sous *Tsé-sou* disciple de *Tsong-tzé* petit-fils de Confucius, ou du moins sous ses disciples. Cet ouvrage de *Mengtzé* étant traduit en Latin, il est inutile de m'arrêter à en donner au lecteur une idée générale, il vaut mieux le renvoyer à l'ouvrage même.

P. Noël, *vers*
pag. 201.

Je trouve encore le titre d'un livre historique antérieur aux *Hane*, c'est le *Chi-pene*, duquel *Ssé-ma-tsiene* a tiré la liste des Empereurs depuis *Hoang-ti*, liste qui n'a jamais été attaquée depuis ; mais ne connoissant que le titre de ce livre, ignorant le tems où il avoit été écrit, & ne sçachant pas même s'il existe encore, il faut me contenter d'en rapporter le titre, & laisser aux Missionnaires le soin de nous en mieux instruire : je vois seulement par la Notice de la Chronologie Chinoise du R. P. Gaubil, que, selon le Lettré *Su* dans son *Tiene-yvene-li-li*, ce livre *Chi-pene* contenoit plusieurs choses dont *Pane-sou* & *Licou-hine* se sont servis pour leur Chronologie, & que ce même Lettré rejette le témoignage de ce *Chi-pene*, qu'il traite de livre apocryphe ; mais sur cet article on auroit besoin de plus grands éclaircissemens.

Il me resteroit encore à parler du *Tchou-chou*, ou de cette Chronique d'un tems antérieur aux *Tsine*, qui fut découverte dans un tombeau l'an 264. après Jesus-Christ ; mais l'usage que je fais de cette Chronique, demande que j'en parle dans un article séparé, & que je la fasse connoître par une notice beaucoup plus détaillée que je ne pourrois le faire ici.

MEMOIRES

ARTICLE III.

De la Chronologie des Annales Chinoises, pour les tems antérieurs à l'E're Chrétienne.

On juge aisément par ce que l'on a vû jusqu'à présent de l'attention des Chinois pour leur Histoire, & du soin avec lequel ils se sont attachez à rapporter les Observations astronomiques, que non seulement ils ont dû cultiver l'Astronomie, mais encore qu'ils ont dû faire une étude particulière de la Chronologie, sans laquelle l'Astronomie ne pourroit subsister, puisqu'elle est entièrement fondée sur la connoissance de la vraie durée des révolutions célestes, & que cette durée ne peut être connue que par celle des intervalles de tems qui séparent des Observations célestes un peu éloignées les unes des autres.

Il ne s'agit dans ce Mémoire que de la Chronologie des tems antérieurs à la Dynastie de *Tsine*, ou à l'an 255. avant Jesus-Christ, car celle des tems qui ont suivi cette Dynastie, est fixée sur des Mémoires écrits dans le tems même des événemens, & employez avec toutes les précautions imaginables; d'ailleurs cette Chronologie est moins importante pour nous autres Européens, dont les intérêts n'ont rien de commun avec ceux des Chinois. Il n'en est pas de même pour la Chronologie de la première partie de cette Histoire; cette Chronologie fait remonter si haut les commencemens de la Monarchie Chinoise, que non seulement elle se trouve précéder ceux de tous les autres Empires, mais qu'il est encore au moins très-difficile de la concilier avec la Chronologie respectable de nos Livres sacrez. Selon les Annales Chinoises reçues maintenant de toute la Nation, & autorisées par le suffrage d'un Tribunal établi exprès pour examiner les questions de ce genre, *Fo-hi* regnoit sur la Chine dès l'an 2952. avant Jesus-Christ, la Chine étoit dès lors peuplée, & elle commençoit à se policer. *Fo-hi* eut des successeurs dont ces Annales rapportent les noms & les actions, &

cette Histoire continue sans interruption depuis *Fo-hi* jusqu'à nous.

L'Écriture nous apprend qu'après le Déluge les hommes restèrent unis entr'eux dans la Mésopotamie, ne faisant qu'une seule & même famille, jusqu'au tems de *Phaleg*. Vers le tems de la naissance de *Phaleg* les hommes se séparèrent & allèrent former différentes peuplades, desquelles sont issues toutes les Nations qui habitent sur la terre. Ainsi l'Histoire d'aucune Nation ne peut remonter avec certitude, selon l'Écriture, au-delà du tems de *Phaleg*. Mais là-dessus il faut encore observer que les Nations établies dans des pays extrêmement éloignés de la Mésopotamie, ont eu besoin d'un tems considérable pour faire ce trajet, parce que les hommes ne se répandant que de proche en proche, marchant avec leurs troupeaux, leurs femmes, leurs enfans, leurs meubles, &c. devoient avancer très-lentement, & qu'il n'est guères probable qu'ils abandonnassent un pays tant qu'ils s'y trouvoient au large, & tant que leurs troupeaux y rencontroient des pâturages. De-là il résulte que les Nations voisines, ou du moins peu éloignées de la Mésopotamie, comme les Babyloniens & les Egyptiens, peuvent bien faire remonter leur origine jusqu'au tems de *Phaleg*; parce que leur Histoire peut, à la rigueur, commencer avec celle des premiers conducteurs de la colonie; mais pour les Nations éloignées, comme celle des Chinois, ce n'est pas la même chose: les peuples de la Chine sont séparés de la Babylonie par de vastes pays, par des deserts arides, par des montagnes presque impraticables, & par des fleuves larges & rapides qui ne sont guéables que vers leur source; il leur a fallu du moins quelques siècles pour faire ce trajet. Les difficultés que l'on trouve aujourd'hui à traverser les pays qui séparent la Chine de la Babylonie, étoient sans doute infiniment plus considérables dans ces tems voisins du Déluge, les suites de cette inondation devoient avoir bouleversé toute la face de la terre; les plaines sans culture, devoient être couvertes de bois; la profondeur des rivières n'étoit point connue, & il falloit en chercher les gués en les sondant, ou les traverser.

Z z z ij

sur des radeaux construits exprès ; les passages par lesquels on peut pénétrer à travers les montagnes, n'étant point frayez, il falloit un tems considérable pour les découvrir, & le plus souvent cette découverte ne pouvoit être dûe qu'au hazard. Supposera-t-on que les premières colonies qui se rendirent à la Chine, traversèrent ces vastes deserts en marchant comme des caravanes, & sans faire des séjours ? Mais où ces colonies se proposoient-elles d'aller s'établir ? quelle notion avoient-elles alors des pays où elles se sont arrêtées & qu'elles habitent maintenant ? Dans ce cas même il faudroit encore reconnoître qu'elles ont été contraintes de faire plusieurs séjours considérables dans les endroits où elles se trouvoient arrêtées, soit par les rivières, soit par les chaînes de montagnes, soit par les deserts & les plaines de sable de plusieurs journées, dans lesquelles elles ignoroient si leurs troupeaux pourroient rencontrer des pâturages ; car il faut toujours se souvenir que ces pays traversés par ces premières colonies, étoient, dans le système de l'Ecriture, duquel il ne nous est pas permis de nous écarter, des pays incultes & inhabitez, où les colonies ne pouvoient trouver de ressources que dans leur propre industrie. Cette considération semble bien simple, & paroît devoir s'être présentée d'abord ; cependant aucun des Chronologistes qui, dans des ouvrages publiez, ont examiné l'ancienne Histoire, & en particulier celle de la Monarchie Chinoise, n'y a fait attention ; ils semblent avoir craint de toucher cette difficulté, & n'avoir cherché qu'à s'étourdir eux & leurs lecteurs sur cet article.

Il s'agit donc 1.^o de déterminer précisément l'époque de Phaleg dans la Chronologie de l'Ecriture, & 2.^o de comparer cette époque avec les dates du commencement des Empires dans l'Histoire profane. Cette détermination a ses difficultés, parce que la durée de l'intervalle de Phaleg à Abraham se trouve exprimée différemment dans le Texte Hébreu, dans l'ancien Manuscrit des Samaritains, & dans celui que nous représente la Version Grecque des Juifs d'Egypte, ou celle des Septante.

L'époque d'Abraham souffre moins de difficulté, quoiqu'elle n'en soit pas exempte. De la naissance d'Abraham à l'entrée de Jacob & de sa famille dans l'Égypte, deux cens quatre-vingt-dix ans, par les divers détails historiques qui quadrent parfaitement entr'eux; de cette entrée à l'Exode, quatre cens trente ans, selon le texte formel de l'Exode dans le manuscrit Hébreu; de l'Exode à la dédicace du Temple par Salomon, quatre cens quatre-vingts ans; dans le même texte: total douze cens ans. La dédicace du Temple est au plus tard de l'an 1010. avant Jésus-Christ, & au plutôt de l'an 1030. car il peut y avoir une incertitude de dix-huit ou vingt ans; ainsi la naissance d'Abraham sera au plutôt de l'an 2230. avant l'Ère Chrétienne, & au plus tard de l'an 2210.

Les différens manuscrits & les différentes versions s'accordent à compter cinq générations, en remontant de la naissance d'Abraham à celle de Phaleg, mais la durée assignée à ces générations est très-différente. Dans le texte Hébreu elle n'est que de deux cens cinquante-un ans, ce qui place la naissance de Phaleg en 2481. au plutôt. Le manuscrit des Samaritains & deux éditions des Septante donnent à l'intervalle en question cinq cens quarante-un ans; donc la naissance de Phaleg en 2771. d'autres éditions des Septante lui donnent six cens quarante-cinq ou même six cens soixante-onze ans; la naissance de Phaleg seroit par-là de l'an 2875. ou de l'an 2901. Enfin si l'on veut former la durée de cet intervalle, en choisissant parmi les durées particulières des générations dans chaque manuscrit, celles qui sont les plus longues, la naissance de Phaleg précédera de sept cens vingt-un ans celle d'Abraham, & elle répondra à l'an 2951. avant l'Ère Chrétienne, c'est-à-dire, suivant les Annales Chinoises, à la seconde année du règne de *Fo-li* sur la Chine, qui, selon les observations rapportées plus haut, n'a pu être peuplée que quelques siècles après la naissance de Phaleg.

L'opposition de la chronologie des Annales avec celle de l'Écriture, doit donc nous la rendre suspecte, même à ne

considérer l'Ecriture que comme un livre ordinaire; car les Chinois ne la regardant pas du même œil que nous, elle ne peut avoir pour eux & dans les questions que l'on agite avec eux, d'autre autorité que celle d'un livre historique; cependant elle en doit encore avoir une très-grande, même en ne la considérant que sous cet aspect. Les livres du Pentateuque, qui établissent l'intervalle de Phaleg à l'Exode de près de quatorze cens ans; sont certainement antérieurs à l'établissement des nouveaux Samaritains venus de la Sufrane, puisqu'ils ont été de tout tems également reçus par ces Samaritains & par les Juifs, qui sont ennemis irréconciliables les uns des autres, & qui sont divisez sur tous les autres points *. Les livres des Rois, qui nous donnent l'époque de la dédicace du Temple, & l'intervalle de cette dédicace à l'Exode, sont certainement antérieurs à Esdras ou au VI.^e siècle avant J. C. Ces livres des Rois, considérez en eux-mêmes, sont visiblement des extraits d'autres livres plus anciens qui contenoient les Annales & les Journaux des regnes particuliers, composés par des Ecrivains contemporains.

Il s'agit donc d'examiner quelles sont les preuves de la Chronologie des Annales Chinoises, & quels sont les fondemens sur lesquels elle est appuyée; afin de nous mettre en état de juger si elle doit l'emporter sur celle de l'Histoire Judaïque, en consultant les seules règles de la Critique, & en faisant abstraction du respect religieux que nous inspirent les livres de l'Ecriture dans lesquels elle est rapportée.

C'étoit dans cette vûe que j'avois composé la Dissertation à laquelle ce Mémoire sert d'éclaircissement. Quoique je n'eusse pas alors tous les secours que j'ai eus depuis, je crois y avoir établi d'une manière au moins très-probable, que l'époque du règne d'Yao, marquée à l'an 2357. avant Jesus-Christ dans les Annales, est placée trop haut de cent cinquante ans au moins. J'espère montrer dans la suite de ce Mémoire, que

* Je crois avec les Chrétiens, les Juifs & les Mahométans, que ces livres sont de Moÿse lui-même, mais je veux me renfermer dans ce que l'incrédulité la plus déterminée ne peut jamais nier.

ce sentiment est le seul que l'on puisse embrasser en examinant les preuves & les fondemens de la Chronologie Chinoise considérée en elle-même & sans aucun égard à la Chronologie de l'Ecriture, de laquelle je ne parlerai plus que pour montrer en finissant ; & par forme de corollaire, qu'elle n'est point opposée à la véritable Chronologie Chinoise.

Je ferai voir encore que le regne de *Hoang-ti* marqué dans les Annales à l'an 2697. avant Jesus-Christ, est placé près de deux cens cinquante ans trop haut. A l'égard de *Fo-hi*, comme la durée de son regne & celle du regne de *Chiu-nong* son successeur n'ont été déterminées qu'au hazard & par des Ecrivains assez modernes, & comme tout ce que l'on sçait d'assuré de ces Princes est que, selon Confucius, *Fo-hi* & *Chiu-nong* ont régné avant *Hoang-ti*, on peut faire telle réduction que l'on voudra aux deux cens quarante-cinq ans de durée assignez par les Annales à ces deux regnes, le champ est ouvert là-dessus aux conjectures des Critiques.

Je continuerai de rapporter à des articles séparés les différentes matières que j'aurai à traiter ; car quoique par-là je m'expose peut-être à quelques répétitions, j'ai cru cet inconvénient moindre que celui de l'obscurité où je serois nécessairement tombé en suivant une autre méthode, & que je ne me flate pas encore de pouvoir toujours éviter. Les discussions & les calculs dont ces questions sont remplies, demandant une attention continuelle à des objets souvent difficiles à saisir, & dans lesquels l'esprit ne trouve jamais rien de bien satisfaisant, il est nécessaire de ménager l'attention du lecteur par des especes de repos.

Quant à l'ordre que j'ai suivi, j'ai choisi celui qui m'a paru le meilleur, mais je ne réponds pas qu'il le paroisse aussi à tous les lecteurs ; car dans les recherches de ce genre où les questions particulières peuvent être envisagées sous plusieurs rapports différens, il est bien difficile de démêler entre les divers arrangemens dont elles sont susceptibles, celui qui est le meilleur à tous égards.

Des variations qui ont regné parmi les Sçavans de la Chine, au sujet de la Chronologie de leur Histoire.

La Chronologie suivie maintenant par le Tribunal du *Hane-line*, pour les premiers tems de l'Histoire Chinoise, n'a pas toujours été unanimement reçue par les Sçavans de la Nation, & elle ne l'est pas même encore aujourd'hui, quoiqu'il y en ait fort peu qui s'en écartent.

Le système chronologique adopté par le Tribunal ne doit donc pas être regardé comme l'opinion universelle & constante de toute la Nation, mais comme une opinion qui a pris le dessus depuis quelques siècles, & de laquelle nous sommes en droit d'examiner les fondemens. Mais avant que d'entrer dans cet examen, il faut prouver la proposition avancée, & montrer que les Critiques Chinois ont été longtemps incertains du parti qu'ils devoient prendre sur leur Chronologie, & que nous sommes en droit de demander quels ont été les motifs de leur détermination; c'est ce que je vais faire par une histoire critique des Chronologistes Chinois, histoire de laquelle le P. Gaubil me fournira presque tous les matériaux.

*Notit. Chronol.
Sienfis MS.*

On a vu dans l'article premier, que *Ssé-ma-tsiene* le plus ancien des Historiens Chinois depuis le rétablissement des Lettres, ne crut pas pouvoir remonter avec certitude au-delà de l'an 841. avant Jesus-Christ, c'est-à-dire, au-delà de la XIV.^e année avant la fin du regne de *Li-vang* dixième Empereur de la Dynastie *Tchéou*. Il rapporte cependant dans le cours de son ouvrage la durée de quelques intervalles, qui étant joints ensemble peuvent former une espece de système chronologique, mais dans lequel il reste des vuides ou intervalles non déterminez.

* La vingt-deuxième année de *Siang-cong* Roy de *Lou*, & la vingt-unième de *Li-vang* Empereur de *Tchéou*.

Ssé-ma-tsiene plaçoit la naissance de Confucius à une année qui répond à l'an 551. avant Jesus-Christ *; de-là il comptoit cinq cens ans à la mort de *Tchéou-cong* frere de *Vou-vang* fondateur

fondateur des *Tchéou*; ainsi cette mort répondoit à l'an 1051, mais c'est en supposant qu'il n'y avoit point eu de fraction négligée par *Ssé-ma-tsiene* dans l'expression de cet intervalle, auquel il assigne cinq cens ans précis.

Ce même *Ssé-ma-tsiene*, dans l'Histoire des Rois de *Lou* descendus de *Tchéou-cong* par le Prince *Pé-kine* son fils, compte cent cinquante-sept ans de la mort de ce Prince à l'année 841. ainsi cette mort est de l'an 998. & postérieure de cinquante-trois ans à celle de *Tchéou-cong*. Tout cela nous approche fort de l'époque du commencement de la Dynastie *Tchéou*, mais ne nous la donne pourtant pas, car l'intervalle de la mort de *Tchéou-cong* à celle de son frere *Vou-vang*, demeure indéterminé.

Ssé-ma-tsiene ne donnoit que deux ans de durée au regne de *Vou-vang* sur tout l'Empire, le *Chou-king* lui en donne sept, d'autres en comptent un peu plus; mais cela est indifférent, parce que ce Prince ayant régné d'abord sur une partie de l'Empire révoltée contre les *Chang*, & avec le titre de Roi de *Tchéou*, ce que quelques-uns ajoutent à la durée de son empire, ils l'ôtent à celle de son regne particulier. *Ssé-ma-tsiene* donne treize ans de durée au regne & à l'empire pris ensemble; il donne cinquante ans au regne de *Vene-vang* pere de *Vou-vang*, & compte en remontant de *Vene-vang* à *Heou-tsié* frere de *Yao*, & celui duquel descendoient les Princes de *Tchéou*, une durée de mille ans. *Heou-tsié* avoit été créé Souverain d'un royaume particulier pendant les vingt-huit dernières années du regne de *Yao*, c'est-à-dire, depuis que ce Prince eut associé *Chune* à l'Empire; mais sur cet article il reste encore quelque incertitude. 1.^o *Ssé-ma-tsiene* en comptant mille ans, n'a-t-il négligé aucune fraction? 2.^o cette durée se prendra-t-elle en excluant les deux termes, c'est-à-dire, le regne de *Heou-tsié* & celui de *Vene-vang*? supposera-t-on qu'elle renferme ces deux regnes, & qu'elle donne par conséquent la durée du regne particulier de cette famille des *Tchéou* jusqu'à leur élévation à l'Empire? 3.^o enfin, placera-t-on le couronnement de *Heou-tsié* frere de *Yao*, au

Mem. Tome XV.

. Aaaa

commencement ou à la fin de l'association de *Chune*!

Martin. Hist.
pag. 107.

Supposant avec les Annales que *Tchéou-cong* est mort onze ans après *Vou-vang*, on aura l'an 1062. pour la mort de ce dernier, & l'an 1073. pour celle de *Vene-vang*. Si l'on comprend le regne de *Vene-vang* dans les mille ans de durée depuis *Heou-tsié* premier Roy de cette famille, on remontera à l'an 2075. & supposant que le regne de *Heou-tsié* a commencé la dernière année du regne de *Yao*, on ne pourra faire remonter le commencement de celui-ci, selon *Ssé-ma-tsiene*, au-delà de l'an 2177. Si on veut ajouter les cinquante ans du regne de *Vene-vang*, on aura pour le commencement de *Yao*, l'an 2227. & il faudra donner trois cents ans aux trois regnes de *Tico*, de *Tchuéne-yo* & de *Hoang-ti*, antérieurs à *Yao* selon *Ssé-ma-tsiene*, pour remonter jusqu'à l'an 2528. assigné par le *Tching-y* de *Tchang-chéou-sié*.

Annal. tom. 1.
art. Lune-té-li.
fol. 1. Diff. MS.
du P. Goller, de
Concord. Chronolog.
pag. 21.
qui rapporte le
texte Chinois.

Mais tout cela suppose ce que *Ssé-ma-tsiene* ne sçavoit pas & n'a pas voulu affirmer, & on ne peut conclurre autre chose, sinon qu'il comptoit plus de quinze cents ans des dernières années de *Yao* à la naissance de Confucius en 551. & que par conséquent il plaçoit le tems de *Yao* au-dessus de l'an 2000. avant Jesus-Christ; mais une détermination plus précise sera toujours entièrement conjecturale, à moins que l'on n'ait d'autres intervalles que ceux qui sont marquez par *Ssé-ma-tsiene*.

Quelques années après cet Historien on s'attacha à régler la durée des périodes Astronomiques; le *Tso-tchouene* ou le Commentaire de *Tso-chi* sur le *Tchune-tsiéou*, fut d'un grand secours pour ce travail, il donnoit les dates non seulement de trente-six Eclipses de Soleil, mais encore celles de quelques observations du Solstice d'hiver. *Liéou-hine* * fils de *Liéou-hiang*, & Astronome Impérial après son pere, vers le tems de l'Ere Chrétienne, entreprit de fixer la chronologie de certaines époques historiques qu'il supposa être aussi des

* L'Histoire de l'Astronomie du Pere Gaubil, page 7. dit que *Liéou-hine* a fleuri vers l'an 66. avant Jesus-Christ; c'est une faute d'impression, il faut lire vers l'an 6. ou 7. comme il m'en a averti lui-même dans une lettre.

époques astronomiques; mais ces déterminations, qui portent sur de fausses hypothèses astronomiques, ont encore un plus grand défaut, en ce que les époques dont il s'agit, n'ont point les caractères astronomiques que *Lieou-hine* leur attribue.

Pane-cou Historien Impérial chargé vers l'an 85. de Jésus-Christ, de travailler à l'Histoire des *Hane* Occidentaux ou de la première branche, mit à la tête de cette Histoire une Chronologie complète depuis *Yao*, sous le titre de *Lou-ti-tchi*, dans laquelle, en conséquence des hypothèses de *Lieou-hine* & de quelques autres suppositions, il entreprit de fixer toutes les dates particulières; voici le précis de cette Chronologie. Il plaça le commencement des *Hane* à l'an 206. avant J. C. (on me permettra d'employer cette époque qui nous est familière, & qui par-là m'évite de longues circonlocutions) il marqua le commencement des *Tsine* à l'an 255. celui des *Tchéou* ou de la troisième Dynastie, à l'an 1122. celui des *Chang* ou de la deuxième Dynastie, en 2183. & celui de *Yao* à l'an 2303. *Co-ching-tiene* Président du Tribunal d'Histoire avant *Pane-cou*, s'étoit contenté de placer *Yao* entre l'an 2200. & l'an 2300. *Pane-cou* avoit eu de grands secours dans les Mémoires retrouvés & rassemblés depuis la mort de *Ssé-ma-tsiene*, mais ces Mémoires tirez des Histoires des royaumes tributaires ne remontoient point au-delà des *Tchéou*, & ne lui fournissoient rien pour la Chronologie des tems antérieurs. Jusqu'au commencement des *Tchéou*, la Chronologie de *Pane-cou* peut passer pour assez exacte, & il ne s'est trompé que de onze ans dans la date de cette époque; mais dans le reste il est sûr qu'il n'a pas eu plus de secours que *Ssé-ma-tsiene*, & qu'il a été seulement plus hardi & moins circonspect que lui. Aussi *Matouane-line* dans son *Ouene-hiene-tong-cau*, Histoire de la Littérature Chinoise * imprimée en 1315. & très-estimée à la Chine, en porte-t-il un jugement assez peu favorable; il le représente comme « un Ecrivain dont le stile fait le plus grand mérite, sans érudition & sans «

* *Ouene-hiene-tong-cau*, tom. 70. chap. 191. fol. 15. & 29. de la lettre du Père Gollet du 30. Novembre 1733. à *Macao*.

critiqué, en sorte que l'on ne peut ajouter une entière croyance à ce qu'il rapporte. C'est cependant cette Chronologie de *Pane-cou* qui a été la base de tous les systèmes proposés depuis; systèmes dans lesquels on n'a fait en général que de légers changemens à ses hypothèses chronologiques.

Pane-cou reconnoît qu'il y avoit des Chronologistes qui faisoient remonter la date de *Yao* cent soixante-onze ans moins haut, ce qui la placeroit non à l'an 2303. mais à l'an 2132. Le P. Gaubil qui l'assûre dans sa Notice manuscrite & dans son Histoire imprimée, ne nous apprend ni quelle pouvoit être l'autorité de ces Chronologistes, ni quelle raison *Pane-cou* avoit de rejeter leur opinion.

Notit. Chronol.
Pane-cou.
Hist. de l'A-
fron. pag. 41.

Pane-cou n'avoit osé remonter au-delà de l'époque de *Yao* pour déterminer la Chronologie ancienne; quelque tems après lui, *Tchao-hoa* dans une Histoire du royaume tributaire *Yvé*, détruit par les *Tsine* l'an 247. avant Jésus-Christ, crut se trouver en état de remonter plus haut, & jusqu'au regne de *Tchuene-hiu*, qu'il plaçoit en 2592. c'est-à-dire, quatre cens vingt-quatre ans avant la fondation du royaume *Yvé* sous *Chao-cang* sixième Empereur des *Hia*. La durée du royaume *Yvé* avoit été, selon lui, de dix-neuf cens vingt-deux ans, & il avoit commencé l'an 2168. ayant été établi en faveur de *You-yu* fils de *Chao-cang*. La Chronologie moderne met le commencement de *Chao-cang* en 2080. c'est une différence de quatre-vingt-huit ans au moins.

Complet. &
Marius. Hist.

Ce fut l'an 265. après Jésus-Christ que l'on déterra la Chronique du *Tsou-chou* ou *Tchou-chou-kimene*, Chronique écrite vers la fin des *Tchéou*, mais qui étoit restée jusqu'alors dans un tombeau où elle avoit été cachée au tems de la persécution. Cette Chronique écrite en vieux caractères, faisoit partie d'un ouvrage que l'on fit traduire en caractères usitez, & dans lequel on trouvoit beaucoup de détails historiques, mais remplis de fables & de fausses traditions opposées à celles des ouvrages de la secte de Confucius, ce qui le fit rejeter par le Tribunal du *Ché-ling-co* ou Collège Impérial; cette Chronique plaçoit le commencement de *Yao*

cent cinquante-huit ans plus bas que n'avoit fait *Pan-cou*, & quoiqu'elle n'eût pas été adoptée par ce Tribunal, plusieurs Critiques ne laissent pas d'employer son autorité en plusieurs occasions.

J'ai déjà parlé plus d'une fois de cette Chronique, & j'en parlerai encore souvent dans la suite, mais je crois devoir renvoyer à un article séparé la notice détaillée que j'en donnerai; cette notice feroit perdre trop long-tems de vûe les variations des Chronologistes Chinois.

Quelque tems après la découverte du *Tsou-chou*, *Hoang-fou-mi* publia sous le titre de *Cao-se-schuene*, Tradition des Lettrés, un ouvrage divisé en dix chapitres, où il examinoit l'ancienne Chronologie. Ce livre est devenu très-rare, & le P. Gaubil ne l'a jamais pu voir, il ne le connoît que par ce qui en est dit dans des Écrivains postérieurs; il rapporte les extraits qu'il en a trouvez dans trois ouvrages différens^a, mais ces extraits ne sont pas trop d'accord entr'eux, & sont encore opposés à un quatrième, qui est rapporté dans un ouvrage^b de l'an 1315. comme ayant été fait par deux Lettrés peu éloignés du tems de *Hoang-fou-mi*. La comparaison de ces différens extraits nous meneroit trop loin, il suffira d'observer que ce Chronologiste s'approchoit assez de la Chronologie du *Tsou-chou*, & donnoit environ cent quatre-vingts ans de moins à l'époque de *Yao*, que ne fait la Chronologie des Annales.

Hoang-fou-mi remontoit non seulement jusqu'à *Hoang-ti*, mais encore jusqu'à *Fo-hi*; il comptoit trois cens cinquante-sept ans de *Hoang-ti* à *Yao*, & marquant huit regnes anonymes pendant cinq cens trente ans entre *Chin-nong* & *Hoang-ti*, le commencement de *Fo-hi* précédoit de sept cens soixante ans celui de *Hoang-ti*, & de onze cens vingt-sept celui de *Yao*. Supposant que dans la Chronologie de *Hoang-fou-mi* le

^a Dans les Commentateurs du *Sse-ki* de *Sse-ma-tsiene*, dans le *Tang-ley-hane* sous les *Ming*, & dans le *Tienc-yuen-li-li* sous *Cang-hi*.

^b *Ouene-hienc-tong-ou* de *Ma-*

touane-line, l. LXXI. c. 198. fol. 4. publié en 1315. *Dissert. Manusc.* du P. Gollet sur l'Eclipse de *Tchong-cang*. Il rapporte le texte même.

commencement de *Yao* répondit à l'an 2177. environ, ce qui ne peut pas s'éloigner beaucoup de son sentiment, le regne de *Fo-hi* tombera à l'an 3300. environ avant l'Ere Chrétienne, & celui de *Hoang-ti* à l'an 2514. environ.

On ne dit point sur quel fondement *Hoang-sou-mi* avoit déterminé ces regnes antérieurs à *Hoang-ti*, & ce ne pouvoit guères être que sur la foy des fausses traditions des *Tao-ffé*, de la secte desquels il étoit; cependant ce calcul a été reçu dans les Annales, où il est rapporté sans le rejeter ni sans l'approuver, tandis qu'on n'a fait aucune attention au retranchement qu'il vouloit faire à la durée des tems postérieurs à *Yao*; mais c'est qu'alors on étoit assez porté à allonger cette durée encore plus que n'avoit fait *Pane-cou*.

Vers l'an 724. de Jesus-Christ, *Y-hang* de la secte de *Foé*, entreprit de régler la Chronologie en conséquence de ses hypothèses astronomiques, beaucoup plus exactes que celles qui avoient été reçues jusqu'alors. Il calcula donc les diverses époques historiques qui avoient des caractères astronomiques, & ses calculs étoient assez justes; il démontra par deux passages du *Chou-king*, dont je parlerai dans la suite, que la mort de *Vou-vang* fondateur des *Tchéou*, est nécessairement de l'an 1103. avant l'Ere Chrétienne; il fixa la seconde année de *Tai-kia* petit-fils du fondateur des *Tang*, à l'an 1719. avant Jesus-Christ, fixation qui peut convenir avec un autre passage du *Chou-king* que j'examinerai ailleurs; il plaça à l'an 2128. avant Jesus-Christ, & le cinquième du regne de *Tchong-cang*, l'Eclipse de Soleil que le *Chou-king* dit être arrivée sous ce Prince. L'Eclipse de Soleil trouvée par le calcul du Bonze *Y-hang*, à un jour qui répondoit au 13. Octobre 2128. ne put être visible à la Chine, la syzygie vraie s'étant faite à trois heures après minuit sous le Méridien de *Pé-king*, & trois heures avant le lever du Soleil, ce qui montre que les Tables astronomiques d'alors, quoiqu'infiniment meilleures que celles des Astronomes précédens, ne pouvoient pas même servir à calculer des syzygies un peu anciennes.

La Chronologie du Bonze *Y-hang* étoit peu différente de

celle de *Pane-cou*, il s'étoit contenté d'y faire de légères corrections, songeant moins à établir une Chronologie nouvelle qu'à trouver de la conformité entre son Astronomie & la Chronologie reçue.

L'Empereur *Tai-tsong* commença son regne l'an 976. après J. C. il fit rassembler & publier sous le titre de *Tai-ping-yu-lane*, une immense Compilation qui comprenoit des abrégés de tout ce qui avoit été publié jusqu'alors sur l'Histoire, l'Astronomie, la Géographie, la Musique, les Rites, &c. On y trouve la suite & la durée des regnes, mais il est facile de voir que cette suite est moins un système raisonné de Chronologie, qu'un assemblage de différentes opinions liées les unes aux autres sans trop de critique. On travailla aussi beaucoup sous ce regne à déterminer l'époque de *Yao*. Dans un mémorial présenté à l'Empereur l'an 996. on comptoit trois mille trois cents un ans depuis la première année de *Yao* jusqu'à l'an 976. de Jesus-Christ, premier de cet Empereur; de-là il résultoit que le commencement de *Yao* étoit de l'an 2326. On citoit dans ce mémorial une Inscription du troisième siècle, sur laquelle on comptoit deux mille sept cents vingt-un ans depuis *Yao* jusqu'à une année qui répondoit à l'an 309. de l'Ere Chrétienne; suivant ce calcul, *Yao* auroit commencé l'an 2411. avant cette Ere. Le Tribunal de Mathématique se détermina pour l'année 2330. ou 2331. ce sont vingt-sept ou vingt-huit ans de plus que n'avoit compté *Pane-cou*.

En l'année 1024. les Astronomes du Tribunal comptoient trois mille trois cents soixante-un ans depuis la première année de *Yao*, ce qui la faisoit répondre à l'an 2337. avant Jesus-Christ.

Sse-ma-couang parut peu après, puisqu'il est mort l'an 1086. âgé de soixante-huit ans. A son *Tching-piene* ou à son Abrégé des Annales authentiques, qui fait aujourd'hui la seconde partie du *Tong-kiene*, il ajouta une Chronologie complète de l'Histoire de la Chine sous le titre de *Ki-cou-loï* ou Chronique des tems anciens, pour servir d'introduction à son Abrégé, qui ne commençoit qu'en 424. avant J. C.

Coupl. Chronol.
Stacyf. p. 70.

& au regne de *Hoeï-lie-vang*. Le P. Couplet s'est trompé dans son Abrégé chronologique, en faisant *Ssé-ma-couang* auteur de la Chronologie des Annales, & le faisant commencer son Histoire par *Hoang-ti*. Son témoignage m'avoit induit en erreur dans ma Dissertation; la chose est au fond si peu importante, que je ne le remarquerois pas, sans la vivacité avec laquelle le feu Pere de Prémare me releva sur cet article dans une lettre qu'il m'écrivit de *Macao* en 1734.

Le *Ki-cou-lou* de *Ssé-ma-couang* remonte jusqu'à *Fo-hi* & à *Chin-nong*, qu'il fait regner immédiatement avant *Hoang-ti*. Il rejette tous les autres regnes marquez soit dans *Hoang-fou-mi*, soit dans les autres Critiques, & les regarde comme des regnes fabuleux. Dans le catalogue joint à ses Annales, on met *Fo-hi* deux cens trente-quatre ans avant *Hoang-ti*, ce qui le placeroit à l'an 2816. mais c'est là une addition faite après coup & par une autre main. Il rapporte les durées totales des différentes Dynasties, & en conséquence il fait répondre la première année de *Hoang-ti* à l'an 2582. & la première de *Yao* à l'an 2334. avant Jésus-Christ; mais ce n'est que depuis l'an 841. qu'il commence à marquer les durées particulières, & cela précisément de même qu'elles le sont dans *Ssé-ma-tsiene*: avant cette époque il rapporte seulement celles qui se trouvent dans le *Chou-king* ou dans les autres anciens livres, & il déclare qu'à l'égard des durées totales, c'est moins son sentiment particulier qu'il suit, que l'opinion la plus commune qu'il rapporte, d'où l'on doit conclurre que cet Historien ne croyoit pas ces durées trop bien prouvées.

Les variations des Chronologistes contemporains de *Ssé-ma-couang* sur la date précise de la première année de *Yao*, quoique peu considérables, sont une preuve que cette date étoit déterminée par voye de raisonnement, ou d'une manière conjecturale, & non sur des témoignages positifs; *Tchang-hong* la mettoit en 2333. *Ssé-ma-couang* en 2334. *Fane-tsou-yu* en 2336. enfin *Chao-yong*, autrement *Chao-cang-sié* dans son *Chao-tze-tchuene-chou* publié avant l'an 1077. fit remonter la première année de *Yao* jusqu'à l'an 2337. c'est le sentiment

sentiment que l'on a adopté dans le Tribunal, & duquel on ne s'écarta guères dans la suite.

Le *Ouai-ky* de *Liéou-jou*, composé pour servir d'introduction à l'Abrégé de *Ssé-ma-couang*, distingua deux parties dans la Chronologie Chinoise; la première contenoit les tems connus avec certitude, qui commençoient à l'an 827. avant Jésus-Christ; la seconde comprenoit l'Histoire des tems incertains, qu'il faisoit remonter trois mille cinq cens dix-neuf ans au-delà, c'est-à-dire, jusqu'à l'an 4344. avant Jésus-Christ, & jusqu'à *Pouane-cou*, autrement *Hoene-tune*, le cahos, l'origine du monde. Dans cette dernière partie il employoit toutes les traditions des différentes sectes, même celles des *Tao-ssé*; c'est ce qui lui a attiré les reproches du Lettré *Kine-lu-siang*, qui l'accuse dans son *Tsiene-piene* ou première partie du *Tong-kiene-cang-mou*, d'avoir manqué de critique. *Kine-lu-siang* adopta la Chronologie de *Chao-yong* pour l'époque de *Yao*, & ajouta trois cens quarante ans pour l'intervalle jusqu'à *Hoang-ti*, dont par-là le commencement se trouva répondre à l'an 2697. avant Jésus-Christ.

Ouene-kiene-tong-cao, au traité *Piene-niene*.

Ce Lettré est mort en 1303.

A l'égard des tems antérieurs à *Hoang-ti*, *Kine-lu-siang* ne paroît pas avoir pris d'opinion déterminée, car il rapporte divers calculs opposez les uns aux autres, qu'il n'essaye pas de même de concilier entr'eux, parce que la plupart ne sont fondez que sur les traditions des *Tao-ssé*, traditions très-méprisées par les Lettrés du *Ju-kiao* ou de la secte de Confucius.

On voit par tout cela, qu'au tems même où l'on a reçu la Chronologie suivie actuellement par le Tribunal, les plus habiles & les plus senez, tel qu'étoit sans contredit *Ssé-ma-couang*, regardoient cette Chronologie comme une chose conjecturale & sujette à de grandes incertitudes; ainsi malgré l'approbation donnée à cette Chronologie par le Tribunal & par le plus grand nombre des Ecrivains, il n'est pas surprenant qu'il se soit trouvé un Lettré qui ait osé l'attaquer dans un excellent ouvrage de critique sur la Littérature Chinoise, publié l'an 1661. sous le titre de *Tiene-yvene-li-li*.

Le P. Gaubil dans sa Notice M. S. en parle avec de grands éloges.

Le Lettré *Su* soutient dans cet ouvrage, que la Chronologie

Mem. Tome XV.

B b b b

du *Tsou-chou*, ou de cette Chronique déterrée l'an 265, doit être regardée comme la seule que l'on puisse suivre, parce que cette Chronique est le seul monument d'un tems antérieur à la destruction des livres, où l'on trouve la suite non interrompue des règnes & de leurs durées depuis *Hoang-ti* jusqu'au dernier Empereur des *Tchéou*. Il observe qu'après l'incendie des livres, malgré tous les soins de *Ssé-ma-tsiene*, on ne put recouvrer de monumens historiques qui remontassent avec certitude au-dessus de l'an 841. avant l'Ere Chrétienne; que *Liéou-hine* & *Pané-cou*, sans avoir d'autres Mémoires que les siens, ont été beaucoup plus hardis & ont entrepris de fixer la Chronologie des tems qu'il avoit laissés indéterminez; il ajoute que le *Tsou-chou* n'ayant pas encore été découvert de leur tems, ils n'ont eu pour base que le *Chi-pene*, ouvrage à la vérité plus ancien que *Ssé-ma-tsiene*, mais dans lequel il y a beaucoup de choses peu assurées, & sur lesquelles cet Historien n'avoit pas cru pouvoir faire aucun fonds, s'étant contenté de tirer de cet ouvrage la suite des Empereurs, sans faire aucune mention de la durée de leurs regnes; il soutient que les Chronologistes postérieurs à *Pané-cou*, qui ont pris son ouvrage pour en faire la base de leurs systemes, n'ont pu rien ajouter à son autorité, & que les changemens qu'ils y ont faits en conséquence de leurs calculs particuliers & de différentes suppositions souvent opposées les unes aux autres, sont la preuve qu'ils ne partoient d'aucun principe assuré dans leurs Chronologies. Il rassemble avec soin les inconséquences, & même les absurdités qu'il remarque dans ces systemes, & s'attache à prouver qu'elles ne se rencontrent pas dans la Chronologie du *Tsou-chou*.

Il adopte la Chronologie de ce livre, & cela sans y faire aucun changement; il compte la première année de l'Empereur *Cang-hi* pour la dernière des deux cens un Cycles de dix-neuf ans écoulés depuis le regne de *Yao*. Ce Prince commença, selon lui, l'an 2145. avant J. C. treizième d'un Cycle de dix-neuf ans, commençant en 2157. & la première année de *Hoang-ti* répond à l'an 2395. à la neuvième année d'un Cycle de dix-neuf ans anticipé.

On verra dans la suite que dans le Manuscrit original du *Tsou-chou* il y avoit une omission de soixante ans dans la durée des regnes des *Tchéou*; cette omission est prouvée par les dates du Manuscrit, quoique le Lettré *Su* n'y ait pas fait attention dans la Chronologie. Ce qu'un Lettré Chinois s'est cru permis au milieu de la Chine, ne doit pas être interdit à un Européen, pour lequel les décisions du Tribunal d'Histoire & d'Astronomie ne sont que l'opinion d'une Compagnie de gens de Lettres, opinions qui n'ont d'autorité que celle des motifs sur lesquels elles sont fondées. Cette observation inutile dans ce pays-ci, est nécessaire pour répondre aux scrupules de quelques Missionnaires, qu'un long séjour à la Chine a presque rendus Chinois sur l'article de l'autorité du Tribunal, & qui n'ont pu voir sans une espece d'indignation, que j'osasse examiner les décisions dans une autre disposition que celle de chercher de nouvelles raisons de m'y soumettre. Il pourroit peut-être s'en rencontrer encore plus d'un auprès de qui ma conduite auroit besoin de justification; j'espère cependant qu'il se trouvera peu de Lecteurs Européens qui me fassent un semblable reproche: l'autorité du Tribunal n'est tout autre pour nous que celle d'un corps de gens de Lettres, & ceux qui voyent ces corps d'un peu près, savent comment ils forment leurs décisions. D'ailleurs, après ce que j'ai dit, on voit qu'en adoptant la Chronologie de *Chao-yong*, le Tribunal n'a point prétendu donner cette Chronologie pour une chose absolument sûre, mais seulement pour une opinion plus probable que les autres, ce qui laisse toujours aux particuliers le droit d'examen. Après ces longs préliminaires, qui m'ont paru indispensables, je vais passer à l'examen de la Chronologie Chinoise considérée dans ses fondemens & dans ses preuves.

Je donnerai d'abord une idée du *Technique* de cette Chronologie, qui fera connoître les règles du Calendrier des Chinois, la forme de leurs années, les règles de leur intercalation, les principes de leurs calculs, & la méthode de leurs cycles ou périodes d'années, de mois & de jours. Ce détail, peu

B b b b ij

connu jusqu'à présent, est absolument nécessaire pour entendre ce que je dirai dans la suite.

Dans un article suivant je rendrai compte de tous les passages des anciens livres qui peuvent servir à la Chronologie; je commencerai par les livres de Confucius & de ses disciples, après quoi je donnerai une notice détaillée de la Chronique *Tsou-chou-ni-ne*, & je finirai par un examen de toutes les époques de cette Chronique qui sont accompagnées de caractères, soit chronologiques, soit astronomiques. Dans cet examen je m'attacherai à la vérification de ces caractères par le calcul de nos Tables modernes, me réservant de montrer dans un article à part, que des Tables construites sur les hypothèses astronomiques des Chinois au tems de la découverte, soit du *Chou-king* & des autres livres authentiques, soit du *Tsou-chou*, auroient donné à ces mêmes époques des caractères très-différens. Comme mon objet n'est pas seulement d'établir l'opinion qui me paroît la plus vraie, mais encore de mettre le lecteur en état de juger par lui-même de la vérité de cette opinion, je n'écarterai aucun des détails que je croirai propres à lui faciliter cet examen, ni même de ceux qui pourroient affoiblir les raisons qui m'auroient déterminé; c'est une méthode que je me suis toujours proposée, & de laquelle je tâcherai de ne m'écarter jamais. Les discussions littéraires, pour être de quelque utilité, doivent être fort différentes de celles du Barreau, dans lesquelles la recherche du vrai est bien moins l'objet que l'on se propose, que la défense du sentiment que l'on a intérêt d'établir.



M É M O I R E

*Sur l'origine & les révolutions des Langues Celtique
& Françoisse.*

Par M. D U C L O S.

ON ne sçauroit jamais être parfaitement instruit de l'origine d'une Langue, si l'on ne connoît celle des Peuples qui la parlent. La Langue Françoisse a été sans doute, après les Langues Grecque & Latine, celle qui a été la plus répandue & dans son origine & depuis les progrès qu'elle a faits.

Sans entrer ici dans le détail & la discussion des fables que l'ignorance, & l'orgueil ont fait imaginer à tous les Peuples pour relever leur origine, il suffit d'établir comme un fait constant, que les plus anciens Peuples connus qui ayent habité les Gaules, étoient les Celtes. Quoique plusieurs Auteurs, tels qu'Appien Alexandrin, Ph. Cluverius, comprennent sous ce nom avec les Gaulois, les Germains, les Espagnols, les Bretons, aujourd'hui les Anglois, les Illyriens, &c. il est certain que Polybe, Diodore, Plutarque, Ptolémée, Strabon, Athénée & Josèphe donnent particulièrement aux Peuples qui occupoient les Gaules, le nom de *Celtes*, soit que les autres Peuples tirassent leur origine des Celtes de la Gaule, & que ce nom fût un nom collectif, soit que ce nom général fût devenu particulier aux seuls Gaulois.

*Ph. Cluver. in
antiq. Germ. l. I.
cap. 5. 6. 7.*

La Langue des anciens Gaulois étoit donc la Langue Celtique, dont je vais examiner les diverses révolutions.

On prouve ordinairement les changemens qui sont arrivés dans une Langue morte, par les ouvrages qui en restent; en comparant les tours, les expressions, & fixant les époques de ces ouvrages, on peut en assembler une suite, & de ces différens écrits former une espece de corps d'Histoire telle à peu près que celle, dans un autre genre, qui résulte d'une suite de Monumens ou de Médailles.

B b b b iij

Au défaut de ces Monumens, c'est-à-dire, des ouvrages, nous n'avons d'autres lumières sur la Langue Celtique, que le témoignage de quelques Historiens dont nous ne pouvons pas tirer un grand secours. Je m'en servirai cependant pour prouver que la Langue Celtique étoit commune à toutes les Gaules, pour juger quels caractères y étoient en usage, & pour établir enfin ce qui concerne la Langue & ses révolutions, jusqu'aux tems où les Monumens peuvent nous guider avec plus d'assurance.

Quoique les Gaules fussent anciennement divisées en plusieurs Etats (*Civitates*) & les Etats en pays (*Pagi*) qui tous se gouvernoient suivant leurs loix particulières, ces Etats formoient tous ensemble un corps de République ou d'Empire qui n'avoit qu'un même intérêt dans les affaires générales: ils formoient des assemblées où ils traitoient de leurs intérêts communs, soit pour la guerre, soit pour la paix; ainsi ces assemblées étoient ou civiles ou militaires. Celles-ci appelées *Conitia armata*, ressembloient assez à ce que nous appelons *Arrière-ban*^a. Il étoit donc nécessaire qu'il y eût dans les Gaules une Langue commune, pour que les Députés pussent conférer, délibérer & former sur le champ des résolutions qui devoient être connues de tous les assistans, & nous ne voyons ni dans César, ni dans aucun autre Auteur, qu'ils eussent besoin d'Interprètes.

Nous voyons d'ailleurs que les Druides qui faisoient à la fois la fonction de Prêtres & de Juges, avoient coutume de s'assembler une fois l'année auprès de Chartres, pour rendre la justice aux particuliers de la Nation, qui venoient de toutes parts les consulter^b. Il falloit donc qu'il y eût une Langue générale, & que celle des Druides fût familière à tous les Gaulois. Ce qui fortifie encore ce jugement, est de voir que les noms propres des Seigneurs de tous les pays de la Gaule, & plusieurs noms de lieux avoient une

^a *Hoc more Gallorum initium est belli, qua lege omnes puberes armati convenire coguntur. Cæsar lib. v.*

^b *Huc omnes undique qui controversas habent, conveniunt, eorumque judiciis decretisque parent: Cæsar l. vi.*

même terminaison ; Cingétorix chez ceux de Treves, Duimnorix chez les Edues ou Bourguignons, Ambiorix dans le pays de Liège, *Eburonum*, Eporédorix chez les Helvétiens, Vencingétorix Auvergnat, &c. Nous ne voyons point de nos jours que des terminaisons semblables soient communes à des Peuples différens, quoique chaque province en ait qui lui soient particulières ; la raison en est qu'étant toutes soumises à un même Prince, elles n'ont plus entr'elles cette liaison & cette correspondance politique qui autrefois ne formoit qu'un Peuple libre des provinces les plus éloignées. Tout concourt donc à prouver que toutes les Gaules avoient une Langue commune & générale.

La Langue a dû même s'y conserver sans altération plus long-tems que chez tout autre Peuple, premièrement, comme je viens de le dire, par la correspondance intime de toutes ses parties ; en second lieu, parce qu'il n'y a point eu de pays moins sujet aux invasions étrangères, qui pour l'ordinaire sont des changemens les plus considérables dans une Langue par le mélange des Peuples différens. Bien loin que les Étrangers osassent attaquer les Gaules, nous voyons que les Gaulois trop nombreux étoient obligés de sortir de leur pays pour en chercher d'autres : telle fut la sortie de Sigovele au-delà du Rhin dans la forêt Hercynie & dans la Bohême, qui prit ce nom des Boïens qui faisoient une grande partie de ses troupes. De ces mêmes Gaulois sortirent trois cens ans depuis, ceux qui fondèrent la Gallo-Grece. Belovele sortit en même tems que Sigovele son frere, & passa au-delà des Alpes, où les Gaulois s'établirent & bâtirent Vérone, Padoue, Milan, Bresse & plusieurs autres villes qui subsistent encore aujourd'hui. C'est ce pays que les Romains nommoient à leur égard, *Gaul Cisalpine* ; ainsi bien loin que la Langue Celtique ou Gauloise pût s'altérer dans les Gaules par le mélange des Étrangers, les Gaulois devoient altérer la Langue naturelle des Peuples chez lesquels ils faisoient des invasions.

Il y avoit aussi plusieurs Nations dont la Langue devoit avoir & eut dans la suite beaucoup de rapport avec la Gauloise.

Il y a apparence que les Gaulois & les Germains qui confinoient dans toute la longueur du Rhin, ne devoient pas différer beaucoup de langage. Outre que ces deux Peuples descendoient originairement des Celtes, plusieurs Germains étoient venus s'établir dans les Gaules, & des Gaulois étoient

César lib. vi. réciproquement passez dans la Germanie où ils avoient occupé de vastes contrées. Cependant les Langues Gauloise & Germanique n'étoient pas si semblables que les deux Peuples s'entendissent facilement à moins d'avoir commercé quelque tems ensemble. On peut juger aussi que les Peuples de la partie méridionale de l'Isle de la Grande-Bretagne qui borde la Mer, & dont les Belges s'étoient rendus maîtres, avoient beaucoup de conformité de langage avec les Gaulois. C'est pourquoy, dit César, les villes de cette partie de la Bretagne ont ordinairement le nom des villes ou lieux de la Belgique

Idem, lib. v. d'où étoient venus les Conquérens : *Bello illato ibi remanserunt, atque agros colere ceperunt.* Ptolémée nous montre que les Celtes avoient établi des colonies dans la même Isle, & par conséquent ils y avoient en même tems porté leur Langue.

Outre les Langues Germanique & Britannique, plusieurs Sçavans ont cru que le Phénicien avoit beaucoup de rapport avec le Gaulois. Ils se fondent sans doute sur le sentiment de Timagene le Syrien, qui prétend que l'Hercule Phénicien ou Tyrien conduisit dans les Gaules une colonie de Doriens, non de la Grece, mais de Dora ville de Phénicie, célèbre dans l'Ecriture, & que les Celtes ou Gaulois étoient en partie originaires de ces Phéniciens ou Doriens. Ce qui a fait, selon Vossius, regarder par Timagene, l'Hercule Phénicien comme plus ancien que le Thébain & même que l'Egyptien, c'est que le nom d'Hercule signifie en Langue Phénicienne *Conducteur* ou *Liberateur*, ce qui ne convient point à la profession & aux travaux de ceux que la Grece & l'Egypte ont honorez de ce nom. Il est d'ailleurs constant que les Phéniciens avoient eu beaucoup de commerce avec les Celtes ou Gaulois, & Samuel Bochart a fait voir que les Gaulois en avoient emprunté la plupart des mots dont ils se servoient pour désigner leurs

leurs Divinités, leurs Princes, leurs Magistrats, leurs armes, leurs vêtemens, les animaux, les plantes & autres choses semblables.

Nous lisons encore dans César que la première Divinité des Gaulois étoit Mercure: *Deūm maxime Mercurium colunt, Lib. 6. post hunc Apollinem, & Martem, & Minervam.* Or les Gaulois nommoient leur Mercure Thot ou Teutates, nom qui paroît, ainsi que le Θεός des Grecs & le Deus des Latins, venir du Thou ou Theom des Hébreux, qui veut dire Abyſme ou Chaos, & qui a souvent servi d'emblemme à la Divinité, comme on voit Hésiode appeller le Chaos le premier de tous les Dieux, Χάος ἀρχόντα Θεόν.

Nous remarquerons aussi qu'un grand nombre des plus célèbres villes de l'ancienne Gaule avoient leurs noms terminez en *magus* ou *magum*, *Rothomagum*, *Cæsaromagum*, *Noviomagum*, *Drusomagum*, *Argentomagum*, &c. Or *magum* paroît venir du mot Hébreu ou Phénicien *Mahun*, qui signifie maison ou demeure, la lettre *y* prenant chez les anciens Peuples d'Occident le son du G.

On peut croire que c'étoit des Phéniciens que les Gaulois avoient reçu les caractères dont ils se servoient pour écrire leur Langue. Ces caractères étoient ceux-mêmes dont se servoient les Grecs, selon César, qui dit en parlant de la discipline des Druides: *Neque fas existimant ea litteris mandare, cum in reliquis ferè rebus, publicis privatisque rationibus, Græcis litteris utantur. Lib. 2.* Il dit ailleurs qu'après la défaite des Helvétiens auprès de Langres, on trouva dans leur camp un état écrit en caractères Grecs, de ceux qui étoient sortis du pays. Plusieurs à la vérité, prétendent que la colonie sortie de la ville de Phœcée en Ionie, province de l'Asie Mineure, qui passa dans les Gaules & y fonda Marseille, pouvoit avoir apporté les caractères Grecs, mais ce sentiment paroît le moins probable.

1.° Parce que Strabon qui écrivoit sous Auguste, marque *Lib. 2.* que les Celtes n'avoient commencé à fréquenter les Marseillois & à étudier dans leurs écoles, que depuis qu'ils furent soumis aux Romains.

Mem. Tome XV.

Cccc

En second lieu, si les Gaulois avoient reçu leurs caractères par ceux de Marseille, il est vraisemblable que la Langue de ces derniers auroit, par la même voye, fait quelque progrès dans les Gaules, & aucun Auteur ne témoigne que les Gaulois entendissent la Langue Grecque; nous voyons au contraire que César voulant donner de ses nouvelles à Cicéron que les Gaulois tenoient assiégé auprès de Trèves, lui écrivit en Grec, de peur que sa lettre étant interceptée, l'ennemi ne connût ses desseins: *Hanc epistolam Græcis conscriptam litteris mittit, ne interceptâ epistolâ, nostra ab hostibus consilia cognoscantur.* Il est certain que par le mot *litteris* César entend parler de la Langue & non des caractères, puisqu'il dit expressément ailleurs & en plus d'une occasion, que les caractères dont se servoient les Gaulois étoient ceux des Grecs. Il y a donc plus d'apparence qu'ils les avoient reçus des Phéniciens, soit de ceux qui avoient suivi l'Hercule Tyrien, ou de ceux qui commerçoient le long des côtes, & qu'ils les tenoient de la même source que les Grecs eux-mêmes.

Tel étoit l'état de la Langue Celtique ou Gauloise, lorsque César entreprit la conquête des Gaules. On sçait qu'elles étoient alors divisées en quatre parties, quoiqu'il n'en compte que trois, sçavoir, l'Aquitanique, qui étoit comprise entre la Garonne, l'Océan & les Monts Pyrénées; la Celtique, qui portoit proprement le nom de Gaule, entre la Garonne, l'Océan & la Seine; *tertiam partem incolunt qui ipsorum Linguâ Celta, nostrâ Galli appellantur;* & la Belgique, entre la Seine, la Marne, le Rhin & l'Océan.

Si César ne comprend pas dans sa division la Gaule Narbonnoise, qui étoit renfermée entre les Alpes, la Mer & le Rhône, & un peu au-delà du même fleuve dans l'ancienne Septimanie appelée aujourd'hui Languedoc, c'est qu'elle avoit été soumise aux Romains plus de soixante ans auparavant, par le Consul Q. Martius Rex, l'an de Rome 635. & qu'elle étoit devenue province Romaine lorsque César entra dans les Gaules.

On comprend aisément qu'une Langue commune à une si

grande étendue de pays, devoit nécessairement être divisée en plusieurs dialectes particulières dont chacune avoit ses mots propres & différens, du moins dans leurs inflexions. Les contrées de la Gaule qui avoient quelque commerce avec les étrangers différens, en empruntoient toujours quelques termes en leur en communiquant des leurs. Strabon remarque, par exemple, que les Aquitains différoient assez des autres Gaulois dans leurs manières & leur langage, & avoient en même-tems beaucoup de conformité avec les Espagnols leurs voisins du côté des Pyrénées; aussi ceux-ci leur envoyèrent-ils contre César un secours de vieilles troupes qui avoient servi sous Sertorius. Les habitans de la Gaule Narbonnoise avoient déjà beaucoup perdu de la pureté du langage de leurs peres, par leur mélange avec les Romains. Lib. A

On sçait d'ailleurs qu'il suffit qu'une Langue vivante soit étendue pour qu'il s'y trouve des dialectes, le peuple ne parle jamais la même Langue que les personnes qui ont eu de l'éducation, & on pourroit dire qu'il y a presque des dialectes d'état & de condition différente; mais quelque différence qui se trouvât dans le langage des diverses parties des Gaules, la Langue étoit cependant la même au fond, & ce n'est que des différentes dialectes qu'il faut entendre ce que dit César : *Hi omnes Linguâ, &c. inter se differunt*. Le mot *Linguâ* ne signifiera que dialecte, pour peu que l'on fasse attention à ce que dit Strabon : *Eâdem non usquequaque Linguâ utuntur omnes, sed paululum variatâ*. En effet, ce n'est que par la confrontation des passages des différens Auteurs, qu'on peut parvenir à fixer le sens des uns & des autres. La Langue Celtique s'étoit donc assez bien conservée jusqu'au tems que César entra dans les Gaules, du moins elle n'avoit essuyé d'autres altérations que celles qui arrivent à toutes les Langues vivantes, soit par un commerce étranger, soit par les changemens insensibles auxquels elles sont toutes sujettes. L'on sçait qu'il suffiroit d'une longue durée de tems pour qu'une Langue fût très-dissemblable d'elle-même; un mot, après avoir été en usage, passe de mode & est remplacé par un autre, sans autre

Cccc ij

raison de préférence que l'inconstance; mais ce ne fut pas ainsi que la Langue Celtique s'altéra lorsque les Romains se furent emparez des Gaules, elle éprouva une révolution subite & presque totale. Aussi-tôt que les Romains les eurent asservies, ils usèrent de la même politique qu'ils employoient dans leurs autres conquêtes; ils y portèrent leurs loix, & croyant que la Langue est un des plus forts liens qui unissent les peuples entr'eux, ils n'oublièrent rien pour y faire regner la Langue Latine. Les Grecs furent les seuls avec qui les Romains se comportèrent différemment, parce qu'étant la nation la plus polie, les Romains avoient cherché à les imiter avant que de les avoir assujettis. Il y avoit peu de Romains d'un certain rang à qui la Langue Grecque ne fût familière, & qui n'envoyât ses enfans s'instruire dans l'école d'Athènes. Ils eurent toujours beaucoup de considération pour les Grecs, mais ils ne croyoient pas devoir les mêmes égards à des peuples qu'ils regardoient comme barbares; ils croyoient les policer en leur faisant recevoir & leurs mœurs & leur Langue.

On n'ignore pas que chez les Romains réduire un pays conquis en forme de province, c'étoit y envoyer des Gouverneurs pour y entretenir des troupes, y lever des tributs, y établir des Magistrats pour y rendre la justice selon les loix Romaines, sans égard à celles des vaincus. Tous les actes publics se faisoient en Latin. Dans les armées & dans les tribunaux; les officiers de guerre & de justice s'expliquoient dans la même Langue. Tel étoit déjà l'usage de la Gaule Narbonnoise au tems de César; un Seigneur Gaulois nous en représente la servitude: *Quòd si ea quæ in longinquis nationibus geruntur, ignoratis, respicite finitimam Galliam, quæ in provinciam redacta, jure & legibus commutatis, securibus subjecta, perpetuâ premitur servitute.* Il est bien vrai qu'il y avoit eu un arrêt du Sénat pour faire jouir de leurs anciennes franchises quelques provinces de la Gaule, mais lorsque les Gaules furent entièrement soumises, les Romains gardèrent leur parole comme le vainqueur & le plus fort ont coutume de la garder.

Caligula, pour fixer la Langue Latine dans les Gaules,

Établit des Ecoles à Lyon & à Besançon, il y proposa des prix d'Eloquence. Ces Ecoles se multiplièrent dans la suite, il est souvent parlé de celles qui étoient sous la conduite du Rhéteur Eumenius. D'ailleurs, plusieurs des plus illustres Gaulois ayant perdu toute espérance de recouvrer leur liberté & de la rendre à leur pays, s'attachèrent à Rome comme à leur nouvelle patrie; ils cherchèrent à entrer dans le Sénat, & pour n'être plus confondus avec les vaincus, ils apprirent la Langue des vainqueurs. Ainsi tous les objets d'émulation proposés par les Romains, & tout ce que l'ambition inspiroit aux Gaulois, tendoient à la ruine de la Langue Celtique.

La Langue Latine fit donc de très-grands progrès dans les Gaules; mais indépendamment des moyens qui furent employés pour l'établir sur les ruines de la Celtique, celle-ci portoit en elle-même les principes de sa décadence.

Rien ne conserve mieux une Langue que les livres, qui sont en effet les tables qui peuvent les sauver du naufrage, & les Gaulois n'écrivoient ni loix, ni histoires, ni les mystères de leur religion, ni ce qu'ils enseignoient dans leurs Ecoles de sciences morales ou naturelles.

Les Druides ne vouloient rien écrire de ce qu'ils enseignoient à leurs disciples^a, ils leur faisoient apprendre par cœur un grand nombre de vers, dans lesquels étoient renfermez les points de leur Religion & de leur Philosophie; leur dessein étoit de tenir ces mystères cachez au vulgaire, & que leurs disciples s'attachassent à cultiver leur mémoire, comme la garde des trésors de l'esprit^b. Aussi, nous ne voyons ni dans César, ni dans aucun autre Ecrivain de l'Antiquité, que les Gaulois eussent écrit aucun ouvrage ou en vers ou en prose.

On parle avec éloge de la prudence des Egyptiens, qui tenoient les mystères de la Religion & des sciences cachez au vulgaire. Joséphe reproche aux Grecs de souffrir que toutes

Herodot. l. 2.

Lib. 1. de Antiquit. Judæa.

^a *Nonnulli annos vicanos in disciplina permanent, neque fas esse existimant ea litteris mandare. Lib. 6.*

^b *Quod neque in vulgus disciplinam effert velint, neque eos qui discunt*

litteris confisos minus memoriæ studere; quod ferè plerisque accidit, ut præsidio Litterarum diligentiam in perdiscendo ac memoriam remittant. Ibidem.

personnes indifféremment écrivissent l'Histoire, ce qui produisoit dans leurs Historiens tant de fables & de contradictions honteuses, au lieu que chez les Hébreux la fonction d'écrire l'Histoire étoit confiée aux personnes les plus illustres de la Nation; mais du moins les Égyptiens, en dérochant au vulgaire la connoissance des mystères de la religion & des sciences, publioient l'histoire de leurs Rois & des grands hommes de leur nation, & ce n'est que l'abus & la licence des Grecs à cet égard, qu'on peut reprendre. Cependant la multitude de leurs Écrivains en tous genres, a conservé leur Langue; jamais les sciences, les belles-lettres & les arts n'ont fait plus d'efforts parmi eux pour s'assurer l'immortalité, que lorsque les Romains les ont subjugués. C'étoit alors que la Grece produisoit Plutarque, Pausanias, Ptolémée, Galien, qu'elle faisoit frapper des médailles en sa Langue, qu'elle la gravoit par-tout, qu'elle la perpétuoit dans des inscriptions, qu'elle bâtissoit des palais, élevoit des temples, qu'elle instruisoit ses vainqueurs, & les forçoit à reconnoître les Grecs pour leurs maîtres dans tous les genres de littérature & de sçavoir; peut-être même que l'impossibilité de détruire la Langue Grecque pour faire regner la Latine en sa place, eut bien autant de part aux égards que les Romains témoignèrent aux Grecs, que l'admiration pour leurs talens. Mais les ouvrages sont les sûrs dépositaires d'une Langue morte, c'est par eux que les Langues Grecque & Hébraïque sont parvenues jusqu'à nous, malgré les révolutions étonnantes que ces deux Nations ont éprouvées. C'est par la même voye que les Romains, qui n'avoient pu abolir celles-là, ont fait passer jusqu'à nous la leur, qui peut-être est encore aujourd'hui plus répandue, ou du moins plus étendue qu'aucune Langue vivante.

La Langue Celtique n'avoit aucune des ressources qui conservent une Langue, & il est étonnant qu'avec le goût pour l'éloquence & la politesse du langage que Varron & Saint Jérôme supposent aux Gaulois, ils ne fissent paroître aucun ouvrage; il est encore plus étonnant que s'étant signalez dans tous ces pays par leurs expéditions militaires, ils ayent négligé

d'en conserver le souvenir par des histoires. Peut-être que les Gaulois n'étoient pas si frappez de leurs propres exploits, & que ce qui faisoit l'admiration des autres peuples, leur paroïssoit leur simple devoir. Mais on ne trouve pas même qu'ils aient eu des archives; je remarquerai en passant que Budée prétendoit que nous avions encore à cet égard la négligence de nos ancêtres *.

En effet, ce n'est que le goût général pour les sciences & les Lettres qui s'est emparé des particuliers de la Nation, qui la sauvera un jour de l'oubli; mais il seroit peut-être difficile de citer beaucoup d'ouvrages entrepris & faits par l'autorité publique, & l'on en pourroit indiquer plusieurs qui seroient jugez d'une utilité générale, & à l'égard desquels nous mériterions les mêmes reproches que nous faisons aujourd'hui aux Gaulois. Quoi qu'il en soit, tout ce que je viens d'exposer fait assez voir que la Langue Celtique ne dût pas subsister long-tems dans les Gaules depuis qu'elles furent soumises aux Romains. Il se forma d'abord, tant à la ville que dans les campagnes, un jargon mêlé de Celtique & de Latin. Il est vraisemblable par ces raisons, que ceux qui vivoient dans les villes & qui y tenoient quelque rang, au lieu de songer à polir ce jargon, cherchèrent à se défaire de ce qu'ils avoient de Celtique pour s'instruire parfaitement du Latin; mais il leur resta toujours beaucoup de mots & de tours de leur Langue naturelle, qui cependant alloit toujours en s'affoiblissant par le commerce des Romains.

Les Romains de leur côté, quelque desir qu'ils eussent de conserver & d'étendre leur Langue, durent la voir s'altérer de jour en jour, & elle ne perdit pas moins de sa pureté par leurs conquêtes, que lorsqu'ils devinrent eux-mêmes la proie des Barbares.

* *Nunc omnia in tenebris latent injuria temporum, patriâque sua Galli peregrinari videntur, soli propè omnium rerum suarum ignari. Itaque instrumentum regni nullum ne publicum quidem habemus, quod quidem*

certè magnoperè memorandum sit: sed hic est perpetuus hujus regni genius, rerum gestarum monumenta ut nihil ad Rempublicam pertinere videantur. Voyez ses Notes sur les Pandectes, page 89.

Pour ceux de la campagne, indépendamment des accidens qui leur furent communs avec leurs maîtres, il s'y rencontra encore la rudesse & la grossièreté qui corrompirent même leur Langue naturelle; ainsi il dû se former dans les Gaules une infinité de jargons différens, & la Langue étoit dans cet état lorsque les Francs y entrèrent.

La partie des Gaules qu'on nommoit alors l'Armorique, & qui est aujourd'hui la province de Bretagne, avoit conservé la Langue Celtique avec le moins d'altération, parce que les Romains y firent peu de séjour, & qu'il s'y réfugia un grand nombre de Gaulois qui redoutoient la domination Romaine.

Lib. 8. César dit que Dumnac Angevin se sauva à l'extrémité de l'Armorique, & plusieurs Sçavans ont prétendu que si l'on vouloit trouver encore quelques vestiges de la Langue Celtique, ce seroit dans cette province qu'il faudroit les chercher.

*Beatus Renan.
Gefn. Hotteman,
Pierre Dan. Picart,
Cambd. in Britannia sua,
p. 12. & Samuel Bochart.*

Cependant les mêmes raisons qui peuvent faire croire que la Langue Celtique a dû se conserver dans cette province plus long-tems que dans aucune autre, nous doivent faire juger qu'elle a dû s'y altérer aussi lorsque les Francs entrèrent dans les Gaules. Les Romains vaincus se réfugièrent dans les extrémités des provinces, & particulièrement dans l'Armorique, comme les Gaulois fuyant les Romains, s'y étoient retirez plus de quatre siècles avant ces tems-là; par conséquent les Romains dûrent y porter leur Langue qui avoit beaucoup dégénéré, & qui se corrompit encore davantage en se mêlant avec celle des habitans de l'Armorique, & l'une & l'autre en se confondant, dûrent éprouver un changement considérable.

Cependant il y a apparence qu'il s'est conservé dans la Basse-Bretagne beaucoup de tours & d'expressions de la Langue Celtique. Indépendamment du sentiment de Daniel Picart, & particulièrement de Cambden & de Bochart, qui croyent trouver dans la Langue de cette province un grand nombre de termes Celtiques, on peut ajouter une observation qui, si elle ne fait pas preuve, ne laisse pas d'être une singularité remarquable; c'est que les habitans des provinces de Galle & de Cornouaille en Angleterre, & les Bas Bretons, s'entendent

s'entendent assez facilement les uns les autres, quoiqu'ils n'aient jamais eu grand commerce ensemble. Quelques révolutions qui soient arrivées dans ces provinces, tant de çà que de là la mer, elles ont changé de maîtres sans presque changer de mœurs & de langage; & comme leur Langue conserve encore aujourd'hui beaucoup de rapport, on pourroit croire que c'étoit celle qu'on parloit originairement dans toute l'étendue de pays dont ces peuples n'occupent qu'une portion, & qu'ils ont conservé leur Langue avec moins d'altération, par le peu de commerce qu'ils ont eu avec leurs voisins. Les Francs, quelle que fût leur origine, soit qu'ils la tirassent en partie du sein de la Gaule, soit qu'ils vinssent de la Germanie, descendoient des anciens Celtes, & si leur Langue n'étoit pas un dialecte de la Celtique, elle devoit du moins avoir quelque rapport avec elle. Ces nouveaux vainqueurs ne firent aucun effort pour faire recevoir leur Langue aux vaincus, ils en adoptèrent même les loix en partie, ou laissèrent chacun suivre la sienne. Le peuple & ceux de la campagne continuèrent de se servir d'une Langue composée de Celtique & de Latin, mais dans laquelle celui-ci l'emportoit assez pour qu'on la nommât Langue Romane. Ce fut elle qui fut en usage durant les deux premières races, & ce qui prouve qu'elle n'étoit parlée que par le peuple & les habitans de la campagne, c'est qu'elle étoit aussi nommée Ruslique ou Provinciale par les Romains & par ceux qui leur succédèrent. Elle n'étoit point la Langue Latine pure des Romains, comme son nom sembleroit l'indiquer, elle ne l'empruntoit que de son origine, & nous voyons que les Auteurs du Roman d'Alexandre disent qu'ils l'ont traduit du Latin en Roman*.

Il y avoit donc dans les Gaules lorsque les Francs y entrèrent, trois Langues vivantes, la Latine, la Celtique & la Romane, & c'est de celle-ci sans doute que Sulpice Sévère, qui écrivoit au commencement du cinquième siècle, entend

* *La verté de l'histor' si com' li Roix la fît
Un Clers de Chateaudun, Lambert li Cors l'ecrit
Qui de Latin la trest i' en Roman la mist.
Mem. Tome XV.*

parler, lorsqu'il fait dire à Postumien : *Tu verò vel Celticè, vel, si mavis, Gallicè loquere.* La Langue qu'il appelloit Gallicane, devoit être la même qui dans la suite fut nommée plus communément la Romane, autrement il faudroit dire qu'il regnoit dans les Gaules une quatrième Langue, sans qu'il fût possible de la déterminer, à moins que ce ne fût un dialecte du Celtique non corrompu par le Latin, & tel qu'il pouvoit se parler dans quelque canton de la Gaule avant l'arrivée des Romains. Mais quelque tems après l'établissement des Francs, il n'est plus parlé d'autre Langue d'usage que de la Romane & de la Tudesque.

Celle-ci étoit la Langue de la Cour, & se nommoit aussi *Francheuch, Théotiste, Théotique* ou *Thiois*. Mais quoiqu'elle fût en regne sous les deux premières races, elle prenoit de jour en jour quelque chose du Latin & du Roman, en leur communiquant aussi de son côté quelques tours ou expressions. Ces changemens même firent sentir aux Francs la rudesse & la disette de leur Langue ; leurs Rois entreprirent de la polir, ils l'enrichirent de termes nouveaux. Ils s'aperçurent aussi qu'ils manquoient de caractères pour écrire leur Langue naturelle, & pour rendre les sons nouveaux qui s'y introduisoient. Grégoire de Tours & Aimoin parlent de plusieurs ordonnances de Chilperic touchant la Langue. Ce Prince fit ajoûter à l'alphabet les quatre lettres Grecques O, Ψ, Z, N, c'est ainsi qu'on les trouve dans Grégoire de Tours. Aimoin dit que c'étoient Θ, Φ, X, Ω, & Fauchet prétend, sur la foy de Pithou & sur celle d'un Manuscrit qui avoit alors plus de cinq cens ans, que les caractères qui furent ajoûtez à l'alphabet, étoient l'Ω des Grecs, le ם, le ן & le ך des Hébreux ; c'est ce qui pourroit faire penser que ces caractères furent introduits dans le Francheuch pour des sons qui lui étoient particuliers, & non pas pour le Latin, à qui ses caractères suffisoient. Il ne seroit pas étonnant que Chilperic eût emprunté des caractères Hébreux, si l'on fait attention qu'il y avoit beaucoup de Juifs à sa Cour, & entr'autres un nommé Prisc, qui étoit dans la plus grande faveur auprès de ce Prince.

*Greg. Tur. l. 5.
cap. 44.
Aim. lib. 3. c.
40.*

En effet, il étoit nécessaire que les Francs, en enrichissant leur Langue de termes & de sons nouveaux, empruntassent aussi les caractères qui en étoient les signes ou qui manquoient à leur Langue propre, dans quelque alphabet qu'ils se trouvassent. Il seroit à desirer, aujourd'hui que notre Langue est étudiée par tous les Etrangers qui recherchent nos livres, que nous eussions enrichi notre alphabet des caractères qui nous manquent, sur-tout lorsque nous en conservons de superflus, ce qui fait que notre alphabet pèche à la fois par les deux contraires, la disette & la surabondance; ce seroit peut-être l'unique moyen de remédier aux défauts & aux bizarreries de notre orthographe, si chaque son avoit son caractère propre & particulier, & qu'il ne fût jamais possible de l'employer pour exprimer un autre son que celui auquel il auroit été destiné.

Les guerres continuelles dans lesquelles les Rois furent engagés, suspendirent les soins qu'ils auroient pu donner aux lettres & à polir la Langue. D'ailleurs les Francs ayant trouvé les loix & tous les actes publics écrits en Latin, & que les mystères de la Religion se célébroient dans cette Langue, ils la conservèrent pour les mêmes usages, sans l'étendre à celui de la vie commune; elle perdoit au contraire tous les jours, & les Ecclésiastiques furent bien-tôt les seuls qui l'entendirent : les Langues Romane & Tudesque, toutes imparfaites qu'elles l'étoient, l'emportèrent, & furent les seules en usage jusqu'au regne de Charlemagne.



M E M O I R E
 CONCERNANT LES PRINCIPAUX MONUMENS
 DE L'HISTOIRE DE FRANCE,

Avec la Notice & l'Histoire des Chroniques de Saint-Denis.

Par M. DE LA CURNE.

Assemblée
publique.
15. Avril
1738.

S'IL étoit question de justifier l'étude de l'Histoire de France, & de faire voir combien elle est digne de nos recherches, quelque dénuée qu'elle soit des agrémens du stile dans nos anciens Auteurs, je citerois le jugement d'un homme qui fut l'oracle des Lettres aussi-bien que de la Politique & de la Jurisprudence, Michel de l'Hôpital *: quel nom pour ceux qui ne respirent que le goût de l'Antiquité! Ce Chancelier qui en connoissoit toutes les richesses, déclare qu'il ne lisoit pas avec moins de plaisir les Annales de nos Rois écrites sans fard & sans artifice, que les pompeuses Histoires des Grecs, où il ne trouvoit pas le même air de candeur & d'ingénuité; mais ce seroit vouloir prouver une vérité dont les Sçavans sont convaincus aujourd'hui, pour peu qu'ils s'intéressent à la gloire de leur patrie. Il n'y a même pas eu de siècle si barbare dans lequel les François n'ayent senti de quelle utilité pouvoit être la connoissance de leur Histoire, pour exciter les hommes aux actions honnêtes & vertueuses par l'exemple de ceux qui les avoient précédés; & comme la valeur fut toujours la vertu favorite, pour ne pas dire l'idole

* E'pître au Cardinal de Tournon.

Nec minus oblector Francorum Anna-
lia Regum

Scripta legens, ullo sine fuco prorsus
& arte,

Quàm quæ magnificè Græcis con-
scripta leguntur

Historiis, ægrè speciem retinentia
veri.

Epist. lib. 1. pag. 12. édit. de Paris.

Le nouvel E'diteur qui a fait imprimer les Poësies de Michel de l'Hôpital à Amsterdam en 1732. substitue au mot *Annalia* celui d'*Illustria*, qui peut être plus Latin, mais qui ne rend pas aussi bien ce que l'Auteur a voulu dire.

de la Nation, ils crurent ne pouvoir jamais présenter assez aux yeux de leurs contemporains & de leurs successeurs, les actions éclatantes des guerriers qui s'étoient signalez dans les combats.

Les livres étant malheureusement devenus des témoins inutiles dans les tems d'ignorance, où l'on ne s'avisait guères de les consulter, il fallut y suppléer par le secours des Trouverres, des Jongleurs & des Ménestriers. Tout le monde connoît cette espece de Poëtes, d'Acteurs & de Musiciens. Leur profession étoit d'aller dans les Cours des Princes, dans les châteaux des grands Seigneurs, sur-tout les jours destinez à des réjouissances, pour amuser les assemblées nombreuses qui s'y trouvoient, par des Poëmes de leur composition qu'ils déclamoient simplement, ou qu'ils chantoient en les accompagnant de divers instrumens. Ces compositions ont dégénéré dans des especes de rapsodies fabuleuses qui ont donné à nos Romans leur première origine. Mais il paroît que dans les commencemens l'Histoire seule étoit l'objet de ces Poëmes, si l'on peut appeler ainsi de simples récits que l'on écrivoit dans une certaine mesure & avec des rimes inventées pour les rendre plus aisez à retenir. Charlemagne faisoit de la lecture de ces Poësies * son amusement ordinaire, comme je le dirai; c'étoit sans doute de pareils ouvrages qu'Alberic avoit vûs, & qu'il cite dans sa Chronique sous ce titre, *Heroïca Cantilenæ*, & d'après lesquels il fait mention des victoires que Charles le Chauve remporta en 866. sur Gérard de Vienne Duc des deux Bourgognes. Ainsi par le moyen des Bardes les traditions historiques des anciens Peuples de la Gaule s'étoient perpétuées dès le tems de César & de Strabon.

* Il ne s'est conservé aucune de ces chansons historiques en langage barbare, comme celles que Charlemagne avoit recueillies, mais nous en avons quelques-unes écrites en Latin dans le neuvième siècle, & qui ont été publiées par le R. Pere Mabillon & par M. l'Abbé le Beuf.

L'ouvrage de S.^t Victorius, que ce dernier vient de faire imprimer (en

1738. dans son Recueil de divers Ecrits pour l'éclaircissement de l'Histoire de France) nous fait voir que dès le quatrième siècle on étoit dans l'usage de chanter aux entrées des Princes des especes de cantiques à la louange des guerriers : *Omnis ætas in studium divisa adoretas (id est laudes) & bellica facta cantaret.*

D d d d iij

La preuve de l'usage où l'on étoit de lire les histoires aux jours de fêtes, se tire de l'Auteur du Roman de Rou^a ou des Ducs de Normandie, qui écrivit vers le quatorzième siècle, & l'on ne peut douter que l'emploi des Jongleurs n'ait été de faire ces sortes de lectures, puisqu'ayant dit au commencement de la vie de Guillaume Longue-Epée, dans le même ouvrage, qu'il ne veut pas rapporter des fables, *Je ne die mie fable, ne je ne voil fabler*, il ajoute presque aussitôt qu'il racontera ce qu'il a ouï chanter aux Jongleurs dans son enfance: *A Jugeours oi en m'effance chanter*. Le goût pour les Romans purement fabuleux prévalut dans la suite, l'amour de l'histoire s'éteignit^b, les Seigneurs & les Dames n'accueilloient plus ceux qui l'écrivoient ou qui la leur récitoient, ils ne les combloient plus de présens comme autrefois, suivant le même Poète, ils les laissoient dans l'indigence & dans le mépris. Ces plaintes confirmées par un autre Poète-Historien qui écrivoit au commencement du XIV.^e siècle, furent répétées deux cens ans après par Jean d'Auton Historien de Louis XII.^c Serions-nous encore obligez de les renouveler dans un tems

^a Roman de Rou, autrement appelé des Ducs de Normandie, fol. 1.

^{*} des ancêtres ou prédécesseurs.

^{*} les actions de valeur.

*Pour remembrer des * Anceffors
Les fez & les dix & les mours
Les felonniez des felons
Et les * Barnages des Barons
Doit l'en les livres & les gestes
Et les Estoires lire as festes.*

Joignez à ces témoignages les vers suivans, qu'un Poète du treizième siècle a mis à la bouche d'un Jongleur qui vante son habileté :

*Mais je sai aussi bien conter
Et en Roumantz & en Latin
Aussi au soir & au matin
Devant Contes & devant Dus
Et si refai bien faire plus
Quant je suis à Cort ou à feste
Car je sai de Chancon de geste,*

c'est-à-dire, des chansons où l'on célé-

broit les gestes des guerriers qui avoient rendu leur nom célèbre. Dans le *Fabliau des deux Boredeors Ribauf*. MS. de Saint-Germain, n.º 1830.

^b Roman de Rou ou des Ducs de Normandie, MS. fol. 145. & suiv.

*Moult soulent estre ame
Et moult proisie & moult honore
Cil qui les gestes escrivoient
Et qui les Estoires fessoient
Souvent avoient des Baronz
Et des nobles Dames beau dons
Mez ore puis-je * longues penser ^{* long-temps}
Livres escrire & transluter
Faire Romans & * Servantois ^{* especes de Poëtes.}
* Turt trouverai tant soit cortois ^{* a peine, difficilement.}
Qui tant me * dont, ne tent ja main. ^{* donne.}*

^c Dans un MS. de la Bibliothèque du Roy, qui contient les années 1503. 1504. & 1505. de son Histoire.

où les connoissances de toute espece se sont si fort accrûes & multipliées?

Pour revenir à nos anciennes Chansons héroïques ou historiques, je crois qu'il ne s'en est conservé aucune, & qu'elles ont eu le sort des ouvrages qui passent de bouche en bouche, & qui pour avoir été trop connus dans leur tems, ne laissent point de trace dans la postérité. Mais si l'on cherche des monumens plus solides de notre Histoire, on en trouvera qui remontent jusqu'aux premiers siècles de la Monarchie, & qui se continuent de race en race, à quelques intervalles près, jusqu'à ces derniers siècles; presque toujours nous reconnoissons que c'est à la faveur de nos Rois, de nos Princes, à leurs Ministres ou à ceux qui les approchoient le plus, que nous sommes redevables de ces précieux monumens, & que si notre Histoire n'a pas été traitée avec autant de succès que nous le souhaiterions, ce n'est pas qu'on ait jamais manqué de zèle pour la cultiver. Grégoire de Tours, sans lequel nous sçaurions à peine d'où nous avons tiré notre origine, & qui avoit vécu presque avec les successeurs de ceux qui avoient vû naître l'Empire François, nous a laissé sur cette matière & sur les regnes de nos premiers Rois, jusqu'à la fin du sixième siècle, un grand nombre de détails infiniment curieux. Qui pouvoit être mieux instruit que ce Prélat, l'ami & le confident de plusieurs de ces mêmes Rois, qui l'admettoient à leur table, à leurs entretiens, qui fut choisi par deux d'entr'eux pour être le conciliateur des différends qui les tenoient divisez, qui reçut les dernières dispositions d'une grande Reine, & qui remplissoit une des premières places dans le Corps des Evêques, autant par l'éminence de son sçavoir que par la dignité du Siège qu'il occupoit? Si l'esprit de parti lui a laissé échapper quelques traits dont on peut soupçonner l'exactitude, Frédégaire qui l'abrégea, & qui écrivit peu de tems après lui dans des sentimens opposez, l'ayant quelquefois éclairci & quelquefois contredit, fournit aux Critiques éclairés les moyens de percer les nuages de l'Histoire, & de démêler la vérité à travers des témoignages contradictoires

qui semblent l'obscurcir. Deux des Continuateurs de Frédégaire écrivirent, l'un par l'ordre de Childebrand oncle du Roy Pepin, & l'autre par celui de Nibelung fils de Childebrand; ils ont presque rempli ce qui manquoit pour avoir l'Histoire complète de la première Race.

* L'amour que Charlemagne témoigna pour l'Histoire de ses prédécesseurs, semble nous garantir qu'il n'eut pas moins de soin pour perpétuer celle de son siècle, où sa gloire étoit si fort intéressée. Il avoit écrit lui-même les poëmes barbares dans lesquels les combats des Rois & des Peuples anciens étoient célébrés; il se les faisoit lire pendant ses repas, il les apprenoit par cœur. Eginard nous a laissé deux ouvrages concernant l'Histoire de cet Empereur, qui après l'avoir nourri dans son Palais avec les Princes ses enfans, mit le comble à la faveur dont il l'avoit toujours honoré, en l'élevant à la dignité de Chancelier^b. L'un de ces ouvrages sous le titre d'Annales, contient le récit des guerres & des événemens considérables du regne de Charlemagne; dans l'autre, intitulé *Vita Karoli Magni*, il a fait insérer tout ce qui n'avoit point dû entrer dans les Annales, comme des circonstances qui lui étoient personnelles, telles que sa naissance, sa jeunesse, ses inclinations, ses mœurs, son sçavoir, sa piété, l'énumération des femmes & des enfans qu'il eut, les détails des dernières dispositions qu'il fit, & la mort édifiante qui termina une vie comblée de gloire.

• *Poëtæ Saxonici Annal. lib. 1. de gestis Caroli Magni.*

Du Chesne, tom. 2. pag. 179.

Cœnanti lector recitans non desuit unquam

Perque vices aliquod audiit acroama.

Res antiquorum gestas, Regumque priorum

Ipse legi sibimet fecerat assidue.

Ibid. pag. 182.

Necnon quæ veterum depromunt prælia Regum

Barbara mandavit carmina litterulis. Vita Caroli Magni per

Eginhardum scripta.

Du Chesne, to. 2. p. 103. *Item barbara & antiquissima carmina quibus veterum Regum actus ac bella canebantur, scripsit, memoriamque mandavit.*

^b Eginard est placé au nombre des Chanceliers de France sous la seconde Race de nos Rois, dans le sixième tome de l'Histoire généalogique. Il est appelé *Imperatoris Caroli Magni Cancellarius* dans plusieurs anciens Manuscrits de ses ouvrages.

A cet

A cet Historien succède immédiatement un Auteur anonyme, qui ne dût pas être moins instruit de l'Histoire de Louis le Débonnaire qu'il a écrite, elle est intitulée *Vita & actus Ludovici Pii*. Il étoit en qualité d'Astronome auprès de ce Prince qui le logea dans son Palais, & qui paroît avoir eu une confiance particulière dans son sçavoir. Ce fut lui qu'il manda à l'occasion d'une Comète qui parut un an avant sa mort, & ce Prince voulut qu'il passât la nuit avec lui pour observer ce phénomène.

Ces deux Empereurs avoient formé une bibliothèque que Charles le Chauve ne regarda pas comme une des moindres portions de leur héritage. Nous apprenons d'Hincmar qu'on avoit soin d'y faire entrer les Histoires qui se publioient alors, & que les Annales composées par Prudence, & connues aujourd'hui sous le nom d'Annales de Saint-Bertin, y tenoient leur place; il voulut l'enrichir encore par d'autres ouvrages historiques. Ce fut par les ordres exprès de ce Prince, à qui le Moine de Saint-Gal a dédié la vie de Charlemagne, que Nithard composa l'Histoire qui commence aussi-tôt après la mort de Louis le Débonnaire, & qui contient le récit des guerres que se firent les Princes ses enfans pour le partage de la succession; nous n'avons rien de plus exact & de mieux détaillé sur la bataille de Fontenay, que la relation qu'on y lit. Cette action, la plus mémorable en même-tems que la plus funeste de toute notre Histoire, s'étoit passée sous les yeux de l'Auteur, qui y tenoit un rang considérable; petit-fils de Charlemagne par sa mere, il étoit cousin des Princes qui donnèrent cette scène sanglante. Depuis Nithard, dont l'ouvrage finit vers l'an 843. notre Histoire se ressent des troubles qui agitèrent le Royaume à la fin de la seconde Race & dans les commencemens de la troisième; on est obligé d'en chercher les divers lambeaux dispersés au hazard dans une infinité de Chroniques fort sèches & fort abrégées, ou dans quelques passages que les Historiens des siècles postérieurs les plus voisins ont rapportez comme par occasion. Il appartenoit à celui qui fut un des premiers à débrouiller le chaos des affaires de

Opera Hincm.
to. 2. Epist. 24^r

Mem. Tome XV.

E e e

l'Etat, de faire aussi sortir notre Histoire des ténèbres sous lesquelles elle étoit enlevée depuis si long tems; Suger Abbé de Saint-Denys, qui fut Régent du Royaume, ne dédaigna pas d'écrire l'Histoire de Louis le Gros, à laquelle il avoit eu tant de part, & je le crois même auteur d'une partie de la vie de Louis le Jeune, c'est-à-dire, de tout ce qui précède l'année 1152. qui fut celle de la mort de ce sage Ministre.

Au regne de Philippe-Auguste commence le premier Historien que nous trouvions décoré du titre d'Historiographe du Roy; ce fut Rigord auteur de la vie de ce Prince, continuée par Guillaume le Breton, qui pendant la bataille de Bovines n'abandonna point la personne de ce Monarque, dont il étoit Chapelain. S'il continue l'Histoire que Rigord avoit écrite, c'est, dit-il, par cette seule considération, que les événemens qui l'ont suivie ne méritent pas moins que les précédens de passer à la postérité, & non pas dans aucune vûe d'avoir le titre de Chronographe ou d'Historiographe de France. Rigord ne vivoit donc plus ou n'étoit plus en état de travailler, & sa place n'avoit point encore été remplie.

La conformité du stile de Guillaume le Breton dans son Histoire de Philippe-Auguste avec celui de l'Histoire de Louis VIII. pourroit faire croire que cette dernière seroit du même Auteur, cependant on n'a point de preuves suffisantes pour l'assurer. Guillaume de Nangis & Joinville peuvent être encore mis au rang des Historiens que nos Rois ont honorés de leur protection. Le premier composa la vie de S.^t Louis, qu'il adressa à son fils, dont il a aussi fait l'Histoire, & il a continué celle des années suivantes jusqu'en 1300. sous le nom de Chronique, qui depuis a encore été continuée par d'autres Auteurs jusque vers l'an 1340. Joinville qui avoit accompagné Saint Louis dans les circonstances de sa vie les plus importantes, écrivit l'Histoire de ce Prince à la prière de la Reine Marguerite de Provence sa veuve, & la dédia au Roy Louis Hutin son arrière-petit-fils, comme on le voit par l'Epître dont elle est précédée. Je suis persuadé avec l'Auteur de l'Histoire de S.^t Denys, que dans tous ces tems

& dans les regnes postérieurs, nos Rois ont toujours eu des Historiographes, & je n'hésite pas à comprendre dans ce nombre un Auteur qui n'est connu que par le titre de Moine de Saint-Denys, qui composa l'Histoire de Charles V. que nous avons perdue, mais de qui il nous reste encore celle de Charles VI. ouvrage digne des siècles les plus éclairés & les plus judicieux de la Littérature; néanmoins depuis le regne de Philippe-Auguste on ne voit aucun Auteur qui prenne la qualité d'Historiographe, jusqu'au regne de Charles VII. dont l'Historien Jean Chartier se qualifie Chroniqueur du Royaume, ainsi qu'on le dira dans l'article des Chroniques de Saint-Denys, dont j'ai différé jusqu'ici de parler, afin de n'être point obligé de mettre quelque interruption dans tout ce que j'aurai à dire sur ce sujet.

Il regna autrefois dans l'Occident un usage dont nous ne saurions trop regretter la perte. Les Princes, suivant un Historien Anglois, entretenoient toujours auprès de leur personne & dans leur palais, des hommes sçavans qui avoient soin de recueillir leurs dits & leurs faits mémorables pour les transmettre à la postérité, comme autant d'exemples ou de leçons; mais afin de prévenir les inconvéniens de la flatterie, les registres de ces Ecrivains n'étoient rendus publics qu'après la mort du Prince & celle de ses enfans. Un autre Historien* de la même Nation nous apprend que cette coutume s'étoit encore perfectionnée. « Il fut ordonné, dit-il, dans plusieurs Etats, & même en Angleterre, ainsi que je l'ai ouï rapporter, qu'il y auroit dans chaque Monastère de fondation royale un Religieux chargé d'écrire suivant l'ordre des tems, tout ce qui se passoit sous chaque regne dans l'étendue du Royaume, ou du moins dans son Monastère. Chacun de ces ouvrages étoit présenté au premier Chapitre général qui se tenoit après la mort du Roy, & l'on y choisissoit les plus habiles d'entre »

*Voyez Ponticus
Virunius Histor.
Britannica.*

* C'est un des Continuateurs de la Chronique d'Ecosse par Jean Fordun, publiée en 1722. par M. Hearne. Au lieu des mots, *Statutum est. . . in Anglia, ut audivi*, citez dans

la Préface de Matthieu Paris, on lit dans l'Edition de M. Hearne, page 1348. *Statutum est . . . in plerisque regionibus, & ut audivi, in Anglia.*

» les assistans pour en faire l'examen & en composer une espee
 » de Chronique ou de corps d'Histoire, qui étoit ensuite déposé
 » dans les archives du Monastère, où il avoit une parfaite au-
 » thenticité. » Soit que nous puissions nous attribuer l'honneur
 d'avoir donné à nos voisins l'exemple d'un aussi sage établisse-
 ment, soit que nous ayons seulement le mérite d'en avoir été
 les imitateurs, nous le trouvons formé dans nos Monastères
 & dans nos Eglises cathédrales dès le ix.^e siècle. L'antiquité
 de cet usage jointe au grand nombre de sages réglemens intro-
 duits par Charlemagne dans la discipline monastique, dont
 les études font une portion des plus essentielles, me donneroit
 lieu de croire que c'est à ce Prince qu'on doit rapporter la
 gloire d'avoir institué l'usage des Chroniques des Eglises,
 sources souvent stériles, pour ne rien dire de plus, mais dans
 lesquelles pourtant il faut nécessairement puiser, si l'on ne
 veut ignorer une grande partie de notre Histoire pendant de
 longs intervalles.

Nous avons une infinité de ces Chroniques qui portent les
 noms des Eglises cathédrales * & des Monastères où elles
 ont été compilées; en y faisant successivement l'Histoire des
 Evêques, des Abbés & des Prieurs, on y comprenoit aussi
 l'Histoire générale du royaume ou de la province. De toutes
 ces Chroniques il n'y en a point de plus détaillées, de plus
 étendues, de plus célèbres que les Chroniques de S.^t Denys,
 appelées aussi, en considération de leur importance, les
 Grandes Chroniques de France.

L'ouvrage le plus ancien que je connoisse où il en soit
 parlé, est l'Histoire de l'expédition de Charlemagne contre
 les Sarrafins d'Espagne, attribuée à Turpin, mais dont l'Au-
 teur, quel qu'il soit, écrivoit, suivant l'opinion la plus com-
 mune, vers le xi.^e siècle.

On lit dans une Epître qui est à la tête de cette Histoire,

* L'Auteur de l'Histoire des Evê-
 ques d'Auxerre, publiée par le Pere
 Labbe, écrivoit sous le regne de Char-
 les le Chauve. On y lit ces mots :
Autissiodorensis Ecclesie non ignobilis

*consuetudo est, quàm citò de sæculo mi-
 grat ejus Episcopus, illicò terminum
 vitæ, sedis introitum, ac præcipuè
 benè gesta ipsius conscribere. Labbei
 Biblioth. MSS. 21. pag. 454.*

que Léopradus Archevêque d'Aix, s'étoit plaint de ce qu'on ne trouvoit pas assez d'éclaircissémens sur l'expédition de Charlemagne dans les Chroniques de S.^t Denys, *in Chronicis Sancti-Dionysii*. Il est vrai que ces derniers mots qui ne se lisent que dans quelques exemplaires, peuvent avoir été ajoutés par des Interpolateurs, mais au moins il est constant que les Chroniques de Saint-Denys étoient en grande réputation dans le xiii.^e & dans le xiv.^e siècle, & que les Historiens ne croyoient pas qu'il y eût de plus sûr moyen de gagner la confiance du lecteur, que de s'appuyer de leur autorité.

Philippe Mouskes qui écrivoit dans le xiii.^e siècle, nous apprend au commencement de son Histoire des Rois de France, qu'il l'avoit tirée du Monastère de Saint-Denys :

*En l'Abbaye Saint Denise
De France . . . ai l'Estore prise
Et de Latin mise en Roumans,*

c'est-à-dire en François.

Guillaume Guiart qui écrivoit dans les premières années du quatorzième, faisant mention dans le livre qui est intitulé *La Branche aux Royaulx Lignages*, des Poètes qui ont composé les Romans d'Alexandre, d'Artus, de la Table-ronde, de Charlemagne & les Contes des Fées, annonce que pour lui il a voulu rapporter les Histoires des tems passés :

*Selonc les certaines Chroniques
.
Dont j'ai transcrites les Memoires
A Saint Denys soir & matin
A l'exemplaire du Latin
Et à droit Francois ramenées
Et puis en rimes ordenées,*

Qu'il se gardera bien de suivre l'exemple de ceux

*Qui pour être plus délitables
Ont leurs Romans emplis de fables, &c.*

Eccc iij

^a Il avoue ailleurs qu'il ne commença à marcher sûrement dans ses recherches, que lorsqu'il eut connu les Chroniques, qui lui furent indiquées comme la source la plus pure de l'Histoire, & il ajoute qu'ayant composé un premier ouvrage sans ce secours, il avoit été obligé de le jeter au feu.

^b Plusieurs exemples nous apprennent que les Poètes Romanciers, pour accrédi ter leurs récits, paroient souvent du nom des Chroniques de Saint-Denis le frontispice de leurs Poèmes. Adans, appelé autrement le Roy Adenez, dit dans son Roman des Enfances d'Ogier, que les Jongleurs ayant falsifié l'Histoire de ce brave Chevalier, Guy Comte de Flandres l'engagea à la réformer, & que pour obéir à ses ordres il alla consulter l'Histoire conservée dans l'Abbaye de

^a ... Quant un me conseilla
Que trop obscurement savois
^{u se rappassois.} Les faitz que je ^a ramentevois
Et que s'a Saint Denis allasse
^{u la vérité.} Le ^a voir des Gestes i trouvasse
Non pas menconges ne frivoles
Bientost après cestes paroles
M'en vins la, & tant exploitai
Que veu ce que je convoitai
Lors alui sans apercevant
Quanke j'avoie fait devant
Si l'ardist, c'on ni deust croire
Et me pris a la vraie histoire
^{a l'écriture, je me s par écrit.} Joustle la quele je ^a mesfis.

^b Roman d'Aymeri de Narbonne, MS. de M. de Sardiere, f.º 179.

A Saint Denis en France la droite
voie alai
A un Moine courtois sagement m'a-
cointai
Dans Nicolas ot non, car je li de-
mandai
D'Estoi res anciennes enquis & en-
cerchai.

Roman des Enfances d'Ogier en vers, MS. de M. de Sardiere.

Ala Adans plus ne vole demorer
A Saint Denis en France demander
Comment porra de ceste Estoire ouyrer

Par quoi la pui st seur verité fonder

Uns courtois Moine cui Diex pui sse
honorer

Dant Nicholas de Rains l'oy nomer
Li fist l'Estoire de chief en chief
monstrer.

L'Auteur du Roman de Gérard de Vienne, MS. du Roy, n.º 7535. dit au commencement de ce livre qui est en vers, & fut écrit aux environs du xiv.º siècle, qu'il fera l'histoire d'un Barnage (d'une noble race) qui fut très glorieux, que l'on trouve dans un livre de grande antiquité, lequel est dans l'Abbaye de Saint Denis.

Celui qui a composé le Roman de Beufres de Hantonne, en prose, MS. du Roy, n.º 7553. dit vers la fin de ce livre: Des faitz du Roy Charle Martel en treuve ben assez es Chroniques des enfans de Beufres d'Hantonne, & ailleurs comme a Saint Denis, la ou tout est cronique.

Comme pour tant ai-je tant fait que j'ai trouvé toutes les vraies Chroniques françoises lesquelles estoient a Saint Denis en France. Prologue de Galien restauré, édition de Lyon. 1608. ces mots ne sont point dans celle de 1521. chez Jean Trepperel.

S.^t Denys. Un Religieux nommé Dans Nicolas de Rheims, lui communiqua, tant pour ce Roman que pour celui d'Aymeri de Narbonne dont je le crois auteur, tous les écrits dont il étoit dépositaire; & il trouva encore les mêmes facilités dans le Moine Savari*, pour la composition de son Roman de Pepin & de Berthe. Enfin, pour n'en pas citer un plus grand nombre, un autre Poëte qui fit en vers le Roman de Doon de Mayence, racontant les exploits des descendants de son Héros contre les Payens, tant de çà que de là la Mer, s'exprime ainsi :

*Les saiges Clers d'adont par leur signifiance
En firent les Chronicques qui sont de grant vaillance
Et sont en l'Abbaye de Saint-Denys en France
Puis ont eslé extraites par moult belle ordonnance
De Latin en Rommant.*

Si ces passages ne servent pas à établir la sincérité des Chroniques de Saint-Denys, qui est assez bien prouvée d'ailleurs, ils déposent au moins de l'extrême célébrité qu'elles ont eue. A juger de leur importance & de l'usage auquel elles furent destinées dans leur origine, par celui qu'on en a toujours fait dans les affaires de la plus grande conséquence, ainsi que je le dirai, il n'appartenoit qu'à un homme d'Etat capable des vûes les plus étendues, d'en concevoir le projet; aussi ne peut-on guères se dispenser d'en faire honneur à Suger, qui non content d'avoir formé le plan de ce grand ouvrage,

* Au commencement du Roman de Pepin & de Berthe, en vers, dans le Manuscrit de M. de Sardiere, l'Auteur ayant dit qu'il étoit allé à Saint Denis, ajoute :

A un moine courtois con nommoi Savari

M'acointai telement, dame Dieu en graci

*Que le livre as Estoires me monstra,
& gi vi*

*L'Estoire de Bertain & de Pepin
aussi*

*Coment & en quel maniere le lion
assailli*

*Aprentis Jongleur & Escrivain
mari*

*Ont l'Estoire faussée oncques mais
ne vi sç*

*Ilueques demourai delors jusqu'au
mardi*

*Tant que la vraie Estoire emportai
avec mi.*

voulut laisser à la postérité le modèle* qu'il falloit suivre dans l'exécution. Au milieu de ses grandes occupations il trouva le tems d'écrire l'Histoire de son siècle, & ne crut pas que cet emploi fût au dessous du rang qu'il tenoit dans l'Etat. Peut-être pensera-t-on que trop prévenu en faveur de notre Histoire, je suppose légèrement que les Chroniques de Saint-Denys ont eu ce sage Ministre Régent du Royaume pour auteur de leur institution; mais ce sentiment aura au moins beaucoup de vraisemblance, si l'on fait attention que la partie des Chroniques qui précède la vie de Louis le Gros écrite par Suger, n'est que l'assemblage de plusieurs Historiens compilez par un seul Ecrivain qui n'en a fait qu'un corps, & que c'est seulement à la vie de Louis le Gros traduite dans les Chroniques, que l'on commence à voir une suite non interrompue d'Auteurs contemporains qui ont écrit successivement l'Histoire des regnes sous lesquels ils vivoient: enfin, avant Suger il n'est fait aucune mention de l'établissement qui subsista si long-tems pour la promulgation de l'Histoire, & presque immédiatement après lui il en est parlé comme d'un établissement en règle, revêtu même du sceau de l'autorité royale. Ce dernier fait est justifié par un texte formel de Rigord Historien de Philippe-Auguste. Il raconte qu'étant peu satisfait de son ouvrage, il avoit résolu de le brûler, mais que le Roy ordonna qu'il fût déposé dans les registres publics, *ut per manus ejus in monumenta veniret publica*. C'est probablement pour cette raison qu'il prit le titre d'Historiographe du Roy.

Un autre texte de Guillaume le Breton Continuateur de Rigord, ne nous permet pas de douter que ces registres publics ne fussent les archives de Saint-Denys: c'est, dit-il, dans les archives de S.^t Denys qu'est conservée l'Histoire de Rigord, *in archivis Ecclesie beati Dionysii habentur perenni memoria commendata*; & l'on doutera encore moins que les archives de S.^t Denys fussent regardées comme un dépôt public, lorsque

* Ce modèle est plus digne du siècle barbare où il a été écrit, que
de l'illustre Auteur qui l'a donné. Le style en est si confus & si obscur, qu'à peine peut-on l'entendre en plusieurs endroits.

j'aurai

J'aurai fait voir qu'il n'y eût presque point d'affaire considérable où elles ne fussent consultées. S'agissoit-il de rechercher les usages anciens pour constater le Cérémonial, ou d'éclaircir les généalogies pour assurer l'état des Princes; survenoit-il des contestations sur le point d'honneur, ou des procès entre les grands Vassaux pour la possession de leurs terres, on ouvroit les Chroniques de S.^t Denys; les réponses qu'elles rendoient, étoient regardées comme des oracles.

L'Historien de Charles VI. que l'on ne peut citer avec trop d'éloges, me fournira presque tous les exemples de chacune de ces especes. * Le Roy Charles VI. voulant faire une entrée magnifique à la Reine sa femme, s'adressa à la Reine Blanche seconde femme de son bifayeul Philippe de Valois, comme à la plus ancienne Dame du Royaume, & la mieux instruite du Cérémonial. Cette Princesse ne s'en rapportant pas uniquement à ses connoissances, fit chercher dans les archives de S.^t Denys, des mémoires sur les couronnemens des Reines qui avoient précédé; & il est ajoûté plus bas, que tout ce qu'on observa en cette dernière occasion, fut rapporté tout au long dans les livres authentiques de l'onction & couronnement des Roys & des Reynes, qu'on garde dans l'Abbaye Saint-Denys.

† En 1397. le Roy de Navarre vint en France pour solliciter

* On peut voir ce passage & les trois autres suivans, dans la traduction de M. le Laboureur, qui a donné en françois la plus grande partie de l'histoire de Charles VI. par le Moine de Saint-Denys. J'ai cru qu'on aimeroit mieux voir ici les propres termes de l'original, dont il y a deux Manuscrits dans la Bibliothèque du Roy; celui d'où je les ai tirez, est en quatre volumes folio, qui viennent de M. Baluze.

Et ut observantiæ antiquæ in finibus consuetæ servarentur, Dominam Reginam Blancham quondam Regis Philippi uxorem, Dominabus Franciæ antiquiorem, rogavit ut eas ad memoriam reducere, decenter, more

Mem. Tome XV,

priscorum, dirigeretur in agendis. Hac de causa venerabilis Regina ecclesiæ beati Dionysii Annales evolvi jussit, & inquiri priscarum inunctiones Reginarum, &c.

On lit plus bas: *Coronationis misterium more solito, & ut in libris authenticis ecclesiæ beati Dionysii habetur, qui de coronatione Regum & Reginarum intitulantur, solemniter & devotissimè complevit.* MS. n.^o 9624. 3 f. 152. & 153. Voyez la traduction de M. le Laboureur, liv. 9. chap. 5. pp. 174. & 175. du premier tome.

† *Causam istam perorandam præfatus Papilionensis suscipiens, & attendens in genealogia antiqua hujus Regis regulam processûs directricem,*

Ffff

la restitution de ses biens ; l'Evêque de Pampelune qui devoit plaider pour lui devant le Conseil assemblé en présence du Roy, voyant que le moyen le plus efficace pour établir la demande du Prince, étoit fondé sur la généalogie, en puisa les preuves dans l'Histoire de Saint-Denys.

* Vers l'an 1408. le Duc d'Orléans & la Comtesse de Nevers fille & héritière en partie d'Enguerrand de Coucy, étoient en procès pour la part que cette Dame prétendoit dans la terre de Coucy, du chef de son pere qui en avoit fait l'acquisition. Le Duc dans ses défenses disoit que la terre étant une Baronnie, elle n'avoit pu être démembrée ; la Comtesse soutenoit le contraire, & offroit d'en faire preuve par Annales & Histoires anciennes. On eut recours aux Chroniques de Saint-Denys ; on y trouva que les terres de Boves, de Gournay & de Coucy n'avoient composé qu'une Baronnie, dont le titre devoit être regardé comme éteint depuis le démembrement qu'elle avoit souffert, & que Coucy par

et petitionum suarum fundamentum consistere, hujusmodi veritatem in historiis Ecclesiæ exquisivit, &c. Manuscrit du Roy, n.º 9624. f.º 324. verso.

Par ce mot *Ecclesia* ou *Ecclesia nostra*, l'Auteur entend toujours l'Abbaye de Saint-Denys. Voyez la traduction de M. le Laboureur, liv. 17. chap. 1. page 364. du premier tome.

* *Quia difficultas processûs in hoc potissimum stabat, quia ipse Dux dicebat Dominium de Couciaco fuisse Baroniam, et esse per consequens minime dividendam; pars vero adversa offerebat se contrarium probaturum per Annales et Historias antiquas: visis Chronicis ecclesiæ beati Dionysii, in quibus continebatur quod antiquitus terra de Boves, de Gorneio, et de Couciaco una Baroniam fuerat; sicque dictum Dominium illud, non Baroniam, sed ab ea divisum erat. Parlamentum Dominæ adjudicavit quod petebat.*

MS. du Roy, n.º 9624. f. 578. & 579.

Voyez la traduction de M. le Laboureur, liv. 28. chap. 9. pag. 659. et 660. du second tome.

Dès le tems de Saint Louis il s'étoit élevé une question au sujet du privilège des Barons, prétendu par le Seigneur de Coucy, qui en cette qualité ne vouloit répondre que devant les Pairs de France, des accusations intentées contre lui : *Sed contra eum*, dit Nangis, auteur de ce récit, *probatum fuit per Curiam retroacta, quod terram in Baroniam non tenebat, quia terra de Boves et de Gorneio, que à terra de Couciaco per fraternitatis partitionem decisa fuerat, illud Dominium Baroniam importabat.* Ce passage qui se trouve aussi traduit dans la Chronique françoise de Saint-Denys, est sans doute le même qui fut allégué au Parlement dans l'affaire du Duc d'Orléans & de la Comtesse de Nevers.

Vie de Saint Louis, où on trouve tout ce qui est dit dans ce Chapitre, p. 365.

Vol. 3. fol. 58. verso, col. 1. de l'Édition d'Expilly.

conséquent n'étoit plus qu'une simple Seigneurie. Le Parlement jugea conformément au témoignage des Chroniques, & rendit arrêt en faveur de la Comtesse de Nevers.

Dans un tems où la valeur de la Nation Françoisse sembloit abattue par les prospérités des Anglois, Jean de Montreuil Secrétaire de Charles VI. tira des Chroniques de Saint-Denis de quoi la relever. Vers l'an 1410. il écrivit, & ce fut peut-être par l'ordre du Roy, une longue lettre^a aux Princes du Sang & à la Noblesse de France, pour ranimer leur courage par le souvenir de la supériorité continuelle que les François avoient eue dès leur première origine sur tous leurs ennemis, & les exemples qu'il cite, sont empruntez des Chroniques. Nous avons d'autres lettres qui montrent l'effet que cette exhortation avoit produit, & que pour satisfaire à l'empressement général qu'on témoignoit pour les Chroniques, il en fit répandre des copies.

^b Le Moine de S.^t Denys, auteur de la vie de Charles VI. ayant rapporté les sujets de mécontentement que le Duc d'Orléans frere de Charles VI. avoit eus contre le Patriarche d'Alexandrie, sur ce qu'il avoit fait un rapport infidèle des dispositions où étoient les Allemans par rapport aux affaires

^a Cette lettre qui est la 22.^{me} de celles de Jean de Montreuil, page 1350. du 2.^d tome de l'amplissime Collection des PP. Martenne & Durand, n'a point de date, mais on voit qu'elle a été écrite sous le regne de Henry IV. Roy d'Angleterre, qui monta sur le throne vers l'an 1400. & mourut en 1413. Elle est suivie d'une autre adressée à un Prince du Sang, dans laquelle Jean de Montreuil se félicite de ce que certains Extraits des Chroniques, qu'il avoit envoyez au Prince, lui avoient plu. Il mande aux Princes du Sang, dans une troisième lettre, que puisqu'il y a ces Extraits des Chroniques leur ont été agréables, il en fera tirer des copies en entier, afin que les exemples de l'antique valeur des François, puissent

enflammer la leur. *Quædam excerpta per me à Chronicis Sancti Dionysii de gestis in armis felicibus Francorum progenitorum vestrorum, quæ postquam ex integro videre vos delectas, transcribi faciam, quatenus in antiquam virtutem vestra ingenuitas exemplo bono excitetur.*

^b *Ob hoc etiam Dux Aurelianensis contra ipsum tantam indignationem concepit, quod eidem vivæ voci oraculo inhibuit ne Consiliis Regiis, nec quocunque aliò ubi ipse principaliter esset, compareret, statuens quòd viæ ejus superflue in Annalibus dicerentur.* MS. du Roy, n.^o 9624. fol. 382. verso. Voyez la traduction de M. le Laboureur, liv. 20. ch. 3. page. 432. du premier tome.

Ffff ij

de l'Eglise, ajoute que le Prince indigné contre le Patriarche, lui défendit de se présenter davantage devant lui, & commanda même que toutes ces vaines façons d'agir fussent notées dans les Annales. Je crois que par ces Annales on doit entendre les Chroniques de Saint-Denys.

Sous le regne de Charles V I. on y fit enregistrer une décision importante à l'honneur d'un Prince du Sang & d'un Connétable de France. Comme il s'étoit élevé une dispute très-vive entre le Comte de Clermont ^a & le Connétable, au sujet de la victoire de Formigny, dont chacun prétendoit que l'honneur lui étoit dû, l'affaire fut mise en question, dispute & contredits pour les deux parties par plusieurs Seigneurs, & même du consentement du Roy. Il fut rapporté à moy Chroniqueur, dit en cet endroit Jean Chartier un des Historiens de S.^t Denys, que ledit Comte de Clermont devoit en emporter la gloire & la louange. Ce passage donne occasion à un Historien qui a très-bien observé nos anciens usages, de remarquer que nos Historiens étoient souvent instruits par l'ordre du Roy même ^b, des faits qu'ils rapportoient. Il pouvoit ajouter qu'ils étoient gagez par le Roy, & défrayez des dépenses qu'ils étoient obligez de faire à la suite dans les armées. Deux exemples dont je vais appuyer ces réflexions, feront voir quelle étoit en effet l'attention de nos Rois pour enrichir les Chroniques de tout ce qui pouvoit servir à la connoissance de l'Histoire.

^c Un des Continuateurs de Nangis (c'est le premier exemple)

^a Jean II. Duc de Bourbon, Comte de Clermont, se signala à la journée de Formigny, où il fut créé Chevalier en 1450. *Hist. géneal. tom. 1. pag. 311.*

Artus III. Duc de Bretagne, Connétable de France, défit les Anglois à Formigny le 15. Avril 1450. *Hist. géneal. tom. 1. pag. 460.*

^b Jean Chartier ayant fait le récit du siège de Harfleur en 1449. ajoute p. 190. de son histoire de Charles VII. « Ce siège fut ainsi conduit par les » Seigneurs que dit est : ce que je

frere Jean Chartier, Chantre de S.^t Denis en France, & Chroniqueur de France, certifie avoir veu & y avoir esté present, endurent de grandes froidures, & souffrant beaucoup de vexation ; combien que j'étois salarié & défrayé pour les despens tant de moy que de mes chevaux par l'ordonnance & volonté du Roy, comme de tout temps estoit & est encore accoustumé. »

^c Le Continuateur de Nangis ayant rapporté sous l'an 1328. le succès de la bataille de Cassel, ajoute : *Numerus*

dit avoir vu les lettres que le Roy Philippe de Valois écrivit en 1328. le lendemain de la bataille de Cassel, à l'Abbé de S.^t Denys, par lesquelles il l'informoit du détail de la victoire qu'il venoit de remporter sur les Flamans. Le second est plus précis : * le Roy Charles V. ayant ordonné par une disposition pleine de sagesse, que la majorité des Rois commenceroit à quatorze ans, crut que l'enregistrement qu'il avoit fait faire de son Edit dans tous les Tribunaux supérieurs, ne suffisoit pas pour lui donner toute la publicité nécessaire, & il l'envoya aux Archives de Saint-Denys.

Puisque le témoignage des Chroniques influoit si souvent dans la décision des plus grandes affaires, il étoit d'une extrême conséquence que la fidélité n'en pût être suspecte; on ne sera donc point étonné si l'on prit à cet effet les précautions les plus sûres, & si l'on porta le scrupule jusqu'à y faire intervenir la religion des sermens. Le même Jean Chartier que j'ai nommé plus d'une fois, après avoir fait le récit d'une victoire remportée sur les Turcs par les Chrétiens en 1456. dit que *cette conquête pour estre mise es Chroniques fut affirmée sur les saints Evangiles de Dieu & sur le vœu de Prestre par venerables & ecclesiastiques personnes Messire Valate (ou Valette) Prestre, Messire Platix (ou Patrice) Tourvalle (ou Tournalle) aussi Prestre, & André Valette homme pur Laïc, tous trois etans du Diocese de Dimblain en Achaie; puis il ajoûte plus bas: Or les dessus nommez estans interrogez de moi Chroniqueur apres le serment que dit est, comment ils sçavoient les choses sus mentionnées estre vrayes, ils*

etciforum tam in loco confictus quim extra per diverticula, XX.^m 11.^s minis, sicut Rex Franciæ testificatus fuit per suas sigillatas litteras super hoc Abbati Sancti-Dionysii directas, quas vidi. Tome 3. du Spicilege de Dom Luc Dachery, page 90.

* M. du Puy, p. 161. des preuves de son Traité de la Majorité de nos Rois, après avoir rapporté l'Edit de Charles V. de l'an 1374. ajoûte : « Et est cette Loy ou Constitution

royalle enregistrée au Parlement, & l'original mis au Thresor des Chartes du Roy; & la copie d'icelle par maniere d'original sous le grand seel royal, baillée aux Religieux de Saint Denis en France, pour la mettre & garder en leur Thresor; & toute à fin de perpetuelle memoire d'icelle Loy ou Constitution royale. Ainsi est-il contenu en une cedula attachée à icelle par le Greffier du Parlement. »

F f f f üj

deposerent qu'ils avoient esté presens & assisté personnellement en toutes ces batailles (estant en armes à combattre, mais que pour les grands perils de mort où ils avoient esté, ils s'estoient vouez à la visite de Saint Denis, &c.)

Ce fut encore en vertu de son office de Chroniqueur, que Jean Chartier pour vérifier les bruits qui s'étoient répandus au sujet de la belle Agnès Sorel *, examina par serment, ainsi qu'il le raconte, les Chevaliers, Ecuycrs, Conseillers, Physiciens ou Médecins, & Chirurgiens, comme aussi plusieurs autres de divers états qui avoient fréquenté la Cour durant

* Page 190. de l'Histoire de Charles VII.

Jean Chartier, sous l'an 1449. ayant parlé de la belle Agnès Sorel, fait ainsi son apologie contre ceux qui attaquoient sa réputation. « Pour ce » que ladite Agnès avoit été au service » de la Reyne par l'espace de cinq ans » ou environ, auquel temps elle avoit » eu toutes sortes de plaisances mon- » daines, & tous les passe-temps & » joyes du monde, c'est à sçavoir de » porter grands & excessifs atours de » robes, fourures, coliers d'or & de » pierreries, & avoir eu tous les autres » desirs & plaisirs, comme étant jeune » & jolie : parquoy ce fut commune » renommée que le Roy la maintenoit » & entretenoit en concubinage, car » aujourd'huy le peuple est plus en- » clin à penser & dire mal que bien ; » ce qui fait que je Chroniqueur des- » sus nommé, desirant écrire le vray, » m'en suis bien déüement informé » pour sans fiction descouvrir & sça- » voir la verité & conduite du cas : » or j'ai trouvé tant par le recit de » Chevaliers, Escuyers, Conseillers, » Physiciens ou Medecins & Chirur- » giens, comme par le rapport d'au- » tres de divers états, examinez par » serment, comme à mon office ap- » partient, afin d'oter & lever l'abus » du peuple, que pendant lesdits cinq » ans que ladite Damoiselle a de-

meuré avec la Reyne, ainsi que dit « est, oncques le Roy ne delaisa de « coucher avec sa femme, dont il a « eu quantité de beaux Enfans d'elle ; « mesme que c'estoit souvent contre sa « volonté que ladite Agnès portoit si « grand estat, mais pour ce que c'estoit « le bon plaisir d'icelle Reyne, il tem- « porisoit au mieux qu'il pouvoit, « combien qu'il connoissoit & apper- « cevoit bien que la chose lui redon- « doit & tournoit à opprobre. Et « dirent en outre les interrogez sur « cette matiere, que quand le Roy « alloit voir les Dames & Damoi- « selles, mesmement en l'absence de « la Reyne, ou qu'icelle belle Agnès « le venoit voir, il y avoit toujours « grande quantité de gens presens, qui « oncques ne la virent toucher par le « Roy au-dessous du menton, mais « s'en retournoit après les esbatemens « licites & honnestes faits, comme à « Roy appartient, chacun en son logis « par chacun soir, & pareillement la- « dite Agnès au sien, & que l'amour « que le Roy avoit en son endroit, « comme chacun disoit, estoit pour « les folies de jeunesse, esbatemens, « joyeusetez, avec langage honneste « & bien poly qui estoient en elle, & « aussi qu'entre les Belles c'estoit la « plus jeune & la plus belle du monde, « car pour telle estoit-elle tenue. »

les cinq années que ladite Demoiselle y avoit demeuré; ils s'accordèrent tous à dire qu'ils n'avoient jamais vû le Roy la toucher au-dessous du menton. Leurs sermens pouvoient être de bonne foy; ils n'affirmoient que ce qu'ils avoient vû, comme l'insinue le même Historien, qui fait ensuite le récit de la mort d'Agnès sur la déposition du Confesseur qui l'avoit assistée dans ces derniers momens.

Ce petit nombre de faits est plus que suffisant pour établir l'autorité des Chroniques; j'ajouterais qu'elles étoient regardées avec une sorte de vénération & de respect, qu'on se faisoit honneur de les exposer à la vûe des Princes étrangers.

^a Jean de Berry oncle de Charles VI. les envoya chercher pour les faire voir à Sigismond, au voyage qu'il fit en France au mois de Février 1416. selon notre manière actuelle de dater, & le Duc en mourant, recommanda, suivant le témoignage de son Confesseur, qu'on les reportât au lieu d'où elles avoient été tirées. Le soin avec lequel on les gardoit dans un coffre qui faisoit une des principales richesses du Trésor de Saint-Denys, répondoit à la haute considération où elles étoient. ^b Charles VIII. ayant appris en 1482. que

• Dans l'Inventaire des livres de Jean Duc de Berry, à la tête de l'Histoire de Charles VI. traduite & publiée par M. le Laboureur, tome 1. fol. 79. est cet article. « Un autre » livre des Croniques de France en » latin, en lettre de fourme, qui se » commence au second feuillet... tis » *Et vocatum est nomen ejus Adam,* » couvert de cuir rouge, empreint à » quatre fermoirs de cuivre en tiffus » vers, lequel livre mandit Seigneur » de Berry fit prendre en l'Eglise S.^t » Denis, pour monstrier à l'Empe- » reur, & aussi pour le faire copier, » & vout à ses derrains jours, si » comme il est relaté par Robinet, & » aussi par le Confesseur dudit Sei- » gneur, qui dit que Monseigneur lui » dit qu'il fu restitué à ladite Eglise. »

^b Parmi les pièces justificatives de

l'Histoire de Paris, par les PP. Feli-
bien & Lobineau, p. 724. sous l'an
1482. on trouve ces Lettres.

« Louis par la grace de Dieu
Roy de France: A nos amez & «
seaux Conseillers l'Eveque de Lom- «
bès Abbé de S.^t Denis en France, «
M. Mathieu de Nanterre President «
en notre Cour de Parlement, & «
Jaques Bovet Garde de nos Char- «
tes, ou aux deux d'iceux, salut & «
dilection. Comme ayons ordonné «
aporter devers Nous la Chronique «
de France, depuis le temps de Mon- «
seigneur S.^t Denis, & que comme «
entendu avons, après le trepas du «
dernier Abbé de S.^t Maur, qui en «
son vivant avoit l'office de Chroni- «
queur, toutes les Chroniques qu'il «
avoit furent mises en un coffre qui «
fermoit à deux clefs, & ledit coffre »

les clefs du coffre s'étoient perdues après la mort de Jean Castel Abbé de Saint-Maur, qui avoit eu la charge de Chroniqueur, ordonna que désormais il en resteroit une entre les mains de l'Abbé de Saint-Denys, & une entre les siennes ou dans celles du Chancelier.

Je dois avertir ici qu'il faut distinguer deux especes de Chroniques de Saint-Denys, puisque l'Auteur du Prologue^a de celles qui nous ont été conservées manuscrites dans

» mis au Tresor de l'Abbaye de Saint
 » Denis, lesquelles clefs, ou l'une
 » d'icelles, sont à present difficiles à
 » recouvrer, Nous voulons & vous
 » mandons que incontinent vous
 » faictes ouvrir ledit coffre, & prenez
 » les Chroniques qui sont dedans, &
 » nous envoyez ce qu'il sera nécessaire
 » pour le fait de Chroniques, depuis
 » le trespas de mondit Seigneur Saint
 » Denis, que comme dict est, vou-
 » lons promptement avoir; & si voyez
 » que à faire face, faictes après refer-
 » mer ledit coffre, & vous l'Evesque
 » de Lombes en retenez l'une des
 » clefs, & envoyez l'autre à Nous,
 » ou à notre amé & feal Chancelier,
 » de ce faire vous donnons pouvoir.
 » Donné à Clery le xxvj jour de juin,
 » l'an de grace M. CCCC Lxxxij &
 » de notre regne le xxij. Signé par le
 » Roy. L. Crustain. »

On voit un extrait de cette pièce dans l'Histoire de Paris, par Sauval, tome 2. p. 267. je ne m'arrête pas à relever les fautes qu'il renferme.

Jean Castel Moine de S.^t Martin des Champs, élu Abbé de S.^t Maur des Fossés vers l'an 1473, est qualifié de Conseiller du Roy & Chroniqueur de France, dans le Cartulaire de Saint Martin. C'est de lui que les Lettres de Louis XI. de l'année 1482. font mention sous le nom de l'Abbé de S.^t Maur, Chroniqueur de France, qui étoit decédé. Je m'étendrai davantage sur son sujet dans un autre Mémoire, où je reprendrai la suite des

Historiographes de France depuis le regne de Charles VII.

^a Comme ce Prologue qui est dans les Manuscrits, ne se trouve pas dans les Imprimez, j'en donne ici l'extrait :

Extrait du Prologue des Chroniques de S.^t Denys, MS. de S.^t Germain, n.^o 1462.

« Cil qui ceste œuvre cōmence à tous ceulz qui ceste hystoire liront, salut en Nostre Seingneur. Pour ce que plusieurs gens doutoient de la Genealogie des Roys de France, & de quel original & de quel lignie il sont descendu, emprist il ceste œuvre à faire par le commandement de tel hōne que il neu pout ne ne dut refuser. . . » L'Auteur, après s'être excusé du peu de capacité qu'il a pour traiter un aussi grand sujet, dit que il le *tretera au plus briement que il pourra*, & continue ainsi : « Si sera ceste hystoire descrite selonc la lettre & l'ordenance des Croniques de l'Abbaye de S.^t Denis en France ou les hystoires & li fait de tous les Roys sont escript, car la doit-on prendre & puiser l'original de l'écriture, & se il poet trouver es Croniques d'autres Eglises, chose qui vaille à la besoigne, il i pourra bien ajouster selonc la pure verité de la lettre, sans riens oster se ce n'est chose qui face confusion, & sans riens ajouster d'autre matiere se ce ne sont d'aucunes incidences, & pour ce que on ne le tiègne à men- congie de ce que il dira, il prie à plusieurs

plusieurs Bibliothèques, dit qu'il en a écrit l'Histoire selon la lettre & l'ordonnance des Chroniques de l'Abbaye de Saint-Denys, & qu'il paroît, suivant l'indication qui nous en est restée dans le catalogue des livres de Jean Duc de Berry (cité dans la note * de la page précédente) qu'elles étoient différentes des Françoises que nous avons, puisque les Latines remontoient jusqu'à Adam; sans doute que le premier ouvrage auquel on donna ce nom, & qui traitoit ainsi de l'origine du Monde, contenoit à la suite des tems anciens le recueil * des Ecrits des principaux Historiens Latins de chaque regne, qui étoient déposés, comme nous l'avons dit, au Trésor de Saint-Denys, avec les titres qui servoient de preuves à leurs récits; & que c'est d'après ces Ecrivains Latins recueillis en un seul

» tous ceulz qui ceste hystoire liront,
 » que il regardent aus Croniques de
 » Saint-Denis, la pourra en esprou-
 » ver par la lettre ce il diit voir ou
 » menconges. » Après quelques dis-
 » cours assez vagues sur l'utilité de
 l'Histoire de France, dont un vaillans
*mestres dit que ceste estoire est miroirs
 de vie*, l'Auteur poursuit en ces ter-
 mes: *bien sçacent que il ni a riens dou
 sien ajousté, ains est tout des anciens
 Auteurs qui tretierent & compilerent
 des istiores selonc les fais des Roys &
 des Princ. s, dit il ce que il parole &
 sa vois est leur meisme langue.* (Je crois
 qu'il veut dire qu'il se servira de leurs
 propres termes) L'Auteur s'excuse
 encore de la hardiesse de son entre-
 prise, & prie qu'on ne l'accuse pas
 de trop de présomption; puis il ex-
 pose le plan de son ouvrage qui sera
 divisé en trois livres pour les *trois
 generacions des Roys de France*, sça-
 voir, celles de *Méroné, de Pepin &
 de Huc Capet* *. Il parle enfin de l'o-
 rigine des François issus des Troyens,
 & il exalte la force & la puissance

des mêmes François, qu'il attribue à
 l'union qui regna chez eux entre le
Clergé & la Chevalerie (c'est-à-dire,
 les gens de guerre & les gens de lettres)
 dont la bonne intelligence avoit pa-
 reillement été le principe de l'éléva-
 tion des Grecs & des Romains. Les
 dernières paroles de l'Auteur contien-
 nent des vœux pour le maintien d'une
 union si avantageuse.

* On pourroit croire que le Ma-
 nuscrit de Baluze, n.º 62. qui est à
 présent dans la Bibliothèque du Roy
 sous le n.º 8394. seroit l'original latin
 des Chroniques de Saint-Denys, il a
 pour titre: *Annales Francorum in
 Monasterio Sancti Dionysii scripti ab
 anno 1057. usque ad annum 1279.*
 mais c'est moins une Chronique de
 France, qu'une Chronique univer-
 selle des Papes, des Empereurs & des
 Rois de France, de Grece & d'An-
 gleterre, pendant l'espace du tems in-
 diqué dans le titre; il est vrai que les
 articles qui appartiennent à l'Histoire
 de France, sont ordinairement assez
 conformes aux Historiens Latins qui
 ont été traduits dans la Chronique
 Françoisse de Saint-Denys.

* Tout ce que l'on a lu jusqu'ici est mis sous
 le titre de *Prologue des Chroniques de France*;
 ce qui fuit est intitulé *le Prologue de l'Auteur*,
 dans le MS. de Saint-Germain, n.º 1462.

corps, qu'a été rédigée notre Chronique Française : ceux qui y ont travaillé nous apprennent eux-mêmes qu'ils ont quelquefois omis dans leur ouvrage une partie de ce qui étoit rapporté dans les originaux, & que souvent aussi ils l'ont enrichi des faits qu'ils avoient empruntez d'ailleurs.

Il nous reste à sçavoir en quel tems la Chronique Française fut commencée, & quel en fut le premier Auteur. Si l'on s'en rapportoit aux passages de Philippe Mouskes, de Guillaume Guiart & de l'Auteur du Roman de Doolin de Mayence, que j'ai citez, il paroîtroit que de leur tems, c'est-à-dire, sur la fin du XIII.^e siècle & au commencement du XIV.^e les Chroniques de S.^t Denys n'avoient point encore été traduites en François, puisqu'ils disent eux-mêmes qu'ils ont travaillé sur les Auteurs Latins. Un texte des Chroniques imprimées fol. VII. v.^o du second volume de l'édition d'Eustache, dont je vais rendre compte, semble confirmer cette induction. Le Moine Rigord avoit inséré dans la vie de Philippe-Auguste, la suite des Rois de France jusqu'à son tems ; les Chroniques, en traduisant Rigord, ajoutèrent au même endroit une pareille suite de nos Rois qui avoient régné depuis Philippe-Auguste jusqu'à Philippe le Hardy : on y lit après le nom de ce Prince, *qui regnoit en 1274.* d'où il s'ensuit que l'année 1274. est antérieure au travail des Chroniques Françaises : on pourroit croire encore qu'elles ont été rédigées depuis 1297. puisqu'elles donnent la qualité de Saint à Louis IX. qui ne fut canonisé que cette même année ; mais ce passage se lit très-différemment dans les manuscrits des Chroniques & les plus anciens & les plus authentiques, entr'autres dans celui de Saint-Germain-des-Prés, qui au lieu du mot *regnoit*, porte ceux-ci, *qui or regne en 1274.* en sorte que ces manuscrits, où d'ailleurs la qualité de Saint ne se trouve pas jointe au nom de Louis IX. fixent d'une manière incontestable à la cinquième année du regne de Philippe le Hardy, l'époque que nous cherchons. Il me paroît assez vraisemblable que Guillaume de Nangis en fut le premier auteur ; d'une part on y retrouve presque mot à mot la traduction qu'il avoit

donnée de sa propre Chronique Latine, d'autre part, le Prologue des Chroniques de Saint-Denys ressemble en plusieurs endroits à celui qu'il avoit mis lui-même à la tête de sa Chronique Françoisé.

Depuis l'époque du commencement de cette traduction, plusieurs Continuations se sont succédées en différens tems ; j'en parlerai après avoir indiqué la suite des Auteurs originaux dont les Chroniques de Saint-Denys nous donnent la traduction : ils ont déjà presque tous été indiqués dans l'énumération que j'ai faite de nos principaux Historiens, & le seul choix qu'on en a fait, doit donner une idée avantageuse du discernement que les Auteurs de la Compilation des Chroniques ont apporté dans leur ouvrage.

* Le premier Historien que nous trouvons, est Aymoin, qui comprend tout ce qu'on lit sur la première Race. Je conviens que Grégoire de Tours & Frédégaire avec ses Continuateurs, sont des auteurs plus dignes de foy, ayant été plus voisins des tems dont ils parlent ; mais cette raison même les

* J'ai supprimé dans l'énumération des Auteurs copiez par les Chroniqueurs de Saint-Denys, beaucoup de détails qui auroient peut-être rebuté un grand nombre de lecteurs ; mais je les rapporterai dans ces notes pour la satisfaction de ceux qui seroient bien aises d'en être instruits, & qui voudroient avoir des preuves plus particulières de ce que j'ai avancé.

*Édit. 2^e Ed.
facile à 1514
qui est celle que
je citerai tout
jours.*

Les *Gesta Francorum* d'Aymoin, depuis le premier chapitre du premier livre, jusqu'au chapitre 67. du 4.^e sont traduits dans les Chroniques de Saint-Denys jusqu'au folio 76. verso, c'est-à-dire, à la mort de Pepin. Mais les Chroniques abrègent quelquefois Aymoin, & quelquefois ajoutent des circonstances empruntées de divers Historiens, ainsi que le Compilateur l'avoit annoncé dans sa Préface. Un des endroits qu'elles ont le plus abrégé, est celui qui regarde le regne de Louis I. fol. 67. 68. & 69. & l'une

des principales augmentations est celle qui concerne le Roy Pepin. On y apprend que ce Prince, pour expier le péché de son pere Charles Martel qui avoit ôté les dixmes aux Eglises, voulut avoir la tête tournée vers l'Orient lorsqu'il seroit enterré. Ce passage a été omis par le sçavant Pere Mabillon, dans les témoignages qu'il a rapportez pour prouver que tous les Fidèles ont été enterrez ayant la tête tournée au couchant, jusqu'au commencement du XVII.^e siècle, où l'usage contraire s'est introduit pour les Prêtres. Ainsi, ce qui fut une marque de pénitence & d'humiliation dans un tems, est devenu pour eux une distinction honorable.

Plusieurs des textes qu'on regarde comme des additions insérées dans le texte d'Aymoin, ont été conservés dans les Chroniques, en y retranchant néanmoins les chartres qui s'y trouvent jointes quelquefois.

G g g g ij

a fait entrer dans des détails qui ne convenoient pas à une Histoire générale: les Compilateurs ont mieux aimé adopter Aymoin, dont l'Histoire a plus de suite & plus de liaison, & qui avoit réduit en un seul corps d'ouvrage tout ce qui se trouvoit d'essentiel dans les Auteurs que je viens de citer, dont il est toujours le copiste ou du moins l'abrégiateur.

A l'égard des commencemens de la seconde Race, il n'y auroit pas à balancer de prendre Eginard* pour le regne de Charlemagne; les Chroniques ont traduit en entier les Annales de cet Auteur depuis l'an 769. jusqu'à l'an 813. on y a ajoûté ce qui concerne personnellement cet Empereur, en traduisant sa vie écrite par le même Historien. Il est vrai qu'on auroit pu se dispenser d'insérer la Chronique de l'Archevêque Turpin, d'après lequel l'expédition d'Espagne contre les Sarrazins a été rapportée; mais on ne vouloit rien omettre, & cet Auteur fabuleux est le seul qu'on ait pour cette partie, vraie ou fausse, de l'Histoire de Charlemagne. Je remarquerai en passant, qu'on y trouve la traduction des chapitres que j'avois découverts dans un Manuscrit de Braine, & qui manquent dans les Imprimez.

*Tome VII. des
Mém. de l'Académie des Belles
Lettres, p. 283.*

L'Histoire de Louis le Débonnaire, qui suit, est copiée de sa vie, par l'Auteur anonyme qui étoit attaché à la Cour à titre d'Astrologue; & l'on ne pouvoit prendre encore un

* La vie de Charlemagne par Eginard jusqu'à la page 95. édition de du Chesne, en y comprenant même le Prologue, est traduite jusqu'au fol. 79. des Chroniques, qui l'ayant quittée pour traduire les Annales du même Auteur, depuis l'an 769. jusqu'à l'an 813. la reprennent au fol. 94. & la continuent jusqu'au fol. 95. *verso*, en y ajoûtant à la fin des circonstances au sujet d'Alcuin, & un fait miraculeux arrivé suivant Ade (c'est Adon) dans le Monastère de Saint-Martin de Tours, que je n'ai pas trouvé dans Eginard.

Les fol. 96. 97. 98. 99. 100. & 101. des Chroniques, contiennent

la traduction de tout ce qu'on lit de Turpin dans le Manuscrit de Braine, intitulé *Vita Karoli Magni*, fol. 111. jusqu'à 20. lesquels ne se trouvent point dans les Imprimez de Turpin.

Les fol. 102. jusqu'à 114. comprennent tout le Turpin imprimé, édition de Reuberus, depuis la dixième ligne du 2.^e chapitre jusqu'à la fin.

Je ne sçais d'où ont été tirez les faits rapportez aux fol. 114. *recto* & *verso*, & 115. *recto*.

Depuis le fol. 115. *verso*, jusqu'au fol. 135. *recto*, est la traduction de l'Historien anonyme de Louis le Débonnaire, compris au 2.^e volume de du Chesne, page 287. jusqu'à 320.

guide plus fidèle & mieux instruit. A l'égard des tems qui suivent, jusqu'à Louis le Gros, que nous avons regardés comme des tems de ténèbres; les Chroniques ont recouru de nouveau à Aymoin*, qu'elles avoient abandonné dans les deux regnes de Charlemagne & de son successeur, qui leur fournissent des autorités plus sûres; & dans cette partie, comme dans la première, les Chroniques rapportent souvent les passages qu'on regarde ordinairement comme des interpolations faites à Aymoin, quelquefois aussi elles ajoutent à cet Historien des faits puisés dans d'autres Auteurs.

C'est ici que l'Historien Glaber auroit pu trouver place, mais comme il a plutôt donné une Histoire universelle qu'une Histoire de France, le Compilateur se contentant d'en avoir tiré quelques faits, n'a pas jugé à propos de le comprendre dans sa Collection. Le laborieux Auteur de la Bibliothèque des Historiens de France n'y a pas fait assez d'attention, quand il a avancé que les Chroniques contenoient la traduction de Glaber. A mesure que les nuages de notre Histoire commencent à se dissiper, les Chroniques deviennent plus instructives & plus lumineuses; elles traduisent tout de suite la vie de Louis le Gros par Suger, le livre intitulé *Gesta Ludovici VII.* que j'attribue au même Auteur, la première partie de l'ouvrage qui a pour titre *Historia Ludovici VII.* l'Histoire^b de

* Je ne sçais d'où a été traduite la première page du regne de Charles le Chauve, mais au fol. 136. verso; on retrouve Aymoin (liv. 5. ch. 21. jusqu'au ch. 50.) qui continue d'être traduit jusqu'au fol. 168. verso, col. 1. c'est-à-dire, au commencement du regne de Louis le Gros, avec les retranchemens & les additions ordinaires aux Chroniqueurs. Les augmentations regardent principalement les vies du Roy Robert & de Henry I. Celles des fol. 161. jusqu'au 166. sont pour la plupart tirées de Guillaume de Jumièges & de quelques Historiens dont on voit des fragmens dans le 4.^e vol. de du Chesne, pag. 87. & 148. jus-

qu'à 150. & 157. jusqu'à 161.

Depuis la fin du fol. 168. verso, jusqu'au fol. 193. verso, les Chroniques de Saint-Denis traduisent toute la vie de Louis le Gros, par Suger. Du Chesne, tome 4. pag. 282. jusqu'à 321.

Au fol. 194. jusqu'au fol. 204. verso, est la traduction des *Gesta Ludovici vij.* puis de l'*Historia Ludovici vij.* Du Chesne, tome 4. p. 390. jusqu'à 419.

^b Les Chroniques de Saint-Denis, depuis le folio 1.^{er} du second volume jusqu'au fol. 35. traduisent la vie de Philippe-Auguste, telle qu'elle a été imprimée au 5.^e tome de du Chesne,

G g g g iij

Philippe-Auguste par Rigord, continuée par Guillaume le Breton, les gestes de Louis VIII, dont le même Guillaume le Breton fut peut-être auteur, les vies de * Saint Louis &

page 1. jusqu'à 67. sous le seul nom de Rigord, quoique la dernière partie ait été composée par Guillaume le Breton. Il y a quelques transpositions, des omissions peu considérables, & une addition contenant les legs pieux faits par Philippe-Auguste mourant, conformes à son Testament que nous avons page 261. du 5.^e tome de du Chesne.

Les Chroniques ont partagé cette vie en trois livres, division qui n'est pas dans le latin.

Au fol. 35. *verso*, jusqu'au fol. 38. *recto*, est la traduction des *Gesta Ludovici viij.* imprimez dans le 5.^e tome de du Chesne, p. 284. jusqu'à 288.

* Au fol. 38. *verso* du 2.^d volume, les Chroniques traduisent jusqu'au fol. 61. *verso*, la vie de Saint Louis par Nangis, qu'on trouve dans le 5.^e tome de du Chesne, depuis la page 326. jusqu'à la page 393. Elles en ont retranché la Préface & quelques autres articles, mais elles en ont ajouté d'autres, tels que celui qui regarde l'amour de Thibaut Comte de Champagne pour la Reine Blanche *, qui se lit au fol. 42. *verso*, col. 2.

* Les Manuscrits de Saint-Germain & de Rothelin, & autres, font mention de Gaces Brules, qui fit des chansons avec le Comte Thibaut pour cette Reine. Ce Poète n'est pas connu dans les Imprimez. Fauchet a cité ce passage des Chroniques, qu'il avoit vu sans doute dans les Manuscrits.

Nous apprenons au fol. 69. *recto*, qu'Andry de Longjumeau étoit le Religieux dont S.^t Louis mourant avoit dit qu'il étoit très-propre à aller prêcher la foy à Tunis. Il n'étoit désigné dans le latin que par ces mots; *Quendam fratrem Ord. Jacobit.* p. 393. Ce trait peut faire juger de l'exactitude

qu'on doit apporter dans la confrontation des Chroniques avec les Historiens originaux.

La vie de Philippe III. par le même Nangis, page 516. jusqu'à 548. du 5.^e tome de du Chesne, est traduite dans les Chroniques; fol. 70. jusqu'à 84. *verso*, avec quelques retranchemens plutôt dans les phrases que dans le fond de l'histoire.

Depuis le fol. 84. *verso*, jusqu'au fol. 145. *recto*, les Chroniques traduisent la Chronique de Nangis & sa première Continuation, imprimées au 3.^e tome du Spicilege folio, p. 47. jusqu'à 102. Parmi un grand nombre de retranchemens considérables qui ont été faits, sur-tout dans la partie des Chroniques qui contient le regne de Philippe IV. il se trouve quelques additions qui ne doivent point être négligées. On peut remarquer celle du fol. 113, où l'Auteur réfute l'opinion de ceux qui prétendent que l'Empereur Henry fut empoisonné avec une Hostie par un Jacobin. L'article qui concerne le procès d'Enguerand de Marigny, mérite encore plus d'attention. Les Chroniques, aux fol. 114. 115. & 116. s'étendent bien plus que Nangis sur cette grande affaire, & paroissent prendre parti contre l'accusé. Il y a encore beaucoup d'omissions dans ce qui concerne les Rois Louis Hutin & Philippe le Long, mais il y en a très-peu sous les regnes de Charles le Bel & de Philippe de Valois.

Les Chroniques depuis le fol. 145. du 2.^d volume jusqu'à la fin, & dans les 34. premiers feuillets du 3.^e vol. renferment une Histoire originale, ou du moins dont nous ne connoissons pas la source.

de Philippe le Hardi son fils, par Guillaume de Nangis, avec la Chronique du même jusqu'à l'an 1301. & sa première Continuation qui se termine à l'an 1340. Comme depuis cette année on ne trouve plus de traductions Françoises de nos Historiens Latins, nous jugeons que tout ce qu'on lit dans l'espace des quarante années qui suivent jusqu'à 1380. est l'ouvrage d'un ou de plusieurs Auteurs qui écrivoient les faits dont ils avoient été les témoins, mais aucun ne nous est connu : quels qu'ils soient, nous pouvons assurer qu'il n'y a point de tems pour lesquels ces monumens historiques nous soient plus précieux, puisqu'ils contiennent un Journal suivi & très-bien détaillé de tous les événemens passés dans l'intérieur du Royaume, dont nous sommes assez mal instruits par les Historiens contemporains. L'horreur de ces événemens, il est vrai, semble mériter un éternel oubli; mais le crime & la vertu sont les objets de l'Histoire, & servent également à l'instruction des hommes.

Après avoir vû dans ce Recueil, depuis l'an 1340. jusqu'à la mort de Charles V. une Histoire originale qui n'est empruntée d'aucun Historien qui soit connu à présent, nous recommandons sous ^a Charles VI. à n'y plus retrouver que des copies d'autres Auteurs; ainsi tout ce qu'on y lit depuis l'an 1380. tems de l'avènement de ce Prince à la Couronne, jusqu'à l'an 1402. n'est que la répétition littérale des mêmes années de l'Histoire de ^b Juvenal des Ursins, comme les vingt autres années qui suivent jusqu'à sa mort, sont tirées mot pour mot de la Chronique de Jean Chartier, c'est-à-

^a L'Auteur qui a écrit la vie de Charles V. a fait mention au fol. 34. de l'avènement de Charles VI. à la Couronne, comme aussi de son Sacre & Couronnement. L'Auteur de la vie de Charles VI. ayant repris les mêmes faits, mais avec beaucoup plus de détails, on peut en conclure que celui qui a extrait la vie de Charles V. insérée dans les Chroniques, n'est pas le même qui avoit écrit la vie de son successeur.

^b Les vingt-deux premières années du regne de Charles VI. dans les Chroniques, sont copiées de l'histoire de ce Prince par Juvenal des Ursins, depuis le commencement de son regne jusqu'à l'an 1402. p. 452. de l'édition de Godefroy, & les vingt années qui restent, sont copiées de la Chronique d'Alain Chartier, ou plutôt de Jacques le Bouvier, dit Berry, dont on a seulement supprimé la Préface.

dire, de tout ce qu'elle contient dans cet espace de temps.

Mais il faut observer que ces deux Historiens ne sont eux-mêmes que les abrégiateurs de la vie de Charles VI. écrite en Latin par un Auteur anonyme qu'on désigne ordinairement par le titre de Moine de S.^t Denys; & comme cet Historien^a avoit écrit du moins l'Histoire du Roy Jean & de Charles V. que nous n'avons plus, ce qui remplit l'espace de trente années sur les quarante pendant lesquelles nous n'avons plus trouvé l'original Latin d'où les Chroniques de Saint-Denis étoient empruntées, il me semble qu'on peut présumer que ces quarante années depuis 1340. jusqu'à 1380. sont extraites du même Moine de Saint-Denis, d'autant plus qu'il y a beaucoup de ressemblance entre la forme dans laquelle l'Histoire de cet intervalle est écrite, & celle qu'on trouve sous le regne de Charles VI. l'une & l'autre étant une espèce de Journal. Ce Moine de Saint-Denis enfin a presque toujours été regardé comme un Chroniqueur de France, & il s'étoit trouvé par des ordres supérieurs, à toutes les occasions importantes, soit de la guerre, soit des négociations, & aux principales cérémonies. Rien ne seroit plus capable de donner une grande autorité aux Chroniques de Saint-Denis pour ces quarante années, que de supposer, comme il y a tout lieu de le croire, qu'elles ont été empruntées du Moine de Saint-Denis, l'Auteur le plus exact, le mieux instruit & le plus fidèle que nous ayons; rien aussi ne seroit plus propre à nous consoler de la perte que nous avons faite de son Histoire du Roy Jean & de Charles V. que de penser que le précis nous en auroit été conservé dans les Chroniques.

^b L'Histoire de Charles VII. est prise toute entière dans celle de Jean Chartier, & comme l'on y a conservé la Préface

^a Il dit lui-même en termes formels dans son Histoire de Charles VI. qu'il avoit composé celle de Charles V. & il donne à entendre qu'il avoit aussi composé celle du Roy Jean.

^b Toute l'Histoire de Charles VII. fol. 96. jusqu'à 187. est la même que

celle de Jean Chartier, imprimée par Godefroy; la Préface de l'Auteur y a été conservée, & il n'y a de différence dans la diction, qu'autant qu'il s'en trouve d'ordinaire entre les divers manuscrits d'un même ouvrage.

de l'Auteur,

de l'Auteur, qui se dit *Chroniqueur du Royaume à ce commis par le Roy*, on ne peut douter que sa première destination, dès le tems où elle a été entreprise, ne fût de servir de suite aux Chroniques de Saint-Denys.

* C'est au regne de ce Prince que finit la première édition des Chroniques. Dans les éditions postérieures elles ont été augmentées des vies de Louis XI. & de Charles VIII. & d'une partie de celle de Louis XII.

† La vie de Louis XI. dans ces Imprimez est copiée sur la Chronique de ce Prince, appelée très-mal à propos *Chronique scandaleuse*, & imprimée sous ce titre par M. Godefroy, au lieu de celui de *Chronique additionnée*, qui lui avoit été donné avec plus de raison par celui qui la fit imprimer à la suite de Monstrelet. Je crois que la plus grande partie a été composée par Jean Castel Chroniqueur de Louis XI.

‡ L'Histoire de Charles VIII. n'a point été copiée sur la

* Tout ce qu'on voit dans les Chroniques de Saint-Denys, depuis le fol. 186. verso, jusqu'au fol. 188. verso, se trouve pareillement dans la Chronique de Louis XI. édition de Godefroy, pages 6. 7. 13. 16. 17. 18. 19. & 20.

† Ce qu'on lit sous les années 1462. & 1463. fol. 188. & 189. des Chroniques, est imprimé de même dans la Chronique Martinienne, sous ces mêmes dates.

‡ Depuis le fol. 189. jusqu'au fol. 246. les Chroniques de Saint-Denys sont entièrement conformes à la Chronique scandaleuse de Louis XI. de l'édition de Godefroy, à celle qui est à la suite de Monstrelet, & à celle qui a été insérée dans la Chronique Martinienne, si ce n'est que la Chronique scandaleuse ajoutée à Monstrelet, contient sous l'année 1471. fol. 37. & 38. un chapitre entier, qui n'est point dans les autres éditions.

La raison qui m'a porté à attribuer
Mem. Tome XV.

la Chronique de Louis XI. à Jean Castel, c'est qu'il est nommé au titre de la Chronique Martinienne comme étant l'Auteur qui, dans cette Collection, précède l'ouvrage de Gaguin qui a écrit la vie de Charles VIII. laquelle se trouve après la Chronique de Louis XI. Cependant Castel n'a pu écrire l'Histoire complète de ce Prince, qui lui a survécu de plusieurs années.

J'examinerai une autre fois en quel endroit commence la partie de cette Chronique qui lui appartient, & à quelle année il l'a finie.

‡ Les Chroniques de Saint-Denys, fol. 247. jusqu'au fol. 264. suivent si exactement tout ce qui est contenu dans la Chronique de Pierre Desfrey sous Charles VIII. imprimée à la suite de Monstrelet, que comme il y a dans cette dernière un vuide de neuf années depuis 1485. jusqu'à 1494. il se trouve une lacune pareille sous les mêmes années dans les Chroniques

H h h h

Chronique de Gaguin contenue dans la Chronique Martinienne, ainsi que le titre des Chroniques de Saint-Denys le porte, & que le P. le Long l'a dit sur la foy de ce titre; mais elle est tirée mot pour mot de la Chronique de Pierre Desfrey, lequel à la vérité a quelquefois copié la Chronique de Gaguin, telle qu'elle se trouve insérée dans la Chronique Martinienne, mais l'a augmentée de beaucoup.

L'Histoire de Louis XII. contient à peu de chose près ce qu'on lit dans la Chronique de Gaguin, contenue dans la Chronique Martinienne depuis l'an 1497. jusqu'à l'an 1500. où finit cette dernière Chronique. Les années qui restent jusqu'à l'an 1513. qui est la dernière dont les Chroniques de Saint-Denys donnent l'histoire, n'est qu'un abrégé très-court de la Chronique de Desfrey dans cet intervalle. Il semble que l'Auteur ^a écrivoit à mesure que les événemens se passaient, & que son âge ne lui permettoit guères d'espérer qu'il verroit la fin de ceux dont il avoit rapporté les commencemens, puisqu'il ^b en abandonne le soin aux Ecrivains qui en étoient chargez.

de Saint-Denys. L'une & l'autre citent Gaguin plusieurs fois, ce qui fait voir assez qu'elles n'étoient point copiées d'après cet Historien; il est vrai qu'il fournit le supplément qu'on voit fol. 262. & 263. contenant le détail des funérailles de Charles VIII.

Tout ce qu'on lit au fol. 264. des Chroniques de Saint-Denys, où commence le regne de Louis XII. jusqu'au fol. 269. est tiré à peu de chose près de la Chronique de Gaguin, contenue dans la Martinienne depuis l'an 1497. jusqu'à l'an 1500. où finit cette Chronique Martinienne, édition de Verard.

Depuis le fol. 269. jusqu'au fol. 276. & dernier, c'est-à-dire, depuis l'an 1500. jusqu'à l'an 1513. & dernier, les Chroniques de Saint-Denys reprennent la Chronique de Desfrey à

la suite de Monstrelet, mais elles n'en donnent qu'un abrégé très-court, auquel elles ajoutent seulement le récit des cérémonies observées aux funérailles de la Reine Anne de Bretagne, en l'année 1513. qui est la dernière dont les Chroniques ayent rapporté l'histoire.

On observera que l'Auteur des Chroniques de Saint-Denys cite au fol. 272. *recto*, la Mer des Histoires.

^a Les Chroniques de Saint-Denys, fol. 176. & dernier, après le détail des funérailles d'Anne de Bretagne, finissent ainsi : *Au mois de Avril 1513. avant Pasques furent criées & publiées trêves à Paris entre le très-Chrestien Roy de France Louis XII. de ce nom, & Ferdinand Roy d'Aragon & les Espagnols.*

^b L'Auteur des Chroniques de

Avant que de m'expliquer au sujet des Chroniques de Saint-Denys, je transcrirai le jugement que le sçavant Pere de Long en a porté dans sa Bibliothèque des Historiens de France, n.º 7274. *Les Chroniques de Saint-Denys*, dit-il, *sont remplies de fables, du moins dans le commencement de la Monarchie; elles ont été cependant, continue-t-il, la source où ont puisé la plupart des Auteurs modernes qui ont écrit l'Histoire générale de France, ce qui est la cause des fautes qui se trouvent dans leurs ouvrages.* Pour moi, il me semble que si quelques Auteurs ont erré par une confiance trop aveugle pour ces Chroniques, on a donné, en les décriant, dans une extrémité beaucoup plus vicieuse, & qu'il s'en faut beaucoup qu'elles ne méritent l'espece de mépris où elles sont tombées depuis plus d'un siècle. Pour en juger sainement, il faut réfléchir sur l'intention qu'on a eue en les écrivant, & se transporter aux siècles où elles ont été composées. On se proposoit de rassembler dans un même recueil tout ce qui étoit répandu dans plusieurs volumes, & de n'omettre aucuns des faits principaux, de quelque nature qu'ils fussent. On se faisoit sur-tout une religion de ne rien perdre de certaines traditions conservées dans les Eglises, & principalement des miracles, qui en entretenant la pieuse crédulité des Fidèles, sembloient être propres à échauffer leur dévotion. Pour remplir ce projet, que pouvoit-on faire de mieux que de choisir les Historiens les plus anciens, les plus accréditez, les plus étendus, & de tirer des autres morceaux historiques tout ce qui pouvoit y servir de supplément! c'est ce qu'on a fait. J'ose avancer que si ces Chroniques étoient imprimées avec les

Saint-Denys ayant fait le récit des choses arrivées en 1513. dit, folio 274. verso, col. 2. *Autres plusieurs choses furent faictes & advenues en cedit an 1513. lesquelles je délaisse pour plus amplement descrire & reciter à ceux qui pourront veoir la fin des choses commencées, & qui ont charge de ce faire.*

Ibid. plus bas, on lit: « Les Suyffes se sont longuement tenus obstinez » contre icelui très-Chrestien Roy, « lequel par sa bonne prudence y a » transmis & envoyé le bien saige & » très-noble Prince & très-valeureux » Seigneur & Duc de Bourbon, pour » faire ainsi qu'il appartient, & comme » il scaura bien faire. »

H h h h ij.

corrections & les restitutions nécessaires, on pourroit presque avec cette seule lecture acquérir une connoissance suffisante de notre Histoire; il ne seroit pas même besoin de beaucoup de discernement & de critique pour démêler les faits véritables d'avec ceux qui doivent être rejettez comme faux; car je ne prétends pas dissimuler qu'il y en a beaucoup de cette espece, mais je pense que l'on ne peut sans injustice en faire un crime aux Chroniqueurs de Saint-Denys, qui ont traduit fidèlement ce qu'ils trouvoient dans les Auteurs originaux. Au reste, toutes les traductions qui sont entrées dans les Chroniques de Saint-Denys, n'ont pas été faites avec une égale exactitude. Quelquefois elles ajoutent au texte Latin, quelquefois elles y font des retranchemens; d'autres fois elles copient jusqu'aux termes dont l'Ecrivain original s'étoit servi en parlant de lui-même, en sorte que des lecteurs peu attentifs pourroient attribuer à la personne du Traducteur ce qui appartient à celle de l'Auteur, dont il rend trop littéralement les expressions.

Les Chroniques de Saint-Denys ont été plusieurs fois imprimées, & toujours en caractères Gothiques; la première édition est celle de Paris chez Bonhomme en 1476. en trois volumes f.º dont le dernier finit à la mort de Charles V L. en 1461. On en trouve une autre finissant à la même année, avec la même date & le même nom d'Imprimeur, & dont le caractère & la distribution des pages sont néanmoins très-différens. Deux éditions faites ainsi tout à la fois, peuvent faire juger du débit prodigieux qui fut fait alors des exemplaires de la Chronique de Saint-Denys; elles ont depuis été réimprimées à Paris en trois volumes in-folio, le 10. de Septembre 1493. par Antoine Verard, & en 1514. chez Guillaume Eustache.

*Tom. 1. f.º 77.
édit. d' Eustache.
Tom. 1. f.º 25.
même édition.*

Toutes ces éditions copiées les unes sur les autres, sont remplies de fautes, sur-tout pour les noms propres & les noms de lieux; je n'en veux point donner d'autre exemple que le nom d'Eginard travesti en celui d'Eginaux, & le nom de

Vermandois en celui de Veamaulx. L'édition de Bönhomme est précédée d'une Epître adressée au Roy Charles VII. qui se trouve aussi dans les éditions postérieures, mais sous le nom de Charles VIII.

A l'égard des Manuscrits des Chroniques de Saint-Denys, il n'y a presque point de bibliothèque un peu considérable où l'on n'en ait conservé quelqu'un, mais la Bibliothèque du Roy en renferme peut-être plus elle seule que toutes les autres ensemble. Je ne puis entrer dans le détail qui seroit nécessaire pour faire connoître ceux qui appartiennent à M. Chauvelin, à M. l'Abbé de Rothelin, à M. de Sardiere, à M. Lancelot, à M. Gagnat Avocat, & autres personnes curieuses; je me contenterai même d'indiquer ceux de Saint-Germain-des-Prés, qui sont rangez sous les numeros 142. 143. 151. 1462. & 1464. & ceux du Roy, n.º 8298. 8298.¹ 8299. 8299.² 8299.³ 8300.¹ 8301. 8303. 8304. 8305. 8305.² 8305.³ 8306. 8307. 8308. 8309. 8310. & 8311. & dans tout ce nombre je n'en choisirai que deux dont je donnerai une notice particulière, sçavoir, celui de Saint-Germain, numero 1462. & celui du Roy, numero 8305.¹ qui méritent d'être distinguez des autres, autant par leur antiquité que par la fidélité de leur texte.

Le Manuscrit des Chroniques de Saint-Denys, n.º 1462. de S.^t Germain-des-Prés, est un f.º p.º relié en bois couvert de peau; il a été écrit dans le milieu du XIV.^e siècle, sur vélin, & à deux colomnes, & contient quatre cens dix-huit feuillets d'écriture, faisant huit cens trente-six pages. Il est orné de vignettes & de huit miniatures curieuses pour les habillemens & les armures qu'elles représentent; elles sont dessinées très-proprement, eu égard au goût du siècle où elles ont été peintes.

On voit par ce qui a été écrit au commencement de ce M.S. dans le XV.^e & dans le XVI.^e siècle, qu'il a appartenu à M.^{re} Tanneguy du Châstel Vicomte de Bellière & Seigneur

H h h h iij

de Châtillon-sur-Indre *, & qu'en 1601. il appartenoit à Philippe des Portes Abbé de Tiron; il a passé depuis dans la bibliothèque de M. le Chancelier Séguier, & ensuite dans celle de M. de Coiffin Evêque de Metz, qui l'a légué avec les autres MSS. à la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, dépôt digne de conserver un monument de cette importance, tant par le bon usage qu'en peuvent faire les sçavans Religieux de ce Monastère, que par la facilité avec laquelle on y communique aux gens de Lettres des richesses qu'il renferme.

Ce Manuscrit commence par un Prologue, qui est le même dont j'ai donné l'extrait dans la note* de la page 600. & qui se lit dans presque tous les Manuscrits, quoiqu'il n'ait jamais été imprimé; je remarquerai que dans ce Manuscrit il est composé de deux parties, dont la première est intitulée *Prologue des Chroniques de France*, & l'autre, *Prologue de l'Auteur*. Je ne vois pas sur quoi cette distinction est fondée, d'autant plus qu'elle n'est appuyée d'aucun autre M.S. & que dans quelques-uns de ceux de la Bibliothèque du Roy, n.º 8301. on lit en tête ce titre: *Le Prologue de l'Auteur qui translatà les Chroniques de France de Latin en François*. Ensuite commence au folio 2. verso, l'Histoire des François, à remonter jusqu'au regne de Priam, quatre cens quatorze ans avant la fondation de Rome. Cette Histoire continuée de regne en regne sans interruption, se termine à la mort du Roy Philippe de Valois, arrivée l'année 1350. qui paroît avoir précédé de peu de tems celle où le Manuscrit a été écrit.

Le Manuscrit du Roy, n.º 8305. qui avoit appartenu à M. de Colbert, n.º 350. est un in-folio relié en bois couvert de velours rouge, écrit à deux colonnes sur vélin, en partie dans le commencement du xiv.º siècle, & en partie sur la fin du même siècle; il contient quatre cens vingt-cinq feuillets ou huit cens cinquante pages.

* La Châtellenie de Châtillon-sur-Indre fut transportée par Louis XI. en 1472. à Tanneguy du Chastel Grand-Ecuyer de France. *Histoire Général.* tome 8. page 489.

Les miniatures dont il est orné, sont en plus grand nombre que celles du Manuscrit de Saint-Germain, & sont encore & plus belles & plus curieuses. Je remarque dans la première un Prélat croisé & mitré; c'est peut-être Suger qui est représenté debout, dans l'attitude d'un Supérieur au milieu de deux Religieux Bénédictins qui agissent comme par ses ordres; l'un semble collationner deux livres qu'il a devant les yeux, & l'autre copie un papier qui est à côté de lui. Il y auroit plusieurs observations à faire sur les cérémonies, les habillemens & les armures que ces miniatures représentent.

Les Chroniques de Saint-Denys, conformes à peu-près au précédent Manuscrit, ne s'étendoient dans celui-ci que jusqu'à l'année 1316. qui ne doit pas être antérieure de beaucoup à celle dans laquelle le Manuscrit a été écrit. Tout ce qu'on y lit depuis le feuillet CCLXXX. jusqu'à la mort de Charles V. en 1380. qui le termine, a été ajouté depuis, ainsi que le caractère de l'écriture, le goût des miniatures & les chiffres qui ne sont plus écrits en rouge, comme dans les feuillets qui précèdent, le prouvent à la première inspection. Il n'est pas aisé de décider entre ce Manuscrit & celui de Saint-Germain, lequel mérite la préférence; mais je crois que quiconque voudra donner une édition exacte des Chroniques de S.^t Denys, ne doit jamais perdre de vue ces deux précieux exemplaires: outre qu'il y verra l'ancien langage rendu fidèlement, il pourra y trouver des particularités qui ne seront point à négliger, si l'on en juge par l'article de la vie de Saint-Louis où il est parlé de l'amour du Comte de Champagne pour la Reine Blanche. Gaces Brulez un de nos plus anciens Poètes, dont les Imprimez ne font aucune mention, est nommé dans le Manuscrit de Saint-Germain, comme le compagnon des travaux poétiques du Comte Thibaut.

Enfin je suis convaincu qu'avec le secours de ces deux Manuscrits seuls, il n'y a point de difficultés dans le texte des Chroniques qui ne disparoissent, & point de leçon si corrompue que l'on ne puisse restituer aisément; j'en excepte cependant les noms propres & les noms de lieux, qui ont été

défiguréz par les diverses façons dont on les a prononcez dans des tems & des pays différens, & ce défaut même est encore aisé à réparer, en conférant le texte François sur les originaux Latins traduits dans les Chroniques.

Je ne parle point de la division de l'ouvrage entier en divers livres, & des livres en plusieurs chapitres; elle est variée en tant de manières différentes, qu'il faudroit en faire pour chaque Manuscrit un article séparé, dont le détail ne feroit qu'ennuyer.

J'espère dans un autre Mémoire reprendre depuis le regne de Charles VII. l'histoire de nos principaux Monumens historiques & des Auteurs qui ont été décorés du titre d'Historiographes de France, pour la continuer jusqu'au dernier siècle.



MEMOIRE

M E M O I R E

*Sur les Épreuves par le Duel & par les Elémens,
communément appelées JUGEMENS DE DIEU,
par nos anciens François.*

Par M. DUCLOS.

C E ne sont pas toujours les points d'Histoire traités par un plus grand nombre d'Auteurs, qui sont les mieux éclaircis; les Historiens sont souvent les échos les uns des autres. Un lecteur après avoir parcouru une Histoire, la retrouve à peu-près la même dans un autre Historien, ou s'il y remarque quelques endroits opposés, il manque souvent de moyens pour discerner la vérité; ainsi il lira plusieurs Auteurs, ou sans rien apprendre de nouveau, ou sans éclaircir ce qui sera douteux ou contradictoire.

Si les faits sont obscurs, on trouve encore moins de lumière sur ce qui concerne les usages d'une ancienne Nation: l'obscurité qu'on rencontre à cet égard dans l'Histoire, vient de ce que les Auteurs qui écrivent celle de leur tems, ne s'avisent guères d'expliquer les usages connus auxquels sont relatifs les faits qu'ils rapportent; mais leurs ouvrages venant à passer à la postérité, & ces usages étant abolis ou changez, on trouve beaucoup d'obscurité dans des choses qui étoient fort claires pour des contemporains. C'est ainsi que la lettre la plus simple d'un ami à un autre, seroit souvent une énigme pour un tiers.

Rien ne justifie mieux ma réflexion, que l'histoire d'un peuple étranger. L'éloignement des lieux fait à notre égard le même effet que celui des tems; de là vient que ceux qui entreprennent d'écrire l'histoire d'une Nation étrangère, commencent par nous donner une idée de ses mœurs & de ses coutumes: ils sentent que sans cette connoissance nous

Mem. Tome XV.

liii

ne serions pas en état d'entendre la plupart des faits qu'ils ont à rapporter, & les Ecrivains entrent à ce sujet dans des détails d'autant plus grands que le peuple dont ils veulent parler est plus éloigné, & par conséquent plus étranger pour nous. L'éloignement des tems nous rend aujourd'hui notre propre Nation étrangère, & nous ne connoissons qu'imparfaitement nos ancêtres. Les Commentateurs cherchent en vain à dissiper ces ténèbres ; avec beaucoup de travail & d'esprit ils nous donnent des conjectures, & non pas des lumières ; peut-être même en coûteroit-il moins pour trouver la vérité, que pour former des conjectures aussi subtiles.

Parmi les coutumes qui ont régné anciennement dans la Monarchie, il n'y en a peut-être point de plus singulières & de moins éclaircies que les Epreuves dont on appuyoit le Serment dans les affaires douteuses, soit civiles, soit criminelles. Les Juges déferoient alors le Serment à l'accusé, qui pour preuve de la vérité de son affirmation, subissoit quelques-unes des Epreuves dont je vais parler. Ces jugemens étoient nommez *Jugemens de Dieu*, parce que l'on étoit persuadé que l'événement de ces épreuves, qui auroit pu en toute autre occasion être imputé au hazard, étoit dans celle-ci un jugement formel par lequel Dieu faisoit connoître clairement la vérité en punissant le parjure.

Les Auteurs qui parlent de ces épreuves, rapportent simplement des faits sans liaison, souvent contradictoires, & plus propres à faire naître les doutes qu'à les résoudre.

Je vais tâcher d'éclaircir ce point d'Histoire, & pour le traiter avec plus d'ordre, j'exposerai sommairement ce qui se pratiquoit dans les épreuves ; j'examinerai ensuite quel jugement on en peut porter.

Lorsque les Romains s'emparèrent des Gaules, ils trouvèrent des peuples barbares, & qui par conséquent ne devoient pas être encore assez corrompus pour avoir beaucoup multiplié les loix, qui ne naissent qu'avec les crimes ; mais les Romains qui vouloient que leur Empire ne fût qu'un grand corps gouverné par un même esprit, portoient par-tout

leurs loix avec leurs conquêtes; ils y assujettirent les Gaulois, & ce fut peut-être à ces loix que ceux-ci dûrent la première connoissance des crimes, du moins des crimes réfléchis. D'ailleurs ces barbares frappés d'admiration pour les Romains, voulurent les imiter; ils cherchèrent à se polir, & le premier pas vers la politesse n'est que trop souvent contre l'innocence; ils affectèrent le luxe de leurs vainqueurs, ils ne songèrent plus à secouer le joug, & ils devinrent polis & esclaves; ainsi la Gaule étoit devenue toute Romaine lorsque les Francs s'en emparèrent.

Les Francs assez semblables aux anciens Gaulois, bernoient leurs loix à quelques usages qu'ils avoient reçus de leurs ancêtres: il suffit de jeter les yeux sur le Code des loix antiques, pour juger de leurs mœurs; tous les cas détaillés ou prévus, ne sont que des larcins, des querelles, & tout ce qui peut naître de la violence.

Nos premiers Rois en conservant leurs usages, laissèrent vivre suivant la loy Romaine les Gaulois & les Romains, qui ne formoient alors qu'un peuple dans les Gaules.

Cependant le mélange des peuples fit qu'insensiblement les vainqueurs empruntèrent les loix des vaincus, & ceux-ci adoptant plusieurs usages des vainqueurs, il y en eut qui leur furent absolument communs: tels étoient ceux qui concernoient les épreuves comprises sous le nom général de *Jugemens de Dieu*.

Les Francs avant que d'avoir l'usage de l'écriture, & même depuis, se servoient plus dans leurs procès, de témoins que de titres; mais soit que le nombre des témoins ne fût pas suffisant, ou leur témoignage assez clair, les affaires paroissent souvent douteuses: c'étoit dans ces occasions que l'on recouroit au Serment & aux Épreuves. Il y en avoit de bien des especes, mais elles se rapportoient toutes à trois principales, sçavoir, le Serment, le Duel & l'Ordalie, ou l'épreuve par les Elémens.

Le Serment, qu'on nommoit aussi *Purgation canonique*, se

faisoit de plusieurs manières. L'accusé^a prenant une poignée d'épis, les jettoit en l'air en attestant le Ciel de son innocence. Quelquefois une lance à la main il déclaroit qu'il étoit prêt à soutenir par le fer ce qu'il affirmoit par serment; mais l'usage le plus ordinaire & le seul qui subsista dans la suite, étoit de jurer sur un Tombeau, sur des Reliques, sur l'Autel ou sur les Evangiles.

Quand il s'agissoit d'une accusation grave formée par plusieurs témoins, mais dont le nombre étoit moindre que celui que la loy exigeoit, ils ne pouvoient former qu'une présomption plus ou moins grande suivant le nombre des accusateurs. Ce cas étoit d'autant plus fréquent, que la loy pour convaincre un accusé, exigeoit beaucoup de témoins. Il en falloit soixante-douze contre un Evêque, quarante contre un Prêtre, plus ou moins contre un Laïque suivant la qualité de l'accusé ou la gravité de l'accusation. Lorsque ce nombre n'étoit pas complet, l'accusé ne pouvoit être condamné, mais il étoit obligé de présenter plusieurs personnes, ou le Juge les nommoit d'office, & en fixoit le nombre suivant celui des accusateurs, mais ordinairement à douze^b; ces témoins attestoient l'innocence de l'accusé, ou, ce qu'il est plus raisonnable de penser, certifioient qu'ils le croyoient incapable du crime dont on l'accusoit, & par là formoient en sa faveur une présomption d'innocence capable de détruire ou de balancer l'accusation intentée contre lui. Nous trouvons dans l'Histoire un exemple bien singulier d'un pareil serment.

Gontran Roy de Bourgogne faisant difficulté de reconnaître Clotaire II. pour fils de Chilperic son frere, Frédégonde mere de Clotaire non seulement jura que son fils étoit légitime, mais fit jurer la même chose par trois Evêques & trois cens autres témoins; Gontran n'hésita plus à

^a *Jurator vel Sacramentalis.*

^b *Conjuratores, Compurgatores vocabantur. Vide decretum Childeberti Regis, Duodecim personis se ex hoc sacramento exuat: Leges Burgund.*

tit. 8. Cum duodecim juret: Leges Bojor. tit. 8. §. 3. Cum duodecim Sacramentalibus juret de lite sua: Leges Frifonum, tit. 14. Sua duodecima manu juret.

reconnoître Clotaire pour son neveu : s'il formoit des doutes, il n'étoit pas du moins fort difficile sur les preuves.

Quelques loix exigeoient que dans une accusation d'adultère, l'accusée fit jurer avec elle des témoins de son sexe. Etoit-ce de la part de la loy, faveur ou sévérité ?

On trouve aussi plusieurs occasions où l'accusateur pouvoit présenter une partie des témoins qui devoient jurer avec l'accusé, de façon cependant que celui-ci pût en récuser deux de trois. Mais comment un accusateur pouvoit-il fournir à son adversaire les témoins de son innocence ? cela paroît d'abord contradictoire. Pour résoudre la difficulté il suffit d'observer, comme nous l'avons déjà établi, que les témoins qui s'unissoient au serment de l'accusé, juroient simplement qu'ils le croyoient innocent, & fortifioient leur affirmation de motifs plus ou moins forts suivant la confiance qu'ils avoient en sa probité ; ainsi l'accusateur exigeoit que tels & tels qui étoient à portée de connoître les mœurs & le caractère de l'accusé, fussent interrogés ; ou bien l'accusé étant sûr de son innocence & de sa réputation, & dans des cas où son accusateur n'avoit point de témoins, il le défioit d'en trouver, en se réservant toujours le droit de récusation.

Il est certain que la religion du serment étoit en grande vénération chez ces peuples ; ils avoient peine à supposer qu'on osât être parjure ; mais en louant ce sentiment, on ne sçauroit assez admirer par quelles ridicules & basses pratiques ils croyoient qu'on pouvoit en éluder l'effet.

Le Roy Robert voulant exiger un serment de ses Sujets, & craignant aussi de les exposer au châtiment du parjure, les fit jurer sur une Châsse sans Reliques ; comme si le témoignage de la conscience n'étoit pas le véritable serment, dont le reste n'est que l'appareil. C'étoit avoir une idée bien grossière & bien fausse du Dieu d'Esprit & de Vérité.

Quelquefois malgré le serment de l'accusé, l'accusateur persistoit dans son accusation ; alors l'accusateur pour preuve de la vérité, & l'accusé pour preuve de son innocence, ou tous deux ensemble demandoient le combat. Il falloit y être

liii iij

autorisé par sentence du Juge; s'il jugeoit qu'il échéoit gage de bataille, l'accusé jettoit un gage, qui d'ordinaire étoit un gand; ce gage étoit relevé par le Juge ou par l'accusateur avec permission du Juge; ensuite les combattans étoient constitués prisonniers, ou remis à la garde de gens qui en répondoient. Les gages étant reçus, les parties ne pouvoient plus s'accommoder que du consentement du Juge, qu'ils n'obtenoient qu'avec peine & en payant l'amende que le Seigneur avoit droit de prétendre sur les biens ou la succession du vaincu. Si avant le combat l'un des deux s'enfuyoit, il étoit déclaré infame, & convaincu du crime, ou d'accusation calomnieuse.

Le Juge fixoit le jour, le lieu & la durée du combat, régloit & visitoit les armes, il faisoit deshabiller les combattans pour sçavoir s'il n'y avoit ni fraude ni charme, car on croyoit aussi aux charmes, il leur partageoit le soleil & l'avantage du champ de bataille.

Avant que d'entrer en lice on dépoisoit des gages devant le Juge, pour tenir lieu de l'amende du vaincu; on faisoit la bénédiction des armes avec des prières dont nous avons encore les formules, & les combattans après s'être donné réciproquement plusieurs démentis, en venoient aux mains. Le tems du combat étant expiré, ou durant jusqu'à la nuit avec un succès égal, l'accusé étoit regardé comme vainqueur. La peine du vaincu étoit celle qu'eût méritée le crime dont il étoit question.

La preuve par le Duel étoit ordinairement celle des Nobles, mais les Ecclésiastiques, les malades, les estropiez, les jeunes gens au-dessous de vingt-un ans, & les hommes au-dessus de soixante, en étoient dispensés, quelquefois on le leur permettoit, & quelquefois on les obligeoit de faire combattre un champion à leur place.

* Les champions étoient des braves de profession, qui

*Vide Speculum
Saxoniarum, l. 1.
art. 63.*

*Voyez l'Eclat
de 1306. rendu
par Philippe IV.
dit le Bel.*

* *Vide Constit. Sic. lib. 2. tit. 37. Beaumanoir, cap. 61. Assi Hierosol. cap. 97. & præsertim vetera urbis Ambianensis usatica, & consuetudines Normannia, cap. 68. Vide Statuta Sancti Ludovici.*

pour une somme d'argent entroient en lice pour quelqu'un dispensé du combat; les femmes en pouvoient aussi employer. Les champions étoient réputés infames, ils combattoient toujours à pied avec un habit & des armes qui leur étoient particulières. Celui qui les employoit, restoit en ôtage, & si son champion étoit vaincu, l'un & l'autre subissoient la même peine. La condition des champions dans quelques endroits étoit encore plus dure, car ils avoient le poing coupé, ou étoient mis à mort, quoique celui qui les avoit employez en fût quitte pour une amende, quand il ne s'agissoit pas de crime capital. Le champion qui avoit été vaincu & à qui l'on avoit fait grace, ne pouvoit plus combattre qu'à son corps défendant, ainsi aucun ne pouvoit continuer cette profession que par une suite de victoires. L'accusé pouvoit seul employer un champion, car l'accusateur devoit combattre en personne.

Gontran Roy de Bourgogne ayant trouvé dans une forêt un Buffle nouvellement tué, un Garde du bois en accusa un Chambellan; celui-ci niant le fait, Gontran voulut que le duel en décidât, & obligea le Chambellan qui étoit âgé & infirme, de faire combattre son neveu à sa place. Ce jeune homme blessa & terrassa le Garde; mais voulant le désarmer, il s'enferra lui-même dans l'épée de son ennemi, & tomba mort; son oncle voulut s'enfuir, mais il fut arrêté & lapidé sur le champ. Cet exemple pourroit prouver que la peine du vaincu comme parjure, étoit plus sévère que celle qu'eût méritée le crime dont il s'agissoit, d'autant qu'il ne paroît pas que celui du Chambellan eût mérité la mort chez des peuples où la peine des crimes capitaux se rachetoit par des amendes.

Outre les dispenses de condition & d'état, il y avoit quelques circonstances qui empêchoient le Duel, elles sont rapportées dans les loix faites à ce sujet; mais rien ne pouvoit en dispenser quand on étoit accusé de trahison, les Princes du Sang même étoient obligés au combat *.

*Vide Statuta
Sancti Ludovici.*

* Car si vilains cas sont si vilains que nul épargnement ne dût être envers celui qui accuse. *Voyez Beaumanoir.*

La preuve par le Duel étoit si commune & devint si fort du goût de ces tems-là, qu'après avoir été employée dans les affaires criminelles, on s'en servit indifféremment pour décider toutes sortes de questions, soit publiques, soit particulières. S'il s'élevoit une dispute sur la propriété d'un fonds, sur l'état d'une personne; si le droit n'étoit pas bien clair de part & d'autre, on prenoit des champions pour l'éclaircir.

L'Empereur Othon I. vers l'an 968. ayant consulté les Docteurs pour sçavoir si en ligne directe la représentation devoit avoir lieu, comme ils étoient de différens avis, on nomma deux braves pour décider ce point de Droit : l'avantage étant demeuré à celui qui soutenoit la représentation, l'Empereur ordonna qu'elle eût lieu à l'avenir.

Les épreuves auxquelles recouroient ceux qui ne portoient pas les armes, étoient toutes comprises dans l'Ordalie.

L'Ordalie, terme Saxon, ne signifioit originairement qu'un jugement en général; mais comme les épreuves passoient pour les jugemens par excellence, jusque-là qu'on les nommoit *Jugemens de Dieu*, on ne l'appliqua qu'à ces derniers, & l'usage le détermina dans la suite aux seules épreuves par les élémens, & à toutes celles dont usoit le peuple.

- La première, & celle dont se servoient aussi les Nobles, les Prêtres & autres personnes libres qu'on dispensoit du combat, étoit la preuve par le fer ardent; c'étoit une barre de fer d'environ trois livres pesant, ce fer étoit benî avec plusieurs cérémonies, & gardé dans une Eglise qui en avoit le droit, car toutes ne l'avoient pas, & c'étoit une distinction aussi utile qu'honorable, car avant que de toucher le fer on payoit un droit à l'Eglise où se faisoit l'épreuve.

L'accusé après avoir jeûné trois jours au pain & à l'eau, entendoit la Messe, il y communioit, & faisoit avant que de recevoir l'Eucharistie, serment de son innocence; il étoit conduit à l'endroit de l'Eglise destiné à faire l'épreuve, on lui jettoit de l'eau benite, il en buvoit même; ensuite il prenoit le fer qu'on avoit fait rougir plus ou moins selon les

les présomptions & la gravité du crime, il le soulevoit deux ou trois fois, ou le portoit plus ou moins loin, suivant la sentence. Pendant cette opération les Prêtres récitoient les prières qui étoient d'usage; on lui mettoit ensuite la main dans un sac que l'on fermoit exactement, & sur lequel le Juge & la partie adverse apposoient leurs sceaux, pour les lever trois jours après; alors s'il ne paroissoit point de marque de brûlure, ou, ce qu'il est important de remarquer, suivant la nature & à l'inspection de la playe, l'accusé étoit absous ou déclaré coupable.

La même épreuve se faisoit encore en mettant la main dans un gantelet de fer rouge, ou en marchant sur des barres de fer jusqu'au nombre de douze, mais ordinairement de neuf.

L'épreuve par l'eau bouillante se faisoit avec les mêmes cérémonies, en plongeant la main dans une cuve, pour y prendre un anneau qui y étoit suspendu plus ou moins profondément.

Le Pape Estienne V. condamna toutes ces épreuves comme fausses & superstitieuses, & Frédéric II. les défendit comme folles & ridicules.

*In Constitutione
Neapol. tit. 3 1.
de Legibus pari-
bilibus.*

L'épreuve par l'eau froide, qui étoit celle du petit peuple, se faisoit assez simplement. Après quelques oraisons prononcées sur le patient, on lui lioit la main droite avec le pied gauche, & la main gauche avec le pied droit, & dans cet état on le jettoit à l'eau; s'il surnageoit on le traitoit en criminel, s'il enfonçoit il étoit déclaré innocent. Sur ce pied-là il devoit se trouver peu de coupables, parce qu'un homme ne pouvant faire aucun mouvement, & son volume étant d'un poids supérieur à un égal volume d'eau, il doit nécessairement enfoncer. On n'ignoroit pas sans doute un principe de Statique aussi simple & d'une expérience si commune, mais la simplicité de ces tems-là attendoit toujours un miracle, qu'ils ne croyoient pas que le Ciel pût leur refuser pour faire connoître la vérité. Il est vrai que dans cette épreuve le miracle devoit s'opérer sur le coupable, au lieu que dans celle du feu il devoit arriver dans la personne de l'innocent.

Mem. Tome XV,

Kkkk

L'épreuve par l'eau froide étoit en usage dès le ix.^e siècle, puisque Louis le Débonnaire la défendit par un Capitulaire exprès de 829.^a Cependant quelque tems après elle reprit faveur, & continua d'être pratiquée jusqu'en 1215. qu'elle fut absolument défendue par le Concile de Latran. Dans le xvi.^e siècle elle recommença en Westphalie, d'où elle repassa insensiblement en France; le Parlement de Paris la défendit par un arrêt de la Tournelle du premier Décembre 1601. On dit qu'on en trouve encore des vestiges, mais non pas juridiques, dans quelques provinces. Il est encore parlé dans les Loix anciennes, de l'épreuve de la Croix & de celle de l'Eucharistie.

Dans l'épreuve de la Croix^b, les deux parties se tenoient devant une Croix les bras élevez; celle des deux qui tomboit la première de lassitude, perdoit sa cause. L'Empereur Lothaire la défendit.

L'épreuve par l'Eucharistie se faisoit en recevant la communion. Le Pape Adrien II. la fit faire à Rome par Lothaire Roy de Provence & de Lorraine, & par les Seigneurs François qui l'accompagnoient. Ce Prince jura avec eux, en recevant la communion^c, qu'il avoit renvoyé Waltrade sa concubine, ce qui étoit faux. On attribua à ce parjure sacrilège la mort de Lothaire, qui arriva un mois après en 868. Cette épreuve fut abolie par le Pape Alexandre II.

Il est inutile de rapporter tous les sorts différens qui furent alors en regne, il sera aisé de leur faire l'application de ce que nous dirons au sujet des épreuves que je viens d'exposer.

Nos anciennes Histoires sont remplies de ces épreuves, & l'on sent que les Auteurs qui adoptent de pareils faits, n'ont pas dessein d'en affoiblir le merveilleux. Mais quel jugement devons-nous porter de ces prétendus miracles? que devons-nous penser de l'effet & du principe?

^a *Ut examen aquæ frigidae, quod hæc Remis faciebant, à Missis nostris omnibus interdicatur, ne ulterius fiat.* Conc. tom. 7. 1587. pag. 667.

^b *Ad Crucem cadere, Crucem vindicare, ad Crucem stare, Cruce contendere. Vide Leges Frisonum.*

^c *Corpus Domini sit mihi in probationem hodiè.* Gratian. Conc. Worm. cap. 15.

Ces épreuves se trouvent dans un trop grand nombre d'Auteurs contemporains, il en est trop souvent parlé dans nos anciennes Loix, pour qu'on puisse douter qu'elles ne soient rapportées, sinon telles qu'elles se passoient en effet, du moins telles qu'elles paroissent se passer, & telles qu'on les croyoit communément. Elles étoient ordonnées par les Loix civiles, elles étoient tolérées par les Loix ecclésiastiques; mais tout ce qui concourt à les établir, est ce qui conduit à en trouver le dénouement.

Ce qui arrivoit, étoit-il surnaturel? étoit-ce l'ouvrage de l'artifice & de l'ignorance? Pour se déterminer, je crois qu'il suffit d'observer ce qui leur a donné naissance, la manière dont elles se pratiquoient, comment elles ont fini, & les vestiges qui s'en trouvent encore aujourd'hui.

Parmi les différentes épreuves qui étoient en usage, on doit distinguer celles dont la pratique est naturelle, & celles qui supposent du surnaturel.

Lorsque dans les affaires douteuses on déféroit le serment à l'accusé, il n'y avoit rien que de raisonnable & d'humain. Dans le risque de condamner un innocent, il étoit juste d'avoir recours à son affirmation, & de laisser à Dieu la vengeance du parjure. Cet usage subsiste encore parmi nous; il est vrai que nous l'avons borné à des cas de peu d'importance, parce que notre propre dépravation nous ayant éclairés sur celle des autres, nous a fait connoître que la probité des hommes tient rarement contre de grands intérêts.

Quant au Duel, il n'y avoit dans l'exécution nul caractère sensible de miracle, il étoit naturel qu'un homme triomphât d'un autre; la superstition ne consistoit qu'à regarder la victoire comme la preuve de l'innocence ou de la vérité de l'accusation, sans songer que le droit & la raison ne dépendent ni de la force ni de l'adresse. Lorsque deux combattans périssent, l'accusé étoit censé convaincu, & l'on supposoit apparemment que Dieu punissoit quelque crime secret de l'accusateur.

Plusieurs de ceux qui étoient sortis vainqueurs du combat,

K k k k ij

*Non bis in idem,
Loy que nous
avons adoptée.*

furent dans la suite reconnus coupables, mais la Loy défendoit de rechercher pour le même fait ceux qui avoient subi l'épreuve. Il semble du moins qu'on auroit dû se détromper de cette épreuve, mais les erreurs les plus absurdes trouvent toujours des défenseurs.

*Guibert de vita
Jua, l. 3. c. 14.*

Un certain Ansel ayant volé des vases sacrez dans l'église de Laon, un marchand qui les avoit achetez, avec serment de tenir le vol secret, fut effrayé de l'excommunication qui fut lancée à ce sujet. Ce receleur timoré alla dénoncer Ansel; celui-ci fit serment de son innocence, & pour la prouver, offrit de combattre son dénonciateur: Ansel sortit vainqueur du combat, & par conséquent innocent. Quelque tems après, encouragé par le succès ou entraîné par l'habitude, il vola la même église, & fut convaincu, il avoua même le vol précédent. Les Casuistes du Duel furent consultez, ils n'avoient pas l'esprit assez juste pour être détrompez, ni même embarrassés; ils répondirent avec assurance que le marchand avoit été puni pour avoir trahi le serment qu'il avoit fait à Ansel. Il semble qu'un tel événement, & encore plus les raisonnemens des Docteurs, auroient bien dû ramener les esprits; cependant l'épreuve soutint son crédit.

Que les événemens soient suivis ou opposez, l'opinion ne manquera jamais d'expliquer ce qui arrête la raison. Si l'innocent est persécuté, c'est Dieu qui éprouve; si le coupable devient malheureux, c'est Dieu qui châtie: le préjugé téméraire sonde & dévoile les décrets divins, que le vrai Philosophe adore comme impénétrables.

Rien ne fortifie le préjugé comme un ancien usage.

Les Francs & tous les Peuples qui vinrent du Nord, étoient des Barbares, sans police, sans éducation que l'exercice des armes; accoutumés à la guerre qui faisoit leur unique profession, à charge par leur nombre à leur propre pays qui ne pouvoit les nourrir tous, & par conséquent destinez à la violence & à l'usurpation, autant par la nécessité que par leurs mœurs féroces, ces Peuples ne reconnoissoient de droit que celui de l'épée. Leurs descendans, en se policant, conservèrent

toûjours quelque chose des mœurs de leurs peres. Les droits de l'épée leur furent toûjours chers, c'étoit le génie de la Nation, & l'épreuve du Duel fut celle qui subsista plus long-tems; mais une aventure qui arriva sous le regne de Charles VI. la fit absolument défendre.

La femme d'un Chevalier nommé Carrouge fut violée par un homme masqué, elle crut cependant le reconnoître, & accusa un Chevalier nommé le Gris. Carrouge fit ajourner le Gris, & le Parlement déclara qu'il étoit gage de bataille. Les deux Chevaliers combattirent en présence des Juges, le Gris fut blessé & terrassé; mais comme il persistoit toûjours à soutenir son innocence, Carrouge le tua, ce qui étoit permis au vainqueur. Quelque tems après, un homme au lit de la mort déclara qu'il étoit coupable du crime dont le Gris avoit été fausement accusé.

Cet exemple précédé de plusieurs autres, fit enfin proscrire le Duel; du moins il cessa d'être juridique, quoiqu'on en trouve encore quelques-uns d'autorisez sous François I.^{er} & sous Henry II.

Oserois-je suivre ici les progrès de cet usage? Suivant toutes les apparences, la première origine du Duel n'a pas été juridique. Un homme accoutumé à se servir de son épée a-t-il été accusé de quelque crime dans une querelle particulière, il a eu recours aux armes, sans doute pour venger son injure, plutôt que pour prouver son innocence. Quand il est sorti vainqueur du combat, on a été plus circonspect à lui faire quelque reproche: insensiblement & par un sentiment secret de crainte ou d'admiration, on l'a jugé innocent, on a cru qu'il étoit naturel que le Ciel favorisât la bonne cause; on a dans la suite regardé ce pressentiment comme un jugement infaillible; le courage de l'innocent outragé en est devenu plus vif, & c'est un grand pas vers la victoire: plusieurs succès favorables ont fait adopter ce sentiment par les loix, qui d'ailleurs se prêtoient au génie de la Nation; & ce n'a été qu'une expérience réitérée de faux jugemens portez

K k k k iij

sur ce principe, qui a fait proscrire le Duel par les loix. Mais le génie d'un peuple ne change que bien difficilement, & c'est sans doute à ces anciennes mœurs qu'on doit rapporter la fureur des Duels, que la sagesse & la sévérité de nos Rois ont eu tant de peine à réprimer, & dont il reste toujours un levain dans le cœur de ceux qui sont destinez aux armes : ils croient que l'épée est le seul moyen noble qu'ils aient pour décider les querelles qu'on appelle de point d'honneur.

D'ailleurs ce point d'honneur, quelquefois chimérique, peut avoir l'avantage d'entretenir une certaine sensibilité d'ame plus généreuse & plus puissante que le simple devoir ; il a même mérité d'avoir un Tribunal particulier & respectable, dont les décisions promptes & sages ne font acheter la justice ni par les longueurs ni par les frais, & qui en conservant les droits d'un honneur délicat, en prévient les effets dangereux.

Voilà l'idée la plus raisonnable qui m'ait paru résulter des monumens historiques sur l'origine, les progrès & la fin des épreuves par le Duel.

Il n'en est pas ainsi des différentes Ordalies ou épreuves par les élémens.

Tant de merveilles qu'on nous raconte, peuvent-elles être naturelles ? comment tant de personnes se trompoient-elles ? comment ces épreuves auroient-elles eu si long-tems cours, s'il n'y eût pas eu quelque chose de surnaturel ? c'est ainsi que parlent les amateurs du merveilleux. Mais ce qu'ils prennent pour des preuves, ne sont que des raisons de douter ; en recourant au miracle on se croit dispensé de donner des preuves, & ce privilège n'est peut-être pas si flatteur qu'on pourroit se l'imaginer. Il est plus aisé de croire que d'expliquer ; cependant c'est faire injure à la raison, que d'adopter le surnaturel avant que d'avoir épuisé toutes les voyes naturelles par lesquelles une chose peut arriver ; & si l'on ne trouve rien qui satisfasse pleinement, ce n'est pas encore un motif suffisant pour admettre le surnaturel, les bornes de notre esprit ne sont pas celles de la Nature. Le miracle, aussi bien

que les effets physiques, doit avoir ses preuves, quoique d'un genre différent; il faut du moins établir la nécessité du surnaturel. C'est profaner la Foy que de l'appliquer à des matières qui n'ont pas été destinées à en être l'objet.

Les épreuves n'étoient point approuvées par l'Eglise. Si l'on trouve un canon du Concile de Tivoli en 895. qui les tolère, c'étoit pour ne pas heurter absolument les loix civiles qui les ordonnoient. Dès le commencement du *ix.^e* siècle, Agobard Archevêque de Lyon écrit avec force contre cet usage^a. Yve de Chartres dans le *xi.^e* siècle les a attaquées, & il cite à ce sujet une lettre du Pape Estienne V. à Lambert Evêque de Mayence, qui est aussi rapportée dans le Décret de Gratien. Les Papes Célestin III. Innocent III. & Honorius III. réitérèrent ces défenses^b. Nous voyons enfin que l'Eglise en général, bien loin d'y reconnoître le doigt de Dieu, les a toujours regardées comme lui étant injurieuses, & favorables au mensonge. A l'égard de ceux qui les ont attribuées au démon, en supposant leur bonne foy, & respectant leur simplicité, je me dispenserai de les combattre, & je me bornerai à prouver que les épreuves quelque singulières qu'elles paroissent, étoient l'ouvrage des hommes, & par conséquent, de l'artifice & de l'ignorance.

Le merveilleux disparaîtroit de toutes les épreuves, pour peu que l'on fît attention aux circonstances du fait, aux idées différentes qu'en avoient les contemporains, & au peu de considération que méritoient la plupart de ceux qui les rapportent.

Nous accordons souvent notre confiance à des Historiens à qui leurs contemporains l'auroient refusée. Qu'un Auteur aujourd'hui, sans être sorti du fond de la Bretagne, entreprit sur des relations vagues & populaires, d'écrire l'Histoire du fanatisme des Cévennes, & prétendit être cru sous prétexte

^a *Contra damnabilem opinionem putantium divini Judicii veritatem igne vel aquis, vel conflictu armorum*

patescieri. Agob. tom. 1. edit. Baluz.

^b *Lib. 5. Decret. tit. 5. de Purgatione vulgari.*

d'avoir vécu dans le même siècle & dans le même royaume, nous ferions assurément peu de cas de ses prétentions : nous ne devons pas donner plus de croyance aux fables ridicules des épreuves arrivées dans les tems d'ignorance & de superstition, sur le témoignage peu uniforme d'Auteurs qui n'ont pas eu les mêmes avantages que l'Ecrivain que je viens de supposer ; mais dans l'Histoire comme dans l'Optique, l'éloignement rapproche les objets entr'eux.

D'ailleurs plusieurs Historiens ne rapportent pas ces faits comme certains, mais comme l'histoire de la croyance vulgaire ; les faits même sont souvent contradictoires, ou accompagnés de circonstances bien capables d'affoiblir la foy du prodige. Le prétendu merveilleux des épreuves les plus célèbres dans ces tems, trouvoit dès lors des contradicteurs ; insensiblement les yeux s'ouvrirent, des accûsez qu'on eût pu autrefois contraindre juridiquement à subir ces épreuves, les refusèrent hautement.

George Logothete parle d'un homme qui dans le XIII.^e siècle refusa de subir l'épreuve du feu, disant qu'il n'étoit point charlatan ; l'Archevêque ayant voulu lui faire quelque instance à ce sujet, il lui répondit qu'il prendroit le fer ardent, pourvû qu'il le reçût de sa main : le Prélat trop prudent pour accepter la condition, convint qu'il ne falloit pas tenter Dieu.

C'est ainsi que les épreuves ne pouvoient réussir que pour ceux qui y avoient foy. Ce qui est un miracle aux yeux d'un homme, seroit pour un autre un artifice & une chose fort naturelle. Rien ne porta plus d'atteinte aux épreuves, que celle qui fut tentée à Constantinople sous Andronic fils de Michel Paléologue. Le Clergé étoit divisé sur l'élection du Patriarche & sur plusieurs autres articles. Les deux partis convinrent d'écrire leurs raisons chacun dans un cahier séparé ; que les deux cahiers seroient ensuite jetés au feu, & que celui qui échapperoit aux flammes, donneroit gain de cause à son parti. La cérémonie se passa de bonne foy de part

part & d'autre; aussi l'événement fut-il fort simple, les deux cahiers furent consumez, & les Ecclésiastiques honteux du succès, n'osèrent plus autoriser de pareilles épreuves, qui cependant ne s'abolirent pas encore par-tout. Si cette épreuve n'eût pas été aussi publique, les parties intéressées auroient tâché de la tenir cachée, ou d'y donner une explication; c'est ce qui arrivoit dans les épreuves particulières où l'ignorance & l'artifice entretenoient la superstition.

Une autre épreuve qui se fit avec le plus grand appareil en 1103. fut celle de Luitprand Prêtre de Milan. Il accusa de simonie Grosulan son Archevêque, & offrit de prouver la vérité de son accusation en traversant un bûcher allumé. Il y entra, dit-on, au travers des tourbillons de flammes qui se divisoient devant lui, & en sortit aux acclamations du peuple. On remarqua simplement que sa main avoit reçu quelque atteinte du feu en jetant de l'eau benite & de l'encens dans le bûcher, & qu'il avoit eu le pied froissé. Il semble qu'on ne devoit pas chicaner un homme qui, après avoir traversé un large bûcher où il devoit périr, en étoit quitte à si bon marché; cependant cette épreuve fut jugée insuffisante à Rome, le Pape renvoya l'Archevêque absous, & Luitprand se retira dans la Walteline; c'est ce qui me fait penser qu'on ne fut pas si frappé de cette prétendue merveille. En effet, interprétons un peu ce récit, diminuons la grandeur du bûcher & la vivacité du feu, augmentons la playe de la main & du pied de Luitprand, & regardons sa retraite dans la Walteline comme un exil de la part du Pape prononcé contre un fanatique, nous serons à peu-près au vrai, sur-tout sçachant que cette épreuve est rapportée par Landolse le jeune, neveu de Luitprand, qui aura voulu présenter le tout à l'avantage de son oncle. Il paroît que Pierre Ignée & Luitprand ont été fabriquez sur le même modèle.

Souvent le même fait est attribué à différentes personnes. Cunégonde femme de l'Empereur Henry II. étant accusée d'adultère, se justifia, dit Baronius, en prenant des fers rouges comme un bouquet de fleurs. D'autres font faire cette

épreuve par Cunilde femme de l'Empereur Henry III. Quelle certitude doivent avoir sur le fait ceux qui ne s'accordent pas sur la personne? c'est ce qui fait voir que la plupart de ces histoires étoient écrites d'après une tradition vague & populaire.

On peut objecter qu'à la vérité les anciens Historiens ont écrit beaucoup de fables, mais que ces fables même servent cependant de preuves au fond de l'Histoire. Il y a eu plusieurs épreuves faites pour des affaires d'Etat, devant des personnes qui avoient intérêt, droit & pouvoir de les éclaircir. Il falloit que ces épreuves fussent vraies pour donner occasion de les prescrire par des loix, au point que Charlemagne les ordonna par un Capitulaire exprès de 808.

*Omnes Judicii
Dei credant
absque dubita-
tione.*

A l'égard de la raison qu'on tire des loix qui les ont autorisées, il suffit de répondre qu'elle est pleinement détruite par la raison qui les a fait proscrire, d'autant plus que la dernière naissoit de la réflexion & de l'expérience.

Mais enfin pour montrer le peu d'avantage qu'on peut tirer des épreuves qu'on dit avoir été faites avec plus d'éclat, examinons celle qui fut faite devant Lothaire en faveur de la Reine Thetberge, accusée d'adultère incestueux avec un de ses freres; l'époque en est d'autant plus importante, que ce ne fut qu'environ cinquante ans après le Capitulaire de Charlemagne en faveur des épreuves, & dans le plus fort de leur crédit.

Un homme prouva l'innocence de la Reine, en faisant l'épreuve de l'eau bouillante sans se brûler. Les Evêques déclarèrent Thetberge innocente, & Lothaire la reprit: deux ans après elle avoua le même crime dont elle avoit été si parfaitement justifiée. Le Roy qui aimoit Waldrade sa concubine, & qui ne cherchoit qu'une occasion de divorce avec la Reine, la crut sur sa parole, & fit casser son mariage par quelques Evêques, qui assurèrent dans le second Concile d'Aix-la-Chapelle, que toutes ces épreuves n'étoient que des artifices propres à confondre le vrai & le faux*.

* *Ad inventiones humani arbitrii, in quibus sæpissimè per maleficia falsitas locum obtinet veritatis.*

Tout le monde n'eut pas la même foy pour la Reine, & il y a peu de femmes à qui on la refuse en pareille occasion.

Hincmar soutint qu'on devoit s'en rapporter à l'épreuve qui avoit été faite, & composa à ce sujet son traité du Divorce de Lothaire & de Thetberge. Les raisonnemens qui furent faits à l'occasion de cette épreuve, sont encore plus admirables; les Docteurs pour en soutenir l'honneur, sacrifioient celui de la raison, & prétendoient que celui qui l'avoit faite, avoit été préservé du feu, parce que la Reine s'étoit confessée auparavant. D'autres disoient qu'en faisant serment de son innocence, la Reine avoit détourné son intention sur un autre de ses freres qui n'étoit pas coupable. Hincmar n'adopta pas à la vérité ces explications, mais il soutint toujours la validité de l'épreuve; cependant quelque tems après il refusa au Moine Gottescalc condamné par un Synode, la permission de se justifier par le feu; ce qui prouve qu'il ne croyoit pas les épreuves infallibles, à moins qu'il ne craignît que l'épreuve ne démentît le Synode.

Il faut convenir que dans les disputes qui s'élevèrent alors au sujet des épreuves, les raisons qu'on alléguoit de part & d'autre étoient de la même force; c'étoit une Logique bien singulière. Les adversaires de Hincmar lui objectoient au sujet de l'épreuve par l'eau froide, que bien loin que les coupables dûssent surnager, ils avoient été ensevelis sous les eaux du Déluge, que Pharaon l'avoit été pareillement dans la Mer rouge. Hincmar répond que depuis que les eaux du baptême ont chassé le démon, l'eau sanctifiée ne peut recevoir ce qui est coupable & impur. Quoique la question fût assez mal discutée, on voit du moins que dans ces tems même de crédulité, la foy des épreuves n'étoit pas uniforme, & que plusieurs Evêques les regardoient comme un artifice.

Il seroit inutile de rapporter un plus grand nombre de faits; vouloir examiner tous ceux de cette nature, ce seroit discuter d'anciennes légendes aussi peu dignes de critique que d'apologie. Il suffit d'avoir développé le ridicule, l'ignorance & l'artifice de plusieurs épreuves qui eurent le plus de crédit;

*Voyez le Missel
Mésarabique.*

nous devons juger dès-là que toutes les autres se réduiroient à aussi peu de chose, si nous étions instruits des circonstances qui nous en donneroient le dénouement, & les feroient regarder comme des fables ridicules.

J'ajouterais encore que plusieurs de ceux qui demandoient les épreuves, pouvoient connoître les drogues qui empêchent l'effet du feu, & qui sont fort communes*. Nous voyons d'ailleurs qu'on faisoit chauffer le fer plus ou moins, suivant la gravité de l'accusation; n'étoit-ce point aussi suivant le crédit & la générosité de l'accusé? Ne pouvoit-on pas employer assez de tems dans les prières, l'aspersion & les autres cérémonies, pour laisser refroidir le fer de façon qu'on pût le toucher impunément?

Il étoit de l'intérêt des lieux privilégiés où les fers destinez aux épreuves étoient gardez, que ces usages subsistassent, c'étoit un droit utile; on entretient souvent par intérêt des superstitions que l'ignorance a fait naître.

Dans l'épreuve par l'eau froide il y avoit des patiens chargés d'une si grande quantité de cordes, qu'elles étoient suffisantes pour les faire surnager; cette circonstance se trouvant principalement dans les épreuves de ceux qu'on jugeoit les plus coupables, l'événement favorisoit le préjugé & entretenoit la superstition.

Il n'est pas inutile d'observer qu'il y avoit beaucoup d'accusés dont la condamnation intéressoit faiblement le public, qui gagnoit au contraire un prodige à leur justification. Il est souvent parlé de femmes accusées d'adultère, c'est-à-dire, qui n'ont qu'un homme pour partie, & qui trouvent dans tous les autres des juges fort indulgens; il étoit naturel que le prodige s'opérât en leur faveur.

Mais, dira-t-on, tous ne subissoient pas l'épreuve avec succès. Je réponds que si un miracle étoit continué, il perdrait tout crédit; les plus malheureux à cet égard, pouvoient bien

* Mélange de pur esprit de soufre, sel armoniac, essence de romarin & suc d'oignons. Voyez le *Journal des Sçavans* de 1580. Il y a encore d'autres compositions.

n'être pas les plus coupables : il étoit même assez naturel qu'un innocent superstitieux y apportât moins de précaution. D'ailleurs, on étoit quelquefois obligé de subir l'épreuve à toute rigueur, soit faute de crédit, soit parce que les accusateurs examinoient avec trop de soin pour qu'on eût pu user de fraude ; dans ce cas on se brûloit inmanquablement, mais il restoit encore une ressource. Nous voyons dans les Auteurs, & je l'ai rapporté, qu'après l'épreuve par le feu on renfermoit dans un sac la main de celui qui l'avoit subie, pour examiner trois jours après l'effet de la brûlure ; d'où il est aisé de juger que ce qui devoit d'abord se décider par un miracle formel, dépendit dans la suite d'une espece d'augure qu'on avoit la faculté d'interpréter. Ce furent de telles fraudes & de telles puérilités qui firent enfin regarder ces épreuves comme fausses, ridicules, & plus propres à favoriser le crime qu'à justifier l'innocence.

Chaque siècle a ses folies & ses erreurs, le commun des hommes pense d'après le génie de son siècle ; mais lorsque l'ivresse en est passée, on est surpris à quel point on a été dupe : la superstition & le goût pour le merveilleux, ont toujours été les maladies incurables de l'esprit humain. Parmi le vulgaire, & il y en a de tous états, un homme qui a cru voir un prodige, s'en estime infiniment plus ; ceux à qui il le raconte, l'écoutent avec avidité, ils croient du moins en le publiant, participer à l'honneur : ces sortes de gens en voyent souvent, parce qu'ils voyent les choses comme ils les désirent, & dans les fables qu'ils racontent, ce sont des menteurs de la meilleure foy. Dans le fort du fanatisme, les personnes raisonnables n'osent ou ne daignent contredire ; voilà précisément ce qui arrivoit dans les épreuves. Les hommes ont toujours aimé à prendre le sort pour arbitre, & les peuples les plus anciens ont eu leurs épreuves * ; elles sont encore en

* Voyez l'*Antigone* de Sophocle, *Eustathius* lib. 8. & 9. de *amoris* *Ismenia* & *Ismenis*. *Tatius* lib. 9. de *amoris* *Clitoph*. *Histoire naturelle*

& *politique de Siam*, Paris 1688. *Description de l'Afrique de Daper*, *Anglia sacra*, Londres 1691.

usage dans les royaumes de Congo, Matamba & Angola. Ce n'est pas que ces nations aient pris ces usages des anciens peuples, mais il y a dans l'esprit humain des germes universels de folie qui éclosent d'eux-mêmes. Au royaume de Thibet, lorsque deux parties sont en procès, on jette dans une chaudière d'eau bouillante deux pièces, l'une blanche & l'autre noire. Les deux parties plongent ensemble le bras dans l'eau; celui qui rencontre la pièce blanche gagne son procès, & pour l'ordinaire ils sont tous deux estropiez. Nous admirons avec raison leur stupide superstition, sans faire réflexion que ce qui se pratiquoit autrefois parmi nous, n'étoit pas plus merveilleux, mais que nous étions aussi barbares. Nous serions encore heureux, si les lumières que nous avons acquises, en nous détrompant de nos anciennes erreurs, nous en faisoient éviter de nouvelles.



M E M O I R E

SUR L'ÉTAT DE L'EMPIRE FRANÇOIS

Lorsque les Normands y firent des incursions.

Par M. BONAMY.

JE me suis engagé, Messieurs, à vous donner la description du Siége que les Normands mirent en 886. devant Paris, mais j'ai cru qu'il ne seroit pas inutile de vous entretenir auparavant des incursions qu'ils firent dans la Neustrie en remontant la Seine, & de vous exposer d'abord quel étoit l'état de l'Empire François, lorsque ces Barbares y répandirent de tous côtés la terreur & l'épouvante.

9. Décembre
1740.

Il suffit d'avoir quelque idée de la splendeur du regne de Charlemagne, splendeur qui se soutint encore sous celui de Louis le Débonnaire, pour être étonné de la facilité avec laquelle les Normands entrèrent dans la France & dans la Germanie, & y portèrent le fer & le feu : c'est en effet un événement qui a étonné ceux même qui vivoient en ce tems-là.

Paschase Ratbert Moine de l'Abbaye de Corbie, dont les écrits & le mérite feroient encore honneur à notre siècle, travailloit alors à un Commentaire sur les Lamentations de Jérémie, & il ne put s'empêcher d'interrompre son ouvrage pour déplorer la misère du royaume, lorsqu'il en fut à ces deux versets où le Prophete parle de la destruction de Jérusalem :

Non crediderunt Reges terræ, & universi habitatores orbis, quoniam ingrederetur hostis & inimicus per portas Jerusalem. Cap. 4. vers. 12. & 13.

Propter peccata Prophetarum ejus, & iniquitates Sacerdotum ejus, qui effuderunt in medio ejus sanguinem iustorum.

« Qui auroit cru, dit Ratbert sur cet endroit, ou plutôt qui auroit jamais pu s'imaginer ce que nous avons vû arriver » Bibl. PP. t. 14. p. 817. edit. Lugd.

» sous nos yeux, & ce qui fait le sujet de nos gémissemens
 » & de nos larmes, qu'une troupe de Pirates, composée d'hom-
 » mes ramassés au hazard, fût venue jusqu'à Paris & eût brûlé
 » les Eglises & les Monâstères situez sur les bords de la Seine?
 » Qui eût pu penser que des voleurs auroient l'audace d'entre-
 » prendre de pareilles choses? qu'un royaume si célèbre, si for-
 » tifié, si étendu & si peuplé, eût été destiné à être humilié
 » & deshonoré par les ravages de ces Barbares? Non seulement
 » personne ne se seroit attendu il y a quelques années, à les
 » voir remporter de nos provinces d'immenses sommes d'ar-
 » gent, les piller & en emmener captifs les habitans, mais on
 » n'auroit pu même soupçonner qu'ils eussent osé mettre le
 » pied dans l'intérieur du royaume. Non certes, aucun des Rois
 » de la terre, ni aucun de ses habitans n'auroit pu se persuader
 » que ces ennemis fussent entrez même dans notre ville de
 » Paris : aussi quoique nos maux me dispensent de m'étendre
 » sur ce passage du Prophète, auquel ils servent d'explication,
 » je ne puis m'empêcher de verser des larmes, parce que, comme
 » le verset suivant l'insinue, tous nos malheurs ne sont venus
 » qu'à cause des péchés des Prêtres & des Princes, c'est là la
 » source des calamités qui nous environnent. Il y a long-tems
 » que la justice est bannie des jugemens, & que la discorde
 » parmi les citoyens d'un même Empire, fait répandre le sang :
 » on ne voit par-tout que fraudes & que tromperies ; l'épée
 » des Barbares est tirée du fourreau, & c'est Dieu qui l'a mise
 » entre leurs mains pour nous punir. Cependant, misérables
 » que nous sommes, non seulement nous vivons dans l'indo-
 » lence, mais au milieu des cruautés qu'exercent les Barbares,
 » au milieu des pillages & des séditions qu'occasionnent les
 » guerres civiles excitées par des citoyens sans humanité, nous
 » nous portons encore tous les jours à de plus grands crimes. »

*Chron. de gestis
 Normannorum.
 Du Chefne, 10.
 2. pag. 524.*

C'est ainsi que parloit Paschase Ratbert lorsque les Nor-
 mands, après être entrez pour la seconde fois dans la Seine,
 & en avoir ravagé tous les bords, vinrent en 845. jusqu'à
 Paris, où ils ne causèrent cependant aucun désordre, parce
 que Charles le Chauve les engagea à se retirer, en leur
 donnant

donnant une grande somme d'argent, comme je le dirai dans la suite.

Le P. Mabillon croit que Ratbert parle ici de l'incursion de l'an 857. où ils brûlèrent & pillèrent la ville de Paris; mais outre que cet Auteur ne parle simplement que de l'entrée des Normands dans cette ville, sans faire mention de l'incendie de ses bâtimens, il me semble qu'il s'exprime d'une manière qui fait voir que ces premiers ravages n'avoient pas duré long-tems, & qu'ils n'étoient qu'un prélude de ceux qu'on en avoit encore à craindre. *Quod transcurso tempore omnes accidisse conspeximus . . . pertinuimus, unde & adhuc hodie non minus pertimescimus.* Ce qui convient à l'expédition de l'an 845. qui en comparaison des autres, ne fut, pour ainsi dire, qu'une incursion passagère, au lieu que celle de 857. fut précédée & suivie pendant près de dix années de ravages & de cruautés si inouïes, que Ratbert se seroit exprimé dans des termes plus forts, & qu'il n'auroit pas dit sur-tout qu'il craignoit encore de semblables ravages, *unde & adhuc hodie non minus pertimescimus*, puisque ceux qui suivirent l'incursion de l'an 857. étoient à peine finis lorsque Ratbert mourut vers l'an 864. mais c'est ce que l'on verra mieux par la suite des événemens que je rapporterai.

Il y avoit long-tems que les Peuples du Nord avoient tenté de faire des descentes sur les côtes du royaume. Nous apprenons de Grégoire de Tours, que les Danois sous la conduite de leur Roy Chlochilaïc, ayant attaqué un canton des Etats de Thierry I. fils du grand Clovis, & en ayant emmené captifs les habitans après avoir pillé le pays, Théodbert fils de Thierry marcha contre eux avant qu'ils eussent regagné leurs bâtimens, les passa tous au fil de l'épée avec leur Roy, & recouvra tout le butin qu'ils avoient fait. Mais il n'en est plus parlé dans nos Historiens jusqu'au regne de Charlemagne*; ce fut alors que les Normands commencèrent ces courses qui les rendirent si redoutables, & ce

Saecul. iv. Benedictin. part. 1. pag. 128.

Biblioth. PP. 10. 14. p. 128.

Gregor. Turon. Hist. l. 3. c. 3.

* On trouve dans le 11.^e siècle des Actes des Saints de l'Ordre de S.^t Be- | noît, cette note du P. Mabillon sur la vie de S.^t Faron, page 624. *Apud*
Mem. Tome XV. M m m m

Eginhard. tom. 2. pag. 100. du Chefne, Aymoin. Continuat. cap. 7. lib. 5. & lib. 4. cap. 90. Vita Caroli Magni, du Chefne, tom. 2. p. 59. Id. lib. 4. cap. 108.

Monach. Engolism. tom. 2. p. 85. du Chefne, Aymoin. Contin. lib. 4. c. 108. Chron. de gestis. Normannor. du Chefne, tom. 2. pag. 524.

Monach. S. Galli, tom. 2. du Chefne, p. 130.

Annal. Fuld. ad ann. 835. & 836.

Prince fut obligé de tenir des flottes le long des côtes & à l'embouchûre des rivières pour empêcher leurs descentes. Malgré les soins continuels & le génie actif de Charlemagne qui veilloit à tout, ces Barbares ne laissèrent pas de piller & de brûler quelques lieux en Aquitaine, & de ravager sous la conduite de leur Roy Godefroy les Isles situées sur les côtes de la Frise; ils battirent les Frisons, & les obligèrent de leur payer en 810. cent livres d'argent par forme de tribut: ils essayèrent aussi d'entrer dans la Neustrie par la Seine, mais ils en furent repoussés.

Il n'étoit pas difficile à l'esprit pénétrant de Charlemagne, de prévoir les maux que causeroient ces Barbares inquiets & indomptables, sous un gouvernement aussi foible que devoit l'être celui de Louis le Débonnaire son fils. Cette idée des maux qui devoient désoler ses Etats, lui fit répandre des larmes un jour qu'il étoit dans un port de la Gaule Narbonnoise, d'où il vit des vaisseaux Normands qui étoient venus jusque dans la Méditerranée.

Ils pillèrent en effet à plusieurs reprises les côtes de la Frise, de la Flandre & de l'Aquitaine, & brûlèrent les villes de Dorestad & d'Anvers; mais on ne voit pas que sous le regne de Louis le Débonnaire, ils aient pensé à pénétrer plus avant dans l'intérieur du royaume par la Seine, la Loire & la Garonne, soit que les embouchûres de ces fleuves fussent alors mieux gardées qu'elles ne le furent dans la suite, soit que les dissensions qui régnèrent chez eux leur donnassent trop d'occupation pour leur laisser le tems de troubler le repos des autres. On peut encore ajouter à ces raisons l'attention que Louis le Débonnaire eut à entretenir la paix avec eux, & l'accueil favorable qu'il leur faisoit lorsqu'ils le venoient visiter; car ce Prince les y invitoit souvent pour avoir lieu d'en attirer quelques-uns à la Religion Chrétienne,

Monachum Sangallensem in lib. 2. cap. 22. Nortmanni exploratores tempore Caroli Martelli in Galliam appulsi . . . feruntur. Mais il n'est point question de Charles Martel en

cet endroit; le Moine de Saint-Gall dit seulement que les Normands appelloient Charlemagne *Carolus Martellus*.

& de les engager à se faire baptiser; & comme ces nouveaux Chrétiens ne s'en retournoient pas dans leur pays sans être chargez de présens que leur faisoient non seulement l'Empereur, mais encore les grands Seigneurs François à son imitation, ils venoient en foule tous les ans à la fête de Pâques recevoir le baptême. Ce que raconte à ce sujet le Moine de Saint-Gal, nous fait voir quels Chrétiens étoient ces Normands; car il dit qu'un jour étant venus en si grand nombre qu'il ne se trouva pas assez d'habits blancs pour revêtir les nouveaux baptisez selon l'usage de ce tems-là, on fut obligé d'en faire un à la hâte, & d'assez mauvaise grace, qu'on donna à un Seigneur Normand: celui-ci l'ayant considéré, dit tout en colère que c'étoit pour la vingtième fois qu'il venoit se faire baptiser, & qu'on ne lui avoit jamais donné un si mauvais habit, qui convenoit mieux à un bouvier qu'à un homme de guerre; il ajouta à cela des blasphèmes qui ne faisoient pas moins connoître sa férocité que le peu de soin que l'on prenoit de l'instruction de ces Néophytes. Aussi nos Historiens ont-ils remarqué que tous ces Normands que les Seigneurs François se firent honneur de faire baptiser sous les regnes suivans, n'en devenoient pas meilleurs, & n'en étoient pas moins barbares.

*De Chesne, t. 2.
pag. 134.*

Les tems de troubles qui suivirent immédiatement la mort de Louis le Débonnaire, ne leur donnèrent que trop d'occasions d'exercer leur barbarie. La puissance des François, si redoutable à tous leurs voisins, s'éteignit avec ce Prince; l'Empire divisé en plusieurs portions après sa mort, ne composa plus un tout qui eût les mêmes intérêts: les dissensions qu'occasionna le partage de Charles le Chauve, continuèrent long-tems, & les fils de Louis le Débonnaire oubliant la gloire du nom François, ne songèrent qu'à se détruire mutuellement.

Les gens les plus sages de ces tems-là avoient prévu combien le démembrement des États de la Monarchie alloit causer de troubles, & ils s'y étoient opposés de tout leur pouvoir, mais les intrigues de l'Impératrice Judith furent plus fortes que toutes leurs représentations.

M m m m ij

*Du Chefne, to.
2. pag. 280.
Voyez aussi Ni-
shard, ibid. pag.
360.*

Lothaire fils aîné de Louis le Débonnaire, avoit été associé à l'Empire en 817. & Thégan dit que son pere le désigna pour être après sa mort l'héritier de tous les royaumes, de la manière qu'il les avoit lui-même reçus de Dieu par les mains de son pere Charlemagne^a. En effet, quoique Louis le Débonnaire eût donné en même-tems avec le titre de Roy, l'Aquitaine à Pepin & la Bavière à Louis ses deux autres fils, les Lettres que l'Empereur fit^b expédier en cette occasion, pour annoncer à tout l'Empire François la division des États de la Monarchie, nous apprennent que ces deux Princes devoient être sous la dépendance de leur frere aîné; ils étoient à la vérité les maîtres de donner dans leurs États les honneurs & les dignités à ceux qu'ils en jugeroient dignes, mais il étoit ordonné que lorsqu'il surviendrait des affaires qui intéresseroient tout le corps de la Nation, les Princes Pepin & Louis ne pourroient rien entreprendre sans le consentement de

^a *Imperator denominavit filium suum Lotharium, ut post obitum suum omnia regna quæ ei tradidit Deus per manus patris sui, susciperet, atque haberet nomen & Imperium patris.*

^b Ces Lettres que M. Baluze a données le premier au public, se trouvent dans le 1.^{er} vol. des Capitulaires, col. 573. & sont intitulées, *Charta divisionis Imperii inter Lotharium, Pipinum & Ludovicum filios Ludovici pii Imperatoris*. Elles sont datées du mois de Juillet de l'an 817. & de la quatrième année de l'Empire de Louis le Débonnaire. Ce Prince dit dans le préambule, *placuit & nobis & omni populo nostro more solemni Imperiali diademate coronatum (Lotharium) nobis & consortem & successorem Imperii, si Dominus voluerit, communi voto constitui. Cæteros vero fratres ejus, Pipinum videlicet & Ludovicum æquivocum nostrum, communi consilio placuit regiis insigniri nominibus, & loca inferius denominata constituere, in quibus post decessum*

nostrum sub seniore fratre regali potestate potiantur juxta inferius annotata capitula, quibus quam inter eos constituimus conditio continetur. Quæ capitula propter utilitatem Imperii, & perpetuam inter eos pacem conservandam, & totius Ecclesiæ tutam cum omnibus fidelibus nostris considerare placuit, & considerata conscribere, & conscripta propriis manibus firmare, ut, Deo opem ferente, sicut ab omnibus communi voto actum est, ita communi devotione à cunctis inviolabiliter conserventur ad illorum & totius populi christiani perpetuam pacem: salva in omnibus nostra Imperiali potestate super filios & populum nostrum, cum omni subjectione quæ patri à filiis, & Imperatori ac Regi à suis populis exhibetur. Après ce préambule suivent les articles concernant la division de l'Empire, au nombre de dix-huit, dans lesquels on trouve ce qu'on a dit ci-dessus de la dépendance des deux Princes Pepin & Louis à l'égard de Lothaire.

Lothaire; c'est pourquoi ils étoient obligés de le venir trouver avec des présens une fois chaque année, pour recevoir ses ordres & conférer avec lui du gouvernement : il leur étoit aussi défendu de déclarer la guerre aux Nations étrangères, d'en recevoir des Ambassadeurs & de leur faire réponse; ils devoient, après les avoir traités honorablement, les renvoyer à leur frère aîné : enfin, c'étoit à lui à décider du choix même de leurs épouses, supposé que Louis le Débonnaire fût venu à mourir avant qu'ils fussent en âge d'être mariés.

Tout ce détail est confirmé par les Auteurs du tems, & en particulier par Ratbert dans son Apologie de l'Abbé Wala, & par la lettre d'Agobard Archevêque de Lyon : *Ceteris filiis vestris designastis partes regni vestri*, dit ce dernier en écrivant à l'Empereur, *sed ut unum regnum esset, non tria, prætulistis eum* (Lotharium) *illis, quem participem nominis vestri fecistis.*

Louis le Débonnaire avoit regardé cette action comme une affaire de telle importance, qu'il avoit ordonné qu'on fît des aumônes, des jeûnes & des prières pendant trois jours dans tout son Empire, avant que de se déterminer à choisir Lothaire pour son successeur. Les Evêques & les Grands assembles pour cet effet à Aix-la-Chapelle, y donnèrent leur consentement avec joye, & regardèrent cette désignation de Lothaire comme la seule chose qui pût affermir l'Empire François, & le maintenir dans sa puissance, *ad stabilimentum regni, & robur regiminis.* Ils s'engagèrent donc par les sermens les plus solennels à soutenir cette élection, & le partage du royaume sur le pied qu'il venoit d'être établi. On fit confirmer l'un & l'autre par le Pape, & les Romains reconnurent Lothaire en qualité d'Empereur, lorsqu'il alla à Rome en 823.

Si, selon tous les Auteurs, ce règlement qui décidoit de la succession de Louis le Débonnaire, causa de la joye à toute la Nation, il n'en fut pas de même des Princes Louis & Pepin, qui ne purent dans la suite s'empêcher d'en témoigner leur indignation; mais malgré leur mécontentement les affaires auroient sans doute subsisté dans cet état, si leur pere ne s'étoit pas remarié. Judith fille du Duc Welfe, qu'il épousa en 819.

M m m m iij

Sæcul. IV. Benedictin. part. 1. Du Chesne, tom. 2. pag. 329.

Epist. Agobard. ibid. Charia divisionis Imperii, Capitul. Baluzii, col. 572. 10. 1. Chron. Moissiac. ad annum 817. Du Chesne, tom. 3. pag. 147. Epist. Agob. ibidem. Apolog. Walæ, ut supra.

Thegan. du Chesne, tom. 2. p. 280. Chron. Moissiacens. ut supra.

Idem, ibid.

ne se vit pas plutôt mere de Charles le Chauve, qu'elle songea à lui faire laisser une part dans la Monarchie, ce qui ne se pouvoit faire sans renverser ce qui avoit été réglé à Aix-la-Chapelle, & sans retrancher quelques portions des provinces qui avoient été assignées aux enfans du premier lit. Le danger commun les réunit d'abord, ils avoient tout à craindre des entreprises d'une jeune femme adroite & ambitieuse, & de la complaisance d'un esprit aussi foible^a que l'étoit celui de Louis le Débonnaire; ils appréhendèrent que l'Impératrice encouragée par la réussite de ses premières tentatives, ne voulût enfin faire tomber toute la succession de leur pere^b au jeune Prince Charles. Dans l'agitation où étoient les esprits, & dans la disposition des Grands à une prochaine révolte, Judith crut qu'il lui étoit nécessaire d'avoir un homme qui fût en état de l'aider de ses conseils & de s'opposer aux factions naissantes. Elle n'en trouva point de plus propre à remplir ses vûes, que Bernard Comte de Barcelone; elle persuada à son mari de le rappeler de la Marche d'Espagne, où il s'étoit assez mal comporté contre les Sarrafins, & de le revêtir de la charge de Grand-Chambrier, afin de l'avoir toujours auprès d'elle. Cette élévation de Bernard, & le pouvoir souverain que lui communiqua l'Empereur (*secundum à se in Imperio præfecit*) bien loin d'éteindre la discorde, ne servirent qu'à l'allumer davantage^c.

Ce Comte, homme d'un caractère hardi & entreprenant, se rendit redoutable à toute la Nation, par l'empire qu'il prit sur l'esprit de l'Impératrice, qui gouvernoit son mari comme elle vouloit. On reprochoit au Comte de n'avoir aucun égard pour les fils de l'Empereur, de mettre la désunion dans la

Nithard, *ibid.*
pag. 360.

Thégan, *du*
Chefne, tom. 2.
pag. 279.

Annal. Metens.
du *Chefne*, to. 3.
pag. 299.

Nithard, *ibid.*
tom. 2. p. 360.
Astronom. vita
& actus Ludovici
Pii.

De *Chefne*, to.
2. p. 306.

Astron. ut supra.
Apologia Walæ,
saecul. IV. Be-
nedictin. part. 1.
pag. 496.

^a *Consiliarius suis magis credidit quam opus esset, quod ei fecit psalmodiae occupatio, & lectionum assiduitas, & aliud quod non incipiebat: quia jamdudum illa pessima consuetudo erat ut ex vilissimis servis summi pontifices fierent, & hoc non prohibuit. Ces gens ainsi élevez en dignité mettoient le trouble par-tout, selon Thégan.*

^b *Privigni ejus, atque aliqui ex Optimatibus eis conjuncti, odio habebant prædictam Imperatricem, atque suum parvulum filium, cimentes ne in regno patris hæres succederes.*

^c *Quæ res non seminarium discordiæ extinxit, sed potius augmentum creavit.*

famille Impériale, de traiter les Grands avec insolence, & de ne suivre dans l'exécution de ses desseins, aucune règle que sa volonté; enfin Paschale Ratbert l'accuse ouvertement d'avoir entretenu un commerce criminel avec l'Impératrice.

Quoi qu'il en soit du fondement de cette dernière accusation dont parlent les Auteurs de ce tems-là, mais non pas tous d'une manière aussi affirmative que Ratbert, elle fut un des prétextes dont se servirent le Prince Pepin & les Grands qui prirent son parti dans la première révolte de l'an 830. Il falloit, disoient-ils, ouvrir les yeux à l'Empereur, qui par une espece d'enchantement (*quibusdam præstigiis elusum*) étoit le seul dans ses États qui ne voyoit ni les désordres qu'y causoit le Comte Bernard, ni son propre deshonneur. Ces mauvais bruits parvinrent cependant jusqu'aux oreilles de l'Empereur, & il ne voulut reprendre Judith, qu'il avoit été obligé d'éloigner de lui, qu'après qu'elle se fut purgée, selon les loix établies alors en pareil cas, du crime qu'on lui reprochoit, & le Comte Bernard fut obligé d'offrir de combattre quiconque oseroit soutenir cette accusation; il fut absous, parce qu'il ne se trouva point de Champion qui voulût accepter le combat.

Astron. vita & actus Ludovici Pii.

Idem, ibidem.

Thegan, c. 3. & de Chesne, to. 2.

Tel étoit le Comte Bernard, que les Auteurs de ce siècle-là ont regardé comme la cause des malheurs de l'Empire François & de sa destruction. Il faut avouer cependant que ses défauts étoient accompagnés d'un grand courage, & d'un génie plein de ressources qui lui fournit les moyens de se soutenir au milieu de l'Empire conjuré contre lui, & de profiter des circonstances & des intérêts particuliers qui conduisoient les enfans de Louis le Débonnaire.

Il ne fut pas plutôt à la Cour qu'il y fit connoître son esprit ambitieux, & qu'il voulut tout gouverner avec un despotisme absolu. Ceux qui n'avoient en vûe que l'intérêt public, furent privés de leurs charges *, & il n'y eut plus d'autre voye pour

* *Honores debitos qui habuerant, amittebant: qui nec dum indebitè qualescumque assequantur optimi quique virorum, amplissimi & nobiles atque*

dignissimi jam auctoritatem agendi amiserant: quia profectò nullus aliam tunc temporis habuit viam expeditio-rem ad honores retinendos & acqui-

Apolog. Walæ,
Jacul. IV. Be-
nedict. part. I.
pag. 496:

parvenir aux dignités, que de suivre les volontés de l'Impératrice & du Comte Bernard; ce qui d'un côté leur attira la haine de ceux qui aimoient véritablement l'État, mais de l'autre leur concilia l'affection des Courtisans & de tous ceux qui ne pouvoient soutenir leurs grandes dépenses que par les profusions de ceux qui étoient les dispensateurs des graces; car le luxe & la débauche étoient excessifs parmi les Grands, & sur-tout parmi les Clercs du Palais, qu'on appelloit alors Chapelains. C'étoient des especes d'amphibies qui n'étoient ni ecclésiastiques ni laïques, & dont tous les Auteurs^a du tems nous font d'étranges portraits.

Odonis Abbat.
Ferrar. Ep. 25.
inter Epist. Lupi
Ferrar. Smarag-
dus, vita S. Be-
ned. Jacul. IV.
Benedictin. part.
I. p. 214. Apo-
log. Walæ, ibid.
pag. 494.

L'Impératrice étoit trop habile pour ne pas sentir que c'étoit en vain qu'elle faisoit donner une portion de la Monarchie à son fils, si les choses subsistoient de la manière qu'elles avoient été réglées dans l'Assemblée d'Aix-la-Chapelle, où l'on avoit accordé à Lothaire une supériorité sur ses freres, qui les mettoit dans une entière dépendance à son égard. Elle fit donc ôter le nom de Lothaire de tous les actes où il avoit été mis jusqu'alors conjointement avec celui de son pere, afin de commencer par là à le mettre au même rang que ses freres; après quoi elle pensa à faire faire de nouveaux partages^b, & à rendre les États de ceux qui les posséteroient, indépendans les uns des autres, ce qui étoit détruire totalement les mesures si sagement prises pour conserver unis tous les royaumes qui

Epist. Agobard.
du Chesne, 10. 2.
pag. 329.

rendos, seu ad ea quæ vellet, vel concupierat, quàm illa sequi quæ tunc Tyrannus Naso (Le Comte Bernard est ainsi appelé par Ratbert, qui le nomme encore *Amisarius* dans le même ouvrage) *mallet. Interea confregerat omnia ossa virtutum vis sæminea.*

^a Voyez le Songe du Moine Wetin, mis en vers par Walafriid Strabon, *Ibid. pag. 279.* où il parle ainsi des Ecclésiastiques de la Cour de Louis le Débonnaire:

Lucra petunt terrena, quibus inhiantur, adhærent,

Atque palatinis pereuntia præmia quærent

Obsequiis, ornantque magis se veste polita

Quàm radiis vitæ, pomposis fercula mensis

Glorificare parant, animarum lucra relinquunt,

Deliciis ducti per scorta ruendo volutant.

^b *Nithard. Du Chesne, tom. 2. pag. 360. & 361.* Voyez aussi à la page 327. la division des États, faite par Louis le Débonnaire, entre ses trois fils, Pepin, Louis & Charles.

composoient

composoient l'Empire François. Si ce trait de politique de l'Impératrice Judith lui servit à mettre davantage dans ses intérêts les Princes Louis & Pepin, toujours jaloux de la supériorité de leur frere aîné, les sermens qu'on voulut exiger en conséquence des desseins qu'avoit conçus Judith, donnèrent lieu à de nouveaux sujets de plainte de la part de Lothaire & de tous ceux qui prétendoient n'avoir en vûe que le bien public. Les murmures se firent alors entendre de tous côtés; on disoit qu'après les arrangemens que l'on avoit pris pour conserver unis les États qui composoient la Monarchie, & après les sermens prêté si solennellement par tout le corps de la Nation à Lothaire, comme au seul successeur de l'Empereur, il n'y avoit pas moyen de changer sans devenir parjures, & sans mettre dans l'Empire une discorde qui iroit à sa ruine totale; que le seul moyen de l'éviter, étoit que les sermens faits & la foy promise à Lothaire demeurassent en leur entier, puisque de là dépendoient la dignité & l'union de l'Empire, qui ne seroit plus en état de résister aux ennemis du dehors ni de pacifier les troubles domestiques, s'il étoit une fois divisé. Agobard Archevêque de Lyon se crut obligé d'écrire à ce sujet une lettre à Louis le Débonnaire, dans laquelle il lui rappelle avec tout le respect qu'un sujet doit à son Prince, la suite de l'affaire de l'élection de Lothaire, les ordres qu'il avoit donnez à tous les Grands de jurer qu'ils la maintiendroient, l'approbation du Souverain Pontife, la joye avec laquelle tout l'Empire s'étoit porté à suivre les volontés de l'Empereur en cette occasion, enfin les changemens qu'on avoit faits aux précédens réglemens, & il finit en disant: « Je ne puis cacher à Votre Excellence les plaintes qui s'élevent par-tout au sujet de ces nouveaux sermens si différens des premiers; on ne se contente pas d'en murmurer, la tristesse s'empare des cœurs, & l'on décrie votre conduite * »

Apolog. Walæ, sacul. IV. Benedict. part. 1. p. 494.

Du Chesne, 10. 2. pag. 329.

* *Quia superius de legitimo & opportuno juramento mentio facta est, videtur mihi non celandum Excellentiæ vestræ quod multa murmuratio est*

nunc inter homines propter contraria & diversa juramenta, & non sola murmuratio, sed & tristitia & detractio adversum vos.

Mem. Tome XV.

N n n n

*Du Chefne, 10.
p. pag. 346.*

Les Grands profitèrent de ces troubles pour demander une réforme dans le gouvernement, & l'Abbé Wala, l'ame des Conseils de Lothaire, qui avoit eu une grande part dans les affaires sous le regne de Charlemagne, déclama fortement contre les vices qui regnoient alors. Dès le commencement de ces divisions, il avoit présenté à Louis le Débonnaire un mémoire où sans nommer personne en particulier, il lui marquoit les désordres que l'on devoit corriger, & dans un discours qu'il prononça devant les Grands assemblez, il demanda qu'on établit des gouverneurs dont la probité & la justice fussent reconnues de tout le monde, qui détestassent l'avarice, & préférassent leur devoir à l'envie de faire leur cour aux dépens de leur conscience. Il n'épargna pas les Clercs du Palais, dont la cupidité & la vie déréglée étoient l'objet de ses censures continuelles, & il se plaignit en particulier des usages auxquels on employoit les biens destinez aux Eglises & aux pauvres, & de l'abus passé en coutume de donner les Monastères, même ceux de filles, à des gens de guerre. « Si, » disoit-il, l'Etat ne peut se soutenir sans être aidé des biens » de l'Eglise, il faut les prendre d'une manière qui, en même » tems qu'elle témoigne le respect que l'on a pour la Religion, » fasse voir aussi que c'est pour la défense de l'Etat que l'on » exige cette contribution, & que l'on ne regarde point les » biens Ecclesiastiques comme des biens que l'on a droit de » piller. * Que les Evêques donc & les Abbés, ajouta-t-il, » contribuent aux dépenses de la guerre, & aux autres choses » nécessaires, mais d'une manière raisonnable, & qu'on ne les » contraigne point sur-tout à se mêler des affaires du siècle, » & à se livrer à ses pompes auxquelles ils ont renoncé. » Ce n'est pas à la louange des Ecclesiastiques de ce tems-là qu'on voit dans Rathbert, qu'ils parurent les moins disposez à concourir au bien public, & à profiter des remontrances de

*Apol. Wala, »
ut supra, pag. »
493. Jac. »
IV. Bened. »
part. 1.*

* Porro isti sancti Pontifices, si quid ad usum militia exhibendum est, sic exhibeant, & sic fiat rationabiliter in quibuscumque rebus, ne ipsi cogantur

ad secularia transvolare, & pompis saculi quibus abrenunciaverunt, irreligious deservire.

l'Abbé Wala. Si elles firent quelqu'impression sur l'esprit de Louis le Débonnaire, ceux qui le gouvernoient, sçurent tourner les choses de façon que les réglemens qu'on fit, n'eurent aucun effet.

Comme l'Impératrice ne perdoit point de vûe son projet, les murmures continuèrent, & furent suivis de la révolte de Lothaire contre son pere. On ne gardoit plus de mesures avec les Grands de la Nation dont le pouvoir étoit alors considérable, les avis des gens sages & amateurs du bien public, devinrent suspects à ceux qui gouvernoient, les différens partis engendrèrent la jalousie & les reproches mutuels; enfin on ôta les dignités à ceux qui avoient le mieux servi l'Etat, & on les contraignit en quelque façon par là à devenir rebelles, & à contribuer à la ruine de l'Empire François. C'est ce que l'on apprend d'Adrevald * Moine de l'Abbaye de Fleury, témoin des suites de ces brouilleries.

Sac. II. Bened.
pag. 382.

Sans vouloir faire ici l'apologie de la révolte de Lothaire contre son pere, ce qui seroit odieux, si l'on jugeoit des actions par l'événement, on seroit obligé de convenir que les partisans de ce jeune Prince avoient raison de s'opposer aux desseins de Judith, & de s'en tenir au réglemeut d'Aix-la-Chapelle; car quoi qu'il en soit de leurs intentions secrètes, il est certain que ce qu'ils disoient pour excuser leur révolte, étoit conforme à la bonne politique, & la suite n'a que trop fait voir que le seul moyen de maintenir alors la puissance des François, étoit d'en conserver les forces réunies.

Le regne de Charlemagne & celui de son successeur avoient convaincu par expérience, du besoin que la Monarchie avoit d'être gouvernée par un seul Chef suprême, qui pût par son autorité contenir en paix tant de royaumes dont

* *Pravorum hominum consiliis dum consultatio Reipublicæ in superbiam, dominatumque se transformavit, Primoribusque sibi invicem invidere & obloqui, quam regni utilitati consulere placuit, capere Regibus boni quique suspectiores existere... atque impr-*

mis Genti contraria sentire: quâ de re actum est, ut dum Imperator nobilitatem veteranorum deponendo insequitur, ac hi memores pristina virtutis defensare libertatem nituntur, defectionis ab Imperatore regnique magnum parant exitium.

N n n n ij

les Grands étoient de mœurs, de génie & de caractère si différens. Si ce que disoient Wala & tous les partisans de Lothaire, étoit conforme à ce qu'ils pensoient, il n'y avoit rien dans les motifs de leur opposition au parti du Comte Bernard, qui ne convînt parfaitement à la dignité, à la grandeur du nom François, & à la tranquillité des peuples que nos Rois avoient soumis. C'est ce que l'on peut voir dans l'apologie de l'Abbé Wala, où l'on trouve le dénouement des intrigues & des troubles qui agitérent le regne de Louis le Débonnaire, & dont les faits ne sont rapportez que d'une manière décharnée dans les Annalistes de ce tems-là^a.

On seroit peut-être tenté de croire que la passion de Ratbert pour son Héros, l'a porté à lui prêter des sentimens si nobles, dans la vûe de rabaisser le Comte Bernard, dont il ne parle que comme d'un monstre; mais on ne peut s'empêcher de rendre justice au mérite de Wala & à son désintéressement, si l'on fait attention à l'esprit pacifique qu'il apporta dans toutes les occasions qui se présentèrent de réunir les différens partis. Nithard tout attaché qu'il étoit à Charles le Chauve, reconnoît dans un ouvrage dédié à ce Prince & fait par ses ordres, que le Comte Bernard seul par l'abus de son pouvoir avoit perdu l'Etat^b, & rien n'est plus propre à faire voir quelle idée l'on avoit de Wala & de ceux de son parti, que le témoignage avantageux que leur rend l'Auteur

*De dissensionib.
filiorum Ludovici
Pii, Histor. du
Chesne, t. 2. pp.
360. & 366.*

*Sac. IV. Be-
ned. part. 1. pp.
503. & 504.*

^a *Omnia quippe bona servare voluit, dit Ratbert en parlant de l'Abbé Wala, ce qu'il faut entendre aussi des discours que tenoient les partisans de Lothaire, & mala dejicere & protegere, quatenus tutam & tranquillam secundum Deum vitam omnes viverent; electioque solemniter facta fuerat in filio à patre & ab omnibus, & consecratio Imperialis apostolicæ sedis autoritate firmata, inconcussa maneret, ob pacis concordiam, ob Monarchiæ firmitatem, & principatus laudem . . . voluit sui consilii vigilantia providere tam gloriosum regnum & Christianissimum ne divideretur in*

partes, quoniam juxta Salvatoris vocem, omne regnum in seipsum divisum, desolabitur, quod hodie omnes factum satis dolemus, momentis singulis & plangimus, voluit juramenta, ut diximus, quæ facta fuerant Honorio, (c'est le nom que Ratbert donne à Lothaire) & fides promissa integra servaretur, ne tantis populus universus fuscaretur perjuriis, voluit ut unitas & dignitas totius Imperii maneret ob defensionem patriæ.

^b *Qui diu inconsulte Republicæ abuteretur, quam solidare debuit, penitus evertit.*

connu sous le nom d'Astronome, qui vivoit dans le même tems, & qui étoit très-opposé au parti de Lothaire.

Wala mourut en 835. dans le tems qu'il venoit de se réconcilier avec Louis le Débonnaire, & qu'il se disposoit à aller trouver Lothaire, afin de l'engager à revenir à la Cour où l'Impératrice desiroit sa présence, parce qu'elle espéroit que les conseils de Wala le détermineroient à se déclarer le protecteur & le défenseur du jeune Prince Charles. Peu de jours après, la mort enleva aussi Jessé Evêque d'Amiens, Hélié Evêque de Troyes, les Comtes Matfroy, Hugues, Lambert, Godefroy, Albert & autres, tous partisans de Lothaire: c'est à cette occasion que l'Auteur que je viens de citer, dit qu'il sembloit * que la France, par leur mort, eût été dépouillée de sa noblesse & de sa grandeur, privée de sa force, & que sa prudence & sa sagesse eussent été anéanties avec eux.

Du Chefne, tom. 2. pag. 314.

L'Impératrice Judith délivrée de ces terribles adversaires dont le crédit étoit si considérable dans leur parti, s'appliqua à entretenir la division que la jalousie avoit déjà mise entre les fils de Louis le Débonnaire, en faisant espérer à chacun d'eux, selon le besoin qu'elle en avoit, une augmentation de partage, ou d'autres avantages qui étoient toujours contraires aux intérêts de l'un des trois; & le Prince Pepin étant mort, elle persuada à son mari de mettre encore son fils Charles le Chauve en possession de son royaume d'Aquitaine, ce qui excita Louis de Bavière à prétendre aussi une augmentation de partage au delà du Rhin; mais comme l'Impératrice avoit alors attiré dans son parti le jeune Empereur Lothaire, Louis le Débonnaire n'eut pas de peine à faire rentrer ce fils rebelle dans son devoir. Enfin Judith régla les affaires de la manière que tout le monde sçait, en sorte qu'à la mort de Louis le Débonnaire, arrivée en 840. l'intérêt commun réunit les Rois Charles le Chauve & Louis de Bavière contre l'Empereur Lothaire qui prétendoit, selon

Nithard, de Chefne, tom. 2. pp. 360. 361. & seqq.

Astronom. de Chefne, tom. 2. pp. 516. & 317. Nith. ut supra, pag. 362.

* *Hi enim erant quorum decessu dicebatur Francia nobilitate orbata, fortitudine quasi nervis succisis exarata, prudentia his obeuntibus annullata.*

Hincmar, faire valoir contre eux les droits de supériorité*, & les dépouiller même de leurs États; mais les deux freres sçurent bien secouer le joug de la dépendance dont il ne fut plus question après le gain de la bataille de Fontenay, si funeste à tout l'Empire François, & qui acheva d'en ruiner les forces.

La Nation Françoisé n'a paru qu'avec trop d'éclat dans l'Univers, disoit le célèbre Flore Diacre de l'Eglise de Lyon, à l'occasion du démembrement de la Monarchie, la réputation de ses grandes actions s'est étendue jusqu'aux contrées les plus éloignées; les peuples étrangers, Grecs & Barbares, lui envoyoient des Ambassadeurs, l'Italie s'est soumise à sa domination, & Rome même, cette mere des royaumes, a reconnu son pouvoir:

*Huic etenim cessit tandem gens Romula genti,
Regnorumque simul mater Roma inclita cessit.*

O! heureux royaume, ajoute-t-il, s'il avoit sçu connoître ses avantages, mais il est maintenant déchû de sa grandeur, il est foulé aux pieds & privé du diadème, son nom & sa gloire sont tombez en même tems que sa puissance; ce royaume si uni a péri par la division que l'on en a faite entre trois Princes. Il n'y a plus de Chef, des Rois foibles ont pris la place d'un Roy puissant, & c'est plutôt les débris d'un royaume, qu'un Empire florissant que nous voyons aujourd'hui:

Analecta Ma-
bilion. tom. 1. p.
391.

*O! fortunatum nosset sua si bona regnum
At nunc tantus apex tanto de culmine lapsus
Cunctorum teritur pedibus, diademate nudus
Perdidit Imperium pariter nomenque decusque,
Et regnum unitum concidit sorte triforui.
Induperator prorsus jam nemo putatur,
Pro rege est regulus, pro regno fragmina regni.*

Cette division de la Monarchie Françoisé entre freres

* Epist. Hincmari ad Ludovicum Regem, du Chesne, tom. 2. p. 475. -
ut fratres suos exheredaret, & regni Primores qui cum illis erant, adnullaret.
Vide Fragmentum Hist. Franc. ibid. pag. 401.

égaux, dit Mézeray, déunit les Peuples de la Gaule, de la Germanie & de l'Italie, qui avoient commencé à se joindre en un corps de Monarchie; elle fit que les Sujets devinrent changeans, infidelles, factieux, & que les Princes ne furent plus en état de contenir les Gascons & les Bretons, peuples inquiets & remuans, ni enfin de se défendre des incursions des Normands.

Quoique les trois freres eussent fait la paix après la bataille de Fontenay, & qu'ils fussent convenus de nouveau de ce que chacun auroit pour son partage, ils avoient tant d'intérêts différens à concilier, qu'il étoit bien difficile qu'ils fussent long-tems d'accord. Ce n'étoit plus l'aîné des fils de Louis le Débonnaire qui desiroit seul d'être aussi puissant que son pere, cette ambition les posséda tous les trois, & laissa entre eux des semences de division qui contribuèrent à la ruine de leurs Etats*.

On peut dire cependant que les Etats de Charles le Chauve furent ceux où se commirent les plus grands défordres, comme on le verra dans un autre Mémoire.

*Mirac. S. Bert.
ant. Mon. Sittiv.
fac. III. Bened.
part. I. p. 125.
Epistol. Hincm.
ad Ludovic. Re-
gem, du Chesne,
1. 2. pag. 476.*

* *Cujus pacis obtentu nequaquam mala desierunt: sed dum singuli per singula regna principari, seque secundum paternam magnificentiam protelare cupiunt, seque suaque regna confundentes dejiciunt.*



R E C H E R C H E S

S U R

LA CÉLÉBRITÉ DE LA VILLE DE PARIS
AVANT LES RAVAGES DES NORMANDS.

Par M. B O N A M Y.

Assemblée
publique.
7. Avril
1739.

LA manière dont nos Historiens modernes représentent la ville de Paris avant que les Normands en fissent le siège en 886. n'est guères propre à nous en donner une idée avantageuse. Si on les en croit, elle étoit encore renfermée dans les bornes étroites de la Cité à la fin de la première race de nos Rois ; quelques-uns même ne lui donnent pas une plus grande étendue sous les regnes de Charles le Chauve & de Louis le Begue, ou s'ils avouent que les Parisiens fussent alors sortis de leur Isle, ce n'étoit tout au plus, disent-ils, que pour y bâtir quelques maisons éparlées çà & là des deux côtés de la Seine.

Tome 1. du
Traité de la Po-
lice, page 73.Hist. de Paris,
tom. 1. pp. 65.
& 102.
Hist. de la Mi-
lice Franç. to. 2.
pag. 55.

Il est vrai que M. de Lamare a fait voir dans son premier volume du Traité de la Police, qu'il y avoit eu une enceinte du côté du nord avant celle de Philippe-Auguste, & cette première enceinte, à ce qu'il prétend, subsistoit dès le tems des Romains ; toute la preuve qu'il donne de cette antiquité, c'est que Grégoire de Tours, Frédégaire, Aimoin & d'autres, n'ont point parlé de la construction de cette enceinte, qu'ils n'auroient pas manqué de rapporter si elle eût été faite sous le regne de quelques-uns de nos Rois. Mais le silence de ces Auteurs n'a pas paru une preuve assez décisive à deux célèbres Historiens qui ont écrit depuis le Commissaire de Lamare, je veux dire le Pere Félibien & le Pere Daniel, qui tous deux assùrent comme un fait constant, que la ville de Paris étoit encore renfermée dans la Cité lorsque les Normands en firent le siège. Le P. Félibien place même auprès de Sainte

de Sainte Opportune une forêt qui s'étendoit, selon lui, depuis l'endroit où est la Bastille jusqu'à la Place des Conquêtes: il avoit cependant reconnu dans son discours préliminaire, qu'il y avoit dès le tems des Empereurs Julien & Valentinien I. des fauxbourgs assez étendus, mais au midi de la Cité & du côté de l'Université.

Il n'étoit pas possible en effet, selon la remarque d'Adrien de Valois, de trouver dans la Cité des logemens pour cette foule de courtisans qu'attiroit la présence des Empereurs, pour le grand nombre de leurs gardes, de leurs domestiques & des soldats qu'ils avoient toujours à leur suite.

Nous pouvons nous former une idée de la Cour de ces Princes, par le nombre & la qualité de ceux qui composoient celle du César Julien dans le tems qu'il demeuroit à Paris: on y voit le Préfet des Gaules, le Maître des Armes, *Magister Armorum*, le Comte des Domestiques, *Domesticorum Comes*, le Maître des Libelles, *Libellorum Magister*, le Maître des Offices, *Officiorum Magister*, le Préfet de la Chambre, *Culiculi Præfectus*, le Grand-Écuyer, *Cæsaris Stabuli Tribunus*, un Questeur, des Notaires, des Tribuns, des Chambellans, des Décurions du Palais, & plusieurs autres Officiers dont on peut voir les noms dans Ammien-Marcellin.

M. de Valois & le P. Félibien ont placé les fauxbourgs dont parle cet Auteur, du côté du midi au delà du Petit-pont. Le premier sur-tout semble vouloir transporter dans cette partie tous les bâtimens qu'on se croyoit bien fondé à placer du côté opposé: c'est ainsi qu'il soutient que l'église de Saint Laurent dont parle Grégoire de Tours, n'étoit pas dans le lieu où elle est aujourd'hui, parce qu'il étoit impossible, selon lui, que le débordement de la Seine & de la Marne, qui arriva sous le regne de Childebart, pût s'étendre depuis la Cité jusqu'à S.^t Laurent, comme le dit Grégoire de Tours: il ne Lib. 6. c. 23. lui en faut pas davantage pour transporter cette église au delà du Petit-pont. Cependant les Auteurs postérieurs rapportent des inondations aussi considérables que celle de Grégoire de Tours, telles sont, par exemple, celles qui arrivèrent en

Mem. Tome XV. O o o o

1280. 1281. 1296. & 1373. pendant lesquelles la plaine de Saint-Denys & tous les environs de Paris furent inondez, en sorte qu'on ne pouvoit entrer qu'en bateau dans la partie qu'on nomme la Ville.

Au reste, je ne nie pas qu'il n'y eût des fauxbourgs au midi de la Seine sous l'Empire de Julien, mais il est constant
Lib. 20. c. 4. que ceux dont l'Historien Ammien fait mention, & dans lesquels Julien alla recevoir les Troupes, étoient placez au nord de la Cité, puisque ces Troupes venoient de la Belgique pour passer la Seine à Paris, & de là continuer leur route vers l'Italie; c'est aussi dans ces mêmes fauxbourgs que l'Empereur Valentinien I. alla au-devant de Jovin, lorsqu'il revint à Paris après avoir défait les Allemands près de Châlons-sur-Marne.

Il étoit naturel de concevoir qu'une ville comme Paris ne pouvoit être renfermée dans des bornes aussi étroites que celles de la Cité, depuis que les Gouverneurs & les Empereurs Romains avoient commencé d'y séjourner en différentes occasions; car quoique les Auteurs ne nous aient pas conservé les noms des Empereurs qui ont demeuré à Paris avant Julien & Valentinien I. il est cependant certain qu'avant eux, ou les Préfets des Gaules ou quelques Empereurs y avoient fait leur séjour, puisqu'on ne peut donner une autre origine à cette maison si connue depuis sous le nom de Palais des Thermes, que Julien vint habiter en arrivant à Paris, & à laquelle ce Prince & l'Historien Ammien donnent les noms de *Palatium*, *Regia*, & Zosime celui de *Βασιλεια*.

*Julian. Ep. ad
Constant. apud
Amm. Marcell.
Amm. Marcell.
Lib. 20. cap. 4.
&c.
Zosim. lib. 3.*

Quand même on avoueroit que la ville de Paris sous la domination des Romains, n'auroit pas eu plus d'étendue que la Cité, est-il croyable qu'elle fût restée dans le même état pendant près de quatre cens ans, c'est-à-dire, depuis que Clovis en eut fait la capitale de son royaume, & qu'elle fut devenue la demeure ordinaire des Rois de la première race, le lieu où ils assemblèrent souvent les Grands de la Nation, & où ils convoquèrent des Conciles nombreux? Si elle n'a pas toujours été regardée comme la Capitale de toute la

Monarchie Françoisé souvent divisée entre plusieurs Rois, c'étoit au moins la capitale d'une portion considérable de cette Monarchie, & Foulques Archevêque de Reims, écrivant à l'Empereur Charles le Gros dans le tems que les Normands faisoient le siège de Paris, l'appelle la capitale de Neustrie & de Bourgogne.

*Flodoard. Hist.
Eccl. Rem. l. 4.
cap. 5.*

Il est vrai que Pepin, Charlemagne & Louis le Débonnaire n'y ont pas fait d'aussi longs séjours que les Rois de la première race; ils sont cependant venus demeurer de tems en tems dans les Palais qu'ils y avoient, Pepin y est mort, & Charlemagne y étoit lorsqu'il prit la résolution d'aller à Rome; il y demeura encore plusieurs fois depuis, ainsi que son fils Louis le Débonnaire, & on ne peut douter que sous Charles le Chauve Paris ne fût regardé comme le siège de la royauté: ce Prince y séjourna plus long-tems qu'aucun de ses prédécesseurs, & le soin qu'il eut d'y rétablir les Ecoles fondées par Charlemagne, contribua à augmenter le nombre des habitans de Paris.

Erric d'Auxerre qui y avoit enseigné les Belles-Lettres sous le regne de Charles le Chauve, & qui donne à cette ville l'épithète de *populosa*, nous apprend que ce Prince avoit attiré auprès de lui les Maîtres qui avoient le plus de réputation, pour enseigner dans les Ecoles publiques: *Id vobis singulare studium effecistis ut sicubi terrarum Magistri florerent artium, hos ad publicam eruditionem undequaque vestra Celsitudo conduceret.* Le Pape Nicolas I. en félicita ce Prince, par une lettre où il reconnoît que l'établissement des Ecoles du royaume, & de Paris en particulier, étoit dû aux soins des prédécesseurs de Charles le Chauve; mais en même-tems qu'il se réjouit de ce que l'amour de l'étude & des sciences reprend vigueur dans cette ville, il prie le Roy d'en chasser Jean Scot, qui y avoit été le Chef & le Modérateur des Ecoles: *Plurimum nos latificat quod in Imperio & regno vestra, & specialiter Parisiis, bonarum artium studia prædecessorum vestrorum curâ stabilita repululent.... Dilectioni vestræ vehementer rogantes mandamus, quatenus*

*Epist. dedicat.
vitz S. Germ. ad
Carolus Calv.*

*Hist. Univers.
Paris. tom. 1. p.
184.*

O o o ij

Joannem Parisiis in studio cujus Capital jam olim fuisse perhibetur, morari non sinatis.*

*Contens. apud
Marſnam, pp.
408. & 409.
hiſt. du Cheſne,
tom. 2.*

C'étoit cependant dans un tems où les calamités publiques cauſées par les ravages des Normands & les guerres civiles que ſe faiſoient les enfans de Louis le Débonnaire, devoient être un grand obſtacle à l'avancement des Lettres; & c'étoit pour remédier à ces calamités, qu'il y avoit eu une entrevûe indiquée à Paris pour la S.^t Jean de l'an 847. des trois freres, Lothaire Empereur, Louis Roy de Germanie, Charles le Chauve, & de leur neveu Pepin Roy d'Aquitaine, avec les Grands de leurs Etats, à qui on promit des ſauf-conduits; tant de Rois & de Seigneurs auroient eu peine à y trouver des logemens, ſi elle n'eût alors été compoſée que des ſeules maiſons de la Cité.

Mais ſi la ſeule idée de la ville de Paris conſidérée comme la demeure des Rois pendant trois cens ans, & comme la Capitale de l'Empire François, ou du moins d'une partie conſidérable, doit nous porter à croire qu'elle étoit plus étendue & plus peuplée que ne le diſent les Hiſtoriens modernes, j'eſpere qu'on ſera encore plus confirmé dans ce ſentiment, lorſque j'aurai fait voir qu'elle a toujours été une ville renommée pour le commerce, depuis le tems que nous la connoiſſons juſqu'à celui des ravages des Normands.

*Traité de la Po-
lice, tom. 2. p.
703.*

Quand le ſilence des Auteurs ſur le commerce de Paris ſeroit auſſi grand qu'on ſe l'imagine communément, la ſeule ſituation de cette ville ne nous permettroit guères de douter qu'il n'y en ait point eu avant l'an 1170. comme l'a prétendu le Commiſſaire de Lamare. Les Inſcriptions trouvées en 1711. dans l'égliſe de Notre-Dame, nous apprennent que ſous l'empire de Tibère il y avoit un corps de Commerçans établis à Paris ſous le nom de *Nautæ Pariſiaci*, qui y élevèrent un autel à Jupiter. C'eſt ce monument qui a donné lieu à M. le Roy de compoſer une curieuſe & ſçavante Diſſertation, où

* Le Recteur de l'Univerſité étoit encore désigné par le mot *Capital* ſous le regne de Philippe-Augulté. *Voy. du Boulay, to. 3. p. 3. Hiſt. Univerſ. Pariſ.*

Il a entrepris de prouver qu'il ne falloit point chercher ailleurs que dans ce corps de Négocians, l'origine du corps municipal connu depuis sous le nom d'Hôtel de Ville, & chargé encore aujourd'hui de veiller à la police générale de la navigation & du commerce des marchandises amenées à Paris sur les rivières.

Quelque convainquante que soit la Dissertation de M. le Roy, j'ose assurer qu'elle auroit fait encore plus d'impression, s'il y avoit joint quelques autorités qui lui sont échappées, & qui sont comme une espece de tradition, pour prouver que le commerce y a toujours été en vigueur depuis le regne de Tibère jusqu'au commencement de la troisième race de nos Rois, & par conséquent que ces bourgeois de Paris négocians par eau, dont il est fait mention dans les lettres de Louis le Gros & Louis le Jeune, *Mercatores aquæ Parisius, Cives nostri Parisienses qui Mercatores sunt per aquam*, n'étoient point un corps nouvellement établi, mais qu'il étoit aussi ancien que le tems auquel les Romains se rendirent maîtres de Paris.

Voy. les Preuves de la Dissertation de M. le Roy, au commencement du premier volume de l'Histoire de Paris.

Ces Conquérans étoient trop habiles & trop attentifs à tout ce qui pouvoit contribuer à leurs avantages & à l'utilité publique, pour négliger les secours que cette ville pouvoit leur procurer : située sur une grande rivière dans laquelle l'Yonne, la Marne & l'Oise se déchargent, elle étoit très-propre à servir d'entrepôt aux provisions des troupes Romaines, & aux marchandises qui se transportoient des provinces méridionales des Gaules dans la Celtique, dans la Belgique, & même jusque dans la Grande-Bretagne. Ce commerce étoit déjà ouvert avant que les Romains eussent porté leurs armes dans les provinces septentrionales.

Diodore de Sicile nous apprend que les marchands d'Italie attirés par le gain immense qu'ils y faisoient, transportoient des vins dans ces provinces, soit sur les fleuves, soit par les voitures de terre. L'étain de la Grande-Bretagne & des Îles Cassitérides, selon le même Auteur, étoit aussi transporté par terre jusqu'à Narbonne & jusqu'à Marseille. Avant la conquête des Gaules par Jule-César, les provinces méridionales

Lib. 5. p. 305.

Idem, ibid. p. 314.

*Cic. Orat. 1^{re}
Foneto.*

étoient remplies de négocians citoyens Romains, avec lesquels les Gaulois qui vouloient faire le commerce, étoient obligez de s'associer, c'est Cicéron qui nous l'apprend; mais lorsque les Romains eurent achevé la conquête de ce pays, le commerce y fleurit encore bien davantage: tout étant en paix dans ces vastes contrées, les habitans s'adonnèrent à l'agriculture & au commerce.

Lib. 4. p. 188.

Strabon, qui ne parle qu'avec admiration de l'heureuse situation des Gaules traversées par un grand nombre de rivières, dont les unes se jettent dans l'Océan & les autres dans la Méditerranée, nous apprend quel chemin prenoient les négocians pour le transport de leurs marchandises; je ne rapporterai que ce qui peut concerner le commerce de Paris. « On peut, dit-il, remonter le Rhône fort loin, & » transporter par son moyen les marchandises en différens en- » droits, car la Saône & le Doux, qui sont des rivières navi- » gables & propres à porter de grosses charges, se jettent dans » le Rhône, & depuis la Saône jusqu'à la Seine on voit les » marchandises par terre; c'est en descendant cette dernière » rivière qu'on les transporte dans le pays des Lexoviens & des Calètes, & de là par l'Océan dans la Grande-Bretagne. »

*Hist. des grands
chemins, tom. 1.
pp. 527. 533.
547. & autres.*

Outre ces chemins par eau il y en avoit encore d'autres par terre qui conduisoient à Paris, car les deux grandes routes qui partoient de Lyon & de Bordeaux, venoient se réunir à Autun, & il y en avoit une autre depuis cette dernière ville jusqu'à Paris. Là elle se partageoit encore en deux chemins, dont l'un alloit à Rouen, l'autre à Beauvais, à Amiens & à Boulogne-sur-mer. Les Parisiens, par le moyen de la grande route de Paris à Orléans, avoient encore une communication avec ce grand nombre de chemins publics qui aboutissoient à cette dernière ville, qui est constamment le *Genabum* des Anciens, & où étoit le port des Carnutes; ainsi les routes par terre & par eau concouroient toutes à rendre la ville de Paris un lieu de commerce. Il n'est donc point étonnant que du tems de Tibère, sous le regne de qui Strabon écrivoit, on trouvât dans cette ville un corps de Commerçans établis sous

le nom de *Nauta Parisiaci*, qui y faisoient le trafic par eau, comme on en trouve plusieurs pour le commerce de la Loire, du Rhône & de la Saône. On peut voir dans la Dissertation qui a été faite pour expliquer le monument précieux de l'église de Notre-Dame, les prérogatives & les honneurs attribuez dans l'Empire à ces corps de Négocians, parmi lesquels on trouve des Sénateurs & des Chevaliers Romains. Si les *Nauta Parisiaci* n'étoient que de simples Bateliers, comme l'a cru M. l'Abbé de Longuerue, il en faudroit dire autant des *Nauta Ararici & Rhodanicij*, dont les Inscriptions nous donnent une plus haute idée; car enfin on n'a jamais donné à une troupe de Bateliers le titre de *splendidissime*, titre dont des Républiques & des Corps de Villes se trouvoient honorer, & dont étoit décoré le corps des Négocians par eau du Rhône & de la Saône, comme on le lit dans une Inscription dressée à Lyon par trois provinces des Gaules à l'honneur d'un Julius Severinus; il y est qualifié Patron & Directeur du corps illustre des Nautes du Rhône & de la Saône, * *Patrono splendidissimi corporis N. Rhodanicorum & Araricorum*.

Hist. de Paris
par le P. Félib.
tome 1.

Descript. de la
France, p. 12.

Gruter. pag.
CCCCXXV.
n.° 1.

Si l'on demande en quoi consistoit dans ces commencemens le commerce des Négocians de Paris, j'avouerai que je ne crois pas qu'il consistât en autre chose qu'en bleds, vins, huiles, sel, ou autres denrées nécessaires à la vie, dont Paris étoit l'entrepôt; quant aux choses qui n'étoient que pour le luxe, les commodités & les agrémens de la vie, comme les étoffes précieuses du Levant, les ouvrages d'or & d'argent, les parfums, les épiceries, elles ont fait l'objet du négoce de cette ville, sur-tout depuis que nos Rois y eurent établi leur Cour: leur présence & celle des Grands de la Nation, bien loin d'y diminuer le commerce, a dû au contraire y attirer plus de marchands, d'artisans & d'ouvriers de toute

* Il y a dans le Recueil de Gruter, pag. CCLXXI. n.° 8. une Inscription trouvée à Auxerre, & faite en l'honneur d'un *Aurelius Demetrius* chargé des affaires des villes de Sens, de Troyes, de Meaux, de Paris & d'Aurun, associées pour le commerce.

espece, parce qu'il y avoit plus de nécessités à satisfaire, & plus de commodités à se procurer.

Lorsque Grégoire de Tours parle de la disgrâce de Leudastes Comte de Tours, qui étoit venu à Paris pour fléchir l'esprit de la Reine Frédégonde, il dit que ce Comte ayant suivi le Roy Chilperic & cette Reine à la sortie de l'église jusqu'à la place publique, il s'y arrêta à parcourir les boutiques des Négocians, où il examinoit les meubles de prix, le poids de la vaisselle d'argent, & les divers ornemens qui y étoient:

Greg. Tur. hist. lib. 6. cap. 22. Domosque Negotiantium circumiens species rimatur, argentum pensat, atque diversa ornamenta prospicit.

Lib. 8. c. 33. Le même Auteur parle encore en un autre endroit, de ces maisons des Négocians qui furent brûlées dans un incendie qui commença à une maison située auprès de la porte par où l'on sortoit pour aller du côté du midi, ce qui me fait croire que ces Négocians demeuroient au delà du Petit-pont, aussi-bien que les Juifs, qui avoient une synagogue & un cimetière auprès de Saint Julien-le-pauvre; c'est ce que je me propose d'examiner dans une seconde partie de ce Mémoire.

Le commerce qui se faisoit à Paris, ne se bornoit pas aux marchandises & aux denrées qu'on y transportoit des provinces méridionales des Gaules & de l'Italie, ou à celles qui y arrivoient des pays du Nord par l'Océan, il s'étendoit jusqu'en Syrie & en Égypte. Cela paroîtra sans doute un paradoxe à ceux qui n'ont point étudié l'ancien état de notre capitale. Grégoire de Tours rapporte qu'après la mort de Ragnemode Evêque de Paris, un marchand Syrien, nommé Eusébe, obtint par les présens qu'il fit à Frédégonde, qu'on le choisît pour remplir cette dignité: il n'y fut pas plutôt installé qu'il chassa tous ceux qui composoient l'Ecole de son prédécesseur, & appella à leur place des Syriens de naissance comme lui. Qui est-ce qui pouvoit avoir attiré à Paris ces Syriens, si ce n'étoit le commerce, puisque l'Evêque Eusébe étoit lui-même originairement un Négociant, *Eusebius quidam Negotiator, genere Syrus!* On trouve dans ce même tems des Négocians Syriens à Bordeaux, & on en voit à Orléans

Hist. lib. 10. cap. 26.

Lib. 8. c. 1. & 1. 7. c. 31.

Orléans avec des Juifs, qui viennent les uns & les autres au-devant du Roy Gontran lorsqu'il fit son entrée dans cette dernière ville, & qui chantent chacun dans leur langue des cantiques à l'honneur de ce Prince. Cette Nation passionnée pour le commerce, cherchoit à l'enrichir par son moyen dans toutes les contrées de la domination Romaine; de-là vient que Saint Jérôme appelle les Syriens les plus avides des mortels, *Negotiatores avidissimi mortalium Syri.*

*Ad. SS. Ord.
S. Bened. tom. 2.
pag. 22.*

Epist. ad Demetriad.

C'est cette demeure des Syriens à Paris, qui a fait croire à M. de Launoy que la rue des Arfis, devoit s'appeller *vicus de Assyriis*, du nom des Syriens qui avoient une église dédiée à Saint Pierre auprès de Saint Méry. Mais quoi qu'il en soit de ses conjectures qui pourroient bien avoir quelque fondement malgré les objections d'Adrien de Valois, ce que j'ai dit de ce Négociant Syrien devenu Evêque de Paris, & de ses compatriotes, nous rend croyable ce que le Prêtre Constance rapporte dans la vie de Sainte Geneviève, & est très-propre à nous persuader que le commerce de Paris avec l'Orient y étoit peut-être établi avant que les François se rendissent maîtres des Gaules.

Sainte Geneviève, selon cet Auteur, étoit en relation avec le fameux Siméon Stylite, ce solitaire célèbre qui avoit choisi pour habitation le haut d'une colonne auprès de la ville d'Antioche; des marchands que leur négoce obligeoit à faire de fréquens voyages en Syrie, en rapportoient à notre Sainte des complimens de la part de Siméon: *Hic per Negotiatores ad loca ista mercandi gratiâ sæpius venientes, sanctæ Genovefæ salutationes cum plurima veneratione mittebat.*

Bolland. 3. Januarii. to. 1. pag. 145.

La ville de Marseille étoit l'entrepôt ordinaire, tant des marchandises de la domination Française, que de celles qu'on y transportoit des pays étrangers; c'étoit dans ce port qu'on débarquoit le vin de Gaza ville de Palestine, si renommé dans les Gaules du tems de Grégoire de Tours, & qu'il appelle *Gazetum*. Les vaisseaux qui apportoit le papier & les autres marchandises d'Egypte, y abordoient aussi. Il y avoit un commerce continuel de Marseille à Alexandrie, comme

Mon. Sangall. lib. 2. apud du Chesne, tom. 2. pag. 13. v. 11. Dist. lib. 7. c. 29. de gloria Confess. c. 65. Id. lib. 5. c. 5. Mab. l. 1. de re Diplom. c. 8.

Mem. Tome XV.

Ppp

*Greg. Tur. lib.
6. cap. 6.*

il seroit aisé de le prouver par plusieurs passages de Grégoire de Tours, & entr'autres par celui où il raconte la dévotion d'un Solitaire nommé Hospitius, qui s'étant fait une loy d'imiter en tout les Moines d'Egypte, ne vouloit manger pendant le Carême que des mêmes racines dont ils vivoient, & il falloit que les Négocians eussent soin de lui en faire sa provision : *In diebus autem Quadragesimæ de radicibus herbarum Egyptiarum, exhibentibus sibi Negociatoribus, alebatur.*

*Hist. du Chefne,
tom. 1. p. 582.*

*Gregor. Turon.
lib. 6. cap. 5.*

La raison qui attiroit à Paris des Peuples aussi éloignez qu'étoient les Syriens, étoit celle qui avoit rempli cette ville de Juifs; la synagogue qu'ils y avoient, est une preuve qu'ils y étoient en grand nombre: c'étoit à eux que nos Rois s'adressoient pour faire leurs emplettes. Salomon est qualifié Négociant du Roy Dagobert par l'Auteur des Gestes de ce Prince, & un autre Juif nommé Priscus l'étoit du Roy Chilpéric : *Ei ad emendas species familiaris erat.*

Hist. de Saint-Denis par le P. Félibien.

*Appendix ad
calc. Greg. Tur.
pag. 1384.*

Parmi les Peuples qui abordoient à Paris par l'Océan, on voit des habitans de la Grande-Bretagne, des Saxons, & d'autres Nations de la Germanie, on y voit des Espagnols même. Le concours de ces différens Peuples se remarquoit sur-tout à la Foire de Saint-Denys, qui avoit été transportée entre Saint Martin & Saint Laurent dès l'an 710. sous le regne de Childebert III. Enfin il est toujours fait mention des Négocians de Paris & de son commerce, jusqu'au tems des ravages des Normands.

Je ne puis donner une plus haute idée de cette ville & de l'état où étoit alors ce commerce, qu'en rapportant les paroles de deux Auteurs qui avoient été témoins de ces ravages.

*Lib. de Mirac.
S. Bened. apud
du Chefne, to. 3.
pag. 446.*

Le premier est Adrevald Moine de l'Abbaye de Fleury-sur-Loire, qui vivoit sous le regne de Charles le Chauve; cet Auteur déplorant les malheurs du Royaume, & l'état misérable où la plupart des villes, comme Beauvais, Soissons, Orléans, Nantes, Angers, &c. étoient réduites par la fureur de ces Barbares, parle ainsi de la ville de Paris: Que dirai-je de Paris, cette ville capitale, autrefois si célèbre par sa gloire, par ses richesses & par la fertilité de son territoire, dont les

habitans vivoient dans une parfaite sécurité, & que je pourrois à juste titre appeller le Trésor des Rois, & le lieu où s'assembloient les Nations! n'est-elle pas maintenant un monceau de cendre plutôt qu'une ville fameuse? *Quid Lutetia Parisiorum, nobile caput resplendens quondam gloriâ, opibus, fertilitate soli, incolarum quietissimâ pace, quam non immeritò Regum divitias & emporium dixero populorum? num magis ambustas cineres quam urbem nobilem potius est cernere!*

Il y a une réflexion essentielle à faire sur ce passage, pour ceux qui ne veulent pas que la ville de Paris ait étendu ses limites au delà des deux bras de la rivière, c'est que tous nos Historiens conviennent que les Normands n'ont jamais brûlé les édifices de la Cité, dont ils ne purent se rendre maîtres après deux ans de siège; ainsi les bâtimens qu'ils avoient réduits en cendres, & qui composoient cette ville célèbre, *urbem nobilem*, n'étoient pas ceux de la Cité, mais ceux qui étoient construits des deux côtés de la rivière, où du tems d'Adrevald on ne voyoit plus que des monceaux de cendre. En effet, dans ces paroles que je viens de citer, on a peine à reconnoître une ville renfermée dans les bornes étroites de la Cité. Si l'on vouloit relever la grandeur de Paris tel qu'il est aujourd'hui, on pourroit ne pas employer d'autres termes que ceux du Moine Adrevald.

Le second Auteur que j'ai à alléguer, est Hilduin Abbé de Saint-Denys; il n'a pas tenu à lui qu'on n'ait cru que Paris, dès le tems même que S.^t Denys l'Aréopagite y vint, selon lui, prêcher la foy sous l'empire de Domitien, étoit une ville aussi considérable qu'Adrevald la décrit. Il nous la représente comme étant deslors le siège royal & le lieu des assemblées de la Noblesse des Gaulois & des Germains, à cause de la salubrité de son air, de son agréable situation sur la Seine, & de la fertilité de son terroir planté d'arbres & de vignes. Elle étoit, selon cet Auteur, une ville très-peuplée & d'un grand commerce, par les différentes especes de marchandises qui y arrivoient par la rivière: *Parisiorum civitas ut sedes regia . . . constipata populis, referta commerciis ac variis commeatibus, undâ fluminis circumferente.*

P p p p ij

Je suis bien éloigné d'adopter tout ce qu'Hilduin rapporte de l'état de Paris sous l'Empire de Domitien, mais ce que je veux conclurre de son témoignage est qu'il n'a pu parler de cette ville comme il en parle, que parce qu'il a cru qu'elle avoit toujours été telle qu'il la voyoit sous le regne de Louis le Débonnaire, à qui il présenta les Aréopagiques vers l'an 828. & qu'ainsi la description qu'il fait de l'état de Paris sous l'Empereur Romain, est celle de l'état où elle se trouvoit sous les Empereurs François.

L'autorité des deux Auteurs que je viens de citer, ne nous permet pas de regarder comme une exagération, l'éloge de Paris qu'on lit au commencement des deux livres où Abbon déplore en mauvais vers les effets de la fureur des Normands pendant le siège de cette ville. On lui pardonneroit la barbarie de son style, s'il y avoit répandu plus de clarté:

*Medio Sequana recubans, culti quoque regni
Francigenum temet statuis, præcelsa, canendo,
Sum polis, ut Regina micans omnes super urbes,
Quæ statione nites cunctis venerabiliori
Quisque cupiscit opes Francorum, te veneratur.*

Cet état brillant de Paris fut obscurci par les courses des Normands, qui brûlèrent en différentes fois les églises & les édifices qui étoient sur les deux bords de la Seine. Le commerce y fut extrêmement troublé par cette nation redoutable, qui profitant de la foiblesse du gouvernement & de la connivence des Grands qui s'entendoient avec les Normands, portoit par-tout le fer & le feu. Leur première arrivée à Paris en 845. y répandit une telle épouvante, que cette ville si peuplée demeura presque déserte, *vacuam penitus ipsam urbem quondam populosam repperunt*. L'argent que leur donna Charles le Chauve, les empêcha d'y faire alors aucun mal; mais les Négocians furent obligés de prendre la fuite en 861. vingt-cinq ans avant le siège de Paris, & ce fut alors la seconde fois qu'ils brûlèrent les édifices, & en particulier l'Abbaye de

*Lib. Miracul.
S. Germ. autore
Aimoino.
Du Chesne, 10.
2. p. 655.*

Saint-Germain-des-Prés : Anno 861. Northmannii Lutetiam Parisiorum & ecclesiam sancti Vincentii ac sancti Germani incendio tradunt; Negotiatores quoque per Sequanam navigio sursùm fugientes insequuntur & capiunt.

Les Normands s'étant établis dans une des plus belles provinces du royaume, donnèrent enfin le tems à notre Capitale de respirer; le commerce ne tarda pas à s'y rétablir, & ceux que nous y avons vû jusqu'alors nommez *Nautæ Parisiaci*, *Negotiantes*, *Negotiatores*, reparurent au commencement de la troisième race sous le nom de *Mercatores aquæ*, nom qui a long-tems désigné l'état d'un Citoyen de Paris; de sorte que les noms de Bourgeois de Paris & de Marchand signifioient la même chose. C'est ce qu'on voit encore du tems de Saint Louis, au sujet d'une taille qui fut imposée sur les Bourgeois à l'occasion de la Chevalerie de Philippe son fils aîné. Les Bourgeois avoient compris dans cette taxe un certain Thibaut d'Asnières, Ecuyer, sous prétexte qu'étant fils d'une Bourgeoise & ayant épousé la fille d'un Bourgeois, & de plus jouissant des privilèges de la ville, il étoit obligé de contribuer aux impositions. Thibaut se défendoit en disant qu'il étoit vrai qu'il demuroit à Paris avec la mere, comme son fils & son héritier, mais qu'il n'y étoit pas comme Bourgeois ou Marchand, *non tanquam Burgensis seu Mercator*.

*La Roque;
Traité de la Noblesse, p. 414.*

Il me resteroit maintenant à marquer les limites & l'étendue des bâtimens qui étoient des deux côtés de la rivière; c'est aussi ce que je ferai dans la seconde partie de mes recherches. Si je ne fais pas remonter jusqu'au tems des Romains l'antiquité de la première enceinte qui fut bâtie hors de l'Isle du côté du nord, je ferai voir du moins qu'elle existoit sous la première race de nos Rois. Un passage de Grégoire de Tours nous donne même à entendre que de son tems cette partie que nous nommons la Ville, pour la distinguer de la Cité, étoit déjà connue sous ce nom; il en parle à l'occasion de la guérison d'un lépreux, qui fut opérée, dit cet Auteur, le jour que Chilperic entra dans la ville; & le lendemain de

De gloria Confessorum, c. 90.

Pppp iij

l'entrée qu'il avoit faite en qualité de Roy dans la Cité : *Ingre-
diente Chlperico Rege in urbem Parisiacam sequenti die quam Rex
ingressus est civitatem.* Ainsi bien loin que cette partie ait été
alors un terrain marécageux & peu propre à être habité,
comme le disent la plupart de nos Historiens modernes, il est
constant qu'elle a toujours été plus couverte de bâtimens, &
plus peuplée que la partie que nous nommons l'Université,
dont les bâtimens les plus voisins de la rivière, comme Saint
Julien-le-pauvre & Saint Séverin, étoient encore réputés
fauxbourgs sous le regne de Louis le Jeune; au lieu que les
monumens qui font mention des fauxbourgs situez au nord
avant les ravages des Normands, les supposent toujours placez
au delà de Sainte Opportune, de Saint Méry & de Saint
Gervais, c'est-à-dire, au delà de cette enceinte que tous nos
Auteurs, à l'exception de M. de Lamare, jugent n'avoir été
bâtie qu'après le siège de Paris par les Normands, en 886.

Mais comme le détail dans lequel je me suis proposé d'en-
trer, demande des discussions, je remettrai à une autre fois à
vous en entretenir. Si ce que j'ai eu l'honneur de vous lire
n'a pas répondu parfaitement au titre de ma Dissertation, je
crois au moins vous avoir donné de Paris une idée toute diffé-
rente de celle que nous en donnent nos Historiens modernes,
& avoir prouvé que cette ville, la demeure ordinaire de nos
Rois pendant plus de trois cens ans, le lieu des assemblées
des Grands de la Nation, cette ville si fameuse par sa gloire
& ses richesses, *resplendens gloriâ, opibus*, par son commerce
qui y attiroit des marchands de toutes les contrées, *emporium
populorum*; cette reine des Villes enfin, comme l'appelle
Abbon, considérable par le nombre de ses habitans, *consti-
pata populis*, ne pouvoit être renfermée dans la Cité, qui ne
s'étendoit alors que jusqu'à la rue de Harlay; car tout ce qui
est depuis cette rue jusqu'au Pont-neuf, a été formé de deux
isles qu'on a jointes ensemble & à la Cité. Outre cela elle
étoit rétrécie par une enceinte qui devoit emporter une
grande partie de son terrain, puisqu'on en pouvoit faire le

tour en dedans & en dehors. Il y avoit au moins un port où abordoient les marchandises, & peut-être quelques places publiques. Quant aux édifices qui occupoient l'intérieur de l'enceinte, pour ne rien dire que de certain, on y voyoit la Cathédrale, la maison de l'Evêque & celles de son Clergé, un Hôpital où les Chanoines de la Cathédrale alloient certains jours laver les pieds des pauvres, l'église de Saint Eloy, dont les bâtimens embrassoient tout l'espace renfermé entre les rues de la Vieille-draperie, aux Féves, Calandre & de la Barillerie, l'église de Saint Bartheleny, qui avoit été bâtie pour servir de chapelle au Palais de la Cité que les Comtes de Paris habitoient sous la seconde Race. Je ne parle point des autres églises que les Historiens de Paris placent dans la Cité, parce que je n'en trouve point de preuves positives.

Après tout ce détail, n'est-il pas nécessaire de conclurre qu'il devoit y avoir des deux côtés de la rivière des bâtimens en assez grand nombre, où les Rois, leurs Ministres & leurs domestiques, les Grands de la Nation, les Marchands étrangers, & ceux que l'amour de l'étude attiroit à Paris, pussent loger?



*SUITE DU MÉMOIRE
SUR LA CÉLÉBRITÉ ET L'ÉTENDUE
DE PARIS*

AVANT LES RAVAGES DES NORMANDS.

Par M. BONAMY.

26. Février
1740.

J'AI fait voir dans la première partie de mon Mémoire, que les éloges magnifiques que nos anciens Historiens donnent à la ville de Paris, ne conviennent en aucune façon à une ville renfermée dans les bornes étroites de la Cité, & que quand on supposeroit que Paris ne s'étendoit pas au delà des deux bras de la rivière du tems des Romains, il n'étoit pas croyable que ses limites n'eussent pas été portées plus loin depuis que nos Rois en eurent fait la capitale de leur royaume, & qu'elle fut devenue une ville de grand commerce.

Il me reste maintenant à prouver ce que j'ai avancé, & à faire voir qu'il y avoit un grand nombre de bâtimens des deux côtés de la rivière, avant que les Normands en fissent le siège, en 886.

Si les Auteurs de notre Histoire nous avoient appris en détail les agrandissemens successifs de Paris, nous n'en serions pas réduits souvent à deviner ce qu'ils nous disent d'une manière obscure; cependant si l'on s'en rapportoit au Commissaire de Lamare, le seul Grégoire de Tours devoit nous suffire pour nous donner une connoissance exacte de l'état de

*Traité de la Police, tom. 1.
pag. 73.*

Paris sous nos premiers Rois : « Ce sçavant Prélat, dit-il, » rapporte avec la dernière précision les bâtimens considérables » qui furent élevez par nos Rois à Paris, & tous les autres événemens qui avoient été capables de faire changer de face à cette Ville capitale, depuis la naissance de la Monarchie. » Ce seroit en vain qu'on chercheroit cette précision dans Grégoire de Tours, tous les bâtimens de Paris dont il nous apprend les fondateurs, se réduisent aux deux églises de S.^t Pierre & de S.^t Vincent;

S.^t Vincent; de sorte que si l'on peut tirer des écrits de cet Auteur quelques éclaircissimens sur l'état de la ville de Paris, ce n'est qu'en rapprochant des passages épars çà & là, en les comparant entr'eux & avec ce que nous apprenons des Écrivains qui ont vécu de son tems, ou qui sont venus après lui.

Le premier Auteur qui ait parlé de Paris, est Jule-César, il dit que cette ville étoit renfermée dans une Isle; mais je ne sçais si on ne pourroit pas conclurre de ce qu'il rapporte du feu que les Parisiens mirent eux-mêmes à leur ville, qu'il y avoit deslors des maisons hors de l'Isle ou de la Cité, car j'avoue que je ne conçois pas quelle raison auroit pu engager les Parisiens à brûler les bâtimens renfermez dans leur Isle, après avoir fait rompre les deux ponts qui y conduisoient. Ne seroit-il pas plus naturel de penser que les Parisiens brûlèrent seulement les maisons qui étoient sur les bords de la rivière, & qu'ils se réfugièrent dans l'Isle, comme dans leur forteresse, où les habitans étoient à l'abri des attaques des Romains, surtout après que les ponts qui y conduisoient, eurent été rompus? C'étoit le parti qu'avoient pris ceux de Melun, qui étant dans le même cas que les Parisiens, se contentèrent de rompre leurs ponts, sans brûler les maisons qui étoient entre les deux bras de la Seine.

De Bello Gal.
lib. 7. cap. 58.

Ibidem.

Quoi qu'il en soit, le P. Félibien après quelques Historiens modernes, dit que César ordonna aux habitans qui étoient restez, ou à ceux du voisinage, de la rebâtir; mais comme il ne cite aucun garant de ce fait, on n'est pas plus obligé d'y ajouter foy qu'au passage de Boëce cité par le Commissaire de Lamare, dans lequel on lit que César ayant augmenté les édifices de Paris, & l'ayant fait fortifier de murailles, cette ville fut appelée la Cité de César: *Lutetiam Cæsar usque adeo ædificiis adauxit, tamque fortiter mœnibus cinxit, ut Julii Cæsaris Civitas vocaretur.* On ne trouve rien de semblable dans ce qui nous reste des ouvrages de ce Philosophe, & du Boulay *

Tom. 1. p. 13.

Hist. Universit.
Paris. tom. 1. p.
84.

* Ce livre est attribué par Vincent de Beauvais, *lib. 1. Speculi doctr. c. 30.* à Boëce; d'autres en font auteurs Pierre de Blois ou Thomas Cantimpré. *Voy. Fabric. Biblioth. Latinæ, pag. 650.*

croit avec raison que Jean Scot est le véritable auteur du livre intitulé *de Disciplina Scholasticum*, où l'on trouve ce passage.

Ceux qui sont venus après César, & qui ont eu occasion de parler de Paris, se sont contentez de rapporter son nom, sans entrer dans aucun détail sur ce qui concerne cette ville; & nous n'en sçavons rien absolument jusqu'au tems de l'Empereur Julien, sans les Inscriptions trouvées dans l'église de Notre-Dame, qui font mention du corps des Négocians de Paris sous le regne de Tibère.

Dès le tems de Julien il y avoit déjà, comme je l'ai remarqué, des fauxbourgs situez au nord de la Cité, & il ne faut point douter que le Palais des Thermes n'ait dès les premiers tems attiré un grand nombre d'habitans du côté de l'Université. L'Empereur Julien ne parle point de bâtimens, mais seulement des jardins qui étoient de ce côté-là, & où les Parisiens avoient planté de la vigne & des figuiers.

Je ne répéterai pas ici ce que j'ai déjà dit des bâtimens publics & particuliers de la Cité & de l'enceinte qui l'environnoit; je n'entrerai point non plus dans la discussion du lieu où étoit la Cathédrale dans les premiers tems, si c'étoit Saint Estienne-des-Grès ou Saint Marcel; il me suffira de dire que sous les enfans de Clovis elle étoit à peu-près où elle est encore aujourd'hui, & que sous le regne de Louis le Débonnaire il y avoit dans le Parvis de Notre-Dame, du côté de l'Hôtel-Dieu, une église de Saint Estienne, où se tint un Concile en 829. Il en restoit encore des murs du tems de Louis le-Gros, que ce Prince, dans ses lettres au sujet des limites de la voirie des Evêques de Paris, appelle *muros veteris ecclesie Sancti Stephani*; c'étoit probablement l'ancienne Cathédrale appelée du nom de Saint Estienne dans plusieurs Auteurs.

Cette partie de la Cité ne s'étendoit pas plus loin que Saint Denys-du-Pas & l'Archevêché; car ce qu'on nomme le Terrain, connu du tems de Saint Louis sous le nom de la Motte-aux-papelards, paroît s'être formé des décombres & des immondices qu'occasionna la construction du vaste

*Hist. Ecclef.
Paris. tom. 1.
pag. 349.*

bâtiment de l'église de Notre-Dame. Quant à l'autre partie opposée, elle ne s'étendoit, comme je l'ai dit, que jusqu'à la rue de Harlay; au delà étoient deux Isles, dont la plus grande étoit vis-à-vis des Augustins, & c'est celle que l'on a appelée l'Isle aux Juifs, où fut brûlé le Grand-Maître des Templiers, & où se firent plusieurs exécutions; l'autre qui étoit située au bout du Quay de l'Horloge, avoit fort peu d'étendue. La situation de la première Isle est décrite dans des lettres de Philippe le Bel de l'an 1313. *Juxta portam jardini nostri inter dictum jardinum nostrum ex una parte dicti fluvii, & domum religioforum virorum Fratrum Ordinis Sancti Augustini Parisiis ex altera parte dicti fluvii.* Et la position des deux Isles est bien marquée dans un ancien plan de Paris en tapisserie, dont M. Turgot Prévôt des Marchands a fait l'acquisition pour la Ville, & qui a été exposé dans cette Académie.

Cependant M. de Lamare n'a mis sur ses plans qu'une seule Isle, & la plus petite, qui n'est pas même située où elle devoit l'être. Une entreprise aussi vaste que celle de son *Traité de la Police*, ouvrage si estimable & si utile, ne lui a pas permis de faire attention à quelques erreurs de Topographie dans lesquelles il est tombé. J'en pourrois rapporter plusieurs exemples, qui serviroient à prouver qu'on ne trouve pas toujours dans ses plans toute l'exactitude qui seroit à désirer, même dans des choses pour lesquelles il n'étoit pas besoin de longues recherches; mais comme cette discussion me jetteroit hors de mon sujet, je reviens à l'état où étoit la Cité avant les ravages des Normands.

On y entroit par deux ponts de bois du tems de l'Empereur Julien, comme il nous l'apprend lui-même. Celui qui étoit du côté du nord, & qu'on a appelé le Grand-pont, étoit déjà couvert de maisons sous le regne de Childebert I. Je ne sais s'il y en avoit aussi sur le Petit-pont; M. de Valois le croyoit, mais il ne cite aucune autorité pour le prouver. Quant au Grand-pont, Fortunat en parle à l'occasion d'un incendie qui commença du côté de la Ville & gagna les maisons du Grand-pont avec tant de violence, qu'il fit

Qqqq ij

Vita Leobini,
apud du Chesne,
1691. t. 1. p. 537.

appréhender qu'il ne se communiquât à celles de la Cité :
A parte basilicæ beati Laurentii noctu edax ignis exiliens, domos pendulas quæ per pontem constructæ erant, exurere cepit, & non solum ex vicino fluvio incessanter aquâ supersusâ non adquevit, sed etiam Civitati proximus, civibus ut universa consumeret magnum timorem incussit.

J'ai déjà dit qu'il y avoit sur la fin de la seconde race, un Palais dans la Cité, qui servoit de demeure aux Comtes de Paris ; mais il n'y a guères d'apparence qu'il ne fût point bâti dès le tems de la première race de nos Rois, car il est certain que Childebart & son frere Clotaire étoient logez dans une autre maison que la Reine Clotilde leur mere, lorsqu'ils envoyèrent demander à cette Princesse les enfans de leur frere Clodomir, sous prétexte de les élever à la royauté : *Dirige Lib. 3. c. 18. parvulos ad nos ut sublimentur in regno.* Grégoire de Tours qui rapporte la manière barbare dont l'impitoyable Clotaire massacra lui-même ses deux neveux, dit qu'après ce meurtre il monta à cheval pour s'enfuir à Soissons, & que Childebart sortit de la ville pour se retirer dans les fauxbourgs, ce qui suppose qu'ils demeuroient dans l'intérieur de la ville. Mais quoique plusieurs passages de Grégoire de Tours ne nous permettent pas de douter que nos Rois n'eussent un Palais dans la Cité, il faut cependant convenir qu'aucun Auteur n'en a parlé d'une manière positive avant le siège de Paris par les Normands. Du tems du Roy Lothaire, qui commença à regner soixante ans après ce siège, l'église de Saint Barthelémy étoit la Chapelle du Palais, *Regalis Capella*, & deslors on la regardoit comme un ancien bâtiment qu'on attribuoit à la magnificence des Rois, *Regum antiquitus magnificentiam fuerat constructa.* Malgré le silence des Auteurs, Adrien de Valois avoit cru que ce Palais étoit de la plus haute antiquité, puisqu'on lui fait dire dans le *Valesiana*, que « le Palais dont » Ammien-Marcellin fait mention, étoit dans la ville de Paris, » c'est-à-dire, dans l'Isle ou la Cité, parce que Henry de Valois » son frere prétendoit que les Palais n'avoient jamais été bâtis » hors des villes, & qu'il croyoit que le Palais de la Cité avoit

Du Chesne, to.
3. p. 343. &
seq.

Valesian. p. 51.

été bâti long-tems avant Julien l'Apostat, aussi-bien que les Bains. » On ne sçait comment accorder ce langage avec ce que dit ce sçavant Auteur dans ses notes sur Ammien-Marcellin & dans la Notice des Gaules, où non seulement il ne paroît point du tout avoir pensé à mettre un Palais dans la Cité du tems de Julien, mais où il assure au contraire en termes exprès, que le Palais de ce Prince étoit le Palais des Thermes. En effet, la manière dont Ammien Marcellin en a parlé, fait voir, comme l'a remarqué Adrien de Valois, qu'il avoit une vaste étendue, & les bornes étroites de la Cité ne permettent pas de l'y placer. De plus, en comparant ce que dit cet Historien avec ce que rapporte Zosime touchant les troupes que l'Empereur Constantius avoit demandées au César Julien, & qui passèrent par Paris pour continuer de là leur route vers l'Orient où elles étoient destinées à faire la guerre aux Perses, on verra que les témoignages de ces deux Auteurs concourent à prouver que le Palais où demuroit Julien, étoit hors de la Cité. Ammien dit que les Officiers de ces troupes ayant été reçus avec toutes les marques de bonté de la part de Julien, se retirèrent ensuite dans le camp, *qui liberaliter ita suscepti . . . in stativa solita recesserunt*. Or Zosime nous apprend la situation de ce camp, lorsqu'il dit que ces mêmes troupes passèrent la nuit à manger auprès du Palais : *Πρὸς ὁκνημαὶ εὐρεπεὶς ὄντες οἱ στρατιῶται, νυκτὸς ἀρχὴ βασιλείας ἐδύναντο παρὰ τὴν αὐτοῦ βασιλείαν*. Ainsi le Palais où demuroit Julien, n'étoit point dans la Cité, où assurément il n'y avoit point de camp, mais au midi de la Seine auprès du Palais des Thermes. Il ne faut point confondre ce camp avec le lieu d'exercice, *campus*, où Julien convoqua les troupes avec les habitans de Paris, après son élévation à l'Empire. M. l'Abbé le Beuf croit qu'il étoit du côté de la Porte-Baudets, & il cite pour le prouver, l'autorité d'Ammien : cet Auteur, selon lui, dit que « Julien fit la revue de ses troupes hors de la ville de Paris sur les bords de la Seine, dans une place qu'il appelle le Champ de Mars. » Mais il faut que M. l'Abbé le Beuf ait cité de mémoire Ammien, car quoique cet Auteur fasse mention

*Nota in Amm.
Marcell. l. 20.
cap. 4.
Notit. Gall. au
mot Parisii.*

*Nota in Amm.
Marcell. l. 20.
cap. 4.*

Lib. 20. c. 4.

*L. 3. p. 152.
edit. Oxon.*

*Amm. Marcell.
lib. 20. cap. 5.
69.*

*Dissert. sur la
Vicus Catolo-
censis, p. 20.*

en plusieurs endroits, de cette place où l'Empereur alloit s'exercer lui-même, il ne parle ni de sa situation sur le bord de la Seine, ni il ne l'appelle le Champ de Mars, ni enfin il ne dit nulle part que Julien y ait fait la revue de ses troupes.

Nous ne sçavons pas depuis quel tems ce Camp, *stativa Castra*, étoit devenu fixe; il y a bien de l'apparence que Constantin ayant retiré les Légions des bords du Rhin, à la garde desquels il ne laissa que les Milices du pays, & les Barbares ayant fait des incursions bien avant dans les Gaules, Paris devint alors une place importante: aussi voyons-nous dans la Notice de l'Empire, que le Préfet de la Flotte^a des Andérétiens, destinée à la garde des passages de la rivière, y demouroit, ainsi que le Préfet des Sarmates Gentils qui étoient postez en différens lieux sur la Seine, depuis Paris jusqu'à l'embouchure de la rivière de Cure dans l'Yonne. *Præfectus Sarmatarum Gentilium à Chora^b Parisios usque*. Au reste ces sortes de Camps fixes ont donné origine à plusieurs villes, & celui de Paris a bien pu contribuer aussi à son agrandissement.

*Notit. Dignit.
Imp. Rom. sect.
65.*

*Du Breuil, pp.
817. & 618.*

Si nous ne sommes pas en état de marquer précisément l'endroit où étoit ce Camp, il n'en est pas de même du Palais des Thermes où venoient se rendre les eaux d'Arcueil par un aqueduc dont il reste encore des vestiges depuis ce village jusqu'à l'hôtel de Chugny, rue des Mathurins. Sa situation est bien marquée par d'anciens titres: ceux de la fondation du Collège de Sorbonne disent que les maisons que Saint Louis céda pour cet établissement, étoient dans la rue Coupe-gueule devant le Palais des Thermes: *In vico de Coupe-gueule ante Palatium Thermanum*. Ce qui est encore confirmé

^a Les Empereurs Romains tenoient des barques tout équipées sur certaines rivières, pour arrêter les courses des Barbares, & les empêcher de pénétrer dans l'Empire. *Voy. Vopisc. in Bonoso, Am. Marcell. lib. 16. Cod. Theodos. l. 7. tit. 16*. On ne sçait pas l'origine du nom des soldats de cette flotte appelez *Anderetiani*; quelques-uns

croyent qu'il leur venoit du nom de leur poste principal, *Andresiacum*, *Andresy*, bourg sur la Seine à l'embouchure de l'Oise.

^b On pourroit aussi entendre par le mot *Chora* qui est dans la Notice, le lieu même appelé encore aujourd'hui *Chore*, situé sur la rivière de Cure au-dessus de Vezelay.

par des Lettres de Louis le Jeune de l'an 1138. au sujet d'une obole de cens que ce Prince remit à l'Hôpital ou Aumônerie de S.^t Benoît, aujourd'hui les Mathurins; cette Aumônerie, *Elcemofyna*, étoit auprès du lieu appelé les Thermes : *Quæ sita est in Suburbio Parisensi juxta locum qui dicitur Thermæ*; & la rue des Mathurins qui fut perçue au travers de ce Palais, fut nommée la rue des Bains de César, *vicus Thermanum Casaris*.

On a abattu auprès de l'hôtel de Clugny en 1737. une salle fort exhaussée, sur la voute de laquelle il y avoit un jardin qui faisoit partie de ce Palais. Mais on peut voir encore à la Croix de Fer dans la rue de la Harpe, une autre grande salle voutée & haute de quarante pieds environ, construite & liée des mêmes matériaux que les restes de l'ancien aqueduc d'Arcueil, dans laquelle il y a une rigole à deux banquettes, couverte d'un enduit de ciment, & d'une construction semblable à des restes de rigole que M. Geoffroy, de l'Académie des Sciences, a découverts en 1732. ce qui prouve avec les autorités que je viens de rapporter, que les bains du Palais que Julien habitoit avec toute sa Cour, étoient dans cet endroit-là, mais ils n'en faisoient qu'une petite partie. Nos Rois de la première race y firent aussi leur séjour. Childeberr I. se plaçoit à cultiver les jardins qui l'accompagnoient, & qui devoient être situés du côté de l'Abbaye de S.^t Germain, puisque Fortunat nous apprend que c'étoit en les traversant que ce Prince se rendoit à cette église :

*Hinc iter ejus erat cum limina sancta petebat
Quæ modò pro meritis incolit ille magis.*

*Du Chesne,
Hist. Franc. 19.
1. pag. 494.*

C'est du même Auteur que nous sçavons encore que la Reine Ultrogothe femme de Childeberr, y vint aussi demeurer avec ses deux filles, lorsque Charibert Roy de Paris les eut rappelées de l'exil où son pere Clotaire I. les avoit envoyées. Fortunat leur souhaite le plaisir de jouir long-tems de cette demeure :

*Possideas felix hæc Ultrogotho per ævum
Cum geminis natis, tertia mater ovans.*

Idem, ibid.

Charibert Prince poli, & dont les mœurs ne se ressentoient en rien de la barbarie de nos premiers Rois, crut devoir céder à ces Princesses le Palais des Thermes, & se retirer dans le Palais de la Cité, où l'on voit par un passage de Grégoire de Tours qu'il demouroit; c'est sur cette demeure que Fortunat félicite les Parisiens, & les exhorte à se consoler par la présence de ce Prince, de la mort de Childebert son oncle:

Hist. Franc.
lib. 4. cap. 26.
Du Chesne,
Hist. Franc. 10.
1. pag. 490.

*Dilige regnantem celsâ Parisius arce,
Et cole tutorem qui tibi præbet opem.
Hunc modò læta favens avidis amplectere palmis
De Childeberto veteres compeſce dolores,
Non cecidit patruus dum ſtat in Urbe nepos.*

Du Boulay,
Hist. Univerſit.
Paris. tom. 2. p.
483.

Les Normands qui brûlèrent les maisons du quartier de l'Université, n'épargnèrent pas le Palais des Thermes, & c'est au tems de leurs ravages qu'il faut attribuer la destruction de l'aqueduc d'Arcueil. Malgré cela il fut encore la demeure de quelques-uns de nos Rois de la troisième race, & sous Louis le Jeune il s'appelloit le vieux Palais. Jean de Hauteville*, qui vivoit sous le regne de Philippe-Auguste, en fait une description magnifique, aussi-bien que de ses jardins, & il nous fait entendre qu'il s'y commettoit des désordres où la pudeur n'étoit guères épargnée :

Archithren. lib.
1. cap. 8.

*Tollitur alta ſolo Regum domus aula, Deûmque
Sedibus audaci ſe vertice mandat, at umbras*

* Jean de Hauteville, *Joannes Hautivillensis*, né en Normandie, florissoit à Paris vers l'an 1180. Il a écrit un ouvrage divisé en neuf livres, & intitulé *Archithrenius*, où il déplore la misère des hommes, leurs mœurs corrompues, & la vanité de leurs actions. Il y suppose qu'il parcourt toute la terre, & qu'il n'y voit rien qui ne mérite ses larmes. C'est pour cette raison qu'il s'appelle lui-même *Archithrenius, pleureur*, dans la dédicace de son livre à Gautier Archevêque de Rouen. Il s'étend

beaucoup sur les louanges de la ville de Paris, & fait à cette occasion la description de l'état où se trouvoient de son tems le quartier de l'Université, qu'il appelle *Mons ambitionis*, & le Palais des Thermes. Il parle aussi des mœurs & de la conduite des Écoliers & des Maîtres qui les enseignoient; il fait le portrait des gens de Cour, & n'épargne pas les Moines, qu'il n'aimoit guères. Ce livre qui est très-rare, a été imprimé en 1517. petit in-quarto, chez Jodocus Badius Ascensius.

Fundamenta

Fundamenta premunt, regnisque silentibus instat....

Centro fixa domus, medioque innititur axi,

Explicat aula sinus, montemque amplectitur alis.

Multipli latebra scelerum tersura ruborem,

Ipsa loco factura nefas, erroribus umbram

Cæca parat, noctisque vices, oculique verendas

Excipit excubias, pereuntis sæpè pudoris

Celatura nefas, Venerisque accommoda furtis.

Ces mots *explicat aula sinus*, &c. font voir que cet ancien Palais avoit une étendue plus grande que celle de l'hôtel de Clugny. Je crois qu'il étoit compris dans les premiers tems entre les rues S.^t Jacques & de la Harpe depuis la rue du Foin jusqu'au couvent des Jacobins; tout ce canton étoit en effet dans la censive du Roy, comme il paroît par les Lettres de la fondation de Sorbonne. Pour ce qui est de l'emplacement des jardins par où le Roy Childebert se rendoit, selon Fortunat, de son Palais à Saint Germain-des-Prés, il devoit occuper le terrain des rues de la Harpe, Pierre-Sarazin, Hautefeuille, du Jardin et & autres. Quoi qu'il en soit de l'étendue précise du Palais des Thermes, il est certain qu'il subsistoit encore en 1218. puisque cette année-là Philippe-Auguste* le donna à l'un de ses Chambellans, avec le pressoir qui y étoit, à condition qu'il le tiendrait du Roy & de ses successeurs, moyennant douze deniers de cens. Depuis le regne de ce Prince ce Palais éprouva les mêmes changemens qui sont arrivez dans la suite à d'autres Palais de nos Rois, comme aux Palais de Saint-Paul & des Tournelles, dont les

* Les Lettres de cette donation se trouvent dans le registre de Philippe-Auguste, au trésor des chartres : *Philippus, &c. Noveritis quod nos Henrico Consergio Parisiensi, Cambellano nostro, propter ejus fidele servitium & hæredibus suis de uxore sua desponsata donamus in perpetuum Palacium de Terminis, quod fuit Si-*

monis de Pissiac, cum pressorio quod erat in eodem Palacio; ita quod idem Henricus & hæredes sui de uxore sua desponsata tenebunt prædicta de nobis & hæredibus nostris in perpetuum ad duodecim denarios censuales reddendos annuatim in festo sancti Remigii. Actum apud Pontem Arch. an. 1218. mense Martio.

Mem. Tome XV.

Rrrr.

Charibert
en rien de
à ces Prin

Hist. Franc. Palais de
lib. 4. cap. 26. de Tours
Du Chesne,
Hist. Franc. 10. tunat féli
r. pag. 490. la présenc

Dilig

Et

Hunc

De C

N

Les N
l'Universi
c'est au te
tion de l'
demeure
& sous L
de Hautev
en fait un
jardins, &
désordres

Du Boulay,
Hist. Universit.
Paris. tom. 2. p.
483.

Archithren. lib.
p. cap. 8.

Tollit

Sedit

* Jean
Hautiville
florissait à
a écrit un
livres, & in
il déplore la
meurs con
leurs action
court tout
rien qui ne
pour cette
même An

obligé de faire un miracle en sa faveur, & Grégoire de Tours ne nous laisse pas ignorer qu'il ne fut pas trompé dans son attente. Le feu qui avoit commencé à l'un des bouts du pont, & qui de là s'étoit communiqué au reste des maisons de ce quartier, s'arrêta à la chapelle de S.^t Martin, que les flammes épargnèrent, aussi-bien que les autres églises, mais du côté de la rivière l'incendie fut si violent qu'il n'y eut que l'eau qui l'empêchât de passer plus loin : *Ibique cecidit incendium quod ab una parte pontis ceperat desavire, ab alia verò tam validè cuncta conflagravit ut amnis finem imponeret.* »

Il n'est guères possible de marquer l'endroit où étoit cet oratoire de Saint Martin, qui étoit un bâtiment très-peu considérable, ni par conséquent la porte de l'enceinte qui environnoit les maisons de ce quartier; mais je ne crois pas qu'elle s'étendît beaucoup au-dessus de l'église de S.^t Séverin dont S.^t Martin est encore un des principaux patrons.

Cette habitation des Négocians de Paris du côté du midi, confirme le sentiment de ceux qui ont placé le Parloir-aubourgeois auprès des Jacobins de la rue Saint Jacques, où en effet il y avoit encore en 1266. une maison fort étendue qui portoit ce nom; & on sera encore moins étonné de ce que je viens de dire du grand nombre de bâtimens qu'il y avoit sur ce terrain, si on fait réflexion à celui des églises qui y étoient construites, telles étoient celles de S.^t Julien, de S.^t Séverin, de S.^t Bache ou de S.^t Benoît, & de S.^t Estienne, qui furent ruinées par les Normands, & dont les biens furent dissipés pendant les troubles du royaume. Or ces temples bâtis si près l'un de l'autre, supposent, ce me semble, des habitations dans les environs. De plus, il y avoit des ports sur ce bras de la rivière, pour la commodité des Marchands, & il ne faut point juger de l'état où il étoit alors par celui où nous le voyons de nos jours: il n'étoit pas rétréci par des maisons & des quais bâtis dans son lit, & par quatre ponts construits dans un assez court espace, qui ont contraint une partie des eaux de refluer dans l'autre bras. Sans parler du Port-aux-buches qui étoit dans l'endroit où l'on a

*Sauval, t. 2.
pag. 480.*

*Hist. Eccl.
Paris, tom. 1.
pag. 644.*

*Ellib. Hist. de
Paris, pièces ju-
stificat. tome 2.
pag. 529.*

Rrrr ij

bâti les maisons de la rue de la Bucherie, il y avoit encore en 1319. un port où se déchargeoient le bled, le vin, l'avoine, le bois & autres marchandises, au lieu où est aujourd'hui le pont Saint-Michel.

Sæcul. III. Benedict. part. 2. pag. 117.

Toutes les maisons qui étoient de ce côté-là se ressentirent de la fureur des Normands, ainsi que les deux églises de Saint Pierre & de Saint Vincent; & lorsque les Religieux de cette dernière Abbaye rapportèrent le corps de Saint Germain en 863. ils ne purent en passant par le haut de la rue Saint Jacques, retenir leurs larmes à la vûe de tant d'édifices brûlez ou renversez de cette ville, la maîtresse des Nations, dont les richesses étoient si considérables, ce sont les termes d'Aymoin Religieux de Saint Germain-des-Prés, & témoin oculaire, qui se trouva avec le Clergé de la Cathédrale & celui de Sainte Geneviève, au transport du corps de Saint Germain, depuis l'embouchûre de la rivière de Bièvre * jusqu'à son Abbaye: *Fuimus jam licet ex adverso proximi partim adusta, nec non & permultum dissipata civitati, cujus demolita facies nos omnes in dolorem adducens competerenter exegit psallere; adspice, Domine, quia facta est desolata civitas plena divitiis, sedet in tristitia domina Gentium . . . multi namque canentes, plures verò cernebantur plorantes.*

Quelque peuplé que fût le côté méridional de la Seine, compris depuis dans l'enceinte de Philippe-Auguste, la plus grande partie du terrain étoit occupée par des prés, des vignes, & même des terres labourables, comme on l'apprend d'Archithrenius & de Rigord. De là vient que dans les titres des XI.^e & XII.^e siècles, on trouve les noms de tous ces lieux désignez sous le nom de Clos, comme le Clos Bruneau, le Clos de Garlande ou de Mauvoisin, & d'autres dont il est inutile de faire ici l'énumération; de sorte qu'il faut regarder le quartier de l'Université, sur-tout la partie qui va en montant, comme le lieu destiné aux maisons de campagne des Parisiens.

* La rivière de Bièvre se déchargeoit alors dans la Seine, au même endroit où nous la voyons aujourd'hui. On n'avoit pas encore creusé le canal qui aboutissoit à la place Maubert, comme on le verra dans un autre Mémoire.

Passons maintenant de l'autre côté de la rivière, pour examiner les limites de la ville de Paris avant les ravages des Normands. J'ai déjà rapporté un passage de Grégoire de Tours, dans lequel cet Auteur semble marquer deux enceintes séparées, l'une qu'il appelle la Cité, *Civitas*, & l'autre la Ville, *Urbs*. M. de Lamare avoit aussi prouvé par des titres des x.^e & xi.^e siècles, qu'il y avoit une enceinte au nord de la rivière; avant celle de Philippe-Auguste, mais ces titres ne disent pas que cette première enceinte eût été construite sous nos premiers Rois, comme le même Auteur l'a cru avec juste raison; il ne s'agit maintenant que d'en fixer à peu-près la date. Tous nos Auteurs conviennent que la Porte-Baudets ou Baudoyer auprès de S.^t Gervais, & celle qui étoit auprès de S.^t Méry, nous marquent l'étendue de cette enceinte à l'Orient & au Nord. Je n'ai rien trouvé par rapport à la Porte-Baudets, mais nous sommes plus instruits sur ce qui regarde celle de Saint Méry, dont il restoit encore une partie sous le regne de Charles V. au rapport de Raoul de Presles^a. L'Auteur des Gestes de Dagobert dit que ce Prince donna à l'église de S.^t Denys des places en dedans & en dehors de la ville, avec la Porte même & les droits qu'on y percevoit: *Areas quasdam infra extraque civitatem Parisii, & portam ipsius civitatis quæ posita est juxta carcerem Glaucini, quam negotiator suus Salomon eo tempore prævidebat, cum omnibus teloneis ad eorum (Sancti Dionysii & sociorum ejus) basilicam tradidit*^b.

Du Chefne, 1.
pag. 582.

Quoique cet Auteur ne désigne point l'emplacement de cette Porte, on ne peut douter que ce ne soit la même dont parle l'Abbé Suger dans le livre où il rend compte de l'administration des biens de son Abbaye. Il y expose que les droits

^a Commentaires de Raoul de Presles sur la Cité de Dieu de S.^t Augustin, Manuscrit de la Bibliothèque de S.^t Victor, coté 419.

^b Du Breüil prétend que cette porte étoit dans la Cité auprès de S.^t Denys de la Chartre, ainsi que la prison de Glaucin qui a donné, à ce qu'il dit, le nom à la rue de Glaigny

qui est derrière Saint Denys de la Chartre, mais il est bien certain qu'il n'y avoit aucune porte dans cet endroit-là, puisque le Pont de Notre-Dame ne fut bâti que bien des siècles après, & par conséquent qu'il n'y avoit de porte pour sortir de la Cité, qu'à la tête du grand Pont.

de la porte de Saint Méry, qui avant lui ne se montoient qu'à douze livres de revenu, en produisoient cinquante de son tems, & que comme il étoit obligé de demeurer souvent à Paris pour les affaires du royaume, il avoit acheté une maison auprès de cette porte : *Donum quæ superest portæ Parisiensi versus Sanctum Medericum annuus mille solidis De porta verò Parisiensi quæ solebat reddere duodecim libras, quinquaginta nobis rededit.*

*Du Chesne, 10.
4. pag. 332.*

Il est si vrai qu'il faut entendre de cette porte de S.^t Méry ce que dit l'Auteur des Gestes de Dagobert, que lorsqu'elle fut détruite & transportée plus loin dans la rue Saint Martin, au coin de la rue Garnier de Saint Lazare, l'Abbaye de Saint-Denys ne laissa pas de percevoir toujours les droits sur les denrées qui passaient à l'ancienne porte de S.^t Méry, comme au lieu où Dagobert les lui avoit originairement accordez.

*De Cange.
Dict. au mot
Botagium.*

*Sæcul. III. B.
medicæ. tom. 1.
pag. 13.*

C'est ce qu'on apprend d'un arrêt du Parlement, de la Chancelleur de l'an 1276. & des titres du Domaine du commencement du XIV.^e siècle. A la sortie de la porte de S.^t Méry on trouvoit un fauxbourg où Saint Méry mourut vers l'an 774.

Les mêmes titres que je viens de citer, font mention des droits d'entrée que les Religieux de Saint-Denys prenoient encore dans la rue Saint-Denys auprès de l'église des Saints Innocens; d'où il faut conclure qu'il y avoit eu aussi dans cet endroit une autre porte, ce qui ne s'accorde pas avec le sentiment de M. l'Abbé le Bouf, qui croit que l'enceinte dont je parle, commençoit à tourner après la porte de S.^t Méry, pour venir aboutir au Grand-châtelet le long de la grande boucherie; en sorte que, selon lui, en sortant de la porte extérieure de la Cité ou du Grand-châtelet, on trouvoit à main droite cette enceinte, & à main gauche une campagne qui s'étendoit aussi le long de la rue Saint-Denys. Mais il ne me paroît guères naturel que les habitans de Paris ayent négligé en sortant de leur Île, de bâtir sur le terrain de la principale avenue qui y conduisoit directement, pour construire une nouvelle ville qui n'avoit de communication par aucun pont avec la Cité. Aussi, bien loin qu'on se trouvât dans la

*Difert. sur le
Vicus Catol-
onensis, p. 24.*

campagne à la sortie du Grand-châtelet ou de la porte de la Cité, comme le dit M. l'Abbé le Beuf, il est certain au contraire qu'il y avoit des bâtimens des deux côtés de la rue Saint-Denys, depuis le Grand-pont jusqu'auprès de l'église des S.^{ts} Innocens, où il y avoit une porte dans l'alignement de l'enceinte qui venoit de la porte de Saint-Méry, & au delà étoit un fauxbourg où étoit la chapelle Saint George ou de Saint Magloire.

*Du Brévil, p.
846.
Du Chefne, m.
3. p. 343. &
10. 2. p. 627.*

Il me semble que le passage de Fortunat, que j'ai rapporté, & que M. l'Abbé le Beuf a cité aussi au sujet de l'incendie qui avoit commencé du côté de la basilique de Saint Laurent, & s'étoit communiqué aux maisons du Grand-pont, auroit dû faire conclurre qu'il y avoit dès le regne de Childébert I. des bâtimens au delà de ce pont, le long de la rue Saint-Denys. En effet, l'église de Sainte Opportune devoit être renfermée dans l'enceinte des murailles, lorsque Hildebrand Evêque de Séz appporta de Moucy à Paris les Reliques de cette Sainte sous le regne de Louis le Bègue, pour y être à l'abri des incursions des Normands. Ce Prince lui accorda l'église qu'on a depuis nommée de Sainte Opportune, pour s'y retirer avec les Ecclésiastiques qui l'accompagnoient, & lui donna pour l'entretien de l'église & de ceux qui la desservient, des prés situez au bas de la montagne de Mont-Martin, & le terrain si connu depuis long tems sous le nom de Champdoux, dont le cimetière Saint-Innocent & les halles faisoient partie. Adelhelme Evêque de Séz, qui écrivit la vie de Sainte Opportune quelques années après le siège de Paris, nous apprend ces particularités, à l'occasion d'un miracle dont Louis le Bègue fut témoin: *Quo viso Ludovicus Rex prata juxta montem Martyrum, et Campallas insuper proprio portam ejusdem civitatis ecclesia (Sancta Opportuna) attribuit.*

*Sac. III. Benedict. part. 2.
pag. 237.*

*Hist. Eccl. Paris. tom. 1.
pag. 514.*

Je n'ai rien trouvé qui pût m'indiquer la continuation de cette enceinte depuis l'ancienne porte de la rue Saint-Denys jusqu'au bord de la rivière; mais je crois, comme M. de Lamare, qu'elle s'étendoit le long du cimetière des Saints Innocens, & venoit se terminer auprès du Fort-l'Evêque.

Du côté opposé vers l'Orient, elle venoit aboutir au Port-aubled, entre les rues des Barres & Geoffroy-lanier, en quoi je ne suis pas encore d'accord avec M. de Lamare, qui la fait finir entre les églises de S.^t Jean-en-grève & de S.^t Gervais. Il devoit nécessairement ne pas lui donner plus d'étendue, ayant pris, comme il a fait, pour deux tours de cette enceinte deux anciens bâtimens, dont l'un étoit dans la rue des Deux-portes, & l'autre, connu depuis long tems sous le nom de Tour-du-pet-au-diable, est situé derrière le sanctuaire de S.^t Jean-en-grève. Mais je suis persuadé que M. de Lamare auroit été de mon sentiment, s'il avoit fait attention aux termes d'un titre qu'il a rapporté lui-même au sujet de notre enceinte.

Ce titre qui est de l'an 1280. dit positivement que les anciennes murailles de Paris passioient à travers une maison située auprès de la porte Baudets, qui appartenoit à un nommé Jean des Carneaux, & qui étoit de la censive de Saint Eloy:

Trait de la Po-
lice, tom. 1. pag.
73.

Prope portam Bauderii à domo Johannis des Carneaux, quæ est de dicto territorio Sancti Eligii, per quam muri veteres Parisienses ire solebant. Nous avons plusieurs titres qui nous apprennent dans un très-grand détail l'étendue de la censive de S.^t Eloy, & je n'y ai trouvé aucune maison de cette censive au delà de la rue des Barres & du Cimetière Saint Jean en venant du côté de Saint Paul; ainsi l'enceinte dont je parle, devoit traverser la rue S.^t Antoine auprès de la vieille rue du Temple.

Pour ce qui concerne les édifices qui y étoient renfermez, on y voyoit l'église de Saint Gervais, bâtie dès le tems de Clotaire I. l'église de Saint Méry, que le Prêtre Théodebert desservoit en 884. & l'église de Sainte Opportune dont j'ai parlé. Il pouvoit y en avoir d'autres, mais comme je n'ai rien trouvé de certain sur l'antiquité que la tradition leur donne, j'aime mieux les passer sous silence. Dans des lettres de Louis le Débonnaire, il est fait mention d'une rue qui s'étendoit depuis Saint Méry jusqu'à un lieu appelé *Tudella* *, d'une

Sac. III. Be-
ned. tom. 1. pag.
43. & p. 14.

Capitular. edit.
Baluzii, col.
8418.

* Il faudroit peut-être lire *Tuhella* ou *Tuella*, qui signifie en général de la Toile, & il y a encore une rue à la Halle qu'on appelle la rue de la Toilerie. Voyez le Dictionnaire de du Cange au mot *Toacula*.

rue de S.^t Germain, & d'autres petites rues qui conduisoient à cette église. Celles de Louis le Jeune, par lesquelles il accorde aux bourgeois du Monceau-Saint-Gervais & de la Grève, que la place qui porte ce dernier nom, demeure toujours libre de bâtimens, en parlent comme d'un endroit où il y avoit eu depuis long tems un marché, *ubi vetus forum extitit*, & je ne doute point qu'elle n'ait servi de port aux marchandises qui abordoient de ce côté-là.

Recueil de pièces concernant la marchandise de l'eau, tom. 1. du P. Félib.

Quant aux dehors de l'enceinte, ils étoient aussi habitez ; on a déjà vu qu'il y avoit deux fauxbourgs, un au delà de la porte de Saint-Méry, & l'autre au delà de celle de la rue Saint-Denys : plus loin étoient les deux églises de Saint Martin & de Saint Laurent, dont Domnole étoit Abbé sous le regne de Clotaire I. En sortant de la Porte-Baudets on rencontroit l'église de Saint Paul, construite avec assez de magnificence par Saint Eloy, & le cimetière destiné à la sépulture des Religieuses du couvent qu'il avoit fondé dans la Cité, & où l'on comptoit de son tems jusqu'à trois cens filles : *Ædificavit basilicam in honore Sancti Pauli ad ancillarum Dei corpora sepelienda, cujus tecta sublimia operuit plumbo cum elegantia.*

Vita S. Eligii aut. S. Audoeno, du Chefne, to. 1. pag. 630.

Enfin à l'Occident étoit l'église de Saint Germain-de-l'Auxerrois, dont on ne connoît rien de certain avant le VII.^e siècle. Si je suivois le sentiment de du Boulay, je placerois aussi dans ce quartier-là, non seulement le Louvre, mais encore les Ecoles du Palais, si renommées sous les premiers Rois de la seconde race ; mais comme les preuves qu'il apporte ne sont fondées que sur des autorités modernes, & en particulier sur le nom que porte encore aujourd'hui le Quay de l'Ecole, j'aime mieux laisser croire qu'elles étoient dans les environs du Palais des Thermes, où demeuroient les deux filles de Charlemagne Gisla & Rotrude, lorsqu'elles prioient Alcuin, qui demouroit alors à Tours, de leur envoyer des Commentaires sur Saint Jean, & qu'elles lui remontoient que la distance de Tours à Paris n'étoit pas si grande que celle de Rome à Béthléem, d'où Saint Jérôme ne laissoit pas d'instruire les Dames Romaines.

Alcuini opera, pag. 3754

Mem. Tome XV.

SSSS

*Hist. Universit.
Paris. to. 1. p.
507.*

Pour ce qui est du Louvre, que du Boulay prétend avoir été construit dès la première race de nos Rois, c'est un sentiment qu'il appuie principalement sur des lettres du Roy * Dagobert I. dont l'authenticité n'est pas trop reconnue; il est vrai qu'elles sont rappelées dans des lettres de Charles le Chauve, moins suspectes; ainsi en admettant ces dernières, on donnera toujours au Louvre une époque bien antérieure au regne de Philippe-Auguste. En effet; il faut au moins convenir que ce château est plus ancien que ce Prince; & Rigord que l'on cite pour prouver que cette maison lui doit son origine, ne dit autre chose, sinon qu'il y fit bâtir cette tour si connue depuis sous le nom de grosse Tour du Louvre. Comme nos Rois ont toujours aimé la chasse, cette maison

* Les Lettres de Dagobert contiennent une défense de poursuivre les criminels dans l'étendue des limites de la banlieue de l'Abbaye de S.^t Denys: *Quisquis fugitivorum, dit ce Roy, pro quolibet scelere ad praefatam basilicam beatorum Martyrum fugiens, Tricenum pontem advenerit, vel ex parte Parisius veniens, monteum Martyrum praeterierit, vel de Palatio nostro egrediens, publicam viam quam pergit ad Luparam, transierit: sicut nos quidem Deus liberavit per ipsos sanctos Martyres... ita omnes quicumque ibi confugerint, liberentur & salventur.* Ce qui souffre de la difficulté dans ces Lettres, est l'explication de ces mots, *vel de Palatio nostro egrediens, &c.* Du Boulay croit que le Palais dont il est ici question, est le Louvre, & que le grand chemin qui conduit *ad Luparam*, est la rue Saint Honoré. D'autres Auteurs qui ont aussi cité ces Lettres, ont interprété le mot *Lupara*, du bourg de *Louvres-en-Paris*, situé sur la grande route de Paris à Senlis, qui passe par la Villette & le Bourget; mais ni du Boulay, ni les autres n'ont point fait attention que ces Lettres étant datées du Palais de Clichy, le Palais dont il y est fait

mention ne pouvoit être que le Palais de Clichy même; & que le chemin public dont il est parlé, étoit un chemin qui conduisoit de Saint-Denys au château du Louvre à l'occident de Montmartre. C'est en effet le même chemin dont il est fait mention dans les Lettres de la fondation de Saint Honoré en 1204. qui venoit aboutir auprès de cette église le long des murs de l'enceinte de Philippe-Auguste, & par conséquent au Louvre. Par là on comprend sans peine ce que veut dire Dagobert quand il déclare qu'un criminel seroit en sûreté, lorsqu'en s'enfuyant de Paris, il auroit passé Montmartre, & qu'il jouiroit du même droit d'asyle, si en quittant le Palais de Clichy, il pouvoit parvenir au grand chemin qui conduisoit de Saint-Denys au Louvre: c'est là, selon moi, le sens le plus naturel de ces Lettres, & il ne me paroît pas possible de les entendre en admettant l'explication de du Boulay & des autres.

Quant au pont de Tricines, *Pana Tricenus*, c'étoit un pont bâti sur la petite rivière de Crou qui passe à S.^t Denys à l'orient de l'église de cette Abbaye.

pouvoit bien être destinée aux équipages de celle du loup, d'où lui seroit venu le nom de *Lupara*. Si cette étymologie n'est pas vraie, elle n'est pas au moins contre la vraisemblance.

Tout ce que j'ai dit, doit faire disparoître la campagne que M. l'Abbé le Beuf met à la sortie du Grand-châtelet, & détruit la forêt que le Pere Félibien a placée auprès de Sainte Opportune. Le nom seul de Champeaux, *Campelli*, donné dans le tems même des ravages des Normands, à ce terrain, qui s'étendoit jusqu'à Saint Nicolas-des-champs, devoit faire penser qu'il n'y avoit plus de forêt, si jamais il y en a eu une, & il seroit étonnant qu'on n'en trouvât point quelques vestiges dans les deux livres où Abbon a décrit le siège de Paris par les Normands, dont toutes les attaques se firent de ce côté-là. C'est un détail dans lequel j'entrerai, lorsque je parlerai de ce siège & de l'état où se trouvoient alors les fortifications de Paris; ce détail servira à confirmer ce que j'ai déjà dit.



D I S S E R T A T I O N
SUR LA VIE DE SAINT LOUIS,
ÉCRITE PAR LE SIRE DE JOINVILLE.

Par M. le Baron DE LA BASTIE.

28. Novemb.
1738.

LA vie de Saint Louis écrite par le Sire de Joinville, a toujours été regardée comme un des plus précieux monumens de notre Histoire, & comme un ouvrage qui réunit plusieurs des qualités qu'on a coûtume de désirer dans les histoires particulières. L'Auteur étoit un Seigneur considérable par sa naissance, par ses alliances, par ses emplois, & plus encore par son mérite personnel ; non seulement il avoit vécu sous le regne du Prince dont il écrivoit la vie, mais de plus ayant été attaché à sa personne pendant plus de vingt-deux ans, il l'avoit suivi dans ses expéditions, & il avoit eu part aux événemens les plus importans de son regne. L'air de candeur & de bonne foy répandu dans tous ses récits, prévient avantageusement le lecteur ; l'attention scrupuleuse qu'il a eue de ne s'étendre que sur les faits dont il avoit été le témoin, & de ne toucher à ceux qu'il rapporte sur la foy d'autrui, qu'autant que sa narration l'exigeoit, cette attention, dis-je, doit achever de nous convaincre que le Sire de Joinville n'a pas eu intention de rien transmettre à la postérité dont il ne fût pleinement instruit. Son Histoire n'est pas, comme la plupart des Chroniques de ce tems-là, un simple récit de ce qui s'est passé en France & ailleurs pendant la vie de Saint Louis ; elle nous fait connoître particulièrement ce grand Monarque, elle nous donne une juste idée de son cœur & de son esprit, le grand homme, le grand Saint & le grand Roy y sont également peints au naturel. L'amitié & la confiance dont Saint Louis honoroit le Sire de Joinville, l'intime familiarité (s'il m'est permis de le dire) dans laquelle il l'avoit admis, ont fourni à ce Seigneur les moyens de nous apprendre plusieurs

de ces détails curieux qui ne sçauroient trouver place dans une Histoire générale, mais qui n'en sont ni moins agréables ni moins instructifs, puisqu'ils nous dévoilent plus sûrement le caractère des principaux personnages que l'Historien fait passer successivement devant nos yeux.

Tant de motifs intéressans pour les François, ne leur permettent pas de voir avec indifférence qu'on ait voulu, pour ainsi dire, leur arracher des mains un de leurs principaux Historiens, en essayant de faire passer l'Histoire du Sire de Joinville pour un Roman composé seulement dans le x v.^e siècle. Depuis près de deux cens ans qu'elle fut imprimée pour la première fois, personne n'avoit entrepris d'en rendre l'authenticité suspecte, lorsque cette injuste critique a paru dans les œuvres posthumes d'un Sçavant, plus célèbre encore par la singularité de ses idées, que par l'étendue de son érudition. Il soutient que la vie de Saint Louis attribuée communément au Sire de Joinville, est l'ouvrage d'un Auteur très-postérieur, qui l'a supposé à celui dont il porte le nom. Voici en peu de mots les raisons qu'il apporte pour établir un sentiment si nouveau & si opposé à l'opinion générale.

*Joan. Harduin.
Opera var. pag.
634. & seqq.*

1.^o Cette Histoire, dit-il, étant dédiée au Roy Louis X. dit le Hutin, il faut convenir ou que le Sire de Joinville étoit alors trop âgé pour se ressouvenir si exactement de tous les faits arrivez soixante ans auparavant; ou qu'il n'avoit pu voir lui-même la plus grande partie des événemens dont l'Auteur de la vie de Saint Louis prétend avoir été le témoin.

2.^o Si on compare le style de l'Histoire de Saint Louis à celui des ouvrages François du même tems, & même au style de la lettre que Joinville écrivit à Louis Hutin, & qui a été publiée par du Cange, on le trouvera incomparablement plus poli & plus récent.

3.^o Dans cette lettre écrite en 1315. Joinville assure Louis Hutin qu'il est prêt à partir à la tête de ses vassaux, pour le suivre dans l'expédition qu'il méditoit contre les Flamands, ce qui n'est pas probable d'un homme aussi avancé en âge que Joinville auroit dû l'être, s'il étoit véritablement auteur de la

SSSS üj

vie de S.^t Louis, & si ce qu'il y rapporte de lui-même étoit vrai.

4.^o Les titres que Joinville donne à Louis Hutin dans cette lettre, sont absolument différens de ceux qu'il employe dans l'Épître dédicatoire de son livre *.

5.^o Dans cette Épître l'Auteur dit qu'il a composé son ouvrage à la prière de la Reine veuve de S.^t Louis, quoique cette Princesse fût morte en 1285, & que l'Histoire n'ait été publiée qu'en 1315.

6.^o L'Auteur, quel qu'il soit, assure que le débordement du Nil arrive vers le tems de la Saint Remy. S'il avoit été en Egypte avec Saint Louis, comme il veut le faire accroire, & qu'il y eût passé plus d'un an, auroit-il ignoré que le Nil commence à se déborder vers la fin de Juin, & non pas au commencement d'Octobre?

7.^o Cet Historien parle toujours de Turcs & de Sarrafins, principalement dans le récit du combat de la Massore; on soutient cependant qu'il n'y avoit alors ni Turcs en Egypte, ni Sarrafins en Orient.

Je passe sous silence plusieurs autres objections de notre fameux Critique, elles ont de force qu'autant qu'on lui accorderoit que la plupart des anciens Auteurs ecclésiastiques & profanes sont des Écrivains supposez; jusqu'à présent cette opinion hardie n'a pas fait fortune dans la République des Lettres, & je m'écarterois inutilement de mon sujet, si je m'arrêtois ici à la combattre.

Je me réduirai donc à prouver premièrement, que le Sire de Joinville a véritablement écrit l'Histoire de Saint Louis

* L'adresse de la lettre de Joinville à Louis Hutin, rapportée par du Cange, *Généalogie de la Maison de Joinville*, p. 20. est à son bon amy Seigneur, le Roy de France & de Navarre. Et au dedans, à son bon Seigneur Loys par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre, Jehan Sire de Joinville, ses Seneschaux de Champagne, Salut & service appareillé. L'épître dédicatoire de la vie de Saint

Lois est adressée à très noble, très excellent & très puissant Roy Loys, Fils de très digne & de très sainte mémoire le Roy S.^t Loys, par la grace de Dieu Roy de France, de Navarre, de Champagne & de Brie, Comte Palatin, Jehan Sire de Joinville Seneschal de Champagne; humble & entier amour vous doint Jesus à ma prière & salut.

qui porte son nom, & qu'il y a eu des Manuscrits de cette Histoire connus dans le siècle même où elle a été composée, & dans tous les siècles suivans, jusqu'au tems où Ménard en publia la seconde édition; j'indiquerai ensuite les différentes interpolations que cette Histoire, telle que nous l'avons aujourd'hui, a souffertes, tant de la part des éditeurs que de celle des copistes, qui ont voulu traduire en François plus récent le langage original de l'Auteur. En établissant ces deux points, je répondrai à une partie des difficultés que je viens d'exposer; & pour les autres objections, on verra sans peine qu'on ne les a proposées que faute d'avoir sçu distinguer les interpolations d'avec le texte même de Joinville.

Une règle de Critique reçue de tous les Sçavans, c'est qu'un ouvrage est toujours censé avoir été composé par celui dont il porte le nom, sur-tout lorsque l'Auteur parle souvent de lui-même dans le corps de l'ouvrage, & qu'il s'y fait connoître par des traits qui lui sont personnels. Pour détruire une conséquence fondée sur cette règle, il faut prouver que le témoin oculaire dont l'impositeur emprunte le nom, n'a pas vécu dans le tems dont on a prétendu faire l'histoire, ou faire voir que le style de l'Auteur, sans avoir été retouché, n'est pas le style du siècle où il veut paroître avoir vécu; car quand même un livre n'auroit pas été connu dans les tems voisins de ceux où il a été composé, quand même dans les siècles suivans il n'auroit été cité que sur la foy d'un Manuscrit unique & moderne, cela pourroit bien donner lieu à des soupçons sur son authenticité, mais ce n'en seroit pas assez pour prouver qu'il est supposé, parce qu'il arrive quelquefois qu'un Manuscrit assez récent a été copié fidèlement sur un M.S. ancien, qui après avoir été long-tems perdu, vient enfin à se retrouver.

Il s'en faut beaucoup que la vie de Saint Louis par le Sire de Joinville, puisse autoriser de pareils soupçons. Le Pere Hardouin convient qu'il y avoit au commencement du xiv.^e siècle, un Seigneur nommé Jean de Joinville Sénéchal de Champagne. Il reconnoît pour vraies, & la Charte postérieure à l'an 1300. où il est fait mention du Sire de Joinville,

& la lettre écrite par Joinville à Louis Hutin en 1315. qui est rapportée par M. du Cange. C'est principalement sur ces deux pièces qu'il se fonde pour soutenir que Joinville n'a pu vivre plusieurs années avec Saint Louis, ou qu'il étoit trop vieux sous le regne de Louis Hutin, pour se ressouvenir exactement des plus petites particularités de la vie du saint Monarque. Mais nous avons un monument presque contemporain & d'une authenticité à l'épreuve de la critique la plus outrée, qui nous apprend que Joinville a véritablement passé une partie de sa vie avec S.^t Louis, & que l'âge qu'il pouvoit avoir lorsqu'il écrivit la vie de ce Prince, n'étoit pas aussi avancé que se l'étoit figuré le P. Hardouin.

Le monument dont je parle, est une Histoire manuscrite de la vie & des miracles de Saint Louis, que l'on conserve à la Bibliothèque du Roy, & que M. l'Abbé Sallier a eu la bonté de me communiquer. Cette Histoire forme un gros in-4.^o de six cens soixante-cinq pages écrites sur vélin, d'une très-belle écriture, qui paroît être du milieu du xiv.^e siècle. Les vignettes & les lettres initiales des chapitres sont enluminées à la manière de ces tems-là, c'est-à-dire, que les couleurs de la miniature sont très-vives, mais les desseins sans goût & sans correction. L'Auteur, que la modestie a sans doute porté à taire son nom, nous apprend dans le prologue, qu'il avoit entrepris cet ouvrage par ordre de Blanche de France fille de Saint Louis, dont il étoit Confesseur, & qu'il avoit été en la même qualité pendant dix-huit ans auprès de la Reine Marguerite de Provence femme de Saint Louis. Blanche de France avoit été mariée à Ferdinand Infant de Castille; après la mort de son mari arrivée en 1275. elle revint en France, fonda les Cordelières du fauxbourg Saint-Marceau de Paris, s'y retira, & y mourut le 17. Juin 1320. par conséquent ce livre composé par ses ordres, a été écrit dans les commencemens du xiv.^e siècle, & par un homme qui avoit vû Saint Louis au moins pendant les dernières années de sa vie. Comme le principal but de l'Auteur étoit d'édifier les lecteurs, il s'est contenté de recueillir ce qui regarde la sainteté

*Cod. Reg.
20309.3.*

*Hist. manusc.
pag. 5. & 7.*

sainteté du Prince dont il faisoit l'Histoire, il a divisé son ouvrage en deux parties; la première contient vingt chapitres, dont chacun en particulier est employé à décrire une des vertus qui ont brillé dans Saint Louis depuis sa naissance jusqu'à sa mort: cette partie occupe deux cens quatre-vingt-trois pages du Manuscrit. La seconde partie contient le récit de soixante-trois miracles opérés par l'intercession de Saint Louis; elle va de la page 285. à la page 665.

Les pièces dont l'Auteur a fait usage en composant cette Histoire, ne sçauroient être plus authentiques, puisque ce sont les enquêtes faites pour la canonisation de Saint Louis. Les trois Commissaires délégués par le Pape Martin IV. pour faire ces enquêtes, étoient Guillaume Archevêque de Rouen, Guillaume Evêque d'Auxerre, & Roland Evêque de Spolète. Notre anonyme déclare qu'une partie des informations lui fut remise à Paris par Jean de Samois Evêque de Lisieux, qui avoit été chargé de poursuivre à Rome la canonisation, & que l'autre partie lui fut envoyée de Rome par Frere Jean d'Antioche Pénitencier du Pape, compagnon de l'Evêque de Lisieux. L'ouvrage de l'anonyme n'étant qu'un extrait de ces informations, afin que tout le monde pût se convaincre par ses propres yeux de la fidélité de son extrait, il avertit qu'il avoit remis les originaux chez les Freres Mineurs du Couvent de Paris, où chacun pouvoit aller les consulter.

Lorsqu'on travailla à la canonisation de Saint Louis, on fit une double enquête, l'une touchant sa vie & ses actions, l'autre sur les miracles qu'il avoit opérés depuis sa mort. L'enquête sur les miracles commença au mois de May 1282. & finit au mois de Mars 1283. On y reçut les dépositions de ceux qui avoient été guéris miraculeusement par l'intercession de Saint Louis, & de ceux qui avoient été témoins des guérisons miraculeuses. L'enquête sur la vie & sur les actions commença le vendredi 12. du mois d'Août 1282. & fut terminée le jeudi suivant. On y entendit le Roy de France Philippe le Hardy, le Roy de Sicile Charles I. les Fils de France, des Evêques, des Abbés, les Seigneurs de la Cour

Mem. Tome XV.

T t t t

qui avoient été le plus long-tems auprès de S. Louis, plusieurs des Officiers de sa Maison, des Religieux & des Religieuses. Notre anonyme a donné à la fin de son prologue le nom de tous ceux qui déposèrent en cette occasion, & parmi ceux-là

Hist. manuscr.
pag. 11.

on trouve le Sire de Joinville désigné en ces termes : *Monseigneur Jehan Sire de Joinville Chevalier du Dyocèse de Chaalons, home d'avisé aage & moult riche Seneschal de Champagne de 50. ans ou environ.* Que pourroit-on opposer à un témoignage si précis, & qui démontre si parfaitement que le Sire de Joinville a passé une partie de sa vie avec Saint Louis ? Car quelle autre raison auroit-on pu avoir de le faire déposer sur la vie & sur les actions de ce Prince ? Mais ce témoignage n'est pas le seul que le Confesseur de la Reine Marguerite ait rendu à Joinville. Dans le chapitre où il traite de l'amour de Saint

Ibid. chap. 1X.
pag. 123. suiv.

Louis pour son prochain, il en donne pour exemple les leçons que ce saint Roy faisoit à noble Chevalier Monseigneur Jehan de Joinville Seneschal de Champagne qui fu avec li en sa Court assés priveement, & de son hostel par *xxiv. ans & plus.* Ensuite il rapporte la correction charitable que S.^t Louis fit à Joinville, sur ce que celui-ci lui avoit avoué qu'il auroit mieux aimé faire trente péchés mortels que d'avoir la lèpre. Cette conversation, que Joinville avoit sans doute détaillée dans sa déposition, n'étoit pas sortie de sa mémoire lorsqu'il entreprit

Joinv. édit. de
Mén. p. 8. & 9.

d'écrire la vie de Saint Louis, où il la raconte, aussi-bien que plusieurs des leçons qu'il avoit reçues de ce Prince, & que l'anonyme a de même rapportées d'après la déposition juridique de Joinville. Dans un autre chapitre où il est question de la haine que Saint Louis avoit pour la médifance, l'anonyme dit que celui qui assura avec serment n'avoir jamais rien ouï dire à ce saint Roy qui pût blesser la réputation de son pro-

Hist. manuscr.
ch. XVII. pag.
242.

chain, étoit *Monseigneur Jehan de Jenville Chevalier home de meur age, & moult riche, qui fu aveques le saint Roy par xxxiv. ans & plus, assés priveement & de sa mesniee.* On pourroit croire par-là que notre Auteur se contredit lui-même, parce que dans le passage cité ci-dessus, il s'est contenté de dire que Joinville avoit été vingt-quatre ans à la Cour de Saint Louis,

ou du moins on pourroit penser qu'il contredit Joinville, qui dans son Histoire de Saint Louis, ne paroît avoir été attaché à ce Prince que depuis la première Croisade, en l'an 1248. ce qui ne fait que vingt-deux ans jusqu'à la mort de S.^t Louis. Mais outre qu'il pourroit bien y avoir une faute de chiffre dans le nombre de xxxiv. il y a grande apparence que l'anonyme comprend dans ce nombre, non seulement les années que Joinville avoit passées auprès de Saint Louis, mais encore celles qu'il passa ensuite à la Cour de Philippe le Hardy, jusqu'au tems où il fit sa déposition sur la vie & les actions de son ancien Maître; car cette déposition étant de l'an 1282. si de là on remonte jusqu'à l'an 1248. tems où Joinville entra au service de Saint Louis, on trouvera précisément les trente-quatre ans dont parle notre Auteur. On ne sçauroit donc rien desirer de plus authentique que son témoignage, pour assûrer la foy que mérite la vie de Saint Louis par Joinville, & je crois que si le P. Hardouin eût pris la peine de consulter cette Histoire manuscrite de la vie & des miracles de Saint Louis, il auroit senti le foible de ses objections.

Cette Histoire lui auroit appris qu'au tems où le Sire de Joinville composoit son ouvrage, il n'étoit pas assez âgé pour qu'il soit nécessaire de supposer que sa mémoire étoit un prodige. La liste des témoins ouïs dans l'enquête faite en 1282. porte que Joinville avoit alors 50. ans ou environ. Joinville dit dans son Histoire, qu'il étoit présent à la Cour plénière que S.^t Louis tint à Saumur, & qu'il y trancha devant le Roy de Navarre. L'assemblée de Saumur se tint en 1241. suivant Guillaume de Nangis auteur contemporain, & s'il falloit prendre à la lettre que Joinville n'eût que cinquante ans en 1282. il n'auroit eu que neuf ou dix ans lorsqu'il trancha à la table du Roy de Navarre; mais on sent assez que par les mots de 50. ans ou environ, on a voulu dire qu'il avoit alors de cinquante à cinquante-cinq ans. La fonction de trancher devant le Roy étoit exercée par des jeunes gens de qualité qui n'étoient pas encore en âge de recevoir l'Ordre de Chevalerie. Il ne paroît pas qu'il y eût un âge déterminé pour

*Joinv. édit. de
Mén. pag. 39.
40.*

T t t ij

*Hist. de petit
Jehan de Saintré,
tom. 1. chap. 11,
pag. 110.*

être admis à faire les fonctions d'Ecuyer-tranchant; & s'il est rapporté dans l'histoire de petit Jehan de Saintré, que le Roy se mit à dire en le voyant vêtu de l'habit qu'il s'étoit fait faire de l'argent que lui donna la Dame des Belles-cousines: *Je voudraye qu'il eût plus trois ou quatre de mes ans, il seroit mon Varlet-tranchant*; parce que Saintré n'avoit alors que treize ans, on ne peut pas conclurre de là que le Roy de Navarre n'ait fait *trancher* devant lui le Sire de Joinville à peu-près au même âge, parce que celui-ci étoit le fils du premier Officier de son Comté de Champagne & d'un des principaux Seigneurs de sa Cour, avantages dont Saintré, fils d'un pauvre Chevalier, ne jouissoit pas. Sur ce pied-là, Joinville doit être né vers l'an 1228. ou 1229. Il jouissoit encore d'une bonne santé en 1315. puisqu'il écrivit à Louis Hutin qu'il étoit prêt à le suivre à la guerre avec ses vassaux; tout au plus avoit-il alors quatre-vingt-six ou quatre-vingt-sept ans: & quoiqu'il soit rare de conserver tant de vigueur à cet âge, les exemples que nous en avons de nos jours, doivent nous faire trouver celui-là moins étonnant. Si en 1315. Joinville se sentoît la force de suivre le Roy à la guerre, doit-on être surpris que sa mémoire fût assez fidelle pour lui représenter exactement ce qui s'étoit passé dans sa jeunesse? Il avoit d'autant moins de peine à se le rappeler, que dans l'intervalle qui s'étoit écoulé depuis la mort de S.^t Louis, il avoit eu occasion de rapporter les mêmes faits dans une enquête juridique; peut-être même, pour le soulagement de sa mémoire, avoit-il fait garder une minute de sa déposition.

*Joinvil. p. 22.
M. de du Cange.*

Après tout, il n'est pas nécessaire d'attribuer à Joinville une mémoire fort surprenante, la date de la dédicace & de la publication d'un ouvrage n'est pas toujours celle de sa composition. L'Epître dédicatoire adressée à Louis Hutin, prouve à la vérité que Joinville ne publia la vie de Saint Louis qu'en 1314. ou 1315. mais il paroît aussi par quelques passages du livre même, qu'il l'avoit écrit dix ans auparavant. Tel est l'endroit où à l'occasion de ceux qui se croisèrent en 1248. Joinville remarque que Guy de Flandres, l'un des Croisez,

étoit mort depuis peu à Compiègne; car Guy de Dampierre devenu Comte de Flandres par la mort de Guillaume son frere aîné, mourut à Pontoise, où on l'avoit transféré de Compiègne, le 7. Mars 1305. En parlant un peu auparavant du Comte de Bretagne Jean de Dreux premier du nom, Joinville avoit dit ^a qu'il étoit père du Duc qui regnoit alors; or ce Prince qui fut le premier Duc de Bretagne, & qui se nommoit Jean II. mourut le 18. Novembre de l'an 1305. Par ces deux passages il est aisé de découvrir le tems où Joinville a écrit, puisqu'en faisant mention de deux Souverains morts dans la même année, à sept mois l'un de l'autre, il parle de l'un comme décédé depuis peu, & de l'autre comme vivant encore. Joinville né environ l'an 1228. ne pouvoit avoir que soixante-dix-sept ans tout au plus en 1305. & à cet âge un homme qui s'est trouvé dix ans après en état de monter à cheval, ne devoit avoir rien perdu de sa mémoire. C'est donc uniquement pour avoir ignoré l'âge de Joinville, & le tems où il écrivit la vie de S.^t Louis, que le P. Hardouin a soutenu qu'il étoit impossible qu'elle fût l'ouvrage de celui à qui elle a toujours été attribuée.

Joinville écrivit la vie de Saint Louis au commencement du XIV.^e siècle, comme on vient de le voir; les Manuscrits en étoient connus vers le milieu du même siècle, puisqu'elle est énoncée dans l'Inventaire ^b des livres du Roy Charles V. en ces termes, qu'il est à propos de rapporter: *Une grand partie de la vie & des faitz de Monsieur Saint Loys, que fit faire le Sire de Joinville, très-bien escript & historié, couvert de cuir rouge à empraines, à fermoirs d'argent.* Je ne pense pas qu'il y ait des Critiques assez peu équitables pour prétendre que le livre énoncé dans l'Inventaire, est différent de celui que nous avons aujourd'hui, sous prétexte qu'il y est dit que le Sire de Joinville le fit faire, au lieu qu'il a fait lui-même, ou du moins

^a Joinville, p. 7. édit. de du Cange, *le Roy après dîner se descendit au prael dessus la Chapelle, & alla parler au Comte de Bretagne pere du Duc qui à présent est, de qui Dieu ait l'ame.*

^b On trouvera le Catalogue des livres d'Histoire & de Belles-Lettres contenus dans cet Inventaire, au Tome premier de l'Histoire de l'Académie, pag. 310. & suiv.

qu'il paroît avoir fait celui qu'on a imprimé; car il est visible que par ces mots l'Auteur du Catalogue a voulu seulement exprimer ce que Joinville dit en mêmes termes dans son Épître dédicatoire, pour nous apprendre qu'il s'étoit servi de la main d'un secrétaire qui écrivoit sous sa dictée. Il est assez naturel que vû son grand âge & le peu d'habitude qu'avoient alors en France les gens de qualité d'écrire eux-mêmes, le Sire de Joinville ait employé une autre main que la sienne pour un livre destiné à être présenté au Roy. Je crois de plus que l'on seroit bien fondé à penser que l'exemplaire qui se trouvoit dans la Bibliothèque du Louvre sous Charles V. étoit celui-là même que Joinville envoya à Louis X. à qui il dédia son ouvrage; mais du moins ne peut-on pas nier qu'il n'y eût pour lors dans la Bibliothèque du Roy un exemplaire de la vie de Saint Louis, qui portoit le nom de Joinville, & dont on reconnoissoit que le Sire de Joinville étoit l'auteur: or c'étoit dans le même siècle que Joinville avoit écrit son Histoire, & cinquante-huit ans seulement après qu'il l'eut rendue publique, puisque cet Inventaire fut fait en 1373. par Gilles Mallet Valet de Chambre de Charles V. & chargé du soin de sa *Librairie*.

Dans le siècle suivant, le Roy René avoit eu un Manuscrit de la Chronique de Joinville, & ce fut de ce Manuscrit que le premier éditeur se servit pour la publier. Cet éditeur nommé Antoine Pierre, natif de Rieux en Languedoc, raconte dans son Épître dédicatoire adressée à François I. * qu'étant dans l'Anjou à Beaufort-en-vallée, & visitant les livres & papiers qui avoient appartenu au Roy René (dont l'amour pour les Lettres est assez connu) il y trouva la vie de S.^t Louis écrite par le Sire de Joinville Sénéchal de Champagne; ainsi comme

* Voici les propres termes d'Antoine Pierre: *Il y a deux ans ou environ que moy estant à Beaufort en Vallée au pays d'Anjou, visitant quelques vieux registres du Roy René de Cécile, pour y cuider trouver quelque antiquité dont il avoit été ama-*

teur, aurois trouvée la Chronique du Roy S.^t Loys escripte par un Seigneur de Joinville Seneschal de Champagne qui estoit de ce temps là, & avoit accompagné le dit Roy en toutes ses guerres.

il y avoit eu au xiv.^e siècle un Manuscrit de cette vie dans la Bibliothèque de Charles V. il y en a eu au xv.^e siècle un autre Manuscrit dans celle du Roy René.

Dans le xvi.^e siècle, quelques années avant que la première édition de Joinville parût, Louis Lasseré Chanoine de Saint-Martin de Tours, & Proviseur de la Maison de Navarre, travaillant à une troisième édition de la vie de S.^t Jérôme^a, y inséra un abrégé de la vie de S. Louis. Il se servit pour cela de la vie de ce Prince écrite par Joinville, que lui prêta Antoinette de Bourbon Duchesse de Guise, comme il le dit lui-même dans l'Épître^b adressée à Louise de Bourbon Abbessse de Fontevault, sœur de cette Duchesse. Cette troisième édition de la vie de S.^t Jérôme fut imprimée en 1541. la première édition de Joinville n'est que de l'an 1547. il faut donc que l'exemplaire prêté à Lasseré par la Duchesse de Guise, fût manuscrit; & comme la terre de Joinville appartenoit alors à la Maison de Guise, il y a grande apparence que ce M.S. avoit été trouvé dans le château, peut-être même étoit-ce l'original de l'Auteur.

Le fleur de la Croix du Maine, dont la Bibliothèque

^a Le Livre de Lasseré que j'ai eu beaucoup de peine à trouver, est intitulé : *La vie de Monseigneur Saint Hierome recongneüe & augmentée du tiers pour la troisiésime fois par l'Auteur, où sont inserées en brief la vie de Monseigneur Saint Loys Roy de France, amplement augmentée, en la quelle sont traitées les conditions d'ung homme magnanime, qui estoient en mondit Seigneur Saint Loys, &c.* Imprimée à Paris au Soleil d'Or, rue S.^t Jacques, par Charlotte Guillard veufve de feu Claude Chevallon, 1541. c'est un grand in-quarto de trois cens quatre-vingt-dix-neuf feuillets, compris la Table des Chapitres; c'est au 45.^e Chapitre que Lasseré a placé la vie de Saint Louis.

^b Dans l'Épître dédicatoire à Louise de Bourbon, Lasseré parle ainsi des

augmentations qu'il a faites à cette nouvelle édition de la vie de Saint Jérôme : *Aussi ai-je adjousté (outre ce que dessus) au quarante-cinquiésime chapitre (contenant en brief la vie de mondict Seigneur Saint Loys Roy de France) les conditions & propriétés d'ung homme magnanime (qui estoient en iceluy Seigneur & Roy Saint Loys) & ay traité plusieurs autres bons poincts que ay trouvez en divers Historiens, & par espécial en la vie dudit Saint, laquelle a escripte Messire Jehan de Joinville Chevalier Seneschal de Champagne (qui a servy journellement ledict Saint Loys par trente ans & plus) que ay recouverte de Madame la Duchesse de Guise, Antoinette de Bourbon vostre bonne Sœur & Dame de grand renom.*

Françoise fut imprimée en 1584. y dit * expressément qu'il avoit un Manuscrit en parchemin de l'Histoire de S.^t Louis par Joinville, écrite *en langage François usité pour lors*. Enfin, dans les commencemens du siècle passé, Claude Ménard Lieutenant en la Prévôté d'Angers, découvrit à Laval^b, dans les papiers que lui montra le sieur de la Mesnerie, & qui avoient appartenu à un Ministre Calviniste, un autre MS. de la même Histoire, & sur ce MS. il en donna une nouvelle édition en 1617. Il est vrai que par un malheur qu'on ne peut comprendre, ces différens Manuscrits ne se trouvent plus aujourd'hui, & que les soins du célèbre M. du Cange pour en découvrir quelqu'un, ont été infructueux. Il n'en est cependant pas moins évident, par toutes les preuves que je viens d'exposer, qu'on a connu des Manuscrits de la vie de Saint Louis, dans tous les siècles qui ont suivi le tems où elle a été écrite, jusqu'au commencement du siècle passé. Il est pareillement certain que tous ces Manuscrits attribuoient unanimement cet ouvrage au Sire de Joinville. Qu'on déplore donc tant qu'on voudra la perte de ces pièces originales; je conviens qu'elle doit nous causer de justes regrets, mais il y auroit de l'injustice à s'en faire un titre pour accuser de fausseté une Histoire dont tous les Sçavans qui l'ont examinée avec quelque soin, ont reconnu hautement l'authenticité.

On me soupçonnera peut-être de multiplier les Manuscrits

* Bibliothèque François de la Croix du Maine, page 235. *Messire Jean de Jouville ou de Jonville Chevalier S.^r dudit lieu & Seneschal de Champagne, appelé par aucuns Jean Sire de Joinville. Il a écrit une histoire très ample de la vie, faits & gestes du Roy S.^t Loys son maistre, la quelle nous avons par devers nous en langage françois usité pour lors.*

^b Ménard parle ainsi de sa découverte dans la Préface de son édition: *Une visite m'ayant porté quelques mois font à Laval, & fixant çà & là quelque aliment à ma curiosité, le*

S.^r de la Mesnerie me fit voir un ramas de diverses paperaces qu'un vieil Ministre, ancien compagnon des apostasies & du licol de Marlorat, lui avoit données, restes honorables des reformes qu'ils faisoient, la torche en main, dans divers Monasteres, dans les troubles premiers; & ne l'euz si tost que comparant l'un à l'autre, je reconnus estre vray, ce que j'ay cru toujours, l'imprimé n'avoir aucun goût du temps qu'il portoit, & l'ayant fait voir à beaucoup de bons esprits, ils m'ont doucement engagé, comme tu vois, à cette diligence, &c.

de Joinville,

de Joinville, on ajoutera que quelques-uns de ces Manuscrits peuvent n'être que le même qui aura passé successivement en plusieurs mains; mais il m'est aisé de détruire cette objection, en marquant les différences que j'ai apperçues entre ces cinq Manuscrits.

Celui dont il est fait mention dans le Catalogue des livres de Charles V. en supposant même qu'il étoit différent de celui que l'Auteur présenta au Roy, étoit cependant trop voisin du tems de la composition de l'ouvrage, pour qu'on puisse présumer qu'il n'étoit pas complet, ou qu'on en avoit altéré le langage; au contraire, le Manuscrit du Roy René, dont nous pouvons juger par l'édition de Poitiers, à laquelle il a servi, étoit imparfait & tronqué, car la première partie y manquoit toute entière. Cette première partie, qui occupe vingt-sept pages de l'édition de Ménard, ne regarde pas, à proprement parler, l'Histoire générale; Joinville s'y est attaché à faire connoître la douceur, la justice, la piété & les autres vertus de son Héros, Saint Louis y paroît plutôt dans sa maison, dans son domestique, que sur le throne: c'est la seconde partie qui contient l'histoire de son regne. L'éditeur de Poitiers n'a pas donné le moindre fragment de la première, parce qu'il ne l'avoit pas trouvée dans le Manuscrit du Roy René, & par conséquent on ne sçauroit croire que ce M.S. fût le même qui avoit été dans la Bibliothèque de Charles V. Il est encore moins probable que le Manuscrit trouvé à Laval par Ménard, fût le même qui avoit appartenu à nos Rois, parce que le langage du M.S. de Ménard étoit non seulement plus récent que celui qui étoit en usage du tems de Joinville, mais encore que celui qu'on parloit sous Charles V. comme je le dirai dans la suite.

Le Pere du Molinet, dans un Mémoire que M. Boivin a inséré dans sa curieuse Dissertation sur la Bibliothèque du Louvre sous les Rois Charles V. Charles VI. & Charles VII. a judicieusement remarqué que plusieurs livres de cette Bibliothèque avoient été envoyez en Angleterre l'an 1429. lorsque le Duc de Bedford en donna une décharge à Garnier de

Mém. de l'Acad. tome II. p. 247. & suiv.

Mem. Tome XV.

Vuuu

Saint-Yon qui en avoit la garde. S'il m'étoit permis de hasarder une conjecture sur le sort du Manuscrit de la vie de Saint Louis par Joinville, je dirois qu'il fut du nombre des livres qui passèrent la mer en 1429. & qu'il s'est perdu en Angleterre, aussi-bien que plusieurs autres Manuscrits qui avoient été transportez dans cette Isle, & qu'on cherche inutilement aujourd'hui.

Le Manuscrit de la Duchesse de Guise ne différoit pas moins de celui du Roy René, puisqu'on voit dans l'extrait que Lasseré en a donné, qu'il contenoit cette première partie^a qui manquoit dans le Manuscrit du Roy René. Il différoit aussi du Manuscrit de Ménard, car dans l'endroit où il est dit que Joinville fut obligé de porter Saint Louis entre ses bras depuis la maison du Comte d'Auxerre jusqu'à l'église des Cordeliers, l'édition de Ménard nous apprend que ce fait arriva au retour du voyage d'Outremer^b, au lieu que Lasseré, d'après le Manuscrit de la Duchesse de Guise, dit que ce fut *peu devant qu'il* (Saint Louis) *partit pour son deuxième voyage.*

*Bibl. Franç. de
la Croix du Mai-
ne, pag. 235.*

Le Manuscrit de la Croix du Maine n'étoit pas non plus, ni celui dont Lasseré nous a donné un extrait, ni celui dont Antoine Pierre s'est servi, car la Croix du Maine fait mention de l'usage que Lasseré avoit fait de l'Histoire de Saint Louis écrite par Joinville, & de l'édition publiée à Poitiers par Antoine Pierre, sans ajoûter que l'un ou l'autre eût travaillé

^a Entre les autres choses que Lasseré a extraites de cette première partie, qui manque à l'édition de Poitiers, il rapporte fort au long ce que Guillaume Evêque de Paris répondit à un homme qui étoit venu le consulter à l'occasion des doutes involontaires qu'il avoit sur le Sacrement de l'Eucharistie. Cet Evêque de Paris étoit, pour le dire en passant, le fameux Guillaume d'Auvergne, qui siégea depuis l'an 1228. jusqu'à l'an 1249. On trouvera un Catalogue de ses Ouvrages dans la *BB.^a Med. & infim. Latinit.* de Fabricius, tom. III. p. 469. & suiv.

^b Joinville, page 125. édition de du Cange. *Et me convint une fois le porter depuis la maison du Comte d'Auxerre, jusques aux Cordeliers, quant nous mîmes à terre au retour d'Outremer.* Lasseré dit au contraire, fol. 304. v.^o *De sorte que (peu devant qu'il partit pour son deuxième voyage d'Outremer) ledit Seigneur de Joinville Seneschal de Champagne, qui a escript sa vie, dit que luy estant à Paris, le porta depuis la maison épiscopale d'Auxerre (ce qui est près de la porte de Vauvert dicté de S.^t Michel) jusques en l'église des Cordeliers.*

sur son Manuscrit, comme il n'auroit pas manqué d'en avertir si cela eût été vrai. Ce Manuscrit de la Croix du Maine peut encore moins avoir servi à l'édition de Ménard, car ce dernier nous apprend que son Manuscrit avoit passé des mains d'un vieux Ministre compagnon de Marlorat, en celles du sieur de la Mesnerie de qui il le tenoit; par conséquent ce M.S. n'avoit pu être au pouvoir de la Croix du Maine en 1584. & d'ailleurs le langage du Manuscrit de la Croix du Maine étoit en vieux François usité du tems de Saint Louis, ce qui ne convient point au Manuscrit de Ménard.

A la vérité Ménard trouva son Manuscrit dans la même province où Antoine Pierre avoit découvert le sien; c'étoient cependant deux Manuscrits très-différens. Celui d'Antoine Pierre (comme je l'ai déjà dit) ne contenoit que la seconde partie de l'Histoire du Sire de Joinville, le M.S. de Ménard avoit de plus toute la première partie; mais d'un autre côté, le Manuscrit de Ménard étoit moins ample que celui d'Antoine Pierre en plusieurs endroits de la seconde partie. Dans l'édition de Poitiers que ce dernier donna sur son Manuscrit, Joinville, après avoir parlé ^a de l'arrivée de S.^t Louis à Acre, employe le reste du chapitre à raconter l'état pitoyable où il se trouva réduit lui-même par la mauvaise foy du Commandeur du Temple, à qui il avoit confié son argent. On ne peut guères soupçonner que ces sortes de détails purement personnels à Joinville, soient de la façon des interpolateurs, cependant on ne les trouve pas dans l'édition de Ménard.

M. du Cange étoit persuadé qu'un autre chapitre de l'édition de Poitiers^b, où il est parlé de la prise de Bagdad par le Cham des Tartares, étoit véritablement de Joinville, quoique l'édition de Ménard n'en dise pas un seul mot. J'en dis autant de cet endroit où, suivant l'édition de Poitiers^c, Joinville raconte tout ce qu'il disoit à la Reine Marguerite pour la

^a Chap. LII. depuis le fol. 93. v.^o jusqu'au fol. 95. ce qui est raconté en cet endroit, auroit dû se trouver à la page 171. de l'édition de Ménard.

^b C'est le chapitre LXXIV. de cette

édition, sa place auroit été à la page 233. de l'édition de Ménard.

^c Edit. de Poitiers, chap. LXXVI. cet endroit auroit dû se trouver page 236. de l'édition de Ménard.

consoler de la mort de la Reine Blanche sa belle-mère. Ce récit est d'une naïveté si charmante, & si conforme aux mœurs ingénues du siècle de Saint Louis, qu'on ne sçauroit douter qu'il ne vienne de Joinville même, quoique Ménard ne l'eût pas trouvé dans son Manuscrit.

*E'dit. de Mén.
pag. 248.*

*E'dit. de Poit.
ch. LXXVIII.
fol. 138.*

*Lasseré, vie
de S. Jérôme,
c. 45. p. 290.*

Dans le récit de la navigation de S.^t Louis lorsqu'il revint de son premier voyage d'Outremer, l'édition de Ménard suppose un trait de bonté & d'humanité de ce Prince, qui sans doute n'avoit pas échappé à Joinville; c'est lorsque S.^t Louis attendit patiemment huit jours entiers à la vûe de l'Isle de Pantalarée, & ne voulut jamais partir qu'il n'eût été rejoint par les galères qu'il avoit laissé aborder à cette Isle pour aller chercher des fruits à ses enfans. Ce trait est rapporté dans l'édition de Poitiers, & il est d'autant plus certain qu'il avoit été écrit par Joinville, qu'on le trouvoit aussi dans le MS. de la Duchesse de Guise, d'où Lasseré l'avoit tiré.

Ce que je viens d'exposer, prouve évidemment qu'on a connu cinq Manuscrits différens de l'Histoire de Saint Louis; & ces Manuscrits portant tous le nom de Joinville, & s'étant succédés de siècle en siècle, depuis le tems où cette Histoire a été écrite jusqu'à celui de Claude Ménard, ils forment une chaîne de tradition qui ne permet pas de douter que le Sire de Joinville ne soit le véritable auteur de cet ouvrage. On est encore moins fondé à soutenir que cette vie de Saint Louis n'est qu'un roman, & que ce roman n'a pas été composé avant le xv.^e siècle; car d'un côté, les faits s'accordent parfaitement avec toutes les autres Histoires connues, & sur-tout avec celle qui fut composée par le Confesseur de la Reine Marguerite; * & de l'autre, la simplicité & la naïveté du stile garantissent la vérité des détails que rapporte l'Auteur, détails qui ne tiennent rien de ce merveilleux répandu dans tous nos vieux romans, & qui sont tous dans le caractère du Héros

* Comparez Joinville de l'édition de Ménard, page 152. avec cette Histoire manuscrite, chap. III. p. 32. Joinville, p. 191. 207. avec l'Histoire manuscrite, chap. III. page 37.

Joinville, p. 150. & suiv. avec l'Histoire manuscrite, chap. XV. page 227. Joinville, p. 6. & 7. avec l'Histoire manuscrite, chap. IX. p. 125. &c.

qu'il a voulu peindre. D'ailleurs, la date qu'ont voulu donner à cette Histoire ceux qui l'ont traitée de roman, se trouve absolument détruite par le Catalogue des livres du Roy Charles V. fait en 1373. pièce originale, & revêtue de tous les caractères d'authenticité qu'on peut désirer.

Nous aurions de quoi nous consoler de la perte des MSS. de l'Histoire de Joinville, si les deux éditions différentes que nous en avons aujourd'hui, représentoient fidèlement l'original; mais le langage de l'Auteur a été altéré dans l'une & dans l'autre, & ceux qui en ont changé le langage, ne se sont pas fait un scrupule d'insérer dans le texte diverses additions qui ont presque achevé de le défigurer. Lorsqu'Antoine Pierre eut découvert son Manuscrit dans les papiers du Roy René, il travailla d'abord à le mettre en état d'être imprimé^a; mais il s'imagina mal-à-propos qu'il rendroit un grand service au public, en mettant cet ouvrage en nouveau François, tel qu'on le parloit pour lors, c'est-à-dire, sous le regne de François I. à qui il l'a dédié. Outre qu'il auroit été facile de s'apercevoir de ce changement, Antoine Pierre eut soin d'en avertir dans l'Épître dédicatoire^b, & un de ses amis nommé Guillaume de la Perrière, Toulousain, dans l'avis au lecteur^c.

* La première édition de Joinville parut sous ce titre : *L'Histoire & la Chronique du très Chrétien Roy S.^t Loys IX. du nom & XLIIII. Roy de France, écrite par feu Messire Jan Sire Seigneur de Joinville & Seneschal de Champagne, familier & contemporain dudit Roy S.^t Loys, & maintenant mise en lumière par Antoine Pierre de Rieux. A Poitiers, de l'Imprimerie d'Enquillart de Marnes; petit in-quarto de cent soixante-un feuillets, sans l'Épître dédicatoire, l'avis au lecteur, & la table des chapitres. On n'a pas marqué l'année de l'impression, mais le P. le Long assure dans sa *Bibliothèque historique de la France*, p. 358. n.^o 7144. qu'elle est de l'an 1547.*

^b Voici ses propres termes : *Et pour*

ce que l'histoire étoit un peu mal ordonnée, & mise en langage assez rude, ay icelle veüe au moins mal qu'il m'étoit possible, & l'ayant polie & dressée en meilleur ordre qu'elle n'étoit auparavant, pour donner plus grand connoissance des grands & vertueux faits de la très chrétienne Maison de France, ay icelle voulu mettre en lumière.

^c *Et pour fin il plaira considérer, que ce n'est moindre louange de bien polir un diamant ou une autre pierre fine, que de la trouver toute brute; pareillement ne dois pas attribuer moindre louange au présent auteur d'avoir réduit en bon ordre & élégant style la présente histoire, qu'à celui qui en fut le premier compositeur.*

imprimé à la suite de cette Épître, ne manqua pas de louer Antoine Pierre, en égalant le mérite de cette espèce de traduction à celui de l'original.

Non content de cette infidélité, l'éditeur de Poitiers voyant que Joinville n'avoit parlé qu'en passant des premières années du regne de Saint Louis, & qu'il avoit omis plusieurs faits rapportez par les autres Historiens contemporains, se crut obligé d'y suppléer, & de prendre, soit dans l'Histoire de Saint Louis par Guillaume de Nangis, soit dans la Chronique du même Auteur, ce qui manquoit à celle de Joinville; par-là il fit un très-grand nombre d'interpolations dans le texte de son Auteur, & ces interpolations sont d'autant plus difficiles à démêler que rien ne les distingue du texte, & que ce qui est pris d'ailleurs, forme un discours continu avec ce qui est véritablement de Joinville.

Le troisième chapitre est tiré tout entier de Guillaume de Nangis. Dans le quatrième & dans le cinquième, où il est question des troubles excitez par les Grands du royaume pendant la minorité de Saint Louis, Antoine Pierre a mêlé ce que Joinville en avoit écrit, & les particularités qu'il trouvoit dans les autres Historiens du tems. Il a fait la même chose dans les chapitres suivans, & de plus il a totalement changé l'ordre que Joinville avoit suivi dans sa narration. La plus grande partie du chapitre XII. n'est pas de Joinville, il en est de même des chapitres XII. XV. & XVI. Enfin, on peut difficilement s'assurer que ce qu'on lit dans cette édition soit véritablement de l'Auteur, à moins qu'on n'ait soin de la conférer avec celles de Ménard & de du Cange. De-là il est arrivé que des Sçavans qui écrivoient avant le tems de ces dernières éditions, se sont trompez, en citant comme de Joinville des passages qui ne sont pas de lui. Je me contenterai de rapporter l'exemple d'Estienne Pasquier.

*Pasq. Recherch.
de la France, liv.
III. ch. 14.*

Ce fameux Avocat dit dans un endroit de ses Recherches de la France, que le Sire de Joinville racontoit que Saint Louis étant dans l'Isle de Chypre, y reçut une Ambassade du Roy des Tartares, par laquelle ce Prince lui faisoit part de

la conversion au Christianisme ; qu'à cette nouvelle le saint Monarque rempli de joye, avoit fait partir des Prédicateurs pour essayer de convertir le reste des Tartares ; que ces Prédicateurs ne cessant de répéter dans leurs sermons que le Pape étoit le Vicaire de Dieu sur la terre, le Roy de Tartarie forma le projet d'envoyer des Ambassadeurs au Pape, pour lui rendre l'obédience filiale ; mais que ces mêmes Prédicateurs craignant que si les Ambassadeurs venoient à Rome, & qu'ils y fussent témoins des désordres qui regnoient parmi les Chrétiens, à leur retour ils n'engageassent leur Maître à reprendre ses premières erreurs, ils prirent sagement le parti de détourner le Cham de ce dessein. Ensuite Pasquier observe que Boccace a peut-être pris de Joinville le conte du Marchand Chrétien qui vouloit convertir un Juif.

*Boccac. Decamer. Giorn. 1.
Nov. 2.*

Pasquier ne connoissoit Joinville que par l'édition d'Antoine Pierre, la seule qui eût été publiée de son tems, ainsi il ne faut pas être étonné qu'il attribue ce conte à Joinville même, quoiqu'il ne soit qu'une addition de l'éditeur ; car dans l'édition de Ménard on ne trouve rien de semblable, & cependant il y est parlé de l'arrivée de l'Ambassadeur du Cham des Tartares, du voyage des deux Cordeliers envoyez en Tartarie par Saint Louis, & du compte qu'ils rendirent à leur retour, de tout ce qu'ils avoient vû dans ce pays-là. On pourroit reprocher avec plus de fondement à Pasquier, d'avoir substitué par inadvertence le nom de *Rome* à celui de *France*, dans l'endroit où il parle de la crainte qu'eurent les Prédicateurs, que les Envoyez du Cham ne vissent de trop près les désordres des Chrétiens, car voici les propres termes de l'édition de Poitiers : « Mais les Prescheurs connoissant que si les Ambassadeurs venoient en *France*, ils verroient tout autrement vivre le peuple qu'ils ne leur avoient dit & presché, qui pourroit être cause de reprendre leur erreur payenne. » Et en effet, dans le tems que le Roy des Tartares vouloit envoyer des Ambassadeurs au Pape, Innocent IV. qui occupoit la Chaire de Saint Pierre, étoit en France, & c'est en France & non à Rome, que ces Ambassadeurs auroient pu voir combien

*E'dit. de Poit.
« fol. 27. v. »*

la conduite des Chrétiens étoit différente de la morale qu'ils prêchoient.

*Joan. Harduin.
Opera var. pag.
§ 36.*

Si on avoit fait attention que du tems de Pasquier il n'y avoit pas d'autre édition de Joinville que celle d'Antoine Pierre, on ne l'auroit pas taxé d'avoir manqué de mémoire, lorsqu'il dit dans un autre endroit de ses Recherches *, qu'il avoit lû dans Joinville, au sujet de Pierre Mauclerc, qu'à tort les Bretons lui avoient donné ce nom, puisqu'il avoit étudié si long temps à Paris; car ce passage qui ne se trouve pas dans les éditions de Ménard & de du Cange, se lit presque mot à mot dans celle de Poitiers, la seule que Pasquier ait pu consulter, mais que, selon les apparences, celui qui lui a fait ce reproche ne connoissoit pas.

*E'dit. de Poit.
c. XI. f.º 14. v.º*

Outre les morceaux tirez des Historiens contemporains, qu'Antoine Pierre a insérez dans le texte de Joinville, on y en trouve encore plusieurs autres dont il est l'unique auteur, & qui montrent sa parfaite ignorance dans l'Histoire de ces tems-là. Par exemple, il assure dans le chapitre XII. que S.^t Louis érigea le Comté de Poitou en Duché, en faveur de son frere Alphonse. Joinville, comme on peut le voir par les éditions de Ménard & de du Cange, n'a jamais rien dit de semblable; jamais dans le cours de son ouvrage il n'a donné à ce frere de Saint Louis d'autre titre que celui de Comte, & c'est aussi le seul qu'Alphonse ait pris dans tous les actes qu'il a passez, & dont on trouve un très-grand nombre dans les Preuves du troisième tome de la nouvelle Histoire de Languedoc.

*Hist. génér. de
Langued. to. 3.
Preuv. p. 473.
et suiv.*

L'ignorance d'Antoine Pierre alloit jusqu'à ne pas entendre son Auteur, car dans l'endroit où Joinville fait l'énumération de ceux qui se croisèrent en 1248. & où après avoir nommé Guillaume Comte de Flandres & son frere Guyon de Flandres, il ajoute que ce dernier puis n'a guères mourut à Compiègne.

*Edition de du
Cange, p. 22.*

* Pasquier, *Recherch. de la Franc.*
liv. VIII. chap. 13. Et est digne
d'être icy remarqué ce que le Sire de
Joinville en dit. « Je ne sçay si à juste

cause les Bretons lui donnoient tel «
nom, dit-il, veu qu'il devoit estre «
bien sage, puisqu'il avoit si long «
temps étudié à Paris. »

Cet éditeur

Cet éditeur a cru que Joinville vouloit marquer par-là que Guy de Flandres étoit mort à Compiègne peu de tems après avoir pris la Croix, & il a entièrement changé le sens de l'Auteur, en lui faisant dire que *Guyon de Flandres..... mourut à Compiègne, & ne se trouva point avec le Roy.* Pour peu qu'il eût sçu l'Histoire, il n'auroit pas ignoré que Guy de Flandres avoit fait le voyage d'outremer, & qu'il étoit mort seulement en 1305. comme je l'ai dit au commencement de ce Mémoire. S'il avoit bien connu le langage de Joinville, il auroit compris que l'expression *puis n'a guères* ne signifioit pas que Guy de Flandres mourut d'abord après s'être croisé, mais qu'il venoit de mourir un peu avant que Joinville écrivît cet endroit de son Histoire.

*E'dit. de Poit.
ch. XVII. fol.
23.*

L'inattention du premier éditeur est égale à son ignorance. Peut-on en effet penser qu'il ait apporté la moindre application à ce qu'il écrivoit, lorsqu'il dit ^a qu'on célèbre la fête de Saint Louis le 7. du mois d'Août? Cette phrase ne se trouve point dans l'édition de Ménard, qui a fait imprimer le texte de Joinville conformément à son MS. Si Antoine Pierre, auteur de cette addition, a ignoré que la Bulle de Boniface VIII. ^b pour la canonisation de S. Louis, en fixe la fête au lendemain de la S.^t Barthelemy, vingt-cinquième jour du mois d'Août, il devoit au moins se souvenir que c'est ce jour-là que l'Eglise la célèbre toutes les années.

Claude Ménard n'a pas pris les mêmes libertés que le premier éditeur; lorsqu'il eut découvert un nouveau Manuscrit de la vie de Saint Louis, il se crut en état de réparer tout le tort qu'Antoine Pierre avoit fait à Joinville. Il se persuada, il annonça même dans le titre de son édition ^c, qu'il avoit

^a E'dition de Poitiers, chap. XVII. fol. 24. *Quant le Roy fut arrivé à Marseille, il s'embarca le septième jour du mois d'aout mil deus cent cinquante quatre, auquel jour on célèbre la feste du Roy S.^t Loys, depuis qu'il a été canonisé par le Pape.*

^b Voyez les pièces que Ménard a *Mem. Tome XV.*

ajoutées à son édition, page 162. & suiv.

^c *Histoire de S. Louis IX. du nom, Roy de France, par Messire Jean Sire de Joinville Seneschal de Champagne, nouvellement mise en lumière suivant l'original ancien de l'auteur.*

&c. Paris 1617. 4.^o

retrouvé l'original de l'Auteur ; mais il y a long-tems que les Sçavans se sont apperçus de l'erreur de Ménard, & tous ceux qui ont examiné cette nouvelle édition avec quelque soin, ont jugé qu'Antoine Pierre n'étoit ni le seul ni le premier qui se fût mêlé de retoucher le texte de Joinville & de l'interpoler. La connoissance la plus médiocre du langage François, tel qu'on le parloit du tems de Saint Louis, suffit pour nous faire appercevoir que celui du Manuscrit de Ménard est beaucoup plus récent. Nous ne manquons pas de livres François écrits par des contemporains de Joinville ; telles sont les Chroniques en vers de ^a Philippe Mouskes & de ^b Guillaume Guiart, la Traduction que Guillaume de Nangis fit lui-même de sa Chronique Latine, les Etablissémens attribuez à Saint Louis, le Conseil de Pierre Fontaine, & plusieurs autres dont il seroit inutile de faire ici l'énumération. En comparant quelqu'un de ces Auteurs avec le Joinville de Ménard, on verra aisément que le langage de ce dernier a été changé par quelqu'Ecrivain plus moderne. M. du Cange étoit trop habile pour s'y méprendre, aussi a-t-il déclaré dans sa Préface, qu'il a peine à croire que le Sire de Joinville ait écrit en un langage si poli pour le tems où il écrivoit. Dans la généalogie de la Maison de Joinville, il s'est expliqué encore plus positivement : *L'Histoire*, dit-il, *que nous avons de Joinville, a été altérée en son idiome.* Le Journal des Sçavans rendant compte de la nouvelle édition de Joinville, procurée par les soins du même M. du Cange, a pareillement reconnu que cette Histoire *n'a point été composée par cet Auteur, en l'état qu'elle est maintenant.* M. Baillet en a porté le même jugement, Ménard est presque le seul qui ait pensé que le Manuscrit trouvé à Laval, étoit une copie fidelle de l'original. Il lui auroit été facile de se

*Du Cange. Gé-
néal. de la Mais.
de Joinv. p. 19.
Journ. des Sçav.
du 23. Janvier
1668.*

^a Philippe Mouskes vivoit du tems de Saint Louis, & mourut Evêque de Tournay en 1283. Il a écrit une Histoire de France en vers, dont on n'a encore publié qu'un fragment, depuis l'an 1198. jusqu'en 1242. à la fin du Ville-Hardouin de du Cange.

^b Guillaume Guiart a aussi composé une Histoire de France en vers, & l'a intitulée *la Brance aux Reaux lignages*. Elle commence en 1165. & finit en 1306. Du Cange en a extrait la vie de S.^t Louis, pour la joindre à son édition de Joinville, p. 133. 161.

désabuser, s'il avoit seulement fait attention à la différence de langage qui se trouve entre les enseignemens de Saint Louis à Philippe le Hardy son fils, tels qu'ils sont rapportez dans l'Histoire du Sire de Joinville, & ces mêmes enseignemens, tels qu'il les a publiez lui-même dans ses observations, d'après un Manuscrit d'Antoine Loyfel. Joinville ne sçauroit avec raison être soupçonné d'avoir changé le style de ces enseignemens, qu'on prétend avoir été écrits de la propre main de Saint Louis; il ne parloit pas une autre langue que le Roy son maître, & le François de Saint Louis ne pouvoit pas être devenu assez difficile à entendre dans le peu de tems qui s'écoula depuis la mort jusqu'au tems où le Sire de Joinville commença à écrire sa vie, pour qu'on fût obligé de le traduire. On doit donc supposer que Joinville avoit rapporté ces enseignemens, suivant une des copies qui furent répandues dans le tems, & de ces copies, outre celles d'Antoine Loyfel & de Joinville, j'en ai découvert deux autres dans deux vies manuscrites de S.^t Louis, qui sont à la Bibliothèque du Roy: j'ai déjà fait connoître la première, & je parlerai plus au long de la seconde dans la suite. Le M.S. de Loyfel est conforme à ceux du Roy, dont l'un est certainement de fort peu de tems postérieur à la mort de Saint Louis, & l'autre a été écrit avant l'an 1320. Toute la différence qu'on peut remarquer entre ces Manuscrits, vient uniquement de la diversité des dialectes usitez dans les pays où ils ont été copiez; les deux MSS. du Roy paroissent écrits à Paris, & celui de Loyfel en Picardie. Mais quoique dans ces enseignemens, tels que Joinville les rapporte, on reconnoisse le même fond & le même ordre, le langage est tout-à-fait différent, & c'est le même qui regne dans le corps de l'ouvrage de Joinville. Ménard qui avoit copié le Manuscrit de Loyfel, auroit donc dû en conclurre que le langage original de Joinville avoit été retouché par celui qui avoit écrit le Manuscrit trouvé à Laval, & sur lequel il donna son édition.

Il seroit difficile aujourd'hui de déterminer le tems où s'est fait ce changement de style, parce que Ménard a négligé de

Xxxx ij

E'dit. de Mén.

pag. 271.

E'dition de du

Cange, p. 126.

Observ. de Ménard, p. 351.

marquer à peu-près l'âge de son Manuscrit, cependant cela ne peut guères être arrivé qu'après le milieu du x v.^e siècle. Nous n'avons point d'Auteur du xiv.^e dont le style ne représente davantage l'antiquité, & même dans les commencemens du xv.^e je trouve que le langage d'une vie ^a de Louis III. Duc de Bourbon, écrite en 1429. par Jean d'Orronville, a un peu plus vieilli que celui du Joinville de Ménard; je ne craindrois pas même d'avancer que les Chroniques d'Enguerand de Monstrelet & les Mémoires d'Olivier de la Marche, ne paroissent pas plus modernes. L'interpolateur de Joinville peut avoir été contemporain de ces Auteurs, & une main encore plus récente y a fait de nouvelles additions, puisqu'on y trouve des choses qui ne sont connues que depuis les premières années du regne de François I. J'aurai soin de les faire remarquer dans la suite de cette Dissertation.

*E'dit. de du
Gange, p. 12.*

Il n'est peut-être jamais arrivé qu'on ait changé le style d'un Auteur sans altérer le fond de son ouvrage; aussi les premiers interpolateurs de Joinville n'ont-ils pas manqué d'insérer de leur chef bien des phrases & des mots, dans la vûe de rendre leur Auteur plus intelligible aux gens de leur tems, je vais en donner quelques exemples. On fait dire à Joinville: *Car de coutume après ce que les Sires de Néelles, & le bon Seigneur de Soissons, moy & autres de ses prouches, avions été à la messe, il failloit que nous allissions oïr les pletz de la porte, que maintenant on appelle, Les requetes du Palais à Paris.* Il est assez visible que ces dernières paroles ne sont pas de Joinville, car 1.^o les Requêtes du Palais n'ont pas succédé, à proprement parler, aux plaids de la Porte, ce sont les Requêtes de l'Hôtel; 2.^o les plus anciennes ordonnances où il soit fait mention des Requêtes, soit de l'Hôtel, soit du Palais, ne sont que de Philippe de Valois, comme on peut le voir dans le livre de Miraulmont ^b sur les juridictions qui s'exercent dans l'enceinte du

^a Cette vie a été imprimée à Paris en 1612. in-octavo, par les soins de Jean-Baptiste Masson Archidiacre d'Evreux.

^b Miraulmont, *Mémoire sur l'origine des Cours Souver. & Justic. Royales étants dans le Palais Royal à Paris.* pag. 127. & 168.

Palais à Paris : Joinville n'a donc pu en parler, & on peut assurer que cette explication vient de quelqu'un de ses interpolateurs.

Dans un autre endroit où Joinville parle des Seigneurs qui vouloient, au commencement du regne de Saint Louis, ôter la régence à la Reine Blanche, on lit dans les éditions de Ménard & de du Cange : *Ils firent du Comte de Boulogne, qui estoit oncle du Roy darreinément trespasé son pere, leur chevetaine, & le tenoient comme pour leur seigneur & maitre.* Ces mots paroissent signifier que le Comte de Boulogne étoit oncle du Roy dernier mort, pere de Saint Louis. Joinville ne doit pas être accusé d'avoir fait une pareille faute, il ne pouvoit ignorer que Philippe de France Comte de Boulogne, étoit fils de Philippe-Auguste, par conséquent frere de Louis VIII. & oncle de Saint Louis. On peut donc assurer que ces mots *darreinément trespasé son pere*, sont une addition de l'interpolateur, & on le peut assurer d'autant plus hardiment, qu'ils ne se trouvoient pas dans le Manuscrit du Roy René, car l'édition de Poitiers appelle le Comte de Boulogne tout simplement *oncle du Roy*.

E'dit. de du Cange, p. 15.

E'dit. de Poit. ch. IV. fol. 6.

Mais on connoitra encore mieux les altérations & les changemens faits au texte du Joinville de Ménard, si on veut prendre la peine de conférer l'ordonnance de Saint Louis sur la réformation des mœurs & de la justice, qui y est rapportée, avec la même ordonnance publiée dans le premier volume du grand Recueil des ordonnances de nos Rois de la troisième race, ou bien avec une copie insérée dans la seconde vie manuscrite de S.^t Louis, dont j'ai déjà parlé. Cette vie * forme un petit in-folio de soixante-dix feuillets en parchemin ; elle avoit appartenu au fameux Bureau de la Rivière Chambellan, & , en quelque façon, premier Ministre du Roy Charles V. Le Sire de la Rivière mourut en 1400. mais comme l'écriture de la note qui nous apprend que ce livre étoit à lui, paroît incomparablement plus récente que celle du corps de l'ouvrage, il doit avoir été écrit dès le tems de Philippe de

E'dit. de Méti. p. 261. & suiv. E'dit. de du Cange, p. 122. Ordonnances des Rois de France de la troisième race, tom. 1. p. 77. & suiv.

* Ce Manuscrit est coté *Codex Colbert. 3036. Reg. 9648.33.*

Valois, si ce n'est là qu'une copie; si c'étoit l'original de l'Auteur, il seroit antérieur à l'an 1298. parce que l'Historien ne donne jamais à Saint Louis le nom de Saint, & ne fait aucune mention de sa canonisation, pas même dans l'endroit où il dit que les os de ce Prince furent mis dans une châsse à Saint-Denys, & qu'ils y avoient opéré divers miracles. Cette vie est par conséquent plus ancienne que celle du Sire de Joinville, qui n'entreprit d'écrire qu'après la canonisation de Saint Louis, dont il parle plus d'une fois, & c'est la première des vies de ce Monarque écrites en François. L'Auteur étant un contemporain, il a transcrit fidèlement l'ordonnance de Saint Louis, telle qu'on l'avoit publiée, & comme il ne lui auroit pas été possible d'en changer le langage, il n'y a pas la moindre apparence qu'il en ait altéré les dispositions.

Il n'est pas plus vraisemblable que Joinville écrivant peu d'années après, ait voulu y faire des changemens; cependant dans la même ordonnance, telle qu'on la lit dans le Joinville de Ménard, non seulement le langage est très-différent de celui de la vie manuscrite, mais de plus les différens articles dont elle est composée, sont mêlez & confondus les uns avec les autres, plusieurs sont entièrement supprimez, & outre cela on y trouve des choses qui n'ont été connues que fort long-tems après le siècle où Joinville a vécu. En voici un exemple remarquable.

Il est dit dans le second article de cette ordonnance: *Li Bailli & li Official dessus nommés jureront que ilz garderont loiaument nos rentes & nos droiz, ne ne soufferront qu'ilz sachent qu'il nous soit soustrait, oûlé ne amenuisié; c'est ainsi que portent l'édition de M. de Laurière & la vie manuscrite de S.^t Louis.* Le même article est conçu en ces termes dans Joinville: *Nos Thrésoriers, Receveurs, Prevotz, Auditeurs des Comptes, & autres Officiers & Entremetteurs de nos finances, jureront que bien & loiaument ils garderont nos rentes & domaines aveques toutz & chacuns nos droitz, libertez & prééminences, sans lesser ni souffrir en estre rien soustrait, oûlé, ne amenuisié.* On doit être bien surpris de voir dans cette espece de paraphrase, qu'une ordonnance

*E'dit. de Mén.
pag. 262.
E'dit. de du
Cange, p. 122.*

de Saint Louis fasse mention des Auditeurs des Comptes. Leur origine est assez connue; on les appelloit d'abord simplement *Clercs*, parce qu'ils servoient de Clercs aux Maîtres des Comptes. Un Edit de François I. donné en 1520. portant création de plusieurs nouveaux offices en la Chambre des Comptes, leur donna le titre de *Clercs & Auditeurs*, & dans la suite ils s'appellèrent simplement *Auditeurs des Comptes*, comme Miraulmont l'a remarqué. Voilà donc une interpolation bien constatée, & faite dans un tems très-voisin de celui où Joinville fut imprimé pour la première fois. Il doit même résulter de là, ou que le M S. de Ménard n'avoit pas cent ans d'antiquité lorsqu'il le trouva à Laval, ou que depuis cent ans quelqu'un de ceux par les mains de qui il avoit passé, y avoit fait des additions interlinéaires, que Ménard a mal-à-propos confondues avec le texte.

Miraulmont,
pag. 446.

L'interpolateur, tantôt en paraphrasant, tantôt en abrégant le dispositif de l'ordonnance, l'a tellement prise à contre-sens en quelques endroits, qu'il lui fait dire précisément tout le contraire de l'intention du Législateur. Il restreint aux Baillis, Prévôts, Juges & autres Officiers, la défense de jurer, de blasphémer, de jouer aux dez, de fréquenter les cabarets & les mauvais lieux, tandis que l'article X. de l'ordonnance étend cette défense généralement à tous les Sujets du Roy. Par l'article XV. il est défendu aux Baillis ou Juges de marier leurs fils ou leurs filles dans l'étendue de leur juridiction; dans le Joinville de Ménard c'est tout le contraire, on leur défend de marier leurs enfans hors de leur ressort.

E'dit. de Mén.
pag. 263.
E'dit. de du
Cange, p. 116.
supr.

Je crois ce que je viens de dire suffisant pour montrer que le texte de Joinville a été extrêmement interpolé, car assurément il ne pouvoit parler des offices qui n'ont été créés qu'après sa mort, & il n'étoit pas assez peu instruit pour prendre à contre-sens les ordonnances de Saint Louis, lui que ce Prince avoit si souvent employé à rendre la justice. Mais afin qu'on soit mieux en état de juger par soi-même de toutes ces altérations, j'ai cru qu'il ne seroit pas inutile de joindre à ce Mémoire une copie de l'ordonnance, prise exactement sur

E'dit. de Mén.
pag. 264.
E'dit. de du
Cange, p. 123.

la vie manuscrite de S.^t Louis, & de transcrire sur la colonne opposée ce qu'on en trouve dans le Joinville imprimé par Ménard & du Cange. Je me crois d'autant plus engagé à mettre mes lecteurs en état de faire par eux-mêmes cette comparaison, que M. de Laurière en publiant cette ordonnance d'après un des registres de la Chambre des Comptes, a oublié d'avertir que Joinville l'avoit insérée dans son Histoire, & qu'il ne me paroît pas avoir connu la vie manuscrite de Saint Louis d'où je l'ai copiée. J'ajoute à cette considération, qu'il me semble que l'ordonnance, telle qu'on la lit dans cette vie manuscrite, a un air plus original que celle de M. de Laurière, & que le langage m'en paroît aussi plus conforme à celui qu'on parloit sous le regne de Saint Louis; c'est sur quoi je m'en rapporte au sçavant & laborieux Académicien qui continue avec tant de succès l'important Recueil commencé par M. de Laurière.

J'ai prouvé jusqu'à présent, si je ne me trompe, 1.^o que la vie de Saint Louis qui porte le nom du Sire de Joinville, n'est point un ouvrage supposé, qu'elle est véritablement de cet Auteur, & que les Manuscrits en ont été connus pendant plus de trois siècles. 2.^o J'ai montré aussi que la première édition avoit été interpolée par celui qui la publia, & que la seconde avoit été faite sur un Manuscrit qui avoit souffert plus anciennement les mêmes altérations, quoique l'éditeur ne s'en soit pas aperçu. En traitant ces deux articles, j'ai détruit les objections tirées de l'âge où Joinville est censé avoir composé cette Histoire, & de la différence entre le style des Auteurs du siècle de S.^t Louis & celui des deux éditions de Joinville. Il doit donc résulter de mes preuves, que ce qu'on trouve dans cette vie de Saint Louis de contraire à des vérités que Joinville n'a pu ignorer, doit être mis uniquement sur le compte des interpolateurs, parce que l'authenticité de l'ouvrage est bien prouvée d'ailleurs. Il ne me reste par conséquent qu'à rendre compte de ces passages qui ont fait tant de peine au célèbre Critique que je réfute. La solution sera aisée, en partant des principes que j'ai établis.

Joinville,

Joinville, dit-on, dédie son ouvrage à très-noble & très-puissant Roy Loys fils de très-digne & très-sainte mémoire le Roy Saint Loys, par la grace de Dieu Roy de France, de Navarre, de Champagne & de Brie, Comte Palatin, & il lui parle ainsi dans le corps de l'Épître : Très-noble & puissant Seigneur, vous plaise savoir que feüe ma très-excellente Dame vostre mere, que Dieu absoille, pour la grant anour qu'elle avoit à moy, aussi qu'elle savoit bien que très-loyalement j'avoye amé & servi ledit Seigneur Roy Saint Loys son bon espoux me requist que je fisse faire & escrire un livret & traité des très-dignes & très-saints faits & dits dudit Seigneur Roy Saint Loys Et parce que à vous qui êtes l'ainé fils & hoir, & qui avés succédé au Royaume après ledit Seigneur Roy Saint Loys vostre dit pere, envoie le livret, comme cognoissant que à nul autre vis plus que à vous n'appartient de l'avoir. Comment est-ce que Joinville auroit pu donner le nom de Louis au fils aîné & au successeur immédiat de S.^t Louis, lui qui ne pouvoit ignorer que ce Prince se nommoit Philippe ? Si l'on dit que c'est une faute de copiste, & que Joinville avoit écrit *Philippe* au lieu de *Louis*, ainsi qu'on lit dans la première édition, on demande comment Joinville auroit pu donner à Philippe le Hardy les titres de Roy de Navarre, de Comte de Champagne & de Brie, comment il auroit pu supposer que la Reine sa mere étoit morte, puisque cette Princesse ne mourut qu'un an après son fils ? Telle est la plus forte objection qu'on puisse faire contre l'authenticité de Joinville. M. du Cange se l'étoit déjà proposé, & il n'avoit vû d'autre moyen d'y répondre, qu'en disant que le nom de Louis s'étoit glissé à la tête de l'Épître, à la place de celui de Philippe; que c'étoit à Philippe le Bel que Joinville l'avoit adressée, & que par les noms de *pere* & de *mere* il falloit entendre *ayeul* & *ayeule*. Je ne sçaurois croire que M. du Cange fût satisfait de cette réponse, & j'avoue que j'aurois peine à m'en contenter; car 1.^o les noms de Philippe & de Louis ne se ressemblent pas assez pour qu'on puisse supposer qu'un copiste ait pris l'un pour l'autre; d'ailleurs le nom de Louis se trouvoit non seulement dans le Manuscrit de Ménard, mais encore

Mcm. Tome XV.

Y y y

Du Cange, Gé.
néal. de la N.^{ai}.
son de Joinville,
page 21.

dans le M S. de Lasseré. 2.° Du Cange n'a rapporté aucun exemple tiré des Auteurs contemporains de Joinville, où les noms de *pere* & de *mere* soient employez pour *ayeul* & *ayeule*. 3.° Si c'est la Reine Marguerite de Provence qui pria Joinville d'écrire la vie de S.^t Louis, cette Princesse étant morte en 1285. & Joinville n'ayant commencé son ouvrage qu'en 1305. on sera forcé de supposer contre toute vraisemblance, que Joinville ne s'est mis en devoir d'exécuter les ordres de la Reine que vingt ans après sa mort.

Mon sentiment seroit donc que Joinville a véritablement dédié cette vie à Louis Hutin, qui du chef de sa mere Jeanne de Champagne, étoit en effet Roy de Navarre, Comte de Champagne & de Brie; qu'il entreprit cet ouvrage à la prière de la Reine Jeanne & non de la Reine Marguerite, & que toutes les expressions par lesquelles il semble marquer que le Prince à qui il adresse son livre étoit fils & successeur immédiat de Saint Louis, sont des additions d'un interpolateur ignorant.

Quand il est prouvé qu'un ouvrage a été retouché & altéré, on est, ce me semble, bien fondé à soutenir que tout ce qu'on y trouve de contraire à des faits publics & parfaitement connus du véritable Auteur, ne peut venir que de ceux qui ont fait des additions à son texte: je dis plus, on est en droit de l'assurer, lorsque ces expressions peuvent être retranchées sans que la suite du discours en souffre; or c'est là précisément le cas où se trouve l'Épître dédicatoire de Joinville. Qu'on retranche des titres qui sont à la tête de l'Épître, les mots *fils de très-digne & de très-sainte mémoire le Roy S.^t Louis*, on y lira: *A très-noble, très-excellent & très-puissant Roy Loys, par la grace de Dieu Roy de France, de Navarre, &c.* ce qui est très-exact. De même dans l'Épître ôtez les mots *son bon espoux*, & lisez seulement, *aussi qu'elle savoit bien que très-loyalement j'avoie aimé & servi ledit Seigneur Roy S.^t Loys*, le sens ne perd rien par ce retranchement, & la vérité y gagne. J'en dis autant de cet autre endroit, *après ledit Seigneur Roy S. Loys vostre dit pere*, qu'il faut absolument retrancher, & lire simplement,

pour ce à vous très-excellent & puissant Seigneur, qui estes l'ainé fils & hoir & qui avez succédé au Royaume, envoie le livret, comme cognoissant que à nul autre vif plus que à vous n'appartient de l'avoir; le sens reste le même, la suite du discours n'est pas interrompue, & toutes les difficultés disparaissent.

Les additions faites à cette Epître, sont de la même nature que celles du corps de l'ouvrage dont j'ai parlé ci-dessus; ce sont des mots ou des demi-phrases qu'un ignorant a ajoutées, en croyant faire mieux entendre son Auteur, ou faire mieux connoître les personnes dont il parle: je ne puis m'empêcher d'en rapporter encore un exemple qui rendra cette ressemblance plus sensible. Joinville dit en un endroit: *Et par ce dit me remembray-je une fois du bon Seigneur Roy pere du Roy qui ors est, pour les pompes & bobans d'habillemens & cottes brodées que on fait tous les jours maintenant aux armes, & disoit audit Roy de présent que onques en la voye d'Oultremer, où je fus avec son pere & s'armée, je ne vis une seule cotte brodée, ne la selle de sondit pere, ne selles d'autrui.* Le Roy sous lequel Joinville écrivoit, ce Roy de présent, ce Roy qui ors est, ne peut être que Philippe le Bel, comme je l'ai déjà prouvé, & comme Joinville le dit encore trois pages plus bas: *Après ces choses,* *Ibid. p. 8.* *dit-il, le bon Roy (S.^t Louis) appella Messeigneurs Philippe pere du Roy qui or est, & aussi le Roy Thibaud ses filz.* Or Joinville n'a jamais fait le voyage d'Oultremer avec Philippe le Hardy pere de Philippe le Bel, car ce Prince ne s'est croisé qu'une seule fois lorsque Saint Louis alla assiéger Tunis, & Joinville s'excusa d'accompagner le Roy en cette expédition, quoiqu'il y eût été invité. Les mots de présent sont donc une addition *Ibid. p. 15.* faite mal-à-propos, & ne servent qu'à jeter la confusion dans ce passage; en les supprimant, on entendra fort bien ce que l'Historien a voulu nous apprendre. Il dit qu'à propos du luxe qui regnoit alors dans les habits & dans les équipages, il se ressouvient du Roy pere du Roy qui regnoit alors (c'est-à-dire, de Philippe le Hardy pere de Philippe le Bel) & qu'il lui avoit représenté qu'au voyage d'Oultremer qu'il avoit fait avec le Roy Saint Louis son pere, il n'y avoit pas dans toute

Y y y ij

l'armée une seule cotte d'armes en broderie, pas même celle de ce Prince. Tant d'exemples de ces altérations du texte ne sont-ils pas plus que suffisans pour m'autoriser à les supposer dans tous les passages où je rencontre les mêmes difficultés?

L'objection tirée de ce que les titres donnez à Louis Hutin dans l'Épître dédicatoire, sont si différens de ceux que Joinville lui donne dans la lettre qu'il lui écrivit en 1315. ne sçauroit être plus foible. Un vieux Seigneur admis à la plus intime familiarité du Roy son maître, n'auroit garde d'en abuser au point de lui parler dans un ouvrage public, dans les mêmes termes que ses bontés lui permettent de faire en particulier.

Il seroit plus difficile de comprendre comment le Sire de Joinville ayant passé plus d'un an en Egypte, avoit oublié que le débordement du Nil arrive vers la fin de Juin, & non pas à la Saint Remy, si nous n'avions pas des preuves sans réplique des changemens que les interpolateurs ont faits à son Histoire. Il avoit sans doute écrit que le Nil se débordoit vers la Saint Pierre, & le copiste mal-habile voyant que le débordement des rivières arrive ordinairement à la fin du mois de Septembre & au commencement du mois d'Octobre, aura cru devoir changer le nom de Saint Pierre en celui de S.^t Remy. Il y a un exemple d'un pareil changement de nom dans l'endroit où il est parlé d'un des Seigneurs de la suite de S.^t Louis, qui dit à ce Prince que dans le payement des deux cens mille livres qu'on avoit comptées aux Sarrafins pour retirer de leurs mains le Comte de Poitiers, on les avoit trompez de dix mille livres; l'édition de Joinville donnée par Ménard, attribue ce discours à Philippe de Montfort, mais le Confesseur de la Reine Marguerite, dans la première des vies manuscrites de Saint Louis que j'ai si souvent citées, nomme Philippe de Nemours: cet Auteur avoit sous ses yeux la déposition que Joinville fit devant les Commissaires en 1282. & par conséquent c'est d'après Joinville même qu'il écrit. Il faut donc que le copiste de l'Histoire de ce dernier ait changé par mégarde le nom de Nemor en celui de Montfort.

*Edition de du
Cange, p. 36.*

*Édit. de Mén.
pag. 163.*

*Hist. manusc.
de la vie & des
miracles de Saint
Louis, ch. xv.
pag. 229.*

car il n'est pas vraisemblable que Joinville eût oublié le nom du personnage dont il parle, puisqu'il avoit été présent au discours que Philippe de Nemours tint à Saint Louis, & qu'il avoit même contribué à le tirer du mauvais pas où son imprudence l'avoit jetté. Mais quand même on avoueroit que la mémoire a manqué une fois à Joinville dans le cours de son Histoire, en seroit-ce assez pour la faire regarder comme un roman? & pourroit-on conclurre de cette faute, qu'il n'est pas l'auteur d'un ouvrage qu'une tradition constante lui assure?

Enfin, lorsqu'on ajoute que Joinville parle de Turcs & de Sarrafins dans le récit de la bataille de Massore & en plusieurs autres endroits, quoique les Turcs ne fussent pas établis en Egypte de son tems, & qu'il n'y eût point alors de Sarrafins en Orient, on a ou ignoré ou dissimulé que les Turcs, dont le nom étoit déjà connu dès le tems de Pomponius-Mela & de Pline, étoient répandus dans tout l'Orient au siècle de Saint Louis; que l'armée du Soudan d'Egypte étoit remplie de Mammelus-Turcs; que le nom de *Turcs* & *Turcoples* est souvent employé par Philippe Mouskes pour les *Sarrafins*, & que nos anciens Ecrivains François ont appelé pendant plusieurs siècles du nom de *Sarrafins*, non seulement tous les Mahométans, mais encore tous les peuples qui n'étoient pas Chrétiens, & même les Payens de la Livonie & de la Prusse. Si cette raison avoit la moindre force, Joinville ne seroit pas le seul contre qui on dût s'inscrire en faux; il faudroit traiter de romans les deux vies manuscrites de Saint Louis qui sont à la Bibliothèque du Roy, car elles nomment presque toujours Sarrafins les ennemis que ce Prince eut à combattre en Egypte. Il faudroit mettre au même rang la vie de S.^t Louis écrite en Latin par Geoffroy de Beaulieu son Confesseur; il faudroit enfin regarder comme apocryphe la Bulle de la canonisation, où les Mahométans contre lesquels il s'étoit croisé, ne sont jamais appelez que *Sarraceni*. Il n'est pas à craindre que les gens de bon sens adoptent des principes dont on pourroit tirer de si dangereuses conséquences.

Pompon. Mela.
lib. 1. c. 19.
Plin. n. 4. lib. 2
vi. c. 7.

Y y y iij

Ordonnance de Saint Louis pour la réformation des mœurs & de la Justice, tirée d'une vie manuscrite de Saint Louis qui est à la Bibliothèque du Roy, n.º 9648. 3. 3.

La même Ordonnance de Saint Louis tirée de sa vie écrite par le Sire de Joinville, p. 261. suiv. de l'édition de Ménard, & page 122. de l'édition de du Cange.

1. **N**OUS LOYS par la grace de Dieu Roy de France, establissons que tous nos Ballis, Vicontes, Prévos & Maires, en quelconques service que ils soient, fassient serement come ils seront és offices & és Baillies dessus dites, ils feront droit à chascun, sans acception de persones, aussi aus pources, come aus riches, & à l'estrange come au privé, & garderont les us & les coustumes des lieux bonnes & esprouvées; & se il avient chose que li Bailli & li Official facent encontre leur serement, & il en soient atains, Nous voulons que il en soient pugniz en leur biens ou en leur persones, se li mesfais le requiert, li Baillieus par Nous, & les autres par li Baillieus.

NOUS LOYS par la grace de Dieu Roy de France, establissons que tous Baillifs, Prévots, Maires, Juges, Receveurs & autres en quelque office qu'il soit, que chacun d'eux dorénavant fera serement, que tandis qu'ils seront esditz offices, ils feront droit & justice à unq chascun, sans avoir aucune acception de persones, tant à pources comme à riches, à l'estrangier comme au privé, & garderont les us & coustumes qui sont bonnes & approuvées, & si par aucun d'eulx étoit fait au contraire de leur serement, Nous voulons & expressément enjoignons qu'ilz en soient pugniz en biens, & en corps selon l'exigence des cas. La pugnition desquels nos Baillifz, Prévotz, Juges & autres officiers nous reservons à Nous & à notre cognoissance, & à eulx de leurs inférieurs & subietz.

2. De rechief li Bailli & li Official dessus nommé jureront que il garderont loyauement nos rentes & nos drois, ne ne soufferront qu'ils saichent qu'il nous soit soustrait, osté ne amenuisié.

Nos Trésoriers, Receveurs, Prevotz, Auditeurs des Comptes & autres officiers & entremecteurs de nos finances, jureront que bien & loiaument ilz garderont nos rentes & domaines aveques tous & chacuns nos droiz, libertés & prééminences, sans lessier ni souffrir en estre rien soustrait, ousté, ne amenuisé.

3. De rechief il jureront que il ne prendront, ne ne recevront par eus, ne par autres, don nul, ne or, ne argent, ne benefices personeus, ne autres chouzes, se ce net fruit, ou vin, ou autre présent, de quoy la valeur de X sous ne soit pas surmontée en la semaine.

4. De rechief il jureront que il ne feront prendre don nul qu'il soit à leur fames, ne à leur enfans, ne à leur freres, ne à leur seveurs, ne à autres persones qui soient privées de eus, & sitôt que il saront que tel don seroit receu, il les feront rendre au plus tôt que il porront.

5. De rechief il jureront que il ne receveront enprunt de homme nul qu'il soit, demorant en leur Baillies, ne d'autre qui cause aient par

Et aveques ce qu'ilz ne prendront ne laisseront prendre eulx ne leurs gens & commis aucuns dons ne présents qu'on leur veüille faire à eulx ne à leurs femmes & enfans, ne à autres pour & en leur faveur, & si aucun don en est reçu qu'ilz le feront incontinant & sans délay rendre & restituer.

devant eus, ne qui prochainement li doivent avoir que il saichent outre la somme de **XX** livres lequel emprunt il renderont dedens l'espace de deux moys, jasoit que li prestres vellie le terme allonger.

6. De rechief il jureront qu'il ne venderont, ne n'envoieront don nul à homme qui soit de nostre Conseil, ne à fame, ne aus enfans, ne à autres personnes que leur apartiengne, ne à ceus qui de par nous leurs contes receveront, ne à nul enquesteur ou visiteur que nous envoierons en leur Baillies pour leur fais enquerre.

7. De rechief il jureront que il ne partiront à vente nulle que on fasse de nos rentes ou de nos Baillies, ou de nostre monnoye, ne autres chouses qui à nous apartiengnent.

8. De rechief il jureront que se il savent Official ou serjant sous euls nul qui soient desloyaus, rapineurs, usuriers, & plains d'autres vices, par quoy il doivent perdre nostre service, il ne les soustendront, par don, ne par promesse, ne par amours, ne par autres

Et semblablement qu'ilz ne feront faire aucuns dons ne présens à nulles personnes dont ilz soient subjetz pour quelque faveur ou support.

Et aveques ce jureront que la ou ilz sauront & cognoistront aucuns Officiers, Sergens, ou autres qui sont rapineurs & abuseurs en leurs offices, par quoy ils doivent perdre leurs offices, qu'ilz ne les soustendront ni céleront par don, faveur, promesse, chouses,

chousés, ainsois amenderont
leur mesfais en bonne foy.

ne autrement, ains qu'ils les
pugniront & corrigeront se-
lon que le cas le requerra en
bonne foy & équité sans au-
cune hayne ne rancune.

9. De rechief, nos Prévosts,
Vicontes, no Maire, no Fô-
restier & no autres Serjans
jureront que il ne donront à
leur souverains dons nul ne à
fames, ne aus enfans, ne à
nul qui leur apartiengne, &
pourceque cil fairement soit
plus fermement gardé, nous
que il soient pris en pleine
assise, devant tous Clerz &
Lays, Chevaliers & Serjans.
J'aloit ce qu'il ayent juré de-
vant nous, à ce qu'il redou-
tent encore le crime de par-
jurer, non pas tant seulement
pour la paour de Dieu & de
nous, mais pour la honte des
hommes.

10. Nous voulons de re-
chief que tous nos subjes se
tieignent de dire parole qui
soit au despit de Dieu, & de
Nostre-Dame & de tous ses
Sains, & que il se garde de
gardé de debordiaus & de ta-
vernes.

Mem. Tome XV.

Et voulons jacioit ce que
lesditz serements soient pris
devant nous, que ce nonob-
stant ils soient publiez devant
les Clerz, Chevaliers, Sei-
gneurs, & tous autres gens de
commune; afin que mieulx
& plus fermement ilz soient
tenuz & gardez, & qu'ilz
aient crainte d'en courir le
vice des parjures, non seule-
ment pour la crainte & pu-
gnition de nos mains, & de
la honté du monde, mais aussi
de la paour & pugnition de
Dieu.

En après nous défendons
& prohibons à tous nosditz
Baillifz, Prevotz, Maires,
Juges & autres nos Officiers
qu'ilz ne jurent, ne blasphe-
ment, le nom de Dieu, de sa
digne Mere & benoitz Saints,
& Saintes de Paradis, & à

Z z z z

semblable, qu'ilz ne soient
joueurs de dez ne fréquen-
tants les tavernes & bordeaus,
sur peine de privation de leur
office, de pugnition telle
qu'au eas apartiendra.

11. Nous voulons que la
forge des dez soit défendue
par tout nostre royaume, &
que les foles fames commu-
nes soient boutées hors & des
champs.

12. Quiconques louera
maysons à fames communes,
& les recevra en sa mayson
il paiera à nos Prévosts & à nos
Baillifs le loüier de la mayson
un an.

13. Nous défendons que
nul ne voit boire en taverne;
se il n'est trépassant qui voit
sa voie, ou aucuns qui n'ait
ostel en la ville.

14. De réchief nous dé-
fendons à nos Baillis outrée-
ment que il n'achètent ne ne
facent acheter par eus ne par
autres, possessions ne terres
qui soient en leur Baillies, tant
comme il seront en leur Bail-
lies, sans le congé de nous,
& se il avient que tieus eas
soient fays, nous voulons que

Nous voulons à semblable
que toutes les folles femmes
de leur corps soient mises
hors des maisons privées &
séparées d'aveques les autres
personnes.

Et que on ne leur loüera
ne affermera maisons ne ha-
bitations pour faire & entre-
tenir leur péché de luxure.

Après ce nous prohibons
& deffendons que nulz de
nos Baillifs, Prévosts, Juges,
& autres officiers & admini-
strateurs de justice, ne soient
tant hardis de conquérir, ne
acheter, par eulx ne par au-
tres, aucunes terres ne posses-
sions, ez lieux dont ilz auront
la justice en main, sans nostre

tieus cas soient nul, & ordonnons que ce il nous plait, que les possessions achatées en tele magniere, viegnent en nostre main.

15. Nous défendons que Baillis nul qui soit en nostre service, ne marient feux, ne filles que il aient, ne persone qui à eus apartiegne aus personnes de leur Baillies sans nostre espécial congé, ne qui les mette en religions de leur Baillies, ne qui leur acquière bénéfice de sainte eglise, ne possession nulle, ne ne pren ouques giste ne pröcuration nulle en maysons de religion ou près de eulx aus despens des religieux.

16. Cette défense des mariages que il ne soient fait, & des possessions acquerre, si comme nous avons dit, ne voulons pas que elle se estende aus Prévosts ne aus Maires ne aus autres de meniez office.

17. Nous commandons que Baillis, Prévosts ne autres official ne tiengne trop grand planté de serjans, ne de bediaus, & au plus pot que il porront en aient, pour faire les commandements de nostre

congé, licence & permission, & que soyons premièrement ascertains de la chose, & si au contraire le font, nous voulons & entendons lesdites terres & possessions estre confisquées en nostre main.

Ne à semblable ne voulons point que nos dessus ditz officiers, superieurs, tant qu'ilz seront en nostre service marient aucuns de leur filz, filles, ne autres parentz qu'ilz aient à nulle autre persone que en leurs Baillages & ressorts, sans nostre congé espécial.

Et tout ce desditz acquestz & mariages défenduz ne entendons point avoir lieu, entre les autres juges & officiers inférieurs, ne entre autres mineurs d'office.

Nous deffendons aussi que Baillif, Prévost, ne autres ne tiengne trop grand nombre de sergens, ne de bedeaux, en façon que le commun peuple en soit gervé.

Zzzz ij

Court, & voulons que li Bedel soient nommé en plaine assise, ou autrement ne soient pas tenus pour Bodiaus.

18. Se il avient que nostre Bedel, ou nostre serjans soient en voïe en aucuns lieu loin ou estrange, nous voulons que il ne soit pas creu sans lettres de leur souverains, & se il font autrement, li soit dénoncié au Bailli d'ou lieu, à cui nous commandons que il le pounisse souffisamment.

19. Nous défendons que nos Baillis, ne Prévosts, ne nus autres qui soit mis en nostre service, griève nos subjés contre droiture, ne que nus de nos subjés soient mis en prison pour debte nulle que il aient, se ce n'est pour la nostre.

20. Nous establissons que nus de nos Baillis, ne liève amende pour depte ne pour malfaçon de nos subjés, se ce n'est en plain plais ou en pleine assise, ou que elle soit jugée, ou estrivée de bonnes gens, jasoit ce que elle ait été gagié par devant ce. Et se il avient que celui qui sera repris d'aucun blasme ne veuille pas attendre le jugement de la Court, qui offert li et, ainsois

Nous defendons pareillement que nuz de nos subjez ne soient prins au corps ne emprisonnés pour leurs debtes personnelles, fors que pour les nostres, & que il ne soit levé amende sur nul de nos ditz subjez pour la debte.

offre certaine somme d'argent pour l'amende, si comme l'en l'a communément receüe, nous voulons que la Court recoive la somme d'argent se elle est convenable, ou se non nous voulons que l'amende soit jugiée selonc ce que il est dit par dessus, jasoit ce que li coupables se oblige à faire la volenté de la Court.

21. Nous défendons que li Bailli ne li Official dessus dit ne contraignent par menaces ou par paour, ou par aucune cavillation nos subjés à payer amende en repot, ou en appert, ne ne les accusent pas sans cause raisonnable.

22. De rechief nous volons que cil qui tendront Prevotés, Vicomtés, ou autres Baillies, qu'il ne les puissent à autrui vendre sans nostre congié, & se plusieurs achatent ensemble les offices dessus nommés, nous voulons que li uns des achateurs, face l'office pour tous les autres, & que il puisse user de la franchise qui appartient à chevauchié, à taille, à coillettes & à communes charges, si comme il est accoutumé.

23. De rechief nous défendons que lesditz offices ilz

Aveques ce nous establissons que ceux qui tiendront nos Prévoitez, Vicontez, ou autres nos offices qu'ilz ne les puissent vendre ne transporter à autre persone sans nostre congié, & quant plusieurs seront compagnons en ung office, nous voulons que ung la exerce pour tous.

Zzzz iij

ne vendent ne à filz, ne à filhes ne à freres ne à neveux, ne à coufins, ne à privés de leur Baillies, ne que il ne requièrent debte que on leur doie par eulx, se n'et des debtes que apartiengnent à leur offices, mais leur propres debtes requièrent à avoir, par l'autorité du Bailli aussi comme se il ne feussent pas en nostre service.

24. De rechief nous défendons que Baillis ne Prévosts ne travaillent pas nos subgés aus cause que il ont par devant eus és lieux ou elles ont été accoustumées avoir, si que il ne laissent pas à poursuivre leur droit pour travail & pour despens.

25. De rechief nous défendons que il ne dessaisissent homme de saisine sans congnoissance de cause, ou sans commandement especial de nous, ne que il ne griévent nos subgés de nouvelles exactions, de tailles, & de coustumes nouvelles, ne ne sémongnie que on face chevauchié, pour occasion d'avoir pécune, car nous volons que nus qui chevauchié doie, ne soit sémons d'aller en ost, sans raison de cause nécessaire, &

Nous défendons aussi qu'ilz ne dessaisissent homme de saisine qu'il tienne sans congnoissance de cause, ou sans nostre especial commandement, nous ne voulons pas qu'il soit levé aucunes exactions, pilleries, tailles, ne coustumes nouvelles.

ceus que voudront aller en ost en leur propres personnes, ne soient pas contrainct à rachater leur voie par argent.

26. De rechief nous défendons que Baillis, ne Prévosts ne facent défense de porter blé, ne vin, ne autres chouses, ne marchandises hors de nostre royaume sans cause nécessaire. Et quant il convenra que défense soit faite, nous volons communément que elle soit dou conseil de prodes hommes sans nulle soupeon de fraude, ne de boidie, & ceste chose faite ainsi par conseil, il ne dépiécient pas de leur volenté, ne tant comme ceste chose durra, il ne facent à nul grace espécial.

27. De rechief nous volons que tous nos Baillis, Prévosts, & Vicontes soient après ce que il seront hors de leur offices, par l'espace de XL jours, ou pays ou il ont les amministrations gouvernées, en leur propres personnes, ou par procureur, pour ce qu'il puissent répondre devant les nouveaux Baillis à ceus à cui il aufront mal fait qui se voudront plaindre de euls.

Aussi nous voulons que nos Baillifs, Prévosts, Maires, Vicontes, & autres nos officiers, qui par aucuns cas seront mis hors de leur offices, & de nostre service, qu'ilz soient après ce qu'ilz seront ainsi depousez, par quarante jours résidens, ou pays desdites offices, en leurs personnes, ou par procureur espécial, afin qu'ilz respondent aux nouveaux entrés esdites offices, à ce qu'ils leur voudront

En toutes ces choses que nous avons ordenées pour la pays de nos subjés en nostre royaume, nous retenons à nostre Majesté, pouvoir de déclairer, d'amender, & de adjouster, & de amenuisier, selonc ce que nous averons conseil.

A D D I T I O N

*A la Dissertation sur la Vie de Saint Louis écrite par
le Sire de Joinville.*

Par M. le Baron DE LA BASTIE.

21. Janvier
1740.

DANS la Dissertation que je lus à l'Académie l'année dernière, touchant la Vie de Saint Louis composée par le Sire de Joinville, je ne m'étois pas uniquement proposé de détruire les vains soupçons qu'un célèbre Critique avoit tâché de répandre sur l'authenticité de cette Histoire; j'avois encore pour but de réveiller l'attention des gens de Lettres à l'égard d'une pièce si intéressante pour la Nation. Ce fut par ce même motif que je fis alors l'énumération des Manuscrits de Joinville connus dans les *xiv.^e* *xv.^e* & *xvi.^e* siècles, me flatant qu'il n'étoit pas impossible de retrouver aujourd'hui quelqu'un de ces MSS. si l'on prenoit la peine de fouiller dans les Bibliothèques de France & dans celles des pays étrangers.

J'avois sur-tout de grandes espérances dans les archives du château de Joinville, qui appartient aujourd'hui à M. le Duc d'Orléans, mais il fallut bien-tôt y renoncer. M. le Marquis d'Argenson

d'Argenson qui avoit assisté à la lecture de ma Dissertation, eut la bonté de faire écrire à celui qui est chargé de l'arrangement de ces archives, & qui paroît versé dans la connoissance des anciens titres. La réponse que M. d'Argenson reçut, & qu'il voulut bien me remettre après l'avoir communiquée à l'Académie, fut qu'après les plus exactes recherches on n'avoit rien trouvé concernant le MS. de la vie de Saint Louis, mais seulement plusieurs anciens titres de la Maison de Joinville, qui pourroient servir un jour à rendre plus exacte & plus complète la généalogie que nous avons déjà de cette Maison.

Du 10. Janv.
1739.

A peu-près dans le même tems je crus avoir découvert dans les recueils de M.^{rs} Dupuy, qui sont dans le Cabinet de M. le Procureur général du Parlement, le titre d'un autre Manuscrit de la vie de Saint Louis par Joinville, existant dans le xvi.^e siècle. En effet, dans le volume 488. on voit l'Inventaire en original des livres trouvez au château de Moulins en Bourbonnois, le 29. Septembre 1523. fait par Pierre Antoine Conseiller au Grand-Conseil, & Commissaire député par Sa Majesté pour faire apposer le scellé sur tous les effets appartenans au Duc de Bourbon Connétable de France. Les livres inventoriés furent remis au Commissaire du Roy par *Matthieu Espinette chargé de la Librairie* du Duc, & l'Inventaire est également signé par l'un & par l'autre.

En parcourant ce catalogue, on y trouve l'ouvrage du Sire de Joinville désigné en ces termes : *Les Chroniques de Monf.^r Saint Loys Roy de France en papier à la main.* Il est vrai que le nom de Joinville a été omis dans l'Inventaire, mais il n'en est pas moins certain que c'est uniquement de son ouvrage dont on veut parler, puisque de toutes les vies de S.^t Louis, soit imprimées, soit manuscrites, qui nous sont connues, celle que le Sire de Joinville écrivit, est la seule qui porte le nom de *Chroniques de Saint Loys*. Mais quoique le Manuscrit de Moulins augmente le nombre de ceux qui ont été connus dans les siècles passés, & qu'il fortifie la preuve que j'ai tirée de ces Manuscrits existans, pour assurer que Joinville avoit véritablement écrit la vie de S.^t Louis, cependant l'Inventaire

Voy. le Long,
Biblioth. hist. de
la France, depuis
la page 355.
jusqu'à la page
360.

Mem. Tome XV.

A a a a

où il est énoncé, ne nous donne aucune lumière qui puisse nous le faire recouvrer ; car le sort de la bibliothèque des Ducs de Bourbon à Moulins, nous est aussi inconnu que celui de la collection de livres que les Ducs de Guise avoient faite dans leur château de Joinville.

Il étoit réservé à l'un des Membres de l'Académie d'avoir le bonheur de retrouver & de faire connoître le seul M. S. qui reste peut-être aujourd'hui de l'Histoire de Joinville. M. de la Curne de Sainte-Palaye, dans le cours d'un voyage que l'amour des Lettres lui a fait entreprendre, s'est souvenu en passant par Luques, qu'un autre Sçavant qui revenoit d'Italie lui avoit parlé d'un Manuscrit de Joinville, qu'il croyoit avoir vû dans la bibliothèque du Sénateur *Fiorentini*. Sur cette indication M. de Sainte-Palaye a visité avec empressement tous les Manuscrits de cette bibliothèque, & ayant découvert en effet un Manuscrit de Joinville, il en a pris une notice aussi détaillée que le tems a pu le lui permettre, & il m'a fait le plaisir de me la communiquer.

Ce Manuscrit est un petit in-folio en vélin, d'une assez belle écriture, mais qui ne paroît être que du commencement du xvi.^e siècle. Il est orné de miniatures en plusieurs endroits, l'une desquelles représente le Roy dans son lit, parlant au Sire de Joinville qui dicte à un secrétaire ; les autres ont rapport aux faits principaux de la vie de Saint Louis, & sont toutes précédées d'un titre en cette sorte : *Comment le Roy fut prins, comment il monta sur mer pour revenir en France, &c.*

On trouve dans ce livre des écussons écartelez au 1.^{er} & 4.^e de Lorraine, Jérusalem, Bar, &c. au 2.^d & 4.^e de France à la bande de gueules chargée de trois lionceaux d'argent. Il est certain que ces armes sont celles de la personne à qui le M. S. avoit d'abord appartenu, & le nom de cette personne n'est pas difficile à découvrir ; c'est sans doute Antoinette de Bourbon fille de François de Bourbon Comte de Vendôme, & d'Hadrienne d'Estouteville sa seconde femme. Cette Princesse avoit été mariée le 9. Juin 1513. à Claude de Lorraine premier Duc de Guise ; d'où il suit que dans l'écusson de ses

*Voy. Hist. Gén.
néal. de la Mai-
son de France &
des Officiers de
la Cour, t. 1. pp.
322. & 327.*

armes elle devoit porter au 1.^{er} & 4.^e de Lorraine, à cause de son mari, & au 2.^d & 3.^e de Bourbon-Vendôme, parce qu'elle étoit de cette branche de la Maison royale.

Si l'on veut bien à présent se rappeler ce qu'on a vû dans mon premier Mémoire, que le M.S. de Joinville dont Louis Lafieré se servit en 1541. lui avoit été prêté par Antoinette de Bourbon Duchesse de Guise, on sera pleinement convaincu que c'est ce même Manuscrit que l'on voit aujourd'hui à Luques. Ce seroit en vain qu'on m'objecteroit que l'écriture de ce M.S. est seulement du xvi.^e siècle, & que le langage en est à peu-près le même qu'on parloit en France au commencement du regne de François I. car on se persuadera aisément que la Duchesse de Guise ayant trouvé dans le château de Joinville qui appartenoit à son mari, un Manuscrit original de la vie de Saint Louis, a voulu en avoir une copie qui lui en rendit la lecture plus aisée & le sens de l'Auteur plus intelligible. Cela est d'autant plus facile à supposer, que le livre de Joinville intéressoit doublement la Duchesse de Guise; d'un côté c'étoit la vie d'un Roy dont elle étoit issue en ligne masculine, & de l'autre, l'Auteur de cette vie étoit un des ancêtres maternels du Duc son mari.

Mais quoique le copiste dont la Duchesse de Guise se servit, ait mis l'ouvrage de Joinville en langage plus récent, il s'en faut bien qu'il ait pris la liberté d'altérer & d'interpoler le texte, comme les copistes d'après lesquels ont été données les éditions de Joinville, & dont j'ai marqué en détail les interpolations dans ma Dissertation. En effet, en conférant quelques-uns des passages que M. de Sainte-Palaye a copiés sur le Manuscrit de Luques, avec les éditions publiées par Antoine Pierre & par Ménard, on voit clairement que ce Manuscrit n'a rien de ce qui paroît visiblement ajouté dans les Imprimez; & de-là je crois être en droit de conclure que le copiste du Manuscrit de Luques ne cherchant qu'à rendre son Auteur intelligible, n'en a changé que le style, & s'est assujetti pour tout le reste à l'original qu'il avoit sous les yeux; ce qui doit nous rendre ce M.S. encore plus précieux.

A a a a ij

Une des principales objections qu'on ait faites contre l'authenticité de l'Histoire de S.^t Louis par Joinville, est fondée sur ce que dans l'Épître dédicatoire adressée à Louis Hutin, telle qu'on la lit dans les éditions de Ménard & de du Cange, ce Prince est appelé *filz de très-digne & très-saincte mémoire le Roy S.^t Loys*. Comment supposer, disoit-on, que le Sire de Joinville pût ignorer que Saint Louis étoit bisayeul de Louis Hutin, & non pas son pere ? Pour détruire cette difficulté, j'avois soutenu dans ma réponse que ce passage étoit interpolé. Le Manuscrit de Luques décide en ma faveur, puisqu'on y lit seulement : *A très-noble & très-puissant Roy Loys filz de Roy de France par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre, de Champagne & de Brie, Comte Palatin, Jean Sire de Joinville ses Seneschaux de Champagne, &c.* Dans toutes ces expressions il n'y a rien que d'exact, rien qui ne puisse être sorti de la plume du Sire de Joinville.

On objectoit encore que dans cette même Épître on faisoit dire à Joinville qu'à la prière de la Reine mere de Louis Hutin, il avoit entrepris d'écrire la vie de Saint Louis *son bon espoux*. Or, ajoûtoit-on, la Reine Marguerite veuve de S.^t Louis, étoit bisayeule de Louis Hutin, & elle mourut près de trente ans avant que ce Prince montât sur le throne ; d'autre part, la Reine Jeanne de Navarre qui étoit véritablement la mere de Louis Hutin, ne pouvoit donner à Saint Louis le nom de *son bon espoux*, puisqu'elle étoit seulement sa petite-fille par sa mere. J'avois encore conjecturé que les mots *son bon espoux* étoient une addition de l'interpolateur, & ma conjecture se trouve confirmée par le Manuscrit de Luques. Voici le commencement de l'Épître dédicatoire, tel que M. de Sainte-Palaye l'a copié dans ce Manuscrit : *Chier Sire je vous fais à savoir que Madame la Roine vostre mere me pria que je lui fisse faire un livre des saintes paroles & des beaux fais de nostre saint Roy Loys*. C'est immédiatement après ces mots que le Sire de Joinville ajoûte, suivant le même M.S. qu'il divisera son ouvrage en deux parties dont il indique le sujet ; mais dans les éditions de Ménard & de du Cange, cette division

est renvoyée à une espece de préface qui suit l'Épître dédicatoire. Cette différence peut nous donner une idée de la licence avec laquelle les interpolateurs se sont permis de tronquer le texte de Joinville, d'y ajouter, d'en transposer & d'en changer des passages entiers; & deslors on n'est plus en droit d'être surpris de la hardiesse des conjectures que j'ai proposées sur quelques autres de ces passages qui sont visiblement altérez dans les Imprimez.

La fin de l'Épître dédicatoire, telle qu'elle est dans le M S. de Luques, est aussi très-différente de celle qu'on lit dans nos éditions; car au lieu qu'on trouve dans celle-ci, *Et parce que à vous très-excellent & puissant Seigneur, qui estes l'aîné filz & hoir, & qui avez succédé au Royaume après ledit Seigneur Roy S.^r Loys vostre pere, envoye le livret, comme cognoissant que à nul autre vis plus que à vous n'appartient de l'avoir, affin que, &c.* on lit au contraire dans le Manuscrit: *Or dis-je à vous Sire Roy de Navarre, que je promis à Madame la Roïne vostre mere que je ferois ce livre, & pour ne manquer à remplir ma promesse, l'ay fait; & pour ce que je ne voi nul qui si bien le doive avoir comme vous qui estes son hoir, je vous envoye le; pour ce que vous & vostre frere & tous les autres qui l'orront, y puissent prendre de bons exemples, & les exemples mettre en pour que Dieu & Nostre-Dame l'aye en son gré.*

Il n'est pas surprenant qu'en lisant la vie de S.^r Louis dans les éditions ordinaires, on soit embarrassé de sçavoir comment Joinville a pu dire au Roy Louis Hutin qu'il étoit fils aîné de Saint Louis, & qu'il lui avoit succédé. J'avois soupçonné que cette phrase étoit de la façon des interpolateurs. Le Manuscrit de Luques acheve de dissiper l'obscurité qui pouvoit encore rester dans ce passage. On y voit que le Sire de Joinville avoit dit à Louis Hutin, lorsqu'il n'étoit encore que Roy de Navarre (c'est-à-dire, du vivant de Philippe le Bel) qu'il avoit promis à la Reine sa mere (Jeanne de Navarre) d'écrire la vie de Saint Louis; que cette Princesse étant venue à mourir, il n'avoit pas laissé de tenir sa parole, & que ne voyant personne à qui cet ouvrage dût appartenir aussi

A a a a iij

légitimement qu'à Louis Hutin fils & héritier de la Reine Jeanne, il le lui envoyoit, pour qu'il fît son profit des bons exemples que Saint Louis lui avoit laissez ; ainsi le Manuscrit de Luques nous démontre que les interpolateurs de l'ouvrage de Joinville ont porté l'ignorance jusqu'à lui faire dire que Louis Hutin étoit héritier immédiat de Saint Louis, dans un passage où il s'agit uniquement de la Reine Jeanne de Navarre, & où l'Auteur ne dit autre chose sinon qu'il se croit obligé d'envoyer le livre qu'il avoit composé par ordre de cette Reine, à Louis Hutin son héritier.

On diroit que les interpolateurs se sont attachez exprès à donner le nom de fils de S.^t Louis au Roy Louis Hutin, dans tous les endroits où Joinville a eu occasion de le nommer ; en voici encore un exemple qui m'avoit échappé. Le Sire de Joinville, après avoir parlé de la canonisation de Saint Louis, raconte sur la fin de son livre qu'étant un jour dans la Chapelle de Joinville, il crut voir le saint Roy avec un visage joyeux, & que lui ayant proposé de le mener à sa maison de Chevillon, Saint Louis lui avoit répondu : *Sire de Joinville, foy que je dois à vous, je ne me partiray pas sitoust d'icy, puisque je y suis.* Joinville dit ensuite que par cette raison il a bâti une Chapelle en cet endroit à l'honneur de Saint Louis ; *Et ces choses*, ajoute-t-il, *ay-je ramentuës à Monseigneur Loys son fils, afin que en faisant le gré de Dieu & de Monseigneur Saint Loys, je puisse avoir quelque partie du vrai corps Monseigneur S.^t Loys, &c.* C'est ainsi que portent les éditions ; mais dans le M S. de Luques on lit : *Et ces choses ay racontées à Monseigneur le Roy Loys, qui est héritier de son nom, & me semble qu'il fera le gré de Dieu & le gré nostre saint Roy, si que par son pourchas en peut avoir les reliques du vrai corps cy-devant dit, &c.*

On peut juger par cet échantillon, de l'exactitude du M S. de Luques, & de l'utilité qu'on pourroit en retirer pour donner une nouvelle édition de la vie de Saint Louis par Joinville, purgée de toutes les altérations qui la défigurent dans les éditions précédentes. La grande Collection des Historiens de France fournit une occasion naturelle de penser

à cette nouvelle édition, & je suis persuadé que sous un Ministère attentif au progrès des Lettres, on ne négligera pas de fournir aux sçavans Éditeurs les moyens d'enrichir leur Recueil d'un morceau d'Histoire si important ; ils jouiront par-là d'un avantage après lequel M. du Cange avoit inutilement soupiré, & s'il n'est pas possible d'acquérir le Manuscrit de Luques, du moins ne sera-t-il pas difficile d'en obtenir une copie fidelle sur laquelle on puisse donner un nouveau texte de Joinville.

Peut-être seroit-on curieux de sçavoir comment un MS. de cette espece a pu passer de France en Italie, mais M. de Sainte-Palaye n'a pu me donner là-dessus aucun éclaircissement. Pour moi je soupçonne qu'il aura été transporté parmi les meubles & les livres de Charles de Lorraine Duc de Guise, arrière-petit-fils d'Antoinette de Bourbon, lorsqu'en 1630. ce Prince ayant été obligé de sortir du royaume, fixa son séjour à Florence. Après sa mort arrivée en 1640. ses meubles auront été vendus, & le Manuscrit de Joinville aura eu le même sort. C'est beaucoup pour nous que les fréquens changemens qui ont anéanti une bonne partie des Manuscrits qui étoient dans les bibliothèques particulières, n'ayent pas fait périr celui-ci. Il seroit à souhaiter pour le bien des Lettres, qu'il pût passer dans un lieu où nous n'eussions plus rien à craindre des accidens occasionnez par ces changemens de main.

Qu'il me soit permis, avant que de finir, d'ajouter quelques remarques à ce que j'ai dit dans ma Dissertation, sur la liberté que les copistes & les éditeurs ont prise de changer le style de Joinville, & sur cette vie manuscrite de Saint Louis dont j'ai parlé assez au long. Long-tems avant que Claude Ménard eût donné une 2.^{de} édition de la Chronique de Joinville, on s'étoit déjà apperçu du changement que l'on avoit fait dans le style de cet Auteur ; voici comme en parle Antoine de Laval dans ses *Desseins de Professions nobles & publiques* :

Et sçay mauvais gré à ceux qui m'ont otée la vraye Chronique du Sire de Joinville Chambellan de Saint Louis, & nous l'ont corrigé

*Seconde édition,
Par. 1612. 4.^o
fol. 324.*

*Recherc. liv.
VIII. c. 111.*

*N.º 9648.
3.3.*

*Edition de du
Cange, p. 128.*

en notre François. Ses vieux termes l'eussent plus autorisé, & nous eussent montré comme on parloit an ce tans là. Mais avant Antoine de Laval, Estienne Pasquier infiniment plus habile que lui dans nos Antiquités Françaises, avoit remarqué que *s'il y eut un bon livre composé par nos ancêtres, lorsqu'il fut question de le transcrire, les copistes les copioient, non selon la naïfve langue de l'Auteur, ains selon la leur.* Pasquier prouve ce qu'il avance par l'exemple du Roman de la Rose, de la Chronique de Ville-Hardouin, & de la même Ordonnance de Saint Louis que j'ai rapportée toute entière à la fin de ma Dissertation, telle que je l'ai trouvée dans un Manuscrit de la Bibliothèque du Roy; Ordonnance, dit Pasquier, que je vois diversifiée en autant de langages comme il y a eu de diversité de tems. Ainsi, comme ce changement de style ne sçauroit autoriser personne à traiter d'ouvrages supposez l'Ordonnance de Saint Louis, la Chronique de Ville-Hardouin & le Roman de la Rose, on ne peut, par la même raison, soutenir que la vie de S.^t Louis par Joinville est un Roman moderne, sous prétexte que le langage a été altéré. A l'égard de la vie manuscrite de S.^t Louis composée par le Confesseur de la Reine Marguerite & de Blanche de France sa fille, j'ai fait observer que les pièces sur lesquelles cet Auteur avoit écrit la vie du saint Monarque, étoient les enquêtes juridiques faites pardevant les Commissaires délégués par le Pape, pour sa canonisation, & que le Sire de Joinville se trouvoit au nombre des témoins qui furent ouïs dans cette enquête; mais j'ai oublié d'ajouter que ce Seigneur a fait ensuite mention dans l'Histoire de S.^t Louis, de la déposition qu'il avoit faite long-tems auparavant devant les Commissaires du Pape. Voici ce qu'il en dit : *Tantost après par le commandement du Saint Pere de Romme vint un Prélat à Paris qui estoit Archevesque de Roüen, & ung autre Evesque aveques lui: & s'en allerent à Saint-Denis en France. Auquel lieu ilz furent long-temps pour eulx enquerir de la vie, des œuvres & des miracles du bon Roy Saint Loys. Et me manderent venir à eulx & là fu par deux jours, pour savoir de moi ce qu'en savois. Et quand ilz se furent par-tout bien enquis du bon Roy Saint Loys, ils en*

il en emportèrent en Court de Romme l'enquête. Le parfait accord qui regne entre l'Histoire du Sire de Joinville & celle que le Confesseur de la Reine Marguerite écrit, est une preuve sans réplique de la sincérité des récits qu'on lit dans l'ouvrage du Sénéchal de Champagne, & rarement tant de preuves se sont réunies pour assurer à un Auteur un livre publié sous son nom.

Ma dernière remarque est que M. du Cange, qui ne connoissoit pas cette vie manuscrite de S.^t Louis, a avancé dans ses Observations sur Joinville, 1.^o que les Commissaires nommez par le Pape avoient employé douze ans à faire leur enquête sur la vie & les miracles de S.^t Louis; 2.^o que cette enquête ayant commencé dès l'an 1273. l'Archevêque de Rouen premier Commissaire, devoit être Odon Rigaud, & que l'Evêque d'Auxerre second Commissaire, se nommoit Erard. Toutes ces conjectures sont également fausses, car la vie manuscrite de Saint Louis nous apprend que l'enquête commença au mois de Mai 1282. & qu'elle fut terminée au mois de Mars 1283. ainsi elle ne dura pas un an entier. Nous y voyons de plus que l'Archevêque de Rouen & l'Evêque d'Auxerre se nommoient tous deux Guillaume. Les fautes qui échappent à un aussi sçavant homme que M. du Cange, doivent nous montrer qu'il ne faut jamais établir des faits sur de simples conjectures.



VIE DE PETRARQUE,

Tirée de ses écrits & de ceux des Auteurs contemporains.

Par M. le Baron DE LA BASTIE.

P R E F A C E.

5. Juillet
1740.

L'EMPRESSEMENT qu'on a toujours eu de connoître les actions & le caractère des hommes qui se sont rendus célèbres par leur esprit & par leur sçavoir, n'a jamais été plus grand qu'il paroît l'être aujourd'hui; jamais l'Histoire littéraire n'avoit été cultivée avec tant de soin, & nous pouvons dire qu'à cet égard notre siècle l'emporte de beaucoup sur les siècles précédens. Je n'ai garde de blâmer un goût si propre à faire fleurir les Lettres, & si capable d'exciter l'émulation parmi les personnes qui les cultivent, mais j'ose dire que peut-être on pousse ce goût un peu trop loin; il est bien difficile que des gens uniquement occupez à rechercher des personnalités souvent peu intéressantes, ne perdent de vûe les grands objets. On peut craindre qu'à mesure que l'Histoire littéraire fait des progrès, l'Histoire générale ne soit négligée, & que les autres connoissances ne se ressentent de cette espece d'oubli.

D'un côté, il seroit injuste que les habiles Ecrivains qui ont été toute leur vie occupez du soin d'immortaliser les grands hommes, restassent eux-mêmes inconnus; nous ne pourrions sans ingratitude, ne point travailler à nous instruire de ce qui concerne ceux à qui nous sommes redevables de presque toutes nos lumières: mais aussi n'est-ce pas un excès blâmable que d'employer tout son tems à tirer une infinité d'Auteurs & d'ouvrages méprisables, d'un oubli qu'ils n'ont que trop mérité? Quelle idée nous peuvent donner de leur jugement & de leur goût, des gens de Lettres qui préfèrent ce travail sec & sans aucun fruit, à des études sérieuses & solides? N'est-ce pas deshonorer en quelque sorte ses occupations,

que de les faire rouler sur des sujets si petits & si frivoles ? Pourquoi perdre de vûe les bons modèles , pour donner toute son attention à des Auteurs qu'on doit bien se garder d'imiter ? & comment des hommes à peine connus de leur vivant , auroient - ils acquis le droit de devenir après leur mort l'objet de notre curiosité ?

En travaillant à la vie de Pétrarque , je n'ai pas craint qu'on pût me faire les mêmes reproches. Quand on ne regarderoit Pétrarque que comme un grand Poëte , comme un homme qui a beaucoup contribué à donner du goût à la Nation & à perfectionner la Langue Italienne , il seroit par cela seul , digne des plus grands éloges , & l'histoire de sa vie mériteroit sans doute d'exciter notre curiosité , autant que l'histoire des grands Poëtes & des Auteurs illustres de toutes les Nations éclairées & polies. Mais on peut considérer Pétrarque sous un autre point de vûe , qui doit rendre sa mémoire infiniment précieuse à tous ceux qui aiment & qui cultivent les Lettres. Tout le monde convient que le rétablissement des bonnes études en Europe , est dû principalement à Pétrarque , & qu'il est le premier qui par son exemple & par ses leçons , a montré le chemin qu'il falloit tenir pour tirer les Lettres de la barbarie où elles étoient plongées lorsqu'il vint au monde. On ne peut pas disconvenir non plus que les Sçavans qui sont venus depuis , ne lui doivent une partie de leurs progrès ; aussi plusieurs d'entr'eux voulant lui en témoigner leur reconnaissance , ont cru devoir recueillir avec soin les particularités de sa vie , pour conserver à la postérité l'histoire de leur bienfaiteur. C'est , si je ne me trompe , à un principe si noble que nous devons tant de différentes vies de Pétrarque , dont les unes ont été imprimées , & les autres sont restées en manuscrit.

On peut diviser en trois classes les Sçavans qui ont écrit la vie de Pétrarque. Je place dans la première ceux qui ont formé ce projet en particulier , & sans aucun dessein de commenter ses ouvrages ; tels sont Pierre-Paul Vergerio l'ancien , qui vivoit peu de tems après Pétrarque , & qui fut attaché comme lui aux Seigneurs de Padoue de la Maison de Carrara ;

B b b b ij

Xico Polentone, Léonard Arétin, Giannozzo Manetti, Philippe Villani, Rodolphe Agricola, Hiérôme Squarzacchi, André Schroedern, Louis Beccadelli Archevêque de Raguse, Papyre Masson & Jacques-Philippe Tomasini Evêque d'Emona, sans compter plusieurs anonymes dont les ouvrages manuscrits se trouvent en différentes bibliothèques d'Italie, d'Allemagne, de France & d'Angleterre. On peut mettre dans une seconde classe toutes les vies de Pétrarque qui se rencontrent dans les différentes éditions de ses Poésies Italiennes. Il n'y a presque aucune de ces éditions, soit qu'on y trouve ou qu'on n'y trouve pas de commentaires, qui n'ait à la tête une vie du Poète, plus ou moins étendue. Mais comme je remets à la fin de cet ouvrage à faire l'énumération de toutes ces éditions, on me dispensera de nommer ici les Auteurs de ces différentes vies; je me contenterai de dire en passant, que les plus exactes sont celles qu'ont écrites Alexandre Vellutello, Jean-André Gasvaldo & M. Muratori. La troisième classe comprend les Ecrivains qu'on nomme ordinairement Bibliothécaires, c'est-à-dire, qui se sont dévoués à écrire les vies des gens de Lettres. Quand leur plan ne les a point empêchés de parcourir le siècle & le pays où vivoit Pétrarque, ils lui ont tous donné une place distinguée dans leurs ouvrages, & parmi ceux-là on peut compter Trithème, Raphael de Volterre, Paul Jove, Jean-Jacques Boissard, Nicolas Poccianti, Jacques Gaddi, Isaac Bullard, Martin Hanckius, Nicolas-Comnene Papadopoli, Joseph-Alexandre Furietti, Jean-Mario Crescimbeni, Apostolo Zeno, Jules Negroni, Casimir Oudin, le Pere Nicéron & plusieurs autres.

Après un si grand nombre d'Historiens & de Panégyristes de Pétrarque, on seroit naturellement porté à croire qu'une nouvelle vie de ce Poète ne peut être qu'une répétition de ce que mille Auteurs ont déjà dit; j'étois moi-même dans ce préjugé avant que d'avoir lû avec attention tous les ouvrages de Pétrarque, mais cette lecture m'a défabusé. Elle m'a fait appercevoir que ceux qui ont entrepris les premiers de faire

l'histoire de Pétrarque, ne s'étoient pas donné la peine de consulter ses écrits, & qu'ils s'en étoient tenus à la tradition reçue de leur tems, sans approfondir si tout ce que la renommée publioit de ce grand Poète, étoit bien ou mal fondé, & même sans assujettir leur narration à l'ordre des tems, ordre si nécessaire pour donner de la clarté à un récit historique. Les Ecrivains qui sont venus ensuite, & principalement les Commentateurs des Poësies Italiennes de Pétrarque, n'ont guères fait que suivre les premiers, ou tout au plus ils ont ajouté aux découvertes de ceux-ci, quelques particularités tirées des Sonnets & des Odes de leur Auteur, mais ils ont négligé totalement ce que pouvoient leur fournir ses œuvres Latines. Je n'excepte de ce nombre que Louis Beccadelli Archevêque de Raguse, qui s'attacha à recueillir dans tous les ouvrages de Pétrarque, de quoi en composer une vie plus exacte & plus ample que celles qui avoient paru de son tems, & Jean-André Gesvaldo qui a suivi la même route, & dont les recherches sont même plus étendues. Cependant la vie écrite par Beccadelli est encore trop abrégée, les événemens y sont plutôt indiqués que rapportés, la chronologie n'y est pas exactement observée; l'Auteur y passe sous silence des faits publics liés étroitement avec d'autres faits qui intéressent Pétrarque en particulier, & ce qui est beaucoup plus important dans la vie d'un restaurateur des Lettres, il ne dit rien de tous les soins que Pétrarque se donna pour rassembler les ouvrages des Anciens, pour les faire connoître & goûter à ses contemporains, en un mot, il oublie la partie de l'histoire de Pétrarque qui doit lui faire le plus d'honneur aux yeux de la postérité éclairée. A l'égard de Gesvaldo, il y auroit moins de choses à désirer dans ce qu'il a écrit sur Pétrarque, si ne se bornant pas uniquement aux ouvrages de son Auteur, il avoit eu plus souvent recours à l'Histoire générale, pour mettre ses lecteurs en état de mieux juger des circonstances où Pétrarque s'est trouvé, & pour fixer plus sûrement l'ordre des événemens qu'il rapporte. Je ne dis rien du gros ouvrage de Tomasini intitulé *Petrarca redivivus*, Pétrarque rendu à la

B b b b iij

vie; c'est moins une vie de Pétrarque que des mémoires pour servir à son histoire, mais des mémoires compilez sans ordre, sans choix & sans critique.

Pour éviter ces défauts qu'on reproche avec raison aux Ecrivains dont je viens de parler, j'ai cru devoir, à l'exemple de Beccadelli & de Gesvaldo, m'attacher à tirer des œuvres mêmes de Pétrarque le détail des événemens de sa vie; mais de plus j'ai cherché dans les Auteurs contemporains des lumières sur les faits que je n'aurois pu parfaitement éclaircir par les seuls ouvrages de Pétrarque. Tels sont les mémoires sur lesquels cette vie a été composée; j'ai tâché d'y suivre exactement l'ordre des tems, & je l'ai divisée en deux parties, dont la première comprend la vie de Pétrarque depuis sa naissance jusqu'au tems où il reçut la couronne poétique, & la seconde depuis son couronnement jusqu'à la mort. Cet ouvrage sera suivi d'un autre avec lequel il se trouve lié naturellement, je l'appelle la Bibliothèque de Pétrarque; on y verra dans le plus grand détail, tous les soins que prit ce sçavant homme pour rassembler les ouvrages des Anciens, & j'y donnerai ensuite un catalogue de ceux qu'il eut le bonheur de retrouver. On connoîtra par-là quels sont les ouvrages de Belles-Lettres & de Philosophie qui étoient connus dans le XIII.^e siècle, ceux dont Pétrarque avoit eu des manuscrits, & que nous ne trouvons plus aujourd'hui, & nous jugerons en même tems quels sont ceux qui n'ont été découverts que depuis la mort de Pétrarque. Je finirai par un catalogue raisonné des œuvres mêmes de notre Auteur, tant de celles qu'il a supprimées ou qui se sont perdues, que de celles qui sont restées manuscrites ou qui ont été imprimées; & à l'égard de ces dernières, je donnerai le dénombrement le plus exact qu'il me sera possible de leurs différentes éditions*.

* Pour que le lecteur puisse vérifier plus aisément les citations dont les marges de cet ouvrage sont chargées, je crois devoir avertir ici, qu'à l'égard des Lettres familières de Pétrarque, de ses Epîtres diverses, & de celles

qu'il a nommées lui-même *sans titre*, je me suis servi de l'édition qui en fut faite à Geneve en 1602. in-octavo. Pour le reste des Œuvres latines de Pétrarque, j'ai toujours eu sous les yeux l'édition complète de tous les

DE LITTERATURE. 751
VIE DE PETRARQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

François Pétrarque naquit au point du jour le lundi 20. Petr. de orig. & vit. S. Epist. Sen. l. VIII. 8. & lib. XIII. 3. Giorn. de Lett. t. XV. p. 272. & seqq. Juillet 1304. à Arezzo ville de la Toscane, éloignée de quarante milles de Florence, dont sa famille étoit originaire; Garzo son bisayeul y avoit exercé l'office de Notaire. C'étoit, à ce que dit Pétrarque, un homme d'un grand sens, & quoique son esprit n'eût pas été cultivé par l'étude, on faisoit tant de cas de ses lumières, que non seulement il étoit devenu l'arbitre de ses voisins & de ses citoyens, mais qu'il étoit même consulté par les Magistrats sur les affaires du gouvernement, & par les Sçavans sur les connoissances les plus relevées. Enfin, pour achever son éloge, sa piété étoit encore au-dessus de ses autres qualités. Il mourut âgé de cent quatre ans, immédiatement après avoir prononcé ces paroles du Psalmiste: *In pace in idipsum dormiam & requiescam.* Parenzo ayeul de Pétrarque, suivit la même profession que son pere; il étoit Chancelier des Comtes Guidi à Raginopoli, l'an 1281. Son fils Petracco fut aussi Notaire à Florence; mais comme il avoit beaucoup d'esprit, & qu'il s'étoit mis de bonne heure au fait des affaires publiques, il devint Secrétaire des Réformations, emploi considérable à Florence, & qui subsiste encore aujourd'hui, malgré les divers changemens arrivez dans la forme du gouvernement de cette ville: c'est ce même emploi que le Sénateur Philippe Bonarotti, si célèbre dans la République des Lettres, a exercé dans ces derniers tems jusqu'à sa mort. Petracco fut envoyé en ambassade à Pise pendant les années 1301. & 1302. & à son retour, s'il eût vécu dans une ville moins sujette à des révolutions que Florence ne l'étoit alors, il auroit pu jouir tranquillement de la considération que son mérite lui avoit acquise; mais les factions

Petr. Famil. lib. VI. ep. 3.

Giorn. de Lett. ubi supra.

Gian. Manet. & Leon. Aret. vit. Petr. ap. Tomaf. pag. 195. & 207.

Ouvrages, publiée à Basse en 1581. en quatre tomes in-folio, qu'on relie ordinairement en deux, & quelquefois en un seul. Et quant aux Poësies Ita-

liennes, je cite toujours l'édition donnée par M. Muratori, avec ses remarques & celles du Tassoni.

Giov. Villan. l. VIII. cap. 48.

S. C. Amirat. Hist. Fior. l. IV. pag. 461.

Petr. Famil. l. XII. p. 12.

Amirat. l. II. p. 96. & l. IV. p. 150.

Petr. prefat. Epist. Fam.

des Blancs & des Noirs, qui avoient pris leur origine à Pistoie, déchiroient depuis long tems Florence. Le Pape Boniface VIII. qui desiroit de voir finir ces querelles, engagea Charles Comte de Valois, frere du Roy Philippe le Bel & pere du Roy Philippe de Valois, à se charger de pacifier les troubles de la Toscane. Ce Prince prit parti pour les Noirs; & les Blancs furent chassés de Florence le 4. Avril 1302. Petracco attaché à la faction des Blancs, fut du nombre des exilés*, aussi-bien que le célèbre Poëte Dante Alighieri. Les Bannis de Florence se dispersèrent après leur expulsion, les uns se retirèrent à Boulogne & à Pistoie, d'autres à Pise & à Arezzo. Petracco choisit cette dernière ville pour s'y établir avec sa femme; il y loua une maison dans le quartier de l'Orto (c'est presque le centre de la ville) & c'est dans cette maison que Pétrarque vint au monde. *Elette* sa mere, que quelques-uns nomment *Brigide*, étoit de la famille *Canigiani*, l'une de celles qui étoient devenues considérables sous le gouvernement des Magistrats appelez les Anciens; car on trouve un *Cione Canigiani* Gonfalonier en l'an 1297. L'accouchement d'*Elette* fut très-difficile & très-dangereux, les Médecins & les Sages-femmes la crurent morte pendant quelque tems; enfin elle accoucha d'un fils qui fut nommé

* Gamurrini, dans son Histoire généalogique des familles nobles de Toscane, vol. II. p. 416. & suiv. donne une cause toute différente à l'exil du pere de Pétrarque: il dit que *Petracco di Parenzo* fut condamné à avoir la main droite coupée, à une amende de mille florins, & à un bannissement perpétuel de Florence & de son territoire, pour avoir fabriqué un faux acte d'appel, au préjudice d'Albizo de Franzesi; il ajoute qu'en 1308. les Prieurs ou Magistrats de Florence ayant revû le procès de Petracco, reconnurent l'injustice de leur sentence trop précipitée; qu'ils le déclarèrent innocent du crime dont il avoit été accusé, le déchargèrent de

toutes les peines prononcées contre lui, & lui firent donner avis de son rappel, à Avignon où il s'étoit retiré, mais que Petracco qui avoit déjà formé avec sa famille un établissement dans cette ville, ne voulut pas revenir dans sa patrie. Pour détruire cette fable, il suffit d'observer que la vraie cause de l'exil de Petracco est connue, tant par ce que son fils en a écrit, que par le consentement unanime de tous les historiens Florentins; & qu'il est faux qu'en 1308. il fût déjà établi à Avignon, où il ne se transporta pour le plutôt qu'à la fin de 1311. après avoir perdu tout espoir de rentrer à Florence.

François

François au baptême, & qu'on appella d'abord, suivant l'usage reçu pour lors en Italie, *Francesco di Petracco* ou *di Petrarca*, c'est-à-dire, *François fils de Pierre*; mais dans la suite, pour abrégé, on ne dit plus que *Francesco Petrarca*, ou simplement *Petrarca*: & quoique ce dernier nom ne soit que le nom de baptême de son pere, cependant comme c'est le seul sous lequel ce grand Poëte soit aujourd'hui connu, je ne lui en ai point donné d'autre jusqu'à présent, ce que j'observerai constamment dans la suite de son histoire.

Le jour de la naissance de Pétrarque fut remarquable par un événement intéressant pour sa famille. Les Bannis de Florence méditoient depuis long tems une entreprise pour rentrer dans leur patrie, au moyen des intelligences qu'ils y entretenoient: ceux qui avoient choisi Boulogne pour retraite, & ceux qui s'étoient réfugiés à Arezzo, se donnèrent rendez-vous sur le chemin de Florence la nuit du 19. au 20. de Juillet 1304. & ils se présentèrent tous ensemble aux portes de la ville à la petite pointe du jour, dans l'instant même qu'Elette Canigiani accouchoit. Leur tentative ne réussit point; ils avoient compté sur une émeute qui devoit se faire en leur faveur, mais si nous en croyons Machiavel, ceux même d'entre les Florentins qui peu auparavant avoient combattu pour obtenir la grace des exilés, lorsque ceux-ci ne sollicitoient leur rappel que par des prières, furent les premiers à prendre les armes contre eux, quand ils virent qu'ils vouloient s'ouvrir par la force les portes de leur patrie.

Petr. Fam. lib. VIII. 1.

Villan. l. VIII. cap. 72.

Machiav. Hist. Fior. lib. 2.

Quoique Petracco eût eu part à cette conspiration, cependant les Florentins permirent à sa femme quelque tems après, de revenir de l'exil où elle avoit accompagné son mari. Elette choisit alors pour sa demeure Ancisa, petit bourg situé à quatorze milles ou environ de Florence. Elle s'y rendit vers la fin du mois de Février ou au commencement de Mars 1305. avec son fils Pétrarque qui n'avoit que sept mois, & qui dans ce voyage courut risque d'être noyé*. Sa mere le

Petr. de orig. et vit.

Id. præf. epist. famil.

* C'est ainsi que Pétrarque raconte lui-même son aventure, & Jérôme Squarzacchi, qui suppose qu'elle arriva lorsque Petracco fit venir son fils

faisoit porter par un homme fort & vigoureux, qui dans la crainte de le blesser, le tenoit enveloppé dans un linge suspendu au bout d'un gros bâton. Par malheur en passant l'Arno, le cheval du porteur vint à s'abattre, & peu s'en fallut que son trop grand empressement à sauver l'enfant confié à ses soins, ne devînt fatal à l'un & à l'autre.

Pétrarque fut élevé par sa mere à Ancisa jusqu'à l'âge de sept ans, & vraisemblablement ce fut-là qu'il apprit les premiers élémens des Lettres qu'on a coutume d'enseigner aux enfans de cet âge; son pere y venoit de tems en tems visiter sa famille, & suivant les apparences, ce fut vers ce tems-là qu'Elette donna à Pétrarque un frere qui fut nommé Gérard. Nous ne sçavons pas précisément l'année de sa naissance, mais il est certain qu'il étoit cadet de Pétrarque de quelques années. Petracco étoit cependant toujours occupé des moyens qui pourroient lui procurer son retour à Florence. Le bruit qui se répandit en 1310. de la prochaine venue de l'Empereur Henri VII. en Italie, engagea les Florentins à rappeler une partie des exilés, mais *Petracco* ne fut pas de ce nombre. Cependant il fit venir ses enfans à Pise, où il demouroit en attendant le succès du voyage de l'Empereur.

*Petr. de orig.
& vit.*

Pétrarque nous apprend qu'il avoit sept ans lorsque son pere le rappella auprès de lui (ce devoit être environ au mois d'Août 1311.) & il ajoute qu'il passa sa huitième année toute entière à Pise*. Je crois même qu'on peut présumer qu'il

d'Ancisa à Pise, ne s'étoit pas donné la peine de lire l'auteur dont il a voulu écrire la vie. Pétrarque n'alla à Pise qu'en 1311. comme je le dirai bientôt, il avoit alors sept ans accomplis; comment Squarzacchi n'a-t-il pas fait réflexion qu'il étoit hors de toute vraisemblance qu'on eût fait porter un enfant de cet âge dans un linge au bout d'un bâton!

* *Octavum Pisis, nonum, & deinceps ad lavam Rhodani ripam*; ce sont les propres termes de Pétrarque, & c'est sur ce passage que je me suis

fondé pour arranger la chronologie des premières années de la vie de notre Poète. Je n'ignore pas cependant que dans la préface de ses Epîtres familières, il dit qu'il vint en France à sept ans, *septimo anno*; mais c'est sans doute une faute du copiste, car les œuvres Latines de Pétrarque n'ont jamais été copiées correctement, & le passage que j'ai cité à la tête de cette note, prouve assez qu'il faut lire *nono anno* dans celui qu'on pourroit nous objecter.

avoit un peu plus de huit ans lorsqu'il en partit, car il n'est pas vraisemblable que son pere ait abandonné la Toscane dans un tems où il étoit plus que jamais en droit de se flater d'un rappel prochain. En effet, l'Empereur Henri VII. protecteur des Gibelins & des Blancs, ayant reçu la Couronne impériale à Rome le jour de Saint Pierre de l'an 1312. prit en partant le chemin de Toscane, dans le dessein de réduire les Florentins qui s'étoient donnez à Robert Roy de Naples, pour se procurer un appui contre la puissance impériale. L'armée de Henri grossie des troupes des Bannis de Florence, se montoit à quinze mille hommes de pied & à deux mille chevaux; & après s'être emparée de divers postes autour de Florence, du nombre desquels étoit Ancisa, elle vint camper à Saint-Salvi, dans l'espérance que la ville ne tarderoit pas à se soumettre, mais ces espérances s'évanouirent bien tôt. Henri VII. après avoir inutilement fatigué son armée pendant un mois & demi dans les environs de Florence, abandonna son projet à la fin du mois d'Octobre, & se retira à *San-cassiano*, où il passa les mois de Novembre & de Décembre.

*Villan. lib. 1 x.
c. 45. 46. 47.
& vii. Clem. V.
apud Baluz. p.
42.*

Petracco perdant par la retraite de l'Empereur tout espoir de retour dans sa patrie, prit le parti d'aller avec sa femme & ses enfans s'établir à Avignon, où quelques années auparavant le Pape Clément V. avoit fixé son séjour. Comme il entreprit ce voyage dans la plus rude saison de l'année, c'est-à-dire, vers les mois de Décembre 1312. ou de Janvier 1313. peu s'en fallut qu'ils ne fussent tous noyez dans le trajet. Le bâtiment sur lequel ils s'étoient embarquez, aborda d'abord à Genes, & ayant continué sa route, il vint faire naufrage auprès de Marseille, où ils avoient résolu de prendre terre. Heureusement personne ne périt, ce qui dans la suite donna occasion à Pétrarque de comparer le danger qu'il courut alors, à celui qu'il avoit couru en traversant l'Arno.

*Petr. pref. epist.
famil. & secul.
lib. x. 2.*

De Marseille, *Petracco* se rendit par terre à Avignon, où il s'étoit flaté de pouvoir trouver, en s'attachant à la Cour de Rome, les moyens de fournir à son entretien & à l'éducation de ses enfans. Les uns disent qu'il continua d'y exercer l'office

*Squarraf. vit.
Petr. Polent. ap.
Tomaf. p. 185.*

Ccccc ij

de Notaire, les autres au contraire assurèrent qu'il se mit dans le commerce.

La ville d'Avignon n'étoit pas encore aussi grande qu'elle le devint dans la suite, car elle doit cet agrandissement au long séjour que les Papes y ont fait avec leur Cour; & dans le tems que Petracco s'y retira, on ne comptoit encore que peu d'années depuis que Clément V. y avoit transféré le Siège Apostolique: cependant le nombre des habitans d'Avignon étoit deslors considérablement augmenté, tant par les étrangers que les affaires ou la curiosité y attiroient chaque jour, que par les Officiers du Pape & les domestiques des Cardinaux; les logemens y étoient très-chers & très-rares, & c'est ce qui déterminâ *Petracco*, lorsque ses enfans furent en âge de commencer leurs études, à les envoyer dans une ville moins tumultueuse, & où ils pussent être logez plus commodément & à moins de frais. Il choisit Carpentras capitale du Comté Venaissin, éloignée d'Avignon de douze milles, ou de quatre lieues de France seulement, parce qu'il pouvoit aisément faire ce court trajet de tems en tems, pour examiner par lui-même le progrès que ses enfans feroient dans leurs études. Les mêmes considérations engagèrent le pere de *Guy de Septimo*, qui fut dans la suite Archevêque de Genes, à prendre le même parti, & à faire étudier son fils avec *Pétrarque* & Gérard son frere cadet.

*Petr. Senil. lib.
X. 2.*

Une autre raison qui porta *Septimo* & *Petracco* à donner la préférence à Carpentras, c'est qu'il se trouvoit alors dans cette ville un maître fort habile, & qui pendant près de soixante ans consacra tous ses talens à l'éducation de la jeunesse. Cet homme dont *Pétrarque* a oublié de nous apprendre le nom, étoit originaire de Toscane, & un grand nombre de personnes distinguées de tous les états & de toutes les professions avoient été formées dans son Ecole. On comptoit parmi ses disciples des Jurisconsultes, des Théologiens, des Abbés, des Prélats; & le Cardinal d'Ostie aussi respectable par sa vertu & son sçavoir que par sa dignité, devoit à ses soins la première éducation. Cette dernière circonstance

*V. Ughell. Ital.
Sac. tom. I. pag.
87. & Baluz.
ad vit. Paparum
Aven. p. 610.
& 717.*

prouve que ce Maître enseignoit en Toscane avant que de venir à Carpentras, car ce Cardinal d'Ostie étoit Nicolas de Prato, ainsi nommé d'une petite ville de Toscane où il avoit pris naissance, & l'on ne peut guères supposer qu'il eût étudié sous le maître de Pétrarque ailleurs que dans son pays, puisqu'il n'est pas vraisemblable qu'il soit venu faire ses études dans le Comtat avant que la Cour de Rome fût établie à Avignon. Quelqu'instruit que fût ce maître dans les Belles-Lettres, Pétrarque avoue cependant qu'il n'en possédoit que la théorie, & qu'étant très-propre à dicter d'excellens préceptes, il n'auroit pas réussi de même à donner des exemples. Ce n'est pas qu'il n'eût souvent entrepris de composer des livres, mais à peine en avoit-il choisi le titre & arrangé la préface, qu'il changeoit de dessein pour ébaucher d'autres ouvrages qu'on ne lui voyoit jamais pousser plus loin que ceux qu'il venoit d'abandonner. Aussi Pétrarque pour mieux peindre son caractère, emprunte d'Horace la comparaison de la pierre qui aiguise les couteaux, quoiqu'elle-même ne puisse pas couper. Tel fut le maître sous lequel Pétrarque prit pendant quatre ans des leçons de Grammaire, de Rhétorique & de Dialectique. On croira sans peine que né avec de rares talens, & animé par une ardeur d'apprendre qui se développa de bonne heure, Pétrarque fit des progrès rapides en peu de tems. Le maître fut frappé promptement de cette supériorité de génie, il le distingua du reste de ses disciples, & conçut pour lui l'amitié la plus tendre. Jean Colonne, qui depuis fut Cardinal, & qui protégeoit *Petracco de Parenzo*, s'entretenoit quelquefois avec le Précepteur de son fils, & lui demandoit de tems en tems, si les soins qu'il étoit obligé de donner à tant d'écoliers, qui appartenoient pour la plupart à des familles illustres, lui permettoient d'avoir quelque attention pour Pétrarque; mais dès qu'on parloit à ce bon vieillard de son disciple chéri, il éprouvoit un tel saisissement, que souvent il sortoit sans répondre, ou qu'il ne cessoit de protester que de sa vie il n'avoit eu d'écolier pour qui il se fût senti le même penchant. Le disciple de son côté ne manqua

Petr. Senil. lib. xv. 1.

Petr. de orig. & vii. S.

C c c c iij

*Petr. Senil. lib.
x. 2.*

jamais à la reconnoissance qu'il devoit à son maître : comme celui-ci étoit vieux & pauvre, Pétrarque se fit un devoir, dès qu'il eut la jouissance de son bien, de le partager avec lui, & de fournir à tous ses besoins, autant que sa fortune le lui permettoit. Nous verrons dans la suite comment ce motif de générosité fit perdre à Pétrarque un des plus précieux Manuscrits de sa bibliothèque. Pendant qu'il suivoit le cours de ses études à Carpentras, son pere, comme on l'a déjà dit, venoit souvent le voir, & quelquefois il faisoit ce voyage avec un oncle de Guy de Septimo. Un jour qu'ils étoient venus ensemble, il leur prit envie d'aller à la fameuse fontaine de Vaucluse : les deux écoliers ayant entendu proposer cette partie, mirent tout en usage pour en être, & l'obtinrent à force de prières ; mais comme ils étoient encore trop jeunes pour pouvoir mener seuls un cheval, on leur donna à chacun un domestique, qui les tint en selle devant lui. Dès qu'ils furent arrivez à la fontaine, Pétrarque se sentit épris des charmes de cette solitude, & comme par un secret pressentiment : voici, disoit-il en lui-même, un séjour qui convient bien à mon goût & à mon caractère ; si jamais j'en suis le maître, je préférerai cette retraite aux plus grandes villes de l'Univers.

*Id. de orig. &
vir. S. & Senil.
lib. x. 2.*

Pétrarque avoit commencé ses premières études à Carpentras en 1314. au bout de quatre ans elles furent terminées, & son pere qui n'ignoroit pas qu'on avoit découvert dans son fils des talens supérieurs, ne s'occupa plus qu'à chercher les moyens de les tourner du côté le plus propre à lui procurer un établissement avantageux. Dans cette vûe il résolut de l'envoyer étudier en Droit à Montpellier, où il y avoit une Université célèbre par l'habileté des Professeurs & par le grand nombre d'écoliers qui venoient de toutes parts y prendre des leçons. Tout sembloit d'ailleurs concourir à faire de cette ville un séjour convenable aux Muses, la beauté de sa situation, & la tranquillité dont on y jouissoit sous la domination de Jacques d'Arragon Roy des Isles Baléares. Ce Prince qui étoit pour lors Souverain de Montpellier, y faisoit fleurir le commerce,

pendant que la réputation de son Université y attiroit une foule incroyable d'étudiens, très-propre à exciter & à entretenir l'émulation.

Les parens ne consultent ordinairement que l'intérêt dans la destination qu'ils font de leurs enfans, rarement ils examinent leurs talens, & ils n'ont presque jamais d'égard à leur goût. *Petracco* voyoit que la profession de Jurisconsulte étoit lucrative, & qu'elle ouvroit le chemin à la fortune; cette seule considération lui fit penser qu'il ne pouvoit rien faire de plus utile pour son fils que de l'appliquer à l'étude des loix, mais il avoit mis lui-même, sans y penser, un obstacle presque invincible à l'exécution de ses projets. Dans le tems que son fils étudioit à Carpentras, au lieu que le commun des écoliers ne connoissoit que le *Prosper* & les *Fables d'Esopé*, *Pétrarque* lisoit les ouvrages de *Cicéron*, que son pere lui avoit mis entre les mains. Il prit deslors tant de plaisir à cette lecture, que toute autre étude lui parut insipide & ennuyeuse, & que bien tôt il ne se sentit plus d'attrait que pour les Belles-Lettres. La Nature lui avoit donné un génie propre à toutes les connoissances, mais par rapport à la Jurisprudence, il lui manquoit une certaine inclination que j'appellerois volontiers le premier des talens, parce que c'est elle qui met en œuvre tous les autres; aussi *Pétrarque* avoue-t-il qu'il ne fit presque aucun progrès en Droit dans les quatre ans qu'il passa à Montpellier.

Ce fut après cet espace de tems que son pere l'en retira, mais pour l'envoyer à Boulogne en Italie *, dans la plus fameuse

* J'ai dit ci-devant que *Pétrarque* étoit allé étudier à Carpentras en 1314. étant âgé de dix ans; au bout de quatre ans son pere l'envoya à Montpellier, *vicinâ pubertate*, lorsqu'il avoit près de quatorze ans, c'est-à-dire, en 1318. cependant il dit lui-même dans un autre endroit (*Famil. XI. 4.*) qu'il avoit à peine passé douze ans, lorsque son pere le destina à l'étude du Droit, *vix duodecimum supergressus annum.*

Mais il y a certainement une faute de copiste dans ce passage, où il faut lire *tredecimum*; car si *Pétrarque* n'avoit eu que douze ans lorsqu'il alla à Montpellier, il auroit quitté cette ville l'an 1320. & il seroit revenu en 1323. à Avignon, après avoir passé trois ans à Boulogne, ce qui ne peut s'accorder avec les autres dates qu'il nous donne ailleurs. Entre plusieurs exemples que j'en pourrais citer, je me contenterai

Petr. Senil. lib. XV. 1.

De orig. & vii. S. Ecole de Droit qui fût connue pour lors. Pétrarque portoit par-tout le même éloignement pour la Jurisprudence; les trois ans qu'il passa à Boulogne ne servirent pas plus aux vûes de son pere, que les quatre ans qu'il avoit passés à Montpellier, & il dit lui-même que ce furent sept ans perdus. Il a tâché cependant de justifier son dégoût pour la science des loix; il reconnoissoit leur utilité, & la nécessité qu'il y a que les hommes soient assujettis à leur autorité, mais il trouvoit que la malice du cœur humain en avoit perverti l'application, & il ne pouvoit se résoudre à étudier des loix que les hommes ne vouloient connoître que pour être mieux en état de les éluder, ou même de les violer avec impunité.

Scail. l. xv. 1. Des raisons si frivoles n'auroient pu faire impression sur Pétrarque, si son dégoût eût été moins réel; mais l'ardeur extrême qu'il sentoit pour les Lettres & pour la Philosophie, ne lui permettoit pas de s'appliquer à d'autres études: aussi donnoit-il à Cicéron ou à Virgile tout le tems qu'il auroit dû donner au Droit, & c'est là la vraie cause du peu de progrès qu'il fit dans la science des loix pendant les sept années qu'il passa à Montpellier ou à Boulogne. Son pere s'en aperçut enfin dans un voyage qu'il fit à Boulogne, & pour punir son fils & lui enlever en même-tems tout ce qui pouvoit le distraire, il chercha par-tout ces livres de Belles-Lettres dont Pétrarque faisoit son unique étude, & ayant découvert l'endroit où il les tenoit cachez, il les prit & les jeta dans le feu. Pétrarque en marqua tant de douleur, que son pere retira du milieu de l'incendie les œuvres de Virgile & les livres de Rhétorique de Cicéron; il les rendit à son fils, en lui disant qu'il pourroit trouver dans le Poëte de quoi se consoler, & dans l'Orateur, des connoissances utiles pour l'étude du Droit civil.

de celui-ci, c'est qu'il assure positivement que son voyage en Gascogne fut postérieur de quatre ans à son retour de Boulogne; or ce voyage est certainement de l'an 1330. donc il n'a pu quitter Boulogne avant le commen-

cement de l'année 1326. il y étoit venu trois ans auparavant, c'est-à-dire, vers la fin de 1322. ou au commencement de 1323. & par conséquent les quatre ans qu'il passa à Montpellier, n'ont pu commencer avant 1318.

La plupart

La plupart des Auteurs qui ont écrit la vie de Pétrarque, conviennent qu'il étudia sous quatre maîtres, Cino de Pistoie, Jean Calderin de Boulogne, Barthélemi d'Ossa & Jean d'André; mais il seroit difficile de déterminer quels furent ceux de ces quatre Professeurs dont il prit des leçons à Montpellier ou qui lui en donnèrent à Boulogne. Tomasini, & après lui M. Muratori, prétendent que Cino de Pistoie & Jean d'André enseignèrent à Montpellier, Jean Calderin & Barthélemi d'Ossa à Boulogne; mais quoi qu'il en soit de ce détail, dont Pétrarque ne nous a rien appris, c'est avec l'un d'entr'eux qu'il fit son premier voyage à Venise, puisqu'il nous dit qu'il y accompagna un de ses maîtres. Parmi ceux qui étudioient à Boulogne en même tems que Pétrarque, Thomas Caloria natif de Messine, jeune homme à peu-près de son âge, & dont les inclinations se trouvoient parfaitement conformes aux siennes, lui parut mériter son estime & son attachement; ils se lièrent d'une amitié particulière, & cette amitié qu'ils eurent toujours soin d'entretenir par un commerce de lettres très-fréquent, dura entr'eux jusqu'à la mort de Thomas. Pétrarque dût encore au séjour qu'il fit à Boulogne, les commencemens de l'amitié dont Jacques Colonne l'honora toute sa vie. Ce jeune Seigneur, qui devint ensuite Evêque de Lombez, étudioit en Droit en même tems que Pétrarque; & quoiqu'il ne fît pas alors de connoissance particulière avec lui, cependant sa physionomie lui plut, & deslors il sentit naître cette affection marquée qu'il ne cessa d'avoir pour Pétrarque. Ce fut presque le seul avantage que notre Poëte retira des trois années qu'il passa à Boulogne; la mort de son pere qu'il perdit précisément dans ce tems-là, en lui ôtant toute espece de contrainte, lui laissa la liberté du choix de l'état qu'il voudroit embrasser.

¶ *Pétracco* mourut vers la fin de l'an 1325. *Eletta de Canigiani* sa femme, étoit morte un an auparavant, âgée seulement de trente-huit ans. De leur mariage il ne restoit que deux garçons, François Pétrarque & Gérard son cadet de quelques années. Un troisième garçon étoit mort au berceau, & notre

Mem. Tome XV.

D d d d

Tomas. Petr. rediv. c. 2. pag. 19. Muratt. vit. de Petr.

Senil. l. x. 24

V. Mongit. Bibl. Sicul. tom. II. p. 456. seq.

Senil. l. xv. 1.

Petr. carm. in fun. Elett. matr. apud Tom. pag. 243. 244. Sen. l. XIV. 6. & Fam. l. II. 1.

*Gamur. Famigl.
di Tofc. vol. 11.
B 416. seq.*

Poète ne marque en aucun endroit de ses écrits que son pere eût eu d'autres enfans; cependant Gamurrini lui donne une fille nommée *Schvaggia*, qui fut, dit-il, mariée en 1338. à Jean fils de *Tano da Semifonte*. Mais les personnes habiles dans l'histoire de Florence, conviennent que l'ouvrage de Gamurrini est peu exact, & qu'il a souvent cité des titres ou faux ou même imaginaires. Si Pétrarque avoit eu une sœur, seroit-il possible que nous ayant appris tant de particularités de sa famille, jusqu'à faire mention de ce frere qu'il perdit au berceau, il eût affecté de ne jamais parler de sa sœur, ou qu'il eût oublié de la nommer même dans son testament? Pourquoi n'en auroit-il rien dit dans ses vers sur la mort de sa mere, où il se plaint si tendrement au nom de son frere & au sien, de ce qu'elle leur a été enlevée dans un âge où les passions qui commencent à se faire sentir, ont besoin d'un frein qui les retienne? Une jeune fille restée orpheline à l'âge de quatorze ou quinze ans, devient un objet bien plus intéressant, & la mort d'une mere est pour elle une perte presque irréparable; d'ailleurs Pétrarque appelle toujours Gérard son frere unique. Enfin, dans le tems où l'on suppose que *Selvaggia* s'est mariée à Florence, leur famille n'avoit pas encore obtenu son rappel; ainsi je crois qu'il est plus raisonnable de penser que Gamurrini a été trompé par quelque conformité de nom, sorte d'erreur dont il est difficile qu'un Généalogiste puisse toujours se garantir. Cet Auteur n'a pas mieux prouvé que *Petracco*, après la mort d'Elette de Canigiani, ait passé à de secondes noces, comme il le suppose, avec *Nicolsa* fille de *Vanni de Cino de' Sigoli*.

*De orig. & vit.
S. & Senil. l. X.
2.*

Petracco avoit en mourant nommé des tuteurs pour régir le peu de biens qu'il laissoit à ses enfans; mais ces tuteurs s'acquittèrent mal de leur devoir, & Pétrarque se vit bien-tôt obligé de retourner à Avignon pour donner quelque ordre à ses affaires: il y arriva dans les commencemens de 1326. dans la vingt-deuxième année de son âge. Ce fut alors que devenu le maître du choix de ses occupations, il se livra à son goût pour les Lettres, & commença à former cette

Bibliothèque qu'il ne cessa point d'augmenter jusqu'à sa mort.

Le desir de plaire & le penchant à la galanterie sont trop naturels à l'âge où se trouvoit Pétrarque, pour qu'il pût aisément y résister; peut-être même s'y laissa-t-il aller un peu trop dans les premières années. Son frere & lui affectoient d'être vêtus plus proprement & de meilleur goût que les autres. Le soin qu'ils avoient de leurs cheveux les occupoit sérieusement: ils s'amusoient aussi à composer des vers galans en langue vulgaire, & ils cherchoient à faire leur cour aux Dames dans ces sortes de Poësies où elles sont toujourns flatées, & qui par cela même leur ont plu dans tous les tems & dans tous les pays. Mais ces galanteries passagères furent les avant-coureurs d'une passion qui bien-tôt après s'empara du cœur de Pétrarque, & l'occupa tout entier pendant un grand nombre d'années; c'est elle aussi qui a contribué plus que toute autre chose à le rendre célèbre, puisque c'est à son amour que nous devons la plupart de ses Poësies Italiennes, dont le recueil est le seul de ses ouvrages qui soit à tous égards digne de l'Immortalité.

Var. Epist. 20.

Pétrarque étant à la campagne*, rencontra le 6. du mois

Petr. part. 1.

* Pétrarque insinue en cent endroits de ses Poësies, qu'il rencontra Laure pour la première fois dans un lieu champêtre où il se promenoit tout seul; voici quelques-uns de ces passages:
Part. 1. Madrig. 3.

*Nova Angioletta sovra l'ale accorta
Scese d'al cielo in su' la fresca riva
L'a ond'io passava, sol per mio destino.*

Poiche senza compagna & senza scorta

Mi vide; un laccio che di seta ordiva

*Tese fra l'erba ond' e verde'l cammino
Al hor fui preso.*

Part. 1. Son. 156.

*Una candida cerva sopra l'erba
Verde, m'aparue con duo corna d'oro
Fra due vivere, à l'ombra d'un alloro.*

Enfin on trouve quelque chose de plus clair dans ce vers de la 3.^e Eglogue:

*Daphne ego te solam deserto in litore primum
Aspexi, dubius hominemne Deamve viderem.*

Son. 2. 17. 47.
& Triomf. dell' mort. v. 133.
134.

Des textes si clairs montrent assez le cas qu'on doit faire d'une note qu'on lit à la tête d'un Virgile manuscrit, qui a appartenu autrefois à Pétrarque, & qu'on garde aujourd'hui dans la Bibliothèque Ambroisienne. On fait dire à Pétrarque dans cette note, qu'il vit Laure pour la première fois le matin du 6. Avril 1327. dans l'Eglise de Sainte Claire à Avignon: *Laura propriis virtutibus illustris & meis longum celebrata carminibus, primum oculis meis apparuit, sub primum adolescentiæ meæ tempus, anno Domini*

D d d d ij

d'Avril de l'an 1327. une jeune personne dont la beauté fit sur lui cette impression vive & subite que les Romans

1327. die 6. Aprilis, in Ecclesia Sanctæ Claræ Avenioni hora matutina. Mais si d'un côté Tomasini, Petr. rediviv. p. 84. seqq. Beccadelli, Joseph-Marie Suarez, Bernardin Ferrari & plusieurs autres, ont cru que cette note étoit véritablement de la main de Pétrarque, d'autre part Vellutello, Gesvaldo & le Tassoni ont soutenu qu'elle étoit fautive & supposée. Le Manuscrit où on la lit encore, a éprouvé bien des fortunes différentes, il appartient d'abord à la Bibliothèque publique de Pavie, d'où il passa dans celle de Fulvio Ursini : après la mort de ce Sçavant, le Cardinal Frédéric Borromée l'acheta, & le plaça dans la Bibliothèque Ambrosienne de Milan. Est-il impossible que dans ces diverses migrations, quelqu'un des possesseurs du Manuscrit y ait ajouté cette courte note, en imitant la main de Pétrarque, dont les remarques sont répandues dans toutes les marges de ce Virgile ! Un Sçavant de mes amis, qui depuis peu l'a examiné attentivement, est persuadé que la note n'est point de la même main qui a écrit les remarques qu'on lit dans le corps du livre. Il est donc plus naturel de s'en tenir à ce que Pétrarque a dit dans des ouvrages qui ne lui sont contestez par personne, que de réformer ces ouvrages sur une note dont l'authenticité est très-suspecte.

Il y a une autre difficulté sur le jour précis où Pétrarque devint amoureux de Laure. Il dit expressément en deux endroits que ce fut le 6. d'Avril 1327. Part. 1. Son. 175.

*Mille trecento venti sette à punto
Su l' hora prima, il di festo d' Aprile
Nel labirintho intrai, ne veggio
ond' esca.*

& dans le Triomphe de la Mort, c. 1.

L' hora prin' era, el di festo d' Aprile

*. Che già mi strinse, & hor lasso, mi
sciolsse.*

Or Pétrarque insinue ailleurs, que ce jour étoit le vendredi saint, comme ces vers du Sonnet 2. part. 1.

*Era'l giorno ch' al sol si scoloraro
Per la pietà del suo fattore i rai
Quando i fui preso, & non me ne
guardai.*

& dans ceux-ci du Sonnet 47. de la même partie, composé onze ans après le commencement de son amour, c'est-à-dire, en 1338.

*Hor volge Signor mio l' undecim' anno
Chi fui somnesso al dispietato giogo
Rammenta lor com' hoggi fosti in
croce.*

Il est cependant très-certain que l'an 1327. le Dimanche de Pâques arriva le 12. du mois d'Avril, & que par conséquent le 6. du même mois étoit le lundi & non le vendredi de la semaine sainte. Il faut dire la même chose de l'an 1338. où le lundi saint fut encore le 6. le vendredi saint le 10. & Pâques le 12. Tassoni qui s'est proposé cette objection dans ses Observations sur les Poésies de Pétrarque, pag. 9. & suiv. de l'édition de Murat. n'a trouvé d'autre moyen de la résoudre, qu'en supposant que notre Poète dans les passages citez, n'a pas prétendu désigner le jour où les Chrétiens célébroient la Passion du Sauveur, mais celui où réellement il fut crucifié, suivant le calcul des Juifs qui étoient établis à Avignon. Or Jésus-Christ ayant été mis en croix le 15. de la Lune de Mars, jour qui dans les années 1327. & 1328. concouroit avec le lundi saint, Pétrarque, ajoute-t-il, s'est servi pour déterminer ce jour, de quelques expressions qui peuvent le faire confondre avec le vendredi saint des Chrétiens. Mais, soit que Pétrarque ait

dépeignent si bien, & qui n'a presque jamais existé telle qu'ils la supposent, hors des écrits des Poètes & des Romanciers.

Quoique Pétrarque se soit, pour ainsi dire, épuisé à célébrer dans ses vers toutes les perfections de celle qui alluma dans son cœur une passion si violente, quoiqu'il en parle même très-souvent dans ses Ecrits en prose, il ne l'a cependant jamais désignée que par le nom de Laure, qui étoit vraisemblablement son nom de baptême. Il ne nous a point appris non plus celui de sa famille, mais il s'est contenté de nous dire que son origine étoit illustre^a, & qu'elle sortoit d'une maison très-ancienne.

Il ne nous instruit pas davantage du lieu de la naissance de Laure que du nom de sa famille; il fait cependant assez entendre qu'elle naquit dans un village^b. Elle étoit plus jeune

employé ou non, des termes impropres pour indiquer la solemnité du jour où il devint amoureux de Laure, il est toujours constant que ce jour étoit le 6. d'Avril 1327. & nous en verrons de nouvelles preuves dans les passages où notre Poète fait mention de la mort de sa maîtresse.

^a Rien n'est plus précis que les passages où Pétrarque parle de la Noblesse de Laure. Dans la 3.^e Epître latine adressée à Jacques Colonna Evêque de Lombez, il dit:

Est mihi post animi mulier gratissima tergum,

Et virtute suis & sanguine nota vetusto.

Dans le Sonnet 178. de la 1.^{re} partie:

In nobil sangue vita humile & quetta.

Et sur la fin du Triomphe de la Chasteté, il feint que Laure victorieuse de ses passions, vint apporter les marques de sa victoire dans le temple de la Chasteté patricienne, dont chacun sçait que l'entrée étoit interdite à toutes les femmes qui n'étoient pas d'une naissance distinguée:

Passamuno al tempio poi di pudicitia

Ch' accende in cor gentile honeste voglie,

Non di gente plebea, ma di patritias

Ivi spiego le gloriose sfoglie

La bella vincitrice.

^b Comment pourroit-on expliquer autrement ces vers du 3.^e Son. part. 1.^{re}

Et hor d'un picciol borgo un sol n'ha dato,

Tal, che natura, el luogo si vingratia,

Onde si bella Donna al mondo nacque.

& ceux-ci du Triomphe de la Mort, cap. 2. vers. 163. & suiv.

In tutte l'altre cose assai beata,

In una sola a me stessa dispiacqui,

Che'n troppo humil terren, mi trovai nata.

Quoique ces témoignages paroissent bien précis, M. de Suarcz Evêque de Vaison, dans une lettre adressée à Jacques Philippe Tomasini Evêque d'Emona (*Petrarc. rediviv. p. 102. & seq.*) soutient que Laure étoit née dans un fauxbourg d'Avignon, nommé *des Sazes*, qui étoit situé entre le grand Palais & le Rhône. Mais outre

D d d d d iij

que Pétrarque de quelques années seulement*, & sa beauté commençoit à être dans son plus grand éclat lorsque Pétrarque en devint amoureux. Cette beauté étoit surprenante,

que l'existence de ce fauxbourg n'est prouvée que par l'autorité de Vasquin Filleul (*sur les Sonnets 4. & 70. de Pétrarque*) auteur qui n'écrivoit que vers le milieu du seizième siècle, de plus, cette explication doit paroître absolument forcée à tous ceux qui voudront bien y réfléchir. En effet, que dirions-nous d'un Poète, qui adressant la parole à quelqu'un qui seroit né dans le fauxbourg Saint-Germain, croiroit devoir le plaindre ou le consoler, de ce qu'il n'est pas venu au monde dans une ville considérable! Ceux qui naissent dans ce fauxbourg en sont-ils moins nez à Paris!

* C'est encore Pétrarque qui nous l'assure en plus d'un endroit. Dans ses Entretiens sur le mépris du monde, Saint Augustin lui dit (*Dialog. III. opp. p. 354.*) *Si verò paucorum numerus annorum quo illam præcedis, spem tribuit vanissimam, prius te quam furoris tui fomitem esse moriturum.* Et un peu après (p. 363.) Pétrarque dit à Saint Augustin, *Scis autem quid hic mihi solatii est, quod illa mecum senescit.* C'est tout ce que Pétrarque en a dit de plus précis; mais un des meilleurs Commentateurs de ses Poësies n'a rien omis pour fixer plus exactement l'année de la naissance de Laure. Alexandre Vellutello voulant connoître par lui-même les lieux où Pétrarque avoit si long-tems soupiré, entreprit un voyage dans le Comtat Venaissin. Là dans un village nommé *Cabrières*, voisin de la fontaine de *Vaucluse*, on lui fit voir deux registres des Baptêmes célébrés depuis l'an 1308. jusqu'en 1384. Il parcourut ces registres avec soin, & s'étant attaché sur-tout aux actes de baptêmes des filles à qui on avoit donné le nom de Laure, il trouva que Henri Chia-

bau Seigneur de Cabrières, avoit eu le 4. Juin 1314. une fille qu'on avoit nommée Laure, & il jugea d'abord que cette fille devoit être la beauté dont Pétrarque devint amoureux treize ans après. Quoique cette découverte ne puisse être tout au plus regardée que comme une conjecture, cependant Vellutello a été suivi en ce point par la plupart des Auteurs qui depuis lui ont écrit la vie de Pétrarque, ou commentés ses Poësies, tels sont entr'autres Gesvaldo, Crescimbeni & Muratori. Il y a plus, ceux même qui soutiennent que Laure maîtresse de Pétrarque, n'étoit pas fille de Henri Chiabau, s'en rapportent pour la date de sa naissance au registre que Vellutello a cité, comme s'il y avoit moins d'apparence qu'il se fût trompé sur le jour où naquit Laure, que sur le nom du père de cette fille. Pour moi je suis très-persuadé qu'on en a imposé à Vellutello, ou qu'il n'a pas craint d'en imposer à ses lecteurs: voici mes raisons. Sans faire valoir ici la tradition la plus généralement reçue dans la province, qui donne Laure à la maison de Sade, l'une des plus anciennes du Comtat Venaissin, tradition appuyée du témoignage de Jean & César Nostradamus, de Vasquin Filleul, de Joseph-Marie Suarez Evêque de Vaison, & de plusieurs autres Auteurs des deux derniers siècles, j'observerai 1.^o que les prétendus registres qu'on montra à Vellutello, & dont aucun autre Auteur n'a parlé, n'ont été communiqués à personne, ni avant, ni après le voyage qu'il fit dans le Comtat, & qu'il est de notoriété publique dans la province, que dans le XIV.^e siècle on n'y tenoit pas exactement les registres des baptêmes, puisqu'il ne s'en trouve aucun de ce tems-là, même dans les plus grandes

si l'on en croit la description qu'en fait Pétrarque; mais doit-on s'en rapporter à un amant lorsqu'il s'agit des charmes

villes. 2.^o S'il avoit existé une maison de Chiabau qui eût possédé dans le XIV.^e siècle le fief de Cabrières, cette maison seroit connue dans la province, ou par les hommages qu'elle auroit rendus aux Papes pour ce fief, ou par les dénombremens des Seigneurs de fief qui ont assisté à l'assemblée des États, ou enfin par des alliances avec quelques familles, soit du Comtat, soit de la Provence ou du Languedoc. Cependant on a beau fouiller dans les archives de la Chambre Apostolique de Carpentras, où sont enregistrez tous les hommages rendus aux Papes depuis qu'ils possèdent le Comtat, il ne s'en trouve aucun qui porte le nom des prétendus *Chiabau*, & ce nom ne se rencontre pas davantage dans les listes des Nobles qui ont assisté aux États. Il n'y a point de famille ni dans le Comtat, ni dans les Provinces voisines, qui se croye unie aux *Chiabau* par quelque alliance; ainsi, suivant les apparences, il n'a jamais existé, du moins dans le Comtat, de Maison qui portât ce nom. 3.^o Ce qui semble une preuve sans réplique, c'est que le village de Cabrières, dont on prétend que Henri Chiabau étoit Seigneur au commencement du XIV.^e siècle, étoit alors ruiné & sans habitans. Dans les registres d'un Notaire d'Avignon nommé Jacques Gerardi, on trouve un hommage rendu au Pape le 3. Mars 1456. par Antoine de Montjoye, du diocèse d'Oléron, pour le lieu ou château de Cabrières, diocèse de Carvaillon, qui étoit inhabité, & qui avoit été détruit depuis très-long tems: le Pape l'inséoda à ce Seigneur de Montjoye, sous le cens annuel d'une Médaille d'Or payable à Noël. Cabrières étoit donc un lieu désert, qui n'avoit ni habitans ni Seigneur vers le milieu du XV.^e siècle, & l'on peut

encore s'assurer par les registres de la Chambre Apostolique, que ce même état duroit depuis environ deux cens ans; car on lit d'abord dans ces registres tous les hommages rendus au Pape, entre les mains de son Sénéchal, en 1274. que le Roy Philippe le Hardi lui fit remettre le Comtat Venaissin; & quoique toutes les terres situées dans le Comtat, & tous les Seigneurs qui les possédoient, y soient exactement nommez, il n'y est fait aucune mention de Cabrières, ce qui prouve que *dans ce fief* avoit été abandonné & réuni au domaine du Prince. Depuis ce tems-là jusqu'en 1456. on ne trouve aucun Seigneur de Cabrières dans les livres des hommages; donc Cabrières resta inhabité & uni au domaine Apostolique depuis l'an 1274. jusqu'en 1456. & par conséquent ce fief n'a pu appartenir à Henri Chiabau en 1314. & moins encore pouvoit-il s'y rencontrer des registres de baptêmes, puisqu'il n'y avoit en ce lieu ni paroisse ni habitans. 4.^o Enfin, quand même on connoitroit un Henri Chiabau Seigneur de Cabrières, & qu'il seroit constant que cet Henri auroit eu une fille nommée Laure, je soutiens que ce ne pourroit être la même Laure qui fut aimée de Pétrarque. En effet, Laure de Chiabau étant née, suivant Vellutello, le 4. Juin 1314. ne devoit avoir tout au plus que vingt-neuf ans en 1343. lorsque Pétrarque écrivoit ses Dialogues sur le mépris du monde; d'où il suit que l'âge de Laure ne permettoit pas à notre Poète de dire ce qu'il dit à Saint Augustin en termes exprès, que sa maîtresse étoit déjà sur le retour, & que s'il ne l'avoit recherchée que pour la beauté de son corps, il auroit depuis long tems renoncé à sa passion. Voici ses propres paroles: *Esse enim visibiliter in vere flos tactus*

*Petr. Dial. de
contempt. mund.
op. pag. 355.*

dé la maîtresse? Cependant, en supposant même que Laure fût telle que Pétrarque la dépeint, on seroit encore forcé de convenir que les qualités de son ame étoient fort au-dessus des agrémens de sa figure. Elle avoit non seulement beaucoup d'esprit, mais son esprit étoit juste & solide autant que délicat, & rien ne prouve mieux combien elle méritoit cet éloge, que l'usage qu'elle fit en tout tems de son pouvoir sur l'esprit de son amant; elle n'en servit que pour l'engager à travailler avec plus d'ardeur à se faire un nom, & à augmenter la réputation qu'il avoit commencé d'acquérir*.

temporis languesceret, animi decus amplius augebatur. Quin sicut amandi principium, sic incepti perseverantiam ministravit. Alioquin si post corpus abiissem, jam pridem mutandi propositi tempus erat. Qu'on fasse attention à ce *jam pridem*, & l'on sera convaincu que Pétrarque n'auroit eu garde d'employer ce mot, en parlant d'une fille de vingt-neuf ans. Si d'autre part on se rappelle qu'il se dit lui-même plus âgé que Laure de quelques années, on doit en conclure qu'elle étoit née, non en 1314. mais en 1307. ou 1308. & qu'elle avoit trente-cinq ou trente-six ans lorsque Pétrarque convenoit si ingénument de la décadence de ses charmes. Ce qui a pu donner lieu à cette fable touchant la prétendue maison de *Chiabau*, établie dans le Comtat Venaissin, c'est peut-être une branche cadette de l'illustre maison de *Baux*, qui a possédé dans cette province une terre nommée *Cabrières*. J'ai lû moi-même dans les registres de la Chambre Apostolique, un hommage du 16. Avril 1317. rendu par Raymond de Baux, Seigneur de Cabrières, entre les mains d'Estienne de Videlhaco Lieutenant d'Arnaud de Trians Recteur du Comtat pour le Saint Siège. Mais la terre de Cabrières dont il est question dans cet hommage, n'est pas le village de ce nom, situé dans le diocèse de Ca-

vaillon, près de la fontaine de Vaucluse, & où l'on prétend que Laure étoit née, c'est Cabrières au dessus de Vaison, dans le diocèse de S.^t Paul-Trois-Châteaux, comme l'acte d'hommage le marque expressément. Cependant comme ces deux terres portent également le nom de Cabrières, & qu'on peut aisément confondre ceux de *Baux* & de *Chiabau*, il n'a pas été fort difficile à un habitant du Comtat de surprendre en pareil cas la bonne foy d'un Etranger curieux. Il n'y a guères que les gens du pays qui soient parfaitement instruits des détails concernant les familles & les fiefs de la province; aussi Vellutello nous apprend-il qu'il y avoit pour lors à Ca-vaillon un Prêtre nommé *Chiabau*, qu'on disoit rester seul de cette maison, & c'est ce Prêtre, selon les apparences, qui pour se donner d'illustres ancêtres, pendant qu'il n'étoit peut-être qu'un simple bourgeois, avoit imaginé cette fable que Vellutello a saisie avec trop d'avidité, & sans avoir suffisamment examiné.

* *Unum hoc non fileo*, dit Pétrarque à S.^t Augustin, *quod me quantulumcunque conspicis, per illam esse, nec unquam ad hoc, si quid est nominis aut gloriæ, fuisse venturum, nisi virtutum tenuissimam sementem, quam pectore in hoc natura locaverat, nobilissimis his affectibus coluisset.* *Illa*

Un zèle

Un zèle indiscret pour la gloire de Laure a persuadé à un Auteur Provençal, qu'elle possédoit aussi le talent de la Poësie, & à ce titre il lui donne une place distinguée parmi les Poètes qui ont écrit en langue Provençale. Cependant Pétrarque ne dit nulle part que Laure fist des vers, & il n'y a pas apparence qu'il ait oublié de louer sa maîtresse sur un talent qui auroit mis tant de conformité entr'eux *. Mais si Laure ne s'est pas adonnée à la Poësie, elle s'est distinguée par des qualités beaucoup plus estimables. Sa sagesse & sa vertu ne se démentirent jamais; quoiqu'elle eût allumé dans le cœur de Pétrarque la passion la plus vive & la plus tendre, qu'elle ne fût pas insensible à son amour & à sa constance, & qu'elle dût être flatée de se voir adorée d'un homme qui avoit rendu son nom célèbre dans-toute l'Europe, elle scût cependant se garantir de tous les dangers inséparables d'une situation si délicate, & ne permit jamais à son amant que des vûes conformes à la Religion & à l'honnêteté. Pétrarque de son côté, pénétré de respect pour Laure, en lui exprimant

*Nostrad. vie des
Poët. Prov. page
216.*

*V. Colloq. III.
de contempt.
mund. pass.*

juvenilem animam ab omni turpitudine revocavit, uncoque, ut aiunt, retraxit, atque alta compulsi spectare.

* On peut ajouter à cette réflexion, que parmi un assez grand nombre de Poësies Provençales que nous lisons encore dans des Recueils manuscrits, il n'y a pas une seule pièce qui soit attribuée à Laure, pendant qu'on y trouve des Ouvrages, tant des Poètes qui ont vécu avant Laure, que de ses contemporains, & de ceux qui sont venus depuis. On voit cinq de ces Manuscrits dans la Bibliothèque du Roy, un dans celle qui avoit appartenu au célèbre Honoré Dursé, & un autre chez M. le Marquis de Caumont à Avignon. Crescimbeni en compte cinq dans la seule Bibliothèque du Vatican, & M. de Sainte-Palaye qui vient de faire une recherche particulière de ces Manuscrits en Italie, en a découvert quatre à Florence, un à Modène, un à Milan, & un autre à Venise. Est-il

donc vraisemblable de supposer que les vers de Laure se soient perdus par préférence, & perdus au point qu'il n'en ait pas échappé un? On seroit encore moins fondé à dire que les Compilateurs de ces Recueils ont négligé les Poësies de Laure, puisque la réputation de cette illustre fille étant beaucoup plus étendue que celle d'aucun Poète Provençal, ce devoit être pour eux un nouveau motif de placer dans leur collection du moins quelque un de ses ouvrages. Cette réflexion jointe au silence de Pétrarque, qui doit être ici d'un grand poids, suffit pour prouver que Laure ne fit jamais de vers. Je crois encore que Jean Nostradamus a tort de lui donner une place dans la prétendue Cour d'amours, qu'il suppose avoir tenu alors ses séances à Avignon; car ces places étoient destinées uniquement à des femmes mariées, & Laure mourut fille, comme je le dirai dans la suite.

Mem. Tome XV.

Eeeee

*Colloq. III. de
contempt. mund.
op. pag. 363.*

*Part. II. Sonnet.
85.*

*Vellut. sopr. la
Canz. Ital.*

*Murat. vii. di
Petr.*

Tassoni. p. 280.

les sentimens les plus vifs, ne cessa jamais de mériter son estime, & ne l'exposa point à rougir ; ainsi Laure conserva son amant sans rien perdre de sa vertu. Cependant cette admirable fille n'étoit pas exemte de défauts, au jugement même de son amant ; Pétrarque lui reproche^a trop de hauteur, & même quelques inégalités, mais de si légers défauts étoient effacez par tant de qualités aimables & solides, qu'ils ne furent pas capables de rebuter Pétrarque, ni de l'empêcher de porter sa constance bien au delà des bornes ordinaires ; car il raconte lui-même qu'après avoir soupiré pour Laure^b pendant les vingt-un ans qu'elle vécut depuis le commencement de leur amour, il en eut encore l'esprit & le cœur uniquement remplis pendant les dix ans qui suivirent sa mort.

On se persuadera facilement qu'une passion si vive occupa Pétrarque tout entier pendant les premières années, & que si pour lors il s'éloigna quelquefois d'Avignon, ce fut seulement pour s'approcher des lieux où Laure faisoit sa résidence^c. Il y a cependant quelques Auteurs qui pensent^d que

^a *Cogita quàm multa propter illam
nulla utilitate perpeffus es ! Cogita
quoties illufus, quoties contemptus,
quoties neglectus fis ! Cogita quot
blanditias in ventum effuderis ! quot
lamenta ! quot lachrymas ! Cogita
illius inter hæc altum sæpe ingratum-
que fupercilium, & fi quid humanius,
quàm id breve, auraque mobilius !*

^b *Tennemi amor, anni vent' uno
ardendo,
Lieto nel fuoco, & nel duol pien di
fpeime ;
Poiche Madonna el mio cor infieme
Satiro al ciel, dieci altri anni pian-
gendo.*

^c Je ne crois pas qu'on puisse en douter après avoir lu les preuves que Vellutello en rapporte dans son *Origine di Madona Laura*, & sur-tout si l'on examine ce que Pétrarque en dit dans les Sonnets 33. 37. 52. & 53. de la seconde partie. Nous sca-

vons de plus que le village où Laure demouroit avec sa famille, étoit auprès de la Sorgue, & voisin de la fontaine de Vaucluse, témoins le Sonnet 40. de la seconde partie, qui commence par ce vers :

*Quella per cui con Sorga ho Cangiat'
arno.*

& cet endroit de la Chanfon 17.^e de la première partie :

*Canzon oltra quell' Alpe
La dovel' cielo e piu sereno & lieto
Mi rivedrai foun' un ruscel corrente
Ove Laura fi fente
D'un fresco & odorifero lauretto
Ivie'l mio cor, & quella che'l m'in-
vola.*

^d Ces Auteurs se fondent sur ces vers de la première stance de l'Ode 16.^e

*Italia mia, benchè'l parlar fia in-
darno,*

*A le piaghe mortali,
Che nel bel corpo tuo fi fpeffe veggio :*

Pétrarque fit un voyage en Italie la même année qu'il devint amoureux de Laure, ou du moins l'année suivante. Selon eux l'arrivée de l'Empereur Louis de Bavière en Italie l'an 1327. ayant fait concevoir de grandes espérances à tous les Bannis de Florence, Pétrarque s'avança jusqu'à Milan pour être à portée de profiter d'une révolution qui paroïssoit prochaine. Mais ce prétendu voyage de Pétrarque n'étant fondé que sur une de ses Odes, qui peut aussi-bien se rapporter à l'arrivée de l'Empereur Charles IV. qu'à celle de Louis de Bavière, le silence profond que notre Poète garde sur ce fait dans tous ses ouvrages, & encore plus la violence d'une passion qui ne faisoit que de s'allumer lorsque Louis de Bavière entra dans la Lombardie, ne permettent pas de croire que Pétrarque songeât alors à quitter un pays dans lequel il étoit retenu par de si forts liens.

Pétrarque passoit donc sa vie à Avignon, partagé entre les soins qu'il rendoit à sa maîtresse, & ses études, dont rien ne fut capable de lui faire interrompre le cours. Il fut même assez heureux pour trouver à Avignon un homme qui voulut bien lui servir de guide dans ces commencemens de sa carrière littéraire; c'étoit Jean de Florence, qui depuis cinquante ans exerçoit auprès des Papes les fonctions d'Ecrivain

*Piacemi al men, che i miei sospir
si en quali
Spera' l' Tevero e l' Arno
El Pò, dove doglioso è grave hor
Seggio, &c.*

On y ajoute ces autres vers de la 15.^e strophe :

*Del Bavarico inganno,
Ch' alzando' l dito con la morte
Scherza.*

Mais Gesvaldo, dans son Commentaire sur cette Ode, folio 160. après avoir prouvé qu'il n'étoit pas vraisemblable que Pétrarque fût venu en Italie l'an 1328. conjecture avec assez de vraisemblance, qu'elle fut composée entre les années 1351. & 1354. pendant le plus grand feu de la guerre qui

s'étoit allumée entre les Vénitiens & les Génois, & dans laquelle les autres Puissances de l'Italie avoient pris parti. Pour désabuser ceux qui mettoient leur confiance dans le secours qu'ils attendoient du côté de l'Allemagne, le Poète leur rappelle le *Bavarico inganno*, parce qu'effectivement, lorsque Louis de Bavière vint en Italie, il fit arrêter quatre des Visconti, qui étoient ses plus grands partisans, & chassa de Pise les fils de Castruccio Castracani, à qui il avoit les plus grandes obligations. Rien n'étoit plus propre à inspirer de la défiance des promesses de Charles IV. que de rappeler le souvenir des manques de foy de son prédécesseur.

E e e e ij

apostolique. Il avoit un sçavoir peu commun pour ces tems-là, & une conversation aimable & séduisante. Jean ayant bien tôt reconnu les grands talens que Pétrarque avoit reçus de la nature, ne cessa de l'exhorter à les cultiver; il l'aida de ses conseils en toute occasion, & lui redonna de la confiance toutes les fois qu'il le vit rebuté par les difficultés. La réputation de Pétrarque augmenta de jour en jour, & dans peu il se vit recherché par toutes les personnes que leur dignité ou que leur amour pour les Lettres rendoient illustres; les étrangers même qui venoient à Avignon, témoignoiient un égal empressement de le voir & de s'entretenir avec lui. Ce fut alors qu'il fit connoissance avec Richard Chancelier du Roy d'Angleterre, envoyé par son maître auprès du Pape Jean XXII. dès le commencement des différends célèbres que ce Prince eut avec Philippe de Valois. Ce Chancelier, qui fut Evêque dans la suite, étoit homme de Lettres, & avoit formé en Angleterre une bibliothèque assez nombreuse.

Favil. l. III. 1.

La réputation de Pétrarque sembloit lui présager une fortune prompte & facile; mais tout occupé des moyens d'accroître & de perfectionner ses connoissances, il négligeoit ou ignoroit même ceux de se procurer des protections utiles & efficaces. Ainsi, quoiqu'il fût entré de bonne heure dans l'état ecclésiastique, & qu'il se fût par-là mis en état d'avoir part aux graces de la Cour où il passoit sa vie, on ne trouve pas cependant qu'il en eût encore rien obtenu, lorsque l'arrivée de Jacques Colonne parut lui présenter une occasion favorable de parvenir à quelque établissement avantageux. Ce Seigneur qui avoit vû Pétrarque à Boulogne dans le cours de ses études en Droit, revint pour lors à Avignon, après avoir été nommé Evêque de Lombez. L'inclination qu'il avoit sentie au premier coup d'œil pour Pétrarque, se ralluma, en sorte qu'aussi-tôt qu'il eut pris quelques informations sur ce qui le concernoit, il travailla à le faire entrer dans sa maison, & il n'eut pas de peine à y réussir.

Comme Pétrarque a été toute sa vie attaché particulièrement aux Colonnes, du moins par le cœur & par la

reconnoissance, & qu'il a toujours regardé ceux qui portoient ce nom illustre, comme ses protecteurs & ses amis, je crois qu'il n'est pas hors de propos de donner ici une légère idée des différens Sujets dont cette Maison étoit alors composée.

*V. Imhoff. Gen.
XX. Fam. Ital.
pag. 218.*

Elle avoit pour chef Estienne Colonne, qu'on nomme ordinairement l'ancien, pour le distinguer de son fils aîné, qui s'appelloit Estienne comme lui. Estienne l'ancien étoit fils de Jean Colonne, frere du Cardinal Pierre, & du fameux Jacques surnommé *Sciarra*. Il joignoit à une supériorité d'esprit très-rare, une fermeté d'ame que les plus grands revers n'étoient pas capables d'abattre. Sous le Pontificat de Boniface VIII. il avoit essuyé la persécution la plus cruelle. Contraint à s'éloigner de sa patrie, il erra long-tems de ville en ville, & de royaume en royaume, ne trouvant nulle part d'asyle où il pût être en sûreté. Dans cet état d'abandon presque universel, son courage ne l'abandonna jamais; souvent sans se faire connoître, il combattit sous les Enseignes de ses amis, & la victoire se déclara presque toujours en faveur du parti qu'il protégeoit. Généreux & grand au milieu même de ses malheurs, il sut par-tout se faire aimer du peuple, & respecter de la Noblesse. Les menaces du Pape ayant forcé le Roy de Sicile à le faire sortir de ses Etats, on eût dit à la manière dont Colonne exécuta cet ordre, que l'Isle perdoit son Souverain, & que le Roy étoit condamné à y passer ses jours en exil. Peu auparavant, il avoit couru un grand risque dans la ville d'Arles, où par malheur il étoit tombé entre les mains de gens chargez de s'assurer de lui: ces satellites lui demandèrent son nom, il ne leur répondit autre chose, sinon qu'il étoit Citoyen Romain; mais sa bonne mine & l'air de majesté répandu sur toute sa personne, firent sur ces malheureux le même effet que la vûe de Marius caché dans les marais de Minturne, avoit fait sur les satellites de Sylla; on le laissa aller en liberté. La mort de Boniface VIII. mit fin aux malheurs d'Estienne Colonne, il rentra, ainsi que sa famille, dans ses biens & dans ses dignités. La charge de Sénateur de Rome lui fut rendue.,

*Petr. Fam. lib.
II. 3.*

Le e e e iij,

Petr. Fam. lib.
VIII. 1.

Conf. Inhoff.
Gen. XX. Fam.
Ital. p. 218.

Vit. Pap. Aven.
pag. 168. edit.
Babuz.

Petr. Fam. lib.
II. 13. 15.

Id. Famil. lib.
VI. 3.

Ibid. l. IV. 6.

Ibid. l. IV. 9.

& si d'un côté il eut le malheur de voir mourir sa femme & ses cinq freres, il eut de l'autre la consolation de se voir pere de sept fils, tous gens de mérite, & de six filles. L'aîné de ses fils, nommé Estienne le jeune, & Henri l'un des puînez, avoient suivi le parti des armes, & s'y étoient extrêmement distingués. Pierre fut Chanoine de Saint Jean de Latran, Jordan Evêque de Sutri, & Agapit Evêque de Lune. Le Pape Jean XXII. avoit fait Jean Colonne Cardinal Diacre du titre de Saint-Ange, le 18. Décembre 1326. & environ deux ans après il avoit nommé Jacques Colonne à l'Evêché de Lombez. Des six filles d'Estienne Colonne, Pétrarque n'en nomme que deux; l'aînée appelée Agnès, avoit épousé Orso Comte d'Anguillara, à qui son beau-pere remit la charge de Sénateur de Rome. Nous sçavons qu'une autre se nommoit Jeanne, & qu'elle étoit établie à Rome. Pour les quatre dernières, on ignore également leur nom & leur état.

Les fils d'Estienne Colonne auxquels Pétrarque s'attacha en particulier, furent le Cardinal de S.^t Ange & l'Evêque de Lombez. Le premier, qui faisoit sa résidence à la Cour du Pape à Avignon, étoit homme d'esprit, exercé dans les affaires, & amateur des Lettres, qu'il cultivoit autant que ses autres occupations pouvoient le lui permettre. Pétrarque dit qu'il avoit sur-tout bien étudié l'Histoire moderne. Pour l'Evêque de Lombez, il s'étoit presque entièrement livré à l'étude; il avoit appris le Droit à Boulogne, les Belles-Lettres faisoient ses délices; il s'amusoit aussi de la Poësie, & nous avons encore quelques-uns des vers Italiens qu'il avoit adressés à Pétrarque. Mais il avoit sur-tout cultivé les connoissances convenables à son état, il aimoit à lire les Ecrits des Peres, & parmi eux il donnoit la préférence à S.^t Jérôme, comme Pétrarque la donnoit à S.^t Augustin. La maison de ces deux Prélatz étoit d'autant plus conforme au goût & à la situation de Pétrarque, que dans le nombre de ceux qui la composoient, on comptoit plusieurs gens de lettres. Notre Poëte qui aux talens de l'esprit joignoit toutes les qualités qui font l'honnête homme, eut bien tôt acquis la confiance de tous

les freres Colannes, & il vécut avec eux, moins comme avec ses maîtres, que comme avec ses amis. Un trait qui marque la considération singulière qu'on avoit pour lui dans cette maison, mérite de trouver ici sa place. Un jour le Cardinal Jean Colonne voulant découvrir la vérité de quelque chose qui s'étoit passé chez lui, fit assembler tous ceux qui y demeuroient, & il exigea que chacun d'eux fît serment sur le livre des Évangiles de dire la vérité. Tout le monde se soumit à la loy, & Agapit Evêque de Lune, frere du Cardinal, n'en fut pas lui-même dispensé; mais lorsque Pétrarque s'avança pour prêter serment à son tour, le Cardinal ferma le livre, & lui dit que sa parole d'honneur lui suffisoit.

*Petr. Famil.
lib. V. 2.*

Pétrarque avoit déjà passé quelque tems dans une maison qui devoit lui plaire par tant d'endroits, lorsque l'Evêque de Lombes l'invita à venir avec lui en Gascogne, où il alloit prendre possession de son Evêché. Son attachement pour ce Prélat, & le désir d'acquérir de nouvelles connoissances en voyageant, lui firent accepter cette proposition avec joye. Il partit d'Avignon vers la fin du printems 1330. c'est-à-dire, quatre ans après son retour de Boulogne. Il vit en passant Toulouse & les bords de la Garonne. Il visita les Monts Pyrénées, & passa l'été tout entier en Gascogne. De tous les voyages que Pétrarque fit en sa vie, il n'y en a point dont il paroisse avoir été plus content que de celui-ci, & nous voyons qu'il s'est rappelé souvent avec plaisir, le souvenir des agréables momens qu'il avoit passés à Lombes.

Famil. lib. X. 2.

*Ibid. & de orig.
& vit. S.*

Mais les attentions de l'Evêque ne furent pas la seule chose qui rendit ce séjour si aimable pour notre Poëte, on peut encore y joindre la douceur de l'entretien de deux jeunes gens pleins d'esprit & de mérite, attachez comme lui à la maison Colonne, & avec lesquels il se lia d'une amitié qui dura jusqu'à leur mort. Le premier de ces deux amis, que Pétrarque nomme toujours *Latius*, étoit né à Rome d'une famille noble; il avoit pris le parti des Empereurs, & c'étoit sans doute par cette raison qu'il demeuroit dans la maison des Colannes, qui avoient toujours été Chefs des Gibelins dans l'Etat

Famil. lib. X. 4.

Ecclésiastique. *Lælius* joignoit à des talens naturels beaucoup de connoissances acquises, & encore plus de probité; il étoit aimé & considéré de toute la maison Colonne, Estienne l'ancien le regardoit comme un de ses enfans, ses fils le chérissoient comme un de leurs freres, & Jean Colonne petit-fils d'Estienne, le respectoit comme un second pere, vraisemblablement parce qu'il avoit eu soin de son éducation.

Fam. l. XI. 121

Enfin, le Cardinal de Porto & le Pape Clément VI. l'honorèrent de leur bienveillance & de leur estime. Il étoit un peu plus âgé que Pétrarque, & son attachement pour les Colonnes fut cause qu'il passa sa vie à Avignon. L'autre ami de Pétrarque, à qui il donne le nom de *Socrate*, n'étoit pas Italien de naissance, mais il l'étoit devenu d'inclination, & il passa sa vie dans la maison des Colonnes à la Cour des Papes.

*Ibid. l. XI. 13.
& Senil. l. I. 2.*

*Beccadell. vit.
Petr. ap. Tomaf.
pag. 230.*

Quelques Auteurs disent que l'Evêque de Lombes voulant donner à Pétrarque, tandis qu'il étoit dans son Evêché, des marques sensibles de son amitié, le nomma à un des Canonicats de sa Cathédrale; mais Pétrarque n'en parle point, quoiqu'il témoigne en mille endroits sa reconnoissance pour les bontés dont Jacques Colonne l'avoit honoré; & parmi ceux qui ont écrit la vie de Pétrarque, les plus anciens n'ont fait aucune mention de ce Canonicate.

A la fin de l'été 1330. Pétrarque revint à Avignon chez le Cardinal Jean Colonne, où il reprit ses occupations ordinaires. Il paroît par une de ses lettres, qu'il donnoit des leçons à Agapit Colonne le jeune, neveu du Cardinal, & qui dans la suite devint Cardinal lui-même. C'est à peu-près dans le même tems qu'il fit connoissance avec *Sennuccio di Seno del Bene* Florentin, Secrétaire d'Estienne Colonne le jeune, homme de Lettres & Poète Toscan; nous avons quelques-uns des Sonnets que Pétrarque lui a adressez, & celui qu'il composa sur sa mort. Peut-être est-ce à leur émulation réciproque que nous devons en partie les Poësies Toscanes de Pétrarque, car *Sennuccio* faisoit aussi des vers galans*; mais

*Part. I. Sonm.
84. 88. 89.
Part. II. Sonm.
139.*

* Nous avons quelques Poësies de *Sennuccio del Bene*, à la fin de l'édition de la *Bellamano* de Conti, publiées à Paris par Jacques Corbinelli en il paroît

il paroît qu'il étoit devenu galant & s'étoit appliqué à la Poësie dans un âge un peu avancé, au lieu que Pétrarque amoureux & Poëte dès sa jeunesse, a mieux réüssi que *Sennuccio*.

Tandis que Pétrarque étoit auprès du Cardinal Colonne, ce Seigneur eut envie d'aller visiter la Sainte Baume; c'est une sorte de pèlerinage que les étrangers qui vont en Provence ne manquent guères de faire depuis environ cinq siècles. Pétrarque suivit le Cardinal dans ce voyage; & quand il fut au lieu que le vulgaire prétend avoir été consacré par la longue pénitence de la Magdeleine, il composa en l'honneur de cette Sainte un petit Poëme Latin qui ne comprend que trente-six vers hexamètres. Quoique ce Poëme ne soit ni fort bon ni fort poétique, le Cardinal de Cabassole le demanda quarante ans après à Pétrarque, dont la déférence aux desirs de ce Cardinal est cause qu'il est parvenu jusqu'à nous. On le trouve à la fin de la lettre que Pétrarque écrivit au Cardinal de Cabassole en lui envoyant ses vers. *Scil. l. xiv. 17.*

De si courts voyages ne suffisoient pas pour satisfaire la curiosité de Pétrarque, la vie tranquille & douce dont il jouissoit dans la maison Colonne, la proximité d'une maîtresse qu'il aimoit même passionnément, ne furent pas capables de le retenir plus long-tems à Avignon; le seul desir de s'instruire en parcourant différens pays, lui fit entreprendre un voyage à Paris & dans les Pays-Bas, l'an 1333^a. *De orig. & vit. S. Scil. lib. x. 1.*

Pétrarque compare la disposition d'esprit où il étoit quand il arriva à Paris, avec celle où fut Apulée lorsqu'il entra pour la première fois à Hypate dans la Thessalie. Quoique pour lors la ville de Paris n'approchât pas de l'état florissant où nous la voyons aujourd'hui, elle offrit pourtant à Pétrarque *Fam. lib. i. 3a*

1595. & dans celle de Florence avec les notes de l'Abbé Salvini, en 1715. in-douze, pag. 115. jusqu'à 125.

* après le voyage de Lombes. * *Quarto item anno * juvenili ardore, videndique cupidine Parisiorum urbem petii.* Ce qu'il faut entendre de la quatrième année commençante, car Pétrarque dans une lettre à Jacques

Colonne, dit expressément que lorsqu'il revint d'Allemagne, c'étoit le quatrième été depuis celui qu'il passa en Gascogne, & qu'il avoit trois ans de plus que quand il revint de Lombes: *ab ea peregrinatione, quarta nunc æstas agitur, triennio senior factus sum.*

. *Mem. Tome XV.*

Fffff

de quoi le dédommager des fatigues de son voyage; il la vit en homme avide de tout connoître & de s'instruire de tout, quelquefois même les journées ne suffisoient pas à ses recherches, & il y employoit une partie de la nuit. Enfin il fut *Deuig. & vii. 5.* très-content de ce premier séjour, & il n'a pu s'empêcher de témoigner la douleur qu'il ressentit quelques années après, lorsqu'étant revenu en France sur la fin de la prison du Roy Jean, il fut témoin du changement que les guerres avoient fait dans la capitale.

Au sortir de Paris Pétrarque prit la route de Flandres, & s'avança jusque sur les bords de la Manche. C'est de-là qu'il *Fam. l. III. 1.* écrivoit à son ami Thomas Caloria, que toutes ses recherches pour apprendre la véritable situation de l'Isle de Thulé avoient été inutiles, qu'elle étoit encore moins connue par les Modernes que par les Anciens, & que les habitans des Pays-Bas n'en sçavoient rien de plus que les Italiens. Il ne fit que parcourir assez rapidement la Flandre, aussi la seule ville *Ibid. lib. 1. 3.* dont il fasse mention en particulier, c'est Gand qui en étoit la capitale. Il vit ensuite le Haynaut & le Brabant, d'où il se rendit à Liège, & de-là à Aix-la-Chapelle où il s'arrêta quelques jours. Cette ville que Charlemagne avoit choisie pour y établir le siège de son Empire, lui parut digne de son attention; il y admira sur-tout la magnifique Eglise que ce Prince y avoit fait bâtir, & où l'on voit son mausolée.

Ibid. epist. 4. D'Aix-la-Chapelle Pétrarque vint à Cologne; sa réputation l'avoit devancé, & il fut agréablement surpris en arrivant, de rencontrer des amis qu'il n'avoit jamais vûs. Le jour de son arrivée étoit la veille de la Saint Jean, & à peine avoit-il mis pied à terre qu'on le conduisit de son logis sur les bords du Rhin, pour lui faire voir un spectacle singulier qui tous les ans se renouvelloit à pareil jour dans ce même lieu. On le plaça dans un endroit élevé, d'où il pouvoit facilement découvrir tout ce qui se passoit le long du fleuve, & il vit d'abord une foule de monde qui le surprit d'autant plus, qu'on n'y remarquoit ni tumulte ni confusion. Le Rhin étoit bordé par un nombre prodigieux de femmes toutes plus belles

les unes que les autres; Pétrarque même avoue que s'il n'avoit pas eu le cœur déjà prévenu d'une autre passion, il n'auroit pu se défendre de leurs charmes. Ces femmes couronnées de fleurs, les manches retroussées jusqu'au coude, alloient d'un air gai & content se laver les mains & les bras dans l'eau du Rhin, en prononçant quelques mots en leur Langue, que Pétrarque n'entendoit pas. Il voulut sçavoir la cause de ce concours, & ce que signifioit la cérémonie dont il étoit spectateur. On lui dit que suivant une opinion répandue dans tout le peuple, principalement parmi les femmes, cette ablution étoit nécessaire pour emporter tous les maux & toutes les calamités de l'année; que dès qu'elle étoit faite, on croyoit n'avoir point de malheur à craindre jusqu'à l'année suivante, où l'on ne manquoit pas de revenir à pareil jour recommencer la même cérémonie: « Les peuples qui habitent les bords du Rhin sont bienheureux, répondit Pétrarque en souïrant, de ce que leur fleuve entraîne avec lui toutes leurs misères, le Pô & le Tybre n'ont pas la vertu de nous défaire ainsi des nôtres. Vous embarquez vos malheurs sur le Rhin, qui les porte chez les Anglois; avec quel plaisir ne ferions-nous pas un semblable présent aux Africains & aux Esclavons? mais malheureusement pour nous nos fleuves sont moins rapides que les vôtres. »

Pétrarque, dans les cinq ou six jours qu'il passa encore à Cologne, visita l'Eglise Métropolitaine, qui n'étoit pas entièrement achevée, & où l'on croyoit pieusement posséder les corps des trois Mages qui vinrent adorer Jesus-Christ naissant; il voulut voir aussi le lieu où reposent les reliques de Sainte Ursule & de ses compagnes, enfin le Capitole & tout ce que cette ville pouvoit offrir de remarquable à un voyageur curieux & sçavant. Il en partit * le dernier de Juin, & bien tôt il fut si incommodé de la chaleur & de la poussière, qu'il souhaita plusieurs fois ces neiges des Alpes & ces glaces du Rhin dont Virgile a fait mention dans une de ses Églogues.

Virg. Eclog. x.
vers. 47.

* La date de la lettre est *ad secundas Kalendas Julias*, mais c'est une faute | visible, & il faut lire *A. D. secundum Kalendas Julias*, pour *pridie Kalendas*.

Il traversa la forêt des Ardennes sans escorte & sans accident, quoique la guerre rendit ce passage fort dangereux, & après une marche assez fatigante, il arriva à Lyon, où il apprit par un domestique du Cardinal Colonne, que l'Evêque de Lombez, auprès duquel il se hâtoit de se rendre, étoit déjà parti pour Rome; cette nouvelle l'affligea, & il écrivit le même jour au Cardinal une longue lettre, dans laquelle après lui avoir rendu compte d'une partie de son voyage, il se plaint vivement du départ précipité de l'Evêque de Lombez, qui lui avoit promis d'attendre son retour, & de lui permettre de le suivre lorsqu'il iroit en Italie. Il renouvela les mêmes

Fam. L. I. 5.

Ibid. L. II. 97

plaintes dans une lettre qu'il adressa le lendemain à l'Evêque de Lombez lui-même: ensuite, après avoir séjourné quelque tems à Lyon, pour se remettre des fatigues du voyage, & pour laisser passer les grandes chaleurs, il retourna à Avignon. L'Evêque de Lombez qui n'avoit pas vû Pétrarque depuis quatre ans, ne cessoit de l'inviter par ses lettres à venir le joindre à Rome, & comme apparemment notre Poète avoit compté son attachement pour Laure au nombre des raisons qui l'empêchoient de venir si promptement, le Prélat jouant sur le mot, répondit à Pétrarque que sa Laure vivante étoit une fiction de Poète, aussi-bien que son amour & ses soupirs, & qu'il n'avoit d'autre Laure en tête que le Laurier poétique *. Mais Pétrarque se défend de cette plaisanterie, en prenant l'Evêque à témoin des peines & des soucis que sa passion lui a causez, passion qui n'auroit pu se soutenir si longtems si ce n'eût été qu'une fiction. Il ajoute ensuite que la vraie cause de son retardement, c'est qu'il n'est pas son maître, car, dit-il, vous m'avez donné à un autre quoique je me fusse donné à vous, si cependant je dois appeller un autre un frere avec qui vous vivez dans une union si étroite; ainsi ne

* L'Evêque de Lombez plaisantoit sur le mot *Laurea*, & sa plaisanterie ne peut être bien rendue en françois. La voici en latin, telle que Pétrarque la rapporte: *Rem autem veram in animo Lauream, nisi illam Poëti-*

cam, ad quam aspirare me longum & indefessum studium testatur; de hac autem spirante Lauream, cujus forma captus videor, manufacta esse, & omnia ficta carmina, falsa suspiria.

m'imputez rien, & s'il y a de la faute de quelqu'un, ne vous en prenez qu'à vous-même ou à voire frere. On voit par-là que le Cardinal Colonne avoit peine à consentir que Pétrarque s'éloignât de lui; mais enfin ne pouvant résister aux instances de l'Evêque de Lombez qui le redemandoit, & à la forte envie que Pétrarque témoignoit de voir Rome, il lui permit de partir dans le mois de Décembre 1334*.

* Je m'éloigne ici du sentiment de *Gesvaldo*, le seul des Ecrivains de la vie de Pétrarque, qui ait entrepris de déterminer précisément l'année de son premier voyage à Rome. Il le place en 1337. fondé sur un endroit de la lettre de Pétrarque à Guy de Settimo (*Senil. x. 2.*) où on lit ces mots: *à prima Gallicana peregrinatione reversus, quarto itidem post anno primum Romam adii*; & en effet, si l'on prenoit ces termes à la rigueur, Pétrarque étant retourné de son voyage de Paris à la fin de l'été 1333. a dû entreprendre le voyage de Rome en 1337. mais d'un autre côté il paroît par la lettre que Pétrarque écrivit de Capranica au Cardinal Colonne, qu'alors la question sur la vision béatifique n'avoit pas encore été terminée par un jugement du Saint Siège, puisqu'il se contente de dire: *Sententia multorum saniori judicio victa*, ce qui marque seulement que le plus grand nombre s'étoit déclaré contre ceux qui soutenoient que les âmes des Bienheureux ne jouiroient de la vision béatifique qu'après le jugement dernier. Or la Bulle de Benoît XII. par laquelle il proscrivit ce sentiment comme hérétique, fut publiée le 29. Janvier 1336. ainsi qu'on le voit dans *Ordéric Raynaud (Tom. XVI. ad an. 1336. n. 2. 273.)* Le voyage de Pétrarque à Rome est donc antérieur à l'année 1337. De plus, Pétrarque dans une Epître en vers écrite de Vaucluse à l'Evêque de Lombez (*l. l. 6.*) dit que sa passion pour Laure duroit depuis dix

ans; que ses voyages en France & en Italie n'avoient pu l'en guérir, & qu'il y avoit alors un an qu'il s'étoit retiré à Vaucluse. Mais c'est en 1327. que Pétrarque devint amoureux de Laure, d'où il suit que l'Epître en question a été écrite pour le plus tard en 1337. Le voyage de Pétrarque à Rome est donc antérieur à cette même année, & il est même nécessaire de reconnoître qu'il a précédé l'an 1336, puisque Pétrarque ne s'établit à Vaucluse que quelque tems après son retour de Rome, & qu'en 1337. il comptoit un an depuis qu'il avoit fait ce nouvel établissement. Concluons enfin, ou que la lettre de Pétrarque adressée à Guy de Settimo n'a pas été fidèlement copiée, comme il est arrivé à la plupart des lettres de notre Poète, ou que lui-même en l'écrivant, ne s'est pas bien rappelé la date de son voyage, mais qu'il a été frappé de la singularité qu'il trouvoit à ce partage de sa vie de quatre en quatre ans. On ne peut même douter que Pétrarque n'ait sacrifié l'exactitude à cette idée bizarre, puisqu'on le voit dans la même lettre assurer qu'il étoit retourné à Naples quatre ans après le premier voyage qu'il y fit sous le Roy Robert, quoiqu'il soit certain qu'il n'alla à Naples pour la première fois qu'à la fin de Mai ou au commencement d'Avril 1341. & qu'il y retourna à la fin de l'été ou au commencement de l'automne de l'an 1343. ce qui ne fait pas deux ans & demi d'intervalle entre les deux voyages.

F f f f iij .

Il n'étoit pas aisé d'arriver à Rome sans accident, tous les environs étoient en armes; les démêlez des Papes avec les Empereurs, & la translation du Saint Siège à Avignon, avoient enhardi les Seigneurs les plus accréditez à s'emparer, les uns sous le titre de Vicaires apostoliques, & les autres sous celui de Vicaires Impériaux, de la plupart des villes de l'Etat Ecclésiastique: c'étoient autant de petits Tyrans qui faisoient des courses continuelles sur les terres les uns des autres, & dans le tems du départ de Pétrarque, la guerre étoit allumée plus que jamais entre le parti des Colonnes & celui des Ursins. Comme ces derniers tenoient alors la campagne, Pétrarque attaché aux Colonnes, ne pouvoit sans un péril évident entreprendre de se rendre à Rome en droiture & sans escorte. Il s'arrêta donc à deux milles de Sutri au château de *Capranica*, où il fut reçu avec beaucoup d'amitié par Orso Comte d'Anguillara, & par Agnès Colonne sa femme, sœur du Cardinal Jean Colonne & de l'Evêque de Lombez. Il attendit dans ce château des nouvelles de l'Evêque, à qui il donna avis de son arrivée. Les partis ennemis qui couroient la campagne, le tinrent là comme assiégé pendant près d'un mois; mais enfin l'Evêque vint le joindre le 26. Janvier avec Estienne Colonne le jeune son frere aîné, & encouragez par une escorte de cent chevaux seulement, ils passèrent à travers les partis des Ursins, qui en avoient au moins cinq cens. Pétrarque fut donc conduit à Rome en sûreté, & jamais joye ne fut pareille à la sienne, quand il entra dans la Capitale du Monde chrétien. Comme cette ville présente à chaque pas des objets dignes de l'attention d'un homme de Lettres & d'un Curieux, Pétrarque y trouva de quoi satisfaire l'ardent desir qu'il avoit de s'instruire. Rien n'échappa à ses recherches; les édifices anciens & modernes, les monumens de la gloire des anciens Romains & ceux de la piété des premiers fidèles, les lieux illustrez par quelque une des actions dont l'Histoire profane nous a conservé le souvenir, ceux que la prédication de l'Evangile ou le sang des Martyrs avoient consacrés, devinrent tour à tour l'objet d'une curiosité d'autant plus louable, que dans le tems où Pétrarque les

Fam. l. I. 12.

Ibid. epist. 13.

Ibid. epist. 14.
15.

Fam. l. VI. 2.

recherchoit avec tant d'ardeur & les examinoit avec tant de soin , peu de gens s'appliquoient à les connoître , & personne ne travailloit à les rendre utiles pour le progrès des connoissances ecclésiastiques ou profanes ; ainsi nous pouvons en quelque façon fixer l'époque de l'étude de l'antiquité au premier voyage que Pétrarque fit à Rome. Le tems qu'il n'employoit pas à cette étude , il le passoit dans la maison des Colonnes , où il recevoit sans cesse de nouvelles marques d'amitié & de bonté de la part de l'Evêque de Lombez , de son frere aîné , & de leur pere Estienne Colonne l'ancien , dont la vûe retraçoit dans l'esprit de Pétrarque une image de ces anciens Romains que l'Histoire nous peint avec des traits si admirables. *De orig. & vû. S.*

On ne sçait pas au juste combien Pétrarque passa de tems à Rome , mais il paroît par une de ses lettres , qu'il étoit de retour à Avignon au commencement de 1336 *. puisqu'il *Fam. l. IV. 1.* entreprit alors de visiter une des curiosités naturelles du Comtat , qu'il avoit jusque-là négligé de voir ; c'est le Mont Ventoux , l'une des plus hautes montagnes de toute l'Europe , & qui se trouvant placée dans un pays dont les autres montagnes ne sont pas à beaucoup près si élevées , donne à ceux qui arrivent jusqu'à son sommet , le spectacle d'une vûe bien plus étendue qu'on ne peut l'avoir sur aucun endroit des Alpes ou des Pyrénées. Dès que Pétrarque eut formé ce projet , il chercha des compagnons de voyage ; mais ses amis moins curieux que lui , s'excusèrent sous différens prétextes , & il ne trouva que son frere Gérard qui s'offrit à être de la partie. Ils se mirent donc en chemin , accompagnés de deux domestiques seulement , & ils vinrent le premier jour coucher à Malaucene petite ville du Comtat située au pied du Mont Ventoux du côté du nord. Ils partirent de Malaucene le lendemain à la pointe du jour , & parvinrent avec beaucoup

* *Dicebam enim ad me ipsum, hodie decimus annus completur, ex quo puerilibus studiis completis, Bonna excessisti.* Pétrarque, comme nous l'avons vû , revint de Boulogne à Avignon l'an 1326. son voyage au Mont Ventoux doit donc être de l'an 1336.

de peine & de fatigue au sommet de la montagne, après avoir été obligé de faire une partie du chemin à pied. Là Pétrarque promenant ses regards avides de tous les côtés, voyoit à l'orient les Alpes qui séparent la France de l'Italie, au midi la Mer Méditerranée, au nord les montagnes de Vosge, qui font partie de l'ancienne province Lyonnoise; mais lorsque se tournant vers l'occident il ne découvrit point les Pyrénées, quoiqu'aucune montagne ne dût lui en dérober la vue, il ne put s'empêcher de se plaindre de ce que la Nature n'avoit pas accordé aux hommes des yeux plus perçans, & dont l'action s'étendît à une plus grande distance. Je n'entrerai point ici dans le détail des différentes pensées dont Pétrarque eut l'esprit occupé pendant ce voyage, on les trouvera dans sa lettre au Cardinal Colonne à qui il en rendit compte; mais il ne lui dit point que deslors il méditoit sa retraite à Vaucluse, où en effet il s'établit immédiatement après.

Les Muses ont toujours aimé la solitude & le repos: Avignon où Pétrarque avoit passé dix années, étoit devenu, comme toutes les villes où il y a une Cour, un lieu d'agitation & de mouvement; malgré cela, l'espérance d'obtenir quelque bénéfice qui lui procurât de l'aisance & de quoi satisfaire ses goûts, avoit jusqu'alors retenu Pétrarque à Avignon; mais son mérite parloit en vain pour lui, & la protection déclarée dont la maison Colonne l'honoroit, étoit plutôt un obstacle qu'un moyen pour arriver aux graces. En effet, les Papes dans ces tems de troubles, forcez en quelque façon d'élever les Colonnes aux plus grandes dignités par considération, & pour leur naissance, & pour le crédit qu'ils avoient dans l'Etat Ecclésiastique, évitoient sagement de faire du bien à leurs créatures, de peur d'augmenter la puissance d'une Maison qui avoit toujours été à la tête du parti Gibelin. Pétrarque n'ignoroit pas que la Fortune réserve ordinairement ses faveurs à ceux qui sont uniquement occupez à les rechercher, & il sentoît que son attachement à l'étude ne lui permettroit jamais d'employer même une partie de son tems à faire sa cour. Mais selon les apparences, il s'étoit flaté que l'amitié de ses protecteurs

protecteurs ne lui seroit pas infructueuse; ainsi quoiqu'il parle de sa retraite à Vacluse uniquement comme d'un sacrifice qu'il avoit fait de sa fortune à l'amour des Lettres, il est assez vraisemblable que le mécontentement y eut beaucoup de part. Et le moyen de penser autrement, quand on considère que depuis qu'il eut cessé de faire son séjour à Avignon, il déclama continuellement contre cette ville, qu'il ne lui donna plus d'autre nom que celui de la Babylone d'occident, & qu'il étendit sa mauvaise humeur jusque sur la Cour de Rome qui y résidoit alors, sans épargner même les Souverains Pontifes?

Pétrarque avoit véritablement de la religion, & aimoit sincèrement sa patrie; le séjour des Papes à Avignon lui paroissoit funeste à l'une & à l'autre. Le goût qu'il avoit pris pour la gloire du nom Romain, en lisant Tite-Live & Cicéron, s'étoit tellement fortifié pendant son séjour à Rome, qu'il étoit devenu une espece de fanatisme. Cette ville lui avoit paru la seule qui fût digne d'être la maîtresse du Monde, & il croyoit qu'elle le redeviendroit aisément, si le Chef de la Religion & le Chef de l'Empire s'y réunissoient. Cette vûe le rendoit encore plus sensible à tous les maux de l'Eglise & de l'Etat: d'un côté il voyoit que le Clergé vivoit dans le désordre, & que la corruption commençoit à se glisser même dans la discipline ecclésiastique; de l'autre il considéroit les malheurs de l'Italie en proie à une infinité de petits tyrans, & déchirée par les fureurs des Guelfes & des Gibelins. Tous ces objets l'affectoient si vivement, qu'on ne doit pas être surpris qu'il ait quelquefois peint avec trop d'amertume les désordres dont il étoit témoin. Si l'on ajoute à toutes ces raisons que Pétrarque étoit né d'un pere attaché à la faction des Blancs, & banni de son pays par les Noirs appuyez de l'autorité pontificale, on sera moins surpris de l'entendre déclamer si souvent contre la translation du Saint Siége à Avignon, & de lui voir donner des noms odieux à la Cour de Rome, dont il croyoit avoir lieu de se plaindre en particulier. Si toutes ces circonstances avoient été bien pesées, peut-être les ennemis de cette Cour auroient moins fait valoir les

Mem. Tome XV.

Ggggg

déclamations de Pétrarque, & ils n'en seroient pas venus jusqu'à lui. donner le titre odieux d'un des précurseurs de la prétendue réformation, à moins qu'ils ne voulussent mettre dans le même rang tous les Ecrivains engagez dans le parti des Gibelins.

Hier. Squarz.
vii. Petr.

Un Auteur Italien du x^v.^e siècle (Squarzafighi) a eu l'impudence d'ajouter une calomnie des plus atroces contre la personne du Pape Benoît XII. aux déclamations de Pétrarque contre le Clergé. Suivant cet Auteur, le Pape étant devenu amoureux de la sœur de Pétrarque, n'oublia rien pour engager son frere à favoriser sa passion, & lui offrit même un Chapeau de Cardinal. Pétrarque ayant, dit-il, rejeté cette proposition avec horreur, Benoît s'adressa à Gérard son cadet, qui donna dans le piège; mais ensuite le Pape ne se mit pas en peine de tenir ce qu'il lui avoit promis. Pétrarque, ajoute cet Ecrivain, touché du deshonneur de sa famille, abandonna le Comtat & se retira en Italie, & son frere Gérard, après que sa sœur eut été mariée, alla dans une Chartreuse pleurer le reste de ses jours un crime auquel il avoit eu la foiblesse de se prêter.

Baluz. not. ad
vii. Pap. Aven.
pag. 825.

M. Baluze a déjà solidement réfuté cette calomnie, en faisant voir par le témoignage de tous les Auteurs contemporains, que le Pape Benoît XII. a toujours mené une vie très-exemplaire avant & après son élection à la Papauté, jusque-là qu'on lui a même attribué des miracles après sa mort. Mais pour prouver que tout le récit de Squarzafighi n'a pas le moindre fondement, il suffit de se rappeler ce que j'ai dit plus haut pour prouver que Pétrarque n'avoit jamais eu de sœur. D'ailleurs, il est faux que Pétrarque ait quitté le Comtat pour s'éloigner du Pape Benoît XII. & on peut assurer au contraire qu'il n'y a jamais fait un si long séjour de suite que pendant le Pontificat de ce Pape. Benoît fut élu le 20. Décembre 1334. & mourut le 25. Avril 1342. Dans le tems de son élection, Pétrarque étoit en chemin pour Rome; il revint dans le Comtat environ un an après. S'il retourna en Italie au commencement de 1341. le seul motif de son voyage fut la Couronne poétique qu'il devoit recevoir au Capitole, & il

avoit repassé les Alpes avant que Benoît fût mort. Il est donc certain que des sept ans & quelques mois que dura ce Pontificat, Pétrarque en a passé plus de cinq dans le Comtat; & en effet, il étoit si éloigné d'être irrité contre Benoît XII. qu'il lui a adressé deux Épîtres dont je parlerai bien tôt, & qui sont remplies de sentimens de respect & d'affection. *Epist. l. v. r. 3.*

Pétrarque se retira donc à Vaucluse uniquement parce qu'il étoit dégoûté de la Cour, & qu'il vouloit se livrer à l'étude sans distraction. A ces deux motifs il en ajoûte un troisième dans quelques-unes de ses lettres; c'est, dit-il, qu'il cherchoit à se délivrer de la passion qui le maîtrisoit depuis plusieurs années. Mais le desir de rompre sa chaîne ne devoit pas être bien fort dans un amant qui se rapprochoit de sa maîtresse; aussi lui fit-il sa cour très-assiduement tant qu'il habita sur les rives de la Sorgue, comme il le dit lui-même en différens endroits de ses Poésies Italiennes. *Epist. lib. 1. 6, & fam. l. viii. 3. Vide part. III. Son. 33. 37. 52. 53. &c.*

Malgré toutes les distractions que l'amour donnoit à Pétrarque, il est cependant très-certain que jamais il n'a employé de tems plus utilement pour ses études, que celui qu'il passa à Vaucluse; il y fit transporter d'Avignon tous les livres qu'il avoit ramassés dans ses voyages, pendant qu'il sollicitoit ses amis par des lettres pressantes, de ne rien négliger pour contribuer à l'augmentation de sa bibliothèque. C'est aux dix années que Pétrarque a passées dans cette retraite à différentes fois, que nous devons la plus grande partie des ouvrages qu'il nous a laissés; tels sont entr'autres les deux livres de la vie solitaire, son ouvrage sur l'emploi que les Religieux doivent faire de leur loisir, ses Bucoliques composées à l'imitation de Virgile, & divisées en douze Églogues, un très-grand nombre de lettres, & la plus grande partie de ses Poésies Toscanes. Enfin ce fut à Vaucluse que se promenant seul un Vendredi-Saint, il forma le dessein de composer un Poème épique à la louange de Scipion l'Africain, celui de tous les Anciens dont il admiroit le plus les vertus, & qu'il avoit choisi pour son héros. Il donna à ce Poème le nom d'*Africa*, parce qu'il se proposoit d'y raconter les victoires des Romains *Famil. l. viii. 4. Petr. de orig. & vit. & fam. lib. viii. 3.*

G g g g ij

sur les Carthaginois , dont les principales furent celles où Scipion vainquit Asdrubal, Syphax & Annibal. Si Pétrarque avoit eu connoissance du Poëme que *Silius Italicus* nous a laissé sur la seconde Guerre Punique, il y a apparence qu'il ne se seroit pas donné la peine d'en composer un nouveau sur le même sujet. Je crois même que si *Silius* & Pétrarque avoient mieux connu la nature du Poëme épique, ils auroient senti qu'un pareil ouvrage étoit au-dessus de leurs forces, ou que du moins ils auroient tenté d'imiter l'élévation & la variété qui nous enchantent dans Homère & dans Virgile ; mais au lieu du merveilleux qui regne dans les ouvrages du Poëte Grec & du Poëte Latin, on ne trouve dans la Guerre Punique de *Silius* & dans l'Afrique de Pétrarque qu'un long tissu d'événemens historiques, dont la narration languissante ne diffère de l'histoire la plus simple que parce qu'elle est écrite en vers. Cependant l'Afrique de Pétrarque est celui de tous ses ouvrages qu'il a le plus travaillé, c'étoit par ce Poëme qu'il prétendoit établir sa réputation, & mériter les applaudissemens de la postérité la plus reculée ; car à l'égard de ses vers Italiens, il les regardoit comme de pures bagatelles, dignes tout au plus d'occuper quelques instans de son loisir, & dont la réussite seroit bornée au tems qui les avoit vû naître. La postérité en a jugé bien différemment ; depuis long tems l'Afrique n'est plus lûe de personne, & le nom même de ce Poëme n'est guères connu aujourd'hui que des Sçavans, tandis que les Sonnets & les Odes de Pétrarque font encore les délices de toutes les personnes qui ont du goût pour la Poësie : tant il est vrai que les Auteurs se trompent souvent dans le jugement qu'ils portent de leurs ouvrages. M. Corneille auroit volontiers mis Rodogune au-dessus de toutes ses autres Tragédies, mais le public a toujours donné la préférence à Cinna & à Polyeucte, & cette contrariété de sentimens ne doit pas nous surprendre ; les lecteurs jugent d'une pièce par l'impression qu'elle fait sur eux, un Auteur au contraire est toujours tenté de croire que l'ouvrage qui lui a le plus coûté, est le meilleur.

Pétrarque, pour n'être pas détourné dans ses études, ne voyoit qu'un très-petit nombre d'amis, & même si rarement, que pendant la première année il ne voulut recevoir que deux fois leur visite. Il passoit ordinairement ses jours avec ses livres; & si quelquefois il se promenoit à la campagne, on le voyoit toujours des tablettes & un crayon à la main, méditant & écrivant ce qui lui venoit en pensée. Dans la suite il se permit un peu plus de dissipation. Quand il s'établit à Vaucluse, il ne connoissoit pas encore Philippe de Cabasole Evêque de Cavaillon; mais comme Vaucluse étoit dans le diocèse de ce Prélat, & peu éloigné de la ville où il tenoit son siège, Pétrarque ne put s'empêcher de l'aller voir. L'accueil obligeant qu'il en reçut, joint au mérite personnel de l'Evêque & au desir qu'il témoigna à Pétrarque de se lier d'amitié avec lui, engagèrent notre Poëte à faire ce petit voyage plus souvent, & l'Evêque de son côté venoit quelquefois visiter la solitude de Pétrarque, qui l'invitoit à mener avec lui quelques-uns de leurs amis communs. Outre cela, il tâchoit d'engager les gens de Lettres qui passaient par Avignon, à venir le voir, & de ce nombre furent Denys de Burgo * Moine Augustin attaché au Roy Robert, & Guillaume de

Epist. l. 1. 62.

Varior. ep. 173.

*De vit. fol. l. II.
sect. 10. cap. 1.
& fam. l. VI. 9.*

*Epist. l. 1. 30.
& l. III. 3.*

* Ce Denys étoit né à *Borgo San Sepolchro* dans le Duché de Spolette, il mourut à Naples en 1339. & Pétrarque écrivit une Epître latine au Roy Robert, pour le consoler de sa mort, c'est la douzième du livre 1.^{er} Denys avoit écrit des notes sur l'Epître de Saint Paul aux Romains, des Commentaires sur la Rhétorique & les Politiques d'Aristote, sur les Œuvres de Virgile, les Métamorphoses d'Ovide, & les Tragédies de Sénèque. (*V. Fabric. Bibl. med. & inf. Lat. Tom. 1. p. 832. & Tom. 11. p. 94. & 95.*) M. Torrenius, dans sa Préface sur Valère-Maxime, édition de Leyde 1726. fait mention des Commentaires de Denys de Burgo sur cet Auteur, conservés dans le monastère de Saint Remi de Reims en deux gros

volumes in-folio. Voici comment ils commencent: *Reverendo in Christo patri suo, & domino specialissimo Dom. Joanni de Columna, divinâ Providentiâ Sancti Angeli Diacono Cardinali, Fr. M. Dionysius de Burgo Sancti Sepulchri, ordinis Fratrum Eremitarum Sancti Augustini, cum omni subjectione & reverentia filiali.* Il semble que M. Torrenius ait ignoré que ces Commentaires avoient été imprimés; cependant il en est fait mention comme d'un livre imprimé sans date & sans nom d'Imprimeur, dans les Annales Typograph. de Maittaire, tom. 1. p. 751. & il se trouvoit dans une Bibliothèque qui fut vendue en 1722. à la Haye, chez Abraham de Hondt. Voyez-en le Catalog. p. 155. n.º 632.

G g g g üj

Part. I. vi. 9. *Pastrngo* *, Véronois, deux des plus sçavans hommes de ce siècle-là. Pétrarque faisoit aussi de tems en tems de petits voyages à Avignon, & il fut sans doute attiré dans cette ville par la présence du Roy Robert, qui étant venu faire un tour en Provence avec la Reine Sanche d'Arragon sa femme, en 1338. passa quelque tems à Avignon, & fit même avec toute sa Cour un voyage à la fontaine de Vaucluse. Il y a apparence que Pétrarque commença pour lors à se faire connoître à ce Prince, qui jusqu'à sa mort lui donna des marques distinguées de son estime & de son amitié.

Part. I. Som. 000. Laure qui venoit aussi quelquefois à Avignon, y reçut du Roy Robert une marque de distinction que Pétrarque attentif à faire valoir tous les avantages de sa maîtresse, n'a pas manqué de relever dans ses Poésies. Dans une fête que le Roy de Naples donnoit aux Dames de la province, ce Prince fut frappé de la beauté de Laure, & aussi-tôt faisant signe de la main aux autres femmes que leur âge ou leur rang mettoient au-dessus d'elle, il la fit approcher, lui ordonna de s'asseoir à ses côtés, & la baisa aux yeux & au front. Ceux qui ont voulu attribuer cette galanterie, non au Roy Robert, mais à Charles d'Anjou, n'ont pas fait réflexion que Charles d'Anjou Duc de Calabre, fils du Roy Robert, étoit mort l'an 1328. qu'il n'étoit pas venu en Provence depuis le commencement des amours de Pétrarque, & que le seul Prince de la Maison d'Anjou qui soit venu dans cette province pendant la vie de Laure, est le Roy Robert.

Reynald. ad an. 1335. n.º 3. La retraite de Pétrarque n'avoit pas éteint en lui le desir de voir la splendeur Romaine dans tout son éclat, par le rétablissement du Siège Pontifical à Rome. Dès l'an 1335. à

* Guillaume de *Pastrngo*, Jurisconsulte, né à Vérone, & disciple d'Oldrado de Lodi, fut l'ami & non le maître de Pétrarque, comme le P. de Montfaucon & M. Fabricius l'ont assuré. Son livre de *Originibus rerum*, où il a donné par ordre alphabétique un Catalogue des Auteurs qui avoient écrit jusqu'à son tems, des fondateurs

des Villés, des Inventeurs des Arts, &c. fut imprimé à Venise l'an 1547. in-seize, mais cette édition est mutilée & pleine de fautes. Voyez sur ce qui concerne Guillaume de *Pastrngo*, la *Bibl. med. & inf. lat.* de Fabricius, tom. III. pag. 473. & la *Verona Illustrata* du Marquis Massèi, part. II.

l'occasion de la députation des Romains au Pape Benoît XII. pour le féliciter sur son exaltation, & pour l'inviter à venir fixer le Siège Apostolique dans leur ville, Pétrarque avoit composé une Epître en vers Latins, par laquelle il exhortoit le Pape à se rendre aux prières de ses Sujets de delà les Monts. Benoît avoit promis de les satisfaire; mais avant que d'entreprendre ce voyage, il vouloit avoir le tems nécessaire pour examiner & décider la question de la Vision béatifique. Elle fut entièrement terminée dans les commencemens de 1336. & l'année suivante les Romains députèrent de nouveau au Pape pour renouveler leurs instances, Pétrarque de son côté se crut obligé de lui rappeler ses promesses, & il lui adressa à ce sujet une nouvelle Epître très-pressante. Toutes ces sollicitations furent inutiles, Benoît continua d'assurer que son intention étoit de retourner à Rome, mais il trouva toujours dans les brouilleries qui s'élevoient en Occident, des prétextes pour ne pas quitter Avignon. Cependant si Pétrarque avoit le chagrin de ne pas réussir dans ses tentatives auprès du Pape, il en étoit bien dédommagé par les progrès que sa réputation faisoit dans toute l'Europe. Il en eut un témoignage bien flatteur, quand dans un même jour il reçut des lettres du Sénat de Rome & du Chancelier de l'Université de Paris *, qui l'invitoient à venir recevoir la Couronne poétique, l'un à Paris & l'autre à Rome. Avant que de se déterminer entre ces deux fameuses villes, Pétrarque voulut prendre conseil de ses amis, & il en écrivit au Cardinal Jean Colonne & à Thomas Caloria. Leur réponse fut conforme à son inclination, & ils lui conseillèrent tous deux de donner la préférence à Rome; ainsi après avoir lû leurs lettres, Pétrarque se disposa à partir. Cependant comme il ne vouloit pas que l'honneur qu'il alloit recevoir, pût être regardé comme un simple effet de la déférence qu'on avoit pour ses protecteurs, mais plutôt comme une récompense due à son mérite, il voulut auparavant

Epist. l. 1. 1a.

*Reyn. ad an.
1337. n.º 26.
Epist. l. 1. 4.*

*De orig. & vit.
S. & ep. 10. 111,
pag. 3.*

* Ce Chancelier de l'Université de Paris, étoit Robert de Bardis Florentin, qui avoit été élu en 1336. il posséda cet emploi jusqu'à sa mort arrivée l'an 1349. *Voy. Bitl. Hist. Univ. Paris. Tom. 15. p. 89.*

subir un examen , pour montrer à tout le monde que si on lui accordoit des honneurs qui avoient cessé d'être en usage depuis très-long tems , c'étoit parce qu'il paroissoit digne qu'on les fît revivre en sa faveur. Dans cette pensée il choisit pour son examinateur Robert Roy de Naples , celui de tous les Souverains de l'Europe qui passoit pour le plus sage & le plus éclairé , espérant avec raison que le suffrage de ce Prince entraîneroit celui du reste de l'Europe , & en imposeroit même à l'envie.

De orig. & vit. S. Il se rendit donc en droiture à Naples , où il fut reçu du Roy Robert avec toutes les marques d'affection & d'estime qu'il pouvoit attendre d'un Prince plus flaté encore des hommages qu'on rendoit à son esprit & à son sçavoir , que de ceux qu'il ne devoit qu'à sa Couronne. Il s'entretint avec Pétrarque sur une infinité de sujets différens , mais qui avoient tous rapport aux Lettres ; il voulut voir son Poëme de l'Afrique , quoiqu'il ne fût pas encore achevé. Pétrarque lui en récita une partie , & le Roy en fut si enchanté qu'il exigea que cet ouvrage lui fût dédié. Enfin il fallut en venir à l'examen pour lequel Pétrarque s'étoit transporté à Naples , & le Roy lui assigna un jour pour y procéder ; mais ce jour n'ayant pas suffi , on y en employa deux autres , & le Roy charmé de plus en plus de l'esprit & de l'érudition que Pétrarque lui avoit montrez dans cette conférence , n'oublia rien pour l'engager à recevoir à Naples de sa main la couronne à laquelle il aspirait.

*Petr. de ign. S.
& mult. op. tom.
II. p. 1041.*

*Apud Tomasum.
pag. 65.*

Pétrarque s'en excusa , & le Roy , bien loin de vouloir user de son pouvoir pour le contraindre , ou d'être choqué de son refus , lui fit expédier les certificats les plus honorables , lui témoigna beaucoup de regret de ce que son âge avancé ne lui permettoit pas de se transporter à Rome pour y faire lui-même la cérémonie , & donna ordre à un de ses Gentils-hommes nommé Jean Barrili , d'aller y assister en son nom. Il fit plus , pour attacher en quelque sorte Pétrarque à sa Maison , il le nomma son Aumônier ordinaire par brevet du 2. Avril 1341. Pétrarque partit pour Rome immédiatement après. Le tems pressoit , car ceux qui composaient le Sénat , & qui l'avoient invité à venir recevoir la Couronne poétique , étoient

étoient prêts à sortir de charge. Aussi-tôt qu'il fut arrivé, il *Epist. l. II. r.* représenta au Sénat l'attestation du Roy de Naples munie de son sceau, par laquelle ce Prince témoignoit que Pétrarque étoit digne d'être couronné, & le jour de la cérémonie fut fixé au Dimanche de Pâques *, qui cette année-là tomboit au 8. Avril. Le jour convenu, le Sénat s'assembla au Capitole, & le peuple averti par le bruit des trompettes, s'y rendit en foule. Lorsque tout fut prêt, les trompettes se turent, & Pétrarque vêtu d'un habit que le Roy de Naples lui avoit donné, demanda la Couronne poétique par une harangue dont Virgile lui avoit fourni le texte, & qui fut fort courte. Ensuite Orso Comte d'Anguillara, Sénateur de Rome, parla, tant en son nom qu'en celui de Jordan des Ursins son Collègue, qui étoit absent, & en finissant son discours il mit sur la tête de Pétrarque une couronne de laurier, tandis que le peuple

* Gesvaldo est le seul des Auteurs qui ont écrit la vie de Pétrarque, qui se soit aperçu des contradictions qui se rencontrent entre les différens passages où il est parlé du jour du couronnement de Pétrarque. Dans une lettre à Jacques Colonne Evêque de Lombez, mais qui dans les éditions ordinaires se trouve très-mal à propos adressée à Thomas de Messine (*Op. Tom. III. p. 4.*) Pétrarque lui dit: *Denique, nisi fallit eximatio, Paschali die ad VI. idus Aprilis in Capitolio res agetur.* La lettre où il donne avis de son couronnement à Barbato de Sulmone, porte, *idibus Aprilis anno ætatis hujus ultimæ M CCC XLI. in Capitolio Romano . . . Ursus Anguillariæ Comes ac Senator . . . regio judicio probatum laureis frondibus insignivit.* Enfin le Diplôme expédié à Pétrarque le jour même de la cérémonie, est daté *V. idus Aprilis anno Domini M CCC XLIII.* dans l'édition de Basse, & *M CCC XLI.* dans celle de Tomadini. Entre ces différentes dates, je me suis déterminé pour celle du 6. des ides, ou du 8. Avril, parce que le Diplôme porte expressé-

ment que Pétrarque fut couronné le jour de Pâques: *Præfatum Franciscum, hodierno videlicet solemnitatis Paschalis die, in Capitolio Romano lectorum celeberrimo, tam dicti Regis quam nostro & populi Romani nomine, magnum Poëtam & Historicum declaramus, præclaro Magisterii nomine insignimus, & in signum specialiter Poësis, nos Ursus Comes & Senator præfatus, pro nobis & Collega nostro, coronam lauream nostris manibus ejus capiti impressimus.* Or il est certain que Pâques se rencontra au 8. Avril l'an 1341. de l'E're Chrétienne; d'où il suit que la date exprimée dans la lettre à l'E'vêque de Lombez est la seule vraie, & que dans la lettre à Barbato, aussi-bien qu'à la fin du Diplôme, il faut changer *idibus Aprilis* (le 3. d'Avril) & *V. idus* (le 9. d'Avril) en *VI. idus Aprilis* (le 8. d'Avril.) Il y a même lieu d'être étonné que Gesvaldo qui a fait mention de la difficulté, n'en ait pas trouvé la solution, & qu'il se soit déterminé pour le 13. d'Avril qui n'étoit que le vendredi d'après Pâques.

Mém. Tome XV.

H h h h h

*Op. tom. III.
pag. 6. 7.*

Ibid. p. 4. 5.

Epist. l. III. 1.

témoignoit son applaudissement par des cris de joye & des battemens de main. Estienne Colonne prit ensuite la parole, & fit l'éloge du Poëte couronné. La cérémonie étant achevée au Capitole, Pétrarque en descendit avec une nombreuse suite, & se rendit dans l'Eglise de S.^t Pierre, où après avoir rendu graces à Dieu, il déposa sa couronne, & la plaça parmi les dons qu'on avoit appendus dans ce magnifique Temple. Enfin on lui expédia le même jour des lettres patentes, dans lesquelles après avoir exalté son mérite, on rappelle le témoignage qu'en avoit rendu le Roy Robert, & celui que la voix publique en rendoit tous les jours. Ensuite Orso Comte d'Anguillara, Sénateur, tant en son nom qu'en celui de son Collègue, déclare que François Pétrarque a mérité le titre de grand Poëte & de grand Historien; & il ajoute que pour marque spéciale de sa qualité de Poëte, il lui a mis de ses mains une couronne de laurier sur la tête, lui donnant, tant par l'autorité du Roy Robert que par celle du Sénat & du Peuple Romain, dans l'art poétique comme dans l'art historique, tant à Rome que dans les autres villes, la pleine & libre puissance de lire, de disputer & d'expliquer les anciens livres, d'en faire de nouveaux, & de composer des Poëmes, de porter dans tous les actes publics où il assistera, la couronne de laurier, de hêtre ou de myrte, à son choix, & l'habit poétique; enfin on déclare Pétrarque Citoyen Romain. C'est ainsi que se passa cette journée si glorieuse pour Pétrarque. Le seul regret qu'il eut, c'est que le Gentil-homme dépêché par le Roy de Naples pour assister en son nom à la cérémonie, & pour venir lui en rendre compte, ne put y arriver à tems, étant tombé auprès d'Anagni dans une embuscade dont il eut bien de la peine à se tirer. Pétrarque, pour suppléer à son défaut, sentit qu'un de ses premiers soins après son couronnement, devoit être d'en donner avis au Roy Robert, & de lui témoigner la plus respectueuse reconnaissance; il écrivit aussi sur le même sujet une Epître en vers Latins à Jean Barrili, où il lui marque le regret qu'il a eu de n'avoir pu l'avoir pour témoin de sa gloire. C'est de cette lettre que j'ai tiré une partie des circonstances que je viens de rapporter.

M E M O I R E

Sur quelques particularités de l'Histoire des Ducs d'Orléans descendus de Charles V. & sur quelques Ecrits d'Auteurs François qui ont fleuri dans le XIV.^e siècle.

Par M. l'Abbé SALLIER.

LOUIS de France Duc d'Orléans^a, fils de Charles V. 8. Janvier
 eut plusieurs enfans de Valentine de Milan. Charles Duc 1740.
 d'Orléans^b fut l'aîné de tous. Jean Comte d'Angoulême^c, ^a mort en
 troisième fils, vint au monde le 26. Juin 1404. Je ne fais 1407. 23.
 pas mention des autres enfans de Louis, ce que j'ai à dire ne Novembre.
 regarde que le pere & ses deux fils Charles & Jean. ^b né le 26. Mai
 1391.
 mort le 1.^{er}

J'ai eu l'honneur d'entretenir la Compagnie des ouvrages de Charles, & j'ai donné la notice du Manuscrit qui les contient. La lecture de ces ouvrages m'a fait concevoir le dessein d'écrire l'Histoire de ce Prince, & j'espère avoir bien tôt assez de matériaux rassemblez pour l'exécuter. Mais en faisant les recherches nécessaires à ce dessein, il s'est présenté quelques particularités historiques sur Louis Duc d'Orléans, sur Charles, & sur Jean Comte d'Angoulême, que j'ai cru pouvoir communiquer à la Compagnie. Janvier 1466.
^c mort le 304
 Avril.
 Vid. Thoret.

Ces particularités m'ont paru mériter d'autant plus d'attention, qu'elles ont assez directement rapport à l'Histoire littéraire du tems où ces Princes ont vécu; qu'elles servent à faire connoître, non seulement le goût qu'ils avoient pour les lettres & pour les sciences, mais encore le genre de savoir qui étoit cultivé dans ce siècle-là, & la nature des livres qu'ils se plaisoient à rassembler.

LOUIS Duc d'ORLÉANS.

L'exemple de Charles V. & les maximes dont il avoit
 H h h h h ij

nourri l'enfance de ses fils, avoient inspiré à Louis Duc d'Orléans de l'amour pour les connoissances; on en peut juger par les ouvrages que les Auteurs de son tems ont composez en sa faveur, & qu'ils lui ont adressez.

Jacques le Grant Religieux de l'Ordre de Saint Augustin, lui dédia un livre qui s'est conservé dans la Bibliothèque du Roy (n.º 6808.) On voit dans le Manuscrit ce Religieux présentant un livre à Louis Duc d'Orléans. Le même ouvrage se retrouve encore dans la même Bibliothèque (sous le n.º 7570.) mais cette copie est beaucoup plus récente; on n'y voit ni le portrait de Louis d'Orléans, ni celui de Jacques le Grant, & enfin ce second Manuscrit ne contient pas plus de choses que le premier. Voici l'Épître dédicatoire :

Très-noble Prince, très-puissant & redouté Seigneur Loys fils de Roy de France Duc d'Orléans, son humble serviteur Frere Jacques le Grant Religieux de l'Ordre Saint Augustin, révérence, honneur, & toute obeïssance & voulenté de servir à toujours très-redouté Seigneur. Considérant l'affection & le très-grant plaisir que toujours avez eu en sapience & en vraye science, en vertu & en estat noblement maintenir. Laquelle affection j'ai apperceue non mye tant seulement par relation qui de vous est commune, mais aussi par espérance, j'ay fait ce livre cy présent en Francois, lequel premièrement j'avoie composé en Latin, & est appelé l'Archiloge-Sophie, qui vaut autant à dire comme le livre qui principalement parle de Sophie, autrement dite sapience; car en ce livre à mon pouvoir premièrement parlerai de toutes les sciences dont Dieu m'a donné aucune cognoissance, & puis après de toutes vertus, & finalement de tous estats.... & pourtant que toutes sciences cognoistre vous desirez, & en vertu gist votre renommée, & en estat vous estes souverain, si m'est avis que ce livre présent raisonnablement vous doit estre adrécié.

L'ouvrage de Jacques le Grant commence par une fiction où l'auteur introduit une Dame de pris, plaisante, belle & sage, qui vient au devant de lui; elle étoit nommée Sophie par ceux dont elle avoit gagné les cœurs: l'Auteur lui demande d'être admis au nombre de ceux qui ont part à ses graces. Cette Dame

*En la Cité d'Athènes se disoit estre née ;
Et puis après à Rome fut grandement prisee,
Néanmoins à la fin arriva à Paris.*

L'Auteur déclare à Sophie que pour la suivre il est prêt de tout abandonner ; à ces mots elle s'approche, lui adresse quelques discours, & l'Auteur ajoûte :

*Je fus comme ravi en ceste amour tant douce
En écoutant les dits de sa très-plaisante bouche
Lesquels sont cy écrips en prose & en vers
Par forme de proverbes à propos moult divers
Et pourtant je requier en l'honneur de ma mye
Que ce livre soit dit l'Archiloge-Sophie.*

Ce livre est divisé en trois parties ; dans la première l'Auteur traite de toutes les sciences divines & humaines, dans la seconde de toutes les vertus, & dans la troisième de tous les états de la vie.

Chaque partie se subdivise en quatre livres. *Le premier parle de l'amour de Sophie, & des raisons qui doivent un chacun incliner à sapience amer. Le second parle des sept arts libéraux, c'est à sçavoir Grammaire, Logique, Rhétorique, Arismetique, Musique, Géométrie & Astrologie. Le tiers livre parle des sciences appartenans à Philosophie tant naturelle comme morale : lesquelles sont, c'est à sçavoir Physique, Métaphysique, Médecine, Ethique, Politicque, Yconomicque. Le quart livre parle des sciences divines, c'est à sçavoir de Droit Canon & de Théologie.*

Telle est l'exposition de la première partie de cet ouvrage ; on y peut connoître quels étoient les sujets que les Ecrivains choisissoient, la manière dont ils les envisageoient, & le progrès des connoissances. Jacques le Grant n'étoit pas dépourvû de lumières ni de lecture, on voit qu'il n'ignoroit ni les Auteurs Grecs ni les Latins. Ce qu'il débite sur la Logique & sur l'Arithmétique, renferme les mêmes principes que nous lisons dans nos bons livres François d'aujourd'hui. On auroit pu peut-être en dire davantage si le Manuscrit n'étoit

H h h h h iij

pas imparfait, mais il ne contient ni le troisième ni le quatrième livre de la première partie, & même le second finit par la doctrine qui regarde l'Arithmétique, sans aller au delà.

Pour sçavoir un peu plus au long sur quoi rouloient les deux autres parties de l'*Archiloge-Sophie* de Jacques le Grant, il faut considérer dans les propres termes de l'Auteur le plan qu'il donne de ces mêmes parties avant qu'il commence d'entrer en matière.

Le premier livre de la seconde partie parle de l'*amour des vertus* . . . le second parle des *vertus théologiques*, le troisième des *quatre vertus cardinaux* . . . le quatrième parle de *sept vertus capitales lesquelles sont opposites aux sept péchez mortels, & sont nommées humilité, contre-orgueil, patience, contre-ire.*

Le neuvième & premier de la troisième partie parlent de la mort, le dixième de l'état de l'Eglise; le onzième parle de l'état des Nobles, comme *Princes, Chevaliers & autres hommes*; le douzième parle de l'état des *Lais, c'est à savoir des Bourgeois, Marchands, Laboureurs, des Vierges, des Maryées.*

Le défaut qui se trouve, comme je l'ai observé, dans le Manuscrit de l'*Archiloge-Sophie*, est en quelque manière réparé par un autre ouvrage de Jacques le Grant, & dont la Bibliothèque du Roy possède neuf Manuscrits.

N.^o 7378.
7378.
2.

Le titre de ce second ouvrage est *le livre de bonnes mœurs*. On est fort porté, après la lecture de cet ouvrage, à croire que Jacques le Grant avoit voulu, en faveur de Louis Due d'Orléans, fonder dans son *Archiloge-Sophie* *le livre de bonnes mœurs*; c'est la première & la plus ancienne composition de ce Religieux, la nature de l'écriture de ce Manuscrit n'est pas la seule raison que j'aye de l'assurer ainsi, je trouve dans l'ouvrage même une preuve de ce que j'ai avancé.

7849.7849.
3.3.
7323.7323.
2.

7323.
3.3.

7273.7398.
5. 2.2.

Le livre est dédié à très-noble Prince & redoublté Seigneur Jean fils de Roy de France Duc de Berry & d'Auvergne, & Comte de plusieurs autres pays . . . Chacun, dit l'Auteur, se doit en son vivant pèner de vivre saintement pour parvenir à la fin désirée, & à par moy ce meisme avisant, jugay que bon seroit d'écrire en langage commun aucuns enseignements.

On voit sur la première feuille du Manuscrit le portrait du Prince assis, qui reçoit un livre de la main d'un Religieux à genoux. Ce Prince étoit fils du Roy Jean, frere de Charles V. & il eut grande part aux affaires sous le regne de Charles VI. son neveu.

Il n'est pas permis de douter, ce semble, que le Manuscrit (coté 7323.) dont je me suis principalement servi, ne soit l'original qui fut présenté au Duc de Berry; non seulement c'est le seul où se trouvent l'Épître dédicatoire & les portraits du Prince & du Religieux, mais de plus ces mots y sont marquez de la main du Duc de Berry: *Ce livre est au Duc de Berry Jehan*. La signature de ce nom fait foy que ce Manuscrit a appartenu au Prince; & si on la compare avec quelques autres qui sont de la même main sur différens livres de la Bibliothèque du Roy, on se convaincra que le Manuscrit dont je parle, est le présent fait par Jacques le Grant lui-même.

Jean Duc de Berry naquit en 1340. & il avoit trente-un ans lorsque Louis son neveu vint au monde en 1371. L'air de jeunesse qui se remarque dans le portrait du Duc de Berry & de Jacques le Grant, ne permet pas de douter que le Prince ne fût encore assez jeune lorsque le Religieux lui offrit son ouvrage.

Il faut par conséquent regarder comme fausse la date qui est marquée sur un des Manuscrits du livre de *bonnes mœurs*, & qui porte qu'en 1410. ce livre fut composé par Jacques le Grant.

1.° Le Manuscrit que je regarde comme l'original même, ne porte aucune date.

2.° Des huit autres Manuscrits, il y en a sept qui ne nous en apprennent pas davantage; de plus, cette date est d'une autre main que de celle de l'Auteur du Manuscrit. Et quelle apparence enfin que Jacques le Grant ait voulu donner & dédier au Duc de Berry *aucuns enseignements*, ce sont ses termes, lorsque ce Prince étoit dans la soixante-dixième année, comme la date le feroit penser?

La remarque d'un Moderne fait naître une autre difficulté

sur le livre de *bonnes mœurs*. Ce Sçavant assure dans un titre qu'il a mis au-devant d'un des neuf Manuscrits nommez ci-dessus, que l'ouvrage avoit été écrit en Latin par l'Auteur, & que la traduction Françoisë est de Christine de Pisan.

Mais il est à présûmer que si ce Sçavant avoit connu ou vû le Manuscrit original du Roy, il auroit eu égard au témoignage de Jacques le Grant, qui déclare avoir cru à propos d'écrire en langage commun aucuns enseignements.

La Langue Latine n'étoit pas le langage commun du siècle de Jacques le Grant ; le même Auteur moderne donne pour titre à l'ouvrage qu'il suppose avoir été la traduction de Christine de Pisan, *Sophologium*.

La Bibliothèque du Roy possède quelques MSS. du *Sophologium*, & deux exemplaires imprimez, l'un à Lyon en 1495. & l'autre à Paris en 1516. Le Manuscrit ni les exemplaires imprimez ne sont point une traduction du livre de *bonnes mœurs*, le plan & la disposition de ces deux ouvrages ne s'accordent en aucune façon. Le *Sophologium* contient dix livres, & chaque livre plusieurs chapitres. Le livre de *bonnes mœurs* est divisé en cinq parties, chaque partie se distribue ensuite par différens chapitres.

Jacques le Grant est l'auteur du *Sophologium*, il adresse lui-même son livre à un Evêque d'Auxerre. Le Manuscrit & les deux exemplaires imprimez ont conservé cette Epître dédicatoire.... *Serenissimi atque Christianissimi Francorum Regis Confessori D. Michaëli, divinâ providente gratiâ, Episcopo Antisiodorensi*.... *Frater Jacobus Magni, Ordinis Fratrum Heremitarum Sancti Augustini, perpetuum famulandi affectum.*

On ne peut plus s'y tromper, le *Sophologium* n'est point une traduction du livre de *bonnes mœurs*, & enfin cet ouvrage n'est point de Christine de Pisan.

Si l'on fait attention aux paroles de ce Religieux dans l'ouvrage qu'il présenta à Louis Duc d'Orléans, on ne s'éloignera pas de croire que le *Sophologium*, qui roule sur la recherche de la sagesse, étoit l'original de l'Archiloge-Sophie, & que l'Auteur ne jugea pas à propos de le traduire entièrement.

Son dessein

Son dessein est expliqué au commencement du livre de *bonnes mœurs*, & la lecture fait bien tôt appercevoir les rapports de ce premier ouvrage avec les deux dernières parties de l'Archiloge-Sophie. Dans le livre de *bonnes mœurs*, comme dans les deux dernières parties de l'Archiloge-Sophie, il est question de donner des remèdes contre les sept péchés mortels, 2.^o de prescrire aux trois états de la vie les règles que chaque particulier doit suivre dans l'état qu'il a embrassé.

Je ne dois pas omettre ici de dire que du Verdier marque dans sa Bibliothèque, que ce livre de *bonnes mœurs* a été imprimé chez Michel le Noir. Je n'ai pu recouvrer un exemplaire de cette impression, & il n'y en a point dans la Bibliothèque du Roy.

Jacques le Grant étoit né à Toulouse, comme nous l'apprend Elsius dans le livre qu'il publia à Bruxelles en 1654. sous le titre d'*Encomiasticon Augustinianum*. Ceux qui ont écrit qu'il étoit de Tolède, n'ont pas sur ce point d'histoire littéraire assez d'autorité pour nous faire entrer dans leur sentiment, & il est plus naturel de s'en tenir à celui de l'Historien de l'Ordre des Augustins. On doit présumer que ce qu'il avance, est le fruit de ses recherches sur la vie des Religieux particuliers dont il parle. On ne peut s'empêcher de croire que Jacques le Grant naquit sous le regne de Charles V.

Dès l'année 1400. ce Religieux paroissoit avec quelque éclat de réputation, comme des Auteurs le témoignent, & il étoit déjà connu pour Philosophe, Théologien, & sçavant Interprète des Livres Saints. Il est vrai qu'Elsius dit que c'étoit en 1422. qu'il florissoit, mais Elsius n'en dit point assez sur Jacques le Grant, & il n'avoit pu consulter les livres imprimés ou les manuscrits dont je me suis servi, & desquels je tirerai ce que je vais ajoûter sur l'article de ce Religieux.

J'ai déjà fait voir que long-tems avant 1400. Jacques le Grant avoit présenté son livre de *bonnes mœurs* au Duc de Berry; je n'insiste pas davantage sur cette preuve, quelque

Mem. Tome XV.

liiii

bonne qu'elle soit, pour établir qu'il étoit célèbre avant 1400. Je vais rapporter ce que l'Historien anonyme de Charles VI. nous a conservé de Jacques le Grant.

Après la mort de Philippe Duc de Bourgogne, oncle de Charles VI. Jean fils aîné du Duc défunt, songea à acquérir & même à augmenter l'autorité que son pere avoit eue dans le Conseil du Roy & dans l'administration des affaires. Louis Duc d'Orléans, Frere du Roy, d'intelligence avec la Reine Isabeau de Bavière, gouvernoit l'Etat, & ne laissoit prendre aux autres Princes aucune part dans le gouvernement. La qualité de Lieutenant général du royaume avoit excité contre lui la jalousie des Grands, & l'oppression des peuples avoit fait naître un mécontentement général.

Le Duc de Bourgogne ambitieux, haut & fier, se servit contre Louis d'Orléans de la jalousie des uns & de la haine des autres. Il entreprit de faire tomber le pouvoir du Duc d'Orléans. On sçait à quoi aboutirent en 1407. ces desseins, & les pratiques que l'on avoit mises en œuvre. Mais dès l'année 1405. on commença à répandre des discours injurieux à la conduite de la Reine, & offensans pour le Duc d'Orléans. C'étoit ainsi que l'on animoit les peuples contre le gouvernement. On employa le ministère de Jacques le Grant pour déclamer en chaire contre la Reine & Louis d'Orléans. Voici ce que l'Historien anonyme de Charles VI. nous en rapporte; je cite ici les paroles de l'original, & non la traduction de M. le Laboureur.

*Olim Baluzian.
Codex Manuscr.
Reg. Bibl. n.º
448.*

Quidam Augustinianus, vocatus Jacobus Magni, prædicationem assumpsit coram Regina peragendam, in die ascensionis Domini.... Quamvis in historiis instructus sciret muliebrem genus, & præcipuè generosum, à displicentibus verbis ad iracundiam promptum, quæ multis funesta sunt, quandam tamen monomachiam virtutum & vitiorum curialium luculentissimè finxit, quid evitandum & quid sequendum instruens.... Ad particularia quidem veniens, inquit, « Vellem equidem tibi placere, generosa Regina, sed multò malens te salvam, qualicumque erga me animo futura sis, in tua Curia

domina Venus solum occupans, ipsi etiam obsequuntur ebrietas & comessationes quæ noctes vertunt in diem, continuantes choreas dissolutas; hæc maledictæ & infernales pedissequæ Curiam assidue ambientes, mores viresque enervant plurimum, & impediunt sæpius ne milites vel scutiferi delicati adeant expeditiones bellicas, ne in aliqua parte corporis deformentur. » *Ad dissolutionem etiam habituum, cujus inventrix Regina fuerat principalis, descendens, cum ipsam multipliciter reprobasset, subintulit: « Hæc & multa alia, & Regina, in opprobrium Curia tuæ dicuntur. Quod si non velis credere, in habitu mulieris pauperculæ eundo per civitatem, audies ab infinitis personis. » Non gratis auribus hæc audivit, sed dum à dominicellis ipsi familiarissimis Prædicatori dictum fuisset: « Miramur qualiter ausu temerario tot mala protulerit is liberè; tunc respondit, & procul dubio plus miror qualiter mala quæ ansæ esis perpetrare, & non solum illa, sed certè nefandiora, quæ quoties Reginae placuerit, clarius manifestabo. » Dum sic constanter responderet, cuidam pertranseunti familiari Reginae, & impatienter dicenti: « Qui crederet, submergeretur miser. » Ille minas ejus despiciens, iterum liberè inquit: « Et revera ad scelestè perficiendum facinus, non nisi unum tibi similem tyrannum oporteret. » Ultra multa alia ignominiosa verba quæ pertulit pro veritate dicenda, fuerunt assentatores qui Regis auribus retulerunt, quòd contra statum Reginae enormiter locutus fuerat, ut Regem contra eundem ad iracundiam provocarent. Sed inde latus effectus voluit ipsum audire, & ut in die sanctissimo Pentecostes coram eo prædicaret, die illa Rege in oratorio residente, & in præsentia Ducum Franciæ & Regis Navarrae pro themate assumens: SPIRITUS SANCTUS DOCEBIT VOS OMNEM VERITATEM, & adventum Sancti Spiritus multis laudibus attollens, ad mores inde descendit, asserens quòd Prædicatoris erat officium veritatem coram omnibus profiteri, etiamsi auditoribus hoc grave sit. Post hæc, luculentissimè ostendit quòd in Curiis Magnatorum & qui summo ordine præsidebant, divina passim conculcabantur monita, Evangelii doctrina sordebat, fides, charitas, & omnes aliæ theologicæ & cardinales periclitabantur virtutes. Continuando propositum, vitiaque reprobans illorum specialiter qui regnum*

regendum susceperant, publicè intulit quòd illud malè & tepidè regebatur; quæ omnia cùm audisset Rex, vel mente propria motus, vel inductus ab aliis, de oratorio exivit, ut in vultu ipsum directè inspiceret. Coram tanto Principe nonnulli verecundiam induissent, sed inde effectus constantior, & ad ipsum Regem pro tunc dirigens verba sua, continuavit propositum, addens quòd ad allegata debebat advertere, aliter in vituperium Consiliarium suorum redundebat, dicique poterat quòd non audebant sibi dicere veritatem. Iterum ad ipsum dirigens verbum, & de genitore suo ad propositum faciens mentionem: « Etsi, inquit, exactiones imposuerat super plebem colligendas, dum in sceptris ageret, ex his tamen ad decorem regni munitiones construens, potenter regni adversarios repellens, eorum oppida occupabat, & accumulando thesauros, opibus Occidentales Reges præcellebat, antequam cederet in fata; sed nil horum nunc agitur, quamvis gravioribus omnibus plebs gravetur. » Addidit & quòd de talliis generalibus bis isto anno collectis, nil inde commodi reportabat, non exinde ad honorem regni fiebant expeditiones bellicæ, nec stipendiaria subsidiariis solvebantur, sed distractis indebitè sic accumulabantur particulares thesauri ad usus inhonestos, proh pudor! convertendi: « Summa, inquit, ingenuitas his temporibus reputatur balnea frequentare, luxuriosè vivere, & indui pretiosis, loricatis, fimbriatis & manicatis vestibus, & cùm tibi etiam comi-
 » mune sit, dico quòd simile est te induere de substantia, lacrymis &
 » gemitibus miserrimæ plebis, quæ continuò (quod compatiendo referimus) ad summum Regem ascendunt, pro iniustitiis sibi factis. »
 » Notavit & unum non nominando nisi Ducem, dicens quòd & in
 » juventute fuerat bonæ indolis, sed nunc propter inhonestam malam
 » vitam & insatiabilem cupiditatem, maledictionem plebis incurrebat,
 » cùm omnes ab eo & sibi similibus intolerabiliter punirentur*. » In
 » finalibus concludens quòd si diù continuarentur tot nefanda, non
 » timebat quin Deus, qui potens est distinguere balneum Regum quando
 » placet, aut regnum in brevi transferret ad extraneos, aut propter
 » mala Principum divideretur in se ipso. Ad correctionem morum multa
 » alia, ut Prædicator egregius & veritatis professor, constantissimè &
 » luculenter protulit, unde pessimorum indignitatem incurrit & odium.

* fortè preme-
 rentur videtur
 dispungendum.

sed à circumspectis & modestis, tanquam pro benedictis, famatus est & laudatus. Rex etiam fidelitatem ejus approbans, ultra spem detrahentium Curialium, ipsum recommendatum habens, rationabile judicans ut prædicati emendarentur excessus, quod & complere nequivit, quia IX. die mensis junii incidit in ægritudinem consuetam, quâ usque ad finem julii laboravit. Jean-Juvénal des Ursins raconte la même chose, sans nommer cependant Jacques le Grant, assez désigné par le seul récit. Voici les termes de Juvénal des Ursins :

« En ce tems on parloit fort de la Reine & de Monseigneur d'Orléans, & disoit-on que c'estoit par eux que les Tailles se « faisoient, & que les Aides couroient & levoient, sans ce que « aucune chose en fut mise & employée au faict de la chose « publique, & assez hautement par les rues on les maudissoit; « & en disoit-on plusieurs paroles. La Reine en un jour de feste « voulut oüyr un sermon, & y eut un bien notable homme, « lequel à ce faire fut commais, lequel commença à blasmer la « Reine en sa présence, en parlant des exactions qu'on faisoit « sur le peuple, & des excessifs états qu'elle & ses femmes « avoient & tenoient, & comme le peuple en parloit en di- « verses manières, & que c'estoit mal fait, dont la Reine fut « très-mal contente: & ledit Prescheur en s'en retournant de « la prédication fut rencontré d'aucuns hommes & femmes de « la Cour, & lui dirent qu'ils estoient bien esbahis comme il « avoit osé ainsi parler: & il répondit qu'encores estoit-il plus « esbahi comme on osoit faire les fautes & péchez qu'il avoit « dit & déclaré. Et s'en allant outre, il rencontra encores un « autre homme, qui lui dit en jurant le sang de Notre Seigneur, « que qui le croiroit qu'on l'envoyeroit noyer: & le bon homme « dit, il n'en faudroit qu'un autre de telle volonté que tu es, « avec toi, pour faire un grand mal. Ladite prédication vint à « la connoissance du Roy, & lui rapporta-t-on plus pour mettre « à indignation le bon homme, que autrement. Et dit le Roy « qu'il le vouloit oüyr prescher, & fut ordonné que le jour de « Pentecoste il prescheroit, lequel prescha, & prit son thesme, »

liiii üj

» *SPIRITUS SANCTUS DOCEBIT VOS OMNEM VERI-*
 » *TATEM*, & le déduisit bien grandement & notablement.
 » Et s'il avoit parlé en la présence de la Reine des grands péchez
 » qui couroient, encores en parla-il plus amplement & large-
 » ment en la présence du Roy : & fit tant que le Roy fut
 content, & si lui fit donner aucune légère somme d'argent. »

Tiré de l'Hist.
 de Charles VI.
 par Jean-Juvé-
 nal des Ursins,
 par Denys Go-
 defroy, à Paris
 1653. Voy. pp.
 171. & 172.
 années 1405.

Depuis 1405. jusqu'en 1412. je n'ai rien découvert qui concernât la personne de Jacques le Grant; mais dans cette dernière année il se produit sur la scène, & y joue un rôle qui ne s'accorde guères avec l'obscurité de sa profession, beaucoup moins encore avec la régularité de la vie religieuse & la fidélité qu'un sujet doit à son Roy.

Charles VI. étoit revenu en santé le 17. de Janvier 1412. Le Duc de Bourgogne avoit à la fin surmonté l'horreur qu'avoit excitée contre lui le meurtre de Louis Duc d'Orléans, & il s'étoit fait un parti dominant à la Cour. Dans l'intervalle de tems qui s'étoit écoulé depuis 1407. jusqu'en 1412. il étoit parvenu à s'emparer de l'esprit du Roy & du gouvernement de l'Etat, au point qu'il avoit forcé les autres Princes exclus des Conseils, à se confédérer pour défendre leurs droits par la voye des armes; mais leurs entreprises avoient échoué, & plusieurs succès malheureux avoient ruiné leurs forces. Ces Princes se tournèrent du côté du Roy d'Angleterre, & résolurent de lui offrir de grands avantages pour en obtenir un secours puissant contre le Roy & son favori le Duc de Bourgogne. Jacques le Grant toujours attaché au Duc de Berry, & favorisant en 1412. le parti de Charles Duc d'Orléans, quoiqu'en 1405. il se fût déclaré contre Louis pere de Charles, fut envoyé en Angleterre avec un traité qu'il devoit proposer. Il alla s'embarquer à Boulogne; l'empressement lui fit précipiter son départ, & il laissa parmi son bagage plusieurs mémoires & des papiers, qui furent arrêtez & apportez à la Cour. Voici comment l'Historien anonyme de Charles VI. raconte cette aventure de Jacques le Grant : *Quod tamen ipsi propinqui pacta excogitassent*

*pacisc̃cum hostibus suis, inopinabile reputabat, donec portus marini
 Boloniensis custodes in consilium admissi & adstricti de veritate
 dicenda, hoc confirmaverunt liberè : « Jam, inquit, serenissima
 Princeps, indubitanter speramus autoritate Domini Ducis Bivaria
 & sibi confœderatorum Dominorum, quemdam Augustinensem Ja-
 cobum Magni vocatum, ad Angliam destinatum, virum utique
 litteratum, ex urbe Parisiensi ortum, Tullianâ pollentem eloquentiâ,
 summa quoque industriâ ad persuadendum quidquid animo gerebat,
 jam cum Rege Angliæ super id colloctum. Nuper namque præ nimia
 aviditate transfretandi, ne conveniretur à nobis, res suas post se
 diripiendas relinquens, inter cætera memoranda quæ practicanda
 susceperat, modum & ordinem paciscendi vel transigendi cum ipso
 suoque secundo genito filio, sub titulo instructionum, reperimus,
 quas regiæ serenitati dignum duximus offerendum, ut verbis fidem
 faciant. »*

L'original des lettres de créance que les Princes donnèrent à Jacques le Grant, se conserve dans la Tour de Londres, & l'éditeur des Actes d'Angleterre l'a publié : *Notum facimus universis, quod nos & nostrum quilibet, de fidelitate, probitate, circumsp̃ctione & prudentia quam multâ rerum experienciâ didiscimus Magistri Jacobi Magni in sacra Pagina Professoris, ad plenam confisi.*

Ces lettres sont signées par Jean Duc de Berry, Charles Duc d'Orléans, Jean Duc de Bourbon, & Jean Comte d'Alençon. A la suite de ces lettres se trouve le sauf-conduit accordé par le Roy d'Angleterre à Jacques le Grant & à ceux qui étoient avec lui chargés de la commission de traiter pour les Princes.

Jean-Juvénal des Ursins confirme le témoignage de l'Historien anonyme de Charles VI. Voici ce qu'il raconte : « L'an mille quatre cens & douze, fut rencontré par aucuns des gens du Roy, & pris un Augustin, nommé Frere Jaques le Grant Docteur en Théologie, & bien notable Clerc, qui avoit plusieurs lettres adressantes à divers Seigneurs d'Angleterre, lesquelles il portoit audit pays, de par ceux qu'on »

» nommoit Armagnacs, en leur requerant aide : & ne pou-
 » voient pas bien croire aucuns que les Anglois les aidassent,
 » car le Duc de Bourgogne, pour avoir leur alliance, avoit
 » prévenu, & de faict l'avoit eu. Veu que le Comte d'Arondel
 » estoit venu à Paris, & à son aide à Estampes comme dit est :
 » & délibéra le Roy d'exécuter ce qui avoit été conclud, d'aller
 devant Bourges, où estoit son oncle Jean de Berry.»

Tiré de l'Hist.
 de Charles VI.
 par Jean-Juvé-
 nal des Urfins,
 donnée par De-
 nys Godefroy,
 à Paris 1653.
 Voyez pp. 239.
 & 240. année
 1412.

Le séjour que Jacques le Grant fit en Angleterre, produisit de bons effets en faveur de la cause qu'il soutenoit, & on se prépara à faire une descente en France, ainsi que le dit l'Historien de Charles VI. Le recueil de Rymer contient le traité qui fut fait, & les autres actes nécessaires pour l'exécution du traité; Jacques le Grant y est toujours nommé comme Envoyé & même Ambassadeur des Princes. Voilà ce que j'ai pu apprendre sur ce Religieux Augustin, auteur des ouvrages dont j'ai parlé,



ECLAIRCISSEMENTS

ECLAIRCISSEMENTS

SUR

L'HISTOIRE DE GUILLAUME POSTEL.

Par M. l'Abbé SALLIER.

LES Ecrivains qui dans les derniers tems ont rassemblé de quoi composer l'histoire de Guillaume Postel, n'ont rien négligé de ce que les différens ouvrages imprimez pouvoient nous apprendre sur un homme aussi singulier que l'étoit Postel. M. de Sallengre, & après lui le P. Nicéron dans ses Mémoires sur la vie des Hommes illustres, semblent avoir épuisé les sources par les recherches qu'ils ont faites, & si on peut y ajouter quelques nouvelles lumières, ce n'est qu'en consultant les Manuscrits, & principalement ceux qui nous restent de cet Auteur.

Assemblée
publique du
26. Avril
1740.

La Bibliothèque du Roy en conserve plusieurs, parmi lesquels j'en ai trouvé un entr'autres qui m'a paru mériter attention. Ce Manuscrit ignoré jusqu'ici, est de la main même de Postel, & signé de lui; le titre est ainsi conçu : *Les Rétractations de Guillaume Postel, touchant les propos de la Mere Jeanne, autrement dite la Vierge Vénétienne, ainsi qu'il a exposé au souverain Sénat, à Venise, à Rome, à Paris.*

Guillaume Postel adresse ses *Rétractations* à Catherine de Médicis, & l'Épître dédicatoire est datée de 1564.

La célébrité de l'Ecrivain dont il s'agit ici, la suite des faits qu'il raconte avec sincérité, l'aveu qu'il fait de ses erreurs, & l'exposition de ses sentimens, m'ont paru exiger que l'on fît connoître ce nouvel ouvrage de Guillaume Postel. L'existence du livre de *la Mere Jeanne*, autrement dite *la Vierge Vénétienne*, n'est plus aujourd'hui problématique, la Bibliothèque du Roy en a acquis tout nouvellement un exemplaire, dont elle est redevable à la générosité de M. de Boze. Il peut être utile, & de sçavoir l'histoire des livres de Postel, & de connoître le

Mem. Tome XV.

K k k k k

but qu'il s'étoit proposé en les publiant. C'est l'Auteur même qui va s'expliquer sur ces articles, il développera ses opinions, & racontera une partie de ses aventures; il n'y a pas de moyen plus propre à nous instruire de ce qui regarde Postel.

Les critiques qu'il s'étoit attirées par la nouveauté de ses opinions & par l'ambiguïté de ses expressions, lui suscitèrent plusieurs ennemis, & ceux-ci résolurent de le décrier & de le perdre. Il n'étoit pas difficile de le rendre suspect, en prêtant des interprétations peu favorables aux termes obscurs qu'il employoit pour énoncer des sentimens hardis, & qui, quand ils étoient approfondis, bleffoient ouvertement les idées établies. Il fut accusé à la Cour, & la nécessité de se défendre, l'obligea de présenter une Apologie à Catherine de Médicis. Il la supplie dans cette Apologie, de vouloir bien écouter *les premiers propos de ses rétractations* (ce sont ses termes) & de ne point s'arrêter à ce que des calomniateurs ou des mal-intentionnez diront à son sujet; *ils ont donné, dit-il, tant à vous comme à d'autres grands personnages, mes propos tout autrement à entendre, que je ne les ai tins ou escripts.*

ARTICLE PREMIER.

Doctrine de Postel.

Les ouvrages de Postel qui avoient le plus excité de plaintes contre lui, étoient le livre *des très-merveilleuses victoires des femmes*, connu sous le titre de *la Mere Jeanne*, imprimé en 1553. & celui qui a pour titre, *le prime nuove del' altro mundo*, connu sous le titre de *la Vergine Veneta*, imprimé en 1555.

Au commencement du livre de *la victoire des femmes*, Postel avoit dit qu'elles obtiendroient *la victoire & regne du monde universel*. Dans le même ouvrage il avoit ajouté que *la partie inférieure de la nature humaine n'est pas de fait réparée jusqu'à notre siècle.*

Ces deux propositions avoient scandalisé les lecteurs, & avoient été attaquées avec justice. Postel avoue sa faute, & il convient qu'il avoit eu tort de les avancer, sans expliquer plus

amplement ce qu'il entendoit par-là ; il les modifie & les adoucit autant qu'il peut, & au surplus il déclare qu'il soumet ses pensées au jugement de l'Eglise. On ne peut pas cependant répondre que les explications qu'il donne, puissent se concilier exactement avec les opinions singulières qu'il entreprend d'établir dans son livre. Il semble avoir moins voulu changer de sentiment, qu'échapper aux reproches par des subtilités de Scholastique, & déguiser ce qu'il pensoit avec obstination.

Il distinguoit dans la nature humaine la partie supérieure ou intellectuelle, & la partie inférieure ou la raison. La partie supérieure étoit appelée l'*Homme, Vir*; la partie inférieure étoit nommée la *Femme, Femina*. Il disoit que les Ecrits de S.^t Augustin lui avoient fourni ces deux dénominations. *La partie supérieure, dit-il, fut il y a 1547. ans (durant la vie de J. C.) moyenant l'obédience de la foy, purifiée & rachetée & résuscitée de la mort de souveraines ténèbres, pour obeïr à la même vérité en se captivant.* Quant à la partie inférieure, Postel prétendoit que *la restitution ou régénération, ou résurrection de la raison, avoit été prédite par Notre Seigneur*; que depuis ce tems-là, & pendant les mille cinq cens quarante-sept ans qui s'étoient écoulés jusqu'à l'année qu'il écrivoit, la raison n'avoit pas été restituée, qu'elle n'étoit pas capable d'entendre & de comprendre la divine vérité. Cette restitution consistoit, selon Postel, dans une force & une supériorité de raison, qui nous mettoit en état de pénétrer le sens le plus profond des saintes Ecritures, & de prouver l'existence de tous les points de la Foy, contenus dans les mêmes Ecritures. Il croyoit pouvoir appuyer ce sentiment sur l'autorité des plus anciens Peres de l'Eglise.

Postel se flatoit d'avoir eu part à la régénération annoncée; il s'imaginoit avoir la raison si vive & si élevée au-dessus des autres hommes, qu'il assûroit connoître un grand nombre de vérités que les Apôtres mêmes n'avoient pas comprises. C'étoit à la *Mere Jeanne* qu'il étoit redevable de cet accroissement de lumières; c'étoit aux commandemens de cette pieuse fille qu'il obéissoit, lorsqu'il publioit que la partie inférieure de l'ame devoit bien tôt être *régénérée & rétablie*. Il se reproche

K k k k k ij

à lui-même de ce qu'alors il n'a pas produit le *sentiment des Auteurs sacréz & celui de la Vierge Vénétiane*, & d'avoir laissé croire qu'il parloit de lui-même & comme de son motif, c'est son expression.

Ce rétablissement de la raison est le sujet d'un livre qu'il fit imprimer en 1547. qui, selon lui, fut dicté par l'esprit de J. C. & écrit par Postel: *Autore Spiritu Christi, exscriptore G. Postello*, dit-il; c'est le livre *de nativitate Mediatoris ultima, nunc futura & toti terrarum orbi in singulis ratione prædictis manifestanda*. Il promet d'exposer dans cet ouvrage les mystères de la Théologie & de la Philosophie, d'une manière à se faire entendre même des enfans, mais il ne remplit pas trop son engagement.

Cet abrégé de la doctrine de Postel est une clef pour entrer dans le sens de ses paroles mystérieuses, il suffit d'en essayer l'application sur quelqu'un de ses principes.

Lorsqu'il dit que jusqu'en 1547. la partie inférieure de la nature humaine n'a pas été régénérée, il veut faire entendre par-là que la régénération de la raison, pour me servir de ses termes, n'a commencé que par l'élévation de la raison de la Mere Jeanne & de la sienne; par-là même on voit que ses ennemis devoient lui épargner le reproche qu'ils lui avoient fait, d'enseigner que les femmes n'avoient pas été rachetées par Jesus-Christ.

Le regne que les femmes auroient, selon Postel, sur le monde universel, n'étoit encore que le rétablissement de la raison plus parfaite, plus épurée dans les hommes & dans les femmes. Cette perfection de raison, en commençant par la Vierge Vénétiane, alloit s'étendre sur tout l'Univers, & faire ainsi regner les femmes. On sent à présent pourquoi à l'un des deux ouvrages que j'ai citez ci-dessus, il avoit donné pour titre, *les très-merveilleuses victoires des femmes*, & à l'autre, *le prime nuove del' altro mundo*.

La résurrection de la raison donnoit la naissance à un autre monde, pour ainsi dire, & à un nouvel ordre de choses. Ce renouvellement commençoit en 1547. par le triomphe de la raison de la Mere Jeanne, & Guillaume Postel étoit son

premier né; c'étoit l'Adam nouveau, comme elle étoit la nouvelle Eve: l'une & l'autre devoient contribuer à rétablir la raison dans la pureté, & soumettre tout le monde à son empire.

Postel se regardant comme le premier né de la nouvelle Eve, se donnoit quelquefois à lui-même le nom de Caïn ou Jean Caïn; comme Caïn étoit l'aîné des enfans du premier homme, l'aîné de la raison humaine, dit-il, ainsi Postel, dans le nouveau monde qui commençoit en 1547. avoit le droit d'aînesse parmi les enfans qui devoient naître dans le cours des siècles. Il se reproche néanmoins l'usurpation de ce titre, & il ne s'en justifie qu'en déclarant que *pour aggraver son péché plus qu'autrement, il s'appelle devant Dieu Caïn, Coré & Judas le traître.*

ARTICLE II.

Aventures de Postel.

Postel né en 1510. dans un village du diocèse d'Avranches, après avoir surmonté les obstacles qu'il trouva dans une naissance obscure, & dans la plus dure pauvreté qui le persécuta toujours, parvint enfin à se faire connoître par son érudition & par ses ouvrages. Il fit imprimer en 1544. son livre de la Concorde du monde; la fin de ce livre, où l'Auteur combat avec succès les Gentils, les Mahométans & les Hérétiques; est de ramener tous les Peuples de l'Univers à la Religion Chrétienne. Ce dessein le mena plus loin qu'il n'avoit pensé d'abord, & au delà des justes bornes qui nous sont prescrites. Il forma celui de réunir toutes les Sociétés Chrétiennes dans une seule. L'exécution de ce projet occupa entièrement Postel, & l'espérance d'en trouver de plus sûrs moyens à Rome, le déterminà à abandonner sa patrie & le peu de bien qu'il y avoit acquis; il résolut de partir pour l'Italie.

Avant son départ il alla plusieurs fois trouver François I. & eut l'honneur de l'entretenir. Il prétendoit qu'une voix céleste lui avoit expressément ordonné de parler au Roy. Postel avoit communiqué cet ordre secret à M. Picart Conseiller, &

Kkkk iij.

cause de son grand savoir, bonté & autorité, & celui-ci l'avoit exhorté à ne point résister à l'inspiration qui le pressoit. Postel fit donc connoître à François I. les désordres de son royaume, la nécessité qu'il y avoit de réformer la Cour, la Maison, l'Eglise & les Universitez toutes déréglées, mais sur-tout la Justice, ce sont les termes de l'Apologie.

Postel joignoit à son discours la promesse de la plus haute destinée en faveur de François I. Il assûroit au Roy que *s'il faisoit comme il devoit, il seroit appelé à la Monarchie universelle, que le Peuple François seroit la première force d'un Roy qui recouvreroit la Terre Sainte, & mettroit concorde & paix au monde universel.*

Postel avoit l'esprit tout occupé de ces pensées, elles lui étoient venues sur plusieurs prophéties qui couroient dans ce tems-là, & dont il avoit composé un grand recueil. Il dit dans son Apologie, qu'il avoit parlé à François I. avant que d'avoir aucune connoissance des prédictions favorables que S.^r François de Paule avoit faites à Madame Louise de Savoye Comtesse d'Angoulême, & mere de François I. C'est par les instantes prières de ce saint homme, dit-il, que Dieu avoit accordé un fils à la Comtesse d'Angoulême; ce fils devoit regner, & Saint François l'avoit annoncé, quoique quatre personnes qui avoient droit à la Couronne avant François I. fussent encore vivantes.

François I. si on en croit Postel, fut touché des discours qu'il entendit; il promit d'y avoir égard, & de faire ce qu'on lui conseilloit.

Plein de cette confiance, Postel partit pour Rome; il comptoit attirer les Jésuites à son institution de ladite Concorde. Il fut ordonné Prêtre, entra au nombre des disciples de Saint Ignace, & vécut environ dix-huit mois avec eux. Il ne perdoit point de vûe les événemens qui devoient être la suite de la prophétie qu'il avoit publiée: *Je maintins toujours, c'est son expression, ladite prophétie, combien que par plus d'un an continuellement quasi, par l'obédience de feu Messer Ignigo de Loyola, Général desdits Jésuites, je priaïsse Dieu qu'il m'ôtât de la fantaisie*

cette prophétie, sentence, ou opinion, de sorte que là où je voulois la chasser, elle croissoit malgré moi.

Lorsque Postel parloit ainsi, Jacques Laynès second Général des Jésuites, & Alphonse Salméron, vivoient encore, aussi-bien que plusieurs autres qui se souvenoient des faits qu'il rappelloit. C'est même pour donner plus de crédit à ce qu'il raconte, & des témoignages de sa sincérité, qu'il ne veut pas, dit-il, *laisser en arrière la cause pourquoi il se partit de la Compagnie des Jésuites, pendant que ces deux personnages sont vivants.*

L'opiniâtreté de Postel à défendre la prophétie, & à persister dans l'attente de son accomplissement, avoit été désapprouvée par Saint Ignace, mais Jacques Laynès & ses compagnons ne crurent pas devoir la souffrir plus long-tems : *Ce fut la cause, dit Postel, qu'ils me donnèrent licence de m'en aller d'avec eux; joint à ce que je soutenois toujours contr'eux, selon le Concile de Basle, & selon la Sentence de l'Eglise Gallicane, que le Pape est au-dessous du Concile.* Il ajoute que comme il soutenoit que le Roy François étoit appelé à la Monarchie, *moi ayant ces opinions ou sentences en la teste, eux par aventure, par estre plus Espagnols qu'autres, me déboutèrent, & me donnèrent licence. Car à la vérité, j'eusse autrement désiré à toujours vivre avec eux, à cause que leur manière de procéder est la plus parfaite après les Apôtres, qui onq fut au monde.*

Postel quitta Rome en même tems qu'il sortit d'entre les Jésuites; il prit la route de Venise par l'Ombrie & par la Romagne. Quand il y fut arrivé, on l'engagea à se charger de la conduite de l'Hôpital de Saint-Jean; *alors une petite vieille femmelette, de l'âge de cinquante ans, ce sont ses termes, vint le trouver, & lui demanda avec instance de l'aider de ses conseils, & de la recevoir sous sa direction.* Postel informé de l'innocence de ses mœurs, de l'austérité de sa vie, & du zèle charitable qu'elle avoit marqué à secourir & même à servir les pauvres pendant le tems malheureux où la peste avoit ravagé les Etats de la République, se rendit aux prières de la Vierge Vénitienne. Elle s'étoit adressée auparavant à quelques autres Directeurs, mais le Ciel ne lui avoit pas inspiré pour eux la

confiance qu'elle se sentoît avoir dans la personne de Postel. Il avoit été commandé à la Vierge Vénitienne de s'expliquer ouvertement & sans réserve avec ce nouveau Directeur, & de lui communiquer toutes les idées qu'elle avoit conçues au sujet du salut des hommes, de leur réunion dans une seule religion, de la rémission qu'il falloit leur accorder, & de la manière dont on pouvoit perfectionner, élever la raison, & démontrer les vérités de la Religion.

Les entretiens où la Mere Jeanne éclaira Postel, produisirent plusieurs ouvrages, qui sont l'exposition ou les preuves de son système. Tel est celui dans lequel il prétend établir les principaux points de la Foy par des raisons naturelles. Il fut imprimé à Paris en 1551. sous le titre de *Liber de vinculo mundi*.

Postel ne se départit jamais de l'opinion que lui avoit fait prendre la prophétie de la Monarchie universelle en faveur de François I. Tantôt il vante *les très-admirables, & de nul jusques aujourd'hui considerez privilèges & droits, tant divins, célestes, comme humains, de la Gent Gallique & de ses Princes*; tantôt il montre *par quels moyens l'Empire des Infidèles peut & doit par les Gauloys ou François estre défait*. On pourroit faire voir dans un plus grand détail, que presque tous les livres que Postel a publiez depuis 1547. ne sont que le développement de ce qu'il assûroit avoir appris de la Vierge Vénitienne.

Fin du Tome quinzième.

GA68959









